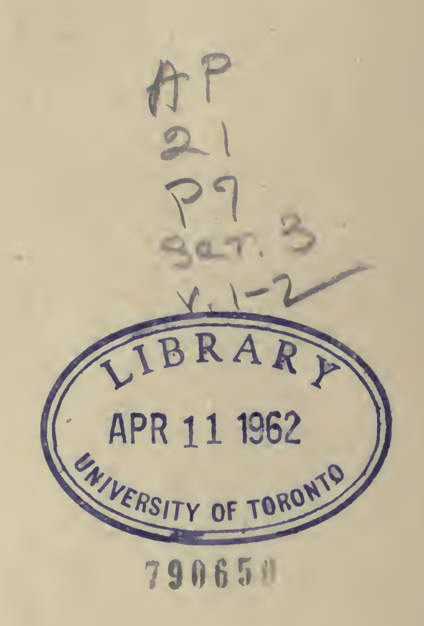


16

Le Propagateur

[Sér 3] v. 1-2

(1904-05)



LE PROPAGATEUR

VOL. I. JANVIER 1904. No. 1

Chronique mensuelle

Le Propagateur reparaît ! Par suite de circonstances plutôt fâcheuses que voulues, il avait dû cesser de vivre, d'annoncer et de propager. Ce sera pour beaucoup une bonne nouvelle que celle de sa résurrection.

Son but ne variera guère, je suppose, d'avec celui de l'ancien qui fut, on le sait, très apprécié et très populaire. Comme son aîné il annoncera, en sa couverture savante, les bons livres, les solides volumes, les publications intéressantes de l'importante librairie qui le met au jour et le distribue aux quatre coins du pays.

Mais en plus, ce qui est sûrement un progrès, le Propagateur cesse d'être à proprement parler un livret d'annonce. Mieux que jamais il entend *propager.* Et il propagera quoi ?—Il propagera des idées : des idées sérieuses, des idées utiles, des idées chrétiennes, des idées patriotiques, des idées plaisantes parfois, agréables toujours. Le *Propagateur*, ce sera un véhicule d'idées, en d'autres termes, une revue, une vraie revue, pleine de choses substantielles, mais...... faciles ! Que si donc, quelqu'un vous dit : Lecteurs, le *Propagateur* est un livre d'affaires ; vous êtes en droit d'objecter : "Non, c'est une revue." Une revue moins savante que d'autres peut-être, qui ne visera ni à conduire les hommes, ni à diriger les partis, mais une revue tout de même, qui modestement tâchera de faire son petit bonhomme de chemin, sans nuire à aucune de ses sœurs, les grandes revues, et qui répandra autant qu'elle le pourra des idées saines et utiles.

On m'a fait l'honneur de me charger de donner, tous les mois, une chronique générale sur les hommes et les choses, les évènements et les faits. Je réponds : Présent !

L'année commence; et, de toutes parts, les revues d'Europe et d'Amérique nous arrivent chargées de considérations de nature

variée sur la rapidité du temps, ce flot que le vent de la vie emporte et va noyer dans l'océan éternel ; les unes discutent le bilan des profits et pertes de l'année 1903, les autres escomptent les promesses d'avenir qu'on rêve déjà pour 1904. C'est comme un vaste examen de conscience qu'on étale aux yeux assez lassés des contemporains. Chaque écrivain semble y aller d'autant plus à l'aise qu'il examine surtout les péchés des voisins, se réservant le *mea culpa* pour le cabinet secret.

En général, c'est plutôt triste. La terre a beau tourner et le monde a beau marcher, c'est toujours vrai de dire que rien n'est plus semblable à un homme qu'un autre homme.

Le monde, c'est une comédie à cent actes divers. Les sincères sont rares.

Pourtant il y a des hommes vraiment sincères. Le difficile est de les trouver, au milieu de la cohue des comédiens qui pullulent.

D'ailleurs, de nos jours, on va si vite ! Bateaux, tramways, chemins de fer, automobiles et bientôt aérostats dirigeables, tout se pousse et s'entrecroise. Hou ! Hou ! Ding ! Ding ! Whaf ! Whaf ! Piff ! Paff ! Tout n'est plus qu'un cri, qu'un sifflet, qu'un signal de départ.

Comment vous examiner l'esprit et le cœur, quand un tel tourbillon vous emporte ?

Beaucoup de gens se plaignent de n'avoir pas même le temps de lire, et de ceux-là qui le devraient. Le grand journal quotidien leur suffit et il faut voir encore avec quelle rapidité ils le parcourent des yeux, puis le froissent et déclarent qu'il n'y a rien *là dedans* !

Je viens de lire le *bilan géographique* de l'année 1903, que signe, dans la livraison des *Questions actuelles* du 26 décembre, le "Frère Alexis M.G." Quel immense examen !

Le grand fait de l'année qui vient de se terminer, c'est le remplacement du Pape Léon XIII par le Pape Pie X.

On peut le dire sans crainte d'exagérer, le grand Léon XIII avait plus que jamais forcé l'attention du monde à se tourner vers le Vatican. Des milliers de chrétiens et grand nombre d'hérétiques ou de païens se dirigeaient constamment vers Rome.

Quelques mois avant sa mort, exactement le 27 avril et le 3 mai, l'illustre Pontife recevait chez lui Edouard VII, puis Guillaume II. Le souverain de 400 millions de sujets, répandus

dans toutes les parties du monde et le potentat qui passe pour le plus actif et non le moins puissant de l'Europe, tous les deux protestants, ont voulu s'incliner devant cette majesté désarmée que la triple auréole de la vertu, de la science et de l'âge rendait si vénérable, même au simple point de vue humain.

Notre roi Edouard disait au sortir de l'audience du 27 avril : "Une pareille lucidité d'esprit et une telle vigueur dans un homme de quatre-vingt quatre ans, c'est tout simplement merveilleux."

Ce qui n'est pas moins merveilleux assurément c'est, au milieu de l'écroulement des institutions humaines, l'admirable pérennité de l'institution de Jésus-Christ, l'Eglise.

Certes Léon XIII, lumière venue du ciel, fut grand : *Lumen in cœlo* ! Mais Pie X paraît ; et la lumière ardente qui veille à la garde du monde chrétien brille toujours : *Ignis ardens* !

On a remarqué que Pie X est un Pape, sorti du peuple, qui arrive au rang suprême après avoir traversé, un à un, tous les *postes* de la hiérarchie ecclésiastique. Vicaire, curé, professeur, chanoine, vicaire général, évêque, patriarche et cardinal, il est resté lui-même toujours : simple et bon, juste et ferme.

Sa première encyclique parle en termes émus du saint ministère : l'humble apostolat de tant de modestes prêtres, qui font du bien sans bruit et sans éclat.

Combien il y en a de ces simples prêtres, curés ou missionnaires, que notre *Propagateur* ira visiter, qui sont de ceux à qui Sa Sainteté Pie X me paraît surtout s'adresser quand Elle écrit : "Nos préférences sont et seront toujours pour ceux qui, sans négliger les sciences ecclésiastiques et profanes se vouent plus particulièrement au bien des âmes dans l'exercice des divers ministères qui siéent au prêtre, animé de zèle pour l'honneur divin."

Ce sont là des paroles encourageantes. Le Pape qui les a dites a vécu lui-même la vie des modestes curés. C'est un ancien curé. Je crois même qu'il est assez rare qu'un curé devienne Pape ! Il est permis, surtout aux curés, il me semble, de se réjouir tout respectueusement du choix du Sacré Collège, le 4 août dernier.

Un autre choix qui ne saurait laisser indifférent les prêtres du Canada, comme du reste tous les fidèles de notre pays, c'est celui que Sa Sainteté Pie X a fait du nouveau cardinal Merry

del Val, comme secrétaire d'Etat ou ministre des Affaires Etrangères.

Son Eminence connaît les Canadiens. Elle sait notre esprit de foi et notre générosité d'âme. Nos légitimes ambitions, comme race et comme groupes, ici, en Acadie et aux Etats-Unis, il nous est bien permis de l'espérer, ne compteront pas en vain sur les encouragements et les bénédictions de l'Eglise. Comme Léon XIII, Pie X nous aimera et nous fera du bien.

La France, elle, le cher pays de nos souvenirs, la France—officiellement du moins—va de mal en pis. Le "Frère Alexis M.G." constate dans son bilan géographique qu'elle compte, pour l'année qui vient de s'écouler, plus d'un succès dans sa politique coloniale, en Afrique surtout, même en Asie. Mais il ajoute : "Ce qui lui manque le plus dans ses colonies, ce sont des colons nationaux. Comment les trouverait-elle, étant donnée la faiblesse de la natalité et, par suite, de l'accroissement de sa population ? En effet, un tableau, publié par *l'Officiel*, montre que l'excédent annuel des naissances sur les décès n'est actuellement en France que de 13 sur 10,000 habitants, tandis qu'il est de 108 en Suède, 110 en Belgique et en Italie, 116 en Angleterre.... 150 en Hollande. Alors que tous ces pays *doublent* leur population en soixante, quatre-vingts ou cent ans, il faudrait plus de huit siècles pour que la France doublât la sienne !"

Ouvrons une parenthèse pour dire que chez les Canadiens français, malgré une mortalité infantile beaucoup trop forte et contre laquelle agissent à bon droit nos médecins intelligents, nous *doublons* plus vite que ça. Je vous l'affirme ! Il n'y a pas encore 150 ans que nous avons été *cédés*... et de soixante mille que nous étions en 1760, nous sommes en 1904, aux Etats-Unis et au Canada, au moins trois millions ! C'est dire qu'en 150 ans, nous avons multiplié par cinquante.

"Pour comble de malheurs, ajoute le distingué statisticien, le gouvernement français s'ingénie à tracasser la majorité des citoyens dans leur conscience par la destruction des Ordres monastiques voués à la prédication, à l'enseignement, même au soulagement des pauvres, des malades et des infirmes : d'où un mécontentement général." En plus, continue-t-il équivalemment, la persécution poursuit les religieux jusque dans les colo-

nies, où, missionnaires, ils sont pourtant les meilleurs propagateurs de l'influence et de la langue française.

Hélas ! la France est bien malade, au point de vue moral ! Il lui faudrait un César.

En Angleterre les choses vont mieux. On ne prône pas tant les mots sonores de liberté et d'égalité, on s'occupe davantage d'accorder des franchises. L'Irlande a fait un pas dans la voie de l'émancipation, le catholicisme voit ses écoles subventionnées par l'Etat, récemment des pèlerins anglais ont pu dire au Saint Père que "les derniers restes d'intolérance qui pesaient sur le peuple anglais sont maintenant entièrement disparus."

L'*entente cordiale* entre l'Angleterre et la France que des visites diplomatiques, celle d'Edouard VII à Paris, celle de M. Loubet à Londres, puis aussi celles réciproques des Parlementaires des deux pays, ont mis en évidence, n'est pas faite pour nous peinir, nous les *coloniaux* anglais restés français par le cœur ; mais, franchement, il vaut dix fois mieux être anglais sous Edouard VII et Balfour qu'être français sous Loubet et Combes : Corruptio optimi pessima !

La race française, dont nous sommes les fils, est faite de générosité et de vaillance ; mais elle a les défauts de ses qualités, je veux dire trop d'ardeur, trop d'emportement.

L'un des grands dangers qui nous menacent, nous Canadiens français, c'est l'aveuglement politique—Bleu ou rouge, rouge ou bleu ? Pas de milieu ! Et selon que vous être *censé* être l'un ou l'autre, vous êtes classé parmi les amis ou les adversaires. D'aucuns se disent indépendants, mais touchez devant eux à l'honorable Laurier ou à M. Monk, pour voir !

Par certains côtés la politique est chose laide. Par ailleurs pourtant les hommes d'état et les députés sérieux sont la force et l'honneur d'un pays.

C'est ainsi qu'est le monde et que va la vie. Le monde est un champ clos, la vie est une bataille. Il faudrait *propager* l'idée d'une façon pratique, que tout ne se borne pas à ce champ d'ici-bas et que tout n'est pas absorbé dans cette bataille de la terre... Il faudrait prêcher que le champ ouvre sur l'infini et que de ce combat... la palme est aux cieux !

Oui, mais j'ai promis de ne pas faire de sermon dans ma chronique. Vite je mets un point. Au revoir, en février.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR, ptre.

LA REFORME AU XVIe SIECLE

Élisabeth d'Angleterre prit le deuil à la nouvelle de la Saint-Barthélemy. Elle osa feindre l'indignation en face de représailles regrettables sans doute, mais qui étaient peu de chose, comparées aux atrocités commises par elle-même contre les catholiques. Cette reine hypocrite et cruelle personnifie à merveille la Réforme.

Faisant retentir partout les mots sonores de *tolérance* et de *liberté de conscience*, la Réforme a voulu exterminer l'Eglise de Jésus-Christ et régner sur ses ruines, régner, comme Elisabeth, sur un trône fait de boue et de sang. Elle a déchaîné dans presque toute l'Europe chrétienne des guerres effroyables ; elle a pillé les monastères, incendié les églises, mutilé, torturé, massacré les catholiques. partout où elle a pu le faire.

C'est ainsi qu'elle a parcouru, comme une furie sacrilège, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, l'Angleterre, l'Irlande, la Suisse, la France ; et si quelqu'un faisait semblant de lui résister, d'opposer la force à la force, si des populations exaspérées usaient de représailles, la Réforme l'accusait d'intolérance et de barbarie : l'Eglise romaine était cause de tout le mal ! Combien d'écrivains ont répété ces mensonges et ces calomnies ! L'histoire ainsi falsifiée nous a été transmise par les amis de la Révolution. La plupart des historiens populaires passent presque sous silence les crimes innombrables de la Réforme, et donnent, en les exagérant, tous les détails de la Saint-Barthélemy. Ils en font le point culminant de cette époque sanglante. Exploitant l'ignorance du peuple, la mauvaise presse enchérit sur tout cela, et rejette *sur l'Eglise elle-même* la responsabilité de la journée du 24 août et celle des guerres de Religion, comme elle lui imputera ce qu'on est convenu d'appeler les *horreurs de l'Inquisition*.

Des travaux publiés par de véritables érudits ont montré ces questions sous leur vrai jour, et dissipé une grande partie des ténèbres. Ces auteurs sont allés aux sources, ils ont recueilli des témoignages sûrs et précieux. Ils ont surpris, chez les historiens même de la Réforme, assez d'aveux pour en tirer contre elle le réquisitoire le plus sanglant. Mais ces ouvrages, connus du public lettré, n'ont point pénétré les masses.

Dans une suite d'articles qui paraîtront dans le Propagateur

nous chercherons à *populariser* les résultats de ces études savantes. Nous choisirons des textes pris chez nos adversaires aussi bien que chez nos amis. En les classant, en les comparant, nous tâcherons d'en tirer, pour l'instruction du peuple, la vérité historique.

Nous n'avons pas à *excuser* les crimes de la Saint-Barthélemy, mais 1° à les *expliquer*, en montrant la conduite des protestants ; 2° à en décharger l'Eglise.

Intolérance et excès de la Réforme en Europe.

Nota 1°.—*Les désordres que nous allons exposer sont le fruit naturel de la réforme.* Il importe de mettre en relief cette vérité au début de notre étude. Si, pour des raisons que nous examinerons plus tard, les catholiques ont usé parfois de moyens trop violents contre les réformés, la faute ne peut être imputée qu'à eux *personnellement* et à leurs complices, mais nullement à la *religion* catholique, dont la très pure doctrine défend de haïr un ennemi et de lui rendre le mal qu'il nous a fait. Elle permet de repousser la force par !a force pour le maintien de l'ordre et le triomphe de la justice, mais non d'*abuser* de la force.

Nota 2°.—Nous n'accusons pas tous les protestants d'être corrompus et cruels ; mais ceux qui, se croyant de bonne foi dans la vérité, observent la morale naturelle, ne sont pas honnêtes *parce qu'ils sont protestants.* Au contraire, la mesure de leur honnêteté est celle de la distance qui les sépare du Protestantisme *doctrinal.* Les enseignements des pères de la Réforme sont essentiellement corrupteurs, et conduisent logiquement à tous les crimes ceux que la voix du remords, l'intérêt, ou tel autre motif humainne retient pas. Un protestant *honnête* est tel, parce qu'il est l'image de Dieu ; parce que, étant *homme*, il a une conscience qui réprouve ce qu'approuvent Luther, Calvin et les Docteurs de la Réforme.

Ces observations faites, nous disons que le protestantisme poussait : 1° à la corruption des mœurs ; 2° au socialisme, au brigandage, à l'anarchie ; 3° à la destruction du catholicisme.

1° *Le protestantisme poussait à la corruption des mœurs.*

Sous prétexte de réformer les mœurs, le Protestantisme autorise toutes les dépravations. En cela, il est logique avec lui-même. Il est plus qu'un révolté : la révolte contre l'Eglise de Jésus-Christ est sa raison d'être et son premier principe. Rejetant *a*

priori l'autorité de l'Eglise, il met à la place le libre examen, l'indépendance de la raison, qui juge en dernier ressort. Une telle liberté trouve gênante la loi morale et s'en affranchit promptement. Elle ouvre l'écluse, et les passions humaines se déchaînent comme un torrent. Alors une théologie complaisante autorise et légitime tous les désordres.

D'après Luther, il n'y a qu'un péché, celui d'incrédulité. La foi seule nous sauve. *Pèche fortement, et crois fortement*, disait Luther. Calvin enseigne la même chose. Luther, Mélanchton et Bucer, consultés par le Landgrave Philippe de Hesse, lui permettent l'adultère. Ces enseignements des Docteurs de la Réforme portent leurs fruits. La corruption est telle que les historiens protestants eux-mêmes poussent des cris d'alarme. Bornons-nous à deux courtes citations :

"Nous autres Allemands d'aujourd'hui, nous ne pouvons guère nous vanter de notre continence...; chaque jour, on voit toutes les espèces de corruption se propager et s'afficher sans honte ni mesure. Les vieux corromptent les jeunes, chaque vice en engendre un autre, et les adolescents sont aujourd'hui tellement pervertis qu'ils en savent plus, en fait de libertinage, que n'en savaient naguère les personnes les plus avancées en âge (1)."

"Le libertinage a fait aujourd'hui de si effroyables progrès parmi nous qu'on ne le considère plus comme un mal, et qu'on se vante même de ses prouesses en fait de débauche, comme des actions les plus méritoires (2)."

Ces auteurs rejettent sur *Luther* et *sa doctrine* la responsabilité de cette dépravation générale. Luther et Calvin eux-mêmes sont contraints à des aveux qui, dans leur bouche, ne peuvent être suspects. "Depuis la prédication de notre doctrine, dit Luther, le monde devient de jour en jour plus mauvais, plus impie, plus éhonté (3)."—"Parmi cent évangélistes, écrit Calvin, on en trouverait à peine un seul qui se soit fait évangélique pour aucun autre motif que pour pouvoir s'abandonner avec plus de liberté à toutes sortes de voluptés et d'incontinence (4)."

---

(1) Sacerius (Voir Dollinger t. II, p. 422).
(2) André Hopenrod (ibid).
(3) Sermon, 1959.
(4) *Comment. in II epist. Petri.*

Conclusion.—*Tout gouvernement avait le droit et le devoir de s'opposer, même par la force, à la Réforme, parce que tout souverain a le droit et le devoir de protéger, dans la mesure possible, les bonnes mœurs.*

2° *Le Protestantisme poussait au socialisme, au brigandage, à l'anarchie.*

L'autorité de l'Eglise, interprète authentique des Livres saints, une fois rejetée, les soi-disant religionnaires expliquent la Bible chacun à sa façon. Ils y trouvent ce qu'ils veulent, et se livrent à tous les excès, sous prétexte que l'Ecriture les conseille ou les ordonne. Ils se disent inspirés par l'Esprit-Saint, et, devenus ainsi le jouet de leur orgueil et du prince des ténèbres, ils ne sont rien moins que des monstres dangereux pour l'ordre social.

"En ces temps, dit Bossuet (1), toute l'Allemagne était en feu. Les paysans, révoltés contre leurs seigneurs, avaient pris les armes et imploraient le secours de Luther. Outre *qu'ils en suivaient la doctrine*, on prétendait que son livre de la *Liberté chrétienne* n'avait pas peu contribué à leur inspirer la rébellion, par la manière hardie dont il parlait *contre les législateurs et contre les lois.*"

Armés de ces doctrines, Munzer et Jean de Leyde soulèvent les paysans contre les seigneurs.

"Les premiers réformateurs, dit un auteur protestant, proclamèrent le droit d'interpréter les Ecritures selon le jugement particulier de chacun : les conséquences furent terribles... Le jugement particulier de Munzer découvrit dans l'Ecriture que les titres de noblesse et les grandes propriétés sont une usurpation impie, et il invita ses sectateurs à examiner si telle n'était pas la vérité. Ses sectateurs examinèrent la chose, *louèrent Dieu*, et procédèrent ensuite *par le fer et le feu* à l'extirpation des impies (?), et s'emparèrent de leurs propriétés. *A notre tour d'être les maîtres*, disaient les paysans à chaque noble devenu leur prisonnier (2)."

"*Luther*, dit Louis Blanc, *menait droit à Munzer.* Le cri qu'il avait poussé contre Rome, des milliers de voix l'allaient pousser contre les rois, les princes... Nous voici à la guerre des paysans, nous voici *au prologue de la Révolution française* (3)."

La Révolution n'aura plus, en effet, qu'à rayer le nom de

(1) *Hist. des Variations*, liv. II, c. XI.

(2) O'Callaghan, ap. M. A. Nicolas, du Prot.

(3) *Hist. de la Rév. Fr.*, t. Ier, p. 577.

Jésus-Christ, invoqué par les Docteurs de la Réforme avec une affection qui égale presque leur hypocrisie.

Luther avait pris parti pour les paysans. "Sûrs maintenant de l'appui du chef de la Réforme, les paysans se soulèvent en masse. Bientôt la Thuringe, l'Alsace, la Saxe, le Palatinat, etc., sont sous les armes. Le renégat Pfeiffer amène ses paysans au pillage, en prenant le ton d'un prophète inspiré : *J'ai vu*, dit-il, *un nombre prodigieux de rats se jetter sur une grange pour en dévorer les grains. Princes, vous êtes ces rats qui nous opprimez ; nobles, vous êtes ces rats qui nous dévorez. Israël, à vos tentes ! voici le jour des combats ; tombent nos tyrans et nos châteaux !...* Cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées et pillées, d'immenses trésors de peinture, de sculpture, ensevelis sous les décombres des églises ou des couvents, tels furent les résultats de cette tempête révolutionnaire que la nouvelle doctrine déchaîna sur l'Allemagne (1)."

Mélanchton disait que les flots de l'Elbe ne suffiraient pas pour pleurer tous les malheurs de la Religion et de l'Etat.

Conclusion.—*Tout gouvernement a le droit et le devoir de maintenir l'ordre : donc tout souverain pouvait et devait s'opposer, même par la force, à l'envahissement de la Réforme.*

3° *La Réforme poussait à la destruction du catholicisme.*

Une erreur considérable, exploitée comme une mine par les ennemis de l'Eglise, c'est de croire que les protestants réclamaient simplement leur place au soleil, à côté des catholiques, de croire qu'ils étaient inoffensifs et *tolérants* à l'excès.

Il n'en est rien. Le Protestantisme, c'est l'envahisseur qui pénètre partout et s'empare de tout ; le tyran qui foule aux pieds toutes les traditions les plus respectables. Il veut *se substituer à l'Eglise* de Jésus-Christ, contre laquelle il *proteste* par sa nature même. Il faut qu'il soit le maître absolu là où il s'impose. *A cette seule condition*, il consentira quelquefois, au XIXe siècle, à *tolérer*, en le surveillant de près, le culte catholique ; mais lorsque, repu du sang de nos martyrs, il semble se reposer, il ne cesse de tramer de sourds complots contre l'Eglise romaine(2).

(1) Abbé Lefortier, *La Saint-Barthélemy*, p. 77.

(2) Rappelons le rôle odieux joué par les nations protestantes, spécialement par l'Angleterre, dans le complot ourdi par la Révolution, pour dépouiller le Pape de ses Etats et faire l'Italie de Victor-Emmanuel. Voir l'*Empire libéral*, d'Emile Ollivier.

Au XVI[e] siècle, il n'était pas repu. Il a versé des flots de sang catholique en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, en Danemark, en Hollande, en Suède, en Suisse ; et si l'Eglise n'a pas été noyée dans le sang de ses enfants, c'est qu'elle a les paroles de la vie éternelle.

Nous n'exagérons pas. Les annales de la Réforme rappellent les pages les plus sanglantes de l'histoire de l'Eglise sous Néron et sous Dioclétien, aussi bien pour le raffinement des supplices que pour la multitude des victimes.

" Quiconque, écrivait Luther, aidera de son bras ou de ses biens à ruiner les évêques et la hiérarchie épiscopale, est bon fils de Dieu, vrai chrétien et *observe les commandements du Seigneur.*" —"Quand nous employons le gibet contre les larrons, le glaive contre les assassins, le feu contre les hérétiques, nous ne laverons pas nos mains dans le sang de ces *maîtres de perdition*, de ces *serpents de Rome* et de Sodome ! (1)"

Mahonet n'eût rien dit de plus.

"Le Pape, dit Luther, est un loup possédé du malin esprit (2)."

Un de ses traités a pour titre ; *La Papauté instituée par le diable.*

"Les monarques, y est-il dit, les princes, les seigneurs qui font partie de la tourbe de Sodome (lisez de l'Eglise romaine), *doivent être attaqués avec toutes sortes d'armes. Il faut se laver les mains dans leur sang.*" Calvin écrivait : "Quant aux Jésuites, qui nous sont partout contraires, il faut *les tuer*, ou tout au moins *les écraser* sous les mensonges et les *calomnies* (3)."

"Sous Henri VIII d'Angleterre, on vit, dit Cobbett, un auteur *protestant*, des familles entières périr sous les coups de ses bourreaux. Quand on lui avait désigné un individu comme trop intègre pour approuver ses actions, il n'était âge ni sexe qui pût trouver grâce à ses yeux ; un simple regard suffisait pour attirer ses soupçons et être envoyé à la mort (4)."

Les protestants reprochent à Marie Tudor ses cruautés envers les catholiques. C'est de l'hypocrisie. Si elle a fait périr deux cent soixante-sept individus pour cause d'hérésie (5), c'est trop

---

[1] Cantû, *Hist. univers.*, t. XN, p. 48.

[2] *Thèses* de 1510.

[3] Ap. Alzog, t. III, p. 364, in-12.

[4] Cobbett, lett. IV.

[5] Chiffre donné par le *Martyrologe protestant de Fox*, par Hume et Cobbett.

sans doute, mais fort peu en comparaison des horreurs commises par Henri VIII et Elisabeth.

"Le Bill de 1536 imposa à l'Angleterre une Inquisition mille fois plus cruelle que celle d'Espagne, et, suivant quelques auteurs, on ne doit pas évaluer à moins de *soixante-douze mille* le nombre de ceux qui en furent victimes. Dans ce nombre, il faut comprendre deux reines, trois archevêques, dix-huit évêques, treize abbés, cinq cents prieurs ou moines, etc. (1)."

Henri VIII vaut bien Néron.

L'*Histoire d'Angleterre* de Lingard est pleine d'atrocités inouïes, exercées contre les catholiques par Élisabeth, la même qui prit le deuil en apprenant la Saint-Barthélemy.

"A la vue de ces gantelets de fer, qu'on serraît aux poignets des coupables au moyen d'une vis, et avec lesquels on les suspendait dans les airs ; de ces châssis, sous lesquels on les disloquait jusqu'à ce que les os quittassent leurs articulations ; en présence de cet horrible supplice qu'on nommait la *Fille de Scavenger* (2), et qui semblait avoir les prédilections d'Élisabeth, on se demande, en vérité, ce que la cruauté de cette princesse pouvait envier aux plus sanguinaires tyrans de la Rome païenne; et si, après cela, le Protestantisme a bien le droit de parler de la tyrannie et de l'intolérance des princes catholiques (3)."

Conclusion.—*Tout gouvernement chrétien ayant le droit et le devoir de protéger la religion de Jésus-Christ, et, pour cela d'abord, ayant reçu de Dieu le glaive de la justice, avait le droit et le devoir de s'opposer, même par la force, à l'envahissement de la Réforme.*

Cette conclusion purement théologique est inattaquable. Des abus ont été commis, mais l'usage de la force était juste. Dans les chapitres suivants, nous aurons l'occasion d'appliquer souvent ces principes.

HENRI HELLO

---

[1] Lefortier, *La Saint-Barthélemy*, p. 46.

[2] "C'était, dit Lingard, un cercle de fer composé de deux parties jointes l'une à l'autre par une charnière. On plaçait le prisonnier à genoux sur le pavé, et on l'obligeait de se resserrer dans le plus petit espace possible ; après quoi le bourreau, appuyant ses genoux sur les épaules du malheureux et lui passant le cercle sous les jambes, pressurait la victime jusqu'à ce qu'il pût lui lier les pieds et les mains sur le défaut des côtes. La durée de ce supplice était une heure et demie, pendant laquelle le sang du patient ruisselait de ses narines, et souvent de ses pieds et de ses mains." (*Histoire d'Angleterre, règne d'Elisabeth.* Note D.]

[3] Abbé Lefortier, *La Saint-Barthélemy*, p. 48.

Retraite mensuelle

(Janvier)

MÉDITATION SACERDOTALE : **La vie cachée**

I. *Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.*— Venez à la rencontre du Fils de Dieu, sur le chemin de la vie cachée. Il vous y précède ; il veut vous apprendre à vous y plaire et à en profiter. La vie cachée n'est-elle pas votre part comme ce fut la sienne, durant de si longues années ?

Que fait Jésus à Nazareth ?

1. *Il s'humilie.*—Il passe pour le fils d'un pauvre ouvrier. Il ne s'en défend pas ; il n'en rougit pas. Il appelle Joseph son père, et celui-ci l'appelle son fils. Rien de plus humble que la maison qu'il habite. C'est la maison des pauvres ; resserrée, peu commode, dénuée de tout agrément, et même, sur plus d'un point, du nécessaire. Quelle est sa nourriture ? Quel est son vêtement ? Tout ce qui révèle une condition inférieure, tout ce qui est en ce monde la part des pauvres, des oubliés, des méprisés.

Voilà la vie cachée, c'est la vie commune, où les préoccupations du bien-être, du confortable, ne distraient point de la recherche de Dieu. C'est bien la vie qui convient au prêtre, dont l'unique richesse est le Seigneur.—Aimez-vous la vie cachée ?

2. *Il obéit.*—Contemplez Jésus obéissant à sa mère et à son père nourricier. Qui est-il ? A qui obéit-il ? En quoi et comment obéit-il ? Répondez vous-même à ces questions si souvent posées, et qu'il vous est si bon de méditer aujourd'hui.

Remarquez avec quel empressement Jésus se courbe sous le joug de l'obéissance. Il se fait une joie de renoncer à toute volonté propre et à tout jugement propre. Pourquoi ? Parce que, pour lui, obéir à Marie et à Joseph, c'est obéir à son Père céleste. Par l'obéissance, il offre à son Père céleste le sacrifice de lui-même. Pour lui, l'obéissance est un holocauste par lequel l'homme se sacrifie tout entier, dans les flammes de la charité, à son Créateur et Seigneur, par les mains de ses représentants. Certes tout est facile à qui comprend ainsi l'obéissance.—Est-ce ainsi que vous la comprenez ?

3. *Il travaille.*—Entrez dans l'atelier de Joseph. Le Créateur du monde, descendu jusqu'à nous, apprend d'une de ses créatures l'humble métier de charpentier. Il gagne sa vie à la sueur de son front. Il vit et fait vivre les siens du salaire de ses journées de travail !

Recueillez-vous ; contemplez de près un spectacle si nouveau. L'homme cherche à paraître, et Dieu se plaît à disparaître. L'homme rêve le bonheur dans l'indépendance, et Dieu dépouille sa souveraineté pour s'assujétir à la volonté de ses créatures. L'homme regarde le travail des mains comme une défaveur, et Dieu se fait honneur du travail des mains.

Lequel, de Dieu ou de l'homme, a raison ? Réfléchissez, répondez vous-même. Que de réformes s'imposent dans toute votre conduite et toute votre vie ! Décrétez ces réformes aujourd'hui.

II. *Et Jesus proficiebat sapientiâ et ætate et gratiâ apud Deum et apud homines.*—Vous cherchez le progrès ? En voici les sources : ce sont les exercices de la vie cachée.

Voulez-vous croître en grâce devant Dieu ?—*Humiliez-vous.* L'âme humble attire le regard de Dieu. Dieu se complaît en elle, il lui prodigue ses meilleurs dons. Il l'éclaire, il la console, il lui facilite l'effort, il lui fait aimer la prière. Elle ne peut manquer de s'accroître.

Voulez-vous croître en grâce devant Dieu ?—*Obéissez.* Faites-vous honneur de la dépendance dans laquelle il vous fait vivre. Mettez votre joie à sacrifier à Dieu votre liberté, entre les mains de ceux qui vous commandent en son nom. Vous enrichirez ainsi d'inappréciables mérites tout ce que vous faites chaque jour.

Voulez-vous croître en grâce devant Dieu?—*Travaillez.* Aimez, estimez, sanctifiez votre travail quotidien. Ne dites pas : A quoi me servira mon travail ?'' Travaillez pour plaire à Dieu, pour imiter Jésus à Nazareth, pour cultiver votre âme, pour satisfaire à la justice divine. Ces motifs ne suffisent-ils pas pour secouer toute paresse ?

S'humilier, obéir, travailler, voilà la vie cachée. Occupations sans éclat, oubli des créatures, obscurs dévouements, travaux sans récompense du côté du monde, voilà son programme. Acceptez-le, et tenez pour certain que Dieu se servira de vous. Que ce soit votre résolution d'aujourd'hui.

Examen de conscience et revue du mois

Veni, Sancte Spiritus, etc. Ave Maria...

Reddite quæ sunt Dei Deo.—Q'avais-je promis à Dieu dans ma dernière retraite du mois, et comment ai-je tenu mes promesses?

Mes affaires de conscience sont-elles vraiment en règle? N'ai-je rien qui me pèse et que j'aie négligé d'accuser? Si je devais mourir ce soir, serais-je sans inquiétude?

Ma vie quotidienne est-elle suffisamment organisée et réglée? Ai-je l'habitude de prévoir et de disposer mes affaires de chaque jour, de façon qu'en cas d'imprévu, mon règlement n'en souffre pas ou n'en souffre que le moins possible?

Ai-je, pour mes exercices de piété, toute l'estime qui leur est due? Est-ce que je mets franchement l'oraison au-dessus de l'étude? Suis-je fidèle à mon examen de conscience? Ai-je manqué à ma lecture spirituelle?

Quel est mon zèle pour la gloire de Dieu? De quoi suis-je capable et qu'ai-je fait pour réparer l'honneur qu'on ne cesse de ravir à Dieu?

Ai-je respecté comme des lois sacrées les statuts, mandements et ordonnances de mon Évêque? Ai-je demandé les dispenses et permissions nécessaires?

Où en suis-je par rapport à la mortification? Ai-je fait la guerre, comme il convient, aux superfluités de la table, du mobilier, de la cave et des approvisionnements? Suis-je heureux de me contenter du nécessaire, à l'exemple des vrais apôtres?

Contrition et ferme propos.

Considération (en forme de lecture méditée).— **Rituel rom.** *De sacris oleis, et aliis requisitis ad Baptism ministrand.*

Lectures facultatives.—De Imit. Chr., III, 7. *De occultandâ gratiâ sub humilitatis custodiâ.*

Intention et pratique du mois.—Fuite de l'oisiveté.

Considération de bonne mort.—Venez vous agenouiller au pied de la croix de votre Sauveur. C'est pour vous qu'il va mourir, et de quelle mort!

Avez-vous souffert sur un lit plus dur que le bois de la croix? Serrez dans vos mains tremblantes les épines qui couronnent le front de Jésus agonisant; appliquez à vos membres délicats les clous qui percent ses mains et ses pieds; goûtez le fiel et le vinai-

gre qu'on lui présente ; mesurez la profondeur du délaissement où il expire. Comparez-vous à lui !

Qui, de lui ou de vous, devrait être le plus affligé et le plus tourmenté ?

O mon Sauveur, de quoi pourrais-je me plaindre et que ne puis-je espérer, en vous voyant agoniser et mourir sur un gibet ? Vous ne laisserez pas se perdre celui pour qui vous avez tant souffert. Je m'appuie sur votre miséricorde, je remets avec joie mon âme entre vos mains percées de clous et toutes rougies de votre sang. Faites qu'elle meure au péché, au monde et à elle-même, pour vivre à vous éternellement.

(*Recueil de retraites mensuelles sacerdotales.*)

Un Vendredi Saint à la Grande-Chartreuse

J'avais déjà vu les gorges du Désert dans la splendeur de l'été, avec leurs festons de verdure ensoleillée, et les hauts sapins d'où surgissent des pentes abruptes de rochers.

Mais ce jour-là, on nous avertit à Saint-Laurent-du-Pont que nous trouverions de la neige là-haut, et qu'en ce moment même, il en tombait ; pourtant, une pluie fine détrempait en une horrible boue les rues de la bourgade ; le temps était doux ; comment croire à la neige ?

Mais à mesure que la voiture montait, longeant les précipices, la pluie se changeait en flocons ; un essaim blanc papillonnait autour de nous ; la boue, qui lutta quelque temps avec la neige, fut enfin vaincue, et nous avançâmes dans une nappe profonde, où les chevaux tiraient la voiture à grands coups de collier.

Le Désert avait changé d'aspect. Autant je l'avais vu riant et animé par le soleil d'août, quand les diligences s'y enfonçaient avec un grand bruit de grelots, autant je le voyais maintenant austère et grandiose, dans une solitude que rien ne troublait.

Les sapins avaient bien gardé leur éternelle verdure, mais elle se cachait sous une charge de frimas ; les prairies verdoyantes étaient des champs de neige ; les rochers se perdaient dans des nuages gris, qui n'en laissaient pas voir le sommet. On était emprisonné dans ce gouffre aux murs escarpés, avec l'eau du Guiers qui se remuait à de grandes profondeurs, et de la neige de tous les côtés.

Les papillotes blanches croulaient silencieusement ; à mesure que nous montions sans bruit sur ce tapis éclatant, la couche s'épaississait ; nous n'entendions que le bruit de notre conversation et le grondement sourd du torrent.

J'avais déjà foulé la neige éternelle des montagnes pendant l'été ; je n'avais pas encore vu les montagnes dans leur parure d'hiver ; j'en fus saisi.

Si l'on veut passer le Vendredi saint dans la retraite et la méditation, on ne saurait mieux être qu'à la Grande-Chartreuse.

Je l'avais vu profané, cet austère couvent, par une foule de touristes en fête, presque en goguette, arrivés de Grenoble par des voitures d'excursion, venus pour rire, à qui la splendide nature ne disait rien, et pour qui la vie des moines semblait être une bonne farce.

Au Vendredi saint, c'est autre chose. Les excursions n'ont pas encore commencé ; la neige obstrue les routes ; on est seul avec les moines, et l'on comprend que saint Bruno ait choisi cette solitude pour fixer son monastère.

Nous n'étions pas cependant les seuls visiteurs. Là-haut nous trouvâmes quatre prêtres français-canadiens qui, partis depuis cinq mois des bords du Saint-Laurent, après avoir parcouru l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Allemagne et la France, se trouvaient en même temps que nous dans les neiges de la Chartreuse.

Avec un jeune abbé et son élève, venus à pieds, et qui avaient enfoncé dans la neige à plaisir, nous formions toute la population de la salle des étrangers.

En été, le flot des touristes est si considérable que l'abbaye en semble inondée. On dirait que le monde court après les moines qui ont voulu le fuir.

Mais maintenant, rien ne les dérange de leurs méditations ; ils sont là dans leur maisonnette, priant, lisant, travaillant, coupant le bois dont ils se chauffent ; leur jardinet dort encore sous la neige ; bientôt ils y descendront pour cultiver la parcelle de terrain qui leur est attribuée.

C'est ainsi qu'ils vivent chacun chez eux, solitaires, et justifiant pleinement le nom des moines qu'on leur donne.

A certains moments on voit les formes blanches passer en silence dans les immenses corridors en pente qui relient leurs habitations. C'est l'heure de l'office, le seul moment de la journée où ils se trouvent ensemble.

Car ils dinent chez eux ; chacun vient chercher son repas à un guichet et l'emporte dans sa cellule ; il n'y a que le dimanche qu'ils mangent en commun dans le réfectoire.

Ce jour-là, l'office se fit suivant le rite accoutumé du Vendredi saint : il gelait, et, malgré les doubles fenêtres de la chapelle, on y grelottait. Cependant, quand vint le moment de l'adoration de la Croix, nous vîmes les moines s'accroupir dans leurs stalles ; ils quittaient leurs bas et leurs souliers ; pieds nus, ils vinrent devant l'image de Jésus crucifié, pendant qu'un frisson de froid m'agitait rien que de les voir: l'office dura encore environ deux heures; personne ne remit ses chaussures ; ils restèrent tout ce temps les pieds nus sur le parquet glacial, pendant que continuaient la lente psalmodie et les chants attristés du Vendredi saint.

Voilà une vie qui sera toujours le scandale des gens de peu de foi ; ils ne croient pas à l'austérité des moines, ou bien ils les traitent de fous ; mais les moines ne s'en occupent pas ; dans leur solitude, ils continuent leur vie d'isolement et de mortification, parce qu'ils se savent utiles ; des milliers de visiteurs viendront rire d'eux l'été prochain, ou les regarder comme une énigme indéchiffrable, un phénomène de psychologie étrange. Qu'importe? Il y aura toujours quelques grandes âmes qui, désabusées du monde, comprendront ce qu'on fait ici et rempliront la place de ceux qu'on dépose dans le petit cimetière, à l'ombre de l'église.

On en a vu quitter les plus hauts rangs de la société pour user, dans ces montagnes, les restes de leur vie. A l'heure où jadis ils n'étaient pas encore couchés, maintenant ils se lèvent pour psalmodier dans la nuit l'office des morts.

Car les Chartreux récitent plusieurs offices, dont celui des défunts ; les matines durent ainsi fort longtemps, et c'est un spectacle frappant que celui de cet office de nuit.

La chapelle n'est pas éclairée ; chaque Père porte avec lui une petite lanterne qui lui permet de lire. Ces lueurs clignotantes ne percent point l'épaisse obscurité du sanctuaire. On entend la masse des voix qui roule d'un bruit monotone, passe comme une vague d'un côté à l'autre de la chapelle, et envoie à la voûte enténébrée les plaintes de David.

Tout à coup, ces lumières disparaissent ; il n'en reste plus qu'une, qui tremble dans l'obscurité, et voici qu'une seule voix s'élève, répétant les magnifiques lamentations de Job : " Pardonnez-moi, Seigneur, car mes jours ne sont rien. Qu'est-ce que l'hom-

me ? Vous le visitez le matin, et tout d'un coup vous l'éprouvez. Mon âme est dégoûtée de ma vie ; je parlerai dans l'amertume de mon cœur.''

Puis le torrent des voix jaillit de nouveau, et les lumières reparaissent. Après la terrible exposition de nos misères vient l'espoir : '' O vous qui avez ressuscité Lazare déjà corrompu dans le tombeau, ô Seigneur ! donnez-leur le repos et le lieu du pardon !'' Cet office des morts, toujours si dramatique, prend, en de telles circonstances, un accent plus pénétrant ; sa voix se double dans les ténèbres. Comment des hommes, qui tous les jours se lèvent pour répéter ces chants austères, ne comprendraient-ils pas le peu qu'est la vie et le sérieux de la mort ?

Oui, il y a des hommes qui ont voué leur vie à cela, et ce sont sans doute ceux qui, aux yeux de Dieu, ont eu la plus haute intelligence de la vie ; ils ont choisi la meilleure part et elle ne leur sera pas enlevée.

Et cela n'empêche point ces moines d'être aimables et gais ; l'austérité n'est pas farouche dans l'Église catholique. Une méditation sur la mort n'empêche point de sourire, et les coups de discipline qu'on se donne se changent en actes de charité envers le prochain.

Il nous fut impossible de sortir du monastère, même pour aller jusqu'à la chapelle de Saint-Bruno, à l'emplacement du premier monastère, qui fut détruit par les avalanches.

J'avais fait ce pélerinage autrefois ; j'étais même monté au sommet du Grand Som, pour y voir lever le soleil, et contempler un immense panorama de montagnes, que dominait le vaste massif du Mont-Blanc, comme un bon géant paternel. Aujourd'hui, c'est absolument impraticable.

Nous descendons par la même route; et, quittant la neige, nous trouvons en bas une température presque printanière et l'agitation vulgaire de la vie humaine.

CHARLES HERMELINE

Hygiène oratoire

PRINCIPES ET PRÉCEPTES

Y a-t-il un art de parler, au point de vue de l'hygiène, comme il existe un art de parler au point de vue de l'esthétique ? Question intéressante à traiter et au sujet de laquelle certaines indications pratiques ne seront pas de trop.

Sans doute l'éloquence a sa source, non dans la vigueur des muscles, mais dans l'âme émue : elle vient du cœur. Mais qui ne sait, pour l'avoir éprouvée, combien les surprises de ce corps qui lui est uni, de cette bête capricieuse et rétive, ont de part aux insuffisances de l'action et aux défaillances de la parole ? Des organes valides, mais indociles et non dressées, ne servent pas l'orateur. Que d'effets manqués, que de souffrances éprouvées, parce que la poitrine, la voix n'ont pas reçu l'éducation, la gymnastique nécessaires ! Combien d'orateurs gênés, sans souffle, impuissants sur leurs auditeurs, pour avoir méconnu l'influence des attidudes pendant le discours !

L'hygiène ne peut se désintéresser des professions oratoires. Et le sacerdoce est aussi une profession oratoire.

Essayons de formuler quelques règles.

I.—La respiration oratoire.

Il y a une respiration oratoire. Qui ne sait pas respirer ne sera jamais orateur. Eût-il l'organe le plus favorable, il l'aura bientôt épuisé. Au contraire, sait-il respirer, bien choisir ses pauses, l'orateur pourra parler longtemps sans fatigue et se faire entendre d'une nombreuse assemblée, même avec la voix la plus faible. Il y a des lois physiologiques avec lesquelles il faut compter.

Or ce n'est pas chose si facile que de savoir respirer. Cette faculté ne s'obtient pas aussi aisément qu'on pourrait le croire : elle dépend d'un mécanisme dont le secret doit être connu,

C'est pendant l'expiration, c'est-à-dire pendant le temps ou l'air est chassé par le poumon, qu'a lieu l'émission des sons, constituant la parole ; c'est sous l'influence du courant d'air expiré, que les cordes vocales entrent en vibration pour produire ces sons.

Il n'y a pas de difficulté quand la phrase, très courte, peut être prononcée pendant la durée de l'expiration. Mais, en général, la

phrase oratoire ne s'accommode pas de limites aussi étroites ; il y faut donc apporter quelque artifice.

Une exiration ne dure que très peu de secondes ; elle ne laisse donc qu'un temps bien court pour l'énoncé d'une phrase, si brève qu'elle soit.

La nécessité de parler distinctement, l'obligation de se faire entendre, ne permettent pas de hâter, au delà d'une certaine mesure, l'émission des sons qui entrent dans l'énoncé de la phrase ; on ne peut rien gagner de ce côté.

Il ne reste que les moyens qui suivent : ralentir le mouvement expiratoire, afin de parvenir à prononcer la phrase entière pendant sa durée ; ou bien, si la phrase est trop longue, la prononcer pendant la durée de plusieurs expirations. Dans ce dernier cas, la fonction pulmonaire ne doit ni retarder, ni interrompre l'émission des sons, ni causer aucune gêne, aucun trouble ; il faut que rien ne révèle, entre chaque expiration, la rentrée de l'air dans les poumons ou le mouvement respiratoire.

L'expiration pourra aussi être rendue plus longue, si l'on a soin pendant l'inspiration, de faire pénétrer un volume d'air plus considérable dans les poumons.

Or, ces différentes conditions sont réalisables par l'exercice.

Combien d'orateurs s'enrouent facilement, ont la voix éraillée, cassée après quelques phrases, et cela uniquement parce qu'ils respirent mal, et qu'ils ne connaissent, pour suppléer à l'insuffisance du souffle, d'autres moyens que de violents efforts et des éclats de voix aussi stériles que compromettants.

Il est donc nécessaire que l'orateur sache approvisionner d'air ses poumons, régler sa respiration, ménager son souffle, pour la durée convenable de l'expiration. Sinon, il est court d'haleine ; sa voix est saccadée, haletante, entrecoupée comme celle d'un asthmatique. Il peut même arriver, quand la respiration et la circulation se font mal, quand le rythme est altéré, que de graves désordres se produisent : tantôt la pression exagérée subie par les organes abdominaux déterminera des hernies ; tantôt la gêne, apportée au cours du sang, congestionnera les organes les plus importants : le cerveau, le poumon.

Plus directement influencés, les organes phonateurs souffrent de l'irrégularité de leur mise en jeu. Cherchant à racheter des moments d'impuissance, l'orateur s'épuise en efforts, violents qui fatiguent les muscles du thorax ; sa voix s'éteint tout à coup,

faute de souffle ; elle s'élève jusqu'au cri, maintenant que les hasards d'une respiration mal dirigée lui en fournissent les moyens.

Et quelle fatigue alors pour les cordes vocales, quand la tension de l'air expiré, source des vibrations, varie ainsi brusquement.

A la merci de ces fluctuations, alternativement faible ou forte, sourde ou éclatante, la voix ne peut se poser ; elle vacille, elle chevrote. Les muqueuses du pharynx, du larynx, sont irritées, congestionnées ; les granulations s'y développent, les sécrétions s'altèrent, les amygdales se tuméfient. Que de causes capables d'influer sur le timbre de la voix et sur tout l'organisme !

2.—L'intonation.

Au moment ou l'orateur prend la parole, il a tant de préoccupations diverses, qu'en général, il pense fort peu à régler le ton de son début, à bien peser sa voix dès les premiers mots.

Cependant rien ne mérite mieux de fixer son attention ; car cette intonation initiale réglera le ton jusqu'à la fin du discours, et le degré d'aisance ou de fatigue, avec laquelle l'orateur continuera à parler.

Ce qui est essentiel, c'est de parler avec la voix naturelle, c'est de prendre, pour point de départ, le ton ordinaire.

Il y a peu d'orateurs qui, pour une raison ou une autre, ne croient devoir choisir une intonation plus élevée ou plus basse. L'un, en élevant la voix, s'imagine lui donner plus de force, ignorant que l'intonation n'a rien à voir avec l'intensité de la voix. L'autre pense être plus solennel, en baissant un peu son diapason ordinaire. Mais alors après un tel début, comment aller jusqu'au bout du discours ? Comment éviter l'enrouement avec cette voix forcée ? Comment élever la voix, quand les nécessités du discours l'exigeront ?

Quintilien disait : "Les tons moyens de la voix sont préférables, sauf à les animer ou à les modérer suivant le besoin."

La hauteur du son, de la voix, dépendant du nombre de vibrations des cordes vocales, dans un temps donné, celui qui parle sur un ton élevé, doit augmenter la quantité et la rapidité de l'air expiré, c'est-à-dire qu'il augmente l'effort, en raison de la hauteur donnée à la voix. Au contraire, quand on parle dans la voix du *médium*, toutes ces exigences sont diminuées, et par conséquent, la fatigue est d'autant moins grande. Ajoutons que la

voix sera toujours d'autant plus persuasive qu'elle sera plus naturelle.

Une faute très commune, au point de vue du début oratoire, c'est de commencer les phrases sur un ton assez élevé, puis de baisser la voix graduellement, jusqu'à ce que les derniers mots aillent se perdre dans un murmure indistinct. L'effet en est regrettable à double titre : si rien n'est plus pénible pour l'auditeur condamné ainsi à n'entendre jamais, malgré ses efforts, qu'une série de propositions tronquées, rien n'est également plus fâcheux pour l'orateur lui-même ; l'habitude de cette mélopée monotone imposant aux mêmes parties des organes phonateurs un travail toujours identique, une fatigue sans cesse répétée.

Est-ce par fatigue, est-ce inconsciemment que l'orateur, à la fin de chaque période, laisse ainsi tomber sa voix ? Peu importe de le savoir ; mais ce qui est certain, c'est qu'il faut qu'il s'étudie à la mieux ménager, à profiter de certains moments, de certains passages pour lui donner quelque relâche. Non seulement il donnera par là de la variété à son débit, mais il retrouvera ensuite tous ses moyens, afin de faire entendre, dans la plénitude de l'effet oratoire, ces fins de phrases, si précieuses pour donner à la pensée une expression définitive, et qui, jusque-là, se perdaient, au moment décisif, dans les dernières notes d'une voix expirante.

3.—La prononciation.

Abstraction faite du point de vue purement oratoire, et au seul point de vue hygiénique, celui qui prononce mal, qui articule mal, sera bientôt victime de ce défaut : l'auditeur lassé de ne pouvoir saisir ce que dit l'orateur, et ne pouvant lui demander de parler mieux, l'invite à parler plus haut, et l'orateur alors, ne saisissant pas la cause exacte du mécontentement de l'auditoire, s'efforce d'obéir à l'injonction qui lui est faite : il s'égosille, se fatigue et s'arrête hors d'haleine ; tout cela pour avoir mal prononcé, mal articulé. Il est absolument certain qu'on ne saisit pas mieux ce qui est mal articulé, même avec la voix la plus puissante, que ce qui se dit à voix trop basse.

Démosthène, qui avait eu tant de peine à corriger les défauts naturels de sa voix, regardait la prononciation, comme l'élément capital de l'éloquence.

Quintilien a posé les règles de la prononciation oratoire : "La

prononciation sera claire, dit-il, si d'abord on a soin d'articuler entièrement les mots, au lieu d'en manger une partie, ou, comme font la plupart des orateurs, d'en laisser tomber quelques syllabes : ils appuient sur les premières en glissant sur les finales.''

Il serait infiniment regrettable qu'un prédicateur estimât au-dessous de lui d'apporter une sérieuse attention à bien prononcer, et qu'il dédaignât de s'y exercer. Quelle que soit la valeur de sa composition oratoire, n'aura-t-il pas perdu purement et simplement son temps et ses efforts, si on ne l'a pas compris ?

Certaines dispositions organiques défectueuses entraînent des défauts naturels de prononciation contre lesquels il faut absolument lutter. Par exemple : le bégaiement, le balbutiement, le bredouillement.

Outre ces défauts naturels, il y a les défauts de prononciation qui tiennent à la paresse, à l'habitude, à la mode, au terroir. Il y a des vices de prononciation affectés, que l'on considère à certaines époques comme bien portés.

Les prononciations défectueuses sont faciles à rectifier, à moins que l'orateur ne s'entête dans le patois de son pays d'origine, ou qu'un ami ne lui manque pour l'avertir.

Des règles spéciales,que nous formulons ailleurs, sont à suivre. Tout prêtre prédicateur devrait avoir toujours sous la main, son manuel de prononciation, et le consulter à propos, afin d'apprendre à reconnaître ses défauts, à s'en corriger, et à régler convenablement toute sa diction.

Il y a encore les défauts de prononciation qui tiennent à la volubilité du discours. La précipitation de la parole entraîne fatalement la suppression, la disparition de certaines syllabes. Il n'est pas jusqu'à des mots entiers qui ne s'évanouissent dans le débit de certains orateurs. Il y a une limite de rapidité que l'on ne saurait dépasser sans devenir inintelligible, surtout à une certaine distance. Les lois de l'acoustique démontrent qu'il est impossible de faire percevoir distinctement plus de quatre syllabes en une seconde.

A parler trop vite, on s'expose fatalement à mal prononcer, à bredouiller, à balbutier, c'est-à-dire à violenter les organes de la voix, et aussi à troubler profondément le jeu de la respiration : l'orateur qui a ce défaut, est sûr, non seulement d'être mal entendu, mais aussi de s'essouffler rapidement.

Encore une observation importante. Pour bien prononcer et pour ménager vos forces, apprenez à ponctuer votre discours. Il y a la ponctuation parlée, comme il y a la ponctuation écrite; ne l'oubliez pas.

Tout discours comporte des intervalles entre les mots. L'importance en est réglée par la valeur relative des idées, par le sens, et aussi par le besoin physiologique de respirer. Ces intervalles nécessaires, on les voit figurés, dans l'écriture, par certains signes qui ont leurs analogues dans les temps et les pauses de la musique.

Eh bien ! que l'orateur néglige ces repos judicieux, qu'il parle sans ponctuer, il ne dénature pas seulement le caractère de ses paroles, il fait pire au point de vue de l'hygiène : il s'asphyxie.

La ponctuation parlée est de rigueur. Une respiration longue, d'amples poumons n'en dispensent aucun orateur. Qui en supprime les repos, ou en méconnaît la valeur, met sa respiration en péril, comme il défigure le sens de sa parole et peut la rendre inintelligible. La ponctuation parlée s'impose donc au nom de l'hygiène, comme au nom de l'art. L'orateur doit s'arrêter, et quand le sens l'exige, et quand la respiration le demande.

4.—L'action oratoire.

Nous n'avons pas à parler du geste, au point de vue de l'art. Qu'il nous suffise de dire que le geste n'est pas seulement commandé par les exigences de l'art, et qu'il répond aussi à une nécessité physiologique.

Si, tant qu'elle reste dans les tons modérés, la voix peut s'accommoder de l'immobilité des membres supérieurs, et par conséquent, de la mobilité très restreinte de la poitrine, il faut par contre, quand elle s'élève ou quand le discours se prolonge, que les diamètres latéraux du thorax puissent s'étendre, que la capacité de la poitrine, agrandie, fournisse un réservoir d'air plus considérable à une dépense immédiate, ou continue, de ce souffle, âme de la parole. Les bras restent-ils appliqués sur les parois latérales, les avant-bras sur la partie antérieure de la poitrine, les mouvements d'expansion de la cage thoracique sont forcément limités, et la capacité pulmonaire, restreinte, ne peut suffire qu'autant que la parole reste contenue dans son intonation et modérée dans son intensité.

L'hygiène prescrit à ceux qui parlent en public, d'animer les

membres supérieurs, non plus seulement pour mieux agir sur l'auditoire, mais aussi dans l'intérêt même de l'orateur, pour favoriser l'amplitude de la respiration, et doubler ses ressources vocales, en aidant au jeu de la poitrine.

L'art règle la mesure des mouvements, de manière à les mettre en rapport avec la nature des choses dites ; de même l'hygiène veut que la liberté des mouvements thoraciques soit donnée dans la mesure où la réclament les besoins de la dépense respiratoire.

Au point de vue de l'art, comme de l'hygiène, la sobriété du geste cadre avec la parole modérée, quand on expose ou que l'on décrit. Le discours, ou tel passage du discours plus animé, plus énergique : affirmation, contestation, menace, expression de passion violente, exige le geste abondant et nourri.

Que l'ardeur de l'action ne soit pas justifiée par le sujet, l'orateur n'est pas seulement ridicule ; l'essoufflement résulte bien vite d'une mise en jeu des puissances inspiratoires, accumulant dans la poitrine une quantité d'air inutile, cause de gêne pour la respiration comme pour la voix.

Les gestes favorisent l'émission des sons, ils aident les muscles phonateurs, dont ils diminuent la fatigue par une heureuse division du travail. Enfin, en parlant aux yeux, ils permettent à l'orateur de se faire mieux comprendre, avec de moindres efforts de voix.

En matière de geste oratoire, l'art ne règne donc pas en maître absolu ; l'hygiène aussi a une part de direction précise ; l'art qui s'inspire du beau et du vrai, ne peut en traduire l'expression qu'en se conformant à la donnée physiologique et hygiénique.

Voilà des notions qui se recommandent à l'attention de tous, et dont se trouveront bien tous ceux qui croiront à leur importance.

Documents de ministère paroissial.



Voyez comme il repose
Son cœur contre leur cœur,
Livrant sa tête rose
Au prêtre du Seigneur !
Le peuple saint admire
Sa grâce et sa beauté,
Et son divin sourire
Révèle sa bonté.

Colombe aux blanches ailes,
Marie offre au saint lieu,
Avec deux tourterelles,
Jésus, l'Agneau de Dieu ;
Puis, l'humble et tendre mère
Le rachète en tremblant,
Et donne au sanctuaire
Les cinq sicles d'argent.

Quel autre doux spectacle
Attire mon regard ?
Auprès du tabernacle
Paraît un saint vieillard,
Il voit, contemple, adore
Ce Dieu, petit enfant ;
Et sa voix qui l'implore
Entonne un dernier chant.

"Maintenant, ô mon Maître,
"Je puis mourir en paix :
"Mes yeux ont vu paraître
"Celui que j'attendais.
"Laissez quitter la vie
"A votre serviteur :
"Il a vu le Messie,
"Le Christ, le Rédempteur !"

Salut du saint Prophète,
Chant d'espoir et d'amour,
L'Eglise te répète
Au monde en ce beau jour ;
La terre tout entière
Tressaille de bonheur,
Et fête la lumière
Du Dieu révélateur.

Et toi, divine Reine,
Plus pure que les cieux,
Dont la candeur sereine
Rayonne à tous les yeux,
Ce jour est la victoire
De ton humilité,
Et nous redit la gloire
De ta virginité.

Berceuse

NON, vraiment, c'est trop demander à ce pauvre Pierre ! -- Voilà tantôt deux heures que sa mère, en sortant, lui a recommandé d'endormir son petit frère. Et la mère ne revient pas.

Pierre a essayé de tous les moyens, car c'est un garçon intelligent et avisé. On peut même affirmer qu'il a plus d'esprit que de patience, ce qui n'est pas peu dire.



Mais le petit frère traverse en ce moment une phase difficile. Il a ses dents, il a ses nerfs. Ajoutons qu'il a soif et faim. Bref, il geint, il crie, il beugle.

"Je vais te chanter une belle chanson," lui a dit Pierre ; et il

lui en a chanté dix, toutes plus jolies les unes que les autres.—La *Berceuse* de Weber, la *Berceuse* de Schumann, toutes les *Berceuses* du monde y ont passé ; et le bébé crie toujours.

"Tu préfèrerais peut-être le tambour !" lui a demandé Pierre, qui s'est mis à exécuter sur les vitres toutes les marches du régiment de son oncle.—Pas de succès, le tambour : le bébé crie toujours plus fort.

"Veux-tu jouer au dada ?" crie le pauvre *berceur* improvisé. Et il le fait sauter sur ses genoux, en faisant *hip*, *hip*, *hip !* Mais il est trop clair que l'enfant n'a pas la vocation de la cavalerie, car ses hurlements se sont tournés en rage.

Pour le coup, Pierre est absolument découragé, et se prend à pleurer lui-même : "Maman, maman, reviens !" Pendant ce temps, ses camarades font mille fredaines, jouent aux billes et à colin-tampon : "Maman, maman, reviens !"

Allons, brave enfant, console-toi. Tu as fait ton devoir ; tu l'as même fait très vaillamment... jusqu'au moment où tes larmes ont éclaté. Mais entends d'ici le pas de ta mère qui se hâte d'arriver à ton secours et qui va te délivrer. Elle te serrera dans ses bras ; elle te dira de sa plus douce voix : "Merci, mon petit Pierre," et tu auras le cœur tout inondé de joie.

Grâce à ta patience, ta mère a pu courir jusqu'à la grande fabrique qui est tout là-bas, et y obtenir du travail pour tout l'hiver : un travail qu'elle pourra faire à la maison près de ses chers enfants et qui donnera du pain à toute la petite famille. Grâce à ta patience, elle a pu entrer tout à l'heure chez la paralytique, sa voisine, lui faire son petit ménage, lui lire une page de l'*Imitation* et l'assister enfin de son mieux.—Et quand la pauvre vieille l'a remerciée, elle s'est contentée de lui répondre : "Priez pour mon petit Pierre."

Ces prières-là te conduiront au Ciel.

OPORTET PATI

Connaissez-vous les jardins de curé ? Ils se ressemblent tous, du moins dans mon pays. Les allées en sont droites, bordées de vieux buis, qui croît librement sans jamais sentir les ciseaux du jardinier. D'étroites plates-bandes ornées de fleurs irrégulièrement plantées et de poiriers en quenouille encadrent des carrés de fraisiers et de légumes, où parfois s'élève et s'épanouit comme une flamme de punch la fleur d'un artichaut oublié. Au fond de l'allée, dans une niche creusée dans l'épaisseur du mur, une petite sainte Vierge s'entoure de roses cent-feuilles et de clématites, et les abeilles de quelques ruches bourdonnent affairées autour du berceau rustique.

C'est là que le vieux prêtre vient dire son bréviaire et se reposer de ses fatigues. Heureux quand il a pu cheminer longtemps pour le service du bon Dieu, et ne pas subir la désolante inaction qu'impose trop souvent à son zèle l'indifférence ou la méchanceté des hommes !

Or, par une bonne matinée d'automne, Catiche, la vieille servante du curé de Fresnes, vint au jardin et cueillit des herbes avec un soin inaccoutumé. Elle choisit précieusement du persil bien vert, du thym bien fleuri, des oignons de la plus belle venue, de l'ail, une belle feuille de laurier ; et, sans s'attarder comme d'habitude à relever les œillets penchés ou à éplucher les rosiers, elle rentra vite dans sa cuisine, et alluma son feu deux heures plus tôt que de coutume.

Chose rare, elle avait ce jour-là un bon plat à préparer. Il s'agissait de cuire un lièvre, d'en faire un pâté ! Depuis que Catiche servait le curé, pareille aventure ne lui était pas arrivée, et l'extrême sobriété du bon prêtre désolait sa cuisinière. Il ne voulait vivre que des produits de sa basse-cour et de son jardin, et donnait tant aux pauvres que Catiche, toute bonne chrétienne qu'elle était, ne pouvait s'empêcher de murmurer parfois.

Enfin, ce matin-là, un chasseur des environs, revenant harassé et chargé de gibier, s'était arrêté quelques instants à causer avec Catiche. Elle lui avait donné à boire et le complimenta si bien qu'il n'avait pu moins faire que de lui offrir un lièvre pour son maître. Catiche l'accepta sans cérémonie.

—Cela vous portera bonheur, monsieur Lagache, lui dit-elle. M. le curé donne plus qu'il n'a, il vit quasi de l'air du temps et n'a pas goûté de gibier depuis des années, le pauvre cher homme du bon Dieu. Avec défunt M. le doyen, mon ancien maître, c'était autre chose. M. le doyen recevait ses confrères quatre fois l'an, et ces jours-là je mettais tout par les écuelles. Notre curé, lui, n'invite jamais personne, mais il reçoit tous ceux qui viennent lui demander à dîner, et quand je me plains, il me dit : " De quoi vous inquiétez-vous, Catiche ? Mettez un œuf de plus dans l'omelette, un verre d'eau dans la soupe, et tout ira bien."

—Quel carême ! s'écria Lagache, je m'en souviendrai, et si jamais je viens dîner ici, j'apporterai de quoi. Adieu, mam'selle Catiche. Votre vin frais m'a fait grand bien. Mes respects à M. le curé.

Et Lagache, reprenant son fusil, siffla son chien et partit gaillard.

Catiche réussit à merveille dans la confection de son pâté. Elle en rêva toute la nuit, et le lendemain attendit avec impatience l'heure de midi pour le servir à son maître. Dès onze heures, le pâté à croute dorée, entouré de capucines et de laurier, trônait sur la table couverte d'une nappe blanche, et Catiche allait et venait du seuil de la porte du jardin à la fenêtre donnant sur la

route, et consultait le cadran de l'horloge du clocher et le coucou de sa cuisine, trouvant l'aiguille bien lente à finir son tour.

Le curé disait son bréviaire au jardin et ne paraissait pas songer le moins du monde à l'heure du dîner.

Les trois quarts sonnèrent, et Catiche se hasardant, dit :

—Monsieur le curé, le dîner est prêt.

—Vous vous trompez d'heure, ma bonne, dit le curé : l'*Angelus* n'a point sonné. Et il se remit à lire.

Il n'y avait pas à répliquer. Catiche soupira et se mit à la fenêtre, regardant machinalement la route déserte. Tout à coup, au détour du chemin, parurent trois personnes dont l'aspect fit frémir Catiche. C'étaient les deux vicaires de la paroisse voisine, jeunes abbés de bon appétit, qui, lorsqu'ils venaient, mangeaient en un repas autant que le curé en huit jours, et avaient, de plus, la malicieuse habitude de plaisanter Catiche sur l'extrême simplicité de ses ragoûts. Et pour comble de malheur, ils amenaient avec eux Maigrichon, leur élève, le plus efflanqué, le plus affamé des enfants de chœur. A la vue de ces trois convives inattendus, Catiche s'élança vers son pâté, le saisit et l'enferma à double tour dans l'office, comme s'il eût été une personne naturelle. Puis elle courut au jardin et, tout essoufflée, dit au curé :

—Monsieur, voici les deux abbés de Crèvecœur qui arrivent. Bien sûr qu'ils n'ont pas dîné, et encore, ils amènent cet avale-royaume de Maigrichon.

—Eh bien, dit le curé, mettez trois œufs de plus dans l'omelette, ma bonne, trois verres d'eau dans la soupe, et tout ira bien.

—Il s'agit bien de cela ! s'écria Catiche. C'est le pâté qui m'inquiète. Si je le sers, il sera mangé tout entier.

—Les pâtés sont faits pour cela, je pense, dit le curé. Tant mieux, si vous en avez un.

—Celui que j'ai, dit Catiche, ne doit être mangé que par vous, monsieur le curé. Il vous durera huit jours ; c'est le lièvre au bonhomme Lagache. Il est si beau, si bon ! Non, je ne veux pas qu'il soit exterminé par ces abbés indiscrets. Je vous en supplie, monsieur le curé, ne parlez pas de ce pâté. Je ferai des omelettes, des crêpes, du café, des beignets, tout ce qu'on voudra, mais ne me trahissez pas.

—Allons, allons, ma bonne, faites à votre mode, dit le curé, je ne dirai rien ; mais allez ouvrir ma porte avant que la sonnette se casse.

Les abbés carillonnaient à tout rompre : Catiche les introduisit et le bon curé leur souhaita la bienvenue avec sa cordialité habituelle. Catiche se hâta d'exhiber ses plus belles assiettes, tira du vin frais, baptisa généreusement la soupe, et se mit à battre des œufs, cherchant, à force de zèle, à étourdir ses remords.

Vraiment il fallait avoir le cœur endurci pour ne pas servir le pâté à ces pauvres abbés ! Ils avaient si faim ! Ils marchaient depuis si longtemps ! La soupe aquatique, l'omelette aux fines

herbes et la salade étaient viandes bien creuses pour leur appétit. Le bon curé le sentit ; il avait déjà oublié le pâté, étant par nature fort distrait ; mais il crut devoir faire quelques excuses à ses hôtes.

—Voici un maigre festin, messieurs, leur dit-il, et je regrette bien de vous recevoir d'une manière si peu confortable. Si j'avais prévu votre visite, j'aurais condamné à mort quelque poulet, quelque lapin. Que voulez-vous ? nous sommes ici loin de toute ressource, de tout marché, et quand on va surprendre un pauvre curé de village, *oportet pati*.

—Plaît-il ? s'écria Catiche d'un air effrayé. Vous dites, monsieur le curé ?

—Je dis, ma bonne, je dis à ces messieurs que quand on vient dîner chez un pauvre curé, *oportet pati*.

—Hélas ! murmura Catiche, je m'en doutais bien ! et, ouvrant le buffet, elle y prit le pâté, et le mit sur la table.

Les convives firent un grand cri.

—Quoi ! monsieur le curé, c'est ainsi que vous entendez les surprises ! quel pâté superbe ! c'est pour le faire mieux apprécier que vous nous excusez ainsi!—Et le jeune abbé la Frigale, saisissant un couteau, ouvrit la brèche au flanc du pâté, et pénétra bientôt au cœur de la place. Il servit le curé, l'autre vicaire et lui-même, sans oublier cet abominable Maigrichon, qui déclara, la bouche pleine, que décidément il aimait mieux la croûte de pâté que le pain. Et Catiche fut proclamée pâtissière de premier ordre, et l'on reprit du pâté, on y revint, et bientôt il n'en resta plus qu'un petit morceau gisant sur les capucines qui l'avaient couronné !—Le café pris, et les grâces dites, les convives prirent congé, ayant encore bien du chemin à faire. Le bon curé les reconduisit, et rentrait fort tranquille, lorsque Catiche, l'abordant d'un air tragique, lui dit :

—Eh bien, monsieur le curé, c'est ainsi que vous tenez vos promesses ?

—Quelles promesses ? dit le curé.

—Vous m'aviez promis de ne pas parler du pâté.

—Je n'en ai pas dit un mot, ma bonne.

—Pas un mot ! juste ciel ! s'écria Catiche en levant les bras, vous m'avez dit : Apportez le pâté !

—Mais non, mais non ! dit le curé, j'ai dit : *oportet pati*, c'est-à-dire : *il faut souffrir* ; c'est du latin, ma bonne.

—A d'autres ! dit Catiche, ça veut dire *apportez le pâté* ; et je sais assez de latin pour comprendre cela, moi. Je n'ai pas été pour rien depuis trente ans dans le sacerdoce !

Le bon curé fut complètement abasourdi par cet argument. Il fit ses très humbles excuses à sa bonne, lui promit d'être plus discret à l'avenir, et (oncques)? depuis ne s'avisa de parler latin devant les cuisinières.

JULIE LAVERGNE

LE PROPAGATEUR

VOL. I. FÉVRIER 1904. No. 2.

Chronique mensuelle

Le prote du Propagateur, sans le vouloir bien sûr, m'a fait mettre dans une bouche *royale* une inexactitude fort malsonnante: "Une pareille lucidité d'esprit et une telle vigueur, avait dit Edouard VII en parlant de Léon XIII, dans un homme de quatre-vingt quatorze ans, c'est tout simplement merveilleux !" et l'on m'a fait écrire : quatre-vingt *quatre* ans. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes, j'en suis convaincu. Oh ! ces protes, quels gens commodes pour les écrivains distraits !

Ce que peut-être on n'aura pas rectifié aussi à l'aise, — si toutefois il était besoin d'une rectification ?—c'est le crédit que je parais avoir donné, dans ma précédente chronique, au *Lumen in cœlo* et à l'*Ignis ardens*, relatifs à Léon XIII et à Pie X, de la fameuse pseudo-prophétie de Malachie.

Dans une très attachante étude que publie la *Nouvelle France* de Janvier, l'abbé Bourassa, de l'Université Laval à Montréal, établit avec une verve piquante le peu de cas que les esprits sérieux doivent faire des appellations que le pseudo Malachie applique à la série des Papes.

Il a, ma foi, raison, et l'on se doutait bien un peu, avant de lire son spirituel article, que les vraies prophéties se trouvent dans les *prophètes* !

Toutefois, il reste permis, je pense, d'user d'expressions connues et de dire, par exemple, que Léon XIII fut une lumière venue du ciel—*Lumen in cœlo*—, et que son successeur Pie X ne laisse pas d'être aussi comme un foyer ardent,— *Ignis ardens*— qui brûle de tout restaurer dans le Christ et pour le Christ.

Remarquons pourtant, avec M. le secrétaire de Laval, qu'il serait plutôt puéril "de s'amuser à faire l'expertise de vessies transformées en lanternes."

Le 18 décembre dernier, Pie X, cet *Ignis ardens* qui veut tout restaurer dans le Christ, publiait un *motu proprio*, sur l'action populaire chrétienne, que les journalistes et publicistes catholiques devront tenir à honneur de lire et de relire, pour en inspirer leurs écrits et en vivifier leur conduite.

Le Propagateur donnera sans doute la teneur de cet important document. Qu'il me soit permis d'en signaler les derniers articles (16°, 17°, 18° et 19°), qui requièrent expressément des écrivains catholiques la soumission d'intelligence et de volonté aux Evêques et au Pape, dans tout ce qui touche aux intérêts religieux et à l'action de l'Eglise dans la société. C'est la sauvegarde nécessaire à tout publiciste chrétien.

On dira, en certains milieux, que c'est là demander l'abdication de la liberté humaine? Eh! bien, non; aucune institution civile n'a jamais compris ni respecté mieux la vraie liberté—dans sa sphère légitime—que l'Eglise catholique.

Sans doute, la soumission à l'autorité constituée est de l'essence même du catholicisme. C'est la note propre qui distingue le catholique d'avec les chrétiens qui ne le sont pas, et qui, abandonnés à tout vent de doctrine, s'en vont à la dérive, où ils peuvent. Mais cela ne lèse en rien les droits de la liberté humaine bien entendue.

J'étais à Rome, en 1893, quand le regretté Mgr d'Hulst, des Facultés de Paris, vint conférer avec le Pape Léon XIII, à l'occasion de l'Encyclique *Providentissimus Deus*, sur l'étude de l'Ecriture sainte. Les Facultés de Paris avaient été mises en cause, justement au sujet des cours de l'abbé Loisy, dont plusieurs livres viennent d'être condamnés par un décret du Saint Office. Mgr d'Hulst lui-même avait écrit quelques articles favorables aux thèses de l'abbé Loisy. Inutile d'ajouter que l'éminent Recteur venait précisément assurer le Pape que, Rome ayant parlé, pour lui comme pour les Facultés de Paris, la cause était jugée.

Il nous parla, en lecture spirituelle, au Collège canadien. Je n'oublierai jamais l'accent de profonde conviction avec laquelle il nous disait: "Loin d'être gênés dans nos travaux de science ou d'exégèse, comme le pensent les protestants, par l'autorité romaine, nous trouvons là au contraire la garantie de ne pas nous tromper définitivement. Il y a quelqu'un pour nous avertir à temps, ou, à l'occasion, pour nous remettre dans le droit chemin de la vérité."

Je cite de mémoire, mais je suis certain du sens général, qui est, au reste, l'expression vraie de la position d'un catholique intelligent. Guidée par la foi, sa raison est assurée de ne pas faillir.

L'abbé Loisy et son ami l'abbé Ch. Denis, comme aussi l'abbé Houtin, sont allés trop loin dans le champ des hypothèses. Rome, en condamnant leurs livres, leur rend un grand service, et surtout met en garde tous les publicistes, les ecclésiastiques comme les autres, contre les surprises d'une interprétation trop personnelle des doctrines sociales et des études scripturaires.

L'abbé Loisy notamment niait tout simplement l'authenticité de l'Evangile, selon saint Jean ! On annonce qu'il s'est soumis. En cela il a eu raison.

Ils sont loin d'avoir raison, au contraire, les sectaires des loges maçonniques qui continuent en France à chasser les religieux et à déchristianiser le peuple. Les évènements de chaque jour démontrent pourtant que la religion sainte de Jésus-Christ est, plus que tout autre stimulant moral, capable de susciter les plus beaux dévouements et les vertus les plus honorables pour l'humanité.

C'est une religieuse, la sœur Marie Angèle, directrice de l'œuvre de Villepinte, à qui l'Académie des sciences morales et politiques (Paris) décernait le 12 décembre dernier, le prix Audiffred, 15,000 francs. C'est un savant catholique, le distingué M. Branly des *Facultés de Paris*, que le syndicat de la Presse —un corps assez neutre en fait de religion !—a jugé digne, pour *ses travaux sur la télégraphie sans fil*, de partager le prix Osiris avec Madame Curie, une autre catholique, m'a-t-on dit. On alloue 40,000 francs à M. Branly et 60,000 à Madame Curie, pour ses travaux sur le radium. Et enfin,à l'Académie française, cette année, comme toujours, ce sont surtout des catholiques pratiquants, des religieuses qui ont reçus les *prix de vertu*.

Le discours très académique qu'a prononcé M. Thureau-Dangin (26 nov. 1903) est, à ce sujet, admirablement explicite. Je voudrais le citer en entier ; c'est à lire et à méditer. Hélas ! les cadres de ma chronique m'imposent le sacrifice de défigurer cette superbe pièce d'apologétique sociale, qui plaide si bien la valeur moralisatrice des croyances chrétiennes. Je veux toujours en donner quelque idée.

Le spirituel académicien débute en expliquant que ses doctes confrères et lui, en jugeant le concours des vertus qu'on leur signale et en célébrant les plus remarquables sous les voutes de leur coupole savante de l'Institut, font une sorte de cérémonie réparatrice, à laquelle ils sont condamnés à raison de leurs "péchés littéraires" : "Nous ne prétendons pas, dit-il, pontifier en arbitres des qualités morales, mais accomplir, au nom de la littérature, le pèlerinage expiatoire qu'elle doit faire, une fois l'an, au pays lointain et trop délaissé par elle des humbles vertus."

Puis, il raconte la vie toute simple de constant héroïsme de la Sœur St-Charles, qui, depuis quarante-trois ans, se voue aux soins des nègres, au Gabon, en pleine Afrique équatoriale. L'Académie lui décerne sa principale récompense : 3,000 francs. "Ajouterai-je que, cette année, conclut-il, en dehors des mérites de la Sœur St-Charles, la requête de ceux qui nous la recommandaient si instamment se présentait avec une particulière opportunité ? Pouvions-nous oublier que le courrier, qui devait lui porter en Afrique la notification du prix que nous lui décernions, lui porterait en même temps le douloureux récit des épreuves subies sur la terre de France par ses sœurs en religion ? Troublée, blessée par ce récit, elle se sera demandé avec angoisse en quoi la vie de dévouement à laquelle elle et ses pareilles se sont consacrées pouvait leur attirer tant de haines. Souhaitons qu'alors elle ait été un peu rassurée et consolée, en voyant que d'autres hommes qui ont, ce semble, un titre plus durable que les proscripteurs d'un jour, à parler au nom de la pensée française, s'accordaient au contraire, sans distinction d'opinions et de croyances, à lui témoigner leur reconnaissance et leur admiration."

Hélas ! Il est permis de constater que ces "proscripteurs d'un jour" sont bien longtemps au pouvoir ; mais, tout de même, ce protêt qui vient de haut est consolant à enregistrer !

Je ne m'étonne pas qu'on propose (18 déc.) à la Chambre française de supprimer toutes les décorations. Etant donné que les croix et les rubans doivent aller souvent aux *curés* et aux *bonnes* sœurs, leur distribution embarrasse les *purs* du *Bloc*.

Cependant à Rome on s'occupe de la béatification de Jeanne d'Arc ! Le 6 janvier, en présence du Pape, au Vatican, on a lu le décret proclamant l'héroïcité de ses vertus. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a prononcé en *français* le discours d'actions de grâces.

Puisse Jeanne d'Arc, une deuxième fois, sauver la France !

La France a pourtant un si noble idéal à poursuivre. Pourquoi faut-il qu'elle s'égare ainsi ! Son glorieux passé lui dicte autre chose qu'une systématique persécution contre cette foi et contre cette Eglise, qui ont été toujours les plus fermes soutiens de son honneur dans le monde.

J'y pensais en lisant le résumé trop court mais si suggestif qu'ont donné les journaux de la conférence de M. l'abbé Brosseau, de St-Louis de France, à Montréal, sur le livre de Desmollins : "A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons."

Le conférencier de Laval (Montréal) fait bien voir en effet que la race française n'a rien à envier à la race prétendue supérieure: "M. Desmollins aurait dû voir, explique-t-il, que tout ce qu'il a donné comme cause de supériorité anglo-saxonne n'est que l'effet d'une cause plus profonde. Depuis le commencement des découvertes scientifiques et leur application à l'industrie, l'humanité est entrée dans l'ère mercantile; et, dans cette ère, c'est la race la plus mercantile qui a la supériorité."

"La race anglo-saxonne est foncièrement mercantile avec ses aptitudes matérielles, son intelligence plutôt pratique, son imagination peu vive, son manque de sensibilité et surtout sa volonté de fer et son attachement à ce qu'elle a. Les institutions anglo-saxonnes ne sont pas le moule de la race. Elles n'en sont que le reflet et le produit."

"Pour que ces institutions eussent leur effet sur la race française il faudrait d'abord changer cette race et en faire une race mercantile, ce qui n'est ni possible, ni désirable."

"La race française est foncièrement intellectuelle, artistique, chevaleresque, et Dieu l'a faite ainsi pour sa mission de lumière et de dévouement dans le monde. Si la race française se corrompt et oublie sa mission, ce n'est pas en la rendant matérielle qu'on la guérira, c'est en lui rendant ce qu'elle a perdu : sa foi et ses mœurs !"

En quelques lignes on ne saurait mieux dire. Avis à ceux qui, au Canada, poussent à l'anglicisme.

Ce sera une bonne manière aussi de se prémunir contre les dangers de la *fusion* des races, j'en demeure convaincu, que d'acheter et de lire la "Vie de Mgr Taché," deux volumes in-8 de 500 pages chacun, que doit sous peu publier le penseur et le lettré qu'est Dom Benoit, le supérieur des Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception au Canada.

Ce livre arrive à son heure, au moment où Lord Wolseley se permet de publier, paraît-il, des inexactitudes injustes sur les faits et gestes du grand évêque de l'Ouest.

Comme s'exprime l'auteur, dans sa préface : "La vie de Mgr Taché résume cinquante années d'un immense progrès pour la religion catholique et pour l'influence française, dans une région grande comme huit ou neuf fois la France. Au XIXe siècle, bien peu de prélats ont autant contribué à l'avancement du royaume de Dieu sur la terre ; aucun Français, croyons-nous, n'a autant servi l'extension de la langue française et de la vie française dans le monde."

Après la vie de Mgr Taché, qui donc nous donnera la vie de Mgr Bourget ? Avec Laval et Plessis, ce sont de tels évêques qui ont gardé les vertus patriarcales de notre race et l'ont guidée dans ses conquêtes pacifiques, après la sombre période de la *Cession*.

La vie de Mgr Bourget, quel thème ! Heureuse la plume qu'on jugera assez solide et assez sûre pour lui confier ce travail.

Les bons soldats du Christ, ce semble, ne devraient pas mourir. Eh ! mon Dieu, la mort fauche toujours. Hier c'étaient quatre anciens curés, MM. Poulin, de Saint-Hyacinthe, Hurteau de Longueuil, Perreault, du Coteau du Lac, Alexandre, de Nicolet, qui partaient pour la rive de l'éternité ; aujourd'hui, là-bas, dans l'Arizona, c'est le révérend Père Corcoran, provincial des Viateurs, qui rend son âme à Dieu ; ici au Canada, c'est Mgr Gravel de Nicolet, qui, après 18 ans d'un laborieux épiscopat, s'en va, lui aussi vers le ciel.

J'aurais voulu rendre un spécial hommage à la mémoire surtout de Mgr Gravel et du Père Corcoran, mais ma chronique s'est déjà démésurément allongée. J'y reviendrai en mars.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR, Ptre.

La Réforme protestante

LES CRIMES DES HUGUENOTS EN FRANCE

1° *En France, comme ailleurs, les protestants voulaient anéantir la religion catholique et lui substituer le calvinisme. Pour arriver à cette fin, les huguenots formaient un Etat dans l'Etat, ils tentaient de s'emparer du pouvoir et pactisaient avec les ennemis de la patrie.*

Le protestantisme, qui infectait et ravageait plusieurs grandes nations d'Europe, devait porter en France les mêmes fruits empoisonnés, les mêmes désordres dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. Le calviniste de France, lui aussi, légitimait ses crimes en s'autorisant de l'Ecriture, qu'il interprétait selon sa passion, selon sa haine de l'Eglise catholique, d'accord avec l'intérêt personnel. L'Eglise était une Babylone ; le Pape, l'Antechrist ; le catholicisme, une vaste idolâtrie dont il fallait purifier la terre. Théodore de Bèze, au nom des docteurs de la Réforme, exposa cette thèse dans la conférence de Saint-Germain. C'est un article du symbole calviniste.

"Dans tous les pays où les protestants triomphent, en Suisse, en Suède, en Danemark, en Bohême, en Hollande, en Allemagne, *en France même, le culte catholique est immédiatement interdit sous des peines sévères et souvent cruelles* (1).

Enracinée dans le sol du royaume très chrétien, la vieille foi des Francs allait pourtant s'indigner, résister à l'envahissement de la Réforme, plus que l'Angleterre et l'Allemagne.

D'autre part, la Réforme ne pouvait espérer qu'elle ferait du roi de France un Henri VIII.

Quel plan d'attaque restait donc aux huguenots? Annuler l'autorité royale, usurper le pouvoir, substituer enfin à la monarchie chrétienne une république calviniste, qui, armée du fer et du feu, proscrirait impitoyablement le culte catholique : tel était le projet infernal du parti réformé en France.

"Mutation de religion emporte mutation de l'Etat," disait un demi-huguenot, Marillac, archevêque de Vienne. Au point de vue protestant, c'était vrai, surtout pour la France. Aussi le parti huguenot devient chez nous, comme ailleurs, un parti politique, *un Etat dans l'Etat*, d'autant plus redoutable qu'il pactise avec l'ennemi.

De fait, le calvinisme s'organise puissamment. "*Il enveloppait la France d'un réseau de conspirations* (2)." Le mot d'ordre était transmis dans toute la France avec promptitude, comme il arrive dans les sociétés secrètes. Les huguenots avaient, dans chaque province, un chef, qu'ils opposaient, de fait, au gouverneur du roi, si ce gouverneur était catholique. Sous ce chef étaient groupés des agents auxiliaires, puis des ministres, qui recueillaient des collectes et faisaient des prêches.

(1) *Revue des questions historiques*, 1866, I, 1, p. 17.
(2) *Revue des questions historiques*, *Ibid.*, p. 21.

"Les protestants, dit Lavallée dans son *Histoire des Français* (1), avaient leurs rôles de recettes et de soldats, leurs magasins d'armes, leurs rendez-vous, leurs chefs, leurs assemblées et leurs *négociations secrètes* avec l'étranger. *Ils étaient prêts pour un soulèvement général.*" Un protestant confesse qu' "ils faisaient des levées d'hommes et d'argent, et empêchaient les dîmes et les autres revenus ecclésiastiques, qu'ils tâchaient de faire tourner à leur profit ; ils avaient leurs capitaines, leurs lieutenants, leurs drapeaux, leurs villes de guerre, leurs munitions, leurs arsenaux, leurs troupes soldées (2)."

Le parti huguenot est donc une vaste coalition. Il ordonne et menace. Si le roi, les princes, le peuple, n'acceptent pas ses conditions, il prend les armes. C'est ainsi qu'il soulève trois guerres civiles implacables avant 1572, année de la Saint-Barthélemy.

Calvin avait dit qu'il faut *cracher sur la face des rois catholiques* (3). Dans son commentaire sur Daniel, il déclare qu'un souverain qui refuse de soumettre son sceptre à la Réforme *abdique sa qualité de souverain* et sa dignité d'homme, qu'il n'a plus droit à l'obéissance.

Déjà, en 1560, le parti huguenot avait voulu s'emparer de la personne du roi et gouverner. "La conjuration d'Amboise précéda la première prise d'armes générale du parti : elle avait pour *prétexte* d'arracher le roi (François II) à la tyrannie des Guises; en réalité, elle devait, en cas de réussite, *donner aux calvinistes* le gouvernement de la France (4)."

En 1572, à Nimes, dans une assemblée générale des huguenots, on dresse le plan d'une république pour la France ; en 1573, les Etats d'Anduze reprennent ce projet. En 1575, à Nîmes, les huguenots font un autre règlement pour *la confédération et l'établissement du gouvernement républicain* (5). C'est pour l'établir que le calvinisme a répandu des torrents de sang.

Fidèles aux maximes de leurs docteurs, "les synodes nationaux

(1) Tom. I, p. 575.

(2) *Essai sur les évènements qui ont précédé et amené la Saint-Barthélemy*, 1838, p. 19; Thèse présentée à la Faculté de Strasbourg, par G. J. Fauriel.

(3) *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. XIX, p. 27.

(4) *Revue des questions historiques, ibid.*, p. 28.

(5) *Revue des questions historiques, ibid.*, p. 19.

des protestants établirent en principe *qu'il était légitime de prendre les armes contre l'Etat* (1).

Enfin la Réforme pactise avec l'étranger. C'est peu pour Coligny et Condé, chefs du parti huguenot, d'allumer en France trois guerres civiles. Pour triompher d'un pays où la foi a jeté de si profondes racines, les milliers de reîtres allemands payés avec l'or de la France ne suffisent pas à l'amiral. Il traite secrètement avec la perfide Elisabeth d'Angleterre, il lui faut de l'or anglais et des soldats anglais.

Coligny les aura au prix d'une trahison. Dargaud lui-même, admirateur de Coligny, convient. Citons ses paroles.

"Il (Coligny) communique avec l'étranger. Il harcèle donc il aiguillonne M. de Bricquemant qui, sous les obsessions de l'amiral, signe un traité à Londres. Par ce traité, la reine Elisabeth promet à Condé et à Coligny *cent quarante mille écus d'or ; elle promet, en outre, six mille soldats. Trois mille doivent occuper le Hâvre-de-Grâce, transformé en place de sûreté par les Anglais et en place de refuge pour les proscrits calvinistes. Les trois mille autres sont destinés à Dieppe et à Rouen. Ce traité s'exécute sans retard*(2)."

Ainsi, Coligny et Condé livrent trois villes aux Anglais ! Le protestant Cobbett avoue que la nation tout entière fut blessée dans son honneur par cette "lâche perfidie".

Conclusion. — *En France, le gouvernement royal pouvait et devait s'armer, contre le calvinisme, du glaive de la justice, non pour l'assassinat, qui est toujours défendu, mais pour le maintien de l'ordre et la protection de l'Eglise catholique. Il devait repousser la force par la force ; au besoin faire arrêter, juger et exécuter les criminels et les traîtres du parti calviniste, tels que* Coligny.

2° Les huguenots ont provoqué la Saint-Barthélemy en donnant l'exemple du pillage et des massacres.

En lisant ce qui suit, on n'oubliera pas que la Réforme avait le rôle *agressif* ; qu'elle *voulait prendre de force* une nation profondément catholique.

Citons M. Charles Buet, dans son savant ouvrage sur *François de Guise* (3).

Des l'année 1559, les Protestants avaient entrepris les hostilités par le pillage et l'incendie des églises.

(1) *Revue des questions historiques, ibid.*, p. 21.
(2) Cité par Ch. Buet, *Coligny*, p. 117.
(3) Chap. IV.

" Le massacre des prêtres et des citoyens fidèles à l'église romaine devient *l'accompagnement habituel* de ces premiers désordres. La guerre civile éclate avec toute ses horreurs. Comme autrefois la religion de Mahomet, la religion de Luther et de Calvin s'impose par la violence. Durant de longues années, elle amoncelle ruines sur ruines, cadavres sur cadavres ; ce ne sont que crises lamentables et douloureuses. La Guyenne, le Languedoc. le Poitou, la Saintonge sont les premiers éprouvés. Bientôt le mal se généralise.

" Bourges, Mortagne, Meaux, Uzés, Béziers, Nîmes, Saint Gille, Montpellier, Orléans, Sully-sur-Loire, Pithiviers, Reims. Coutances, Caen, Montauban, Alais, Condom, Angoulême, Saintes, Périgueux, Sarlat, Mâcon, Auxerre, etc... et une foule d'autres villes de France et du Béarn, deviennent tour à tour ou simultanément le théâtre *des plus grandes atrocités* de la part des disciples de la prétendue Réforme.

" Les cathédrales, les églises, les chapelles, et même les hopitaux et les bibliothèques sont détruits, saccagés, pillés, souillés, Comme avaient fait les barbares, les protestants s'emparent de toutes les richesses du culte, brisent les statues, déchirent les peintures..... Par eux, les évèques, les prêtres, les religieux de tout ordre sont égorgés, insultés ou chassés. Les populations attachées au culte de leurs pères se voient soumises aux plus cruels traitements...

" En Beauce seulement, les calvinistes triomphants détruisirent *trois cents églises*. Sur toute la surface de la France, on compte *cent cinquante cathédrales* et abbayes complètement ruinées. Dans les seuls diocèses de Nîmes, de Nevers, d'Uzès et de Mende, le nombre des églises démolies atteignit le chiffre énorme de *cinq cents*...

" On eût dit qu'ils (les Protestants) avaient adopté la devise barbare des anciens Romains : *Malheur aux vaincus* ! "

Citons maintenant un écrivain *protestant* racontant lui-même une des nombreuses Saint-Barthélemy dont les catholiques furent victimes ; on se demandera de quel front les protestants osent bien parler de celle de 1572 :

"En 1567 et 1569, les rues de Nîmes furent teintes du sang des catholiques. Rien de plus affreux que la *Michelade*, comme l'ont nommée les gens du pays, massacre exécuté par les protestants en 1567, avec une horrible régularité, le jour de la Saint-Michel. Les catholiques, enfermés dans l'hotel de ville et gardés à vue, furent égorgés par leurs ennemis d'une manière qui rap-

pelle tout a fait les massacres de septembre, pendant la Révolution française. On fit descendre l'un après l'autre, dans les caveaux de l'église, les malheureux que l'on voulait exécuter et que les religionnaires attendaient pour les tuer à coups de dague. On avait placé, sur le beffroi et sur les fenêtres du clocher, des gens armés de torches, pour mieux éclairer cette boucherie qui dura deux heures. La plupart furent jetés dans un puits qui avait quarante-deux pieds de profondeur, plus de quatre pieds de diamètre, et qui fut comblé des victimes. L'eau mêlée de sang se répandait au dehors, et, longtemps après, on entendait encore les cris étouffés et les gémissements des malheureux qui se trouvaient écrasés par les cadavres. On fit une recherche exacte dans les maisons des catholiques, et cette tuerie dura *depuis onze heures du soir jusqu'à six heures du matin*(1)."

Tout le monde connaît la Saint-Barthélemy. Combien connaissent la Michelade ?

Voici quelques-uns des supplices infligés par les huguenots aux catholiques coupables de rester fidèles à l'Eglise romaine.

Nous empruntons les détails suivants à un ouvrage du XVIe siècle, réédité fort à propos par la librairie Desclée.

C'est la traduction française du *Theatrum crudelitatum hæreticorum nostri temporis*, publié pour la première fois à Anvers, en 1587. Il présente une série de gravures sur bois remarquables par leur exécution. L'édition française parut l'année suivante, en 1588. C'est celle-ci qu'a rééditée la librairie Desclée.

La ville d'Angoulême s'est rendue aux huguenots. Au mépris de la foi jurée, plusieurs catholiques sont mis en prison. Michel Grellet, Gardien du couvent de Saint-François, est pendu a un arbre et étranglé en présence de Coligny.

Frère Jean Avril, veillard de quatre-vingts ans, a la tête tranchée d'un coup de hallebarde, et son corps est jeté dans un lieu d'aisance.

On enferme une trentaine de catholiques dans la maison d'un bourgeois nommé Papin. Plusieurs sont attachés deux à deux : on les prive de toute nourriture pour que la rage causée par la faim les pousse "à s'entre dévorer". Mais ils périssent de langueur. D'autres placés sur des cordes tendues, sont sciés en deux. D'autres sont attachés à des pieux et brûlés à petit feu.

A Chasseneuil, près d'Angoulème, ils prennent un saint prêtre, Loys Frayard, lui plongent les mains dans une chaudière d'huile bouillante si longtemps que sa chair tombe en lambeaux. Ils lui versent dans la bouche de l'huile bouillante et l'achève à coups d'arquebuse.

---

(1) *Edimburg Review*, le massacre de la Saint-Barthelemy. Voir *Revue Britannique*, février 1836.

A Rivières, ils saisissent un prêtre, lui arrachent la langue *par-dessous* le menton et le massacrent.

Deux prêtres sont pendus par un pied dans une cave, restent longtemps dans cet état. Enfin. on leur tranche la tête. A Beaulieu, un autre prêtre, maître Pierre, est *enterré vivant* jusqu'à la tête.

"En la ville de Houdun, au diocèse de Chartres, les hérétiques tombèrent sur un prêtre pendant qu'il disait la messe. Ils le frappèrent au visage de gantelets, et lui donnèrent des coups de poignard... Cependant le patient, ayant le visage tout meurtri et le corps tout sanglant, continua le saint sacrifice jusqu'à la communion. Alors, ils lui arrachèrent des mains le précieux Corps de Notre-Seigneur, et, le jetant par terre, ils le foulèrent aux pieds. Ils en firent de même avec le calice... Puis ils attachèrent ce bon prêtre au crucifix et l'arquebusèrent.

Au village de Pat, près d'Orléans, vingt-cinq catholiques se réfugient dans l'église. Les huguenots y mettent le feu. Plusieurs enfants montent dans le clocher; puis, poursuivis par les flammes, ils se précipitent en bas. Les huguenots les prennent et les rejettent dans le feu, où ils meurent.

A Saint-Macaire, en Gascogne, ils "taillent à coups d'épée les enfants des catholiques".

A Mancina, ils arrêtent un prêtre fort âgé, lui coupent des morceaux de chair, les font rôtir, le forcent à les manger lui-même. "Voulant voir comment il les digérait, ils lui ouvrirent l'estomac et mirent ainsi fin à ses jours."

Plusieurs autres prêtres ont les oreilles et le nez coupés et les yeux arrachés. On ouvre le ventre à l'un d'eux *encore vivant*, on le remplit d'avoine, on en fait une crèche pour les chevaux !

Dans sa livraison du 1er juillet 1885, la *Revue des questions historiques* signale l'ouvrage dont nous parlons et ajoute :

"*Nous voudrions espérer* qu'en détaillant ces raffinements de barbarie, l'auteur de ce livre en a exagéré l'horreur, *mais les noms de ces malheureuses victimes ont été conservés dans des chroniques locales* que n'ont jamais consultées les admirateurs de Coligny (1)."

Nous laissons au lecteur le soin de conclure cette fois.

HENRI HELLO.

---

(1) Revue citée, 38e vol., 1885. 2. *Le caractère de Coligny*, p. 240.

La poésie hébraïque et les littératures antiques.

Chaque peuple a son génie littéraire, comme chaque homme a son caractère, comme chaque plante naît de son sol et de son soleil. La littérature est le reflet de l'esprit, des mœurs et de l'histoire d'une nation, et la manière de parler traduit l'âme, car le style c'est l'homme.

Le Scandinave qui s'agite, à travers ses sombres forêts et sous un ciel brumeux, à la recherche de l'ombre divine d'Odin, n'embrassera point la nature sous d'aussi riantes pensées que l'Indien, mollement assis à l'ombre des palmiers du Gange et méditant les prodiges de l'incarnation de Dharma. De là, la différence de style qui distingue le *Niebelungen* du *Mahabarata*.

Les littératures du monde méditerranéen marquent des contrastes moins profonds.

" Trois génies, dit Ozanam, se partagent l'antiquité : le génie de l'Orient c'est-à-dire celui de la contemplation, du symbolisme, parce qu'en contemplant la nature on découvre le langage du Créateur, celui de la véritable poésie. En second lieu, le génie grec qui fut, par dessus tout, celui de la spéculation, de la philosophie ; qui fut capable d'adapter des expressions justes et fines à toutes les nuances de la pensée humaine. Enfin, le génie latin, qui est celui de l'action, du droit, de l'empire (1)."

Spécifiant le caractère de la poésie orientale, un critique moderne, qui serait respecté s'il fût resté purement orientaliste : "Les littératures de l'Orient, dit Renan, ne peuvent en général, être lues et appréciées que des savants. La littérature hébraïque, au contraire, est la Bible, le livre par excellence, la lecture universelle : des millions d'hommes ne connaissent pas d'autre poésie... La proportion, la mesure, le goût furent, en Orient, le privilège exclusif du peuple hébreu. Israël eut, comme la Grèce, le don de dégager parfaitement son idée, de l'exprimer dans un cadre réduit et achevé ; par là, il réussit à donner à la pensée et aux sentiments une forme générale et acceptable pour tout le genre humain (2)."

Le génie hébreu est donc un milieu entre les littératures orientales et celles de l'Occident ; fraternisant avec les deux mondes,

---

1. Ozanam, *La Civ. chrét.* au Ve siècle, leç. XV, t. II, p. 125.
2. Renan, *Ét. d'hist. rel.*, 1857, p. 74.

il s'est enrichi de toutes leurs beautés. Comme le manifestent la grandiose épopée de l'Egyptien Pentaour et les inscriptions pompeuses des Assyriens, la poésie d'Israël reproduit les mêmes grandes images, les mouvements impétueux, les immenses horizons. Mais ces élans d'enthousiasme qui, parmi les poètes du Nil et de l'Euphrate, sont si souvent extravagants, sont réglés par un sens plus délicat chez les poètes du Jourdain, et c'est par là qu'ils se rapprochent de la pureté de goût des chantres du Céphise.

Etablissant en parallèle la parenté et l'opposition de l'idiome de Moïse et de la langue d'Homère : "La poésie humaine, dit Falconnet, dans les temps anciens, a été surtout représentée par deux peuples : le peuple hébreu et le peuple grec. Ils se sont partagé les éléments de toute inspiration : à l'un, la nature extérieure et ses charmes infinis, les harmonies du monde et ses plus suaves mystères exprimés, comme ils étaient sentis, avec une expression enthousiaste et habile à personnifier ; ce fut l'inspiration humaine : à l'autre, les symboles de la divinité, l'héritage des traditions primitives, accepté et conservé avec la fidélité la plus religieuse, l'explication intelligente des imperfections de l'âme et de sa faiblesse native ; ce fut l'inspiration divine.

"Ainsi les deux faces de la pensée sont représentées par ces deux peuples ; leurs livres résument pour nous toute l'antiquité ; ils nous offrent des chefs-d'œuvre et des modèles ; ils lient par une chaîne non interrompue et dont Rome a été le dernier anneau, le développement des temps primitifs au développement des temps présents ; ils reproduisent et expliquent les influences du climat, de la civilisation, des idées ; ils réfléchissent dans leurs caractères ces dissemblances si marquées. Le génie de chacun de ces peuples, de sa langue, de ses habitudes, de son origine, se retrouve dans sa physionomie générale ; chez l'un, comme chez l'autre, la supériorité est réelle ; l'empire étant partagé, chacun est resté maître chez soi, sans égal. Ces deux poésies forment ensemble comme une belle médaille antique, portant une double empreinte : l'exergue du monde et le sceau de Dieu (1)."

Ces deux splendides organes de la pensée humaine restèrent longtemps, en effet, étrangers l'un à l'autre. Mais, de même que les Hébreux, en se mêlant à leurs dominateurs, Egyptiens,

1. Falconnet, *Panthéon littér.*, 1839.

Syriens, Assyriens, Chaldéens, Perses, les avaient plus ou moins imprégnés de leurs idées et de leur génie ; lorsqu'à son tour Alexandre entrera dans Jérusalem, la fraternité de la poésie d'Israël avec celle des Hellènes s'établira pour jamais. Les autres cités, Ninive, Babylone, Persépolis, n'avaient cherché qu'à triompher des volontés, et leur glaive tôt ou tard brisé, leur empire passa. Mais Athènes et Jérusalem, restées sœurs, ont dompté les esprits, et demeurent encore, par leur littérature, les maîtresses du monde.

L'agent providentiel de cette domination universelle, dans les temps modernes, on peut le redire, avec De Maistre, c'est la France (1). Héritière du double génie hébreu et grec, par sa langue et sa religion, elle est ainsi devenue plus puissante encore sur le monde par sa littérature que par ses armes. Pour peindre son prosélytisme, plus ardent encore que celui des Grecs d'Alexandre, De Maistre applique à la France cette parole d'Isaïe : "Chaque parole de ce peuple est une conjuration (2)" ; et Lamartine dit à son tour : " L'émigration fut pour la littérature de la France quelque chose comme la captivité de Babylone, qui sema le Dieu, le livre et le langue des Hébreux, jusqu'aux extrémités de l'Asie (3)."

Cette union du génie grec et du génie d'Israël se confirma par la traduction des Septante. Les livres de la Sagesse et des Machabées seront écrits directement dans la langue de Platon et de Thucydide. Et la dynastie asmonéenne entretiendra ses relations, aussi bien littéraires que politiques, avec Alexandrie et Athènes, non moins qu'avec Sparte et Rome.

Le Sauveur viendra consacrer enfin pour jamais cette triple

1. Cf. De Maistre, *Cons sur la France*, II, p.29 : "J'ai parlé de cette *magistrature* que la France exerce sur le reste de l'Europe. La Providence qui proportionne toujours les moyens sur la fin, a précisément donné à la nation française deux bras, avec lesquels elle remue le monde, sa langue et l'esprit de prosélytisme qui forme l'essence de son caractère. La puissance, j'ai presque dit la *monarchie* de la langue française, est visible...La France était surtout à la tête du systême religieux, et ce n'est pas sans raison que son roi s'appelait *très chrétien :* or, elle s'est servie de sa magistrature pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe."

2. De Maistre, *Soirées*, VI. p. 438.

3. Lamartine, *Littér.*, xe Entr., p. 221.

alliance, et c'est en hébreu, en grec et en latin qu'il voudra proclamer par toute la terre le règne de la croix (1).

Les vingt-sept livres du Nouveau Testament seront écrits en grec. Ainsi donc, maîtresse des écrits apostoliques et de la version des Septante, la Grèce se trouvait désormais en possession de tout le génie d'Israël.

Mais le testament littéraire du Christ n'était pas encore entièrement rempli. Pour opérer cette fusion du génie hébreu et grec avec la littérature latine ; avant que le Jourdain et le Céphise mêlassent leurs flots à ceux du Tibre, pour ne plus former qu'un grand fleuve qui devait féconder l'univers chrétien, il fallait attendre saint Jérôme.

" La Vulgate, dit Ozanam, est un des plus prodigieux ouvrages de l'esprit humain. Par elle entra dans la civilisation romaine tout le flot, pour ainsi dire, du génie oriental...par les constructions hardies qu'elle s'est appropriées, par ces alliances de mots inattendues, par cette prodigieuse abondance d'images, par le symbolisme des Ecritures..,où toute image du passé se rapporte à l'avenir...Par la traduction du Nouveau Testament, les richesses théologiques du christianisme grec passèrent à leur tour dans la langue latine...elle y apprit à suppléer à son insuffisance philosophique (2)."

Puis donc que le Père des lumières nous apprend à comprendre et à chérir, dans une même fraternité, ces trois admirables interprètes de la pensée divine, nous continuerons à les unir aussi dans nos parallèles littéraires.

Cette forme de critique est d'ailleurs un moyen plus piquant pour faire ressortir la magnificence des écrits inspirés. " On a tant écrit sur la Bible, dit Châteaubriand, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être d'en faire sentir les beautés, c'est de la rapprocher des poëmes d'Homère."—" La Bible et Homère, poursuit Victor Hugo, presque les seuls parfums d'une fleur qui, depuis fanée par les orages, n'a que trop souvent répandu dans le monde une fatale odeur de mort (3)."

1. S. Luc, XXII, 38 ; Superscriptio scripta super eum litteris græcis et latinis et hebraicis : Hic est rex Judæorum.

2. Ozanam, *Civ. chré. Ve s.*, t. II, p. 125.

3. V. Hugo, *Préf. des Odes*. Cf. Velléius Paterculus, I, 5 ; " Quel est le poète, à l'exception d'Homère, qui se soit montré sublime dans le genre sublime qu'il a créé ? "

En effet, dit De Maistre : " Les lettres et les arts furent le triomphe de la Grèce. Dans l'un et l'autre genre, elle a découvert le beau ; elle en a fixé les caractères ; elle nous en a transmis des modèles, qui ne nous ont guère laissé que le mérite de les imiter ; il faut toujours faire comme elle, sous peine de mal faire.

Poursuivant donc nos études comparées, nous ajoutons avec Châteaubriand : " Les lecteurs aimeront peut-être à s'égarer avec nous sur l'Horeb et le Sinaï ; sur les sommets de l'Ida et du Taygète ; parmi les fils de Jacob et de Priam, au milieu des dieux et des bergers. Une voix poétique s'élève des ruines qui couvrent la Grèce et la Palestine, et crie de loin aux voyageurs : Il n'est que deux belles sortes de noms et de souvenirs dans l'histoire, ceux des Israélites et des Pélasges. "

ATHANASE OLLIVIER.



J'AI connu M. Grippart, ex-notaire, retiré dans une habitation toute délabrée, aux environs de Paris, en compagnie d'une vieille fille, Mlle Dorothée, cousine à lui, qui lui servait d'intendante et de cuisinière à la fois. M. Grippart, extrêmement avare, s'était vu obligé de prendre un jardinier, parce qu'il possédait un jardin patrimonial dont il voulait tirer profit ; mais il ne payait jamais les gages de ce brave homme et le nourrissait le moins possible. Il avait imaginé un adorable expédient vis-à-vis d'Antoine (c'était le nom de son jardinier) et vis-à-vis de beaucoup d'autres, pour se dispenser de délier, comme on dit, les cordons de sa bourse, cordons qui tenaient de la nature de la sensitive, et qui se serraient sitôt qu'on y touchait. Son grand mot était celui-ci :

"Mon testament ! "

"Vous serez couchés sur mon testament !"

Voilà ce qu'il disait habituellement à ses créanciers; et, comme il était riche, chacun espérait, outre sa dette, recueillir une partie de la fortune du défunt. M. Grippart n'avait qu'un neveu, Julien, qui s'était engagé, ne pouvant plus demeurer chez son oncle, lequel se plaignait sans cesse que cet enfant lui coûtait les yeux de la tête. Bien que M. Grippart eût chéri assez tendrement la mère de Julien, il ne pouvait souffrir son neveu. On ne savait pourquoi ; mais on ne voyait pas sans plaisir cette secrète répugnance. On se pressait autour de M. Grippart. on le comblait même de cadeaux. M. Destouches, le percepteur des contributions, et M. Robichon, le juge de paix, n'étaient pas les derniers à lui faire des présents, au grand dépit de Mlle Dorothée, qui se croyait plus de droits que toute autre personne au dit testament.

M. Grippart (tout homme est mortel) se sentant arriver au terme naturel de la vie, résolut de mettre ordre à ses affaires. Il s'était plusieurs fois enfermé dans sa chambre ; il avait écrit ; il s'était occupé du grand acte de sa dernière volonté, sans qu'il eût rien transpiré de ses intentions ; mais la curiosité publique se trouvait singulièrement éveillée ; toutes les ambitions étaient sur pied. Les cajoleries, dans l'intervalle des crises nerveuses qui minaient sa santé, redoublaient autour de sa personne. Comme il était soigné ! Quelles attentions délicates ! Plus il faiblissait, plus son entourage s'empressait de soutenir ses derniers pas. Mlle Dorothée, d'une humeur naturellement assez revêche, adoucissait ce qu'il y avait d'aigre dans le son de sa voix, et tempérait, avec une grâce quelque peu forcée, la raideur naturelle de ses mouvements. M. Destouches consentait à modérer ses emportements politiques dans les discussions relatives aux finances de l'Etat ; M. Robichon se laissait gagner au domino, et Antoine lui-même demandait avec moins de persévérance la rente de ses gages, dont il ne pouvait toucher le capital. Jamais vieillard vénérable, au milieu d'une famille attentive et dévouée, n'avait vu la fin de son existence environnée de plus d'égards. Il ne manquait à ce tendre tableau que son neveu ; mais Julien, quoiqu'il aimât au fond son oncle, était d'une humeur trop franche pour s'accommoder de cette hypocrisie ; il aurait jeté une note discordante dans le concert.

M. Grippart, dont toute la vie avait été l'exploitation de ses semblables par leur amour-propre ou leurs intérêts, jouissait de sa ruse, et laissait échapper tantôt un mot, tantôt un autre, afin de maintenir les espérances particulières ; il n'aurait pas mieux demandé que de prolonger indéfiniment son déclin ; mais le terme était marqué ; tous les rayons de cette lumière qu'on appelle la vie, s'éteignaient peu à peu ; l'obscurité se faisait envahissante et profonde ; il le sentait bien ; il s'enferma une dernière fois dans sa chambre, reprit sa plume testamentaire, et ce qui se passa entre son âme et lui, on le saura plus tard. Il suffit de dire actuellement que, n'entendant plus aucun bruit dans sa chambre, on força la porte, et on trouva le testateur inanimé dans son fauteuil, en présence d'une double feuille de papier non cachetée, mais pliée en quatre, sur une petite table. C'était évidemment le testament si désiré. M. Robichon qui était présent, voulut, en sa qualité de juge de paix, suivre les formes ordinaires de la justice, constater l'état du testament sans en prendre connaissance, puis le présenter au président du tribunal de première instance ; mais le désir de savoir quelles dispositions il contenait était si vif, et Julien venant d'arriver, averti par Antoine, le jardinier, que son oncle était à l'extrémité, il fut décidé que l'on prendrait sur-le-champ lecture du testament ; on emporta le défunt dans un autre appartement. M. Robichon, toujours ami des formes, était allé chercher un notaire de l'endroit ; le notaire, ayant besoin d'une gouvernante, et regardant Mlle Dorothée comme sa part d'héritage, était fort obligeant pour elle ; Mlle Dorothée, qui réparait, du reste avec art, les ravages du temps à l'aide d'une foule de cosmétiques, n'était pas à dédaigner ; il se laissa gagner ; et comme au bout du compte, il n'y avait ni sceau, ni suscription, M. Robichon se rendit au vœu général.

C'est une scène curieuse pour l'observateur, que celle qui succède à la mort d'une personne qu'aucune affection véritable ne suit dans la tombe. L'avidité humaine s'y révèle seule, et les poètes comiques se sont emparés plusieurs fois de ce sujet. A l'exception de Julien, qui serra son vieil oncle dans ses bras et aida Antoine à le transporter ailleurs, non sans quelqnes larmes versées par eux deux, les autres, les yeux fixés sur le testament, en attendaient avec anxiété l'ouverture, et se disputaient déjà

les dépouilles de celui qui venait d'expirer. M. Robichon et M. Destouches, presque toujours en querelle, avaient commencé une dispute qui fera juger de l'état des esprits.

—Encore une fois Monsieur Robichon, disait M. Destouches, je vous dis que le défunt m'a promis de me faire son héritier.

—Encore une fois, Monsieur Destouches, répondait M. Robichon, je vous répète que le défunt m'a promis la même chose. Nous allons voir.

—Messieurs, messieurs, s'écria Mlle Dorothée, ne vous disputez pas tant ; ni l'un ni l'autre n'aura probablement l'héritage.

—Mlle Dorothée le garde pour elle, à ce qu'il paraît, répliqua M. Destouches avec aigreur.

—Mlle Dorothée est donc bien assurée de la succession ? ajouta M. Robichon plus amèrement encore.

—Qu'entendez-vous par là, messieurs ? s'écria Mlle Dorothée, bondissant comme une lionne blessée.

—Les deux voisins se contentèrent de lancer des *hum*, *hum*, des plus significatifs. Mlle Dorothée en devint pourpre. Puis elle sortit pour aller chercher Julien, dont la présence se faisait bien attendre.

—Voilà une sortie héroïque, dit Destouches.

—Une retraite dans les formes, continua Robichon.

—C'est scandaleux, monsieur Robichon. Je n'ai qu'à lever les yeux pour voir dans cette maison beaucoup d'objets qui ont appartenu à mon cabinet d'antiques, et le défunt ne serait pas un honnête homme s'il ne me les rendait au moins.

—Mais, monsieur Destouches, vous ne savez donc pas que les meilleurs éditions de ma bibliothèque ont passé dans celle de M. Grippart, et que je ferai un procès pour les ravoir s'il ne les a consignées dans son testament.

—Voisins, voisins, dit le notaire avec une certaine emphase, si vous ne vous respectez pas, respectez du moins mon caractère.

Les deux voisins regardèrent sournoisement le notaire, qui tenait le testament entre ses doigts et qui avait déjà cherché à en lire quelque chose.

Mlle Dorothée rentra avec Julien et Antoine. L'assemblée était au complet. On s'assit autour de la petite table ; M. Destouches et M. Robichon lancèrent en voyant Julien, quelques mots sur les mauvais sujets qui s'engagent, qui se

dérangent de leur service pour venir où ils n'ont que faire. Heureusement pour eux Julien ne les entendit pas; il était triste de la mort de son oncle; il ne pensait même pas à sa succession. Le notaire déplia enfin le papier.

—Voilà un moment solennel, dit le percepteur.

—J'éprouve une vive émotion, dit le juge de paix.

—Je sens battre mon cœur, dit Mlle Dorothée.

—Se serait-il souvenu de mes gages? dit Antoine. Julien ne dit rien.

—Ecoutez attentivement! s'écria le notaire.

"Ceci est ma dernière volonté."

Tout le monde, excepté Julien, était palpitant; le notaire lui-même fut obligé de s'interrompre, tant ce début solennel, quoiqu'il y fut habitué, l'avait impressionné.

"Ceci est ma dernière volonté, reprit l'homme de loi. Ce 1er mai 18.. (on était au 15 mai), devant Dieu et devant les hommes, moi, Jean-Honoré Grippart, ancien notaire, je prends enfin le parti de disposer de mon bien ainsi qu'il suit, quoiqu'il m'en coûte, je ne puis m'empêcher de l'avouer, de prévoir le moment où je ne possèderai plus rien."

—Il y a de la franchise; c'est une confession, dit le percepteur.

—Au moment de la mort, on dit la vérité, répondit le juge de paix.

—Silence donc, reprit le notaire.

"Je donne et lègue en toute propriété..."

—En toute propriété, s'écrièrent les assistants émus.

"En toute propriété, continua le notaire, à mon voisin et ami, M. Destouches..."

—Le brave homme! s'écria celui-ci.

M. Robichon se leva furieux en murmurant le mot de *basilic*. Mlle Dorothée suffoquait. Antoine était saisi d'étonnement.

Après un moment de silence, et lorsqu'on eut forcé M. Robichon de se rasseoir, le notaire poursuivit:

"A mon voisin et ami, M. Destouches, grand amateur de curiosités, le *lion empaillé* qui décore mon antichambre..."

—Le *lion empaillé!* s'écria Antoine; il aurait pu dire *dépaillé*. Ce fut un éclat de rire général.

—Son *lion empaillé* à moi! répétait Destouches.

—Ma foi, le legs est plaisant, très plaisant, répétait Robichon,

qui se pâmait d'aise dans un fauteuil aussi dépaillé que le lion susdit.

"Je donne et lègue en toute propriété..."

L'attention redoubla.

"En toute propriété, à mon voisin et ami M. Robichon..."

M. Destouches ne pouvait se contenir, il laissa, en regardant son voisin, échapper de ses lèvres le mot de *crocodile.*

"A mon voisin et ami, M. Robichon, le grand amateur de livres, mon *Aristote in-folio.*"

—C'est une mystification ! s'écria Robichon indigné à son tour.

Tout le monde se regarda.

Qu'est-ce que cela voulait dire, en effet ?

On n'avait pas soupçonné tant de malice chez M. Grippart. Ce fut bien pis, lorsque Mlle Dorothée vit que le troisième legs en toute propriété, legs qui la concernait, était celui d'une perruche fort indiscrète, qui l'appelait d'ordinaire *co... co... co... quette* ou *cré... cré... cré... celle,* à cause des ingrédients qu'elle employait pour sa toilette, ou du timbre peu harmonieux de sa voix. M. Grippart s'était amusé autrefois à faire lui-même l'éducation de cette perruche, et lui avait appris toutes sortes de méchancetés sur Mlle Dorothée ; aussi Dorothée avait-elle la perruche en horreur.

On ne serait pas allé plus loin dans la lecture du testament, si le notaire, du ton d'autorité que prennent volontiers les notaires, ailleurs même que dans l'exercice de leurs fonctions n'avait élevé son organe sonore en poursuivant la lecture : "Quant au reste de mes biens, je donne et lègue en totalité... Ici, je m'arrête... Je n'ai pas la force de continuer ; la plume me tombe des mains. Cet or, dont l'éclat est si vif, qui remplit tout un coffre de fer dont la clef ne me quitte jamais ; cet or que j'ai compté et rangé si souvent avec tant de délices ; ces terres que j'ai arrondies, visitées, soignées avec tant d'amour, cette maison que j'ai fait bâtir; ces arbres que j'ai plantés ; il faut donc donner tout cela... donner... Ah ! ce mot est cruel... une sueur froide me couvre le corps..."

Le notaire s'arrêta parce que le testament s'était arrêté... Cette peinture que l'avare faisait de ses tourments, cette psychologie douloureuse, ces hésitations déchirantes, avaient ramené la curiosité.

Le notaire tourna la page.

"Ce 10 mai, je reprends la plume et continue mon testament... Je recommande qu'on me laisse aux doigts mes bagues après ma mort..."

Nouvelle interruption dans le testament. Le notaire lut plus bas.

"Ce 15 mai, je me décide... Si j'avais une préférence ce serait pour Julien, l'enfant de ma sœur; mais je lui en veux d'être mon héritier naturel... Du courage... j'éprouve une espèce de vertige... un voile est sur mes yeux... j'écris encore et je ne vois plus les lettres que je forme. N'importe... achevons. Je donne et lègue mes biens quelconques à... à... à..."

—Eh bien! à qui? disent les assistants. Monsieur le notaire, vous nous faites languir.

—C'est que le mot n'est pas bien écrit, reprit celui-ci, et j'hésite à en croire mes yeux.

—Achevez, achevez!

"A Jean-Honoré Grippart!"

—Jean-Honoré Grippart? dirent-ils tous, à lui-même? est-ce possible?

—Oui, dit le notaire, il y a bien Jean-Honoré Grippart; mais ce n'est pas tout.

"*P.S.* Je reviens d'un long évanouissement, j'ai encore la plume à la main; j'ai dû écrire le nom de mon héritier, et je ne veux pas le relire car je haïrais mortellement la personne que j'ai désignée quelle qu'elle soit: je me hâte de signer le testament et de le fermer."

La mort était venue saisir le testateur au moment où il avait plié le papier. Il était évident que sa préoccupation personnelle avait déterminé chez lui un moment d'aberration. L'avarice avait conduit sa main. Il s'était nommé, il n'avait pas cru qu'un autre pût hériter de lui; il s'était donné son bien. O folie humaine! O fragilité de la raison! L'avare de Plaute et celui de Molière sont dépassés.

—Mais le testament est nul, dit le notaire, et le testament étant nul, c'est Julien qui entre en possession de l'héritage.

Ce fut un concert de malédictions contre le défunt.

—Vous oubliez que mon oncle est là, s'écria Julien avec colère, que son pauvre corps n'est pas encore enfermé dans le cercueil.

Taisez-vous, taisez-vous ! Songez plutôt à lui rendre les derniers devoirs.

—Mes gages, mes pauvres gages oubliés ! murmurait Antoine.

—Oh ! pour toi, ne crains rien, lui dit Julien. Ce qui t'est dû te sera payé et au delà. N'as-tu pas pris soin de ma jeunesse.

—Et moi ? dit Mlle Dorothée d'un air fort insinuant.

—Pour vous, dit Julien, je n'ai pas eu beaucoup à me louer de votre bonté ; mais n'importe je ferai ce que mon oncle aurait dû faire. Quant aux autres je leur fais mes salutations.

—Nous verrons, nous verrons ce qui suivra ceci, dit Destouches. J'ai la liste des objets qui ont appartenu à mon cabinet d'antiques et que le défunt m'a subtilisés.

—Voici, monsieur, s'écria Robichon, voici la liste des livres précieux qui sont sortis de ma bibliothèque pour entrer frauduleusement dans la bibliothèque du défunt.

—Antoine, dit Julien sans écouter leurs réclamations, donne à M. Destouches son *lion empaillé*, et à M. Robichon son *Aristote in-folio.*

Hippolyte Lucas.

Bienveillance.—Compatir aux erreurs des hommes, être indulgent pour leurs faiblesses, former leurs esprits, traiter doucement leurs maladies morales, les éloigner de l'oisiveté en encourageant leurs travaux, s'occuper activement de tout ce qui peut perfectionner le genre humain, secourir avec constance et courage les opprimés contre l'injustice, éclairer le pouvoir sur les abus de ses agents, opposer l'esprit d'ordre et d'union à l'esprit de discorde et de parti, consoler les infortunés, calmer les passions aigries, concilier par la tolérance les opinions opposées, adoucir les forts, soutenir les faibles, enfin contribuer de tous nos moyens à rendre heureux les hommes que la nature fit égaux et frères, tels sont les devoirs doux et sacrés de la bienveillance.

Anecdote.—L'abbé Choisy et l'abbé Fleury écrivirent chacun une histoire ecclésiastique ; le premier élégamment, le second savamment : ce qui fit dire que celui de l'abbé Choisy était *fleuri*, et que celui de l'abbé Fleury était *choisi*.

L'obole de la Veuve.

DANS une de ses œuvres immortelles, Louis Veuillot a dit cette grande parole : "Heureusement pour les pauvres, il y a des pauvres."

Ce tableau en est une preuve. La veuve aux trois enfants, la jeune veuve dont le cœur est "endeuillé" jusqu'à la mort, la



pauvre ouvrière qui gagne un franc par jour n'a pu passer insensible devant cet appel éloquent que le curé a fait graver sur le tronc des pauvres : "Donnez comme si vous receviez."

Et elle a laissé tomber son obole au fond du tronc. La pièce de cuivre a rendu un son mat, un son délicieux, un son divin.

O mélodies immortelles de Beethoven et de Mozart, vous ne

m'avez jamais autant ému, vous ne pouvez jamais m'émouvoir autant que le bruit discret et doux que fait ce denier, cet humble denier de la veuve !

J'ai assisté un jour, chez un bon abbé, au dépouillement du tronc pour les pauvres. On y trouva une trentaine de gros sous, deux pièces de cinq francs et une pauvre petite bague d'or à moitié usée et noircie par le temps.

Quelle créature inconnue et bénie avait, à défaut d'argent, versé cette modeste offrande? Quels souvenirs, pourtant, lui rappelait cet anneau! Quelles aurores, quel printemps, quels jours de bonheur!

N'importe! Elle avait (car c'était une femme, n'en doutez pas), elle avait pensé à des êtres encore plus déshérités, encore plus malheureux qu'elle. Elle avait donné aux pauvres, ne pouvant le donner à Dieu, ce bijou modeste, peut-être le dernier souvenir d'une mère chérie, peut-être l'anneau d'un époux trop vite enlevé à son affection.

"Puisse ce sacrifice que je vous offre aujourd'hui, ô mon Dieu, avait-elle dit, attirer sur mes enfants vos célestes bénédictions!"

Et la bague était tombée de sa main dans le coffre de la misère.

"Heureusement pour les pauvres, il y a des pauvres."

L'édifice Spirituel

"Quiconque vient à moi, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, et
" écoute mes discours et les met en pratique, je vous montrerai
" à qui il est semblable. Il est semblable à un homme qui bâtit
" une maison, qui creuse profondément la terre, et pose sur la
" pierre les fondements. Et la pluie arrive, et les fleuves
" débordent et les vents soufflent avec violence, et les courants
" de l'eau viennent se briser contre cette maison et ne peuvent
" l'ébranler; car elle est fondée sur la pierre."

Nous sommes tous ici-bas les architectes d'un vaste édifice qui se commence à notre entrée au service de Dieu, qui se poursuit par la pratique des vertus, qui s'élève et s'embellit chaque jour par l'acquisition de nouveaux mérites, et dont la consécration et la dédicace se feront plus tard par notre entrée dans la gloire: c'est l'édifice spirituel de la sainteté.

Entendez saint Paul : Vous êtes l'édifice de Dieu, *Dei ædificatio estis.* (I Cor., 3.) Vous avez été bâtis sur la pierre angulaire, le Christ Jésus, sur lequel tout édifice s'élève jusqu'à la hauteur d'un temple consacré à Dieu par la grâce du même Jésus-Christ. Sur lui vous êtes édifiés pour devenir le sanctuaire de Dieu par le Saint-Esprit. (Eph., 2.)

Il y a trois choses qui font surtout le mérite et le prix d'un édifice : la solidité des fondements, la richesse et la beauté des différentes parties qui le composent et les proportions harmonieuses de l'ensemble. Et, pour commencer par le fondement, Jésus-Christ nous déclare que celui-là agit avec sagesse qui en assure la solidité en l'établissant sur la pierre, tandis que celui qui bâtit sur le sable mouvant agit en insensé et ne prépare que des ruines. Quelle est donc cette pierre, ce roc immuable sur lequel nous devons asseoir l'édifice de notre sainteté ? Saint Paul nous l'a déjà dit et il le répète : la pierre, c'est le Christ, qui a été placé à l'angle de l'édifice : *Ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (Eph., 2) ; et personne ne peut trouver un autre fondement que celui qui a été posé, qui est le Christ Jésus. (Eph., 3.) Mais nous nous attachons à Jésus-Christ, la pierre angulaire, par trois vertus, qui sont justement appelés vertus fondamentales, fondement de la piété chrétienne : et ces trois vertus sont la foi, l'espérance et la charité. Par elles, dit saint Paul, nous sommes enracinés et édifiés sur lui : *Radicati et superædificati in ipso.* (Coloss., 2.) Toutes les autres vertus qui composeront le corps de l'édifice devront reposer sur celles-là. Mais toutes ces vertus, et celles qui sont à la base, et celles qui sont au milieu, et celles qui sont au sommet, pour constituer un édifice solide, harmonieux et parfait, ont également besoin d'être durcies dans le feu des tribulations, d'être taillées, polies et ciselées par la souffrance.

LES DEUX ÉDIFICES.

Des hommes un jour, dans les plaines de Sennaar, entreprirent de bâtir une ville et dans cette ville une tour dont le sommet devait toucher le ciel. Ils travaillaient avec bruit et avec ardeur, et l'œuvre gigantesque semblait avancer rapidement. Mais ils bâtissaient sans le secours de Dieu, avec les conceptions de l'orgueil et les seules forces de l'homme. Or, voici que bientôt ils

ne pouvaient plus s'entendre. Dieu avait ri de leur projet et confondu leur langage ; et les bâtisseurs furent obligés de se disperser dans la honte. Le monument inachevé de l'orgueil fut nommé *Babel*, c'est-à-dire confusion.

D'autres hommes sont venus, qui ont entrepris à leur tour d'élever un monument impérissable. Mais ils ont bâti non plus pour la gloire de l'homme, mais pour la gloire de Dieu ; ils ont travaillé en silence et sans bruit, dans l'infirmité de la nature humaine, ne se confiant qu'en la vertu du Seigneur, n'agissant que par les inspirations de son esprit ; et l'ouvrage des saints monte jusqu'au ciel ; et son nom sera *Jérusalem*, vision de la paix.

E. SEYTRE.

Retraite Mensuelle

LA TENTATION DE JÉSUS AU DÉSERT.

I. *Dic ut lapides isti panes fiant.*—Première attaque du démon. *Changez ces pierres en pain*, dit-il à Jésus.—Changez votre situation souffrante ; accordez-vous plus de bien-être. Assez de pénitence ; assez de contrainte ; jouissez enfin de la vie.

Ne connaissant pas celui à qui il s'adresse,le démon use auprès de Jésus de sa tactique ordinaire. L'amour du bien-être et de tout ce qui le procure, voilà dans l'homme, le premier point vulnérable. Ne le savez-vous pas par expérience ? Et ces sortes d'avances, fortifiées en vous par une nature pleine de convoitises, ne vous ont-elles pas plus d'une fois paru acceptables ? N'y avez-vous pas misérablement accédé ? N'êtes-vous pas, à cette heure encore, le captif de la sensualité ?

Que répond Jésus ? *L'homme ne vit pas seulement de pain.* La vraie vie n'est pas dans le bien-être des sens. Il faut à l'homme autre chose. Au-dessus du bien-être du corps, il faut toujours placer le bien-être de l'âme. Et à l'âme, pour être à l'aise, il

faut la parole divine, les saints entretiens, les pieuses lectures, le recueillement de l'oraison.

Etes-vous de ceux qui comprennent et pratiquent cette doctrine? A vous voir, à vous entendre, à vous suivre, reconnaît-on en vous l'homme préoccupé de son âme par-dessus tout le reste?

Remarquez aussi avec quelles armes Jésus confond son ennemi. *Il est écrit*, lui dit-il.—Jésus tire des saints Livres les paroles qui le rendent invulnérable. Il oppose aux suggestions infernales un symbole de doctrine, des textes de lois, des convictions affermies, puisées dans la méditation des Ecritures révélées. N'est-ce pas ce qui vous manque beaucoup, aux heures de combat?

II. *Mitte te deorsum!*—Seconde attaque du démon. Nouveau point vulnérable de la nature humaine. "Montrez-vous, dit le tentateur; faites des choses extraordinaires, attirez les regards, faites parler de vous. Tactique habile; flatter l'amour-propre pour infatuer l'homme de lui-même, pour lui rendre insupportable tout à l'heure le joug de la loi, et l'acheminer vers les révoltes de l'orgueil. Comment vous soumettre à Dieu, si vous vous exaltez devant les hommes?

Jésus répond: *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.* Le tentateur avait dit: Montrez-vous; faites parade de ce que vous avez reçu.—A quoi bon? reprend Jésus. A quoi bon se créer volontairement des périls d'où Dieu n'a pas promis de nous tirer?—Grand péril en effet que la vaine gloire, la passion des honneurs, l'attrait des réputations d'emprunt. On consent à des témérités de conduite qui rendent indigne du secours d'en haut, et l'on ne peut que tomber et se briser.

Où en êtes-vous? Ne vous laissez-vous pas prendre à chaque instant dans les filets du démon? Songez à vous en retirer aujourd'hui et à vous prémunir.

III. *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoravis me.*—Troisième attaque du démon. Il se dissimulait dans les attaques précédentes; ici il se démasque. Le démon est à la recherche d'adorations idolâtriques. Tous ses efforts ont pour but d'enlever à

Dieu des sujets soumis, des adorateurs sincères. C'est pour cela qu'il cherche à leur inspirer l'orgueil qui fait son tourment. De l'orgueil à toutes les révoltes contre Dieu, il n'y a qu'un pas.—Je te donnerai tout cela, dit-il à l'homme enfiévré par toutes les concupiscences. Tu seras ton maître, tu seras ton Dieu, tu jouiras sans mesure.—Il offre un prix pour les adorations qu'il réclame.

Jésus répond : *L'homme est créé pour adorer, aimer et servir Dieu.* C'est la définition fondamentale de la vie. C'est la parole à répéter sans cesse en chaire, au catéchisme, au confessionnal. C'est surtout à vous-même qu'il faut vous la redire. Il n'y a de vraie vie que dans l'exécution de la volonté de Dieu, dans le respect de sa loi. Voilà la conviction qui fait les forts, qui fait les saints. Voilà la parole qui relègue en enfer les légions infernales. C'est à Dieu que j'appartiens ; c'est pour Dieu que je dois vivre !

Saurez-vous un jour vous servir victorieusement, contre le tentateur, des armes que le Sauveur manie si habilement ? Ce jour-là vous recevrez, vous aussi, les félicitations des saints anges. Souvenez-vous qu'ils assistent à vos combats et qu'ils enregistrent, pour l'éternité, vos victoires.

Examen de conscience et revue du mois.

Veni, Sancte Spiritus, etc., Ave Maria.

Ma dernière retraite du mois a-t-elle été fructueuse ? Ai-je tenu les promesses que j'avais faites ?

Comment, dans cette dernière période surtout, ai-je usé de ce que j'ai reçu de Dieu ?

Quelles sont les pensées qui occupent habituellement mon esprit ? Quels sont les souvenirs où ma mémoire se complaît davantage ? Quelles sont les affections favorites de mon cœur ? Sur quels objets mes sens cherchent-ils surtout à s'égarer ?

Quelle vigilance ai-je exercée sur mes yeux pour les détourner de tout ce qui blesse la modestie? Quelle attention ai-je mise à réprimer ma langue, à lui interdire les paroles oiseuses ou contraires à la bonne édification?

Quelle sobriété ai-je observée dans le boire et le manger? N'ai-je en rien manqué à la tempérance et à l'extrême réserve qui sied si bien à un ecclésiastique?

N'ai-je pas accordé, par sensualité, trop de bien-être à mon corps, en ce qui concerne le sommeil, la nourriture, le vêtement, les délassements et mille autres satisfactions qu'il désire?

Quel usage ai-je fait de ma santé, de mes forces corporelles, des études auxquelles je me suis livré, des épreuves que j'ai subies, des pouvoirs sacerdotaux que j'ai reçus? Dieu a-t-il lieu d'être content de moi?

Suis-je le bon serviteur à qui la grâce d'une bonne mort et d'une éternité heureuse est assurée? N'ai-je pas lieu de craindre?

Contrition et résolution.

CONSIDÉRATION (en forme de lecture méditée).—**Missale rom**. *De defectibus in celebr. Missæ.—Def. dispositionis animæ et corporis*, VIII, IX.

LECTURES FACULTATIVES.—De Imit. Chr., I. 13. *De tentationibus resistendis.*

INTENTION ET PRATIQUE DU MOIS.—La méditation quotidienne; préparation, méthode, ferveur.

INVOCATION DE BONNE MORT.

Père éternel, Père des miséricordes, je vous offre, par le cœur aimant de votre Fils, Notre-Seigneur, des actions de grâces infinies, pour tous les biens qu'il vous a plu de me faire. Je remets ma vie et mon âme entre vos mains, avec un cœur plein de reconnaissance et d'amour. Je vous remercie en toute humilité, d'avoir bien voulu m'en accorder l'usage, et j'invite tous les anges, tous les saints et toutes les créatures à vous en louer avec moi.

Mon cœur a soif de vous voir, mais la crainte me retient. Je me souviens du mauvais emploi que j'ai fait de vos biens, de l'ingratitude dont j'ai payé votre libéralité à mon égard, et j'ai peur d'avoir poussé à bout votre patience.

Pardonnez-moi, Père bien-aimé. Puisque vous avez invité votre Fils à mourir pour nous, effacez avec le sang de son dernier sacrifice, les souillures de mon âme. En retour, je vous offre de tout mon cœur le sacrifice de ma vie.

DIEU ne me damnera pas pour un morceau de viande. La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi que les autres jours.

Rép. Vous avez tout à fait raison : ce n'est pas la viande qui damne ; la viande n'est pas plus mauvaise un jour que l'autre.

Ce qui damne, c'est la désobéissance qui fait manger la viande.

Ce qui est mauvais le vendredi, c'est la violation d'une loi qui n'existe pas pour les autres jours ; c'est la révolte contre l'autorité légitime des Pasteurs, à qui nous devons tous obéir comme à CELUI même qui les envoie : "Allez, c'est moi qui vous envoie. *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise.*"

Il ne s'agit donc pas de viande, ni de jours, ni d'estomac ; il s'agit du cœur qui pèche en refusant de se soumettre à un commandement obligatoire et facile.

Outre le grand et général motif d'observer toutes les lois de l'Eglise, nous pouvons ajouter que ces lois ne sont pas faites au hasard, par caprice, mais qu'elles portent sur de sages et très importantes raisons.

Ainsi la loi de l'abstinence, dont l'application revient toutes les semaines, est destinée à rappeler incessamment au souvenir des chrétiens la Passion, les souffrances, la mort de leur Sauveur, ainsi que la nécessité de la pénitence; elle est la pratique *publique* de la pénitence des chrétiens, etc.

Il n'y a qu'un homme superficiel ou ignorant qui puisse regarder cette institution comme inutile. On ne saurait croire combien, dans la pratique, cette seule observation du maigre le vendredi empêche l'âme de sortir des idées religieuses.

Les lois de l'Eglise, tout en nous obligeant sous peine de péché, sont loin d'être dures et tyranniques. L'Eglise est une mère, et non une maîtresse impérieuse. Il suffit que, *pour un motif grave et légitime*, vous ne puissiez faire maigre, pour que vous en soyez par là même dispensé. L'Eglise veut vous faire du bien, non du mal. Elle veut vous faire expier vos péchés, non vous rendre malade. La maladie, la faiblesse du tempérament, la fatigue d'un rude travail habituel, l'extrême pauvreté, la grande difficulté de se procurer des aliments maigres, sont des motifs qui dispensent du maigre.

Pour ne pas se faire illusion, il est bon cependant de consulter auparavant le curé ou le confesseur, interprètes de la loi.

Cette observation, qui s'étend à toutes les lois de l'Eglise, montre combien sage et modérée est l'autorité qui les porte. Respectons-la donc au fond de notre cœur ; laissons rire ceux qui n'y entendent rien, et accomplissons sans murmurer des commandements si simples, si sages et si utiles à nos âmes.

Mgr de Ségur.

LE PROPAGATEUR

VOL. I. MARS 1904. No. 3.

Chronique mensuelle

SOMMAIRE : Pie X et l'Immaculée Conception. — L'Encyclique "Ad diem illum." — Une page consolante. — La France et le Vatican. — L'expulsion Delsor. — Les Alsaciens et les Canadiens français. — Vive Dieu ! nous avons prospéré. — Pie X et les Sulpiciens. — Des recrues peu désirables. — La vigilance d'un archevêque. — Mgr Bruchési à la presse française. — La nomination de l'abbé LaRocque à la fonction de Visiteur général des Ecoles de Montréal. — Nos disparus : l'abbé Casgrain, l'abbé Proulx, l'abbé Godin et les autres.

Léon XIII, de douce et regrettée mémoire, voulait que l'année cinquantième de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception fut pour le monde chrétien une véritable année d'or, je veux dire une année de joie pieuse. Comme l'année centième, l'année cinquantième, on le sait, est dès longtemps, dans les coutumes de l'Eglise, une année de Jubilé.

Pie X a voulu entrer dans les vues de son illustre prédécesseur, comme aussi évidemment exprimer sa propre piété envers l'Immaculée Mère de Jésus. Il vient de nous donner une Lettre Encyclique (1) "Ad diem illum," qui restera sans doute l'un des plus beaux monuments que l'Eglise ait élevé à la gloire de notre mère du ciel.

On le conçoit sans peine, il ne m'appartient en aucune manière de commenter ce grave document. Nos Seigneurs les Evêques communiqueront, en termes appropriés et autorisés tout ensemble, à leurs ouailles respectives, la lettre du Pape.

Tout respectueusement, il me sera quand même permis, je pense, de détacher une courte page de cette superbe lettre, où l'on sent vibrer quelque chose de l'admirable foi des Pontifes romains en la pérennité de l'Eglise. Au milieu des apostasies,

(1) 2 février 1904.

des déchéances et des doutes plus ou moins conscients d'un grand nombre, il fait si bon au cœur d'entendre de tels accents.

En parlant des espérances que fit concevoir à Pie IX et à tout l'Episcopat catholique, il y a cinquante ans, la définition solennelle du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, le Saint Père dit que, "à en croire un secret pressentiment de son âme," il compte sur leur accomplissement pour un *avenir peu éloigné* :

" Ces espérances, à la vérité, il en est peu, continue-t-il, qui ne se lamentent de ne les avoir point vues jusqu'ici se réaliser... " Mais ne faut-il pas taxer *de peu de foi* des hommes qui négligent ainsi de pénétrer ou de considérer sous leur vrai jour les œuvres de Dieu ? Qui pourrait compter, en effet, qui pourrait supputer les trésors secrets de grâces que, durant tout ce temps, Dieu a versés dans son Eglise à la prière de la Vierge ? Et, laissant même cela, que dire de ce Concile du Vatican, si admirable d'opportunité, et de la définition de l'Infaillibilité pontificale, formulée si bien à point à l'encontre des erreurs qui allaient sitôt surgir, et de cet élan de piété enfin, chose nouvelle et véritablement inouïe, qui fait affluer, depuis longtemps déjà, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour le vénérer face à face, les fidèles de toute langue et de tout climat ?

" Et, n'est-ce pas un admirable effet de la divine Providence que Nos deux prédécesseurs, Pie IX et Léon XIII, aient pu, en des temps si troublés, gouverner saintement l'Eglise, dans des conditions de durée qui n'avaient été accordées à aucun autre Pontificat !

" A quoi il faut ajouter que Pie IX n'avait pas plus tôt déclaré de croyance catholique la Conception sans tache de Marie que, dans la ville de Lourdes, s'inauguraient de merveilleuses manifestations de la Vierge ; et ce fut, on le sait, l'origine de ces temples élevés en l'honneur de l'Immaculée Mère de Dieu, ouvrage de haute magnificence et d'immense travail, où des prodiges quotidiens, dûs à son intercession, fournissaient de splendides arguments pour confondre l'incrédulité moderne."

Et le vénéré Pontife poursuit, en ce style majestueux, un peu difficile à la traduction française mais si solennellement expressif, dont on garde la tradition au Vatican, à nous expliquer que Marie est gardienne des divins mystères, qu'elle sait unir les hommes à Notre-Seigneur, qu'elle est la réparatrice de l'humanité déchue, qu'il lui appartient de dispenser les grâces, que son culte doit nous

éloigner du péché et nous porter à imiter ses vertus, que le dogme de son Immaculée Conception confirme notre foi, ravive notre espérance et augmente notre charité. Enfin le Saint Père accorde, en précisant les conditions, à la *Ville* et au *monde*, la faveur d'un Jubilé.

A vouloir condenser pareille matière, on se sent impuissant, mais cette page, que j'ai citée, est si bien faite pour fortifier l'âme catholique, qu'on me pardonnera d'avoir insisté à l'extraire du document papal.

En France, on persiste dans la guerre à l'Eglise. Les journaux annonçaient ces jours-ci qu'une entente serait sur le point d'aboutir entre le Vatican et le ministère Combes, au sujet de la nomination des évêques aux sièges vacants. Seulement il convient de se défier des dépêches que contrôle la *Presse Associée* et le ton de celle à laquelle je fais allusion ne m'inspire guère confiance.

L'expulsion de l'abbé Delsor du territoire français a provoqué un remarquable incident à la Chambre Française. Il a eu d'ailleurs du retentissement partout.

L'abbé Delsor, nos lecteurs le savent déjà, est un citoyen d'Alsace, français de cœur mais devenu allemand par la force des choses, qui est député au Reichstag. Venu à Lunéville en France, pour y donner une conférence, sur l'ordre du préfet de Meurthe-et-Moselle il s'est vu forcé de repasser la frontière.

L'interpellation à la Chambre a remis, à son sujet, en cause toute la question d'Alsace-Lorraine.

Si les *sacrifiés* de 1870 se contentaient de se dire Français, les sectaires du Palais Bourbon leur laisseraient la paix, mais ils sont chrétiens et le disent. Alors, on n'en veut plus et on les insulte dans leur patriotisme et leur foi,

Un Canadien français ne saurait lire le compte rendu des débats sur l'affaire Delsor sans songer au *vieux Canadien* de Crémazie.

Comme nos anciens, les gens d'Alsace, *fidèles aux vieux souvenirs*, n'ont plus qu'à retourner chez eux, en répétant le mot de notre poëte :

" Pour mon drapeau, je viens ici mourir."

L'éloquent M. Ribot a profité de l'interpellation sur l'expulsion de l'abbé Delsor pour " envoyer le salut de la France" aux Alsaciens restés fidèles. Il a cité à la tribune française, comme pendant au rôle du clergé catholique d'Alsace, celui du

clergé catholique du Canada. Il s'est étonné qu'on ne comprenne pas, en France, que c'est un devoir d'honneur de respecter les loyaux souvenirs que gardent les frères d'hier !

Mais qu'importent à ces gens-là les provinces perdues? Qu'importaient à Voltaire nos *quelques arpents de neige* ?

Vive Dieu ! sous la froide parure de nos hivers comme aux beaux jours de nos étés, nous avons su vivre et prospérer. Ces dignes fils de la vraie France, qui nous viennent de temps à autre, savent le reconnaître. Qu'on le demande aux illustres prédicateurs qui se sont succédés, depuis quelques années, dans la chaire de Notre-Dame à Montréal ?

Par bonheur il reste en France plus de *dix justes*. Les dépêches rapportaient hier que le vénéré M. Lebas, supérieur de Saint-Sulpice, avait présenté récemment au Saint Père les hommages de toute sa Compagnie et de tout le clergé formé dans les Séminaires de France, du Canada et des Etats-Unis. "Le Pape, ajoute le communiqué, répondit par une allocution toute pleine des plus réconfortants témoignages de confiance et d'estime pour la Compagnie de Saint-Sulpice."

Nos lecteurs, pour un bon nombre anciens élèves de Saint-Sulpice, se réjouiront de cet honneur fait à nos anciens maîtres et directeurs. Au Canada, les Sulpiciens ont été de trop zélés ouvriers de la vigne du Seigneur pour que l'on reste indifférent en notre pays aux joies comme aux épreuves de ces Messieurs.

Mais, il faut le dire, tous ceux qui nous viennent de France ne veulent pas notre bien véritable. Suivant le mot, dont on s'est servi naguère, il se glisse parfois dans nos rangs des *recrues* peu *désirables*. Heureusement nos Pasteurs veillent et agissent !

Mgr Bruchési ayant condamné un mauvais journal de Montréal, rédigé par un Français de France, a eu l'honneur de recevoir les félicitations de Son Excellence le Délégué apostolique "pour ce nouvel acte de zèle épiscopal."

Mgr l'Archevêque de Montréal a d'ailleurs adressé à la presse française de son diocèse une direction et des conseils qui tombent bien juste après le *Motu proprio* du Saint Père sur l'obéissance due par tous les catholiques, les laïques et surtout les clercs, à ceux qui sont préposés par l'Esprit Saint à la garde de l'Eglise.

La lettre de l'Archevêque a été reçue par tous, disons-le à la louange des ouvriers de la plume, avec déférence et respect.

La Semaine religieuse de Québec l'a reproduite en entier, faisant remarquer que les directions qu'elle contient "ont une portée générale et peuvent être utiles aux écrivains et aux lecteurs de tous nos diocèses."

"L'écrivain n'a pas pour mission, écrit Mgr Bruchési, de flatter les passions des foules.... Il n'a pas pour ambition principale d'encaisser à tout prix de grosses recettes.... Non ! sa mission est beaucoup plus noble. Il a le devoir sacré d'exercer sur les masses un véritable apostolat. Il lui appartient, à un titre spécial, de travailler avec une énergie constante à la saine éducation morale et sociale des populations. Ses ressources précieuses et si efficaces, il doit les mettre au service de la science qui cultive les esprits, des arts qui forment le goût, de la religion qui purifie et ennoblit les cœurs."

Quel beau programme ! Ce doit être un encouragement à bien faire pour tous les journalistes patriotes et chrétiens ! Mgr Bruchési a été journaliste, sa plume d'évêque conserve une souplesse qui sert merveilleusement les pensées du docteur et du Pontife !

La Commission scolaire de Montréal vient d'arrêter une résolution qui réjouira aussi nos lecteurs de tout le Canada. Elle a décidé de soumettre les quarante-six écoles et les milliers d'enfants confiés à sa sollicitude au contrôle d'un visiteur spécial.

En certains quartiers on oublie assez facilement que l'un des premiers rôles du clergé en notre pays a toujours été de présider à la formation de la jeunesse. On trouve que les prêtres accaparent trop, comme s'ils n'assumaient pas surtout des charges qui peuvent être honorables mais qui sont d'abord laborieuses et besogneuses.

Grâce à Dieu, on a compris à la Commission des Ecoles de Montréal, que la noble tâche de surveiller les écoles de la métropole serait bien placée sur les épaules d'un prêtre.

C'est monsieur l'abbé Charles LaRocque, curé de St-Louis de France, déjà commissaire, que ses collègues ont nommé au poste d'honneur de Visiteur général.

Vraiment Montréal fait bien les choses ! Après l'élection du maire Laporte, si heureuse sont tous les rapports, on ne pouvait s'attendre à moins.

Hélas ! ma chronique s'achève, il me faut laisser de côté une foule de notes que j'avais recueillies le long du mois ; mais, selon mon habitude, je ne puis ne pas m'incliner devant les tombes qui viennent de se fermer.

Au mois dernier, je saluais le regretté Mgr Gravel et le cher Père Corcoran. Je me promettais même de rendre à leur mémoire un hommage plus motivé.

Encore cette fois je ne puis que citer les noms des plus remarquables disparus :

Ce sont d'abord deux jeunes prêtres, l'abbé Vermette, de Valleyfield, mort à Salem, Mass., et l'abbé Châtelain, mort à Thurso, près d'Ottawa. C'est ensuite l'abbé Prud'homme, autrefois de l'Epiphanie (Montréal). C'est encore l'abbé Godin, aumônier à l'Asile St-Benoit Labre, ce modeste au cœur d'or et à l'esprit si fin ; puis l'abbé R. Casgrain, le délicat lettré dont notre histoire s'honorera toujours ; et enfin, l'abbé J. B. Proulx, dont la mémoire, les écrits et les œuvres vivront.

Affligé d'une demi cécité, l'abbé Raymond Casgrain souffrit presque toute sa vie sans se plaindre. Mgr Mathieu, le Recteur de Laval à Québec, disait dans son oraison funèbre que, malgré son infirmité, le distingué écrivain que fut M. Casgrain, "ne connut pas l'oisiveté qui énerve."

"Il fit, ajoutait-il, du travail de l'esprit sa tâche de tous les jours. Il étudia notre histoire, elle est si belle ! Il raconta la vie de nos ancêtres, ils furent si grands !"

Les œuvres de l'abbé Casgrain ont en effet illustré notre histoire nationale. Son "*Montcalm et Lévis*" a sa place marquée tout près de "l'*Histoire* de Garneau. Ses *Légendes* feront longtemps le charme de nos tout jeunes gens !

Les nombreux livres de l'abbé J. B. Proulx sont aussi très intéressants à lire. La vie de ce prêtre actif a été mêlée à beaucoup de choses importantes en notre pays. Je ne me reconnais pas la compétence voulue pour porter un jugement sur ses œuvres multiples ; mais je sais qu'il fut un travailleur et un énergique. Ses notes et ses souvenirs seront une mine précieuse à qui plus tard voudra écrire l'histoire des vingt dernières années de la vie religieuse, politique et surtout universitaire de notre Canada Français.

A tous ces vénérés et regrettés confrères que Dieu donne le repos éternel !

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

Mars 1904.

P. S. Au moment où je revise les épreuves de ma chronique, je constate que la liste de nos disparus s'est singulièrement allongée, ces jours-ci. Je recommande à la piété de mes lecteurs MM. Quinan, d'Antigonish ; Godst (Rev. Père) autrefois de Ste. Anne de Montréal ; Martel, (chanoine des Trois-Rivières) ; Matte et Mayrand, du diocèse de Québec ; Arnaud et Gauthier, du diocèse de Montréal. Treize prêtres donc sont partis pour la rive d'où l'on ne revient plus, ces semaines dernières !

Hodie mihi, *cras tibi* ! c'est l'*Estote parati* des saints Livres qui se répète pour nous.

L'abbé Elie J. Auclair.

Hygiène oratoire.

CONSEILS PRATIQUES

Que faire au point de vue de l'hygiène et de la santé, avant de parler, en parlant et après avoir parlé ? Tel est l'objet de ces conseils pratiques, conseils de la dernière heure donnés à celui pour qui le moment est venu de parler en public.

1. — Avant de parler.

L'heure de parler approche. Si habitué qu'on soit à la lutte, c'est toujours pour l'orateur l'occasion d'une émotion plus ou moins vive. Reste-t-elle contenue dans de justes limites, cette émotion est plutôt un gage de succès chez l'orateur encore maître de lui-même ; mais dépasse-t-elle cette mesure, l'émotion, loin de fortifier l'orateur, le laisse abattu et comme paralysé.

Au point de vue physique, l'effet est déplorable. La peur exerce sur l'organisme des effets déprimants. Même à distance du moment solonnel, l'orateur, quand il s'essaie, cherche dans son larynx des notes qui se dérobent ; sa gorge est desséchée : sa voix mal assurée ne semble plus capable de porter à distance. Il dit faiblement, il dit mal ce qu'il sait le mieux, il manque les effets sur lesquels il comptait le plus. Un enrouement intempestif se produit, sous l'empire de l'émotion qui saisit l'orateur, le rythme de sa respiration est altéré ; ses inspirations sont courtes, haletantes ; son cœur bondit ; tous ses organes, toutes ses fonctions fléchissent dans une sorte d'affaissement vital, ses membres sont brisés, le trouble qu'il éprouve l'a comme anéanti. A moins d'un effort vigoureux, d'une grande énergie de volonté, cet état va s'accuser davantage, à mesure que s'approche le moment de prendre la parole.

Comment parvenir à surmonter l'accablement physique qu'elle entraîne, et l'illusion qu'elle donne d'une maladie très réelle ?

Il serait bien habile celui qui pourrait indiquer un remède infaillible. Hélas ! il en est un peu de malaise préoratoire comme du mal de mer. Il est d'heureux tempéraments qui y échappent ; mais ceux qui y sont sujets doivent en prendre leur parti. On peut leur trouver des palliatifs, on ne leur fournira pas le remède.

Le temps, l'usage fréquent de la parole publique, l'expérience, sont excellents pour atténuer ce malaise, mais il sont loin de suffire toujours.

Quand aux stimulants, tels que le vin, le café, les alcooliques, il n'en faut rien attendre. Certains orateurs, d'un naturel impressionnable et nerveux, prenant pour un affaissement des forces l'excitation qui les travaille, ont instinctivement recours à ce genre d'excitants. Quelques médecins ont pu conseiller pareil traitement, rationnel en apparence. Il nous paraît plus rationnel encore de le proscrire.

Cherchons un remède plus haut. Raffermissons le moral, car ce sont des causes morales qui agissent en pareil moment.

L'insuffisance d'un travail préparatoire qui laisse la mémoire en défaut, l'habitude de l'étude superficielle et la concience de l'incertitude qu'elle donne à l'esprit, conscience d'autant plus vive que l'heure de parler est plus proche, nous paraissent les causes vraies et profondes de tout ce trouble. L'orateur est alors dans la situation d'un général obligé de livrer sur l'heure, une bataille décisive, et qui s'aperçoit tardivement que ses troupes sont trop peu nombreuses, ou mal aguerries ; que les moyens d'action lui manquent. L'énergie, la force de caractère, l'expérience permettent de dissimuler l'émotion que fait naître le sentiment de cette insuffisance, mais non d'y échapper.

Tel l'orateur, réduit, lui aussi, dans cette veillée des armes, à regretter le temps perdu, la préparation négligée, à comprendre, mais trop tard, tout ce qu'il aurait pu faire. En vain il s'épuise à utiliser ces derniers instants, dans un fiévreux et impatient labeur ; en vain il s'agite, se surmène, il ne recueille que le trouble de l'esprit aux abois ; il ne fait qu'augmenter l'état de malaise de l'organisme surexcité.

Le repos physique sera bien meilleur. Essayez d'oublier, pour le moment, l'inprudence que vous avez commise. A tout point de vue vous y gagnerez.

Dans de pareilles conditions physiologiques, ce serait, pour l'orateur, commettre une nouvelle faute que de répéter son discours tout haut dans les heures qui précèdent le moment où il doit le prononcer. Il risquerait de briser sa voix.

Le silence lui est nécessaire. Après avoir compromis le fond par une préparation insuffisante, qu'il n'use pas, dans un simulacre de combat, la force, la pureté et l'éclat de sa voix ; qualités secondaires qui pourront encore peut-être lui faire quelque honneur, et sauver les apparences, si critique que soit la situation qu'il s'est faite.

Qu'il se garde aussi, à ce moment-là, de se laisser entraîner à discuter sa thèse avec des amis importuns. Ce serait affaiblir encore sa confiance dans la valeur de ses arguments ; ce serait compromettre définitivement ce qui lui reste de forces physiques et morales.

Donc préparons-nous ; préparons-nous amplement et de longue main ; amassons longtemps à l'avance, les éléments de nos discours, de façon que, le moment venu de parler, nous nous sentions abondamment pourvus. Nous nous possèderons mieux et nous pourrons disposer heureusement de toutes nos ressources oratoires.

Une cause de malaise préoratoire qu'il faut encore signaler, c'est la fragilité de la mémoire. Malheur aux orateurs qui se rendent esclaves de leur mémoire, et qui apprennent servilement par cœur ce qu'ils ont à dire !

Physiquement ce procédé est plein de fatigue, puisqu'il impose avec les difficultés de la composition et du travail écrit, la tâche pénible d'emmagasiner, plans, développements, effets, dans la mémoire, jusqu'au jour où l'orateur doit paraître devant le public.

Sans vouloir juger ce procédé au point de vue oratoire, il est permis au point de vue de l'hygiène, de regretter des efforts si énervants, une si rude épreuve imposée aux facultés intellectuelles une tension cérébrale soutenue pendant des jours et des jours pour fixer dans l'esprit et sur les lèvres, cette froide imitation d'un discours qu'un mouvement inattendu, un bruit quelconque, l'attitude d'un auditeur, suffisent à déranger et à déconcerter.

Ne s'approvisionner intellectuellement que par la mémoire, comme le font certains orateurs, c'est se vouer sans profit à des fatigues inutiles, et souvent à de vraies tortures morales, pour aboutir en somme à une diminution de soi-même, ou même à l'impuissance. Servons-nous de la mémoire ; ne nous asservissons pas à elle.

Que doit être le régime alimentaire de l'orateur, le jour où il doit parler ?

Il y a des orateurs qui croient ne devoir aborder la chaire ou la tribune qu'après avoir fait un solide repas, afin de se donner les forces nécessaires. Que penser de ce procédé ?

Sans doute la fatigue oratoire impose une réfection suffisante ; l'hygiène ne l'a jamais interdite. Elle sait quelle dépense d'oxygène, de carbonne, exige la respiration si active de l'orateur ; aussi, d'une part, elle fixe très libéralement la dose d'aliments

respiratoires ; d'autre part, comme il faut compenser les pertes dues à l'activité musculaire, à l'exercice, à la transpiration, elle élève, dans le régime ordinaire de l'orateur, la dose d'aliments plastiques et répateurs. Mais il s'agit du régime ordinaire de l'orateur, car de même que la préparation oratoire ne doit pas être reléguée aux derniers moments, ce n'est pas non plus à la dernière heure qu'il faut songer à donner à l'organisme les forces dont il à besoin pour la lutte. Il importe de s'y prendre plus tôt : la réfection, précédant immédiatement l'exercice de la parole, n'est pas plus opportune que le travail du dernier moment ; l'un et l'autre risque d'indigérer.

On peut même singulièrement diminuer ses moyens, à force de rapprocher le repas ordinaire du moment où l'on prend la parole.

Qu'il s'agisse de l'ordre intellectuel ou de l'ordre physique, il n'est pas bon de tenter de faire deux besognes à la fois, l'une devant nécessairement nuire à l'autre. Lorsque le sang, l'activité vitale, sont ainsi appelés, en même temps, vers deux appareils organiques différents, l'un d'eux est fatalement sacrifié.

Toutefois est-on contraint d'aborder la tribune après le repas, mieux vaut encore le faire immédiatement, qu'après une heure d'intervalle. En effet, c'est environ dans ce délai que l'estomac, renversé, sa face inférieure tendant à devenir supérieure et s'appliquant contre le diaphragme, gêne davantage l'action de ce muscle, et des organes placés au dessus.

La veille, le matin du jour où il doit prendre la parole, il convient que l'orateur surveille ses repas. Il lui faut s'observer sur la quantité des aliments dont il fait usage, écarter les aliments suspects, ceux dont il n'a pas l'habitude. Une digestion mauvaise ou difficile cause un malaise qui retentit sur le système nerveux ; il en résulte un état d'abattement, une congestion de la tête, qui privent l'orateur de ses moyens, et lui ôtent la libre possession de lui-même.

En raison de leur influence irritante sur la muqueuse du pharynx, il sera bon d'éviter les mets fortement salés ou épicés. Les substances gélatineuses, albumineuses, comme le lait, les œufs, sont considérées comme favorables à la voix, sans doute parce qu'à leur action adoucissante, se joint un effet mécanique ; elles entraînent les mucosités du gosier.

On a vanté bien des moyens pharmaceutiques propres à assu-

rer la pureté de la voix, ou à l'éclaircir. Nous ne pouvons entrer dans ces détails, et c'est à chacun de consulter qui de droit.

2.—Pendant qu'on parle.

Dès les premiers mots, il importe que l'orateur se rende compte du degré de sonorité du local. S'il a des raisons de craindre une sonorité excessive, des résonnances confuses, un écho, il devra parler moins vite et le plus distinctement possible. Il interrogera du regard son auditoire : tout est langage pour un observateur calme et sagace ; silence, attention, attitudes, mouvements de chaises. Juge-t-il qu'on l'écoute mal, il lui faut en trouver la cause, et ne pas se contenter ou de crier ou de parler plus vite : comme si les cris augmentaient l'intérêt dans la même proportion que la fatigue ; comme si la volubilité n'avait pas pour unique effet d'ajouter aux difficultés de la perception, et de substituer à la parole un bruit assourdissant.

Bien poser sa voix dès le début. Bien choisir le timbre et le ton. Se souvenir que c'est souvent sur la première émission de voix qu'on plaît et qu'on déplaît et que même on est jugé.

Si la voix est fatiguée, savoir transposer, comme fait le musicien, c'est-à-dire baisser d'un ton ou deux la partition tout entière. L'orateur donnera deux ou trois fois moins de voix : l'effet produit sera moins fort, mais tout aussi complet dans sa mesure. Car ce n'est pas dans l'éclat ou dans l'intensité du son que réside la grandeur du débit ; elle résulte des vibrations de l'âme dont la voix est l'écho. Il suffit donc de mettre dans les mots; juste assez de son pour qu'ils portent jusqu'à l'oreille de celui à qui l'on parle. De tonalité moins éclatante, à raison de la transposition, ces mots n'en sont pas moins vibrants et agissants.

Tout cela est fort important, non pas seulement au point de vue du succès oratoire, mais au point de vue de l'hygiène.

Parle-t-on debout, il ne faut pas seulement se tenir droit ; il faut bien poser ses pieds, afin de fournir une base ferme, solide, à tous les mouvements que l'action nécessite. Précaution indispensable pour diminuer la fatigue et doubler les forces.

Parlons à nos auditeurs ; ne déclamons pas.—Ne faites pas, dit Fénelon, comme ces mauvais orateurs qui veulent toujours déclamer et ne jamais parler à leurs auditeurs ; n'espérez pas exprimer les passions par le seul effet de la voix. Beaucoup de gens, en criant et en s'agitant, ne font qu'étourdir.

Ces cris sont tout au moins fort inutiles. Il sont de plus très dangereux. Crier n'est que le moyen de casser très vite la voix, de la rendre désagréable et impuissante. Chez combien d'avocats, de prédicateurs, de professeurs, n'observe-t-on pas ces résultats indiscutables de l'habitude de crier au lieu de parler ! On n'arrive réellement à accroître l'intensité de la voix, qu'en augmentant la quantité d'air expiré, en donnant plus de force aux puissances expiratrices, en sachant mieux faire résonner les sons dans l'arrière-bouche et la bouche. Mais il ne faut pas l'oublier ; pour être bien entendu, la netteté de la diction est un plus sûr moyen que l'intensité de la voix.

Sans doute il y a des conditions qui imposent la véhémence. Mais hors de là, sachons nous contenir. Une véhémence ininterrompue engendre une monotonie regrettable, et cause à l'auditeur un insupportable malaise. Sans compter les lésions graves qui peuvent en résulter : l'emphysème, par rupture des vésicules pulmonaires, l'hémorragie, par rupture des vaisseaux sanguins ; enfin toutes les conséquences pathologiques des efforts violents.

Le mobilier oratoire ne manque pas d'une certaine importance au point de vue de l'hygiène et de la santé. Une chaire, un siège, qui obligeraient l'orateur à se pencher en avant, pendant toute la durée du discours, nuirait singulièrement à la force et à la portée de la voix. Un mobilier oratoire qui gêne les attitudes de l'orateur, est nuisible. Les conférenciers surtout savent par expérience quelle est, au point de vue du talent, du bien-être et de la force à mettre en jeu, l'influence de la table et du siège dont ils font usage. Le succès d'un orateur dépend quelquefois de la façon dont il est assis, dit M. Legouvé.

Enfin, au même point de vue de l'hygiène et de la santé, ne dépassons pas le temps convenable ou convenu. La voix ne peut résister à un exercice trop prolongé ; elle perd sa netteté, sa pureté, sa force. La poitrine fatiguée ne fournit plus à la dépense d'air indispensable. Sans doute, il faut tenir compte de la grande variété des aptitudes individuelles, mais il n'en est pas moins certain qu'à parler trop longtemps, les orateurs les mieux constitués physiquement et les mieux formés oratoirement, fatiguent leur auditoire et s'épuisent eux-mêmes.

3.—Après avoir parlé.

L'orateur a terminé sa tâche. Après la fièvre oratoire, après l'agitation qui accompagne l'exercice de la parole en public, les

organes de la voix, la respiration, la circulation, le système nerveux, doivent sortir d'un état de surexcitation temporaire pour rentrer maintenant, les uns dans le repos absolu, les autres dans le rythme normal qui, pour eux, est un repos relatif. Fatigués de contractions répétées, les muscles des organes phonateurs trouveront dans le silence le meilleur mode de réparation. Secouée tout à l'heure par une respiration pressé, saccadée, haletante, la poitrine va exécuter de nouveau ses mouvements réguliers ; le poumon va reprendre, après une interruption momentanée, sa fonction essentielle, vitale, d'organe d'hématose. Le cœur revient peu à peu à des contractions égales dans leur énergie et leur retour ; le sang cesse d'être précipité ou retenu daus les organes, jusqu'à produire un état voisin de la congestion, pour retrouver son cours, sa marche et sa distribution normales. Enfin, le cerveau, le système nerveux tout entier ont besoin de se remettre de leurs fatigues dans un calme réparateur.

Mais c'est peut-être l'heure précise et mal choisie, où amis et flatteurs se précipitent autour de l'orateur. C'est à qui lui adressera des félicitations, ou insinuera quelque critique, ou exprimera quelque regret, ou demandera quelque explication supplémentaire. Et voilà ce malheureux contraint de parler de nouveau, d'entamer de nouvelles discussions, de se défendre et de se justifier peut-être.

Et en quel lieu ? Souvent à une porte de sortie, sous un vestibule glacé, dans un couloir, en plein courant d'air. C'est une vraie cruauté.

L'orateur avisé saura se dérober le plus promptement possible à toutes ces manifestations. Il échappera à quelques illusions, et peut-être du même coup à la chance d'une angine ou d'une fluxion de poitrine.

En descendant de chaire, un breuvage reconstituant a son utilité, mais les tempéraments sont si variés, qu'il ne peut être donné d'indication générale. C'est à chacun de découvrir ce qui lui fait plus de bien.

A chacun aussi d'apprécier l'opportunité des conseils que nous venons de formuler, et de les mettre à profit comme il convient.

Documents de Ministère Paroissial.

De la vraie et solide dévotion

Le mot *dévotion*, qui est latin, répond à celui de dévouement. Une personne dévote est donc une personne dévouée à Dieu. Il n'y a point d'expression plus forte que celle de dévouement pour marquer la disposition où est l'âme de tout faire et de tout souffrir pour celui auquel elle est dévouée.

Le dévouement aux créatures (j'entends celui qui est légitime et autorisé de Dieu) a nécessairement des bornes. Le dévouement à Dieu n'en a point, et n'en peut avoir. Dès qu'on y met la moindre réserve, la moindre exception, ce n'est plus un dévouement.

La vraie et solide dévotion est donc cette disposition du cœur par laquelle on est prêt à faire et à souffrir, sans exception ni réserve, tout ce qui est du bon plaisir de Dieu. Cette disposition est le don le plus excellent du Saint-Esprit. On ne saurait la demander trop souvent et avec trop d'ardeur ; et l'on ne doit jamais se flatter de l'avoir dans toute sa perfection, puisqu'elle peut toujours croître, soit dans elle-même, soit dans ses effets.

On voit, par cette définition, que la dévotion est quelque chose d'intérieur et même d'intime, puisqu'elle affecte le fond de l'âme, et ce qu'il y a en elle de plus spirituel, savoir : l'intelligence et la volonté. La dévotion ne consiste donc, ni dans le raisonnement, ni dans l'imagination, ni dans le sensible. On n'est pas dévot précisément parce que l'on est en état de bien raisonner sur les choses de Dieu, ni parce qu'on a de grandes idées, de belles images des objets spirituels, ni parce qu'on est quelquefois attendri jusqu'à verser des larmes.

On voit encore que la dévotion n'est pas quelque chose de passager, mais d'habituel, de fixe, de permanent, qui s'étend à tous les instants de la vie, et qui doit régler toute la conduite.

Le principe de la dévotion est que Dieu étant l'unique source et l'unique auteur de la sainteté, la créature raisonnable doit dépendre de lui en tout, et se laisser absolument gouverner par l'esprit de Dieu. Il faut qu'elle soit toujours attachée à Dieu par son fond, toujours attentive à l'écouter au-dedans d'elle-même, toujours fidèle à accomplir ce qu'il demande d'elle à chaque moment.

Il est donc impossible d'être vraiment dévot à moins que d'être intérieur, adonné au recueillement, accoutumé à rentrer en soi-même, ou plutôt à n'en jamais sortir, à posséder son âme en paix.

Quiconque se livre aux sens, à l'imagination, aux passions, je ne dis pas dans les choses criminelles, mais dans celles qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, ne sera jamais dévot ; car le premier effet de la dévotion est de captiver le sens, l'imagination et les passions, et de ne jamais y laisser entraîner sa volonté.

Quiconque est curieux, empressé, aimant à se répandre au dehors, à se mêler des affaires d'autrui, ne peut habiter avec soi-même ; quiconque est critique, médisant, railleur, emporté, méprisant, hautain, délicat sur tout ce qui touche l'amour-propre ; quiconque est attaché à son sens, entêté, opiniâtre, ou asservi au respect humain, à l'opinion publique, et par conséquent faible, inconstant, changeant dans ses principes et dans sa conduite, ne sera jamais dévot dans le sens que j'ai expliqué.

Le vrai dévot est un homme d'oraison, qui fait ses délices de s'entretenir avec Dieu, qui ne perd jamais ou presque jamais sa présence ; non qu'il pense toujours à Dieu, cela est impossible ici-bas, mais parce qu'il lui est toujours uni de cœur, et qu'il est conduit en tout par son esprit.

Pour faire oraison, il n'a besoin ni de livre, ni de méthode, ni d'efforts de tête, ni même d'efforts de volonté. Il n'a qu'à rentrer doucement en lui-même ; il y trouve Dieu, il y trouve la paix, quelquefois savoureuse, quelquefois sèche, mais toujours intime et réelle.

Il préfère l'oraison où il donne beaucoup à Dieu, l'oraison où il souffre, l'oraison où l'amour-propre est miné peu à peu et ne trouve aucune pâture, en un mot, l'oraison simple, nue, vide d'images, de sentiments aperçus, et de tout ce que l'âme peut remarquer ou sentir en toute autre espèce d'oraison.

Le vrai dévot ne se recherche en rien dans le service de Dieu, et il s'attache à pratiquer cette maxime de l'*Imitation* : Partout où vous vous trouverez, renoncez-vous.

Le vrai dévot s'étudie à remplir parfaitement tous les devoirs de son état et toutes les véritables bienséances de la société. Il est fidèle à ses exercices de dévotion, mais il n'en est point l'esclave ; il les interrompt, il les suspend, il les quitte même pour un temps, lorsque quelque raison de nécessité ou de simple

convenance l'exige. Pourvu qu'il ne fasse pas sa volonté, il est toujours assuré de faire celle de Dieu.

Le vrai dévot ne court point au-devant des bonnes œuvres, mais il attend que l'occasion s'en présente. Il fait ce qui dépend de lui pour la réussite ; mais il en abandonne le succès à Dieu. Il préfère les bonnes œuvres obscures à celles qui ont de l'éclat ; mais il ne fuit pas celles-ci lorsque la gloire de Dieu et l'édification du prochain y sont intéressées.

L'homme dévot ne s'accable point de priéres vocales et de pratiques qui ne lui laissent pas le temps de respirer. Il conserve toujours la liberté d'esprit ; il n'est ni scrupuleux ni inquiet sur lui-même ; il marche avec simplicité et confiance.

Il est déterminé à ne rien refuser à Dieu, à ne rien accorder à l'amour-propre, à ne faire aucune faute volontaire ; mais il ne se chicane point, il procède avec rondeur, il n'est point minutieux ; s'il tombe en quelque faute, il ne se trouble point, il s'en humilie, se relève et n'y pense plus.

Il ne s'étonne point de ses faiblesses, de ses imperfections ; il ne se décourage jamais. Il sait qu'il ne peut rien, mais que Dieu peut tout. Il ne compte pas sur ses bons propos et ses résolutions, mais sur la grâce et sur la bonté de Dieu. Quand il tomberait cent fois le jour, il ne se désolerait pas ; mais il tendrait amoureusement les mains à Dieu, le priant de le relever et d'avoir pitié de lui.

Le vrai dévot a horreur du mal, mais il a encore plus d'amour du bien. Il pense plus à pratiquer la vertu qu'à éviter le vice. Il est généreux, magnanime, et, lorsqu'il s'agit de s'exposer pour son Dieu, il ne craint pas les blessures. Il aime mieux, en un mot, faire le bien, au risque d'y commettre quelque imperfection, que de l'omettre pour éviter le danger de pécher.

Rien n'est plus aimable dans le commerce de la vie qu'un vrai dévot. Il est simple, droit, ouvert, sans prétention, doux, prévenant, solide et vrai ; sa conversation est gaie, intéressante, il sait se prêter aux amusements honnêtes ; et il pousse la condescendance aussi loin qu'elle peut aller, au péché près.

Qu'on dise ce qu'on voudra, la vraie dévotion n'est point triste, ni pour elle-même ni pour les autres. Comment celui qui jouit continuellement du vrai bien, du seul bien de l'homme, serait-il triste ? Ce sont les passions qui sont tristes, l'avarice, l'ambition, l'amour. Et c'est pour faire diversion aux chagrins dont elles

rongent le cœur, qu'on se jette avec fureur dans des plaisirs tumultueux, qu'on varie sans cesse, et qui épuisent l'âme sans la jamais contenter.

Quiconque prendra comme il faut le service de Dieu éprouvera la vérité de cette sentence que, *servir Dieu, c'est régner*, fût-on dans la pauvreté, dans l'ignominie, dans les souffrances. Tous ceux qui cherchent ici-bas leur bonheur hors de Dieu, tous, sans exception, vérifient cette parole de saint Augustin : *Le cœur de l'homme, uniquement fait pour Dieu, est toujours agité jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu.*

JEAN GROU, S. J.

Propos de Carême

(DIALOGUE CONTEMPORAIN)

Mde de Saint-Estèphe.—Mde Chambertin.—Le curé de Saint-Eusoge.
(La scène se passe dans le parloir du presbytère de Saint-Eusoge.)

Mde CHAMBERTIN (*seule, et inspectant la pièce pour tuer le temps*).—Pas gai, un parloir de curé !.. C'est comme le crâne de mon beau-père !... Quel horrible mobilier !... Des chaises qui furent rembourrées... autrefois !... Ca vient de l'hôtel des ventes... Et ce bureau !.. Est-il assez piteux ?... Dire que c'est là-dessus qu'on a écrit mes bancs de mariage !...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*entrant à reculons et parlant à la domestique*).—Surtout, dites-lui bien que je suis pressée !... (*Se retournant.*) Tiens, Madame Chambertin... comment allez-vous ma toute belle ?...

Mde CHAMBERTIN.—Mais... froidement... on gèle ici !

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*grondant affectueusement.*)—Comment ! ma petite chatte... vous êtes arrivée à votre âge sans savoir qu'on ne fait jamais de feu dans un parloir de curé ?... Moi, quand je viens ici, je prends toujours mon manteau de loutre et mes chaussures fourrées...

Mde CHAMBERTIN (*à part vexée*)—Aussi, ce que ça lui fait un pied !...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*engageante*).—On était mieux que cela, hein ! cette nuit, au bal de Mde Floriac ?...

Mde CHAMBERTIN (*avec conviction*).—Oh ! pour ça, oui !

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*malicieuse*).—Vous vous en êtes payé, dites ?...

Mde CHAMBERTIN (*ripostant*).—Et vous, donc ?

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*bonne fille*).—Oh ! moi... j'avoue que je me suis franchement amusée.. De dix heures à quatre heures et demie du matin, je ne crois pas m'être assise plus de vingt minutes...

Mde CHAMBERTIN *entrant dans la voix des aveux.* —Pour moi je n'ai jamais tant tourné que cela... C'est au point que mon danseur, le lieutenant Ygreck, a fini par me demander grâce : il n'en pouvait plus...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE *doutant un peu.* —Vrai !...

Mde CHAMBERTIN *carrée.* —Je vous affirme !

Mde DE SAINT-ESTÈPHE *méprisante.* —Pauvre jeune homme ! ça n'a pas de nerf !

Mde CHAMBERTIN.—Notez que c'était seulement sa troisième soirée, cette semaine.

Mde DE SAINT-ESTÈPHE *se dressant.* —Qu'est ce que nous dirions donc, nous autres, qui n'avons pas manqué un seul jour, depuis dimanche ?...

Mde CHAMBERTIN *rectifiant.* —Pardon !... un soir, il n'y a rien eu...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE *précisant.* —Mais, ma chère...vous vous trompez... Tenez, suivez-moi, je compte sur mes doigts : dimanche, les Vague...

Mde CHAMBERTIN *poursuivant.* —Lundi, les Klifty...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE.—... Mardi, les Polliard...Mercredi les Financières... Jeudi, les Floriac... Vous voyez, c'est bien cela !

Mde CHAMBERTIN.—Vous avez raison... Et dire que nous allons en avoir comme cela jusqu'à la mi-carême !...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE *avec intérêt.* —Vous n'avez pas peur que cela vous fatigue, chère petite ?...

Mde CHAMBERTIN *dédaigneuse.* —Il en faudrait bien d'autres pour me mettre à plat !... Tenez ! vous ne savez pas ce que j'ai fait encore ce matin ?

Mde DE SAINT-ESTÈPHE.—Non !

Mde CHAMBERTIN *triomphante.* —Eh bien, ma chère amie, quand je me suis levée, vers neuf heures et demie, j'ai enfourché ma bicyclette !...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE *désarçonnée.* —Pas possible !...

Mde CHAMBERTIN.—Et j'ai pédalé jusqu'à onze heures et demie... Vous savez, l'air était tiède, la route pas trop mauvaise, ça filait !...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE — Moi, je suis allée patiner à la Maison de Glace... Le matin, comme cela, il y a beaucoup de monde... c'est délicieux !...

Mme CHAMBERTIN (*poursuivant*). — Ce soir, j'ai déjà fait une douzaine de visites...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*interrompant*). — Et encore, il ne faut pas perdre de temps, si nous voulons être prêtes ce soir pour aller chez les Salicesti...

Mde CHAMBERTIN. — Tiens ! nous nous séparons... je vais chez les de La Brise... Il va encore falloir sauter jusqu'à demain matin !... Aussi, ce que je... Ah ! voici M. le curé ...

LE CURÉ de SAINT-EUSOGE (*saluant*). — Mesdames...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*empressée*). — Monsieur le curé, bien que Mde Chambertin soit venue avant moi, je prends la liberté de parler la première... Je puis bien, d'ailleurs, traiter la question devant cette chère amie... Il s'agit de mes permissions de carême...

Mde CHAMBERTIN. — Bah ! moi aussi !...

M. LE CURÉ. — Et alors ?...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE. — Je viens vous demander l'autorisation de ne pas jeûner et de ne faire maigre que le vendredi...

Mde CHAMBERTIN. — Moi de même...

M. LE CURÉ. Et vous avez des raisons ?

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*suffoquée*). Des raisons ?... Mais je crois bien que nous avons des raisons !...

Mde CHAMBERTIN (*appuyant*). Nos occupations... nos...

Mde DE SAINT-ESTÈPHE (*surenchérissant*). Nous n'y tiendrions pas !...

Mde CHAMBERTIN (*levant les bras au ciel*). Avec des santés comme les nôtres ! ! !

Les vraies causes de la Saint-Barthélemy.

Outre les causes déjà expliquées, la politique désastreuse de Catherine de Médicis et la faiblesse de Charles IX ont amené la Saint-Barthélemy.

Nous avons exposé l'état lamentable de la France, divisée, ravagée, trahie par le parti huguenot.

Comment expliquer cette force envahissante, cette audace des réformés, qui en sont venus à constituer un État dans l'État, pour la ruine du catholicisme et le règne du calvinisme en France ? Comment les victoires des chefs catholiques n'ont-elles pas arrêté ce flot impur et dévastateur ?

La politique déplorable de la reine-mère et la faiblesse du jeune roi Charles IX expliquent cette puissance de l'invasion protestante dans le royaume très chrétien.

Déjà, sous François Ier et sous Henri II, la réforme n'avait pas été suffisamment entravée.

François Ier avait montré, vis-à-vis des protestants, une indulgence excessive. Il fallut une attaque publique contre l'adoration du Saint Sacrement, la mutilation, à Paris, d'une statue de la sainte Vierge, enfin des placards contre la messe affichés dans la chambre même du roi, pour provoquer des mesures de répression. Sous Henri II, les protestants éludaient les mesures prises contre eux. Faible d'abord, le roi comprit enfin le danger qui menaçait à la fois le trône et l'autel. "Partout où les nouvelles doctrines étaient prêchées, disait-il lui-même, l'autorité royale devenait incertaine, et l'on courait risque de tomber en une sorte de république."

Sous François II (1559-1560), et sous Charles IX (1560-1574), c'est Catherine de Médicis qui gouverne ou veut gouverner sous le nom de ses fils.

Citons la *Revue des questions historiques :* "Sous François II et Charles IX, Catherine de Médicis mit en honneur, dans la conduite des affaires, un machiavélique et dangereux système de bascule, qui consistait à effacer les uns par les autres, au moyen de la ruse ou de la force, les défenseurs et les ennemis du catholi-

cisme, système impossible autant que dangereux ; impossible, puisque nulle part les idées de conciliation et de tolérance en matière de religion n'étaient acceptées ; dangereux, parce qu'à force de ménager les partis contraires, on arrivait infailliblement à les réunir contre soi, à nécessiter les réactions violentes, *à sortir de la confusion et du chaos par les catastrophes.*''

Cette politique fatale, qui amena la Saint-Barthélemy, était celle du tiers-parti. Le trop célèbre chancelier de l'Hôpital en était l'inspirateur au début du règne de Charles IX. Il ne voulait rien moins que fondre en une seule les deux religions catholique et calviniste, en se passant du Pape bien entendu. Tel était le but du *colloque de Poissy*, dû aux intrigues de ce singulier pacificateur, de Catherine de Médicis et des chefs de la Réforme. Théodore de Bèze et les autres délègués calvinistes, dit M. Buet, ''ressentirent un gonflement de vanité et une inspiration d'orgueil en se voyant appelés à discuter les doctrines théologiques avec des évêques et des cardinaux,'' et en présence du jeune roi.

A cette époque déjà, les réformés étaient reçus à la cour, qui se trouvait bien près, dit M. Buet, ''de devenir hérétique.'' Marguerite de Valois raconte, dans ses *Mémoires*, la résistance qu'elle fit pour conserver sa religion à une époque où ''toute la cour était infectée d'hérésie.''

La plus grande responsabilité en revient à la reine-mère, qui recevait elle-même au Louvre, le 23 août 1561, l'infâme Théodore de Bèze, désigné par Calvin pour son successeur !

Le roi Charles IX n'avait alors que onze ans.

La politique de conciliation avec le parti calviniste explique comment, par l'édit de Janvier (1562), elle assure aux réformés le libre exercice de leur culte sous des conditions destinées à garantir l'ordre public. Ils peuvent désormais tenir des prêches hors des villes, c'est-à-dire répandre dans les campagnes l'hérésie et la sédition. Ils veulent davantage, et, quatre mois après, ils font une prise d'armes générale.

Fidèle à sa politique, la reine-mère conclut, en 1570, la paix de Saint-Germain. Après les victoires de l'armée catholique à Jarnac et à Moncontour, elle accorda aux protestants de tels avantages que les catholiques ''se crurent trahis.'' Quatre places de sûreté, La Rochelle, La Charité, Montauban et Cognac, leur étaient livrées pour deux ans. *Ils pourraient exercer librement leur culte hors*

de Paris et de la résidence de la cour. Ils seraient admis à tous les emplois, etc.

La royauté "capitula comme un vaincu." Le pire est que Coligny lui-même faisait exécuter l'édit comme il l'entendait. Il avait des pensions, des honneurs, une garde de cinquante gentilshommes ; toutes ses demandes étaient satisfaites, il était de tous les conseils.

On voit à quel péril était exposée la religion catholique. Aussi le pape saint Pie V déplora la paix de Saint-Germain dans une lettre adressée au cardinal Charles de Bourbon. En voici le début :

"Votre prudence vous fera comprendre, plus facilement que nous ne pouvons l'exprimer par des paroles, l'amertume dont nous avons été abreuvé à la nouvelle de cette pacification. Nous ne pouvons, en effet, sans verser de larmes, songer combien elle est déplorable pour nous et tous les gens de bien, combien elle est dangereuse et de combien de regrets elle sera la source. Plut à Dieu que le roi eût pu comprendre ce qui est très vrai et très manifeste, c'est-à-dire qu'il est exposé à de plus grands danger depuis la conclusion de cette paix par les menées sourdes de la fourberie de ses ennemis, qu'il ne l'était durant la guerre.

"Aussi faut-il craindre que Dieu n'ait abandonné le roi lui-même et ceux qui l'ont conseillé à leur sens réprouvé, de manière que, voyant, ils ne vissent pas, qu'entendant, ils n'ententendissent pas ce qu'ils auraient dû voir et entendre."

Le Souverain Pontife dit très justement que les *menées sourdes de la fourberie des huguenots* sont plus redoutables que la guerre même. Il voit juste.

Arrachons au loup sa peau de brebis. Qu'entendaient les huguenots, quand ils réclamaient la *liberté de conscience*, tantôt avec une feinte modération, tantôt avec cris et menaces? En apparence, ils demandaient *l'exercice public du culte protestant*. En réalité, ils visaient plus loin. Nous avons prouvé que les protestants n'usaient jamais, dans aucun pays, de la liberté prise ou accordée, que pour asservir et exterminer le culte catholique.

En demandant *la liberté de conscience*, ils faisaient les bons apôtres, gagnaient du temps, prenaient position, et travaillaient sans relâche, tantôt sourdement, tantôt ouvertement, à réaliser le programme complet de la Réforme.

En 1561, à l'occasion du colloque de Poissy, le cardinal Borro-

mée avait écrit à l'archevêque de Viterbe nonce apostolique, une lettre où il lui donnait des instructions de la part du pape Pie IV. "Sa Sainteté, disait le cardinal Borromée, pense encore que la voie de douceur et de conciliation.. n'est ni la plus sûre, ni la meilleure pour arriver à quelque bien. Il est mieux de leur tenir tête (aux huguenots), *a mostrare loro il viso.. La bonté et la courtoisie n'ayant jusqu'ici servi qu'à rendre les hérétiques plus audacieux.*"

Qu'on veuille bien rapprocher de cette lettre de direction au nonce, écrite en 1561, la lettre de Pie V, successeur de Pie IV, écrite *neuf ans plus tard* au cardinal de Bourbon. Nous avons cité celle-ci plus haut. De 1561 à 1570, à la paix néfaste de Saint-Germain, quel terrain avaient gagné les huguenots ! Et leur puissance croissait chaque jour, avec leur audace, grâce aux concessions de la cour.

Leur accorder l'exercice public de leur culte, c'était les autoriser, en fait, sinon en droit, à ruiner la foi, à changer la religion de la France ; c'était favoriser leur rébellion contre le pouvoir légitime. Nous renvoyons le lecteur aux chapitres précédents, qui l'ont prouvé d'après l'histoire, et non d'après les préjugés à la mode.

Non, cette prétendue *liberté de conscience* ne devait pas être accordée aux huguenots.

Sans doute, Catherine de Médicis n'avait pas à punir, n'avait pas à rechercher les gens paisibles qu'aurait pu séduire l'erreur. Mais c'est le lieu de rappeler nos conclusions des deux premiers chapitres, et surtout celle-ci :

Tout gouvernement chrétien ayant le droit et le devoir de protéger la religion de Jésus-Christ, et, pour cela d'abord, ayant reçu de Dieu le glaive de la justice, avait le droit et le devoir de s'opposer, même par la force, à l'envahissement de la Réforme.

Il ne fallait pas assassiner. Il fallait agir, combattre, repousser énergiquement la violence, déjouer la ruse et punir la trahison.

Catherine ne l'a pas compris. Elle a laissé croître, par politique, la force et l'arrogance des huguenots. Ils ont usurpé son autorité, ils ont dépassé la limite qu'elle voulait leur assigner. Alors elle s'est vengée par un assassinat ; elle ne voyait pas d'autre voie pour remonter au pouvoir.

Il faut que jeunesse se passe

Rép. A quoi faire ? des sottises ? des péchés ? à perdre son âme, son honneur, sa santé, son argent avec des libertins ? à faire ee que Dieu défend de faire ? Voilà, certes, une étrange morale ! et je ne sais pas de quel endroit de l'Évangile elle est tirée !

Oui, il faut que jeunesse se passe ; mais il faut qu'elle se passe comme toute la vie, dans la pratique du bien, dans la fuite du mal, dans l'accomplissement du devoir.

La seule différence entre elle et la vieillesse, c'est que la jeunesse a plus de vivacité et de forces, et qu'ainsi elle doit faire le bien avec plus de zèle, plus d'ardeur, plus de dévouement.

Oui, il faut que la jeunesse se passe de la sorte, pour être honorable devant Dieu et devant les hommes ; pour être le prélude d'une vieillesse respectable et bénie de Dieu ; pour préparer de loin la moisson que l'âme recueillera, au jour de son départ, sur le seuil de l'éternité.

Il n'y a rien de plus ravissant au monde qu'une jeunesse sainte et pure. Il n'y a rien de plus beau, de plus touchant qu'un jeune homme chaste, modeste, laborieux, fidèle à ses devoirs !

Oh ! si les jeunes chrétiens savaient ce qu'ils sont, pour rien au monde il ne voudraient perdre leur gloire !

Une fois perdue, elle ne peut revenir. Le repentir a ses charmes ; mais ce n'est plus *l'innocence !*

Si jeunesse savait ! si vieillesse pouvait !

Mgr de Ségur.

LABEURS DE SAINT JOSEPH.

Le bon maître huchier, pour finir un dresssoir,
Courbé sur l'établi, depuis l'aurore, ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bédane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu, vers le soir,
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre du grand platane,
Où Madame la Vierge et sa mère sainte Anne
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir,

L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge ;
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge
En s'essuyant le front au coin du tablier ;

Mais l'Apprenti divin qu'une gloire enveloppe
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,
Voler des copeaux d'or au fil de sa varlope.

José-Maria de Heredia,
de l'Académie Française.

LE PROPAGATEUR

VOL. I. AVRIL 1904. No. 4.

Chronique Mensuelle

Voici l'avril ! C'est le mois du réveil de la nature ; le soleil verse à flots ses rayons d'or. Et les hommes cependant continuent d'être méchants.

Là-bas, en Extrême-Orient, les masses russes se rangent et les troupes japonaises ont l'air de s'agiter avec addresse. C'est la guerre, la bataille, la haine. Triste humanité ! Qui sait, demain peut-être une étincelle volera jusque sur la Manche et l'Angleterre et la France, se souvenant de jadis, feront aussi parler la poudre ?

Les journaux s'en donnent à pleines colonnes. Tout le mois de Mars, on nous a servi, à grands renforts de caricatures et de portraits, du *russe* et du *japonais*. Quelle drôle de chose que le *tam-tam* ! Mais il n'y a pas à dire, c'est le moyen de faire de l'argent. De la guerre, des meurtres, du sang, toujours du sang, les foules aiment le sang. Il y en a pour dire que les femmes surtout sont curieuses ; et les hommes donc ?

Le Japon, hier un barbare inconnu, que ses victoires sur la Chine ont signalé à l'attention du monde, compte plus de 40 *millions* de sujets. Le colosse russe est fort de 120 millions d'individus, et les Russes sont braves. Oui, mais le théâtre de la guerre actuelle est loin de la base d'opérations, dont le centre est Saint-Pétersbourg. On se souvient que l'Angleterre a payé cher sa victoire en Afrique *australe*.

Tolstoï a écrit, paraît-il, qu'il n'était ni pour la Russie ni pour le Japon, mais pour le droit et la justice. C'est assez malin, quoiqu'un peu ancien comme trouvaille.

Enfin, qui vivra verra !

La malheureuse France de Combes et de Jaurès a décrété la suppression totale de l'enseignement congréganiste.

D'après le rapporteur de la commission parlementaire, chargée

d'étudier la question, c'est l'habit qui fait le moine. "Laïcisez l'enseignement, conclut donc M. Buisson ; et, n'ayant plus d'instituteurs en costume religieux, vous n'aurez plus de religion!"

M. Denys Cochin, le catholique éloquent, s'était donné la peine pourtant d'affirmer à la Chambre que les croyants, ses frères, ouvriront de nouvelles écoles, jusqu'au jour où il sera interdit d'enseigner à tous, excepté à ceux qui n'ont reçu d'enseignement nulle part!

L'*austère* M. Buisson a donné en passant une fameuse leçon de *socialisme*, bien compris, à ses amis de l'Extrême Gauche, en citant à l'ordre du jour, au moyen d'un panégyrique admirablement *poussé*, quoi qu'un peu *faussé*, saint Jean-Baptiste de la Salle, comme un héros de la charité et du zèle pour les pauvres enfants.

En réponse à M. Combes, M. Ribot n'a pas eu de peine à établir que la loi proposée foulait aux pieds tout ce qui restait de liberté aux pères de famille dans la question scolaire.

Mais rien n'y a fait. La loi a été votée. Les religieux autorisés ou non n'enseigneront plus, comme religieux, sur la terre de France.

Le premier article du *code de liberté* de ces Messieurs des Loges et de la majorité parlementaire, c'est d'étouffer celle des autres.

Quinze Pères Assomptionnistes, convaincus d'avoir continué à vivre en commun et de s'être occupés des œuvres de la "Bonne Presse," ont été condamnés, par le tribunal correctionnel de Paris, à la prison où à l'amende. Encore un fruit, cueilli sur l'arbre de la liberté.

Au Canada, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là. Le publiciste Charlier, qui insultait naguère dans les *Débats* de Montréal, ceux que nous avons accoutumé d'honorer et de vénérer le plus dans notre pays, s'est vu déclarer coupable par douze jurés, ses pairs. Le R. P. Adam S. J., qui l'avait forcé à comparaître devant les tribunaux, pour défendre son honneur, a usé envers lui d'un noble désintéressement. Il a demandé à la Cour "de se faire à l'endroit du coupable clémente et même pardonnante."

L'Honorable Juge Wurtele a expliqué qu'il voulait bien écouter la voix du jury et celle du plaignant, qui s'étaient associées

pour implorer clémence, mais il a ajouté qu'il fallait un exemple, afin que les journalistes sachent que la liberté n'est pas la licence. En conséquence Son Honneur a condamné M. Charlier à trois mois de prison, comme aussi à fournir, à l'expiration de la peine, un cautionnement personnel de garder la paix et d'avoir une bonne conduite à l'avenir.

" Nous regrettons, écrit la *Semaine Religieuse* de Montréal, de n'avoir pu mettre sous les yeux de nos lecteurs qu'un résumé de cette sentence, qui venge enfin les catholiques de tant de tristesse et d'ennui."

Le 9 mars, on a célébré avec éclat, à St-Hyacinthe, le onzième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Decelles. L'état de santé du distingué Prélat ne lui a pas permis de trop se prodiguer, en cette occasion, à ses prêtres et à ses fidèles. Mais les vœux et les prières qu'on a offert pour lui ont dû contribuer au regain de force et de vie que tous sont si heureux de constater chez le vénéré malade.

Puisse le soleil d'Avril et celui de Mai, si beaux au Canada, améliorer encore la santé de Mgr Decelles. Nos lecteurs seront heureux, nous en sommes certain, d'unir leurs vœux et leurs prières à ceux et à celles des diocésains de St-Hyacinthe.

M. le curé Ch. LaRocque, de St-Louis de France, maintenant Visiteur des écoles catholiques de Montréal, a donné sa démission comme membre de la commission scolaire de la grande ville. Le nouveau Visiteur, en offrant sa résignation à ses collègues de la commission, a prononcé un substantiel discours, dont il convient d'enregistrer pour l'avenir plus d'un passage significatif :

" Que ferai-je, comme Visiteur de nos écoles catholiques, a-t-il dit entre autres choses? Sans doute, la commission dont je ne suis plus membre me fera connaître sa volonté, et d'avance je me rends dans toute la mesure de mes forces et du possible à ses désirs. Cependant vous me permettrez bien de vous dire de quelle manière je comprends la mission qui m'est confiée.

" L'enfant a besoin pour s'appliquer à l'étude d'être constamment aiguillonné et tenu en éveil par des moyens appropriés à son âge. Lui prêcher qu'il lui faut étudier, afin que plus tard il

puisse non seulement gagner sa vie, mais encore occuper une position honorable dans la société, c'est très bien ; mais cela ne suffit pas. La légèreté, naturelle à son âge, empêche l'enfant de donner à ces considérations l'importance qu'elles méritent. Il faut l'instruire et l'élever en quelque sorte à son insu ; meubler son intelligence de connaissances utiles et pratiques et lui inspirer l'amour de toutes les vertus qui font les bons chrétiens et les citoyens honorables. Pour atteindre ces fins si nobles, il faut constamment encourager l'enfant au travail, en provoquant la plus grande émulation possible dans les classes, et comme conséquence nécessaire stimuler le zèle et le dévouement du maître pour ses élèves, et du Principal et du Directeur pour son école.

" Par une émulation prudente exciter la volonté des élèves au parfait accomplissement du devoir, et par ce moyen établir entre eux une concurrence à la fois ardente et pacifique pour la conquête des meilleures places dans les concours, les compositions, les examens, voilà l'émulation au travail ; animer en même temps les cœurs à la pratique du bien par le spectacle des actes vertueux, voilà l'émulation à la vertu. Cette émulation excite chez tous les enfants l'activité intellectuelle et morale. L'émulation à la vertu dispose l'enfant à écouter avec docilité les instructions et les conseils du maître. L'émulation au travail entretient l'ardeur pour l'étude, contribue au développement des facultés et prépare le succès.

" Voilà, messieurs, en quelques mots, la base sur laquelle doit s'appuyer, il me semble, le travail du Visiteur de nos écoles catholiques ; voilà le but qu'il doit poursuivre par tous les moyens dont il peut disposer, et vers lequel doivent s'orienter tous ses efforts. Chaque fois que j'ai eu l'occasion d'entrer dans une école et de parcourir les classes même très rapidement, j'ai toujours entendu la même observation. C'est dommage, me disait-on, que vos visites soient si rares ; vous ne sauriez croire tout le bien qu'elles font à nos élèves. Pendant deux et trois semaines après ces visites, nos enfants travaillent beaucoup mieux ; ils sont plus attentifs, ont l'œil plus ardent, l'oreille plus tendue, se conduisent mieux, surtout quand ils ont en perspective les petites récompenses qu'une prochaine visite leur réserve.

"Par quels moyens provoquer cette salutaire émulation? émulation aussi salutaire pour le maître et la maitresse que pour l'élève ; car si l'élève est encouragé au travail et plein d'ardeur, le

maître aura à cœur de le pousser de l'avant. Tandis que si les élèves d'une classe n'ont pas d'émulation, le maître sera vite exposé à prendre la contagion et à négliger sa classe. Un moyen d'émulation, quelque bon qu'il soit ne produit pas indéfiniment les mêmes effets ; les enfants avec leur inconstance finissent par s'y habituer. Il est donc important d'en avoir plusieurs ; il faut pouvoir et savoir varier. Parmi les principaux moyens d'émulation consacrés par l'expérience, il faut compter les suivants: l'encouragement par les paroles affectueuses, qui font reprendre courage à un enfant et ravivent sa confiance ; l'éloge bien motivé, proportionné au mérite et distribué avec discrétion et prudence ; les attestations mensuelles et hebdomadaires, les bons points, les proclamations publiques, les insignes d'honneur, les tableaux d'honneur et les récompenses proprement dites.

"On peut ajouter les visites des parents aux écoles, les petits concours entre deux ou trois écoles ou entre les élèves d'une même classe dans plusieurs écoles. Enfin un puissant moyen d'émulation serait des conférences illustrées ; mais je vous demande pardon de l'énoncé de ce programme. J'aurais aimé vous rencontrer, avant de commencer mon travail comme Visiteur ; la Commission n'ayant pas eu d'assemblée régulière depuis ma nomination, ça n'a pas été possible. Je me suis donc mis à l'œuvre le premier mars et jusqu'à ce jour j'ai visité le plus grand nombre des écoles. Cette première visite a été une visite d'introduction, pendant laquelle j'ai rencontré maîtres et élèves ensemble. Il m'est très agréable de vous dire que partout j'ai été reçu avec la plus parfaite cordialité, avec bonheur. On m'a dit combien on était heureux de savoir qu'à l'avenir quelqu'un visiterait régulièrement les écoles, et tout le bien qu'on attendait de ces visites pour stimuler le zèle et le dévouement des maîtres et des maîtresses, en même temps que l'émulation chez les élèves.

"Au cours de cette première visite, j'ai constaté que toutes les classes de nos écoles sous contrôle n'ont à présenter aux enfants que des murailles absolument nues. On a demandé cinquante piastres dans le budget de l'an prochain pour commencer à couvrir cette nudité, et rendre les classes plus attrayantes. Je demanderais à la commission de me permettre de consacrer à cette fin le montant qui sera économisé sur l'achat des livres de prix. Il serait aussi désirable que la séance mensuelle dans chaque

école fut fixée, de manière à permettre à messieurs les commissaires et au visiteur d'y assister. On pourrait inviter les parents des élève , tantôt d'une classe, tantôt d'une autre, à assister à ces séances.....''

A la cure de St-Louis de France, Mgr l'archevêque de Montréal a appelé, comme successeur de M. l'abbé LaRocque, M. l'abbé Eustache Bourassa, secrétaire de Laval à Montréal.

Le nouveau curé de St-Louis est jeune encore, et sa nomination sera favorablement accueillie, surtout dans la sphère de la classe dirigeante de la société montréalaise ; il est connu pour un lettré distingué et un causeur à la verve piquante. Ses belles relations sociales aideront puissamment son action, comme curé de l'une des plus belles paroisses de Montréal.

On dit que le successeur de M. l'abbé Bourassa au Secrétariat de Laval, sera M. l'abbé Curotte, professeur de théologie au Grand Séminaire de Montréal. M. Curotte est un prêtre de grand talent et un travailleur énergique. Tout lui prédit un brillant avenir. Ses anciens confrères de Rome le verront tous avec bonheur arriver à l'importante fonction qu'on dit devoir lui échoir. Sûrement, il fera honneur à Laval, ce qu'au reste Laval lui rendra bien.

L'un des soirs de Mars, Madeleine, que tous les lecteurs de la PATRIE connaissent et apprécient, rendait hommage devant l'Alliance Française à la mémoire d'Arthur Buies, le chroniqueur de si beau talent, que la mort nous a ravi déjà depuis quelques années. C'est une bonne action que Madeleine a faite là, et tout ensemble une action délicate. Nos littérateurs canadiens ne sont pas assez connus.

Sans doute, pas plus sur les bords du St-Laurent qu'ailleurs, les hommes ne sont des anges. Buies a connu les faiblesses humaines. Mais il aimait passionnément le bien, et il avait un grand cœur. Une âme aimante et une âme d'artiste ne saurait ne pas le goûter et l'apprécier hautement.

Ajoutons à cela que Mlle Gleason (Madeleine) a connu le célèbre chroniqueur dans l'intimité. C'était l'ami de son frère.

Aussi bien me semble-t-il que le style de l'auteur de " Mon premier péché " a quelque chose de la plume de Buies. Seulement sous la main de la femme de lettres, l'accent s'est adouci et l'esprit est moins piquant. Il a peut-être perdu en force, mais il a gagné en grâce et en suavité.

Alfred Garneau, le fils du grand historien national, est mort à Montréal, au commencement de Mars. M. A. D. Decelles a écrit d'Ottawa une page remarquable, pleine de délicatesse et de cœur, où il pleure noblement l'homme de lettres si distingué et l'ami si charmant qu'Alfred Garneau a su être modestement.

Chose curieuse, tandis que beaucoup de jeunes *fils à papa* vivent de la gloire de leur père, Garneau fils a fait hommage de toute sa vie et de toute sa gloire très réelle à la mémoire de son illustre père. "Son existence, écrit M. Decelles, n'a été pour ainsi dire que le prolongement de la vie d'un homme auquel il voua un double culte de piété filiale et d'admiration patriotique."

Eloge qui me paraît aussi émouvant et aussi édifiant qu'il est simple et assez singulier.

Au reste, M. Decelles termine son article par ces lignes qu'on ne saurait lire sans émotion : " Aux regrets de la séparation s'ajoute pour nous la perte d'une amitié que nous sentions d'autant plus profonde qu'elle se répandait moins. Il sera désormais impossible à ceux qui étaient de son intimité de se réunir sans un serrement de cœur, en sentant sa physionomie s'évoquer d'elle-même avec son sourire, sa main franchement tendue vers nous, son cœur plein d'effusions généreuses. C'est une tristesse de la vie et surtout de l'âge mûr que la disparition d'amis qui ne se remplacent pas et qui ne vivent plus que dans un affectueux souvenir. Hélas ! que l'on a bien raison de dire : "Les regrets ne sont que pour ceux qui restent."

Dans le clergé je note la mort de l'abbé Boisvert de Nicolet et celle du tout jeune abbé Dorval de Saint-Hyacinthe. Prions pour eux.

L'abbé Elie J. Auclair.

31 Mars 1904.

La persécution en France

Le renégat premier ministre de France, Combes, a donné une nouvelle preuve de sa malice, en faisant enlever le Crucifix de toutes les cours de justice, le Vendredi Saint.

Nous espérons que le jour n'est pas éloigné où ce nouveau Julien sera obligé de dire : " *Tu as vaincu Galiléen !* "

Souhaitons et demandons instamment à Jésus ressuscité qu'il hâte ce triomphe de la Justice et de la Vérité.

—En 1846, l'institut des Frères des écoles chrétiennes subissait en France une crise très dure, il était sur le point d'être chassé ; et le retentissant procès de l'innocent Frère Léotade avait surexcité à tel point les passions sectaires, qu'une mesure de rigueur contre toute la congrégation était imminente. Le Frère Irlide, alors supérieur général, en était très occupé ; mais le Frère Joseph, depuis supérieur général, ressentait plus vivement ces angoissses. Il demanda à ses supérieurs la permission d'aller à Ars consulter le serviteur de Dieu,qui était en grande renommée de sainteté et auquel on prêtait de nombreuses vues sur l'avenir. Il alla donc à Ars et exposa naïvement ses craintes et celles de ses supérieurs. Le curé d'Ars réfléchit une demi-minute, puis dit : " Que vos supérieurs se rassurent : cette crise va passer sans laisser de traces, mais quand votre fondateur *sera glorifié*, votre institut subira une terrible persécution, il sera chassé de France. Ne perdez point cependant courage, la crise ne durera qu'une année, et après votre Congrégation refleurira en France plus vigoureuse que par le passé."

—Quand le Frère Joseph, supérieur général, vint à Rome pour les fêtes de la Béatification du Vénérable de la Salle, il raconta à ses Frères cette prophétie et les engagea à se préparer à la persécution. Elle ne vint pas. Maintenant que la cononisation, la glorification dont avait parlé le curé d'Ars est faite, la persécution qu'il avait prédite va s'étendre même sur les Frères des Ecoles chrétiennes. Longtemps ils avaient espéré que le gouvernement les aurait épargnés, à cause des services qu'ils lui rendaient et des rapports intimes qu'ils avaient avec l'Université. Leur sort est décidé : ils suivront sur la route de l'exil les congrégations qui les y ont précédés. Il n'y a plus aujourd'hui aucune illusion à se faire à ce sujet. La persécution ne durera qu'une année, disait en 1846, le Vénérable. C'est un motif d'expérience ; et en ce moment où tous les éléments humains font défaut, l'âme chrétienne se rattache d'une façon instinctive à toutes ces vues surnaturelles sur l'avenir, cherchant à y puiser un motif de consolation et un peu de courage pour supporter l'épreuve.

LA MUSIQUE SACRÉE

Comme les enseignements de la Chaire de Pierre ne sauraient jamais avoir trop de notoriété, le *Propagateur* est heureux d'insérer aujourd'hui dans ses pages le *Motu proprio* de N. S. Père Pie X, sur la *Musique sacrée*.

" Parmi les sollicitudes de la charge pastorale, non seulement de cette Chaire suprême que, par une impénétrable disposition de la Providence, Nous occupons malgré Notre indignité, mais encore de toute Eglise particulière, sans aucun doute celle-là occupe le premier rang qui s'attache à maintenir et promouvoir la dignité de la maison de Dieu, où se célèbrent les augustes mystères de la religion et où se rassemble le peuple chrétien pour y recevoir la grâce des sacrements, assister au saint Sacrifice de l'autel, adorer le très auguste Sacrement du corps du Seigneur et s'unir à la prière commune de l'Eglise dans les publics et solennels offices ecclésiastiques. Rien ne doit donc se rencontrer dans le temple qui trouble ou simplement diminue la piété des fidèles ; rien qui soit un raisonnable motif de dégoût ou de scandale ; rien surtout qui offense directement la splendeur et la sainteté des fonctions sacrées et qui soit indigne de la maison de prière et de la majesté divine.

Nous ne voulons pas aborder en particulier les divers abus qui se pourraient produire à ce sujet. Notre attention se borne aujourd'hui à l'un des plus communs, des plus difficiles à déraciner, et qui, parfois, est à déplorer là même où tout le reste mérite le plus grand éloge, soit la beauté somptueuse du temple, soit la splendeur soigneusement réglée des cérémonies, soit le nombre des clercs, soit la dignité et la piété des ministres du culte. Cet abus est celui qui se glisse dans le chant et la musique sacrée. En effet, du fait soit de la nature de cet art, par lui-même fluctuant et variable, soit de la successive altération du goût et des habitudes au cours des siècles, soit de la funeste influence exercée sur l'art sacré par l'art profane et théâtral, soit du plaisir causé directement par la musique et difficile à contenir dans de justes limites, soit enfin des préjugés qui s'insinuent et puis se maintiennent avec ténacité même auprès des personnes graves et pieuses, il existe une continuelle tendance à s'écarter de la droite règle, établie d'après ce principe que l'art est mis au service du culte, et assez clairement exprimée dans les canons ecclésiastiques, les

ordonnances des Conciles généraux et provinciaux, dans les prescriptions émanées à plusieurs reprises des Sacrées Congrégations romaines et des Souverains Pontifes, Nos prédécesseurs.

Ce Nous est une véritable satisfaction de reconnaître le grand progrès accompli en ce point au cours de ces dix dernières années dans notre bonne ville de Rome et dans de nombreuses églises de notre patrie, mais plus particulièrement encore chez quelques nations où des hommes distingués et zélés pour le culte de Dieu se sont, avec l'approbation du Saint-Siège et sous la direction des évêques, réunis en sociétés florissantes et ont remis en grand honneur la musique sacrée presque dans toutes leurs églises ou chapelles. Toutefois, ce progrès est loin encore d'être général. Aussi, instruit par notre expérience personnelle, tenant compte des plaintes nombreuses qui Nous viennent de toute part, depuis le peu de temps qu'il a plu au Seigneur de Nous placer au faîte du Pontificat romain, sans différer plus longtemps. Nous estimons que notre premier devoir est d'élever immédiatement la voix pour réprouver et condamner tout ce qui, dans les fonctions du culte et les offices ecclésiastiques, se trouve contraire à la règle indiquée. Notre très vif désir étant que le véritable esprit chrétien refleurisse partout et demeure chez tous les fidèles, Nous croyons nécessaire de pourvoir tout d'abord à la sainteté et à la dignité du temple où se réunissent les fidèles pour recueillir cet esprit à sa première et indispensable source, qui est la participation active aux saints mystères et à la prière publique et solennelle de l'Eglise. Car c'est en vain espérer une large diffusion de la bénédiction du ciel, lorsque l'hommage au Très-Haut, au lieu de monter en odeur de suavité, met, au contraire, dans la main du Seigneur, les fouets dont autrefois se servit le divin Rédempteur pour chasser du Temple les indignes profanateurs.

Dans ce but, afin que nul ne puisse désormais s'excuser sur l'ignorance de son devoir, pour supprimer toute hésitation dans l'interprétation de certaines lois déjà portées, Nous avons cru utile d'indiquer brièvement les principes qui doivent régler l'usage de la musique sacrée dans les fonctions du culte, et réunir en un tableau général les principales prescriptions de l'Eglise contre les abus les plus communs en pareille matière. Et, pour cela, de notre propre mouvement et de science certaine, nous publions la présente *Instruction*, à laquelle, comme au *Code légal de la musique sacrée*, Nous voulons, de la plénitude de notre autorité aposto-

lique, que soit donnée force de loi, en imposant à tous, par le présent acte, sa plus scrupuleuse observance.

Instruction sur la musique sacrée.

I.—PRINCIPES GÉNÉRAUX.

1.—La musique sacrée, partie intégrante de la solennelle liturgie, participe à la fin générale de celle-ci, qui est la gloire de Dieu, la sanctification et l'édification des fidèles. Elle contribue à accroître la dignité et la splendeur des cérémonies ecclésiastiques ; et, de même que sa mission principale est de revêtir d'une mélodie appropriée le texte liturgique proposé à l'intelligence des fidèles; ainsi sa propre fin est d'ajouter à l'efficacité de ce même texte, en sorte que les fidèles soient, par ce moyen, plus facilement portés à la dévotion et se disposent mieux à recevoir les fruits de grâce obtenus par la célébration des saints Mystères.

2.—La musique sacrée doit donc posséder au plus haut degré les qualités qui sont le propre de la liturgie : la sainteté et l'excellence de la forme, d'où naît spontanément son troisième caractère, qui est l'universalité.

Elle doit être *sainte*, donc exclure toute allure profane, non seulement en elle-même, mais encore dans le mode d'exécution.

Elle doit être un *art véritable ;* il n'est pas possible, s'il en était autrement, qu'elle puisse avoir sur l'âme de qui l'écoute cette efficacité que l'Eglise avait en vue, en lui donnant une place dans sa liturgie.

Mais elle doit être encore *universelle*, en ce sens que, tout en accordant à chaque nation le droit d'admettre dans les compositions musicales ecclésiastiques ces formes particulières qui constituent en quelque sorte le caractère spécifique de la musique qui leur est propre, ces diversités devront être de telle manière subordonnées aux caractères généraux de la musique sacrée, que personne de nationalité diverse ne puisse, à les entendre, éprouver une déplaisante impression.

II.—GENRES DE MUSIQUE SACRÉE.

3.—Ces qualités se rencontrent au suprême degré dans le chant grégorien qui est, par conséquent, le chant propre de l'Eglise romaine, le seul chant que lui aient transmis les anciens, qu'elle a conservé soigneusement au cours des siècles dans ses manuscrits liturgiques, qu'elle présente aux fidèles comme sien, qu'elle pres-

crit exclusivement dans certaines parties de sa liturgie, et que les études récentes ont si heureusement rétabli en son intégrité et sa pureté.

Pour ces motifs, le chant grégorien fut toujours considéré comme le modèle suprême de la musique sacrée, et l'on peut, en toute raison, établir la règle générale suivante :

Une composition musicale ecclésiastique est d'autant plus sacrée et liturgique que dans le mouvement, l'inspiration et le goût, elle se rapproche davantage de la mélodie grégorienne ; elle est d'autant moins digne de l'Eglise qu'elle s'éloigne davantage de ce souverain modèle.

L'ancien chant grégorien traditionnel devra donc être largement rétabli dans les fonctions du culte, chacun demeurant persuadé qu'un office religieux ne perd en rien de sa solennité par le fait qu'il n'est accompagné d'autre musique que celle-là même.

En particulier, l'on s'efforcera de mettre à nouveau le chant grégorien à l'usage du peuple, afin que les fidèles prennent encore, comme autrefois, une part plus active aux offices ecclésiastiques.

4.—Les qualités susdites sont aussi le fait à un haut degré de la polyphonie classique, spécialement de celle de l'école romaine qui, au XVI[e] siècle, obtint son maximum de perfection dans les œuvres de Pierluigi da Palestrina et produisit encore, dans la suite, des compositions d'une remarquable beauté liturgique et musicale. La polyphonie classique se rapproche beaucoup du chant grégorien, souverain modèle de toute musique sacrée, et, pour cette raison, elle mérite d'être accueillie avec celui-ci dans les fonctions les plus solennelles de l'Eglise, celles par exemple de la Chapelle Pontificale. Elle devra donc aussi être largement rétablie dans les offices de l'Eglise, particulièrement dans les plus insignes basiliques, les églises cathédrales, celles des séminaires et des autres Instituts ecclésiastiques, où les moyens nécessaires ne font habituellement pas défaut.

5.—L'Eglise a toujours reconnu et favorisé le progrès des arts, en admettant au service du culte tout ce que le talent a pu trouver de bon et de beau au cours des siècles, les règles liturgiques demeurant intactes. La musique moderne est donc acceptée à l'église ; car elle offre, elle aussi, des compositions qui, par leur beauté, leur ampleur, leur gravité, ne sont aucunement indignes des fonctions liturgiques.

Toutefois, la musique moderne étant surtout destinée aux

usages profanes, il faudra prendre garde, avec un soin plus attentif, que les compositions musicales de style moderne, autorisées dans les églises, ne contiennent rien de profane, ne constituent pas des réminiscences de motifs développés au théâtre, et ne soient pas modelées, même dans leurs formes extérieures, sur le mouvement des morceaux profanes.

6.—Parmi les divers genres de la musique moderne, celui qui paraît le moins propre à accompagner les fonctions du culte est le genre théâtral, si usité au cours du siècle passé, spécialement en Italie. Par sa nature même, il présente la plus grande opposition au chant grégorien et à la polyphonie classique, par suite aux lois les plus importantes de toute bonne musique sacrée. En outre, la structure intime, le rythme et pour ainsi dire le *conventionalisme* de ce style musical ne se plient que difficilement aux exigences de la véritable musique liturgique.

III.—TEXTE LITURGIQUE

7.—La langue propre de l'Eglise romaine est la langue latine. Il est donc défendu dans les solennelles fonctions liturgiques de chanter quoi que ce soit en langue vulgaire, et surtout les parties variables ou communes de la messe et de l'office.

8.—Pour toutes les fonctions liturgiques, les textes à mettre en musique et l'ordre dans lequel ils doivent être disposés sont déterminés. Il n'est pas permis d'intervertir cet ordre, ni de remplacer par d'autres les textes indiqués, ni de les omettre en tout ou en partie, à moins toutefois que les rubriques liturgiques ne permettent de suppléer avec l'orgue quelques versets du texte, pendant que ceux-ci sont simplement récités au chœur. Il est seulement permis, selon la coutume de l'Eglise romaine, de chanter un motet au Saint Sacrement après le *Benedictus* de la messe solennelle. De même, après le chant de l'offertoire, on peut exécuter, pendant le temps qui demeure, un court motet sur des paroles approuvées par l'Eglise.

9.—Le texte liturgique doit être chanté tel qu'il se trouve dans les livres, sans altération ou déplacement des paroles, sans répétitions indues, sans suppressions de syllabes, et toujours de façon à être compris des fidèles qui écoutent.

IV.—FORME EXTÉRIEURE DES COMPOSITIONS SACRÉES

10.—Les diverses parties de la messe et de l'Office doivent conserver, même dans le chant, cet esprit et cette forme que leur a

donnés la tradition ecclésiastique et qui se trouvent fort bien rendus dans le chant grégorien. C'est donc sur un mode différent que doivent être composés un *introït*, un *graduel*, une *antienne*, une *hymne*, un *Gloria in excelsis*, etc.

11.—Spécialement que l'on observe les règles suivantes :

a) Les *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, etc., de la messe, doivent garder l'unité de composition qui caractérise leur texte. Il n'est donc pas permis de les composer en morceaux séparés, en sorte que chacun de ces morceaux forme une composition musicale complète, qui puisse être détachée du reste ou être remplacée par un autre.

b) A l'office des vêpres, on doit ordinairement suivre la règle du Cérémonial des Evêques qui prescrit le chant grégorien pour la psalmodie et permet la musique figurée pour les versets du *Gloria Patri* et pour l'hymne.

Il sera néanmoins permis dans les plus grandes solennités d'alterner le chant grégorien du chœur avec les faux bourdons ou avec des versets de même sorte convenablement composés.

Il pourra être aussi concédé quelquefois que les psaumes soient entièrement exécutés en musique, pourvu que, dans ces compositions, soit respectée la forme particulière de la psalmodie ; c'est-à-dire pourvu que les chanteurs paraissent psalmodier entre eux, ou sur de nouveaux motifs, ou sur des motifs tirés du chant grégorien, ou bien imités de celui-ci.

Quant aux psaumes qu'on pourrait appeler de *concert*, ils demeurent pour toujours exclus et prohibés.

c) Dans les hymnes de l'Eglise, que la forme traditionnelle soit conservée. D'où il suit qu'il n'est pas permis de disposer, par exemple, le *Tantum ergo* de telle façon que la première strophe forme une romance, une cavatine, un *adagio*, et le *Genitori* un *allegro*.

d) Les antiennes des Vêpres doivent être exécutées d'ordinaire avec la mélodie grégorienne qui leur est propre. Si cependant, en quelques cas particulier, elles étaient chantées en musique, elles ne devraient jamais revêtir la forme d'une mélodie de concert, ni l'ampleur d'un motet ou d'une cantate.

V.—LES CHANTRES

12.—En outre des mélodies réservées au célébrant à l'autel et à ses ministres et qui doivent toujours et uniquement être exécutées en chant grégorien sans aucun accompagnement d'orgue,

tout le reste du chant liturgique revient au chœur des lévites ; d'où il faut conclure que les chantres des églises, même séculiers, tiennent le rôle du chœur ecclésiastique. Par conséquent, les chants qu'ils exécutent doivent, au moins dans leur majeure partie, conserver le caractère de chant de chœur.

Nous ne voulons pas dire que la voix seule doit être absolument bannie ; mais elle ne doit pas prédominer dans les offices, de telle façon que la plus grande partie du texte liturgique soit exécutée de la sorte ; elle doit plutôt conserver le caractère de simple avertissement mélodique et être intimement liée à la partie du chant que le chœur exécute.

13.—Du même principe, il suit que les chantres ont dans l'église une véritable charge liturgique ; par conséquent, les femmes étant incapables de remplir semblable mission, ne peuvent être admises à faire partie du chœur ou de la chapelle musicale. Si donc l'on veut exécuter des parties de soprano ou de contralto, on devra les confier à des enfants, selon le très antique usage de l'Eglise.

14.—Enfin, que l'on n'admette à faire partie de la chapelle de l'église que des hommes d'une piété et d'une honnêteté reconnues et qui, par leur tenue modeste et religieuse pendant les offices liturgiques, se montrent dignes du rôle saint qu'ils remplissent. Il serait très convenable que les chantres, dans l'exercice de leurs fonctions à l'église, soient revêtus de l'habit ecclésiastique et du surplis ; il faut également, s'ils se trouvent dans des tribunes trop exposées aux regards du public, qu'ils soient protégés par des grilles.

VI.—L'ORGUE ET LES INSTRUMENTS

15.—Bien que la musique propre de l'Eglise soit la musique purement vocale, néanmoins la musique avec accompagnement d'orgue est encore autorisée. En certains cas particuliers, dans de sages limites et avec les précautions convenables, on pourra admettre également d'autres instruments, mais jamais sans une permission spéciale de l'Ordinaire, suivant que le prescrit le Cérémonial des Evêques.

16.—Le chant devant toujours dominer, l'orgue et les instruments le doivent soutenir, mais non l'écraser.

17.—Il n'est pas permis de faite précéder le chant de longs préludes ou de l'interrompre par de longs morceaux d'intermède.

18.—Le jeu de l'orgue, dans l'accompagnement du chant, les préludes, intermèdes et autres morceaux semblables, doit non seulement convenir à la nature de cet instrument, mais encore participer à toutes les conditions de la vraie musique sacrée, que Nous avons énumérées plus haut.

19.—Il est interdit d'employer dans l'église le piano et également les instruments bruyants ou frivoles : tambour, grosse caisse, cymbales, clochettes, etc.

20.—Il est rigoureusement interdit aux Sociétés dites musicales de jouer dans l'église. Seulement, en quelque cas spécial et du consentement de l'Ordinaire, il sera permis d'admettre un nombre limité, judicieusement choisi et proportionné à la grandeur de l'édifice, d'instruments à vent, pourvu que la musique à exécuter et son accompagnement soient écrits en un style grave, convenable et tel en tous points que le demande l'orgue.

21.—Dans les processions hors de l'église, les fanfares peuvent être autorisées par l'Ordinaire, pourvu qu'en aucune façon elles n'exécutent des morceaux profanes. Il serait à désirer en pareilles occasions que le concert musical se réduisit à l'accompagnement de quelques cantiques spirituels en latin ou en langue vulgaire, exécutés par les chantres ou les pieuses associations qui prennent part à la procession.

VII.—ÉTENDUE DE LA MUSIQUE LITURGIQUE

22.—Il n'est pas permis, sous prétextes de chant ou musique, de faire attendre le prêtre à l'autel, plus que ne le comporte la cérémonie liturgique. Suivant les prescriptions ecclésiastiques, le *Sanctus* de la messe doit être achevé avant l'élévation et, sur ce point, le célébrant doit aussi avoir égard aux chantres. Le *Gloria* et le *Credo*, selon la tradition grégorienne, doivent être relativement brefs.

23.—En général, il faut condamner comme un abus très grave le fait que, dans les fonctions ecclésiastiques, la liturgie semble être reléguée au second plan et comme mise au service de la musique, alors que celle-ci est simplement une partie de la liturgie et son humble servante.

VIII.—MOYENS PRINCIPAUX

24.—Pour la fidèle observance des règles précédentes, les évêques, s'ils ne l'ont déjà fait, établiront dans leur diocèse une Commission spéciale de personnes vraiment compétentes en ma-

tière de musique sacrée, à laquelle, en la manière qu'ils jugeront convenir, ils confieront la charge de veiller sur la musique exécutée dans leurs églises. Qu'ils ne se contentent pas seulement de prendre soin que la musique exécutée soit bonne en elle-même, mais qu'elle réponde aussi à l'habileté des chantres et soit toujours bien exécutée.

25.—Dans les séminaires et les instituts ecclésiastiques, selon les prescriptions du Concile de Trente, tous doivent s'adonner avec une empressée sollicitude à l'étude du chant grégorien traditionnel, et les supérieurs doivent, en ce point, encourager et louer vivement les jeunes gens qui leur sont soumis. De même, partout où cela est possible, que l'on établisse parmi les clercs une *Schola cantorum* pour l'exécution de la polyphonie sacrée et de la bonne musique liturgique.

26.—Dans les leçons habituelles de liturgie, de morale, de droit canonique, données aux étudiants de théologie, que les professeurs n'omettent pas de toucher aux points qui, plus particulièrement, concernent les principes et les lois de la musique sacrée ; qu'ils s'efforcent de compléter cet exposé par quelques détails spéciaux sur l'esthétique de l'art sacré ; que les clercs ne quittent pas le séminaire dépourvus de toutes ces notions, nécessaires cependant à la parfaite culture ecclésiastique.

27.—Que l'on ait soin de rétablir, au moins dans les églises principales, les anciennes *Scholæ cantorum*, comme on l'a déjà fait avec grand succès en nombre de lieux. Il n'est pas difficile au clergé zélé d'établir de telles *Scholæ*, même dans les églises secondaires et de village ; il trouve même en elles un moyen aisé de rassembler autour de lui les enfants et les adultes, pour leur profit et l'édification du peuple.

28.—Que l'on s'ingénie à soutenir et promouvoir par les meilleurs moyens les écoles supérieures de musique sacrée partout où elles existent déjà, et à les fonder là où il ne s'en trouve pas encore. Il est en effet très important que l'Eglise pourvoie elle-même à ce que ses maîtres de chapelle, organistes et chantres, soient instruits conformément aux vrais principes de l'art sacré.

IX.—CONCLUSION.

29.—En terminant, Nous recommandons aux maîtres de chapelle, aux chantres, aux membres du clergé, aux supérieurs des séminaires, des instituts ecclésiastiques et des communautés reli-

gieuses, aux curés et recteurs des églises, aux chanoines des collégiales et des cathédrales, et surtout aux Ordinaires diocésains, de favoriser avec tout leur zèle ces sages réformes, désirées depuis longtemps et demandées unanimement par tous, afin que ne soit pas méconnue l'autorité même de l'Eglise qui les a établies à diverses reprises et qui, aujourd'hui, les rappelle une nouvelle fois.

Donné en Notre palais apostolique du Vatican, au jour de la vierge et martyre sainte Cécile, 22 novembre 1903, l'année première de Notre Pontificat."

PIE X, PAPE.

Musulmans et chrétiens

A une séance de la cour d'assise, à Montpellier, on jugeait une centaine d'Arabes qui s'étaient révoltés, à Marguerites, contre l'autorité.

C'était le soir. Les dernières lueurs du jour s'étendaient déjà sur cette très imposante assemblée.

Et pendant les longues plaidoiries des avocats, je fus très étonné, à un moment, de voir un çertain nombre d'accusés sortir furtivement de leurs burnous un morceau de pain, qu'ils mangeaient avec avidité.

Je m'informai de cela, et l'on me répondit que c'était l'époque de leur jeûne annuel.

Tout le jour, ils devaient rester à jeun, ne pouvant prendre la moindre nourriture que le soir venu, quand la première étoile brillaît au ciel !

Et je comparais leur conduite à la nôtre !

Malgré leur captivité, ils observent rigoureusement leur loi du jeûne !

Et nous, qui prétextons la moindre fatigue, le plus léger motif, pour nous dispenser d'un jeûne bien plus facile !

H. VEZIAN.

Somme des Grandeurs de Marie.

SES MYSTÈRES, SES EXCELLENCES, SON CULTE.

Dans son Introduction aux *Gloires de Marie*, saint Alphonse de Liguori dit à son lecteur : "Si jamais quelqu'un vous dit que j'aurais pu m'épargner la fatigue d'écrire ce livre, attendu qu'il existe tant d'ouvrages doctes et renommés sur le même sujet, répondez-lui, je vous prie, avec l'abbé Francone, dans la Bibliothèque des Pères, que la louange de Marie est une fontaine si abondante que plus elle s'écoule, plus elle se remplit, et que plus elle se remplit, plus elle s'écoule." Ce qui revient à dire que cette bienheureuse Vierge est si auguste, si sublime, que plus on la loue, plus il reste à la louer."

En plusieurs endroits de ses œuvres, le saint revient sur l'utilité de cette prédication. Il dit que l'Eglise y invite les prédicateurs, puisqu'elle recourt souvent à Marie dans sa liturgie ; qu'elle a établi un grand nombre de fêtes en son honneur dans le cours de l'année liturgique, et qu'elle attache de nombreuses indulgences aux pratiques de dévotion en l'honneur de la Mère de Dieu.

Dans sa première lettre à ses religieux sur la *vraie manière de prêcher avec la simplicité évangélique*, il dit : "Je vous prie aussi de recommander souvent à votre auditoire la dévotion envers la Sainte Vierge, parce que c'est par son canal que nous arrivent toutes les grâces ; faites qu'à la fin de votre sermon le peuple ait recours à cette bonne mère pour obtenir d'elle quelque grâce particulièrement importante, tel que le pardon des péchés, le don de la persévérance et l'amour que nous devons porter à Jésus-Christ."

Lorsque saint Alphonse écrivait, l'Eglise n'avait pas encore les solennités publiques des mois de Marie et du Rosaire. Ces deux institutions n'en démontrent que mieux l'utilité d'un recueil renfermant tout ce que les SS. Pères, les Docteurs, les Théologiens, les Ascétiques et les grands Orateurs de tous les siècles ont dit de mieux sur les mystères, les privilèges, les gloires et les grandeurs de la Sainte Vierge, ainsi que sur la dévotion envers cette divine Mère.

PREMIÈRE PARTIE.

Marie dans la pensée de Dieu et dans l'Ancien Testament.

LIVRE Ier. *Marie dans la pensée de Dieu. Sa prédestination, sa rédemption, et sa préservation du péché originel.*

CHAPITRE Ier. Marie prédestinée avant toute créature.

Dieu a prédestiné Marie.—Dieu et les mondes possibles.—Jésus-Christ, le premier des prédestinés.—Marie, la première des prédestinés après Jésus.

C. II. Ordre des décrets divins dans la prédestination de Marie.

Marie prédestinée de Dieu premièrement pour être mère du Rédempteur.—Marie prédestinée à la maternité divine avant de l'être à la plénitude de la grâce.—Marie prédestinée gratuitement.—Marie prédestinée après la prévision des mérites de Jésus-Christ.—Marie prédestinée à la maternité divine parce qu'Adam a péché.—Le péché d'Adam nécessaire pour l'existence même de Marie.

C. III. La prédestination de Marie dans ses effets.

La prédestination de Marie et les trois Personnes de la Sainte Trinité.—La prédestination de Marie, cause de la prédestination des élus en général.—La prédestination de Marie, cause de celle de chacun des élus en particulier.—La prédestination de Marie, cause de sa vie humble sur la terre.—Autres effets de la prédestination de Marie.

C. IV. Rédemption de Marie.

Profondeur et universalité de la déchéance originelle.—Existence du péché originel.—Nature du péché originel.—Conséquences du péché originel.—Possibilité de la rédemption.—Comment le péché originel est effacé.—Marie véritablement rachetée par les mérites de Jésus-Christ.—Marie rachetée non seulement des péchés actuels, mais du péché originel.—Tous les dons accordés à Marie se rapportent à la Rédemption et en découlent.—Excellence de la rédemption de Marie.

C. V. Impeccabilité de Marie, première preuve de sa préservation du péché originel.

Dieu a possédé Marie dès le principe et sans interruption et sans danger de la perdre.—Le péché originel plus indigne de Marie que le péché véniel.—L'honneur ou le déshonneur des parents rejaillit sur les enfants.—Affinité étroite entre le fils et la

mère.—Le corps de Marie n'eût pas été une demeure digne de Jésus, si son âme avait été soumise au péché.—L'Ecriture annonçait que Marie serait toute belle et sans tache.

C. VI. La perpétuelle virginité de Marie, second argument en faveur de son Immaculée Conception.

La virginité de l'âme non moins nécessaire à la Mère de Dieu que celle du corps.—Autres motifs en faveur de la virginité de l'âme de Marie.

C. VII. L'exemption de la plupart des suites du péché originel, troisième argument en faveur de l'Immaculée Conception de Marie.

Servitudes découlant du péché originel.—Première servitude, la concupiscence.—Seconde servitude, les douleurs de la maternité.—Troisième servitude, la corruption de la chair.—Quatrième servitude, la soumission de la femme à la puissance de l'homme.

C. VIII. Relations de Marie avec les trois Personnes divines, quatrième argument en faveur de l'Immaculée Conception.

Marie, fille du Père éternel.—Marie, mère du Fils.—Marie, véritable épouse du Saint-Esprit.

C. IX. Royauté de Marie, cinquième argument en faveur de l'Immaculée Conception.

Cause et étendue de la royauté de Marie.—Royauté de Marie sur les êtres sans raison.—Royauté de Marie sur les hommes.—Royauté de Marie sur les anges.

C. X. L'Immaculée Conception figurée dans l'Ancien Testament, sixième argument en faveur de ce mystère.

La connaissance des mystères de Marie développée progressivement.—Quelques figures de l'Immaculée Conception, le monde et le paradis de délices.—Autres figures, Eve et l'arche de Noé.—Le buisson ardent.—L'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le trône de Salomon, la nuée d'Elie, la colonne de feu.

C. XI. L'Immaculée Conception annoncée par les prophètes, septième argument en faveur de ce mystère.

Observation générale sur les preuves tirées de la Sainte Ecriture.—Paroles du Psalmiste.—Paroles d'Isaïe.—Autres paroles du Psalmiste.

C. XII. L'Immaculée Conception dans le Nouveau Testament, huitième argument en faveur de ce mystère.

La Salutation angélique : *Ave.—Gratia plena.—Dominus tecum.—Benedicta tu in mulieribus.—Invenisti gratiam apud*

Deum.—Autres textes : *Beatus venter qui te portavit,—Et ubera quæ suxisti.—Quinimo beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.—Signum magnum apparuit in cœlo.*

C. XIII et XIV. L'enseignement des Pères, neuvième argument en faveur de l'Immaculée Conception.

C. XV. Résumé de la doctrine de l'Immaculée Conception.

Enseignements de la raison.– Enseignements de la foi.—Définition du dogme de l'Immaculée Conception.

LIVRE II. *Marie, dans l'Ancien Testament.*

Développements ayant pour base la *Biblia Mariana* du B. Albert le Grand dont les indications sommaires ont été développées par les témoignages les plus véritables empruntés à l'antiquité chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE.

Marie pendant sa vie mortelle.

LIVRE Ier. *Marie avant l'Incarnation du Verbe.*

C. Ier. Origine de Marie.

Sa généalogie.—Saint Joachim et sainte Anne.– Condition de Joachim et d'Anne.—Leurs vertus. Culte qui leur est rendu.

C. II. Marie avant sa nativité.

Stérilité des parents de Marie.—Conception de Marie annoncée par un ange.—Conception miraculeuse de Marie.—Plénitude des grâce et vertus infuses de Marie, dès le moment de sa conception.—Confirmation en grâce.—Usage de la raison et grâce actuelle.—Ange gardien de Marie.

C. III. Nativité de Marie.

Lieu et époque de la nativité de Marie.—Miracles qui ont accompagné la nativité de Marie.—La nativité de Marie, cause universelle de joie.—Nom sacré de Marie, son origine, son excellence.—Nom sacré de Marie, ses diverses significations.

C. IV. Présentation de Marie au temple.

Marie jusqu'à l'âge de trois ans.—Marie présentée au temple.—Causes de la présentation de Marie.—Circonstances principales de la présentation de Marie.

C. V. Séjour de Marie dans le temple.

Marie admise à demeurer dans le temple.—Vie de Marie dans le temple.

C. VI. Vœu de virginité de Marie.

Marie a fait vœu de virginité.—Le vœu de virginité de Marie a précédé l'Annonciation.—Age de Marie lorsqu'elle fit le vœu de virginité.—Marie fit la première le vœu de virginité.—Qualité du vœu de Marie.

C. VII. Mariage de la très sainte Vierge avec saint Joseph.

Fiançailles de Marie et de Joseph.—Beauté extérieure de Marie et de Joseph.—Ages de Marie et de Joseph à l'époque de leurs fiançailles.—Comment saint Joseph est choisi de préférence à tout autre pour être l'époux de Marie —Convenance et nécessité du mariage de Marie et de Joseph.—Le mariage de Marie avec Joseph fut un mariage véritable.

C. VIII. Saint Joseph époux de la bienheureuse vierge Marie.

Vertus de S. Joseph.—Virginité de S. Joseph.—Vœu de virginité fait par S. Joseph.—St. Joseph comparé aux autres saints Culte rendu à St. Joseph.

LIVRE II. *Marie pendant la vie mortelle de Jésus.*

C. Ier. Annonciation et Incarnation du Fils de Dieu.

Récit évangélique.—Le consentement de Marie.—L'ange Gabriel chargé du message.—Circonstances de l'apparition de l'Ange.—Salutation de l'Ange : *Ave, gratia plena.—Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.*—Le trouble de Marie.—Le message de l'Ange.—L'Incarnation du Verbe.

C. II. Visitation.

Pourquoi Marie va visiter Elizabeth.—Voyage de Marie.—Rencontre de Marie et d'Elisabeth.—Séjour de Marie auprès d'Elisabeth.—Retour de Marie à Nazareth.

C. III. Attente du divin enfantement.

Marie et son trésor.—Anxiété de Joseph.—Joseph rassuré par l'Ange.

C. IV. La nativité du Sauveur.

Le Messie attendu et annoncé par des prodiges.—Edit de César Auguste et voyage à Bethléem.—Naissance du divin enfant.—Marie mère de Dieu.—La Vierge mère.

....

Prière de Pie X à l'Immaculée.

Vierge très sainte, qui avez plu au Seigneur et êtes devenue sa Mère, Vierge Immaculée dans votre corps, dans votre âme, dans votre foi et dans votre amour, en ce solennel jubilé de la promulgation du dogme qui vous proclama, devant l'univers entier, conçue sans péché, regardez avec bienveillance les malheureux qui implorent votre puissante protection.

Le serpent infernal, contre lequel fut jetée la première malédiction, continue, hélas ! à combattre et à tenter les pauvres fils d'Eve. Ah ! vous, ô notre Mère bénie, notre Reine et notre Avocate, vous qui avez écrasé la tête de l'ennemi dès le premier instant de votre conception, accueillez nos prières, et,—nous vous en conjurons, unis à vous en un seul cœur,—présentez-les devant le trône de Dieu, afin que nous ne nous laissions jamais prendre aux embûches qui nous sont tendues, mais que nous arrivions tous au salut, et qu'au milieu de tant de périls, l'Eglise et la société chrétienne chantent encore une fois l'hymne de la délivrance; de la victoire et de la paix. Ainsi soit-il ! 300 *j. d'indul.*

Les Ecoles en Angleterre.

Pendant que les gouvernants de France, s'acharnent à supprimer ce qui reste de la liberté de l'enseignement en France, l'Angleterre confirme cette liberté par une nouvelle organisation de l'instruction primaire. Le parlement anglais s'est inspiré de ce principe que quiconque, avec les garanties voulues de science et de moralité instruit et élève un certain nombre d'enfants, rend un service au pays et doit, par conséquent, être aidé par une subvention publique. D'après les déclarations de M. Balfour, l'école n'est pas regardée chez nos voisins d'Outre-Manche comme un prolongement de la famille, et la famille doit y trouver autant de liberté qu'elle en aurait chez elle. Toutes les minorités, toutes les sectes religieuses peuvent avoir leurs écoles. On ne leur marchande pas leurs conditions d'existence en leur demandant le mépris ou l'abandon des croyances qui ne relèvent à aucun degré de la compétence de l'autorité laïque.

Heureux Anglais ! Qui comprennent la liberté et ne la confondent pas avec la tyrannie.

LE PROPAGATEUR

VOL. I. MAI 1904. No. 5.

Chronique mensuelle

SOMMAIRE : Errata.—Le beau printemps.--Pie X, sa fermeté.—La visite de Loubet à Rome.--Le discours du Pape sur les choses de France.—L'encyclique "Jucunda sane."—L'accord anglo-français.—"Tout par Marie," édité par l'abbé Lavallée.—Le projet de M. Sauvé et la Saint Jean-Baptiste.—M. J. C. Chapais et l'agriculture.—Nos défunts.

Tout a été dit sur les dangers de la presse. J'estime en vérité que les avantages qu'elle procure à l'humanité sont devenus indispensables de nos jours. Qui donc se priverait de son journal?

Mais c'est vrai aussi que la presse comme tous les puissants du monde peut devenir terrible parfois. Et, sans parler des pires calamités qu'elle répand souvent chez le pauvre monde, je lui en veux un peu—à elle, mais surtout au prote,—pour les tours pendables qu'elle peut jouer au trop facile chroniqueur qui n'exige pas par un contrat. . . . qu'on lui passe les *épreuves* de son manuscrit avant d'imprimer.

Ainsi, dans ma chronique dernière, alors que je saluais la nomination à la cure de St-Louis de France (Montréal) de M. l'abbé Gustave Bourassa, ne m'a-t-on pas fait dire qu'il s'appelait *Eustache* ! Encore celle-là pourrait passer peut-être. Mais, plus loin, on me fait écrire que Buies fut l'ami du *frère* de Madeleine (de la Patrie) tandis qu'il s'agissait de son *père*, et puis mon manuscrit portait que le grand chroniqueur "aima passionnément *le beau*" et le prote imprime "*le bien*", ce qui n'est pas la même chose du tout. Il y a là une nuance que je ne puis pas ne pas signaler.

Après cela, on m'écrit que la correction des épreuves a été faite avec grand soin. Je l'admets volontiers, en notant pourtant que certaines *coquilles* ne peuvent être *extirpées* d'un article que par l'auteur lui-même.

C'est en mai, l'an dernier, que nous avions la visite de Théodore Botrel et de sa *douce*. Je l'entends encore : "Terre du Ca-

nada ! salut. Vers toi je viens . . . " Je lui emprunterais volontiers son verbe et son allure pour saluer le printemps qui nous arrive. Il est si beau le printemps sur la terre du Canada ! Je me surprends à songer souvent que nous ne connaissons pas assez notre pays et que nous ne chantons pas assez les beautés très réelles de notre climat. Hardi ! Les poëtes, décrochez la lyre et chantez. Chantez notre climat printannier, si plein de sêve et de vigueur, comme aussi de métamorphoses et de variations rapides. Il est digne d'avoir ses Lamartine ou ses Crémazie.

Cependant les évènements se déroulent et la trame de l'histoire se tisse.

Le Pape, que l'Eglise s'est donné au mois d'Août dernier, ne demeure pas inactif. La presse jaune ou intéressée avait voulu nous en faire une espèce d'ermite, un pape *pieux*, disait-on, par opposition à pape *politique* qu'aurait été Léon XIII. Comme si, en vérité, les papes ne devaient pas tous, chacun dans sa nature propre, être des hommes de piété et des hommes de gouvernement ! Pie X prie sans doute et beaucoup. Mais il agit aussi et avec une énergie et une décision que les diplomates de carrière vont finir par redouter.

On a dit mille choses au sujet de la visite du Président Loubet à Rome. "Verrait-il le Pape ? Au moins, son ministre des affaires étrangères verrait-il le cardinal Merry del Val ?" D'après une information, que je crois assez sûre, la diplomatie française et l'italienne aussi ont tenté de faire accepter les *faits accomplis*, en France ou en Italie, contre la religion. (1) On s'est tout bonnement lutté à la tenacité de ce pape *pieux*, mais *ferme*, mais *savant*, qui proclame, entre autres choses, qu'il n'y a pas de prescription contre le droit naturel de la liberté.

Il ne veut pas recevoir la France officielle, parce qu'elle est impie et sectaire. MM. les diplomates en ont été pour leurs frais. Deo gratias !

D'ailleurs, à l'occasion de sa fête patronale—la Saint Joseph—Sa Sainteté, répondant aux hommages du Sacré Collège, avait in-

(1) On aurait voulu que Loubet fit *en passant*, lors de sa visite officielle au roi Victor Emmanuel, une visite au Vatican. Cela est inadmissible de la part du chef d'un pays catholique.

E. J. A.

sisté récemment avec un accent de particulière fermeté sur les *douloureux évènements* de France :

"Or, il faut l'avouer, a dit Pie X, pendant que nous étions grandement réjoui par les démonstrations continuelles de piété et d'attachement qui nous viennent de ce peuple catholique (la France), nous avons été profondément attristé par les mesures adoptées et les autres qu'on est en train d'adopter dans les sphères législatives contre les congrégations religieuses, qui formèrent en ce pays, par d'admirables œuvres de charité et d'éducation la gloire de leur patrie tout autant que celle de l'Eglise."

Il y a dans ces paroles tombées du Vatican l'allusion directe aux *deux Frances*, celle qu'il convient de plaindre et de blâmer et celle qu'il nous est loisible et si cher d'aimer toujours. C'est celle-ci, la vraie France, qui fut la mère première de notre Canada. Puisse Dieu la sauver des malheurs que *l'autre* lui mérite et lui prépare !

Le Saint Père vient d'adresser au monde catholique, à propos de treizième centenaire de St-Grégoire le Grand, l'Encyclique "Jucunda sane." S'inspirant des renseignements de ce pape Grand, à qui l'on doit entre autres choses la conversion des Anglais, ces *Angli* dont il voulut faire des *Angeli*, Pie X proclame la nécessité où nous sommes de recourir à l'Eglise, non seulement pour obtenir le salut éternel mais encore pour obtenir la paix et la prospérité sur cette terre.

La grande erreur de nos temps, c'est la négation au nom d'une fausse science de tout surnaturel, le salut ne peut venir que du Christ : et pour cela, enseigne Pie X, il faut d'abord prier puis instruire. Il faut prêcher la folie de la croix. Pour cela enfin, il faut à l'Eglise des prêtres pieux.

L'action du Saint Père Pie X se continuera. Son premier mot, on s'en souvient, contenait un programme : Tout restaurer dans le Christ et par le Christ.

Le Président Loubet donc est allé à Rome et il n'a pas été admis au Vatican. Quelle déchéance pour la fille aînée de l'Eglise ! D'autre part les diplomates français et anglais, après *l'entente cordiale* en sont venus à un *accord* sur les questions de Terre-neuve, de l'Egypte, du Maroc, du Siam et de Madagascar.

C'est un évènement dont nous avons lieu de nous réjouir au Canada. Sujets anglais mais toujours fils de France, nous ne saurions ne pas saluer avec bonheur le nouvel *accord* entre les deux *mères-patries*. Si l'éloignement du Vatican nous attriste, le rapprochement avec Londres ne nous laisse pas indifférents.

C'est Lord Lansdowne, notre ancien gouverneur, qui a négocié avec la France.

Au Canada, pour ne plus parler du monde politique, j'ai noté plusieurs faits intéressants.

Nous sommes dans l'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Or, comme pour rendre un hommage tout spécial à l'Immaculée Vierge, au nom de notre pays, M. l'abbé F. H. Lavallée, du diocèse de Sherbrooke, vient d'éditer avec *l'Imprimatur* de son évêque, un superbe volume, magnifiquement illustré, de plus de six cents pages, qui contient les "Gloires de Marie," de St-Alphonse de Liguori, et le "Traité de la Vraie Dévotion" du Bienheureux Grignon de Montfort.

Dans son très court avant-propos, le pieux éditeur écrit : "L'admirable ouvrage de St-Alphonse de Liguori, par sa solidité et sa simplicité, prépare à l'intelligence du *Traité* qui, par son caractère inspiré et surnaturel déconcerte aux premières lectures."

J'avoue que ces lignes me font plaisir tout particulièrement. Je suis de ceux hélas ! qui ne comprennent pas toujours les effusions mystiques du Bienheureux. Je sais qu'il aima beaucoup Marie et la servit admirablement ; mais pour ce qui est de la doctrine théologique de la mariologie, j'incline vers Saint Alphonse le grand Docteur de la morale.

Mon estimé confrère, M. Lavallée, ne m'en voudra pas, je suis sûr, de ma franchise. Il me permettra d'ajouter, dut sa modestie en souffrir un peu, que son zèle à publier partout et à répandre à profusion le culte de Marie est vraiment admirable. Bien des gens se demandent si à côté du *Secret* de Marie n'a pas germé un autre *secret*? Celui, veux-je dire, qui permet au pieux confrère de poursuivre son œuvre de diffusion en dépit de toutes les prévisions humaines.

En tout cas, "Tout par Marie" est un volume de fort belle allure qui serait à sa place dans n'importe quelle bibliothèque catholique et française.

Il faut savoir gré à l'entreprenant éditeur du zèle qu'il déploie et des soucis qu'il se donne.

De la Vierge Marie à St-Jean-Baptiste, le patron de notre race, la transition se fait toute seule.

Monsieur Arthur Sauvé, un des rédacteurs à la Patrie, a publié, vers la mi-Avril, un article original, où, après avoir enchassé quelques fortes paroles de plusieurs de nos hommes publics : Monk, Chapais, Mercier, Chapleau, Poirier, Cartier, Tarte, Chicoyne, Gouin....comme aussi bon nombre de vers patriotiques dûs à Crémazie ou à Routhier, (tout cela dans un fouillis un peu à la diable qui me faisait penser au vers célèbre : " chez elle un beau désordre est un effet de l'art "), il propose de chômer la Saint Jean-Baptiste dans chacune de nos paroisses, toujours le 24 Juin ! C'est une belle idée. M. le Journaliste voudrait aussi que la distribution des prix dans toutes les écoles se fit à cette occasion. La fête nationale ainsi célébrée cimenterait davantage l'union des fils de la même race.

Cette idée, je le crois, fera son chemin.

Pourtant elle sera, il me semble, sur plus d'un point de pratique malaisée.

Je sais des comtés, par exemple, où l'on se réunit, vers la fin Juin, dans l'une des paroisses—A tour de rôle chaque paroisse a son année. C'est encore un beau moyen de raviver le patriotisme.

Pour ce qui est des écoliers, beaucoup aiment mieux être déjà en vacances au 24 Juin ! Mais cela n'empêche pas qu'on puisse les réunir ce jour-là et peut-être réserver aussi pour cette réunion la partie la plus solennelle de la distribution des prix : les couronnes et prix d'honneur, par exemple.

Ce qui me plait dans l'ensemble du projet de M. Sauvé c'est l'idée de pousser la célébration de la fête nationale. Ceci, c'est excellent. Le patriotisme est sûrement un stimulant au bien et à la dignité de la vie.

Un sujet bien patriotique en notre pays c'est celui de l'Agriculture. J'eus l'occasion d'entendre, l'autre soir, M. J. C. Chapais, le populaire et distingué conférencier que toute la Province a eu déjà la bonne fortune d'entendre.

Ce soir-là, M. Chapais parlait à des écoliers. Il sut leur présenter des développements, que comportait d'ailleurs admirable-

ment son sujet, qui étaient bien propres à faire aimer aux jeunes gens, qui seront demain des conducteurs de peuple, la noble profession de la vie des champs.

Avec tout un luxe de rapprochements saisissants et de réflexions fort heureuses il fit voir comment les sciences et les lettres s'harmonisent aux choses de l'agriculture : la botanique, la géologie, la minéralogie, la chimie, la physique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et puis la rhétorique et la philosophie... Au dire de M. le conférencier, et il prouvait ses avancés, tout sert et rélève la vie de l'homme des champs. Et en même temps, dans cet air pur et sur ce terrain pratique, toutes les sciences vous prennent une envolée poêtique et tout ensemble un caractère d'utilité....qu'on est étonné et charmé de trouver si réels et si admirables.

M. Chapais a une façon tout aimable de prêcher la vérité qu'il aime. Son amour de la terre s'idéalise de patriotisme parce qne, sans doute, son patriotisme s'ancre au cœur même du sol de la patrie canadienne.

Hélas ! la dernière page de ma chronique est toujours une page noire. Pendant que les évènements se précipitent et que les saisons se succèdent, la mort ne reste pas inactive.

Ce mois-ci, elle a frappé encore, la cruelle ! C'est d'abord l'abbé Ch. LaRocque, le nouveau Visiteur des Ecoles Catholiques de Montréal, dont précisément je notais les belles paroles sur l'œuvre scolaire dans ma chronique dernière, qui est parti pour un monde meilleur.

C'est ensuite M. le Grand Vicaire McAuley, ancien curé de Coaticook, ce vénérable prêtre à l'esprit si fin et à l'humeur si enjouée, qui a dû nous quitter aussi.

C'est encore M. l'abbé J. O. Gadoury, curé de Salem, un vaillant champion des idées françaises et des œuvres catholiques aux Etats-Unis, qui a été frappé si vite.

C'est enfin le jeune abbé Beaudet, du diocèse de Québec....et peut-être la liste n'est-elle pas close, car j'en puis oublier.

A tous ces vénérés confrères puisse la Justice de Dieu être clémente. La responsabilité de celui qui parle à Dieu sur terre au nom des hommes pour ensuite parler aux hommes au nom de Dieu, est si lourde et si redoutable.

Lecteurs, mes frères, priez pour eux.

3 Mai 1904. L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

Affection et dévouement d'un curé pour sa paroisse

Dès qu'un prêtre prend possession d'une paroissse, il contracte avec elle une alliance spirituelle qui l'unit par des liens intimes et sacrés. Voilà ce que nous ne pouvons trop redire. Il doit se dévouer à elle d'esprit et de cœur, et s'identifier aussi complètement que possible avec elle.

Il est en réalité, père de la famille spirituelle adoptée par lui ; les intérêts des paroissiens deviennent les siens, leurs joies ses joies, leurs douleurs ses douleurs, leurs misères ses misères. Tout ce qu'il a d'argent dans sa bourse, de temps libre dans sa vie, de force dans son corps, de capacité dans son esprit, d'amour dans son cœur, il doit le leur consacrer et leur prodiguer. La tendresse pastorale l'oblige à s'immoler pour eux tout entier, corps et âme. C'est pour lui un devoir de les protéger et de les défendre au péril de sa fortune, de sa santé, et de sa vie même : ils sont tous pour lui, son bien, son bonheur et sa gloire.

Voilà la vraie grandeur du prêtre pasteur d'âme. S'enterrer vivant dans un hameau obscur et oublié, pour le civiliser par l'Évangile ; consentir à y vivre jusqu'à la mort, pauvrement rétribué ; bannir de son cœur toute idée de changement, tout désir d'un poste plus élevé, tout projet de s'éloigner un jour ; s'y dévouer de toutes ses forces, sans viser à des rétributions d'ordre temporel ; oui, voilà la vraie grandeur du pasteur devant Dieu, et c'est à celle-là que nous devons aspirer de toute l'ardeur de notre âme.

C'est aussi le moyen d'acquérir une précieuse influence, et de faire beaucoup de bien. Le noble dévouement par lequel un curé se donne à sa paroisse sans partage, sans mesure et sans fin, est la qualité que le peuple aime le plus à trouver dans un pasteur. Une fois qu'il sera convaincu de son vif et sincère attachement, il acquittera envers lui la dette de la reconnaissance, en lui rendant amour pour amour.

Un curé chéri et vénéré fait facilement aimer et bénir son ministère ; il lui en coûte peu pour gagner à Jésus-Christ ceux dont il a déjà conquis le cœur. La confiance dont il jouit est grande ; son autorité s'exerce sans résistance sur la plupart.

On se plaît à le voir à l'autel, à l'entendre en chaire, à lui ouvrir son cœur au saint tribunal ; on l'accueille avec joie et amitié, et on voudrait l'avoir pour confident et pour ami ; on le consulte dans les matières les plus délicates ; on reçoit ses avis et ses décisions, comme des arrêts sans appel. Son ascendant lui permet au besoin, de parler haut et fort, et si quelques téméraires osent le censurer, mille bouches s'ouvrent pour le justifier et le défendre.

Il remplit une vraie magistrature paternelle au milieu des siens. Que de procès évités par son entremise, que de différends terminés, que d'intérêts conciliés, que de discordes éteintes, que de services rendus ! Heureuses les paroisses qui ont de tels pasteurs ! Heureux serons-nous si nous sommes de ce nombre !

Oui, heureux ! parce que le bonheur, pour le prêtre pasteur, ce n'est pas l'honneur humain qui résulte d'une situation plus en vue ou mieux rétribuée ; ce sont bien plutôt les hommages de la reconnaissance populaire, les bénédictions de ses paroissiens, l'affection du grand nombre, l'estime de tous, avec la paix de la conscience, la sécurité de l'âme, la certitude d'avoir fait du bien, enfin la joie d'avoir vu grandir et mûrir ce qu'il a semé.

Sans doute, cette joie ne peut pas ne pas être mêlée d'amertume ; c'est le sort de tous les dévouements de ce monde ; mais ici, pour ce bon pasteur, l'amertume est moins affligeante, parce que le remède est près de lui. Qu'il regarde, qu'il écoute, qu'il se souvienne : cela suffit.

Une paroisse, au contraire, se raidit contre les avis et les ordres d'un curé dépourvu de l'affection populaire. Ce dernier ne saurait former aucun projet de bien, adopter aucune mesure même sage, sans soulever des oppositions contre lui ; et s'il veut faire un acte de courage, entreprendre une réforme, il risque toujours d'échouer. L'impopularité tue son influence. C'est donc avec raison que saint Grégoire le Grand fait la remarque suivante : *Difficile est ut, qui non diligitur, libenter audiatur.*

Gardons-nous toutefois de viser à une popularité malsaine dûe à des concessions faites au mal, à un laxisme déplorable de doctrine et de direction, à une tolérance fâcheuse des abus, à des fréquentations de bas étage, ou aux engouements de la polititiqe. Toute popularité acquise au détriment de la sainteté de notre état et de la dignité de notre ministère, doit être fermement méprisée par chacun de nous.

Sachons apprécier la valeur des âmes et nous saurons nous affectionner à elles, en quelques milieux que nous les rencontrions. Une seule âme vaut tout le sang de Jésus-Christ. C'est en toute vérité que Jésus a offert tous ses mérites pour chacune d'elles en particulier. Oserions-nous donc dire ou penser que telle paroisse, en raison du petit nombre ou de la rusticité de ses habitants, n'est pas à la hauteur de nos propres mérites, et prendre prétexte de cela pour la négliger et aspirer à en sortir ?

Que fait le pasteur vraiment attaché à ses paroissiens ?

1. *Il va vers eux.*—Il s'étudie d'abord à les bien connaître et à former avec eux des rapports d'affection et de bienveillance. Il n'attend pas qu'ils viennent d'eux-mêmes à lui : il va les chercher. C'est dans ces entrevues qu'il se rapproche d'eux, qu'il se concilie leur estime et leur amitié. Ces visites pastorales sont de véritables relations de famille, semblables à celles de père à fils ; relations sympathiques et touchantes qui présente, pour le ministère ecclésiastique, d'inappréciables résultats. quand un curé ne s'y écarte pas des limites d'une familiarité décente. Une fois que les paroissiens ont fait la connaissance de leur père spirituel, ils se mettent à l'aise avec lui ; ils ouvrent leur cœur à la confiance.

2. *Il prie pour eux.*—De même que Job offrait chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, ainsi le bon curé adressera au Seigneur des vœux et des supplications en faveur de son troupeau, toutes les fois qu'il montera au saint autel. Il offrira souvent la sainte Victime pour apaiser le courroux céleste, pour implorer la divine clémence et attirer sur son peuple les bénédictions de la bonté infinie. Les prières d'un pasteur fervent font descendre du ciel des pluies de grâces qui peuvent féconder le champ le plus ingrat et le plus stérile.

3. *Il veille sur eux.*—Il exerce sur sa paroisse une surveillance de tous les jours et de tous les instants. Sans des soins actifs et persévérants, une paroisse deviendrait bientôt un foyer de vices et de débauche. La vigilance pastorale doit s'étendre à tous les individus et à tous les besoins. Enfants et adolescents, chefs de famille, maîtres et maîtresses de maison, domestiques, pauvres, malades, gens de toute classe et de tout métier, voilà l'objet de sa surveillance, ainsi que la réforme des mœurs, la répression des scandales et des désordres. Il faut que le pasteur oppose la digue d'une vigilance continuelle à l'invasion des vices et des abus. L'indolence, l'incurie, sont de grands crimes dans un pasteur qui

répond du salut de ses paroissiens, sang pour sang, vie pour vie, âme pour âme.

4. *Il est tout à eux.*—Surtout à l'enfance et à la jeunesse dont il est, par état, l'ange gardien et le sauveur. N'est-elle pas la fleur d'une paroisse et le plus cher espoir de l'Église ? Elle lui inspirera donc la plus vive sollicitude et le plus affectueux intérêt ; car il n'est point d'objet plus digne de sa prédilection. Aussi un bon curé se hâte-t-il toujours de prendre possession du cœur des jeunes gens et de s'emparer de leur intelligence.

A l'exemple du divin Modèle, il accueillera les pécheurs avec une miséricordieuse bonté. il leur facilitera les moyens de mettre ordre à leur conscience, et saura toujours à propos faire grâce à la pauvre infirmité humaine. On ne le verra jamais briser le roseau à demi rompu, ni éteindre la mêche qui fume encore Il aura particulièrement une tendre charité pour les fidèles timides, que la brusquerie et la dureté troublent et déconcertent, ainsi qu'une indulgente pitié pour les personnes affligées de peines intérieures. Ecouter leurs requêtes avec une patiente bonté, dissiper leurs doutes et leurs anxiétés, éclaircir leurs difficultés, rendre la sérénité à leur âme, voilà un des devoirs qui doivent le plus intéresser la compatissante charité d'un pasteur.

Le bon curé, en un mot, a une tendresse inépuisable pour son troupeau ; il ne vit que pour lui ; il déploie une infatigable activité pour le préserver de tout mal, ne craignant rien tant que de le voir dépérir sous sa houlette pastorale.

Disons-le bien haut : un prêtre animé de l'esprit de Dieu, plein de la grâce de sa vocation, qui prodique à ses paroissiens son temps, ses veilles et tous ses soins dans le but de les sanctifier, est le plus beau présent que le Ciel puisse faire à un peuple qu'il veut privilégier.

Le dévouement de ce bon pasteur sera incomparablement fécond ; son attachement à ses ouailles fera la gloire de son sacerdoce.

Voilà le but qu'il nous faut atteindre. Et, à toutes les sollicitations de l'esprit du monde pour nous en détourner, sachons répondre avec une ferme simplicité : "*Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus !* Mon Maître a été l'homme des petits et des humbles, l'homme de tous ; à mon tour et comme lui, je serai tout à tous."

DOCUMENTS DB MINISTÈRE PASTORAL.

Le Patriotisme d'une sainte

Laurent Ponziani, époux de sainte Françoise Romaine, avait pris les armes pour défendre la cause du Pape en 1413. Il fut grièvement blessé dans une rencontre sous les murs du château Saint-Ange. Mais l'ennemi ne se contenta pas de son sang ; le comte de Troja, engagé à la solde du roi de Naples Ladislas, exigea que le palais Ponziani fournit un otage, et il désigna le fils aîné du héros.

Qu'allait faire sainte Françoise ? L'amour du bien public et l'amour maternel se disputaient ses pensées ; d'un côté, elle se sentait portée à se sacrifier ; de l'autre, à fuir. Pareille à un navire surpris par la tempête, et que des vents opposés inclinent avec fureur tantôt à droite, tantôt à gauche, elle ne savait à quel parti s'arrêter. L'homme de Dieu à qui elle avait remis la direction de son âme, lui dit : " Allez au Capitole et livrez votre fils." Parti désastreux, résolution folle ! On s'empresse autour de sainte Françoise, on la dissuade, on veut arrêter sa marche ; mais elle se fixe immuable dans l'obéissance. Elle prend Jean-Baptiste par la main, gravit la colline, livre à l'ennemi son fils sans s'émouvoir. Puis, ainsi qu'une mère qui, ayant reçu le dernier soupir de son enfant, s'enfuit aussitôt dans le sanctuaire domestique pour donner un libre cours à sa douleur, sainte Françoise, après avoir offert son cruel holocauste, se précipite dans l'église voisine de l'*Ara Cœli*, et appelle la très sainte Vierge à son aide en versant des torrents de larmes. La Reine des martyrs lui répond par un miracle. Elle lui apparaît, l'encourage, et lui promets que son fils aura la vie sauve et recouvrera la liberté.

Les troupes de Ladislas s'étant emparées de Rome peu de temps après, Laurent dut s'échapper ; son fils Jean-Baptiste fut gardé en prison, son palais saccagé, ses terres confisquées. Restée seule avec sa belle-sœur, Françoise vit alors ses deux autres enfants, Évangéliste et Agnès, partir pour le ciel.

Le deuil régnait à son foyer ; mais Rome est assaillie par les fléaux conjurés de la peste et de la famine. Sainte Françoise n'hésite pas ; elle court à travers les rues désolées à la recherche des malades les plus rebutants, et les transporte à son palais, dont le

premier étage est devenu un hôpital. Elle lave les plaies de ces malheureux, adoucit leurs souffrances, console leur agonie.

Cependant des troupes de pauvres gens, exténués par le jeûne, gisent abandonnés sur la voie publique, où l'on en voit mourir, une poignée de foin à la bouche. Ste Françoise, sans s'inquiéter du lendemain, leur distribue toutes les provisions de son logis. Pour les secourir, elle vend ses joyaux, sacrifie ses meubles magnifiques. Sa charité soumet le palais à un pillage plus impitoyable que celui des ennemis. Et quand l'héroïne n'eut plus rien, quand les ressources qu'elle avait prodigieusement multipliées furent à sec, aucune honte ne l'empêcha d'aller mendier de porte en porte pour les victimes du fléau. Elle reçoit plus d'affronts que d'aumônes : mais rien ne la peut rebuter. Que lui importaient les opprobres, pourvu qu'elle eut de quoi soulager ses protégés ? Un jour de station, à la basilique de Saint-Paul, elle tendit la main aux pélerins pendant une journée entière, heureuse de se rendre pauvre pour les pauvres de JÉSUS-CHRIST.

Elles furent longues, ces dix années d'épreuves ! Mais pour Rome, elle les eût volontiers recommencées. Elle eût enduré de nouveau l'exil de son époux celui de Jean-Baptiste, la déchéance de sa maison, la confiscation de sa fortune. pour sauver quelques âmes et rendre à la Ville éternelle, son ancien éclat. Individu, famille, patrie, la Révolution immole tout : Françoise mettait la même générosité à se sacrifier elle-même pour Rome.

PAGES D'HISTOIRE FÉMININES.

La Croix clef du Ciel

La croix est la clef du Ciel. La Croix de Jésus-Christ a ouvert le Paradis. N'est-il pas dit que le Royaume des Cieux souffre violence, et que ceux qui font de généreux efforts sur eux-mêmes l'emportent ? Mois je dis plus : Celui qui est sur la croix emporte le Ciel sans effort. Entre le Ciel et la Croix, il n'y a point de milieu. Après la croix suit aussitôt le Paradis.

(SAINT-CHRYSOSTOME, HOM. DE DIVIT.)

Nabuchodonosor, Napoléon Ier et les persécuteurs modernes.

Nabuchodonosor, le futur destructeur de leur patrie, voilà le spectre gigantesque qui, des années avant qu'il paraisse, épouvante l'imagination des prophètes. De proche en proche, Isaïe, Michée, Sophonie, Joël, Habacuc le voient s'avancer contre Jérusalem ; Jérémie, Abdias et Baruch contemplent de leurs yeux, sa formidable majesté ; Ezéchiel le regarde s'élancer une dernière fois contre la triste Sion ; Daniel apparaît enfin devant ce dieu de l'Orient, pour lui prédire, une dernière fois, la ruine de son empire, la contempler lui-même, et redire sur sa tombe l'oracle que chante ici Habacuc.

Nabuchodonosor, l'objet de tant d'oracles, l'oint du Seigneur et son grand justicier pour châtier Sion et l'Orient corrompu, l'idole de la gloire et en même temps le prodige de l'orgueil, le fondateur du plus magnifique des empires, lequel finit pour ainsi dire avec lui, abattu par la même main divine qui l'avait élevé ; Nabuchodonosor, voilà donc, dans l'histoire, le type parfait de ces fléaux appelés conquérants, que Dieu envoie, à toutes les époques, contre les nations coupables ; qu'il récompense d'une gloire éphémère ; qu'il brise ensuite comme des vases d'argile. Tels apparaîtront, dans l'ancien monde, Cyrus, Alexandre et César ; dans le monde barbare, Alaric, Genséric, Attila, Mahomet, Saladin, Gengiskan, Tamerlan ; dans le monde moderne et civilisé, Napoléon

Rapprochant, en effet, le nom du premier ravageur du monde, Nemrod, le fondateur de la première Babel, de celui de Buonaparte, le Victor Hugo de 1822 chantait lui-même, avec l'accent des prophètes :

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs longtemps armés de l'anathème,
Par l'anathème renversés !
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils ont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer !
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du ciel sont apparus au monde
Comme s'ils venaient de l'enfer.

En vain Dieu s'est manifesté
En vain un conquérant, aux ailes enflammées,
A rempli du bruit des armées
Le monde en ses fers engourdi ;
Des peuples obstinés l'aveuglement vulgaire
N'a point vu quelle main poussait ses chars de guerre.
Du septentrion au midi.

Napoléon, comme Nabuchodonosor, viendra conquérir l'Égypte ; c'est le piédestal de son prochain trône :

Quand des vieux Pharaons il foulait la couronne,
Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux.

De là, il vient reprendre ses triomphes sur l'Europe entière :

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa !

Ainsi, cent villes assiégées ;
Memphis, Milan, Cadix, Berlin ;
Soixante batailles rangées ;
L'univers d'un seul homme plein ;
N'avoir rien laissé dans le monde,
Dans la tombe la plus profonde,
Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint ;
Avoir, dans sa course guerrière,
Ravi le Kremlin au czar Pierre,
L'Escurial à Charles-Quint !

Dans ses étreintes foudroyantes
Son aigle, aux serres flamboyantes,
Eût étouffé l'aigle romain ;
La victoire était sa compagne,
Et le globe de Charlemagne
Etait trop léger pour sa main.

Et le peuple, enivré d'une telle gloire, saluait l'idole impériale, comme jadis la statue d'or de Doura, et il chantait :

Gloire à Napoléon ! gloire au maître suprême !
Dieu même a sur son front posé le diadème.
Du Nil au Borysthène il règne triomphant.
Les rois, fils de cent rois, s'inclinent quand il passe,
Et dans Rome il ne voit d'espace
Que pour le trône d'un enfant !

Pour porter son tonnerre aux villes effrayées,
Ses aigles ont toujours les ailes déployées,
Il régit le conclave ; il commande au divan.
Il mêle à ses drapeaux, de sang toujours humides,
Des croissants pris aux Pyramides,
Et la croix d'or du grand Yvan.
Le Mameluck bronzé, le Goth plein de vaillance,
Le Polonais qui porte une flamme à sa lance,
Prêtent leur force aveugle à ses ambitions,
Ils ont son vœu pour loi, sa foi pour renommée,
On voit marcher dans son armée
Tout un peuple de nations.

Et maintenant, au milieu des splendeurs de Paris, embelli par ses soins, le Nabuchodonosor français se croit immortel, comme le bronze de cette colonne Vendôme qui raconte ses exploits, et il semble défier l'avenir.

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume,
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau.

Oui, il était à punir dans Napoléon, comme dans le fils de Babel, de l'orgueil, de l'injustice, de la cruauté, de l'impiété : Pie VII, l'auguste captif de Fontainebleau, fut son Daniel, et lui dénonça la vengeance.

La foudre remonta ! Renversé de son aire
Il tomba tout fumant de cent coups de tonnerre.
Les rois punirent leur tyran.
On l'exposa vivant sur un roc solitaire ;
Et le géant captif fut remis par la terre
A la garde de l'Océan.

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
N'avait fait que changer de fers.

Des trônes restaurés écoutant la fanfare,
Il brillait de loin comme un phare,
Montrant l'écueil au nautonier.
Il mourut ! Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier !

Et c'est alors que la clameur vengeresse des peuples irrités, adresse à sa mémoire ce même concert d'imprécations, qu'avaient entonné Isaïe et Habacuc, sur le cercueil du Nabuchodonosor chaldéen :

Honte ! opprobre ! malheur ! anathème ! vengeance !
Que la terre et les cieux frappent d'intelligence !
Enfin nous avons vu le colosse crouler !
Que puissent retomber sur ses jours, sur sa cendre,
Tous les pleurs qu'il a fait répandre,
Tout le sang qu'il a fait couler !

Qu'à son nom, du Volga, du Tibre, de la Seine,
Des murs de l'Alhambra, des fossés de Vincenne,
De Jaffa, du Kremlin qu'il brûla sans remords,
Des plaines du carnage et des champs de victoire,
Tonne, comme un écho de sa fatale gloire,
La malédiction des morts !

Qu'il voie autour de lui se presser ses victimes !
Que tout ce peuple, en foule échappé des abîmes,
Innombrable, annonçant les secrets du cercueil,
Mutilé par le fer, sillonné par la foudre,
Heurtant confusément des os noircis de poudre,
Lui fasse un Josaphat de Sainte-Hélène en deuil !

Ainsi la poésie chante le passé de Napoléon, sous les mêmes couleurs, que la prophétie racontait elle-même l'avenir de Nabuchodonosor. Se peut-il un plus exact parallèle des desseins du Seigneur, six siècles avant, et dix-huit siècles après le Messie? et l'oracle d'Habacuc n'est-il pas à la fois le commentaire des annales babyloniennes et de l'histoire du premier empire?

Après vingt autres orateurs, poètes, historiens, car quelle voix n'a point parlé de cette grande renommée ? Mgr Plantier dit, à son tour, de Napoléon et de Nabuchodonosor :

Ne fut-il pas un instant, où, monarque du plus florissant empire, couronné des lauriers de cent victoires, maître de presque tous les rois devenus ses tributaires, j'allais presque ajouter l'arbitre du monde, on prit volontiers Napoléon pour quelque chose de plus qu'un mortel? Mais comme dans sa grandeur le guerrier avait atteint le faîte rêvé par l'ambition du roi chaldéen, il devait aussi lui ressembler dans la profondeur et la rapidité de sa ruine. Après un règne d'un jour, il est tombé sous les coups de la verge divine ; les nations au loin se sont applaudies de sa chute. Qui ne sait que son abaissement fut aussi profond que sa hauteur avait été sublime ; qu'après avoir été comme à l'étroit dans le monde, il fut jeté par delà l'équateur sur un roc misérable, au sein d'une île abandonnée ; que si, dans la première moitié de sa vie, il éblouit l'Europe des rayons que lançait sa

gloire, dans la seconde il ne se montra plus à nous qu'à travers une distance infinie, et comme ùn astre presque éteint dans de lointaines vapeurs ; qu'au lieu de terminer ses jours sous le ciel et dans les bras de sa patrie, comme le reste des rois qui avaient été ses vassaux, ou des guerriers obscurs qu'il avait commandés, il s'est vu condamné par le sort à mourir entre les mains du peuple qu'il avait le plus désesté ; qu'enfin, trahi dans la plus chère de toutes ses espérances, il n'a pas pu réussir à fonder une dynastie, et que l'unique héritier de son sang n'a pas tardé dans le printemps de l'âge à le suivre au tombeau ? Non, l'analogie ne saurait être plus complète ; presque tous les traits de l'oracle et de l'histoire se répondent.

L'orgueil qui avait fait de Nabuchodonosor le persécuteur du peuple choisi de Dieu, et de Napoléon le bourreau du vicaire de Jésus-Christ, avait de même aveuglé les empereurs romains. Aussi leur empire a passé. Chaque tête de martyr qui tombait sapait le trône de ceux qui se croyaient des dieux et se faisaient appelés "*divi*. L'orgueil aveugle aussi les tyrans qui, de nos jours, se sont faits les persécuteurs des prêtres, des moines et des religieuses. Mais leur puissance n'a rien de solide, et passera comme celle de leur prédécesseurs. Chaque nouveau trait de leur audace est une goutte qui tombe dans la coupe de la justice de Dieu, et bientôt la goutte dernière la fera se deverser toute pleine sur les persécuteurs étonnés.

ATHANASE OLLIVIER.

ALLONS, VA!...

—Comme cela, tu persistes dans ton projet ?

—Oui, père.

—Et tu ne tomberas pas malade ?

—Oh ! non, mère.

—Et tu crois fermement que tu réussiras ?

—Avec le secours de tes prières, petite sœur, je n'en doute pas...

—Alors. tu as carte blanche...

—Merci, père.

—Mais tu t'engages à ne pas les amener dans le potager ?

—Oui, mère.

—Et ils ne viendront pas effrayer mes tourterelles ?

—Non, petite sœur.

—Allons, va !

***

Cet "allons, va !" avait été articulé avec un certain soupir résigné qui en disait long... Aussi, comprend-on chose pareille !... Un Just de Grandcœur qui vous arrive en vacances, tout fluet dans sa soutane, tout amaigri par sa première année d'Issy, et qui, au lieu de se laisser dorloter tout tranquillement, se met en tête, au bout de huit jours, de réunir au château tous les galopins du village !...

—Et pour quoi faire, grand Dieu !... s'était écrié le père du jeune ecclésiastique ; mais tu ne sais donc pas que ces enfants-là sont horriblement mal élevés ?... Ah ! si nous avions une école de Frères, je comprendrais cela !... on pourrait essayer de faire un peu de bien à leurs élèves ! ce serait même intéressant ! mais des petits laïques ! des petits sans-Dieu ! !...

—Précisément, mon père ; plus ils sont délaissés, et plus ils ont besoin de compassion... on ne leur parle jamais du bon Dieu !... raison de plus pour que je leur en parle, moi !...

—Mais, mon pauvre Just, avait ajouté la maman, comment en viendras-tu à bout ?... Tu ne connais donc pas ces polissons-là ?... ce sont de vrais lions déchaînés !... ça ne respecte rien !... si tu voyais comment ils se tiennent à l'église !... jamais ils ne te craindront, toi...

—Aussi, chère mère, chercherai-je à m'en faire aimer...

—Ecoutez, mon bon abbé — était venu, à son tour, dire M. le curé, — les vacances sont faites pour se reposer... vous serez bien avancé si, au mois d'octobre, vous êtes encore plus fatigué qu'à présent !... Croyez-moi, renoncez à tous vos plans d'apostolat, et bornez-vous à réciter votre petit office de la sainte Vierge sous les vieux ombrages du parc...

—Monsieur le curé, a répondu le séminariste, le jour de ma première communion, vous m'avez fait dire : "Je m'attache à Jésus-Christ, pour toujours !..." *Pour toujours*, c'est-à-dire pour le temps des vacances comme pour le cours de l'année ; me rendez-vous ma parole ?...

***

Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à cet entêté de Just, les trois préopinants avaient fini par dire, en haussant un peu les épaules : "Laissons-le faire à sa tête !... mais quelles drôles d'idées on rapporte, à présent, du séminaire !..."

L'abbé n'en demandait pas d'avantage. Pour avoir ses garçons, il s'engagea à tout ce qu'on voulut... à ne pas attrapper de refroidissement... à ne pas laisser dérober la moindre prune... à prendre de l'huile de foie de morue... à se confiner avec son bruyant troupeau tout là-bas, là-bas, du côté du kiosque vert, au fond du parc... surtout, à veiller attentivement sur les volières, où deux jolies tourterelles grises, innocentes comme on l'est à leur âge, demandaient à roucouler tranquillement, loin de tout effarement, sous l'œil attendri de la plus charmante des petites sœurs...

***

Chose incroyable, le séminariste réussit !... Ni la grossièreté fruste de ses petits protégés, ni l'opposition sourde de deux ou trois radicaux, ni l'exiguïté de ses ressources, ne le découragèrent. D'abord un peu effarouchés, les gamins du village finirent par suivre ce grand jeune homme pâle dont la voix était si douce et qui semblait tant les aimer... Et puis... ce parc, qu'ils avaient tant de fois contemplé avec envie, quand, à la dérobée, à la faveur d'une savante courte échelle, ils arrivaient à passer leur nez pardessus le mur.... ces grandes allées, que deux ou trois d'entre eux, plus hardis, avaient parcourues et dont ils faisaient de si mirifiques descriptions... ils allaient voir tout cela !...

Ils entrèrent donc... bientôt, une superbe partie de cache-cache s'organisa. Jamais il n'avait été si amusant de jouer... *Qûûûte* !... criaient dans les profondeurs du bois des voix vibrantes de plaisir... *Qûûûte* ! répondait, d'un autre côté, une voix plus douce qui était celle de l'abbé... Et au travers des taillis, c'étaient des courses vertigineuses de chevreuils sauvages, fils de l'air et enfants de la forêt... jusqu'à ce qu'un grand cri de triomphe, dominant tout, s'élevât et parvint jusqu'au château :

—Mon Dieu ! murmura la châtelaine effrayée, qu'est-ce qui vient d'arrriver ?...

C'était l'abbé qui était pris !...

***

Le bruit de cette partie formidable décida les derniers récalcitrants. Le petit de l'adjoint, à qui son père, un libre-penseur fini, avait formellement interdit d'aller au "château," fit un tel vacarme, que le sectaire dut céder. Un autre, qu'on avait enfermé, sauta par la fenêtre, et accourut en disant :

—Ah ! mes amis, ce soir... quelle râclée !... quelle râclée !... mais ça m'est bien égal !...

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que "m'sieu l'abbé Just" était devenu l'idole de tous les morveux du bourg.

Le séminariste en profita, d'abord pour leur insinuer que les mouchoirs n'avaient pas été inventés pour des prunes, ensuite pour leur faire, à l'occasion, un petit, oh ! tout petit bout de morale... C'était si gentiment dit, que ça n'ennuyait jamais, et que les vauriens les plus déterminés finissaient par dire comme les autres...

***

Hélas ! les meilleures choses sont celles qui passent le plus vite !... Les vacances ont pris fin, et l'abbé Just est revenu à Issy commencer sa seconde année de philosophie.

Hier, il était dans sa cellule, assis devant sa petite table, avec — ô revanche des choses ! —son *Cursus Philosophiæ* ouvert sous les yeux... Mais sa pensée distraite ne s'arrêtait pas sur le livre et allait, allait... là-bas, vers le village tant aimé où, quelques mois auparavant, il avait goûté l'inexprimable joie de faire quelque chose pour son maître Jésus.

Et déjà, dans son âme mélancoliquement songeuse, il revoyait tous ces petits paysans qu'il avait tant amusés, et Pierrot, et Jus-

tin, et son petit Toinet, et tant d'autres... Qu'étaient-ils devenus?... avaient-ils conservé la petite semence déposée dans leur cœur?... se souvenaient-ils seulement encore de lui?... avaient-ils raison, ceux qui lui prédisaient l'insuccès final?...

Et quelque chose qui était plus qu'un soupir, et qui allait devenir peut-être un sanglot, contractait déjà la gorge du jeune homme, quand on frappa à la porte de sa cellule. Il ouvrit. C'était une lettre et une caisse. Il déchira l'enveloppe et lut :

Monsieu labé,

" Tou vos peti zenfan aurait voullu vous soiter pluto labonanée, et vou dir qu'ils était bien sage. Ceulement il voulait vou zenvoyer un souvenire du péyi et on navait pa pu l'atrapé ; s'est un équreuil vivan. Il nou a jolimen mordu, allé !

" Nous faison toujour la prierre que vou nou zavé aprise et nou vou cerron la main d'amitier.

TOU VO PETI ZAMIS.

" *P. S.*—Cil y a des fôte d'ortografe, ces parce que nou zavons voulu la faire tou ceul."

***

Je ne sais pas ce que l'abbé Just fera de son écureuil ; mais je sais bien que jamais lettre ne lui a fait plus de plaisir que celle-là !

La dévotion à la Sainte Vierge nécessaire à la piété

Le temps des mystères de Jésus est celui auquel nous devons avoir plus d'union et plus de liaison avec la Sainte Vierge, à cause que c'est le temps auquel nous devons le plus à Jésus-Christ, et qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse fournir et suppléer abondamment à nos devoirs et aux hommages que nous sommes obligés de lui rendre.

(OLIER L. CXXX.)

Le Ciel

Saint Augustin allait écrire son traité sur le Ciel pour l'envoyer à l'austère Jérôme, le solitaire de Bethléem, quand la cellule du grand évêque resplendit tout à coup d'une vive clarté, et, à travers un nuage de poudre d'or et d'encens, une voix suave fit entendre ces mots, " Augustin, Augustin, brise ta plume, c'est en vain que tu espères chanter l'hymne du céleste bonheur."

Le pinceau de Raphaël et le génie de Bossuet demeurent impuissants devant un pareil sujet. Le peintre doit briser sa palette, le poète sa plume, le musicien son archet ; car le cœur de l'homme ne saurait concevoir les joies que Dieu réserve à ses élus.

Pour parler du Ciel, laissons les récits des théologiens, des Pères et des poètes et allons à l'école du Seigneur.

Jadis, quand Jésus prêchait l'Evangile, il se servait des comparaisons les plus gracieuses et des paraboles les plus charmantes pour expliquer le bonheur du Ciel.

L'image que le Maître emploie de préférence c'est celle du foyer : " Il y a plusieurs demeures, dit-il, dans la maison de mon Père." Et il montre le foyer paternel ouvert à tous, et la table du festin toujours dressée. Cette image simple et familière parle plus à nos cœurs que les sublimes visions de saint Jean, le voyant de Pathmos.

Avec Jésus, le Ciel n'est plus le fleuve de vie dans lequel toutes les nations vont étancher leur soif ; ce ne sont pas les arbres verts et fleuris que l'ardeur du soleil ne flétrira jamais, ni les harmonies sublimes où l'on entend vibrer les harpes des anges et des archanges, ni les cantiques mélodieux des chœurs séraphiques qui s'élèvent comme le bruit des océans ; ce n'est pas non plus cette magnifique procession de patriarches, de prophètes et de vieillards vénérables balançant l'encensoir et se prosternant au pied du trône de l'Eternel. L'Apôtre des Gentils, qui connut les sublimes extases, en revient ébloui. Il emprunte à l'émeraude, à la topaze, au diamant leur éclat pour essayer de dépeindre les splendeurs de l'éternelle Jérusalem, et sentant la grandeur de son impuissance, il s'écrie : " L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu et son cœur n'a jamais conçu les joies que Dieu réserve à ses élus."

Avec Jésus, le Ciel nous apparaît plus gracieux ; le Ciel c'est le berceau, le Ciel c'est le foyer.

Qui en ce monde aurait le cœur assez mauvais pour oublier le foyer familial ? Que la maison paternelle soit pauvre et perdue dans la lande ou les bruyères, qu'elle soit d'une petitesse extrême et attachée comme un frêle bouquet d'oranger au flanc de la montagne, qu'elle soit riche ou misérable, peu importe ; c'est toujours le foyer, avec ses chers souvenirs gravés sur les vieux murs.

C'est au foyer que se sont écoulés dans une paix parfaite, les plus beaux jours de notre enfance. Là nous allions en toute liberté, ouvrant portes et fenêtres et courant follement à travers les couloirs, sûrs de rencontrer quelque part le sourire de notre mère. Et quand le soir venait, il faisait bon prier aux pieds du crucifix appendu à la muraille. Près du foyer, le soleil paraît plus beau. l'azur du ciel plus pur, les étoiles plus brillantes, et c'est en jetant un regard plein de larmes du côté de la maison paternelle que nous pouvons dire avec le poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer !

Rien ici-bas ne saurait être comparé à la maison de notre Père céleste. En ce monde où tout finit, ils sont rares ceux qui habitent un foyer paisible et sûr. Le souffle tiède de l'automne apporte toujours un commencement de deuil d'une infinie tristesse. Puis, sous le glacial baiser de l'hiver, les teintes dorées s'effacent et le vent secoue avec furie les branches nues des vieux arbres. C'est l'image de la vie terrestre. Il faut tôt ou tard quitter le foyer aimé. Combien sont nombreux ceux que la misère, le deuil, les dures obligations du travail poussent de ville en ville ! Puis l'impitoyable mort, semblable au cyclone dévastateur, détruit tout sur son passage. Il n'y a pas de demeure permanente sur cette terre d'exil. A chaque saison de la vie, il faut pleurer, il faut partir.

La maison de notre Père du Ciel n'est pas édifiée sur le sable mouvant d'un monde qui passe, mais sur le roc immuable de l'éternité. Jésus, dans l'Evangile qu'il a laissé aux hommes, s'applique à nous montrer ce qu'est la maison de son Père. Elle est ouverte à tous la grande maison du ciel ; ouverte aux ouvriers de la première et de la dernière heure, ouverte à la brebis perdue

que le bon Pasteur porte amoureusement sur ses épaules ; ouverte surtout au prodigue qui n'a pas oublié les joies de la maison paternelle et qui a toujours gardé dans son cœur un lambeau d'espérance.

Avec l'Evangile, on est loin des paroles dures et sèches des doctrinaires de Port-Royal.

Pour eux, le Christ avait les bras étroits et la miséricorde douteuse. Pour nous, au contraire, le divin Crucifié a les bras largement ouverts afin de nous mieux recevoir dans son grand Ciel.

A. MARCADÉ.

Dieu a prévu de toute éternité si je dois être sauvé ou damné. J'aurai beau faire, je ne pourrai changer la destinée.

RÉP. Si votre femme venait vous dire : " Mon ami, DIEU a prévu de toute éternité si tu dois dîner aujourd'hui. J'aurai beau faire, il en sera ce que DIEU a prévu. Je vais donc aller me promener, et ton dîner se préparera comme il pourra."

Si votre enfant vous disait : " Mon cher papa, DIEU a prévu de toute éternité si je dois aujourd'hui travailler ou faire l'école buissonnière. J'aurai beau faire, je ne changerai pas la destinée. Je vais donc aller m'amuser, au lieu de lire et d'écrire."

Je crois que vous n'auriez pas de peine à leur répondre, et surtout à les mettre à la raison.

Ce que vous répondriez à votre femme et à votre enfant, je vous le réponds à vous-même.

La *prescience* de DIEU ne détruit pas notre liberté. Et bien que notre faible raison ne puisse sonder le fond de ce grand mystère, elle en sait cependant assez pour être certaine de la vérité.

1° D'abord nous avons tous, en dépit de tous les raisonnements, de toutes les subtilités, le sentiment intime que nous sommes libres dans nos déterminations. Je sens, en écrivant ces lignes, qu'il ne dépend que de ma volonté de mettre ici un mot au lieu d'autre, d'interrompre ou de continuer mon travail, etc.

Vous qui lisez, vous sentez, et nul ne pourra vous persuader le contraire, qu'il ne dépend que de vous de lire ou de fermer ce livre, de chanter ou de vous taire, de vous lever ou de rester assis, etc. —Donc, vous et moi, nous sommes libres.

2° En second lieu, cette difficulté de concilier notre liberté morale avec la prescience de DIEU est-elle aussi sérieuse qu'elle en a l'air ? Je ne le crois pas, et je n'y vois guère qu'une *affaire de mots*.

Nous mesurons ici DIEU à notre aune ; nous parlons de lui comme de nous-mêmes. Nous lui prêtons nos faiblesses ; et nous nous créons par là de chimériques embarras.

Il n'y a point, à vrai dire, de *prescience* en DIEU. *Prévoir*, c'est *voir d'avance*, voir *ce qui sera*. *Prévoir* suppose nécessairement un avenir non existant encore. Or, il n'y a point de *futur* ni de succession de temps pour DIEU, mais un éternel et immuable *présent*. Le passé et l'avenir ne sont que pour les créatures finies et changeantes. Nous prévoyons, nous autres ; mais c'est une imperfection de notre être. DIEU, l'être parfait, VOIT, ne prévoit pas.

Il nout *voit* agir. Or, personne n'a jamais dit, que je sache, que la connaissance actuelle que DIEU a de nos actions en gêne la liberté. Eh bien, DIEU n'en a pas d'autre.

Cela me paraît bien simple, bien facile à saisir. Il ne reste plus là que le mystère de l'éternité, de l'immutabilité de DIEU, ou plutôt le mystère de son existence. Mais qui sera jamais assez insensé pour dire : Je refuse de croire en DIEU, parce que je ne conçois pas l'INFINI ?

Usez donc bien de votre liberté sous l'œil du bon DIEU, qui rendra à chacun selon ses œuvres.

MGR DE SÉGUR.

La rellgion est audessus des gouvernements aussi bien que des révolutions : celles-ci ne sont pas plus capables de la détruire, que ceux-là de la sauver.

A. BARRAUD.

Nouveauté

Le Drapeau National des Canadiens Français, un choix légitime populaire, belle brochure in-8 de 308 pages publiée par le comité de Québec.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre du président du comité du drapeau national et la belle réponse de Mgr l'archevêque de Québec.

Lettre du Président à Mgr Bégin et Réponse de Sa Grandeur

QUÉBEC, 18 décembre 1903.

A Sa Grandeur Mgr L.-N. BÉGIN,

Archevêque de Québec

Monseigneur,

Quand le Comité du drapeau national des *Canadiens français* s'est formé à Québec, ses membres ont été unanimes à choisir le projet Carillon aux armes du Sacré-Cœur, sachant bien qu'ils allaient au-devant des désirs de Votre Grandeur. Ils avaient encore présent à l'esprit l'appel touchant par lequel se terminait la très belle lettre pastorale de Votre Grandeur promulguant l'encyclique de Léon XIII (25 mai 1899), sur la consécration du genre humain au Cœur très sacré de Jésus.

" Le Sacré-Cœur, dans la pensée de Léon XIII, disait Votre " Grandeur, ne doit pas seulement attirer à Dieu les infidèles qui " l'ignorent, les hérétiques et les méchants qui le blasphêment ; " il doit encore, comme un centre d'action, comme un foyer de " lumière et de grâce, servir à grouper autour de Jésus-Christ et " de l'autorité religieuse qui le représente, toutes les forces ca-" tholiques malheureusement divisées en tronçons épars et hos-" tiles. La croix apparut jadis à Constantin, présageant un pro-" chain triomphe. De nos jours, nouveau symbole non moins con-" solant, c'est le Cœur très saint de Jésus, qui nous apparaît, " surmonté de la croix et enveloppé de flammes lumineuses. Le " salut de la société est là : il est dans la foi au Christ, dans l'es-" pérance en sa bonté, dans la soumission à ses enseignements, " dans le respect et l'amour de son Église chargée de continuer " son œuvre parmi les hommes.

" Pressons-nous, Nos Très Chers Frères, autour du Cœur de

" Jésus ; écoutons la voix du divin Roi ; observons ses commandements ; marchons unis sous son glorieux drapeau dont les " plis renferment, avec la grâce qui fait les saints, le droit, la " justice et la vraie liberté qui sauvent les peuples."

C'est pour répondre à cet appel que notre Comité s'est formé ; et c'est stimulé par ces paroles apostoliques qu'il a poursuivi activement, mais avec prudence, son œuvre patriotique et religieuse.

Dans sa dernière réunion, le Comité a décidé de publier une brochure de propagande, destinée à faire voir cette question de drapeau sous son véritable jour et à y intéresser de plus en plus les Canadiens français où qu'ils soient sous le globe.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas voulu solliciter et nous ne sollicitons pas encore l'intervention officielle de Nos Seigneurs les évêques en faveur du drapeau en question, et cela afin de laisser le peuple aller de lui-même au Sacré-Cœur et garder ainsi à ce beau mouvement tout le mérite de la spontanéité.

Mais, d'un autre côté, nous ne voudrions pas paraître faire une si belle croisade à l'insu de notre Ordinaire, et sans au moins son approbation.

Nous venons donc demander à Votre Grandeur qu'Elle daigne nous dire que nous avons bien compris ses paroles et que nous Lui causerions une grande joie en hâtant le jour où nos compatriotes canadiens-français se donneront un étendard national portant l'emblême du Sacré-Cœur de Jésus.

Ce sera un puissant encouragement pour le Comité et tous ceux—et ils sont nombreux—qui marchent à sa suite.

Je suis avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur le fils très dévoué,

(Signé) TÉLESPHORE VERRET.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, le 21 décembre 1903.

Monsieur T. VERRET,

Président du Comité du drapeau national.

Monsieur le Président,

J'ai lu avec satisfaction votre lettre du 18 courant. Vous m'y avez donné la preuve que, lorsque j'adresse une lettre pastorale à mes diocésains, je ne prêche pas dans le désert. J'espère qu'il en sera toujours ainsi.

Vous travaillez avec zèle à étendre dans notre pays, le règne du Sacré-Cœur. Je me flatte que tous les membres de votre Comité seront toujours, par leurs paroles comme par leurs exemples, de puissants auxiliaires pour leur archevêque.

Au cours de la dernière visite pastorale, j'ai constaté avec bonheur que le drapeau du Sacré-Cœur était arboré dans bon nombre de paroisses, sur les églises, sur les presbytères, sur les demeures de nos braves citoyens, dans les chemins par où je devais passer. Ai-je besoin de vous dire que cette manifestation de la dévotion de notre peuple au divin Cœur de Jésus m'a fait grand plaisir.

Tout cela s'est fait sans aucune réclame, sans bruit, avec une admirable spontanéité : on était heureux, on était fier de donner ce témoignage public d'amour au Cœur adorable de Notre-Seigneur ; on croyait entrer ainsi dans les vues de Sa Sainteté Léon XIII, qui, par son Encyclique *Annum sacrum*, a voulu que le genre humain fût consacré au Sacré-Cœur de Jésus.

Ces manifestations extérieures de foi et de confiance ne peuvent, avec le temps, qu'augmenter en nombre et en intensité ; elles seront bientôt distinctives de tout notre peuple canadien-français, et contribueront à réaliser doucement et paisiblement vos vœux les plus chers.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en N.-S.

(Signé) † L. N., Arch. de Québec.

La *Civiltà Cattolica*, Rome dans son numéro du 2 janvier 1904, écrit à son sujet : " Au milieu de cette atmosphère glacée d'athéisme légal et officiel où se trouvent plongés la plupart des États de l'Europe, c'est pour le cœur une douce joie et un réconfort de voir ce qui se passe là-bas dans la lointaine Amérique ; un peuple qui songe à se créer un étendard national projette d'y faire figurer à la place d'honneur le plus auguste symbole de notre religion, le Cœur sacré de Jésus."

Et après avoir fait, en termes très élogieux, l'historique du projet, la savante revue conclut : " Or ce magnifique mouvement, où au sentiment patriotique s'unit si étroitement le sentiment religieux, n'est-il pas une amende honorable que fait le Canada français pour les fautes, les sacrilèges et les scandales dont la mère patrie est en train de se souiller en Europe. Pour ce motif donc, que les cœurs généreux qui ont entrepris une si belle œuvre reçoivent de Rome une parole d'encouragement et une approbation sincère. Bien volontiers nous faisons nôtres ces premiers vers d'une poésie qu'un Français canadien adresse à un Canadien français :

" Notre France n'est plus l'antique et noble terre,
Sur ses champs dévastés souffle un vent de courroux,
Elle a chassé le Christ ; sa race dégénère ;
Pour retrouver la France, il faut aller chez vous."

Primes extraordinaires offertes a ceux qui reçoivent le Propagateur.

Albums de l'univers catholique en quatre parties in folio cartonnés.

1er ALBUM

S. S. Léon XIII.—Le Christ.—Saint Marc à Venise.— Cloître du couvent de St-François, à Fiésole.—La Cathédrale de Milan.—Séville.—Intérieur de St-Pierre à Rome.—Cologne.—Les noces de Cana —Chasuble espagnole.—Une procession à Dinan.—La cathédrale d'Amiens.—La mise au tombeau.—Florence, cathédrale.—N. D. de Fourvières.—Jérusalem, le saint Sépulchre.—Rome, église des capucins.—Procession de la passion à Furnes.—Salamanque, le Christ flagellé.—Tolède, cloître de St-Jean des Rois.—Assise.—Deux chefs d'œuvre espagnols.—Anvers, le calvaire de l'église St-Paul, Vierge à la chaise. Padoue, église St-Antoine.—Le calvaire de Plémeur.—Rorien, la cathédrale.—Valladolid.—La grande chartreuse.—Tréguier.— La cène.—Les anges chantant.—Salamanque, le Christ en bois.—Paris, St-Sulpice.—Un cloître dominicain.— Orvietto, Bruxelles, Sainte Gudule.— Jérusalem.— Paris, Notre-Dame.— Saragosse.— Cordoue.— Angers.— Milan.— Pise.— Cathédrale de Burgos.— Strasbourg, portail St-Laurent.— L'Assomption. — Ferrare, la chartreuse.— Paris, crypte de la Sainte Chapelle.—Palais de Madrid, Séville. — Prague. — Evora. — Bruges. — Cathédrale de Cadix.—Musée du Louvre.

2eme ALBUM

Vénise, Saint Marc.—Vienne, Saint Etienne.—Burgos, la chapelle du conétable.—Sienne, la cathédrale.—Madrid, église de Las Calatravas.—Cathédrale de Strasbourg.— Venise, Académie des beaux-arts.— Salamanque, Statue de la Vierge.—Cathédrale de Burgos, Notre-Dame de la Grande.—Notre-Dame de Paris, le tombeau de Mgr Darbois.—Le tombeau de Mgr Affre.—Saragosse, la cathédrale.—Sienne, Cloître de Monte-Oliveto.—Maggiore.—Salamanque, Pieta en bois sculpté.—Escorial, St-Michel.—Aix-la-chapelle, la cathédrale.—Vienne. église St-Charles.—Le couvent du Mont-Carmel.—Pavie, la chartreuse.—L'escorial, vue du Temple.—Avila, le couvent de St-Thomas.—Lutrin de St-Paul de Léon.—Florence, la Ste-Famille

de Michel-Ange.—Amalfi, le couvent des capucins.—Jérusalem, chapelle de la flagellation.—Cologne, église des Jésuites.—Aix-la-chapelle, église de la Vierge.—Cordoue, le chœur de la cathédrale.— Musée du Louvre, Saint-Michel.—Jérusalem, la grotte de l'agonie.—Rome, Ste-Marie d'Ara Cœli.—Florence, intérieur de Santa-Croce.—Bruxelles, la chaire de Sainte Gulude.—Tolède, la chapelle du Transito.—La grande Trappe, (8 gravures).—Pavie, à la porte de la chartreuse.—Tolède, la cathédrale.—Rome, tapisserie d'après Raphaël.—Madrid, San-Isidoro.—Sienne, intérieur du dôme.—Ratisbonne la cathédrale.—Séville, la cathédrale.—Assise, le monastère et l'église.—Pavie, la chartreuse.—Autun, la cathédrale.—Anvers. la descente de la croix.—Bethléem.— Lourdes.— Séville, Saint Ferdinand.—Fra Bartholomeo de las Casas.—L'Escorial, bréviaire de Philippe II.—Anvers, les Stalles de la cathédrale.—Rome, Saint Pierre.—Musée de Munich, Nuremberg, église Notre-Dame.—Tréguier, la cathédrale.—Augsbourg, Saint Ulrich.—Gran, la basilique.—Pise, le campo-Santo.—Musée d'Anvers, la mise au tombeau.—Musée de la Haye, descente de croix.—Musée du Louvre, le couronnement de la Vierge.—Sainte Anne d'Auray.—Avila, église de Ste-Thérèse.—Beauvais, la cathédrale.—Avignon, le palais des Papes.—La grande chartreuse, le cimetière.—Pontoise, le presbytère.

3eme ALBUM

Cologne, l'église St-Georges.—Musée du Louvre.—Chartres, la cathédrale.—Vénise, St-Jean et St-Paul.—Rome, le Panthéon.— Domrémy, la maison de Jeanne d'Arc.—Florence, un cortège cardinalice.—Cergy, St-Christophe.— Saint-Ouen-l'aumône, vierge ouvrante,— Valence, cathédrale.—Bélem, église des Hieronymites.—Musée du Louvre.—Lisbonne, l'église de l'étoile.—Fougère, église St-Sulpice.—Braga, la cathédrale.—Ploumanac'h, la chapelle de la clarté.—Bourg-en-Bresse, l'église de Brou.—Carthage, la primatiale d'Afrique.—Tolède, la cathédrale.—Musée du Louvre.—Coimbre, église Sainte Claire.—Le Mans, la cathédrale.—Tréguier, le tombeau de St-Ives.—Gand, le Via Crucis,—Braga, le sanctuaire de Monte.—Laon. la cathédrale.—Bayeux, Notre-Dame.—Augsbourg, Saint Ulrich.—Alcobaça, le monastère.—Milan, la basilique Ambroisienne.—Le samedi saint à Florence.—Toulouse, église St-Sernin.—Rome, Ste-Marie du Peuple.—La Vierge de Nuremberg.—Musée du Louvre.—Tarascon, Portail de Sainte Marthe.—Assise, l'église supérieure.—Bourges, Portail de la cathédrale.—Vénise, l'église des Frari.—Ratisbonne, intérieur de la cathédrale.—Maffra, le monument, Abbeville, étable de St-Paul.—Naples, la cathédrale.— Parme, la cathédrale et le baptistère.—Dammarie, Ruines de l'abbaye du Lys.—Le Puy, baptistère romain.—Marseille, N. D. de la Garde.—Lisbonne, ruines de l'église des carmes.—Caen, église St-Pierre.—Musée de Dresde.—Carthage, la cathédrale.—Lorette, la Santa Casa.—Mexico, la cathédrale.—Palerme, la catacombe des capucins.—Quimper, église saint Mathieu.—Quimper, la cathédrale.—Lisbonne, façade de la cathédrale.—Bélem, le cloître.—Cathédrale de Chartres, la vierge du pilier.— Milan, Croix du XII siècle.— Abbe-

ville, église St-Wulfran.—Poitiers, cathédrale St-Pierre.—Rome, Pinacothèque du Vatican.

4eme ALBUM

Poitiers, église N. D. la grande.—Messine, la cathédrale.—Toulouse, la cathédrale.— Palerme, St-Jean des Ermites.— Orvieto, la cathédrale.— Coïmbre, ancienne cathédrale.— Monreale, (Sicile) la cathédrale.— La Chaise.--Dieu.—Eglise de la Chamaillère, près le Puy édifiée par les romains.—Padoue, trésor de la basilique.—Musée du Louvre.—Genève, cathédrale St-Pierre, église Notre-Dame.—Milan, Pinacothèque royale.— Bruges, la cathédrale.—Mexico, la cathédrale, église de la Recoleta.— Palerme, la cathédrale.—La Plata.—Eglise de San Ponciano.—Mexico, église de la San, tissima.—Mexico, façade de la cathédrale.— La Chaise-Dieu, (intérieur).— Dijon, église Notre-Dame.—Palerme, chapelle Palatine.—Senlis, cathédrale (2 vues).—Florence, distribution des repas à la chartreuse.— Cathédrale de Florence, reliquaire de St-Antoine.—Musée du Louvre.—Guérande, église St-Aubin.—Eu, Mise au tombeau.—Lorette, panorama de la ville.—Roche St-Michel, portail de la chapelle.—Le Puy, entrée papale de la cathédrale et évêché, Mexico, El-Sagrario.—Monréale, le cloître.—Le Puy, cloître de la cathédrale.—La Chaise-Dieu, cour du cloître et vue de la tour clémentine.— Rome, les jardins du Vatican. avec le dôme de Saint Pierre.—Rome, St-jean de Latran, le chœur neuf et l'abside.—Aix-la-chapelle, cathédrale.—Musée du Louvre.—Musée de Brescia.—Venise, Ste-Ursule dans sa gloire.—Caen, Abbaye-aux-Dames.—Buenos-Ayres, église N. D. de Candelaria Salta.— Promenoir du cloître de la Chaise-Dieu.—Coimbre, église de Santa-Cruz.—Musée du Louvre.—Le Mans, la cathédrale.—Padoue, basilique de Saint-Antoine, (intérieur).—Thomas, (Portugal) détails des sculpteurs du couvent.—Bathala, (Portugal) un général du monastère.—Musée de Lisbonne.—Buenos-Ayres, couvent de Haute-Grâce.—Pontoise, Saint Maclou. Saint Pol-de-Léon, cathédrale.

Supplément à l'album 4e, La cour de Rome, Prêtres et Prélats, Ordres religieux d'hommes et de femmes (100 figures et costumes religieux) N. B. Nous enverrons l'un de ce ces splendides albums à tout abonné au Propagateur qui nous fera parvenir le prix de son abonnement (50cts) avec 15cts en plus pour en payer le port. A l'acquéreur des quatre albums (2.00) avec 60cts en plus pour le port, si l'envoi doit se faire par la poste, nous fournirons cinq abonnements au Propagateur.



VOL. I. JUIN 1904. No. 6.

CHRONIQUE MENSUELLE

La France et Pie X. — La Saint-Jean-Baptiste, les discours et le travail. — Le Pape et la *musique* de nos *messes* de Pâques. — Les réformes voulues par Sa Sainteté : Le droit canonique, le futur Concile du Canada, le costume, la barbe. — L'Université d'Ottawa, — La page noire, huit mortalités.

Le cadre de ma chronique, on le conçoit sans peine, ne me permet pas d'entrer dans tous les détails de cette désormais fameuse visite du Président Loubet au roi Victor-Emmanuel dont j'ai récemment parlée. D'ailleurs, tous les faits sont connus. Les mille voix de la presse quotidienne, faisant écho à la " Presse associée ", nous ont, pendant quinze jours, suffisamment renseignés.

C'est le 24 avril que M. Loubet est arrivé à Rome. Le 4 mai, Sa Sainteté Pie X protestait auprès de la France et aussi auprès des autres Puissances, avec lesquelles le Saint Siège entretient des relations diplomatiques, contre cet *acte d'un chef d'Etat catholique qui reconnait avec éclat la Puissance qui priva le Pape de son pouvoir temporel.* Puis, le ministère Combes a rappelé son ambassadeur près le Vatican. A brève échéance, c'est la rupture du Concordat et la suppression du Budget des cultes en France qui s'annoncent.

Pauvre France ! Elle ne s'arrêtera vrai-semblablement que quand elle sera au fond de l'abîme. Quel triste spectacle pour nous, sujets d'Albion mais toujours fils de France par le souvenir du cœur autant que par le sang des veines.

Voir l'Angleterre et l'Allemagne se rapprocher de plus en plus de l'Eglise et du Vatican, tout au moins traiter avec le Pape dans des formes plus courtoises que jamais, et, d'autre part, assister impuissants à la désertion officielle de la France du poste de soldat de Dieu et de son Eglise qu'elle a si longtemps gardé pour son honneur et pour sa gloire, quelle tristesse !

Une bonne fortune m'amenait récemment à causer de cet état de choses avec un vénérable prêtre, savant éducateur, de notre pays.

Il écouta mes réflexions sur l'avenir de la France, pour une fois plutôt pessimistes, et, sans me contredire directement, reprit à peu près dans ces termes: " Sans doute, c'est vrai, ça va mal là-bas. Pourtant la France reste au premier rang le pays des *missionnaires* et des *œuvres*. Elle ira plus loin peut-être au fond de l'abîme. Elle ne périra pas."

C'est le vœu de tous les cœurs Canadiens-français patriotes.

* * *

Nous sommes en juin. C'est chez nous par excellence le mois du patriotisme. Dans nos villes et dans nos villages, partout, de plus en plus l'on chôme la Saint-Jean-Baptiste. Que de discours, grands dieux, vont faire résonner l'écho de nos montagnes et les vastes ondes de nos vallées !

D'aucuns se plaignent et trouvent que les Canadiens français font trop de discours. Chacun son goût, le Canadien français aime les voix sonores et les beaux verbes. Or, quand la foule aime une jouissance quelconque elle s'y précipite comme un courant. C'est inutile — dans les choses indifférentes — de vouloir la faire évoluer vers d'autres tournants. Il vaut mieux diriger le courant vers le bien.

Parlons donc et discourons, mais de grâce préparons-nous ! Eh ! Oui ! Préparons-nous. Ils sont légion les gens instruits — ou censés l'être ! — qui dans notre chère Province se livrent avec je ne sais quel coupable aplomb au danger de l'improvisation.

Je n'ignore pas qu'on s'en tire souvent avec plus de bonheur que de mérite, et je sais que les applaudissements ne manquent jamais. Mais que les idées sont rares dans ce déluge de mots !

Parlons moins et mieux. Pour la Saint-Jean-Baptiste de 1904 je suggère modestement qu'on parle du travail.

Beaucoup, chez nous, ne travaillent pas autant qu'ils le devraient. Que dis-je ? En certains milieux des jeunes filles et des jeunes gens estiment que le travail n'est pas digne de considération. Quelle aberration !

Honneur à l'homme qui gagne son pain à la sueur de son front. Honneur au jeune homme qui regarde le labeur avec énergie. Honneur à l'étudiant qui connaît l'*étude*, la vraie, celle qui passionne, qui captive et surtout qui console. Ceux-là sont la gloire et la force d'une nation.

* * *

Mais je m'aperçois que ma chronique tourne à la harangue et je me hâte de changer de ton.

Si je parlais *musique?* Aussi bien les fêtes, si elles ne vont pas sans discours au Canada, ne vont pas sans musique non plus.

L'on sait que le Saint Père Pie X a entrepris, entre plusieurs autres, la réforme du chant dans les églises. Le *Propagateur* a donné déjà (No 4) le *Motu Proprio* sur la musique sacrée.

J'ignore si l'on aura remarqué, ces semaines dernières, un article reproduit du Figaro (de Paris) par plusieurs de nos journaux et signé par Charles Bordes, un musicien célèbre d'une maîtrisse de la vieille capitale. Il y est question d'une conversation que le susdit Charles Bordes aurait eue avec Sa Sainteté Pie X, au lendemain de la grand'messe grégorienne célébrée par le Pape dans Saint-Pierre, le 11 avril dernier.

Les *messes* de Pâques (de la fête de Pâques 1904), exécutées dans les églises de Montréal, sont précisément citées comme des modèles... à ne pas imiter: " A ce moment, le Saint Père se leva, et, fouillant dans des papiers entassés sur son bureau il en tira une coupure de journal. Il me la montra en me faisant remarquer que ce journal venait du Canada. C'était une liste des œuvres musicales exécutées dans les diverses églises de Montréal le jour de Pâques. On y voyait des pièces pour orchestre, des messes en tous les tons, avec soli de ténor. Soulignant du doigt chacun de ces programmes, Pie X eut un sourire ironique et ajouta: " Est-ce que l'on exécute à Paris de semblable musique? "...

Le fait qui paraît bien authentique mérite d'être signalé. Il aidera à nous amender en nous conformant d'ailleurs aux directions éclairées de Nos Evêques.

* * *

L'infatigable Pie X a manifesté aussi le désir de voir s'élaborer une refonte du Droit canonique. Une commission de Cardinaux a été nommée pour étudier cette très importante question dont s'étaient déjà occupé les Pères du Concile du Vatican. Je crois savoir que le Pape désire consulter à ce sujet les évêques du monde catholique et que déjà Nos Seigneurs les Evêques du Canada ont été priés d'exposer leurs vues.

On a également remarqué, le mois passé, qu'une réunion de Théologiens éminents, désignés par leurs Ordinaires respectifs, avait eu lieu à Ottawa en rapport avec la tenue future d'un Concile Plénier du Canada.

Ce sont là des faits importants. La vie de l'Eglise s'affirme toujours avec constance mais sans éclats inutiles, avec prudence mais sans tergiversations subtiles.

Le droit et la discipline évoluent sagement, selon les besoins des milieux et des circonstances, comme pour mieux établir que l'immutabilité des dogmes n'empêche pas la société chrétienne d'être de son temps.

La grande presse a encore annoncé que le Saint Père songeait à recommander un costume ecclésiastique uniforme pour tous les pays du rite latin, — ce ne serait plus la soutane! — et même les journaux d'hier notent que le Pape serait favorable au port de la barbe!

Je signale ces nouvelles et ces on-dit, les unes plus certaines, les autres moins; mais je fais volontiers des réserves, car les journaux à grand tirage nous donnent si souvent, sans contrôler et sans dicerner, (malheureuse nécessité de la lutte pour la vie, disent-ils!) des renseignements exagérés ou diminués ou même inventés de toutes pièces, qu'il convient de n'être pas trop confiants et d'accepter les *faits divers* avec un gros *grain de sel!*

* * *

A Ottawa, l'un des derniers jours de mai, l'on a procédé, avec grande pompe, à la bénédiction de la première pierre du monumental, édifice, qui s'élèvera bientôt sur les ruines des anciens locaux universitaires récemment incendiés.

Le Cardinal Gibbons et plusieurs archevêques et évêques étaient présents. Son Excellence Mgr Sbarretti, Délégué Apostolique, a béni la première pierre, Son Eminence le Cardinal Gibbons et Sa Grandeur Mgr Emard ont parlé en anglais et en français.

L'Université d'Ottawa est de langue anglaise. L'on sait assez que nos frères les irlandais catholiques se montrent souvent plus que jaloux de leurs droits.

Certaine manifestation irlandaise peut-être intempestive, a donné, en cette circonstance, l'occasion aux autorités universitaires d'Ottawa — après Sir Wilfrid Laurier d'ailleurs, — d'affirmer les droits *des deux langues.*

On ne saurait qu'être heureux d'applaudir au zèle et à la confiance dont font preuve les Révérends Pères Oblats en restant debout sur les ruines de leur Université pour la relever plus belle et plus forte.

Les Oblats ont admirablement mérité en notre pays. Leurs œuvres et leurs fondations sont l'une des gloires du Canada.

Au moment où on les chasse de France, réjouissons-nous de les voir ici si pleins de force et de vie.

* * *

C'est le privilège des grandes œuvres de ne pas mourir, et voilà pourquoi les ordres religieux sont si puissants. Chez eux, toujours l'œuvre subsiste aux individus.

Mais là comme ailleurs les individus meurent. C'est la loi commune.

* * *

Elle est encore bien chargée la liste de nos morts, ce mois-ci, ce sont:

Le Révérend Père Beaudry, un éducateur et un saint, le conseiller et l'ami de toutes les générations d'élèves qui se sont succédées au collège de Joliette depuis plus de trente ans, qui est mort à son poste de Directeur des élèves.

L'abbé Daigneault, curé de Ste-Julie de Verchères, et l'abbé Provost, ancien curé de St-Jean-de-Matha, qui ont donné à l'Eglise un fécond sacerdoce.

L'abbé Boudreau, ancien curé d'East Angus et de Ste-Anne de Stuckley, l'énergique et tenace ami des réformes en fait d'agriculture et de colonisation, qui vient de mourir ici à Sherbrooke.

Aux Etats-Unis, l'abbé Brouillet — le *bon Père Brouillet!* — curé à Notre-Dame de Worcester, l'abbé François Lavallée, curé de Ste-Anne de Cohoes et l'abbé Lachance, curé d'Island Pond, tous des nôtres, dévoués à l'idée française et catholique, qui sont partis assez soudainement.

Enfin, le Père Schmidt, S. J. si avantageusement connu à Montréal pour ses beaux talents, qui est mort en voyage, presqu'en chemin, subitement, lui aussi...

En tout huit mortalités à signaler, dont quatre furent des morts subites.

Depuis cinq mois que j'ai ouvert cette liste noire, j'ai déjà enrégistrer *trente trois* décès.

Trente trois, en si peu de temps, quel chiffre et quelle leçon!

L'abbé Elie J. Auclair.

Pourquoi un Drapeau National?

Se poser cette question, c'est, croyons-nous, se demander trois choses: Avons-nous une patrie et une histoire, nous Canadiens français? Sommes-nous un peuple distinct des autres sur cette terre d'Amérique? Avons-nous foi enfin à notre mission providentielle sur ce continent, et voulons-nous vivre d'une vie propre?

Le drapeau, en effet, a dit un orateur, c'est l'image resplendissante de cette chose sacrée si spéculative et si réelle à la fois, pour laquelle on vit et on meurt; le drapeau c'est la patrie... Lorsque nous le voyons flotter, quelque chose de profond nous remue dans le cœur pour remonter jusqu'à nos yeux, car ses couleurs rappellent tout ce qui donne du prix à la vie: pères, mères, foyers, croyances, gloires, le passé et l'avenir.

Répondre à notre triple question, ce sera donc satisfaire ceux de nos compatriotes qu'un projet de drapeau national laisse froids ou même quelque peu sceptiques.

Avons-nous une patrie et une histoire?

C'est une " vérité manifeste, " a dit M. Henri Bourassa, une conséquence logique de notre histoire,... nous sommes exclusivement Canadiens. "

En réalité, ajoutait-il, nous formons au Canada le seul groupe de race véritablement canadienne. *Pour nous, le Canada est l'unique patrie;* nous avons concentré sur ce sol toutes nos aspirations nationales. Jamais nous ne songeons à prendre un autre titre que celui de Canadiens; et lorsque nous nous appelons Canadiens français, c'est que nous voulons marquer l'origine ethnique qui nous sépare des Anglais, des Ecossais et des Irlandais, lesquels à nos yeux ne sont pas tout à fait Canadiens. (1)

L'honorable M. Thomas Chapais voulait exprimer la même pensée quand il disait, aux grandes fêtes de la Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1902:

" Nous sommes les plus canadiens des Canadiens. "

Et développant avec éloquence cette vérité:

---

(1) Les Canadiens français et l'Empire Britannique, p. 26.

" Pour aucune autre race, s'écriait-il, le Canada n'est autant la patrie que pour la nôtre. Notre *home* à nous le voilà ; nous n'en avons point d'autre... Ce Canada, cette terre ancestrale, ce territoire sacré, pétri des ossements et du sang de nos pères, comment ne l'aimerions-nous pas de toutes les ardeurs et de toutes les énergies de nos âmes ? Il occupe la première place dans notre sollicitude et dans notre dévouement... *Avant tout, nous sommes Canadiens.* "

Crémazie ne pensait pas autrement :

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux,
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux,
Le flot qui chante a la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit : Soyons unis.

Quelque vif et profond que soit l'amour que nous gardons au cœur pour la vieille France, la patrie de nos aïeux, toujours et avant tout nous aimons à chanter :

" O Canada, mon pays, mes amours ! "

N'insistons pas. Est-il davantage besoin que nous rappelions ici quelle belle et glorieuse histoire nous avons ?

Sommes-nous un peuple distinct de tout autre ?

Français par le sang, par la langue et les traditions, et aussi par plus d'un côté de notre caractère national, nous différons totalement de toute autre nation sur ce continent. Nous différons même beaucoup de nos cousins de France par le tempérament ; nous en différons entièrement par la vie sociale et politique.

Il existe entre les Français d'Europe et ceux du Canada, a dit M. Henri Bourassa, des divergences politiques plus profondes encore que celles qui séparent la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. " Une série d'évolutions constitutionnelles a dirigé les deux nationalités françaises dans des voies différentes. C'est bien de l'Angleterre que la France a emprunté la forme extérieure de son gouvernement ; mais elle y a introduit un esprit essentiellement bureaucratique et centralisateur. Par atavisme, les Français du Canada ont accueilli avec enthousiasme le principe des institutions britanniques, auxquelles leurs ancêtres normands, conquérants de

l'Angleterre, avaient ajouté plusieurs traits distinctifs. Mais à l'encontre des Français d'Europe, nous avons accentué l'esprit décentralisateur de ce régime et rendu les pouvoirs publics plus directement responsables au peuple. Au point de vue ethnique, tandis que la nation américaine s'infusait chaque année du sang anglais ou irlandais dans les veines, nous sommes restés sans mélange. " (1)

M. le directeur de *la Vérité,* de Québec, avait donc bien raison, pour expliquer la présente poussée populaire vers l'adoption d'un drapeau national, de s'appuyer sur ces caractéristiques et cette homogénéité du peuple canadien-français. Voici ce qu'il écrivait, le 21 février 1903 :

" Nous avons entendu discuter, l'autre soir, la question à l'ordre du jour, bien que les *grands journaux,* n'en parlent pas : la question du *drapeau national des Canadiens-français.*

" Nous avons, disait-on, le drapeau du Dominion et le drapeau officiel de la province de Québec. Faut-il un troisième drapeau : le drapeau particulier des Canadiens français ?

" Oui, il en faut un. C'est un véritable besoin populaire qui s'affirme de plus en plus. On a beau dire et beau faire, les Canadiens français ne veulent pas être confondus avec les races qui les entourent. Ils constituent un peuple distinct sur cette terre d'Amérique, ils le sentent, et, instinctivement, ils l'affirment, en arborant, dans les jours de fête nationale et de réjouissance publique, un drapeau distinctif.

" Ils sont loyaux envers le drapeau de l'Angleterre, envers le drapeau du Dominion, en tant que drapeau politique ; ils l'ont prouvé en maintes circonstances ; et ils sont prêts à le prouver encore. Mais cela ne suffit pas à leur patriotisme. Ils veulent aussi un drapeau *national,* un drapeau intime, un drapeau qui soit à eux, et à eux seuls ; comme le beau drapeau vert appartient à la race irlandaise, et à elle seule.

" Voilà pourquoi le drapeau officiel de la province de Québec —si toutefois il en existe réellement un—ne saurait suffire aux aspirations des Canadiens français. Ce drapeau ne saurait être à eux seuls, puisqu'ils ne constituent pas la seule population de cette province.

" De plus, il y a en dehors de la province de Québec beaucoup de Canadiens français qui éprouvent, eux aussi le besoin d'avoir un drapeau national commun.

---

(1) Les Canadiens français et l'Empire Britannique, p. 28.

" Il faut donc un drapeau, à l'ombre duquel tous les Canadiens français puissent s'unir. Il faut un signe de ralliement pour les nôtres, qu'ils soient au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest.

" Comme on l'a dit aussi, l'autre soir, un peuple homogène de deux millions d'âmes a bien le droit d'avoir son drapeau à lui.

" Cela ne se discute pas, cela *ne se démontre pas; cela se sent.* Et à ceux qui ne le sentent pas, il manque quelque chose.

" Ce besoin d'un drapeau particulier est tellement impérieux, que les Canadiens français, faute d'un drapeau à eux, arborent en toute occasion le drapeau actuel de la France.

" Ils ne veulent pas dire, par là, qu'ils sont français, ni qu'ils aspirent vers une union politique avec la France.

" Ils déploient le drapeau tricolore dans leurs jours de fête, uniquement pour affirmer leur autonomie nationale, pour faire comprendre que, s'ils sont de loyaux sujets britanniques, ils ne sont pas des Anglais, qu'ils sont et qu'ils entendent rester un peuple distinct sur cette terre d'Amérique. "

Puis M. Tardivel, après avoir montré quels inconvénients il y aurait pour nous d'adopter le tricolore, concluait en disant:

" Ayons donc notre drapeau à nous, et non pas celui d'un autre pays. La plus simple convenance l'exige. N'arborons plus, comme notre drapeau, le drapeau de la République française.

" Nous ne disons pas cela, parce que le gouvernement de cette république persécute la religion. Nous tiendrions le même langage si M. le comte Albert de Mun était président de la République, et M. Jacques Piou le président du cabinet.

" Soyons assez fiers pour avoir notre propre drapeau. Ainsi tout rentrera dans l'ordre. Notre patriotisme prendra sa véritable orientation, et nos voisins d'une autre race nous comprendront mieux. Nous paraîtrons à leurs yeux ce que nous sommes en réalité: des Canadiens avant tout. "

Avons-nous foi en notre mission providentielle?

Notre mission, c'est d'être " des pionniers de la civilisation... des messagers de l'idée religieuse... des zélateurs de l'Eglise, ses défenseurs et ses apôtres... c'est de remuer les idées... de faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée, " (1) à l'exemple de la vraie France.

---

(1) Mgr L.-A. Pâquet. — Sermon sur la vocation de notre race en Amérique, prononcé le 23 juin 1902.

Si vraiment nous croyons à la mission providentielle de notre race sur ce continent, il nous faut bien convenir :

" . . . Que le Canada français ne répondra aux desseins de Dieu et à sa sublime vocation que dans la mesure où *il gardera sa vie propre,* son caractère individuel et ses traditions vraiment nationales. " (1)

Mais vivre, vivre de sa vie propre, se protéger contre " toute force absorbante et tout mélange corrupteur, " mais voilà précisément ce dont il s'agit surtout, pour notre peuple. Or l'horizon de notre avenir politique, comme peuple, est gros de nuages. Ecoutons à ce sujet une voix autorisée :

" L'avenir, Messieurs, que sera-t-il pour nous ? — De quoi demain sera-t-il fait ? " Question grave et angoissante. Bien des esprits clairvoyants sont convaincus que nous arrivons à un tournant de notre histoire. Des problèmes nouveaux surgissent, des évolutions se dessinent, des transformations se font pressentir, des mots fatidiques et redoutables—impérialisme, annexion—flottent dans l'air. Quels en seront précisément la force et le moment, personne ne saurait le dire, mais quelque chose nous avertit que nous touchons à des crises. Des influences contraires vont nous attirer en sens inverse vers leur centre respectif d'attraction, et notre pays va être profondément ébranlé par l'action de ces énergies divergentes. Quelles seront, au sein de nos provinces canadiennes, la nature et l'intensité des contre-coups produits ? Quels en seront l'aboutissement et le dénouement ? Pourrons-nous développer assez de force intérieure pour maintenir l'équilibre et conserver, disons pendant un autre siècle, ce *statu quo* qui serait pour notre peuple le plus grand des bonheurs ? Ou bien serons-nous arrachés de notre orbite actuel et entraînés vers des destins nouveaux ? Celui-là seul le sait qui fait mouvoir, dans le secret de sa pensée providentielle, ces forces mystérieuses, ces causes secondes par lesquelles sont enfantés tous les événements de l'histoire humaine. Mais quel que soit pour nous le mot de l'avenir canadien-français, nous avons un dessein manifeste à remplir envers nous-mêmes, envers notre nationalité : *c'est de nous préparer à tout afin de ne pas être surpris par l'heure décisive.* " (2)

---

(1) Mgr L.-A. Pâquet. — *Ibid.*

(2) Grande-Bretagne et Canada, 1901.

Un peu auparavant, le vaillant député de Labelle avait dit sur le même sujet :

" Ce que je voudrais, c'est qu'entre la vieille frégate anglaise qui menace de sombrer, et le corsaire américain qui menace de recueillir ses épaves, nous manœuvrions notre barque avec prudence et fermeté, afin qu'elle ne se laisse pas engloutir dans le gouffre de l'une ni entraîner dans le sillage de l'autre...

" Quels que soient les desseins de la Providence sur nous, et le cours prochain des événements, il n'est qu'un moyen d'y faire face, c'est d'éviter à la fois les enthousiasmes échevelés et l'aplatissement *moral;* c'est de fortifier et d'élargir notre patriotisme en le dirigeant moins vers les hommes, et plus vers les principes et les idées. *Préparons-nous aux luttes de demain* en faisant le devoir de chaque jour sans faiblesse et sans forfanterie, le front haut et le cœur à la bonne place. " (1)

Eh bien! pour fortifier et élargir notre patriotisme, pour nous préparer aux luttes de demain, pour ne pas être surpris par l'heure décisive, nous croyons que le meilleur moyen à prendre est " l'union de notre race autour d'un drapeau qui lui soit cher autant que sien—un drapeau qui, en déployant à la brise de la patrie, ses plis soyeux, rappellera au peuple et son origine et son histoire et sa foi. " (2)

Aussi nous estimons, avec celui qui a écrit ces lignes, qu'il n'appartient à personne, nous semble-t-il, de se désintéresser des intérêts nationaux, surtout quand il y va de l'avenir d'une race, de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Nous ne pouvons nous faire illusion, la question du drapeau est vitale ; car l'étendard que nous choisirons sera d'autant plus sacré qu'il résumera en lui nos plus chers souvenirs, nos plus douces espérances, et pour qu'il devienne bien la *nôtre,* il est d'une importance capitale que ce soit le peuple qui l'adopte volontairement, de lui-même, comme poussé par un instinct naturel. Sans cela, notre drapeau ne sera jamais national, et c'est précisément là le but que nous nous proposons.

Concluons en citant le directeur de *l'Enseignement primaire* :

" C'est en cultivant dans l'âme du peuple un patriotisme bien canadien-français que nous assurerons les triomphes futurs de notre nationalité. Cessons d'être patriote *à l'anglaise* ou *à la fran-*

---

(1) Discours de l'hon. M. Thomas Chapais au banquet des fêtes nationales de 1902 à Québec.

(2) *Carillon! Carillon!* — par Un Patriote, p. 7.

çaise: soyons A LA CANADIENNE. Ce patriotisme *local,* le seul vrai, le seul logique puisqu'il enfonce ses racines dans le sol qui nous vit naître, n'exclut pas la loyauté à notre souverain ni le culte du souvenir à l'égard de la France. Non.

Ce patriotisme de " chez nous " ne saurait blesser les susceptibilités des Anglais ou des Français, car l'amour du sol natal est inné au cœur de l'homme. Comme les Canadiens français ne sont pas des *exilés* au Canada, il est fort naturel qu'ils préfèrent le Saint-Laurent à la Tamise ou à la Seine.

" D'abord, si nous voulons compter pour quelque chose dans ce bas monde, soyons quelqu'un. Nous avons un beau passé et de glorieuses traditions; ayons donc un patriotisme A NOUS, comme nous devrions avoir un drapeau A NOUS.

" Sachons démontrer par des faits l'originalité de l'esprit canadien-français et la noblesse de notre caractère national. "

Extrait de la brochure Le Drapeau National des Canadiens Français.

L'Adoration en Esprit et en Vérité.

L'adoration eucharistique a pour objet la divine Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Très-Saint Sacrement.

Il y est vivant, il veut que nous lui parlions, et il nous parlera.

Tout le monde peut parler à Notre-Seigneur. N'est-il pas là pour tous? Ne nous dit-il pas: *Venez tous à moi?*

Et ce colloque qui s'établit entre l'âme et Notre-Seigneur, c'est la vraie méditation eucharistique, c'est l'adoration.

Tout le monde en a la grâce. — Mais, pour y réussir et pour éviter la routine ou l'aridité de l'esprit et du cœur, il faut que les adorateurs s'inspirent de leur attrait de grâce ou des divers mystères de la vie de Notre-Seigneur, de la Très-Sainte Vierge ou des vertus des saints, afin d'honorer et de glorifier le Dieu de l'Eucharistie par toutes les vertus de sa vie mortelle, comme par celles de tous les saints, dont il fut la grâce et la fin, et dont il est aujourd'hui la couronne de gloire.

Regardez l'heure d'adoration qui vous est échue comme une heure du Paradis; allez-y comme on va au ciel, au banquet divin, et cette heure sera désirée, saluée avec bonheur. — Entretenez-en suavement le désir dans votre cœur. Dites-vous: " Dans quatre heures, dans deux heures, dans une heure, j'irai à l'audience de grâce et d'amour de Notre-Seigneur: il m'a invité, il m'attend, il me désire. "

Quand vous avez une heure pénible à la nature, réjouissez-vous-en davantage; votre amour sera plus grand parce qu'il sera plus souffrant: c'est l'heure privilégiée qui sera comptée pour deux.

Quand par infirmité, maladie ou impossibilité, vous ne pourrez faire votre adoration, laissez votre cœur s'attrister un instant; puis mettez-vous en adoration en esprit et en union de ceux qui adorent dans ce moment: dans votre lit de souffrance, en voyage ou durant ce travail qui vous retient, tenez-vous dans un plus grand recueillement pendant cette heure, et vous retirerez le même fruit que si vous aviez pu aller aux pieds du bon Maître: cette heure vous sera comptée, peut-être même doublée.

Allez à Notre-Seigneur comme vous êtes: ayez une méditation naturelle. — Epuisez votre propre fonds de piété et d'amour avant de vous servir de livres; aimez le livre inépuisable de l'humilité de l'amour. — Qu'un livre pieux vous accompagne pour vous remettre en bonne voie quand l'esprit s'égare ou quand vos sens s'assoupissent, c'est très bien: mais rappelez-vous que notre bon Maître préfère la pauvreté de notre cœur aux plus sublimes pensées et affections empruntées aux autres.

Sachez bien que Notre-Seigneur veut notre cœur et non celui des autres: il veut la pensée et la prière de ce cœur comme l'expression naturelle de notre amour pour lui.

C'est souvent le fruit d'un subtil amour-propre, de l'impatience ou de la lâcheté, de ne pas vouloir aller à Notre-Seigneur avec sa propre misère ou sa pauvreté humiliée; et c'est cependant ce que Notre-Seigneur préfère à tout, c'est ce qu'il aime, ce qu'il bénit.

Vous êtes dans l'aridité, glorifiez la grâce de Dieu, sans laquelle vous ne pouvez rien; ouvrez alors votre âme vers le ciel, comme la fleur ouvre son calice au lever du soleil pour recevoir la rosée bienfaisante.

Vous êtes dans l'impuissance la plus entière; l'esprit est dans les ténèbres, le cœur sous le poids de son néant, le corps souffrant: faites alors l'adoration du pauvre; sortez de votre pauvreté et allez demeurer en Notre-Seigneur, ou offrez-lui votre pauvreté pour qu'il l'enrichisse: c'est un chef-d'œuvre digne de sa gloire.

Mais vous êtes dans l'état de tentation et de tristesse; tout se révolte en vous; tout vous porte à quitter l'adoration sous prétexte que vous offensez Dieu, que vous le déshonorez plus que vous ne le servez: n'écoutez pas cette spécieuse tentation: c'est l'adoration du combat, de la fidélité à Jésus contre vous-même. Non, non, vous ne lui déplaisez pas; vous réjouissez votre Maître qui vous regarde, et qui a permis à Satan de vous troubler. Il attend de nous l'hommage de la persévérance jusqu'à la dernière minute du temps que nous devions lui consacrer.

R. P. Eymard.

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise.

PREMIERE PARTIE

L'Eglise.

La divine figure de Jésus-Christ domine tout en ce monde, les hommes et les événements.

L'histoire se divise en deux parties, *avant Jésus-Christ* et *après Jésus-Christ.*

Aussi la vie de l'Homme-Dieu est " plus qu'une date, c'est une époque ; " c'est le commencement de l'ère que nous appelons de son nom l'ère chrétienne.

Et ceux même qui ne voient pas le côté transcendant de sa physionomie, lui rendent chaque jour un hommage involontaire: ils ne peuvent dater une lettre, dit quelque part Ernest Hello, sans affirmer que les siècles partent de lui et qu'il a déplacé le centre de gravité du monde.

***

Quel a été le but de cette théophanie qu'un Père de l'Eglise appelle l'extase de la pensée et du cœur de Dieu?

Laissant les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, dit l'Evangile en son style populaire, le Fils de Dieu est venu chercher la centième, notre humanité s'était égarée (1).

Et il l'a arrachée à l'ignorance et au mal: voilà pourquoi, dans le langage chrétien, nous l'appelons le Sauveur.

Mais ce n'est pas seulement à une œuvre d'affranchissement qu'il a voué sa vie: c'est aussi à une œuvre créatrice.

Il est venu appeler l'humanité à une vie intellectuelle et morale plus haute; il lui a proposé un idéal plus élevé, l'idéal évangélique.

C'est, en effet, une loi générale de la nature que les êtres supérieurs tendent à se donner en élevant à eux les natures inférieures; ainsi la vie associe la matière à ses opérations; l'intelligence fait servir à ses fins les forces physiques et psychiques, et le cerveau devient le noble instrument de ses plus hautes opérations; l'éducateur éveille chez son disciple la vie de l'esprit et du cœur, et entre son âme et cette âme, fille de la sienne, s'établit une communion très réelle d'idées et de sentiments.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas faire à l'égard de l'homme ce que la vie et l'intelligence font pour la matière et ce que l'homme fait pour son semblable?

Nous, catholiques, nous croyons que Dieu a réalisé ce rêve audacieux, en nous donnant par l'Incarnation ce que nous appelons la vie surnaturelle.

Et nous estimons que, loin de nous amoindrir par ce surcroît, il a donné satisfaction aux aspirations les plus intimes et les plus profondes de la nature humaine, et même aux exigences de la pensée contemporaine.

Ecoutez, en effet, les philosophes les plus autorisés de notre temps: ils constatent que nous éprouvons le besoin d'être, d'être toujours davantage, de croître jusqu'à l'infini.

Développer toutes nos puissances d'être et d'agir; être le plus possible, agir et vivre le plus possible: telle est "la poussée de dé-

---

(1) Luc, xv, 4.

sir et de vie qui monte de la matière et se fait jour dans la conscience (1). ”

Or, l'Evangile, qui est le code du surnaturel, est un appel à la vie, une excitation continuelle vers le plus être, vers le progrès, une invitation pressante à donner toujours plus de valeur morale à notre vie.

Et la grâce, qui est la forme principale du surnaturel, est un complément et un surcroît que le progrès de notre volonté postule et réclame au lieu de le repousser; et le don qu'en fait Dieu à l'homme n'est qu'une application du principe d'association, dont personne ne conteste l'excellence et la fécondité.

Les *élus* sont ceux qui acceptent cette collaboration de Dieu, et qui, joignant leurs efforts au concours qu'elle leur apporte, mettent leur vie en valeur et y fixent pour toujours l'idéal évangélique.

Dans la Sainte Ecriture, en effet, ce mot implique le double sens de *choisi* et *digne d'être choisi* (2).

Ce ne sont pas, comme on l'a dit, des “ esprits éteints ni des cadavres d'âmes. ”

C'est une *élite,* comme le mot lui-même l'indique, et dans cette élite, il y a une hiérarchie au sommet de laquelle se trouvent ceux que nous appelons les saints et à qui nous rendons un culte public.

La grâce n'a “ éteint ” en eux aucune lumière ni tué aucune énergie. De même que dans un organisme le principe vivant n'altère pas le groupement des molécules chimiques, mais s'y superpose pour en diriger l'évolution dans le sens du type de perfection qu'il s'agit de réaliser, ainsi la vie surnaturelle ne viole pas l'autonomie propre à l'être libre.

Si elle mortifie les passions, c'est pour en diriger les forces vives et les subordonner au développement de la vie supérieure de l'esprit.

La grâce qui fait les élus, ne brise pas davantage l'unité de la personne humaine; car, malgré la transcendance du surnaturel, il pénètre le moi humain, et toute l'activité morale n'est que la manifestation d'une même vie toujours identique à elle-même.

Où trouver, d'ailleurs, des vies plus unes que celles de nos grands saints, chez qui toutes les puissances d'agir sont subordonnées à une énergie centrale à laquelle ils obéissent?

(1) *Revue philosophique,* août et septembre 1901. *Philosophie de la grâce,* par M. Récéjac.

(2) *Dictionnaire de la Bible,* article *Elu,* par M. Lesètre.

Donc, les élus sont bien le vrai " *surhomme* " rêvé par certaine philosophie, et le surnaturel chrétien est pour l'humanité la seule apothéose qui, tout en restant mystérieuse, n'aboutisse pas aux rêveries du panthéisme ou à l'immobilité du nirvâna.

Dieu n'a pas seulement fait sienne une individualité de la nature humaine, il s'unit à chaque homme par la grâce ; Jésus-Christ appelle tous les hommes, depuis l'enfant du peuple jusqu'à l'esprit le plus " intellectuel, " à incarner dans leur vie, suivant leur capacité, l'idéal qu'il a lui-même vécu, et qui n'a jamais été surpassé, pour les élever tous jusqu'à sa ressemblance et les grandir jusqu'à sa taille, suivant le magnifique langage de saint Paul ! (Ephes., IV, 13).

***

Mais pour mener à bien cette œuvre, Jésus-Christ devait se survivre, et se survivre au sein de l'humanité.

Voilà pourquoi il n'a pas fondé seulement une religion, mais une société religieuse.

D'autant plus que pour tout être intelligent, la société est la voie naturelle qui le conduit à son développement normal.

Et il a fondé cette société, non pour que chacun travaille individuellement à sa perfection morale, mais pour que tous ne soient qu'un et forment un corps dont la tête est celui que saint François de Sales appelait le " Grand Unisseur. "

Jetons un coup d'œil d'ensemble sur cette société qui s'appelle l'Eglise.

Il n'y a rien qu'on ne puisse concevoir sous ce double aspect : le principe formel et le principe matériel, l'élément visible et l'élément invisible ; aussi les théologiens distinguent dans l'Eglise l'âme et le corps.

Voici l'explication de ces termes.

En tout être vivant, il y a un principe vital qui, chez l'homme et chez les animaux, s'appelle l'âme.

C'est l'âme qui façonne le corps et lui communique l'être et la vie ; c'est elle qui domine au composé son caractère propre, son type spécifique ; elle est " l'idée directrice " qui préside au développement harmonieux du corps et au jeu compliqué des fonctions vitales.

Par analogie, on dit que les corps moraux ou les sociétés ont aussi une âme et un corps. Le corps, ce sont les membres qui en constituent l'élément visible ; l'âme, c'est l'idée ou le principe qui

fait vivre la société, qui lui donne sa physionomie propre et en fait un être moral vraiment un.

En conséquence le corps de l'Eglise, ce sont les hommes qui remplissent les trois conditions fondamentales posées par Jésus-Christ, c'est-à-dire qui croient les mêmes vérités révélées, au moins d'une foi générale, qui reçoivent les mêmes sacrements et obéissent au même chef.

Quant à l'âme de l'Eglise, on conçoit qu'elle n'est pas comme chez les individus une substance à part.

Elle ne consiste pas non plus, comme on le dit souvent, dans l'ensemble des justes; car, les membres d'une société ne sauraient en être l'âme.

Le Saint-Esprit enfin n'est pas l'âme de l'Eglise; il en est seulement le principe générateur; voilà pourquoi cet article du symbole: Je crois au Saint-Esprit est suivi de cet autre: Je crois à l'Eglise catholique.

Qu'est-ce donc enfin que l'âme de l'Eglise? C'est l'élément divin qui l'anime, la grâce sanctifiante qui se manifeste surtout par la charité.

C'est là l'idéal intérieur qui est dans l'Eglise le principe de vie et de développement, et qui invisible en lui-même, rayonne au dehors à travers les imperfections et les rides du corps.

Et de même que dans l'organisme l'âme est l'architecte intérieur qui élève l'édifice vital et répartit les matériaux suivant l'influence de l' " idée directrice " qu'il faut réaliser; ainsi la grâce sanctifiante est le principe actif et vivifiant qui bâtit la cité de Dieu et porte la vie dans chaque partie du vaste organisme de l'Eglise.

***

Ainsi donc la synthèse de ces deux éléments, l'âme et le corps, constitue la vie de l'Eglise.

L'Eglise n'est donc pas un " théorème qui marche, " ni un système qui déroule la série de ses conséquences; c'est un organisme vivant, dont la vie est aussi réelle et aussi palpable que celle de l'individu.

Or, dans toute tendance vitale, il y a, dit Auguste Comte, un élément stable, un principe statique ou de persévérance dans l'être initial, et un principe dynanique, c'est-à-dire de progrès par une poussée interne.

Telle est aussi l'Eglise catholique.

Elle demeure immuable dans sa structure interne, depuis que Jésus-Christ en a tracé de sa main divine les lignes maîtresses, et il est impossible d'admettre avec certains auteurs, comme M. Harnack (1), que son organisation extérieure, dans ce qu'elle a d'essentiel, aurait été le produit de facteurs humains et le terme d'une évolution lente et progressive.

Mais il n'en faut pas conclure qu'elle est immobile et pétrifiée ; car elle renferme un élément changeant et variable qui est, comme toute vie créée, dans la " catégorie du devenir. " Car vivre, c'est changer, c'est " achever de devenir soi-même. "

Ainsi le vieux Credo des temps apostoliques est intangible, toujours le même, sur les lèvres des peuples modernes comme dans les pages vénérables toutes blanches de la poussière du passé.

Mais il n'a rien de l'immobilité des momies enveloppées de leurs bandelettes, comme le lui reprochait naguère M. Sabatier. Car, suivant la loi du processus vital, la divine semence confiée à la terre se dévéloppe, les formules du dogme révèlent de plus en plus leur contenu, et des vérités jusqu'alors enveloppées d'ombre se dégagent peu à peu : il y a progrès.

Et dans l'ordre pratique, la vie chrétienne, identique à elle-même dans ses lois essentielles, s'épanouit en initiatives nouvelles, et l'Eglise façonne, suivant les exigences du milieu et les besoins du moment, l'argile dont sont faites les sociétés.

Ainsi se diversifie à l'infini le geste éternel par lequel la divine ouvrière rassemble les Elus, faisant éclater dans son action si souple la sève toujours montante d'une indéfectible jeunesse.

Sachant que sa mission n'est pas de veiller sur les cimetières où dorment les choses mortes, mais de communiquer la vie autour d'elle à toutes les âmes de bonne volonté, la *" sublime voyageuse "* dont parle Bossuet, s'en va sur la route inconnue que trace devant elle la main divine.

Et ne demandant ici-bas que le libre passage, elle fait chaque jour dans le monde sa moisson d'Elus, et l'emporte au ciel dans la maison du Père de la grande famille humaine !

J. Laxenaire.

(1) *Précis de l'histoire des dogmes*, par Adolphe Harnack, traduction française, p. 53.



Le Perroquet de la tante Jeannette.

Je déteste les perroquets, ces bêtes à l'air narquois et perfide, à la voix discordante. Leur plumage, quelque beau qu'il soit, a toujours dans ses nuances de l'aigreur et de la brutalité. En le regardant de près on y voit pourtant de merveilleuses transitions. Le vert y passe au rouge par une gradation savante, une gamme veloutée, si je puis parler ainsi. Mais à deux pas l'opposition violente reparaît, et cet arlequin des oiseaux vous jette, comme disait M. Ingres, " du vinaigre dans les yeux, " en sorte que les délicats, comme vous et moi, ont plus de plaisir à regarder la petite plume azurée de l'aile du geai, ou la gorge irisée des pigeons, que l'éclatant plumage des plus beaux perroquets.

Quant à leur ramage, cette agaçante parodie de la voie nasillarde ou glapissante de certains humains, je n'en veux rien dire, de crainte que vous ne refusiez d'écouter mon conte.

Encore une chose que je déteste: c'est le roman d'hôpital. Quand un auteur ne sait plus que dire, quand Pégase rétif ou essoufflé refuse de le porter aux régions idéales, quand l'invention lui manque, et que ses héros boursouflés de sentiments faux, parés de perfections ridicules, placés dans des situations absolument impossibles, ne savent plus que devenir, — l'auteur les gratifie d'une phtisie ou d'un anévrisme, et les voilà toussant en cadence et mourant en musique. Le lecteur s'attendrit nécessairement. L'intelligence la plus vulgaire comprend la souffrance physique, et, depuis Philoctète criant *aïe, aïe,* dans l'île de Lemnos, jusqu'au *jeune malade à pas lents* de M. de Millevoye, — depuis le bourgeois qui se fait chanter, entre deux quadrilles, l'*Adieu* de Schubert, ou quelque autre élégie lamentable, jusqu'à Louis XIV faisant placer dans les jardins de Versailles Laocoon et ses fils se tordant sous l'étreinte des *deux affreux serpents sortis de Ténédos*..., — le monde est plein de gens qui aiment ces contrastes, et cette mise en scène réussira jusqu'à la fin des temps.

— Mais, me direz-vous, ceci étant donné, quelle idée vous prend donc de nous raconter " le perroquet de Mlle Jeannette, roman d'hôpital " ?

— Tout simplement, ami lecteur, parce que l'histoire est vraie et qu'elle m'a semblé jolie. Si je me suis trompé, après tout, vous le verrez bien.

Je commence :

Dans un riche village d'un des plus fertiles cantons de la Normandie, sur le bord d'une rivière limpide et peu profonde qui court sous les saules et les peupliers, s'élevait, il y a quelques années, une belle maison blanche, dont toutes les ouvertures étaient bordées de briques rouges et noires, et les murs tapissés de rosiers multiflores. Devant cette maison s'étendait une pelouse entourée de massifs de lilas, d'épines-roses et de cytises. Une grille en fer forgé, provenant d'un ancien château, s'ouvrait sur la route, accostée de deux piliers de briques, supportant des vases de fleurs, et derrière la maison un joli jardin descendait doucement jusqu'au bord de l'eau. Tout ce petit domaine était entretenu avec un soin merveilleux. Le fin gravier des allées, les massifs de fleurs, les gazons d'un vert uni, les rideaux brodés des fenêtres, les cuivres des portes, tout était ajusté, brillant,et semblait peint sur porcelaine.

Les domestiques, vieux et bien dressés, ne faisaient aucun bruit en allant et venant ; jamais on ne voyait dans le jardin un siège dérangé, un objet oublié. Le jardinier en silence, et la seule voix qui se fît entendre était celle de Jacquot, magnifique perroquet, dont le perchoir, quand il faisait beau, était apporté sur la pelouse vis-à-vis de la porte d'entrée.

Là, Jacquot, se pavanant d'un air important, semblait dire aux passants : " C'est moi qui suis le maître ici ! " Son vocabulaire était peu varié. Sa maîtresse ne lui avait appris que trois choses, assez ridicules, mais qu'elle aimait à lui entendre répéter à tort et à travers. Jacquot disait : *Vous aurez tretous part égale* il chantait : *La bonne aventure, ô gai !* puis il ajoutait en éclatant de rire : *Ture lure !*

Jacquot, tout fier et impérieux qu'il était, obéissait à Mlle Jeannette Lapierre, propriétaire de cette maison, et l'une des plus singulières personnes que l'on pût voir. Elle était fort riche, fort intelligente et fort bossue. Sa richesse lui venait de son père, maître maçon laborieux et capable, qui avait bâti les plus belles habitations du pays, et dont la probité et le talent n'étaient contestés que par ses envieux. L'intelligence de Mlle Jeannette avait été d'un grand secours à son père. Toute jeune et ayant perdu sa mère, elle était devenue le caissier, le vérificateur et le secrétaire de son père, et avait acquis une telle entente des affaires et des travaux, que pas un homme de loi ni un ouvrier ne pouvaient lui en remontrer. — Quant à sa bosse, cette infirmité était le résultat d'un accident. Un jour que Jeannette, âgée de quinze ans à

peine, allait voir son père au chantier, un échafaudage s'écroula, et la blessa gravement. Elle fut longtemps alitée, et resta contrefaite. —La tendresse de son père pour elle en augmenta, et tant qu'il vécut, il ne cessa de combler sa fille de marques d'affection. Elle ne le quitta jamais, rendit sa vieillesse heureuse, et enfin l'assista dans ses derniers moments avec tout le dévouement et la tendresse possibles.

Depuis la mort de son père, mademoiselle Jeannette vivait seule avec ses domestiques dans la belle maison qu'il lui avait bâtie, et s'occupait de l'administration de ses biens. Elle se piquait d'être juste, et de ne faire de tort à personne, donnait tous les ans le dixième de ses revenus au curé, en spécifiant ce qu'il en devait consacrer à l'entretien de l'église et au soulagement des pauvres, payait bien ses domestiques et accomplissait ponctuellement ses devoirs religieux. Du reste elle était sèche, raide, méfiante à l'excès, avait sans cesse quelque procès en train, qu'elle finissait par gagner, et, depuis que son père était mort, n'avait dit un mot d'amitié à qui que ce fût.

Une personne si riche ne pouvait manquer d'avoir des neveux. Mademoiselle Jeannette en avait six à la mode de Bretagne, tous bien établis, mariés, fort à l'aise, mais plus intéressés, plus ladres, plus chiches et plus rapaces les uns que les autres.

Mademoiselle Jeannette les recevait en visite tous les dimanches entre messe et vêpres, et une fois l'an à dîner, le jour de la Saint-Jean. Ce jour-là, elle donnait un festin magnifique où elle invitait, outre ses neveux et leurs familles, les notables du village. Elle était comblée de bouquets, de compliments, de protestations d'amitié, qu'elle recevait poliment, mais froidement; faisait les honneurs de son dîner comme une personne qui exécute une consigne, et, quand tout le monde était parti, elle prenait Jacquot sur son doigt, et lui disait:

— Qu'en penses-tu, Coco?

— Ture lure! disait le perroquet.

— Tu as raison, mon petit Jacquot, reprenait mademoiselle Jeannette. Tout cela sonne faux. On me courtise pour avoir place en mon testament, comme toi tu me cajoles pour avoir du sucre, mais toi, Jacquot, tu n'es qu'un oiseau.

— La bonne aventure, ô gai! chantait Jacquot.

— Aussi, je ne t'en veux pas, mon Jacquot, tandis que j'ai toujours envie de dire à mes neveux: Si vous saviez comme je vous méprise!

— Vous aurez tretous part égale! disait Jacquot.

— Si j'étais pauvre, si j'allais frapper à leur porte, que me diraient-ils ces chers neveux?

— Ture lure! s'écriait Jacquot.

— Ture lure, répétait en soupirant mademoiselle Jeannette, et je le sais bien.

Un dimanche, l'une de ses nièces par alliance, madame Lepingre, accompagnée de ses trois disgracieuses filles, vint lui faire visite. Madame Lepingre envoya ses filles au jardin, et dit à sa tante:

— Il m'arrive une chose bien désagréable. Ma sœur est morte ruinée comme vous savez, il y a deux ans, et son imbécile de mari vient de mourir aussi sans avoir eu l'esprit de refaire sa fortune. Il me lègue sa fille, une grande niaise de dix-huit ans, élevée au couvent, à Paris, une propre à rien, qui n'a pas mille francs vaillant, et mon mari a accepté d'être son tuteur.

— Votre mari a bien fait; auriez-vous envie d'abandonner la fille de votre sœur?

— Non point, dit madame Lepingre, mais j'ai trois filles à marier, et l'on se doit d'abord à ses enfants.

— Vos filles sont assez riches pour s'acheter des maris, et cette jeune personne, qui a été au couvent, pourra leur apprendre bien des choses qu'elles ignorent.

— En vérité, ma tante, je ne sais ce que mes filles ignorent. Elles ont été en pension au chef-lieu, et remportaient tous les prix de leur classe.

— Tant mieux pour elles! mais enfin une jeune fille, pour peu qu'elle sache se servir de ses dix doigts, n'est pas une charge dans une maison comme la vôtre.

— Je suivrai votre conseil, je la ferai travailler.

— Amenez-la moi dimanche prochain, dit mademoiselle Jeannette, je verrai bien à quoi elle est bonne.

— Amanda, disait un mois après M. Lepingre à sa femme, je ne vous comprends pas. Pourquoi n'avez-vous pas présenté mademoiselle Blanche à ma tante? Je ne sais à quoi vous pensez de contrarier une si bonne parente.

— Bonne? s'écria madame Lepingre, ah! par exemple, si celle-là est bonne, il y en a d'autres. Jouons cartes sur table, monsieur Lepingre. C'est l'héritage qui est bon et non pas la tante. Or je ne me soucie pas de lui mener cette Parisienne. C'est la fille la plus insinuante, la plus intrigante qui existe. Les domestiques sont déjà fous d'elle, vos filles elles-mêmes la trouvent charmante. Elle est tellement fausse qu'elle paraît faire avec joie les choses

les plus pénibles. Je n'ai pas encore réussi une seule fois à la mettre de mauvaise humeur. Si elle entre une fois chez cette fée bossue, il n'y aura plus place que pour elle dans le testament.

— Faudrait voir! dit Lepingre. Cela ne se passerait pas ainsi. Elle n'est pas parente, et je plaiderais.

On sonna: c'était le docteur.

— Quelle merveille de vous voir! dit madame Lepingre. Personne n'est malade chez nous.

— Aussi, dit le docteur, cette visite n'est pas une visite de médecin, mais d'ami. Je crois devoir vous prévenir que la petite vérole, faisant de grands ravages en ce moment aux environs, vous agiriez prudemment en faisant revacciner vos enfants et vous-mêmes.

— Bah! vous croyez? C'est une dépense, et par le temps qui court, on est forcé d'y regarder.

— Comme il vous plaira, dit le docteur, mais si vous changez d'idée, j'ai de bon vaccin à votre disposition.

Et il s'en alla.

— Le docteur veut faire ses petites affaires, dit Lepingre en ricanant, mais je vais demain à la foire de Sauleville; je saurai de quoi il tourne.

Le lendemain, il revint tout effrayé.

— C'est vrai, dit-il, il est mort douze personnes hier à Sauleville; tout le monde se fait revacciner. Il faut envoyer chercher le docteur.

Mme Lepingre appela un domestique et lui donna la commission.

— Vous faites ben, madame, dit-il, car c'te maladie-là ne plaisante pas. Voilà qu'il y a deux enfants de pris chez les Chedville, et hier la petite Manonville est morte à cent pas d'ici, chez ses père et mère.

— Courez vite, et je vous ferai vacciner pour la peine.

Le docteur était absent. Il ne put venir que le surlendemain, et il y avait déjà trente malades dans le village.

— Vite, fit-il en entrant: rassemblez dans la même pièce tous ceux qui veulent être vaccinés, je n'ai qu'un quart d'heure.

Père, mère, enfants, domestiques furent prêts en un clin d'œil.

— Où est Blanche? dit M. Lepingre.

— Mlle Blanche cueille des fraises au fond du jardin, dit la cuisinière.

— Appelez-la, dit Mme Lepingre. Cette sotte n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle!

Blanche entra, coiffée d'un grand chapeau de paille. A la vue de tous ces gens à demi déshabillés présentant leurs bras nus au docteur, elle rougit et dit:

— Je ne veux pas être vaccinée, du reste je l'ai été au couvent.

— Prenez garde, mademoiselle, dit le docteur, vous gagnerez la maladie et vous serez défigurée; ce serait vraiment dommage, ajouta-t-il en regardant avec admiration le beau visage de la jeune fille. Mais elle se détourna et sortit de la salle.

Mme Lepingre regarda les nez rouges et les yeux louches de ses filles et se dit:

— Tant pis pour cette mijaurée, après tout elle est trop jolie pour une fille qui n'a pas le sou.

L'opération finie, Mme Lepingre courut chez sa tante. Celle-ci ne recevait pas les dames en semaine. Cependant, apprenant que sa nièce insistait, elle donna l'ordre de la faire entrer.

Mlle Jeanne était assise à son bureau, écrivant ses comptes, Jacquot était près d'elle. Mme Lepingre annonça à sa tante que l'épidémie devenait de plus en plus menaçante et lui demanda ce qu'elle comptait faire?

— Et vous-même, dit Mlle Jeannette, que faites-vous, ma nièce?

— Moi, j'ai été revaccinée ainsi que toute ma maisonnée.

— Alors, dit Mlle Jeannette, je pense que vous n'avez rien à craindre et que vous allez soigner les malades.

— Certainement, mais vous, ma bonne tante, il faut prendre des précautions.

— Elles sont toutes prises, dit Mlle Jeannette, mon testament est fait, et je me suis confessée. Mes domestiques ont tous eu la maladie. Je pense que Jacquot n'a rien à craindre. N'est-ce-pas, Jacquot?

— La bonne aventure, ô gai! chanta Jacquot en se pendant par le bec.

— Eh bien, dit Mlle Jeannette, je me tiens tranquille à mon poste, il n'y a que cela à faire, et je vais envoyer à M. le curé mille francs pour les malades.

— Vous êtes une femme admirable! s'écria Mme Lepingre, la larme à l'œil, car dès qu'elle entendait parler d'argent elle s'attendrissait. Mais enfin, ma chère tante, il faut vous soigner.

— On n'attrape pas la petite vérole à mon âge et, d'ailleurs, je tiens peu à la vie.

— Mais ceux qui vous aiment, vous les oubliez! fit Mme Lepingre d'un air tragique.

— Ture lure! cria Jacquot en éclatant de rire.

— Je n'oublie personne, mon testament est fait. Vous aurez tretous part égale, comme dit Jacquot, mon confident.

— Tretous part égale! répéta Jacquot d'une voix perçante.

— O la meilleure des tantes! s'écria Mme Lepingre.

— Voulez-vous, ma nièce, porter ce paquet de linge chez les Morand? On vient de me dire que leurs trois enfants sont pris de la maladie.

— J'y cours, j'y vole! s'écria Mme Lepingre. Elle se hâta d'aller donner le paquet à son domestique, et celui-ci le lança de loin en se bouchant bien le nez, sur le seuil de la maison infectée.

Le curé, les vicaires, le médecin et les sœurs parcouraient le village en tout sens. D'heure en heure de nouveaux cas se déclaraient. La panique était grande.

Le lendemain, M. Lepingre courut chez sa tante.

— Il faut fuir, lui dit-il. Il y a eu douze morts cette nuit.

— Fuyez, si bon vous semble, dit Mlle Jeannette, moi je ne fais pas à la petite vérole l'honneur de la craindre. Si les riches s'en vont, que diront les pauvres gens qui ne peuvent fuir?

— Chacun pour soi, Dieu pour tous! dit Lepingre.

— C'est un chien de proverbe, dit Mlle Jeannette, allez le dire aux chiens, et non à moi.

Et elle le congédia brusquement.

En rentrant chez lui il vit sa femme faisant ses paquets pour partir. Les domestiques la suppliaient de les emmener. Les trois filles pleuraient de frayeur. Blanche seule paraissait fort calme et obéissait aux ordres multipliés de sa tante.

— Vous voulez donc vous en aller? dit Lepingre à sa femme.

— Certainement. Ayez soin que la carriole soit prête demain à quatre heures, et le fourgon aussi.

— Mais, dit Lepingre, tiendrons-nous six dans la carriole? il n'y a que quatre places.

— Nous ne sommes que cinq, dit sa femme, on se serrera.

— Cinq! dit Lepingre; et Mlle Blanche?

— Blanche reste, elle veut aider les sœurs et ira loger chez elles.

— Mais, je suis son tuteur et je ne sais si je dois permettre!...

— Suivez-moi, dit sa femme.

Elle l'emmena à part et le chapitra si bien qu'il consentit à laisser Blanche aux sœurs.

Un dernier scrupule lui restait:

— Que dira ma tante? fit-il.

— Elle dira ce qu'elle voudra, s'écria Mme Lepingre. Vos frères sont partis, le testament est fait; sauvons-nous!

Le lendemain matin, dès l'aube, les voitures attelées étaient devant la porte, et Blanche, son petit paquet à la main, s'apprêtait à aller chez les sœurs. Le jardinier de Mlle Jeannette accourut:

— Mesdames, dit-il, mademoiselle est très malade. Quelqu'une de vous veut-elle la soigner?

— Qu'a-t-elle? dit Mme Lepingre.

— Oh, c'est la petite vérole pour sûr, elle a ramassé çà en allant voir les petits Morand hier. Elle a déjà le délire, et le docteur ne promet rien de bon.

— Soignez-la bien, mon brave Mathurin, dit Mme Lepingre, je suis mère, je dois me sacrifier pour mes enfants.

Elle monta dans la voiture où étaient ses filles, pinça vigoureusement le bras de son mari qui hésitait, et, lui arrachant le fouet des mains, fit partir le cheval au galop.

Le fourgon des domestiques partit aussi, et le jardinier resta seul avec la jeune fille.

— Tas de lâches! s'écria-t-il, se serait pain bénit si vous versiez tous dans une mare. Qu'allons-nous faire, nous autres? Ma femme est presque impotente, la vieille cuisinière est sourde; qui soignera notre pauvre demoiselle?

— Moi, dit Blanche, et je vous réponds qu'elle sera bien servie! Conduisez-moi, mon ami.

Et, un quart d'heure après, Blanche était installée auprès de la malade.

Trois mois après, alors que les résédas, les marguerites et les rosiers d'automne étaient en pleine fleur, Mlle Jeannette et Blanche descendirent au jardin. Blanche était pâle et s'appuyait légèrement au bras de la tante. Mathurin, accoudé sur son râteau, les salua gaiement:

— Voilà deux ressuscitées tout de même! dit-il. Ah! ce n'est pas pour dire, mais je ne sais pas laquelle de vos deux figures me réjouit le plus, ma bonne maîtresse ou son ange gardien.

— Tu dis bien, Mathurin, dit Mlle Jeannette, et plus vrai que tu ne penses. A-t-on porté un fauteuil sous le berceau?

— Marthe en a mis deux, mademoiselle, dit Mathurin, avec des tabourets et des coussins.

— Irez-vous bien jusque-là, Blanche? fit la tante.

— Oh! oui, mademoiselle.

— Quand vous aviez la fièvre, dit Mlle Jeannette, vous m'appeliez ma mère. Pourquoi ne pas continuer?

— Chère maman, je le veux bien, mais ne me dites plus "vous."

— Viens, mon enfant, dit la tante, assieds-toi, et elle arrangea les coussins autour de la jeune convalescente.

— Tu es toujours belle, ton visage est resté uni, malgré les prédictions du docteur.

— Le vôtre n'est pas changé non plus, maman! dit Blanche en l'embrassant.

— Tu m'aimes, bien vrai? dit la vieille demoiselle.

— De tout mon cœur: vous avez été si bonne pour moi!

— Tu l'as été mille fois plus pour moi, et ton dévouement a failli te coûter la vie, pauvre Blanche! Je t'ai bien fait souffrir par mes colères et mes caprices de malade, et je te ferai souffrir encore. Je suis méchante, je le sais.

—Si vous l'étiez, vous n'en sauriez rien, dit Blanche. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et c'est pour cela que je vous aime. Ecoute, maman, j'ai surpris votre secret; et je veux vous dire le mien: nous nous sommes vues l'une et l'autre en face de la mort, c'est alors que tout se découvre. M'avez-vous devinée?

—Peut-être bien, dit Jeannette. Tu es belle, tu es jeune, tu as tout ce qu'il faut pour être aimée. Si je puis contribuer à ton bonheur, si je puis aider à ton établissement, compte sur moi. On me dit avare, on se trompe bien.

—Vous ne m'avez pas devinée du tout, dit la jeune fille en riant. — A mon tour. Voyons si j'aurai mieux réussi.

Et du bout de son ombrelle, Blanche traça un plan sur le sable. Jeannette la regardait faire en silence. La jeune fille indiqua la maison de Mlle Jeannette, la rivière, la grille, les différents compartiments du jardin, puis, traçant deux carrés longs se raccordant au bâtiment principal, elle écrivit au centre de ce plan les mots: *Hospice Saint-Jean.*

Mlle Jeannette la regarda avec étonnement: — Qui te l'a dit? fit-elle.

— Je le sais, dit Blanche, je sais que vous devez consacrer toute votre fortune à la fondation d'un hospice, et que cette maison-ci doit être le corps de logis principal. Vous avez tracé les plans, fait les devis: vous me l'expliquiez dans votre délire.

— Et qu'en penses-tu? dit Mlle Jeannette, approuves-tu mes projets?

—Oui, dit Blanche, sauf un détail.

— Lequel, dis-le moi, je veux avoir ton avis.

—Je voudrais vous voir changer l'époque de leur exécution. Pourquoi voulez-vous attendre?

—Je tiens à mes biens, dit Jeannette. Je t'avoue que j'aime posséder, administrer cette fortune acquise par le travail de mon père et le mien. Privée des joies de la famille, j'ai reporté là toutes mes affections. Voir en d'autres mains que les miennes ce que j'ai eu tant de peine à acquérir, à conserver, me serait insupportable.

—Vous êtes dans votre droit, dit Blanche. Maintenant je vais vous confier mon secret. Moi aussi j'ai un projet, et vous m'aiderez à l'accomplir.

Elle ôta son bonnet, rejeta en arrière les ondes épaisses de sa brune chevelure, et, prenant un grand fichu de mousseline qui couvrait ses épaules, elle en appliqua un côté sur son front et l'attacha derrière sa tête, puis ramenant sous son menton les plis de ce voile improvisé, elle apparut à sa compagne, coiffée comme une religieuse.

Mlle Jeannette se cacha le visage dans ses mains, et ses larmes coulèrent au travers de ses doigts amaigris.

— Hélas! dit-elle. J'espérais te garder, te marier près de moi, réjouir mes vieux jours de la vue de ton bonheur, et tu veux tout quitter!

—Tout quitter pour tout trouver! s'écria Blanche. O maman! Dieu seul vaut la peine d'être uniquement aimé! Je veux me donner à lui. Venez avec moi!

— Y penses-tu? s'écria la tante. Je suis vieille, fatiguée, méchante, j'ai toujours commandé!

— Il est temps d'obéir! dit Blanche en se levant, temps d'offrir à Dieu la dernière gerbe des glaneurs comme les prémices de la moisson, et l'ouvrière de la onzième heure sera récompensée de même que celle qui a devancé le lever du soleil!

ÉPILOGUE

Quelques mois après deux novices entrèrent à la maison mère des sœurs de Saint-Vincent de Paul, — et, quatre ans plus tard, la maison de la tante Jeannette était devenue un bel hospice où les pauvres infirmes du pays étaient soignés à merveille.

Sœur Blanche y est encore supérieure, et sœur Jeannette y est morte économe, et en odeur de sainteté. — Mathurin, concierge de l'hospice, garde en souvenir d'elle le beau perroquet, et celui-ci, tout vieux qu'il est, a encore bonne mémoire. Quand il voit passer devant la grille quelques membres de la famille Lepingre, jetant un regard jaloux sur la façade de l'hospice, Jacquot lui crie: Vous aurez tretous part égale! Ture lure!

Julie Lavergne.

Aux Jeunes Filles.

Il est raconté dans la Genèse, livre qui fut le plus touchant des livres tant que le monde n'eût pas l'Evangile, que Sara étant morte, Isaac s'abandonnait au plus noir désespoir. Rien n'était capable de le distraire. Il fuyait ses amis, il fuyait son vieux père Abraham.

Quand le soir était venu, alors que les épais nuages descendus de la montagne s'allongeaient sur la plaine en forme de fantôme, on le voyait errer devant la sombre grotte de Mambré où reposait le corps de sa mère chérie.

Abraham s'inquiéta. Il appela Eliézer, son fidèle serviteur, et lui ordonna d'aller au pays de Chaldée chercher une femme digne de son fils Isaac.

Eliézer croyait certainement que les mariages étaient écrits au ciel, car il convint avec Jéhovah que la première femme qui lui offrirait à boire serait la compagne de son jeune et beau maître.

Le Seigneur bénit la robuste foi de l'Hébreu: il envoya à la fontaine la douce et belle Rébecca, dont le visage portait l'empreinte de ce charme qu'on appelle la " modestie. "

Eliézer obtint le consentement de la jeune fille et celui de ses parents. Puis, tout ayant été arrangé, Eliézer hâta le départ. Tandis que la caravane s'ébranlait, alors que le soleil semait sur les sentiers ses premières poussières d'argent, les souhaits des parents, des amis, des serviteurs s'élevaient sur le passage de la jeune fiancée qui s'en allait.

" *Soror nostra es,* disait-on en pleurant. Vous êtes notre fille, notre sœur, notre amie. *Crescas.* Soyez heureuse! *Crescas.* Soyez prospère!

Que votre bouche ne s'ouvre désormais que pour chanter l'hymne de la jubilation! *Crescas.* Que le printemps de votre ravissante beauté dure toujours!

Cresas. Que vos chants joyeux se fassent entendre au loin comme ceux des oiseaux qui s'ébattent le long des haies d'aubépine. *Crescas.* Soyez heureuse toujours et partout! "

Pour être saluées et fêtées comme Rébecca il faut, jeunes filles, porter sur vos fronts candides l'auréole de la modestie. " La femme, a dit un célèbre écrivain, est une fleur qui ne donne son par-

fum qu'à l'ombre." Se cacher au bord des ruisseaux comme l'humble violette des bois, voilà votre rôle. La fleur qui se dérobe sous l'herbe n'est pas celle dont le parfum est moins doux.

Saint Paul, en termes énergiques, trace le portrait de la femme chrétienne: "Je veux que les femmes, dans une tenue bienséante, avec pudeur et modestie, se parent non de tresses, ou d'or, ou de perles, ou de vêtements somptueux, mais de bonnes œuvres, ainsi qu'il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu. Que la femme apprenne dans le silence en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme, mais il faut qu'elle soit dans le silence." C'est l'humilité qui sied à la femme, la parure publique qui lui convient est dans l'accomplissement des œuvres de charité et de dévouement. "Est-il convenable, continue l'Apôtre, qu'une femme prie Dieu sans avoir la tête couverte? La nature elle-même ne nous dit-elle pas que si l'homme porte de longs cheveux, ce lui est un déshonneur, mais que si la femme porte de longs cheveux, ce lui est un honneur, parce que la chevelure lui a été donnée pour voile?"

L'intention de l'Apôtre, dans ce docte enseignement, n'est pas d'abaisser la femme puisque Dieu a dit en la créant: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai un aide semblable à lui."

Bien qu'il ne soit jamais question dans l'Ecriture et dans la tradition catholique de la femme prédicateur, avocat, docteur, magistrat, la mission de la femme, au foyer familial, est néanmoins fort belle, c'est une lumière que Dieu place souvent sur le candélabre. Ecoutez Monseigneur Gerbet: "La mission de la femme a toujours été haute dans la prédication du christianisme. Ceci a été préfiguré dès son origine dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. Marie ne révéla pas le Verbe divin, mais elle l'enfanta par la vertu de l'Esprit-Saint.

"Ici on trouve encore un type du ministère de l'homme et du ministère de la femme dans la prédication de la vérité qui n'est que son annonciation perpétuée. Pour que la vérité s'empare de nous, il faut qu'elle soit révélée à notre intelligence: c'est la fonction particulière de l'homme, parce que la faculté rationnelle prédomine en lui. Et comme la raison, qui "éclaire tout homme venant en ce monde," est ce qui dépend le moins des diversités inti-

mes qui constituent chaque individualité, comme elle est le lien radical, commun, patent, de la société humaine, le ministère de l'homme dans l'enseignement de la vérité est un ministère public qui s'adresse aux masses: à lui la chaire, la prédication dans l'Eglise, la magistrature dans la doctrine. Dans la femme prédomine la puissance affective ou le sentiment. Cette prédominance du sentiment détermine la mission propre des femmes: elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. L'amour dans l'homme, comme en Dieu même, ne naît point par voie de révélation; il procède par voie d'inspiration, et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui l'on veut faire aimer la vérité. Elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille circonstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs, de rêves, d'espérances qui distinguent tout cœur de tout cœur. La grande voix qui annonce la vérité à travers les siècles se compose de deux voix: à celle de l'homme appartiennent les sons éclatants et majeurs; celle de la femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse de la force. De leur union résulte la majestueuse et suave harmonie. "

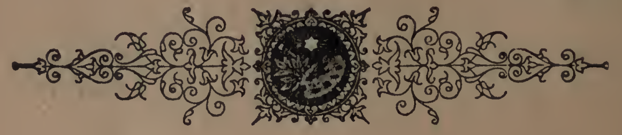
En suivant ces sages conseils vous conserverez sur vos fronts la belle couronne de la modestie, et vous serez alors éblouissantes comme Rébecca, fortes comme Débora, aimantes comme Madeleine, courageuses comme Véronique. L'humilité fera de vous la " femme forte. "

Le long du chemin vous rencontrerez des tristesses et des misères, toutes les Rébecca n'entendent pas des souhaits de bonheur et des chants d'amour, il y aura des larmes... mais ne vous découragez jamais.

L'araignée, quand sa toile est rompue, recommence son minutieux travail sans jamais se lasser. Pourquoi? C'est qu'elle tisse toujours dans un rayon de soleil. Faites de même, ô jeunes Rébecca, la patience dans l'épreuve, l'humilité dans la charité ne se tissent qu'à travers les rayons de l'espérance chrétienne.

Courage et patience, ô pudiques Rébecca, Eliézer viendra un jour vous montrer Isaac, le fils du sourire.

A. Marcadé.



LE PROPAGATEUR

VOL. I. JUILLET 1904. No. 7.

SOMMAIRE : Chronique mensuelle. — Dans l'Eglise et hors de l'Eglise *(suite)*. — Sur les ruines. — Ce qu'un habitant doit faire pour se ruiner. — La célébration de la sainte messe.

CHRONIQUE MENSUELLE

Un écho de la guerre anglo-boer. — Les catholiques de France. — Dupont des Loges, — Hymne d'espoir. — La Saint-Jean-Baptiste. — 3e centenaire d'Annapolis. — Cinquantenaire de Villa-Maria. — Le successeur du Père Beaudry. — La page noire.

Je viens de lire, non sans émotion, le récit qu'a fait un journaliste français, Robert Huchard, d'une visite qu'il rendit naguère, dans sa ferme tranquille, à ce héros de la guerre sud-africaine qu'on a surnommé l'*insaisissable* Dewet.

On se rappelle ses exploits, comment il savait surprendre les ennemis puis leur échapper avec adresse quand ceux-ci croyaient le tenir.

Dewet n'est pas complètement ruiné, bien que plusieurs de ses maisons ou bâtiments aient été brûlés.

Il a repris, à la tête de sa nombreuse famille, sa vie d'agriculteur calme et pieux. Le journaliste note, chez Dewet, les prières dites avant le repas, les chants sacrés du soir, la frugalité de a table, ses soucis à surveiller de loin ses bergers. Il l'appelle un autre Cincinnatus.

Il y a je ne sais quelle majesté triste qui plane autour de ce grand vaincu. Ses yeux brillent — comme des éclairs dans un temps sombre — aux seuls moments ou l'on rappelle devant lui quelque coup fameux, quelque nom aimé, celui de Villebois-Mareuil, par exemple.

Ce vaincu digne et fier m'a fait penser aux canadiens d'après 1760.

Cronje lui, poussé par le besoin, va se donner en spectacle aux curieux de l'exposition de Saint-Louis. Je n'ose pas le blamer,

puisque peut-être il a faim. Mais quel contraste que cette exhibition de gloire pour de l'argent!

***

Le culte de l'argent, hélas! le culte du veau d'or est fort à la mode de nos jours. A coup sûr l'argent est utile pour le bien comme pour le mal. Mais c'est un fait que le dieu *dollar* voit des milliers d'individus prosternés devant lui, avec un manque absolu de dignité.

En France, le pays de la chevalerie et de l'idéal, il y a beau temps que les foules se détachent des nobles pensers qui firent palpiter et frémir tant de générations depuis Clovis ou Charlemagne.

On veut jouir de la vie, ignorer Dieu et se ficher du diable. Les gouvernants, adeptes des loges maçonniques, précipitent le pays dans la rupture avec Rome et dans l'athéïsme officiel.

Et le peuple? On entend dire parfois qu'il est meilleur que ceux qui le gouvernent, et, c'est vrai sans doute pour un grand nombre surtout pour certaines régions, autrement comment expliquerions nous l'inépuisable fécondité de notre ancienne mère patrie pour les œuvres de foi et d'apostolat. Mais la plaie de l'indifférentisme ronge le peuple et le prépare mal à la lutte pour les traditions catholiques.

J'en trouve l'affirmation dans cet extrait de la *Vérité Française*: " l'heure est passée où les classes élevées se moquaient entre elles de la religion, dont elles recommandaient la pratique au peuple, la rabaissant au niveau d'une institution de police. Le voltairianisme est mort et le respect humain conduit plutôt les hommes à l'église qu'il ne les en détourne. Mais en revanche que de pertes l'Eglise a faites dans le peuple... Des populations entières abandonnent le culte... A peine l'enfant a-t-il fait sa première communion que le prêtre ne le revoit plus... "

* * *

On ne s'imagine pas souvent quelle réelle influence la foi exerce sur le patriotisme. Les hommes de peu de foi ne sont guère patriotes. L'histoire fourmille de traits qui établissent que l'idée de patrie et de religion — bien qu'elles se puissent distinguer — se

divisent rarement. Les hommes sans foi, ne voyant que l'horizon d'ici-bas, sont forcément égoïstes. Or un égoïste n'est jamais un patriote. Lisez ce qui suit:

" Pendant trente ans, raconte un correspondant du " Matin " (M. Mouthon), la superbe cathédrale de Metz est restée le sanctuaire de la foi française, et je ne crois pas qu'en aucun temps les fastes de l'Eglise aient connu un plus poignant spectacle que celui de la ville vaincue, mais non pas soumise, venant aux pieds de Dieu, gardien de la justice, chercher le suprême asile de sa fidélité. Un service commémoratif avait lieu tous les ans, à la mémoire des soldats français morts pour la patrie. Les nefs débordaient. Tout Metz était là, les hommes vêtus de noir, et les femmes uniformément voilées dans la tristesse de leurs crêpes. La masse était silencieuse, mais, quand après l'absoute, Mgr Dupont des Loges, se tenant devant le catafalque, entonnait un jour d'une voix tremblante le " super flumina Babylonis, " l'hymne éternel des peuples exilés, la foule, d'un seul mouvement, se jeta à genoux sur le pavé de la cathédrale et rien ne répondit au triste verset du vieil évêque qu'un immense et long sanglot. "

* * *

L'angoissante question que se pose le catholique, fils de France, est toujours la même. Tout espoir est-il perdu, ou bien du fond de l'abîme où elle tombe la vieille terre de France va-t-elle se relever un jour? Y a-t-il assez de foi encore en la *doulce France* pour la faire revivre. Oyez l'hymne d'espoir du célèbre Père Jésuite, V. Delaporte:

HYMNE D'ESPOIR

En l'année Jubilaire (1854-1904.)

SPES NOSTRA SALVE.

Ne désespère pas, ma France bien-aimée :
Marie est toujours là, forte comme une armée,
Toute puissante au ciel, invincible ici-bas ;
La Vierge des douleurs sait ta longue souffrance,
    Doux pays, douce France,
La Vierge a vu tes pleurs, elle voit tes combats.

Ne désespère pas, royaume de Marie,
Terre où germa l'honneur et la chevalerie :
Dans ton angoisse, au soir d'un honteux désarroi,
De la vierge fidèle attends la délivrance,
Doux pays, douce France,
Elle est ta Reine encore, et Jésus-Christ ton Roi.

Ne désespère pas, terre des épopées,
Où le seul nom du Christ fit frémir les épées,
Où tous les cœurs battaient à ce seul mot : "Je crois !"
Tu briseras le joug de haine et d'ignorance,
Doux pays, douce France,
Tu vraincras par Marie et le Dieu de la croix.

Ne désespère pas, France des basiliques,
Que jetaient dans l'azur nos aïeux catholiques,
Pour trône et marchepied de la Reine des Cieux ;
Tes fils y chanteront leurs psaumes d'espérance,
Doux pays, douce France,
Et les grands *Te Deum*, cet hymne des aïeux.

Ne désespère pas, peuple dont la grande âme,
Même en son crî de guerre acclamait Notre-Dame ;
Avec nos saints, pour toi Notre-Dame pria ;
Et tes preux bataillaient en joyeuse assurance,
Doux pays, douce France,
Sous l'étendard béni de Jhésus-Maria...

Ne désespère pas, ô France désolée ;
Oh ! non ! Malgré ton deuil, fête l'Immaculée ;
Devant tous ses autels, dis-lui que nous l'aimons ;
N'a-t-elle pas montré pour toi sa préférence,
Doux pays, douce France,
Quand son pied virginal se posa sur nos monts !

Ne désespère pas : Lourdes ! C'est notre aurore :
L'Immaculée est là qui dit : "Espère encore ".
Du haut de nos rochers Elle nous a souri,
En dépit du blasphème et de l'indifférence,
Doux pays, douce France,
Sous les neiges d'hiver son rosier a fleuri.

Ne désespère pas ; fais pénitence et prie ;
Notre-Dame a pitié de toi, pauvre meurtrie,
Elle t'ouvre son cœur, Elle te tend ses bras
Et promet le salut à ta persévérance :
Crois, prie, espère, ô France,
Par Marie et son fils Jésus... tu revivras.

V. DELAPORTE.

***

Au Canada aussi, et mieux qu'en France en un sens, nous avons lieu de compter sur l'avenir.

Malgré certains points noirs à l'horizon, en ce temps de Saint Jean-Baptiste, il nous est permis de chanter nos " Hymnes d'espoir. "

Il y a cinquante ans Crémazie, symbolisant dans son *vieux soldat,* héros de Carillon, la race dont il était, se bornait à lui mettre sur les lèvres le refrain plutôt désespéré:

"Pour mon drapeau je viens ici mourir".

On comprend certes la légitimité de ce thème choisi par l'immortel poète. Et personne en écoutant chanter,

O Carillon je te revois encore....

ne pense à autre chose qu'à donner son admiration et ses applaudissements.

Pourtant, quelqu'un de ma connaissance s'est avisé, l'autre soir, à enclaver dans des rimes assez pauvres, comme une contre-partie du thème de Crémazie.

A sa manière c'est un hymne d'espoir:

Ce vieux soldat qu'autrefois Crémazie
Sut nous montrer si simple mais si fier,
Ce *Canadien*, fidèle à sa patrie,
Qui pour mourir retraversait la mer,
S'il revenait quelque soir en un rêve,
Comme rempli d'un courage nouveau
Il redirait, Saint-Laurent, sur ta grève
Qu'il veut revivre *à l'ombre du drapeau !*

Au temps jadis la sainte confiance
Abandonnait nos généreux soldats,
Laissés si loin de notre vieille France
Qui refusait le secours de la-bas ;
Mais grâce à Dieu, la valeur de nos pères
A Carillon n'a pas eu son tombeau,
Les Canadiens, comme un peuple de frères,
Restent debout *à l'ombre du drapeau !*

Sous l'étendard de la fière Angleterre
La race franque a su ne pas mourir,
Et sa vigueur qu'en vain l'on voudrait taire
N'est pas encor sur le point de périr ;
Car sous l'effort du sang qui l'alimente
Elle produit — élan toujours plus beau ! —
Des fils nombreux qne chaque mère enfante
Pour vivre forts *à l'ombre du drapeau !*

Donc, si jamais, ô notre aimé poète,
Ton vieux soldat reparaissait vivant,
Certe, à la mort il ne ferait plus fête,
Mais c'est d'espoir que parlerait son chant ;
Car désormais les promesses de vie
Brillent sur nous comme sur un berceau,
Ta noble race, ô ma chère patrie,
Vivra toujours *à l'ombre du drapeau.*

* * *

On a fêté, le 21 juin, à Annapolis (Saint-Jean, N. B.), l'ancien Port-Royal, le 3e centenaire de la fondation de la ville, en 1604, par le sieur de Mont et M. de Champlain. M. le Consul de France a fait là, à son ordinaire, un joli discours. Je relève cette perle pour en parer ma modeste chronique. C'était pour M. Kleckowski le mot de la fin:

" Sur plus d'un rivage, on a vu la France jeter à poignées la bonne graine des efforts où elle donne, avec élan, son cœur et son génie. L'idée initiatrice est venue d'elle, bien souvent. Elle sème; elle ne moissonne pas toujours. Constatons, ne nous plaignons pas. Dans la balance des choses éternelles, il sera toujours beau

" . . . le geste auguste du semeur. "

* * *

Villa-Maria a célébré le 15 juin son jubilé d'or. Cinquante ans sont passés depuis que la résidence vice-royale — le vieux Monkland est devenu, sous la direction des Dames de la Congrégation, le couvent magnifique que l'on connaît, là-bas, sur le versant ouest du Mont-Royal.

Une plume autorisée, qui a cueilli trois fois les lauriers académiques, a écrit que " le couvent de Villa-Maria est, avec celui " des Ursulines à Québec, le couvent aristocratique du Canada, " et que " le niveau des études atteint là celui des meilleures couvents " d'Europe. "

Les fêtes d'or, sous la présidence de Mgr Bruchési, ont été très belles. L'allocution de circonstance à la messe pontificale a été faite par le très distingué Supérieur de Saint Sulpice, M. Lecoq.

* * *

A la distribution des prix au Collège Joliette, le 21 juin, le Très Révérend Père Lajoie, supérieur Général des Viateurs, a annoncé officiellement la nomination du Père Roberge, comme successeur du regretté Père Beaudry, à la charge de Supérieur du Collège.

* * *

C'est toujours une heureuse idée de garder le culte des *anciens.* M. l'abbé Lavallée, curé de Compton, après de patientes recherches, a réussi à éditer un groupe photographique qui expose les figures des neuf curés qui se sont succédés à la direction de sa paroisse, depuis la fondation au milieu du siècle dernier.

Ce groupe-souvenir sera distribué aux paroissiens. Les *jeunes* auront ainsi plus présente la mémoire des *anciens.* Suivant la belle expression de feu Mgr d'Hulst, c'est une leçon salutaire et féconde que celle qui consiste à *incliner l'avenir devant le passé.*

* * *

Et la liste des morts s'allonge toujours.

Ce mois-ci nous avons à inscrire le nom du Révérend Père Hamon, le missionnaire et l'écrivain bien connu. Le digne Jésuite est mort sur la brèche, alors qu'il prêchait une retraite à Leeds (Mégantic), juste le jour de la fête du Sacré-Cœur, qu'il aimait tant.

Puis nous avons le nom du curé Roch Magnan, de Muskegon, Michigan, un zélé, un patriote, qui s'en est allé mourir sous le ciel d'Italie, à Rome, au Collège Canadien.

Nous avons encore le nom du curé L. A. Masson, qui fut près de quarante ans l'âme et la vie de sa paroisse de Danville.

Enfin, nous avons le nom de M. l'abbé Gauvin, un ancien curé du diocèse de Québec.

A tous ces regrettés confrères que la justice de Dieu soit clémente.

L'abbé Elie J. Auclair.



Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise.

DEUXIEME PARTIE (1)

Y a-t-il des élus hors de l'Eglise?

Jésus-Christ a dit cette solennelle parole: " Je suis la Voie, la Vérité et la Vie; *nul ne vient au Père, si ce n'est par moi.* " (Joan., XIV, 6.)

Et l'*Imitation de Jésus-Christ,* le livre que M. Thiers trouvait plus beau que l'Evangile, que A. Comte méditait pendant des journées entières et dans lequel Michelet se délassait, l'*Imitation* commente ainsi l'affirmation du Maître: " Sans la voie, on ne peut aller; sans la vérité, on ne peut connaître; sans la vie, on ne peut vivre (2). "

En d'autres termes, hors de l'Eglise de Jésus-Christ, il n'y a pas de salut.

Cette doctrine, on vient de le voir, est aussi ancienne que le Christianisme et que la vérité elle-même; on la trouve dans les écrits des premiers Pères, tels que saint Ignace et saint Irénée, aussi bien que dans l'Evangile; mais c'est Origène qui semble avoir employé le premier cette formule que l'Eglise a faite ensuite entièrement sienne (3).

Jamais sa pensée n'a varié sur ce point; mais elle en a fait l'application à chaque époque suivant les besoins du moment.

Quelquefois elle y a insisté davantage; c'est quand ceux qui demeuraient séparés d'elle étaient plus inexcusables.

En d'autres temps, sans jamais taire ni diminuer la vérité, elle n'a pas proclamé ce point particulier avec le même éclat et la même solennité, pour ne pas jeter le trouble dans des consciences de bonne foi.

Peut-être est-il permis de regretter que cette formule si concise, excellente pour des théologiens, soit devenue d'un usage courant dans l'enseignement populaire; car, si elle est rigoureusement

(1) Voir LE PROPAGATEUR du mois de juin.

(2) Livre III, ch. LVI.

(3) Origène, Homil. III, in Josue.

vraie, elle a besoin d'être éclaircie par des explications précises; et le peuple qui est simpliste, prend facilement tout ce qu'il entend au pied de la lettre.

Quoi qu'il en soit, elle est l'expression de l'orthodoxie la plus pure, et non, comme dit Rousseau, " un épouvantail dont on se sert pour retenir un hôte chez soi, afin qu'il n'aille point loger chez le voisin. "

Les protestants qui nous en ont fait un crime l'ont cependant employée comme l'Eglise catholique. On la trouve en toutes lettres dans leurs premières "*Confessions*," surtout de 1530 à 1560 (1).

Depuis, ils en ont modifié le sens, suivant l'esprit et les tendances de chaque église particulière; mais ils en ont gardé le fond: l'église anglicane, par exemple, professe aujourd'hui encore qu'il n'y a pas de salut sans la foi en Jésus-Christ; il en est de même de l'Eglise méthodiste.

Tous d'ailleurs, tant qu'il leur reste un simulacre de foi, ne sont-ils pas, au point de vue doctrinal, intolérants pour les déistes, comme ceux-ci le sont eux-mêmes pour les athées?

Car cette formule est l'expression même du bon sens.

Celui qui a dit: Je suis la Vérité, a fondé une société religieuse qui garde le dépôt de son enseignement et par conséquent le dépôt de la vérité; or, toute vérité, toute affirmation est nécessairement la négation de son contraire; elle repose sur le principe qui est la clef de voûte de toutes nos connaissances, le principe de contradiction.

Le même a dit: Je suis la Voie; or, toute voie, par le fait qu'elle est la voie, exclut ce qui n'est pas elle; en dehors de la voie, on peut marcher et se fatiguer, mais il est impossible d'aller au but.

Il a dit encore: Je suis la Vie. Or toute vie est réglée par des lois, et ces lois sont fatalement intolérantes. Leur violation implique un désordre, une déchéance qui conduit à la ruine et à la mort: quel être vivant peut subsister au mépris des lois constitutives et essentielles qui le régissent?

Or, telle est la foi fondamentale posée par le Législateur suprême à la base de la société chrétienne: Celui qui croira sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné. (Marc, XVI, 15.)

(1) Dublanchy, p, 382 et suivantes.

***

Il faut s'entendre cependant.

Une législation quelconque, et par conséquent le code évangélique lui-même, ne peut devenir obligatoire qu'après avoir reçu une promulgation suffisante: comment un dogme ou un précepte quelconque pourraient-ils s'imposer à la conscience d'un Hottentot qui n'en a jamais entendu parler?

Il y a plus.

La loi en question est une loi pénale; terrible est le châtiment qui en punit la transgression. Mais une loi pénale ne peut frapper que des coupables; et la culpabilité suppose non seulement le fait de la violation de la loi, mais la faute volontaire, c'est-à-dire l'intention qui seule donne à l'acte sa moralité.

Ceci est d'une évidence axiomatique.

Or, il y a une infidélité involontaire qui, comme tout écart de bonne foi, n'engage en aucune façon la conscience.

La justice la plus élémentaire exige que personne ne soit rendu responsable des faux jugements contre lesquels il a été impossible de se garer et des erreurs qui ne sont, comme on l'a dit, " qu'un faux pas dans le chemin de la vérité. "

Donc, ceux-là seuls sont justiciables de la sentence divine qui ferment sciemment les yeux à la lumière et repoussent volontairement la vérité.

Et ceci est pleinement conforme aux données de ce bon sens qui, d'après Bossuet, est le " maître de la vie humaine, " et dont nous nous inspirons dans nos appréciations.

Nous flétrissons avec indignation l'homme privé ou public qui ment à ses convictions, fait fléchir sa conscience devant son intérêt ou son caprice, et repousse la vérité, uniquement parce qu'elle lui impose des devoirs ou des sacrifices.

C'est donc la bonne foi qui est ici le juge suprême et sans appel, tellement que celui qui est de bonne foi dans l'erreur, ne peut pas en sortir sans se rendre coupable, aussi longtemps que dure cette bonne foi; voilà pourquoi l'Eglise, qui a toujours respecté la vraie liberté de conscience, n'accueille dans son sein ceux qui viennent à elle, que s'ils lui fournissent la preuve d'une conviction raisonnée et d'une adhésion motivée à ses enseignements.

Rousseau est donc simplement comique, lorsqu'il verse des larmes hypocrites sur le sort de ce " bon vieillard éternellement puni

de la paresse des Apôtres, lui qui était si bon, si bienfaisant, et qui ne cherchait que la vérité (1). "

Le sort des hommes dans l'éternité n'est pas une affaire de chronologie ou de géographie.

C'est une question de dispositions intérieures.

La naissance peut être, au point de vue religieux comme en toutes choses, une infériorité.

Jamais elle n'est un crime.

Personne n'est damné pour avoir ignoré ce qu'il ne pouvait connaître, ou pour n'avoir pas fait ce qu'il était dans l'impossibilité de faire.

***

Faut-il en conclure qu'il y a des " élus hors de l'Eglise " ?

Non, et voici pourquoi.

Les conditions normales de salut sont dans l'Eglise à qui Jésus-Christ a donné les deux grands agents de sanctification, la vérité intégrale et les sacrements.

Mais, après l'institution de l'Eglise comme avant, Dieu emploie d'autres moyens; par son action directe qui est indépendante des causes extérieures, il peut appeler et sanctifier les âmes de bonne volonté.

Et quand, par un effort personnel, elles ont collaboré au travail intérieur de la grâce, elles ne sont plus hors le l'Eglise; elles appartiennent de fait à l'âme de l'Eglise, puisqu'elles ont la grâce sanctifiante; et elles appartiennent intentionnellement au corps (*in voto*, disent les théologiens) puisque la bonne volonté que nous leur supposons contient implicitement le désir de se faire incorporer à l'Eglise, seule société fondée par Jésus-Christ pour conduire l'humanité à sa fin.

De sorte que, sans être pleinement dans l'ordre voulu de Dieu, ces âmes vivent de la vie de l'Eglise.

Ce sont, dit en un langage gracieux le P. Monsabré, autant de " fleurs écloses là où l'Eglise donne à respirer le parfum de son âme (2). "

On a dit que cette doctrine était de nature à décourager les missionnaires qui, au prix de sacrifices souvent héroïques, travaillent à reculer les frontières de l'Eglise. Si les infidèles peuvent en-

(1) *Émile*, l. IV, p. 363.

(2) 102e Conférence. *L'autre monde.*

trer dans l'Eglise et être sauvés sans leur ministère, à quoi bon tant de dévouement?

Il est vrai que celui qui donne à leur apostolat toute son efficacité, peut ouvrir lui-même les esprits et parler directement aux cœurs; ils peuvent donc s'appliquer à la lettre le mot de l'Evangile: " Nous ne sommes que des serviteurs inutiles. "

Mais, il leur reste, comme récompense de leurs sacrifices, la double gloire d'être les ouvriers de Dieu et de travailler à la noble tâche d'ouvrir à des créatures humaines le chemin de la vérité: sur leurs cadavres passera la civilisation chrétienne à laquelle ils serviront de marchepied.

D'ailleurs, si le salut est possible hors du corps de l'Eglise, il est plus difficile; l'intelligence n'a ni la vérité intégrale, ni un enseignement infaillible; la volonté manque d'une foule de secours, tels que les sacrements, le culte extérieur, etc.

Ajoutons enfin que s'il faut supposer la bonne foi chez une foule d'hommes étrangers à l'Eglise, il est impossible d'en mesurer exactement le degré: " Jamais, dit le comte de Maistre, nous ne cesserons, ni de tout espérer pour la bonne foi, ni de trembler en songeant que Dieu seul la connaît (1). "

Rien donc n'est plus urgent que de multiplier pour eux les moyens de salut.

C'est bien aussi la pensée du *Syllabus* qui condamne cette proposition: " On doit bien espérer du salut de ceux qui ne vivent pas dans l'Eglise catholique (2). "

***

Ainsi donc l'âme de l'Eglise s'étend plus loin que son corps.

Comme dans tout être vivant, elle tend à attirer à elle les éléments assimilables et à les incorporer à l'organisme qu'elle vivifie.

Aussi elle déborde le corps.

Elle ressemble à l'Océan qui, par des artères invisibles, pénètre au delà de ses frontières apparentes, jusqu'au sein des continents.

" Beaucoup de ceux qui paraissent dehors sont dedans, disait déjà saint Augustin en parlant de l'Eglise, et beaucoup de ceux qui paraissent dedans sont dehors. " Et Tertullien aussi parle de chrétiens du dehors, de chrétiens qui s'ignorent.

---

(1) *Lettres à un gentilhomme russe.*

(2) *Syllabus*, 17e proposition.

De sorte qu'à travers les cloisons religieuses, il y a une vraie communion des esprits et des cœurs.

L'Eglise catholique n'est donc pas un vulgaire panthéon, ouvert à tous les vents de doctrine, ni une caste fermée à tous ceux qui ne sont pas initiés à ses rites et à ses formules.

Elle est vraiment la religion "*en esprit et en vérité*," dont le fondateur est mort en étendant les bras sur le monde, et dont le chef, sous la poussière des Catacombes ou sous les vêtements d'or, bénit chaque jour ses fils connus et inconnus, dans la Ville et dans le monde entier: Urbi et Orbi!

J. Laxenaire.

Sur les ruines.

AUX EXPULSÉS DE L'ABBAYE DE SOLESMES.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Que de fois nous avons redit ces vers harmonieux, entraînés par le charme de leur musique, sans nous apercevoir qu'ils contiennent un non-sens! Si les objets en question sont inanimés, ils n'ont pas d'âme: la question est tranchée. S'ils en ont une, pourquoi les traiter d'inanimés?

Pour moi, qui ne suis ni poète ni panthéiste, mais une simple chrétienne à la façon de Bussy, visant à aller en paradis, et " pas plus haut, " je n'hésite pas à croire que toute chose en ce monde a une âme. David, qui était inspiré, le dit, lorsqu'il convie toute la création à louer Dieu, c'est qu'il sait que le ciel, la terre et les mers, sont animés, et que, comme l'exprime le Dante dans un de ces moments où il semble tenir la harpe des prophètes:

La gloria di colui che tutto muove
Per l'universo penetra e risplende
In una parte più, e meno altrove.

Nulle part le vide, le néant. La poussière même des sépulcres n'est pas morte; elle n'est qu'endormie, puisqu'elle entendra la trompette de l'archange aux derniers jours du monde. L'âme végétative, l'âme sensitive des plantes, des éléments, des animaux, la

sève, le feu, le mouvement, se perpétueront jusqu'au jour où Dieu détruira l'univers, et dans de nouveaux cieux, sur une terre nouvelle, ne laissera subsister devant sa majesté infinie que les êtres qu'il a doués d'immortalité, les anges et les hommes.

Placé par sa double nature à la limite qui sépare les purs esprits des créatures matérielles, l'homme a reçu un don divin, le don de création. Non seulement il façonne la matière, cela ne serait rien, les abeilles le font; non seulement il dispose du feu réel, tangible, mais il dispose de cet autre feu qui anime les choses. Il donne, il communique à la matière une âme inconsciente, mais agissante, qui produit le bien ou le mal, immortalise la pensée et survit à la main de celui qui l'a conçue. Cette puissance merveilleuse est la source de l'art. Elle éclate tellement dans ses chefs-d'œuvre que tous les hommes en subissent l'évidence. Un beau monument, une belle peinture, un chant expressif, frappent à des degrés différents le savant et l'ignorant, mais enfin ils le frappent et se gravent dans sa mémoire.

Il est deux sortes de savants et d'ignorants, qui entre tous perçoivent et s'assimilent l'âme des choses, les uns par une analyse profonde et délicate, les autres par la claire vue, l'élan spontané que le Maître a mis au rang des béatitudes. Ce sont les artistes, les saints et les enfants.

Mozart notant de mémoire les chants de la chapelle Sixtine, Michel-Ange admirant Santa Maria Novella, en avaient joui plus que personne, sans doute, et y puisaient l'aliment du génie; mais combien le petit enfant qui, vers 1813, alors que l'abbaye de Solesmes était déserte et silencieuse, venait dans le sanctuaire, et regardait les groupes de statues mutilées, combien ce petit enfant comprenait encore mieux l'âme de ces choses que ne l'eût fait un grand artiste! Les pierres parlaient à son intelligence innocente, et lui disaient: Tu répareras ce temple ruiné, tu ramèneras ici ceux qui doivent y chanter les louanges de Dieu. Et Prosper Guéranger, tout petit enfant, errait sous les voûtes désolées, comme l'ange de la résurrection qui devait dire un jour aux fils de saint Benoît, morts dans l'exil ou couchés sous les dalles de l'abbaye: Revenez, levez vous! Solesmes est à nous!

Les révolutionnaires sont tous iconoclastes. Ils s'en prennent aux choses. On traite leur rage de stupide; non, elle est habile. Ces soldats de Satan savent ce qu'ils font. Brûler l'image des saints, faire taire la voix des cloches, anéantir les églises, c'est fermer aux intelligences quelques-uns des chemins qui mènent à la

vérité. Il en est d'autres, heureusement, et les étoiles du ciel et les petites fleurs des prairies resteraient seules à chanter les louanges de Dieu, qu'elles pourraient encore amener à lui quiconque les regarderait de bonne volonté. D'ailleurs, les ruines ont une puissance de vie plus forte quelquefois que les monuments intacts, et, à l'heure marquée par Dieu, il s'en échappe d'éclatantes résurrections. Les arbres les plus beaux de nos forêts ne sont-ils pas souvent des rejetons d'une souche oubliée par le bûcheron, et dont les puissantes racines ont activé leur croissance et assurent leur cime contre les tempêtes?

Que de réédifications a vues la France depuis le commencement de ce siècle? Quand on les considère, on fait plus qu'espérer, on est sûr du triomphe de l'Eglise. Le fleuve monte: en vain les digues essayent de comprimer ses flots. Ecoutez non plus des contes, mais une histoire d'hier. J'ai vu, j'ai touché les choses dont je vais vous parler.

Le jour de la fête de sainte Thérèse, en l'année 1832, le soleil d'octobre, voilé par les vapeurs qui s'élevaient de la mer et des prairies du Cotentin, commençait à peine à éclairer le vieux château de Saint-Sauveur-le-Vicomte, dont les murailles couvertes de lierre portent encore la trace du siège qu'il soutint contre Du Guesclin. La petite ville s'éveillait: les ménagères ouvraient leurs fenêtres, les hommes se mettaient à l'ouvrage, et les petits enfants, à demi endormis, commençaient à montrer leurs têtes blondes au seuil des maisons tapissées de rosiers et de vignes jaunissantes.

Un petit garçon d'une douzaine d'années, à l'air vif et intelligent, sortit de la maison du menuisier, son déjeuner à la main, et courut sans s'arrêter jusqu'aux ruines de l'abbaye, situées à quelques minutes de la ville, sur une petite colline qui la domine. Assis au pied d'un pan de mur écroulé qui avait jadis fait partie de l'enceinte fortifiée de l'abbaye, un vieux mendiant attendait l'enfant. De la place que le bonhomme avait choisie on découvrait la maison abbatiale, toute lézardée, sans vitres et presque sans toit, seul reste des bâtiments claustraux, et tout auprès les restes lamentables de ce qui avait été jadis une des plus belles églises de la Normandie. Quelques murs chancelants, quelques ogives à demi rompues, pas une voûte entière, un lambeau du clocher, un portail que le lierre et les mousses détruisaient, et sur le sol des monceaux de décombres où les chapiteaux, finement ouvrés au XIVe siècle, achevaient de se pulvériser. Quelques chèvres paissaient

autour des ruines, et un grand bouc noir, à l'air insolent, perché sur un massif de débris, semblait être l'esprit du mal triomphant de son œuvre de destruction.

Le vieux mendiant regardait la maison abbatiale, la main au-dessus de ses yeux, et avec tant d'attention qu'il n'entendit pas François Halley s'approcher de lui. — Que regardez-vous donc là-bas, père Jouvin? dit l'enfant.

— Je vois quelqu'un dans la maison abbatiale, et je cherche à deviner qui ce peut être. Ce n'est pas quelqu'un d'ici, pour sûr, car cette maison est hantée.

— Ah! je sais qui c'est moi, et je l'ai appris hier soir de M. le curé, qui l'a dit à ma mère. Ce sont de bonnes religieuses qui ont acheté l'abbaye, et vont y demeurer. Elles ont passé la nuit à la cure, et, bien sûr, c'est une d'elles que vous voyez là-bas.

— Non, c'est un homme. Je vois son bonnet bleu.

— Alors, c'est mon père, car M. le curé a dit à ma mère qu'il faudrait qu'il allât voir ce qu'on pourrait faire pour remettre promptement en état les portes et les fenêtres de la maison abbatiale. Mais, père Jouvin, il faut déjeuner, voici ce que maman m'a donné pour nous deux. Et il partagea avec le pauvre sa grande beurrée de pain bis et sa pomme rouge.

— Que Dieu te le rende, petiot! dit Jouvin en se signant; et tous deux déjeunèrent de bon appétit, sans oublier de jeter quelques miettes aux petits oiseaux.

— Vous allez être bien content, père Jouvin, de voir des religieuses là, vous qui regrettez tant les moines.

— Ah! sans doute, dit Jouvin, j'aime mieux voir des religieuses à l'abbaye que n'importe qui, mais ça ne vaudra pas les bénédictins d'autrefois. Presque tous étaient des enfants du pays, et l'on peut bien dire qu'ils en étaient la Providence. Dieu sait le bien qu'ils faisaient! Les religieuses en feront aussi, mais elles n'auront pas les terres de l'abbaye. La bonne volonté ne suffit pas: pour être charitable, il faut avoir de quoi. Nos moines étaient riches, mais ce n'étaient pas des propriétaires comme les autres. C'étaient les fermiers du bon Dieu, et ils le payaient quasiment en faisant l'aumône aux pauvres qui venaient par ici, car sur leurs terres il n'y en avait pas. Sais-tu, François, quelles sont les religieuses qui vont venir? Sont-ce des sœurs grises?

— Ce sont des sœurs habillées de noir, elles font l'école, je crois, et M. le curé dit qu'elles sont pauvres comme Job.

— Je le disais bien, reprit le mendiant; comment les appelle-t-on?

— On les appelle les sœurs de la Miséricorde, elles viennent de Tamerville.

— Ah ! je les connais, la supérieure est une sainte. Je l'ai connue pendant la Révolution. C'était alors une pauvre jeune fille qui tenait une école à Harfleur. Elle avait été élevée par les bénédictines de Valognes, et je te réponds que c'était une brave et digne chrétienne. Elle avait caché chez elle le Saint-Sacrement ; plus d'une fois elle m'envoya chercher ou reconduire dans leurs cachettes des prêtres fugitifs qui essayaient de passer en Angleterre.

J'étais marin alors, et quand je partis pour l'Amérique, elle me donna une médaille de saint Benoît que j'ai encore. En 1802, à Cherbourg, je la revis. Elle avait alors une école de 300 petites filles, et elle avait réuni quelques compagnes pour en faire des religieuses. Je ne l'ai point revue, et je savais seulement qu'elle avait changé plusieurs fois de demeure, ballottée de ci, de là, et souvent persécutée. C'est si difficile de faire le bien ! Ceux qui ont démoli sont enragés contre ceux qui veulent reconstruire, et les jacobins ne veulent pas qu'on enseigne à la jeunesse à craindre Dieu et à observer ses commandements. C'est égal, la bonne fille a fait ce qu'elle voulait, puisqu'elle a formé une communauté. J'irai la voir : elle est plus vieille que moi. Nous parlerons du temps jadis, et elle me fera une petite charité.

— Regardez, je crois que la voici qui vient.

Le mendiant se retourna et vit s'avancer, sur le chemin plein d'herbe qui conduisait à l'abbaye une quinzaine de religieuses marchant à la file, conduites par le vénérable curé de Saint-Sauveur et deux autres prêtres. Les sœurs priaient en marchant, et, sans faire attention au mendiant et à l'enfant qui s'étaient levés à leur approche, elles allèrent se ranger devant les ruines. Elles les contemplèrent quelques instants avec tristesse, puis la plus âgée de toutes dit : — Faisons amende honorable pour les profanations commises ici, mes filles : tout sera réparé, Dieu le veut, je le sais.

Elles s'agenouillèrent, et tandis que le curé récitait l'amende honorable, la supérieure, le front dans la poussière et les bras en croix, prit possession de cette terre inculte et de ces ruines abandonnées depuis près d'un demi-siècle.

Julie Postel, en religion sœur Marie-Madeleine, avait alors soixante-seize ans, et depuis vingt-cinq ans que sa congrégation était fondée, elle n'avait pu réunir que quinze religieuses. En

achetant l'abbaye, elle ne possédait même pas assez d'argent pour payer les frais de notariat. — Qu'importe, disait-elle, le contrat en est déjà passé au ciel. C'était la pauvreté s'abritant sous des ruines, et cela un an après que l'archevêché de Paris avait été pillé et brûlé, au vu et au su du gouvernement. Le temps n'était pas aux restaurations d'églises; aussi le vieux mendiant, quand il eut renoué connaissance avec la bonne supérieure, ne put-il s'empêcher de dire à François, en branlant la tête:

— La bonne Mère est venue chercher ici un tombeau, et ce n'est pas elle qui rendra au pays l'abbaye d'autrefois.

Mais le vieux mendiant n'était pas prophète.

Sept ans se passèrent. La bonne mère s'était bien vite fait aimer dans le pays, et ses filles, toujours au nombre de quinze, tenaient plusieurs écoles tant à Saint-Sauveur qu'aux environs. Elles se désolaient à la vue du sanctuaire en ruine. Seule, la supérieure ne perdait pas confiance.

Pendant ce temps, le petit François avait grandi et appris l'état de menuisier. Il voulut faire son tour de France.

— François, lui dit la bonne Mère, tu as tort de t'en aller. Reste ici, mon enfant, c'est à Saint-Sauveur que le bon Dieu veut te faire travailler.

François partit, malgré ce conseil. Six mois après il revint; il avait bien souffert, rien ne lui réussissait. Il se remit à travailler de son état à Saint-Sauveur.

Dès qu'il avait un moment de loisir, il allait à l'abbaye. Un charme étrange, un irrésistible attrait, le ramenaient là comme aux jours de son enfance, et tandis que la jeunesse du village, les jours de fête, allait se divertir dans les prairies qu'arrose la Douve, François errait seul et pensif parmi les décombres.

Un jour qu'il essayait de dessiner les ruines, la bonne Mère le vit de sa fenêtre. Elle descendit, traversa le pré, et vint auprès de François. Elle avait alors quatre-vingt-trois ans.

— Regarde bien cette église détruite, François, lui dit-elle. C'est toi qui la rebâtiras.

— Hélas, ma Mère, dit François, plût à Dieu que je fusse architecte ou maçon! de quel cœur j'y travaillerais! mais je ne suis qu'un pauvre petit compagnon menuisier.

— Dieu veut que tu rebâtisses l'église: regarde, étudie; prépare tes plans. Le printemps prochain, tu commenceras.

François vénérait profondément la bonne Mère. Il rêva toute la nuit à ses paroles: il lui semblait que ces pierres, confusément

entassées, lui disaient les places qu'elles avaient occupées jadis, qu'elles palpitaient sous sa main, impatientes de s'élever, de résonner encore de l'écho des chants sacrés. Aussitôt le jour venu, il retourna étudier les ruines. Peu à peu l'idée qu'il réaliserait le projet de la bonne Mère s'empara de son esprit. Il fouilla les décombres, dessina sous tous leurs aspects ces imposants débris, s'entendit avec un de ses camarades, jeune maçon intelligent comme lui. Le chapelain lui procura des livres, et enfin, un beau jour, François, en toute simplicité, alla dire à la supérieure: — Ma Mère, je suis prêt à commencer.

— Va! lui dit-elle, commence, Dieu t'aidera. Notre église se bâtira, une grande fête en marquera la consécration. Je la verrai du ciel.

François se mit à l'œuvre; si petitement, si pauvrement que les religieuses lui servaient de manœuvres. La bonne Mère, courbée sous le poids de ses quatre-vingt-trois ans, portait elle-même des matériaux, et son inaltérable confiance, ses paroles enflammées, ranimaient tous les courages. En 1842, une tempête renversa le clocher, à peine restauré. Les religieuses se désolaient. — Eh quoi, mes sœurs, leur dit la bonne supérieure, Dieu n'est-il pas le maître? Voudriez-vous lui faire un procès? Je vous dis que tout sera réparé.

Alors elle envoya quêter à Paris et plus loin encore une jeune religieuse, la sœur Placide, qui devait plus tard devenir supérieure générale. La pauvre petite religieuse, fort timide, alléguait son incapacité. — Allez, ma fille, lui dit la bonne Mère, soyez l'instrument de Dieu; un instrument souple et docile, et Dieu fera des merveilles.

Les merveilles abondèrent: d'admirables dévouements, des dons inespérés vinrent en aide à la Mère Marie-Madeleine. Après une quasi stérilité de trente années, elle vit deux cents religieuses groupées autour d'elle. En douze ans l'église fut terminée. François non seulement était devenu architecte, mais il avait sculpté lui-même les chapiteaux, les clefs de voûtes, les confessionnaux de pierre, qui sont peut-être les plus beaux de France, et enfin la statue et le tombeau de la bonne Mère, car, ainsi qu'elle l'avait prédit, elle vit du ciel la consécration de l'église, fruit de ses prières, de ses larmes et de ses sacrifices. Lorsqu'on ensevelit cette morte de quatre-vingt-dix ans, on trouva sous son chevet un grand cilice et un corset hérissé de pointes de fer toutes rouges de sang. C'est le 16 juin 1846, en la fête de Notre-Dame du Carmel, que cette sainte âme prit son essor vers les célestes collines, laissant

comme vestige de son passage sur la terre une nombreuse et fervente famille religieuse et un monument d'une beauté royale.

Je l'ai visitée, cette grande et charmante église de Saint-Sauveur-le-Vicomte. J'ai admiré l'expressive et simple image de l'humble servante de Dieu, qui a donné pour devise à son institut: " Obéissance jusqu'à la mort. " François Halley l'a représentée à genoux, de grandeur naturelle, telle que ses sœurs la virent, lorsque la veille du jour qu'elle avait désigné comme le dernier de sa vie, quittant son lit de mort par un effort suprême elle vint au chœur recevoir la sainte communion pour la dernière fois.

Quant à François Halley, il commençait à sculpter la chaire de pierre blanche, lorsqu'on vint le prier d'aller diriger la construction de je ne sais quelle chapelle des environs. Il s'y rendit; au cours des travaux, une voûte s'écroula sur lui. Blessé grièvement, il revint à Saint-Sauveur, languit quelques semaines, et mourut. Le prêtre qui l'assistait à ses derniers instants, le voyant pleurer, lui dit:

— Vous pensez à vos petits enfants, n'est-ce pas, François?

Leur mère était morte peu auparavant. — Mon Père, dit le pauvre artiste, j'ai confiance en Dieu: il prendra soin de mes enfants, et mes parents et mes amis seront bons pour eux. Ce qui me fait bien de la peine, c'est de mourir sans finir la chaire. Mon Père, il ne restait que cela!

La chaire est restée telle que le pauvre François l'a laissée et ses bas-reliefs, ses colonnettes à peine épannelées contrastent avec les détails si riches et si gracieux du reste de l'édifice; mais dire combien cette église est belle, dire quelle confiance, justifiée par des faits surnaturels, entoure cette tombe, quelle émotion s'empare du cœur de celui qui la visite et va ensuite à la maison abbatiale regarder les beaux dessins de François Halley, et entend raconter tout cela par la bonne Mère générale, qui fut l'humble quêteuse des premiers jours de cette réédification merveilleuse; dire ces choses comme on les a senties, c'est impossible!

Allez, iconoclastes, vandales, révolutionnaires, brisez, brûlez encore, si Dieu le permet! De faibles femmes, de petits enfants iront pleurer ou se jouer sur les ruines; elles se ranimeront à leur voix, et, tandis que vos cendres seront jetées au vent et que vos noms deviendront la honte et l'horreur du monde, la solitude fleurira comme un lis, et l'hymne interrompue reprendra son élan triomphal.

JULIE LAVERGNE.

Ce qu'un habitant doit faire pour se ruiner.

Bon nombre d'*habitants* (1) se plaignent de ne pouvoir plus vivre aujourd'hui sur des terres qui, jadis, nourrissaient largement leurs pères et leur permettaient d'élever de nombreux enfants. Les fils n'ont plus, semble-t-il, ni la même chance, ni la même habileté. Chaque année, un certain nombre, après avoir vendu terre et *roulant,* partent pour les Etats et vont, avec leurs femmes et leurs enfants, s'engouffrer dans les manufactures américaines.

Pourquoi donc cette émigration regrettable?

Les terres du Canada sont-elles épuisées?

Les marchés manquent-ils?

L'élevage a-t-il cessé d'être rémunérateur?

Mais les voisins de ces hommes qui émigrent, avec des terres moins grandes, trouvent pourtant moyen de vivre à l'aise et d'élever de nombreux enfants. Il nous faut donc chercher ailleurs la cause de résultats si différents, puisque dans les mêmes comtés, dans les mêmes paroisses, les uns réussissent et mettent de l'argent en banque, tandis que les autres perdent leur terre et partent pour l'étranger.

Le R. P. Louis S..., dans ses missions de campagne, faisait un sermon original. Il exposait aux habitants la conduite à tenir pour se ruiner. Lui empruntant une idée, je reproduirai les principales pensées de son discours.

COMMENT UN HABITANT PEUT SE RUINER

— Avant de vous donner ma recette, j'ai besoin de connaître le caractère de votre femme, parce que, ici comme ailleurs, la femme joue un grand rôle pour le bonheur ou le malheur des familles. La vôtre aime-t-elle la toilette? Est-elle fière de recevoir nombreuse compagnie à la maison? de préparer de bons *fricots?* de bien traiter les *survenants*?

---

(1) On nomme habitants au Canada, les francs tenanciers qui vivent sur leurs terres.

— Oui, Monsieur, ma femme est tout ce que vous venez de dire là: chez les marchands, il n'y a rien de trop beau pour elle et ses filles; quant aux fricots, Dieu sait combien elle en donne pendant l'hiver!

— A la bonne heure!... Voilà une femme qui vous aidera grandement dans votre entreprise... Mais, à tout seigneur, tout honneur! Je m'occuperai surtout de vous; d'abord parce que vous êtes le chef de la maison, ensuite parce que votre conduite servira d'exemple au reste de la famille.

Prenez pour règle de conduite les deux maximes suivantes:

Travailler modérément.

Vivre très largement.

A l'époque des semailles, ne vous pressez pas... Attendez que les autres aient presque fini, pour commencer à ensemencer vos champs. Votre blé aura toujours bien le temps de mûrir pendant l'été.

Ne faites rien pour améliorer vos terres, pour les engraisser, pour les égoutter, pour enlever les cailloux et faire disparaître les mauvaises herbes... A quoi bon tant de fatigue et de peine! Tout a bien poussé comme ça jusqu'à ce jour. D'ailleurs, vous passeriez pour un ambitieux et l'on se moquerait de vous.

Au temps de la moisson, au lieu d'être dans les champs à trois heures du matin avec vos garçons, engagez des hommes à une ou deux piastres par jour, ils feront la besogne, et vous et vos enfants pourrez tranquillement dormir la grasse matinée.

Un buggy pour les garçons

Vous avez de grands garçons, n'est-ce pas?...

Achetez-leur à chacun un *buggy* (1) d'une centaine de piastres, pour qu'ils puissent faire un tour le dimanche et aller voir leurs *blondes*... Vous leur donnerez, bien entendu, de beaux habits de drap et des bottines à élastique... On ne se promène pas en buggy avec des bottes sauvages et un capot en étoffe du pays sur le dos. De plus, n'oubliez pas de leur mettre de l'argent en poche. Au village, ils rencontreront des amis, et la politesse demande qu'ils leur paient une bonne *traite* (2).

Quant à vos filles, laissez-les aux soins de leur mère; d'après

(1) Voiture élégante à un ou deux sièges.

(2) Consommation à l'auberge.

ce que vous m'avez dit de ses habitudes, elle est femme à se tirer d'affaire toute seule.

Le dimanche, vos garçons bien habillés, la chevelure arrangée avec soin et coiffés d'un chapeau à la dernière mode, auront l'air tout à fait *faraud* (1), tandis que vos filles, avec de belles robes neuves, des chapeaux à grandes plumes et à rubans, un élégant parasol rouge, attireront l'admiration des jeunes gens et feront rougir les autres filles du village. Aucune ne sera aussi bien habillée, et n'aura aussi bonne mine!...

Vous serez tout fier de vos garçons et de vos filles...

L'hiver et les fricots

Mais l'hiver est venu... L'hiver au Canada, c'est le temps du repos et du plaisir, la saison des *fricots* (2) et des joyeuses visites chez les parents et les amis... Si vous le voulez, vous avancerez beaucoup votre entreprise durant ce temps-là! Ils sont nombreux, en effet, les habitants qui mangèrent gaîment leurs terres en fricotant avec les amis.

Donc, hardi et ferme!

Fricotez durant l'hiver!

Fricotez chez vous; fricotez chez vos amis; fricotez chez vos parents; faites un feu roulant de fricots depuis la bordée de neige de la Sainte-Catherine (3) jusqu'au mercredi des Cendres. Ayez toujours nombreuse compagnie à la maison, et que votre femme fasse admirer ses talents de cuisinière.

On dira de vous que vous êtes un *Mossieu,* que vous recevez en mossieu... Cela flattera votre amour-propre et vous posera bien dans la paroisse.

La cruche de whisky

Mais surtout, il est une pratique qui, seule, a ruiné bien des habitants; je veux parler de la fameuse cruche de *whisky* ou de gin. Il vous en faut à la maison, c'est clair, puisque le whisky est, d'après l'opinion reçue, un remède si efficace contre nombre d'in-

---

(1) Vieux mot français : bonne tournure, bonne mine.

(2) Terme générique : il désigne la cuisine de fête dans les campagnes. Un grand fricot : une grande fête ; fricoter ; fricôteur.

(3) C'est, d'habitude, le commencement de l'hiver en Canada.

firmités... Ayez-en donc toujours sous la main une bonne provision...

Achetez au gallon, cela coûtera moins cher, puis gardez-vous bien de rien mettre sous clef; vous sembleriez manquer de confiance en votre femme et les gens de la maison...

Vous prenez d'habitude, n'est-ce pas, votre coup d'appétit, avant le déjeuner, le dîner et le souper?...

— Très bien, continuez.

Durant le jour, vous sentez un peu de fatigue?... Un verre de whisky vous redonnera la vigueur. En hiver, vous rentrez engourdi par le froid: un bon punch au whisky vous réchauffera l'estomac et la tête...

Votre femme et vos garçons feront de même, bien entendu; ce qui est bon pour vous sera aussi bon pour eux...

Enfin soyez généreux de votre whisky pour tous ceux qui vous visiteront... Rien de mieux pour entretenir l'amitié...

Une chose même vous surprendra agréablement... Nombre d'hommes qui auparavant vous regardaient à peine, ne passeront plus désormais devant votre porte sans s'arrêter, pour boire un coup à votre santé. Décidément, vous êtes devenu un homme tout à fait populaire dans la paroisse.

L'habitant fait connaissance avec l'usurier

Mais le temps approche où vous allez faire connaissance avec celui qui héritera un jour de votre terre et vous enverra aux Etats avec votre femme et vos enfants.

L'année a été mauvaise, la récolte a manqué, les marchands envoient leurs comptes, et vous êtes gêné dans vos affaires. Il n'y a plus guère d'argent à la maison. Ne vous alarmez pas pour si peu. Quand on a une bonne terre sous les pieds, on trouve toujours des amis complaisants pour vous venir en aide. Allez trouver le notaire X... ou M. Z..., le gros habitant retiré. Ils vous prêteront volontiers quelques centaines de piastres, à trente ou quarante pour cent d'intérêt; vous n'aurez qu'à mettre votre nom au bas d'un tout petit papier... un billet promissoire.

Vous reviendrez chez vous tout joyeux avec votre argent en poche. L'intérêt est un peu fort, il est vrai, mais vous avez bien l'intention de rembourser le capital au plus tôt. Pourtant, gardez-vous bien de diminuer votre train de maison, ni les dépenses de

toilette de vos filles: vous feriez voir que vous êtes gêné dans vos affaires, et cela diminuerait votre prestige.

Un an après, à l'échéance du billet, il vous sera impossible de le payer... La récolte se sera mal vendue, vous aurez perdu des animaux, il y aura eu de la maladie à la maison; bref, vous n'avez pas d'argent pour vous libérer, ni même pour payer les intérêts.

Faites une autre visite à votre créancier.

A votre grande joie, il se montrera très accommodant.

— Mais, allons donc, mon cher voisin, ne vous troublez pas pour si peu. J'ai confiance en vous, vous êtes un si brave homme! Je vais très volontiers renouveler votre billet pour un an ou deux... Bien plus, j'ai à la maison une assez forte somme d'argent qui n'est pas encore placée... S'il vous fallait un millier de piastres... elles sont à votre disposition...

Enchanté d'un pareil accueil, vous acceptez vous signez un second billet, et, le cœur joyeux, vous rentrez au logis. Cela vous permettra de continuer encore pour un temps à fricoter et à payer de belles toilettes à votre femme et à vos filles.

La catastrophe

Trois années se sont écoulées depuis votre première visite à l'usurier, et vous n'avez pas remboursé un sou de vos divers emprunts.

Un jour vous recevrez une lettre couchée à peu près en ces termes, bien secs et bien raides:

" Monsieur,

" Par billet du 15 novembre 1892, vous me devez la somme de cinq cents piastres à trente pour cent d'intérêt.

" Par second billet du 15 mai 1893, mille piastres au même taux d'intérêt.

" Ces deux emprunts, capital et intérêt, se montent actuellement à la somme de trois mille cinq cents piastres.

" Je regrette d'avoir à vous en demander le remboursement immédiat, mais j'ai besoin de mon argent pour de nouvelles affaires. Si donc vous ne m'avez pas payé d'ici un mois, je me verrai forcé de vous poursuivre.

" Votre très humble serviteur,

X... "

Un mois plus tard, le *shériff* sera chez vous.

Il vendra votre maison, il vendra votre terre, votre roulant, vos animaux, tout ce qui fut votre bien, tout ce que votre père avait gagné par son travail, tout ce qu'il était de votre devoir de transmettre à vos enfants. Votre ruine est complète.

La paresse, le luxe et le whisky ont fait une victime de plus parmi les habitants canadiens...

Avec quelques centaines de piastres sauvées à peine du naufrage, vous partirez pour les Etats, et votre femme et vos garçons s'en iront travailler dans les manufactures américaines...

Rude besogne, en vérité, pour des garçons qui n'ont songé jusque-là qu'à s'amuser et à se donner du bon temps!

Triste situation pour des filles si fières jadis de leurs belles toilettes, si heureuses d'être admirées par les jeunes gens de la paroisse!

Quant à vous, leur père, trop fainéant pour chercher de l'ouvrage ou trop maladroit pour réussir, vous passerez votre temps au cabaret, à jouer aux cartes, à boire en compagnie de Canadiens qui vous ressemblent, à mal parler de tout le monde en général et de votre curé en particulier. Vous, le père, qui aviez une belle terre en Canada, mais qui l'avez mangée par votre luxe et votre conduite extravagante, vous serez là-bas au crochet de votre famille...

Selon l'expression énergique des Canadiens, " vous vivrez du sang de vos enfants. "

E. Hamon, S. J.



La Célébration de la Sainte Messe.

LES SOLENNITES DE L'AUTEL

Chaque jour Dieu nous convie à une bien touchante solennité. Au premier regard il n'en paraît pas grand'chose, surtout dans nos églises des campagnes. Cet autel dénué d'ornements, ce petit enfant de chœur qui allume péniblement deux cierges, ce prêtre qui s'avance sans aucun apparat, et puis ces rares fidèles que l'on découvre, ici et là, le long de la nef, tout cela vu par l'extérieur, n'a rien de bien imposant, il faut l'avouer.

Et cependant tout le ciel est attentif. La cloche qui sonnait tout à l'heure, a retenti là-haut. Anges et élus s'apprêtent.

Pénétrons donc les apparences chétives; allons à la réalité.

De quoi s'agit-il pour nous à l'heure où nous allons célébrer?

Quand Notre-Seigneur institua la sainte Messe, il dit à ceux qu'il ordonnait prêtres: *Hoc facite in meam commemorationem!* — Le Fils de Dieu veut se survivre dans la mémoire des hommes, et il institue un *Mémorial*. C'est le saint sacrifice de la Messe. Mémorial non pas seulement historique, comme l'Evangile, mais Mémorial vivant. Ce n'est pas seulement un récit, c'est une reproduction.

A l'autel, le prêtre revient à la vie et à la mort de Notre-Seigneur, non pas comme on revient à une page d'histoire, mais comme on entre dans une action vivante, dans une scène du présent.

1. *Mémorial vivant de Bethléem.*

Le prêtre à l'autel, est à Bethléem. La fête de Bethléem non seulement se raconte là, mais se reproduit. Notre Seigneur prend vraiment naissance entre nos mains. L'étable se rouvre, la crèche se relève, les langes sacrés reparaissent. — Et à cette naissance de chaque jour, où est la Mère? Quel est l'être privilégié de la création à qui s'adressent ces paroles: *Spiritus sanctus superveniet in te... paries filium... vocabis nomen ejus Jesum?* — Quel est-il cet être privilégié? Ah! nous le savons bien, mais nous ne nous

le disons pas assez. Nous n'avons que trop peu conscience de l'honneur qui nous est fait; nous ne savons pas jouir des béatitudes qui y correspondent.

Cet être privilégié, c'est nous! — C'est moi! Mes paroles sont douées d'une fécondité divine; la formule de la consécration: *hoc est corpus meum,* — fait écho sur mes lèvres au *fiat mihi secundum verbum tuum,* — de Marie. Le même prodige s'opère sous le regard des élus et des anges, le même Fils de Dieu descend des hauteurs de son ciel et prend place parmi nous, comme aux jours évangéliques. La seule différence, c'est que dans cette Incarnation de tous les jours, il revêt entre mes mains des haillons plus misérables que dans son Incarnation évangélique. Mais je n'en suis pas moins sa mère, et je puis lui dire à bon droit, en le contemplant, doucement endormi sur le corporal, la parole du psaume 2e: *Filius meus es tu, ego hodie genui te!*

Une seule fois, la sainte Vierge a pu dire cela, et pour cette seule fois: *ecce beatam me dicent omnes generationes.* — Et moi, non pas une fois, mais tous les jours. — Ah! si nous avions vraiment la foi!

2. *Mémorial vivant de Nazareth.*

Le prêtre à l'autel, est à Nazareth. En quelques minutes, trente années de Nazareth vont revivre. Soulevez les voiles, traversez les apparences, entr'ouvrez les portes, recueillez-vous. — Voyez comme il se cache! Cet être vivant qui vient de prendre naissance entre nos mains, se hâte de disparaître. Les sentiers de la vie cachée l'attirent aujourd'hui comme autrefois. Cette sainte maison de Nazareth lui fut si chère qu'il s'en est refait une parmi nous, et c'est nous qui l'y introduisons chaque jour.

Que fait-il là, sur l'autel?... Il prie comme il priait à Nazareth; il obéit comme il obéissait à Nazareth; il travaille au salut du monde comme il y travaillait à Nazareth. Et tout cela dans la dépendance parfaite de sa nouvelle mère, qui est le prêtre.

Qui dira la joie du Père céleste contemplant, aux jours évangéliques, son Fils à Nazareth? C'est bien là que sont concentrés et ses regards et tout son cœur. Tout ce qui se fait de plus éclatant dans le reste de l'univers, ne prend place pour lui qu'après ce spectacle de toute beauté.

Ici à l'autel, lorsque dans les oraisons, collectes, secrètes, post-

communions de la Messe, nous disons, en nous inclinant vers la Croix: *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum,* nous attirons l'attention du même Père céleste, non pas seulement sur un souvenir du passé, mais sur une scène vivante du présent. O Père, ces joies qui ravissaient votre cœur, aux heures où vous contempliez votre Fils, à Nazareth, dans les exercices du travail, de l'obéissance, de la prière, les revoici. Elles revivent, à la vue de cet autel; et c'est nous, prêtres, qui vous les rendons.

3. *Mémorial vivant du Thabor.*

Le prêtre à l'autel, est au Thabor. — Que se passait-il au Thabor? Le Créateur donnait une fête à quelques-unes de ses créatures, et cette fête s'appelle la Transfiguration. Par un prodige de toute puissance, les éléments terrestres de l'humanité de Notre-Seigneur perdaient leur aspect humilié, et rayonnaient d'une lumière céleste. Les apôtres éperdus s'écriaient: *Bonum est nos hic esse!* — Qu'il fait bon ici! Ici, au foyer des divins prodiges, en contact immédiat avec la toute-puissance divine. Qu'il fait bon! Quelle joie sereine, quelle sécurité, quel oubli de la terre et du monde!

Que se passe-t-il ici, à l'autel? La même fête, mais plus solennelle d'un degré; vraie fête de première classe, quand celle du Thabor n'est que de seconde. Ce n'est plus seulement à une simple transfiguration que notre Père céleste nous convie, mais à une vraie transsubstantiation. De misérables éléments terrestres vont être élevés à l'incomparable honneur d'une existence divine. On a dit tout à l'heure: Il y a là un peu de pain, un peu de vin; — on dira dans un moment: Ce pain est devenu le corps d'un Dieu, ce vin est devenu le sang d'un Dieu. Et, à parler ainsi, on ne commettra aucune exagération. La gloire de Dieu rayonne en proportion de l'éclat du prodige opéré. Ici, prodige de premier ordre, gloire divine incomparable.

Ah! s'il m'était donné d'entrer dans le rayonnement de cette gloire, de me sentir au foyer de cette toute-puissance qui crée de si belles merveilles, que j'aimerais à monter à l'autel! Comme je disais avec Pierre: *Bonum est nos hic esse* — Les fidèles qui assistent, verraient bien que je me plais à l'autel, à la manière dont je récite les prières, dont j'accomplis les moindres rubriques et cérémonies. On ne me verrait pas tant me presser, avoir l'air

d'un homme qui aspire à en finir le plus vite possible, à redescendre de la sainte montagne par les sentiers les plus courts, pour regagner la terre.

4. *Mémorial vivant du Cénacle.*

Le prêtre à l'autel, est au Cénacle. — Qu'il nous eût été doux d'entrer au Cénacle avec les apôtres, le soir du Jeudi saint! Qu'il nous eût été bienfaisant d'y entendre le Cœur de Jésus exprimer son amour, ses désirs brûlants, ses recommandations suprêmes!

Qu'est-ce donc que la messe, sinon la fête du Jeudi saint, la Fête-Dieu de tous les jours? Quand je monte à l'autel, c'est au Cénacle que j'entre; les mystères de cette heure sainte vont revivre. J'entends mon Sauveur me dire: *Tempus meum prope est, apud te facio pascha.* — Et il ajoute aussi: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.*

J'admirais au Cénacle mon Sauveur inclinant sa divine Majesté jusqu'à terre, et lavant humblement les pieds de ses apôtres. Ici, le voilà travaillant à la rédemption de mon âme par des abaissements plus profonds, revêtu d'insignes plus pauvres. — Au Cénacle de Jérusalem, je m'attendrissais en le voyant prendre dans ses mains le pain du sacrifice, et consacrer pour la première fois. Que fait-il ici, au Cénacle de l'autel? Il consacre de nouveau. C'était là-bas sa première messe, ici c'est la seconde, la centième, la millième; — mais toujours la messe du Cénacle: même prêtre, mêmes paroles, même matière, même procédé. Tout revit.

Et ces entretiens, et l'intimité de ses dernières confidences, et l'éloquence de ses recommandations suprêmes, et la piété de sa sublime prière: tout est là. — Tout cela se redit et s'entend à l'autel, en tête-à-tête avec lui, à cette même table où il me serre les mains, où il parle sur mes lèvres, où il me confie l'avenir des âmes pour lesquelles il veut encore et toujours mourir.

Ah! si ces souvenirs m'étaient familiers! Si je savais m'y recueillir et m'y absorber, quelle joie serait la mienne; quels accents de ferveur me transporteraient au son de cette voix qui me parle, au contact de cette activité divine qui s'empare de la mienne! Et comme je reviendrais de la messe, enflammé de zèle pour la sainte cause du Christ, et pour l'exaltation de son Eglise!

5. *Mémorial vivant du Calvaire.*

Le prêtre à l'autel, est au Calvaire. — L'autel est surtout un Calvaire. La messe est surtout la fête de la Rédemption, reproduction vivante de cette mort divine.

Chaque matin de mes journées est une matinée du Vendredi saint. Le chemin qui conduit de mon presbytère à mon église, c'est la *Via dolorosa.* Les degrés de l'autel sont les degrés du rocher où la croix fut plantée; le calice, la patène sont les instruments de son immolation. Et je vais y prendre ma part, à cette immolation, non pas en témoin seulement mais en vrai coopérateur. Tout à l'heure, je recevrai le dernier soupir de mon divin Maître; — c'est à moi qu'il dira: *In manus tuas commendo spiritum meum!*

Au premier son de la cloche qui m'appelle à la célébration de la messe, mon Sauveur s'adresse à moi et me dit: " Allons mourir! — Viens répandre mon sang sur la pierre consacrée, pour le salut du monde, pour ceux que tu aimes, pour ceux que ton évêque t'a donnés. " — Ainsi me parle-t-il. Et il me serait difficile d'apporter à de si augustes mystères un esprit recueilli, un cœur ouvert, une âme magnanime?

Pourquoi insister davantage? On n'insiste pas sur de telles choses.

In mei memoriam facietis. — Voilà donc le Mémorial que nous célébrons chaque jour. Voilà ce que nous avons refait, en descendant de l'autel; voilà ce que nous allons faire, en y montant. Telle est la fête à laquelle Dieu nous convie.

Fête d'autant plus belle que ceux qui y sont conviés sont plus misérables. Qui sommes-nous en effet?

Par notre condition originelle, nous sommes de pauvres créatures, c'est-à-dire des êtres de rien; le néant. — Aucun titre à présenter; rien à faire valoir comme de notre propre fond. C'est bien une fête inattendue, une fête gratuite, où le prêtre, accueilli comme un pauvre, doit trouver tout si beau!

Par notre vie personnelle, que sommes-nous, sinon de pauvres pécheurs qui ont mérité tant de fois par leur conduite, d'être chassés de la maison et dépouillés de tous droits d'assister aux fêtes de la famille divine. Elles nous sont rendues pourtant, ces fêtes, et la plus belle de toutes, nous sommes invités à la célébrer tous

les jours! Fête par conséquent qui sera pour nous d'autant plus joyeuse qu'elle revêt un caractère de réhabilitation miséricordieuse. C'est la fête de Zachée, n'y tenant plus de joie, et s'écriant pour la couronner dignement: *Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus!*

Fête d'autant plus belle que la part que nous y prenons est plus honorable. A cette fête en effet, nous ne sommes pas seulement des invités. Quel rang y occupe le prêtre? Que fait le prêtre à l'autel?

Il préside. — C'est à ce point qu'il est élevé au-dessus des simples fidèles, de l'humanité tout entière; au-dessus des anges et de toute la création. — Les anges ne présidaient pas à Bethléem; ni Marie, ni Joseph, pas plus que Pierre au Thabor, au Cénacle, etc. —Je suis à cette heure-là plus qu'eux tous!

Il représente. — Il préside non pas en son propre nom, ce ne serait pas assez glorieux, il préside au nom de l'Eglise entière; il en est le délégué, l'homme de confiance. Il la représente, il est toute l'Eglise, à lui seul, à ce moment solennel. Tous les intérêts de l'Eglise, de la population dont il est le pasteur, des familles qui se sont recommandées à lui, sont entre ses mains; il en fera ce qu'il voudra, il enrichira ceux qu'il aime.

Il sacrifie. — Fonction et dignité par excellence pour un homme. — Dieu m'associe, par elle, à son pouvoir suprême sur les créatures. Je choisirai la plus belle, je la préparerai, je l'immolerai, je la consommerai, je la distribuerai au peuple fidèle; moi le pécheur, moi le misérable, moi le lâche déserteur, digne de toutes les confusions et de tous les châtiments!

O Dieu! me donnerez-vous la lumière pour comprendre et goûter de telles solennités? — Que ferai-je? — Est-il possible que je demeure si petit, quand Dieu m'a fait si grand!

Documents de Ministère Paroissial.





VOL. I. AOUT 1904. No. 8.

Monseigneur Archambault

En premier page de notre PROPAGATEUR, avant notre chronique mensuelle, nous croyons devoir déposer notre hommage de respect aux pieds du nouvel évêque de Joliette, Mgr Joseph Alfred Archambault.

En notre cher pays, l'Eglise est admirablement libre de se choisir des évêques selon son cœur. Sans doute l'Eprit Saint l'assiste partout et ceux qui s'imaginent mettre des entraves à sa libre action au moyen de difficultés concordataires, en sont pour leurs frais.

Il reste vrai, humainement parlant, que la pratique en vigueur au Canada qui laisse aux évêques de la Province le soin de désigner au Saint Siège les candidats à l'épiscopat, sans autre ingérence, est la plus simple et la meilleure.

Désigné par l'archevêque et les évêques de la Province de Montréal, choisi et élu (le premier des évêques canadiens) par S. S. Pie X, acclamé d'avance par la voix publique depuis longtemps, le nouvel évêque de Joliette arrive aux honneurs de l'épiscopat sous de beaux auspices.

Il n'appartient pas au chroniqueur du PROPAGATEUR de dire à la louange de Monseigneur Archambault ce que des voix plus autorisées — et des plumes aussi — lui ont dit ou lui diront.

L'éloge, pour mérité qu'il soit, est toujours délicat à tourner. En voulant n'être que franc et sincère on risque parfois de pa-

raître courtisan. D'ailleurs les hommes d'un réel mérite n'ont que faire des thuriféraires et des flatteurs.

Mgr Archambeault est un homme d'un rare mérite. Ses succès d'étudiant à Rome ont laissé là-bas des souvenirs qui durent. Ses travaux à Montréal, les hautes positions qu'il a occupées avec tant de brio, sa remarquable compétence de canoniste, de théologien, d'économiste et d'orateur sont connus de tous.

" La vie d'un évêque, disait l'archevêque Ryan aux funérailles de l'archevêque Feehan à Chicago, n'est pas ce que le masse croît facilement : une vie d'éclat et d'apparât, une suite de réceptions très honorables et de présidences de fêtes, c'est au contraire une carrière lourde de responsabilités diverses, devant les hommes et devant Dieu. "

A l'évêque élu de Joliette que Dieu donne la force avec le zèle, la bonté avec la fermeté. Sa riche nature est digne des souffrances et des gloires de l'épiscopat catholique.

Le 24 août, jour de la Saint Barthélemy, Mgr Archambeault sera sacré à Joliette. *Ad multos et faustissimos annos!* c'est le vœu sincère des Directeurs du PROPAGATEUR comme aussi celui de son modeste chroniqueur.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.



CHRONIQUE MENSUELLE

Premier anniversaire de S. S. Pie X. — L'encyclique du Jubilé. — Un opuscule utile de l'abbé Saint-Denis. — La France et le Vatican. — Une opinion de M. Constans. — La *servante* de tous les pouvoirs. — Les marins anglais à Rome. — L'entente *cordiale* et M. de Lapparent. — La mort de l'ancien Président Kruger. — Aux Etats-Unis: les élections, la crise des grèves, l'avenir? — La guerre Russo-Japonaise — Le livre de M. Chapais. Le monument Laval. — Mgr Riordan et Mgr Quigley amis des Canadiens français.—Le *même* prêtre témoin d'une *noce d'or*.—Nos deuils

Le 4 août est une date dans la vie du catholicisme contemporain. Il y a tout juste un an aujourd'hui que, par la libre élection des Cardinaux de la Sainte Eglise, le Pape Pie X a été crée successeur de Léon XIII et de Saint-Pierre.

Et c'est extraordinaire qu'en une seule année le nouveau Pape ait déjà tant fait pour le bien et pour l'honneur de l'Eglise. Il est inutile d'entrer ici dans beaucoup de détails. L'idée catholique occupe une si large place dans le monde, — quoiqu'on dise!— que l'histoire de sa vie s'écrit tous les jours sur les affiches de la presse mondiale en lettres immenses... On les voit de partout.

Hélas! la *Presse Associée*, on le constate trop souvent pour ne pas se défier d'elle un peu, défigure bien des choses, mais la vérité finit par se faire jour, et, l'*action* de Pie X n'en paraît que plus ferme et plus confiante en la Providence de Dieu.

L'Encyclique "*Ad diem illum*" pour le Jubilé est sans doute l'une des plus éloquentes manifestations de cette vie active que le Saint Père entend mener.

M. l'abbé Saint-Denis, curé de Saint-Basile-le-Grand, diocèse de Montréal, vient de publier, chez Arbour et Laperle, un opuscule de 135 pages donnant, avec l'encyclique *Ad diem illum*, un commentaire explicatif du jubilé de 1904.

C'est rendre un vrai service que de le signaler à l'attention de tous nos confrères du Canada et des Etats-Unis.

Je note, à l'article 22, que "*hors de Rome* le jubilé... s'étend à un espace de trois mois (consécutifs ou interrompus) qui doivent être déterminés par chaque évêque pour son diocèse." M. Saint-Denis ajoute que dans plusieurs diocèses (au Canada, sans doute?) le temps *choisi* va du 9 septembre au 8 décembre inclusivement.

* * *

En France les choses vont toujours mal. Les relations diplomatiques avec le Vatican sont rompues. Mgr Lorenzelli, Nonce à Paris, est parti pour Rome. L'un des rédacteurs du "Journal des Débats" résume fort justement toute la question du côté français en écrivant: "M. Combes se soucie peu des malheurs qu'il

risque de déchaîner sur la France; il veut simplement satisfaire les plus violents, car c'est par eux qu'il espère durer. "

Du côté de Rome, on a l'air d'attendre... Rome, c'est la ville éternelle et le Pape ne meurt pas. Les persécuteurs de la justice et du droit passeront... la parole de Christ ne passera pas: les portes de l'enfer, c'est-à-dire les conseils du diable ne l'emporteront pas.

En attendant, c'est bien triste à voir ce spectacle de la France sombrant dans les eaux de la Franc-Maçonnerie universelle.

On prête à M. Constans, l'ambassadeur à Constantinople, des paroles à l'honneur des religieux et de leur influence. Il aurait rééditer le mot de Gambetta: l'*anticléricalisme n'est pas un article d'exportation.* Question de tactique évidemment! Or la tactique, pour importante qu'elle soit, n'est qu'un jeu de transition. Quand elle ne s'appuie pas sur un principe logique et sérieux, elle ne peut conduire qu'à la ruine.

Cette *Franc-Maçonnerie*, qui se pose en France en champion de la liberté, on l'a montré récemment à la chambre française (M. Archdeacon, 24 juin 1904), n'a pourtant été que la servante " obséquieusement aplatie devant tous les pouvoirs quels qu'ils fussent " qui se sont succédés depuis Louis XV. (Cf: Questions Actuelles des 9 et 16 juillet — Interpellation Prache).

—Mais quand donc le diable et ses suppots se sont-ils occupés de la logique? Pour eux toujours la fin justifie les moyens.

J'ai lu quelque part que l'empereur Guillaume aurait dit " qu'il n'avait pas besoin de s'inquiéter de la France, qu'elle se suicidait elle-même. "

Exact ou non, au point de vue purement humain le mot est juste, la France marche vers l'abîme. Oui, mais il y a Dieu, le Dieu de Clovis et de Charlemagne, le Dieu qui aime les francs...

Un excellent curé me disait hier: " Je viens de relire l'histoire de Jeanne d'Arc. Dieu ne laissera pas périr une nation pour laquelle il a tant fait. " C'est mon vœu.

* * *

L'Angleterre, elle, de même que l'Allemagne, laisse de plus en plus les gens à leur conscience. L'influence de l'Eglise s'affirme de mieux en mieux.

Récemment une escadre anglaise mouillait dans la rade de Civittavecchia. L'amiral envoya à Rome tous les matelots catholiques. Les " habits rouges " (comme disait nos gens en 37) sur une double file, dans une des galeries du Vatican, virent passer

Pie X au milieu d'eux. Puis le Pape parla: Il remercia l'amiral Domville, fit l'éloge du roi d'Angleterre et de son gouvernement, remarqua que dans toutes les colonies anglaises les catholiques sont sous la protection des lois, il termina en invoquant les bénédictions célestes sur le Roi, la famille royale, la nation, les marins et leurs familles.

D'ailleurs, l'Angleterre n'est-elle pas " le pays où le respect du passé s'allie très bien à une constante évolution vers le progrès ? " C'est là ce que proclamait au banquet du lord-maire, à l'occasion de la réunion à Londres de l'Association Internationales des Académies en juin dernier, M. de Lapparent, l'éminent professeur de l'Institut Catholique de Paris.

Dans ce toast, le savant géologue. voulant saluer l'entente cordiale, a rappelé avec un rare bonheur qu'il travaillait lui-même, il y a près de trente ans, à l'exécution d'un projet destiné à assurer l'union directe des chemins de fer de l'Angleterre avec ceux du continent. " Mais, a-t-il ajouté, il existe maintenant entre Londres et Paris un lien qui n'a rien à craindre ni des infiltrations de la mer, ni de la fureur des tempêtes. " (L'entente cordiale).

Il est permis de souhaiter qu'à la faveur de ce lien les idées de justice et de liberté bien comprises se communiquent de la côte du Douvres à celle de Calais, de Londres à Paris !

* * *

Le vieux Président Kruger est mort, plein de jours, plein de gloire, plein de deuils. C'est que si l'héroïsme est noble et grand, il coûte souvent toutes les larmes des yeux et toutes les gouttes du sang... Honneur aux vaincus qui savent rester grands !

Devant la tombe du fier Boer l'Europe s'est inclinée respectueuse. L'Angleterre a autorisé des funérailles splendides. C'était bien le moins. Elle avait à l'avance assez répandu des tristesses et des ombres sur la terre ou dort maintenant le vieux héros.

* * *

Aux Etats-Unis les conventions républicaine et démocratique ont désigné Roosevelt et Parker comme candidats pour la prochaine élection présidentielle. La convention de St-Louis, qui a élu Parker, a été particulièrement mouvementée. Les grèves d'ailleurs contribuent, en combattant les Trusts, a tenir nos puissants voisins dans une sorte de crise qui me paraît augurer assez mal pour la prospérité future du trop vaste pays que protège le drapeau étoilé. Plusieurs des différents *Etats* ont des intérêts trop

divers. Quelque beau jour l'harmonie pourrait bien être plus que troublée. Ce grand tout américain se fractionnera. Qui sait alors ce que les *nôtres* de là-bas (ceux de la Nouvelle-Angleterre surtout unis peut-être à leurs frères de Québec?) ne pourront pas faire?

Beaucoup de causes contribuent à diminuer les forces vitales de cette *nation* nouvelle qu'est la nation américaine. Les groupes *religieux*, j'entends ceux qui pratiquent la loi chrétienne, ont plus de *morale*, ils connaissent moins les faibles *natalités*. Mais les autres, et Dieu sait s'il y a des *indifférents* aux Etats! baissent le niveau.

Depuis trente ans environ il y a eu 700,000 divorces aux Etats-Unis. Dans le même temps au Canada il n'y a eu que 70 divorces. C'est vrai que les " américains " sont douze fois plus nombreux que les " canadiens ". Tout de même, 70 x 12 ne donnent que 840... D'où proportionnellement nous comptons 840 divorces contre 700,000... Cela en dit long sur l'état moral des deux pays.

L'exposition de St-Louis attirent des milliers de visiteurs. On raconte que c'est une merveille. Les merveilles du vieux monde romain n'ont pas empêché la puissance des Césars de sombrer.

* * *

La guerre Russo-Japonaise est horrible. On se tue là-bas selon toutes les règles de l'art. Les économistes de l'Europe commencent à s'alarmer. Si la Russie allait demander quartier? Le " péril jaune " ne se dresserait-il pas formidable?

Comme question de fait les " Jaunes " comptent de sérieux succès à leur actif. Qui vivra verra.

* * *

Au Canada, l'honorable M. Chapais vient de nous donner un très beau livre: " L'intendant Talon. " Il manquait au Colbert du Canada, je ne sais quel piédestal, dans l'histoire, du haut duquel il apparut aux générations de l'avenir digne de lui-même. M. Chapais le lui a donné. Son livre est écrit avec vérité, avec impartialité et non pas certes sans émotion (1).

Une souscription a été ouverte pour l'érection à Québec d'un monument à Mgr de Laval, le premier évêque et le fondateur de l'Eglise du Canada. L'archevêque de San Francisco, Mgr Riordan, en s'inscrivant pour une somme assez ronde, écrit à Mgr Bégin que l'Eglise des Etats-Unis comme celle du Canada se fera sans doute un honneur de payer un juste tribut d'hommage à la

(1) Je viens d'écrire pour la *Revue Canadienne* (livraison d'août) une étude spéciale sur " le Colbert du Canada et son historien " — E. J. A.

mémoire du *Vénérable* Evêque de Québec, fondateur de l'Eglise en l'Amérique du Nord.

Mgr Quigley, l'archevêque de Chicago, a prononcé à la St-Jean-Baptiste de Chicago des paroles qui, elles aussi, sont significatives et pleines de sens pour les Canadiens français: " Avant tout, s'est écrié le distingué prélat, conservez vos traditions, préservez vos institutions, propagez votre langue. C'est parce que vous avez gardé votre langue et vos traditions que vous êtes restés en Amérique un peuple distinct et que vous avez conquis l'admiration de tous. C'est aussi en conservant votre langue et vos traditions que vous pourrez remplir votre mission qui est celle de donner à l'Amérique tout ce que la vieille France avait d'admirable et que vous avez si bien conservé. "

Il est vrai que Mgr Riordan et Mgr Quigley sont nés tous les deux au Canada, mais l'attitude de ces éminents prélats de langue anglaise est de nature à nous consoler de quelques ennuis et à nous faire espérer en un avenir de toujours meilleure entente et de toujours plus complète harmonie.

Hélas! ma chronique s'allonge et mon *sommaire* est loin d'être épuisé. Je voulais parler de quelques *noces d'or*, des naissances de jumeaux, de la vitalité de notre race... les journaux en parlent tous les jours. Pas plus tard qu'à la fin d'août, le vénérable curé Chagnon, curé des Cèdres et doyen des prêtres de Valleyfield, présidera, dans l'église de Lacolle, à la cérémonie d'une *noce d'or*. Ce qui n'est pas banal du tout c'est que c'est M. Chagnon lui-même qui, il y a cinquante ans, a reçu *les serments* des héros de ces noces d'or: M. et Mde Bédard.

* * *

Je n'assiste jamais à une *noce d'or* sans penser à un soleil qui qui se couche. Si longue et si heureuse que soit la vie, il faut la finir un jour et aller rendre ses comptes à Dieu. Prions pour nos morts, ce sont, ce mois-ci:

MM. les abbés Trudel et Malo, des vieillards, puis un tout jeune (six mois de prêtrise) l'abbé Lefebvre, de Québec. Ce sont encore MM. Derome de Saint-Damien, Gaudet de l'Epiphanie et Bourbonnais de Varennes.

33 + 10, cela donne 43 *recommandés* depuis janvier dernier, et dire que l'on aime tant la vie!...

4 août 1904, St-Polycarpe, Qué.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.



Des évêques et de la constitution divine de l'autorité épiscopale

Le Pape est le fondement divin de l'unité sociale dans l'église universelle.

Vient ensuite l'évêque, fondement divin de l'unité dans une église particulière.

Qu'est-ce que l'évêque?

" L'évêque est le pasteur élevé à la plénitude du sacerdoce, institué pour le gouvernement d'une église particulière ou d'un diocèse, sous l'autorité légitime du Souverain Pontife, pasteur de l'Eglise universelle." (1)

Ecoutons un savant et pieux évêque parler lui-même à son troupeau de ses grandeurs et de ses devoirs:

" Etre évêque, c'est appartenir à tous et ne plus s'appartenir à soi-même; c'est dans la plus haute dignité, et avec la plus haute autorité du sacerdoce, être le père d'une famille, le chef d'une Eglise qui vit de sa vie propre dans la grande unité de l'Eglise catholique; être évêque, c'est être, au milieu de vous, le successeur des apôtres et le vicaire de Jésus-Christ lui-même, pour continuer son œuvre sur vous.

" Etre évêque, c'est être l'homme de la doctrine, le gardien de la foi, le prédicateur de la vérité dans l'Eglise; c'est être le dispensateur de la grâce, le défenseur de la sainteté des sacrements divins, qui en sont les canaux; c'est être législateur et juge; c'est commander à tous avec autorité, sans faiblesse comme sans passion; c'est dire aux grands et aux puissants, quand il le faut: " Cela n'est pas permis; " c'est dire aux faibles et aux infirmes: " Ayez confiance, Dieu le veut."

" Etre évêque, c'est veiller à la dispensation des dons célestes auxquels est attaché le salut éternel; c'est diriger le cours des canaux mystérieux qui portent aux âmes la vie divine; c'est travailler sans relâche à féconder le champ où le père de famille doit un jour venir moissonner le bon grain pour l'amasser dans ses greniers; c'est disposer les pierres vivantes qui doivent en-

(1) *Prælectiones juris canonici, habitæ in seminario Sancti Sulpicii*, p. 206.

trer dans la construction de la Jérusalem céleste; c'est préparer sur la terre la société du peuple élu qui règnera éternellement avec Dieu dans le ciel.

" Etre évêque, c'est être au milieu de vous l'image vivante de Dieu, en porter le nom, en accomplir les œuvres, en exercer les pouvoirs, en montrer à tous la sainte et sublime énergie; c'est être son œil qui contemple, son regard qui vivifie, sa main qui soutient l'infirme, dirige le juste, guérit le pécheur, châtie l'obstiné; c'est être surtout son cœur, ce cœur rempli d'amour qui a toujours de nouveaux bienfaits à verser sur le monde! Nous dirons tout en un seul mot: Etre évêque, c'est vous apporter la plénitude de la vie divine, de cette vie que le Fils de Dieu puise au sein du Père, et dont il veut que nous soyons les dispensateurs pour vos âmes. Le sacerdoce tout entier coopère à ces nobles fins; mais l'évêque en a la plénitude; et tous les autres ordres, dans l'exercice de leurs fonctions sacrées, relèvent de lui. (1)

Dans ce magnifique idéal des grandeurs et des charges épiscopales, il n'y a rien qui ne soit antique, et ne se retrouve sur les lèvres des premiers Pères et pasteurs de l'Eglise. Tous leurs écrits montrent l'évêque comme le représentant de la personne du Christ (2), le père du peuple (3), celui sans lequel il ne saurait y avoir d'Eglise (4), celui auquel les âmes de tout un peuple furent confiées (5), celui qui a la garde de la Sainte Epouse du Christ (6), celui avec qui se trouve tout le peuple de Dieu (7), celui qui est le fondement d'une Eglise, selon la belle définition de saint Cyprien: " Une Eglise est un peuple uni à son évêque, un troupeau uni à son pasteur. L'évêque est dans l'Eglise, et l'Eglise est dans l'évêque; et qui n'est pas avec l'évêque n'est pas avec l'Eglise: *Qui in episcopo non sunt in ecclesia non sunt* (8).

L'autorité de l'évêque vient de Dieu. C'est le Saint-Esprit qui le pose dans le monde pour régir l'Eglise: *Posuit vos episcopos*

---

(1) Lettre de Mgr Baudry, évêque de Périgueux, à l'occasion de sa prise de possession.

(2) S. Ambr., in I Cor., XI, 10.

(3) S. Cypr., ch. VIII, I.

(4) S. Ignat., ad Trall., 3.

(5) Apost. can., XL.

(6) Conc- Carth., sub, Cypr. — Hard., I, p. 171.

(7) S. Ignat., ad Philad., 3.

(8) S. Cypr., ch. LXVI, 8.

regere Ecclesiam Dei. Le premier des évêques règle sur toute la terre l'exercice de l'épiscopat, et assigne les limites des juridictions; mais Dieu seul en est la source essentielle.

Le concile de Trente déclare " que les évêques ont succédé aux apôtres, et qu'ils tiennent de l'Esprit-Saint le gouvernement de l'Eglise de Dieu (1)." Or il a été dit aux apôtres: " Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie; allez, et enseignez toutes les nations; " et cette parole constitutive de tout apostolat est le fondement de l'autorité des évêques autant que durera dans le monde la succession apostolique.

De là vient que l'alliance de l'évêque avec son église est souvent nommée, dans le langage des docteurs, un mariage spirituel formé par Dieu même; union sainte et sacrée, " dont le Seigneur s'est réservé la dissolution, dit le saint Pape Innocent III, car ce n'est pas en vertu d'un pouvoir humain, mais de l'autorité divine, que le Souverain Pontife peut la défaire par la translation ou la disposition de l'évêque."

L'évêque a donc, sur son Eglise, un pouvoir divin, propre et personnel, comme celui de l'époux sur l'épouse, du père sur les enfants, du pasteur sur les brebis. Il ne doit plus vivre que pour elle. Il lui doit toutes les pensées de son esprit, tous les mouvements de son cœur, tous les efforts de son zèle, toutes ses souffrances, toutes ses joies, tous ses désirs, toute sa fidélité, et " nulle puissance humaine ne peut séparer ce que Dieu a uni."

Aussi, quand se forme cette union, au jour de la consécration épiscopale, il n'est point de grâces, point de lumières, point de vertus, point de bénédictions que l'Eglise ne demande à Dieu pour l'évêque. Elle ne trouve plus de langage pour exprimer l'immensité de ses désirs. " Seigneur, s'écrie-t-elle, que la vertu de votre esprit le remplisse au dedans et l'enveloppe au dehors. Seigneur, faites abonder en lui la constance de la foi, la pureté de l'amour, la sincérité de la paix! Que votre grâce embellisse les pieds de celui qui évangélise la paix, qui annonce vos biens! Que sa parole et sa prédication ne soient point dans les recherches habiles de la sagesse humaine, mais dans la manifestation de l'esprit et de la grâce! Donnez-lui, Seigneur, les clefs du royaume des cieux, afin qu'il use sans orgueil de la puissance que vous lui donnez pour édifier, et non pour détruire.

(1) Concil. trid., Sess. XXIII, c. 4.

Que tout ce qu'il liera sur la terre soit lié dans le ciel; que tout ce qu'il déliera sur la terre soit délié dans le ciel. Que les péchés qu'il retiendra soient retenus; et ceux qu'il remettra, remettez-les, Seigneur! Que celui qui le maudira soit maudit, que celui qui le bénira soit rempli de bénédictions! Qu'il soit le serviteur fidèle et prudent que vous établissez chef de votre maison, afin qu'il distribue à tous la nourriture en temps convenable, et qu'il se montre à tous un homme parfait. Qu'il soit plein de vigilance et de sollicitude, plein de ferveur et d'ardeur. Qu'il haïsse l'orgueil, qu'il garde l'humilité, qu'il aime la vérité, qu'il ne l'abandonne jamais, vaincu par les flatteries ou par la crainte! Qu'il ne fasse pas des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres; qu'il n'appelle pas bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. Qu'il soit le débiteur exact des petits comme des savants, afin que tous grandissent entre ses mains. Donnez-lui, Seigneur, une chaire épiscopale afin qu'il régisse votre Eglise et le peuple que vous lui confiez. Vous-même, ô Dieu! soyez son autorité, soyez sa puissance, soyez sa force! Multipliez sur lui vos bénédictions et vos grâces, afin que, par votre secours, il soit toujours digne de toucher votre cœur, et de tout obtenir par sa piété (1).

HENRI PERREYVE.

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise

TROISIEME PARTIE

L'avenir éternel des enfants

C'est un des mérites du positivisme, écrivait récemment un rédacteur de la *Quinzaine,* d'avoir formulé les deux lois qui placent l'homme dans le réseau d'influences dont il est constamment enveloppé (2).

Nous subissons une première série d'influences qui nous rattachent à nos ancêtres: c'est la loi de *continuité,* dont le dogme catholique du péché originel n'est qu'une application.

---

(1) *Pontificale roman. — pro consecrat. episcopi.*

(2) QUINZAINE. *Catholicisme et Positivisme,* 16 novembre 1901.

Dominés par nos ancêtres, nous le sommes aussi par nos contemporains: c'est la loi de *solidarité.*

Ces idées qui palpitent au sein de la société moderne, éclairent d'un jour très vif la doctrine chrétienne sur l'avenir éternel des enfants.

Pour entrer au ciel, l'enfant doit être incorporé à l'Eglise, comme nous venons de le démontrer; suivant la forte parole de saint Paul, il doit " revêtir le Christ," *induere Christum.* (Galat., III, 27.) Car, dit encore la sainte Ecriture, il n'y a pas pour l'homme d'autre Sauveur.

Et de même qu'il est agrégé à la famille et à la société civile par le fait de ses parents, c'est par eux aussi qu'il entrera dans la société religieuse: ils devront par un acte spécial accepter pour lui le bienfait de la Rédemption.

Car il est absolument incapable d'acte personnel, et les parents seuls, en vertu des rapports qui les unissent à lui, ont qualité pour agir en son nom.

***

Dès l'origine, il y eut pour les enfants un moyen de régénération, mis aux mains des parents.

Car la sainte Ecriture atteste maintes fois que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes (Rom., VIII, 32), et que Dieu veut le salut de tous (I Tim., II, 4); et la théologie, d'une voix presque unanime, applique ces paroles aux enfants eux-mêmes.

Il est certain d'autre part que si Dieu veut leur salut, il a dû leur en fournir le moyen.

Quel fut ce moyen?

Il consistait principalement dans la foi au Rédempteur futur, dont la promesse fut faite par Dieu près du berceau du genre humain. Tout porte à croire que cette foi, dont nous expliquerons la nature au chapitre suivant, devait s'exprimer par un acte du culte, par un signe extérieur, peut-être indéterminé, tel qu'un sacrifice, une prière, une bénédiction.

Et ce moyen, dont les parents devaient se servir à l'égard de leurs enfants, a gardé son efficacité jusqu'à l'ère chrétienne; il est probable que chez les Juifs, au moins pour une certaine catégorie d'enfants, c'est-à-dire pour les enfants mâles âgés d'au moins huit jours, il fut remplacé par le rite de la circoncision, élevé par Dieu à la dignité de sacrement.

***

Depuis Jésus-Christ, le sacrement régénérateur est le baptême. La bonté de Dieu en a rendu l'administration aussi facile que possible; quelques paroles prononcées par n'importe qui, avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise, un peu d'eau versée sur la tête: ces deux choses si simples portent la vie surnaturelle dans l'âme, à peu près comme le son qui est par lui-même une chose purement matérielle, sert de véhicule à la pensée et à la vie de l'intelligence.

La foi nous enseigne que le baptême est absolument nécessaire. (Joan., III, 5.) Quelques auteurs prétendent trouver des exceptions; pour les uns, le désir que la mère aurait du baptême pour son enfant, remplacerait le sacrement, tout comme sa négligence peut compromettre le salut de celui qu'elle vient de mettre au monde. Plus récemment, le Dr Schell, professeur à l'Université de Wurtzbourg, enseignait au t. III de sa *Dogmatik,* que depuis la passion et la mort de Jésus-Christ, la souffrance et la mort sont un "quasi-sacrement" qui donne la grâce sanctifiante (1).

Mais la définition si nette du Concile de Trente (session VII, can. V) ne semble pas admettre ces exceptions; une seule a un fondement sérieux dans la doctrine et la pratique de l'Eglise: c'est le martyre.

Toutefois, quand il s'agit des régions où l'Evangile n'a pas encore été promulgué, on ne peut pas affirmer avec la même assurance que les enfants morts sans baptême seront privés du bonheur du ciel.

L'Eglise ne l'enseigne pas, et un certain nombre de théologiens croient que l'ancien moyen de régénération a conservé jusqu'aujourd'hui son efficacité provisoire; une Revue autorisée, l'*Ami du Clergé* (21 septembre 1899), donnait même cette opinion comme la "doctrine commune."

La raison sur laquelle elle est fondée, c'est que l'Evangile n'oblige qu'après sa promulgation; là où il n'est pas promulgué, les hommes se trouvent dans la condition où ils étaient avant la venue de Jésus-Christ.

Ce n'est pas un argument péremptoire, à cause du caractère très particulier de la loi en question; mais on ne peut lui contester une certaine valeur.

---

(1) *Revue du Clergé français*, 15 janvier 1898: *Un théologien novateur en Allemagne.*

***

Et maintenant se pose une grave question.

Que deviennent les enfants qui, par la faute de leurs parents ou pour toute autre raison, ne reçoivent pas le baptême?

Il est de foi, depuis le Concile de Florence, qu'ils sont exclus du ciel.

Est-ce là un arrêt de damnation qui les frappe au moment de leur éveil aux réalités de l'autre vie?

Sont-ils ce bois mort que Dieu jettera au feu?

Non, car ils sont exempts de toute faute personnelle; ils sont simplement *condamnés* à ne pas jouir de la vision de Dieu.

L'Eglise n'enseigne pas autre chose, et il faut bien se garder de confondre son enseignement dogmatique avec les simples opinions.

Quelques Pères, assez rares, ont, sous l'influence des idées de leur temps, supposé que ces enfants sont dans un état de souffrance; mais l'esprit de l'Eglise se prononce de plus en plus contre cette opinion.

Quel est donc le sort que la Providence leur a réservé?

Avant tout, il faut bien comprendre que le bonheur du ciel est *surnaturel.*

Dieu doit à tout être intelligent qui ne s'en est pas rendu indigne, un bonheur en rapport avec les exigences légitimes et raisonnables de sa nature: la logique de l'œuvre divine l'exige.

Mais le " face à face " éternel promis à l'humanité est un bienfait qui dépasse les besoins et les aspirations les plus audacieuses de la nature humaine; dire le contraire, ce serait affirmer que l'activité de Dieu et celle de l'homme ont le même aboutissement naturel, et que, par conséquent, entre la nature de l'un et celle de l'autre, il n'y a pas de différence irréductible; ce serait du pur panthéisme.

Donc, si quelques créatures humaines n'atteignent pas ces hauteurs, elles perdent une faveur inappréciable, un privilège du plus grand prix; mais Dieu ne viole en cela aucun de leurs droits.

Elles ont droit au bonheur, mais elles n'ont pas droit à celui-là.

Elles doivent pouvoir atteindre leur fin, c'est-à-dire le bonheur raisonnable résultant de l'acquisition du vrai et de l'accomplissement du bien; mais Dieu n'est pas tenu de leur donner davantage.

Et jamais l'inégalité des bienfaits ne pourra être considérée comme une injustice.

C'est la sagesse divine qui préside à la répartition de ses dons, et dans le plan qu'elle élabore au-dessus de nos têtes, les dissonances et les anomalies elles-mêmes concourent à l'harmonie de l'ensemble et à l'eurythmie finale. L'ordre jaillit du désordre, comme une œuvre d'art se dégage du chaos des matériaux sur lesquels a travaillé la pensée de l'artiste.

Tout au moins, la situation amoindrie de ces enfants nous fera-t-elle mieux comprendre le bienfait de notre élévation à l'état surnaturel, comme ces êtres disgraciés de la nature, pauvres débris humains que nous rencontrons parfois sur notre chemin, nous rappellent le prix des biens que nous méconnaissons.

Il faut ajouter enfin que la bonté de Dieu est hors de cause, aussi bien que sa justice et sa sagesse.

Car, suivant la pensée du plus autorisé des théologiens, saint Thomas d'Aquin, ils jouissent d'un bien-être spirituel, d'un bonheur réel, analogue sans doute à celui que nous goûtons à vivre ici-bas quand la souffrance ne vient pas assombrir notre vie [1].

Et ce bonheur est infiniment préférable au néant, car malgré les épreuves de la vie présente, combien d'hommes, même parmi les plus malheureux, désirent sincèrement la mort?

Il est difficile de préciser la nature de ce bonheur. D'après l'enseignement du même Docteur angélique, Celui que sainte Catherine de Sienne appelait la "douce Vérité première," se révèle à eux, non dans l'intimité et la splendeur du face à face, mais par les œuvres merveilleuses de la création, qui leur découvre quelque chose de l'idéale beauté de son auteur.

Ce bonheur, digne en tous points d'un être raisonnable, n'est pas troublé par la perspective du sort plus heureux qui est réservé à d'autres.

Car le bonheur est essentiellement relatif; c'est, dit très justement un auteur, l'harmonie entre un être et son milieu naturel; il consiste par conséquent dans la jouissance d'un bien en rapport avec les besoins et les aspirations de chacun; ainsi, par exemple, qui oserait soutenir que le paysan de nos montagnes, en possessions de biens en rapport avec sa condition, souffre réellement de se sentir incapable d'entrer à l'Académie?

Qui se plaint sérieusement de ne pas avoir d'ailes ou de ne pas être un ange?

Or, d'après ce qui a été dit plus haut, le ciel des élus est pour

(1) Dist. 33, q 2, a 2, ad 5.

l'homme un bonheur dont il peut être rendu capable, mais pour lequel il ne se sent pas fait.

Donc, les enfants, bien qu'ils en soient privés, peuvent être heureux et remercier la Providence qui les a appelés à l'existence.

Et nous pouvons résumer ce chapitre dans cette formule connue: *Aucun n'est damné, beaucoup sont sauvés, tous sont heureux.*

J. LAXENAIRE.

L'esprit de l'éducation.

Pour peu que l'on étudie la nature de l'homme, on verra qu'il est soumis, par son âme à peu près comme pour son corps, à la loi générale des êtres organisés, à la loi de croissance et de développement. Idée admirablement peinte dans ces paroles de saint Grégoire de Nysse: " Comme le corps petit et faible à sa naissance marche vers sa perfection, l'âme aussi, en suivant le progrès du serviteur qui lui est uni, semble croître en se perfectionnant. Il est dans l'organisation une puissance primitive d'élévation et de développement. C'est d'abord une racine cachée sous le sol; sa faiblesse ne peut encore rien. Puis, cette plante apparaît à la lumière, étale son *germe* aux rayons du soleil,, et bientôt elle s'épanouit comme une *fleur* avec la faculté du sentiment; puis, lorsque, devenue grande, elle s'est amplement développée, on voit se former, comme un *fruit,* la puissance de la raison. Elle ne montre pas soudain sa splendeur tout entière, mais *elle se perfectionne* rapidement avec *l'organe* qui lui sert d'instrument. "

Tel est le but de l'éducation dans ce qu'elle a de plus général: prendre l'homme dans son état de première enfance pour l'éveiller à la vie; exercer peu à peu ses facultés, l'amener par degrés à tout le *développement*, à toute la *puissance,* à toute l'*élévation* de son être, et, en le formant ainsi à la vie présente, le préparer au divin perfectionnement de la vie future! But sublime que saint Paul a indiqué dans ces paroles: " Nous corrigeons tous les

hommes, les instruisant dans la sagesse, afin de les rendre parfaits en Jésus-Christ (1). »

Ainsi l'éducation a pour objet de développer tous les germes précieux que Dieu a mis en chacun de nous. Le mot lui-même (2) indique assez que par elle on s'efforce d'obtenir de l'esprit, du cœur, de la volonté, de tout l'être d'un enfant, ce qu'il peut produire de bon; on cultive ses facultés comme des racines enfouies dans le sol, et qui peuvent, par un développement bien conduit, donner, sur des tiges magnifiques, de gracieuses fleurs et des fruits abondants. L'éducation, quand elle est bien comprise et sincèrement religieuse, a trois grands effets qui doivent la faire apprécier au-dessus de tout. Elle élève les *hommes;* elle forme les *chrétiens;* elle prépare les *saints!* Y a-t-il rien au monde de plus désirable et qui soit plus digne de tous les dévouements?

Un ancien adage disait: *Qui voit enfant, voit néant.* Cela est vrai, seulement, si vous considérez l'enfant tel qu'il est en venant en ce monde, privé des secours de l'éducation. En effet, combien ce petit être est faible et borné! Qu'elle est peu de chose cette infirme créature, qui, plus que toute autre, a besoin de secours et de soins! L'homme à sa naissance est bien le plus impuissant de tous les êtres, et, en ce sens, il est vrai de dire: *Qui voit enfant, voit néant.*

Mais prenez-y garde, voici l'éducation qui vient. Elle prend cet enfant; elle se dit: Il y a là un être raisonnable, fait à l'image de Dieu; cet enfant a une intelligence, un cœur, de nobles et hautes facultés. Cela n'est en lui, pour ainsi dire, qu'à l'état latent, mais je vais développer ces germes cachés, je vais cultiver ce petit être, je vais étudier ses inclinations, ses aptitudes, ses forces, et le diriger conformément à ce qui paraît être sa trempe particulière, la nuance de sa nature, et j'en ferai un *homme.* Qui sait ce que deviendra cet enfant? Qui sait s'il n'a pas en lui les germes du plus beau génie, du plus noble caractère? Ce sera peut-être un Bossuet, un Fénelon, un Turenne, un Condé! Que du moins ce soit un homme vertueux, un membre utile à la société.

Dans ce sens il n'est pas vrai de dire: *Qui voit enfant, voit néant;* on doit dire: *Qui voit un enfant, voit un homme;* qui voit

(1) *Corripientes.... et docentes.... in omni sapientia, ut exhibeamus omnem hominem perfectum in Christo Jesu.* (Coloss., I. 28.)

(1) L'étymologie latine *educere* veut dire : *tirer de, extraire.*

l'enfance, la jeunesse d'une nation, voit tout l'avenir heureux ou malheureux de cette nation. Homère nous représente Jupiter pesant dans une balance les destinées des peuples : l'éducation, plus puissante que Jupiter, tient dans ses mains le bien et le mal, et suivant qu'elle porte l'un ou l'autre dans la balance, elle décide du sort des gouvernements.

A ce point de vue, combien l'éducation est quelque chose de grand (1) ! C'est l'homme qui est en quelque sorte associé à l'œuvre divine. Dieu a dit : *Faisons l'homme,* et sa main créatrice a donné à la terre son chef-d'œuvre et son roi. Ici c'est encore Dieu qui dit : *Faisons l'homme,* mais qui, pour agir lentement et par degrés, s'associe des hommes déjà formés, et par eux façonne en quelque sorte l'être moral des enfants que l'on élève. Oui, *élever l'enfance,* cette expression est aussi profonde qu'elle est noble et vraie. Elle montre parfaitement que l'éducation consiste à prendre cet esprit, ce cœur, cet enfant tout entier dans l'état si obscur et si bas où Dieu l'a fait naître, pour *l'élever à la hauteur du vrai, du beau, de la vertu.*

L'éducation est donc par excellence une œuvre de développement. Il s'agit de cultiver des facultés, de développer des instincts nobles et généreux, de former des habitudes aimables et vertueuses.

D'où l'on comprend facilement que l'éducation ne consiste point à entasser le plus tôt possible dans l'esprit d'un enfant une multitude de connaissances plus ou moins bien coordonnées, mais elle s'applique à mettre, par des *exercices* utiles et bien choisis, l'esprit de l'enfant en état de comprendre, de juger, de raisonner ; elle travaille à disposer son cœur à l'amour du bien et du beau ; elle s'attache à former sa volonté à la pratique de la vertu ; elle se propose, en un mot, de former tout son être en y développant la puissance de penser, d'aimer, d'agir, au degré que Dieu veut qu'il atteigne. Or, ce degré quel est-il ? *La perfection !* c'est-à-dire que l'éducation est l'œuvre de toute la vie et qu'on pourrait appeler l'homme un être qui a pour point de départ le néant, et pour terme l'infini.

Après la première éducation de l'enfance, l'adolescent reçoit des secours qui demandent de plus en plus, de sa part, une coopération sérieuse et soutenue. Cette seconde éducation devient d'au-

(1) *Quid majus quam animis moderari, quam adolescentulorum fingere mores ? Omni certe statuario, cæterisque hujusmodi omnibus excellentiorem hunc dueo, qui juvenum animas fingere non ignoret.* (Sancti Joannis Chrysostomi, homil. 60, in cap. XVIII Matth.)

tant plus fructueuse, qu'elle exerce mieux l'élève à agir par lui-même, qu'elle favorise ainsi l'essor progressif et régulier des dons qu'il a reçus de la nature. La première éducation n'avait guère eu pour effet positif que de commencer à le mettre en état d'étudier, de produire. La seconde éducation appelle donc plus que jamais le concours de sa propre coopération, concours qui devient de jour en jour plus important à mesure que ses forces croissent et que son expérience s'étend.

Enfin l'élève quitte ses maîtres, il entre dans le monde, et, aux yeux des hommes superficiels, l'éducation entière paraît terminée. Cependant elle ne fait alors que changer de moyens, et, sous sa forme nouvelle, elle acquiert encore, dans cette troisième période, une gravité et une utilité singulières. A l'éducation d'emprunt succède l'éducation spontanée, qui, en secret, secondait plus ou moins l'éducation reçue du dehors, et lui prêtait son principe d'efficacité. La voilà qui demeure seule, et qui, désormais, va occuper le reste de la vie. Cette libre activité, qui devait coopérer jusque-là au secours des maîtres, livrée désormais à elle-même, reconnaît mieux et invoque plus souvent le guide qui va la diriger : la réflexion.

Oui, dans le reste de la vie, la réflexion sera pour l'homme un puissant moyen d'éducation. Il lui servirait peu d'avoir meublé son esprit d'une foule de notions variées, d'avoir accumulé dans sa mémoire des faits et des dates : s'il n'a point réfléchi sur tout cela, s'il ne s'est point replié sur lui-même pour acquérir l'expérience de la vie, pour se former une *philosophie du cœur,* son éducation n'est point faite ; en lui l'homme n'est pas formé.

C'est à l'école de la réflexion que les hommes, les choses, les passions, le temps, les affaires et les épreuves de toute nature lui donneront des enseignements qu'il ne soupçonnait peut-être pas, et une éducation plus tardive, mais profondément utile. Nous ne craignons pas de dire que c'est à cette nouvelle et longue école que son esprit, son cœur et son caractère, tout son être moral achèveront de prendre leur trempe particulière et décisive.

C'est surtout dans les épreuves que l'homme se forme. *Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il?* dit l'Ecriture. Dans l'épreuve, les faibles se fortifient, ou du moins, comme le roseau, apprennent à se nourrir du torrent qui les agite ; les forts deviennent héroïques, comme le chêne qui s'affermit sous les vents de l'orage. C'est alors que l'innocence, sans laisser flétrir sa candeur, devient la vraie vertu, *virtus;* c'est-à-dire la *force,* le *courage,* la *résistance glorieuse et persévérante.* Voilà comment le caractère des

grands hommes est en partie leur propre ouvrage. C'est à la réflexion, aidée d'efforts courageux et constants, qu'ils doivent le développement complet de leur être: travail de tous les âges, de chacun de nos jours; car " la vie de l'homme n'est en réalité qu'une grande éducation dont la perfection est le but (1). "

MGR AMABLE BÉESSAU.

Le pêcheur à la ligne

I

AU BORD DE L'EAU

J'ai connu deux pêcheurs à la ligne, un vrai et un faux. Le faux, c'était un jeune séminariste qui travaillait tant et si bien qu'il en était malade. Ses parents l'emmenèrent passer les vacances à l'île Barbe, et veillèrent soigneusement à ce qu'il n'étudiât point. Mère, tantes, sœurs et cousines l'entourèrent de soins et de distractions charmantes. Du matin au soir il fallait qu'il s'amusât. Il déclara que, de tous les divertissements, celui qu'il préférait, c'était la pêche à la ligne. On lui fit venir bien vite de Lyon les engins les mieux conditionnés du monde, et pendant deux mois, il passa régulièrement six heures par jour au bord de la Saône. Il ne prenait que fort peu de poissons, mais enfin il s'amusait; on le laissa faire. A la veille de la rentrée seulement, on connut le résultat de sa pêche. Il avait profité de ses vacances pour apprendre l'hébreu, la ligne en main, et il le savait. Il le professe à présent, mais oncques depuis n'a pêché à la ligne.

Le vrai (et la pêche de celui-là fut bonne aussi), le vrai pêcheur à la ligne que j'ai connu était un petit rentier qui habitait en 1838 à Versailles, au n° 5 de la rue de Maurepas. Il était bossu et passablement laid, mais fort bon homme, très dévot même, si bien qu'une des dames les plus élégantes de Versailles

(1) De Gérando.

resta un jour plus d'une demi-heure après la grand'messe, dans l'église Notre-Dame, occupée à regarder ce petit bossu qui disait son chapelet. Elle en oubliait complètement sa femme de chambre, qui bâillait derrière elle, et deux ou trois beaux messieurs qui se morfondaient à attendre sa sortie. Enfin, quand la belle veuve se fut décidée à partir, le colonel Flambard vint lui présenter ses hommages et lui demander quel plaisir elle pouvait trouver à regarder le petit bossu.

— Hélas ! dit-elle, je l'admirais. Il prie Dieu de si bon cœur ! Il n'a point de rancune !

Pour comble de malheur, il s'appelait Dunois ; aussi n'était-il pas un mauvais plaisant dans Versailles qui, en le voyant, ne fredonnât l'air : *Partant pour la Syrie, etc.* — Il supporta cette *scie* patiemment tant que régna Louis-Philippe ; mais à peine Louis-Napoléon fut-il nommé président de la République, que la maudite romance, répétée à propos de tout et de rien par tous les instruments possibles, et que le journal officiel de l'Empire finit par appeler *l'hymne national,* poursuivit tellement ce pauvre Dunois qu'il émigra. Mais n'anticipons pas, nous sommes en 1838, à Versailles, au mois de juillet. Le temps était beau, un peu couvert, et promettait une bonne pêche. M. Dunois entendit la première messe ; c'était un dimanche ; puis il rentra chez lui, prit un bol de chocolat, et dit à sa femme de ménage qu'il allait pêcher et ne rentrerait qu'à midi. Elle lui fit remarquer que le ciel était gris et que pour sûr il y aurait de l'orage, mais M. Dunois lui montra son baromètre à figures et son baromètre à aiguille, lui fit voir que, dans le premier, Jean-Jean et son parapluie étaient cachés, et Jeannette dehors avec son ombrelle rose, et que l'aiguille du second marquait le beau fixe. La girouette du voisin était à l'est, la grenouille verte se tenait tout en haut de son bocal, et la perruche ne criait pas. Tous ces oracles étant d'accord, M. Dunois mit sa redingote de nankin, ses souliers gris, son chapeau de paille, prit son pliant et ses ustensiles de pêche, et se dirigea vers le canal.

Versailles était alors passablement désert. Le musée n'était pas encore terminée, il n'y avait pas de chemin de fer, et, le matin surtout, on ne rencontrait personne au parc. M. Dunois vit avec satisfaction que pas un pêcheur ne l'avait précédé, et que les carpes sautaient, faisant luire hors de l'eau leur robe d'écailles dorées. Il choisit une bonne place, en dehors du parc, à peu de distance de cette belle allée des Acacias qui rejoint en diagonale et abrège la route de Saint-Cyr.

Là, sur le gazon verdoyant où se projetait l'ombre des grands ormeaux, M. Dunois plaça son pliant, défit son bagage, amorça sa ligne, la lança méthodiquement, et resta assis et immobile, les yeux fixés sur le liège oscillant sur l'eau dormante que ridait à peine un léger souffle d'air. Les poissons étaient ce matin-là d'une humeur fort accommodante; ils vinrent tout de suite s'ébattre autour de la ligne, et M. Dunois en prit plus de douze en une heure, et non pas des plus petits. Il jubilait déjà et se demandait à qui il offrirait le produit de cette pêche, exorbitante pour son petit ménage, lorsque le gros capitaine et son chien Sultan vinrent troubler sa joie. Dunois soupira. C'était son cauchemar que ce capitaine: sous prétexte de pêcher à la ligne, il venait au bord du canal fumer, pester, jurer et battre son vilain chien. Heureusement qu'il ne restait jamais longtemps.

— Bonjour, monsieur Dunois, cria le gros capitaine: ça mord-il?

— Pas mal et vous? répondit machinalement le pêcheur.

— Je vous demande si ça mord, corbleu! s'écria le capitaine.

— Mais oui, ça mord même beaucoup, mais si vous faites du bruit ça ne mordra plus.

— Je serai muet, dit le capitaine en jetant un regard d'envie sur le panier de Dunois. Et, prenant sa ligne des mains du soldat qui le suivait, il lui ordonna d'aller l'attendre à la grille du parc. Le soldat s'y rendit, se coucha sur l'herbe, et s'endormit. J'aime à penser qu'il rêva de son village, mais je n'en sais rien du tout.

Le gros capitaine jeta sa ligne et attendit. Au bout de cinq minutes, il prit une carpe superbe:

— Mille tonnerres de mitraille! s'écria-t-il. Je suis sûr qu'elle pèse trois livres. En avez-vous une pareille, voisin?

— Non, dit Dunois, mais continuez. Je vous disais bien que ça mordait.

Le capitaine émerveillé regardait sa carpe, la soupesait, la faisait miroiter, tant et si bien que Sultan, pris d'un accès de jalousie, sauta dessus et la lui arracha des mains. Le capitaine furieux le battit sans miséricorde, le chien hurla comme un démon et se précipita dans l'eau pour éviter les coups. Il dut nager assez loin pour trouver une berge abordable, et cette aventure mit tous les poissons en fuite.

Le pauvre Dunois savait par expérience qu'il fallait laisser passer l'orage. Il posa sa ligne sur le gazon, compta ses poissons et tira un journal de sa poche.

— Y a-t-il des nouvelles? demanda le gros capitaine.

— C'est un journal de l'année dernière.

— Fallait pas le dire. Lisez-le-moi tout de même. C'est toujours la même chose, les journaux.

— Celui-ci est un journal anglais.

— Lisez tout de même: je comprendrai; belle langue, l'anglais! Dix-neuf mille mots français, et le reste de l'allemand. J'ai été en garnison à Strasbourg. Ca me connaît.

— Je ne suis pas si savant que cela, capitaine; mais, de grâce, taisez-vous; voilà que ça mord.

Il enleva un joli petit barbillon, et le capitaine jaloux se remit à pêcher.

Sur ces entrefaites, le bruit de voix nombreuses se fit entendre dans le lointain du côté de Saint-Cyr.

— Qu'est-ce ceci? dit le gros capitaine, qui le savait fort bien, mais qui voulait parler.

— Ce sont les Saint-Cyriens. C'est jour de sortie.

— Peste soit des freluquets! s'écria le gros capitaine: ils vont effrayer nos poissons.

— Non, dit Dunois, ils passent si vite! pas un ne s'arrête jamais ici. C'est à qui courra le plus vite à Versailles pour prendre d'assaut les gondoles et les coucous qui stationnent sur la place d'Armes.

— Je déteste ces pédants de Saint-Cyriens; un tas de mathématiciens et de danseurs, des officiers de salon, quoi? Je leur dis leur fait, à ces conscrits-là, quand il m'en tombe un sous la main.

— Vous pouvez le leur dire à tous, dit malicieusement Dunois, car les voici.

Plus de trois cents Saints-Cyriens en tenue de sortie, gais et pimpants, débouchèrent en effet de l'allée des Acacias. Ils marchaient à la débandade, riant, chantant *la Galette,* mais conservant cependant l'élégante et fière allure qui leur a valu le surnom de bataillon-modèle.

Le gros capitaine affecta de ne pas les regarder. Dunois les contemplait avec admiration, et tous, à l'exception de deux, se dirigèrent vers le parc et disparurent bientôt sous ses allées touffues.

Les deux Saint-Cyriens qui étaient restés en arrière allumèrent des cigarettes et s'assirent au pied d'un arbre, non loin des deux pêcheurs.

— Vous êtes donc bien décidé, mon ancien, dit le plus jeune, à m'honorer de votre compagnie toute la matinée.

— Oui, melon, reprit l'autre : et cela pour de bonnes raisons. Grâce aux brimades que je t'inflige depuis le commencement de l'année, tu es devenu charmant à l'école, mais les jours de sortie, que fais-tu ? Voilà ce qui m'inquiète. Cette lettre parfumée, armoriée, que tu as reçue hier, m'intrigue au superlatif. Tu as un rendez-vous, ô melon ! Tu ne me feras pas croire que tu es venu ici pour t'étendre, comme Tityre, *sub tegmine fagi,* et regarder ces deux imbéciles qui pêchent à la ligne.

— Je ne l'essaierai pas, dit le plus jeune officier : j'attends des dames qui doivent venir ici me prendre en voiture pour m'emmener déjeuner dans leur château, et ces dames sont fort aimables.

— Heureux melon ! soupira l'ancien : et dire que moi, ton ancien, doué d'une moustache noire et d'une foule d'agréments que tu ne possèdes pas, je ne suis invité par personne, et j'irai déjeuner comme un hibou chez un empoisonneur quelconque.

— Mon ancien, dit le jeune homme, si vous voulez me promettre deux choses, je vous emmènerai déjeuner chez ces dames : elles m'ont plusieurs fois engagé à leur amener des camarades.

— Voilà qui est sublime ! s'écria l'ancien, ces dames sont évidemment des personnes tout à fait distinguées. Mais que faut-il promettre ?

— D'abord, de ne pas me tutoyer ni m'appeler melon devant elles. C'est l'usage à Saint-Cyr, usage spirituel et gracieux sans doute, mais chez ma cousine cela choquerait. Ensuite, il faut me promettre de ne pas vous éprendre de madame de Marans ni de mademoiselle Hildegarde, ou, du moins, de savoir dissimuler si, par malheur, Cupidon vous perce de ses flèches.

— Je jure par le Styx de vous appeler par votre nom, monsieur de Lormoy ; mais pourquoi cette double interdiction à l'endroit des dames ? Voulez-vous donc les épouser toutes deux ?

— Mon cœur balance, dit Lormoy en souriant. Madame de Marans est veuve, l'aimable Hildegarde est demoiselle ; l'une est blonde, l'autre brune, toutes deux fort distinguées...

— Quelle est la plus jeune ?

— Je n'en sais rien. Est-ce qu'un cavalier bien appris demande l'âge des dames ? Mystère sacré, mon cher.

— Quelle est la plus riche ?

— Oh, c'est ma cousine, pour sûr !

— Quelle est votre cousine ?

— Mais voyez donc ce que fait ce petit bossu ? s'écria Lormoy sans lui répondre.

Et, se levant, il courut vers les pêcheurs.

Ceux-ci paraissaient fort intrigués. La ligne de Dunois s'était engagée, et il essayait avec précaution de la retirer de l'eau. Bientôt il sentit qu'elle cheminait, mais en entraînant un objet lourd.

— Je suis sûr que c'est une carpe énorme, dit Dunois, je l'ai vue !

— Allez doucement, s'écria le gros capitaine, ou la satanée bête cassera la ligne. Tâchez de l'amener près du bord. Voulez-vous que je vous aide ?

— Non, non, dit Dunois, ne touchez pas à la ligne, mais regardez dans l'eau. Que voyez-vous ?

— Quelque chose de noir, dit le capitaine.

Et il ajouta en s'adressant tout bas aux deux Saint-Cyriens :

— C'est un vieux soulier. Attention ! nous allons rire !

Le petit bossu, rouge et haletant d'émotion, tirait peu à peu : il amena enfin près du bord l'objet mystérieux, et cria au capitaine de se pencher pour le prendre. Celui-ci essaya en vain : sa rotondité l'en empêcha. Le grand et mince Lormoy se dévoua, et, se couchant sur le bord de pierre pour atteindre l'eau, fort basse alors, il réussit à saisir l'objet que la ligne entraînait, et le remit au petit bossu, qui se confondit en remerciements, tandis que le gros capitaine et le jeune ancien riaient à gorge déployée en appelant Lormoy pêcheur de souliers.

Mais ce n'était pas un soulier que la ligne avait ramené du fond du canal, c'était un sac de maroquin, à fermoir et à chaîne, de petite dimension, tel qu'en portent les dames qui voyagent, et ce sac contenait quelque chose de lourd. Il paraissait avoir séjourné fort longtemps dans l'eau ; le fermoir oxydé ne s'ouvrait plus, mais les coutures avaient cédé en plusieurs endroits et, en agrandissant l'une de ces ouvertures, Dunois tira du sac un écrin fort avarié, mais encore solide, hermétiquement fermé.

Les yeux du gros capitaine brillaient de curiosité.

— Voulez-vous mon couteau pour ouvrir cet écrin ? dit-il en tirant de sa poche un énorme couteau à tire-bouchon, et avançant sa large main pour saisir l'écrin.

— Non pas ! s'écria Dunois, je n'ouvrirai cet écrin qu'en présence du commissaire de police à qui je vais aller faire ma déclaration. Et je vous prie tous, messieurs, de vouloir bien m'accompagner à la mairie. Je veux me mettre en règle. Cet écrin contient peut-être des bijoux d'une grande valeur.

— Et il mettra sans doute sur la trace d'un crime, dit le capitaine. On retrouvera pour sûr dans le canal le cadavre de la

personne à qui appartenait cet écrin. Je suis prêt, monsieur Dunois, à aller avec vous faire ma déposition. Et vous, messieurs les Saint-Cyriens ?

Lormoy s'excusa sur son indispensable rendez-vous, et donna sa carte à Dunois. Son camarade hésitait ; la curiosité le tentait des deux côtés, et le petit bossu insistait pour qu'il vînt à Versailles. Lormoy, qui l'observait, riant de son hésitation, s'écria tout à coup :

— Je vois la calèche de ces dames !

L'ancien donna immédiatement sa carte à Dunois, lui assura qu'il serait à la disposition de la justice, dès que cela deviendrait nécessaire, et, le saluant, se hâta de s'éloigner de lui.

Dunois et le gros capitaine ramassèrent leurs engins, réveillèrent le soldat, et prirent le chemin de la ville, suivis par Sultan, et faisant mille conjectures sur leur trouvaille.

II

LA CALÈCHE DES DAMES.

— Où donc voyez-vous une calèche ? dit l'ancien.

— Là-bas, dit Lormoy en lui désignant l'avenue des Matelots, de l'autre côté du canal.

Une belle calèche verte, attelée de deux chevaux blancs, s'avançait au pas dans l'allée, et deux ombrelles annonçaient que cette voiture était occupée par des dames.

— Allons au devant, dit Lormoy, et rappelez-vous vos promesses, monsieur Hector de Saint-Hubert.

Hector jeta sa cigarette, épousseta ses bottes avec une poignée d'herbe, releva sa moustache, et mit ses gants, en prenant l'air le plus mousquetaire possible.

Lormoy riait sous cape en mettant aussi ses gants. Ils traversèrent rapidement l'espace qui sépare l'allée des Acacias de la grille de la petite Venise, et arrivèrent à cette grille en même temps que la calèche.

Lormoy, s'avançant avec grâce, offrit ses hommages aux dames et leur présenta en grande cérémonie son ami M. de Saint-Hubert. Elles l'accueillirent fort bien, firent monter les deux futurs officiers dans la calèche, et Mme de Marans donna l'ordre au cocher de retourner au château de Clagny.

Les deux premières minutes du trajet furent silencieuses. Les deux jeunes gens n'osaient se regarder de peur d'éclater de rire. Il était difficile de voir une figure plus attrapée que celle de Saint-Hubert. Les dames, heureusement, ne s'en aperçurent point. La bonne madame de Marans avait quatre-vingts ans et elle était presque aveugle. Mlle Hildegarde, sa dame de compagnie, ne comptait guère que quarante printemps; mais elle avait une si étrange figure avec ses lunettes bleues, son chapeau rose, sa robe de taffetas couleur de pêche et ses grosses manches à gigot, sur lesquelles flottait négligemment une écharpe de gaze vert-pomme, qu'il était difficile de la regarder sans être pris d'une douce gaieté. Et quand elle parlait, c'était bien pis. Elle avait de l'esprit et contait assez bien; mais elle semblait avoir gagé de parler à tout propos d'une certaine personne de sa famille dont le souvenir, et surtout le titre, lui étaient précieux. On ne passait pas un quart d'heure avec elle sans lui entendre parler de feu madame sa tante, la duchesse de Castelviel.

Mme de Marans, qui était la bonté même, s'amusait de cette manie, et Saint-Hubert ne tarda pas à en avoir un échantillon.

— Monsieur de Lormoy, dit Mlle Hildegarde, j'ai toujours plaisir à vous voir, et cependant il a fallu l'ordre exprès de madame la comtesse pour que je vous donnasse rendez-vous en un lieu si funeste.

— Eh! où sommes-nous donc, mademoiselle? s'écria Lormoy. Il s'est donc passé ici des choses épouvantables?

— Pas précisément, dit la demoiselle; mais c'est ici, c'est à la petite Venise, que ma bonne tante, la duchesse de Castelviel, prit la résolution de quitter la France, et c'est de là qu'elle partit pour ne plus revenir. C'était le 30 juillet 1830, il y a huit ans, le roi Charles X partit ce jour-là même de Saint-Cloud pour Rambouillet.

— Etiez-vous avec madame votre tante, mademoiselle? dit Lormoy.

— Non, monsieur, j'étais aux bains de mer, à Dieppe; ma tante m'y rejoignit, et m'emmena en Angleterre. J'y restai jusqu'à la mort de ma tante. Elle y voyait la meilleure société; c'est à Londres que je rencontrai une de vos parentes, monsieur de Saint-Hubert, madame Athénaïs de Lespingole.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette dame, dit Saint-Hubert.

— Elle n'en est pas moins votre cousine, monsieur, car sa mère, madame la marquise de Pronville, qui avait épousé en pre-

mières noces M. le vicomte de Castelbajac, dont elle eut un fils qui mourut sans alliance, avait épousé en secondes noces M. le marquis de Pronville, dont la mère était une Saint-Hubert, à telles enseignes qu'elle aimait à la folie les levrettes et en avait toujours une demi-douzaine autour de ses jupes. Cela n'est pas étonnant, les Saint-Hubert portent " *de gueules aux trois lévriers d'argent, courant, onglés et langueyés d'or, au chef d'azur, à trois besants d'argent.*"

— C'est parfaitement exact, dit madame de Marans: sont-ce bien vos armes, monsieur de Saint-Hubert?

— Je crois que oui, dit le Saint-Cyrien; au surplus voici mon cachet.

Et il ôta de son doigt une bague armoriée.

— Voyons cela? dit la bonne madame de Marans.

Et ôtant son gant, elle palpa de sa fine main le chaton ciselé, et prétendit reconnaître à merveille les trois lévriers, les trois besants, et les tailles verticales et horizontales qui signifiaient *gueules* et *azur* en blason.

— Et de plus, ajouta gracieusement Mlle Hildegarde, monsieur porte son blason écrit sur son visage.

— Grands dieux! s'écria Saint-Hubert, est-ce que vous y voyez des levrettes sur fond de gueules?

— Non, dit Hildegarde, mais vous avez tout à fait le nez de madame de Lespingolé.

— Voyons cela! dit madame de Marans.

Et, saisissant le nez du Saint-Cyrien, elle le palpa avec soin.

L'infortuné était violemment tenté de se jeter en bas de la voiture. Lormoy était au comble du bonheur.

Les chevaux n'allant qu'au pas, cette situation critique dura une bonne demi-heure; mais, en arrivant à Clagny, l'aspect du château et du splendide déjeuner qui attendait les invités rasséréna tout à fait Saint-Hubert.

On se mit à table, et les deux Saint-Cyriens mangèrent comme un bataillon, tandis que madame de Marans déjeunait de deux œufs à la coque et d'une tasse de thé, et que Mlle Hildegarde, qui ne mangeait guère plus, faisait tous les frais de la conversation, entassait les anecdotes et les généalogies, et plaça dix-sept fois le nom de sa bonne tante, madame la duchesse de Castelviel.

Au dessert, Saint-Hubert, un peu honteux de n'avoir encore desserré les dents que pour manger, se demanda ce qu'il pourrait bien dire pour se rendre agréable aux dames et ne pas ramener

sur le tapis cette sempiternelle duchesse qui commençait à l'agacer furieusement.

Il ne trouva rien de mieux que de raconter l'histoire de la trouvaille du pêcheur à la ligne. Les dames l'écoutèrent volontiers; mais, lorsqu'il arriva à parler de l'écrin, Mlle Hildegarde jeta un cri perçant et s'évanouit.

Mme de Marans, épouvantée, cria au secours, les domestiques accoururent, et les deux Saint-Cyriens très déconcertés se regardaient et commençaient à trouver que la brimade se compliquait un peu trop. Enfin, Mlle Hildegarde reprit ses sens et s'écria:

— C'est l'écrin de ma tante la duchesse! J'en suis sûre! Il faut que je coure à Versailles. De grâce, madame, ordonnez qu'on attelle, et vous, messieurs, accompagnez-moi.

Mais, dit madame de Marans, il faudrait voir! En êtes-vous bien sûre, ma chère amie?

— Ce ne peut être que cela, dit Hildegarde: j'ai une lettre de ma tante, datée de Rambouillet, le 2 août 1830, où elle me raconte le malheur qu'elle a eu de perdre ses diamants, en s'enfuyant la nuit de la petite Venise, dans la barque qui la conduisit à la Ménagerie, où elle rejoignit une amie qui l'attendait avec une voiture. J'ai la copie de la demande qu'elle adressa l'année suivante à Louis-Philippe, pour le prier de faire draguer le grand canal, demande que l'usurpateur refusa très impertinemment. Et, enfin, j'ai le testament de cette bonne duchesse qui, ruinée par son mauvais sujet de fils, ne put me léguer que ses diamants, si on les retrouvait. Je vais recouvrer là une petite fortune. Ces diamants valent plus de quarante mille francs.

— Dieu le veuille! dit madame de Marans; mais ne vous laissez pas aller à trop de joie, ma chère amie, l'écrin est peut-être vide, s'il a été volé. Enfin, il faut voir. Faites atteler ; prenez vos papiers, et partons. J'irai avec vous.

Et un quart d'heure après, les dames et les deux Saint-Cyriens roulaient sur la route de Versailles, et, chose inouïe, madame de Marans disait au cocher:

— Comtois, je me sens bien; voyez si Coco et Cocotte veulent bien trotter.

Les deux bons gros chevaux, bien repus d'avoine, ne se firent pas prier, et en moins d'un quart d'heure arrivèrent à la mairie de Versailles.

Je fais grâce au lecteur des constatations, des attestations, des interrogations, des formalités et des paperasseries qui retinrent quatre heures durant, dans les salles de la mairie de Versailles,

les deux dames, les deux Saint-Cyriens, le petit bossu et le gros capitaine, qu'on envoya chercher pour signer différents grimoires.

Enfin, tout bien vu et considéré, le commissaire de police, revêtu de son écharpe tricolore, qu'il ne quittait pas même pour dormir, disait-on, remit solennellement l'écrin scellé à mademoiselle Hildegarde. On l'ouvrit; pas un diamant ne manquait.

Madame de Marans les voulut voir. Quand elle les eut bien palpés, elle félicita sa chère Hildegarde, et, dans sa joie, invita Dunois et le capitaine à dîner.

La calèche était si grande, qu'en se mettant sur le siège, Lormoy put faire place au gros capitaine; le petit bossu s'assit entre lui et le grand Saint-Hubert, et la compagnie augmentée reprit joyeusement le chemin de Clagny.

En passant devant son quartier, le capitaine se ravisa et demanda la permission de descendre, pour affaire de service, assurant qu'il n'en serait pas moins exact à l'heure du dîner. On le laissa faire, et on y gagna de le voir arriver à six heures précises, monté sur son grand cheval gris pommelé, et dans tout l'éclat de sa grande tenue bleu de ciel.

III

FANFARE

Le dîner fut très gai. Mademoiselle Hildegarde était fort aimée des domestiques, et ces braves gens, au dessert, lui offrirent un bouquet et leurs félicitations. Le capitaine, fort animé par les bons vins de la châtelaine, s'espaçait en compliments hyperboliques à l'adresse de mademoiselle Hildegarde, qui en oubliait presque de parler de la duchesse. Le petit bossu, discret et attentif, s'occupait exclusivement de madame de Marans, à la droite de laquelle il était placé, comme le héros de la fête. Les deux Saint-Cyriens dînaient bien, et s'amusaient encore mieux.

Au moment où l'on passait au salon pour prendre le café, une fanfare formidable éclata dans la cour.

— Ciel! s'écria madame de Marans, quel est ce tapage?

C'est une petite sérénade que je prends la liberté d'offrir à mademoiselle, dit le capitaine : en vous quittant, mesdames, j'ait fait une visite à mon colonel, je lui ait dit les nouvelles, et il s'est empressé de mettre la musique du régiment à mes ordres.

On courut aux fenêtres, toute la musique des carabiniers était dans la cour, faisant un vacarme effroyable.

— C'est délicieux ! s'écria madame de Marans : on n'est pas plus galant! Capitaine, de grâce, faites jouer un quadrille. Mon petit cousin, dites à mes gens que je leur permets de danser et faites prévenir tous ceux de la ferme.

Lormoy se hâta de transmettre les ordres de la bonne dame : ce fut une joie générale ; le gros capitaine ouvrit le bal avec mademoiselle Hildegarde ; les deux Saint-Cyriens invitèrent les femmes de chambre, le cuisinier prit la fermière, et jusqu'au marmiton et à la dindonnière, tout le monde entra en danse. Dunois et madame de Marans au balcon présidaient le bal champêtre, et tout allait à ravir.

Après le quadrille, et tandis que de plantureux rafraîchissements étaient distribués aux carabiniers, Saint-Hubert dit à Lormoy :

Veux-tu parier que mademoiselle Hildegarde épousera ce gros capitaine !

— Je parie cinq louis qu'elle épousera le bossu.

— Je tiens le pari, et je le gagnerai, dit Saint-Hubert.

— Tu perdras, mon cher, mais ne nous laissons pas prendre aux délices de Capoue. Il est l'heure de rentrer à Saint-Cyr.

Ils prirent congé des dames, burent le coup de l'étrier, et, montant dans le break que madame de Marans avait fait atteler pour eux, ils s'éloignèrent gaiement, tandis que la musique des carabiniers exécutait un galop à faire danser des montagnes.

ÉPILOGUE

Un an après, Alfred de Lormoy écrivait à son ami, alors en garnison à Bordeaux:

"Saint-Cyr, 17 juillet 1839.

"Mon cher Saint-Hubert,

"La lettre de faire-part ci-jointe t'apprendra quel jour, sans être *le plus vaillant,* et sans choisir *la plus belle,* M. Dunois est devenu l'époux de mademoiselle Hildegarde, à preuve que notre général, pour faire plaisir à madame de Marans, m'a donné un congé qui m'a permis d'être témoin de la mariée. Tout s'est passé en petit comité, et fort gaiement. Le petit bossu est devenu le secrétaire intime de madame de Marans, et aura, ainsi que madame Hildegarde, une place dans son testament. Il est heu-

reux, content, et rit... " comme un bossu " ne pouvant rire autrement.

" Le bruit de son heureuse aventure a suscité dans Versailles toute une légion de pêcheurs à la ligne, qui, du matin au soir, se mettent en rang d'oignons sur les bords du canal. Ils font le bonheur des Saint-Cyriens, qui ne manquent pas de les haranguer au passage et de leur demander des nouvelles de leur pêche; mais ces infortunés ne pêchent absolument rien, vu leur nombre et l'effroi qu'il occasionne aux carpes.

" Toujours est-il, mon cher Saint-Hubert, que tu as perdu ton pari. Garde les cinq louis; j'irai les dépenser avec toi aussitôt les vacances venues, et je compte te faire enrager comme il faut, car les brimades que j'inflige aux nouveaux depuis ta promotion ne m'ont pas fait oublier les tiennes.

" Je te sais curieux comme une chouette, et je suis sûr que tu voudras savoir pourquoi et comment la belle taille, le bel uniforme, les compliments et les sérénades du gros capitaine n'ont pu tenir contre la rivalité d'un simple pékin, d'un petit bossu. Je te conterai cela en détail à Bordeaux. Contente-toi de savoir que ce malencontreux capitaine s'est grisé, en dînant chez madame de Marans, qu'il a cassé je ne sais quelle porcelaine de Sèvres ou du Japon, qu'il a juré comme un diable, et, chose encore bien pire, qu'il s'appelait Poupard. Poupard!!! La nièce de la duchesse de Castelvieil ne pouvait s'affubler d'un nom semblable: songez donc! elle s'appelle Hildegarde de la Tourgrièche, et elle porte *" de sable à la tour d'argent, surmontée d'une pie grièche de mesme, onglée et becquée de gueules."* Elle signe à présent: *Hildegarde de Dunois,* et compulse ses livres pour trouver des armoiries à son époux. Descend-il d'un d'Orléans, ou de quelque autre seigneur de Châteaudun, possesseur du comté de Dunois? Telle est la question. En attendant, madame de Marans a découvert que le nez du petit bossu est bien un nez des Dunois-Orléans, de même que le tien est le propre nez de madame de Lespingole.

" Je te quitte sur ce souvenir touchant et agréable. A bientôt, mon ancien!

" Ton ami,

" Alfred de Lormoy."

JULIE LAVERGNE.



VOL. I. SEPTEMBRE 1904. No. 9.

SOMMAIRE : Chronique mensuelle. — L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française. — Dans l'Eglise et hors de l'Eglise *(suite)*. — Le Bréviaire. — Vermine ! — Comment concilier la bonté de Dieu avec l'éternité des peines de l'enfer ? — Le page de Frédéric.

CHRONIQUE MENSUELLE

La codification du droit canonique, comment évolue la législation de l'Eglise. — La *première manche* dans la guerre russo-japonaise. — Un prince héritier. — La mort de M. Waldeck-Rousseau. — Souvenir d'un article des *Etudes* — Une page de M. de Mun. — Tout n'est pas désespéré. — Le nouveau livre de M. Bourget.— Un roi pacificateur.— Abder-Halden et la littéreture canadienne. —Une distinction importante.—A propos de population et d'exportation.— Une date qui restera. —Nos collèges. — Nos deuils.

Instaurare omnia in Christo: Tout restaurer dans le Christ! Tel fut, on s'en souvient, le cri du cœur de l'élu du 4 août 1903 au souverain Pontificât.

Cette exclamation contient tout un programme qui a pu étonner quelques-uns. L'Eglise n'est donc plus la grande conservatrice des coutumes et des usages ? Puisque son Chef visible, le Pape, veut tout *restaurer*, c'est donc qu'elle évolue ?

Un canoniste distingué, l'abbé Pillet, de Lille, explique, à propos de la codification projetée du droit canonique, ce qu'on doit comprendre par l'évolution de l'Eglise dans sa législation.

" Léon XIII, dit-il, nous a donné la doctrine et la théorie. " Cette phrase demande à être expliquée. Sans doute Jésus-Christ avait prêché toute entière son admirable doctrine sur le bord des fleuves de Judée; mais l'expression verbale de cette doctrine doit être renouvelée aux générations chrétiennes, de manière à ce que, dans les circonstances du milieu contemporain, suivant les exigences et les besoins actuels, elle soit entendue et comprise. C'est en ce sens que Léon XIII nous a *donné* la doctrine.

" Pie X, continue M. l'abbé Pillet, reprend l'œuvre apostolique au point où l'a laissée son prédécesseur. Après la théorie, la pratique. "

" Entr'autres, il est une question qui l'a préoccupé tout d'abord. Dans les diverses périodes de sa vie, comme curé, comme directeur de séminaire, enfin comme évêque et métropolitain, il avait vu de près les obscurités et les incertitudes de la législation ecclésiastique. L'œuvre accomplie au moyen âge par saint Raymond de Pennafort était restée certainement, et à juste titre, vénérable et respectée; mais dans beaucoup d'esprits se formulait un désir exprimé déjà au concile du Vatican; on réclamait la codification du droit canonique.

Ce qu'on souhaitait ainsi, c'est que la législation de l'Eglise fût rédigée en formules brèves, claires et précises, suivant l'excellent exemple de nos codes modernes. A cette occasion, on désirait encore l'abrogation d'un grand nombre de dispositions surannées, et la modification de plusieurs règles dont l'application est devenue difficile, et qui ne sont plus en rapport avec les conditions dans lesquelles nous vivons actuellement.

L'œuvre sera certainement longue, rude et difficile. Pie X a jugé avec raison que ce n'était pas un motif suffisant pour ne pas l'entreprendre. Il a fait appel d'abord aux éminents et doctes collaborateurs qui sont ses auxiliaires dans le gouvernement de l'Eglise, puis il s'est adressé à tous les évêques du monde entier pour leur demander leurs avis et leurs observations. Malgré toutes les difficultés de l'heure actuelle et les embarras du moment, ce travail législatif s'accomplira lentement, sans doute, mais avec le prudence et la maturité qui caractérisent les ouvrages de l'Eglise Romaine. "

***

Pendant que le Pape, avec la tranquillité du Vicaire du Christ qui a droit de compter sur l'avenir, s'occupe à *tout restaurer*, les hommes s'ingénient à *détruire*.

Le premier acte de la terrible guerre russo-japonaise achève de se dérouler. Port-Arthur est sur le point de se rendre et les Japonais auront bientôt chassé les Russes de la Mandchourie. Les amis de l'empire moscovite conviennent que, pour la *première manche*, la Russie est battue. L'an prochain, disent-ils, elle prendra sa *revanche*. Et plus tard, je suppose, il faudra *liquider* dans une troisième et décisive partie.

Quelle terrible chose que la guerre!

Un fils vient de naître à l'impératrice, épouse du Czar. Le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne seront ses parrains.

Le futur maître et seigneur de toutes les Russies sera-t-il plus heureux que son père si jamais il prend l'initiative d'un congrès de la paix? Il naît à la vie à une époque pleine de guerre et de sang. Puisse-t-il les avoir en horreur l'une et l'autre.

* * *

M. Waldeck-Rousseau, l'auteur de la loi draconienne contre les religieux de France et l'ancien Président du Conseil au palais Bourbon, vient de mourir à la suite d'une opération douloureuse. Au dernier moment, un prêtre, vicaire à Corbeil, a été mandé près de lui. L'ancien persécuteur a reçu les derniers sacrements.

En lisant cette nouvelle, je pensais à un article des *Etudes* (sept. 1901) où le Père Burnichon, S. J. *en appelait à Dieu* des décisions injustes du puissant ministre d'alors.

L'éloquent écrivain terminait son *appel* en évoquant le souvenir de Pombal, ce persécuteur des jésuites en Portugal, dont le cercueil un jour, — cinquante ans après sa mort, — fut béni par un jésuite, puis il ajoutait: " De retour en France, les Jésuites — car ils reviendront — n'iront pas jeter l'eau bénite sur le sarcophage de M. Waldeck-Rousseau, qui, peut-être, reposera au Panthéon... Qu'il savoure donc en paix la gloire d'avoir à son tour proscrit les Jésuites! Et puisse cette gloire lui être légère, quand il lui faudra paraître devant Celui dont le nom sacré nous a mérité sa haine... "

Ainsi vont les choses humaines. Devant la mort les puissances de la terre s'inclinent. L'humble vicaire ou le modeste religieux sont les bienvenus.

Les jugements de Dieu restent impénétrables, mais nos jugements humains ont lieu de se faire miséricordieux.

Le sarcophage de M. Waldeck-Rousseau ne reposera pas au Panthéon. Son épouse, une chrétienne, n'a pas voulu pour sa sépulture des *honneurs civils* que lui faisait offrir M. Combes. Elle a exigé les funérailles religieuses et la terre sainte.

De telle sorte que les jésuites, de retour en France — *car ils reviendront* — pourront jeter l'eau bénite sur le cercueil de l'un de leurs plus célèbres persécuteurs. En attendant, comme tous les proscrits chrétiens, ils prieront pour le repos de son âme.

C'est la vengeance des grands cœurs.

***

Cependant, M. Combes applique les lois avec une rigueur qui n'était pas, affirme-t-on, dans l'esprit de leurs premiers auteurs. De plus ils fabriquent d'autres mesures de persécution. Serviteur des *Loges*, comme un autre Julien l'Apostât, il veut ruiner l'empire moral du Galiléen... Et la France laisse faire!

Une page de M. de Mun, m'est tombée sous les yeux, hier, qui peint avec angoisse la situation au pays de nos pères. Opposant le contraste que lui offre la vue paisible des champs en fenaison au sortir du *cirque brulant* qu'est la chambre des députés, le chevalier de Dieu qui s'appelle Albert de Mun, se demande comment un tel contraste peut être possible dans la réalité des faits. Il raconte l'état d'âme d'une humble religieuse, maîtresse d'école, qui est venue lui demander, à lui M. le Député, *si c'était vrai?*

Hélas! conclut M. de Mun, oui, c'est vrai. Les sectaires sont actifs. Beaucoup de chrétiens sont indifférents. D'autres s'épuisent dans de vaines disputes... et le mal se fait. Lisez ces lignes où perlent des larmes:

" Ainsi, c'est bien vrai! Ce pays qui s'étend là, sous nos yeux, si beau et si plaisant, cette tant douce France, si calme à l'ombre du grand clocher, voilà en quelles mains elle est tombée.

Les uns l'oublient, se hâtant vers leurs plaisirs; les autres, au lieu de ne songer qu'à elle, s'épuisent dans leurs querelles de parti,

Et, tandis que les sectaires, tout entiers à leur œuvre, endormant sa plainte avec des promesses de bonheur, arrachent de son cœur la foi de son enfance, elle, patiente et laborieuse, souriant encore à travers les larmes de ses filles, s'en va, chaque soir, à son repos, sans se douter que ses maîtres la mènent au tombeau.

La vision d'un si tragique destin, caché sous cette paisible apparence, nous mit les larmes aux yeux, et la lamentation du prophète monta de nos âmes à nos lèvres:

Ils ont dit à mon peuple: Paix, paix, et il n'y avait point de paix.

Dixerunt: Pax, pax, et non erat pax.

A. de MUN.
De l'Académie française. "

* * *

Pourtant, tout n'est pas désespéré. Je persiste à le croire, " cette guillotine sèche, pour parler encore comme l'illustre académicien, qui, par l'exil, les privations et la misère, tue plus lentement mais non moins sûrement que l'autre ", finira elle aussi par s'émousser.

Tous les chemins mènent à Rome. Plusieurs avenues, en tout cas, mènent aujourd'hui les hommes qui pensent vers le catholicisme.

Voici ce que je lis dans un éditorial de la Patrie de Montréal (12 août) qui fait honneur à l'esprit catholique de celui qui l'a rédigé. L'écrivain montréalais parle du livre nouveau " Un divorce " de M. Paul Bourget:

"A force d'étudier le cœur humain et l'évolution des sociétés, Bourget a conclu à la vérité profonde de la vieille religion de ses pères. Il y a vu la suprême garantie de la perfection moral et du progrès social.

Quarante ans passés dans le commerce des plus hautes intelligences et dans l'étude de toutes les philosophies ont ramené Brunetière à la croyance et donné à l'Eglise l'un des cerveaux les mieux organisés de ce temps.

C'est l'étude du cœur humain et l'art qui ont ramené Huysman, la souffrance qui a régénéré Coppée, l'histoire et la philosophie qui ont transformé Léon Daudet.

Et ceux qui sont revenus, qui ont reconquis la plénitude de la vérité, sont aussitôt devenus des apôtres.

Si l'on veut juger avec équité de la situation morale de la France, il ne faut pas regarder uniquement les politiciens qui sacrifient à la fois la liberté et les traditions de leur race. Il faut regarder plus haut, tenir compte de tous les efforts, de tous les dévouements, et voir, dans la tristesse de la crise politique, s'affirmer, de plus en plus nettement, le retour des penseurs à la vieille foi des aïeux. "

***

Sur la même page, le journal Montréalais salue notre roi, Edouard VII, comme un pacificateur.

C'est, il me semble, le plus beau titre qu'on puisse donner à un roi.

En Angleterre, le roi règne mais ne gouverne pas. Et pourtant? Que d'influence évidemment un roi constitutionnel ne peut-il pas exercer, tout en restant dans son rôle.

On s'accorde à reconnaître au roi Edouard VII une grande expérience des hommes et un tact consommé. De l'aveu de tous il est l'artisan de la paix à l'extérieur comme à l'intérieur de l'empire.

God save our noble King!

* * *

Le livre récent de M. Abder-Halden sur la littérature canadienne-française pourrait me servir de transition pour passer aux choses du Canada.

J'ai entendu parler de cet écrivain, qui aime les canadiens jusqu'à leur dire des vérités, pour une première fois par M. le Dr Choquette de Saint-Hilaire.

J'avais hâte de connaître ce qu'un penseur de France, assez indépendant d'esprit et d'allure, dirait de nos prosateurs et de nos poètes.

Le spirituel Choquette m'avait conté mille choses intéressantes sur ce français au nom bizarre. Le livre de son ami mérite d'être connu et apprécié par nos littérateurs.

Quoiqu'en pense l'ami Louvigny (Cf *Le Nationaliste*, 14 août), les professeurs de Collège liront Abder-Halden, mais ils attendront peut-être pour en faire le livre de chevet de leurs élèves que ceux-ci sachent distinguer entre ce qui est bon, ce qui est meilleur et... ce qui est moins bon.

* * *

Car enfin, si importants que soient les intérêts et les progrès des lettres et des arts, il est un intérêt et un progrès dont un prêtre-professeur ne doit jamais oublier l'importance: c'est l'intérêt et le progrès dans les âmes des individus et des peuples de la doctrine et de l'Evangile de Jésus-Christ.

* * *

Est-ce à dire qu'il faille se désintéresser de tous les avantages temporels. Non pas! Il est avec le ciel des accommodements, en un sens, c'est très vrai. Mais il faut garder la mesure.

Nos grandes villes augmentent toujours le chiffre de leur population. L'Almanach des adresses (le Directory) pour Montréal (1904-05) donne 373,000, dont 79,000 pour la banlieue et 294,-000 pour la ville seule. Je laisse à d'autres de décider si l'agglomération dans les villes est un progrès?

Dans un autre ordre, il est intéressant de noter que le Canada a exporté en 1903 pour près de $7,000,000.00 de beurre, soit plus de 34 millions de livres, et pour près de $25,000,000.00 de fromage, soit 230 millions de livres.

Mais on annonce que nos *fromagiers* et nos *beurriers* pourraient être plus soigneux. C'est un point important que nous signalons à l'attention de nos confrères, les curés. Un bon conseil donné à propos, peut être très utile à cette importante industrie nationale qu'est l'industrie laitière.

* * *

D'aucuns vont trouver que le chroniqueur du *Propagateur* s'occupe de beaucoup de choses? Ma foi, pourquoi pas? Le rôle de celui qui voudrait intéresser ne consiste pas, j'imagine, à enregistrer des dates et des faits.

Tout de même il est des dates et des faits qui n'ont pas besoin de commentaires pour être éloquents.

Telle cette date du 24 août 1904 qui restera mémorable pour le nouveau diocèse de Joliette. C'est aujourd'hui, en effet, que Mgr Joseph Alfred Archambeault reçoit à Joliette, dans son église cathédrale, des mains de Mgr Bruchési, l'onction qui confère la plénitude du sacerdoce..

Quarante et une paroisses, comprenant 65,000 fidèles, sont donc détachées de Montréal. C'est un fait important dans l'histoire du pays.

* * *

Les collèges de la Province vont partout ouvrir leurs classes.

A Saint-Laurent, je note, à la tête du nouveau personnel, le Révérend Père Crevier, le nouveau supérieur. Religieux zélé, éducateur expérimenté, administrateur éprouvé, il fera beaucoup de bien.

A Nicolet, le *Père* Proulx, grand-vicaire depuis ces jours derniers, a succédé à Mgr Douville, comme supérieur.

Chez les Jésuites, c'est le père Joseph Lalande qui remplace comme Recteur le bon Père Turgeon.

Ceux qui partent emportent des regrets. Ceux qui arrivent ont droit à la bienvenue la meilleure.

Le nouveau Père Recteur du collège Ste-Marie est le frère du célèbre prédicateur jésuite, le Père Louis Lalande. Un autre Père Lalande, leur frère, est professeur de Rhétorique. Voilà trois frères qui font honneur au Collège Bourget (Rigaud), leur Alma-Mater.

* * *

Le vénérable M. Chicoine, curé de Saint-Thomas de Joliette est mort récemment, en descendant de chaire, presqu'au lendemain de son cinquantenaire de prêtrise. M. l'abbé Damase Piché, ancien curé de Saint-Joseph du Lac, vient aussi de mourir à Joliette. Et enfin, hier, le vivant et joyeux curé de Saint-Vincent de Paul (Isle Jésus), M. Brault, se faisait écraser, sous les chars, dans un accident horrible, à la gare du Pacifique, au Mile-End.

Sur ces trois morts, deux furent subites. Estote parati!

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Saint-Polycarpe, P. Qué., 24 août 1904.



LA VOCATION DU PRÊTRE. — Etre prêtre catholique, c'est offrir à Dieu la vie qu'on tient de lui, et la mettre, pour lui plaire, au service des hommes ; les aimer comme Dieu les aime et le faire aimer par eux ; c'est partager les peines, dissiper les doutes, ranimer les espérances, purifier les âmes, être de bon conseil, être de bon exemple, assurer la paix au monde, en la rétablissant dans les consciences et dans les relations, faire monter les prières et descendre les bénédictions ; c'est, en un mot, garder et transmettre au milieu des peuples, les deux grandes choses qui les font vivre : la vérité et la vertu.

(A. COCHIN, DANS SA VIE, PAR A. DE FALLOUX).

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française

Tous les lecteurs du Propagateur ont déjà appris soit par notre Bulletin soit par la presse de tout le pays, qu'une association catholique de la Jeunesse Canadienne française venait d'être fondée.

Nous croyons cependant qu'il est de notre devoir de leur faire aujourd'hui plus ample connaissance avec cette jeune association qui sera, dans un avenir très prochain peut-être, une force et un soutien pour la religion catholique du Canada.

Le peuple Canadien français, en effet, ne saurait déroger à la loi commune; et son cœur comme celui de tous les autres peuples est pétri de bien et de mal. La lutte entre ces deux sentiments qui se partagent le cœur et l'intelligence humaine grandit chez les nations comme chez les individus en proportion de leur développement physique et moral. C'est pourquoi le Canada sortant à peine de la première enfance la lutte entre le bien et le mal ne saurait être chez lui aussi vive qu'elle l'est chez certaines nations d'Europe par exemple. Il ne faudrait pas croire cependant que notre paix doive être éternelle et que seuls nous soyons exempts de toutes les tribulations et de toutes les luttes qui sont l'apanage de la vie terrestre. Pour quiconque veut tant soit peu ouvrir les yeux, il sera facile au contraire de reconnaître que, *si nous devons remercier Dieu de n'être pas tout à fait comme les autres*, nous commençons cependant à marcher sur leurs traces et que si nous continuons ainsi, nous les aurons peut-être dévancés dans la voie de l'erreur, avant que nous n'ayons atteint le nombre de leurs années.

Tout va vite chez nous, car au moral comme au physique nous sommes un peu américains. Déjà nous sentons germer en nous tout ce qui a conduit les autres peuples à cet état d'anarchie et de demi paganisme d'où ils ne semblent pouvoir sortir.

La paresse, l'orgueil, l'amour exagéré des plaisirs et du bien-être, l'indifférence religieuse ne nous sont pas inconnus. Si à cela nous ajoutons que nous sommes portés à imiter ce qui se fait de moins bon ailleurs, nous avouerons que nous avons tout ce qu'il faut pour suivre la pente sur laquelle tant de peuples ont glissés et qu'ils n'ont jamais pu remonter.

Si donc, un jour plus rapproché qu'on ne semble le croire, nous ne voulons pas donner comme la France le triste exemple d'une déroute complète et honteuse,réunissons nos forces, nos énergies et commençons à préparer les générations qui devront livrer les grands combats. Or les régiments de demain se composeront de la jeunesse d'aujourd'hui. Ne pas la préparer à la lutte, sera l'exposer à la défaite, et cette défaite ne saurait être autre que celle de la nation canadienne française toute entière.

Mais comment préparer cette jeunesse aux luttes prochaines? Telle était la question bien épineuse que se posaient à eux-mêmes un certain nombre de jeunes gens qui, disséminés par tout le pays et inconnus les uns des autres avaient cependant porté un jugement uniforme sur la nécessité d'une action commune.

L'un d'eux lança le premier, dans "La Vérité" l'idée d'une réunion, d'un congrès, de la jeunesse catholique et Canadienne française.

Un grand nombre de jeunes, étonnés tout d'abord de voir leurs desseins ainsi pénétrés répondirent aussitôt à ce premier coup de clairon, appel d'un brave et bientôt, le journal "La Croix" s'étant fait l'organe des jeunes et leur ayant permis ainsi de s'entendre plus facilement, une grande réunion fut fixée pour le 24 juin 1903.

Les promoteurs de l'idée ne comptant que sur la présence d'une trentaine de jeunes gens n'osèrent pas tout d'abord donner à cette réunion le grand nom de Congrès.

Dès la première entrevue cependant, plus de cent jeunes gens, venus de tous les coins de la province et même de l'extérieur, demandèrent à faire partie du Congrès et à assister à toutes les séances.

Toutes les espérances étaient dépassées. C'était un réel succès qui fut même la cause de plus d'un ennui pour les promoteurs.

Mais il ne suffisait pas de cette première affirmation de la jeunesse catholique, il ne suffisait pas d'avoir tracé les grandes lignes d'une action sociale catholique commune, il fallait de plus faire produire à ce Congrès des fruits plus durables. Aussi, lorsque à la dernière séance l'un des membres prié d'adresser la parole, proposa la fondation d'une association bien organisée de la jeunesse catholique Canadienne française à l'instar de celles existant en France et en Belgique, un *Oui* général fut l'unique réponse.

Les jeunes se mirent au travail et un an après l'Association ca-

tholique de la jeunesse Canadienne française naîssait, ayant pour parrain l'Episcopat canadien tout entier, et pour marraine la Bénédiction apostolique du Souverain Pontife Pie X.

La nouvelle Association a fait son entrée dans le monde les 25, 26, 27 juin dernier par un superbe congrès auquel plus de trois cents jeunes gens ont pris part.

Sa Grandeur Mgr Bruchési a bien voulu non-seulement accepter la présidence d'honneur de ce congrès et prononcer un éloquent discours à la séance d'ouverture, mais encore présider toutes les séances de travail et suivre attentivement tous les travaux, les soulignant de remarques et de conseils paternels.

Les séances d'ouverture et de travail ont eu lieu dans la salle académique du Gésu que les RR. PP. Jésuites toujours si dévoués à la jeunesse avaient bien voulu mettre gratuitement à la disposition de la jeune Association.

La séance de clôture s'est tenue dans la grande salle des promotions de l'Université Laval mise gracieusement à la disposition des jeunes par un de leurs meilleurs amis, Mgr Archambeault. Après un discours dans lequel M. Jos Versailles président de l'Association exposait le but de l'Association, M. Henri Bourassa député de Labelle prit la parole et charma tout l'auditoire pendant près de deux heures. Enfin Mgr Bruchési clôtura la séance et le Congrès en félicitant la jeunesse et en l'encourageant à continuer l'œuvre si excellente qu'elle avait entreprise.

Le Congrès de l'A. C. de la J. C. F. a donc été un véritable succès à tous les points de vue. Il ne faudrait pas s'illusionner cependant et croire que tout le travail est terminé. Loin de là, il ne fait que commencer et le Congrès n'a fait qu'indiquer l'œuvre à accomplir et jeter les jalons de la route à suivre. C'est maintenant qu'il faut se mettre résolument à l'œuvre pour atteindre le but de l'Association.

Ce but étant de préparer au pays des générations de jeunes gens croyants, pratiquants et militants, il est naturel que ce ne soit que par un travail continuel que l'on y puisse parvenir. Les jeunes se prépareront donc par un travail personnel d'abord, puis par un travail commun dans les cercles d'études qui devront devenir de plus en plus nombreux, et qui n'auront pour bien fonctionner qu'à suivre le plus fidèlement possible le chemin tracé par les constitutions.

A l'étude, les jeunes ajouteront la piété, car pour être profitable à la cause de la religion, tout travail doit être fait dans un

réel esprit de foi. C'est pourquoi tous les membres de l'Association s'engagent à être non seulement des hommes d'étude et d'action, mais aussi, et surtout, des hommes de prière.

Mais, ce programme de l'Association, programme qui se résume dans ces trois mots : *Piété, Etude, Action*, ne saurait être sa propriété exclusive.

Sans doute, la jeunesse a besoin d'être pieuse et laborieuse si elle veut produire plus tard une réelle et bienfaisante action. Mais il n'en est pas moins vrai que ce programme devrait être aussi celui de tous les catholiques.

Tous, absolument tous, nous avons une action sociale à exercer et c'est une grande erreur trop répandue hélas ! de croire, que, parce que nous ne sommes pas prêtres ou religieux, nous n'avons qu'à faire tranquillement notre petite religion chez-nous pour être sauvés. Non, c'est là la plus funeste des erreurs, celle qui a conduit la France dans l'abîme au fond duquel elle agonise. Nous sommes tous, tous sans exception chargés non-seulement de notre propre salut mais encore du salut de la société. Ce n'est que par l'effet d'un égoïsme doublé d'une paresse très grande que nous oublions cette vérité. Tous jeunes ou vieux, riches ou pauvres, savants ou ignorants, prêtres ou laïques nous avons une action sociale chrétienne à exercer. Pie X après les autres papes l'a redit dans sa première encyclique.

Tous donc nous devons avoir pour nôtre le programme de l'Association catholique de la jeunesse Canadienne française ; tous nous devons être de véritables chrétiens militants.

Or un des moyens les plus pratiques d'exercer une véritable et salutaire action sociale chrétienne, c'est de venir en aide à la jeune Association.

Tous nous pouvons lui aider à parvenir à son but. La jeunesse a besoin d'être soutenue, aidée, encouragée soit moralement soit matériellement.

Les uns pourront aider à la formation des cercles d'études par exemple, soit en fournissant gratuitement un local, soit en dónnant les livres nécessaires pour les études. D'autres pourront s'abonner au bulletin de l'Association et lui donner de plus et de temps en temps quelques pièces blanches pour assurer son existence. D'autres pourront fonder des cercles d'ouvriers chrétiens qui se feront affilier à l'Association. D'autres pourront faire profiter les cercles, de leur science en leur donnant gratuitement des conférences, etc.

Grand Dieu ! que de moyens de faire du bien et d'aider l'Association à en faire. Déjà, nous le savons, de vrais catholiques militants ont compris toute l'importance de cette association et se sont inscrits au nombre de sés *bienfaiteurs.* Nous sommes heureux de dire que Mgr Bruchési a ouvert une liste de souscription pour venir en aide au Bulletin de l'Association, et cela par un don superbe de cent piastres ($100.00). Il est à espérer que beaucoup, chacun selon ses moyens tout naturellement, imiteront le noble exemple de S. G. l'Archevêque de Montréal.

Pour nous, non content d'aider cette œuvre dans la mesure de nos forces, nous nous ferons un plaisir et même un devoir de faire appel à l'esprit de foi et au véritable patriotisme de nos lecteurs, car nous sommes persuadés qu'il est du devoir de tous les catholiques d'aider une pareille œuvre, et qu'elle a un besoin urgent d'être aidée.

Il faut nous préparer pour les inévitables luttes de l'avenir, pour cela il faut former les bataillons qui devront supporter le choc. A nous tous d'aider à cette formation. La responsabilité de l'avenir retombe sur nous toute entière et bien vain serait le raisonnement de celui qui croirait qu'après lui peut venir le déluge. Non la vie ne commence qu'au delà du tombeau et c'est là que s'établissent définitivement les responsabilités. S'il doit nous être demandé compte d'une parole inutile, comment ferons nous excuser notre égoïsme, notre insouciance, notre paresse, notre désintéressement des œuvres de salut public ? C'est pour la vie présente qu'ont été créés par Dieu le dévouement et le sacrifice, l'autre vie ne sera que la récompense ou la punition. Inévitablement elle sera l'un ou l'autre.

Nous sommes convaincus que nombreux seront parmi nos lecteurs ceux qui comprendront la grandeur du devoir qui leur incombe et qui tiendront à s'en acquitter avec autant de générosité que de fidélité.

Aidons donc la jeune association, aidons là de notre influence, de notre travail de nos conseils et de notre argent, nous aurons ainsi travaillé pour Dieu et pour la prospérité de notre beau pays.

Un ami des jeunes.

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise

QUATRIEME PARTIE.

Les adultes et les conditions de salut.

Il y a des adultes dont l'intelligence végète dans une enfance perpétuelle. Aussi, ils partageront le sort des enfants; car ils ne peuvent porter la responsabilité d'une vie demeurée dans le domaine de l'inconscience.

On peut même dire, semble-t-il, que beaucoup de païens sont de véritables enfants; certains sauvages sont si stupides qu'on les a crus d'une autre espèce, et on se demande ce que peut bien être dans leur jugement la faute que nous appelons péché mortel. N'est-il pas possible encore que leur raison, suffisamment éveillée et développée pour faire face aux premières nécessités de la vie, soit restée, au point de vue religieux et moral, dans une véritable enfance? Peut-être ceux-là aussi seront-ils assimilés aux enfants par le Juge souverain des responsabilités humaines.

Mais il ne semble pas qu'on puisse ranger dans cette catégorie la plupart des infidèles, comme l'a fait récemment un savant anglais, M. Saint-Georges Miwart (*Décembre 1892*).

Beaucoup d'entre eux, bien que privés d'instruction, jouissent de l'usage complet de la raison et de la plénitude de leurs facultés naturelles.

On ne peut donc admettre pour eux un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer.

Car Dieu veut le salut de tous les hommes et tous sont appelés à l'état surnaturel; il leur offrira donc à un moment donné, suivant les desseins de sa Providence, les moyens d'y parvenir. S'ils correspondent à la grâce, au moins à la grâce de la prière, ils prendront place parmi les élus; s'ils demeurent sourds à l'appel de Dieu, ils se rendent coupables de faute personnelle.

Il nous paraît donc impossible qu'ils meurent, comme les enfants, avec le seul péché originel, et qu'il y ait par conséquent pour eux un état final de béatitude naturelle, semblable à celui des enfants.

* * *

Voyons maintenant quelles sont les conditions de salut pour les adultes.

C'est en êtres libres et maîtres de leur destinée qu'ils doivent s'orienter vers Dieu.

Mais avant de donner un sens et un but à son activité, il faut qu'on sache où l'on va et qu'on connaisse le terme vers lequel on s'achemine.

Voilà pourquoi les rapports de Dieu avec l'homme qui constituent la religion révélée, commencent par l'appel de Dieu, ce que saint Paul nomme la vocation (Rom., VIII, 30); Dieu va devant, dit Bossuet.

Il faut qu'il parle d'abord à l'humanité et que son enseignement arrive à chacun.

La réponse de l'homme, c'est la foi, acte de raison et de volonté, par lequel, aidé de la grâce, il incline librement son intelligence devant cette grande et infaillible parole.

C'est là, dit le concile de Trente (sess. VI, ch. VIII), le commencement de la justification, *initium et radix justificationis;* c'est l'éclaircie sur le ciel, par laquelle l'homme aperçoit le but final de son existence.

Ce n'est pas la vague confiance des protestants, par laquelle on croit à la rémission de ses péchés; cette rémission est un fait interne que, sauf privilège spécial, Dieu ne révèle à personne.

Ce n'est pas une simple aspiration vers l'idéal. comme le voudraient certains rationalistes; ce n'est pas davantage la bonne volonté, malgré l'avis contraire de Mgr Freppel (1). Enfin ce n'est pas une connaissance de Dieu purement expérimentale et scientifique, provenant de la considération de ses œuvres.

Tout cela peut faciliter l'entrée de l'âme dans l'ordre surnaturel; mais aucun de ces actes ne suffit pour lui en faire franchir le seuil.

Il faut avant tout l'acquiescement de l'intelligence donné à la parole de Dieu, à la révélation se présentant avec tous les caractères de la souveraine et infaillible vérité.

Par conséquent, il faut que cette foi s'appuie sur Dieu lui-même, et se résolve en cette formule: *Credo quia Deus dixit;* je crois, parce que c'est Dieu qui parle, ou comme dit le concile du Vatican (2), *propter auctoritatem Dei revelantis;* ce que Bossuet avait appelé auparavant " L'AUTORITÉ PARLANTE ".

---

(1) *Les Apologistes chrétiens au IIe siècle.* Saint Justin, p. 324-331.
(2) *De fide catholica,* ch. III.

D'où il suit que l'acte de foi est éminemment raisonnable.

Ajoutons qu'il n'est pas nécessaire que la vérité révélée soit proposée à l'homme par l'Eglise.

Ordinairement, pour les enfants et les gens du peuple surtout, l'autorité de Dieu s'incarne dans celle des parents ou du prêtre qui le représentent. Sans pouvoir faire l'analyse de leur foi avec la pénétration d'un théologien, c'est cependant à Dieu que ces âmes simples ont conscience de donner leur confiance; il est facile de voir, par exemple, dit le P. Billot après d'autres théologiens (1), qu'ils écoutent et acceptent ce qu'on leur dit au catéchisme et au prône d'une tout autre façon que les nouvelles profanes.

Et en maintes circonstances, ils ont prouvé que cette foi reposait vraiment sur le roc indéfectible que saint Thomas appelle *veritas prima*, et. par la solidité de leurs convictions, ils ont montré que l'hommage de leur confiance allait plus haut qu'à un homme; une foi aussi inébranlable ne s'appuie que sur celui qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper, *qui nec falli nec fallere potest*, dit le Concile du Vatican.

* * *

Sur quoi doit porter cette foi nécessaire au salut? Au moins sur les principes les plus élémentaires du christianisme.

L'éducation surnaturelle de l'âme, comme toute éducation, doit commencer par les vérités religieuses les plus simples, qui contiennent en germe toutes les autres.

Saint Paul les ramène à deux: Dieu, la Providence qui récompensera les bons et punira les méchants (2).

Il n'est pas nécessaire d'en avoir une idée bien nette; il suffit de croire au Dieu qui s'est mis en rapport avec les hommes, à la récompense qu'il a promise aux hommes par les mérites du Sauveur.

Tel est, dans l'ordre surnaturel "*le canevas vital*" ; telle est la foi sous sa forme la plus rudimentaire.

Cependant, dans cette acte de foi général, le croyant embrasse

(1) *De virtutibus infusis. De fide*, p. 222.

(2) Hébr., XI, 6.

déjà l'ensemble des vérités chrétiennes; car, pour croire une vérité, il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente à l'esprit; il suffit, tant qu'on n'a pas un enseignement plus complet, de donner son adhésion au principe qui la contient.

Le fidèle le plus ignorant croit ainsi tous les dogmes par la disposition générale où il se trouve d'accepter tout ce que Dieu a révélé, jusqu'à ce que, par une instruction moins sommaire, il puisse en connaître le détail.

Il y a surtout deux dogmes qui ont toujours paru intimement liés aux deux précédents: c'est la Trinité et l'Incarnation.

Cependant il ne semble pas qu'ils soient nécessaires au même degré pour une foi élémentaire: sans les premiers, en effet, il est impossible de faire un acte de repentir ou d'amour de Dieu, tandis qu'on peut le faire sans les deux autres.

Cependant la distinction est plus spéculative que pratique; l'Eglise oblige les prêtres qui assistent les moribonds, à leur apprendre au moins ces quatre vérités, s'ils sont capables de recevoir un enseignement quelconque (1).

D'ailleurs les deux dogmes fondamentaux ont leur expression concrète dans le dogme de la Rédemption, de sorte qu'il est presque impossible de les séparer.

Il n'est pas inutile de remarquer, pour finir, qu'une foi vraie à ces vérités fondamentales, peut être associée à des erreurs multiples sur une foule d'autres points de doctrine: que d'idées fausses, relativement à la Divinité, chez les enfants, dans le peuple, même chez les esprits cultivés! Personne n'oserait cependant affirmer qu'elles vont jusqu'à détruire en eux la foi elle-même.

Elle peut elle-même coexister avec des pratiques idolâtriques; il peut arriver par exemple que les divinités du paganisme soient prises pour les attributs du vrai Dieu ou pour des puissances inférieures relevant de son autorité suprême.

Dans ces différents cas. la foi aux vérités essentielles peut demeurer intacte, malgré les erreurs théoriques ou pratiques qui l'accompagnent.

---

(1) *Décision du Saint-Office*, 10 mai 1703.

* * *

Certaines dispositions morales sont comme le produit spontané de la foi, de même que la révélation de deux hommes l'un à l'autre fait naître entre eux des rapports d'estime et d'affection.

Le Concile de Trente (sess. VI, ch. VI.) les énumère en détail.

Par la perspective du châtiment qui punira le mal, la foi produit généralement un sentiment de crainte salutaire et bienfaisante; mais, dans les âmes plus hautes, elle provoque immédiatement l'espérance et l'amour, l'attente pieuse et confiante de la récompense et le culte filial du divin bienfaiteur.

A ces sentiments se joindra le repentir pour les fautes passées et la ferme volonté de se conformer au divin idéal dans la mesure où il se révèle.

Cette conformité à la volonté divine doit se manifester surtout par l'emploi docile des moyens de régénération et de persévérance établis par la Providence et que nous appelons sacrements.

Deux sont spécialement nécessaires: "*Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne pourra entrer dans le royaume des Cieux.*" (S. Jean, III, 5). C'est le baptême. Et le Maître disait encore aux chefs de son Eglise: "*Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*" (S. Jean, XX, 23). C'est le sacrement de pénitence.

Mais, en cas d'impossibilité de les recevoir. la bonne volonté ou le désir suffit; car, si ce sont des moyens régulièrement indispensables au salut, leur nécessité est fondée sur la loi positive de Dieu plus que sur la nature des choses; et Dieu qui ne demande pas l'impossible, accepte un équivalent, la bonne volonté.

Le désir du baptême et de la pénitence est donc plus nécessaire et plus important que ces sacrements eux-mêmes.

Mais, dira-t-on, ce désir est une chimère; beaucoup n'ont aucune idée de ces moyens de salut: comment désirer une chose qu'on ne connaît pas?

La réponse est simple; pour ceux qui ignorent l'existence de ces sacrements, le désir implicite suffit, c'est-à-dire ce désir qui est contenu dans la volonté générale d'employer les moyens voulus de Dieu.

D'ailleurs, tous les jours ce phénomène se renouvelle dans la vie ordinaire; quand nous adhérons à un principe, n'admettons-nous pas en même temps les conséquences encore inaperçues qui en découlent? Ne nous attachons-nous pas à des fins qui commanderont des moyens encore inconnus, et néanmoins acceptés d'avance?

A chaque instant, il nous arrive de désirer connaître ou posséder des choses que nous ne connaissons encore que vaguement.

* * *

Telle est la préface des rapports de l'homme avec Dieu et l'inauguration de cette vie surnaturelle que l'humanité continuera là-haut, et que la Sainte Ecriture, essayant de traduire en langage humain les réalités supra-terrestres, nous dépeint sous l'image populaire d'un banquet et d'une fête éternelle.

Ici encore on reconnaît cette religion *en esprit et en vérité*, qui subordonne toujours le rite extérieur à la mentalité interne et attribue aux dispositions du cœur le rôle prépondérant dans la moralisation surnaturelle de l'homme.

La grâce est nécessaire, non pour supprimer l'activité humaine, mais pour la stimuler et l'exhausser; la préparation à la foi et à la grâce sanctifiante est une dépense d'énergie morale et ces dons de Dieu n'ont d'autre fin que de provoquer en nous un nouveau déploiement d'activité, pour donner plus de valeur à notre vie.

Il est donc faux que dans la doctrine catholique, l'effort de la liberté soit remplacé par le caprice arbitraire de Dieu par des " vertus infuses qui sont tout le contraire de la moralité (1). "

La liberté est, aux yeux de Dieu, chose si grande et si sacrée, qu'un seul de ses actes, produit en pleine connaissance de cause, peut décider de la destinée éternelle d'une créature humaine et lui donner son orientation définitive.

Est-ce là, d'autre part, mettre le " *ciel au rabais* " ? On a dit que pour être sauvé, il suffit de pousser au dernier moment ce cri: mon Dieu!

Or, ce cri, ajoute-t-on, presque tout le monde le pousse, même

(1) *Revue philosophique. La philosophie de la grâce*, par M. Récéjac.

les plus mauvais parmi les hommes. D'où il faudrait conclure que presque tout le monde est assuré de son salut.

Il est hors de doute que ce cri peut être purement instinctif et sans signification précise; mais il peut aussi bien être un acte religieux et devenir l'expression abrégée d'un acte d'amour de Dieu ou de contrition parfaite.

Et dans ce cas, il sera réellement "le huitième sacrement", chargé par la divine miséricorde, pour le cas de nécessité, de remplacer ceux qu'on ne peut recevoir.

Ouvrier de la dernière heure ou larron sur la croix, l'homme qui s'en applique la vertu, entre au ciel à la suite de Celui dont les mérites suppléent à ceux qui n'en ont pas d'autres.

J. Laxenaire.



L'histoire des peuples anciens nous montre toute la faiblesse et l'imperfection de l'éducation qui n'a pour guide que les principes de la raison humaine. Le christianisme seul, en basant l'éducation sur la religion, est parvenu à former des âmes vraiment grandes et préparées à tous les sacrifices comme à toutes les vertus. La religion est donc un des éléments nécessaires et essentiels de toute bonne éducation.

Le Bréviaire

Quelle idée nous faisons-nous de notre Bréviaire? La récitation du Bréviaire est une de nos occupations quotidiennes les plus sérieuses, et nous y satisferons d'autant mieux que nous nous ferons du Bréviaire lui-même une idée plus juste et plus haute.

Qu'est-ce donc que le Bréviaire?

1. — C'est un exercice.

Nous désignons habituellement notre Bréviaire sous ce nom. On dit: Je vais réciter mon office.

Un office, c'est-à-dire tout d'abord un devoir: *officium.* Un devoir; une obligation morale; une source de responsabilité toujours ouverte dans notre vie sacerdotale et dans chacune de nos journées. La loi qui nous oblige n'est pas douteuse; l'engagement que nous avons pris est rigoureux.

Devoir qui nous était très doux d'accomplir, dans les premiers jours de notre sous-diaconat et de notre sacerdoce. Devoir qui, loin de nous peser comme une chaîne, mettait en liberté notre âme. N'est-ce pas en effet pour donner à notre âme tout son essor vers Dieu que l'Eglise crée des devoirs et formule des lois?

Est-ce ainsi que nous le comprenons encore, et ne trouvons-nous point monotone une occupation pleine d'attraits pour les saints?

Un office, c'est-à-dire une fonction. — Une fonction; un service. Un exercice par conséquent qui n'est pas exclusivement personnel, mais qui se rapporte à d'autres; auquel d'autres sont personnellement intéressés. Quand nous disons notre Bréviaire nous accomplissons un service; nous rendons service. En nous préparant à dire notre Bréviaire, nous nous apprêtons à rendre service. Il y a des services de prières comme il y a des services d'affaires. La récitation du Bréviaire est donc un exercice où non seulement la piété a sa place, mais le zèle. Notre Bréviaire est entre nos mains un instrument de zèle, un moyen d'apostolat, un trésor de charité des âmes. Nous sommes prêtres et apôtres pour rendre service à nos semblables, et l'Eglise nous offre le Bréviaire comme un des meilleurs moyens de nous rendre utiles.

On dit souvent : Les âmes deviennent inabordables. On ne peut plus faire de bien ! — Avons-nous donc employé tous les moyens ? Comment usons-nous de celui-ci ? Ceux qui se plaignent davantage sont-ils toujours ceux qui disent le mieux leur Bréviaire ?

Avions-nous toujours récité nos petites Heures, et même nos Matines du jour, quand nous nous surprenions dissertant avec tristesse sur le malheur des temps, au soir de telles et telles journées demeurées cependant oisives, ou à peu près ?

Un office, c'est-à-dire une dignité. — Notre Bréviaire nous offre la matière d'un service à rendre aux fidèles, mais si nous sommes en mesure de rendre ce service d'une manière utile devant Dieu, c'est en vertu d'un choix supérieur, d'une élévation glorieuse. Ce service à rendre n'est confié qu'à une élite. Il a fallu une vocation divine, une formation spéciale, une admission hiérarchique, et tout cela pour rehausser dans notre estime le service qui est à rendre, pour nous inspirer plus de piété et plus de respect dans la manière de nous en acquitter.

Il convient donc que nous ayons conscience du grand honneur qui nous est fait d'être admis à la récitation du Bréviaire ; il faut que nous vivions habituellement préoccupés de nous rendre dignes d'un si haut choix.

---

2. — C'est un office public.

Office public, c'est-à-dire fonction, service qui a rapport au corps social tout entier. Ici éclate toute la grandeur de notre Bréviaire.

Le prêtre est le délégué de l'Eglise.

Il est vrai de dire qu'en prenant son Bréviaire pour le réciter, la personnalité du prêtre disparaît. Il n'est plus lui-même ; il représente. Il est, à cette heure, le délégué de l'Eglise tout entière, militante, souffrante, triomphante.

A l'Eglise, corps mystique du Fils de Dieu, il faut un organe propre de prière. Sans cet organe, ne serait-elle pas un corps incomplet ? Or le prêtre est cet organe de prière ; le Bréviaire en est la formule. C'est au nom de toute l'Eglise, au nom de tous ceux que le sang de Jésus-Christ a atteints ou peut atteindre, que nous récitons notre Bréviaire. Le Bréviaire est donc la prière de tous. Tous sur la terre, au purgatoire et dans le ciel, prient et louent Dieu par nous, quand nous le récitons. Justes, pécheurs,

affligés, malades, mourants, âmes du purgatoire, élus du ciel, voilà ceux dont les louanges et les prières s'expriment sur nos lèvres, à l'heure où nous prions.

Et nous avons promis à Dieu de nous faire, auprès de lui, leurs interprètes fidèles, attentifs, émus. Et l'Eglise nous a consacrés pour exercer dignement cette représentation. Dans notre voix Dieu entend la voix de tous. En abordant son trône, c'est l'humanité entière que nous lui présentons. Quel honneur!

Le prêtre est le médiateur du peuple.

Cette représentation dont il s'agit, remarquons-le bien, n'est pas d'un ordre spéculatif; elle a un but éminemment utilitaire. C'est une médiation; nous sommes des médiateurs. Ce n'est pas seulement au nom des membres de l'Eglise que nous prions et récitons notre Bréviaire; c'est pour eux. Non seulement nous louons Dieu en leur nom, comme délégués, mais nous intercédons pour ceux qui ont besoin d'intercession, comme médiateurs.

Nouveau point de vue et des plus dignes d'attention.

Ainsi donc Notre-Seigneur nous confie les intérêts de tous les siens! En tous il vit, il agit, il souffre. Il suit attentivement les péripéties de leurs luttes, il regarde de près leurs agitations, leurs angoisses, leurs larmes. Il constate leurs impuissances et l'immense besoin qu'ils ont du secours d'en haut. Et à tous il dit: Allez au prêtre! J'ai mis entre ses mains, et je lui ai appris pour vous, les formules qui guérissent, qui apaisent, qui font descendre du sein de Dieu la grâce qu'il vous faut. A l'heure où il ouvrira son Bréviaire, accourez! Je serai là pour vous entendre et traiter avec lui de vos intérêts.

Vous venez de commencer une de vos petites Heures. Regardez autour de vous. Le Roi des rois tient sa cour et vous êtes assis à sa droite. Et tous ceux qui ont besoin de lui vous tendent la main. Enfants et vieillards, justes et pécheurs, heureux et déshérités, malades et mourants, ils sont tous là. Ecoutez les supplications, présentez les requêtes; dites et répétez les formules salutaires.

Ah! si vous êtes un véritable apôtre, c'est-à-dire l'homme des services à rendre à ceux qui sont dans la peine, vous trouverez dans cette pensée de quoi éloigner tous les dégoûts de la prière, de quoi triompher de toutes les distractions et maintenir l'exactitude la plus parfaite.

D'autant plus que le succès est assuré d'avance à une médiation si attrayante. Ici il n'est pas permis de dire: Je ne sais pas

prier. Je ne sais pas obtenir. — Si le Bréviaire était et demeurait la prière d'un particulier, du prêtre isolé, peut-être serait-il tolérable de parler ainsi. Mais il n'en est rien. Le Bréviaire, c'est la prière de l'Eglise, ce n'est pas notre prière personnelle ou à titre personnel. Quand nous récitons notre Bréviaire nous pouvons dire : Ce n'est plus moi qui prie, c'est l'Eglise.

Or Dieu pourrait-il ne pas exaucer son Eglise ? son Eglise qu'il aime comme le corps de son Fils, son Eglise dont le Christ est la tête, *caput corporis Ecclesiæ*, dont l'Esprit-Saint est le cœur, l'âme, la vie, *ipse Spiritus postulat pro nobis, gemitibus inenarrabilibus?*

Oui, efficacité certaine, recours de toute confiance, source pour nous d'une joie inépuisable, en nous sentant en mesure de répandre, à toute heure du jour, la vie dans le corps entier de l'Eglise ! Tel est l'office dont le prêtre est le célébrant, le pontife et le médiateur. Dire son Bréviaire, c'est aussi solennel que cela.

Ces vues, aussi élevées que vraies, nous sont-elles familières ? Sommes-nous, au nom de tous et pour tous, les apôtres de la louange divine et les intercesseurs dévoués dont le monde souffrant a tant besoin ?

---

3. — C'est un office divin.

Divin surtout à raison des éléments qui le composent. Quels sont ces éléments ?

L'Ecriture sainte. — C'est-à-dire la pensée et la parole de Dieu réellement contenues et rayonnantes sous ces lettres. Nous empruntons la voix de Dieu pour prier Dieu. C'est le Seigneur qui se loue lui-même sur la terre, comme il se loue dans le ciel, de la manière qui répond le mieux à sa grandeur infinie. Cela étant, pourrions-nous traiter notre Bréviaire avec irrévérence ?

Les homélies des Pères de l'Eglise. — C'est-à-dire l'esprit de Dieu répandu à travers ces exposés de doctrine et de morale par lesquels nous sommes remis en contact avec les plus nobles organes de la foi catholique.

En nous offrant, comme aliment de notre prière, les œuvres de ces grands hommes, l'Eglise nous invite à converser avec eux. N'eussions-nous pas été infiniment honorés d'être admis à la conversation d'un saint Augustin, d'un saint Ambroise, d'un saint Grégoire ? Or ce sont eux qui s'entretiennent avec nous dans les leçons du Bréviaire.

O précieuse et touchante communication! Quelle religieuse application ne doit pas nous accompagner dans ces pieux rapports! Heureux le saint prêtre! Quand il rencontre un texte des Pères, la page sainte pour lui s'anime; elle se transforme. Il voit à sa place le docteur qui l'a composée: c'est saint Basile, c'est saint Ambroise, c'est saint Grégoire; ce sont tous ces personnages illustres, nobles témoins de nos saintes traditions, dont les noms figurent dans son office. Il les évoque de leur tombe, il les charge en quelque façon de prononcer eux-mêmes les leçons que leur emprunte son Bréviaire, et, pendant qu'ils les lui redisent, il tient son intelligence enchaînée dans le calme de l'attention. Tout se tait au fond de ses pensées, et, dans ce silence intime, il frémit du même bonheur que s'il entendait ces génies immortels eux-mêmes, ou dans ces Conciles dont ils furent les oracles, ou dans ces grandes controverses dont ils furent les vainqueurs, ou dans ces prédications solennelles où leur voix émouvait si profondément les peuples.

Les légendes des saints. — C'est-à-dire la vertu et la vie de Dieu agissant dans l'humanité. Les héros les plus distingués de la foi nous sont montrés tour à tour dans les détails les plus frappants de leur vie et de leurs vertus. On aime surtout, dans chacun des diocèses auxquels nous appartenons, à nous remettre sous les yeux, comme des encouragements et des modèles, les apôtres qui les premiers y sont venus planter la croix, les martyrs qui l'ont arrosé de leur sang, les pontifes qui l'ont gouverné avec le plus de sagesse, les docteurs qui l'ont éclairé comme un réflecteur sublime du Soleil de vérité et de justice, les vierges et les anachorètes dont les mortifications généreuses et les mœurs angéliques l'ont embaumé des parfums les plus suaves. Ainsi les Bréviaires, quels qu'ils soient, ont-ils un double avantage: celui de nous rattacher par de fraternels souvenirs aux gloires les plus pures et les plus brillantes de l'Eglise universelle; celui de constituer pour les différentes églises particulières un pieux monument de famille.

Divin à raison des éléments qui le composent, le Bréviaire est divin aussi à raison de sa fin. N'est-il pas le sacrifice de louanges offert à l'honneur de la divine Majesté? Divin aussi à raison de ses effets. N'est-ce point la vie divine qu'il répand dans les âmes?

Mais à quoi bon insister? Ce que nous venons de dire suffit. Pour peu que nous l'ayons compris, nous respecterons sincèrement et profondément notre Bréviaire, et sachant le respecter comme il le mérite, nous saurons le dire comme il convient.

Que nos anges et les anges de nos paroisses, en nous voyant le Bréviaire à la main, puissent comme Onias s'écrier avec raison du haut des cieux: Voilà celui qui est le véritable ami de ses frères; c'est celui-là qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la cité sainte! *Hic est fratrum amator et populi Israel; hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate!*

(*Documents de ministère pastoral*),



C'est l'éducation qui fait les mœurs domestiques, inspire les vertus sociales, prépare des miracles inespérés de progrès intellectuel, moral, religieux; c'est l'éducation qui fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence et, au besoin, les relève de leur chute. DUPANLOUP.

Vermine !

Pas un souffle dans l'air... Sous le ciel implacablement bleu de la Tunisie, l'atmosphère flamboie comme une étouppe imbibée d'alcool... C'est du feu qu'on respire...

Le thermomètre, à l'ombre, accuse 49°... Depuis midi, il est encore monté de quelques degrés sur son échelle homicide... Chauffée à blanc, la Méditerranée, uni comme un miroir d'acier poli, réfléchit tranquillement les rayons aveuglants du terrible soleil africain. Sousse, la blanche cité tunisienne, n'a plus qu'à s'étendre, accablée, sur le sable brûlant du rivage...

A l'hôpital militaire, tout repose... Terrassés par la température torride, les plus malades parmi les malades se sont endormis, respirant péniblement dans leur sommeil, comme si un cauchemar commun venait oppresser leur poitrine. Seule, la petite sœur Jeanne-Marie, va, vient, repasse, légère comme ces apparitions angéliques qui, dans les récits maternels, viennent bercer doucement les enfants assoupis...

C'est qu'elle est bien heureuse, sœur Jeanne-Marie!... oh! heureuse d'une joie intense, depuis que le major lui a dit, il y a quelques heures à peine, de sa bonne grosse voix bourrue:

" Eh bien, quoi?... votre No 37... puisque vous y tenez tant, gardez-le! "

Si elle y tient, à son No 37!...

Voilà trente-deux jours déjà que deux chasseurs d'Afrique ont apporté, dans sa salle, ce grand gaillard-là. C'était une vraie masse, inerte et rouge, foudroyée en pleine manœuvre, respirant à peine, prête à exhaler le dernier souffle... Quand le chirurgien l'aperçut, il eut un geste qui signifiait: " Oh! pour celui-là!... "

Mais la petite sœur Jeanne-Marie ne l'a pas entendu ainsi. Avec son tranquille entêtement de Bretonne, elle s'est mise à soigner ce mourant que la terre tunisienne veut, après tant d'autres, dévorer... Et ça été quelque chose d'effrayamment sublime que ce duel déclaré par une pauvre fille de Saint-Vincent-de-Paul à la plus terrible des fièvres africaines...

Oh ! ces longues journées, suivies de nuits plus longues encore, passées à épier, sur des lèvres qui râlent, un frémissement qui décèle un progrès de vie... Oh ! ces silences affreux, qui la réveillent tout-à-coup quand, épuisée, elle ferme la paupière... Dieu. s'il était mort !... Mais non ! il vit... La respiration a repris, et bientôt à l'accablement succèdent des crises terribles.

Chose étrange !... Ce colosse que six infirmiers ne peuvent contenir quand, soulevé par le mal, il veut bondir hors de son lit, il obéit sans mot dire, à la voix de sœur Jeanne-Marie... Un mot d'elle, murmuré doucement, suffit à l'apaiser ; il a toujours son délire, mais son délire est moins furieux ; parfois, il tend les bras à quelqu'un d'invisible et de ses lèvres amincies, murmure avec un sourire : " Maman !..."

Cela a duré des semaines et puis encore des semaines et sœur Jeanne-Marie n'a pas voulu se reposer jamais.

— Vous savez, lui a dit un jour le major en la menaçant du doigt, je vous dénoncerai à votre supérieure.

— Ne faites pas cela ! a-t-elle répondu effrayée, et ma lettre ?

Car il faut dire que le No 37 a reçu le surlendemain de son arrivée à l'hôpital, une lettre venue de France... de son père, sans doute. La petite religieuse s'est promis de la lui faire lire, et dussent tous les majors passés, présents et futurs, y perdre leur latin, elle la lui fera lire !...

Enfin, le moment tant attendu est arrivé. Le rosaire de la religieuse s'est presque usé depuis un mois, à force de passer et de repasser entre ses doigts fuselés. Mais à présent, le chasseur d'Afrique est tiré d'affaire ; à moins de complications, ce n'est plus qu'une question de temps.

— Connaissez-vous ceci ? lui demande sœur Jeanne-Marie, en lui montrant la lettre venue de France.

— Oui, répond doucement le convalescent, c'est une lettre de mon père... Vous savez, c'est un homme puissant que mon père...

— Ah !

— Oui, il est maire de notre commune ; c'est lui qui a fait nommer le député de chez nous, et quand je lui écrirai que vous m'avez sauvé, il vous fera décorer...

— Voulez-vous bien vous taire !

— Oui, oui... continue le malade... Vous verrez... En attendant, ma sœur, lisez-moi donc la lettre de papa !...

Et la sœur Jeanne-Marie, ayant déchiré l'enveloppe, rencontra les lignes suivantes :

" Mon cher enfant,

" Je m'empresse de t'annoncer une grande victoire. Nous avons laïcisé l'hôpital. Les religieuses ont fait leurs paquets, et moi, ton père, je suis fier d'avoir débarrassé la commune de cette vermine !..."

JEAN DES TOURELLES.



Le travail est l'éternelle obligation de l'homme. C'est la volonté du Créateur que nous arrosions notre pain avec la sueur de notre front. Immuable décret auquel nous devons nous soumettre, non pas d'un cœur résigné, mais d'un cœur reconnaissant ; car cette loi n'est point dure, et, comme toutes les lois divines, elle est, pour qui l'observe, une cause de jouissances et une source de biens.

Admirable bonté de la Providence qui a voulu placer la consolation dans le châtiment même et en faire la voie de la réhabilitation.

Comment concilier la bonté de Dieu avec l'éternité des peines de l'enfer ?

A tout péché miséricorde

RÉP. A tout péché miséricorde, sans aucun doute; mais en ce monde seulement et non plus dans l'autre.

Toutes les objections contre l'éternité des peines de l'enfer tombent d'elles-mêmes dès qu'on se rend compte de ce que c'est que l'*éternité*. L'éternité n'est pas une suite de siècles se succédant sans fin les uns aux autres, ainsi que nous sommes portés à nous l'imaginer; c'est un présent sans avenir et sans autre passé que celui de la terre: une fois qu'on y est entré, on est dans une existence absolument différente de celle de la terre; il n'y a plus la succession du temps, et à cause de cela on ne peut changer. Pourquoi en ce monde puis-je me repentir lorsque je suis séparé de DIEU? c'est que j'en ai le *temps?* c'est que j'ai devant moi des années, des jours, des heures, des minutes, et une seule minute me suffit pour revenir à DIEU par le repentir. Mais dans l'éternité, il n'est ni années, ni jours, ni heures, ni minute, il n'y a point de temps, point de succession, par conséquent point de changement possible. Tel on y entre, tel on y reste, ou, pour parler plus exactement, tel on y EST.

L'enfer est donc éternel parce qu'il ne peut pas ne pas être éternel.

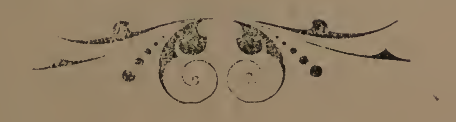
Méditez un peu cette explication, et vous y trouverez la solution de toutes les difficultés de l'enfer.

La doctrine des peines éternelles a, du reste, dans l'enseignement de l'Eglise, une parfaite compensation dans la doctrine des récompenses éternelles. L'une nous manifeste la souveraine et *infinie justice* de DIEU; l'autre, sa souveraine et *infinie bonté.* Mais, en DIEU, tout n'est-il pas adorable, sa justice comme tous ses autres attributs? Je le répète, on ne penserait guère à nier l'enfer si l'on n'en avait pas peur.

Si l'on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'*éternité* de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction ; et comme DIEU donne à l'homme tout ce qui lui est *nécessaire*, la nécessité des peines éternelles ferait croire aisément à leur réalité.

Je pourrais montrer encore que l'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas une idée suffisante de la grandeur du péché, dont il est le châtiment, et de la facilité pour nous de l'éviter. Mais je m'en tiens aux deux grandes autorités que je vous ai apportées en regard de votre doute : l'autorité du GENRE HUMAIN, et celle, plus importante encore, de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST qui, dans son Evangile, dit aux damnés : " Retirez-vous de moi, maudits, dans le FEU ÉTERNEL. "

MGR DE SÉGUR.



Nous sommes heureux de publier, ici, la lettre élogieuse que Sa Grandeur Mgr l'évêque de La Crosse, Wis., E.-U. a bien voulu nous adresser touchant LE PROPAGATEUR :

LA CROSSE, WIS., U. S.

Aug. 26, 1904.

MM. CADIEUX & DEROME.

Gentlemen,

I am highly pleased with your " Bulletin mensuel " LE PROPAGATEUR. It is an excellent periodical, full of instructive and edifying reading. It deserves a wide spread circulation.

Very respectfully,

JAMES SCHWEBACH,
Bishop of La Crosse.

Le Page de Frédéric

Le page de Frédéric. — Le roi de Prusse, Frédéric le Grand, travaillait un matin dans sa bibliothèque, et, ayant eu besoin d'un domestique, avait sonné et ne voyait personne venir. Il finit par ouvrir la porte, et aperçut dans l'antichambre son page étendu sur une banquette et dormant à poings fermés.

Il allait le réveiller, lorsqu'il remarqua un coin de lettre qui sortait de sa poche. Frédéric était curieux: il voulut savoir ce que contenait cette lettre, il la tira tout doucement, la déplia et se mit à la lire.

Elle était écrite par la mère du jeune homme. La brave femme remerciait son fils de ce qu'il lui envoyait chaque mois une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère; elle l'exhortait à toujours se bien conduire et à servir le roi avec le plus grand dévouement, et elle terminait en lui disant que Dieu le bénirait à cause de son bon cœur et de la tendresse filiale qu'il avait pour elle.

Cette lecture achevée, le roi prit un rouleau de pièces d'or, le glissa avec la lettre dans la poche du page, puis rentra sans bruit dans sa chambre. Un instant après, il sonna si fort que le page se réveilla et accourut vers le roi.

— " Tu as bien dormi? lui dit Frédéric.

— Sire, je... je vous demande pardon... "

Tout en bégayant, en cherchant à s'excuser, le page plonge la main dans sa poche. Il sent le rouleau, le tire; puis, au comble de l'étonnement et de l'affliction, se met à pâlir et à fondre en larmes, sans articuler une parole.

— Qu'as-tu? dit le roi. Qu'as-tu donc?

— Ah! Sire! Sire!

— Mais quoi donc? Parle!

— Sire! s'écrie le jeune homme en tombant aux genoux du roi. On veut me perdre! Sûrement j'ai... des ennemis!

— Mais pourquoi te perdre? Comment cela?

— Je viens de trouver de l'argent dans ma poche, de l'argent qui n'est pas à moi... C'est sans doute pendant que je dormais!

— Mon ami, reprit Frédéric, le bien nous vient souvent en dormant. Calme-toi donc, tranquillise-toi, et remercie le Ciel de cette aubaine. Envoie cet argent à ta mère, et assure-la que désormais j'aurai soin d'elle et de toi.



VOL. I. OCTOBRE 1904. No. 10.

CHRONIQUE MENSUELLE

Le prestige du Pape, un salut au drapeau pontifical, une soumission consolante.— Une opinion républicaine sur le cabinet Combes. — Une parole du testament Lavigerie. — A propos de Waldeck-Rousseau : Le Père Maumus et M. de Mun. — Le chant de Botrel à la foi bretonne et galloise. — La tolérance des anglais. — L'archevêque anglican de Cantorbury à Québec. — Ce qu'il faut entendre par tolérance. — Le successeur de Lord Minto, Lord Grey. — L'expédition du capitaine Bernier vers le Nord. — L'idée chrétienne, leçon de dévouement. — La quinze centième nuit de l'Adoration Nocturne.— Les fêtes de Notre-Dame de Lourdes et de la Consécration des ouvriers à l'église Notre-Dame, Marie et le Sacré-Cœur. — Au Cap de la Madeleine, le 12 octobre. — Nos morts.

La guerre malheureuse que le gouvernement Combes fait à l'Eglise n'empêchera pas la Providence de Dieu de conduire les destinées humaines. Nous sommes certains, par la foi, que Rome triomphera tôt ou tard, sous une forme ou sous une autre. La parole du Christ nous en est un garant: *non praevalebunt*, ils ne prévaudront point.

Le prestige du Pape s'affirme toujours en dépit de toutes les luttes qu'on fait à l'Eglise.

Récemment, comme le paquebot qui portait le Cardinal Vanutelli, délégué en Irlande, passait devant certains navires anglais, les canons du roi Edouard saluèrent l'oriflamme pontifical. On a remarqué que c'est la première fois, depuis 1870, que le drapeau du Pape est salué par des navires de guerre.

D'ailleurs, en France même, la crise dite de l'*affaire des évêques* n'a pas amoindri Rome dans la considération des hommes qui pensent, bien au contraire.

Ceux-là mêmes qui se disent indifférents aux choses de la foi reconnaissent que, dans sa *rupture* avec le Vatican, le cabinet Combes a fait preuve de déloyauté et de mauvaise foi, tandis

qu'à Rome, Pie X et le Cardinal Merry Del Val ont pour eux la dignité et le bon sens.

M. Combes a voulu protéger *contre* Rome deux évêques malheureux. Il voulait pêcher en eau trouble. Mais à la fin, les évêques de Dijon et de Laval ont compris qu'ils étaient en vilaine posture sous la tutelle de l'apostât; ils sont partis pour Rome, et ils ont, sur l'avis du Pape sans doute, résigner leurs sièges.

" Si du devoir il est beau de ne jamais sortir ",

en un sens il est vrai d'ajouter:

" C'est plus beau d'y rentrer avec le repentir. "

Comme conclusion pratique, M. Combes n'aura pas son petit *schisme.* Il s'en consolera hélas! en précipitant la ruine des institutions qui firent pendant des siècles l'honneur et la force du pays de nos pères.

* * *

" Ce qui caractérise le mieux, écrivait naguère un rédacteur de la *République Francaise*, M. Paul Bosq, ce qui caractérise le mieux et différencie surtout de ses prédécesseurs ce ministère Combes, dont les quotidiens exploits alimenteraient inépuisablement les Annales d'un Tacite, c'est son persistant effort à tout abaisser: mœurs, consciences, caractères, pour tout ramener à son niveau. Lorsque la France secouera enfin ce cauchemar et se libèrera par un haut-le-cœur victorieux, les ruines mêmes de ce qui fut notre honneur auront peut-être péri. " Or, notez bien que la *République Française* n'est pas cléricale. Ce journal fut fondé par Gambetta et compte parmi ses directeurs politiques actuels des républicains anti-cléricaux comme Méline, Ribot et Deschanels.

Avouons que ce n'est pas gai, là-bas!

***

Le grand cardinal Lavigerie — il *grande cardinale!* disait un jour Léon XIII — avait bien raison d'écrire dans son testament: " La paix, la gloire, la vie même de la France sont étroitement liées à sa foi catholique et, par conséquent, à sa fidélité envers le Saint-Siège... "

Ce testament, on vient d'en parler au long dans la presse d'Europe. La suprême parole de ce grand homme d'Eglise, qui fut aussi un grand patriote, donne une vigoureuse leçon aux chrétiens trop faibles et trop veules! Sera-t-elle entendue?

***

C'est un dominicain, le Père Maumus, qui a tenu, au dire du *Figaro*, à réciter les dernières prières sur la tombe de Waldeck-Rousseau. Il fut, parait-il, le confident de l'ancien Président du Conseil et " il savait ainsi mieux que personne, à quel point la pensée du défunt ministre a été travestie et sa loi torturée. " Mis en cause, le Père Maumus a écrit d'Annecy (15 août) qu'en effet M. Waldeck-Rousseau ne voulait pas accumuler tant de ruines. " Il voulait, explique-t-il, pour parer à la poussée jacobine qu'il prévoyait, donner un état civil et la protection des lois à quatre-vingt mille congréganistes. "

Ce n'est pas l'avis de M. de Mun qui s'en exprime, avec son ordinaire franchise, dans les lignes que voici :

" Il n'était pas besoin d'être bien clairvoyant pour savoir, en 1901, ce que portait en elle la loi de M. Waldeck-Rousseau.

Le jour où elle fut votée — me permettra-t-on ce souvenir? — je dis au Président du conseil: " Je vous attends à l'exécution de la loi; vous serez obligé de suivre jusqu'où il voudra vous traîner le flot que vous avez déchaîné. "

M. Waldeck-Rousseau, il est vrai, s'est dérobé à sa destinée. Il a mieux aimé regarder passer le flot qu'il n'a ni voulu suivre, ni pu maîtriser, et devant lequel M. Combes, d'un geste, renversa les fragiles barrières de son éloquence.

En quoi parait ici le génie de l'homme d'Etat? De quelque manière qu'on tourne les choses, le dilemme demeure inflexible.

Ou M. Waldeck-Rousseau voulut la persécution dont il donna le signal et forgea l'instrument, ou il ne sut pas la prévoir. Dans les deux cas, il en demeure responsable, ayant livré l'arme redoutable du pouvoir suprême aux pires ennemis de la religion et de l'ordre social.

C'est pourquoi s'il convient de saluer respectueusement sa tombe, je ne vois point qu'il y ait sujet de louer sa mémoire.

J'en étais là dans mes réflexions quand, à la porte de mon logis, je rencontrai un cultivateur de mes amis, l'un des mieux au courant des affaires publiques. Il me dit, en montrant les journaux: " Notre ennemi est mort! Que Dieu lui fasse miséricorde ! "

Ce paysan me parut avoir plus de sens que beaucoup de souverains et de journalistes.

* * *

De nombreux pèlerinages français s'organisent pour aller témoigner à Rome que toute foi n'est pas morte au pays du Dieu de Clotilde. Et du fond de la Bretagne, à Carnarvon, le 31 août, Botrel, le barde chrétien, que le Canada n'a pas oublié, chantait

aux 10,000 délégués des Bretons et des Gallois la *préparation de l'avenir :*

Chantons en chœur, à la galloise, à la bretonne,
Les viriles *chansons* de nos communs aïeux;
Puisque le même sang dans nos veines bouillonne
Puisque le même rêve habite dans nos yeux.

Préparons l'avenir, frères, des deux Bretagnes
En qui nous conservons un Espoir infini;
Car nous avons la Foi qui commande aux montagnes,
La Foi qui fait flotter les *anges de granit* (1).

***

La vieille foi bretonne et la vieille foi galloise ou irlandaise sont bien sœurs en effet. En Irlande, on a fait fête au Cardinal Vanutelli, délégué du Pape Pie X. Ajoutons que l'Angleterre n'est plus aux jours sombres de l'ostracisme. Son respect de la liberté des gens, au moins dans le domaine de la pensée, s'affirme de plus en plus. Elle a considéré les fêtes d'Armagh d'un œil plutôt sympathique.

Ce sentiment de large tolérance, dont font montre un si grand nombre d'anglicans à l'égard des *roman catholics*, paraît prendre sa source au sein d'une sympathie fort voisine de la conviction de l'âme. Il n'y a pas à le nier, l'église anglicane revient lentement au giron de la véritable Eglise. Et de cela assurément, nous canadiens, nous avons spécialement lieu de nous réjouir.

Ces dernières semaines, l'archevêque anglican de Cantorbury, le premier dignitaire de son église après le roi, était à Québec, dans cette cathédrale anglaise qui fut jadis l'église des Récollets. Le noble lord a rendu un beau témoignage "à l'ardente foi qui animait, aux âges héroïques de notre histoire, les Brébeuf, les Lallemand et les Jogues." "L'endroit où nous sommes, s'est-il écrié, est intimement associé à l'histoire de ces hommes, dont la manière de présenter les vérités chrétiennes peut ne pas nous convenir, mais dont l'œuvre apostolique brille du plus vif éclat."

***

Quelques catholiques, peu éclairés, se permettent de citer la largeur d'esprit de nos frères séparés comme un modèle à imiter.

(1) Allusion à une légende de Bretagne. E. J. A.

Qui ne voit pourtant, en y réfléchissant, que la règle de foi catholique qui ne reconnaît qu'une seule Eglise ne saurait avoir un modèle dans la règle de foi protestante qui affirme, elle, que toutes les confessions chrétiennes sont bonnes, puisque chacun est admis à interpréter l'Ecriture Sainte et la loi de l'Evangile à sa guise. Nous devons être respectueux de la bonne foi des personnes sans doute, mais en face de l'erreur doctrinale nous ne pouvons être qu'intolérants. Tolérer l'erreur comme doctrine c'est déjà une erreur. Un catholique ne peut sortir de là.

* * *

Il va sans dire qu'il nous est permis du reste de respecter les individus — c'est même un devoir — surtout ceux qui sont constitués en dignité.

A Lord Minto succèdera bientôt Lord Grey, le propre frère de Lady Minto, qui vient d'être nommé Gouverneur Général du Canada.

Ce personnage aura droit à tous nos égards. Dans la sphère de ses attributions nous n'aurons qu'à l'honorer. On le sait, d'après la constitution, ce représentant du roi n'aura qu'à signer les actes de ses ministres responsables. Car, c'est assez curieux mais c'est ainsi, nos *gouverneurs* ne doivent pas *gouverner;* ce sont plutôt des vice-rois constitutionnels, ils *règnent* mais ne *gouvernent* pas.

* * *

Le capitaine Bernier est enfin parti pour les régions polaires, avec quarante hommes, à bord de l'*Arctic*. Un médecin et un journaliste — où ces derniers ne vont-ils pas? — accompagnent l'expédition. On emporte en magasins pour plus de $100,000 de provisions. Le voyage doit durer trois ans. Ravitailler certains *postes* avancés, percevoir certains droits, visiter plusieurs possessions, reconnaître peut-être des terres nouvelles, enfin observer les phénomènes météréologiques et climatériques des régions glacées: tels sont les buts de l'expédition.

Je n'ai pas lu qu'on ait un prêtre à bord, bien que je sache qu'il en a été question. Pourtant c'eut été un acte de prudence chrétienne.

* * *

L'idée chrétienne est en effet une idée éminemment préservatrice tout autant qu'elle est supérieurement civilisatrice.

Au congrès pédagogique qui s'est tenu à Sherbrooke, en août dernier, les conférenciers, en s'adressant aux deux cents maîtresses d'école assemblées, ont tous insisté sur le *dévouement* si nécessaire aux laborieuses fonctions de l'institutrice. Or qu'y a-t-il de meilleur, comme école de dévouement, que la religion bien comprise et bien pratiquée?

* * *

On a célébré à Notre-Dame de Montréal, le 18 septembre, la quinze centième nuit de veille de l'*Adoration Nocturne*.

On permettra, je l'espère, au chroniqueur que je suis, de remarquer que cette œuvre de l'*Adoration Nocturne* à Montréal est due à l'initiative du Directeur du Propagateur, M. L. J. A. Derome. L'œuvre est née en 1881, avec l'approbation du regretté Mgr Fabre, qui aimait tant les pieuses et belles cérémonies, et sous la direction spirituelle du prédicateur à l'âme ardente et à la parole si chaude que fut le défunt Monsieur Martineau, P. S. S.

Et voilà que, durant quinze cents nuits déjà, les membres de l'*Adoration Nocturne* ont *monté la garde* devant le Saint Sacrement.

Certains catholiques haussent les épaules peut-être et demandent: à quoi bon?

Etrange aveuglement! Les œuvres de prière et de vie contemplative sont souvent le paratonnerre qui préserve de la foudre du ciel. Les "*adorateurs*" font peut-être ce qu'eurent fait les *dix justes* à Sodôme? Ils empêchent de tomber le feu du ciel, lequel d'ailleurs purifierait tant de choses!

* * *

Une statue en bronze doré de la Vierge Immaculée — un autre puissant paratonnerre! — a été naguère (le 11 septembre) placée au sommet du portail de l'église de Notre-Dame de Lourdes à Montréal. C'est le nouvel évêque de Joliette, Mgr Archambeault, qui a présidé le *dévoilement*, devant 10 à 12 mille personnes, au milieu des pompes d'une splendide cérémonie.

M. Richard, prêtre de Saint Sulpice, a donné à cette occasion un superbe sermon, dans lequel il a démontré que l'Immaculée Conception est le principe des grandeurs de Marie, qu'elle est la source des triomphes de l'église et qu'enfin elle est une forme de dévotion qui fut toujours chère à nos anciens.

* * *

Léon XIII, de glorieuse mémoire, a dit un jour que Montmartre et Lourdes — le Sacré Cœur et Marie — sauveraient la France!

Tandis que sur la rue Sainte Catherine on venait d'invoquer la Vierge de Lourdes, l'un de ces dimanches de septembre, à Montréal également, dans la bonne église Notre-Dame, quinze mille ouvriers de la grande ville, répondant à l'invitation si justement opportune de Mgr l'archevêque, assistaient à une inoubliable cérémonie, écoutaient la parole persuasive du prêtre le plus admirablement prêtre que je connaisse — M. Lecoq, supérieur de saint Sulpice — et enfin consacraient au Sacré-Cœur de Jésus leurs travaux et leurs peines.

"Y a-t-il au monde, s'est demandé Mgr Bruchési en parlant à "ce peuple d'ouvriers, une ville où pourrait se célébrer une fête "religieuse du travail comme celle que vous célébrez aujour-"d'hui?"

Et l'éloquent archevêque répondait par ce mot qui restera dans l'histoire, je pense, à l'honneur de la population canadienne-française de Montréal, en 1904: "Je ne le crois pas."

Nous ne croyons pas en effet, grâce à Dieu, que nulle part ailleurs on puisse, plus librement qu'au Canada, honorer publiquement le Sacré-Cœur de Jésus et l'Immaculée Vierge de Lourdes!

* * *

C'est elle, la Bonne et Sainte Vierge, que Son Excellence le Délégué Apostolique va couronner — suprême honneur accordé par le Saint Père — dans la superbe statue, dite la Madone du pèlerinage, au cap de la Madeleine, le 12 octobre prochain. On prépare là de grandes fêtes, nous en reparlerons.

* * *

Ces semaines dernières, on annonçait la mort de M. l'abbé Maheu, autrefois de Québec, et hier, on faisait à Lévis les funérailles de M. l'abbé Beaulieu, ancien professeur de cette importante maison de Lévis, que tous connaissent et apprécient.

J'en suis au quarante-huitième décès de prêtre, annoncé aux lecteurs du Propagateur, depuis janvier dernier. Nous approchons la cinquantaine. C'est terriblement éloquent!

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Sherbrooke, 22 sept. 1904.

LOUIS VEUILLOT [1]

AVANT-PROPOS DU TROISIEME VOLUME.

Lorsque j'ai écrit la première page de cet ouvrage, je comptais faire deux volumes; voici le troisième, et ce n'est pas le dernier. Cependant j'ai constamment abrégé et souvent écarté. Mais, tout en me proposant d'être relativement court, j'ai cédé, sans beaucoup de résistance, je l'avoue, aux exigences de mon sujet. Il y aura quatre volumes.

J'estime qu'il le fallait, car ce n'est pas ici une simple biographie. Je donne en même temps que la vie d'un homme de premier rang, l'histoire, à la fois publique et intime, du mouvement catholique en France durant le XIXe siècle. A partir de 1840 Louis Veuillot y fut très en vue, et même, par l'*Univers*, son rôle remonte à 1833. C'est alors que fut fondé ce journal avec mission de reprendre, dans un esprit bien arrêté de dévouement et d'obéissance au Saint-Siège, l'œuvre de l'école lamennaisienne en ce qu'elle avait de bon et de pratique. Celle-ci — je l'ai rappelé dans mon premier volume — entendait s'appuyer, comme fond, sur les doctrines romaines, puis sur le régime constitutionnel pour défendre les droits de l'Eglise et la liberté religieuse. Le programme était excellent, le but pouvait être atteint, l'homme qui prenait le commandement, Lamennais, avait par sa haute valeur, conquis une grande autorité et groupait autour de lui des collaborateurs pleins de feu et de mérite. Le départ fut brillant. Mais on alla trop loin, on marcha de travers et l'on tomba.

Peu de temps après cette chute, l'*Univers* parut. Il reprit, sans oser le dire, l'idée qui, mal appliquée, avait mal tourné et semblait condamnée. Il affirma doucement les doctrines romaines et accepta timidement le régime établi. La hardiesse et l'éclat manquant, la sage besogne ne porta point de grands fruits. L'*Univers* végétait. Louis Veuillot lui donna la vie. Dans ce journal devenu son arme, il continua sur un terrain élargi et dans des conditions nouvelles les luttes que Mgr de Boulogne,

(1) Voir aux annonces.

Bonald, J. de Maistre avaient commencées, chacun à sa manière, dès le temps de Napoléon et de la royauté légitime, contre le gallicanisme, le régalisme et l'esprit révolutionnaire. C'est après ces militants que Lamennais prit la direction ou plutôt la tête du bon combat.

J'ai jugé nécessaire de rappeler tout ce passé, toute cette filiation pour bien éclairer l'œuvre de Louis Veuillot de 1838 à 1883 et donner d'exactes notions sur l'histoire du parti catholique: principe, conduite, résultats, depuis le concordat de 1801 jusqu'à la fin du siècle. De là des développements que je ne peux regretter puisqu'ils ont été bien reçus. J'ai continué sur le même plan.

Ce troisième volume, qui commence par "un regard en arrière" sur 1854, va de 1855 — inclusivement — à la fin de 1869. Il se ferme au moment où s'ouvre le concile du Vatican. Ces quinze années ont été marquées, quant aux luttes religieuses, doctrinales ou personnelles et quant aux rapports de l'Eglise avec l'Etat, par d'ardentes polémiques et de graves événements. Louis Veuillot a été de tous les combats; il les a tous jugés et quelques-uns ont eu beaucoup d'action sur son œuvre avec contre coups sur sa vie privée.

En 1855, c'était l'Empire autoritaire, s'affirmant catholique, prenant part à des manifestations religieuses, protégeant la souveraineté pontificale et ne cédant le pas à aucune autre puissance. En 1869, c'était l'empire libéral, allié et complice de l'Italie révolutionnaire, ayant donné par une guerre mauvaise la main à Garibaldi et préparant la ruine du pouvoir temporel.

Entre ces deux dates, il y avait eu, par décret impérial, la suppression de l'*Univers*, qui dura plus de sept ans; et, au nom de la loi, la mise hors la loi comme journaliste de Louis Veuillot. Cependant on ne lui retira pas tout droit d'écrire et il devint "ouvrier en chambre". Le *Parfum de Rome*, la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, les *Satires*, etc., etc., sont de ce temps-là.

C'est en outre le temps où la guerre entre les écoles catholiques fut poussée le plus vivement et le plus loin. C'est alors que les principaux dirigeants, ecclésiastiques et laïques, du catholicisme libéral, aidés de subalternes portés aux vilaines besognes, et hautement approuvés de tous les ennemis de l'Eglise, firent contre Louis Veuillot et son journal une campagne d'écrits non seulement vifs, non seulement virulents, mais injurieux, mais diffamatoires: la guerre au couteau.

J'ai noté, en les résumant, les plus importantes polémiques de cette époque où il y en eut de toutes sortes; où Louis Veuillot eut contre lui le gouvernement, les divers partis politiques, les derniers gallicans déguisés la plupart en libéraux, les sectaires religieux, les juifs, à propos de " l'affaire Mortara "; la police, qui l'enveloppa de " frères fileurs " et saisit ses papiers; le théâtre, où Emile Augier le mit en scène et l'insulta avec la permission, sinon sur l'ordre, de Sa Majesté Impériale. Mais si jamais Louis Veuillot ne fut plus vilainement attaqué, jamais en revanche il ne fut plus honoré, plus aimé. C'est de partout, et de prêtres et de catholiques de tous rangs, qu'on lui cria: " Nous sommes à vous! "

Dieu merci, ce temps, si dur par divers côtés, fut aussi le temps où le Pape, le grand Pie IX, honora Louis Veuillot des plus éclatants témoignages de sympathie, de satisfaction, de " gratitude! " et lui dit: " Vous avez toujours été dans la bonne voie; vous n'en sortirez pas. "

J'ai dû, et je l'ai fait de tout cœur, raconter toutes ces choses. J'en ai montré le caractère, la portée, les dessous. On ne donne bien l'histoire qu'en éclairant les coulisses. Je n'y ai pas manqué.

20 mai 1904.

EUGÈNE VEUILLOT.



DÉSIR ET CRAINTE DE L'EUCHARISTIE. — Marguerite se préparait avec un très grand respect à recevoir le Très-Saint-Sacrement du corps de Jésus-Christ.

Avant de se mettre en oraison, elle enlevait exactement la poussière de sa cellule; car elle disait que le chemin par lequel passent les prêtres qui portent la sainte Eucharistie devrait être recouvert d'or pur.

L'humilité retenait le désir qu'elle avait de communier souvent, et l'ardeur de ce désir même rendait plus vive sa crainte de le faire. Elle s'émerveillait d'abord du contraste qu'elle sentait au dedans d'elle-même.

Le Seigneur lui dit: Ne crains pas, ma fille, et ne t'étonne pas: toute âme qui aspire à recevoir un si grand sacrement devrait être dépouillée de tous ses défauts, elle devrait être pure comme le soleil.

(SAINTE MARG. DE CORTONE, SA VIE).

Le Ministère pastoral auprès des pécheurs

LES STIMULANTS DU ZELE

1. — Stimulants du côté de Dieu.

Dieu désire ardemment la conversion des pécheurs, et c'est à nous de satisfaire ce désir ; — Dieu veut positivement le salut de tous les pécheurs, et c'est à nous d'exécuter cette volonté ; — Dieu a travaillé en personne à l'œuvre de rédemption des pécheurs, et c'est à nous d'achever cette œuvre.

1. *Désir divin à satisfaire.* — C'est tout l'ancien Testament qu'il faudrait transcrire ici pour mettre à jour toute l'ardeur, toute la tendresse de ce désir du cœur de Dieu. Désir qui s'exprime par des sollicitations infiniment touchantes, par des recherches dévouées à l'infini. Pour reconquérir une âme égarée, il n'est pas de démarche que Dieu ne se déclare prêt à entreprendre.

Un exemple entre beaucoup d'autres. Ce Dieu de toute bonté dit dans Jérémie (3 ; 1 sq.) ; *Si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo, duxerit virum alium, numquid revertetur ad eam ultra? tu autem fornicata es cum amatoribus multis; tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te.*

Il continue en décrivant ses crimes, et comment conclut-il ? au lieu de maudire l'infidèle, il dit : *Ergo saltem amodo voca me: Pater meus!* — Donc, au moins maintenant, à l'heure où tu es indigne, toute flétrie, toute souillée, où personne ne veut plus de toi, dis-moi : Père !

Tout le cœur de Dieu est là. Tout le gouvernement de sa création revient pour lui à conduire à sa fin, sa créature intelligente et libre, et il met dans ce but, à son service, une providence pleine de sollicitude. Mais cette sollicitude devient capable de toutes les tendresses, lorsqu'il rencontre cette créature tombée sur le chemin, malade, mourante, et qu'il espère la relever, la guérir et la sauver.

Or, il faut à Dieu des instruments pour réaliser cette espérance divine, pour satisfaire cette divine tendresse. Cet instrument, c'est le sacerdoce; cet aide nécessaire, c'est moi. En travaillant

ardemment à ce ministère, je fais vibrer tout ce qu'il y a de plus sensible dans le cœur de Dieu.

2. *Volonté divine à exécuter.* — *Vult omnes salvos fieri.* — Il fallait bien qu'un désir si tendre devint une volonté formelle.

Mettons nous en face de cette volonté-là. Prenons les pécheurs d'une paroisse, quels qu'ils soient, quelles que soient l'impiété et l'immoralité de leur vie, quel que soit leur apostolat scandaleux, etc.; et disons-nous clairement : Dieu *veut* sauver ces pécheurs ! — Nous sommes si souvent pris d'une indifférence glaciale pour ces sortes d'hommes; nous semblons même nous faire par avance leurs justiciers implacables. Tenons pour certain cependant qu'à l'heure où nous les abandonnons à eux-mêmes, et à l'enfer, Dieu les *veut* au ciel; et s'ils ne sont pas sauvés, c'est que cette volonté divine n'aura pas trouvé ici-bas le moyen, l'instrument nécessaire pour réaliser son dessein. Priez pour tous sans exception, nous dit saint Paul; c'est bon devant Dieu parce que *vult omnes salvos fieri.*

Nous ne doutons pas de cela, mais nous avons à le méditer. Une volonté divine est toujours sérieuse et pratique, fin et moyens. Les instruments de salut sont auprès de ceux qu'elle a résolu de sauver. Or, le plus nécessaire de tous ces instruments n'est-il pas le ministère sacerdotal ? Ce ministère sera donc responsable de la non-exécution de la volonté divine.

Notre ministère en effet est comme le point d'application de la volonté divine aux volontés humaines; si celles-ci ont résisté, n'est-ce pas bien souvent parce que le ministère sacerdotal a été insuffisamment appliqué ? — Réfléchissons souvent à cela.

3. — *Œuvre divine à achever.* — L'œuvre de la Rédemption n'a véritablement pour but que des pécheurs, des déchus, des indignes. Cette œuvre que Dieu avait ébauchée dans l'Ancien Testament, et qu'il a exécutée au Calvaire, il faut l'appliquer dans l'étendue des siècles. Et ce qu'il a fallu à Dieu de bonté, de zèle, de patience, d'efforts, de sang pour ébaucher et exécuter cette œuvre est inénarrable.

Or il est absolument certain que Dieu a résolu d'apporter la même ardeur dans l'application de son œuvre de Rédemption aux âmes, et à chaque âme en particulier. Le Fils de Dieu aspire au salut de chaque âme, comme il aspirait à sa mort sur la croix : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur?*

N'est-ce pas cet achèvement définitif, âme par âme, de sa grande œuvre, qu'il a demandé à son Père, pour récompense de

ses travaux et de ses souffrances? Il dit *Venit hora; glorifica filium tuum.* — Il demande donc d'être glorifié. Il veut la gloire pour son partage. Mais quelle gloire? Suivez sa pensée: *ut omne quod dedisti ei, det eis vitam æternam.* — C'est la gloire de voir s'appliquer à tous les hommes sans exception, son œuvre de Rédemption; la gloire de voir ses travaux et ses souffrances profiter à tous et à chacun. — Que ce que j'ai fait et souffert ne soit perdu pour aucune âme; que tout âme, dans l'étendue des temps, accepte de moi la grâce que j'ai achetée si cher, et me doive, à moi, sa part de bonheur éternel. — J'ai droit à cette récompense, continue le Fils de Dieu: *opus consummavi; ego te glorificavi!* Gloire pour gloire, ce sera justice.

Eh bien! cette demande a été exaucée. La providence du Père céleste a mis à la disposition du Sauveur tous les moyens d'application; elle a suscité dans l'Eglise, le Sacerdoce, de tous ces moyens le plus nécessaire.

C'est à ce titre aussi que l'apostolat de la conversion des pécheurs nous incombe. Ne travailler que d'une manière indécise, insuffisante ou paresseuse, à cette grande œuvre de régénération et de salut, n'est-ce point nous rire du sang versé sur le Calvaire? N'est-ce point démolir l'œuvre de la Rédemption, au lieu de l'achever? N'est-ce point déplanter la croix, au lieu de l'enraciner au fond des âmes? N'est-ce point stériliser délibérément la suprême prière du Sauveur? Prenons garde!

2. — **Stimulants du côté du pécheur.**

On sollicite notre zèle en faveur des pécheurs à convertir. Souvenons-nous que le vrai zèle procède de la charité et qu'il est une activité d'amour mise au service des êtres que l'on veut préserver ou sauver. C'est le cœur qui fait l'apôtre. Et l'apôtre sera d'autant plus zélé que son cœur est plus sensible et plus compatissant.

Qu'il vienne donc s'émouvoir et tressaillir de pitié en face du mal dont ce pauvre pécheur est atteint, et de la triste situation qui lui est faite par son péché. Situation si triste qu'on se demande comment un cœur de prêtre peut se réjouir, tant qu'il lui reste un seul pécheur à convertir.

Qu'est-ce que le pécheur, dans l'état de péché? — Simple analyse à la lumière d'une page de Jérémie.

C'est un esclave. — Princeps provinciarum facta est sub tributo. — Esclave orgueilleux sans doute, qui se glorifie de ses chaînes!

— Il y a des prêtres qui en prennent leur parti, et qui avec indifférence ou mauvaise humeur livrent à Satan, ou lui laissent entre les mains, cet orgueilleux et malheureux esclave!

Le cœur du bon et saint prêtre s'apitoie: *misertus est eis!* Sur ces chaînes qu'il voudrait et qu'il ne peut briser, il répand tant de larmes et tant de prières qu'il finira par les amollir et par en délivrer l'esclave.

C'est un délaissé. — *Sedet sola civitas.* — Ceux qui l'aimaient sont partis. — *Apud eum veniemus*, avait dit Notre-Seigneur. Le péché a expulsé les hôtes divins. L'infortuné n'a plus personne... que nous, en attendant que ceux qui sont partis reviennent. Peut-être est-il indifférent à cette absence; il s'en moque peut-être, et depuis longtemps. Peut-être a-t-il fermé toutes les ouvertures de son âme! On regarde, on dit: c'est son affaire! — Non, ce n'est pas son affaire; c'est la nôtre à nous, prêtres. Il faut y réfléchir, s'attendrir sur une telle misère. Il faut prier, pleurer, vouloir, agir!

C'est un exilé. — *Migravit Juda propter afflictionem et multitudinem servitutis; habitavit inter gentes.* — Ce qu'il a perdu, ce qu'il perd de plus en plus tous les jours sans le savoir, ce sont les joies de la patrie. Il croit pourtant y être, à la patrie, dans l'assouvissement de ses passions. Mais c'est l'exil; c'est la déchéance de son droit à la vraie patrie. Et rien n'est plus triste. Et toutes les tendresses émues que nous éprouvons pour les Hébreux exilés, quand nous lisons le Ps. *Super flumina*, ce n'est pas trop de les réserver pour les pécheurs que nous connaissons, les plus vulgaires, les plus impies, des paroisses dont nous sommes les pasteurs.

C'est un condamné. — Condamné à mort; et à quelle mort! Avons-nous peur de l'enfer pour nous? sans doute. En avons-nous peur de la même manière, pour les autres? pour ceux qui non seulement en sont menacés, mais qui y sont, actuellement du moins, condamnés?

Nous connaissons par la Sainte Ecriture les horribles supplices qui attendent le pécheur dans l'éternité. Plus d'une fois nous en avons frémi. Relisons-les encore. Puis recueillons-nous et disons-nous: Il y a, à deux pas de mon presbytère, tout autour de mon église, un, dix, vingt, cent, mille de ces condamnés-là, et dont plusieurs seront peut-être exécutés demain, et qui ne demeurent sur le bord d'un tel abîme que parce qu'ils ne le connaissent pas, ou parce qu'ils n'y peuvent croire. Et je puis moi, prêtre,

je puis moi seul, faire quelque chose pour eux; je puis sauver ces condamnés. Seul, je suis auprès d'eux le représentant de la grâce de Dieu! Une parole, une visite, un service rendu, un pardon accordé, une humiliation affrontée ou reçue, une prière, une pénitence, moins encore, suffiront peut-être, pour rendre à ces exilés une patrie, à ces délaissés un ami, à ces déchus un sauveur! Je le puis et je ne le ferais pas?... Je ne le ferais pas hardiment, franchement et généreusement? Alors je suis un lâche!

Plus que cela. Ah! si Dieu prenait âme pour âme, vie pour vie! Si Dieu allait déplacer sa vengeance! Si ma lâcheté allait déchaîner sur mon avenir les supplices que le péché avait déchaînés sur la vie de cet égaré que je délaisse! — Quels accusateurs terribles que ces damnés qui nous verront au tribunal de Dieu, du fond de leur enfer, et crieront vengeance! Vengeance pour l'abandon où on les a laissés! Vengeance pour l'injuste sévérité qui a refusé de leur faire miséricorde! Vengeance pour l'indifférence ou le mépris qu'on leur a prodigués! Vengeance pour la négligence qu'on a mise à les instruire, à les reprendre, à les sauver! Quelle heure terrible que cette heure-là, pour un prêtre tiède!

Misertus est eis! Quelle grâce à demander et à obtenir en leur faveur que cette compassion tendre et vaillante du cœur du Sauveur pour les âmes égarées et rebelles; cette compassion émue qui repousse bien toute amertume, tout dédain, tout dureté, toute critique acerbe; qui, même en face des procédés les plus malveillants, continue d'aimer; à travers les projets les plus criminels, ne cesse pas de se dévouer; et qui, malgré le plus mauvais vouloir, ne sait pas se décourager!

Parce que des circonstances douloureuses ont amoindri notre influence sociale, beaucoup se désolent et disent: On ne peut plus rien! — Quoi donc? Le prêtre! le mandataire du Sauveur du monde, le représentant de la Providence sur la terre, le dépositaire de la grâce, le dispensateur des sacrements, le prêtre ne peut plus rien? Encore s'il s'agissait d'un milieu social inabordable, hors de portée. Mais non; il s'agit à deux pas de nous, de cette paroisse, de cette maison, de cette famille, de ces voisins, de ces pauvres gens. — Quand on est prêtre, on peut toujours beaucoup, parce qu'on peut toujours aimer, être bon, se dévouer; et c'est le moyen toujours heureux de rouvrir à Dieu les portes fermées, et de restaurer son culte et sa loi dans une âme, dans une famille, dans une paroisse. Heureux mille fois, ceux qui l'auront compris!

3. — Stimulants du côté du prêtre.

Le zèle de la conversion des pécheurs n'est-il pas un gage de prédestination pour le prêtre? Saint Augustin a bien dit: *Animam salvasti, animam tuam prædestinasti!*

Relire et méditer la touchante histoire de Jonathas (I. Reg., ch. 14). Au soir de la grande victoire dont il a été le héros, Saul, son père, le condamne à mort. A cette nouvelle étrange, le peuple accourt et s'écrie: *Ergone Jonathas morietur qui fecit salutem hanc magnam in Israel* — Et Saul cède à l'intercession populaire. *Liberavit ergo populus Jonatham.*

Touchant rapprochement! — Le voici au tribunal de Dieu, ce prêtre, ce pasteur d'âmes. Sa vie, hélas! n'a pas été sans défaillance. Lui aussi a été pécheur. Plus d'une fois il a donné dans les pièges d'où il détournait les autres. A certains jours, il a trouvé trop lourd, lui aussi, le joug des saintes lois, et trop incommodes les saintes délicatesses de la fidélité.

Il s'en souvient. Hélas! il ne peut pas ne pas s'en souvenir. — Et le voici tout angoissé, devant son Juge.

D'où viennent ces accents de fête qui retentissent soudain? Qui sont ces élus qui accourent? Que veulent dire ces voix d'intercession qui montent en sa faveur vers le trône de la divine Majesté?

Ah! c'est que malgré toutes ses faiblesses, ce prêtre a eu au cœur, durant sa vie, une passion sainte. Son zèle était de flamme pour la conversion des pécheurs. Il n'épargnait ni son temps, ni sa peine, pour les reconquérir à Dieu. Et c'est en grand nombre qu'il les a ramenés au bercail de Jésus-Christ.

Et les voici à sa rencontre, ces élus qui lui doivent leur bonheur éternel. Et ils disent de concert au divin Juge: *Ergone morietur... qui fecit salutem hanc magnam in Israël?* Pourriez-vous laisser périr celui qui a sauvé tant d'âmes?

Non, il ne périra pas. Il a été sur la terre un sauveur d'âmes: à son tour, il sera sauvé.

O prêtre, allez au pied du Tabernacle, réfléchir sur ce qui vous reste à faire, pour vous assurer de si précieuses intercessions.

(Documents de ministère pastoral).

La Martyre de la Foi

I. — SAINTE CATHERINE AVANT SA CONVERSION.

Elle est née de parents illustres, mais païens. Ame simple et droite, elle ne cherche que la vérité et le bien.

Or, Dieu n'abandonne jamais de telles âmes. La sainte Vierge lui apparaît, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Mais celui-ci se détourne de la jeune fille, qui en éprouve une grande peine. Comme elle apprend que l'on enseigne chez les chrétiens, elle y accourt. Quelle joie c'est pour elle d'entendre la doctrine sacrée! Disciple docile des ministres de l'Evangile, elle demande et reçoit le baptême. La même visite lui est rendue et, cette fois, elle jouit des caresses de l'Enfant Jésus, qui lui passe au doigt un anneau mystérieux et symbolique.

II. — CATHERINE APRÈS SA CONVERSION.

Encouragée par la vision divine, elle continue l'étude de la religion chrétienne, elle y joint la science des lettres humaines et de la philosophie. A dix-huit ans elle surpasse les plus savants de sa ville.

Jeunes filles, si vous savez ainsi joindre l'étude de notre sainte Religion à la connaissance des sciences humaines, votre esprit s'illuminera, chaque jour, davantage; votre cœur se dégagera, de plus en plus, des choses d'ici-bas; votre volonté se trempera pour la pratique du bien.

Pourquoi donc y en a-t-il tant qui fuient la lumière? Légèreté, orgueil, respect humain. lâcheté, crainte de se trouver dans la nécessité de changer de vie. *Noluit intelligere ut bene ageret* (1).

Que c'est *triste, honteux, funeste!*

Une fois instruite, elle se met à la pratique des vertus. Elle va de progrès en progrès, devient l'exemple de toute sa ville. Tous en sont édifiés, émerveillés. Elle-même en goûte un bonheur croissant.

Jeunes filles, essayez-en donc et vous verrez combien il fait bon servir Dieu.

---

(1) Psaume xxxv, 4.

III. — CATHERINE APOTRE.

Ce n'est pas assez pour elle d'être chrétienne, instruite, modèle de vertus, il lui faut devenir apôtre. La foi est un trop grand flambeau pour qu'on le tienne caché sous le boisseau, un trésor trop précieux pour qu'on l'enfouisse dans la terre. Pleine de courage et de charité, elle va trouver l'empereur Maximin, lui adresse les remontrances les plus dignes et les plus fortes. L'impératrice et le général en chef en sont touchés au point de se faire chrétiens. Maximin, irrité, appelle de nombreux philosophes, afin de confondre Catherine, qui trouve là l'occasion de déployer tout son zèle. Plusieurs, en effet, se convertissent.

Jeunes filles, ne vous contentez pas d'étudier notre sainte Religion. Allez plus loin encore, montrez du zèle pour la propager et la défendre. Ne laissez passer ni une erreur sans la rétorquer, ni un ignorant sans l'instruire, ni un blasphémateur sans le couvrir de confusion, ni un égaré sans lui tendre la main.

IV. — CATHERINE MARTYRE DE LA FOI.

Plus de cinquante philosophes se sont convertis, mais les autres demeurent dans l'idolâtrie, l'empereur surtout. Il a trop de passions à étouffer. C'est là l'éternel obstacle à la conversion des impies, chez qui le cœur est plus malade que l'esprit.

Catherine est mandée et le silence lui est imposé mais vainement. Pourrait-elle ne pas faire connaître Jésus-Christ et sa Religion sainte? On la jette en prison, on la frappe de verges, on la prive, pendant onze jours, de toute nourriture. Rien n'abat son courage. Enfin, l'empereur la condamne à mourir déchirée par une roue, qui doit faire voler ses chairs en lambeaux. Mais, ô prodige du ciel! la roue se brise, et un soldat, sur l'ordre du cruel empereur, tranche la tête de la généreuse vierge.

Dieu, après sa mort, fait transporter son corps par les anges sur le mont Sinaï, où fut proclamée la Loi sainte. L'Eglise catholique lui voue un culte universel. La jeunesse chrétienne la prend pour patronne et chante ses vertus, ses combats, ses gloires. Sa patrie lui élève une superbe basilique, où, chaque année, le consul de France vient, avec tous les membres de la légation, assister à la messe solennelle de sa fête.

Jeunes filles, quel admirable modèle! Marchez sur ses traces, ne rougissez jamais de votre foi, ne craignez pas de la confesser

hautement et, s'il faut souffrir pour elle, faites-le vaillamment. Acceptez de bon cœur les mépris, les tracasseries du monde. Tout ce que vous aurez souffert pour la foi de Jésus-Christ vous sera rendu en joie et en gloire dans le ciel pendant l'éternité. *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père* (1).

CHANOINE TOUBLAN.

(1) S. Matthieu, x, 32.



LE PRÊTRE ET LE PAUVRE. — Les pauvres doivent pouvoir s'approcher du prêtre toujours et sans crainte, et chacun, de par la charité même de Jésus-Christ dont il est la vivante image, a un droit acquis sur lui et sur les services qu'il peut rendre. Etre aimé par les pauvres, c'est pour le moins le signe le plus sûr que nous ressemblons à notre divin Maître, c'est notre récompense. Lorsque le monde travaille contre nous et dresse des embûches, nous trouvons un abri sûr au milieu de nos pauvres. Presque tous les grands de l'Eglise et de l'état étaient ligués contre saint Thomas de Cantorbéry ; mais les prêtres pauvres et les pauvres gens, a dit l'histoire, restèrent toujours fidèles à sa cause.

(CARDINAL MANNING, *Le Sacerdoce éternel.*)

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise

CINQUIEME PARTIE.

Application des moyens de salut.

Dans quelle mesure se trouvent réalisées ces conditions de salut?

Quelle est la situation des hommes du passé et du présent, par rapport à ces règles providentielles?

Il est impossible de répondre avec précision à ces questions qui ne relèvent que du Juge suprême des consciences.

Essayons simplement de donner quelques indications, à la lumière de la théologie et de l'histoire.

Le christianisme naquit avec la promesse du Rédempteur, faite au premier homme, de sorte que l'idée chrétienne brille au sommet de l'histoire du monde et que l'Eglise catholique est vraiment le "*commencement de toutes choses.*"

La foi déposée alors dans le berceau du genre humain se transmit par la tradition orale des patriarches et de la société religieuse: ce fut là le véhicule ordinaire du dépôt sacré.

Malgré la corruption des mœurs et l'idolâtrie bientôt régnante, il est à croire que les vérités essentielles demeurèrent intactes dans l'esprit de bon nombre d'hommes, et que les pratiques nécessaires au salut ne cessèrent d'être en usage.

D'autant plus que des envoyés de Dieu semblent avoir eu la mission de raviver continuellement la foi et d'en maintenir l'intégrité.

Elle était d'ailleurs fixée, comme en une formule concrète et immuable, dans les rites extérieurs, simples et peu nombreux, qui avaient pour but de la manifester au dehors et de la conserver.

Donc, pendant la période qui précéda la loi écrite, malgré les désordres dont la Bible atteste plusieurs fois la gravité, les conditions de salut semblent avoir été assez largement réalisées.

* * *

La législation mosaïque donna aux vérités contenues en germe dans la révélation primitive un fécond épanouissement.

En même temps elle fut un préservatif contre l'idolâtrie; le peuple israélite, malgré sa vocation sublime de précurseur, était grossier et esclave des sens; il ressemblait à ces esprits incultes dont parle Taine, et qui ont besoin de "*toucher toujours des formes.*"

Aussi le divin Educateur multiplia les actes extérieurs du culte, les sacrifices, les purifications; mais une même idée se fait jour sous cette complexité apparente; sous ces rites multiples et divers, dans le sein du peuple choisi, on sent palpiter le Messie promis et attendu, le Sauveur dont les mérites futurs sont le salut de ceux qui espèrent en lui.

Et la Providence qui préparait son berceau, veille avec un soin paternel sur ceux qui devaient être les ancêtres du Christ: les prophètes et les thaumaturges, la prospérité et les fléaux, les alliés et les adversaires, rappellent tour à tour au peuple de Dieu son devoir et sa vocation, et facilitent ainsi le salut des âmes de bonne volonté.

* * *

Quant aux autres peuples, ils gardaient des vestiges de la révélation primitive, qui avait pénétré partout.

Plus d'une fois sans doute, il n'en restait que d'informes débris; mais les excroissances qui défiguraient la vérité révélée ne l'avaient pas étouffée complètement; et partout, aux époques historiques les plus anciennes, on rencontre une certaine notion de l'unité de Dieu, de la loi morale et de l'immortalité de l'âme (1).

Ils avaient en plus la grâce intérieure qui n'a jamais manqué à personne, ainsi que le spectacle de la nature et des œuvres de Dieu. Ainsi, dit la sainte Ecriture (Act., XIV, 16), Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage; la création le révèle à toute conscience droite; car elle n'est, dit Platon, que l'ombre de Celui qui est.

La Providence leur ménagea encore un autre moyen: le peuple juif était pour ses voisins un foyer de lumière, et il semble avoir reçu de Dieu la mission de promener dans tout l'Orient le flambeau de la foi.

Il est possible que le premier séjour du peuple hébreu en Egypte ait exercé une influence réelle sur la religion de ce pays, et par là sur les philosophes grecs eux-mêmes qui empruntèrent certaines idées aux prêtres égyptiens.

---

(1) De Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions.* pp. 45-51.

Ensuite, comment l'histoire merveilleuse du peuple de Dieu n'aurait-elle pas eu un retentissement profond dans l'histoire et les systèmes religieux des autres peuples ?

Pendant la captivité, les Juifs purent encore donner à leurs vainqueurs la connaissance du vrai Dieu ; et quand ils furent mis en liberté, ils se dispersèrent un peu partout, emportant avec eux l'idée monothéiste et messianique.

Les ténèbres furent donc loin d'être complètes dans le monde avant Jésus-Christ ; elles furent traversées en tous sens par la lumière de la révélation.

Mais il faut avouer malgré cela que, dans les temps historiques, on ne trouve le monothéisme pur chez aucun peuple ; partout il est défiguré par les rêveries du panthéisme, du polythéisme et du dualisme.

* * *

L'Eglise catholique a été constituée par Jésus-Christ dépositaire de la vérité intégrale et des moyens ordinaires de salut.

Entourée d'une robe de lumière, dit Bossuet en son magnifique langage, elle occupe le sommet rayonnant sur lequel l'humanité entière est appelée à monter et où se trouvent avec elle les peuples baptisés et catholiques, ceux que Joseph de Maistre appelle les peuples " au front lumineux ".

Mais, à côté et au-dessous, il y a d'autres formes religieuses.

Par le fait du démon séparateur, dit saint Augustin, le dogme a été mutilé, les lambeaux de la Raison céleste ont été dispersés et les membres du Verbe gisent partout, lacérés.

Car, dans chacune de ces religions " à hauteur d'homme ", il y a des fragments parfois majestueux de la vérité catholique.

Nous trouvons d'abord les confessions chrétiennes. Leurs adhérents peuvent avoir une foi vraie, appuyée sur ses vrais motifs, sans qu'ils aperçoivent l'obligation d'entrer dans l'Eglise catholique ; tant est grande la force des préjugés, de l'éducation et des habitudes. Avec cette foi suffisante pour le salut, ils ont pu conserver l'usage de quelques sacrements ; par exemple, les luthériens, les anglicans ont gardé le baptême ; mais leur foi à ce sacrement est altérée par plusieurs erreurs doctrinales, et, aujourd'hui surtout, par un véritable esprit rationaliste : de sorte que l'Eglise catholique, avant de reconnaître la validité du baptême conféré par eux, s'impose une enquête sur chaque cas particulier.

D'autres, par exemple, les schismatiques orientaux, ont conservé

le sacrement de pénitence, dont la validité est assurée au moins à l'heure de la mort, puisque l'Eglise donne à tous les prêtres dont l'ordination a été valide, la juridiction sur tout pénitent en danger de mort.

Il y a ensuite les sectes non-chrétiennes qui professent le monothéisme; par exemple, les Juifs, les Mahométans. La croyance aux dogmes fondamentaux qu'ils ont conservés, repose sur une autorité traditionnelle venant de la révélation; ils peuvent donc avoir la foi nécessaire au salut, et aussi les autres dispositions requises pour la justification. Malheureusement cette autorité de la révélation a fléchi dans bien des esprits; il y a chez beaucoup de disciples du Coran, une perversion profonde du sens moral; quant aux Juifs, personne n'ignore que beaucoup d'entre eux ont plutôt foi en Mammon qu'au Dieu de Moïse!

Enfin il reste les sectes non monothéistes, qui ne croient pas au vrai Dieu.

Ce genre d'infidélité s'étend comme un linceul funèbre sur une partie considérable du globe.

Il faut avouer que les peuples qui en sont enveloppés sont les plus déshérités au point de vue religieux.

Cependant leur situation offre plus d'un côté consolant.

D'abord la prédication des missionnaires a jeté dans le monde entier des lueurs dont beaucoup de ces infidèles ont pu déjà apercevoir le reflet.

Ensuite, on trouve chez tous, à travers les supertitions du fétichisme et la croyance aux mauvais génies, l'idée d'un être supérieur qui récompense et qui punit, ainsi que les premières notions de l'ordre moral, et le bouddhisme qui semble si éloigné de la vérité catholique, ne fait pas exception.

Il faut bien le remarquer encore; ce n'est pas, comme on l'a cru quelquefois, une chose matérielle qu'honorent les adeptes du fétichisme; ce sont plutôt les génies inférieurs à qui Dieu a confié le gouvernement du monde. Dans une réunion de prêtres, à Paris, Mgr Le Roy, supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, qui a passé de longues années en Afrique, disait, le 11 janvier 1899: "On a dit que le sauvage se prosternait devant un morceau de bois, en tant que bois; c'est une fausseté: le païen ne se prosterne devant un morceau de bois que parce qu'il le croit influencé par le surnaturel." Comme il ne peut concevoir les êtres spirituels, il les suppose toujours plus ou moins unis aux choses matérielles.

On s'est demandé comment ces sauvages peuvent avoir, des

deux vérités nécessaires, l'existence d'un Dieu juste, une foi vraiment divine et appuyée sur une révélation dont ils n'ont pas l'idée.

Il faut bien admettre d'abord que la manière d'arriver au vrai la mieux adaptée à leur situation, c'est moins de le découvrir par eux-mêmes que de recevoir des notions toutes faites.

Il est donc tout naturel qu'en religion ils croient ce qu'ont cru leurs ancêtres, c'est-à-dire ce que ceux-ci ont reçu de leurs pères.

Et la première origine de ces connaissances religieuses, dit fort justement l'*Ami du Clergé* (1), se perd dans un mystère qui " implique quelque chose de divin ", peut-être une révélation proprement dite et des rapports directs de la Divinité avec les premiers hommes.

" Ils croient, parce qu'on leur a dit, et finalement, en analysant cet *on*, il s'y trouve Dieu : c'est le vrai motif de la loi divine. "

* * *

Supposons maintenant que le surnaturel ne soit pas même en germe dans certaines religions plus grossières.

Dieu abandonnera-t-il les êtres dégradés qui les professent ?

Non, répond hardiment saint Thomas, avec toute la tradition théologique ; Dieu leur enverrait plutôt un ange, pour leur enseigner ce qui est nécessaire (2).

" La belle machine que cet Ange ! " s'écrie Rousseau.

A. Nicolas a mieux compris la pensée du Docteur Angélique ; ce n'est, dit-il, " qu'une manière d'exprimer la bonté de Dieu et la charité de la doctrine catholique qui conçoit plutôt une exception aux lois de la nature que la perte d'un seul homme de bonne volonté (3) ".

En effet, supposons un homme à la conscience droite et honnête qui observe de son mieux, avec les secours ordinaires de Dieu, les prescriptions de la loi naturelle, telle qu'il la connaît.

De telles âmes existent, nous disent les missionnaires qui les rencontrent ; on en trouve qui, sans avoir jamais entendu parler du vrai Dieu, semblent l'avoir deviné et même presque aimé : le cœur n'a-t-il pas comme l'intelligence ses intuitions et ses révélations ?

(1) 5 Décembre 1901.
(2) *De Veritate*, q. XIV, a. 11. ad 1um.
(3) *Etudes philosophiques*, t. III, ch) XIV.

Elles n'opposent à la grâce aucun obstacle; sans avoir rien fait pour la mériter, puisqu'elle est absolument gratuite, elles lui offrent cependant un terrain mieux préparé. Car, si Dieu sait faire de l'obstacle un moyen et un levier et trouver dans nos fautes elles-mêmes une occasion de manifester sa miséricorde, plus souvent il adapte l'action de sa grâce à la condition des hommes qu'il veut attirer à lui.

Les quelques idées religieuses dont vivent les infidèles, si grossières qu'elles paraissent, sont comme une pierre d'attente, une préparation lointaine à la vérité complète. Avant d'être chrétiens, par le fait qu'ils obéissent à la voix de leur conscience, ils sont déjà les disciples du Verbe éternel qui, avant de nous apparaître sous les traits de l'Homme-Dieu, est la " Raison souveraine " dont toute intelligence est un reflet, et qui se révèle à tous les hommes par les lumières de la raison naturelle.

Dieu se doit donc à lui-même de venir à leur aide et de faire apparaître à leur ciel l'étoile qui les conduira au but de toute destinée humaine, c'est-à-dire à la lumière de la foi et au sein de l'Eglise.

Il peut assurément à cette fin leur envoyer un ange; car, dit saint Paul (Hebr., I, 14), la mission des esprits célestes est d'aider les élus dans la préparation de leur éternel avenir.

Mais il peut aussi actionner directement les esprits et les cœurs, et faire briller aux yeux des infidèles cet éclair d'en haut qui s'appelle la grâce; n'est-il pas le foyer auquel s'allume toute intelligence?

Le Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps (1).

Fénelon décrit avec bonheur ce travail de la grâce. " Je crois avec saint Augustin, que Dieu donne alors un premier germe de grâce intime et secrète qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. C'est ce que saint Augustin nomme: *inchoationes quædam fidei conceptionibus similes*, une ébauche de la foi se cachant sous la forme d'une pensée. Dieu mêle les commencements du don surnaturel avec les restes de la bonne nature (2). "

Quelquefois donc, la grâce prend la forme d'une pensée purement subjective et d'un fait exclusivement psychologique; par ce

---

(1) Alfred de Vigny.
(2) Fénelon, *Lettres*.

“ sens du divin ” qui est au sommet de toute intelligence, l’âme s’ouvre à l’action de Dieu. “ Heureuses, dit l’*Imitation de Jésus-Christ*, les oreilles qui perçoivent les ondulations de ce divin murmure ! ” Heureux ceux qui entendent ce langage lumineux que Dieu tient au fond des consciences et que Bossuet appelle “ les occultes et particulières insinuations de la vérité. ”

D’autres fois et plus souvent, la grâce s’enveloppe de circonstances extérieures qui sont comme les messagères de la Providence ; l’histoire de la grâce nous en fournit des exemples remarquables ; saint Augustin est attiré par un livre, les mages par une étoile, les Apôtres par la pêche ; et au XIXe siècle, à l’aide de divers moyens extérieurs, la grâce a fait d’illustres conquêtes, encore présentes à l’esprit de tous.

Enfin il arrive que Dieu complète par les ministres de son Eglise l’œuvre commencée au dedans par la grâce ; c’est ainsi que saint Pierre fut envoyé miraculeusement au centenier Corneille (Act., X), et saint Paul aux Macédoniens (Act., XVI).

Les formes que revêt la grâce sont donc multiples et variées ; mais le résultat est toujours le même : c’est l’envolée sublime de l’âme qui, ayant reçu ce “ coup au cœur ”, s’oriente peu à peu vers l’au-delà mystérieux dont les lumières naissantes de la foi lui font pressentir l’aurore !

J. Laxenaire.

Méthodes et formules pour bien entendre la messe [1]

I

Ce livre modeste ne vient pas remplacer les nombreux ouvrages qui traitent, quelques-uns excellemment, du Saint-Sacrifice de la Messe, tant au point de vue du dogme, que de celui des cérémonies et de la piété.

***

S’il ne vient pas les remplacer, il ne vient pas non plus s’y ajouter sans raison. N’ayant pas la prétention de mieux faire, il

(1) Voir aux annonces.

veut autrement. En effet, le but de ce livre est un but éminemment pratique: offrir des méthodes et surtout des formules, qui permettent de bien entendre la Messe, en employant à une simple lecture méditée la demi-heure qu'elle occupe.

***

Beaucoup de personnes, pour raviver leur attention, ont souvent recours à divers ouvrages de spiritualité; mais elles sont par là même exposées à voir leur esprit entraîné loin de l'autel par des considérations qui peuvent être fort belles, mais qui ne s'y rattachent pas. Dans ce livre, au contraire, tout y retient ou y ramène. Il ne s'y trouve pas une ligne qui ne soit un rayon émanant de l'Eucharistie, ou un regard tourné vers elle.

* * *

Poursuivant une adaptation plus précise encore, la *méthode générale* applique aux diverses successions liturgiques de la messe les diverses parties du sujet offert à la méditation de chaque jour: l'union ne saurait donc être plus complète.

II

Mais quels sont les sujets choisis? Les sujets eucharistiques, à bon droit, prennent le premier rang. Jésus s'y révèle à nous sous un jour de plus en plus lumineux et sous un aspect de plus en plus émouvant, à mesure que se développent, comme sous nos yeux, les conditions de son Etat et de sa Vie dans le Saint-Sacrement.

* * *

Il y a là de vraies merveilles. Nous ne les connaîtrons jamais toutes.

Ces pages soulèvent à peine le voile qui les couvre; et cependant, mille fois peut-être, sous l'éclat de quelques nouveaux rayons échappés de ses ombres, nous serons tentés de nous dire: c'est trop beau, c'est de l'imagination, c'est du rêve!

* * *

Non, c'est l'apparition du réel; et, s'il vous en arrive aujourd'hui une lueur plus vive, c'est que vous avez mis, à le contempler, une attention plus profonde.

* * *

Ainsi, le soir, quand la nuit tombe, nous voyons dans le champ du ciel éclore quelques étoiles, puis d'autres et d'autres encore jusqu'à ne pouvoir plus les compter.

* * *

Les merveilles sacrées de la divine Eucharistie, imprévues et sans nombre, sont ses aspects divers, ses reflets projetés vers nous, ses harmonies et ses saveurs.

Les âmes intérieures qui les découvrent ne s'en étonnent pas. Les autres..., même les âmes chrétiennes, en restent parfois troublées.

* * *

Beaucoup les ignorent ou les négligent, et celles-ci nous font songer à ces peuples qui bâtissent leurs demeures et sèment leurs moissons sur un sol où dorment enfouies des mines d'or et de diamant.

* * *

Ou plutôt elles ressemblent hélas ! à ces personnes inconscientes, qui abandonnent un objet d'art au milieu d'insignifiants débris.

III

Le premier volume, qui paraît aujourd'hui, ne cherche pas ailleurs sa matière. Il n'en sera pas ainsi du deuxième, qui demandera leur juste contribution aux sujets les plus chers à la piété.

* * *

Appliquant à la messe les divers états de l'âme, les principales lois de la vie spirituelle, ainsi que les dévotions les plus sanctifiantes, il donnera une formation en quelque sorte eucharistique : L'Eucharistie n'est-elle pas le foyer d'où rayonnent toutes les vérités chrétiennes, le centre vers lequel convergent tous les sentiments religieux !

* * *

Sous cette variété de points de vue,l'audition de la messe n'est plus une répétition fastidieuse des mêmes prières, ou un vague recueillement vide de pensées ; elle devient le mémorial des merveilles de Dieu, l'école de la perfection, et, pour plusieurs peut-être, le refuge ouvert à toutes leurs détresses.

IV

Prenez ce livre, âmes pieuses, qui chaque jour vous retrouverez au pied du Saint Autel ; vous surtout qui souffrez de voir s'épaissir ses ombres et s'éteindre vos impressions. Peut-être trouverez-vous dans ces simples formules, quelques clartés qui rendront plus transparentes ces chères merveilles, quelques accents émus qui réveilleront vos sentiments assoupis, quelques échos du moins de votre propre cœur.

* * *

Prenez-le vous aussi, personnes moins initiées aux secrets de nos Saints Mystères, et qui n'apportez qu'une attention fugitive à la messe de chaque dimanche; il vous mettra en face "*d'un Dieu que vous ne connaissez pas*"; et, s'il provoque l'étonnement de votre raison, dites-vous que de si grandes choses valent du moins la peine d'être considérées de très près.

* * *

Prenez-le, jeunes filles chrétiennes, qui sentez l'instinctif besoin d'un appui, l'éveil des pures tendresses, la soif sublime de tous les dévouements; l'hôte du tabernacle se fera l'objet de ce noble idéal. Ce livre vous dira son amour, ses souffrances, le rôle sanctificateur qu'il remplit. Formées par de tels exemples vous irez dans le monde avec une âme haute et sereine, capable de tous les devoirs, sensible à toutes les bonnes affections.

* * *

Jeunes gens, ne repoussez pas cette lecture, comme si Jésus n'était pas digne d'être connu de vous dans son intimité. Mais! son intimité c'est sa vie, c'est son âme! Qui ne le connaît pas ainsi est à peine un chrétien. Qu'êtes-vous, en effet, si de l'enseignement contenu dans la foi vous retenez les seules vérités qu'enseigne déjà la raison; si vous ne connaissez Jésus que de surface; si votre cœur reste muet pour lui! Vous serez... hélas! vous êtes responsables de l'abaissement religieux parmi nous; vous êtes responsables surtout de ces fautes où vous tombez par défaillance, quand l'aliment est près de vous!... Ah! si les vaillantes générosités de la jeunesse catholique, en grand nombre se vouaient à Jésus, la face des choses serait bientôt changée!

* * *

Laisserons-nous à l'écart les chers préférés du Sauveur, les enfants. Offrez ce livre aux premiers communiants. S'il vous paraît d'une doctrine trop élevée pour eux, rappelez-vous que la pureté du cœur offre un chemin ouvert à la lumière, que l'humble simplicité attire les confidences divines, et que la grâce, instinct sacré, devance la raison, la supplée au besoin et souvent la dépasse. Mais d'ailleurs, ce livre n'aura pas épuisé ce jour-là sa vertu. Précieusement enfermé, comme tant d'autres souvenirs, dans un respectueux oubli, il reparaîtra peut-être à un moment de deuil ou de danger, encore imprégné d'innocence; alors le regard exercé par la vie, rendu plus pénétrant par la douleur, contemplera longuement ces vérités augustes, qui ne furent qu'un doux éclair pour l'enfant d'autrefois.

V

Quand le corps humain subit une crise, le sang reflue vers le cœur. L'Eglise est sous le coup d'une crise redoutable. Ames chrétiennes, parcelles vivantes de ce grand corps mystique, refluez vers le Tabernacle où palpite le cœur de Jésus.

La Béarnaise

> La voix des cascades gémissait
> comme une prière sans fin....
> (F. OZANAM, *Pèlerinage au pays du Cid.*)

I

Dans un petit salon situé au premier étage du plus confortable hôtel d'une ville d'eaux des Pyrénées, une jeune femme en gracieux négligé du matin était assise au piano, et faisait courir ses doigts sur les touches sans paraître songer le moins du monde à ce qu'elle jouait. De temps à autre elle se levait, consultait la pendule, et, s'approchant des croisées, jetait un regard sur l'avenue des bains où passaient de nombreux promeneurs ramenés en ville par l'heure du déjeuner.

Enfin le galop d'un cheval se fit entendre, et un élégant cavalier arriva devant l'hôtel, sauta de sa monture et monta rapidement l'escalier.

La jeune dame courut au-devant de son mari avec une joie d'enfant.

— Que je suis contente, s'écria-t-elle, enfin vous voilà! Avez-vous fait bonne promenade, cher Léon?

— Elle eût été charmante si vous m'aviez accompagné, chère Géraldine. Nous la ferons ensemble dès que vous serez guérie. Vous vous êtes ennuyée?

— Pas du tout, mais je vous attendais impatiemment parce que j'ai une nouvelle à vous annoncer. Devinez!

— Hé, que voulez-vous que je devine? Avez-vous reçu des lettres?

— Pas une, je n'ai vu personne, je n'ai pas lu un seul journal, je ne suis pas sortie, et j'ai une grande nouvelle à vous dire. Devinez donc! une chose que vous désirez passionnément.

— Oh! ce que je désire le plus au monde, c'est de vous voir guérie.

— C'est fait! dit Géraldine. J'ai retrouvé ma voix. Ecoutez! Et elle se mit à vocaliser merveilleusement.

— Taisez-vous! de grâce, s'écria Léon. Vous allez vous fatiguer. Oh! que je suis heureux! quelle belle offrande je veux faire faire à Notre-Dame des Victoires! Mais il ne faut plus risquer de perdre votre voix; vous ne chanterez plus que pour moi seul.

— Je vous le promets, mon ami, commençons tout de suite. Mettez-vous au piano: accompagnez-moi *Sombres forêts*, je vais le chanter comme au temps de mes plus grands triomphes, comme je l'ai chanté aux Tuileries.

Léon préluda, et le couple musicien se surpassa.

Léon et Géraldine se croyaient bien seuls, mais l'une des croisées était entr'ouverte, et le papillon gris passait sur l'avenue. Il entendit le chant, entra dans l'hôtel et vint écouter à la porte. Puis, l'air étant fini, il frappa doucement avec le pommeau d'or de sa canne.

Ne criez pas à l'invraisemblance, ô lecteur, ce papillon était un savant docteur de la faculté de Montpellier, médecin des eaux d'Aiguesvives depuis trente ans, et que sa vivacité méridionale, ses grâces et son humeur volage avaient fait surnommer ainsi.

— Entrez! dit Léon.

Et le papillon gris, son chapeau à la main, correctement vêtu de noir, le visage souriant et vermeil sous ses cheveux blancs frisés avec soin, entra sur la pointe du pied, faisant mille révérences, et s'excusant de venir si matin.

— Un médecin peut venir à toute heure, dit Géraldine, et surtout un médecin tel que vous, docteur. Savez-vous que vous m'avez guérie?

— J'y comptais bien, belle dame, dit le papillon en prenant l'air vainqueur. Je viens d'en avoir la preuve. Je vous ai entendu, ô divin rossignol! Non, les récits de vos admirateurs ne m'en avaient pas assez dit: votre voix est céleste!

— N'est-ce pas, docteur? dit le bon Léon. Aussi, jugez de mon chagrin, quand je vis cette voix compromise, presque perdue! Ah! je suis le plus heureux des hommes!

— Et moi donc! Quel succès! quel honneur pour nos eaux! guérison complète en moins de quinze jours! Et, de plus, j'étais au désespoir, ce matin. Je longeais l'avenue, cherchant à quel arbre je pourrais me pendre, quand j'entendis cette délicieuse voix qui me rendit l'espoir et me sauva la vie.

— Voilà qui est fort! s'écria Géraldine en riant; et d'où provenait cet affreux désespoir, docteur?

— Voici le fait, madame; deux excellentes musiciennes, mesdames de Mifado et Bemoli, de Toulouse, m'avaient gracieuse-

ment promis leur concours pour le concert de charité que j'ai organisé et qui aura lieu ce soir. Et les voici qui me manquent à la fois. L'une s'est foulé le pied en tombant de cheval ce matin, l'autre a une fluxion, et ce sont des chanteuses, c'est-à-dire ce qui fait le charme d'un concert; car, entre nous, que sont les instruments près des voix, et surtout des voix féminines? Rien du tout, absolument rien. Enfin, j'étais au désespoir comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, lorsque je vous entendis, madame. Grâce à vous, mon concert sera ravissant.

— Mais, dit Géraldine, vous comptez sans votre hôte, docteur. Je viens justement de promettre à mon mari que je ne chanterais plus que pour lui.

— Les pauvres doivent être exceptés, madame, n'est-ce pas, monsieur?

— Je laisse toute liberté à madame de Caverley, dit Léon; mais je crois qu'elle ferait mieux de ne pas chanter d'ici à quelque temps pour consolider sa guérison.

— Inutile précaution! dit le docteur. Je connais l'effet de nos eaux. Les bienfaits de la nymphe d'Aiguesvives sont sans repentir. Croyez-moi, madame peut chanter.

— Impossible, docteur, je n'ai pas de toilette convenable, Je suis venue ici en malade, et je n'ai apporté que des robes de chambre et un habit de cheval.

— Ta, ta, ta! fit le docteur; il y a toujours des doubles fonds aux caisses des Parisiennes. Regardez-y bien.

— Je n'ai pas de musique.

— J'ai chez moi toutes les romances, partitions, mélodies et cantates possibles et imaginables, dit le docteur.

— J'ai laissé à Paris mes diamants.

—Vous mettrez des fleurs, madame; qui se ressemble s'assemble.

— Ce docteur est du dernier galant, dit Léon: je crois qu'il va gagner son procès.

— Oh non! dit Géraldine. J'ai trop peur de mal chanter.

— *C'est à quoi Bourbon n'entend rien!* s'écria le docteur; voyons, que faut-il faire? Faut-il me mettre à vos pieds?

Et il s'y précipita avec des façons si comiques que Géraldine, mourant de rire, promit tout ce qu'il voulut.

— Allons, dit Léon, voilà qui est convenu. J'en conclus qu'il faut déjeuner. Soyez des nôtres, irrésistible docteur.

Et le papillon gris offrant son bras à la jeune dame passa avec ses hôtes dans la salle à manger.

JULIE LAVERGNE.

(*A suivre*).



VOL. I. NOVEMBRE 1904. No. 11.

CHRONIQUE MENSUELLE

Dieu sauvera la France. — Un beau geste du Pape. — Paroles d'Eugène Veuillot. — Témoignage d'Emile Ollivier : "un vaillant qu'on n'intimide pas." — Les *congréganistes* sécularisés et l'enseignement. — La "*société paroissiale*." — La "*séparation*" et l'abbé Gayraud. — Les vues du cardinal Gibbons. Ce qu'elles suggèrent. — Crise douloureuse. — Coppée : "l'Église esclave dans un État tyran." — Redmond, son discours à Montréal. — Nos libertés à l'ombre du drapeau d'Albion. — Tableau saisissant de l'influence française au Canada, l'Hon. Rod. Lemieux. — Mgr Bruchési à Lord Minto. — Le couronnement de la Madone au Cap. — Mgr Archambeault à l'Assomption. — Honneur aux *Alma-Mater* ! — La préparation du Concile Plénier. Nos deuils.

Deux pélerinages français ont été admis en audience auprès du Souverain Pontife, Pie X, les 23 et 25 septembre. M. le Vicaire Général Odelin (de Paris) et M. Jean Lerolle, président de l'A. C. J. de France, ont tour à tour harangué le Pape, qui a magnifiquement répondu à l'un et à l'autre groupe. Pour résumer ce que sa Sainteté à dit, dans ces discours, il suffit d'un mot d'espoir : "Dieu sauvera la France."

Ces paroles, si bonnes à entendre en ces malheureux temps, ont été d'ailleurs soulignées par Pie X d'un *geste* admirablement expressif dans sa spontanéité. Je veux le relater ici.

Le dimanche, 25 septembre, comme les douze cents jeunes gens, venus de France, sortaient de leur audience auprès de Sa Sainteté, leur imposant cortège se trouva massé dans la cour Saint-Damase, sous les yeux même du Saint-Père, qui venait d'apparaître aux fenêtres des loges de Raphaël. Un à un leurs soixante drapeaux défilèrent, s'inclinant profondément, en passant sous le balcon où se tenait le Pape qui, solennellement, bénissait la foule. "Soudain, raconte *l'Univers*, de nouveaux vivats retentissent : le drapeau tricolore de l'association catholique de la jeunesse française a paru tout auprès du Saint-Père qui, abrité de ses plis, baise à plusieurs

reprises les trois couleurs de la France qu'il bénit, tandis que s'élèvent de toutes parts des acclamations frénétiques et enthousiastes."

Ce beau *geste* est bien fait pour consoler les catholiques de France dans les tristesses du présent et raviver leurs espérances d'avenir.

* * *

" Non, écrit Eugène Veuillot, non, l'ex-abbé Combes, premier ministre de M. Loubet et serviteur enragé des Francs-maçons, n'intimidera pas Pie X. L'homme de la Vérité vaincra l'homme du mensonge ; et celui-ci, au moment où tout ce qu'il a élevé retournera à l'égout, verra se réaliser la parole prophétique (de Pie X) : " Rassurez-vous, Dieu sauvera la France,"

* * *

Emile Ollivier, l'ancien ministre de Napoléon III, qui occupe noblement, on le sait, ses loisirs d'homme d'état en retraite, rendait récemment à la fermeté douce du Saint-Père ce témoignage significatif :

" Selon moi, il s'agit d'un Pape ni républicain ni monarchiste. Il est Pape. Et, c'est parce qu'il est uniquement Pape qu'il s'opposera inflexiblement à toute entreprise qui porterait atteinte aux droits du Pasteur du monde catholique."

" Il sera toujours bienveillant dans les cas douteux, mais inflexible quand sa conscience sera engagée ; et surtout, qu'on ne s'imagine pas le faire reculer par la menace : il est de ces vaillants qu'on n'intimide pas."

* * *

Une dépêche de la " Presse Associée " nous apprend que, d'après une récente décision de la cour de cassation de Paris, les professeurs *congréganistes*, du moment qu'ils sont *sécularisés*, peuvent continuer d'enseigner !

Eh ! bien, alors, la loi qui visait à l'anéantissement de l'enseignement chrétien, n'y atteindrait pas ?

Il ne faut pas se rassurer trop vite. Combes trouvera moyen de passer outre les décisions de ses tribunaux. D'ailleurs, en se sécularisant et en s'isolant, les *congréganistes*, il est facile de le comprendre, perdent la meilleure de leurs forces vives, celle de la *communauté*. Tout de même, sur le terrain de la légalité, cette décision de la cour de cassation montre la possibilité d'une lutte qui permettra d'attendre des jours meilleurs.

* * *

La *rupture* avec le Vatican annonce à brève échéance la suppression du Budget des Cultes. Ce sera un vol manifeste. Mais les sectaires ne s'arrêteront pas pour si peu.

Il est donc opportun de songer â quelque organisation qui pourra parer aux graves inconvénients qui résulteront pour le clergé de la privation de l'indemnité concordataire.

Un prêtre du diocèse de Paris, M. l'abbé Solange, de Plaisance, a établi récemment une association, dite " Société paroissiale," pour recueillir des argents destinés aux frais du culte et au soutien du clergé.

Le Pape, a-t-on annoncé, a donné son approbation à l'organisation.

* * *

Au sujet de cette séparation de l'Église et de l'État, qui paraît imminente, M. l'abbé Gayraud, député du Finistère, a dit à un représentant de l'*Univers* : " Les *séparatistes* veulent-ils ou ne veulent-ils pas reconnaître et garantir aux catholiques les libertés nécessaires ?....... Si oui, je n'hésite pas à donner ma préférence au régime séparatiste mis en regard du régime concordataire, tel qu'il est aujourd'hui pratiqué. Si non, je n'en suis plus, car je ne veux pas être la dupe de mes adversaires."

* * *

Consulté sur cette grave question de la *séparation* par un représentant du *Gaulois*, le cardinal Gibbons aurait déclaré d'abord qu'il est partisan de l'*Église libre dans l'État libre ;* mais il aurait ajouté qu'en France, au moins pour une première série d'années, le support du clergé par le peuple sera difficile, parce que, depuis un siècle passé, on est habitué à trop considérer le prêtre comme un fonctionnaire.

En lisant l'interview plutôt pessimiste de l'éminent Prince de l'Église, je ne pouvais m'empêcher de songer que pourtant le peuple de France, si généreux pour le Denier de St-Pierre, pour la Propagation de la Foi, pour les missions et pour les œuvres, ne saurait ne pas l'être quand il verra son clergé en souffrance.

Quand l'idée du Denier de Saint Pierre a germé dans les bureaux de l'*Univers*, c'était peu de chose, et aujourd'hui ?

L'œuvre de l'abbé Solange et de la " Société paroissiale " fera merveille, on le verra bien, si les nécessités des temps la forcent à grandir et à se développer, et, comme disait Pie X à Mgr Turinaz

" Si le gouvernement veut cette rupture, il ne faut pas s'en effrayer. L'Église de France passera par une crise très *douloureuse*, mais elle en sortira *victorieuse* et *plus forte*."

* * *

" *L'Église libre dans l'État libre*, mais ce serait aujourd'hui le rêve, s'écrie François Coppée, seulement ce que nos gouvernants nous préparent c'est une *Église esclave dans un état tyran*." " Mais, ajoute le poëte de la *Bonne Souffrance*, les ressources de mon pays sont inépuisables et je puise dans son profond amour les suprêmes motifs de ma consolation." " Le clergé de la campagne, la réserve de l'armée active du dévouement, le brave clergé rural sera le terrain de résistance opiniâtre et redoutable."

En deux mots : c'est la lutte, c'est la guerre, c'est la bataille ! Triste, bien triste !

Pauvre chère France ! Elle a trop d'hommes capables à sa tête et pas assez de religion.

Humainement parlant, il lui faudrait un *homme*, mais rien *qu'un* ! qui la tournerait vers Dieu.

* * *

Redmond, le chef des parlementaires irlandais — un homme qui craint Dieu sans pour cela cesser d'aimer sa race — est venu, dans sa tournée d'Amérique, jusqu'à Montréal. On lui a fait des ovations, il le mérite.

Le successeur d'O'Connell et de Parnell nous a ainsi résumé la position de sa patrie : " Grâce à l'acte des terres, les paysans irlandais ne sont plus à la merci des *Landlords*. Le peuple a vu tomber ses chaines. Moyennant une redevance annuelle, moindre que celle qu'il payait jadis, le fermier peut acquérir la propriété de sa terre et la transmettre à ses enfants. Déjà depuis la passation de la loi agraire, les irlandais ont ainsi acheté pour 50 millions des terres des *Landlords*." D'ici à quinze ans, pense l'éloquent champion, toutes les terres de l'Irlande seront aux mains de ses compatriotes.

Ce jour-là, l'Angleterre aura un grand acte de justice de plus à son crédit. Elle y vient lentement, beaucoup trop peut-être, mais elle y vient.

* * *

C'est en étudiant les choses de France que nous voyons combien nous sommes heureux sous les drapeaux d'Albion. Sans doute, nous ne l'avons pas volé. Après les luttes épiques d'autrefois, il a

fallu en découdre dans l'arêne de nos *chambres* et de nos *parlements.* Mais nous avons largement conquis notre place au soleil. Nos hommes d'État ont continué l'œuvre de la défense des droits de la race. Ils l'ont fait avec succès. J'en trouve une affirmation péremptoire dans le tableau saisissant que l'honorable Rodolphe Lemieux présentait l'autre jour aux électeurs de Sorel.

Dieu me garde de donner dans la politique ! Que nous ayons plus ou moins de protection, mon rôle de chroniqueur n'y est intéressé que d'une façon assez éloignée. Mais quand une parole vraiment forte et belle tombe de lèvres éloquentes, — qu'elles soient rouges ou bleues ! — J'ai bien le droit de la cueillir et de l'enchasser dans une chronique : Honni soit qui mal y pense !

" Veuillez me permettre, messieurs, disait donc l'honorable Rodolphe Lemieux, de vous rappeler ici un incident parlementaire de la longue et mémorable session de 1903. Le gouvernement voulait faire sanctionner quelques *bills* d'urgence, mais le gouverneur général était absent. Suivant l'usage, l'huissier de la verge noire était venu sommer les fidèles communs de se rendre dans la Chambre du Sénat. J'étais au nombre des députés qui ne se lassent jamais d'assister à cette cérémonie un peu surannée, il est vrai, mais toujours intéressante. Je fus témoin ce jour-là d'un spectacle que je n'oublierai jamais.

En l'absence du gouverneur, dépositaire de l'autorité royale, Sir Elzéar Taschereau, juge en chef du Canada, présidait la séance.

Du groupe des ministres, au pied du trône, se détachait l'imposante figure et la haute taille de Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada.

Plus loin, à la barre du Sénat, entouré de ses collègues, précédé de la masse et coiffé du tricorne, se tenait l'Hon. M. Brodeur, le président de la Chambre des Communes.

Et puis au centre, vêtu de la toge de soie noire, se tenait M. Samuel Chapleau, greffier du Sénat, lisant en langue française, la vieille formule normande : " Le roy remercie ses sujets, accepte leur bénévolence et " assente à ce bill."

J'assistais le cœur palpitant d'émotion à cette scène parlementaire, et je me disais qu'en vérité, les descendants des vaincus des Plaines d'Abraham n'avaient pas dégénéré, qu'il y avait, pour eux de la minorité, place sous le soleil Canadien et sous le regard de Dieu !

Or tout cela, dit avec la chaude éloquence qu'y sait mettre le distingué et populaire tribun qu'est le solliciteur général du Canada, ce devait être enlevant !

* * *

L'on comprend, en pensant à tout cela, quoiqu'en disent quelques chauvins, que nous avons lieu d'être loyaux à la couronne et aux institutions anglaises. Elles sont l'une des sauvegardes — les autres

sont la fidélité à notre foi et le respect de nos traditions — de notre liberté nationale.

Aussi bien, dans les grandes circonstances, voyons-nous avec joie nos juges et même nos évêques rendre hommage aux représentants du roi Edouard VII.

Le 13 octobre, au banquet d'adieu, offert par les citoyens de Montréal à Lord Minto, gouverneur général, dont le terme d'office vient d'expirer, l'archevèque de Montréal, parlant au nom de ses diocésains comme en son nom propre, disait entre autres choses fort heureusement :

" Messieurs, l'Église catholique célèbre aujourd'hui la fête d'un grand roi d'Angleterre, qui fut un grand saint, Edouard le Confesseur. Vous savez la belle parole prononcée par lui. " Il aurait mieux aimé, disait-il, renoncer à un royaume plutôt que d'en faire la conquête au prix des massacres et de l'effusion du sang." Langage assurément bien digne, messieurs, d'un disciple de ce Sauveur que les prophètes annonçaient au monde comme le prince de la paix.

Aujourd'hui, sur le trône d'Angleterre, règne un autre Edouard dont l'ambition semble être avant tout de mettre fin aux discordes et de faire règner parmi les sujets de son vaste empire, le bonheur et la paix. Pacificateur, c'est le nom qu'aimera à lui décerner l'histoire ; et, connaissez-vous un plus beau titre pour un roi ?

Or, dans la personne de notre gouverneur, c'est le Roi lui-même que nous saluons et c'est à lui que vont nos hommages et notre reconnaissance.

***

Un grand évènement dans l'histoire religieuse de notre temps c'est assurément la magnifique cérémonie du couronnement de la Madone du pèlerinage, au Cap de la Madeleine, le 12 octobre.

C'est Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières, qui a déposé la riche couronne sur le front de la pieuse statue. Son Excellence Mgr Sbarretti, Délégué Apostolique a officié pontificalement. Nos Seigneurs Bégin et Duhamel ont porté la parole respectivement en français et en anglais.

Près de vingt évêques, un nombreux clergé et de quinze à vingt mille fidèles peut-être s'étaient groupés aux pieds de l'antique Madone.

La température était très belle, mais il paraît qu'il faisait un peu trop froid. Quand même ce fut une fête splendide.

* * *

Le même jour, au collège de l'Assomption, on recevait, en grandes ompes, Mgr Alfred Archambeault, premier évêque de Joliette. Non seulement Mgr de Joliette a étudié dans ce collège, qui a donné à notre pays tant et de si honorables citoyens, mais encore il est né à l'Assomption.

C'est dire que le village, comme le collège, était en liesse ce jour-là.

***

C'est une noble et vivifiante pensée, au point de vue national, que celle de rendre hommage à nos collèges classiques. Nos évêques et nos hommes publics ont certes raison d'honorer de leurs bénédictions et de leur autorité le modeste *Alma-Mater*, où ils ont puisé la science de la vertu et la vertu de la science.

Notre race n'est pas riche en capitaux et en titres de rentes, mais elle possède des trésors de dévouement et de force qui ne le cèdent à aucune puissance.

Il ne faut pas sans doute se borner à admirer les œuvres du passé. Il convient d'améliorer encore et de perfectionner nos " institutions." Mais il est excellent que nos hommes marquants signalent de temps à autre au respect du peuple les institutions vouées, dans l'ombre et le silence, à la culture de la race par la formation de la jeunesse.

* * *

Une deuxième réunion de théologiens, représentant les archevêques du Canada, tenait ses assises à Ottawa, ces jours derniers. On prépare, dit-on, le futur Concile Plénier de notre pays.

***

La liste de nos défunts s'allonge toujours. Ce sera une année tristement féconde en mortalités chez nos confrères.

Ce mois-ci, nous saluons parmi les disparus : M. le chanoine Ouellette, Mgr Brochu et M. l'abbé P.-H. Hébert.

M. Hébert, prêtre depuis vingt-quatre ans au diocèse de Nicolet, avait su conquérir le respect et l'estime partout où il a exercé le saint ministère.

Mgr Brochu, curé de Southbridge, Mass., laisse dans la Nouvelle Angleterre une réputation de droiture et de savoir-faire qui honore grandement son caractère et son sacerdoce.

M. le chanoine Ouellette était universellement connu, au Canada et aux États-Unis, pour l'un de nos plus distingués théologiens et l'un de nos éducateurs les plus capables.

Dans les grands jours, au beau séminaire de Saint-Hyacinthe, on aimera à citer le nom du regretté supérieur Ouellette à côté de ceux des Girouard, des Désaulniers et des Raymond.

Je dépose tout spécialement mon modeste hommage sur la tombe de ce saint prêtre, qui savait encourager et consoler ceux qu'il rencontrait, tristes et rebutés sur le chemin de la vie.

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

Sherbrooke, 23 octobre 1904.

Les élus dans l'Eglise et hors de l'Eglise

SIXIÈME PARTIE

LE NOMBRE DES ELUS.

Sur cette question, Notre-Seigneur a évité de se prononcer. On lui demandait : " *Sont-ils rares ceux qui se sauvent ?* " Il répond par un conseil de vie pratique : " *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite* " (Luc, XIII, 23).

L'Église imite cette réserve ; elle affirme dans une de ses oraisons que " Dieu seul connaît le nombre de ceux qui doivent entrer dans le séjour des élus " ; il n'y a pas un homme dont elle dise qu'il est damné ; elle ne se prononce sur le sort éternel des hommes que dans les cas relativement rares de béatification et de canonisation.

L'excommunication elle-même n'est pas une sentence de damnation ; c'est une pénalité par laquelle l'Église chasse de son sein un pécheur obstiné, jusqu'à ce qu'il ait manifesté de meilleurs sentiments. Mais elle n'entend pas prononcer une sentence sur ses dispositions intérieures, encore moins sur sa destinée éternelle : *Ecclesia non judicat de internis.*

Quelquefois l'excommunication poursuit le cadavre, et l'Église refuse au coupable impénitent les prières publiques ; mais, alors même, elle ne veut que flétrir la mémoire du défunt, et inspirer par là à ses fidèles une horreur plus grande du vice et du mal.

* * *

On a prétendu trouver dans l'Ecriture sainte des arguments qui prouvent le " petit nombre " des élus. On a exploité surtout dans ce but le texte répété deux fois : " *Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (1). "

Ainsi présenté, il paraît, en effet, très clair. Mais si on le rapproche du contexte, le sens paraît être bien différent ; d'autant plus que le mot   n'a pas dans la sainte Ecriture le sens très spécial que nous lui donnons dans le langage courant.

Cette sentence termine d'abord la parabole des ouvriers appelés à la vigne aux différentes heures de la journée. *Il a y peu d'élus*, dit le Maître, c'est-à-dire suivant le sens qui paraît le plus plausible, il

(1) Matt., XX, 16 ; XXII, 14.

y a peu d'âmes d'élite qui se donnent à Dieu dès la première heure ; cependant tous ceux qui vont au travail reçoivent la récompense.

Ces paroles suivent encore la parabole des invités aux noces. *Il y a peu d'élus*, c'est-à-dire peu d'âmes de choix qui se rendent aussitôt à l'invitation ; mais ceux qui avait différé pourront venir dans la suite. Un seul en fait est exclu.

On peut préférer d'autres interprétations ; mais la plupart des commentateurs modernes avouent que celle qui y voit affirmé le " petit nombre " des élus n'a pas grande probabilité.

C'est ce que reconnaît un théologien romain des plus autorisés, le P. Janssens : *Fatendum est,* dit-il *hœc verba hoc sensu utrique parabolæ non tam facile aptari* (1).

On argue encore d'un autre passage : " *La voie qui conduit au ciel est étroite,* dit Jésus, *et il y en a peu qui la suive* (2). " Mais le contexte semble bien prouver qu'il s'agit uniquement des Juifs qui profitèrent si peu de la prédication du Sauveur.

D'autres auteurs voient plutôt dans l'Évangile la preuve du grand nombre des élus ; en effet, ils y sont comparés au bon grain, et les réprouvés à l'ivraie ; or, dans un champ bien cultivé, il y a plus de bon grain que d'ivraie. De même, il y a plus de bons poissons que de mauvais dans les filets du pêcheur ; sur trois serviteurs un seul est puni.

Mais il nous semble beaucoup plus juste de dire avec le *Dictionnaire de la Bible :* " On ne peut fonder *aucune présomption,* quant au nombre des élus, sur les paraboles évangéliques (3). "

On a essayé encore d'étayer la thèse du " petit nombre des élus " sur des figures tirées de l'Ancien Testament ; par exemple, la famille de Noé échappant seule du déluge serait l'image du nombre infime des élus ; mais saint Pierre qui rappelle ce fait ne dit pas un mot qui puisse nous renseigner sur le nombre de ceux qui sont sauvés (4).

D''après Isaïe, dit-on encore (5), les élus ne seraient pas plus nombreux que les grappes de raisin après la vendange et les épis après la moisson ; mais le prophète ne parle là que des hommes qui survivront à la dévastation de la Judée.

* * *

La tradition catholique est loin d'être unanime sur cette mystérieuse question.

---

(1) *De Deo*, t. II, p, 496.

(2) Matt., VII, 13.

(3) Article *Élu*.

(4) Ia Pet., III, 20.

(5) Ch. XVII et XXIV.

Au IIIe et au VIe siècle, on croyait assez généralement au salut de tous les chrétiens. Cette opinion s'accréditait d'abord, à cause de la ferveur des premiers chrétiens ; puis quand les mœurs se furent relâchées, on attribua au caractère baptismal les garanties de salut qu'on trouvait d'abord dans la sainteté des fidèles. Cette conception de salut n'était pas sans analogie avec celle qui voit un signe infaillible de prédestination dans tel ou telle insigne, comme le scapulaire, ou dans l'habit de tel ordre religieux (1).

Dans le Traité *De fide et operibus*, saint Augustin combattit énergiquement cette théorie qui finit par disparaître.

Les Pères qui ont suivi se prononcent généralement pour l'opinion du " petit nombre " des élus.

Mais, à cette occasion, il faut se rappeler les règles théologiques qui doivent nous guider dans l'interprétation de leur témoignage.

L'autorité des Pères est souveraine, quand ils s'accordent pour enseigner qu'une chose est de foi et appartient au dépot de la révélation.

Mais si tout en affirmant un point de doctrine, ils ne le donnent pas comme révélé, leur enseignement n'est que respectable, et, avec une raison grave, il est permis de s'en écarter (2).

" *Neque ideo* (interpres) *viam sibi putet obstructam, quominus, ubi justa causa adfuerit, inquirendo et exponendo ultra procedat:* " (Encyclique *Providentissimus*).

Or, les Pères donnent bien la manière de voir sur le nombre des élus, surtout à l'occasion de certains passages de l'Éciture ; mais on ne voit pas qu'ils la proposent comme une doctrine venant des Apôtres, ou appartenant à la Révélation, et qu'il n'est pas permis de rejeter sans s'écarter de l'orthodoxie.

C'est cependant sur leur enseignement que les Jansénistes ont appuyé leur " théologie sauvage ", avec son Christ aux bras étroits, et son ciel à peine entr'ouvert. Massillon a été l'Apôtre le plus célèbre de cette théorie désespérante ; mais toute son éloquence n'empêche pas le sermon sur le *petit nombre des élus* de reposer sur un sophisme : il exige, comme condition indispensable de salut, l'innocence ou la pénitence héroïque, alors qu'il suffit de la pénitence ordinaire, c'est-à-dire du repentir avec la volonté de changer de vie.

Quant aux raisons *a priori* elles ne sont concluantes ni dans un sens ni dans l'autre. Elles sont assez souvent basées sur une fausse conception du salut, qu'on regarde comme l'enjeu d'une lutte entre Jésus-Christ et le démon, alors qu'il est tout une affaire personnelle à chaque homme.

---

(1) Turmel, *L'Eschatologie à la fin du IVe siècle*, p. 32.

(2) *Études religieuses*, Novembre et Décembre 1890. Article du P. Brucker.

Quel que soit le nombre des élus, la victoire reste à Jésus-Christ, par le fait qu'il a donné à tous les hommes de larges moyens de salut.

Quant à la sagesse de Dieu, elle est hors de cause, pourvu qu'elle ait dosé notre liberté de telle façon que la vie soit une épreuve raisonnable.

* * *

Alors direz-vous, il est possible, probable peut-être que le plus grand nombre des hommes seront sauvés ?

Mais, regardez donc le monde du haut de l'idéal chrétien ! Voyez quelle petite place y occupe l'Église qui ose s'appeler catholique et se donner comme la condition indispensable du salut.

Environ un milliard et demi d'hommes peuplent la terre. Or 500 millions au plus professent le Christianisme, et la moité à peine de ceux-ci sont dans la véritable Eglise !

Essayons cependant, non de faire des évaluations même approximatives, mais de donner quelques principes de solution.

D'abord si on consulte les statistiques, on voit qu'un tiers des enfants meurent avant l'âge de raison. Or, aucun d'eux, avons-nous dit, n'est condamné à l'enfer ; beaucoup sont baptisés, soit au sein de l'Église, soit par des hétérodoxes qui administrent validement ce sacrement. Ainsi leur salut est assuré, et comme on l'a bien dit, "l'éternité bienheureuse ne leur coûte que d'avoir passé ici-bas pour y sourire à leur mère".

Quant aux catholiques adultes, beaucoup meurent encore avant l'âge des passions et risquent moins de voir leur salut compromis. Les autres, il faut l'avouer, vivent, en grande majorité assez mal ; mais quand, suspendus sur le bord extrême de la vie, ils voient venir à eux le mystère de l'au-delà, la plupart se préparent à la mort d'une façon suffisante.

La grâce, d'ailleurs, se fait plus pressante à ce moment suprême. "La compassion de Dieu pour les mourants, dit le P. de Condren, passe toute idée." Un élan du cœur sous l'influence de la grâce, et ce peut être assez pour que l'homme fixe sa destinée à l'instant décisif.

On a mis en doute la sincérité de la plupart de ces conversions *in extremis*, parce que les moribonds qui reviennent à la santé ne changent généralement guère de vie. Il est certain qu'un bon nombre ne peuvent inspirer qu'une médiocre confiance ; mais cependant il faut reconnaître qu'autre chose est la disposition actuelle du cœur, qui peut être bonne et suffisante, et autre chose la persévérance future : l'expérience de chaque jour nous le dit bien assez.

Que faut-il penser du salut des chrétiens séparés de l'Eglise ? Il est hors de doute que le grand nombre est dans la bonne foi ; à qui fera-t-on croire que le paysan russe, à genoux devant ses icônes, a

conscience du schisme dont il est victime ? Newmann, malgré la pénétration de son esprit et l'intégrité de sa vie n'affirmait-il pas avoir vécu de longues années dans l'anglicanisme, sans avoir même un doute sur la légitimité de cette religion ?

Il y a cependant un côté plus inquiétant dans la situation de nos frères séparés ; c'est l'absence de nombreux moyens de salut qui se trouvent dans la véritable Eglise, tel que les sacrements. Il est impossible de savoir dans quelle mesure Dieu y supplée.

Restent les infidèles, Dieu, nous l'avons vu, ne les abandonne pas : " Plus un être est disgracié par la nature, plus il est aimé, protégé, soigné en secret par sa mère : ceci est copié sur Dieu. " Cette pensée de Mgr Bougaud (1) est le touchant commentaire des textes nombreux par lesquels la sainte Ecriture affirme que Dieu est pour chacune de ses créatures le meilleur des pères.

Il est doux de penser, écrit le P. Faber, que Dieu enveloppe chaque âme humaine d'un réseau d'amour. L'Européen affairé, l'Oriental silencieux, l'aventureux Américain, l'épais Hottentot, le sauvage Australien, le Malais féroce, tout l'ont auprès d'eux.... Si nous pouvions pénétrer les secrets de l'histoire des âmes, nous le verrions enlacer jusqu'aux plus féroces idolâtres dans les liens de son amour (2). "

Dieu avons-nous dit, peut, à défaut de l'apostolat extérieur, agir directement sur les âmes. On objectera que ces révélations privées sont un moyen extraordinaire, dont Dieu par conséquent n'use qu'exceptionnellement.

Je réponds que cette révélation n'est privée que par rapport au sujet, puisque les vérités qui sont proposées à l'infidèle par cette voie, font partie de l'enseignement officiel de l'Eglise. De plus ce moyen n'est extraordinaire que par rapport à nous, puisqu'il est pour ces peuples le moyen ordinaire.

Est-il besoin d'ajouter encore qu'ils ne seront pas jugés sur le Décalogue qu'ils ignorent, mais sur les données les plus élémentaires de la loi naturelle, telles que le meurtre, le parjure, l'adultère, et que pour les avoir méconnues, ils seront punis moins sévèrement que les chrétiens, parce qu'ils sont moins éclairés.

***

Pour conclure enfin, avouons que trop d'éléments nous manquent, pour pouvoir porter un jugement d'ensemble sur le nombre des élus. Que savons-nous d'abord de la durée et de l'avenir du monde ? Peut-être prenons-nous le prologue pour la pièce ; peut-être ne sommes-nous qu'à la préface de ce livre où s'écrivent chaque jour les annales de l'humanité.

---

(1) *Le Christianisme et les temps présents*, t, V, p. 368 (5e édit.).

(2) *Le Créateur*, liv. III, ch. II, p. 112.

Peut-être, ajoute le P. Monsabré (1), sommes-nous encore trop hantés par les idées géocentriques qui concentrent notre attention sur l'humanité et nous font perdre de vue l'ensemble de la création. Les anges en foule, peut-être d'autres créatures inconnues, viendront grossir l'immense multitude des élus. (Apoc., VII, 9.)

Enfin, nous croyons trop volontiers que l'Eglise n'a d'autre porte ouverte sur le paradis que notre petite chapelle. Nos jugements sont toujours incomplets et fragmentaires ; souvent, il ne sont qu'une contrefaçon des jugements de Dieu. La valeur d'une vie humaine ne dépend pas de sa conformité extérieure avec la loi ; et ce côté des actions de nos semblables est cependant le seul que nous connaissons avec certitude ; elle dépend des dispositions intimes, de la bonté ou du mal qu'y voit l'intelligence et qu'y veut la volonté.

Et, dans ce domaine que d'ignorance, de préjugés, d'inconscience !

"Il est certain, disait Pie IX, le pape du Syllabus, aux évêques réunis à Rome, le 9 décembre 1854, que l'Eglise est la seule arche du salut. Mais il faut tenir également pour certain que l'ignorance non coupable de la vraie religion, ne constitue pas la moindre faute devant Dieu. Or, qui serait assez osé pour pouvoir fixer les limites de cette ignorance, vu surtout les raisons diverses et multiples de nations, de pays, de caractère. et d'une multitude d'autres circonstances."

Jésus-Christ ne disait-il pas déjà à ses disciples que plusieurs, en les persécutant, croiraient faire oeuvre agréable à Dieu ?

Et un apologiste moderne a pu écrire avec vraisemblance en tête de son oeuvre : "La grande majorité des adversaires du catholicisme vit dans la bonne foi (2)".

Et à côté de ces ignorances, que de mâles vertus, surtout chez le peuple, au milieu de l'âpre labeur de chaque jour ! Le dévouement jusqu'au sacrifice, la fidélité à la parole donnée, la loyauté et la franchise, ne préparent-elles pas admirablement l'âme à recevoir l'action de la grâce ?

Les vers de Lamartine viennent d'eux-mêmes sous la plume ;

> Ils ont péché mais le ciel est un don;
> Ils ont souffert, c'est une autre innocence ;
> Ils ont aimé : c'est le sceau du pardon !

Aussi les hommes dont le coeur ressemble le plus à celui de Dieu les saints, sont d'une indulgence qui étonne.

N'est-il pas permis de croire que la justice et la bonté, en grandissant en eux, jusqu'à l'infini, ne les feraient pas changer d'avis ?

---

(1) CONFERENCES 1389, *Le nombre des élus.*

(2) *Dictionnaire apologétique* de l'abbé Jaugey, *Préface*, p. IX.

* * *

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer, nous semble-t-il, que l'Eglise n'a adopté aucune opinion particulière sur le nombre des élus.

En montrant que l'opinion assez généralement admise ne peut être érigée en certitude, nous n'avons fait qu'user d'un droit strict, tout prêt d'ailleurs à accepter sur ce point particulier comme sur tous ceux qui ont été effleurés dans ce travail, le jugement souverain de l'Eglise.

Quant à la conclusion à tirer, elle se dégage d'elle-même : il y a une question plus importante que de connaître le nombre des élus et l'application des moyens de salut, c'est de savoir si nous-mêmes nous serons au nombre des élus.

Travaillons jusqu'au soir de notre journée, pour parler le langage de l'Evangile, partagés entre la confiance que doit nous inspirer la vue des facilités de salut que la bonté divine a données à tous, et la crainte des défaillances si fréquentes et toujours possibles de notre liberté, nous rappelant, en face des redoutables responsabilités qui pèsent sur nous, le mot de saint Paul : "Faites votre salut avec crainte et tremblement." (Philipp., II, 12).

J. Laxenaire.



Le Ministère pastoral auprès des pécheurs

AUXILIAIRES D'APOSTOLAT.

Le travail de la conversion des pêcheurs est sans contredit le plus essentiel du ministère pastoral. Employer à ce travail tout ce que nous sommes et tout ce dont nous pouvons disposer de temps, de dévouement et pieuse habileté, voilà ce que Notre-Seigneur nous demande et ce qu'il a le droit d'attendre de nous.

Cette vérité est évidente, et il serait inopportun d'y insister. Du reste elle a été traitée ailleurs.

Mais, quelque évidente que soit la nécessité de s'employer tout entier, dans une paroisse, à la conversion des pêcheurs, l'éternelle question revient toujours : *Comment s'y prendre pour réussir ?*

Nous voulons simplement ici attirer l'attention sur un moyen très utile, fécond en bons résultats, et facile à mettre en usage.

N'est-il pas vrai qu'en face de ce travail de la conversion des pêcheurs, à entreprendre ou à poursuivre, souvent on se surprend singulièrement isolé, embarassé ou impuissant ? On sent vivement et douloureusement qu'on ne suffit pas seul à une telle besogne. On voudrait trouver des auxiliaires.

Or les auxiliaires, nous les avons sous la main et il ne tient qu'à nous de nous en servir. Ce sont ces bons et pieux fidèles de l'un et de l'autre sexe, auxquels peut-être il n'y a qu'un mot à dire pour les déterminer à nous venir en aide dans l'oeuvre si importante de la conversion de leurs frères égarés ? Voilà des auxiliaires tout trouvés, si nous voulons seulement stimuler un peu leur ardeur, et les former à la pratique de ce saint exercice.

Est-ce une exagération de dire que, parmi les prêtres chargés du ministère pastoral, beaucoup ne profitent pas assez du secours qu'ils peuvent trouver pour la conversion des pêcheurs, dans la coopération des fidèles pieux avec lesquels ils sont si souvent en rapport ?

En y regardant de près, on constatera qu'ils ne sont pas assez nombreux les prêtres qui s'appliquent constamment et en toute occasion à transformer chaque pieux fidèle en apôtre. En telles ou telles circonstances favorables, on emploiera, il est vrai, ce moyen ; mais l'adopter comme une règle de conduite, comme un système suivi de conversion, et pour le mettre en pratique, ne pas attendre que les occasions se présentent,mais les préparer soi-même et les faire naître, non pas aujourd'hui seulement, ni demain, mais toujours et toujours, sans se relâcher jamais, voilà ce qui ne se remarque que rarement, et il est malheureusement une foule de pêcheurs qui sont condamnés à dire comme l'infirme de l'évangile : *Hominem non habeo ?*

Et pourtant, quoi de plus aisé que l'emploi d'un moyen que nous possédons ! Chaque jour nous sommes en rapport avec un groupe d'âmes pieuses qui sont disséminées au milieu du monde, et qui ne demanderaient pas mieux que de seconder les efforts de notre zèle, si nous leur en suggérions la pensée. Ah ! que nous saurions bien, sans qu'on nous en donnât le conseil, recourir à ces personnes où à d'autres, pour implorer leur assistance, si nous savions qu'elles pussent nous procurer un petit avantage, même temporel, auquel nous attacherions quelque prix !

Et quand, par un seul mot d'exhortation, nous pouvons mettre ces personnes à l'oeuvre, et nous servir d'elles pour arracher de nombreux pêcheurs à l'enfer, non seulement nous ne faisons pas cette exhortation, mais la pensée même de la faire ne se présente pas à notre esprit.

Que faut-il donc ? —Agissons et faisons agir.

1. — Agissons.

Agissons en chaire.--C'est d'abord du haut de la chaire qu'il faut travailler à susciter des apôtres pour la conversion des pêcheurs. Et ce ne sera pas trop d'y travailler avec une sainte énergie.

En temps de mission, ne voyons-nous pas les missionnaires agir ainsi ? Et quels fruits merveilleux produisent leurs exhortations ! Quand ils font appel à toutes les saintes âmes de la contrée ; quand ils chargent, en quelque sorte, du salut de leurs parents, de leurs amis, de leurs voisins, de tous les pêcheurs sur lesquels ils ont quelque influence ; quand ils mettent sous leurs yeux l'immense service qu'ils rendront à tous ses pauvres égarés, en les réconciliant avec Dieu et avec leur propre conscience, quel beau spectacle offre au ciel et à la terre le zèle ardent de ces nouveaux apôtres qui s'en vont de tous côtés, prêchant à domicile pendant que les missionnaires prêchent à l'église !

Or, puisque cela se fait en mission, pourquoi cela ne se ferait-il pas en temps ordinaire, au moins dans une certaine proportion ? Est-ce pourtant ce que l'on voit habituellement ? Les prédicateurs ordinaires font-ils bien des sermons sur cet exercice de zèle ? Reviennent-ils sans cesse à la charge pour en inculquer la pratique à leurs pieux auditeurs ?

Agissons au confessionnal.—C'est là surtout qu'on est en communication intime et directe avec les âmes pieuses. Une fois la semaine, plusieurs d'entre elles viennent se confesser. Que leur dit-on dans ces fréquentes confessions ? Peu de chose ; quelques mots insignifiants et auxquels on n'attache pas soi-même une grande importance, ou bien une exhortation vague et générale qui peut se faire à tout le monde, et qui non seulement ne corrige pas, mais n'attaque pas même un seul défaut en particulier..

Ah ? si, après avoir donné à ces pieux pénitents des avis convenables, bien précisés, et parfaitement appropriés aux besoins spirituels de chacun, on leur imposait pour pénitence, au lieu de ces prières banales qui se font presque toujours sans attention et sans fruit, de faire deux, trois tentatives de conversion auprès des pêcheurs qu'ils connaissent, et de rendre compte, à la prochaine confession du résultat de leurs démarches ; si on leur proposait cet exercice comme un excellent moyen de racheter leurs propres péchés ; si enfin on leur apprenait la manière d'employer avec succès ce puissant moyen de salut, n'est-il pas évident que la gloire de Dieu serait abondamment procurée, que les conversions seraient plus fréquentes, et que les âmes pieuses elles-mêmes feraient, pour leur propre compte, une ample moisson de grâces et de mérites ?

Agissons en conversations.—Pourquoi ne pas profiter de nos en-

tretiens privés avec les personnes pieuses que les bienséances ou toute autre raison d'utilité pratique mettent en contact avec nous ?

Rien ne serait plus aisé, si l'on était animé d'un véritable zèle, que de communiquer à ces âmes le feu divin dont on serait soi-même embrasé.

Cela se ferait tout naturellement et comme par instinct, si l'occupation habituelle de notre esprit et de notre coeur était de chercher les moyens de sauver des âmes. Si c'était là notre pensée fixe, notre unique désir, le principe et le but de toutes nos oeuvres, de toutes nos démarches, il est certain que nous serions constamment à la piste des moyens les plus propres â réaliser nos pieux desseins.

Pourquoi, depuis le matin jusqu'au soir, le marchand épie-t-il toutes occasions de vendre sa marchandise ? Parce que sa pensée fixe, dominante, unique même, est de s'enrichir par son commerce. Pourquoi le laboureur devance-t-il le soleil, et s'expose-t-il tout le jour à ses rayons brûlants, sans mumurer ni se plaindre de ses rudes fatigues ? Parce que le désir d'obtenir une bonne récolte est si vif et si ardent au fond de son coeur, que rien ne lui coûte pour le réaliser.

Et nous aussi, nous prêtres de Jésus-Chirst, si nous avions la passion, la sainte passion du zèle, que de moyens de conversion nous emploierions à chaque instant ! Quel bon parti nous saurions tirer de nos conversations avec nos fidèles, pour leur suggérer les moyens de convertir tant de pêcheurs, avec lesquels ils sont si souvent en rapport !

Au lieu de cela, que faisons-nous dans nos entretiens avec eux ? Il faut bien en convenir, on ne trouve quelquefois dans ces longues conversations qu'un échange de récits puérils et frivoles ; on se communique les petites nouvelles de la localité ; on laisse échapper certains railleries, plus ou moins piquantes, sur celui-là ; on se permet des épanchements de gaieté peu compatibles avec la gravité sacerdotale ; bref, on passe une heure, deux heures peut-être, à entendre ou à débiter soi-même une foule de petits riens, sans se reprocher le temps précieux que l'on perd et qui pourrait être si avantageusement employé en oeuvres de zèle.

Quelle contradiction ! Et quel abus de la grâce de notre vocation !

2.—Faisons agir.

Faisons agir ceux qui sont à nous et sur qui nous croyons pouvoir compter. Faisons-les agir dans les milieux et sur les milieux de famille et de travail où se passe leur vie de chaque jour.

Faisons agir les enfants et les jeunes gens.

Nos catéchismes, soit de première communion, soit de persévérance, devraient être des écoles de zèle apostolique. On sait la puissance d'action qu'exercent certains enfants sur leurs parents. La simplicité de leur foi, la franchise de leurs ouvertures, l'habileté naïve de leurs instances, en font des apôtres auxquels on ne sait pas résister. Pourquoi ne pas en profiter ? Pourquoi ne pas organiser cette petite légion d'apôtres ?

Et nos jeunes gens, et nos jeunes filles ? Combien peut-être parmi eux, et parmi elles, n'attendent qu'un mot d'ordre de notre part ?

Est-il possible de voir et de posséder tel jeune homme de vraie piété, assidu aux offices de la paroisse, exact à la fréquentation des sacrements, pur dans ses moeurs, d'excellent exemple partout, et de ne pas s'employer tout entier et par tous les moyens, à en faire un apôtre ?

Est-il possible, est-il raisonnable de laisser dans l'inaction les trésors de dévouement et d'ardeur sainte qui débordent du coeur de telles jeunes filles, et qui ne demandent qu'à se répandre sur les pauvres âmes égarées au salut desquelles nous les intéresserons?

Faisons agir les femmes et les mères ; les femmes sur leurs maris, les mères sur leurs enfants.

Une femme chrétienne, pieuse même, unie à un mari sans pratique religieuse, quel spectacle désolant et fréquent ! Ne nous contentons pas d'en gémir. Nous avons en main un instrument de conversion, sachons nous en servir.

A toutes ces femmes, que manque-t-il souvent pour obtenir la conversion de leurs maris ? Il manque un directeur zèlé qui stimule leur ardeur, et qui, en toutes rencontres, leur rappelle qu'elle do - vent spécialement et constamment s'appliquer à convertir celui que le ciel leur a donné pour époux.

Mais, hélas ! que de directeurs confessent la femme sans lui dire un mot, pendant des mois et des années, de la conversion du mari ! Et pourtant, s'il est une personne au monde capable de déterminer un pècheur à se convertir, c'est assurément celle que Dieu lui a donnée pour compagne.

Et cette femme est mère ; elle a des enfants à garder dans la foi et la piété. Et peut-être prématurément ceux-ci se sont engagés dans les sentiers de l'égarement, à la fois perdus et pour la mère et pour le pasteur.

Une alliance entre les deux autorités, sacerdotale et maternelle ne s'impose-t-elle pas comme le moyen providentiel pour obtenir le retour de ces égarés ?

Mais ce n'est pas tout de stimuler dans ces coeurs de femmes, d'enfants et de jeunes gens, le zèle de la conversion ; il faut in-

struire, il faut diriger les efforts, il faut apprendre à ceux et à celles qui acceptent nos avances, *l'art de convertir*.

Art difficile entre tous. Et ce ne sera pas trop, pour apprendre aux autres à l'exercer, de nous appliquer à l'étude de ce grand art, de ses moyens, de ses industries. Lisons, réfléchissons, prions, consultons. Croyons profondément que malgré tout ce que nous savons en cette matière, malgré tout ce qu'on nous en a appris durant notre formation cléricale, malgré tout ce que nous en avons nous-même pratiqué au cours de notre ministère, il nous reste beaucoup à apprendre.

(*Documents de ministère pastoral.*)



Non, il n'y a point de mort. Ces âmes saintes et innocentes reçoivent une commutation de la vie, et nous, par elles, un secours intarissable d'espérance et d'amour. Les dictames qui nous sauvent germent sur ces tombeaux sacrés.—Regardez au ciel, vous verrez votre chère défunte, comme on voit de la route, au retour le visage de l'enfant à la fenêtre de la maison. Que faut-il de plus pour donner la force de gravir jusque-là ?

Dites votre *Credo* et attendez tranquille le jour de la résurrection.

LOUIS VEUILLOT.

***

Il n'y a pas d'hommes où il n'y a pas de caractères ; il n'y a pas de caractères où il n'y a pas de principes, de doctrines, d'affirmations; il n'y a pas d'affirmations, de doctrines, de principes où il n'y a pas de foi religieuse. Faites ce que vous voulez, vous n'aurez des hommes que par Dieu.

CARD. PIE, EV. DE POITIERS.

Regarder le Ciel

Il est certain que si l'espérance d'une transformation de nos misères actuelles en une glorification prochaine de notre nature, n'existait pas, il y aurait de quoi se décourager et tomber dans le désespoir. L'existence de l'homme et l'économie de cette existence sur la terre ne s'expliqueraient pas. Sa venue, son départ, les nombreuses épreuves auxquelles il est soumis ici bas seraient une énigme, et l'on se demanderait à bon droit s'il est le jouet d'un génie malfaisant ou l'oeuvre d'une force aveugle, et incapable de se diriger elle-même.

Avec la mort, au contraire, et la nouvelle vie qui la suit, tous les problèmes de celle-ci s'expliquent et se comprennent. Le mal physique et le mal moral ne sont plus qu'un accident passager qui disparaitra à son heure ; les souffrances et les injustices ne laisseront d'autres traces d'elles-mêmes que la patience qu'elles auront exercée et les mérites qu'elles auront engendrés. Les inégalités d'origine et de condition ne compteront plus, en face de cette royale naissance qui trouvera son principe dans le sein du tombeau. Tout par elle sera remis en ordre, en harmonie, en vérité ; tout sera redressé, reconstitué, transformé ; les compensations nécessaires seront données et l'ordre primordial rétabli.

A ce compte-là la mort est l'amie de l'homme, et elle a été considérée comme telle par tous les esprits élevés, épris du désir de la véritable vie et de l'irréfragable justice. Saint-Ambroise a fait son éloge et lui a chanté une hymne d'action de grâces dans un livre qui est un des plus beaux de ses oeuvres. Les saints lui ont envoyé des saluts enflammés et des appels ardents de solution et de délivrance.

C'est qu'en effet, pour qui a le secret de l'avenir, la nostalgie de la véritable patrie, cette terre est bien la terre d'exil, la vallée de larmes et des épreuves. Nous aurons beau la proclamer, le but de toutes nous préocupations et de tous nos désirs, elle n'est point assez vaste pour remplir les coeurs qui ont soif de l'infini, et comme autrefois Alexandre, ceux qui l'ont expérimentée sur toutes ses faces et sous tous ses attraits la trouvent insuffisante et incapable de faire leur bonheur.

A ceux-là que la mort est douce! A ceux-là que la pensée du départ est pleine de charmes ; à tous ces malheureux, à tous ces dégoutés, à tous ces enchainés que l'approche de la délivrance est précieuse et la pensée de la fin consolante ! C'est le port qui appa-

rait au naufragé, le repos à celui qui a plié sous la fatigue, la consolation du souffrant, l'espérance de celui qui a tout perdu et qui est sûr de tout retrouver.

On dit que Sainte Thérèse mourante appercevant déjà les saintes irradiations du Ciel en sentant déjà sur son coeur expirant les douces caresses du bien aimé, se prit à pousser cette exclamation qui résumait toutes les ardeurs de sa vie : O Jésus il serait bien temps de nous voir !

C'est le cri qui échappe, en face de la mort, à toute âme qui a bien profité de la vie. O Jésus, il serait bien temps de nous voir ! s'écrie ce pauvre qui a bien accepté sa misère pour s'enrichir des biens de la foi. O Jésus, il serait bien temps de nous voir ! proclament à leur tour tous ces lassés, tous ces blessés, tous ces déshérités de la terre qui espèrent en un revêtement divin. O Jésus, il serait bien temps de nous voir ! disent toutes ces mères qui ont envoyé leurs époux, leurs enfants en avant-garde aux pieds de votre trône, tous ces combattants qui ont hâte de jouir de leur victoire, toutes ces fiancées de l'Agneau qui soupirent après vos faveurs ineffables. Oui, pour tous ceux qui vous aiment, ô J sus, l'attente est longue et il est vraiment temps de vous voir ?

Qu'il en soit ainsi pour nous, et mettons nos coeurs et nos âmes en mesure d'avoir ces saints désirs.

(Les voix consolatrices).

CARDINAL BOURRET.



En présence du cercueil, le chrétien tombe à genoux et sanglote, mais il prie. Pareil au naufragé étreignant le mât de la barque en détresse, il embrasse éperdument la croix et il murmure la profonde parole du *Pater ; Fiat voluntas tua.*

FRANÇOIS COPPEE.

La Pénitence

La véritable pénitence, la pénitence sûre est celle que le saint précurseur, Jean-Baptiste, prêchait aux peuples qui le venaient chercher dans le désert quand il leur disait: "Faites donc de dignes fruits de pénitence." Car la pénitence n'est ni solide ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle est efficace.

La pénitence efficace est celle qui retranche la cause du pêché, celle qui répare les effets du péché, celle qui assujettit le pêcheur au remède du péché.

* * *

Quelque corrompue que soit la nature de l'homme, dit saint Augustin. depuis le péché, on n'aime point, après tout, le péché comme péché. Il n'appartient qu'aux démons d'être disposés de la sorte ; et on pourrait même douter s'ils portent jusque-là leur domination et leur malice.—On aime le plaisir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le défend. On aime le profit de l'usure qui est injuste, mais on l'aime parce qu'il est commode, et non pas parce qu'il est injuste. On aime la vengeance qui est criminelle, mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé, et non pas parce qu'elle est criminelle.

On voudrait que ce qu'on aime ne fût pas défendu de Dieu ; on voudrait que Dieu ne s'offensât pas du plaisir que l'on recherche en satisfaisant sa passion ; en un mot, on voudrait ce contenter et ne as pécher.

* * *

Voulez-vous bien connaître ce que vous êtes ? Voici la règle que vous devez prendre : Vous êtes un homme du monde, un homme distingué par votre naissance, mais dont les affaires sont dans la confusion et le désordre ; que ce soit par un malheur ou par votre faute. Dans cet état, ce qui vous porte a mille péchés, c'est une défense qui excède vos forces, et que vous ne soutenez que parce que vous ne voulez pas vous régler, et par une fausse gloire que vous vous faites de ne pas déchoir ; car de là des injustices, des duretés criantes envers de pauvres créanciers que vous désolez, envers de pauvres marchands au dépens de qui vous vivez, envers de pauvres artisans que vous faites languir, envers de pauvres domestiques dont vous retenez le salaire. De là ces dettes éternelles

qui, en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépense ; ayant peu, passez-vous de peu. Ne vous mesurez pas par ce que vous êtes mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curiosité de meubles. Réduit à la disette, et à une triste indigence, supportez-là, mais supportez-la en chrétien ; et, puisqu'il le faut, faites-vous-en une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre péché, en vain formez-vous mille repentirs, ou plutôt en vain les témoignez-vous, ces repentirs ; ce sont des paroles et Dieu demande des effets.

Vous aimez le jeu ; et ce qui perd votre conscience, c'est ce jeu-là même : un jeu sans mesure et sans règle ; un jeu qui n'est plus pour vous un divertissement, mais une occupation, mais une profession, mais un trafic, mais une attache et une passion, mais, si j'ose parler ainsi, une rage et une fureur ; un jeu dont on peut bien dire, à la lettre, que c'est un abîme qui attire un autre abîme, et même cent autres abîmes. Car de là d'innombrables péchés qui en sont les suites, de là l'oubli de vos devoirs, de là le déréglement de votre maison, de là les pernicieux exemples que vous donnez à vos enfants, de là la dissipation de vos revenus, de là ces tricheries indignes, et, s'il m'est permis d'user d'un terme plus fort, ces friponneries que causent l'avidité ; de là, ces emportements, ces jurements, ces désespoirs dans la perte ; de là, cette disposition à tout, et peut-être au crime, pour trouver de quoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu ; et parce qu'il est bien plus aisé de le quitter absolument que de le modérer, quittez-le.

Examinez-vous devant Dieu, et, juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui sert de sujet au péché ; mais voyez-le préparé et résolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le sacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connaîtrez si vous êtes pénitent.

On n'est pas toujours maître de ses pensées, ni des premiers mouvements de son coeur ; mais on est toujours responsable de ses actions et de sa conduite ; et quand on vient, par exemple, succomber dans une occasion dangereuse d'où la loi de Dieu nous obligeait de sortir, mais où, malgré la loi de Dieu, néanmoins l'on est demeuré, on n'a jamais le droit de dire ; Je n'ai pu me défendre de ce péché ; mais on doit dire ; Je n'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très-faiblement et peu sincèrement voulu.

* * *

(Faire de dignes fruits de pénitence, comme le prêchait Jean-Baptiste, c'est) réparer les pernicieux effets du péché par des œu-

vres directement contraires au péché même, selon ses différentes espèces. Ainsi : réparer les effets de l'usurpation ou d'une possession injuste, par la restitution ; réparer les effets de la médisance ou de la calomnie, par le rétablisement de l'honneur et de la réputation : réparer les effets de l'emportement et de l'outrage par l'humilité de la satisfaction ; réparer les effets de l'inimitié et de la haine, par la sincérité de la réconciliation. Voilà, dit saint Grégoire, les dignes fruits, les fruits proportionnés, les fruits nécessaires, les fruits non suspects de la pénitence.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur fasse des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, la pénitence surnaturelle, et même la plus surnaturelle, dont il soit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très-parfaite et toute surnaturelle, un riche avare pourra-t-il se résoudre à rendre un bien qu'il a injustement acquis ou injustement retenu, mais dont il ne peut plus se dépouiller sans déchoir du rang où il est, et dont la restitution lui devient par là quelque chose de plus triste et de moins supportable que la mort même ? par quel autre motif un homme hautain et fier pourra-t-il gagner sur lui de faire des démarches humiliantes pour satisfaire, aux dépens de son orgueil, à ceux qu'il a offensés? Et s'il est offensé lui-même, par quel autre motif lui persuadera-t-on d'étouffer le ressentiment de l'injure qu'il a reçue et de se réconcilier de bonne foi avec son plus mortel ennemi ? Ce ne peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, et un tel changement ne peut venir que de vous ; la vertu de l'homme ne va point jusque-là.

* * *

Fruits proportionnés....à quoi ? à l'offense ; autrement la pénitence est non seulement défectueuse, mais odieuse.

Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve et de l'orphelin, et vous vous en croyez quitte pour quelques bonnes oeuvres dont ni l'orphelin ni la veuve ne profiteront; vous avez déchiré la réputation de votre frère, et sans qu'il vous en coûte rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui de simples devoirs d'une charité commune ; vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré et inventé et toute votre pénitence se termine à gémir devant Dieu et à prier !—Dans l'ordre inviolable et indispensable que Dieu a établi, la médisance ne se répare pas par la prière, et l'injustice par l'aumône. Jamais une conscience droite ne vous permettra de rendre précisément à Dieu ce que vous avez enlevé au prochain, ni d'appliquer à la charité ce que vous devez à la justice ; A Dieu, vous dira-t-elle, ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César ; voilà la loi éternelle et invariable qu'elle vous oblige à suivre.

* * *

Fruits nécessaires. Si c'est véritablement et sincèrement que vous faites pénitence, dit saint Augustin, le péché ne vous est pardonné qu'à condition qu'il sera réparé. Or, ce qui est vrai des biens de la fortune l'est également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux pieds des prêtres, confesser votre injustice ; prosternez-vous, humiliez-vous, accusez-vous : si cependant vous ne prenez pas et ne voulez pas prendre les mesures convenables pour rétablir ce que vous avez détruit, qu'est-ce que votre pénitence ? Un fantôme, rien davantage ; que dis-je ? C'est un crime, c'est un sacrilége.

* * *

Il ne suffit pas, dit saint Paul, de faire le bien devant Dieu pour glorifier Dieu ; il faut encore le faire devant les hommes, pour édifier les hommes. (1). Il ne suffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes : on la fait devant Dieu en reconnaissant son péché, mais on la fait devant les hommes en réparant le scandale du péché ; sans cela, point de pénitence.

* * *

(La pénitence) nous oblige à nous assujettir aux remèdes du péché;

Les deux obligations bien essentielles que la loi de Dieu nous impose, et qui regardent les deux sortes de remèdes que nous devons prendre contre le péché--ceux-là pour nous en garantir, ceux-ci pour nous en punir ; ceux-là pour n'y plus tomber, ceux-ci pour l'expier,—les remèdes préservatifs, les seconds, remèdes correctifs.

Quelque dissipé, quelque inconsidéré ; quelque emporté même, et quelque aveugle que soit un pécheur, il ne l'est jamais tellement que, dans le cours de ses passions les plus déréglées, il ne rende au fond de son coeur ce témoignage secret ; Si j'usais de telle et de telle précaution, le péché n'aurait plus d'empire sur moi, et je pourrais même entièrement par là le prévenir et l'arrêter. — La preuve convaincante d'une sincère conversion, c'est de prendre dans la voie de Dieu ces précautions nécessaires, de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous soutenir et pour nous défendre.

* * *

Vous n'ignorez pas et ne pouvez ignorer quel frein serait capable de vous retenir ; que contre les plus importunes et les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la fréquente confession un secours toujours prêt, et presque toujours immanquable ; que, muni

(1) Cor.

du sacremennt et de la grâce qui y est attachée, on en est et plus fort dans les occasions, et plus constant dans ses résolutions ; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affaiblissez, plus vous vous relâchez ; que pour marcher dans la voie du salut avec persévérance, il vous faut un conducteur et un guide, un homme qui vous tienne la place de Dieu, et qui, par ses conseils, vous affermisse dans le bien ; que l'obligation de recourir à lui et de lui rendre compte de vous-même, est comme un lien qui arrête vos légèretés et vos inconstances ; en un mot, que c'est dans le sacré tribunal, et entre les mains de ses ministres, que Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces armes dont nous devons nous revêtir, pour résister et pour tenir ferme au jour de la tentation. Cependant, la confession vous gêne, surtout la confession fréquente. Si votre pénitence avait cette bonne foi, cette sincérité qui la doit rendre valable devant Dieu, vous seriez au moins disposé à vouloir guérir et vous chercheriez le remède.

* * *

Pour se convertir efficacement, il ne suffit pas de se préserver du péché en évitant de le commettre, il faut l'expier après l'avoir commis.—Quelque usage que nous fassions du sacrement de Pénitence, nous ne nous corrigeons pas, parce qu'à mesure que nous péchons ; nous ne nous punissons pas.

Si le châtiment du péché, je dis le châtiment volontaire. suivait de près le péché ; si nous avions assez de zèle pour ne nous rien pardonner ; si malgré notre délicatesse, autant de fois que nous oblions nos devoirs et pour chaque infidélité où nous tombons, nous avions le courage de nous imposer une peine et de nous mortifier, il n'y aurait plus de vice qu'on ne déracinât, ni de passion qu'on ne surmontât.

(La Morale chrétienne.)
BOURDALOUE.

La Béarnaise

La voix des cascades gémissait
comme une prière sans fin....
(F. OZANAM, *Pèlerinage au pays du Cid.*)

(Suite)

II

Dès que le docteur fut parti, Léon dit à sa femme :

—Mais, au fait, comment allez-vous vous habiller, ma chère amie ?

—Oh ! dit-elle, le docteur est bien plus fin que vous. Il a deviné que mes caisses ont double fond. A tout hasard je me suis munie de quelques dentelles noires et de deux ou trois robes de taffetas blanc et gris. Je vais tenir conseil avec Hermance et vous.

—Non, je me récuse pour cela ; je m'en rapporte entièrement à votre goût et à l'adresse de votre camériste. Si vous le permettez, je vais aller fumer une cigarette sur l'avenue, et quand vous aurez décidé l'importante affaire de votre toilette, je viendrai vous prendre pour aller à la promenade.

—C'est cela, dit Géraldine. Au revoir. Dans une toute petite demi-heure je serai prête

Et, sonnant sa femme de chambre, elle entama avec elle une conférence des plus sérieuses sur la meilleure manière de poser des volants et une berthe de Chantilly sur une robe de taffetas gris-argent, et de les agrémenter de rubans. Mais quand à la nuance de ceux-ci, comme le fit judicieusement observer mademoiselle Hermance, elle devait être assortie à celle des fleurs que madame mettrait dans ses cheveux. Or, il n'y avait pas à Aiguesvives de fleurs artificielles, et Géraldine descendit au jardin pour y choisir sa parure.

Il était alors l'heure la plus chaude de la journée, et le jardin de l'hôtel des bains était complètement désert.

Géraldine le parcourut en tous sens. Il passait pour être le plus beau de la ville, mais cela ne prouvait pas grand'chose, et quand la jeune femme eut passé en revue les massifs de roses trémières, les phlox, les pétunias et les géraniums rabougris qui ornaient les plates-bandes poudreuses et brûlées du soleil, elle fit une petite mine de dédain et se dit :

—Ce n'est pas ici que je trouverai ce qu'il me faut. Allons jusqu'au bout, cependant.

Le jardin se terminait par une terrasse plantée de tilleuls, et dont le mur à hauteur d'appui dominait le ravin profond où coule le gave Béarnais.

Géraldine s'accouda sur ce parapet et regarda un instant les eaux limpides et bruyantes qui bondissaient sur les rochers à vingt pieds au-dessous de la terrasse. La roche, sur l'autre rive, s'élevait moins verticalement. Elle était tout enguirlandée de lierres et de ronces, et une pauvre maisonnette, accrochée comme un nid au flanc de la montagne, la dominait. Cette maison n'avait qu'une seule fenêtre entourée d'une vigne vierge, mais à cette unique fenêtre, Géraldine aperçut une fleur qu'elle ne connaissait pas, fleur merveilleusement belle, dont les pétales de pourpre avaient l'éclat des rubis, et les longues et soyeuses étamines ressemblaient à des fils d'or. Géraldine fit une exclamation joyeuse ; elle ne pouvait

souhaiter fleur plus belle ni mieux faite pour s'harmoniser avec sa chevelure noire, et, courant bien vite à l'hôtel, elle donna cinq francs à sa femme de chambre et lui dit d'aller acheter la fleur.

Assurément, dit-elle, on la vendra volontiers. Elle doit appartenir à de bien pauvres gens, si j'en juge par leur maison.

Mais mademoiselle Hermance tenait l'aiguille, sceptre de sa puissance, et elle déclara que si madame la dérangeait, madame n'aurait pas sa robe.

Géraldine objecta que c'était à cinq minutes tout au plus.

—Point du tout, dit Hermance. Je connais cette bicoque. Elle est près d'ici à vue de nez et pour les oiseaux, mais les chrétiens vont à pied, et pour y arriver il faut aller gagner le pont du gave et grimper dans la ruelle Cascaillou. C'est très loin, et le chemin est affreux.

Géraldine sonna la chambrière de l'hôtel, Bénazette, que Léon avait surnommée l'ingénue, et lui donna ses instructions.

—Ah, oui bien ? fit-elle, je comprends. Ca ne peut être que chez la Tata Saccarère, la tricoteuse : la bonne vieille a la manie des fleurs. J'y vas tout à l'heure, madame (toute à l'heure, en Béarn, cela veut dire tout de suite). Mais ajouta Bénazette, ça ne coûtera pas cent sous. La Tata Saccarère est pauvre comme Job.

—Donnez-lui ce qu'elle voudra, dit Géraldine, je veux qu'elle soit contente. Ne marchandez-pas, je vous le défends, et apportez-moi soigneusement la fleur rouge dans cette corbeille.

L'ingénue revint un quart d'heure après, rapportant une vilaine giroflée rouge et quatre vingt-quatorze petits sous.

—Mais ce n'est pas cela ! dit Géraldine ; ce n'est pas cette fleur-là que j'ai vue.

Et, emmenant Bénazette au jardin, elle lui montra la fleur épanouie sur la fenêtre de la petite maison.

—Ah ! dit Bénazette, c'est donc le chardon à la Flourèto qu'a fleuri, c'est pas trop tôt, y a cinq ou six ans qu'elle soigne cette plante épineuse et tortue. Dame, fallait le dire ! Je n'en savais rien, moi. J'ai été tout de go demander à la Saccarère sa fleur rouge, et elle a pris cette giroflée sur sa fenêtre, et elle m'a dit que ça valait six sous comme un liard, et elle m'a donné la monnaie de ma pièce. Mais je vas retourner lui expliquer la chose et prendre le chardon à la Flourèto.

—Qui est cette Flourette ? dit Géraldine: est-ce une autre vieille femme ?

—Non, dit l'ingénue, elle a tout au plus vingt ans. C'est la petite nièce à la Tata Saccarère, la fille à défunt Jablonski l'organiste ; une drôle de fille , dévote, timide, et fière comme une princesse des Asturies.

—Dépêchez-vous, dit Géraldine, et apportez-moi bien vite la belle fleur.

Cette fois l'ingénue ne rapporta rien.

—Ce n'est pas ma faute, dit-elle, j'ai dit tout ce qu'il était possible de dire, mais la Flourèto est entêtée comme une mule et ne veut vendre son pot de chardon ni pour or, ni pour argent, à cause que ça lui vient de son frère Ivan qui le lui avait apporté d'Afrique.

—Mais qui vous a dit que je voulais le vase et la plante entière? dit Géraldine: la fleur me suffit.

—Dame! dit l'ingénue, fallait le dire. J'y retourne tout à l'heure.

—Ma chère amie, dit Léon qui venait de rentrer, vous feriez mieux d'y aller vous-même, de crainte d'une nouvelle méprise. Je vais vous conduire chez cette Flourèto, l'ingénue Bénazette nous guidera.

Et ils s'acheminèrent vers la rue Cascaillou, précédés par la jeune montagnarde aux pieds légers.

III

Selon l'usage des femmes du Midi la Tata Saccarère, assise en dehors de sa porte, travaillait dans la rue, à l'ombre. Elle tricotait une veste rouge dont les ardents reflets coloraient son visage brun et ridé, encadré d'un capulet blanc. Sur le seuil de sa maison becquetaient des colombes, et le rebord de l'unique fenêtre du rez-de-chaussée était garni de pots de fleurs.

—Ohé, la Saccarère! lui cria de loin Bénazette, votre nièce est-elle là- haut?

—Oui bien, dit la bonne vieille, faut-il l'appeler?

—C'est pas la peine, dit l'ingénue, monsieur et madame veulent voir son chardon.

Et, s'élançant dans l'escalier branlant, Bénazette, suivi par Léon et Géraldine, ouvrit sans cérémonie la porte de Flourèto et lui annonça une belle visite.

Flourèto se leva en tressaillant. Son mouvement précipité fit tomber le grand couvre-lit qu'elle tricotait, et elle se hâta de le ramasser, tout en offrant à la jeune dame et à son mari les deux seules chaises qu'elle possédât.

L'ingénue se hâta de prendre la parole:

—Ce n'est pas votre pot de chardon que veut madame, dit-elle c'est seulement la fleur, Flourèto.

—En effet, dit Géraldine, cette brave fille s'est mal expliquée, mademoiselle. Je désire seulement la belle fleur que j'ai vue sur

votre fenêtre. J'en ai absolument besoin pour compléter ma parure de ce soir. Je dois chanter au concert pour les pauvres. Vous m'obligeriez beaucoup en me cédant cette fleur : je sais combien elle est rare et je la paierai bien.

Flourèto paraissait fort intimidée et osait à peine lever ses grands yeux d'un bleu foncé comme le ciel d'Espagne, et que voilaient de longs cils noirs. Enfin, regardant Géraldine et enhardie par l'expression gracieuse de son visage, elle lui dit tout bas :

—Je vous prie de m'excuser, madame. Ma fleur n'est point à vendre : c'est un souvenir de mon pauvre frère, et je compte demain la porter à l'église.

—Je comprends bien cela, dit Géraldine. Mais, voyez, il y a encore plusieurs boutons. Avec le prix de cette fleur, vous pourriez faire dire des messes.—Et cela me ferait tant de plaisir ! ajouta-t-elle de sa plus douce voix.

Flourèto hésitait. Pendant ce temps Léon avait regardé curieusement la petite chambre proprette et bien arrangée dans sa pauvreté, et les yeux du musicien s'étaient arrêtés sur un feuillet manuscrit posé sur le pupitre d'un vieux clavecin. Il lut rapidement des yeux cette musique, et s'écria :

—Quel est donc ce chant, mademoiselle Flourette ?

—Ce n'est rien, dit-elle en rougissant.

Et elle fit signe à Géraldine d'éloigner la servante.

La jeune dame comprit et donna une commission à Bénazette. Celle-ci partit, et Léon réitéra sa question. Flourèto alors ferma sa fenêtre, et, s'approchant du clavecin, dit d'une voix tremblante :

—Je vous en prie, madame, essayez cette musique. Si vous voulez bien me la chanter, je vous donnerai ma fleur en remerciement.

Léon, très étonné, se mit au piano et préluda. L'instrument était parfaitement d'accord. Géraldine se penchant sur l'épaule de son mari déchiffra sans peine et fit entendre un chant d'une merveilleuse douceur, une de ces mélodies simples et expressives qui se gravent dans la mémoire, et ravissent du premier coup ceux qui les entendent.

Flourèto l'écoutait, toute pâle.

—C'est un chef-d'oeuvre, dit Léon ; qui a fait cela ?

—J'aime mieux ne pas le dire, dit Flourèto ; merci, madame. Vous pouvez cueillir la fleur : elle est à vous.

Et, prenant la feuille de musique, elle la mit dans le tiroir de sa table.

La curiosité des jeunes époux était à son comble.

—Mais, dit Léon, n'y a-t-il pas des paroles sur ce chant ?

—Si fait, monsieur, les voici.

Et elle présenta un petit carré de papier où étaient tracées quelques strophes dans le doux et harmonieux patois du Béarn.

—Que veulent dire ces paroles ? demanda Géraldine.

C'est l'histoire d'un contrebandier, madame. Il fut tué dans la montagne en se défendant contre les douaniers, e , la nuit, i *revenait* demander des prières à sa fiancée. En français on dirait ainsi :

Là-haut sur la neige sanglante
Sais-tu qui dort?
Sais-tu quelle est cette ombre errante?
Carlos est mort.
N'entends-tu pas gémir son âme désolée !
O toi qu'elle aimait tant, l'as-tu donc oubliée !

—Je ne saurais traduire le reste sans écrire, ajouta-t-elle naïvement ; j'ai été si peu à l'école.

Géraldine redit l'air avec les paroles, et il parut à Léon encore plus beau que la première fois. Il insista tellement pour en connaître l'auteur, que Flourèto finit par lui avouer que c'était elle qui l'avait composé, ainsi que beaucoup d'autres.

—Mais, ajouta-t-elle, je vous supplie de n'en rien dire à personne. C'est mon secret : si quelqu'un à Aiguesvives savait que je fais des chansons, on me montrerait au doigt par les rues. Et c'est bien assez d'être pauvre, je ne veux pas être moquée.

—Je vous promets le secret, dit Géraldine, mais permettez-moi de chanter votre mélodie ce soir au concert, sans dire de qui je l'ai apprise. Je suis sûre que j'aurai un grand succès. Vous avez composé là un chant admirable. Qui donc vous a appris la musique ?

—C'est mon père, dit Flourèto.

Et, pressée de questions, Flourèto finit par raconter son histoire.

"Mon père, dit-elle, était un réfugié polonais. Il fut interné à Pau, et son talent musical le fit nommer organiste de l'église d'Aiguesvives. Il se maria et fut si heureux pendant quelques années, qu'il en oubliait son exil. Il nous apprit la musique, à mon frère et à moi, et il espérait bien qu'Ivan lui succéderait dans sa place d'organiste et ferait valoir le petit bien de ma mère. Mais mon frère était grand chasseur d'isards, la musique l'ennuyait, et il m'obligeait souvent à faire ses devoirs et à copier de la musique à sa place, tandis qu'il allait courir dans la montagne. Ma mère mourut: la maison devint bien triste, et Ivan s'absenta de plus en plus. Enfin, il se lia avec des contrebandiers, fut pris avec eux et compromis dans une affaire criminelle. Mon père n'obtint la grâce de son fils qu'en payant une forte amende et en l'éloignant du pays. Ivan s'engagea dans la légion étrangère et partit pour l'Afrique. Il y gagna les fièvres, et revint mourir chez nous, l'année d'après.

"Mon père tomba malade de chagrin. Le médecin m'avait bien

promis qu'il guérirait, mais la saison des eaux arriva. M. le curé était tout nouveau ici, il ne connaissait pas mon père, et, voyant que la maladie se prolongeait, il crut bien faire de prier le fils de l'organiste de Pau de venir suppléer mon père. Je n'en savais rien : nous demeurions alors tout auprès de l'église. Un dimanche, j'avais laissé la fenêtre ouverte. Mon père m'appela :

"—Ecoute ! me dit-il, en se dressant sur son lit, écoute ! on touche mes orgues. Le savais-tu ?

"Non, lui dis-je, c'est quelque baigneur, quelque amateur qui s'amuse.

"Il prêta l'oreille :

"—C'est un meilleur organiste que moi, dit-il, je reconnais son jeu. C'est le fils de Bétharram. Je suis remplacé, je n'ai plus qu'à mourir.

"En effet il ne survécut que huit jours à ce dernier coup. Il mourut ruiné. Les malheurs de mon frère, les frais de maladie nous avaient endettés. Ma grand'tante me prit avec elle dans sa maison, et elle m'aide à payer les dettes de mon père. A force de travail et d'économie nous y arriverons. Dans trois ans tout sera payé. Je ne dois plus que quatre cent vingt franc."

Léon et Géraldine, émus par ce récit, prirent chacun une main de la pauvre fille, et Léon lui dit :

—Si vous le voulez bien, mademoiselle, nous examinerons vos compositions, et il est fort probable qu'elles vous rapporteront plus d'argent qu'il n'en faut pour payer toutes les dettes de votre père. Voulez-vous me montrer vos manuscrits ?

—Les voici, dit-elle, en prenant dans une armoire une liasse de papiers jaunis où se lisaient de nombreuses mélodies et des poésies béarnaises. J'écris tout cela le dimanche entre messe et vêpres, dit-elle, et quand j'écris, je me crois en paradis, tant je suis contente. Jamais je n'ai montré mes chansons à personne, et, si je vous les confie, monsieur et madame, sachez-le bien, c'est qu'à l'église, dimanche, je vous ai vus recevoir le bon Dieu ensemble, à côté de moi. Si ce n'était cela, je ne me fierais pas à vous.

—Vous avez ma parole, dit Léon, en lui tendant la main. Au revoir, mademoiselle. Il faut que nous allions étudier.

—Et soyez sûre, dit Géraldine, que je chanterai de mon mieux votre musique. Elle me semble écrite pour ma voix Adieu, Flourèto.

—Vous oubliez votre fleur, madame, dit la jeune fille.

—C'est vrai, dit Géraldine, je n'y songeais plus. Mais ne vaut-il pas mieux attendre à ce soir pour la cueillir ?

—Certes oui, dit Flourèto. Je vous la porterai à six heures.

Et les jeunes époux prirent congé d'elle.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre.)



VOL. I. DÉCEMBRE 1904. No. 12.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : La délation. Son organisation au Ministère de la guerre en France. C'est la guerre ouverte. — La persécution contre les Sulpiciens. — M. Wallon. M. Paul de Cassagnac. Le très honoré M. Lebas. — Echange de sympathies à remarquer. — Ce qui vient d'Amérique à la France. — Les élections, les bleus et les rouges.— Diocèse du Sault Ste-Marie, Mgr Scollard. — La Saint-Charles à Ste-Thérèse. — Mgr Sbarretti chez les Jésuites. — A l'Université Laval. — Nos deuils

Connaît-on quelque chose qui répugne davantage à un peuple civilisé, aussi bien qu'à un homme de bonne éducation, que l'espionnage et la délation ?

Trahir ! c'est toujours vil et bas. C'est utile parfois, et, cela profite au traître au moins pour un temps ; mais c'est indigne, et c'est répugnant toujours.

Vous viviez en amitié, en bonne entente avec quelqu'un. Il profite de votre intimité pour vous étudier et vous épier, grossir vos fautes, vous prêter des intentions que vous n'aviez pas, et, il tâche ensuite de vous *couler* auprès de qui de droit, pour avancer ses petites affaires. Il faut s'attendre à cela, paraît-il, dans la bataille de la vie. Heureux est celui qui ne connaît pas de Judas !

Mais l'histoire n'a peut-être jamais enregistré une campagne de trahisons et de délations ou de *judaïsme* (pardon !) semblable à celle dont on vient de dénoncer l'existence et de dérouler les procédés avilissants devant la Chambre française.

Dans la séance du 28 octobre, un député de la Seine, M. Guyot de Villeneuve, a révélé un état de choses stupéfiant. Le ministère de la Guerre avait organisé, ces dernières années, un système régulier de délations indignes. Les *informations* contre les officiers de l'armée, coupables du *péché* de religion—on disait

d'anti-républicanisme,— étaient recueillies par le Grand Orient de France, c'est-à-dire par les francs-maçons. On imagine les résultats. Les promotions aux honneurs des décorations ou de l'avancement en grade étaient accordées aux seuls amis des purs ministres Combes et André! à ceux-là seuls qui n'étaient point suspects, aux yeux des *frères trois-points*, d'anti-républicanisme.

Le cabinet Combes, à ce sujet, a été à deux doigts de sa chute et le général André a dû résigner comme ministre de la Guerre.

Or, si la délation est odieuse, même quand elle a pour but la correction de l'individu et le bien de la société, qu'est-elle quand elle n'est plus qu'un système organisé contre le patriotisme et la foi des meilleurs citoyens?

Les preuves n'ont rien laissé à désirer. Le Grand Orient de France, d'ailleurs, a lancé un manifeste public reconnaissant le bien fondé de l'accusation d'espionnage, que d'abord les ministres avaient essayé de détourner. On plaide justification. Plus que jamais, c'est à visière levée que les *maçons* de France combattent les catholiques et l'Eglise. Bruyamment, ils veulent la *rupture* avec le Vatican. C'est en vain que des hommes relativement modérés, comme M.M. Ribot et Deschanels, parlent de moyens pacifiques et de séparation faite "dans la raison et la justice." Comme l'a crié l'autre jour le socialiste Levrand, cette *rupture* avec Rome ne se fera en somme, que par la guerre.

" C'est pourquoi, conclut M. de Mun, dans un article au *Gaulois*, je dis aux catholiques mes frères: préparez-vous à souffrir et surtout à combattre."

On ne se serait pas attendu à voir si vite les M.M. de Saint-Sulpice en butte aux persécutions qui désolent la France. Les pieux et distingués fils de M. Olier s'occupent si peu du monde et de sa politique. Et pourtant c'est fait. M. Combes, dans une circulaire, adressée le 3 octobre aux évêques de France, explique, en se basant, dit-il, sur le droit concordataire et sur le droit canon (!), que dans un an (automne 1905) les évêques devront confier leurs séminaires à des prêtres séculiers et non plus à un *personnel congréganiste* (lisez *sulpicien* ou *lazariste.*)

Autrefois, les parents et les amis des martyrs leur offraient des *agapes*, et les saluaient respectueusement, la veille du supplice. Elèves et amis, fils et frères des Prêtres de Saint-Sulpice, tous les membres du clergé canadien, il me semble, s'uniront, devant Dieu, à ces messieurs, pour obtenir du ciel que l'épreuve soit de courte durée.

"Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello!"

* * *

Trois hommes viennent de mourir, en France, dont la réputation était arrivée jusque sur nos bords.

Le doyen d'âge du Sénat, M. Wallon, l'ancien ministre, est mort, le 14 novembre, à 92 ans. Il fit souvent appel contre les sectaires des Loges à un libéralisme intelligent et large.

M. Paul de Cassagnac nous était encore mieux connu: Impérialiste intransigeant, il en voulait à mort à la République. "Elle me tuera, disait-il, *la gueuse*, ou je la tuerai." Il fut longtemps député du Gers, et toujours journaliste. Journaliste, il l'était admirablement. Son nom, comme celui de Drumont, était un programme. Son style était mordant, incisif, pourfendeur endiablé. Catholique .... avec des lacunes? il fit plus d'un bon combat; mais il eut le tort de ne pas savoir se soumettre à des avis venus de haut et de loin.

C'est un abîme que je traverse, comme transition, en parlant tout de suite du vénéré M. Lebas, supérieur général de Saint-Sulpice qui vient, lui aussi, de décéder; mais la mort en franchit bien d'autres, et elle établit parfois de bien plus étranges rapprochements. Né en 1827, et entré à Saint-Sulpice en 1850, le très honoré M. Lebas, après avoir enseigné plusieurs années et avoir occupé la charge de supérieur à Lyon, pendant vingt-sept ans, était devenu supérieur général de la Compagnie en 1901. Nul doute que le triste état religieux de la France, et spécialement les mesures récentes contre Saint-Sulpice, ont dû contribuer à hâter la fin de sa vie. Son successeur aura une lourde charge à porter. Comme M. Emery devant Napoléon, il aura besoin de fermeté et de prudence. Pour cette importante succession, les journaux d'Europe mentionnent les noms du supérieur de Paris, M. Garriguet, et du supérieur de Reims, M. Berrué. Dieu y pourvoira. Au Canada, beaucoup pensent que peut-être M. Lecoq, qui est membre du grand conseil de Paris, pourrait bien nous être enlevé? Mais, non. Le distingué supérieur de Montréal s'est tellement identifié avec nous, et il fait tant de bien que Dieu nous le gardera.

* * *

L'association des idées nous a insensiblement ramenés au Canada. Je voulais pourtant dire un mot de cet admirable échange de sympathies qui vient de s'effectuer, à propos de la situation

faite au catholicisme en France, entre les évêques américains du 3e congrès eucharistique, réunis à New York, et Son Eminence le cardinal archevêque de Paris, Mgr. Richard.

"Nous, fils de l'Eglise — disait le document américain —, fidèles ministres et dispensateurs des mystères de Dieu, nous sommes profondément affligés des souffrances endurées par nos frères dans la foi, en ce pays honoré si longtemps et à bon droit de cette glorieuse devise: *Gesta Dei per Francos.* Aux évêques de cette nation, au clergé et au peuple, nous envoyons solennellement, du fond du cœur, dans la lutte présente, notre sincère adhésion à la défense du droit, de la vérité et de la religion." (9 octobre.)

Et le vénéré cardinal de Paris répondait (30 octobre) que ce document, "expression solennelle de la pensée des évêques des prêtres et des fidèles de l'Amérique du Nord, apportait à l'Episcopat, au clergé et au troupeau des fidèles de France, en ces temps d'épreuves, "une bien grande consolation."

* * *

Plus d'une consolation, d'ailleurs, arrivent à la France, venant d'Amérique. On comprend mieux la liberté sur nos rives que là-bas, et surtout on la pratique mieux. Et ce doit être une consolation, pour tous les proscrits du droit, de constater, en regardant par de là la Manche et par de là l'Atlantique, que le régime constitutionnel et le régime républicain peuvent fonctionner autrement que par la tyrannie et l'oppression.

* * *

Au Canada, nous avons eu des élections, au fédéral et au local. Nos voisins des Etats-Unis ont également élu les *électeurs* qui *devront choisir* M. Roosevelt. C'est un choix qui n'est plus libre.

Fichu temps que celui des élections! Le peuple a l'illusion — un moment—de se croire souverain....et il vote trop souvent en esclave du *parti pris* et du *préjugé politique.*

Mon père était bleu? Donc, je suis bleu. En voilà une raison!

Tel autre est *rouge* à n'en pas voir clair. Il lui faut le *Transcontinental* de M. Laurier, coûte que coûte. Oui, mais demandez-lui ce que c'est que le *Transcontinental?* Il gardera un silence prudent, et pour cause.

Un électeur intelligent ne devrait accorder son vote qu'à un

homme qu'il sait vouloir et pouvoir travailler au bien du pays. Sans doute! Mais c'est plus facile de poser un principe que de l'appliquer. En tout cas, d'après ce qu'on entend et ce qu'on lit, nos mœurs électorales sont déplorables.

* * *

Un nouveau diocèse vient d'être créé, dans l'Ontario. Ce sera celui du Sault Ste. Marie, détaché de Peterboro. On annonce l'élection à l'épiscopat — pour ce siège du Sault Ste. Marie — de M. l'abbé Scollard, de North Bay.

Beaucoup d'anciens élèves du Grand Séminaire de Montréal, de 89-90 et 90-91, se rappelleront sans doute, la figure intelligente et sympathique du brillant étudiant qu'était alors celui qui devient Mgr. Scollard.

Je me souviens encore des méthodiques et vivantes *argumentations* que l'abbé Scollard soutenait contre l'abbé Brophy ou contre l'abbé Juillard. Je l'entends encore poser, en classe, au professeur Driscoll des questions intéressantes et parfois même bien précises! Comme ce temps est déjà loin.

Mgr Scollard sera, j'en suis convaincu, le père et l'ami de toutes ses ouailles. Les Canadiens français l'aimeront, car il les aime.

Notre modeste *Propagateur* demande la permission de déposer ses respectueux hommages aux pieds du nouvel évêque du Sault Ste. Marie, et celui qui écrit ces lignes implore de Mgr. Scollard une paternelle bénédiction.

* * *

A l'occasion de la fête de Saint-Charles Borromée beaucoup de Séminaires célèbrent, en novembre, une solennité. A Sainte-Thérèse, cette année, la célébration traditionnelle a revêtu un caractère de grandeur particulière, dû à la présence de Son Excellence le Délégué Apostolique, Mgr. Sbarretti.

La lecture des détails de cette fête écolière, que les journaux ont publiés, réveillaient dans mon âme bien des souvenirs déjà vieillissants!

M. le supérieur Jasmin a parlé, dans son discours au Délégué, du dévouement au Saint-Siège et de sa nécessité pour la formation complète d'un catholique.

Par la netteté de son coup d'œil et la souplesse de sa parole, le

jeune et distingué supérieur de la maison thérésienne est de ceux qui font impression et qui touchent.

Deux jeunes gens ont discouru , puis Mgr. Sbarretti a parlé de la *bonne éducation*, dont l'enfance a besoin pour arriver à avoir du *caractère.*

* * *

Dans quelques jours, Mgr. Sbarretti présidera, chez les Jésuites de la rue Bleury, à Montréal, une "séance jubilaire," qui est offerte à Son Excellence pour la gloire de l'Immaculée.

A l'avance, on goûte les bonnes et fortes choses que les élèves des Jésuites, toujours si bien *stylés*, diront sans doute spirituellement à la louange de la Bienheureuse Vierge Marie.

Une *séance* à la rue Bleury, il y a longtemps que c'est pour l'élite montréalaise un régal impatiemment attendu!

* * *

A l'Université Laval de Montréal, on procure aussi aux esprits avides de culture, durant la saison d'hiver, un aliment substantiel et savamment varié.

Sans parler des conférences littéraires que M. le Professeur Léger donne, cette année, sur "le roman français au XIXe siècle," des innovations très heureuses sont à signaler dans l'enseignement des cours publics de Laval.

M. l'abbé Perrier, vice-chancelier de l'archevêché, a été chargé d'un cours de Droit Public de l'Eglise, et M. Lagacé, l'artiste bien connu, a accepté le titre et la charge de professeur d'esthétique.

Savoir le droit de l'Eglise, comprendre quelque chose de l'art, comme tout cela est important à la formation d'une jeunesse et à la culture d'un peuple chrétien!

Comme tous ceux qui l'ont précédé, le vice-rectorat de M. le chanoine Dauth sera une bonne fortune pour l'Université montréalaise.

De progrès en progrès, notre race marche vers l'avenir, et, comme chante notre poëte:

Aujourd'hui, forts de l'avenir,
Sans faire un seul pas en arrière,
Fidèles au vieux souvenir,
Nous poursuivons notre carrière!

* * *

Hélas, si la race progresse et va de l'avant, toujours quelques-uns de ses fils tombent, le long de l'année, pour ne plus se relever.

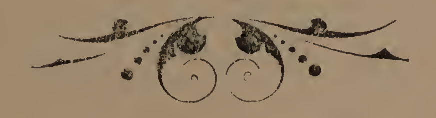
Hier c'était, à Montréal, ce cher et brillant confrère, que la haute société du monde des lettres et des arts, mais aussi le monde des œuvres et des sacrifices et la société des humbles se disputaient et se partageaient: M. l'abbé Gustave Bourassa, curé de Saint-Louis-de-France.

Avec lui, au cours du mois, ce furent: M. le chanoine McCarthy, d'Ottawa, M. le chanoine Godard, de Saint-Hyacinthe, M. le curé Tremblay, de Saint-Philippe de Néri (Québec), M. le curé Mayrand, de Saint-Léon (Trois-Rivières), M. le curé Charlebois, de Sainte-Rose (Ottawa), et enfin le Rév. Père Carrier du Collège Saint-Laurent.

En comptant celle du très honoré M. Lebas, c'est donc huit mortalités que j'annonce à mes lecteurs. Mon Dieu, que la liste est longue depuis février dernier! Je l'ai refaite. J'ai trouvé *cinquante-neuf noms* et nous avons encore un mois avant de toucher 1905. Et notez que de toutes ces mortalités, près de vingt furent subites.

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Sherbrooke, 27 novembre 1904.



LOUIS VEUILLOT

Par EUGÈNE VEUILLOT.

Le troisième volume de "Louis Veuillot" vient de paraître. Le *Propagateur* donnait, dans sa livraison d'octobre, l'*avant-propos* de ce beau et bon livre. Les deux premiers volumes avaient paru ces dernières années. L'*avant-propos* du troisième, qui annonce un quatrième et dernier tome, a été signé, à la date du 20 mai 1904.

L'on sait que l'auteur de la vie de Louis Veuillot c'est son frère: monsieur Eugène Veuillot, le vigoureux écrivain qui, à 86 ans, tient encore la plume de directeur en chef à l'*Univers* de Paris.

Pendant quarante ans, Eugène Veuillot fut l'associé et le collaborateur de son illustre frère. Depuis vingt ans, il est resté son continuateur. Il lui appartenait d'écrire sa vie. Quand, à son tour' Eugène aura déposé la plume des nobles combats et sera parti pour la rive d'où l'on ne revient plus, il faudra qu'un autre Veuillot—François, je suppose?—lui aussi, alors, rédacteur en chef à l'*Univers*, donne la suite de "Louis Veuillot," et nous écrive "Eugène Veuillot," en attendant qu'un autre Veuillot, sans doute, publie pour nos neveux: "François Veuillot."

Je sais qu'il y a des gens qui prisent peu le *genre* des Veuillots. Ils n'empêcheront pas pourtant que l'histoire de cette famille ne soit quelque chose de l'histoire de la France, de l'histoire de l'Église et de l'histoire du monde au XIXe siècle.

La presse, c'est incontestable, est la grande puissance des temps actuels. Elle fait par le monde immensément de mal. Elle fait aussi du bien et elle en pourrait faire plus, spécialement en notre pays.

Par sa plume redoutable, Louis Veuillot s'est taillé une large part de gloire au dernier siècle de l'histoire de France.

Qu'il soit permis de ne pas approuver toutes ses vues et qu'il soit licite de réprouver même quelques-uns de ses procédés trop vifs, j'en tombe d'accord; mais il est impossible de ne pas voir dans le *caro Veuillot* de Pie IX l'un des hommes les plus considérables du dernier siècle, et il serait injuste de ne pas saluer dans le défunt Rédacteur de l'*Univers* l'un des écrivains les plus faciles et les plus féconds qu'ait produit ce siècle si riche en grands hommes et en grands écrivains.

Aussi bien, est-ce l'âme émue et souvent le cœur serré, que j'ai parcouru lentement, ces derniers quinze jours, les trois volumes de "Louis Veuillot."

Cette lecture, j'en suis convaincu, sera pour tous ceux qui la voudront faire, fortifiante à leur foi et vivifiante à leur esprit.

Je me permettrai de la recommander à tous ceux qui s'ennuient dans la vie et pour qui le monde est dur, à tous ceux qui se désolent de ne pas toujours être compris et que les tentations de découragement assaillent, à tous ceux qui souffrent enfin parcequ'ils voudraient— et ne peuvent—faire plus et mieux pour la cause de Dieu et de sa sainte Église.

* * *

Je ne dois parler spécialement aux lecteurs du *Propagateur* que du IIIe volume de "Louis Veuillot."

C'est un *in-octavo* de 600 pages, qui raconte l'histoire du héros de 1855 à 1869.

"De la vie de Louis Veuillot, écrit-on dans "*le Mois*," c'est la période la plus importante et la plus émouvante. L'homme privé subit des deuils terribles, le chrétien se montre admirable de foi et de résignation, l'écrivain, alors à l'apogée, jouit de ses succès et d'une saine et juste popularité, le soldat de l'Église lutte avec ardeur, et se voit supprimer son arme de combat pendant sept ans sans abandonner la bataille." On se souvient, en effet, que l'*Univers* dut cesser de paraître par ordre de Napoléon III; mais Louis Veuillot gardait sa plume. Les pamphlets et les volumes continuèrent l'œuvre du journaliste. Il lutta contre les soutenants de la cause impérialiste, il lutta contre les impies, il lutta contre les anciens amis, hélas!

Les royalistes le jugaient impérialiste, et les impérialistes le disaient royaliste (page 555). Au demeurant, il n'était ni l'un ni l'autre. Il était d'abord et avant tout le soldat du Pape. Arsène Houssaye a pu terminer ainsi un sonnet, par lequel il le voulait peindre:

"Il a fait son épée avec les clous du Christ". (p. 544)

Il est vrai que le journaliste fut un lutteur et un batailleur. Aucune question importante n'a agité l'opinion qu'il ne l'ait touchée, creusée, approfondie pour conclure toujours, en offrant la solution catholique.

Cette période si mouvementée et par elle-même si intéressante de la vie de "Louis Veuillot," son historien l'a écrite "avec son esprit autant qu'avec son cœur," ce qui, évidemment, ne nuit en rien à l'intérêt du lecteur; au contraire!

C'est clair, limpide, vivant et délicieusement ému. Des extraits bien choisis des ouvrages, des articles ou des lettres du fameux polémiste doivent être la parure naturelle et l'ornementation appropriée de sa biographie. Son frère l'a bien compris. Pour qui a lu déjà les livres de Louis Veuillot, et surtout sa correspondance, c'est un charme indicible de suivre, dans la trame de sa vie simplement racontée, comme le fil conducteur qui explique ou justifie tant de beaux sentiments déjà connus.

On a bien souvent jugé "Louis Veuillot." Son nom est un programme, comme son "Univers" est resté un drapeau. Je suis fort empêché de juger à mon tour ce maître distingué. Après tout, pourquoi pas?

Son biographe ne le charge pas de compliments. Il expose et loue son œuvre multiple, cela vaut mieux. Mais il est son frère et un peu le fils de sa pensée. L'émotion accentue naturellement la note laudative. Tout de même, M. Eugène Veuillot est resté bien maître de son sujet. Il dit la vérité. Il expose nettement le pourquoi de ses jugements et le motif de ses opinions.

Il m'est venu à l'esprit, en fermant ce troisième volume, un rapprochement qui me paraît significatif. Je le donne pour ce qu'il vaut.

J'ai lu quelque part qu'au grand conseil des peuples, les généraux, vraiment bons commandants, opinent toujours pour la *déclaration de guerre*, et je sais qu'un chirurgien habile se prononce toujours, dans un cas difficile, pour l'intervention du couteau...c'est logique et les effets du procédé sont souvent excellents.

Louis Veuillot aimait la guerre. Parce que celle qu'il livrait était juste? Je le crois. Mais aussi, on se défend mal de ne pas l'admettre, parce qu'il la faisait bien.

Impossible non plus de ne pas reconnaître qu'il fut souvent aggressif. Ce n'est pas sans raison que le doux Pie IX, qui l'aima beaucoup, lui répétait avec un sourire, en l'encourageant à défendre la vérité intégrale: "Ma le persone! ma le persone!"—"Mais les personnes, mais les personnes," sous-entendant, c'est clair, qu'il convenait de traiter les personnes avec plus de ménagement.

Et cela résume bien mon sentiment sur Louis Veuillot et sur Eugène Veuillot.

Je tiens à le dire ici, parce que parfois des gens, qui n'ont pas le talent des Veuillots, s'autorisent de leur exemple pour vouloir tout régler dans le monde et dans l'Eglise. Et c'est loin d'être un avantage pour le bien de la cause catholique.

Certes, je le crois, l'*Univers* a su rester dans la note vraie en se tenant sans cesse sous la direction de Rome, les Veuillots ont été et sont encore des soldats généreux au service de l'Eglise. Mais Rome veut que sa voix nous arrive par le canal de l'autorité des évêques et les soldats généreux, précisément parce qu'ils sont généreux, sont parfois trop passionnés, trop vifs et trop mordants.

* * *

Pour inviter mes lecteurs à se procurer les trois volumes de "Louis Veuillot," et celui qui viendra, je voudrais, avant de clore cet article, donner quelques extraits que j'ai notés au passage. Bien mieux que ma modeste prose ils seront suggestifs et bienfaisants.

Voici par exemple la *position* de l'*Univers*, au moment où il reparaissait, après un silence de sept ans, c'est Louis Veuillot qui tient la plume: "L'Univers sera une apologétique générale établie sur le vif des choses présentes et étendue à tous les terrains où se porte la discussion, une œuvre de doctrine, une voix intègre de justice et de vérité," et un peu plus loin: "La vérité politique se dégage de la main du temps. Il faut regarder, attendre et quelquefois subir. Mais la vérité religieuse qui règle en définitive la vérité politique, possède son organe toujours vigilant: il indique et circonscrit le terrain où l'on peut s'entendre, définit les bases de la conciliation, la décrète, l'impose. La fonction d'un journal catholique est de rappeler cette doctrine, d'y amener les esprits et d'obéir." (Cf.: pages 552 et 553.)

Voulez-vous savoir ce que le monde perd en perdant le Christ? Ouvrez le volume à la page 502: "Le monde est en voie de perdre avec le Christ tout ce que le Christ lui avait donné. La Révolution dissipe ce royal héritage en se targuant de le conquérir. Tout va à la tyrannie, au mépris de l'homme, à l'immolation des faibles, et tout cela s'accomplit au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Conservons la *liberté* de proclamer que Dieu seul est Dieu et qu'il faut n'adorer que lui, et n'obéir qu'à lui, quels que soient les maîtres que son courroux laisse passer sur la terre. Conservons l'*égalité* qui nous enseigne à ne plier nos âmes ni devant la force, ni devant les talents, ni devant les succès, mais devant la seule justice de Dieu. Conservons la *fraternité*, cette fraternité vraie qui n'existe et ne peut exister sur la terre, que si nous y maintenons la *paternité* et la royauté du Christ."

Mais cela c'est du Louis Veuillot. Voici une page d'Eugène, jugeant l'œuvre de Louis et du journal: "Qu'il y ait eu, à cette époque (de 1852 à 1860), dans l'*Univers* et de la main de Louis Veuillot, comme de tel ou tel de ses collaborateurs, des mots, des phrases qui, habilement détachés, vont trop loin et paraissent énormes, personne, je le déclare, n'en doit douter. Qu'il serait

piteux le journal qui ne prêterait jamais à ces déloyales critiques! Or, nous faisions un journal vivant, passionné, hardi, doutant que l'extrême prudence dans le combat fut toujours une vertu· Il en devait résulter quelques défauts de mesure, mais jamais Louis Veuillot, même quand les excès du parti de la révolution le rendaient très autoritaire, n'a immolé la liberté à l'autorité. Il les a constamment défendues toutes deux, les jugeant toutes deux nécessaires. Ce fut toujours sa doctrine." (page 187).

* * *

Qu'ai-je besoin d'insister. Je ferme à regret mon cahier de notes. Déjà l'article promis au *Propagateur* s'allonge démesurément.

Je signale pourtant à la hâte la lutte de Veuillot contre Mgr. Dupanloup (chap. IV.), la question Mortara (chap. VII.), l'affaire de la suppression de l'*Univers* (chap. X), *le Parfum de Rome* (chap. XIV), à propos de la Vie de Jésus de Renan (chap. XVI), sur la guerre de l'Italie et la participation de Napoléon III à l'Unité Italienne (chap. XVII et XVIII)....

Mais j'aurais mieux fait de vous présenter la *table des matières* toute entière· Tout est à lire et à relire. En deux mots, "Louis Veuillot," c'est, à un point de vue spécial, l'histoire du mouvement catholique en France, depuis 1830 jusqu'à 1880 au moins.

Dans le troisième volume, que j'avais accepté de recommander à l'attention des lecteurs du *Propagateur*, M. Eugène Veuillot nous expose la période peut-être la plus tourmentée, et assurément pas la moins intéressante de cette grande portion de l'histoire de l'Eglise de France, celle qui va de 1855 à 1869.

Il ne se présentera à l'esprit de personne que cette page d'histoire ne s'impose pas à l'attention de tous les catholiques éclairés de notre pays.

Nous avons besoin chez nous d'étudier les choses de la presse. Chacun à son poste, il faut songer à l'avenir de notre nationalité et de notre foi. Mon ami, M. l'abbé Brosseau, dans son sermon de la Saint-Jean Baptiste, à Notre Dame de Montréal, a pu dire, en juin dernier, que nos esprits dirigeants et notre peuple, passant par une sorte de crise d'émancipation qui rappelle celle du jeune homme au sortir de la puberté, se séparent trop du clergé et de la religion.

Plusieurs ont trouvé que c'était audacieux de parler ainsi à pareil jour, personne n'a dit que le prédicateur, au fond, n'avait pas raison.

En général, nos hommes publics catholiques ne connaissent pas assez les choses de la foi et de la religion.

Qu'on lise "Louis Veuillot"! Ce sera un moyen de réapprendre notre catéchisme, d'une façon pratique et supérieure.

En terminant un excellent article sur les *Mélanges* de M. Tardivel, de la "Vérité" de Québec, l'*Ami du Clergé*, l'avisée revue de Langres que tous nos lecteurs connaissent, écrit ces lignes qui sont pour nous importantes à méditer:

"Les catholiques du Canada nous paraissent occuper encore la belle situation que nous avions (en France) en 1850. Faute de troupes—c'est-à-dire de presse et d'union,—nous avons perdu la bataille; nous souhaitons que notre exemple les instruise." [1]

L'ABBÉ ELIE J. AUCLAIR.

Oct., 1904.



La vocation et le choix d'un état.

"La mère de Jésus-Christ lui dit: "Mon Fils, pourquoi en avez-"vous usé de la sorte avec nous? Votre père et moi nous vous "cherchions avec beaucoup d'inquiétude." Il leur répondit: "Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que "je m'emploie aux choses qui regardent mon Père." [2]

Il n'appartient qu'à Dieu de disposer absolument de la vocation des hommes; et il n'appartient qu'aux hommes de déterminer, chacun avec Dieu, ce qui regarde le choix de leur état et de leur vocation.

Il n'appartient qu'à Dieu de décider de la vocation des hommes, parce qu'il est le premier père de tous les hommes, et parce qu'il n'y a que sa providence qui puisse bien s'acquitter d'une fonction aussi importante que celle-là.

---

(1) No 32, 11 août 1904.

(2) Luc.

* * *

En effet, pour bien appliquer les hommes à un emploi, et pour leur assigner sûrement la condition qui leur est convenable, il ne faut pas moins qu'une sagesse et une providence infinie.

Rien n'a tant de rapport au salut que la vocation à un état, et souvent c'est à l'état qu'est attachée toute l'affaire du salut, parce que les moyens de salut que Dieu a résolu de nous donner ne nous ont été destinés que conformément à l'état, parce que, hors de l'état, la Providence de Dieu n'est plus engagée à nous soutenir par ces grâces spéciales qui assurent le salut, et sans lesquelles il est d'une extrême difficulté de parvenir à cet heureux terme.

Ce qui contribue davantage à notre salut, ce n'est point précisément la sainteté de l'état, mais la convenance de l'état avec les desseins et les vues de Dieu, qui nous l'a marqué et nous y fait entrer. Mille se sont sauvés dans l'état religieux, celui-ci devait s'y perdre; mille se sont perdus dans le monde, et celui-là devait s'y sauver.

Que faudrait-il à un père, afin qu'il eût le droit de disposer de la vocation de ses enfants pour lui prescrire celle qu'il doit suivre? Il faudrait qu'il connût les voies de son salut, qu'il entrât dans le secret de sa prédestination, qu'il sût l'ordre des grâces qui lui sont préparées, les tentations dont il sera attaqué, les occasions de ruine où il se trouvera engagé; qu'il pénétràt dans l'avenir, pour voir les événements qui pourront changer les choses présentes; qu'il lût jusque dans le cœur de cet enfant, pour y découvrir certaines dispositions cachées qui ne se produisent pas encore au dehors. Car c'est sur la connaissance de tout cela qu'est fondé le droit d'assigner aux hommes des vocations; et quand Dieu appelle quelqu'un, il y emploie la connaissance de tout cela.

* * *

Les états du monde relèvent du souverain domaine de Dieu et de sa providence comme ceux de l'Eglise. Dès que ce sont des états de vie, c'est à Dieu de nous y appeler; et s'il y en avait où la vocation parut plus nécessaire, je puis bien dire que ce seraient ceux qui engagent à vivre dans le monde, parce que ce sont sans contredit les plus exposés, parce que les dangers y sont beaucoup plus communs, les tentations beaucoup plus subtiles et plus violentes, et qu'il y a plus de besoin d'être conduit par la sagesse et la grâce du Seigneur.

* * *

Il est du droit naturel et du droit divin que celui-là choisisse lui-même son état, qui en doit porter les charges et en accomplir les obligations. Ce principe est incontestable, car si dans la suite de ma vie il y a des peines à supporter, je suis bien aise que le choix libre et exprès que j'en ai fait, en me les rendant volontaires, serve à me les adoucir; et s'il s'élève dans mon cœur quelque répugnance et quelques murmures contre les devoirs de mon état, je veux avoir de quoi, en quelque sorte, les apaiser, par la pensée que c'est moi-même qui m'y suis soumis; moi-même qui ai consenti à tout ce que j'aurais de plus rigoureux et de plus pénible à éprouver.

Tout le contraire arrive, quand des enfants se trouvent forcés de prendre un état pour lequel ils ne se sentent ni inclination, ni vocation; (leurs parents) ne s'obligent pas pour eux à en subir le joug et la dépendance, à en pratiquer les austérités, à en digérer les amertumes et les dégoûts. Quand vous faites accepter à cette fille une alliance pour laquelle elle a de l'éloignement, vous ne lui garantissez pas les humeurs de ce mari bizarre et chagrin qui la tiendra peut-être dans l'esclavage; vous ne l'acquittez pas des soins infinis que demandera l'éducation d'une famille, et qui seront pour elle autant d'obligations indispensables.

* * *

Si des enfants inconsidérés font un mauvais choix, faudra-t-il que des pères et des mères les abandonnent à leur propre conduite, et qu'ils ferment les yeux à tout? Ce n'est point là ma pensée. Si cet enfant choisit mal, vous pouvez le redresser par de sages avis; s'il ne les écoute pas, vous pouvez y ajouter le commandement; et s'il refuse d'obéir, vous pouvez y employer toute la force de l'autorité paternelle. Car tout cela n'est point disposer de sa personne ou de sa vocation; mais au contraire, c'est le mettre en état d'en mieux disposer lui-même. J'appelle "disposer de la vocation d'un enfant" lui marquer précisément l'état que vous voulez qu'il embrasse, sans examiner s'il est ou s'il n'est pas selon son gré; le détourner d'un choix raisonnable qu'il a fait avec Dieu, et former d'insurmontables difficultés pour en arrêter l'exécution; abuser de sa crédulité pour le séduire par de fausses promesses, pour lui faire voir de prétendus avantages qu'on imagine, et pour le me-

ner insensiblement au terme où l'on voudrait le conduire. Voilà ce que j'appelle disposer de la vocation des enfants, et voilà ce que Dieu défend.

* * *

Le choix d'un état, dit saint Bonaventure, peut être mauvais en trois manières: ou par lui-même, parce que l'état est contraire au salut, du moins très-dangereux; ou parce que celui qui embrasse l'état est incapable de le soutenir; ou parce que tout honnête qu'est l'état que l'on choisit, tout propre qu'on est à en remplir les fonctions, on n'y entre pas néanmoins par la porte de l'honneur, par des voies droites.

S'il y avait au monde de ces états où, selon l'estime commune, il fût moralement impossible de se conserver et d'être chrétien, un père qui craint Dieu ferait tous ses efforts pour en inspirer (à son fils) de l'horreur et l'en éloigner. Il lui dirait comme le saint homme Tobie: "Prenons confiance, mon fils: nous serons toujours assez riches, si nous avons la crainte du Seigneur. Préférons-la à tous les trésors de la terre, et ne consentons jamais, pour les biens temporels, à perdre ni même à risquer des biens éternels."

(*La Morale chrétienne de Bourdaloue.*)



Je ne lis jamais sans émotion cette touchante histoire de Zachée, montant sur un arbre pour voir passer Jésus. Jésus, devinant cette âme de bonne volonté, lui dit: "Descendez, Zachée, promptement, car je vais loger chez vous aujourd'hui." Zachée descendit, et le reçut *avec joie*. Monter pour connaître Jésus, *descendre* pour le recevoir, se réjouir quand il vient chez nous. Que de sujets de méditations!

La connaissance de Notre-Seigneur

Prenons garde d'encourir le reproche que le divin Maître adresse à ses disciples, le dernier soir qu'il passe avec eux, avant d'aller à sa Passion, il leur dit: *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me!*

Connaissons-nous Notre-Seigneur? Le connaissons-nous comme il mérite d'être connu, comme il est nécessaire que nous le connaissions?

Connaissance de Notre-Seigneur: sa nécessité; — ses caractères.

1.—Nécessité de la connaissance de Notre-Seigneur.

1. Il nous faut la vérité.

Aux esprits inquiets, flottants, peu affermis dans la foi, ou facilement déconcertés par l'objection; aux âmes angoissées par les incertitudes du lendemain de la vie; aux cœurs aigris par l'épreuve; aux volontés que la passion va dérégler, il faut que nous sachions répondre. Il faut que la clarté de doctrine, l'autorité et la fermeté de conviction apparaissent dans nos réponses, au point de faire sentir à ceux qui nous interrogent que nous avons puisé ce que nous leur donnons à une source supérieure, plus haut que ce que les sens, la raison, ou l'expérience ordinaire de la vie apprend à tous: *non caro et sanguis revelavit tibi.*

A qui demander la vérité dans sa plénitude, telle qu'il la faut au prêtre, évangéliste des peuples? A qui, sinon à Notre-Seigneur? *Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit nobis.* — Notre place n'est-elle pas marquée, au premier rang, à l'école du Verbe incarné?

Ce qu'il faut pour affermir ou raffermir les convictions de foi, c'est la déclaration du témoin oculaire, c'est un témoignage précis, authentique. C'est tout ce que nous apporte du ciel le Fils de Dieu fait homme. *Quod vidimus testamur.*—Mais comment nous assimiler ces témoignages de façon à les transmettre avec autorité, si nous ne nous ménageons de fréquents et vivants contacts avec le témoin en personne?

Lui-même ne dit-il pas: *Ego sum lux mundi?* Voulez-vous la

lumière, et pour vous et pour les autres? la voici.—C'est à l'horizon des révélations évangéliques que Jésus montre le soleil levant. Il ne donne pas d'autre indication. Et qui le comprendra sinon le prêtre?

Le Père céleste montrait son Fils aux privilégiés du Thabor, et que leur dit-il? *Ipsum audite..* Ecoutez-le. — Il vient parler, enseigner, révéler. En ce que vous aurez à dire, prenez pour règle de venir le chercher là, à son école, à ses pieds. Quand vous vous mettrez à parler à votre peuple, qu'à la manière dont vous le ferez, vos auditeurs découvrent, à ne pouvoir s'y tromper, d'où vous venez et à quelle école vous êtes allé puiser ce que vous leur apportez. — Voilà ce qui fera de nous de vrais apôtres, de vrais pasteurs, de vrais maîtres de la vérité.

2. Il nous faut le courage.

Courage contre le mal. — N'est-ce pas à nous d'affermir nos fidèles contre le mal qui envahit tout; et ne nous faut-il pas, à cause de cela, le haïr au double?

Comment faire? Hélas! nous aussi nous sommes hommes, faibles, sensibles aux sollicitations, sujets aux transactions lâches. Comment haïr ce qui nous paraît à nous aussi, si attrayant, à certaines heures? Comment déprendre nos cœurs des attraits du mal, afin d'infliger au mal de grands coups pour le salut des âmes? Comment? Par la connaissance de Notre-Seigneur.

Repassez les souvenirs évangéliques. Qu'y rencontrez-vous de page en page? Des êtres qui vous ressemblent; des cœurs comme le vôtre, épris de jouissances sensibles, pétris de vanité, capables de tous les entraînements. Comment ces cœurs de chair vont-ils se déprendre de ce qui les captive? Comment vont-ils haïr ce qu'ils ont aimé passionnément?

Une rencontre avec Jésus leur suffira. Une entrevue; le tête-à-tête solitaire des bords du Jourdain ou du lac de Tibériade, ou des bourgades de Galilée et de Samarie. Ce sont les futurs apôtres, c'est Madeleine la pécheresse, c'est Zachée le publicain, c'est la Samaritaine. et tant d'autres. Une parole est échangée, et tout est dit, tout est fait. L'être est renouvelé dans ses profondeurs; le passé est en ruines. Ces cœurs sont prêts pour une vie de dépouillement et d'apostolat. — Sans doute l'œuvre de formation n'est point faite, mais le parti est pris. On ne reviendra pas en arrière.

Merveille facile à comprendre. Sous leurs regards surpris, une beauté supérieure à ce qu'ils avaient vu jusque là, vient d'ap-

paraître; et leur cœur qui rampait, se relève. Le feu des saintes ardeurs, jusque là sans flamme, s'allume en lui. Ce feu en un instant a consumé les éléments terrestres. Il ne s'éteindra plus.

Courage pour le bien. — Pour l'exécution du bien sous toutes ses formes. Exercice de toutes les vertus, accomplissement de tous les devoirs, pratique de tous les bons exemples, et le tout vaillamment et en tête du troupeau, comme il convient à un pasteur et à un apôtre. *Educit eas.. ante eas vadit.* Le premier à la prière, au travail, à la pénitence, aux œuvres de charité et de dévouement, dans le plus complet oubli de soi-même.

Où chercher ce courage? Où le trouver? Dans la connaissance de Notre-Seigneur. Près de lui, dans l'étude de sa vie, dans la contemplation de ses exemples, nos âmes pusillanimes se muniront d'un courage indéfectible, et se prémuniront victorieusement contre le découragement. Faisons-nous une occupation habituelle et quotidienne, d'aller à la recherche de Notre-Seigneur livré aux Juifs, Capharnaïtes, Nazaréens, Pharisiens; excommunié des synagogues, chassé du temple, crucifié au Calvaire, et néanmoins partout et toujours militant, infatigable uniquement préoccupé de mener à bien l'œuvre qui lui a été confiée, *opus quod dedisti mihi, ut faciam.* — Nous reviendrons de là aguerris, décidés, indomptables.

2. — Caractères de la connaissance de Notre-Seigneur.

Connaissance studieuse. — Connaissance tout d'abord et tout au moins d'ordre intellectuel, où l'on met son intelligence, son travail, ses études, son temps.

Pour connaître Notre-Seigneur, il faut l'étudier. Une part de notre temps doit être assignée d'une manière précise à ce travail, et ce travail lui-même doit être réglé, organisé, afin d'être plus pofitable.

Quel est le Manuel de cette étude si nécessaire? C'est l'Evangile. Le texte surtout. Ne nous égarons pas trop loin des textes qu'il a plu à l'Esprit-Saint de dicter aux hagiographes. Aimons le texte de l'Evangile pour les surprises qu'il nous ménage. Le Verbe incarné ne rayonne-t-il pas à travers les lettres?

Où en sommes-nous? Usons-nous de cette méthode? Nous servons-nous de ce Manuel? Quelle est la part que nous faisons à l'étude de l'Evangile dans notre vie sacerdotale, dans chacune de nos journées..; dans nos prédications, dans nos catéchismes,

dans nos conseils de direction, etc.? Le texte évangélique nous est-il familier? Ses détails nous sont-ils bien connus? Le possédons-nous assez, soit pour ne pas hésiter sur l'obscurité de certains passages, soit pour rattacher à leur contexte, comme à un cadre bien connu, les textes que nous citons?

Si chaque profession a sa spécialité d'études, notre spécialité à nous, ne doit-elle pas être l'étude de Notre-Seigneur? Il faut donc absolument qu'il y ait toujours dans notre vie, à quelque âge que nous soyons arrivés, une place assurée à l'étude de Notre-Seigneur, de sa personne, de son histoire, de ses mystères, en un mot de son Evangile.

Qu'arrive-t-il pourtant? Il arrive qu'au lieu de mettre cette étude à la tête de toutes les autres, nous la mettons souvent au-dessous même d'occupations sans portée. Combien de prêtres lisent plus exactement le journal que l'Évangile! Le *Novum Testamentum*, la sainte Bible, la vie de Notre-Seigneur, sont-ils toujours plus facilement sous la main, que le journal du jour ou de la veille.

Il semble, disons-le, qu'en fait d'Évangile on en sache toujours assez. En cette matière on demeure superficiel; on est parfois banal. A la manière dont on cite et dont on répète à satiété tel texte de l'Évangile, on laisse voir à ceux qui écoutent avec intelligence, que loin d'avoir profité dans la connaissance de Notre-Seigneur, depuis les jours du Séminaire, on a presque perdu le peu qu'on en savait alors. Surtout on a perdu le goût de cette étude; et comment le communiquer à d'autres?

Connaissance intime. — L'intimité implique un rapprochement personnel, un contact vivant, des rapports familiers. Connaissance vivante, familière, personnelle. Connaissance qui n'est pas faite d'abstractions, mais où tout est concret, où l'on est deux, où l'on se rencontre et où l'on se reconnaît, comme le disciple reconnaît son maître, et l'ami son ami.

Il faut que la connaissance de Notre-Seigneur soit pour nous ce qu'elle fut pour les diciples de l'Évangile; féconde, décisive, victorieuse. Et comment le fut-elle pour eux? Pourquoi eurent-ils le courage de tout laisser pour le suivre? Parce que l'appel qu'ils entendaient était un appel vivant. Il y avait là, près d'eux, quelqu'un qui parlait, qui sollicitait; un regard fixé, une main tendue, un cœur ouvert. Leur cœur répondait tout entier et se livrait sans même délibérer.

C'est que Dieu connaît sa créature, et quand il veut se faire

aimer d'elle, il la prend par le cœur. Et au cœur humain pour aimer, il faut qu'on lui découvre, sous les textes abstraits, les réalités concrètes dignes de son amour. Il ne lui suffit pas de *quelque chose* à aimer, il lui faut *quelqu'un*. C'est pour cela que, ayant à nous pardonner et à nous gagner, Dieu est venu en personne à nous; il nous a donné une Personne divine à aimer comme compagnon, comme ami et comme frère. — Et ne le voyons-nous pas, ce fils de Dieu devenu l'un de nous, faire tout ce qui est en lui pour rendre son approche et ses appels plus captivants? Relisons l'Évangile. C'est la pieuse journée de Bethabara (Jo. 1);— c'est la scène touchante de la pécheresse (Lc. 7); — c'est la pêche miraculeuse du lac de Tibériade (Lc. 5); — ce sont les douces images du bon Pasteur, du bon Samaritain, du père du prodigue, etc. Si rapprochés de lui et d'une manière si vivante et si intime, qui de nous serait capable de résister?

Voilà des notions élémentaires qu'il faut nous rappeler souvent. Elles trouveront leur développement ailleurs, mais elles avaient leur place ici. Destinés comme nous le sommes à expliquer des textes, à développer des thèses de doctrine, nous sommes exposés à faire abstraction de Celui qui vit et qui se donne aux intelligences, à travers les textes et les thèses. Plus que personne nous avons besoin de faire des efforts soutenus pour reprendre contact avec lui et revenir à lui dans l'intimité.

Et le moyen pratique pour entretenir et développer cette connaissance intime de Notre-Seigneur, quel est-il? C'est la méditation quotidienne. C'est l'oraison.

Envisageons notre oraison de chaque jour comme l'école de la connaissance de Notre-Seigneur. — Allons à la méditation comme un enfant laborieux se rend à l'école, comme un étudiant doit assister au cours de son maître, l'esprit préparé, le cœur plein du désir d'approfondir et de s'assimiler la doctrine. Nous aurons vite réalisé de grands progrès.—(Documents de Ministère pastoral.)



Charité pour la communauté où l'on vit. — N'épargnez ni vie, ni honneur, ni santé pour maintenir, par exemples et par paroles, l'exacte observance et le premier esprit de votre religion; et tenez-vous pour heureux si vous souffrez quelque chose pour un sujet si louable.

(Saint Jean de la Croix, Vie.)

La Jeune Fille Chrétienne

I. — COMMENT POUVONS-NOUS LA SALUER?

1. *Gloire de l'Eglise catholique.*

Ne rappelle-t-elle pas les Agnès, les Agathe, les Lucie, les Cécile, les Pudentienne, les Geneviève, les Germaine Cousin, les Jeanne d'Arc, les Benoîte du Laus et tant d'autres qui ont illustré les siècles chrétiens?

2. *Joie de la famille.*

Quel plus beau diadème pourrait orner le front de ses parents? Quel plus riant parterre pourrait embellir la maison paternelle? Quel soleil plus radieux pourrait mieux en dilater les cœurs? Sa présence dissipe tous les ennuis, console toutes les tristesses.

3. *Richesse de la paroisse.*

Elle n'est jamais seule dans la voie de la vertu. D'autres l'y suivent, entraînées par ses exemples. C'est à sa piété, à son zèle, que la paroisse doit de compter longtemps parmi les plus édifiantes.

4. *Ressource précieuse du pasteur.*

Que de bien il voit fleurir, grâce à son concours! La maison de Dieu toute brillante de beauté, les offices divins célébrés avec splendeur, le chapelet du dimanche, les exercices du Mois de Marie et du Rosaire fréquentés, animés, rendus intéressants et fructueux, toutes les œuvres chrétiennes en honneur et prospères, que de raisons pour lui d'espérer une abondante moisson d'âmes!

5. *Source jaillissante des bénédictions divines.*

Le ciel touché par ses prières et sa vie sainte, protège et bénit sa famille, sa paroisse, son diocèse, sa patrie tout entière. C'est Geneviève qui préserve Paris et les environs des ravages d'Attila. Jeanne d'Arc qui délivre la France des étreintes de l'étranger.

6. *Bel édifice spirituel.*

A la voir de près, il est facile de reconnaître qu'elle est un assemblage vivant de vertus variées, qui font l'admiration du ciel et de la terre.

II. — QUELS OUVRIERS LA PRÉPARENT?

1. *Le Saint-Esprit.*

Bienfaiteur inépuisable, il verse dans son âme les grâces les plus nombreuses: vives lumières, attraits puissants pour les choses supérieures, courage infatigable dans la fidélité au devoir, entraînements irrésistibles vers la vertu.

2. *Les parents chrétiens.*

Qu'ils sont admirables, si, en vrais coopérateurs du Saint-Esprit, ils savent former l'âme de leurs enfants selon les règles de l'Evangile! Une bonne mère est habile et féconde en industries, pour les façonner, ses filles surtout, à son image et à sa ressemblance. Ma sublime mère! s'écriait M. de Maistre. Saint Grégoire, pape, disait hautement: "C'est Sylvie, ma mère, qui m'a donné à l'Eglise."

3· *Les pasteurs zélés.*

Ils ne sont jamais étrangers à cette merveille. A côté de Ste Pudentienne, nous voyons l'Apôtre saint Pierre; à côté de sainte Cécile, le pape saint Urbain; à côté de sainte Geneviève, l'évêque saint Germain; à côté de la Bienheureuse Marguerite-Marie, le V. P. de la Colombière; à côté de sainte Catherine de Sienne, le P. Raymond de Capoue· Un pasteur selon le cœur de Dieu ne néglige jamais cette portion si précieuse de son troupeau; il lui prodigue ses soins intelligents, discrets et dévoués. De son côté, Dieu ne manque jamais de bénir ses efforts.

4. *Les maîtresses.*

Elles ne peuvent être les associées du Saint-Esprit que si leur enseignement est franchement chrétien. Mais qu'elles sont puissantes, si elles entrent résolument dans cette voie!

5. *Les bonnes compagnes.*

Incontestable est l'influence des milieux. Si l'on doit tout craindre de celle qui entretient des liaisons équivoques, on peut tout espérer de celle qui n'en a que de bonnes.

6. Enfin, *la jeune fille elle-même.*

Le travail personnel est indispensable; sans lui, tout le reste n'est rien. Il se résume ainsi: correspondre à la grâce, suivre la direction des parents, des pasteurs et des maîtresses chrétiennes, imiter les bonnes compagnes, s'appliquer sérieusement à la pratique des devoirs et des vertus.

III. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

1. Faites de ce travail l'objet de vos réflexions et de vos efforts. Vous le voyez déjà, il le mérite.

2. Rappelez-vous que les meilleurs fruits en seront pour vous: l'honneur, les bénédictions divines, le bonheur en ce monde et en l'autre.

3. N'oubliez pas ce qu'il réclame: *volonté, courage* et *constance,* trois mots que vous devriez porter écrits dans vos mains.

CHANOINE TOUBLAN.

La Béarnaise

La voix des cascades gémîssait
comme une prière sans fin....
(F. Ozanam, *Pèlerinage au pays du Cid.*)

(Suite)

IV.

Quand Flourèto arriva, Géraldine la reçut à bras ouverts.

— Chère Fleurette, lui dit-elle, nous sommes charmés de vos œuvres. Vous avez un grand talent: tout ce que nous avons lu, Léon et moi, est très-beau. Il ne tient qu'à vous de devenir célèbre. Ce soir, au concert, je veux chanter la *Fiancée du contrebandier;* mais il faut que vous m'entendiez, il faut que vous veniez au salon. Vous êtes de ma taille: je vais vous faire coiffer; vous mettrez ma robe rose. Vous serez comme Cendrillon, et moi comme la fée sa marraine. Oh! ce sera charmant!

Et la jeune femme sautait de joie comme un enfant.

—Le temps des fées est passé, madame, dit Flourèto en souriant tristement. Vous auriez beau me déguiser en demoiselle, on reconnaîtrait sous ses habits d'emprunt la pauvre ouvrière, la sœur du soldat, et maîtres et valets se moqueraient d'elle. Tout ce que je puis accepter, c'est la permission d'entrer dans le jardin de l'hôtel et d'écouter la musique sans aller avec les domestiques. Je me tiendrai bien cachée.

Géraldine voulait insister, mais son mari trouva que Flourèto avait bien raison.

—Vous ne savez pas ce que c'est qu'une petite ville, ma chère amie, dit-il à sa femme; du moment où l'on saurait que cette musique a été composée par une simple mortelle que l'on voit tous les jours, on n'y ferait attention que pour la critiquer.

— C'est donc comme à Paris?

— Absolument, mais avec une nuance de plus de mesquine jalousie et de sot dénigrement. Et ce n'est pas nouveau. Nul n'est prophète en son pays. Mais Flourèto vous entendra chanter. Je vais lui faire donner la clef de la petite porte du jardin, et prévenir le maître d'hôtel. Vous n'aurez pas peur, Flourèto? Je vous avertis que vous serez absolument seule dans le jardin. On n'y laisse entrer personne après le coucher du soleil.

Tout fut convenu. Flourèto prit la clef, et alla prévenir sa tante de la sortie nocturne qu'elle projetait.

La nuit vint rapide, bien qu'on fût en plein été. La hauteur des montagnes abrège la durée du jour, et le crépuscule est presque nul dans ces vallées profondes.

L'hôtel des Bains s'illumina, et son grand salon rassembla bientôt toute la société des baigneurs et des bourgeois d'Aiguesvives. Les toilettes provinciales, mêlées aux élégances parisiennes et aux fantaisies anglaises, offraient un aspect pittoresque, et le papillon gris, voltigeant de groupe en groupe, se multipliait pour complimenter toutes les dames et les placer le mieux possible.

Il s'était distingué dans l'arrangement ingénieux du salon, pour lequel, à vrai dire, Léon l'avait aidé de ses conseils, et il recevait force félicitations des invités. Mais son triomphe fut au comble lorsqu'il courut recevoir à la porte la jeune et célèbre cantatrice et lui offrit son bras. Géraldine resplendissait de blancheur, d'éclat et de grâce, et la fleur africaine brillait comme une flamme dans ses cheveux d'un noir de velours. Tous les regards étaient tournés vers elle, et les gens bien informés disaient à leurs voisins :

— Madame de Caverley n'est pas une chanteuse de théâtre. C'est une femme du grand monde. Elle a chanté chez l'impératrice, et, l'hiver dernier, à Paris, on ne parlait que d'elle. Son mari est aussi très bon musicien. C'est vrai : je l'ai lu dans le *Figaro.*

Le concert commença. Après deux morceaux de musique instrumentale qui eussent été charmants si le premier violon ne s'était pas obstiné à jouer un demi-ton trop haut, et que certain hautbois n'eût orné son solo d'une volée de canards, un amateur légèrement enroué chanta d'une voix souterraine le grand air : *Tombe de mes aïeux,* de façon à assassiner Donizetti si ce maëstro eût été là. On applaudit cet infortuné chanteur avec commisération, et quelques bâillements se dissimulaient déjà sous les éventails, lorsque Léon se mit au piano. Géraldine chanta la *Fiancée du contrebandier* au milieu d'un profond silence. On n'osait respirer, de crainte de perdre une seule note de ce chant ravissant. Mais dès qu'elle l'eut fini, les applaudissements retentirent. Il fallut répéter l'admirable mélodie, et pendant une heure il fut impossible d'entendre autre chose que des compliments et des félicitations.

— De qui est cette musique ? demanda un vieil amateur à Léon.

— Auteur inconnu, répondit celui-ci.

— Et les paroles?

— Poète anonyme, monsieur. Je suis désolé de ne pouvoir vous mieux renseigner.

— J'entends, j'entends! fit le bonhomme d'un air fin.

Et il alla dire partout:

— Ces paroles et cette musique sont de M. Léon de Caverley: je le lui ai fait avouer à lui-même, en m'y prenant adroitement.

Pendant ce temps Flourèto, enveloppé dans son capulet et toute frissonnante d'émotion et de froid, errait dans le jardin que remplissait le brouillard qui monte chaque nuit du gave et s'étend sur toute la vallée. Elle s'aprocha des fenêtres, monta sur un banc et essaya de voir à travers les vitres ce qui se passait dans le salon, mais la buée l'empêchait de rien distinguer. Les vasistas ouverts dans le haut permettaient heureusement aux sons de la musique d'arriver jusqu'à elle. Les premiers morceaux lui semblèrent longs; mais à peine eut-elle reconnu le prélude de sa mélodie, que la pauvre fille, sentant ses jambes fléchir, se mit à genoux. Elle écouta le chant avec une grande anxiété. Le silence des auditeurs l'effrayait.

— Hélas! pensait-elle, ils ne trouvent pas cela bien!

Mais quand les applaudissements éclatèrent, quand l'air fut répété jusqu'à trois fois et dit à chaque reprise par Géraldine avec un accent plus expressif, Flourèto se leva, tendit ses mains jointes vers le ciel et s'écria:

— O mon Dieu, je vous remercie! J'ai donc fait quelque chose de beau!

Elle crut entendre marcher: elle eut peur, et. s'enfuyant, ouvrit la petite porte et courut sans reprendre haleine jusque chez elle.

La tante dormait. Flourèto monta dans sa chambre et se mit à la fenêtre. Par delà le gave elle apercevait l'hôtel illuminé, la masse noire et confuse des maisons de la ville, et le clocher de l'église que la lune commençait à éclairer. De vagues accords de musique arrivaient jusqu'à Flourèto: ils cessèrent bientôt, et les lumières s'éteignirent.

Flourèto dit son chapelet et s'endormit, bercée par des rêves étranges et joyeux.

Et quand la cloche fêlée de la vieille horloge de l'église sonna quatre heures, et que l'aurore colora de rose le pic du Midi, les sonnettes des chèvres que le pâtre allait chercher de porte en porte pour les conduire dans la montagne commencèrent à tinter au fond de la vallée, et Flourèto se leva bien vite pour aller à la première messe et travailler ensuite jusqu'au coucher du soleil.

V.

L'année d'après, le joli mois de mai commençait à disperser le beau monde parisien. Il était minuit. Dans un élégant petit salon, au quatrième étage d'une maison des Champs-Élysées, Flourèto s'était endormie sur une causeuse de damas bouton d'or. Un tricot tombé à ses pieds, et une lettre commencée, posée près de la lampe, témoignaient qu'elle avait fait le possible pour résister au sommeil, mais la fatigue l'avait emporté sur la résolution qu'elle avait prise d'attendre Léon et Géraldine. Un long peignoir blanc enveloppait tout entière Flourèto, et ses cheveux bruns échappés d'une résille ponceau couvraient à demi son front pâle et ses joues amaigries. Flourèto n'était ni belle ni jolie, mais ses grands yeux pleins d'expression donnaient à sa figure un charme étrange. Quand elle les fermait il ne restait rien qu'un visage chétif et comme effacé.

La lettre commencée, adressée à la tante Saccarère, était en patois béarnais:

"Mama Tata, disait-elle, je compte les jours, les heures et les minutes avec bien plus de joie encore que les écus, car à la Saint-Jean nous partirons pour Aiguesvives. Madame Géraldine veut revoir le pays qui l'a guérie, et elle a la bonté d'ajouter: "le pays où elle a découvert une merveille." La merveille, hélas! c'est moi, ce sont mes chansons, publiées maintenant et que l'on voit aux vitres des boutiques de ceux qui vendent des pianos et des violons. Sur la couverture il y a écrit: *Chants béarnais, paroles et musique d'Isaure d'Orthez.* Je n'ai pas voulu mettre mon vrai nom à cause des méchantes langues d'Aiguesvives. Quant aux paroles, c'est M. de Caverley qui les a tournées en français. Il y a aussi une image où l'on a tiré le portrait d'une cascade, d'un aigle et d'une belle demoiselle décoiffée qui regarde en l'air. Les Parisiens achètent cela comme des almanachs, et le payent cinq francs. Le marchand me donne dix-sept sous pour ma peine et, de plus, je suis devenue si célèbre que l'on me montre comme une bête curieuse. Madame Géraldine m'a fait refaire en belle soie mon costume béarnais, et cet hiver j'ai promené mon corsage brodé et mon capulet rouge dans vingt salons où j'ai pensé étouffer.

"On me fait tant de compliments que je deviendrais une orgueilleuse si je les gardais dans mon cœur, mais ces balivernes entrent par une oreille et sortent par l'autre.

"Madame de Caverley voulait me marier. L'éditeur qui a publié mes chansons aurait bien voulu m'épouser. C'est un veuf, un bien brave monsieur, qui gagne beaucoup d'argent. Il y a aussi un jeune homme pâle, qui joue du violon, et qui m'ennuyait de ses soupirs. Je les ai remerciés tous les deux bien honnêtement, en leur disant que je ne voudrais pour rien au monde me marier dans ce pays-ci. Je m'y ennuie trop. Je ne suis contente que lorsque nous sommes seuls, monsieur, madame et moi. Ils me jouent ma musique, la musique de chez nous. Alors je crois être encore à Aiguesvives.

"J'ai reçu de l'argent du marchand de chansons. Je vous envoie cinq cents francs, ma bonne Tata. Payez tout ce que devait mon père et gardez pour vous le reste. Je vous en dois bien d'autres. Je recevrai encore de l'argent avant de partir, mais je ne serai contente que lorsque j'entendrai. . . . . . ."

La ligne était restée inachevée.

Enfin Léon et Géraldine rentrèrent sans bruit, et s'arrêtèrent devant la jeune fille endormie.

— Pauvre Flourèto, dit Géraldine, c'est dommage de la réveiller. Il faut pourtant qu'elle aille se coucher.

Elle l'embrassa doucement et lui dit :

— Chère petite amie, pourquoi nous avoir attendus, souffrante comme vous l'êtes ?

Flourèto s'éveilla en tressaillant.

— Oh ! dit-elle, je rêvais que je l'entendais !

— Qui ? demanda Géraldine.

— Rien, rien, c'était un rêve, dit Flourèto. Bonsoir, madame, vous êtes-vous bien amusée ?

— Beaucoup, et j'ai été bien applaudie. Votre chant de l'*Aurore* a eu un incroyable succès. Et je vous apporte une commande, comme disent les marchands. La princesse de Hauteville veut que vous lui fassiez de la musique sur les paroles que voici, et elle vous offre vingt louis pour cela.

Flourèto se mit à pleurer.

— Cette pauvre enfant tombe de sommeil, dit Léon, ce n'est pas le moment de lui demander quoi que ce soit. Allons, Flourèto, essuyez vos yeux, mon enfant. Songez que dans un mois vous reverrez les Pyrénées.

— Vous me comprenez, vous, monsieur, dit Flourèto.

Le lendemain matin, madame de Caverley, aussitôt habillée, alla frapper à la porte de Flourèto. Elle la trouva toute en larmes.

— Mais enfin, dit-elle, qu'avez-vous? quelqu'un vous a-t-il brusquée? êtes-vous malade?

— Non, dit Flourèto; tout le monde est charmant pour moi, et vous et monsieur de Caverley plus que personne. Vous me traitez comme si j'étais votre sœur, je suis comblée de vos bontés, mais je ne puis plus composer, et c'est ce qui me tue.

— Pourtant, dit Géraldine, il n'y a pas huit jours que là, à cette place, vous avez écrit un chant ravissant, celui que j'ai dit hier soir.

— C'était un air que je savais depuis deux ans, madame. Elle me l'avait chanté le jour de Pâques fleuries.

— Qui vous l'avait chanté? dit Géraldine.

— Celle qui m'a tout dicté, dit Flourèto, celle que je n'entends plus depuis que j'ai quitté mes montagnes. Celle qui chantait la nuit au fond du ravin, sur la pente des bois, quelquefois dans l'église, toujours, toujours, dans les flots du gave. Il faut que je retourne chez nous, madame, ou bien je vais mourir!

Effrayée de sa pâleur et de l'éclat fiévreux de ses yeux, Géraldine pria Léon d'avancer l'époque du départ, et quelques jours après, ils arrivèrent à Aiguesvives.

La vieille tante les attendait à la descente de la diligence. Flourèto, avant d'aller chez elle, voulut se rendre à l'église. Géraldine et Léon la suivirent. Flourèto marchait si vite que la tante resta en arrière, et les jeunes époux ralentirent le pas pour l'attendre.

— *Nous te Dame deün cap deün poun, aydat me d'aquest hore!* dit la bonne vieille en patois béarnais, et elle ajouta en mauvais français:

La pauvre! elle a la terre sur la figure. C'était bien la peine d'aller dans votre Paris! La voilà bien chancée avec tout son argent!

— Elle n'a que le mal du pays, dit Léon, l'air natal va la guérir.

Ils arrivèrent à l'église. Flourèto était restée à l'entrée, debout près du bénitier de granit. Les yeux fermés, les mains jointes, la tête penchée, elle écoutait. De vives couleurs et l'expression d'une indicible joie animaient son visage.

— Qu'avez-vous, Flourèto? dit Géraldine.

— Chut! fit-elle, écoutez!

Ils écoutèrent. Par les vitraux entr'ouverts entrait la brise d'été; un harmonieux murmure, écho du bruit lointain du torrent, résonnait sous la voûte.

— L'entendez-vous? dit Flourèto. C'est Elle, c'est la voix de l'ange de mon pays! Ce soir, j'écrirai ce qu'elle vient de me chanter, et jamais, plus jamais, je ne m'en irai d'ici!

Elle tint parole. En vain ses amis voulurent la tenter, lui rappeler les fêtes, la gloire, les succès qui l'attendaient encore; Flourèto sut résister à toutes les instances et resta dans sa petite maison, au bord du gave béarnais.

Géraldine, retournée à Paris, lui écrivait de temps en temps. Flourèto, pour toute réponse, lui envoyait quelques pages de musique. Léon les faisait graver et veillait à en tirer le meilleur parti possible pour les intérêts de sa jeune protégée, à qui il envoyait les sommes qu'il pouvait arracher à la rapacité des éditeurs.

Deux années se passèrent ainsi, sans que Géraldine revînt aux Pyrénées. Elle fit un long voyage en Italie, et, au retour, trouva une lettre déjà vieille de six mois et qui lui annonçait le prochain mariage de Flourèto. Géraldine lui répondit tout de suite, et demanda quelques détails à la jeune Béarnaise.

Flourèto les lui donna tant bien que mal, car elle écrivait difficilement en français.

"Je devrais être heureuse, disait-elle, j'ai un bon mari, que ma tante m'a choisi, et qui est pour elle comme un fils. Nous avons une jolie métairie à cinq minutes d'Aiguesvives, rien n'y manque; mais depuis que je suis mariée, je n'entends plus rien chanter, même dans l'église, même au bord du gáve, et je me meurs d'ennui."

L'été vint: Géraldine et Léon partirent pour Aiguesvives. Ils ne s'étaient pas annoncés et allèrent surprendre Flourèto dans sa ferme, un beau matin. Elle était occupée à donner du pain à toute une armée de poules, de pintades et de pigeons, et les couleurs de la santé brillaient sur son visage. En apercevant ses amis elle fit un cri de joie et s'élança vers eux. Après les premières effusions, Géraldine lui dit:

— Etes-vous heureuse, Flourèto?

— Oh que oui ! madame; je dis des alleluia toute la journée pour remercier le bon Dieu.

— Vous entendez donc encore la voix? dit Léon.

— Non, monsieur, c'est fini. Je ne compose plus, je n'entends plus l'ange, mais venez voir : il y a du nouveau à la maison.

Et les faisant entrer dans sa rustique demeure, la jeune femme s'approcha d'un berceau et soulevant un léger voile leur montra une petite fille endormie.

— Elle s'appelle Géraldine, leur dit-elle, son premier cri m'a consolée, et j'espère qu'elle chantera un jour. Et voilà pourquoi je ne m'ennuie plus !

FIN.



Primes aux Abonnés du " Propagateur "

Tout abonné qui nous fera parvenir le prix de son abonnement (50 cents) pourra choisir une des primes Nos. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, ou 12. Les primes Nos. 13, 14 et 15 sont soumises à des conditions particulières.

PRIME No 1.—Comprenant 2 volumes : Imitation de Jésus-Christ, traduction de Lamennais (690 pages). — Introduction à la vie dévote, par S. François de Sales (580 pages).

PRIME No 2.—Six volumes : De l'invocation miraculeuse des saints dans les maladies et les besoins particuliers, 300 pages.—Auréole de la Mère de Dieu, nouveau mois de Marie, 340 pages.—Charité envers les âmes du Purgatoire, 125 pages.—Recueil de prières spéciales pour les pélérinages, 300 pages.—L'Ange Conducteur du premier communiant.—Exercices de piété pendant la Sainte Messe.

PRIME No 3.—Six volumes : Caractères de La Bruyère, édition annotée, 2 volumes 400 pages.—Théâtre choisi de Calderon, 2 volumes 400 pages. Pompée et le Menteur, par Corneille, 1 volume.—Oraisons funèbres de Bossuet, 1 volume.

PRIME No 4.—2 volumes : L'Epave, roman, par Marie Alfred Nettement, 250 pages.—Avec et sans dot, roman, par Etienne Marcel, 281 pages.

PRIME No 5.—2 volumes : A travers le monde, aventures de voyages, avec gravures, 200 pages.—Dans le tourbillon du monde, roman, par Veldenz, 275 pages.

PRIME No 6.—2 volumes : Souvenirs de guerre, 1870-1871, par le colonel de Ponchalon, 1 volume 300 pages.—La Vérité en politique ou études sur le Pouvoir dans la société, par l'abbé Sénigon, 1 volume 500 pages.

PRIME No 7.—2 volumes : La Fille à Jacques, roman, par Deslys, 370 pages avec gravures.—Le Bouquet de lin, roman, par Vattier, 300 pages.

PRIME No 8.—2 volumes : Chez les Cannibales de Bornéo, grand volume, avec gravures.—Les Pays nouveaux : l'Afrique, le Pôle, avec gravures.

PRIME No 9 (exceptionnelle).—3 volumes par Mgr Charles Gay : De la Mortification—De la Charité envers Dieu—De l'humilité,

PRIME No 10.—2 beaux grands volumes : Lettres sur Rome, par Henri de Riancey, 275 pages. — Histoire de l'invasion des Etats Pontificaux, par le baron de Mévius, 425 pages.

PRIME No 11.—Ouvrage très remarquable : Esclaves, serfs et mainmortables, par Paul Allard. L'esclavage en Orient, chez les Juifs, à Rome ; l'Eglise et l'esclavage, les esclaves martyrs ; le servage et les invasions, la vie d'un serf au 9e siècle, les derniers mainmortables en France, 1 volume, 300 pages.

PRIME No 12.—100 cartes postales illustrées, jolis dessins ; types militaires, vues du vieux Paris, vues du Paris moderne, etc.

PRIME No 13.—Eléments de Physique, par Félix Fraîche. 1 fort volume de 700 pages avec très nombreuses gravures, bonne reliure (Pour recevoir cette prime *franco* il faut ajouter 12 cents (en tout 62 cents).

PRIME No 14.—Pour cette prime absolument exceptionnelle, il faut ajouter 50 cents au prix de l'abonnement (en tout $1.00.) 2 volumes, ensemble de plus de 1500 pages, avec de très nombreuses gravures, reliure toile et tranche dorée : Histoire de France continuée jusqu'en 1873, par Emile Bonnechose.

PRIME No 15.—Album de l'Univers catholique, in 4°, cartonné, contenant 60 splendides illustrations (Pour cette prime il faudra ajouter 15 cents pour le port, 65 cents en tout).

N. B. Toute personne qui nous fera parvenir le prix de 5 abonnements aura droit à une prime supplémentaire, soit en tout six primes, à choisir dans les Nos. 1 à 12 ; si l'on choisit dans les Nos. 13 à 15 il faudra ajouter le supplément exigé pour ces numéros.



VOL. II. JANVIER 1905. No. 1.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Les catholiques et le progrès. — L'évolution de l' *Univers*. — Les fêtes du 50* de l'Immaculée Conception. — La *série mariale* de l' *Univers*. — La théologie française et l'Immaculée ; Belles paroles de Mgr Touchet. — A la chambre française : M. Ribot *vs* M. Combes. — L'esprit de certains *Nationalistes*. Les hommes de guerre prêchant la paix ! — Souvenir de Kruger. — La Russie et le Japon. — Un français organisateur des victoires Japonaises. — Les réformes en Russie. — Les lauréats de l'Académie française. — Le salut à la France persécutée de N. S. les Evêques canadiens. — Les visiteurs Apostoliques. — Dévouement de religieuses. — Nos prêtres défunts. — Pensée d'espoir : souhaits du nouvel an.

L'une des attaques les plus fréquentes du *monde moderne* contre l'Église et ses fidèles consiste à affirmer que les chrétiens sont opposés au progrès de l'humanité. D'abord il faudrait s'entendre sur le mot progrès. Car il y a progrès et progrès comme il y a fagot et fagot. Que si le culte du progrès!! exige l'adoption enthousiaste de toutes les nouveautés, acceptons carrément l'épithète de *réfractaires* à un tel progrès. Il est par trop raisonnable de garder quelque respect pour les traditions et il est de saine prudence assurément d'attendre que certaines *inventions* ou certaines *théories* aient fait leurs preuves, avant de s'enthousiasmer à leur sujet.

Non, ni l'Église, ni les chrétiens ne sont ennemis du progrès. Les institutions les plus vénérables du monde catholique, tout en gardant fièrement leurs traditions, savent évoluer pour le bien de l'humanité et pour le succès des causes qu'elles défendent.

Le Journal de Louis Veuillot, le grand *Univers,* dont nous parlions au long dans les pages du *Propagateur* de décembre, entretient ses lecteurs, depuis quelques semaines, des modifications qu'il adopte déjà ou qu'il médite pour un avenir rapproché. Certes, il ne s'agit pas de *baisser le niveau.* " L'*Uni-*

vers, écrit-on, doit-être ce qu'il a toujours été : le Journal d'une élite, et c'est dans ce sens que nous désirons l'améliorer encore. Quand nous disons que nous voulons en faire un *Journal d'informations élevées*, nous entendons par là que nous voulons donner aux catholiques un Journal qui les renseigne encore mieux que jusqu'à présent, avec rapidité et exactitude. sur tout l'ensemble du mouvement d'idées contemporaines."

" Nous voulons, écrit toujours l'administrateur du Journal, ouvrir plus grandes nos fenêtres et voir ce qui se passe autour de nous et chez nos adversaires, fouiller nos livres et nos revues, fouiller aussi les leurs ; *nous voulons* dire ce que pensent les catholiques, tous les catholiques, et aussi ce que pensent les hommes qui nous entourent, ceux qui vivent en marge du catholicisme ; *nous voulons* nous instruire au spectacle des œuvres si nombreuses, écloses sur notre sol religieux et dues à l'initiative des nôtres ; *nous voulons* aussi révéler à nos amis les œuvres de ceux qui nous combattent. . . . .

" Nos lecteurs apprendront ainsi à mieux connaître les *généreuses aspirations* aussi bien que les erreurs du siècle dans lequel nous vivons."

C'est là un vrai programme d'apôtre ! Il faut démasquer l'erreur mais en *traitant* parfois avec ceux qui sont dans l'erreur. Pour cela il faut du tact et des formes. Que de bonnes causes ont été trahies par la mauvaise humeur des avocats chargés de les défendre ! Que sert-il d'avoir de ces journaux — quelque bien intentionnés qu'ils soient — qui ont la malencontreuse façon d'exaspérer tous ceux qui ne pensent pas comme eux ? N'y a-t-il pas moyen de soutenir des principes et de combattre pour des idées en respectant la bonne foi de ceux qui se trompent et en mettant un *peu d'huile* dans le mécanisme si terriblement puissant de la presse ?

Simple question de tact que certains n'arrivent pas à saisir au juste point.

* * *

Les fêtes du cinquantenaire de l'Immaculée Conception, à Rome et dans tout le monde chrétien, ont été splendides.

Tous les journaux et toutes les revues chrétiennes ont chanté les gloires de la pureté de la Vierge, mère de notre Jésus.

Dans ce concert général, l'admirable "*Univers*" a donné une note superbe. Le numéro du 9 décembre est tout entier à l'honneur de Marie. En *Premier-Paris* la grande voix de Louis Veuillot répète le cantique d'il y a cinquante ans ; c'est un article du 8 décembre 1854, que l'on reproduit.

Puis vient un travail de Mgr Wilpert, lu cette année, au congrès marial de Rome, sur "Marie dans les Catacombes". C'est ensuite une page de Mgr Duchesne sur "le concile d'Ephèse". C'est enfin le discours de Mgr Touchet et celui de Marc Sangnier au congrès marial de la fin de novembre 1904.

Pourquoi faut-il que le cadre de ma chronique soit si petit ? Qu'on goûte au moins cet extrait. Le digne successeur de Dupanloup, l'éloquent Mgr Touchet, rappelait devant l'imposante assemblée du congrès marial, dans l'église des douze apôtres, à Rome, le 30 novembre, le rôle de la théologie française dans l'histoire du dogme de l'Immaculée. En un style aussi chaud que précis, il venait de noter les opinions de Duns Scot (en 1307) puis celles de la Sorbonne, les sentiments de Vincent de Paul et de Bossuet et aussi ceux des messieurs de Saint Sulpice. Voilà qu'il s'écrie : "J'ai imaginé parfois que Marie avait du être contente du bel effort doctrinal produit sur le sol de France, en l'honneur de sa Conception Immaculée, et, mon imagination continuant, je me figurais que ce fut pour cela qu'elle daigna souvent nous visiter. Le cardinal Parrocchi me disait un jour : "Oui nous avons en Italie (à Lorette) "la maison de la Sainte Vierge. Mais quand elle veut se pro-"mener, c'est chez vous qu'elle va." Ne serait-ce pas en effet pour récompenser notre zèle antique, qu'elle prit si souvent notre pays pour but de ses promenades ? Paris à la rue du Bac, Lourdes, Pontmain, La Salette, que sais-je?... Que de bontés ces lieux vous rappellent !"

"Car je ne puis croire que Marie soit venue chez nous pour ne nous annoncer que des catastrophes. Je ne puis croire que cet astre se soit levé sur nos horizons pour n'éclairer que des ruines. Je tiens pour certain que si Marie vient nous annoncer des douleurs, après l'ère des douleurs s'ouvrira l'ère des miséricordes."

* * *

Que de choses intéressantes il y aurait a écrire sur les canonisations et les célébrations aussi bien que sur les récents congrès de Rome et sur les fermes discours du Saint-Père.

Mais avec Mgr Touchet je reviens en France. A la *Chambre*, les histoires de délation se continuent. Le ministère Combes se cramponne au pouvoir, mais les sectes maçonniques ont besoin de toutes leurs forces pour l'y maintenir.

M. Ribot, toujours si courtois, s'est laissé entrainé l'autre jour (9 décembre) à un langage particulièrement vif à l'adresse du *père de la délation*, le trop fameux Combes. "Ce n'est pas un cabinet qui est devant nous, a dit le député du Pas-de-Calais, c'est un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans la langue parlementaire. Quant à vos dépouilles — celles de M. Combes — je ne me baisserai pas pour les ramasser. Il ne saurait être question pour vos successeurs que de réparer le mal que vous avez fait. La chute du ministère ne sera pas le triomphe d'un parti, mais la revanche de la conscience publique."

Quand même, le ministère se cramponne !

* * *

Tous les défenseurs de la liberté en France gémissent de l'état actuel des choses, mais il me parait que quelques-uns usent de moyens plus que douteux pour combattre les francs-maçons.

Tels ce bouillant Déroulède qui vient de se battre en duel avec Jaurès et ce pauvre Syveton que l'on dit s'être suicidé. (1) Curieux *nationalistes* que ces héros de la liberté! Ils sont chrétiens, mais... en avant le duel et vite l'oxyde de Carbonne! Si l'on pouvait revenir au christianisme vrai, comme on serait plus fort.

Et quand il faut penser qu'au milieu de tout ce bruit, de toutes ces manifestations et contre-manifestations, alors que les grèves font des victimes et qu'à la *Chambre* on se bat à coups de poing... les mêmes hommes parlent de la paix universelle ! C'est un comble !

Le 27 novembre, à Paris, en l'honneur des délégués du Danemark, de la Suède et de la Norvège, les maîtres officiels de la France ont parlé de paix et de bonheur pour l'humanité. Quels farceurs ! Ils ne savent pas le premier mot de la thèse de la liberté humaine. La paix ! ah, ce ne sont pas ces affamés de pouvoir et de jouissances qui la donneront jamais !

(1) Une version parait s'accréditer qui soutient au contraire que Syveton aurait été assassiné par ordre des Francs-Maçons? Nous le saurons peut-être un jour. — 15 janv. 1905. E.-J. A.

* * *

Voyez la Russie et le Japon, souvenez-vous de l'Afrique du Sud !

Hier le Président Kruger mourait. Ses funérailles ont eu lieu à Prétoria, le 16 du mois dernier. On a publié, à cette occasion, l'appel que le vieux Président adressait naguère au peuple Boer de rester toujours uni pour la cause de la liberté. Mais hélas ! Qui ne sait pas ce que ce peuple de héros a déjà souffert pour la défense de ses droits. Qu'avait-il besoin de la guerre qu'on est allé porter chez lui, il y a deux ans ?

D'autre part la Russie et le Japon sont toujours aux prises. C'est horrible ce qu'il se tue de monde autour de Port Arthur et dans les plaines de la Mandchourie. Or cette guerre terrible, qui sera la réponse de l'histoire au congrès de la Haye, dû à l'initiative du Czar, pourrait bien avoir des conséquences dangereuses pour les peuples d'Europe. Les économistes parlent de l'orgueil des peuples d'Extrême-Orient et de ce qu'ils appellent le *péril jaune*. La *revanche* des jaunes contre les blancs serait d'ailleurs assez bien méritée, au moins à un point de vue. Un communiqué du *Gil Blas* de Paris nous expliquait en effet récemment que c'est un français, un ancien élève du Polytechnique — la dépêche le nomme le commandant G. — qui aurait doté le Japon de son armement perfectionné et l'aurait préparé à si bien faire la guerre !

Quoi de plus naturel à l'orgueil et à la cruauté, qui sont le fond de l'humanité viciée par le péché, que cette conséquence : voir les jaunes armés par les blancs se tourner contre les blancs !

Et en Russie, que de difficultés surgissent à la faveur des événements de la guerre. Le peuple s'agite du fond de son ignorance. Il voudra bientôt sa déclaration des *Droits de l'homme*. Le Czar paraît même disposé à certaines concessions : il accorderait 1° que chaque " Zemstvo " (sorte de circonscription provinciale) enverrait trois représentants au conseil d'Etat pour donner leur avis sur les affaires intérieures ; 2° que la presse serait libre ; 3° que l'on jouirait de la liberté de conscience ; 4° que l'instruction primaire deviendrait obligatoire !

Tout cela ne se fera pas sans quelques excès ! L'agitation de la Russie fait songer à celle qui précéda les événements de 1789 en France !

Et l'on parlerait de paix universelle !

* * *

A l'Académie française, on continue, par contre, à faire montre d'impartialité. On décerne des *prix de vertu* et on alloue des récompenses aux gens de bien et aux travailleurs de la pensée, d'où qu'ils viennent. Or il se trouve que les *lauréats* sortent le plus souvent des rangs catholiques.

C'est ainsi que dans son rapport général des concours littéraires de 1904 — lu le 24 novembre, — M. Gaston Boissier a rendu particulièrement hommage "à l'activité littéraire et scientifique du clergé français". L'Académie couronnait en effet des écrivains comme l'abbé Piolet, l'abbé Dunand, l'abbé Sicard et l'abbé Laveille.

Je tiens à ajouter que, dans ce même rapport, le nom de M. Chapman, le poête canadien bien connu, était cité parmi les *lauréats !*

Donc être chrétien et être prêtre ne nuit pas à l'éclosion du talent!

* * *

Mais les membres du clergé de France récoltent depuis dix ans surtout — on ne le sait que trop — bien autre chose que des lauriers académiques. Ce sont nos frères à un double titre. Il convient de les assurer de notre constante sympathie. C'est ce qu'on fait récemment, dans un document collectif, Nos Seigneurs les Evêques du Canada.

On devine les allégués de cette lettre de protestation, adressée au Cardinal archevêque de Paris et qui porte trente et une signatures épiscopales et canadiennes.

"Si — disent Nos Seigneurs — quelques uns d'entre nous appartiennent à d'autres races (qu'à la vôtre), cependant nous nous plaisons tous à attester que l'Eglise du Canada a été, à son berceau, la Fille de la glorieuse Eglise de France."

C'est pourquoi, avec une complête unanimité, nos évêques saluent la France chrétienne persécutée!

Ce geste est grand et beau. Il restera l'un des faits les plus honorables pour l'histoire de notre jeune pays, au commencement de ce XXe siècle.

* * *

On annonce que Sa Sainteté le Pape Pie X est sur le point de nommer des Visiteurs Apostoliques, dont la mission consistera à s'enquérir, au nom du Souverain Pontife, de l'état de choses existant dans chaque diocèse et même dans chaque paroisse. Ce serait un lien nouveau entre les administrations particulières et l'administration générale des peuples catholiques, une nouvelle preuve par conséquent de la sollicitude pour tous de celui à qui il a été dit: Pais mes agneaux et pais mes brebis, *Pasce agnos meos, pasce oves meas.*

* * *

D'ailleurs les catholiques savent que la sollicitude et le dévouement sont la caractéristique des œuvres chrétiennes.

Le 18 décembre, à Providence, R. I., lors d'un désastreux incendie, de saintes religieuses ont donné le beau spectacle du plus entier mépris du danger pour sauver les orphelins dont elles avaient la garde. Le fait a été hautement apprécié et commenté par la presse américaine.

* * *

Le dévouement chrétien, par exemple, ne s'affiche pas de lui-même. Les circonstances parfois le forcent à paraître et à s'affirmer. Le plus souvent la *droite ignore ce que la gauche a fait.*

Parmi ces prêtres qui tombent, après une vie saintement remplie ou encore au début presque d'une carrière qui promettait, combien y en a-t-il qui ont ainsi pratiqué, dans le silence et la modestie, les plus fécondes vertus.

J'ai pris l'habitude, à la fin de chacune de ces chroniques du *Propagateur*, de présenter respectueusement le salut des armes à ces confrères disparus.

L'année 1904, je l'ai noté plusieurs fois, a été particulièrement dure pour le clergé canadien-français.

J'ai déjà recommandé ici cinquante-neuf prêtres, tous décédés au cours de l'année qui s'achève.

Ce mois-ci, j'ai encore à m'incliner devant cinq tombes:

Celle de M. l'abbé Dubé, ancien curé de Sainte-Émélie de

Lotbinière, mort à 57 ans, à l'Hospice de Lévis; celle de M. l'abbé Michon, ancien curé, décédé à 71 ans à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Sherbrooke; celle de M. l'abbé Belcourt, ancien curé, décédé à 77 ans, à Arthabaskaville ; celle de M. l'abbé Villeneuve, ancien curé, décédé à 72 ans, à Charlesbourg; et enfin, celle de Mgr Marquis, ancien curé de Saint-Célestin, décédé à Saint-Célestin, à l'âge de 84 ans. Prions pour eux!

* * *

Mais la mort, la foi nous l'enseigne, n'est que l'acheminement vers une vie meilleure. Il faut donc vivre notre vie, le courage au cœur et l'espoir dans l'âme. La doctrine de Jésus Notre Seigneur est avant tout faite de miséricorde et d'amour !

C'est sur cette pensée, qu'en cette avant-veille de l'année nouvelle, le modeste chroniqueur du *Propagateur* souhaite à ceux qui ont la patience de le lire, comme aussi à ceux qui ont la charité de lui garder quelqu'amitié, une *bonne et heureuse année*, devant Dieu et devant les hommes.

30 décembre 1904.

L'Abbé Elie-J. Auclair.



Désintéressement de la puissance sacerdotale. — Telle est la fin du pouvoir spirituel : laisser de côté tout intérêt privé pour se dévouer uniquement au service des autres... C'est pour tous que Paul combat, pour tous qu'il prie ; son zèle embrasse tous les hommes : il brûle pour tous, qu'ils soient étrangers ou soumis à la loi.—(S. Grégoire de Nazianze.)

Du mystère de la résurrection des corps

NOTION GÉNÉRALE. — DIVISION DE CE CHAPITRE.

Après cette vie commence pour nous une autre existence que nous devons étudier sous le titre de *Vie future:* vie éternellement heureuse pour les bons, c'est le ciel; éternellement malheureuse pour les méchants : c'est l'enfer. Tel sera le sort définitif de notre âme immortelle. Sa nature et ses aspirations le réclament; la justice de Dieu l'exige.

Mais l'âme sera-t-elle seule admise à cette éternité ? Notre corps, associé ici-bas à notre âme dans tout le bien qu'elle fait et dans tout le mal qu'elle commet, notre corps qui au moment de la mort se dissout et se corrompt, sera-t-il éternellement en poussière, ou Dieu voudra-t-il l'associer à la récompense ou au châtiment de l'âme? Telle est la question qui se présente et dont l'étude est comme le complément nécessaire de celle de la vie future.

La foi catholique enseigne que notre corps doit revivre, qu'un jour il ressuscitera pour ne plus mourir: mystère encore pour la raison humaine; mais mystère fondé en motifs et plein d'enseignements et d'espérances. Nous allons le constater en ce chapitre: 1° nous y exposerons sur ce point le *dogme* catholique; 2° nous mettrons la *raison* en face du mystère, lui montrant que ce dogme est sans contradiction, et trouve, au contraire, dans la nature, des analogies qui nous y préparent; 3° nous dirons les *avantages* qui découlent de cette vérité.

ARTICLE I.

Exposé du dogme catholique de la résurrection des corps.

Le dogme catholique de la résurrecton est ainsi résumé dans le quatrième concile de Latran: " Jésus-Christ viendra à la fin des temps juger les vivants et les morts, et rendra à chacun selon ses œuvres, tant aux réprouvés qu'aux élus. Les uns et les autres ressuciteront tous avec leur propre corps qu'ils portent maintenant, afin de recevoir selon leurs mérites, soit

bons, soit mauvais, les uns avec le démon une peine éternelle ; les autres avec le Christ, une gloire éternelle. " (*De Fide cath.*. Tit. I.)

C'est là une vérité qui n'est pas, — nous en convenons, — une loi ordinaire de la nature, et la raison humaine toute seule ne saurait ni découvrir ni démontrer ce dogme. — Toutefois cette croyance en la résurrection appartient, comme le dogme de l'immortalité de l'âme, aux traditions primitives des peuples.

1° On la retrouve, non seulement chez la nation juive, mais encore chez les nations païennes. La religion des Persans en faisait une profession ouverte. On lit dans le *zend-Avesta* de Zoroastre : " Comment le corps se recomposera-t-il ? Comment le mort pourra-t-il ressusciter ? " Et Ormuzd répond : " Je suis créateur de tous les êtres ; il est certain que vos yeux verront tout revivre par la résurrection. Les cadavres recouvreront leurs nerfs et leurs veines et lorsque les morts auront été ranimés, ce sera pour toujours. " (*Bund-Behesch*, XXXI). — Platon enseigne la résurrection dans le *Phédon* : " Les hommes, dit-il, ressusciteront de la mort."

Sénèque (*Lettre XXIII*), écrit de même : " Il viendra, le jour qui nous rendra à la lumière. " — L'Arabie et l'Idumée rendent hommage à cette croyance, et Job, 300 ans avant Moïse, proclamait : " Je sais que mon Rédempteur est vivant, qu'au dernier jour je sortirai de la terre, et que je verrai dans ma chair mon Sauveur et mon Dieu. " (*Job*, XIX, 25.)

2° La résurrection des corps est un dogme précis de la religion juive : témoins les Psaumes de David (*Ps.* XV, 17 ; XL, 9 ; CXXXVIII, 2), la vision d'Ezéchiel (ch. XXVII). Seule la secte des Sadducéens rejetait cette croyance ,et Notre-Segneur, dans l'Evangile, les confond en leur rappelant deux choses d'une importance capitale : " Vous êtes dans l'erreur, leur dit-il, vous ignorez les Ecritures et la puissance de Dieu. " (*S. Matth.*, XXII, 29.)

3° Mas c'est surtout à Jésus-Christ et à sa Révélation que nous devons la connaissance plus approfondie de la résurrection des corps. " En vérité, en vérité je vous le dis, l'heure viendra où tous ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de Dieu ; ceux qui ont fait le bien iront à la résurrection de la vie, et ceux qui ont fait le mal à la résurrection du jugement . " (*S. Jean*, v. 29).

Puis, pour montrer en acte la vérité et la possibilité de la résurrection, Jésus-Chrst ressuscite des morts. Un jour, il se ressuscitera lui-même. A Marthe, qui, en présence du cadavre de son frère Lazare, fait profession de sa foi en la résurrection dernière, le Sauveur affirme qu'il est la résurrection et la vie et il ressuscite ce mort de quatre jours (*S. Jean*, XI). Enfin il montre, dans sa transfiguration et sa résurrection l'image de ce que nous serons un jour; et, pour indiquer la nature même des corps ressuscités, ils déclarent qu'ils seront comme des anges dans le ciel. (*S. Marc*, XII, 25).

Saint Paul, développant après Notre-Seigneur ce dogme si important, écrit : " Le corps est semé en terre, plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est semé dans l'ignominie, et il ressuscitera dans la gloire; il est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel, car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité." (I *Corinth.*, XV, 43-53).

II. Tel est l'enseignement positif de la foi catholique, et il est résumé dans le Symbole : " Je crois à la résurrection de la chair. " De ces textes et d'autres plus nombreux encore qu'on pourrait citer, il résulte : 1° que tous les morts ressusciteront pour ne plus mourir, les bons et les méchants ; 2° que nos corps nous seront substantiellement et identiquement rendus ; mais ils nous seront rendus dans l'état de perfection qui convient aux ouvrages du Créateur, c'est-à-dire que les imperfections et difformités auront disparu, celles de l'âge comme celles de la constitution : " Nous ressusciterons, dit saint Paul, à l'état d'hommes parfaits, et à la mesure de l'âge du Christ. " (*Eph.*, IV, 13). Toutefois, les corps ressusciteront avec des qualités diverses, selon qu'ils appartiendront aux élus ou aux réprouvés.

III. *Qualités des corps glorieux.* — Toute l'école théologique, à la suite de saint Thomas d'Aquin, déduit des textes sacrés quatre qualités des corps transfigurés et glorieux. Ce sont :

1° *L'impassibilité.*— Ils ne souffriront plus ni de la faim, ni de la soif, ni de la rigueur des saisons, ni des ardeurs du soleil, ni de l'affliction, ni des maladies ni de la mort : " Le corps, dit saint Paul, est semé dans la corruption ; il ressuscitera dans l'incorruptibilité. " (*I Cor.*, XV, 42.)

2° *La clarté.*— " Les justes, dit l'Evangile, brilleront comme les étoiles dans l'éternité. " (*S. Matth.*, XIII, 43) Ainsi resplendissait Notre-Seigneur sur la montagne de la Transfigu-

ration. "Le corps est semé dans l'abjection, dit saint Paul, il ressuscitera dans la gloire." Ajoutons que cette clarté diffère suivant les mérites. (*I Cor.*, XV, 41.)

3° *L'agilité.* — Par suite du désir de l'âme, le corps du juste pourra se mouvoir, à travers les espaces, avec la rapidité des esprits, comme les anges et comme Jésus-Christ après sa résurrection. "Nos corps semés en terre dans la faiblesse, dit encore saint Paul, seront ressuscités dans la force." (*Ibid*).

4° *La subtilité.* — En vertu de cette dernière qualité, les corps seront en quelque sorte spiritualisés ; nul obstacle matériel n'en pourra retenir ou arrêter les mouvements. Ainsi Jésus-Christ ressuscité apparaissait à ses disciples, les portes et les fenêtres étant fermées. C'est ce qu'exprime Saint-Paul, en disant : "Il est mis en terre corps animal : il ressuscitera corps spirituel." (*Ibid.*)

IV. Quand aux corps ressuscités des méchants, ils seront rétablis, eux aussi, dans leur intégrité, dans l'âge parfait, et incorruptibles en ce sens qu'ils ne pourront plus mourir. Mais parce que leur âme se sera, par sa volonté, détournée de Dieu et privée de sa fin, le corps ne sera point spiritualisé. "Tous, dit saint Paul, nous ressusciterons, mais nous ne serons point changés." (*I Corinth.*, XV, 51.) Dès lors le corps suivra la condition de l'âme ; il sera plus charnel que jamais et privé de toutes les qualités des corps glorieux. Il restera passible, souffrant toutes sortes de maux ; au lieu de la clarté, il restera obscur et ténébreux, comme il convient à une âme sans lumière ; au lieu de posséder l'agilité, il demeurera pesant et lourd, l'âme étant en quelque sorte incapable de le mouvoir ; et enfin, au lieu d'avoir la subtilité, il retombera sous son propre poids, à chaque élan que l'âme fera pour s'en échapper. En un mot, pour les corps des élus, ce sera la gloire ; pour les corps des damnés, la honte ; pour les premiers, tous les signes de la victoire, pour les autres l'inévitable stigmate de l'ignominie et du vice.

ARTICLE II.

Convenances de la résurrection des corps.

I. Ce que la foi catholique nous enseigne avec tant de grandeur et de précision sur la résurrection des corps, la raison le proclame non seulement de haute convenance, mais de toute justice et de toute perfection.

1° Et d'abord la résurrection sera de toute *convenance.* — Ces sages et ces philosophes du paganisme dont nous évoquions tout à l'heure le souvenir et les témoignages, Zoroastre. Platon, Sénèque, etc., loin de voir dans la résurrection des corps un dogme contraire à la raison, l'appelaient de tous leurs désirs et la trouvaient convenable et très raisonnable. En effet, qu'est-ce donc que l'homme? " Une intelligence servie par des organes ", a dit M. de Bonald. Sa nature n'est complète que par l'union de l'âme et du corps. L'âme a été créée pour être unie à un corps; il est contraire à sa nature d'en être séparée: or ce qui est contraire à la nature ne peut durer toujours; et, puisque l'âme doit subsister toujours, son immortalité semble exiger la résurrection du corps afin que l'intégrité de la nature humaine soit pleinement rétablie.

2° Cette haute convenance est en même temps un *acte de justice.* — Le corps et l'âme ont été, ici-bas, associés dans l'épreuve; il est juste qu'ils ne soient séparés ni dans la récompense ni dans le châtiment. La justice exige que la sanction morale s'étende à l'homme tout entier. Le corps, lui aussi. a eu sa part dans nos bonnes œuvres; il a prié, obéi, fait pénitence, souffert pour la justice; il a eu sa part dans nos mauvaises actions, prêtant son concours à nos recherches de sensualité et de bien-être; il convient qu'il soit récompensé ou puni. On conçoit dès lors une différence dans l'état définitif des corps qui ont concouru au vice, à l'iniquité, au crime, et de ceux qui ont pratiqué l'obéissance au devoir, la mortification, la pureté: aux uns, par conséquent, l'ignominie et l'expiation, aux autres la gloire et la récompense!

3° La raison, loin de contredire, applaudit à ce rétablissement de l'équité et de la justice, et dans la résurrection des corps elle voit aussi une sorte de nécessité, pour donner à l'homme toute sa perfection. La perfection de l'homme, c'est de porter une âme qui commande dans un corps qui obéit, un corps qui la réflète et la laisse éclater dans une chair

glorieuse. Voilà l'homme véritable et parfait, tel que le conçoivent les philosophes, les peintres, les artistes, les poètes, tel, en un mot, que la raison l'entrevoit et le rêve. L'homme ne sera donc complet et parfait que dans une chair transparente, gloreuse et ressuscitée.

II. *Solution des difficultés.* — A côté de ces convenances, la raison, c'est vrai, entrevoit des difficultés et des mystères. Elle se dit : " Après la mort, le corps se corrompt et se disperse. Les atomes qui le composaient se partagent; l'air, la terre s'emparent de ses éléments... ; ou bien le cadavre a été brûlé, ou dévoré, et il aura passé en d'autres êtres; comment en retrouver les éléments constitutifs ? "

R. Dieu, qui a bien créé le corps de rien, sera-t-il plus embarrassé pour le ressusciter? Un mot a suffi pour créer; un mot suffit à Dieu pour rendre la vie. La science elle-même enseigne que rien ne périt dans la création qu'aucun atome n'est anéanti. Dieu tout-puissant, naturaliste incomparable, saura bien retrouver nos éléments dispersés et nous reconstituer à l'état de vie.

Au reste, ce que la foi et l'Eglise enseignent, c'est que les corps ressuscités seront substantiellement et identiquement les mêmes que dans la vie présente. Mais en quoi consiste l'identité des corps? On ne saurait dire que c'est dans les molécules qui les composent, puisque ces mollécules se renouvellent incessamment et disparaissent totalement, nous dit la science, dans le tourbillon vital, durant un intervalle d'environ sept ans. D'après les plus habiles philosophes et physiologistes, le principe d'identité des corps, ce n'est pas l'identité des molécules, mais " la force qui vit au milieu de la matière et qui la gouverne ". (1)

Cette théorie se confirme 1° par le non-changement essensentiel de la figure et de la physionomie, malgré le développement et la croissance, 2° par l'impossibilité de dépasser une certaine grandeur ou de réparer par la nutrition un membre mutilé.

Or pour transformer, dans cette théorie, un corps matériel en un corps spirituel, glorieux et ressuscité, que faut-il? Est-il nécessaire que ce corps retrouve tous ses atomes? Non, il suffit que la force de l'identité personnlle, éteinte par la mort,

(1) Flourens, *De la Vie et de l'Intelligence*, p. 18.—Voir aussi Cuvier : *Rapport sur le progrès des sciences naturelles*, p. 200. — Henri Martin, *Vie future.*

reprenne son activité nouvelle et s'assimile, comme elle le fait aujourd'hui des éléments matériels qu'elle marquera de son empreinte. Voilà comment la science s'accorde avec la foi, et la venge des blasphèmes et des railleries de l'ignorance ou de l'impiété, qui prétendent ne voir que des impossibilités dans nos saintes Ecritures.

III. *Analogie dans la nature.*— Enfin, loin de contredire notre dogme catholique, tout, dans la nature, le présage, le symbolise et le persuade. " Toutes choses, dit Tertullien, se conservent en périssant, toutes choses revivent en mourant. " Le grain de blé, jeté en terre, pourrit d'abord et produit une tige qui donnera naissance à de nouveaux grains. Le gland commence par se corrompre avant de produire une tige qui deviendra un grand chêne. Dans le règne animal nous trouvons des mystères analogues de mort, de résurrection et de vie. Un œuf, que le regard aperçoit à peine, contient un embryon sans nom et sans forme, où la chenille croît, grandit et finit par briser sa coquille; la chenille, à son tour, s'endort, devient chrysalide, file son tombeau, et après un mystérieux sommeil devient un joyeux papillon. C'est ainsi, pour en revenir à l'enseignement de saint Paul, que " notre corps est semé en terre plein de corruption, et ressuscitera incorruptible; il est semé dans l'ignominie et dans la faiblesse, il ressuscitera dans la gloire et dans la force; et ce corps mortel se lèvera revêtu d'immortalité. "

Si la raison ne peut s'expliquer ce mystère naturel qui chaque jour se renouvelle sous nos yeux, et si pourtant elle est forcée de l'admettre, quoi d'étonnant que, dans l'ordre surnaturel, Dieu réalise le mystère de notre résurrection ? Jésus-Christ ne nous en a-t-il pas donné le gage dans les résurrections qu'il a opérées pendant sa vie terrestre et dans sa propre résurrection ?

Concluons donc, avec saint Paul: " Il est certain que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, et qu'il est les prémices de ceux qui se sont endormis du sommeil de la mort. Et comme tous meurent en Adam, tous aussi seront ramenés à la vie en Jésus-Christ."

(Corinth., vx, 12 et suiv.)

ARTICLE III.

Avantages et influence du dogme de la résurrection des corps.

Le dogme de la résurrection n'est point seulement pour nous un article de foi, c'est en réalité 1° *un enseignement lumineux* précieux à recueillir, donnant la solution du problème de la vie ; 2° c'est un *encouragement* à bien vivre, et 3° ce mystère est un *principe de courage* et de force.

1° *Enseignement lumineux.* — Que de vérités découlent de cette croyance: Nous ressusciterons! Donc la vie présente n'est qu'un passage et le prélude d'une autre vie qui ne doit pas finir. Nous ne sommes ici-bas qu'en passant, et dès lors notre vie présente doit être une préparation à l'éternelle vie: les biens et les maux de cette vie ne sont appréciables qu'au point de vue de ce terme final. La mort elle-même change d'aspect: ce n'est que l'entrée dans un monde définitif. On voit dans ces enseignements toute une lumière.

2° *Le dogme de la résurrection est un encouragement à la sainteté.* — En premier lieu, il nous apprend l'usage que nous devons faire de notre corps, destiné à une autre vie. Comment faire servir à autre chose qu'à la justice et à la charité des membres qui sont appelés à ressusciter dans la gloire? Quel respect ne devons-nous pas à ce corps, temple de l'Esprit-Saint, destiné à pénétrer dans le temple même de Dieu ! Quel zèle pour mortifier ces membres, pour immoler dans la pénitence ce corps qui bénéficiera dans l'éternité de tout ce qu'il aura souffert pour Dieu, pour la justice et pour la sainteté! Non, rien n'est plus efficace pour détourner du péché que la foi et l'espérance en la résurrection. Mais, en deuxième lieu, ce dogme est un encouragement à toutes les vertus et à toutes les bonnes œuvres. En effet, cette croyance ne nous prêche pas seulement la *pureté* qui garde nos corps dans l'innocence et dans la modestie; mais encore la *charité* qui nous montre dans les pauvres les membres souffrants de Jésus-Christ; le *détachement* et le *sacrifice* qui nous arrachent insensiblement au monde et à la vie présente; l'*héroisme* et le *dévouement* qui nous font sacrifier ici-bas le bien-être, la santé, la vie même pour l'accomplissement du devoir, assurés que nous sommes de retrouver dans un autre monde ces membres que nous sacrifions pour la patrie et pour Dieu. N'en doutons pas, c'est

à cette pensée de la glorieuse résurrection que les martyrs ont dû souvent leur courage, les vierges leur chasteté, et tous les saints cette patience résignée qui leur a fait surmonter toutes les épreuves.

3° *Le dogme de la résurrection est un des plus consolants de la Religion chrétienne.* — Le mourant qui croit à la résurrection est consolé par l'espérance de revivre ; ceux qu'il laisse dans les larmes attendent avec espoir l'heure où ils retrouvent vivant celui qu'ils ont la douleur de perdre. Tout se transforme ainsi pour ceux qui ont la foi ; et ce dogme qui console leur vie est aussi, à l'heure de leur propre mort, la meilleure espérance.

Concluons que le dogme de la résurrection est un des plus précieux à opposer au matérialisme de notre siècle, et que ce serait faire un grand pas vers le relèvement moral de notre société contemporaine, que de lui rendre la notion et la certitude de la résurrection des corps soit pour la vie bienheureuse, soit pour le jugement redoutable des pêcheurs.

Mgr E. Cauly.



Une femme doit être à même de poser dans le cœur de ses fils les fondements d'une croyance inébranlable. Eclairée et instruite, elle pourra, avec l'aide de Dieu, dissiper une incertitude, détruire une mauvaise influence, faire briller aux yeux qui lui sont chers la lumière du Verbe divin.— Mais comment espérer de si consolants résultats ? Qu'enseigne-t-on aux filles dans leurs familles ? . . . Aussi qu'arrive-t-il, aujourd'hui que les questions religieuses sont soulevées même dans les salons ? Ou bien les femmes se dispensent d'écouter une conversation que la paresse de leur esprit leur empêche de suivre ; ou bien elles sont attentives, et alors l'ignorance les expose au trouble, aux hésitations, quelquefois au doute ... Dans les couvents mêmes, peut-être n'insiste-t-on pas suffisamment sur la connaissance de l'Eglise et de son histoire ; peut-être ne donne-t-on pas d'assez fermes notions sur les livres saints et sur les principaux ouvrages des écrivains sacrés ; peut-être oublie-t-on que, dans ce siècle, il est indispensable d'avoir des preuves en main. Comtesse Adelstan.

Le prêtre et le Très Saint Sacrement.

Au cours de la solennité triomphale des Rameaux, souvenons-nous de ce qui se passa, comme Notre-Seigneur entrait à Jérusalem. L'Evangile dit : *Commota est universa civitas, dicens: Quis est hic?* — Cet homme qui vient de franchir le seuil de nos portes sacrées, qui est-il donc?

Quis est hic ? — Celui qui a pris droit de cité dans la paroisse dont je suis le gardien, qui est-il? Quel est donc celui qui habite et veille auprès de mon presbytère, sous le toit de mon église?

A cette question, une émotion indescriptible devrait s'emparer de nos cœurs: *commota est universa civitas.* Hélas! peut-être nos cœurs restent-ils froids. L'Evangile a noté que ce jour-là, — le jour des Rameaux, — c'était le peuple, le pauvre peuple qui répondait avec enthousiasme: *populi dicebant: hic est Jesus propheta a Nazareth Galilææ.* L'émotion était dans le cœur du peuple, elle n'était pas dans le cœur des prêtres.

Essayons pourtant de répondre. Et contentons-nous de la réponse populaire: *Hic est Jesus a Nazareth Galilææ.* C'est Jésus de Nazareth que je retrouve chez moi, sur mon propre sol, au foyer de ma vie. Cette église est encore la terre de l'Evangile, ce tabernacle en est la survivante.

Fait divin de la présence réelle; — devoir pastoral qui en découle.

I. — Le fait divin.

C'est Jésus de Nazareth. — Même généalogie.

Fils de David. — *Cujus filius est? Dicunt ei: David.* (Mt. 22, 42.) — Relisez tout ce que Dieu a dit du fils de David, dans les psaumes, dans les prophètes, dans tout l'Ancien Testament, et appliquez directement ces éclatantes descriptions à Celui qui réside dans le tabernacle de votre église. C'est bien de celui-là qu'il s'agit. L'héritier de tant de gloire est là.

Excellent exercice de piété que de lire au pied du tabernacle, dans nos visites au Très Saint-Sacrement, les prophéties messianiques, les passages de l'Ancien Testament, qui se

rapportent au Messie futur, et d'en faire l'application en détail et mot pour mot, à celui que nous visitons. Excellent recueil à se faire à travers les Livres saints et qui devrait nous être très familier.

Fils de Dieu. — Ecoutez la voix des anges qui répètent autour de nos tabernacles la parole de Gabriel à Marie : *Filius Altissimi vocabitur.* (Lc. 1, 32). Ecoutez la voix du Père céleste redisant sur le Thabor de nos églises la parole du Thabor évangélique : *Hic est Filius meus dilectus.* (Mt 17. 5.)

Le Fils de Dieu a voulu recevoir lui-même et en personne, de chaque génération, l'hommage de la louange, la confession de la foi en ses divines origines. Il est venu, il s'est enveloppé d'apparences étrangères, il s'est approché assez près de moi pour que le plus léger murmure de louange puisse monter jusqu'à lui. Ce n'est pas seulement sa grâce que je possède là, ce n'est pas seulement son opération que j'y recueille ; c'est sa personne que j'y rencontre. *Commota est civitas !*

C'est Jésus de Nazareth. — Même physionomie.

Combien cette divine physionomie fut captivante, aux jours évangéliques, nul ne peut l'exprimer. Avez-vous remarqué comment saint Jean débute dans son Evangile ? A l'époque où il entreprend de l'écrire, il est un vieillard. Que fait ce vieillard ? Il prend son stylet ; il rend hommage en quelques lignes à la divine origine de celui dont il va raconter les merveilles, et puis redescendant à l'humanité par laquelle le Verbe laisse voir ses beautés divines, soudain son cœur tressaille, le passé rayonne sous son regard, l'allégresse des premières rencontres se réveille, et il s'écrie : *Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis !* — Nous l'avons vu, et il était la plénitude de la grâce et de la vérité.

Rouvrons l'Evangile. Rappelons-nous l'effet produit sur tant d'âmes par son abord, par son contact, par une simple parole, par une rencontre imprévue. Méditons les sentiments exprimés dans ces occasions, les cris d'admiration, les larmes de joie, les acclamations populaires, les sacrifices accomplis sans délai, etc. ; tout ce que cette présence réelle du Verbe incarné produisait de réveil, d'activité joyeuse, de vie ardente au sein de la génération évangélique, témoin oculaire de son avènement.

Sa rencontre avec Jean-Baptiste : *Tu venis ad me !* (Mt 3 14) ; avec André : *Ubi habitas?* (Jo, 1 88) ; avec Nathanaël :

Tu es Filius Dei, tu es rex Israël (Jo. 1, 49); — avec la Samaritaine: *Venite et videte hominem* (Jo. 4, 29); — avec Pierre: *Exi a me, Domine!* (Lc. 5, 8); — avec le centenier de Capharnaüm: *Domine, non sum dignus* (Mt. 8, 8); — avec Marie-Madeleine: *Lacrymis cœpit rigare pedes* (Lc. 1); — Avec l'aveugle-né: *Tu credis?* (Jo. 9), etc., etc. Il faudrait reproduire tout l'Evangile, page par page.

Les cœurs sont captivés, les âmes ravies, les volontés subjuguées par tant de douceur, d'affabilité, d'intérêt tendre, de compassion affectueuse. L'attrait est irrésistible: il est au cœurs des foules, au cœurs de tous: *Omnes quærunt te* (Mc. 1, 37.) — *Omnes veniunt ad eum* (Jo. 3, 26.)

Relisez, étudiez, méditez, goûtez longuement, délicieusement; et puis revenez ici, au pied de ce tabernacle! Recueillez-vous; écoutez celui qui y réside, vous dire: *Ecce ego vobiscum sum* (Mt. 28, 20). C'est bien lui.— Il avait dit *Iterum videbo vos.* (Jo. 16, 22.) — Eh bien! il a tenu sa promesse. C'est Lui: le Christ de la Samaritaine; le Christ de Nathanaël, le Christ de Siméon, le Christ de la foule enthousiaste; il est là, avec la même majesté divine, avec les mêmes souveraines amabilités, avec les mêmes attraits captivants. Apparences étrangères, il est vrai, voile épais, vêtements d'emprunt, — le divin sous les haillons, — mais réalité vraie, vivante, incontestable.

Les disciples d'Emmaüs, ravis de sa parole et de sa présence le suppliaient d'en prolonger d'un soir les joies et les lumières: *Mane nobiscum.* (Lc. 24, 9). Et il a répondu non pas pour un soir, mais pour tous les siècles. Il n'est pas absent; il est là. Il y était quand j'y suis venu; il m'y attendait, il me préparait les cœurs; il y sera encore quand j'aurai disparu. Ma vie s'écoule sous son regard.

Ah! quel beau et bon manuel de visites au Saint Sacrement que l'Evangile! Se familiariser pieusement et parfaitement avec les mystères de la vie mortelle de Jésus, et puis par une claire vue de foi, retrouver ces souvenirs vivants là dans ce tabernacle, sous ces espèces eucharistiques, quelle vie! Ne serait-ce pas le ciel sur la terre? N'est-il pas vrai qu'il y a là une conquête de foi à faire, digne de tous nos efforts et de nos plus ardentes prières, comme de nos sacrifices les plus généreux?

2. — Le devoir pastoral.

Fondements de ce devoir.— Nous sommes par vocation et par état, au milieu des populations chrétiennes, les auteurs, les témoins et les apologistes de la présence réelle. A ce triple titre, un devoir pastoral nous incombe à l'égard de l'Eucharistie.

Auteurs de la présence réelle. — *Hoc facite in meam commemorationem.* (Lc. 22, 19.) C'est à nous que s'adressent ces paroles, avec les pouvoirs de toute puissance qu'elles impliquent. C'est par notre ministère que le peuple chrétien est mis en possession de ce bienfait ; c'est nous qui le réintégrons chaque jour sur la terre évangélique et qui le remettons en contact vivant avec le Sauveur. Chacun de nous peut dire : C'est grâce à moi que l'Evangile se survit au sein de mon peuple. C'est la part qui m'est échue, sur la terre : c'est mon œuvre de chaque jour.

Nous sommes donc à ce titre, intéressés d'une manière toute spéciale au sort de cette œuvre ; spécialement responsables de l'accueil qui sera fait au Christ-Eucharistie, des honneurs qui lui seront rendus, des injures qu'il y aura subies. Notre-Seigneur lui-même nous a chargés de cette responsabilité : elle est inévitable, elle est lourde, elle est à méditer.

Témoins de la présence réelle. — C'est sur un témoignage que tout acte de foi se fonde. De tous les actes de foi demandés aux hommes, un des plus héroïques sans contredit est l'acte de foi en la présence réelle eucharistique. Il faut donc, pour gagner en cette matière, la foi des fidèles, un témoignage plus lumineux plus ferme, plus persuasif encore que pour beaucoup d'autres vérités à croire. Eh bien ! c'est à nous qu'il appartient de livrer aux fidèles ce témognage, ce motif de crédibilité, dans nos paroles, dans notre piété envers la sainte Eucharistie, dans toute notre conduite, et par toutes les ressources de notre zèle pastoral.

Notre-Seigneur nous a spécialement choisis pour témoins de cette grande vérité. Il y pensait bien certainement quand il disait aux premiers prêtres de son Eglise : *Vos testes estis horum.* (Lc. 25, 48.) — A la manière dont vous témoignerez pour moi, vous gagnerez les âmes à la foi, ou bien vous les perdrez. Rien n'obscurcit en effet la foi et ne décourage la piété du fidèle comme le mauvais exemple du pasteur, son indifférence, ses indélicatesses à l'égard du Très Saint Sacrement ; tout ce qui porte à dire : "Comment croirais-je à la présence réelle ? Ce prêtre agit comme s'il n'y croyait pas lui-même." — Responsabilité à peser : examen sérieux à faire.

Apologistes de la présence réelle.— Cette considération découle des deux premières. Le mystère eucharistique a des ennemis ; son obscurité provoque l'objection. Il y a à conjurer les dangers d'ignorance, d'aveuglement, d'incrédulité, d'obstination, d'hostilité haineuse et sacrilège. N'est-ce pas l'histoire de tous les siècles, et du nôtre bien particulièrement ! Il faut donc une défense, une apologie vivante et victorieuse. A qui Notre-Seigneur a-t-il confié le soin de cette apologie ? à nous ; au prêtre pasteur.

Par notre négligence à nous acquitter d'une telle fonction nous pouvons devenir les plus dangereux ennemis de l'Eucharistie. Rien ne confirmera mieux l'objection du fidèle hésitant dans sa foi, rien ne donnera plus de valeur à l'argumentation spécieuse de l'incrédule, que la conduite légère du prêtre en face de l'Eucharistie, son manque de piété, de recueillement, de modestie au pied du tabernacle, ou à l'autel.

Exercices de ce devoir. — Voici les principaux : devoir d'étude ; devoir de piété ; devoir d'amitié ; devoir d'apostolat.

Devoir d'étude. — Il faut étudier très sérieusement et très habituellement ce fait divin.

Etude nécessaire. — Pourquoi ? parce que sans l'étude de cette merveille, nous la méconnaîtrons bientôt nous-mêmes. Les apparences nous cachent cette divine présence. Il y a là un problème toujours à résoudre, une certitude toujours à affermir. La prière est sans doute toujours le premier moyen ; mais à la prière, il faut l'aide de l'étude, pour nous mettre mieux en possession des réalités divines. Ne l'oublions jamais ; la découverte de la présence réelle du Fils de Dieu, sous les apparences eucharistiques, est une conquête de foi à faire ; Dieu le veut ainsi. On va à la découverte de l'Eucharistie comme on va à la découverte du ciel, à travers toutes sortes d'apparences qui ne ressemblent en rien à la réalité poursuivie. Il faut, pour y tendre sérieusement, que tout en nous travaille, s'industrie, s'efforce. Dieu met à ce prix le don qu'il nous prépare.

Parmi les efforts à faire, l'effort intellectuel d'étude est nécessaire. A plusieurs reprises Notre-Seigneur signale aux Juifs, comme une des raisons de leur incrédulité, l'absence de cet effort intellectuel, la négligence à peser la doctrine promulguée, à méditer, à approfondir les paroles, les preuves, etc. Là aussi est une des grandes causes de l'incrédulité moderne. Là est de même une des causes de notre tiédeur à l'égard de la sainte Eucharistie.

Etudions donc ce fait divin ; repassons volontiers nos traités

de théologie, les notes prises par nous en d'autres temps ; lisons souvent les auteurs et traités spirituels où la doctrine de la présence réelle est expliquée et développée. Et dans les vies des saints, arrêtons-nous de préférence aux chapitres qui traitent de leur dévotion au Très Saint Sacrement.

Etude attrayante. — En est-il une plus attrayante dans tout le cercle de nos études théologiques ? Et pourquoi ? parce que celle-ci s'exerce sur un objet vivant, sans abstraction, et qu'elle a pour but de nous révéler d'une manière vivante, notre meilleur ami, notre compagnon le plus fidèle, notre soutien le plus dévoué. Il serait inexpliquable et insensé de ne pas faire à cette étude, dans nos journées, une large place.

Devoir de piété. — Tous les intérêts du culte de l'Eucharistie sont remis entre nos mains. Il est admirable de voir avec quel oubli de lui-même Notre-Seigneur se livre à nous. Nous ferons de lui ce que nous voudrons ; il se laissera faire : *Erat subditus illis.* — Combien cette parole sera vérifiée exactement ! Il est dans notre dépendance jusque dans les moindres détails ; il ne remue pas sans nous, il ne bénit pas sans notre main, il ne se donne que par nous. Jetez-le dans une âme sacrilège, il ne dit rien ; préparez-lui une fête il se laisse faire ; délaissez-le, déplacez-le : *erat subditus illis.* Quelle gloire pour nous !

Mais quelle responsabilité ! Le peuple verra donc dans la manière dont je traite l'Eucharistie, si vraiment celui qui y réside est digne de ses adorations et de son amour. Si l'église où il réside est mal tenue, si le tabernacle où il repose n'est pas entretenu, si la lampe qui devait brûler nuit et jour devant lui reste éteinte, si les linges sacrés sont repoussants de malpropreté, que pourra conclure le peuple ? il dira ce qu'on a dit tant de fois, à la vue de ces négligences déplorables : " Dieu n'est pas là !" — Quelle responsabilité pour nous ! Nous sommes les intermédiaires de la piété du peuple, choisis pour lui faciliter l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu, et nous devenons sur son chemin, l'obstacle, la pierre d'achoppement. Prenons garde !

Devoir d'amitié. — Pourquoi dire un devoir d'amitié ? On devrait dire un besoin d'amitié ; besoin irrésistible.— Le prêtre, sevré des joies humaines, isolé de sa famille, dira volontiers au Dieu de son tabernacle, s'il en a compris le mystère, la parole de saint Bernard : *Tu mihi eris omnia... tu frater tu soror tu pater et mater.*— Dès lors, la visite au Très Saint Sacrement sera pour son cœur un besoin pressant.

On se plaint de l'isolement de sa vie pastorale à la campagne; on en souffre, on s'efforce par bien des moyens d'y faire diversion. Compterions-nous donc pour rien le compagnon assidu que nous avons au tabernacle ? Pourquoi y demeure-t-il, sinon pour peupler notre solitude, pour jouir de nos entretiens, pour ne pas perdre la joie d'essuyer nos larmes ? Est-il le meilleur ami ?

Il a entendu gronder le flot des iniquités du monde ; il s'est vu repousser des foules immenses; cependant il n'a pas voulu partir ; il est resté là. Il a dit : Il y a là-bas un presbytère où habite un homme que j'aime ; il est seul, il a besoin de moi, je veux être près de lui, à portée de son regard, de sa voix de son cœur.— Et il est venu ; et il est là, et il y sera toujours.

Aux heures où le besoin d'épanchement, d'affection, de confiance intime se fait irrésistiblement sentir, où irons-nous donc? Irons-nous vers des rencontres dangereuses où le cœur s'efféminе, où s'aiguise fatalement la soif des jouissances sensuelles? Non. Nous irons là, dans cette église, au pied de ce tabernacle. Nous irons voir et goûter comme le Seigneur est doux. Les hommes sont ingrats, le monde est trompeur, les succès sont éphémères, la volupté est avilissante. Nous irons là, lui demander en échange les joies d'intimité qu'on ne goûte qu'à ses pieds, et qui surpassent toutes les joies de ce monde.

Devoir d'apostolat.— A tous ces titres, le culte du Très Saint Sacrement doit être parfaitement organisé dans nos paroisses. Ne nous donnons pas de repos que nous n'ayons établi quelque oœuvre du Très Saint Sacrement, sous une forme ou sous une autre. Autant nous devons, pour la gloire du Très Saint Sacrement, parler, catéchiser, écrire, diriger, donner l'exemple ; autant nous devons nous préoccuper d'établir des œuvres en son honneur. Et sachons grouper autour du tabernacle, comme autour d'un foyer de vie, toutes nos œuvres paroissiales. Ce sera leur assurer la vie et le progrès.

(*Documents de ministère pastoral*).

Naiveté. — Dans une de ses lettres, Mme de Maintenon raconte que des paysans du Berry, ayant eu occasion de lui écrire pour la remercier d'un secours qu'elle leur avait envoyé, terminaient leurs compliments par cette phrase naïve :

" Quoique nous adressions au ciel les vœux les plus ardents pour votre bonne santé et celle du Roi, nous craignons fort, Madame, qu'ils ne se réalisent pas, à cause de la grande mortalité des bêtes, qui regne actuellement partout."

PAUVRE JACQUES

A MESDEMOISELLES ELISABETH ET MARIE DE COSSE-BRISSAC

T'en souviens-tu? tous les jours étaient beaux,
Qui nous rendra ce temps prospère?
Romance du pauvre Jacques.

Au commencement du règne de Louis XVI, les divertissements champêtres étaient fort à la mode. Il n'était pas de châtelaine qui ne voulût avoir son Trianon, c'est-à-dire, un jardin anglais pourvu d'une ferme ornée et peuplée d'animaux utiles. Estelle et Némorin, les bergers enrubannés de M. le chevalier de Florian, faisaient les délices des belles compagnies. Les plus grandes dames ne portaient plus que des toiles de Jouy, des robes de mousseline et des chapeaux de pastourelles. On ne voyait sur les éventails, les écrans, les tapisseries, les étoffes et les porcelaines, que bergers, bergères et bergeries, brebis et moutons frisés. Un bel esprit du temps s'écriait : " Quand donc verrons-nous un loup ?" Hélas ! le loup n'était pas loin.

A Versailles, par une belle matinée du mois d'août 1783, deux cavaliers descendaient au petit trot l'avenue du château. L'un d'eux n'était que le domestique de l'autre, et le suivait à distance respectueuse. Il portait une livrée verte, très simple, et son maître était en costume de promenade, fort élégant, avec de petites bottes molles et un chapeau retroussé. Il était jeune, svelte, et montait un magnifique cheval anglais, d'un noir d'ébène.

L'avenue de Paris était presque déserte à cette heure matinale : les belles dames de la cour dormaient encore, et, à leur exemple, les bourgeoises de Versailles ne se montraient aux promenades que vers le soir. Deux vieux rentiers, assis, sur un banc, traçaient des remi-ronds avec leur cannes en attendant l'heure du dîner, qui se faisait alors à midi...

Ils levèrent la tête au bruit des chevaux, et l'un d'eux ôta son chapeau disant à son compagnon :

— C'est Mgr le comte d'Artois. Où diantre va-t-il si matin ?

— A quelque rendez-vous mystérieux, pour sûr, reprit l'autre bourgeois, et il ne se soucie pas d'être reconnu. Il a fait semblant de ne pas voir, pour se dispenser de saluer : et cependant ce n'est pas son habitude, car il est gracieux et poli comme un vrai Bourbon qu'il est. Mais il y a quelque chose là-dessous !

Et les deux vieilles têtes à perruque sourirent d'un air malin en clignant de l'œil et en prenant une prise de tabac. Ces bons bourgeois se croiyaient bien fins, mais ne l'étaient guère : le comte d'Artois allait tout simplement faire une visite à sa sœur, Madame Elisabeth, en cette jolie petite maison de Montreuil dont le Roi lui avait fait présent depuis quelques mois.

Le prince arriva bientôt à Montreuil. Il trouva la grille ouverte. Un chariot de foin entrait dans la cour de cette maison champêtre, que la princesse appelait sa ferme. Quelques valets accoururent à la rencontre du comte d'Artois.

—Ne m'annoncez pas, dit-il : je veux surprendre madame.

Et, sautant légèrement à terre, il monta le perron et entra dans un vestibule assez vaste, dont les ouvertures étaient masquées par des portières en tapisserie des Gobelins représentant les Saisons. Il n'y avait personne.

Le comte d'Artois, qui venait à Montreuil pour la première fois, ne savait de quel côté se diriger. Il hésita un instant ; mais une voix qu'il reconnut fort bien, le tira d'embarras. Dans un salon voisin, Mme de Travanet faisait une lecture. A cause de la chaleur, les portes étaient restées ouvertes, et les portières seules empêchaient de voir l'intérieur du salon. Le prince s'en approcha sur la pointe du pied, et, entr'ouvrant le rideau avec précaution, jeta un regard curieux sur la lectrice et son auditoire. Au centre d'un joli salon à boiseries blanches, et entourée d'un cercle de dames parées avec la plus élégante simplicité, Elizabeth de France brillait, comme un lis, de tout l'éclat de sa virginale beauté. Elle était toute vêtue de blanc, et ses cheveux relevés sur le front, crêpés et poudrés, entouraient comme d'un nuage son noble et doux visage. Un de ces jolis rubans à bords dentelés, rayé de blanc et de bleu pâle, à la mode en ce temps-là, formait quelques nœuds dans sa coiffure et rattachant son fichu de linon. Ses belles mains, comme celles de ses compagnes, travaillaient activement à des vêtements destinés aux pauvres, et la princesse écoutait avec attention la lecture que faisait Mme de Travanet. A son exemple, ses dames gardaient le plus profond silence.

Le prince résolut d'attendre que la lectrice eût fini. Il s'appuya contre le chambranle de la porte, et prêta l'oreille. — Excellente musicienne et femme d'esprit, Mme de Travanet lisait fort bien ; mais le livre que lui avait désigné la princesse, n'était pas pour divertir le comte d'Artois, tant s'en faut ! c'était la *Vie d'Agésilas* roi de Sparte, extraite de Plutarque, et arrangée à l'usage des princesses par Mme de la Ferté-Imbault. — Le prince écouta

pendant six minutes, mais ce fut tout, et bientôt un formidable bâillement, un bàillement de paysan, trahit sa présence. Les dames tressaillirent. La princesse rougit, et allait demander d'où venait cette insolente interruption, lorsque le comte d'Artois entra en éclatant de rire, et, saluant gracieusement toute la compagnie, s'excusa de son impertinence involontaire.

— Je suis prêt à vous demander pardon à genoux, ma sœur ! s'écria-t-il, et à subir telle pénitence qu'il vous plaira de m'imposer; mais, de grâce, laissez-moi vous dire que vous lisez des choses dignes de bercer des momies d'Egypte. Agésilas, hélas ! — Est-ce par esprit de mortification ? Quant à moi, mon précepteur m'a tellement assommé de ces grecs et de ces Romains, que je ne puis les souffrir, même en peinture. Provence a beau me gronder, lui qui est un savant ! jamais je ne me réconcilierai avec ces Anciens. Qui donc, ma belle petite sœur, vous impose des lectures si parfaitement ennuyeuses ?

— Chut ! mon frère, je vous en prie, dit Madame Elisabeth en l'entraînant à l'autre bout du salon ; chut ! vous allez désobliger Mme de la Ferté-Imbault, qui est là.

— Où est-elle ? je veux faire mon compliment à cette pédante.

— Je ne le souffrirai pas ! s'écria Madame Elisabeth : je connais votre franchise à la Béarnaise, mon frère. Venez au jardin avec moi, et je vous dirai pourquoi nous lisons Plutarque.

Elle prit le bras du prince et l'emmena, après avoir salué ses dames d'un sourire, et dit à Mlle de Causans :

— Mon cœur, je te prie de finir mon petit béguin pendant que je vais promener au jardin cet ennemi d'Agésilas et tâcher de le convertir au culte de la belle antiquité.

A peine hors du salon, le comte d'Artois se remit à quereller sa sœur.

— Vrai ! dit-il, on m'avait dit que vous viviez ici comme une fermière, et je m'aperçois que vous fondez à Montreuil une académie en jupons. Je n'oserai plus venir, moi qui suis un profane. Je venais ce matin pour causer de bêtes à cornes, car il n'est bruit dans Versailles que des perfections de vos vaches suisses, et je vous surprends en pleine pédanterie, donnant audience à ces rustres de Spartiates qui étaient bien les gens les plus mal nourris et les moins honnêtes du monde. Qui m'eût dit cela de vous, Elisabeth de France ? —Grand papa Louis XIV reviendra de l'autre monde tout exprès pour vous tancer de la belle façon, lui qui disait si bien : " Mon Dieu ! que les gens qui se mêlent de faire les savants, sont haïssables ! Pour moi, je ne connais rien de si sot."

— Là ! dit la princesse, est-ce fini ? vous avez grand tort, mon frère de blâmer une lecture sérieuse et de vous imaginer que je songe à faire la savante. Si vous étiez venu il y a une heure, vous m'auriez trouvée cueillant des prunes de mirabelle ; et, hier soir, avant de retourner souper au château (1), nous avons joué aux ombres chinoises, ces dames et moi, comme des enfants. Il y a temps pour tout. — Mais que vouliez-vous donc me dire de mes vaches ?

— Je voudrais les voir, dit le prince, Madame la comtesse d'Artois admire tellement votre étable, qu'elle veut en avoir une toute semblable, à Bagatelle. Elle m'en a fait des récits merveilleux. Il n'y a pas jusqu'à mon petit Berry qui ne m'assure que le lait qu'il a bu chez tante Elisabeth est bien meilleur que la crême de Trianon. Pour moi, je croirai quand j'aurai vu.

— Venez donc, dit la princesse.

Et, traversant le jardin, elle alla ouvrir une petite porte que cachait une charmille, et introduisit le comte d'Artois dans une demi-obscurité afin d'éloigner les mouches. Les yeux du prince s'y accoutumèrent en peu d'instants, et il distingua le long d'un ratelier de bois de hêtre rempli de luzerne en fleur, douze petites vaches à la robe lustrée, aux cornes soigneusement polies. Sur le sol en pente douce était étendue une litière de paille sans cesse renouvelée, et si bien agencée, que pas un fétu ne semblait dépasser l'autre. Un jeune vacher, aux longs cheveux blonds, portant le costume pittoresque du canton de Fribourg, s'occupait à remplir les crèches. Il salua la princesse en silence et continua sa besogne.

— Quelles jolies personnes de vaches ! s'écria le prince : sont-elles en satin ?

Et il s'approcha pour les toucher.

— En vérité, ajouta-t-il ce sont de vraies vaches, vivantes ! mais elles doivent donner du lait d'amande !

— Voulez-vous goûter de leur lait ? dit la princesse.

— Je préfère m'en rapporter à Berry, ma sœur. Mais, là voyons, entre nous, ont-elles du vrai lait ?

— Comment ! mon frère, vous en doutez ?

— Mais oui, j'ai cette hardiesse, et je suis payé pour cela. Imaginez-vous que, pas plus tard qu'hier, au petit Trianon, je rencontrai la Reine qui s'en allait, un panier à la main, et suivie de Mme de Polignac, dénicher elle-même les œufs de ses poules :

(1) Madame Elizabeth ne coucha dans sa maison de Montreuil que lorsqu'elle eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, en 1888.

vous savez, ces jolies poules de Frise, pattues, empanachées, qui ressemblent à des élégantes en falbalas. Or, je venais justement de regarder avec Charpentier les dites poules ; et le jardinier, comme moi, avait constaté qu'elles ne pouvaient presque marcher, encore moins pondre, tellement elles sont grasses ! Je le dis à la Reine, qui se moqua de moi et voulut m'obliger à dénicher les œufs moi-même. Je le fis, et, jugez de ma joie ! il y en avait treize, et les poules n'étaient que douze dans leur volière.

— Le coq s'était peut-être avisé de pondre, dit Madame Elisabeth en riant ou c'était un œuf oublié de la veille.

—Point, reprit le prince : c'était un œuf de canard. L'obligeant anonyme qui a soin de garnir les pondoirs tous les jours, s'était trompé, et voilà tout. La Reine n'était pas contente. Je lui assurai que d'aussi habiles qu'elles avaient été jouées de la sorte, et je lui racontai cette pêche miraculeuse que la reine Elisabeth d'Angletrre, fit un jour dans la Tamise. Elle luttait avec le comte d'Essex à qui prendrait le plus de poissons ; et, grâce à certaines manœuvres exécutées par d'adroits plongeurs, la Reine, à tout coup, tirait un beau poisson. Mais un mauvais plaisant s'en mêla, et Sa Majesté finit par pêcher un hareng saur. — L'histoire n'est-elle pas jolie ?

— Vous êtes bien taquin, mon frère ; mais ici vous ne réussirez pas : mes vaches suisses me donnent du lait en abondance, et je le fais distribuer aux petits enfants et aux malades de Montreuil.

— Celui-là ou d'autre, reprit le comte d'Artois. Vous aurez beau faire, on vous attrapera, ma sœur : vous n'êtes pas du bois dont on fait les fermières.

— Je vous assure que si, dit la princesse. Je surveille ma laiterie de près, et d'ailleurs Jacques est la probité en personne.

— Quel est ce Jacques !

— C'est le jeune vacher que Mme de Diesbach m'a fait venir de Fribourg. C'est lui qui m'a amené ici mes vaches, et il les soigne on ne peut mieux. Mais ce qui me fâche, c'est que ce pauvre Jacques change et dépérit à vue d'œil depuis quelque temps, et le docteur Le Monnier ne comprend rien à sa maladie.

— Parle-t-il français ? demanda le comte d'Artois.

— Très peu, et M. Le Monnier ne sait pas un mot d'allemand. Cela doit empêcher qu'il le soigne comme il faut.

—Permettez-moi de causer avec Jacques, ma sœur. Le peu d'allemand que je sais n'est pas des plus académiques, mais c'est assez bon pour un vacher suisse, et je vais m'informer du moyen

à prendre pour me faire amener un petit troupeau semblable au vôtre.

— Allez, mon frère ; vous me retrouverez au salon. Je vais me faire achever *Agésilas,* pour consoler cette pauvre dame de la Ferté-Imbault, que votre algarade a déconcertée.

Elle s'éloigna, et le prince entra dans l'étable.

Il y resta un grand quart d'heure, et, lorsqu'il reparut au salon, Agésilas n'était plus en cause. Mme de Travanet préludait sur le clavecin, et Mme Elisabeth allait chanter. Le comte d'Artois l'interrompit sans cérémonie.

— Je le disais bien ! s'écria-t-il ; vous n'entendez absolument rien au métier de fermière, ma sœur ; et la preuve, c'est que votre vacher va mourir par votre faute.

— Ciel ! s'écria la princesse : que dites-vous là, mon frère ! Ce pauvre Jacques est-il vraiment incurable ?

— Non, ma sœur : il guérirait même fort vite, s'il avait ce qu'il lui faut ; mais vous administrez votre ferme en dépit du bon sens.

— Je vous assure, mon frère, que Jacques est bien nourri, bien logé, bien payé. Il n'a laissé personne au pays. C'est un orphelin élevé par charité chez un fermier, des environs de Fribourg. Je pensais avoir fait son bonheur en le prenant à mon service. Enfin, que lui manque-t-il !

— Belle fermière de Montreuil, dit le prince, vous n'avez pas de fermier, et vous n'y songez point ; mais qui vous dit que vous devez laisser les bergers sans bergères, les jardiniers sans jardinières et les laitiers sans laitières ? C'est là où vous n'entendez rien.

— En effet, dit la princesse en rougissant, je n'y avais pas songé ; mais rien n'est plus aisé que de marier Jacques. J'ai justement une fille de garde-robe, ma bonne Louison, qui s'ennuie de coiffer sainte Catherine. Qu'en dites-vous, Travanet !

— Hélas ! Madame, Louison est une fort vertueuse fille ; mais elle est bien laide, elle a dix ou douze ans de plus que Jacques.

— Et j'ai lieu de croire, reprit le prince, que le cœur du pauvre Jacques n'est pas céans, mais qu'il l'a laissé en Suisse, dans quelque chalet. Il m'a dit quelque chose d'une certaine Nettchen, Grechten, ou quelque nom semblable. Mais je parle si peu l'allemand et lui si mal le français, que nous avons de la peine à nous comprendre. Il n'y a qu'une main féminine qui débrouillera cet écheveau. Mais ce ne sera pas la vôtre, ma belle sœur : vous n'entendez rien à ces choses-là. Donnez-nous plein pouvoirs à

Mme de Travanet et à moi, et dans un mois d'ici vous verrez Jacques bien portant et gai comme une demi-douzaine de pinsons. Mais il me faut carte blanche.

— Vous l'aurez, mon frère : je connais votre bon cœur ; la raison et la prudence de Mme de Travanet me garantiront le reste.

— Voilà qui est convenu, dit le comte d'Artois. Et, sur ce, je retourne au château m'habiller pour la messe et le dîner du Roi.

Il baisa la main de sa sœur, prit congé des dames, et galopa bientôt sur l'avenue du château.

— Travanet, dit Madame Elisabeth à l'aimable musicienne, j'ai toute confiance en vous. Je compte que vous empêcherez mon frère de faire des folies.

— Soyez tranquille, princesse : j'ai déjà deviné le secret du prince et celui du pauvre Jacques, et bientôt vous saurez tout.

Environ un mois après, les dames de la princesse, réunies le soir à Montreuil, s'amusaient à faire des ombres chinoises. C'était le jeu à la mode cette année-là. Voici comment on le jouait : on ouvrait à deux battants la porte d'entrée du salon, toutes les lumières étaient transportées dans l'antichambre, et une toile blanche, tendue sur un châssis, était placée dans l'ouverture de la porte ; puis, derrière cette toile éclairée *à giorno*, les spectatrices restées dans le salon obscur voyaient passer déguisées les plus jeunes dames de la maison de la princesse, et devaient deviner les noms de ces ombres. Madame Elisabth, qui dessinait fort bien, s'amusait à inventer les travestissements les plus bizarres ; et ces jeunes personnes, affublées de silhouettes, pourvues d'ailes, de cornes, de griffes, et de nez démesurés, devenaient tout à fait méconnaissables.

Ce soir-là, la jolie Mlle de Causans, depuis marquise de Raigecourt, s'était affublée de telle façon, que personne ne la reconnut. Elle paraissait si grande et si grosse, avec sa tête postiche et ses épaules de carton ornées d'ailes de chauve-souris, qu'on assurait que cette figure gigantesque appartenait à un cent-suisse. Madame Elisabeth riait de tout son cœur, et Mlle de Causans finit par se trahir elle-même, et, ôtant sa grosse tête, reparut dans le salon.

— A présent, dit Mme de Travanet, je demande un instant d'audience. Madame nous a toutes intriguées : c'est à mon tour à lui faire une surprise. Je supplie la princesse de s'asseoir au salon, et de me permettre de lui faire entendre une romance que j'ai composée hier ; puis je lui ferai voir une ombre chinoise de ma façon. Mais, comme je désire avoir un auditoire plus

nombreux qu'à l'ordinaire, je demande la permission d'introduire ici quelques-uns des domestiques.

— Faites, ma chère Travanet, dit la princesse : je n'ai rien à vous refuser, d'autant plus qu'une nouvelle romance de vous est le cadeau le plus charmant que l'on puisse m'offrir.

Elle s'assit en face de la toile éclairée ; les dames se rangèrent autour d'elle ; les domestiques, entrant sur la pointe des pieds, se placèrent au fond du salon, et Mme Travanet se mit au clavecin.

Elle chanta la romance du *Pauvre Jacques* son chef d'œuvre, ce chant triste et doux, chant d'amour et de regrets, qui exprime si bien la douleur de l'âme séparée de ce qu'elle aime, et qui, restée seule, souffre exilée, même dans sa patrie.

Tandis qu'elle finissait le dernier couplet et que des soupirs étouffés trahissaient l'émotion des auditeurs, une ombre svelte apparut sur la toile : c'était une jeune et grande fille, aux longues tresses, vêtue d'une jupe courte et d'un étroit corset, et portant sur la tête une corbeille de fleurs.

— *Es ist ! mein Gott ! es ist meine liebe Nettchen ! mein Gott !* C'est elle, mon Dieu ! c'est ma chère Toinette ! cria Jacques.

Et il tomba roide sur le parquet.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria la princesse quel jeu cruel ! ô Travanet, vous avez tué le pauvre Jacques !

On apporta des lumières, on releva Jacques, et bientôt les soins des assistants le ranimèrent. Mais la personne la plus empressée à le secourir et qui y réussit le mieux, ce fut l'ombre charmante, ce fut Nettchen Grütyl, la fiancée de Jacques, que le comte d'Artois avait envoyé chercher à Fribourg, et qui était arrivée le jour même avec sa mère.

Tout s'expliqua. Huit jours après, Jacques et Nettchen furent mariés à l'église de Montreuil, en présence de Madame Elisabeth.

Ils servirent et aimèrent jusqu'à la fin l'angélique princesse. — Mais ne me demandez pas de continuer leur histoire.

Je m'arrête... et c'est un échafaud qui me barre le chemin !

Julie Lavergne.





VOL. II. FEVRIER 1905. No. 2.

Mgr l'évêque élu de Pogla

Le 5 janvier 1897 — il y a déjà huit ans ! — dans la vaste cathédrale de Montréal, au milieu d'une foule d'évêques, de prêtres et de fidèles, se déroulaient les lentes et toujours émouvantes cérémonies des obsèques du regretté Mgr Fabre.

Les cinq absoutes étaient chantées et déjà la procession s'organisait pour conduire les restes mortels de l'archevêque défunt à la crypte des tombeaux.

L'on oubliait, à l'orgue. d'entonner le motet liturgique qui se doit chanter pour la sépulture. D'ordinaire en effet, à Montréal, cette prière ne se chante ou ne se récite qu'au cimetière de la Côte des Neiges. Ce fut la raison sans doute de l'hésitation.

Soudain, du milieu d'un groupe de chanoines et de prêtres, une voix forte et sonore lança au-dessus des bruits de la foule en mouvement l'admirable supplication: "In paradisum deducant te angeli," que jusqu'au paradis les anges de Dieu te conduisent... et le chœur continua !

L'effet me parut magnifique. La voix si harmonieuse et si riche de M. le Chanoine Racicot était d'abord bien propre à émouvoir. Mais il semblait surtout que personne mieux que lui, dans cette cathédrale qui est son œuvre, n'était en droit de pousser le cri du suprême " au revoir " au bon Prélat, à qui il avait toujours été si complètement dévoué, comme il l'a été depuis d'ailleurs au successeur de Mgr Fabre.

* * *

M. le Chanoine Racicot devient aujourd'hui l'évêque auxiliaire de Montréal. Sur la demande de Mgr l'archevêque Bruchési, le Saint-Siège élève Mgr le vicaire général à la dignité épiscopale.

Cette bonne nouvelle est partout accueillie avec la joie la plus sincère.

La parole du *Magnificat* vient aux lèvres sans qu'on la cherche. "Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles." Oui, les événements humains nous le démontrent souvent, Dieu se plaît à humilier les puissants et à *exalter les humbles !*

Dans toutes les hautes fonctions qu'il a successivement occupées, Mgr Racicot n'a jamais connu autre chose que le secret de s'effacer et l'art merveilleux d'être doux et bon sans cesser d'être ferme.

En le choisissant comme son Grand-Vicaire, Mgr Bruchési, le jour même de son sacre, fit au clergé de Montréal une grande joie. En demandant au pape de l'élever aujourd'hui à la dignité épiscopale, le distingué archevêque va de nouveau au-devant des désirs de tous.

La Semaine Religieuse de Montréal disait hier que Mgr Racicot sera évêque auxiliaire *avec une plénitude absolue.* Et elle donnait cette explication, que l'on me permettra de citer:

"De l'évêque—il avait déjà toutes les qualités; elles seront confirmées en lui par la grâce du Saint-Esprit, au jour prochain de sa consécration."

"Auxiliaire—sa charité, son oubli de soi-même lui ont fait non seulement une loi rigoureuse, mais aussi un plaisir intense de l'être dès les premières années de sa carrière sacerdotale. et toujours davantage à mesure que ses supérieurs l'appelaient à des fonctions de confiance plus grande et de responsabilité plus lourde."

On ne saurait mieux dire.

* * *

Je ne puis ici qu'indiquer dans ses grandes lignes la carrière de celui que le Saint-Père honore aujourd'hui de la plénitude du sacerdoce.

Au *Bon Pasteur*. sa direction. comme aumonier ou comme supérieur, a fait jaillir des merveilles d'un sol d'ailleurs fécond.

A la *cathédrale* son zèle. aidé de celui de plusieurs anciens —

celui d'un curé Primeau par exemple!—a triomphé de toutes les difficultés, pour parachever le vaste édifice qui sera dans l'histoire le premier monument Bourget.

A l'*Université Laval*, son administration pacifique et avisée a puissamment consolidé l'œuvre de ce second siège de notre Université nationale, auquel le nom de son prédécesseur, feu M. le Chanoine Proulx, l'intelligent, actif et remuant Vice-Recteur des époques troublées, restera aussi attaché.

A la *commission scolaire* de Montréal enfin, et, dans les choses de *l'administration générale* du diocèse. auxquelles il a été si souvent mêlé, Mgr Racicot s'est toujours dépensé sans compter.

Mais je m'aperçois que je m'égare et que peut-être je dépasse les limites permises à un simple chroniqueur.

Je m'excuse en pensant que je ne fais qu'écrire et *parler tout haut* ce que j'entends dire partout autour de moi, depuis que la bonne nouvelle est venue de Rome.

Sur ce, je m'incline respectueusement sous la main qui demain aura droit de nous bénir solennement et j'offre au nom du Propagateur, les meilleurs vœux de longue et féconde prospérité à Mgr l'évêque élu de Pogla, le futur évêque auxiliaire de Montréal.

En la fête de Saint Ignace, 1er février 1905.

L'abbé Elie J. Auclair.



CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le bienheureux Vianney : une cérémonie de béatification. — Patron des curés de France. — Un mot charmant de Pie X. — Choses de France : Un Président royaliste ; Doumer Président ; Bienaimé successeur de Syveton ; l'incident du général Peigné ; chute de Combes ; Cabinet Rouvier. — Le cardinal Langénieux. — Deux nouveaux livres. — Le péril jaune. La leçon Tolstoï. — Au Canada. — Les canadiens à Rome. — Sujets intéressants. — M. George Parent à Ottawa, leçon de tolérance. — Un article indiqué. — Nos disparus ; M. Charles Thibault, le Rév. Frère Démarchais ; les abbés Leclerc et Audet.

Le 8 janvier 1905, dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, en présence de Sa Sainteté Pie X, d'un grand nombre de Cardinaux et d'Evêques — parmi lesquels je note NN. SS. Bruchési, La-Rocque et Bruneault, — d'une foule considérable de prêtres et de fidèles, accourus de toutes les parties du monde et surtout de la France, ont eu lieu, avec toute la majesté et l'éclat accoutumés, les cérémonies de la Béatification de M. Vianney, le *saint curé d'Ars.*

J'ai assisté jadis à une cérémonie de béatification. C'est grandiose absolument ! Vous souvient-il du texte de saint Luc relatif au jugement dernier ? "Et alors, prophétise l'écrivain sacré, on verra le fils de l'homme venir sur une nuée plein de puissance et de majesté !"

La béatification, qui est comme une première canonisation, est un jugement de l'Eglise que le ciel sans doute ratifie là-haut et que le fils de l'homme ratifiera au grand jour des solennelles rétributions. Les cérémonies qui l'accompagnent ont quelque chose, il me semble de *la puissance et de la majesté*, dont parle Saint-Luc.

Après l'évangile, le diacre d'honneur, désigné pour cette fonction, lit en chaire, l'acte solennel qui déclare que tel vénérable serviteur de Dieu mérite d'être placé par l'Eglise au rang des Bienheureux, puis, au moment où le célébrant entonne le chant du credo, une toile tombe en arrière du maître autel, laissant apercevoir un tableau caché jusque là qui représente l'apothéose du nouveau Bienheureux. C'est un admirable et émouvant symbole de la future parole suprême : *Venez les bénis de mon père.*

* * *

Pie X s'est déclaré heureux, à plusieurs reprises, d'avoir pu accorder les honneurs des autels au "*saint curé d'Ars.*"

Plusieurs journaux ont annoncé que Sa Sainteté avait nommé le Bienheureux Vianney patron de tous les curés du monde. Je ne crois pas que la chose soit exacte. D'après une note de *l'Univers* (8 janvier), c'est aux seuls curés de France, et cela à la demande du Cardinal Couillé, de Lyon, que le Saint-Père a donné le nouveau Bienheureux comme patron.

D'ordinaire en effet le culte dû aux Bienheureux ne s'étend pas comme celui des Saints à tout le monde catholique, mais à telle province, à tel pays, à telle race.

Quoiqu'il en soit, nos confrères, les curés canadiens-français ont un droit spécial, il me semble, à se réclamer du patronage du "*saint curé,*" que notre pays connaît et vénère depuis si longtemps.

Je serai bien surpris si le culte du Bienheureux Vianney ne s'étend pas bientôt au Canada, au moins à la vieille province de Québec.

* * *

On raconte un mot charmant de Pie X, lors d'une audience accordée, à l'occasion de cette béatification du "*saint curé d'Ars,*" à MM. les curés de Paris. Il venait d'exprimer son désir de canoniser bientôt le nouveau Bienheureux et de le donner comme patron à tous les curés du monde. Ayant à faire une application de ce modèle des prêtres séculiers attachés à la desserte d'une cure, le pape, qui lui aussi est un ancien curé, dit comme ça, aimablement : "*nous autres curés...*" On pense bien que le mot a été saisi au vol et répété! Tous les curés de France le connaissent sans doute à l'heure actuelle.

* * *

D'ailleurs, le Saint Père s'applique à redire souvent que malgré tout il ne désespère pas de la France.

C'est une consolation dont on a grand besoin, au pays de la Vénérable Jeanne d'Arc et du Bienheureux curé d'Ars.

Combes a eu beau se cramponner, il a eu beau jeter du *lest* en sacrifiant son ministre de la guerre, le général André, il a fini par lâcher prise.

Je n'entreprendrai pas de raconter par le menu comment les choses se sont passées. Mais voici les grandes lignes.

Au commencement de janvier, la Chambre s'est réunie sous de curieux auspices. Coïncidence ironique en effet, le président d'âge, à qui il appartient de diriger les débats en attendant l'élection du *président* véritable, se trouvait être M. Bourgeois, un député catholique et royaliste assez peu connu de la royaliste et catholique Vendée. L'original Beaudry d'Asson, un autre député

vendéen plus connu que le pacifique Bourgeois, s'est hâté d'aller porter un bouquet à son ami et de l'embrasser en criant: " Vive le roi ! "

Mais le roi n'a pas paru ! Et la bataille a commencé pour l'élection à la Présidence de la Chambre. M. Doumer a été élu contre M. Brisson par 265 contre 240. C'était un échec pour le cabinet Combes.

Entre temps, les électeurs donnaient un successeur à ce pauvre Syveton, dont le suicide ou l'assassinat reste mystérieux comme toutes les roueries de la haute maçonnerie. C'est l'amiral Bienaimé, l'une des victimes du ministre combiste de la marine, M. Pelletan, qui a été l'élu. Second échec pour le cabinet Combes.

Enfin, un incident de la fameuse campagne contre les *délateurs* et les *mouchards* a précipité la crise. L'on a interpellé les ministres pour savoir ce qu'ils allaient faire du général Peigné, l'ancien aide-de-camp du général Boulanger et le commandant du 9° corps, convaincu d'avoir systématiquement *dénoncé* ses camarades à la fureur des purs du ministère Combes-André? La séance a été orageuse. On a dit les pires vérités au *père de la délation*, M. Combes. Une fois de plus le ministère n'a dû qu'aux voix des ministres de n'être pas en minorité.

Sur ce, M. Combes et ses amis ont cru qu'il valait mieux s'en aller.

M. Rouvier, le ministre des Finances, a été chargé de former un nouveau cabinet. Il a réussi. MM. Delcassé et Chaumié sont avec M. Rouvier, les seuls de l'ancien cabinet qui font partie du nouveau.

Ce ministère sera un peu moins brutal que l'autre; mais il s'appuiera toujours sur les *gauches* et la guerre va continuer en sourdine.

* * *

Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, vient de mourir. C'est une grande figure d'évêque qui disparaît. On l'appelait volontiers le cardinal des ouvriers comme on disait du regretté Léon XIII qu'il était le pape des ouvriers.

L'abbé Georges Bertrin et l'abbé Félix Klein, deux professeurs de l'Institut Catholique de Paris, ont publié récemment chacun un volume, dont l'opinion s'est émue.

L'histoire critique des événements de Lourdes, de l'abbé Bertrin, vient bien à son heure, en cette fin d'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Nul n'ignore que *Lourdes* a été comme la réponse du ciel à la proclamation de Pie IX. ,L'abbé Bertrin a justement l'autorité du savant et l'élégance du lettré qui assurent le vrai succès à ces œuvres de délicate apologétique.

Au pays de la vie intense, de l'abbé Klein, ne manque pas non plus d'opportunité. Je ne jurerais pas que l'abbé Klein a eu le loisir de tout approfondir ce qu'il a vu en Amérique, lors de son voyage d'il y a deux ans. Mais un ancien élève de l'école des Carmes a le droit d'affirmer que M. l'abbé Klein, comme M. l'abbé Bertrin, est homme à faire, en taillant dans le vif des événements contemporains, une bonne et saine apologétique.

Je considère comme un devoir d'honneur de signaler tout spécialement à mes confrères canadiens ces deux livres de mes anciens professeurs.

* * *

Vais-je parler du péril *jaune*? C'est à mon avis une grosse question pour l'avenir. Ce n'est pas, je pense, que nous ayons à craindre quelque invasion des *jaunes* sur nos continents. Mais les intérêts européens sont fort conpromis en Asie! Certain document fameux, publié par l'*Echo de Paris* en janvier, attribue aux Japonais des ambitions de suprématie en Orient qui pourraient bien n'être pas du goût des soit-disants civilisés !

On dit là-bas: l'*Asie aux Asiatiques*, comme on disait naguère l'*Amérique aux Américains*. Moi, qui ne suis pas un homme d'Etat, je trouve que cette formule a du bon sens tout plein; mais les économistes s'alarment et l'on dit qu'il pourrait surgir de ce conflit des événements à côté desquels ceux de la guerre russo-japonaise pâliraient. Et pourtant ces derniers ne sont pas brillants pour l'honneur de l'humanité. Quelles hécatombes!

* * *

Pauvre Russie. Colosse aux pieds de bronze ou aux pieds d'argile? Je ne sais. Mais voilà que le sang coule à St Petersbourg et à Moscou comme à Port Arthur.

Le célèbre Tolstoï à propos des récents soulèvements a dit ces paroles profondes: "Il n'existe qu'un seul moyen d'améliorer la

situation des peuples: c'est de chercher à perfectiónner moralement l'individu. Lorsque chacun de nous aura pour idéal la perfection morale, lorsque nous saurons respecter les autres et haïr la violence, ce jour-là la cruauté et l'injustice auront disparu."

Le vieux romancier a raison. Ce qu'il dit là est essentiellement chrétien.

* * *

Le 5 janvier, Nos Seigneurs les évêques canadiens présents à Rome, M. Lecoq, supérieur des Sulpiciens à Montréal, et M. le supérieur ainsi que tous les élèves du Collège Canadien à Rome avaient la joie d'être reçus en audience particulière auprès du pape Pie X. M. Lecoq a donné lecture d'une superbe adresse en latin, et le Saint Père a répondu en rendant de délicats hommages aux évêques, au clergé et au peuple de notre pays.

Ca été, nous disent les dépêches, une véritable fête de consolations spirituelles pour nos compatriotes.

Dans une autre circonstance, Pie X a exprimé à Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke, qu'il avait éprouvé un grand bonheur en prenant connaissance de la lettre sympathique de notre épiscopat au cardinal de Paris, à propos de la triste situation religieuse en France.

Du reste, Nos évêques se plaisent à parler dans leurs lettres de la bonté du Pape et de la délicatesse affable du cardinal Secrétaire d'Etat, Mgr Merry del Val.

Ce sont là des joies bien douces à notre foi et à notre orgueil national.

* * *

Je voulais signaler encore l'adresse des zouaves canadiens au *second Pie IX* qu'est le Pape Pie X (11 nov. 1904); la magnifique conférence du Juge Routhier sur Crémazie au Monument National à Montréal (15 janvier 1905); les belles paroles, toutes vibrantes de loyauté et de ferme franchise de M. le Chanoine Dauth, le vice-recteur de Laval à Montréal, à Son Excellence Lord Grey, notre nouveau gouverneur-général (26 janvier 1905); comme aussi la réponse si digne et si flatteuse pour notre race canadienne-française de Son Excellence!

Mais le moyen de condenser ces bonnes nouvelles dans un cadre trop restreint!

* * *

J'ai retenu une phrase du très joli et courageux discours qu'a fait aux *Communes* d'Ottawa, le jeune député de Montmorency, M. Georges Parent, sur le discours du trône. Il me semble qu'elle mérite d'être conservée à cause de l'importance du sujet qu'elle touche et du théâtre où elle a été prononcée. Je lui laisse son parfum de jeunesse.

"M. l'Orateur, disait le jeune député, quand l'Ouest canadien aura son autonomie, cette autonomie si chère à cause de sa ressemblance avec la liberté, quand la majorité y conduira seule les destinées de tous les habitants, j'espère qu'elle tournera parfois ses regards vers la province dont je suis ici l'un des modestes représentants et qui a fourni à ces contrées lointaines tant de missionnaires, qu'elle saura voir les exemples de tolérance et de bonne entente que nos gouvernants donnent envers la minorité, et que les brises, venues de nos montagnes, pour caresser les champs de blé des plaines d'Assiniboine et d'Alberta, n'auront pas perdu en route leurs parfums de cordialité et de magnanimité."

* * *

J'avais formé le dessein d'analyser aussi un article très bien fait et fort juste sur les devoirs de la *Bonne Presse,* écrit par le P. Théo. Hudon, S.J., dans la livraison de janvier 1905 du *Messager Canadien du Sacré-Cœur de Jésus.*

Mais il faut m'arrêter.

* * *

Non pas pourtant sans avoir salué quelques-uns de nos disparus.

Je n'ai pas l'habitude de sortir des rangs du clergé. Je fais une exception et m'arrête devant la tombe de M. Charles Thibault.

Il était presque du clergé. Il connaissait dans chaque paroisse le chemin de l'église et du presbytère. Il aimait le prêtre et la vie du prêtre. Sa foi était très vive. Il disait en souriant qu'il avait perdu sa vocation?

Ce que je crois, c'est que, ballotté pourtant par des flots bien divers, la barque du populaire tribun a tiré plus d'une bordée pour la cause de Dieu et celle de la foi et qu'enfin elle est arrivée à bon port. L'histoire de ses derniers moments est émouvante comme

sa vie. Blessé à mort dans un accident de chemin de fer, à la surprise de beaucoup, il a repris connaissance *tout juste* le temps nécessaire pour se confesser à son ami, le curé de Sutton,, M. l'abbé Brassard, qui me l'a raconté à moi-même.

M. Charles Thibault citait souvent l'Ecriture Sainte. Puisse-t-il comprendre déjà, dans la vision de Dieu, le sens du texte de St Paul: nunc in aenigmate, tunc autem facie ad faciem!

Le Rév. Frère Démarchais, longtemps Visiteur des maisons des Viateurs, était aussi une figure bien connue du clergé canadien. Il vient de partir pour le grand voyage.

On annonçait encore, au cours du mois, la mort de M. l'abbé J. E. Leclerc, curé de Saint-François de l'Ile d'Orléans, à l'âge de 60 ans, et celle de M. le Chanoine P. Audet, curé de Saint-Fabien de Rimouski, à l'âge d'environ 70 ans.

Requiem æternam dona eis Domine!

3 février 1905.

L'Abbé Elie-J. Auclair.

Lorsque le P. Hermann parut à Ars pour la première fois, on voulait le faire prêcher. Le bon Curé lui offrit de catéchiser la foule à sa place. Le R. Père se garda bien d'accepter : Il consentit seulement, c'était déjà beaucoup pour son humilité, à dire quelques mots après que le serviteur de Dieu aurait parlé. M Vianney fit son instruction comme à l'ordinaire, et la termina ainsi : " Mes enfants, il y avait une fois un bon saint qui aurait bien voulu entendre chanter la sainte Vierge. Notre-Seigneur, qui prend plaisir à faire la volonté de ceux qui l'aiment, daigna lui accorder cette faveur. Il vit alors une belle dame qui se mit à chanter devant lui. Il n'avait jamais entendu une si douce voix. Il était dans le ravissement, et il s'écria: C'est assez ! c'est assez ! Si vous continuez je vais mourir ! " La belle dame lui dit : " Ne te presse pas d'admirer mon chant, car ce que tu as entendu n'est rien auprès de ce qui te reste à entendre. Je ne suis que la vierge Catherine, et tu vas entendre la Mère de Dieu... " En effet, la sainte Vierge chanta à son tour. Et ce chant était si beau, si beau, que le saint s'évanouit et tomba mort de plaisir... noyé dans le baume de l'amour !.... Eh bien mes enfants, ce sera la même chose aujourd'hui..... Vous venez d'entendre sainte Catherine ; vous allez entendre la sainte Vierge.

(*Esprit du saint curé d'Ars*, page 263).

Dévotion à Saint Joseph

Raisons de cette Dévotion.

En autorisant l'institution d'un mois consacré à saint-Joseph, l'Eglise a voulu se donner un protecteur qui lui vint en aide au milieu de ses épreuves: hélas! la charité de plusieurs se refroidit; la foi elle-même périclite dans bien des âmes; il faut des moyens nouveaux réservés dans les trésors de la divine Providence, pour réveiller le zèle, la foi et la piété. Les besoins de l'Eglise sont devenus plus pressants depuis les attaques des hérésies modernes et de la philosophie rationaliste; ils semblent augmenter avec les périls que court à notre époque la société elle-même. Dieu montre des desseins de protection sur son Eglise et sur ses enfants, et il ranime leur confiance en les portant à invoquer Saint Joseph. "Lorsque les amis manquent sur la terre, disait M. Emery, vénérable supérieur de Saint-Sulpice, il faut s'en faire dans le ciel."

C'est donc un protecteur que l'Eglise a voulu se donner, c'est aussi un modèle qu'elle offre à ses enfants. Et quel modèle répond mieux aux besoins de notre époque? Le monde est envahi par l'esprit de l'indépendance et d'une liberté sans frein; l'Eglise lui présente un homme soumis sans murmures aux volontés du ciel, un homme obéissant sans réplique, sans observation, sans retard et à la lettre aux ordres de la Providence, un homme se repo sant de toutes ses sollicitudes sur cette même Providence.

Le monde est dominé par l'amour des biens terrestres; ell luioffre le serviteur de la crèche, l'homme dénué de ces richesses objets de tant de convoitises, l'homme en proie à des privations d toutes sortes et les acceptant avec paix, sérénité, contentement, sans exprimer même le désir d'une condition meilleure.

Le monde est avide de repos, adonné à une vie frivole: l'Eglise lui oppose l'homme ouvrier demandant au travail de ses mains la subsistance de chaque jour, se soumettant aux labeurs comme à un joug providentiel, comme à un ordre divinement établi.

Le monde est épris du désir de s'élever, d'accroître des positions: l'Eglise lui présente le descendant de David tombé des grandeurs au dernier rang social, et ne se préoccupant pas de sortir de son obscurité, de recouvrer le trône de ses ancêtres, alors

que leur nom était dans toutes les bouches, alors qu'il eut suffi de se produire pour se faire un parti, comme tant d'autres le firent en ces jours où la Judée était lasse du joug de l'étranger.

Le monde est enflé de sa science et fier avant tout de ses lumières: l'Eglise lui donne pour modèle l'homme dont la foi a embrassé sans arrière pensée, sur la parole de Dieu seul, les plus profonds mystères de notre religion; le premier adorateur, après Marie, du Dieu fait homme; le premier témoin de ses infirmités; l'homme dont la foi n'a jamais connu le doute, dont l'esprit n'a point chancelé, dont le cœur s'est reposé sur la parole de Dieu comme sur une base inébranlable.

Le monde est accoutumé à juger par l'extérieur: l'Eglise lui offre, comme objet de ses hommages, comme un trésor de haute sainteté et de sublime mérite, l'homme inaperçu, appliqué à accomplir, sous le regard de Dieu, une série d'actes en apparence communs; et, d'accord avec l'esprit de Dieu, elle lui donne le nom de juste, et, afin de montrer quel cas elle fait de ses vertus, elle proclame son nom grand entre tous les noms de ses saints; elle s'efforce d'accroître la confiance de ses enfants en ce saint patriarche.

Grand saint Joseph, digne entre tous les bienheureux d'être vénéré, aimé et invoqué, en présence de Jésus qui vous a choisi pour père adoptif et de Marie qui vous a accepté pour époux, je me prosterne aujourd'hui humblement à vos pieds; je vous offre les prémices de ce mois spécialement consacré à votre culte.

L'Abbé Larfeuil.

(*Le Quart-d'heure pour saint Joseph.*)



Quand on devient prêtre! — Ne me parlez pas de ma vie d'autrefois. Autre est l'enfant qui s'amuse à des jouets, autre est l'homme qui commence le sillon sérieux de la vie. Autant j'étais enfant, léger, frivole, autant je demande à Jésus la grâce d'une gravité douce et aimable qui laisse toujours voir le Christ sans s'effrayer.

Le Christ, oui! Celui qui a revêtu les ordres sacrés a revêtu le Christ. Malheur à lui s'il le rend invisible en soi par ses misères! Qu'il n'en soit pas ainsi de moi, que tout homme en me voyant le reconnaisse!

Perreyve, Medit. sacerd.

La Méditation Quotidienne

INDICATIONS PRATIQUES.

Comment nous définir notre méditation de chaque jour ? Quel manuel ou formulaire choisir pour la bien faire et comment nous en servir ? telles sont les questions auxquelles répond le présent document.

Nous n'avons pas l'intention d'être complet. Il faudrait être trop long. Nous nous contenterons de suggérer, sur les points signalés, quelques idées élémentaires, mais qui pourtant paraîtront neuves à plusieurs, quelques procédés aussi faciles que féconds, mais pourtant peu remarqués et peu en usage.

Nous ajoutons : Ce n'est nullement une méthode que nous enseignons ou préconisons ; nous ne sommes que d'humbles disciples et pas du tout des maîtres ; il ne s'agit que d'indications qu'il est libre à chacun d'apprécier en sens divers, et dont chacun fera l'usage qu'il croira meilleur.

Qu'est-ce que méditer ? Méditer, c'est prier. Ce n'est pas seulement lire, réfléchir, raisonner ; c'est prier. Quand vous allez méditer, vous allez prier. Gravez profondément cette idée très simple dans votre esprit.

Vous allez prier, c'est-à-dire offrir à Dieu vos hommages et lui demander les secours dont vous avez besoin. Voilà, d'après nos catéchismes, toute la définition de la prière. Et voilà tout l'exercice de la méditation. Méditer et prier, c'est tout un.

Hommages à offrir, demandes à formuler, voilà donc tout le travail à faire. Ce point de vue suffit : développons-le.

1. — Hommages à offrir.

Hommages à la très sainte Trinité, à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, aux anges, aux saints, en qui rayonne l'excellence divine...Hommage de foi, d'espérance, d'amour, d'humilité, de piété, de confiance, de reconnaissance, de repentir, etc.

Vous dites : "Je ne peux pas méditer." C'est comme si vous disiez : Je ne peux pas croire ; je ne peux pas aimer ; je ne peux pas m'humilier, me repentir, me confier, etc... A un travail de ce genre le cœur suffit, quoiqu'il en soit des aptitudes ou des inaptitudes intellectuelles.

Mais il vous faut un *formulaire d'hommages.* Et entre tous les formulaires, le meilleur, l'incomparable, c'est l'*Evangile.*

L'Evangile, voilà, surtout entre les mains du prêtre, le Manuel de méditation par excellence.

Qu'y trouvez-vous en effet à chaque page? Vous y trouvez la matière des hommages à offrir dans votre méditation. Hommages des disciples à Notre-Seigneur; hommages de Notre-Seigneur à son Père céleste, les pages de l'Evangile en sont pleines. Apprenez donc à faire revivre ces hommages, et à votre tour offrez-les à votre Sauveur ou à Celui qui vous l'envoie. Le trésor est inépuisable, et le travail est facile.

Bien des fois peut-être vous avez dit: "Je ne sais pas raisonner sur un sujet"; et, à cause de cela, vous vous croyez incapable de méditer, ou vous vous dégoûtez de la méditation. Ne raisonnez donc pas, si le raisonnement vous fait obstacle. La méditation n'est pas nécessairement un raisonnement. Faites mieux: *offrez.*

"Que puis-je offrir? objectez-vous. Je ne trouve en moi qu'indigence et ténèbres; mon esprit est distrait, mon cœur est froid, mon âme est aride."

Eh bien ! prenez votre Evangile, allez droit à cette page que vous vous êtes désignée hier soir comme matière de votre méditation d'aujourd'hui; cherchez-y l'or et l'encens des autres: la foi de l'incurable, le désintéressement de Jean-Baptiste, le repentir de Pierre, la générosité de Zachée, l'humilité de la Chananéenne, etc. ....Appropriez-vous tous ces trésors. L'Evangile avec toutes ses richesses d'hommages est à vous. Puisez à pleines mains et offrez.

Il vous semble peut-être qu'un travail de ce genre n'est ni assez pratique, ni assez personnel. Gardez-vous de le croire. Ce que vous offrez vous reviendra. En vous occupant de Dieu, vous profiterez personnellement. De Dieu vous reviendrez à vous sans effort, et vous constaterez vite que le procédé indiqué est excellent pour cultiver votre âme.

Votre âme en effet est un sol fertile dont Dieu vous a confié la culture. Développer sur ce sol les vertus du vrai disciple, voilà une matière essentielle de votre travail, dans la méditation. Or, pour réussir dans cette culture surnaturelle, il vous faut deux choses: vous procurer des semences de bon aloi et apprendre l'art de les faire croître et mûrir.

Où donc irez-vous chercher ces semences du progrès, sinon sur le sol évangélique? Nulle part vous ne les trouverez de meilleure qualité. Allez moissonner sur ce sol pour ensemencer le

vôtre. Vous y cherchiez la matière de vos hommages à offrir à Dieu; mais en les offrant, ne vous êtes-vous pas senti attiré au bien? Rien n'est plus beau, rien n'est plus saintement contagieux que la foi du centurion, la reconnaissance du lépreux guéri, la générosité des saintes femmes, la charité du bon Samaritain, etc.... A voir les vertus se produire dans ces rencontres évangéliques, tout ce qui est capable de vie en nous, s'agite et cherche à venir au jour. On se sent presque irrésistiblement mis en demeure de s'exercer soi-même sur de si beaux modèles. La foi appelle la foi; la charité, la charité, et ainsi de toutes les vertus. La terre s'ensemence d'elle-même, et la semence ne demande qu'à lever.

Que faire? Comment obtenir le développement des semences évangéliques sur votre propre sol ? Par un exercice d'amour dont votre cœur vous suggérera le procédé. L'amour n'a-t-il pas le secret de la fécondité?

1. *Amour de complaisance.*—Apprenez à vous complaire dans chaque détail que vous méditez, de quoi que ce soit qu'il s'agisse autour de Jésus, ou quoi que ce soit qu'il fasse lui-même : enseignement qu'il donne, miracle qu'il accomplit, prière qu'il exauce, etc.

Vous y complaire, c'est vous en réjouir comme d'un événement heureux qui vous concerne personnellement, c'est goûter comme un bien propre, le bien d'un ami. Le cœur, ainsi captivé, a déjà développé la semence. Il se dilate dans l'allégresse, et l'âme s'engage au chemin du progrès.

2. *Amour de bienveillance.*—Voici les fleurs. Fleurs de désirs nées de la complaisance. Le cœur humain est ainsi fait. Où il se complaît, les désirs affluent. En vous complaisant dans ce que vous méditez, vous n'êtes pas loin d'en souhaiter la reproduction pour la gloire de votre Maître. Cette parole, dite par lui à un auditoire restreint, sur un sol circonscrit, ne désirez-vous pas qu'elle soit entendue au loin et par le grand nombre ? Vous vous réjouissez de lui voir rendre tel hommage de foi, d'amour, de reconnaissance, etc.; ne désirez-vous pas que ce même hommage lui soit rendu par beaucoup d'autres et sur d'autres terres ? Ne vous sentez-vous pas excité à prolonger aussi loin que possible les rayons de cette gloire dont vous contemplez les merveilles ? Livrez-vous donc aux désirs de votre cœur. C'est bien à votre progrès personnel que vous travaillez. Désirer, c'est déjà donner. Le don de vous-même est en fleur. Encore un moment et le cœur subjuguera la volonté. L'oblation s'achèvera et le fruit sera sur la branche.

3. *Amour de préférence.*—Voici le fruit. Ce fruit est une décision libre et ferme de volonté, dans le sens de la réforme personnelle et du progrès. Ici le travail s'achève. Sur ces rivages où tout à l'heure vous portaient vos désirs, où vous souhaitiez à votre Maître de nouveaux adorateurs et des sujets en foule, vous vous êtes rencontré vous-même; et ce que vous venez de lui désirer de gloire, il faut le lui procurer de votre propre fond. Il faut que vous preniez pour loi de votre vie, ce dont votre cœur vient de se délecter. Ce champ de gloire que vous élargissez jusqu'aux confins de la terre et du ciel, circonscrivez-le maintenant sur votre propre sol. Vous voilà sur la vraie terre de l'Incarnation où votre Maître a formé le projet de régner aujourd'hui, et où il vous faut aujourd'hui même, lui décerner les honneurs du triomphe et célébrer son avènement. A votre amour de lui dresser un trône, et à votre volonté de s'incliner sous son sceptre!

Sera-ce difficile ? non. Parce que le cœur est déjà gagné, et là où le cœur précède, la volonté suit sans tarder. Elle hésitait tout à l'heure, cette volonté pusillanime, à la pensée des luttes de la réforme et du progrès, mais la vérité vient de l'affranchir; le milieu a changé, l'amour l'enhardit; elle est prête.

Elle va décréter que cette vertu, dont vous avez mesuré l'essor sur le vol évangélique, est obligatoire pour vous, que cette parole divine adressée à un auditoire étranger, est à accepter par vous dans toute sa plénitude; que ce conseil donné à d'autres, il vous faut le suivre.

Vous voilà du même coup replacé sous le domaine de Dieu et reconquis à son autorité. C'est bien le fruit, car l'œuvre de Dieu est à maturité. Le tout de son œuvre, comme de sa gloire, ne consiste-t-il pas à voir sa créature déférer librement à ses droits souverains et à se sentir le préféré des êtres dont il est le législateur et le père ?

C'est donc bien pour vous que vous avez travaillé en vous occupant de Dieu.

2. — Demandes à formuler.

Quand vous allez méditer, vous aller prier, avons-nous dit. Or la prière est une demande comme elle est un hommage. Il faut apprendre à recourir à Dieu, non seulement par la prière vocale, mais aussi par l'oraison mentale ou méditation. Ainsi ont fait les saints, ainsi devez-vous faire.

Ce qu'il vous faut, ici comme plus haut, c'est un *formulaire*, et le formulaire par excellence, pour les demandes comme pour les hommages, c'est l'*Evangile.*

Reprenez votre Evangile à la page que vous avez choisie pour sujet de méditation. Quelles ressources vous offre cette page pour vous faciliter ce recours à Dieu et vous en assurer le succès ?

1. Cette page vous offre un terrain de rencontre avec votre Sauveur, avec Celui qui a dit: *Si quid petieritis me... hoc faciam* (Jo., 14, 14). Et en effet le Sauveur n'est-il pas, d'une certaine manière, présent sous la lettre des récits évangéliques ? L'Evangile n'est-il pas comme un tableau de présence réelle, d'où rayonnent la parole et les œuvres du verbe incarné ? Au chevet du tombeau de Lazare, sur les sentiers du Thabor, dans les bourgades galiléennes, partout où les récits évangéliques vous introduisent, tenez pour certain que le fils de Dieu ne cesse pas de parler, d'agir, de s'intéresser à vous. Pour ne l'y trouver que par la foi, il n'en est pas moins disposé à vous accueillir et à écouter vos requêtes.

Faites-vous de cette rencontre d'oraison l'idée d'un pieux pélerinage quotidien de Terre sainte. Au fond de quelque solitude de ce territoire sacré, votre Sauveur vous appelle et vous attend. A vous d'accourir. Et vous voilà en tête-à-tête avec lui. Première condition pour demander et pour obtenir.

2. En même temps que cette page vous offre un terrain de rencontre avec le fils de Dieu, votre Sauveur, elle vous suggère la méthode à suivre pour vous assurer le succès de vos requêtes. Rencontrer le Sauveur ne suffit pas, il faut se faire écouter favorablement. Il faut se faire agréer devant lui et lui rendre agréable la demande que vous lui formulez. Et voici dans cette page tout ce qu'il vous faut pour réussir.

Notez que les pages de l'Evangile sont des pages toujours vivantes. Les hommages que Jésus y reçoit, les faits qui s'y développent, les vertus qui s'y pratiquent, les paroles qui s'y disent n'ont point perdu leur influence sur le cœur du fils de Dieu. La foi de la Chananéenne, le repentir de Pierre, le courage apostolique de Jean Baptiste, la piété de Madeleine, etc., gardant à perpétuité, pour vos heures de misère, une vertu toute divine, une richesse d'intercession dont il ne tient qu'à vous de goûter le bienfait. Servez-vous; faites vous agréer par ce moyen; remettez pieusement sous le regard de Jésus ces mérites de haut prix, et au nom de la gloire qu'ils lui valurent, demandez, insistez, suppliez, faites triompher votre cause.

Allez plus loin. Fouillez davantage cette page d'Evangile. Elle vous montre à l'œuvre des disciples dont les démarches ont réussi; elle vous détaille les procédés qu'ils ont employés, les formules dont ils se sont servis; en un mot tout ce qui peut vous être utile, tout ce que vous venez chercher.

Quels procédés emploient-ils ? Procédés de toute confiance. Ils reconnaissent, à n'en pouvoir douter, en celui à qui ils recourent le médiateur donné par Dieu à l'homme. C'est bien vraiment à Dieu qu'ils s'adressent en parlant à Jésus. Ils sentent qu'en se mettant en contact avec l'humanité sainte du Sauveur, ils ont, par le fait même, accès et crédit auprès de la divinité.

Procédés de toute piété. Voyez les s'agenouiller aux pieds de leur Maître, baiser le bord de son vêtement, répandre leurs parfums, confesser leurs impuissances. Tout est de leur part d'une piété exquise. Ils discernent en Jésus la majesté la plus haute, unie à la bonté la plus tendre. Ils le sentent à la fois le meilleur des amis et le plus puissant des médiateurs. Leurs intérêts spirituels et temporels sont en sûreté. Voilà ce que vous décrit sobrement et merveilleusement chaque page d'Evangile.' Est-il meilleur leçon ?

De quelles formules se servent-ils ? Nouvelle et excellente leçon. Plus d'une fois, vous vous êtes surpris à dire : " Je ne sais pas m'entretenir avec Notre-Seigneur." Prenez donc ici, dans cette page évangélique, les vraies formules. Les paroles que Jésus a entendues et auxquelles il n'a pas résisté, sont encore là toutes vibrantes. Offrez-lui la joie de les entendre de nouveau, afin que les anciennes merveilles revivent.

Que disent ces heureux suppliants ? *Fils de David, ayez pitié de nous*, s'écrient les aveugles. Et le lépreux : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Et la Chananéenne: *Maître, aidez-moi !* Et le centurion : *Je ne suis pas digne.* Et les sœurs de Lazare : *Celui que vous aimez est malade*, etc... Où trouver un plus beau formulaire ? Apprenez donc à vous en servir, et tenez doucement votre Sauveur sous le charme des paroles dont ces pages sont remplies, et qui ont arraché à son cœur tant et de si précieux bienfaits.

Mais ce qui est fondamental, en s'exerçant à la méditation selon ces indications, c'est de vouloir quelque chose et de savoir ce qu'on veut. N'est-ce pas cela qui manque souvent ? Ne nous plaignons pas de ne pas obtenir si nous ne demandons rien, où si nous ne demandons que d'une manière confuse, sans entrain et sans insistance.

Donc, de quelque manière qu'on envisage la méditation, il est clair que, pour le prêtre surtout, l'Evangile en est le Manuel par excellence. Apprenez à vous en servir, et la méditation quotidienne, dont vous trouvez peut-être les efforts si pénibles, les minutes si longues, les résultats si minces, revêtira un aspect tout nouveau. Vous la trouverez pleine d'attraits, vous prendrez volontiers sur votre sommeil, ou sur vos occupations ordinaires, le temps nécessaire pour n'y pas manquer, et elle vous fera le bien que Jésus en personne faisait à ceux qui venaient à sa rencontre, sur la terre de Galilée et de Judée..

Documents de ministère paroissial.



Aimez vos ennemis, dit l'Evangile ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient..., car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains mêmes ne le font-ils pas ! Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens mêmes ne le font-ils pas ? -Saint Mathieu, ch. V, pp. 44, 46, 47.

De l'étude

L'étude est un devoir grave pour plusieurs : d'abord pour tous les écoliers et les étudiants qui y sont tenus, par suite de leur condition. S'ils ne s'y appliquaient pas, ils se rendraient coupables à l'égard de leurs parents, qui s'imposent des sacrifices pour les faire instruire; ils seraient ingrats à l'égard de leurs professeurs, qui cultivent leur intelligence, afin qu'elle produise des fruits ; ils seraient cruels à l'égard d'eux-mêmes, en risquant leur honneur et leur avenir, en se rendant incapables d'exercer plus tard les fonctions auxquelles ils se destinent.

Nous ne dirons rien des vices auxquels sont sujets les étudiants oisifs; mais il est bon de remarquer que le temps des études bien employé peut préparer un jeune homme aux plus grandes carrières et lui fournir le moyen d'être sérieusement utile à la société, à l'Eglise, à la cause de Dieu, et d'acquérir ainsi de grands mérites pour le ciel.

Vers le milieu du XVe siècle, on distinguait, parmi les étudiants de l'Université de Louvain, le jeune Adrien Florent, fils d'un tisserand d'Utrecht. Adrien étudiait avec une infatigable persévérance. Quelquefois, les yeux appesantis et le corps épuisé de fatigue, il se voyait forcé de s'interrompre dans ses lectures ; mais l'amour de l'étude ranimait bientôt ses forces. Les merveilleux progrès du jeune Adrien ne tardèrent pas à exciter la jalousie des autres étudiants, surtout celle des plus riches et des moins studieux. Ils découvrirent bientôt que tous les soirs, à la nuit tombante, Adrien quittait furtivement l'Université, qu'il prenait constamment la même direction, et ne rentrait jamais que longtemps après minuit. On avait remarqué aussi qu'il inventait différents prétextes pour empêcher ses condiciples de l'accompagner dans ses excursions.

Un soir, quelques-uns d'entre eux l'épièrent dans l'espoir de le trouver coupable de graves désordres; il s'aperçut qu'il était suivi, et se déroba facilement à leurs regards. Ils continuèrent de se promener dans la ville, espérant que quelque heureux hasard leur ferait retrouver ses traces. Il était déjà près de minuit. L'idée leur vint de visiter, avant de rentrer, les environs de l'église de Saint-Pierre, non qu'ils crussent devoir l'y trouver, car il s'était dirigé d'un autre côté, mais pour que leur exploration fut complète.

Comme ils arrivaient près de cette église, un des plus beaux et des plus imposants édifices des Pays-Bas, l'un d'eux s'écria tout à coup : " Arrêtez ! ou je tombe étrangement, ou j'aperçois sous le porche une figure humaine qui se tient immobile près d'une lampe." Il s'avance doucement vers l'objet qui excitait sa curiosité. Ses compagnons le suivent. A la faible lueur d'une lampe qui brûlait vers le porche de l'église, ils aperçoivent un homme courbé sur un livre. Son visage, sur lequel tombait un léger reflet de la lampe, était pâle et fatigué. " C'est Adrien ! " s'écrièrent-ils tous. En effet, c'était lui. Se voyant ainsi surpris, il leva la tête, et son front devint couleur de pourpre. Mais il se recueillit bientôt, et s'avança vers ses camarades : " Le mystère est enfin éclairci, dit-il, vous savez tout maintenant ; je suis trop pauvre pour acheter de la chandelle, et, depuis quatre mois, je continue mes études ou ici, ou au coin des rues, partout enfin où je trouve une lampe. — Mais le froid, interrompit un de ses camarades, comment peux-tu le supporter ? il y a de quoi mourir ! " Adrien sourit, et se borna à poser ses mains brûlantes dans celles de son camarade. " Ai-je froid ? lui demanda-t-il. J'ai là en effet, ajouta-t-il en plaçant les mains sur son cœur, quelque chose qui défie le froid aussi bien que vos railleries." Personne n'osa le railler. La haine et la jalousie firent place à la plus sincère estime.

On peut lire les détails de sa vie dans les annales de son pays. On verra que, grâce à ses talents, il s'éleva au poste de vice-chancelier dans cette même Université où il était entré pauvre et obscur écolier ; que, plus tard, il fut nommé précepteur de Charles-Quint, et que, grâce à la reconnaissance de son élève, il fut premier ministre en Espagne, et enfin Souverain Pontife sous le nom d'Adrien VI.

Les exemples anciens nous frappent moins que ceux qui sont plus près de nous. Or, voici ce qu'écrivait, en 1854, Garcia Moreno, pendant qu'il étudait à Paris : " Je travaille seize heures par jour, et si les jours avaient quarante-huit heures, j'en passerais quarante avec mes livres, sans broncher. On raconte qu'il cessa de fumer pour employer au travail le temps qu'il employait à allumer des cigares, et qu'il se rasa la moitié de la tête pour se contraindre à ne pas sortir de son cabinet de travail. Veuillot a dit de lui : " Sur la terre étrangère, seul, inconnu de tous, mais soutenu de sa foi et de son grand cœur, Garcia Moreno s'éleva lui-même pour régner, si telle était la volonté de Dieu. Il apprit ce qu'il devait savoir, afin de gouverner un peuple autrefois chrétien,

mais qui redevenait sauvage. Quand il retourna dans son pays, il savait où se trouvait la vraie gloire, la vraie force et les vrais ouvriers de Dieu." Lorsque, plus tard, en 1861, Garcia Moreno fut élu président de l'Equateur, il était prêt. Pendant les quinze années de son pouvoir, jusqu'à l'infâme assassinat de 1875, il sut relever son pays, rétablir les relations vraies entre l'Eglise et l'Etat, signer un Concordat fameux avec le Saint-Siège, supprimer l'Université de l'Etat, établir l'enseignement sur ses vraies et larges bases, élever de magnifiques collèges qu'il confiait aux Jésuites, construire l'Observatoire international de Quito, acheter les instruments scientifiques, appeler de nombreux élèves, encourager les maîtres, couvrir l'Equateur de routes, enrichir les hôpitaux, multiplier les missions, décupler les recettes de l'Etat et donner l'admirable spectacle d'une nation chrétienne en son plein développement. C'est *au travail*, au travail béni de Dieu, que don Garcia dut sa gloire.

Ce fait nous montre que ce qui manque à notre siècle, pour qu'il produise de grands hommes, ce ne sont pas les génies, mais les études, comme l'écrivait déjà de son temps le poète Claudius Mamert; c'est l'étude qui fait les génies. Quelqu'un demandait à Démosthène comment il était parvenu à exceller dans l'art oratoire, il répondit: "C'est en dépensant plus d'huile que de vin." Saint Thomas, dans son livre de *L'Instruction des princes*, indique aux jeunes gens les dispositions qu'ils doivent apporter pour réussir dans les études: "D'abord, dit-il, il est fort utile que celui qui veut s'instruire, vive bien. Il se trompe, dit saint Augustin, quiconque pense pouvoir connaître la vérité, tout en vivant mal. Mon fils, dit le Saint-Esprit, *gardez la justice si vous désirez la sagesse et Dieu vous la donnera.* Ceux qui vivent mal, avec leurs mains souillées, repoussent loin d'eux les lumières de la divine sagesse. Tous les vices sont un obstacle à la divine sagesse. Toutes les passions aveuglent. En second lieu, il est fort utile, pour bien apprendre, de faire précéder de la prière la lecture ou l'étude. La sagesse étant un don de Dieu, il ne faut pas tenter de l'acquérir sans la demander par une sorte de violence faite à Dieu par la prière. La prière résout mieux les doutes que toute autre recherche. En troisième lieu, il faut être humble. Or, il appartient à l'humilité de ne pas rougir d'avouer qu'on ne sait pas certaines choses et d'en demander la solution. Il faut même retenir ce que l'on ne comprend pas, afin d'en demander aux autres l'explication; de même, il faut chercher à apprendre partout où l'on peut. De même que ceux qui reçoivent

de tout le monde, deviennent plus riches, ainsi ceux qui apprennent de tout le monde, deviennent plus sages. Quatrièmement, il faut avoir la crainte de Dieu, car cette *crainte est le commencement de la sagesse,* elle écarte le jeune homme du mal et, par conséquent, de l'erreur, de la présomption, de toute intention perverse, de la négligence à mettre en pratique ce que l'on apprend. Il faut éviter d'aller trop rapidement : en étudiant vite, on risque de ne pas pénétrer une sentence cachée; il faut se défier de la curiosité, qui porte à connaître ce qui n'a que peu d'utilité. Pourquoi vous tourmenter sur une question qu'il serait plus sage de dédaigner que de résoudre ? Il faut s'appliquer assidûment à l'étude. Cette application est la mère de toutes les sciences, tandis que la négligence est la marâtre de l'instruction. On a peine à aiguiser le fer, une fois qu'il s'est émoussé et couvert de rouille. Le fer, c'est l'esprit humain; la paresse l'émousse et le couvre de rouille. L'exercice le polit et l'aiguise. Ce n'est pas une moindre vertu de conserver ce que l'on a appris que de l'acquérir. Que sert au chien de chasse de saisir le gibier, s'il le relâche aussitôt ?

"L'intelligence trouve la sagesse, la mémoire la garde; si l'une et l'autre font défaut, l'opiniâtreté et l'étude doivent suppléer au génie, et il faut repasser souvent ce que l'on a appris et l'écrire, pour suppléer à la mémoire. L'une sert peu, si elle n'est accompagnée de l'autre." Une illusion, malheureusement trop commune, persuade aux jeunes hommes qu'une fois le cours régulier des études achevé, il ne reste plus rien à faire. Cette illusion est surtout regrettable chez ceux qui exercent des emplois qui demandent des connaissances sérieuses, car il peuvent se rendre gravement coupables en ce qui regarde leurs fonctions. L'ignorance des médecins, des juges, des avocats, des notaires, etc., peut avoir les plus funestes conséquences. Pour eux, il ne suffit pas d'avoir étudié autrefois, car l'expérience l'apprend, on oublie ce que l'on n'a pas soin de se rappeler. Un philosophe chinois a dit: "Apprenez toujours, mais surtout, si vous savez quelque chose, tâcher de ne point l'oublier." C'est l'étude seule qui peut préserver de l'oubli. Que ceux mêmes qui n'ont pas à remplir des fonctions exigeant une science particulière, ne se dispensent pas d'étudier, et cela en vue de se rendre utiles et non de se faire un nom; car selon la remarque de Confucius: "Il y a deux sortes de lettrés, les uns sont des hommes, les autres de petits hommes: les premiers étudient pour connaître et les autres pour être connus."

" Dès que vous le pouvez, a écrit pour les hommes Silvio Pellico, c'est pour vous un devoir de cultiver votre esprit. Vous vous rendez par là plus propre à honorer Dieu, la patrie, vos parents, vos amis. L'ignorant, sans doute, peut être bon ; nous avons des exemples sous les yeux. Mais nous savons aussi que l'homme instruit peut être également, et qu'il doit même l'être à un plus haut degré. Le savoir n'est nuisible que lorsqu'il est infecté par l'orgueil. Que l'humilité vienne s'y joindre, et vous le verrez porter l'esprit à aimer Dieu, à aimer le genre humain.

" Tout ce que vous étudiez, appliquez-vous à l'apprendre avec le plus de profondeur qu'il vous est possible. Les études superficielles ne produisent que des hommes médiocres et présomptueux qui ont par devers eux la conscience de leur nullité, et qui n'en sont que plus acharnés à se liguer avec les plus fâcheux personnages de leur sorte, pour crier au monde qu'ils sont, eux, de grands hommes, et que les véritables grands hommes ne sont que des pygmées. De là, ces guerres perpétuelles des pédants contre les esprits supérieurs, des vains déclamateurs contre les vrais philosophes. De là, cette honteuse méprise où tombe quelquefois la multitude, d'élever sur le pavois celui qui crie le plus, et qui souvent sait le moins.

" Si vous ne pouvez approfondir plusieurs branches des connaissances humaines, parcourez-en légèrement quelques-unes, afin d'acquérir seulement les notions qu'il n'est pas permis d'ignorer ; mais choisissez une branche particulière, et concentrez avec force sur ce point toutes vos facultés intellectuelles, et surtout toute votre volonté pour ne demeurer en arrière de personne.

"En fait d'études, Sénèque nous donne un très bon conseil. Voulez-vous que la lecture laisse en vous des empreintes durables ? Bornez-vous à quelques auteurs pleins d'une saine raison, et nourrissez-vous de leur substance. Etre partout, c'est n'être particulièrement nulle part. Une vie passée en voyages fait connaître beaucoup d'hôtes, et peu d'amis. Il en est de même de ces lecteurs avides, qui, sans s'attacher spécialement à un livre, en dévorent des milliers.

" L'exercice de l'intelligence est important pour un homme de haute condition, non seulement pour l'honnête plaisir et les connaissances qu'il peut en retirer, mais encore parce que la réputation d'homme instruit et ami des lumières lui donnera plus d'influence sur les autres, lorsqu'il s'agira de les déterminer à se bien conduire.

" La cause de la religion, de la patrie, de l'honneur, réclame des champions forts, d'abord d'intentions vertueuses, puis de savoir et d'amabilité. Il faudrait que les méchants ne pussent jamais dire avec quelque raison : " Vous n'êtes pas instruits et vous n'êtes pas aimables."

" Mais, pour obtenir la considération attachée à la science, ne feignez jamais des connaissances que vous ne possédez pas. Toutes les impostures sont des turpitudes, sans excepter la mensongère ostentation d'une science qu'on n'a pas ; de plus, il n'est pas d'imposteur dont le masque ne tombe tôt ou tard et alors il est perdu.

" Quelle que soit l'étude qui fixe votre goût, gardez-vous bien d'un défaut assez commun : celui de vouer à votre science une admiration exclusive, et de mépriser celles auxquelles vous n'aurez pu vous appliquer."

L'abbé Berthier.



Surveillez les passions de vos enfants à mesure qu'elles se développent dans leur jeune cœur ; étouffez les mauvaises, mais encouragez les bonnes ; car l'enfant qui ne connait que les réprimandes se décourage facilement du bien, et peut se jeter dans le mal ; il doit trouver dans son père et sa mère, ses appuis naturels donnés par la Providence, affections, consolations dans ses petits chagrins, dans ses petites peines, et non des indifférents, des cœurs fermés. Dieu leur demandera un compte sévère de l'âme de chacun de leurs enfants, quelles que soient les bonnes raisons qu'ils donnent pour s'affranchir de la sollicitude qu'ils leur doivent.

UN BAPTEME

— Tu veux que je parte par un mauvais temps, femme: la neige est partout, et elle est nouvelle.

— T'empêchait-elle de descendre, quand tu me faisais la cour ?

— Elle doit être épaisse, dans les clairs de la montagne où le vent l'a soufflée.

— Si le brigadier Gottfried Barth t'entendait, Louis, il dirait que les Alsaciens ont peur de la neige...

— Le jeune homme, vivement, haussa les épaules, en signe de défi.

— D'ailleurs, continua-t-elle, cela est nécessaire: tu es un chrétien comme moi, Louis, tu ne voudras pas laisser plus longtemps le petit sans baptême; il a huit jours déjà; porte-le en bas; va querir le parrain et la marraine avec lui; va faire sonner la cloche pour le petit... Ah ! que je regrette de ne pas être dans la vallée, pour entendre sonner le baptême de mon fils !

— Elle parlait, couchée dans le lit de noyer d'Alsace, au fond de la chambre et contre la muraille; elle parlait en fermant à demi les yeux, à cause du jour qui était trop clair. Ses cheveux dénoués encadraient son visage de paysanne, qui n'avait de beauté que sa jeunesse, son teint rose et l'extrême douceur de ses yeux bruns, toujours pleins de son âme. Elle se savait aimée. Elle était habituée à ce qu'on lui cédât. Elle avait choisi, parmi plusieurs prétendants, le garde-chasse d'un riche marchand de fer de Strasbourg, un des rares Alsaciens pur sang que l'administration avait autorisés pour la surveillance des propriétés privées, dans cette zone frontière suspecte et toute peuplée de fonctionnaires venus du nord de l'empire. Et, sans doute, Louis Schmidt ne dépendait pas des forestiers ni des gendarmes du quartier; mais il était obligé de les ménager, de les saluer, de les héberger à l'occasion, car il eût suffit d'un rapport de police pour que l'autorisation lui fût retirée de dresser les procès-verbaux, d'éconduire les pilleurs de bois et les braconniers, et d'habiter au sommet de la montagne, plus haut que les forêts de hêtres et parmi les sapins, une maison qui n'avait de voisins que les arbres, les nuages, la neige et le vent.

— Il fallait une certaine vaillance à la jeune femme pour accepter la longueur de l'hiver. A sa place, plus d'une fille de paysan, comme elle, eût regretté la plaine et montré de l'humeur. Mais elle ne se plaignait de rien. Et cela lui donnait une autorité singulière sur son mari.

Celui-ci, pourtant, contre son habitude, hésitait à obéir. Assis au pied du lit sur une chaise basse, il regardait tantôt sa femme, tantôt la fenêtre par où l'on apercevait d'abord un espace découvert, d'une blancheur souple et molle, puis une lisière décroissante de sapins, dont les branches, chargées de neige et ployées, avaient l'air d'ombre très noires sous des feuillages de lumière, floconneux et légers comme la ouate des nuages, L'homme, maigre et grand, la peau tannée, les sourcils déjà broussailleux et les moustaches relevées, qui rappelaient l'adolescence.

— Si nous n'étions pas si pauvres, dit-il, j'aurais un petit traîneau.

— Qu'en ferais-tu ?

— Je mettrais l'enfant dedans, Rosalie; comment veux-tu que je le porte ? Je ne sais pas, comme toi, les tenir sur un bras, et, d'ailleurs, avec l'épaisseur de neige qu'il y a...

— Es-tu bien un homme ! Embarrassé pour peu de chose !

Elle se prit à rire, en ramenant le drap sur ses lèvres.

— Mets-le dans ta gibecière, Louis Schmidt, elle est profonde assez, et il dormira là, comme dans son berceau, et le froid ne le touchera pas. S'il s'éveille, s'il crie, tu lui donneras la bouteille de lait que j'envelopperai dans la paille.

Le garde consentit, et décrocha la vaste poche de cuir fauve, pendue au mur, et dont il se servait pour monter les provisions de pain et de légumes secs, de la vallée jusqu'à la cabane, lorsque la saison plus douce rendait facile l'accès du village.

Un quart d'heure plus tard, il fermait la porte de la maison forestière, et faisait le premier pas dans la clairière. La neige était molle; elle couvrait tout le pays, jusqu'aux autres montagnes au delà du Rhin, que Louis Schmidt venait d'apercevoir à l'horizon, comme de gros coquillages tachés de sable et d'écume. La descente serait pénible. Il s'engagea bientôt dans la forêt, colonnade innombrable, et si lourdement chargée qu'elle était, contre l'ordinaire, toute immobile et toute muette. Les mousses, les pierres, les pistes avaient disparu. La vue était limitée à un cercle très court, au delà duquel les ténèbres s'appesantissaient, et,

même dans ce cercle, l'ordre habituel des ombres et de la lumière était interverti, et la terre plus pâle que le ciel, un ciel gris de plomb, qu'on eût touché de la main.

Le garde tâtait le sentier, en avant, avec son bâton ferré ; il avait mis en bandoulière sur l'épaule droite, le sac gonflé et chaud, qui, parfois, remuait tout seul ; il buttait contre des racines ou des cailloux cachés, ou il enfonçait jusqu'à la ceinture dans des fondrières invisibles.

Après la sapinière, il fallut franchir une pente de roches friables, inclinées, rayées, en dents de scie par une piste qu'il n'était plus possible de reconnaître, et qui aboutissait à une forêt de hêtres. L'homme savait les multiples dangers de ce couloir, où le vent de la nuit avait amassé la neige. Il y entra quand même résolument, songeant à la route du retour, qui serait plus rude encore. Mais il n'avait pas fait trente pas, qu'il glissa des deux pieds à la fois. Il poussa un cri d'appel, dont l'écho rebondit inutilement de cîme en cîme, et, attirant d'instinct, sur sa poitrine, la gibecière qui enfermait l'enfant, croisant par-dessus les deux bras, il se sentit subitement plongé dans une nuit glacée et mouvante, précipité avec elle, soulevé et étouffé par elle, incapable de lutter, tandis que ses oreilles s'emplissaient de vacarme et souffraient, comme s'il eût été le battant d'une cloche engloutie et continuant de sonner dans sa course à l'abîme.

La lucidité de l'esprit et sa promptitude sont merveilleuses en ces occasions de mort. Non seulement il comprit le péril, et les décomposa en ses trois éléments de froid, de ténèbres et de vitesse furieuse, mais il revit distinctement, avec une précision rigoureuse de détails, l'image de Rosalie, couchée et pâle, et attentive en pensée au baptême de son fils ; il revit toutes les maisons du bourg, sa mère, son père, des compagnons de sa jeunesse, et même un coq rouge qu'il avait jadis apprivoisé et dont il entendit le chant, à cette minute d'angoisse... Il se retrouva à l'air libre, au pied d'un arbre, étourdi, les épaules meurtries, les jambes blessées en dix endroits par le coupant des pierres. Heureusement, le sac de cuir, protégé par les bras de l'homme, avait gardé son trésor, et seule la bouteille de lait enveloppée de paille s'était échappée de la gibecière, et continuait de rouler sur les flancs de la montagne avec le tourbillon de neige qui ressemblait à une fumée de train.

— Allons, mon petit, dit le père, ce n'est rien ; ne pleure pas : c'est ta pelisse blanche qui nous a couler sur le dos !

Il se remit en route, péniblement, à travers la hêtrée, portant l'enfant qui ne s'était pas même éveillé. Il n'avançait guère, et plus d'une heure se passa encore, avant qu'il découvrit, toute brune et large sur la terre blanche, la ferme du Traquet. C'était la vallée, une maison de bois, isolée, proche de la frontière, un peu auberge par conséquent et très indulgente à la contrebande. La fatigue, le froid, l'espoir de sécher ses vêtements à la chaleur du poêle, déterminèrent Schmidt à entrer. Il monta les trois marches, qui étaient trois morceaux non équarris du même tronc de sapin, et frappa à la porte.

L'hôtesse qui ouvrit était de l'Alsace, rude et tendre. Au grand étonnement de Schmidt, elle n'ouvrit qu'à moitié, passa la tête par l'entre-bâillement de la porte, et demanda avec précaution:

— Que veux-tu, Schmidt ? Et qui t'a mis en pareil état ? Réponds-moi tout bas.

Il expliqua pourquoi il descendait de la montagne, et ce qui lui était arrivé.

Alors elle dit rapidement, demi-plaisante et demi-sérieuse:

— J'ai chez moi, depuis deux heures, le brigadier Gottfried Barth. Il est aux deux tiers ivre, et je ne peux pas le chasser... Il n'aurait qu'à vouloir être le parrain de ton fils !... Entre tout de même, si tu ne peux pas aller plus loin.

L'Alsacien aperçut vaguement, dans l'ombre de la salle, un homme vêtu de l'uniforme gris vert à passe-poils verts, qui est celui des forestiers allemands. Il fit signe à l'hôtesse qu'il resterait dehors, but un verre d'eau-de-vie qu'elle lui tendit, et reprit sa route dans la neige.

Quand il se présenta au presbytère de la petite paroisse frontière, il était tellement las qu'il s'évanouit, ou s'endormit, et cela dura deux heures...

En revenant à lui, le garde-chasse Louis Schmidt fut de nouveau étonné. De plusieurs maisons à pignons pointus et à croisillons de bois, des amis étaient sortis pour assister au baptême, des Alsaciens de tout âge, quelques-uns notables du village, et qui portaient encore le gilet à boutons de métal. Ils se tenaient sous le porche, de l'église, de l'autre côté de la rue. Là aussi attendait le sacristain, allant et venant, avec un cierge gaufré dans la main; plus près, dans la cuisine chaude où le garde avait eu tout juste la force d'entrer et de s'asseoir, la servante du curé, sèche, proprette et sans âge, comme une noisette, portait, couché sur ses bras, le nouveau-né qui jamais n'avait été pareillement habillé: bonnet ruché, robe blanche et chaussons blancs, toute une

parure prêtée par un parent du bourg. Les parents eux-mêmes faisaient cercle, des anciens, des moyens, des jeunes, et les filles avaient mis leur nœud noir du dimanche, deux fois gros comme leur tête. Le curé prit la main de Louis Schmidt; il riait d'émotion; il avait, sur son visage carré, le contentement naïf des surprises qu'on fait aux autres.

—Ecoute à présent, dit-il, si ça n'est pas une musique !

Les cloches du bourg sonnaient un carillon comme les riches seuls peuvent s'en offrir, si varié, si joyeux et si long, que les moineaux, se demandant sans doute si Pâques n'était pas revenu, se mettaient à pépier sous les toitures de chaume. ”

— J'ai voulu te remercier, Louis Schmidt, d'être un homme de tant de foi et de si joli courage. Tu donnes un exemple: j'en donne un autre.

Ce fut une belle fête, ce baptême d'un petit pauvre, et, quand elle fut finie, le père avait une larme sur ses joues sèches.

— Ah ! dit-il, ce n'est que trop beau pour nous, et je n'y vois qu'un malheur, c'est que Rosalie n'ait rien entendu de là-haut !

Mais il était écrit que, ce jour-là du moins, les rêves de l'homme seraient accomplis.

Au moment de repartir, comme l'après-midi s'avançait il vit que les deux enfants de chœur avaient chaussé leurs souliers de montagne et pris leur bâton pour l'accompagner. L'un d'eux, grand déjà et robuste, lui tendait en riant le sac de cuir, fleuri, on ne sait par qui, de vingt roses de mousseline, de celles dont on fait les guirlandes. L'autre avait les poches de sa veste gonflées outre mesure. “ Provisions de voyage ”, pensa le garde.

Il se trompait. Le plus jeune emportait deux clochettes à manche de bois, et qui sonnaient comme de l'argent pur.

Et voilà comment, dans la nuit transparente, dans le clair d'étoiles et le clair de neige, trois voyageurs finirent par atteindre le sommet de la montagne; comment Rosalie tout à coup, entendit le carillon qui chantait à la lisière des sapins et qui s'approchait: comment elle vit son fils, qui revenait baptisé, couché au fond de la gibecière qu'une main amie avait fleurie; et comment ses yeux, tout plein de son âme, s'émurent à la fois de plusieurs joies mêlées.

René Bazin.



Primes aux Abonnés du "Propagateur"

Tout abonné qui nous fera parvenir le prix de son abonnement (50 cents) pourra choisir une des primes No. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, ou 12. Les primes Nos. 13, 14 et 15 sont soumises à des conditions particulières.

Ces primes annulent toutes celles annoncées précédemment.

PRIME No. 1.—Comprenant 2 volumes: Imitation de Jésus-Christ, traduction de Lamennais (690 pages).—Introduction à la vie dévote, par S. François de Sales (580 pages).

PRIME No. 2.—Six volumes: Trésor de la vie spirituelle, par S. Bonaventure, 400 pages.—Auréole de la Mère de Dieu, nouveau mois de Marie, 340 pages.—Charité envers les âmes du Purgatoire, 125 pages.—Recueil de prières spéciales pour les pèlerinages, 300 pages. L'Ange Conducteur du premier communiant.—Exercices de piété pendant la Sainte Messe.

PRIME No. 3.—Six volumes: Caractères de La Bruyère, édition annotée, 2 volumes 400 pages.—Théâtre choisi de Calderon, 2 volumes 400 pages. Pompée et le Menteur, par Corneille, 1 volume.—Oraisons funèbres de Bossuet, 1 volume.

PRIME No. 4.—2 volumes: L'Epave, roman, par Marie Alfred Nettement, 250 pages.—Avec et sans dot, roman, par Etienne Marcel, 281 pages.

PRIME No. 5.—2 volumes: A travers le monde, aventures de voyages, avec gravures, 200 pages.—Dans le tourbillon du monde, roman, par Veldenz, 275 pages.

PRIME No. 6.—2 volumes: Frédéric Ozanam, par Maxime de Montrond, 1 volume 288 pages.—La Vérité en politique ou études sur le Pouvoir dans la société, par l'abbé Sénigon, 1 volume 500 pages.

PRIME No. 7.—2 volumes: La Fille à acques, roman, par Deslys, 370 pages avec gravures.—Le ouquet de lin, roman, par Vattier, 300 pages.

PRIME No. 8.—2 volumes Pt. in-8 avec gravures: Friquet—Les Pays nouveaux: l'Afrique, le Pôle.

PRIME No. 9 (exceptionnelle).—3 volumes, par Mgr Charles Gay: De la Chasteté — De la Charité envers le prochain —Le Ciel, le Purgatoire, la Terre.

PRIME No. 10.—La Vénérable Mère Julie Billiart, fondatrice et première supérieure générale de l'institut des Sœurs de Notre Dame, à Namur, par le P. Ch. Clair, S.J. 1 beau volume grd. in-8° de 413 pages.

PRIME No. 11.—Ouvrage très remarquable: Esclaves, serfs et mainmortables, par Paul Allard. L'esclavage en Orient, chez les Juifs, à Rome: l'Eglise et l'esclavage, les esclaves martyrs; le servage et les invasions, la vie d'un serf au 9e siècle, les derniers mainmortables en France, 1 volume, 300 pages.

PRIME No. 12.—100 cartes postales illustrées, jolis dessins; types militaires, vues du vieux Paris, vues du Paris moderne, etc.

PRIME No. 13.—Eléments de Physique, par Félix Fraiche. 1 fort volume de 700 pages avec très nombreuses gravures, bonne reliure. (Pour recevoir cette prime *franco* il faut ajouter 12 cents (en tout 62 cents).

PRIME No. 14.—Pour cette prime absolument exceptionnelle, il faut ajouter 50 cents au prix de l'abonnement (en tout $1), 2 volumes, ensemble de plus de 1,500 pages, avec de très nombreuses gravures, reliure toile et tranche dorée: Histoire de France continuée jusqu'en 1873, par Emile Bonnechose.

PRIME No. 15.—Album de l'Univers catholique, in 4°, cartonné, contenant 60 splendides illustrations. (Pour cette prime il faudra ajouter 15 cents pour le port, 65 cents en tout).

N.B. Toute personne qui nous fera parvenir le prix de 5 abonnements aura droit à une prime supplémentaire, soit en tout six primes, à choisir dans les Nos. 1 à 12; si l'on choisit dans les Nos.13 à 15 il faudra ajouter le supplément exigé pour ces numéros.





VOL. II. MARS 1905. No 3.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le changement de cabinet en France ; la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; les lois de police qu'on prépare ; les opinions d'Eugène Veuillot et d'Albert de Mun. —La réforme de l'orthographe ; article piquant de l'abbé Ragon.—La prononciation du latin à l'*italienne* jugée par l'abbé Ragon et par l'abbé Rousselot ; intéressants aveux.—Une anecdote charmante ; le roi Edouard et les sœurs françaises.—Les deux sœurs jumelles : la Saskatchewan et l'Alberta ; discours de M. Laurier ; la question des écoles ; sir Wilfrid et M. Borden ; l'opposition des orangistes ; la position du premier ministre ; belles paroles !—L'abbé Camille Roy et le vrai point de l'obstruction orangiste.—Nos deuils.

On a donc changé de gouvernement en France, ou plutôt, on a changé le personnel gouvernemental ; au cabinet Combes a succédé le cabinet Rouvier. Mais hélas ! c'est toujours un peu la même chose. Depuis 1870, la République n'a pas lésiner sur les changements de *cabinet* ! Et la même guerre, tantôt plus brutale tantôt plus habile, se livre avec une persistante énergie contre toutes les institutions qui ont fait, des siècles durant, la force et la gloire de la nation française.

Le cabinet Rouvier fera voter sans doute cette séparation de l'Eglise et de l'Etat, qu'exigent avec hauteur les affidés des Loges Maçonniques. Si encore, on pensait à assurer vraiment quelque liberté à l'Eglise et au culte. Mais les lois de police seront déterminées de telle sorte que nos frères, les chrétiens de France, auront à lutter et à souffrir toujours.

“ Il n'est plus possible, il n'est plus permis de s'y tromper —écrit M. Eugène Veuillot (12 février) —, ce que les gens du Bloc, serviteurs hier de M. Combes, maîtres maintenant de M. Rouvier, appellent *séparation* : il faut l'appeler persécution, hypocrisie, brigandage. Ils disent qu'ils atteindront leur but

cette année. Non ! la lutte durera longtemps, et il ne leur suffira point d'avoir enlevés tous les votes légalement nécessaires pour être définitivement vainqueurs. La campagne électorale de 1906 nous offrira la revanche. Il faut s'y préparer avec énergie."

Tout de même, les derniers événements ont porté un rude coup à la franc-maçonnerie et à son odieux système de *délation.*

" Le Bloc est rompu, raconte M. de Mun dans une superbe page *d'impressions parlementaires*, M. Laferre, président du Grand-Orient, a voté contre le ministère (Rouvier); la franc-maçonnerie, frappée au front, a chancelé. Voilà des faits qui ne peuvent s'effacer."

* * *

On s'occupe aussi en France, depuis déjà quelques années, d'une question de langue ou mieux d'orthographe, qui aura tôt ou tard son écho pratique sur nos rives laurentiennes.

L'Académie est saisie de la question d'une réforme d'orthographe. " Pendant qu'elle discute, écrit le savant abbé Ragon—l'auteur des *grammaires* grecque, latine et française connues au Canada —, en dehors d'elle, deux opinions contraires sont en présence : d'un côté le public et les journalistes, qui sont en général hostile à la réforme ; de l'autre, les érudits, les grammairiens, les professeurs, qui la réclament avec instance."

" Chose comique ! beaucoup de gens s'imaginent qu'on veut supprimer la grammaire et " chambarder " la langue ; ils croient qu'on va les obliger à commettre des fautes d'orthographe et leur faire perdre ainsi la supériorité qu'ils ont sur le vulgaire ; ils trouvent à notre orthographe officielle une grâce et une beauté particulières, et se refusent à en sacrifier l'esthétique ; enfin—par un procédé de discussion indigne de tout homme sérieux—ils imaginent de baroques manières d'écrire, les imputent gratuitement à leurs adversaires, et se donnent ainsi les apparences d'un triomphe aussi vain que facile.

" Vraiment, les réformateurs n'ont pas de si noirs desseins. Ils ont, autant et plus que personne, l'amour et le respect de leur langue, avec cette différence qu'ils la connaissent un peu mieux que d'autres, puisque c'est leur métier de l'étudier dans ses origines, dans ses grands écrivains, et de l'enseigner à la jeunesse. Loin de favoriser l'ignorance et de faciliter les fautes, ils cherchent à extirper de l'orthographe française les bévues, les erreurs, les anomalies, les confusions dont elle est pleine, et qu'ils ont pris le temps et la peine de constater en détail."

Puis M. l'abbé Ragon, à qui son titre de professeur à l'Institut catholique et ses études bien connues donnent une particulière compétence, fait de façon fort plaisante le procès des *bévues,* des *erreurs,* des *anomaliès* et des *confusions* dont, à son avis, notre

orthographe est remplie, et il termine son spirituel et attrayant article par cette apostrophe :

" Nous en porterons-nous plus mal, si nos enfants apprennent à lire un peu plus vite, si nos grammaires s'allègent de chinoiseries burlesques, si la langue, cet objet de notre culte, se transcrit avec plus de logique et de simplicité, si les étrangers trouvent plus de facilité à l'apprendre ? L'Académie, au cours de sa longue existence, a simplifié une foule de mots : " thrésor, thrône, charactère, cheüle, jouste, ostage, arrest, forest, maistre," etc. Qu'elle poursuive résolument sa tâche, nous le souhaitons vivement. Sinon, d'autres s'en chargeront à sa place."

M. l'abbé Ragon ne mettra peut-être pas tout le monde d'acord. Mais il fait voir cette question de réforme sous un jour particulièrement intéressant.

Toujours du même abbé Ragon, je trouve dans les *questions actuelles* (18 février) une étude sur la prononciation à *l'italienne* du latin, qui ne manquerait pas d'intéresser nos confrères de Valleyfield et de Sherbrooke.

L'abbé Ragon veut le changement de la prononciation française. Il en donne d'excellentes raisons. Puis, il conclut par cette phrase assez piquante sous une plume française :

" Donc, nous, Français, nous sommes dans l'erreur. Avec nos habitudes casanières, avec notre manie de trouver étrange tout ce qui nous est étranger, nous rions peut-être de la façon dont un Italien, un Espagnol ou un Allemand prononce le latin. Et nous ne songeons pas que c'est nous qui sommes singuliers et ridicules, et que toutes les autres nations civilisées, sauf peut-être l'Angleterre, haussent les épaules en entendant le latin prononcé par un Français. Qu'on se rappelle le Concile du Vatican où le latin était la langue officielle. Les évêques français y furent presque réduits à se taire, sans avoir même la ressource d'écouter les autres, car ils ne les comprenaient guère mieux qu'on ne les comprenait eux-mêmes."

Ayant ensuite donné, dans le détail, les motifs de la réforme qu'il préconise, M. l'abbé Ragon, toujours en ce style à *pointes*, qui lui va comme un gant, en vient à proposer l'italien comme langue pratique universelle. Et enfin, il expose qu'une réforme lente, pas trop radicale, et qui ménagerait un peu les transitions est encore assez facile.

Dans la même livraison des *Questions Actuelles,* un article de l'abbé Rousselot prétend au contraire qu'en somme le changement de la prononciation française pour l'italienne n'est pas désirable, étant donné que toujours, *sous l'influence des langues vivantes et à l'insu du lecteur,* la langue morte doit subir quelque altération. D'ailleurs la prononciation actuelle, usitée à Rome, a été elle-même influencée par l'italien et.........

Je m'arrête. Cette discussion là n'est pas près de finir!

* * *

Une petite anecdote, vraiment charmante, sur notre roi Edouard VII, est en train de faire son tour de presse. Je vous la conte à tout risque. Si c'est un canard, vous ne le saurez peut-être jamais non plus que moi ?

Donc, l'autre semaine, des religieuses, exilées par M. Combes, débarquaient à Folkestone. Elles ignoraient que le roi Edouard arrivait précisément en *yacht* dans le port qui regarde Calais, et que, comme elles, il montait à la gare.

L'une des sœurs, qui parlait l'anglais, s'occupait à placer ses compagnes, huit à dix, dans de bons *compartiments* du train en partance. Hélas ! elle n'y pouvait réussir.

Elle avise un monsieur d'attitude simple mais de figure imposante, que distinguait une joli casquette blanche. Ce doit être le chef de gare ? Elle va vers lui, explique son embarras, demande un compartiment spécial. Le monsieur à la casquette blanche ordonne qu'on accroche un wagon de première au convoi... pour nos petites sœurs. Timide, la religieuse retourne vers l'homme à la casquette blanche et lui raconte que M. Combes et ses amis laissent aux persécutées fort peu de choses... leurs billets sont des troisièmes ? Oh ! ça n'a pas d'importance, lui fut-il répondu.

Et les sœurs de France sont parties pour Londres, sans se douter le moins du monde que le monsieur à la casquette blanche, si poli et si gentil, n'était personne autre que Sa Majesté le Roi d'Angleterre !

Elles l'ont appris incidemment, quelques jours plus tard, d'un gentleman qui les avait vu causer avec Sa Majesté. Le roi lui-même ne *s'est* pas fait connaître. Ce dernier détail marque admirablement la discrétion aimable de notre souverain, Edouard *le Pacifique*.

On affirme que le fait est parfaitement authentique. En tout cas, c'est bien trouvé.

* * *

Un grand acte est en train de s'accomplir dans la vie du *Dominion of Canada*. Aux sept provinces, régulièrement organisées dans notre confédération, deux sœurs jumelles vont être adjointes. Le travail de leur gestation s'accomplit actuellement au Parlement d'Ottawa. Légalement le jour de leur naissance est fixé d'avance au 1er juillet 1905. Elles s'appelleront, l'une la Saskatchewan et l'autre l'Alberta.

C'est le premier ministre du Canada, Sir Wilfrid Laurier, qui s'est chargé lui-même de proposer le *Bill* qui doit donner vie aux deux nouvelles provinces.

Il l'a fait dans un discours remarquable de fond et de forme, que la presse du pays a porté à la connaissance de tous. Mais il est certain passage de ce discours qu'il importe de signaler. C'est tout ensemble, de la part du Premier Ministre, une reconnaissance de nos droits catholiques et un engagement d'attitude, dont il est excellent de garder le souvenir.

La *question des écoles*, quoiqu'en disent les *politiqueurs* de tous les partis, n'est pas et ne peut pas être, dans un pays comme le nôtre, une question *morte* ! Elle est toujours vivante. Car l'école, c'est l'avenir et l'avenir c'est la patrie! Coûte que coûte, par des chemins plus longs et plus habiles peut-être — ça vaut mieux que par des mesures violentes ! — il faut défendre et sauvegarder nos droits à l'instruction et à l'éducation religieuses de l'enfance.

Dans l'arrangement à effectuer pour les Nouvelles Provinces de l'Ouest, la question des écoles était l'une des plus délicates à traiter et sans doute aussi l'une des plus importantes. Sir Wilfrid Laurier a éloquemment défendu le droit naturel et les droits acquis des *écoles séparées* du Nord-Ouest. M. Borden, le distingué chef de la loyale opposition, a exprimé l'espoir que justice serait rendue à tous et que l'irritante question des écoles ne redescendrait plus dans la tourmente des discussions politiques. Tant mieux !

Il fallait s'attendre à une sortie du grand chef des Orangiste. Le Dr Sproule n'y a pas manqué. Hélas! la question menace de s'agiter plus que de raison. Pour ma part, j'espère que nous pourrons compter sur nos députés et attendre une décision finale en harmonie avec les exigences de nos droits les plus sacrés.

Voici le passage du discours de l'Honorable Sir Wilfrid Laurier auquel je viens de faire allusion. Il résume bien la pensée maîtresse du Premier Ministre, et il a eu l'honneur d'exaspérer ces bons Orangistes:

" Elevons-nous au-dessus de ces considérations. Je ne veux pas parler du principe abstrait des écoles séparées. J'en veux parler au point de vue du devoir et du patriotisme canadien. Je n'ai jamais compris pourquoi on s'opposerait à un système en vertu duquel après l'enseignement de matières séculières on enseignerait les préceptes de la religion du Christ.

même avec les divisions qui existent parmi ses fidèles. Nous vivons dans une Confédération de sept provinces où, par la volonté et par la tolérance du peuple la morale et la tolérance chrétiennes, sont enseignées, et nous vivons à côté d'un pays que j'admire mais où les dogmes ne sont pas enseignés, de peur qu'ils s'adressent à des personnes qui n'y croient pas.

Quand je compare les deux pays, d'un côté le lynchage et les meurtres et de l'autre chez nous l'absence de ces tristes spectacles, je remercie le ciel que nous vivions dans un pays où les enfants se voient enseigner la morale et les dogmes chrétiens. Les deux systèmes ne peuvent être également sains et je n'hésite pas à dire que dans ce cas comme dans bien d'autres, c'est aux institutions de mon pays que j'accorde toute ma confiance."

* * *

Sur cette très vivante question des écoles et précisément en vue des réglements à effectuer pour celles de l'Ouest, M. l'abbé Camille Roy, du Séminaire de Québec, a publié, dans le Soleil de Québec (11 février), un vigoureux article où il prend la défense de nos institutions scolaires trop souvent décriées. Il le termine par cette remarque très juste qui donne le pourquoi des objections orangistes:

"Les partisans de l'école neutre savent ce qu'ils font quand ils veulent arracher l'enfant aux influences religieuses de l'éducation: et ils ne doutent pas que ce soit le moyen le plus sûr de déchristianiser sa conscience et de ruiner en notre pays le prestige de la morale et la foi catholiques. Tout autre motif qu'ils invoquent n'est que prétexte, et c'est pourquoi il nous plaît d'espérer que nos législateurs ne se laisseront pas captiver par leurs arguties, mais qu'en ce pays de tolérance, ils sauront protéger efficacement tous les graves intérêts et toutes les légitimes libertés."

* * *

Et pendant que nous parlons des écoles et de l'avenir, la mort moissonne toujours autour de nous.

Le vieux curé de Berthier, M. l'abbé Champeau est mort ces jours derniers. Il avait plus de quatre vingts ans.

Sont aussi décédés au cours du mois, M. l'abbé Guimond

(J. O.), curé de Saint Damien de Bellechasse, à 44 ans, et M. l'abbé Rioux (J. D.), curé de Sainte-Flavie de Mont-Joli, à 45 ans.

Un très pénible accident, déplorable à tous les égards, a tué brusquement l'autre jour deux religieux trappiste d'Oka, le *frère* Marc (diacre) et le *frère* Cousineau (convers).

Enfin, l'on déplore aussi la mort subite du Révérend Frère Antonin, supérieur des Frères de Ste Croix à Hochelaga.

Pour tous ces défunts, offrons à Dieu une prière. *Sancta ergo et salubris est cogitatio.*

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

Ier mars 1905



P. S. — Je demande la permission de recommander à la bienveillance de vos lecteurs, notamment aux Préfets des études et aux *distributeurs* de prix dans nos collèges, le modeste volume, que j'ai publié, il y a quelques mois : *Articles et Etudes.*

Il est en vente chez les Libraires de Montréal, à 75 cts.

Pour ceux qui prendraient dix *exemplaires,* j'accorderais une réduction importante. S'adresser au Séminaire de Sherbrooke.

Déjà la plupart de nos maisons d'enseignement secondaire m'ont fait l'honneur d'une commande. D'autres m'ont promis d'y penser !

En tout cas, *bis repetita placent!* Mon volume est canadien tout à fait. C'est quelque chose déjà. D'ailleurs, on comprendra qu'il m'est difficile de dire publiquement tout le bien que j'en pense ! — E. J. A.

Le choix d'un état

Un païen fameux, Cicéron, a écrit: "Avant tout, il faut arrêter ce que nous voulons être et le genre de vie que nous voulons embrasser. Cette délibération est de toutes la plus difficile; car la jeunesse étant infirme dans ses conseils, chacun se choisit le genre de vie qui lui plaît davantage, et il se trouve ainsi engagé dans une carrière avant d'avoir pu juger qu'elle était pour lui la meilleure."

Après avoir entendu la sagesse païenne, écoutons la sagesse chrétienne. Saint Alphonse de Liguori écrivait à un jeune homme: "Le choix d'un état est une affaire de la dernière importance parce que, de là, dépend le salut éternel. Celui qui embrasse l'état auquel Dieu l'appelle se sauvera facilement; mais, pour celui qui n'obéit point à la vocation divine, il lui sera difficile, et même moralement impossible de se sauver. La plus grande partie de ceux qui se sont damnés se sont damnés pour n'avoir pas correspondu à leur vocation."

Dans toutes ses actions, l'homme doit se conduire d'après sa raison; et abdiquer cette raison, quand il s'agit de prendre une détermination de laquelle dépend le bonheur de la vie, ce serait l'aveuglement le plus étrange et le plus fatal. Le chrétien, dans chacune de ses œuvres, doit se laisser guider par sa foi; mais la lumière de la foi lui est-elle jamais plus nécessaire que dans le choix d'un état ? Qui ne voit que le salut éternel est intéressé à ce choix ? Il importe donc que chacun, pour résoudre d'une manière décisive la question de la vocation, prenne les moyens de connaître l'état dans lequel il pourra vivre d'une manière plus agréable à Dieu et plus utile pour son salut. C'est parce qu'on s'engage en étourdi dans telle carrière que tant d'hommes souffrent ici-bas, comme des membres déboîtés; ils sont en dehors de leur voie, et rien ne leur réussit.

Or, les moyens à employer pour ne pas s'égarer dans son choix sont la prière, la réflexion et les conseils sincères.

Saint Alphonse écrivait encore à ce même jeune homme: "Il faut, en outre, prier instamment le Seigneur de vous faire connaître sa volonté, quel que soit l'état auquel il vous destine. Mais, remarquez bien que, pour obtenir cette lumière, vous devez

la demander en vous tenant dans une pieuse indifférence. Celui qui prie Dieu de l'éclairer sur le choix d'un état sans être dans cette indifférence, et qui, au lieu de se conformer à la volonté de Dieu, demande plutôt que Dieu se conforme à la sienne, ressemble à un pilote qui feint de vouloir, mais qui, en réalité, ne veut pas que son vaisseau avance: il commence par jeter l'ancre à la mer, et, ensuite, il tend les voiles. Le Seigneur ne communique point sa lumière aux personnes ainsi disposées, et il ne leur parle point. Si, au contraire, vous le suppliez avec une généreuse indifférence et avec la résolution de suivre sa volonté, il vous fera connaître clairement l'état qui est le meilleur pour vous."

Un jeune homme, à dater de sa Première Communion, n'a rien de plus important à demander à Dieu que la grâce de connaître sa vocation. C'est en s'adressant avec confiance à la Sainte Vierge qu'il réussira plus sûrement à être éclairé d'en haut à ce sujet. C'est par Marie que saint Louis de Gonzague connut les desseins de Dieu sur lui.

En second lieu, il faut réfléchir, non pas d'après les idées du monde, ni d'après ses préjugés, mais d'après les lumières de la raison et de la foi. C'est ce que remarque encore saint Liguori dans la lettre que nous citons. " Si donc, dit-il, vous voulez choisir l'état le plus sûr pour arriver au salut, ce qui est tout pour nous, considérez que votre âme est immortelle, et que la fin pour laquelle Dieu vous a mis en ce monde n'est certainement pas d'y acquérir des richesses et des honneurs, ou d'y mener une vie commode et agréable, mais c'est uniquement pour mériter la vie éternelle par la pratique des vertus: *Finem vero, vitam æternam.* Au jour du jugement, il ne vous servira de rien d'avoir élevé votre maison, ni d'avoir figuré avantageusement dans le monde; mais seulement d'avoir aimé et servi Jésus-Christ, qui doit vous juger. Le mal est que, dans le siècle, on pense peu à Dieu, et peu aussi à l'autre monde, où nous devons demeurer éternellement. Toutes les pensées, ou presque toutes, s'appliquent aux choses de la terre; de là vient que la vie est malheureuse, et plus malheureuse encore est la mort. Si donc vous voulez être sûr de bien choisir votre état de vie, représentez-vous à la mort, et choisissez l'état que vous souhaiterez alors d'avoir choisi. Alors, il ne sera plus temps de réparer votre faute, si vous commettez celle de négliger votre divine vocation, pour suivre le penchant naturel qui vous porte à vivre avec plus de liberté. Considérez que toutes les choses d'ici-bas ont une fin. La scène de ce monde

doit finir un jour pour chacun de nous." Saint Simon de Crespy-en-Valois était fils du vaillant Raoul de Crespy, descendant de Charlemagne. Son père le fit élever à la cour de Guillaume-le-Conquérant, afin de lui apprendre l'art de la guerre; et le jeune homme excella, en effet, dans le métier des armes. Il fit bien voir plus tard sa valeur en défendant ses droits pendant trois ans contre Philippe 1er, roi de France; mais une blessure qu'il reçut dans un combat le fit réfléchir sur la vanité des choses de ce monde. Plus tard, faisant transporter le corps de Raoul, son père, du château de Montdidier à celui de Crespy, il voulut voir encore une fois les restes de son père. A la vue des ravages de la mort, il s'écria: " Est-ce donc là le corps de Raoul, ce guerrier si redouté dans l'art des sièges ! Voilà donc où aboutit la gloire des grands du monde ! " Et bientôt après il alla s'enfermer dans le monastère de Saint-Oyend, en Franche-Comté, et il y devint un saint.

Enfin, il faut consulter. Et c'est là qu'il y a lieu de s'étonner de la folie de ces jeunes gens qui, à l'âge des illusions, de l'inexpérience, prennent d'eux-mêmes, sans demander avis à personne, un parti des plus graves pour leur avenir. C'est là une témérité inexplicable qui ne peut avoir que les suites les plus fâcheuses. Mais à qui demander conseil ? Toujours et pour tout à son confesseur, en lui faisant bien connaître ses dispositions. S'il s'agit du mariage, il faut de plus demander l'avis de ses parents qui, dans ce cas, ont plus d'expérience que qui que ce soit. Mais quand il s'agit du célibat ou de la vie religieuse, les parents n'ayant aucune expérience à cet égard, comme le remarque saint Alphonse de Liguori, ce n'est pas à eux, mais à un prêtre éclairé qu'il faut demander des lumières que n'ont pas les gens du monde. Le grand théologien Suarez conseille même, dans ce dernier cas, de choisir un prêtre qui ait des idées justes sur la vie religieuse, et qui en ait, s'il est possible, quelque expérience.

L'abbé BERTHIER.

Comment trouver un bon directeur. Mais qui trouvera cet ami ? Le Sage répond ; ceux qui craignent Dieu, c'est à dire les humbles qui désirent fort leur avancement spirituel...Priez Dieu avec une grande instance qu'il vous en fournisse un qui soit selon son coeur et ne doutez point, car, quant il devrait envoyer un ange du Ciel, comme il fit au jeune Tobie, il vous donnera un guide bon et fidèle.

SAINT-FRANCOIS de Sales.

La Méditation

L'art de méditer

Nous avons déjà traité de la méditation quodienne dans le numéro précédent; mais ce que nous allons dire ici n'impliquera aucune répétition de ce que nous avons inséré là, les deux points de vue où nous nous plaçons étant entièrement distincts.

Nous entendons rappeler ici simplement et sommairement quelques préceptes généraux en matière d'oraison mentale, préceptes bien connus, il est vrai, mais qu'il n'est jamais superflu de remettre en mémoire, sous des formules précises.

Ce que nous allons dire, nous l'extrayons fidèlement du *Livre des Exercices spirituels* de saint Ignace, et des notes de son commentateur autorisé, le P. Roothaan, qui fut Général de la Compagnie de Jésus.

Comment se préparer à la méditation ? Comment s'y exercer ? Par quels moyens la rendre vraiment profitable ! Telles sont les idées générales sous lesquelles se rangent les questions suivantes.

1. *Qu'entend-on par la préparation éloignée à la méditation?*

La préparation éloignée de la méditation n'est autre chose qu'une disposition de l'âme qui la rend propre à méditer avec fruit, en éloignant les obstacles et en employant les moyens. —Les principaux obstacles sont: l'orgueil et la vaine estime de soi-même; tous les péchés auxquels l'âme est attachée et qu'elle ne travaille pas à détruire; la dissipation de l'âme et le manque de vigilance sur soi-même pendant le jour. — Les principaux moyens sont: l'humilité, la pureté d'intention, la mortification et la garde des sens, parce que ces vertus contribuent surtout à établir l'âme dans le calme, et à attirer sur elle une effusion plus abondante des grâces divines.

2. *En quoi consiste la préparation prochaine ?*

La préparation prochaine consiste principalement dans les actes suivants:

1° La veille, je parcourrai le sujet de la méditation du lendemain, pensant doucement au fruit que j'en pourrai retirer, relativement à l'état de mon âme:

2° Après m'être couché, et avant de m'endormir, je penserai à l'heure à laquelle je dois me lever, et pour quelle fin, et je résumerai pendant l'espace que durerait un *Ave Maria*, l'exercice de méditation que je dois faire ; —

3° A mon réveil, j'éloignerai de mon esprit toute autre pensée, pour m'occuper de suite du sujet que je dois méditer ;

4° Avant de commencer, je me tiendrai debout, le temps que durerait un *Pater noster*, à un ou deux pas de l'endroit où je dois méditer, l'esprit élevé vers le ciel, et considérant comment Dieu notre Seigneur me regarde ; puis je me prosternerai en m'humiliant devant lui ;

5° Je m'offrirai à Dieu tout entier avec toutes les puissances de mon âme, et demanderai le secours divin afin de bien méditer. Cet acte appelé oraison préparatoire, peut se formuler ainsi, toujours le même, au début de chaque méditation : *Mon Seigneur et mon Dieu, je vous demande de tout mon cœur que, pendant cette méditation, toutes mes pensées, toutes mes intentions, toutes les opérations de mon âme, soient très purement et très parfaitement dirigées au service et à la louange de votre divine Majesté* — On fera en sorte que cet acte parte moins de la bouche que du cœur. On aura soin surtout de ne jamais l'omettre, un empêchement imprévu obligeât-il de commencer la méditation après l'heure marquée.

Il n'est aucun de ces points qui ne soit d'une sérieuse importance, et chacun peut se persuader que ses progrès dans l'oraison mentale seront rapides, s'il les observe avec une grande fidélité ; qu'ils ne seront que médiocres, s'il les observe avec moins d'exactitude ; qu'ils seront nuls, s'il n'y fait aucune attention.

3. *Comment exercer dans la méditation les facultés de l'âme : intelligence, cœur et volonté ?*

L'INTELLIGENCE.—Le rôle de l'intelligence ou entendement est surtout de s'appliquer à retirer, par le raisonnement, un fruit pratique de la considération attentive du sujet et de toutes ses circonstances. Celui qui médite doit se servir, en ce travail, de la lumière de la foi, c'est-à-dire considérer chaque vérité à la lumière des paroles divines sur lesquelles cette vérité est fondée. La lumière surnaturelle est seule de nature à le guider vers les vraies conclusions.

Un moyen à la portée de tous, pour éclairer la marche du raisonnement, est de se poser à soi-même quelques questions faciles à résoudre, comme les suivantes : 1. Qu'ai-je à considérer

sur la vérité que je médite ? — 2. Quelle conclusion pratique dois-je en tirer ? — 3. Quels motifs m'engagent à me conformer à cette doctrine ? — 4. Comment l'ai-je suivie jusqu'ici ? — 5. Que dois-je faire dans la suite ? — 6. Quels moyens dois-je prendre ?

LE CŒUR. — Des considérations doivent naître les affections. Le cœur s'y exerce en se livrant intérieurement aux actes de différentes vertus : confiance, amour, repentir, humilité, zèle, etc... et aux sentiments qui correspondent à ces vertus. Les affections doivent être très fréquentes dans tout le cours de la méditation, parce que ce sont elles qui font de la méditation une vraie prière. Quant à la manière d'exprimer ses affections, il ne faut point s'en mettre en peine, puisqu'on peut le faire très bien de cœur, sans employer aucune parole. Il est toutefois à noter que le sentiment du cœur est efficacement secondé par quelques paroles qui l'expriment et il sera de grande utilité pour chacun, en consultant l'Ecriture Sainte, les prières de l'Eglise et les paroles des saints, de se former un recueil de courtes sentences assorties aux divers sentiments de l'âme. Et que ces sentences soient courtes, que l'on en comprenne bien la force, et que l'on ait soin de se les rendre familières.

LA VOLONTÉ.—Des affections, il faut passer aux résolutions. Le but de la méditation étant de nous déterminer efficacement à imiter les exemples et les vertus de Notre-Seigneur, ce but ne peut être atteint que par des résolutions proprement dites. C'est la part de la volonté. — La volonté est dite prendre une résolution chaque fois qu'elle se détermine à mettre en pratique les lumières qu'elle a recueillies sur une considération. On peut, par le fait même et très légitimement, en prendre plusieurs au cours d'une même méditation ; et leur place naturelle est aussi bien à la fin d'un point quelconque du sujet, qu'à la fin du sujet tout entier. Les résolutions seront d'autant plus solides qu'elles reposeront sur des motifs mieux raisonnés et mieux compris, et elles ne seront vraiment pratiques qu'à condition de correspondre à un besoin actuel, et être efficaces pour réformer et améliorer la vie.

4. *Comment conclure le travail de la méditation ?*

Il faut conclure le travail de la méditation par un entretien affectueux avec Dieu, ou colloque, selon l'expression de saint Ignace. Sans doute il est à souhaiter que la méditation tout entière ait déjà ce caractère d'entretien ou colloque avec Dieu, mais de quelque manière qu'on l'ait comprise et traitée, il ne faut pas la terminer sans un colloque court et fervent. On y

demande à Dieu la grâce d'être fidèle aux résolutions prises. On en profite pour formuler quelque demande que l'on a à cœur d'obtenir. On y recommande à Dieu ses intentions. On s'entretient avec lui comme un ami avec son ami, comme un serviteur avec son maître.

Le colloque se termine par une courte prière. Cette prière dite, on se lève, n'interrompant qu'avec respect son entretien avec Dieu et sans perdre de vue sa présence. S'il est nécessaire de quitter sur le champ le lieu de la méditation, qu'on ait soin de se garder dans le calme et dans la modestie, afin de ne pas perdre en un instant le fruit que l'on a laborieusement recueilli au cours de la méditation.

Un très bon moyen de conserver à travers la journée le souvenir de la méditation et des résolutions prises, est de choisir une oraison jaculatoire conforme au sujet médité ou aux résolutions adoptées, et de la répéter souvent dans le jour. On peut aussi très avantageusement se rappeler par la pensée, le lieu de la méditation où nous avons rencontré et contemplé Notre-Seigneur. y revenir souvent pour l'assurer de notre fidélité, implorer son secours, demander sa bénédiction, prendre ses ordres, confesser nos fautes, etc.

5. *Quelle est l'utilité de la méditation ou revue de méditation et comment la faire ?*

Une courte récollection ou revue de la méditation, à un moment ou à un autre, est infiniment utile à quiconque veut apprendre l'art de bien méditer, et recueillir de la méditation des fruits abondants. Si elle a mal réussi, il faut en rechercher les causes, s'exciter au repentir et former la résolution de corriger ce qui doit être corrigé. Une pratique excellente aussi est de reprendre par écrit, quand on le peut, quelques notes sur les méditations que nous avons faites. Cette pratique doit même être familière à ceux qui ont à cœur leur perfection. En relisant ces notes de temps en temps, ils ne manqueront pas de se sentir plus efficacement excités à les observer.

6. *Est-il à propos, et dans quelles circonstances, de répéter plusieurs fois la même méditation ?*

Il est souvent utile de répéter plusieurs fois la même méditation, parce que ces sortes de répétitions ouvrent plus largement la voie aux affections intérieures, qui sont une grande partie du fruit de la méditation. Il faut y éviter les raisonnements trop longs et trop multipliés. Le mieux est de revenir aux passages déjà médités avec ou sans succès, plutôt pour les goûter que pour les approfondir.

7. *Qu'est-ce que méditer en forme de contemplation ?*

La contemplation est un procédé d'oraison distinct de l'exercice des puissances de l'âme que nous venons de définir, et qui se dénomme méditation, au sens strict du mot. Tandis que la méditation proprement dite s'applique surtout à considérer une vérité, et à en retirer, par le raisonnement, un fruit pratique, la contemplation procède quelque peu autrement. Dans la contemplation, l'âme s'attache surtout à un fait; elle s'y rend attentive; elle fait effort pour y entrer et s'y mêler; elle s'applique, avec la grâce du Saint-Esprit, à discerner tout ce qui s'y passe; elle observe les personnes, elle écoute les paroles, elle considère les actions. Et elle profite de ce qu'elle découvre pour réfléchir et prier, pour offrir ses hommages, présenter ses requêtes et s'exercer à la pratique des vertus. — Telle est la contemplation.

La méditation a quelque chose de plus abstrait, la contemplation est plus concrète; celle-là procède davantage par raisonnement, celui-ci par simple contact. La contemplation est plus vivante.

Toutefois, quoique distinctes entre elles, la contemplation et la méditation, loin de s'exclure, se complètent au contraire avantageusement. Fort souvent en effet dans une même page d'évangile, les vérités et les faits se mêlent et se compénètrent de telle sorte qu'il est nécessaire de recourir en même temps, quoique sans confusion, à l'une et à l'autre.

8. *Qu'est-ce que méditer en forme dite d'application des sens ?*

C'est appliquer les sens inférieurs de l'âme à la contemplation d'un mystère qu'elle a déjà médité par le moyen de ses facultés. L'âme emprunte au corps ses yeux pour voir, ses oreilles pour entendre, son odorat pour aspirer, son goût pour savourer, ses mains, ses lèvres pour toucher et baiser pieusement tout ce que le corps eût directement perçu, s'il eût été réellement présent à l'accomplissement du mystère. Le tout par une communication de simple contact, sans effort de raisonnement et d'investigation. L'âme s'y repose avec une grande douceur et en tire de grands fruits.

Telles sont les notions élémentaires que nous voulions rappeler et formuler d'une manière précise. Plus nous les aurons comprises et goûtées, plus elles nous seront profitables, et plus nous mettrons de zèle à les enseigner aux âmes qui nous sont confiées.

(*Documents du ministère pastoral*).

La fin de Pilate

Il n'est pas possible qu'étant allé à Vienne, en Dauphiné, vous n'ayez vu, près d'une des portes, l'antique monument que les Viennois appellent l'*Aiguille*. C'est un édicule carré et évidé sur chaque face, formant arcade, portant une petite pyramide ou obélisque, et qui rappelle certains tombeaux de la voie Appienne. En effet beaucoup, à tort ou à raison, le tiennent pour un tombeau romain. Il borde aujourd'hui la grande route qui va de Lyon à Marseille, en longeant presque le Rhôme, lequel coule au pied des ruines de cette petite Athènes de la Gaule des Césars.

Vienne était cela autrefois. Il y avait là un théâtre, des arènes, un prétoire, un arc de triomphe, un temple à Auguste et à Livie, un beau pont sur le fleuve, des aqueducs, des thermes, dont on retrouve quelque chose. C'était plus qu'un important municipe de province, c'était presque une capitale. Sous Claude, le préfet des Gaules y avait son palais, et le préfet maritime y surveillait sa flottille, qui remontait et souvent stationnait dans le Rhône. On y cultivait les lettres. Une petite cour gravitait autour de ces petits princes; des rhéteurs, beaux esprits, se redisaient, aux Bains, les petits vers de Martial, ce dont lui-même a tiré vanité quelque part (1).

Aujourd'hui la *Vigenna* ou *Vienna* antique est une ville morte: hommes et choses d'autrefois y sont oubliés, et l'Aiguille viennoise, en promenant mélancoliquement, depuis dix-huit siècles, son ombre autour d'elle, n'a rien écrit sur la poussière qui nous fasse connaître celui dont les cendres ont reposé sous ce mausolée. Le socle ne porte pas de nom; l'histoire garde le silence; mais la tradition, elle, est encore vivace. Elle parle, et quand on demande aux gens de la ville: " Qui repose là ?" ils répondent en se signant: " C'est le tombeau de Pilate ! Eh ! le pauvre !"

---

(1) Malte-Brun, *Géographie*, liv. LIII, p. 135.—*Univers pittoresque*, par le comte de Laborde, p. 42.—*Géographie de la Gaule*, d'après la table de Peutinger, par Ernest Desjardin, p. 317.—L. Millin, *Voyage dans le midi de la Gaule*, tome II.

Martial, lib. VII, *Epig.* 88,

Fertur habere meos si vera est fama libellos
Inter delicias pulchra Vienna meos,

Le tombeau de Pilate ? Comment se trouve-t-il là ? Ceux qui racontent, qui dissertent, qui compulsent les souvenirs, ne sauront pas vous le dire. Ceux qui devinent, qui chantent, qui demandent peu aux livres, qui demandent tout aux rêves dont le vol perce les nuages, même les nuages de l'histoire, en savent-ils davantage ? Il faut du moins les entendre. Le *mens divinior* dont ils se disent gratifiés a le secret des choses ; et ils ont des récits qui consolent de la vérité, parce qu'ils sont plus beaux qu'elle, si toutefois il est rien de plus beau que le vrai ?

* * *

C'était donc là, à Vienne, que vivait exilé le trop fameux Pilate, procurateur de la Judée sous Tibère, qui, pour ne pas déplaire à son maître, avait fait crucifier son Dieu. Ce Dieu avait eu sa revanche, et sur un signal invisible de sa main, l'ami de César avait été disgrâcié et proscrit par décret de César. Les princes veulent bien qu'on les serve, mais non qu'on les compromette. Pilate avait dépassé la mesure d'exactions et de vexations permises aux agents de l'Empire. Le peuple s'était soulévé, les délateurs avaient dénoncé, le sénat s'était inquiété, le prince s'était irrité, et Pilate rappelé de son gouvernement avait été jeté, par-dessus les Alpes, dans une ville de troisième ordre, où, comme on pense bien, il était tombé fort étourdi du coup et meurtri de sa chute.

Il ne devait pas s'en remettre. Ce n'est point que le procurateur fût sorti les mains vides de son gouvernement ; les richesses de l'Orient, prélévées sur les tributaires, l'avaient dédommagé des ennuis de vivre loin de ce que Cicéron appelait la Ville-Lumière (1). Il avait rapporté de là dans l'ancienne cité des Allobroges de beaux restes de l'opulence qu'il devait à son rare talent dans l'art d'administrer, lequel, dès ce temps-là, se confondait avec celui de s'enrichir. Mais la domination était le fond d'un Romain, comme la liberté était le fond d'un barbare : et l'ambition de Pilate ne se consolait pas d'avoir vu les faisceaux proconsulaires se briser entre ses mains, sinon sur ses épaules, à jamais privées du laticlave.

Sa femme, Claudia Procula (2), essayait bien de panser la

(1) Urbem, urbem, cole mi Rufe, in ista luce vive.

(2) Une très ancienne légende des Gaules porte que Claudia Procula, femme de Pilate, était originaire de Narbonne.

blessure de l'exil, et elle avait la main assez délicate pour cela; mais une autre blessure s'était ouverte dans ce cœur, une blessure étrange qui s'envenimait chaque jour: la blessure du remords. Lui, le Romain, lui le sceptique, s'était pourtant bien cru prémuni, cuirassé contre ce préjugé vulgaire. Il en avait tenu si peu de compte, tout le temps qu'il avait été un des maîtres de l'Orient ! Mais maintenant, il était seul, proscrit, brisé, loin des hommes, près de lui-même; et dans le silence de cet isolement, tout ce monde de crimes avait retrouvé une voix qu'il croyait étouffée et qui n'était que baillonnée. C'était une voix vengeresse comme celle des Euménides; et quand tout ce sang versé, tout ce peuple écrasé, surtout ce Prophète immolé, ce Nazaréen crucifié, se dressaient devant lui, il passait sur son front une sueur froide que seule pouvait essuyer la main de Claudia. Alors le malheureux, comme pour échapper à lui-même, s'enfuyait effaré par la campagne, où on le voyait porter ses pas précipités, suivant de près le bord du fleuve, qu'il contemplait d'un œil avide pendant de longues heures.

* * *

Un jour de l'an 39, sous le second consulat de Caïus César Caligula Auguste, et celui de L. Apronius Cæsanius, on entendit parler, dans la maison de Pilate, d'une troupe de Juifs et de Juives qui venaient de débarquer à Marseille. De là ils s'étaient dispersés dans la vallée du Rhône, prêchant un Dieu nouveau, et opérant, disait-on, de ces prodiges surhumains que le peuple se plaît à prêter aux magiciens de l'Orient. Une femme de cette nation, appelé Marthe, était venue à Vienne qu'elle enchantait de ses récits et aussi des merveilles de son art prestigieux. Tout le peuple courait à elle et s'attachait à ses pas.

Cette nouvelle apportée à Pilate lui déplut: "Des Juifs! partout des Juifs ! s'écria-t-il irrité. Qu'est-ce que ces mendiants peuvent donc venir faire ici? Ne saurait-on trouver dans tout l'Empire un coin où ne pénètre, où ne pullule cette engeance maudite ? Des Juifs ! Des Juifs ! Des Juifs !"

Claudia, comme toujours, s'efforça de le calmer. Elle s'assit près de lui, sous un atrium ouvert d'où de grands jardins descendaient en pente jusqu'au fleuve que l'on voyait au loin s'enfoncer entre des collines argentées par les feux du matin.

"Mais, seigneur, lui disait-elle d'une voix qu'elle rendait

encore plus douce qu'à l'ordinaire, que peuvent vous faire ces pauvres Juifs qui eux ne vous connaissent pas ? Pourquoi toujours penser à ce peuple? Pourquoi tant vous agiter? Ne sauriez-vous vivre heureux dans cette villa où tout respire la paix. Allons, si vous m'en croyez, nous ne songerons plus au passé, et nous jouirons au jour le jour du bonheur de vivre ensemble et de n'être plus rien...

— " N'être plus rien, Claudia! Mais comprenez-vous ce mot ? N'être plus rien, au lendemain de si belles destinées, et à la veille de grandeurs plus magnifiques encore! Ces grandeurs supérieures, il les atteindra peut-être lui, ce Vitellius, ce gouverneur de la Syrie, cet ennemi de ma fortune, qui, vendant ses services à ces vils Samaritains, m'a dénoncé à Rome, où il a fallu me rendre comme un criminel vulgaire, pour me justifier. Et qu'avais-je fait, sinon réprimer la révolte de Samarie menaçante, arrêter les insurgés au pied du mont Garizim, décapiter leurs chefs et servir ainsi Rome, l'Etat et le Prince ? (1)

— " Il est vrai que vous avez fait beaucoup pour le Prince...

— " J'ai fait tout, Claudia. C'est pour lui que je me suis fait un ennemi de ce peuple qui ne prononce plus le nom de Pilate qu'avec horreur. Ce sont ses images sacrées que j'avais introduites de nuit à Jérusalem, malgré la religion de cette race superstitieuse. Et quand toute la ville en deuil se porta à Césarée, enveloppa mon palais, se jeta à terre autour de ma demeure et resta ainsi durant cinq jours et cinq nuits, pleurant, gémissant, mêlant de la cendre à ses cheveux, déchirant ses vêtements, me suppliant d'enlever de la Cité sainte ces signes sacrilèges, vous m'êtes témoin que je ne fléchis point, je montai sur mon tribunal, et j'ordonnai à la cohorte d'envelopper cette troupe et de tirer... Si je cédai enfin, si à la vue de ces Juifs qui, prosternés à terre, présentaient d'eux-mêmes leur gorge aux légionnaires, je leur fis grâce de la vie, c'est moins pour eux que pour lui, car je craignais une sédition et une nouvelle insulte aux aigles de César (2).

— " Il est digne de vous, seigneur, d'avoir été clément. Je sais bien, d'ailleurs, que vous n'êtes pas cruel."

En disant ces paroles, Claudia avait mis sa main dans celle de Pilate; il comprit ainsi qu'elle était contente de lui et qu'elle le remerciait.

---

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre XVIII, ch. V.

(2) Josèphe, *ibid.*, ch. IV.

— “ Oh ! non, je ne suis pas cruel; reprit-il aussitôt. Je n’aime pas le sang, Claudia, il ne faut jamais verser le sang inutilement. Et puis, ne serait-ce pas dommage de souiller un glaive romain du vil sang de ce peuple ? Je le méprise trop pour cela. Témoin cette insurrection que je réprimai, à Jérusalem, mais à coup de bâtons simplement. Vous en souvenez-vous ? ”

Claudia baissa les yeux.

Pilate se frottait les mains, et, s’efforçant de rire: “ Cette populace ! Croyez-vous qu’elle avait eu l’audace de murmurer contre moi, parce que — belle affaire ! — j’avais enlevé quelques drachmes à ce qu’ils nomment leur corban, leur trésor sacré, pour avec cela construire des acqueducs et leur donner de l’eau. Les ingrats ! J’aurais pu tirer d’eux une sanglante vengeance. Je préférai n’armer nos soldats déguisés et mêlés à la foule que de bâtons au lieu d’épées, avec ordre de frapper au premier cri séditieux. Il est vrai qu’ils frappèrent. Quelle collision! quels cris ! quel tumulte ! quelle déroute ! Il fallait voir ces circonscis s’enfuir sous cette grêle de coups, ou se traîner à demi-assommés et rompus ! Plusieurs restèrent sur place. Du moins les autres n’y revinrent plus; la leçon était donnée. En vérité, ce n’est pas une race comme les autres celle-là.” (1)

La matrone se taisait; sa main avait abandonné celle de son époux.

Pilate, lui, s’applaudissait: “ N’est-ce pas bien joué ? demandait-il. Vous ne dites rien, Claudia, vous détournez la tête ? Est-ce que vous allez encore plaindre ces misérables ? Vous avez montré toujours quelque faible pour eux.

— “ Il est vrai, seigneur; et vous daignerez pardonner cette faiblesse chez une femme. Mais je ne peux m’égayer du supplice de l’innocent.

— “ L’innocent ! L’innocent ! Mais de qui voulez-vous parler ? J’ai supplicié l’innocent ? quel est donc cet innocent ?”

Claudia regarda son époux: il était agité.

— “ O seigneur, pardonnez-moi si j’ai réveillé en vous quelque souvenir pénible. Mais vous me semblez souffrir. Pourquoi, grands dieux ! ces regards, ce tremblement, ce trouble ? Vous ai-je offensé, seigneur ? ”

Pilate n’entendait rien, et continuant toujours: “ L’innocent ! L’innocent ! Je vous ai compris, Claudia: vous pensez à

(1) Josèphe, *La guerre des Juifs*, livre II, ch. XIV.

votre protégé, à ce juif, ce Galiléen, ce séducteur des foules que vous me recommandiez jusque sur le tribunal où je siégeais pour son affaire, et qu'aujourd'hui vous venez encore m'accuser d'avoir crucifié. Vous êtes cruelle, Claudia."

Ayant dit cela, Pilate allait, venait, s'animait, parlait tout seul comme s'il plaidait un procès personnel devant je ne sais quel juge importun, invisible, celui de sa conscience et celui de l'avenir:

" Cet innocent, Claudia, qui vous tient tant au cœur, qu'ai-je de commun avec lui et avec son supplice? Vous savez bien que moi, je ne voulais pas le faire mourir; et que je refusai formellement de me mêler de cette affaire. Lorsque les Juifs envieux l'amenèrent à mon prétoire, me le dénonçant comme un malfaiteur, je leur dis pour toute réponse de le prendre eux-mêmes et de le juger selon leur propre loi. Ils me répondirent alors qu'ils n'en avaient plus le droit: c'était vrai. Il fallut bien ainsi commencer l'instruction. Elle fut bénigne. Quand ils vinrent l'accuser ridiculement d'élever des prétentions à la royauté, lui ce pauvre ouvrier, je ne pus les prendre au sérieux, et je leur déclarai à tous que cela ne me regardait pas. Est-ce que j'étais juif, moi, pour me mêler de leurs querelles ? Quant à lui, ce monarque pour rire, je l'interrogeai sur son royaume. Lorsqu'il m'eut dit que ce royaume n'était pas de ce monde, je ne vis plus en lui qu'un rêveur; et j'eus le courage de déclarer qu'il n'y avait en lui aucun sujet de condamnation. Est-ce vrai, Claudia, est-ce vrai?

— " Il est vrai que vous avez publiquement reconnu son innocence: vous êtes juste, seigneur.

— " Que pouvais-je de plus ? J'allais de cet homme au peuple et du peuple à cet homme: il était vraiment extraordinaire. Je le pressais de se justifier, mais lui ne répondait rien. Pourquoi ne se justifiait-il pas ?Il semble qu'il avait pris le parti de mourir; pouvais-je le sauver malgré lui? Je m'avisai d'un expédient. On venait de me dire qu'il était de la Galilée, je le renvoyai à Hérode comme à son juge naturel. Hérode se moqua de lui et peut-être de moi, et il me le renvoya: la fatalité me poursuivait. Une ressource toutefois me restait encore. Je proposai de lui faire grâce, à l'occasion de la Pâque, comme c'est la coutume des Juifs. Mais eux, les insensés ! préférèrent à celui-ci je ne sais quel scélérat, pris dans une sédition les armes à la main. Ils s'acharnaient sur leur proie. Des voix criaient dans le prétoire: " Crucifiez-le ! crucifiez-le ! "

— " Oui, les voix de cette populace que vous aviez su tant de fois mépriser et réprimer...

— " C'est vrai; mais je ne me sentais plus le maître, ni de la foule ni de moi. Il fallait les satisfaire au moins en quelque chose. Vous voyez bien, Claudia, que je ne cédais que pas à pas, et ne reculais qu'en bon ordre. Ne voulant pas prendre sur moi de faire mourir ce malheureux, je le fis battre de verges; et, espérant que cela apaiserait cette plèbe de le voir ainsi flagellé, meurtri, épuisé, sanglant, je le lui présentai en disant: " Voilà l'homme ! " Rien ne put les attendrir; j'essayai donc de les faire rire. C'était une tactique de ma clémence de rendre ce pauvre prétendant ridicule, afin de le rendre pardonnable. Je le fis revêtir, non, pas moi, mais je laisser ma garde l'affubler d'une pourpre de dérision, l'armer d'un sceptre de roseau, le couronner d'épines, en le saluant roi. Cette fois encore, comptant désarmer leur colère par le rire ou la pitié: " Voilà votre roi ! " leur dis-je. Rien n'y fit. Je dus m'entendre de nouveau crier par mille voix: " Crucifiez-le ! crucifiez-le ! " — " Quoi, " crucifier votre roi ! " — Jè disais cela par ironie, mais eux ne riaient pas: Au nom de la loi, " reprenaient-ils, il doit mourir ! "

— " La loi ! Quel autre que vous en était l'interprète, seigneur ? Etait-ce à cette multitude à vous imposer la sienne ?

— " J'étais plein d'épouvante, je me sentais poussé à une extrémité que je voulais éviter; car ils hurlaient toujours: " Enlevez-le, crucifiez-le ! " Ce qui m'impressionnait, c'est que, parmi ces voix, il y en avait de plus savamment perfides qui disaient: " Nous n'avons pas d'autre roi que " César." Celles-là m'entraient dans le cœur comme un glaive. Il y en eut même quelques-uns qui me dirent clairement que, si je faisais grâce, je n'étais plus ami de César. Je sentais comme le fantôme du dénonciateur qui rôdait autour de moi, tenant la délation suspendue sur ma tête. C'était trop fort. Que faire ? Est-ce que je pouvais me perdre moi-même pour le plaisir de sauver un homme de Nazareth ? Et, après tout, dites-moi, n'avais-je point fait mon devoir ? Le devoir ! Peut-il y en avoir d'autre, pour un magistrat romain, que de faire respecter la souveraineté de Rome ? Est-ce qu'il y a pour nous, mandataires de l'Etat, une autre majesté, une autre divinité que la sienne ?

" Non; c'était trop longtemps avoir pris ce juif au sérieux. Vous savez le reste, Claudia: ce concurrent de César, ce prétendu roi des Juifs, je lui donnai un trône, il monta sur une croix. Et

pour montrer le cas que je faisais et d'eux-mêmes et de lui, je fis lire au-dessus de sa tête: JÉSUS NAZARÉEN, ROI DES JUIFS. Le soir, justice était faite, et il avait vécu......" à ,

Pilate se drapait et se redressait, affectant l'assurance, comme s'il venait de sauver l'Empire. Il regarda sa femme: " Mais vous semblez pleurer, Claudia ? Vous tremblez, qu'est-ce cela ? Eh quoi ? voyons, n'avais-je pas fait ce que je devais ? Qu'eussiez-vous fait vous-même ?"

* * *

Claudia releva sa tête qu'elle tenait dans ses mains: " Ce que j'aurais fait, seigneur ? Ce que vous deviez faire ? Mais j'avais pris, dès lors, la liberté de vous le dire. Ne venez-vous pas de rappeler qu'à cette heure même je vous envoyai prier à votre prétoire: " De grâce, qu'il n'y ait " rien entre vous et ce juste !"

—" Ce juste, dites-vous, Claudia ? Ce juste, disiez-vous ? oui, c'est le nom que vous lui donniez. Mais qu'en saviez-vous donc ? Est-ce qu'on est juste encore du jour où l'on devient un danger pour l'Etat ? Et vous, femmes, qu'entendez-vous aux affaires de ce genre ?

—" C'est vrai, seigneur; et voilà pourquoi vous voudrez bien me pardonner de n'avoir vu dans ce malheureux qu'un homme de bien à ménager, sinon un sage à admirer.

—" Un sage ? eh bien, oui, peut-être, ce n'était pas un homme vulgaire. Il aurait pu devenir un personnage dans son pays, s'il eût su comprendre son rôle. Mais pourquoi s'est-il aliéné à plaisir tous les puissants de sa nation ? Pourquoi ces idées de réforme et ce rêve insensé d'un royaume de Dieu ? Il a soulevé la colère, il a déchaîné la vengeance. Il s'est perdu lui-même.

— " Oui, seigneur, mais cela pour le salut de son peuple.

— " Il l'eût sauvé en le dominant, car il avait de l'éloquence, de la puissance, de l'empire. On l'a bien vu après lui. Enfin, faut-il que je vous l'avoue ? moi-même, je ressentais une certaine impression étrange devant lui. Son regard entrait dans mon âme, et y jetait des troubles dont je n'étais pas le maître. Il se disait roi, et il en avait l'autorité, la grandeur; une grandeur qui s'imposait et qui me subjuguait. Je n'ai jamais vu de criminel comme ce criminel-là. Il se disait descendre d'en haut et venu

en ce monde pour témoigner de la vérité, comme s'il y en avait une ! Qu'est-ce que la vérité, et que voulait-il dire ? Je souriais, et pourtant je me sentais aux prises avec un terrible mystère. Je ne pouvais deviner ce que c'était que cet homme. Quand je lui parlais de mon pouvoir, il me parlait du sien. Il me disait, lui ce juif, à moi magistrat romain, que je n'aurais nulle puissance sur lui, si elle ne m'avait été conférée d'en haut, par lui apparemment ! Il me parlait, le croiriez-vous ? à moi son juge, de mon péché encore plus grand que le sien ! C'était à ne plus savoir qui était l'accusé. Je vous l'avoue, Claudia, je n'étais pas tranquille. Mais que craignais-je donc ? On parlait, il est vrai, beaucoup de cet homme singulier, depuis trois ans dans le pays ; on en faisait un prophète. Mais qu'est-ce qu'un prophète pour nous ? Un voyant de l'avenir ? Mais l'avenir, qui le connaît, Claudia ? Ah ! vous peut-être. Oui, vous croyez aux songes, je devrais m'en souvenir. Car enfin n'est-ce pas à un songe que vous vouliez m'intéresser, d'un songe vous prétendiez me faire peur, lorsque vous vous empressiez tant de me l'envoyer dire, séance tenante, à l'audience ? (1)

— " Ah ! mon ami, ce songe, cette vision, que j'en ai souffert cette nuit-là, à cause de vous ! Ne m'en parlez jamais.

— " Quel était-il, Claudia ? Vous en souvenez-vous ?

— " Ah ! si je m'en souviens ! Je le porte sans cesse devant les yeux, sans pouvoir m'en distraire. Mais il restera mon secret jusqu'à mon dernier jour.

— " De secret entre vous et moi il n'en peut exister, Claudia, Dites-moi ce songe, je le veux."

Claudia se taisait.

" Je le veux," dit Pilate, et d'un geste souverain il lui commanda de parler.

Elle obéit : " Eh bien, dit-elle, ce même homme, qui à cette heure, comparaissait devant vous, moi, pendant ce même temps, je le voyais, je ne sais comment, sur des hauteurs célestes, plein de gloire et de majesté ! Il me semblait qu'il portait des cicatrices dans ses pieds et dans ses mains, mais des cicatrices desquelles s'échappaient des gerbes de lumière. Son visage avait l'éclat du soleil, sa robe la blancheur de la neige. Des esprits innombrables formaient autour de lui comme une armée d'étoiles qui l'enve-

---

(1) Matthieu, XXVII, 19 ; Sedente autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor ejus dicens : Nihil tibi et justo illi. Multa enim passa sum hodie pre visum propter eum.

loppaient de clarté et d'harmonies inénarrables. Une grande foule l'environnait, et j'eus alors le spectacle d'un triomphe tel que Rome n'en vit jamais de semblable. Cet homme que des millions de voix appelaient le Roi des siècles, je vis les siècles, un à un, défiler devant lui, tous les siècles du passé, tous les siècles de l'avenir, un nouvel ordre de siècle qui tous dataient de lui et portaient son signe sur le front. C'étaient des multitudes sans nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, qui venaient tour à tour déposer leurs hommages d'adoration à ses pieds. Il y avait des soldats, des philosophes, des esclaves, des empereurs, des rois, des impératrices, des vierges, des veuves, des mères, des prêtres, des magistrats , toutes les langues, tous les âges, toutes les conditions. Il en venait du midi et du septentrion, de l'orient et du couchant, de l'Asie, de l'Afrique, des îles lointaines et inconnues encore. Il en venait toujours, et je ne pus compter le nombre des siècles successifs qui arrivèrent ainsi apporter à ses pieds l'or, l'encens et la myrrhe.."

Pendant qu'elle parlait de la sorte, Pilate s'efforçait de sourire, mais sa face pâlissait, mais ses traits se contractaient, mais ses membres tremblaient. Claudia ne le voyait pas ; elle avait les yeux au ciel comme si la vision était encore devant elle. Elle continuait disant :

" Vous et moi étions là, seigneur, contemplant ce défilé céleste dans une stupeur muette, quand ce Souverain du monde tourna son regard vers vous. Et je crois entendre encore de quel accent il vous dit : " Tu me demandais si j'étais roi : " suis-je Roi maintenant ? " Ses yeux lançaient des éclairs.

" Au même instant, tous ces siècles, tous ces peuples, tous ces mondes entonnèrent un hymne qui remplit la terre et les cieux. Cet hymne commençait par cette parole : *Credo !* qu'ils répétaient ensuite comme un refrain à chaque strophe de l'immense cantique. On lui chantait, à cet homme glorieux, qu'il était Dieu, lumière de lumière et vrai Dieu de vrai Dieu. On le bénissait de ce qu'il était descendu des cieux, afin de se faire homme pour le salut des hommes. A ce moment, l'immensité se prosternait et adorait..

" Poursuivrai-je, seigneur ?.. Tout à coup, ce chant des mondes se continuant sur un mode plaintif, les harpes gémirent, les cieux frémirent, la terre trembla, les esprits se voilèrent la face, et l'univers chanta tout d'une voix avec stupeur : *Et il a été crucifié sous Ponce-Pilate !*

"Ponce-Pilate ! Votre nom, seigneur, votre nom vénéré, voué à l'exécration du ciel et de la terre, de tout ce qui est, de tout ce qui sera ! J'en reçus un tel coup, que je m'éveillai de ce songe, si toutefois ce n'était qu'un songe. Et y voyant une sorte d'avertissement du ciel, — pardonnez à la superstition d'une femme, — j'envoyai aussitôt à votre tribunal un message qui vous apprît le grand tourment que je souffrais, que je souffrais pour vous, au sujet de cet homme qui maintenant était plus qu'un homme pour moi."

* * *

Pilate était atterré. Il branlait la tête, il serrait les lèvres, il y avait dans ses yeux de la colère, de la terreur, du dédain ; il y avait un feu sinistre, mais il n'y avait pas de larmes. Il essuyait son front, il disait des mots confus, il parlait de tombeau qu'il avait fait garder, de soldats qu'il avait placés, de sceau qu'il avait posé sur la pierre du sépulcre, de fausses nouvelles, de dires de femmes, de disciples trompeurs : c'était incohérent.

Puis, éclatant tout à coup : " Est-ce ma faute à moi si les Juifs me l'ont livré ? Est-ce moi qui l'ai tué ? Ne m'ont-ils pas dit eux-mêmes au prétoire qu'ils prenaient sur eux cette affaire ? Ne se sont-ils pas écrié : " Que son sang retombe sur " nous ! " Et moi, pendant ce temps, qu'ai-je fait ? Tout le peuple l'a vu : je me suis lavé les mains ; et j'ai ajouté : " Vous voyez, je suis innocent du " sang de ce juste ; arrangez-vous ! " (1)

En prononçant ces derniers mots, Pilate était étrange. Ces mains dont il parlait, ces mains qu'il avait lavées à son prétoire, ces mains qu'il disait pures, il les tordait, les secouait, les regardait sans pouvoir en détacher les yeux. Il les retournait, les rapprochait, les éloignait, puis les ramenait encore, et y fixait des regards pleins d'épouvante. Quelque chose, je ne sais quoi, une tache sanglante peut-être, que lui seul voyait, y demeurait toujours. Il se mit à frissonner :

— " Je sors, dit-il à Claudia d'une voix altérée. Ces pensées me fatiguent. Ne me parlez plus de ces choses. La paix de la campagne me rendra le repos. Je veux être seul ; je sors."

---

(1) Matthieu, XXVII, 24 : Accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens Innocens ego sum a sanguine justi hujus : vos videritis.

Et comme Claudia, le voyant partir, lui présentait la main, Pilate retira la sienne, qu'il craignait de montrer.

Il sortit effaré, et marchait à grands pas comme s'il était poursuivi par des êtres invisibles; descendant la colline qui portait ses jardins, il ne s'arrêta plus qu'il ne fût parvenu auprès du fleuve profond. Claudia l'avait suivi et se tenait à quelque distance, inquiète de ce qui arriverait. Elle le vit qui descendait au bord du Rhône, et là penché, il trempait, plongeait ses deux mains dans le courant. Puis le malheureux les retirait, les regardait, gémissait, les replongeait encore, les tordait l'une dans l'autre comme un insensé, s'irritait, blasphémait, contemplait d'un œil fixe les vagues succédant aux vagues, puis ouvrait ses deux bras comme pour leur demander de le cacher dans leur sein et de l'y engloutir.

Un cri d'effroi l'arrêta. Sa femme était près de lui. Elle ne lui dit rien, elle pleura. Elle prit ses mains dans les siennes, les arrosa de ses larmes, les essuya de son voile, dans lequel elle les enveloppa comme pour les dérober aux regards de l'infortuné. Lui se laissait faire, semblable à un blessé dont on bande les plaies. Sa pensée était ailleurs, absorbée tout entière par je ne sais quel souvenir terrible qui le poursuivait en le torturant. Mais son œil était sec et il ne pleurait point.

Il se calma peu à peu, au contact pacifiant de cette douce bonté. "Venez, dit Claudia, rentrons. Vous paraissez tant souffrir ! Il ne faut pas qu'on puisse vous apercevoir en cet état. Aussi bien, voici qu'un rassemblement extraordinaire se forme au bord du fleuve. Qu'y a-t-il donc là ? Venez, remontons chez nous, vous vous y reposerez."

* * *

Près de là, en effet, les gens de la ville se pressaient autour d'un spectacle qui semblait absorber toute leur attention. Un jeune homme venait de se noyer dans le fleuve. On avait déposé son corps sur le rivage, étendu sur une natte; et son père et sa mère à genoux auprès de lui s'arrachaient les cheveux de désespoir, poussant d'affreux gémissements. Ce jeune homme était connu et aimé dans la ville. On racontait qu'attiré par les merveilles qu'opérait la Juive récemment arrivée à Vienne, il se

rendait précipitamment auprès de l'étrangère pour se faire initier, quand la barque qui le portait avait chaviré dans le fleuve, d'où l'on n'avait plus retiré qu'un cadavre. (1)

Pilate et Claudia entendirent cette multitude qui poussait de grands cris de supplications. Ils s'avancèrent instinctivement de ce côté. Une femme était là, qu'à son costume ils reconnurent pour une des filles des Hébreux. " Rendez-le-nous ! lui répétait ce peuple suppliant. Vous nous dites que votre Dieu est le Dieu très bon et très grand : qu'il le montre ! c'est le moment. Aurait-il moins de puissance que Proserpine qui rendit la vie à Adonis ?

— "Ne blasphémez pas, dit la Juive. Le Dieu que je vous annonce s'est nommé lui-même la Résurrection et la Vie. Je l'ai vu, à Béthanie, ressusciter mon frère qui, depuis quatre jours, était dans le tombeau."

Pilate et Claudia s'étaient approchés de cet attroupement.— " De quel Dieu parle-t-elle ? demandèrent quelques voix.

— " C'est de JÉSUS, le Dieu béni dans tous les siècles, reprit-elle en s'inclinant. Et à ce nom divin, tout genou doit fléchir, sur la terre, dans le ciel et dans les enfers.

En entendant ce nom, Claudia dit à son époux : " Ne restons pas ici." Et elle l'entraînait.

— " Non, demeurons, dit Pilate ; je veux voir la fin de tout cela. Ces Juifs sont audacieux de raconter de telles choses. Déjà, étant en Judée, j'avais entendu parler de ce mort de Béthanie ; certaines gens en avaient fait grand bruit à Jérusalem. Mais ici il n'y a plus place à la supercherie. Que va faire cette magicienne devant ce corps sans vie ? Je l'attends là. Je veux jouir de sa confusion. Restons."

C'était irrésistible. Pilate se sentait enchaîné, mais enchaîné à son supplice. En effet, la Juive racontait à la foule comment ce Dieu inconnu avait passé en ce monde en faisant le bien, faisant voir les aveugles, marcher les boiteux, entendre les sourds, parler les muets et revivre les morts. Elle et sa sœur Marie l'avaient reçu sous leur toit, servi à leur table, oint ses pieds de leurs parfums ; puis, quand leur frère s'était endormi du suprême sommeil, il était venu pleurer avec elles sur

(1) Raban Maur, *De vita Beatæ M. Magdalenæ et sororis ejus sanctæ Marthæ*, place ce fait à Avignon, *apud Avenionem Viennensis provinciæ civitatem*. Il dit ; Juvenis qui erat trans Rhodanum volens audire verbum Dei et videre miracula, Rhodani fluentis undæ se committens, subito æstuantis Rhodani turgentibus intercipitur undis, submersusque necatus est (v. M. Faillon, t. II, p. 454).

son sépulcre, puis il avait frémi, puis il avait commandé d'autorité à Lazare de sortir du tombeau, et Lazare était sorti. Pour prix de tant de bienfaits, ses ennemis jaloux l'avaient livré entre les mains du gouverneur de la ville, nommé Ponce-Pilate. qui après l'avoir reconnu innocent, l'avait néanmoins fait mourir du supplice de la croix. Mais, il s'était, selon sa promesse, ressuscité le troisième jour. Enfin, après s'être montré pendant quarante jours en Judée et en Galilée, il s'était élevé au ciel, à la vue de tous ses disciples. Mais il avait laissé des héritiers de sa puissance dans des apôtres, qu'il avait envoyés prêcher son nom par toute la terre, avec le pouvoir de faire éclater sa gloire par des miracles, afin que tous croient en lui et aient la vie par lui. C'est pourquoi son frère Lazare le ressuscité, Marie sa sœur, et elle, menacés de mort par les Juifs, étaient venus sur ces rivages, avec d'autres disciples, apporter la bonne nouvelle du Royaume des cieux....

* * *

Pendant qu'elle disait ces choses, le père et la mère de la jeune victime l'écoutaient avidement, embrassant ses genoux. La Juive les releva : " Ayez confiance, dit-elle, cette mort n'a pas été voulue de Dieu pour votre malheur, mais pour que la gloire de son Fils soit manifestée aujourd'hui."

Elle se tut. Un frémissement intérieur l'avertit que la puissance d'En-haut était en elle : " Ecoutez, peuple ! Si, au nom de JÉSUS, je dis à ce mort de se lever et de vivre, croirez-vous que JÉSUS est le fils de Dieu vivant qui est venu en ce monde ?

— " Nous le croirons tous ! dit la foule, et nous l'adorerons ! "

La Juive leva les yeux au ciel : " O Maître, qui avez daigné vous faire notre ami sur la terre, je me souviens que, le jour où je pleurais sur mon frère Lazare au tombeau, vous m'avez dit à moi-même : " Je suis la résurrection et la vie, celui " qui croit en moi, fût-il mort, revivra." A quoi je vous répondis : " Je sais que vous pouvez tout, " et que votre Père vous donnera tout ce que " vous demanderez." Alors levant les yeux, ô Maître, vous fîtes à Dieu cette prière : " Mainte-" nant voici que l'heure est venue et déjà je vous rends grâces. " ô Père tout-puissant, car je sens que vous m'exaucez, à cause

" de ce peuple, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez en-" voyé (1)." O Jésus, dites de même, et que votre nom soit glorifié !"

Un immense silence planait sur toute la foule. La Juive s'inclina vers le mort, et lui prenant la main: " Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi !" dit-elle d'une voix forte.

Et le jeune homme se leva, ouvrit les yeux, comme s'il sortait d'un lourd sommeil, et il tendit les bras à son père et à sa mère. Puis tous trois tombèrent ensemble aux pieds de Marthe, en prononçant un seul nom: " Jésus !"

— " Jésus est Dieu ! s'écria la multitude. Il est Dieu, il est Dieu !" Ce fut une immense clameur, et le fleuve la porta au loin sur ses rives (2).

Claudia elle-même n'avait pu se contenir. Fendant la foule, elle était maintenant auprès de la Juive, dont elle pressait les mains avec tremblement, n'osant parler, mais pleurant; et prononçant avec transport le nom de ce Dieu Jésus, qui se manifestait à elle dans sa puissance surhumaine, pour la seconde fois.

Elle revint vers son époux: mais il n'était plus là. A ce cri: " Jésus est Dieu ! " poussé par tout le peuple, Pilate s'était dérobé et avait pris la fuite. Quelques-uns l'avaient entendu répéter: " Il est Dieu! Il est Dieu! et je l'ai fait mourir!" Puis, tournant le dos au miracle et s'échappant à grands pas, il s'était dirigé seul sur le bord du fleuve, où il avait fini par disparaître aux yeux.

On le chercha, les jours et les nuits suivantes, mais en vain. Des pêcheurs racontèrent que le cadavre d'un homme avait été vu flottant pendant quelque temps sur les eaux, tenant ses mains fermées et crispées convulsivement, mais qu'à mesure que la vague le poussait sur la rive, la terre le rejetait, comme si elle avait eu horreur de lui. Alors les gens s'étaient dit que sans doute cet homme était un parricide, et ils avaient laissé passer la justice de Dieu (3).

---

(1) S. Jean, xi.

(2) Raban Maur, *loc. cit.* Corpus inventum est, et allatum Marthæ sanctissimæ est oblatum. Convenit universa civitas, et nobiliores urbis obsecrant, flexis genibus, ancillam Christi, ut Christi salvatoris magnalia liceret eos cernere, in juvenis hujus resurrectione. Annuit illa, etc.
Quod videntes populi conclamaverunt Jesum Christum Deum esse.

(3) Eusèbe, *Histoire Eclésiastique*, lib. II. cap. vii : Pilatus qui Conservatorem nostrum morti addixit, postmodum, imperante Caio, in tântas inçidit calamitates ut mortem sibi conscriverit, suorum ipse scelerum vindex.

Comment retrouva-t-on ensuite le corps du déicide ? Qu'est-ce qui resta de lui ? Comment ses cendres furent-elles déposées dans le tombeau élevé aux portes de la ville ? Y reposèrent-elles jamais ? L'histoire ne nous l'a pas appris.

Claudia resta dans ce lieu pendant quelque temps, à prier et pleurer. Puis elle alla retrouver Marthe de Béthanie, qui était à Avignon, où elle prit le voile des veuves dans l'Eglise chrétienne.

Mgr BAUNARD.
(*Autour de l'histoire*).



La dévotion de saint François de Sales à la Passion du Sauveur était admirable. Tous les ans, la nuit du jeudi au vendredi saint, il se joignait à la procession des pénitents de la Sainte-Croix: revêtu de l'habit de la confrérie, il marchait pieds nus dans les rues, se considérant comme la victime expiatoire qui devait s'immoler pour le salut du peuple; et au retour, pour honorer les souffrances de Jésus-Christ, s'infligeait une rude discipline. Il aimait à contempler l'image du Saint Suaire où était l'empreinte du corps et des plaies du Sauveur: il l'avait dans son bréviaire, dans sa chambre et son cabinet d'étude, dans sa chapelle et son oratoire, dans son salon de réception et sa galerie; et quand on lui demandait la raison de son attrait pour cette image: " Oh ! disait-il, c'est que c'est le portrait des souffrances de Jésus-Christ tracé par son propre sang, et que rien n'est plus propre à nourrir la piété, à ranimer la ferveur." Souvent il méditait les divers mystères de la Passion et invitait les autres à faire de même, alléguant les fruits immenses et nombreux que l'âme recueille de cette méditation. " O Dieu, s'écriait-il, si ce divin Sauveur a tant fait pour nous, que ne ferons-nous pour lui ? S'il a donné sa vie pour nous, pourquoi ne consumerions-nous pas la nôtre à son service et pour son amour ? Oh ! qu'à jamais le jour de sa très sainte Passion soit le jour chéri de notre cœur ! O amour ! que tu es douloureux ! ô douleur ! que tu es amoureuse !" C'était une de ses maximes, qu'il n'y avait point de plus pressant aiguillon pour nous faire avancer dans l'amour que la considé-

ration des souffrances et de la mort du Fils de Dieu. Il appelait ce mystère le plus doux et le plus violent des motifs de piété. Il cherchait en toute occasion à inculquer aux fidèles la dévotion aux plaies du Sauveur. Toujours il portait sur son cœur l'*Histoire de la Passion*, écrite de sa propre main, la regardant comme un bouclier contre les tentations et un stimulant continuel à aimer toujours davantage Jésus souffrant. Il avait une affection spéciale pour le tableau de sainte Madeleine au pied de la croix ; il l'appelait la bibliothèque de ses pensées, et il aimait à se mettre en esprit à la place de cette illustre pénitente, qui, en échange de ses larmes, avait reçu le sang de Jésus-Christ pour purifier toutes ses souillures. (Hamon, liv. VII.)



Le grand saint Thomas est d'opinion qu'il n'est pas expédient de beaucoup consulter et longuement délibérer sur l'inclination que l'on a d'entrer en une bonne et bien formée religion; et il a raison: car la religion (la vie religieuse) étant conseillée par Notre-Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations ? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes qui soient bien prudentes et capables de telle affaire, et qui nous puissent aider à prendre une courte et solide résolution. Mais dès que nous avons délibéré et résolu, et en ce sujet et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut être fermes et invariables, sans se laisser nullement ébranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien: car bien souvent, dit le glorieux Saint-Bernard, le malin nous donne le change, et pour nous détourner d'achever un bien, il nous en propose un autre, qui semble meilleur, lequel après que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire, il en présente un troisième, se contentant que nous fassions plusieurs commencements, pourvu que nous ne fassions point de fin.

St François de Sales.

LE PROPAGATEUR

Vol. II — AVRIL 1905. — No. 4.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : La fête du Pape.—Le salut de l'Univers au Saint-Père.—Le respect dû au Pape et aux Evêques.—Mgr Bruchési, son voyage, son huitième anniversaire.—Mgr Langevin, ses dix ans d'episcopat.—Mgr Archambeault.—Mgr Racicot, un souvenir personnel.—Le président Baudon et les œuvres de presse.—L'encouragement aux œuvres de presse.—Le *Canada Ecclésiastique* et le *Larousse Illustré*.—Une histoire qui fait frémir : comment on conserve la foi même quand on l'a perdue.—Le divorce d'après Roosevelt.—Notre question des écoles : la rédaction Laurier et la rédaction Fielding.—Reconnaissance du droit aux écoles séparées.—La *philippique* d'Henri Bourassa.—Supériorité de la formation intellectuelle de nos parlementaires.—Contraste : les conférences Lalande sur l'*américanisme*.—Nos disparus.

Le 19 mars, c'était la fête du Pape. Si Saint Joseph est le patron de l'Eglise Universelle il est aussi le patron personnel de Joseph Sarto, devenu, par la volonté de Dieu, Pontife Suprême de cette Eglise. Selon la coutume, les cardinaux de la curie Romaine ont présenté leurs hommages au Saint Père, la veille du 19 mars.

En France, l'Univers, par la plume de François Veuillot, adressait au Pape, à la date du 20 mars, un *premier-Paris* vraiment émouvant. Il se trouvait que les débats parlementaires sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat allaient justement commencer le lendemain :

" La fête du Pape ! A ce seul mot, nous devrions nous abandonner à la joie. Quand, dans une famille, c'est la fête du Père, est-ce qu'il ne convient pas que tous les enfants se réjouissent ? "

" Notre Père de Rome excusera pourtant ses enfants de France, s'ils paraissent oublier cette douce et filiale obligation. Il nous pardonnera ; car nous savons que lui-même partage nos angoisses ; nous savons que les souffrances et les alarmes qui tenaillent cette portion choisie de la grande famille catholique ont un douloureux écho dans son cœur paternel."

Puis, M. François Veuillot explique que si le Pape pleure avec la France catholique, il a pourtant confiance encore en son avenir, et cela, assure-t-il avec raison, doit nous faire prendre courage. " Obéir au Pape, voilà la résolution à prendre, mais il faut promettre de lui obéir avec toute la promptitude et toute la fidélité d'un équipage qui, en pleine tempête, confiant dans la prudence et la fermeté du capitaine, ne songe qu'à écouter ses ordres et à les exécuter sur le champ."

* * *

C'est là une belle parole et un bel exemple. L'obéissance et le respect dus au Pape et aux évêques sont comme le *pivot* de la foi pratique d'un catholique; la foi procède de l'entendement: *fides ex auditu.* Que ce soit difficile parfois et dur à la nature, ce n'est pas moi qui en disconviendrai. Les évêques sont des hommes toujours et il est permis de croire, sans être hérétique, qu'ils agissent parfois sous la poussée de considérations humaines. Mais ils sont les élus de l'Esprit Saint, ils ont grâce d'état et c'est à eux qu'il a été dit: " celui qui vous écoute, m'écoute."

* * *

Mgr Bruchési est revenu de Rome précisément la veille de la fête de Saint Joseph. Sa Grandeur a déclaré que son voyage avait été des plus heureux. La bonté du Pape Pie X impressionne vivement ceux qui l'approchent. Monseigneur a dit à ses prêtres qu'à l'avenir il voulait être bon comme le Pape. Naturellement les membres du clergé alors présents ont protesté que Monseigneur l'était déjà.

Quelques jours plus tard, le 24, Mgr l'archevêque de Montréal célébrait le 8e anniversaire de son élection. Il a été annoncé, à cette occasion, que les chanoines honoraires de Montréal porteront désormais les insignes prélatices, moins l'anneau réservé aux chanoines titulaires, en signe de leur étroite union à l'église cathédrale.

Au cours de son voyage en France, Mgr Bruchési a été lui-même créé chanoine honoraire d'Angers, par Mgr Rumeau, le successeur de l'illustre évêque Freppel.

* * *

Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface, a célébré, le 22 mars, l'anniversaire non pas de son élection, mais de sa consécration. Il y a dix ans qu'il gouverne l'Eglise qu'ont illustrée Nos Seigneurs Provencher et Taché. Tous savent avec quelle gloire

Mgr Langevin continue les nobles traditions de ses devanciers. Près de 80 prêtres s'étaient groupés autour de leur évêque pour ce dixième anniversaire.

* * *

A Joliette également, toujours à l'occasion de la fête de Saint Joseph, on a célébré la fête de l'évêque diocésain: Mgr Joseph Alfred Archambeault.

* * *

L'on annonce officiellement que le sacre du futur évêque auxiliaire de Montréal, Mgr Racicot, est fixé au 3 mai.

De grandes fêtes se préparent. C'est justice!

Me permettra-t-on de rappeler ici un souvenir personnel que fait surgir dans ma mémoire l'à propos du sacre de Mgr le Grand-Vicaire de Montréal?

En 1891, les *jeunes clercs* du grand Séminaire qui, chaque dimanche, allaient servir à la cathédrale, s'étaient, certain jour, arrêtés à discuter qui deviendrait évêque, de l'un ou l'autre des distingués chanoines qui formaient alors le chapitre du regretté Mgr Fabre? Quatre noms furent proposés et discutés. L'événement prouve que les *jeunes clercs* ne manquaient pas de coup d'œil. Ces quatre chanoines étaient, suivant l'ordre du temps, Mgr Racicot, Mgr Emard, Mgr Bruchési et Mgr Archambeault.

* * *

Un président général des conférences de Saint Vincent de Paul qui fut célèbre en France, M. Baudon, écrivait, il y a trente ans, ces lignes que je livre — sans transition, après avoir parlé de Nos Seigneurs et du respect qui leur est dû — à l'attention et à la méditation de mes confrères du sacerdoce:

"A mon sens, la sérieuse importance de la presse n'est pas assez comprise par les fidèles.

"On songe à bâtir des églises, à faire des communautés, à multiplier les asiles pour les orphelins et les pauvres, ce qui est évidemment au rang des œuvres les plus nécessaires ; mais on oublie qu'au-dessus de tous ces besoins, il en est un autre qui, par la force des choses, prime tout le reste : c'est l'extension de la presse catholique."

En effet, sous la direction des évêques, au moins dans les grandes lignes, quel bien une presse sérieuse, intelligente, sans parti-pris n'est-elle pas appelée à faire non seulement dans un pays comme la France, mais encore dans notre Canada?

"Car, expliquait M. Baudon, si la presse catholique n'est pas soutenue, encouragée, élevée à la hauteur qu'elle doit atteindre, les églises seront désertes sinon brûlées, les communautés seront d'autant plus expulsées qu'elles seront plus assises, et les maisons de charité, les écoles elles-mêmes seront enlevées à la religion qui les aura fondées."

Ce fut prophétique pour la France. Prenons garde à notre tour!

* * *

Je sais bien que plus d'une œuvre de bonne presse a fait *fiasco* chez nous, et ceux à la bourse de qui l'on s'adresse trop souvent pour quantité de revues pieuses à peu près inutiles, sont en droit de se défier un peu des projets nouveaux.

Aussi n'ai-je aucun projet à mettre de l'avant. Non. Ce que je veux constater c'est que nous n'encourageons pas assez nos *bonnes* revues et nos *bons* journaux! Nous *lésinons* trop!

Pensez-vous que, si l'on s'en occupait, des revues comme la Revue Canadienne, la Nouvelle-France, l'Enseignement Primaire de M. Magnan, la Vérité de M. Tardivel et d'autres ne feraient pas des affaires d'or? Si, au moins, ceux qui reçoivent ces différents périodiques payaient fidèlement leur abonnement?

* * *

Le *Canada Ecclésiastique* de la maison Cadieux et Derome vient de paraître. C'est un livre que tout prêtre devrait avoir sur sa table de travail. C'est si commode pour se renseigner au cours d'une conversation, pour ne pas s'habituer à des appréciations vagues et basées sur l'à peu près.

C'est comme pour le dictionnaire; je n'arrive pas à comprendre qu'on n'ait pas toujours un bon dictionnaire à sa portée.

Par exemple—et je vous assure que je ne fais pas de réclame! — le *Larousse illustré,* dont le dernier volume vient de paraître (en tout sept gros volumes) coûte bien $50.00, c'est vrai; mais je promets au curé qui l'aura sous la main et le consultera à chaque occasion donnée, qu'avant dix ans il sera un savant, rien de moins ......toute chose égale d'ailleurs, naturellement.

* * *

La science est toujours un peu *traîtresse,* même et surtout peut-être la science du dictionnaire. Notre pauvre nature est si

limitée. Pour nous guider, il nous faut la foi. Au témoignage de l'Apôtre, c'est elle la force victorieuse par laquelle on l'emporte sur le monde: Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

Or, cette foi en Notre-Seigneur et en son Eglise, du moment qu'elle a enflammé une âme, est-elle facile à éteindre? Ecoutez cette histoire, que j'ai lue dans un journal de France et qui m'a fait frémir. Je la résume:

Un soir de carnaval, l'ex-abbé Quartimont — un apostat dont le livre: *Comment j'ai perdu la foi* fit naguère beaucoup de mal — avait réuni chez lui joyeuse et coupable compagnie. Au milieu de la nuit, on sortit comme pour une mascarade nocturne. L'ex-abbé avait, par moquerie, endossé une ancienne soutane. Le malheureux cherchait hélas à se distraire. Mais sa soutane lui pesait, il ne paraissait pas à l'aise. Bientôt, suivi d'un compagnon, il se séparait de ses tristes amis et rentrait. Voilà que devant eux, un automobile renverse et écrase, sur le boulevard, un jeune homme qui sortait d'un bal avec sa femme. Vite on entre le blessé tout pantelant dans une pharmacie. Un médecin est appelé qui procure les premiers soins. L'ex-abbé et son compagnon étaient là muets. On attendait l'ambulance. Soudain, la petite femme, toute en larmes, demande au prêtre qui est là, de confesser son mari mourant?.— Mais, madame, je n'ai point de pouvoirs. — Oh! ça ne fait rien devant la mort. — Je suis interdit, fait l'autre d'une voix sombre. — M. l'abbé, devant la mort ça ne fait rien quand même. — Eh! Bien, je ne suis pas prêtre, jeta Quartimont! — Geneviève, murmura le mourant, en ouvrant les yeux, va me chercher un prêtre.—"Deux ans, disait Geneviève, deux ans qu'il ne s'est plus confessé, depuis qu'il a lu ce livre maudit de l'apostat Quartimont!" — Alors, a raconté le compagnon de l'ex-abbé, mon pauvre ami, soudain vaincu, s'agenouilla auprès du moribond, reçut sa confession, leva la main pour l'absoudre sans doute, puis il s'enfuit pour ne plus être jamais revu. Quant à moi, cette scène terrible m'avait converti. Ces mois derniers, ajoutait-il en manière de conclusion, comme je visitais l'une de nos Chartreuses, un moine à ma vue se couvrit rapidement de son sombre capuchon. Sans en être bien sûr, je crois pourtant avoir reconnu la figure amaigrie de l'auteur du livre: *Comment j'ai perdu la foi!*

* * *

Ah! ceux qui tentent d'arracher la foi aux hommes sont bien coupables. Les doctrines modernes ruinent bien des âmes et bien

des vies. Elles affaiblissent les nations les plus fortes. Le luxe, la débauche, les mœurs faciles, le divorce sont aux peuples de redoutables fléaux.

Récemment le président Roosevelt, parlant devant la convention nationale du congrès des mères, a déclaré que le divorce est *un malheur pour toute nation, une menace pour le foyer* et une *excitation à l'immoralité.* L'histoire prouve qu'il a raison. Mais comment soutenir les bonnes mœurs sans la sanction qu'affirme la foi ?

* * *

La vitale question des écoles passionne toujours les esprits, et c'est certes avec raison. Aux Chambres d'Ottawa, le plus important peut-être de tous les débats parlementaires que nous ayons eus depuis la confédération fait couler depuis un mois des flots de paroles, dont quelques-unes très éloquentes.

Je ne veux rien apprécier ici, le cadre de ma chronique ne me le permet pas. M. Laurier a dû céder devant l'attitude pourtant injuste de ses collègues. La clause 16 de l'acte d'autonomie des nouvelles provinces de l'Ouest a été changée. Comme je comprends les choses, voici les points essentiels du changement. La rédaction Laurier consacrait à l'avantage des minorités le droit aux écoles séparées et décrétait que toutes les lois à être portées, par les législatures locales, devaient l'être *en conformité des principes sanctionnés jusqu'ici sous l'empire de l'Acte des Territoires.*

La rédaction Fielding (qui est celle de M. Sifton, dit-on,) décrète que rien dans les lois à être portées, par les législatures locales, *ne devra préjudicier à aucun droit ou privilège* acquis jusqu'à présent aux termes des fameuses ordonnances de 1892 et de 1901.

La rédaction Fielding comme la rédaction Laurier reconnait le principe des écoles séparées; mais elle consacre en plus les malheureuses ordonnances qui ont privé nos coréligionnaires d'une grande partie de leurs droits.

C'est un *minimum* évidemment qu'on assure aux minorités catholiques ou protestantes.

Pourtant c'est quelque chose que cette reconnaissance du droit aux écoles séparées, et, parce qu'on nous l'accorde, les *Orangistes* tempêtent et nous insultent. Ils en ont eu pour leur compte.

M. Henri Bourassa, le vaillant député de Labelle, leur a servi une philippique qui, parait-il, a produit un effet très réel sur l'esprit des députés même les plus récalcitrants.

A un anglais, qui le félicitait d'avoir fait un discours si nourri, si documenté et si instructif, M. le député de Labelle aurait répondu dextrement: "J'ai appris tout cela dans les écoles séparées."

Du reste, les orateurs canadiens français, dans ce débat qui restera fameux, ont incontestablement établi la supériorité de leur formation intellectuelle. Il est à noter en plus que pour être compris de ces bons anglais, qui nous traitent d'ignorants, presque tous les nôtres ont dû parler l'anglais. Quels sont donc les députés anglais qui auraient pu parler le français avec une égale facilité?

Et pendant que nos compatriotes d'une autre origine nous méconnaissent de cette façon, un Jésuite canadien-français, le Père Louis Lalande, se promène par toute la province et fait des conférences sur les dangers de l'américanisme! Où est la loyauté à la couronne anglaise? Bien plus chez nous que chez les orangistes!

* * *

Les batailles des vivants et les luttes pour le droit n'empêchent pas, comme toujours, la mort de faire des vides, partout autour de nous.

L'abbé Dugas parle dans ces pages de feu Mgr Ritchot, sur la tombe de qui tout patriote canadien doit verser une larme avec une prière.

Le cher Père Dandurand, un autre apôtre de l'Ouest, vient de mourir presque nonagénaire.

Puis, c'est l'ancien curé de Sainte-Brigide, M. l'abbé James Lonergan et l'ancien curé de Saint-Canut, M. l'abbé Lucien Pineault, qui, eux aussi, sont partis, à quelques jours de distance, pour un monde meilleur.

On m'a prié de recommander aussi aux prières de mes lecteurs l'âme du cher Frère Ludger, des Frères du Sacré-Cœur, décédé au commencement de mars.

Domine, exaudi vocem meam!

L'abbé ELIE J. AUCLAIR



Notes biographiques sur Mgr Ritchot

Protonotaire apostolique; Vicaire général de Saint-Boniface, Curé de St-Norbert, Manitoba.

Décédé le 17 mars 1905.

Dans son humble vie de missionnaire, et sur un bien modeste théâtre, Mgr Ritchot a fait des œuvres admirables, dont ses contemporains ont bénéficié, sans songer peut être à tout ce qu'elles lui ont coûté de labeurs et de sacrifices. C'est après que de tels hommes sont disparus que l'on commence à apprécier tout leur mérite, et à reconnaître leur véritable valeur.

Mgr Ritchot n'a pas été une figure ordinaire de qui on se borne à dire des choses banales ; car il a joué un rôle très important dans son pays d'adoption et il a eu, sur la société de la Rivière-Rouge, une action dont les résultats heureux se feront toujours sentir à Manitoba.

Tous ceux qui l'ont connu intimement et qui ont joui de son amitié, n'auront qu'une voix pour payer à ce digne prêtre un tribu d'éloges et de reconnaissance. Les hommes sérieux et dévoués sincèrement aux grandes questions sociales de leur pays sont devenus si rares de nos jours, qu'on ne les voit pas disparaître sans verser une larme ; même quand ils ne nous touchent que de loin.

Mgr Ritchot restera une figure dans l'histoire de Manitoba, où son nom sera gardé comme celui d'un bienfaiteur non seulement dans la paroisse, mais aussi dans les annales de son pays.

* * *

Mgr Joseph Noël Ritchot, fils de Joseph Isaïe Ritchot et de Marie Riopel, était né à L'Assomption, le 25 décembre 1825. Il appartenait à une brave et laborieuse famille de cultivateurs. Jusqu'à l'âge de 20 ans il s'employa aux travaux de la ferme avec ses frères, et c'est dans l'exercice journalier de la vie des champs qu'il développa chez lui cette robuste constitution qui lui permit, dans la suite, de se livrer sans faiblir, aux rudes travaux de sa vie de missionnaire.

En 1845, à l'âge de 20 ans, il demanda à ses parents de le mettre au collège pour y faire des études classiques. Les leçons élémentaires qu'il avait reçues aux écoles ne l'avaient guère préparé prochainement à un cours de latin. Cette lacune jointe à son âge lui créa d'abord des ennuis; lui-même regretta toujours d'avoir attendu si tard pour commencer ses études; parfois il le disait en pleurant. Néanmoins sa persévérance, son amour du travail et par dessus tout la rectitude de jugement qui le distinguait lui firent surmonter tous les obstacles. Sans être brillantes, ses études furent solides.

Les élèves de nos collèges classiques ne recevaient pas alors une formation aussi complète qu'aujourd'hui; les choses se sont bien améliorées depuis ce temps. Que de fois nous avons entendu Mgr Ritchot nous dire: " Ah! si nous avions eu les mêmes avan-" tages, nous ne serions pas restés des hommes *manqués*; tout de " même, ajoutait-il, ne nous plaignons pas trop, car Dieu nous a " fait la grâce de bien comprendre ce que tant de savants ne com-" prennent pas."

Ordinairement dans les collèges, les élèves des classes inférieures ne sont pas admis dans l'intimité des classes supérieures: le jeune Ritchot fit exception à cette coutume: Le sérieux de son caractère lui donna accès à la société des philosophes. Personne ne se permettait de taquiner le nouvel élève, qui, avec sa barbe au menton, paraissait déjà un homme muri à côté de ses compagnons.

Elevé dans des sentiments de foi comme on l'était alors dans nos bonnes familles de la campagne, le jeune Ritchot dès ses premières années de collège songeait à devenir prêtre un jour. A la fin de ses études en 1852, personne ne fut surpris d'apprendre qu'il se destinait à l'état ecclésiastique.

Le collège de L'Assomption requit d'abord ses services pour l'école modèle du village où il fit la classe durant un an. Il montra dès lors qu'il possédait le rare talent d'inculquer à la jeunesse les éléments de la science; ce talent il le montra plus tard dans l'enseignement du catéchisme. Monseigneur Taché répétait souvent qu'il n'avait jamais rencontré un prêtre pour faire un catéchisme aussi intéressant que M. Ritchot.

En 1853, il fit le cours français au collège de L'Assomption, et en 1854, il alla au séminaire se préparer au sacerdoce.

Ordonné prêtre le 22 décembre 1855, il fut aussitôt nommé vicaire à Berthier où il demeura deux ans. En 1857, il revint au collège de L'Assomption, où il fut chargé d'abord d'enseigner les

éléments latins pendant un an. En 1858, le collège lui confia l'administration de sa ferme. Les connaissances en agriculture qu'il avait acquises à la maison paternelle, lui furent d'une grande utilité pour mettre en valeur les terres du collège.

En 1861, Mgr Bourget, ayant besoin d'un prêtre fort robuste pour ouvrir une pauvre paroisse dans les Laurentides jeta les yeux sur M. Ritchot; il fut nommé premier curé de la paroisse de Sainte-Agathe des Monts, dont il prit possession le 19 juin 1861. Ce poste était pauvre et de difficile accès, on s'y rendait en allant tantôt à pied tantôt en voiture, par des chemins impraticables. Monsieur Ritchot accepta ce sacrifice, mais non sans en ressentir tout le poids. Un jour Mgr Bourget lui disait: " Vous êtes bien tranquille, là bas, dans vos montagnes; vous y vivez avec du bon monde; vous devez être bien heureux." Oui Monseigneur lui répondit-il *mais c'est bien loin!*

Il ne demeura à Sainte Agathe qu'une année; ce fut assez cependant pour y asseoir la mission, et préparer les voies à son successeur. On sait ce qu'est devenue Sainte Agathe depuis lors.

En 1862, Sa Grandeur Mgr Grandin revenait d'Europe et en passant à Montréal, il demanda à Mgr Bourget des prêtres pour le diocèse de Saint-Boniface. L'évêque de Montréal qui ne savait rien refuser pour les missions sauvages lui offrit d'emmener avec lui M. Ritchot. Celui-ci avait déjà songé aux missions sauvages; il se sentait fait pour ce fatiguant ministère; il accepta volontiers de partir avec Mgr Grandin. La caravanne des missionnaires se mit en marche pour la Rivière-Rouge vers le commencement de mai, et le 7 juin elle arrivait à Saint-Boniface.

La paroisse de Saint-Norbert se trouvait sans prêtre dans le moment. Mgr Taché regarda l'arrivée de M. Ritchot comme une providence spéciale; il lui confia cette paroisse naissante et c'est là qu'il a toujours demeuré jusqu'à sa mort.

* * *

La mission de Saint-Norbert ne faisait que de commencer à s'établir; elle était pauvre, tout y était à faire; M. Ritchot se mit courageusement à l'œuvre. Il avait peu de secours à attendre de ses paroissiens dont la plupart vivaient encore de chasse et de pêche; les terres y étaient peu en culture; M. Ritchot se fit agriculteur, fermier, manœuvre, sans pourtant négliger les soins spirituels de ses paroissiens. Pour instruire les pauvres enfants

qu'il trouvait parfois à peine vêtus il les rassemblait chez lui, les logeait, les nourrissait, et fournissait des vêtements aux plus dénués. Tout se faisait à ses frais. Non seulement il ne recevait pas de dîmes mais souvent il était obligé d'en payer lui-même aux plus nécessiteux qui venaient lui exposer leur misère.

Ce fut après vingt ans de labeurs qu'avec des biens de famille ajoutés à ses épargnes, il put commencer à doter sa paroisse des œuvres religieuses qui en font aujourd'hui la gloire. Il a bâti à ses frais, un couvent dirigé par les Révdes Sœurs Grises; un orphelinat confié aux Révdes Sœurs de la Providence à qui il a donné 80 acres de terre. Il a construit son presbytère, son église une chapelle à la Très Sainte Vierge. Il a établi sur une ferme de mille acres de terre le monastère des Trappistes qui ont, là maintenant, la plus belle ferme modèle du pays.

La vie de Mgr Ritchot demanderait un volume. On ne renferme pas dans quelques pages une vie de quarante trois ans d'actions et de dévouement.

En 1869, lors du mouvement des métis, à la Rivière-Rouge, ce fut grâce à ses sages conseils, si la population française resta dans les bornes de la légalité en revendiquant fermement ses droits auprès du gouvernement d'Ottawa. Il fut l'un des délégués envoyés par le gouvernement provisoire de Riel pour régler avec les ministres canadiens les conditions de l'entrée du Nord-Ouest dans la confédération. Dans l'accomplissement de cette mission il fit l'admiration des hommes d'état distingués Cartier et McDonald. Celui-ci, qui connaissait la valeur des hommes, disait à Cartier: " Sur les *trois délégués il n'y en a qu'un* d'une grande valeur: " C'est le Père Ritchot." Le fait est que le bill de l'entrée du Territoire du N.-O. dans la confédération, rédigé sous les yeux de ce délégué, porte la marque d'un très habile diplomate. Sans chercher à embarasser le gouvernement,. il a su cependant sauvegarder tous les droits des catholiques et de la population française. Si aujourd'hui on suivait la teneur de ce bill, tout malaise disparaîtrait à Manitoba, car il a été formulé pour éviter tout froissement entre les sectes et les nationalités.

* * *

Mgr Ritchot fut un homme de conseil; Sa Grandeur Mgr Taché avait en lui une grande confiance et dans toutes les affaires épineuses qu'il avait à traiter, il ne manquait jamais de le consulter.

Voici ce que nous écrit un de ses contemporains au collège : " M. Joseph Ritchot était d'un extérieur grave et viril, d'un es-" prit calme et discret, d'un cœur charitable, d'une douceur inal-" térable, d'un grand bon sens pratique, un prêtre irréprochable " en tout point."

Dans sa vie privée, Mgr Ritchot fut d'une hospitalité large et cordiale, il aimait à recevoir la visite de ses confrères et de ses amis, qui étaient nombreux, et ses conversations se prolongeaient sans ennuis à des heures souvent avancées dans la nuit ; les sujets traités étaient ordinairement les graves intérêts du pays.

Sa Grandeur Mgr Langevin, en prenant possession du siège de Saint-Boniface, voulant honorer les vertus et les mérites de ce dévoué missionnaire à qui le diocèse doit une haute reconnaissance, le nomma Grand Vicaire et obtint pour lui de la Cour de Rome, le titre honorifique de Protonotaire Apostolique.

On peut dire de Mgr Ritchot, qu'il a achevé sa carrière avec des jours remplis, emportant dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

R. I. P.

l'abbé G. Dugas.



LE SOUVENIR DES MORTS.

Nous ne nous souvenons pas assez de nos chers trépassés, et preuve, c'est que nous en parlons peu. Nous nous détournons de ce discours comme d'un propos funeste, nous laissons les morts ensevelir les morts ; leur mémoire périt chez nous avec le son des cloches, sans penser que l'amitié qui peut finir avec la mort ne fut jamais véritable. C'est un manque de piété de ne pas faire le récit de leurs bonnes qualités, parce que cela provoque à leur imitation.

(Saint François de Sales).

De la nécessité de l'étude.

Regarder comme suffisants les travaux de sa jeunesse cléricale ; s'imaginer qu'une fois sorti des grandes écoles, on peut faire avec les livres un divorce éternel, et vivre sur le modeste trésor des connaissances acquises pendant ses cours classiques, ce serait une erreur aussi profonde qu'elle pourrait être funeste. Non certes, et comme le temps du séminaire n'est que le noviciat de la piété sacerdotale, il n'est non plus que le noviciat de la science ecclésiastique. Au sein du ministère et dans le progrès des années, nous ne devons pas moins ajouter à notre instruction qu'à nos vertus. Efforçons-nous de le comprendre.

1. *L'étude, sauvegarde de notre vertu.* — Que de postes dans les campagnes, souvent même dans les villes, où le ministère est insuffisant à remplir tous les instants du prêtre ! A part certains moments, certaines époques, il règne habituellement dans chacune de ses journées, dans chacune de ses semaines, dans chacune de ses années, des vides plus ou moins considérables. Pendant l'hiver surtout, quand il nous est impossible de chercher une distraction quelconque ailleurs qu'au coin de notre foyer, nous sommes condamnés à rester des heures et des heures interminables, en face de nous-mêmes.

C'est alors que l'étude devient pour nous un abri souverainement salutaire. Elle nous protège contre une foule de tempêtes qui, sans elle, ne manqueraient pas de nous assaillir avec violence, et peut-être avec succès. Ce n'est pas que, même en travaillant, nous ne devions être tentés. Mais plus nous serons studieux, moins nos tentations seront à craindre ; au contraire, elles seront d'autant plus dangereuses que nous serons moins appliqués.

Si notre esprit alors ne fait rien, notre imagination marche d'autant plus que nous sommes plus désœuvrés et plus solitaires. Le prêtre oisif se plaît dans ce sommeil de l'esprit, dans les rêves dont il se berce. Bientôt il s'ennuie d'être seul. Cette vie de presbytère où tout est mort, où rien ne le distrait, où peut-être plus d'un mauvais génie l'inquiète, lui devient intolérable. Il faut qu'il cherche ailleurs une diversion, soit à la tristesse qui le ronge, soit aux tentations qui l'assiègent. Où ira-t-il ? A quel monde ira-t-il demander un refuge contre cette inanité de vie qui le tue, et

contre ces chimères qui l'obsèdent? N'est-ce point sur ce chemin qu'on arrive à déshonorer son sacerdoce par d'avilissants désordres, ou tout au moins par d'inexcusables légèretés?

2. *L'étude, principe d'honneur et de considération pour notre sacerdoce.* — Considération nécessaire surtout à notre époque. Les hommes instruits à un certain degré, surabondent de nos jours. Si les connaissances sont superficielles plus qu'autrefois, elles sont plus qu'autrefois répandues. Le savoir est plus estimé que jamais. Sans lui, la vérité court le péril non seulement de ne faire aucune conquête, mais de se voir arracher, lambeaux par lambeaux, ses anciennes possessions.

Notre siècle nous appelle à l'étude et nous somme de nous instruire. Sa voix s'unit à celle de Jésus-Christ pour nous dire: " Soyez la lumière du monde." — Pourquoi donc ne répondrions-nous pas à cet appel? Pourquoi n'irions-nous pas puiser dans le recueillement, la méditation, les recherches laborieuses de la science, cette auréole, sans laquelle les peuples ne voudront point nous reconnaître pour prophètes, et nous adopter comme conducteurs?

Certes, si nous refusons d'entrer dans le vœu des populations: si nous dédaignons, avec persistance, de nous recommander à leur estime par cet éclat du savoir dont elles sont si avides; si, sous ce prétexte, elles nous abandonnent, pour courir aux docteurs de mensonge, nous aurons à nous reprocher leur perte, nous en serons responsables, et Dieu redemandera un jour leur sang des mains de notre ignorance et de notre inaction.

Voulons-nous désarmer la hardiesse de cette petite impiété qui dévaste nos paroisses, sous les traits et par la langue contagieuse des demi-savants? Etudions. On redoute un prêtre qui étudie et surtout qui n'étudie pas sans fruit.

Voulons-nous confondre l'amertume de certains reproches, qui nous accusent d'avoir dégénéré de nos aïeux, et de n'être nullement à la hauteur de la science et de la littérature laïque de notre époque? Etudions.

Voulons-nous contrebalancer certaines gloires littéraires ou scientifiques dont le monde se prévaut, et non sans raison? Etudions.

Que voit-on en effet dans la société qui nous entoure? On y voit des hommes, chargés de grandes fonctions, accablés d'affaires, magistrats, militaires, professeurs, industriels, médecins, députés, fonctionnaires de tout ordre, obligés d'unir aux devoirs de leur position, qui parfois sont immenses, le soin de leurs affaires per-

sonnelles souvent considérables, l'éducation de leur famille et les rapports de bienséance qu'impose la vie du monde; on voit ces hommes, malgré toutes les complications qui sembleraient devoir inexorablement dévorer tout leur temps, se livrer à des études profondes, difficiles, variées, composer à tout instant des ouvrages, des discours ou des mémoires de circonstance, publier même des œuvres qui peuvent n'être pas irréprochables comme esprit et comme principes, mais qui sont vraiment colossales comme recherches et comme somme de travail. — Que tous ces travaux ne soient pas toujours des merveilles, soit; c'est tout au moins du travail. N'est-il pas extrêmement désirable que nous en fassions autant pour la vérité, pour l'Eglise et pour Dieu?

Les Objections.

1. *Je n'ai pas de goût pour l'étude,* dit-on: les occupations du ministère et un peu mon tempérament m'ont fait un besoin du grand air et du mouvement extérieur. Quand il s'agit de pâlir sur un auteur, c'est un supplice auquel je ne me sens pas la force de me condamner, surtout avec quelque assiduité.

Nous n'avons pas de goût pour l'étude? Mais depuis quand nos goûts et nos répugnances ont-ils reçu le droit et la mission de fixer ou de suspendre nos devoirs? Que penserions-nous d'un prêtre qui dirait: C'en est fait: je ne prêche plus, je ne confesse plus, je ne dis plus le bréviaire. Et pourquoi? Parce que je n'en ai plus le goût. Nous trouverions, n'est-il pas vrai, ce langage bizarre? Nous répondrions que celui qui le tient a tort, que la règle suprême de ses actions ne repose pas dans les caprices de la nature, mais dans les invariables convenances de son état, et dans l'immuable volonté de Dieu, dont il n'est après tout que le serviteur.

Eh bien! il en est de même pour l'étude. Qu'elle nous déplaise, qu'elle nous éprouve ou nous épouvante, peu importe. Elle n'en est pas moins une nécessité de notre ministère, et la seule chose que nous devions conclure du dégoût qu'elle nous inspire, c'est qu'il faut nous armer d'une sainte énergie pour en accomplir le commandement, en dépit de nous-mêmes.

2. *J'étudierais volontiers,* ajoutera-t-on; *mais j'ai peu de facilité*; avec cela je suis d'un certain âge; j'aurais beau travailler, je n'apprendrais rien. Pourquoi voudriez-vous que je m'obstine à tourmenter un sol qui ne peut pas produire?

Nous avons peu de facilité? A dire vrai, ce prétexte a un

mérite incontestable, c'est celui d'être modeste; mais il n'en est pas moins futile. Il est même au fond pour nous une raison de travailler. Si nous étions quelqu'un de ces hommes que leur génie met dans un ordre à part, on nous pardonnerait à la rigueur de ne point nous appliquer à l'étude. Mais puisque tel n'est pas notre bonheur, puisque le travail et le travail opiniâtre nous est indispensable, nous sommes inexcusables de le négliger. Au lieu d'être une justification, notre peu de facilité, si modestement qu'on le propose, ne fait qu'aggraver notre tort. C'est ce que dit le bon sens.

C'est aussi, ce qu'un jour Dieu nous dira lui-même. Nous savons, sur la foi de l'Evangile, qu'il se montrera juge sévère et maître inexorable envers ce serviteur qui, pour n'avoir reçu qu'un talent, ne l'aura pas fait valoir et se sera borné dans son indolence, à l'enfouir dans la terre.

Du reste, que personne n'exagère son impuissance. Il n'est jamais légitime de dire: " Je n'apprendrai rien."— Le sol même le plus ingrat peut germer et fleurir sous l'action du travail. Si pauvre que soit un esprit, on peut toujours en tirer de l'or, si rebelle que soit une mémoire, on peut toujours l'orner de plus d'une connaissance et la peupler de précieux souvenirs. Pour en venir à bout, il suffit de le vouloir avec énergie, et d'y travailler avec constance.

Qu'importe enfin que cette culture de notre intelligence doive rapporter peu de fruits? Ce peu sera toujours beaucoup: oui, beaucoup aux yeux de Dieu qui ne demande pas au delà de ce que nous pouvons faire; beaucoup aux yeux de la conscience, qui pourra se tenir alors pour acquittée; beaucoup aux yeux des hommes, qui savent parfaitement discerner entre capacité, exiger moins de ceux que le ciel a dotés moins avantageusement, et pardonner la faiblesse quand elle n'est pas unie à l'habitude de l'oisiveté.

3. *Mais pour étudier, il faut des livres*; je n'en ai point. Quels livres du reste se procurer et comment se les procurer, surtout dans les campagnes, où les ressources pécuniaires sont si restreintes? C'est impossible.

Il faut des livres pour étudier! Eh, sans doute! Mais pour travailler, travailler beaucoup et travailler avec un immense avantage, est-il nécessaire d'avoir une énorme quantité de livres, comme on a l'air de le prétendre? N'eussions-nous qu'une Bible, ne serait-ce pas assez pour épuiser les labeurs de plusieurs vies comme la nôtre? Pour obtenir une mesure de connaissances, non

seulement convenable, mais supérieure, il n'est pas nécessaire d'avoir et de lire des auteurs en quantité. Quelques ouvrages importants, c'est assez pour mener loin un prêtre sérieux et qui pense. De même que, si nous ne lisons pas, ou si nous lisons mal, une volumineuse collection de livres ne nous apprendra rien, de même, si nous savons méditer, deux ou trois écrivains profonds nous apprendront beaucoup. La réflexion, pour qui sait l'employer, équivaut à d'immenses lectures; on peut dire qu'elle porte en soi toute une bibliothèque. Et dès lors combien nous serions mal admis à nous prévaloir de notre pénurie pour nous dispenser de l'étude!

4. *Pour travailler, il faut un but, et je n'en ai pas.* Les gens de la campagne, au milieu desquels je vis, n'ont que faire de science. Qu'ai-je besoin d'en acquérir moi-même?

Mauvais prétexte, qu'il est inutile, après ce que nous venons de dire, de combattre. L'art de conduire et de sanctifier le peuple, même le plus simple, exige de notre part beaucoup de travail et d'étude. Mais en dehors de là, les buts utiles à se proposer surabondent.

Un but : mais nous en avons un dans la nécessité de bien employer notre temps et de nous protéger contre les périls de l'oisiveté. Un but : mais il en est un tout créé par l'obéissance, dans les conférences ecclésiastiques, si nous voulons les traiter comme nos supérieurs l'entendent, et ne pas en faire simplement une partie de plaisir.

Un but: mais qui empêche de former de petites réunions de travail comme celles que Bossuet avait établies avec quelques-uns de ses contemporains? Réunions fraternelles, où chacun viendrait, à des jours déterminés, communiquer à ses amis le fruit de ses découvertes et s'enrichir à son tour des conquêtes de ses amis.

Un but enfin; mais quand nous ne l'avons pas auprès de nous, il faut le chercher au loin. L'Eglise est-elle par hasard aujourd'hui sans épreuves et sans ennemis? Ne vivons-nous pas au milieu des rationalistes athées qui nient ses dogmes augustes ou les dénaturent par des interprétations sacrilèges? Ne sommes-nous pas entourés de dissidents et de sectaires qui repoussent son autorité sainte, au nom de la liberté de conscience?

Eh bien! voilà des combats dont nous devons prendre un noble et filial souci. L'apôtre saint Paul disait, en parlant de l'Eglise, qu'il portait la sollicitude de toutes ses chrétientés naissantes : nous devons, nous, porter la sollicitude de toutes les luttes de l'Egli-

se, quels que soient les champs de bataille où elles se passent ; aucun de ses intérêts ne doit nous rester étranger. "Vous êtes le sel de la terre," a dit Notre-Seigneur. Et il ajoute : "Vous êtes la lumière du monde." Donc, vos préoccupations et votre zèle ne doivent pas se renfermer dans l'étroit horizon d'une situation restreinte, mais vous devez vous tenir pour appelés à être visibles à tous les yeux, comme une ville bâtie sur une montagne, comme un flambeau placé sur un chandelier, pour éclairer tout ce qui l'entoure, de près et au loin.

Voilà votre vocation.

Documents de ministère pastoral.



La mère d'un illustre poète, Mme Lamartine, a dit de la prière en famille :

Nous venons d'établir chez nous la prière en commun. C'est un usage bien touchant et bien utile, si l'on veut que sa maison soit, suivant l'expression de l'écriture, une maison de frères. Rien ne relève autant l'esprit des serviteurs que cette communion quotidienne des cœurs par la prière et par l'humiliation devant Dieu qui ne connait ni grands ni petits. Cela est bien bon aussi pour les maîtres, qui sont rappelés ainsi à l'égalité chrétienne avec leurs inférieurs selon le monde ; et cela accoutume les enfants à penser à ce vrai Père qu'ils ne voient pas, mais à qui leur père et leur mère d'ici-bas s'adressent ainsi avec respect et confiance devant eux.

Mme de LAMARTINE.

Du Patriotisme.

L'amour de la patrie est naturel a l'homme. Cicéron ne l'ignorait pas, plaçait-il nos devoirs envers la patrie immédiatement après ceux que nous avons à remplir à l'égard de Dieu. Cicéron ne connaissait pas l'Eglise, la patrie de nos âmes ; toutefois le Christ n'est pas venu abolir la loi naturelle, mais bien la compléter ; loin donc d'éteindre le patriotisme dans le cœur de ses disciples, il n'a fait que l'élever et l'agrandir. Dans l'homme, toutes les vertus se tiennent ; si on est dépourvu complètement de l'une d'elles, toutes les autres sont infirmes ; et si on en a une parfaitement, il n'en est aucune qui fasse complètement défaut. Et qu'on remarque bien que l'amour de Dieu est accompagné dans l'âme de toutes les vertus naturelles qui grandissent dans la même proportion que lui. C'est l'enseignement de la théologie catholique. Ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur sont les sincères patriotes. C'est ce que confirme l'histoire. Quels héros que les chevaliers du moyen âge ! quelle horreur de la trahison, quel courage pour défendre leur souverain ! Ils avaient dans l'esprit, la foi ; dans le cœur, l'amour de Dieu. Le plus remarquable peut-être d'entre eux par sa bravoure fut saint Louis et on sait la devise qu'il avait fait graver sur son anneau royal : *Mon Dieu, la France et Marguerite : hors cet annel* (anneau) *n'ai point d'amour.* Qui n'a entendu parler de Bayard,le chevalier sans peur et sans reproche ? Sa foi était le secret de sa bravoure. Nous l'avons remarqué déjà, qu'est-ce qui a fait revivre dans notre siècle les traditions de noblesse, de patriotisme de la chevalerie, sinon les zouaves pontificaux dans les champs de Loigny et de Patay ? On a observé d'autre part que, du temps des guerres d'Algérie, les déserteurs des armées françaises renonçaient facilement à leur foi, afin de se soustraire à la mort ; tandis que les soldats fidèles à leur patrie mouraient volontiers pour la cause de Dieu. C'est donc une injustice manifeste que de déverser sur les hommes qui sont chrétiens le reproche de ne pas aimer la patrie ; quand il est prouvé que plus on est fidèle à Dieu, plus on l'est à tous ses autres devoirs. Aussi Silvio Pellico a-t-il écrit les lignes suivantes, qui demandent à être méditées : "Si l'amour de la patrie est en nous un vrai et profond sentiment, nous commencerons par lui donner en nos personnes des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle puisse même s'honorer. Déverser le ridicule sur la religion et sur les bonnes mœurs, et aimer dignement sa patrie, ce sont des choses aussi incompatibles que d'avoir une juste estime pour une femme que l'on aime, et de se croire néanmoins dispensé de lui être fidèle.

"Si vous voyez un homme insulter aux autels, à la sainteté conjugale, à la décence, à la probité et crier : "Patrie ! Patrie !" ne le croyez pas. C'est un hypocrite de patriotisme, c'est un mauvais citoyen. Il n'est de bon patriote que l'homme vertueux, que l'homme qui comprend, qui aime tous ses devoirs, et qui se fait une occupation sérieuse de les remplir."

Qui sacrifie aujourd'hui les intérêts les plus graves d'un pays à la rapacité des ambitieux qui ne peuvent que le perdre ?

Les hommes sans foi ; ou bien ceux qui, ayant la foi, se laissent égarer dans les fonctions si graves d'électeurs par les avocats de village qui les trompent.

Que de maux seraient épargnés aux nations chrétiennes, si tous les électeurs prenaient pour eux les conseils qu'adressait un écrivain célèbre des premiers siècles, Fulgence Ferrand, diacre de Carthage, au comte Réginus, chef militaire. "Si, comme le doit un bon capitaine, lui écrivait-il, vous avez des sentiments pieux, consultez l'Eglise, et hâtez-vous d'obéir aux prêtres ; ne faites rien sans les conseils de ceux qui vous aident de leurs prières. Sachez qu'entre les devoirs de la religion, l'obéissance a le premier rang. Dans le doute, ne suivez pas votre propre sentiment, ni ne le communiquez pas aux autres, avant de l'avoir soumis aux prêtres. Souvenez-vous de ce que Dieu à dit : *Interrogez vos prêtres et ils vous diront tout.* Donc, demandez conseil à ceux que le Dieu, qui est le Seigneur de la conscience, vous avertit de consulter. Seriez-vous un grand savant vous-mêmes, auriez-vous en partage l'éloquence, ne craignez pas de courber votre tête par l'humilité et de prendre conseil des prêtres. Mais consultez-les, en leur demandant avec piété leur avis, non en leur dictant avec empire la réponse." Des hommes téméraires, fiers d'une prétendue connaissance superficielle des choses, quelquefois même des villageois ignorants, se conduisent eux-mêmes dans les questions qui intéressent le plus une nation ou bien ne choisissent que des conseillers vendus à l'impiété. Le prêtre auquel la science de Dieu a appris à mieux connaître les choses humaines n'est compté pour rien ; peut-être même est-on prévenu contre lui et le présente-t-on comme un homme de parti, lui qui, par état, est l'homme de tous ; faut-il s'étonner, après cela, que les intérêts religieux d'un pays soient compromis ? Pourtant, on ne peut rien faire de plus funeste pour une nation que de porter atteinte à la religion qui est la base de tout ordre social. Par là encore, les impies et leurs dupes sont les plus grands traîtres de la patrie. Or. un chrétien éclairé sait que c'est un devoir pour tout homme de mourir plutôt que de trahir son pays.

L'abbé BERTHIER.

La vie religieuse

Pour comprendre " la vie religieuse," il faut faire l'effort de sortir de nous-mêmes, quitter nos habitudes d'esprit, nos préoccupations d'affaires soi-disant graves.

Celui qui ne s'est jamais arrêté une demi-heure pour réfléchir à fond sur " la vie," sur sa vie à soi, sur le but qu'elle a et sur le but qu'on aurait pu, qu'on pourrait encore lui donner qui, pratiquement sinon théoriquement, n'est occupé que de la vie terrestre, qui avance sans nul souci de se rapprocher de Dieu, de se modifier soi-même, ne saurait entendre ce qu'est la vie religieuse. Pour s'y intéresser, il faut être préocupé de " vie intérieure," de "vie d'âme," du contact avec Dieu. Il faut connaître la jouissance très grande — peut-être la plus grande qu'il y ait — consistant à se modifier au prix d'un labeur incessant. En effet, si d'une part nous nous acceptons nous-mêmes, avec le lot de qualités, de défauts, d'inclinations bonnes ou mauvaises hérités de nos parents ou recueillis au hasard des circonstances, sans avoir la volonté de nous améliorer par de constants efforts; d'autre part, si nous considérons Dieu comme tellement loin, tellement séparé de nous qu'il ne peut y avoir contact réel entre son Etre infini et notre âme, finie; si jamais, jamais, nous ne nous gardons cette heure de silence dont le Père Gratry montre l'idéal bienfait, heure pendant laquelle l'âme, mise en présence de Dieu, peut recueillir ses enseignements... alors, nous ignorons jusqu'au premier mot de la vie d'âme, nous ne pouvons ni en parler, ni comprendre ce qu'on en dit; nous sommes illusion, comme chimère, ce qui cependant correspond à une réalité très objective.

La vie d'âme est autre chose que la vie de l'esprit, au sens donné habituellement à ce mot. Telle humble religieuse occupée du matin au soir de besogne matérielle peut avoir une vie d'âme infiniment plus intense que tel homme de lettres, tel savant constamment occupé d'idées, mais point du tout préoccupé du développement de son âme dont il a peu de souci. La culture de l'esprit peut, dans certaines conditions, préparer, faciliter celle de l'âme; elle ne l'indique pas nécessairement.

En effet, l'âme n'est pas qu'*intelligence*... elle a d'autres puissances, si l'on veut ; elle n'a pas seulement le sens externe, le sens intime, elle a aussi le " sens divin " (1).

Lorsque d'accord avec Thomassin, Gratry et d'autres philosophes on admet ce sens divin, ou mieux encore, lorsque, sans avoir jamais entendu les noms de ces penseurs, sans savoir que l'âme a telle et telle puissance, on constate en soi ce sens, et qu'alors on ne fait pas difficulté de l'admettre chez les autres, on comprend la vie religieuse. On comprend que, dans la vie, le contact avec la nature, avec les personnes ne suffise pas, ne prenne pas jusqu'au fond de notre être ; on comprend que s'approcher de Dieu soit le grand, le suprême désir, et que, pour s'en approcher, l'on tende de toute force de sa volonté à devenir moralement moins imparfait. Et l'on se sent tellement faible, tellement isolé pour la lutte, tellement entravé, par les broussailles des occupations, des usages parasites, qu'on comprend le bien-être éprouvé à se sentir entouré, encouragé, soutenu par cet ensemble de choses qui a nom " vie religieuse, vie de communauté."

* * *

" Si tous connaissaient la félicité de l'état religieux, dit saint Laurent Justinien, les hommes s'y précipiteraient en foule, mais comme alors le cours des générations humaines s'arrêterait, la Providence cache cette félicité au plus grand nombre, et elle est pour eux une énigme obscure dont quelques-uns seulement compernnent la signification."

Quelle est donc cette félicité ? Est-elle purement mystique?... " Elle a choisi la meilleure part " signifierait-il seulement la part

---

(1) " Les impressions produites par la nature physique sont nommées *sensations ;* on réserve aux autres le nom de *sentiments :* mais dans les sentiments, il faut évidemment distinguer le sentiment qu'a l'âme de sa propre vie, d'avec les sentiments qui peuvent venir de Dieu. Or, cette triple capacité de sentir ces trois choses, le corps, l'âme elle-même et puis Dieu, reçoit trois noms, *sens externe, sens intime, sens divin*, selon l'objet.

" Il y a des philosophes qui n'admettent pas ce que nous appelons le *sens divin.* C'est par inattention, ce semble ; car ceux même qui réduisent la sensibilité à deux choses, le *sens externe*, qui a pour objet la nature, le *sens intime*, dont l'objet est l'âme, admettent pourtant qu'il y a dans l'âme quelque chose qui sent Dieu, ou du moins qui l'atteint. Quelques-uns, il est vrai, pensent qu'il n'y a rien dans l'âme qui soit capable de sentir Dieu, et qu'on ne peut l'atteindre que par la raison pure. C'est une profonde erreur. Ces philosophes sont aussi ceux qui pensent que nous n'avons d'autres effets de la présence de Dieu que la présence des idées nécessaires, l'idée de cause, celle d'unité, celle d'infini. Penser ainsi, c'est mutiler l'âme ; c'est en ôter le sanctuaire ; c'est en extirper la racine." —GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

pour l'éternité? Mais alors que deviendrait la promesse de Notre-Seigneur à saint Pierre: " Je vous le dis, en vérité, personne ne quittera pour le royaume de Dieu ou sa maison, ou son père et sa mère et ses frères, ou sa femme, ou ses enfants qui ne reçoive *dès ce monde* beaucoup davantage et dans le siècle à venir la vie éternelle "(1)?

Tous ceux qui ont lu *Saint Dominique*, par le Père Lacordaire, se rappellent la description si poétique qu'il fait du monastère au moyen âge, avec son cloître intérieur, la fontaine ou le puits symbolique au milieu des arceaux, avec ses grandes galeries et ses petites cellules, son église recueillie, avec ses tableaux, ses inscriptions rappelant l'histoire de l'ordre, les souvenirs de la famille religieuse, avec les longues files de moines de tout âge qui, calmes, silencieux, passent et repassent sur les dalles recouvrant les tombes de leurs aînés. Le plus souvent, ces monastères étaient admirablement situés; aussi beaucoup portaient-ils les noms de Beau-Lieu, de Clair-Lieu, etc.

Au moment de quitter son cloître pour la cour de Charlemagne, Alcuin écrivait:

O ma cellule ! douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours? Je ne verrai plus ni les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lys se mêlait à la rose. Je n'entendrai plus ces oiseaux qui chantaient matines, comme nous, et célébraient à leur guise le Créateur, ni ces enseignements d'une sainte et douce sagesse, qui retentissaient, en même temps que les louanges du Très-Haut, sur des lèvres toujours pacifiques comme les cœurs. Chère cellule ! je te pleure et je te regretterai toujours ; mais c'est ainsi que tout change et tout passe, que la nuit succède au jour, l'hiver à l'été, l'orage au calme, la vieillesse fatiguée à l'ardente jeunesse (2).

Voilà comment les religieux aimaient leur couvent, il y a mille ans; aujourd'hui, ils ne l'aiment pas moins. Pourtant la plupart, les couvents où se passe la vie des religieuses de notre époque n'ont certes rien de commun avec les monastères du moyen âge. Combien qui sont une incommode maison, parfois une masure dans une ruelle de faubourg! Mais si c'est là que la jeune fille a vu, au milieu des enfants d'un asile, des malades d'un hôpital ou des vieillards d'un hospice, une Sœur de charité qui lui avait semblé avoir trouvé " le lieu de la paix," sinon du repos, eh bien, cette maison laide, froide, triste, étroite et malaisée où elle a eu sa révélation, où peut-être elle est venue faire son noviciat, la reli-

(1) *Saint Luc*, ch. XVIII.

(2) MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, Introduction.

gieuse du dix-neuvième siècle s'y attache, l'aime, la voit dans son souvenir comme le moine Alcuin voyait sa belle solitude.

En vérité, si l'on considère comment les religieuses aiment jusqu'aux murailles de leur noviciat, ce printemps de la vocation, on est amené à penser que " l'entrée en religion " les fait renaître, les embrase et leur permet d'éprouver alors des impressions aussi vives qu'on en éprouve pendant l'enfance ou au temps de l'amour.

Les enfants ont cette inappréciable faculté de voir les choses non telles qu'elles sont, mais telles qu'ils veulent qu'elles soient et, comme le dit si poétiquement Ruskin, de pouvoir croire qu'ils possèdent une coupe d'or ou bien une nacelle de fée dans une pauvre petite cupule de gland (1)...

Alors il arrive ceci — qui n'a plus lieu ensuite dans la vie, si ce n'est peut-être à l'heure de l'amour — l'esprit voyant les objets tels que le cœur les souhaite, on est heureux et, plus tard, on a l'impression, le souvenir ou l'illusion d'avoir été heureux; et les lieux habités autrefois (mieux encore si l'on n'y est point revenu depuis) restent dans la mémoire idéalisés, remplis de merveilleuses visions.

Il n'y a pas de doute, c'est l'amour qui a amené la religieuse au couvent, c'est l'amour qui l'y retient. Amour très réel, très objectif de la personne de Jésus-Christ qui n'occupe pas seulement l'esprit, mais remplit aussi le cœur. Quand les philosophes parlent de l'hommage que l'homme doit rendre à Dieu à cause de

---

(1) Autant que j'ai pu moi-même l'observer, le caractère distinctif de l'enfant est de toujours vivre dans le présent tangible ; prenant peu de plaisir à se souvenir et rien que du tourment à attendre ; également faible dans la réflexion et dans la prévision, mais possédant de façon intense le présent actuel, le possédant, en vérité, de façon intense, que les douces journées de l'enfance paraissent aussi longues que plus tard le paraîtront vingt jours, et appliquant toutes ses facultés de cœur et d'imagination à de petites choses, de façon à les pouvoir transformer en tout ce qu'il veut. Confiné dans un petit jardin, il ne rêve pas être quelque part ailleurs, mais il en fait un grand jardin. En possession d'une cupule de gland, il ne la méprisera pas, ni ne la jettera, ni n'en désirera une d'or à la place. C'est l'adulte qui fait cela. L'enfant garde sa cupule de gland, comme un trésor, et dans son esprit, il en fait une coupe d'or, de telle sorte qu'une grande personne qui se tient près de lui toute émerveillée est toujours tentée de lui demander à propos de ces trésors, non pas : "Qu'est-ce que vous voudriez avoir de mieux que cela ? mais : "Qu'est-ce qu'il vous est possible de voir en cela ?" Car, pour le regardant, il y a une disproportion risible et incompréhensible entre les paroles de l'enfant et la réalité. Le petit être lui dit gravement, en tenant la gaine de gland, que "ceci est une couronne de reine ou un bateau de fée", et, avec une délicieuse effronterie, il s'attend à ce que vous croyiez la même chose. Mais notez que le gland doit être là et dans sa main à lui. " Donnez-le-moi alors, j'en ferai quelque chose de plus pour moi." Tel est toujours le propre mot de l'enfant.

" C'est aussi le mot par excellence du Grec : " Donnez-le-moi. Donnez-moi quelque chose de défini, ici, sous mes yeux, et je ferai avec cela quelque chose de plus."

Ruskin, *Aratra Pentelici.*

ses perfections infinies, ils entendent bien que cet hommage doit comporter un certain degré d'amour, puisqu'on aime toujours un peu ce qu'on admire beaucoup; mais n'est-ce pas là un mouvement de l'esprit plus qu'un mouvement du cœur? une idée plus qu'un sentiment? Or les idées ne suffisent pas à remplir toute la vie...

Eh bien, Jésus-Christ, Lui, aimé comme personne réelle, vivante, qu'on sent tout près de soi, à qui l'on se donne totalement et pour toujours, satisfait l'âme tout entière. Sans doute, il peut survenir, il survient des heures sombres, tristes, des difficultés, des mesquineries pénibles, conséquences inévitables des imperfections humaines; mais ce ne sont que des moments, des accidents absorbés dans le grand sentiment d'amour pour le Maître commun qu'on sert. Tel, en un foyer nombreux, il peut bien se produire, il se produit souvent des divergences d'idées, de goûts, d'opinions; toutefois l'union n'en souffre pas, parce qu'il y a une affection centrale, commune à tous, qui, supérieure à tout et primant tout, est un lien pour tous. Au couvent, c'est la piété fervente, active, qui est le lien des esprits et des cœurs.

Il suffit de lire sainte Thérèse pour comprendre comment l'oraison enthousiasme l'âme; et si quelqu'un objectait qu'il y a là plus d'imagination mystique que de réalité ferme, substantielle, je lui demanderais avec le Père Gratry: Oui ou non, croyez-vous que Dieu soit dans l'impossibilité de communiquer avec sa créature? que le Verbe soit impuissant à se faire entendre de l'homme alors que les hommes ont la puissance de parler entre eux? Au couvent, on croit à l'oraison, on la pratique, on cultive "la vie intérieure," on ne craint pas d'en parler, on y est encouragé et dans quel esprit essentiellement pratique, raisonnable, sage, plein de bon sens!

Sainte Chantal écrivait à ses filles:

1° Ne faites jamais de faute pour petite qu'elle soit, volontairement; je dis d'une volonté absolue, déterminée et choisie, ne laissant d'ailleurs aucun bien à faire de ceux que vous connaîtrez que Dieu vous demande que vous fassiez, et après, tenez votre cœur en liberté.

2° Ne vous laissez jamais troubler de vos manquements passés, présents et à venir; je ne veux plus que vous en entreteniez aucune peine, ni inquiétude.

3° Humiliez-vous profondément devant Dieu de vos moindres péchés; remarquant que le mal est le fruit de votre terre, comme le moindre bien que vous ferez est celui du secours de la grâce de N.-S. Proposez-vous, avec l'aide de cette même grâce, de faire quelque bonne pratique de vertu pour réparer le manquement commis.

4° C'est la fidélité à la présence de Dieu, et à donner à toutes vos vertus l'unique fin de plaire à sa divine Majesté.

Enfin, ma fille, humiliez-vous, humiliez-vous, humiliez-vous; faites tout le bien que vous pouvez, évitez tout le mal que vous connaissez, afin que vos fautes ne soient jamais que de pure fragilité et surprise, et faites qu'elles vous humilient sans vous troubler. L'orgueil nous fait pleurer de nous voir imparfaites, mais la vraie et humble contrition nous fait humilier pour nous faire profiter même de (1).

(1) *Conseils de sainte Chantal à la Mère Françoise Madeleine de Chaugy.*

Et dans ses familières instructions, saint Vincent de Paul disait :

Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu ; mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. En cela, dit Notre-Seigneur, mon Père est glorifié, que vous rapportiez beaucoup de fruit. Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde ; car il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé, et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela ; et quand ce vient au fait, et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée, ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; ils en parlent même comme des anges ; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas ! il n'y a plus personne, le courage leur manque (1).

(1) ABELLY, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. I.

Maurice de la SIZERANNE.

(*Les Sœurs aveugles.*)

(*à suivre*).

Un homme de science et de foi, Jean-Marie Ampère, le grand Ampère, comme on l'a appelé, a écrit cette belle page qu'on dirait extraite du livre de l'Imitation de Jésus-Christ :

Ne conforme pas tes idées à celles du monde, si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité. La doctrine du monde est une doctrine de perdition. La figure du monde passe ; si tu le nourris de ses vanités, tu passeras comme elle. Mais la vérité de Dieu demeure éternellement ; si tu t'en nourris, tu seras permanent comme elle. .

Travaille en esprit d'oraison, étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état, mais ne le regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit constamment fixé sur la lumière éternelle. Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille ; que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de ton Ami céleste.

N'écris que d'une main ; de l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu, comme un enfant se tient attacher au vêtement de son père. Sans cette précaution, tu te briseras infailliblement la tête contre quelque pierre.

Que mon âme à partir d'aujourd'hui, reste ainsi unie à Dieu et à Jésus-Christ. Bénissez-moi, mon Dieu !

J.-M. AMPÈRE.

Monseigneur de Belloy, courtier en vins

Mgr Jean-Baptiste de Belloy, transféré de Marseille à Paris en 1802, créé cardinal en 1803, mort en 1808, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. On va voir sous ce titre curieux, sa magnanimité de cœur avec les révolutionnaires de 1793.

Un jour du mois d'avril, un paysan provençal, nommé Simon, arrivait de grand matin aux portes de la capitale avec une charrette chargée de barriques de vin et demandait bruyamment le chemin pour aller chez Mgr de Belloy, archevêque de Paris. Comme il parlait, en l'accentuant énergiquement, la langue de son pays, les ouvriers auxquels il s'adressa eurent de la peine à comprendre ce qu'il désirait. A la fin cependant, comme les mots " Belloy, archevêque " revenaient constamment sur ses lèvres, on le conduisit jusqu'au palais épiscopal.

Arrivé là, notre homme va prier poliment le concierge de dire à Monseigneur que son ancien voisin, le paysan Simon, venait d'arriver à Paris, avec une charrette de vin. Le concierge, ne comprenant pas un traître mot de tout ce que Simon lui disait, ferma brusquement sa porte au nez du paysan. Il y eut alors dans la rue de grand cris, qui finirent par arriver aux oreilles du bon cardinal. La langue de Provence et la voix de Simon, qu'il reconnut très bien, émurent son cœur. Il accourt; il fait entrer Simon dans son palais, et lui demande avec le plus vif intérêt ce qui l'amène à Paris.

" Ma foi, Monseigneur, répond le charretier, c'est histoire d'obtenir de vous un petit service. Vous nous connaissez, ma femme et moi, et vous savez que nous n'avons jamais craint le travail. Mais le tout n'est pas de travailler, si nos produits ne se vendent pas ! Il y a un mois, ma femme me dit, les larmes aux yeux : " Simon, les bourgeons commencent à se montrer à la vigne ; tantôt les nouveaux raisins vont arriver, il faudra songer à la vendange, et où mettre le vin ? Toutes nos futailles sont remplies !" C'est que, voyez-vous, Monseigneur, les marchands de vin étaient si exigeants, qu'on n'avait pas encore pu traiter avec aucun d'eux. Ils entraient, ils visitaient la cave, ils goûtaient le vin, et puis, ils trouvaient toujours quelque chose à redire, et ils n'offraient que des prix déraisonnables. Ma femme en était au désespoir, mais il lui est venu une idée : Elle a pensé à vous, qui avez été si longtemps notre seigneur et voisin, et elle me dit tout à coup : " Il

était si bon à Marseille, il n'aura pas changé à Paris, et il connaît là-bas beaucoup de monde. Si tu allais le trouver et lui demander de vouloir bien te recommander pour placer quelques barriques de vin? ce serait si vite fait!..." C'à m'a semblé une si juste idée, que j'ai rempli mes barils, j'ai chargé ma longue charrette, et je me suis mis en route pour Paris. Maintenant, Monseigneur, le vin est là, et si c'était un effet de votre bonté...

—" Je vous comprends, Simon, interrompit l'archevêque; je vous comprends, et j'ai votre affaire."

Il passa alors à son cabinet et traça à la hâte quelques billets pour les directeurs de différentes maisons religieuses, avec prière de prendre le vin de son ancienne seigneurie d'Aubagne. Puis il remit les précieux petits papiers à Simon, lui souhaita bon succès et l'invita à venir dîner chez lui, ce jour-là même, à cinq heures du soir.

Simon partit. Il traversa, émerveillé, les plus beaux quartiers de la capitale, longea la Seine, alla des Tuileries au Luxembourg, au Val-de-Grâce, à Saint-Sulpice, laissant ici deux barils de vin, là une demi-douzaine, et ailleurs le reste de son chargement. Quand un cardinal daignait se faire courtier en vin et recommandait une marchandise qui laissait peut-être à désirer, on ne se faisait pas prier pour la prendre.

Sa vente terminée et les barils vidés, Simon remisa son cheval dans une modeste auberge, et, après avoir passé la blouse bleue des dimanches, il alla faire réparer son visage et sa chevelure, qui étaient bien endommagés, chez un coiffeur de la rue Monsieur-le-Prince.

Cinq heures sonnaient à Notre-Dame quand Simon se présenta aux portes de l'archevêché, avec cette confiance naïve que Mgr de Belloy inspirait à tous ses vassaux et surtout à ses voisins. Un valet de pied l'attendait. On lui fit parcourir la galerie que le cardinal de Noailles avait ornée avec autant de goût que de magnificence.

Arrivé au salon où se tenait le cardinal, il hésita un peu, à la vue des vicaires généraux et des principaux curés de Paris qui entouraient Son Eminence. C'était jour de réception à l'archevêché. Mais bientôt, il reprit courage et salua timidement " Monseigneur et la compagnie." Les lèvres de tous les prêtres se plissèrent légèrement et un sourire, bienveillant toujours, y passa comme une ombre.

Quand la porte du salon s'ouvrit à deux battants et qu'un valet de pied tout en noir eut prononcé ces mots: " Son Eminence

est servie!" Mgr de Belloy prit la main toute tremblante de Simon. Le paysan craignait de commettre quelques fautes en telle circonstance. Les prêtres suivirent deux à deux.

Simon eut la place d'honneur, à côté du cardinal. Après le potage, Son Eminence prit la parole et, à la grande stupéfaction de l'assistance, s'entretint avec Simon dans une langue étrange, harmonieuse pourtant et littéraire, que nos Parisiens ne connaissaient pas.

On se penchait en avant; on ouvrait de grands yeux pour tout voir et tout entendre. Les serviteurs ralentissaient la marche pour ne rien perdre. Les prêtres savaient que le cardinal parlait élégamment le latin et le français. Mais jamais ils ne l'auraient cru aussi savant sur la grammaire provençale, et ils s'étonnaient qu'un ouvrier des champs, un paysan, répondit avec beaucoup d'art et de politesse dans une langue douce et expressive comme celle du Tasse et de Pétrarque.

" Simon, disait le cardinal, comment va-t-on là-bas? S'est-on remis des troubles et des horreurs de la Révolution?

— Pas encore bien, Monseigneur, mais cela commence. On a tant souffert! Il y a eu tant de ruines, tant de pillages et de sang versé, qu'on ne peut se faire à l'idée que tout soit fini là! On craint de nouveaux troubles et d'autres changements.

— Est-ce qu'on plante des vignes à *Solans, aux Paluds, aux Lignères*?

— Oui, Monseigneur. Mais on va lentement; l'argent est rare et les bras manquent.

— Comment se portent un tel et un tel, les voisins de mon parc comme vous, mes amis, et ceux qui me furent fidèles, qui souffrirent pour moi pendant la Révolution? Tu leur diras, à ton retour, que je ne les ai pas oubliés, que je les aimes toujours, beaucoup, beaucoup!... Et les chapelles qui furent dévastées, et la vieille ville dont les maisons ont croulé, les a-t-on réparées?

— Non, Monseigneur, ce ne sont plus que des ruines que personne ne songe à relever.

— Et mon parc, autrefois si beau, mes prairies vertes, mes deux grandes allées de platanes, le bois de hêtre, les tilleuls que j'avais plantés, n'ont-ils pas été vendus?

— Non, Monseigneur, les platanes sont les plus beaux qu'on puisse voir; pas un arbre ne manque à la longue allée de tilleuls qui serpente sur le coteau de l'évêché; les hêtres forment, à l'extrémité de la double allée de platanes, une petite forêt où le soleil arrive à peine, comme à Saint-Pons et à la Sainte-Baume."

Le cardinal sourit et un rayon de joie éclaira sa douce figure, que les années et les soucis de l'administration avaient ridée ; ses yeux brillèrent d'un vif éclat. Puis il reprit avec un peu d'émotion :

" Simon, parle-moi maintenant de mon château, de l'évêché en pierres d'Arles que le soleil avait dorées. Je l'aimais tant ! On arrivait par l'allée circulaire de tilleuls à la cour d'honneur ; le regard plongeait de là sur les riches prairies que l'Huveaune traverse en serpentant, sur la vallée d'Aubagne, qui s'élève en face avec ses murailles épaisses et ses tours noircies.

— Votre château, Monseigneur, n'a pas été restauré depuis que les bandits le brûlèrent. Ses murs sont lézardés ; ses planchers se sont écroulés ; on y voit encore les traces de l'incendie."

Le cardinal tressaillit ; on vit perler dans ses yeux deux grosses larmes qu'il se hâta d'essuyer, ne voulant pas, comme autrefois Joseph, montrer aux étrangers l'exquise sensibilité de son âme. Une dernière fois, il interrogea Simon :

" Dis-moi, tu connais, n'est-ce pas, les deux méchants qui attachèrent la flamme aux murs de mon château, tel et tel ?

— Oui, Monseigneur, je les vois souvent ; ils regrettent tout le mal qu'ils vous ont fait.

— A ton retour, tu iras les voir de ma part, et tu leur diras que Mgr de Belloy leur pardonne tout le mal qu'ils lui ont fait ; que Dieu leur pardonne aussi ! Dis-moi encore si le pillage les a enrichis.

— Oh ! non, Monseigneur ; ils sont dans la gêne, manquant de tout ; personne n'a pitié d'eux, et on ne leur donne rien ; on les méprise trop !

— Puisque c'est ainsi, quand tu leur porteras mon pardon, tu remettras à chacun d'eux un petit rouleau de pièces d'or que je te donnerai tout à l'heure, et tu leur recommanderas, quand ils n'auront plus rien, de m'écrire."

L'archevêque fit ensuite à ses prêtres émerveillés la traduction de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Simon. Quand l'heure est venue de renvoyer ses convives, il donna sa main à baiser à Simon ; il le serra contre son cœur, qui avait encore toute la chaleur de la jeunesse. Simon, tout ému, fondait en larmes, et, ne sachant comment exprimer tout ce qui se passait en lui, tomba aux pieds du vieillard et implora sa bénédiction pour lui, pour les siens, pour ses voisins qui étaient aussi les voisins de Mgr de Belloy, et enfin pour sa ville natale.

LE BATON DU VIEILLARD

I. — ASPIREZ A CE BEAU TITRE.

A la vérité, les vieillards sont des ruines ; oui, ruines du corps qui s'en va vers la tombe, ruines de l'intelligence qui s'éteint, ruines du cœur qui perd de sa générosité, ruines de la volonté qui s'affaiblit ; mais ruines vénérables, ruines qu'il faut respecter, comme celles de nos monuments anciens. Ne sont-ils pas les témoins du passé, les représentants des traditions de la famille, traditions d'honneur, de foi, de piété, de dévouement, de travail, de savoir-faire ?

Les vieillards sont, de plus, les bases de la famille, le tronc de cet arbre sacré. Vous, vous êtes les pierres de cet édifice, les branches de cet arbre. Nous vivons tous de nos pères, comme les branches vivent du tronc. Nous vivons de leurs biens longuement et péniblement amassés, de leur expérience chèrement acquise, de leur honneur, de leur foi, de tout eux-mêmes. Notre vie est comme le prolongement de la leur. C'est leur sang qui court dans nos veines, leur cœur qui bat dans notre poitrine. Il y a bien quelques redressements à opérer. Où n'en faut-il pas faire ? Mais, sachons l'avouer, le bien, qui est en nous, vient, après Dieu, de nos ancêtres ; nos bonnes actions sont des fleurs de la même tige.

Ajoutons que les vieillards sont les protecteurs de la famille auprès de Dieu. Oui, la vie tout entière de ce vieillard, ses vertus, ses travaux, ses souffrances, ses pénitences, ses bonnes œuvres, ses sages conseils, ses grands exemples, tout cela est vivant devant Dieu, comme une prière continuelle en faveur de ses enfants, de ses petits-enfants, de toute sa descendance. Pensez aux vingt-quatre vieillards proternés devant le trône de l'Agneau et comprenez combien sa prière est agréable et puissante à ses yeux Son passé, s'il a été chrétien, se tient devant lui et intercède pour vous. Que de grâces, que de bénédictions il vous vaut !

II. — MOYENS DE LE MÉRITER.

1. D'abord *respect profond, respect sacré* pour ces *assises* vénérables de l'édifice de votre famille, pour ces tenants fidèles de la foi et de la vrai vie chrétienne. Respect intérieur et respect extérieur ; ne séparez jamais l'un de l'autre.

Evitez les paroles, les procédés qui pourraient les blesser; ne vous moquez jamais de leurs manières; parlez-leur toujours, comme on parle à quelqu'un qu'on vénère. Faites que votre langage, vos manières, vos égards, soient l'expression fidèle d'un excellent cœur.

2. *Reconnaissance aussi.* A ce que nous venons de dire, ajoutez ces sourires qu'ils vous ont prodigués à votre entrée dans la vie, et continués avec grande bienveillance, leurs caresses, leurs bons conseils, leurs encouragements au bien, la sainte joie dont ils ont accueilli vos progrès dans la vertu. Les reconnaîtrez-vous assez?

3. *Support de leurs défauts.* Ne les voyez qu'à travers le voile de votre tendresse. Quand on aime bien, on ne voit pas de défauts, ou on les voit diminués et sans peine.

4. *Assistance.* Au support, souvent bien froid, ajoutez quelque chose de plus chaud: l'assistance. Soyez donc le bâton, le soutien de vos vieillards. Soutenez leurs membres défaillants et aussi leur intelligence qui s'éteint, leur mémoire qui s'évanouit, leur volonté qui s'affaiblit. Voyez pour eux, sentez pour eux, agissez pour eux ou avec eux. Conservez-leur les bonnes habitudes du passé: habitudes de prière, habitudes des sacrements.

5. S'ils n'étaient pas chrétiens, déployez encore plus de bonté, d'attention, de dévouement, de zèle, afin de gagner leur âme à Dieu. Quel beau début de votre carrière! Amenez-les, d'abord, à prier. Priez avec eux. Quand vous aurez obtenu ce premier succès, ayez confiance, le reste viendra, la rosée de la grâce descendra dans ces âmes desséchées et vous y verrez germer les moissons célestes.

Si le moment solennel du départ de ce monde vient à s'annoncer, redoublez de vigilance, de zèle, d'empressement. Aidez-les à franchir, dans les meilleures dispositions, le seuil de leur éternité. Faites-leur recevoir, à temps, les sacrements de l'Eglise, suggérez-leur de pieuses aspirations, au moment suprême, et accompagnez-les de vos prières, lorsqu'ils auront quitté cette vie.

Quelle somme de mérites vous vous amasserez pour votre éternité!

Chanoine Toublan.





Vol. II MAI 1905. No. 5.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Les cardinaux français et le projet de *séparation*. — L'attitude des *Gauches*, du *Centre* et des *Droites*. — Nobles paroles de M. Ribot. — " Ce qu'est le Saint-Siège pour la France ? La plus haute autorité morale qui soit au monde." — Jacques-Cartier, sa statue à Saint-Malo, souvenirs de Botrel. — Un départ de Franciscaines missionnaires de Marie pour le Japon. — M. l'abbé Vignot et nos expressions canadiennes. — Comment on s'empare des terres dans les Cantons de l'Est. — L'incendie du couvent de Sainte-Geneviève. — Nos disparus.

Les cinq cardinaux français — ils ne sont plus que cinq en France—ont, dans une superbe lettre collective, très simple et très claire, adressée au Président Loubet, protesté, le 28 mars dernier, contre l'acte odieux de la *dénonciation* du concordat, sans entente avec l'Eglise, que la majorité, servante du *Bloc* des gauches à la *chambre française,* est en train d'effectuer.

M. Loubet, comme Président, doit avoir quelque pouvoir, au moins celui de dire *non* quelquefois ? La France se suicide, va-t-il l'apercevoir ? C'est plus que douteux. Il signera tout ce qu'on voudra. Les Francs-maçons n'ont qu'à préparer *leur papier officiel.*

N'importe, pour l'histoire, lors des relèvements futurs — car ils viendront —, le geste des cardinaux est un beau geste.

Leurs Eminences ne veulent pas du *régime des associations cultuelles,* que comporte le fameux projet de séparation; Elles n'admettent pas qu'on puisse *enlever aux catholiques* leurs églises, sans une criante injustice; Elles proclament que *la suppression du budget des cultes* est une violation flagrante du plus simple et du plus fondamental de tous les droits, le droit de propriété.

Tout cela, c'est évident comme le soleil qui nous éclaire. Mais en France on veut se débarrasser du Pape, des évêques, des prêtres, de l'Eglise enfin ! On vote donc en dépit du bon sens, en dépit de l'histoire, en dépit des vrais intérêts de la patrie ! On vote la *suppression du budget des cultes,* on vote *l'enlèvement des églises* aux catholiques, on vote la création des fameuses *associations cultuelles,* organisées de par la loi en dehors de toute autorité des évêques et des curés ! Pauvre France !

* * *

Cette loi, dite de *la séparation des églises et de l'état,* sera votée sans doute comme le fut la *loi Waldeck,* comme le furent toutes les lois liberticides, depuis trente ans.

Mais il semble qu'enfin les esprits vraiment libéraux et clairvoyants aperçoivent l'abîme où se précipite le pays qui fut la *grande nation,* la *très noble,* comme disait Léon XIII, *nobilissima gallorum gens.*

Des républicains de vieille souche, comme ceux du *Centre* qui s'appellent aussi des progressistes s'unissent aux raliés et aux royalistes des *Droites,* pour combattre la *mesure* du cabinet Rouvier et de la commission Briand.

Il est trop tard, le Bloc va l'emporter. Pourtant de nobles paroles sont jetées dans les débats, qui devraient éclairer tous ceux qui, en France, aspirent à la paix religieuse et à la liberté de conscience.

Le député le plus en vue de ce parti *modéré,* M. Ribot, du Pas-de-Calais, a prononcé le 3 avril, l'un des plus brillants discours qu'on ait jamais entendus dans cette enceinte fameuse du palais Bourbon :

" Déclarer qu'une nation comme la France, disait-il, avec " son passé, avec ses intérêts dans le monde, n'aura plus aucune " relation avec le Saint-Siège ; déclarer que nous voulons ignorer " le Saint-Siège, qu'il n'existe plus pour nous, c'est là, je crois, " non seulement le contre-pied de la politique traditionnelle de la " France — je ne parle pas de sa politique religieuse — mais " encore celui de sa politique européenne, de sa politique extéri- " eure dans le sens le plus large du mot..."

" Même dépouillé comme il l'est de toute souveraineté tem- " porelle, le Pape est encore un souverain. Toutes les nations " catholiques et même les nations protestantes le reconnaissent,

" elles ont des ambassadeurs ou des ministres auprès du Saint-" Siège. Et nous, qui avons de si grands intérêts dans le monde, " que nous ne pouvons défendre qu'avec le concours de l'autorité " du Saint-Siège, nous allons déclarer au monde qu'à partir d'au-" jourd'hui nous sortons du concert des nations catholiques, que " la France n'est plus une nation catholique ! "

A ce moment, le grand orateur catholique, qu'une paralysie faciale empêche de prendre la parole comme autrefois, M. le Comte Albert de Mun, a ouvert la bouche pour donner son approbation à son *allié* républicain : " Très Bien," lui a-t-il crié.

" Je ne puis pas, continuait l'éloquent M. Ribot, en s'a-" dressant aux *gauches,* mettre ma responsabilité d'homme poli-" tique, d'ancien ministre des affaires étrangères, à côté de la vôtre " dans cette question, qui est une question de politique générale " au premier chef, qui est la question des intérêts supérieurs " politiques en ce pays."

Et M. Ribot se demandait pourquoi des nations protestantes, ou schismatiques comme la Prusse, la Russie, l'Angleterre, les Etats-Unis, entretiennent d'une façon ou d'une autre des relations de plus en plus courtoises avec la Papauté ? " Si ce n'est, affirmait-il, parce que le Saint-Siège est la plus *haute autorité morale qui soit dans le monde* "

C'est le mot de la situation. Le clairvoyant politique, à défaut de la leçon de la foi, entend et comprend celle de l'histoire. Celui qui mange du Pape en meurt ! De plus forts que MM. Waldeck-Rousseau, Combes, Rouvier, Briand et Jaurès s'y sont usés.

On n'ira peut-être pas à Canossa, parce que le chemin de fer n'y passe pas, comme l'a remarqué un homme d'esprit, mais tôt ou tard les plénipotentiaires de France retourneront à Rome !

C'est notre conviction de fils toujours aimant de *l'ancienne patrie,* et, surtout, c'est notre espérance de chrétien.

* * *

Il est peu de canadiens qui, de passage en France, ne poussent une pointe jusqu'au rocher de Saint-Malo. — Je garderai longtemps le souvenir de l'impression profonde que j'ai ressentie naguère en m'agenouillant sur la *dalle* de la vieille basilique malouïne, celle-là où s'est agenouillé également Jacques-Cartier, à son départ en 1534, pour la découverte du Canada, celle-là où

feu l'Hon. Mercier a fait inscrire une mosaïque-souvenir très belle.

Mais, à vrai dire, Jacques-Cartier n'est guère connu des malouins. Que voulez-vous, on est si occupé de nos jours! Encore, si notre découvreur avait une statue quelque part, nous disions-nous, en 1892?

Eh! bien, ce sera bientôt fait. On se souvient de Botrel, le si charmant poëte de l'Arvor? Il vint chez nous, il y a deux ans, à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Trois-Rivières, à Saint-Hyacinthe, à Valleyfield, à Sherbrooke, il vint chez nous tendre son chapeau,

"Pour qu'on en fit une aumonière."

Il nous disait:

Joignez-vous au Malouins têtus, qui font ce vœu
D'arracher à l'oubli des temps ce demi-Dieu,
En dressant son image au bord de la mer grande,
Au sommet du rempart en granit rose et bleu,
Qu'on a baptisé "la Hollande";

Et nous l'y camperons dès l'an prochain, oui-dà!
Face à l'immensité que son regard sonda,
Debout, prêt à livrer au vent ses blanches voiles,
Pour nous redécouvrir un nouveau Canada,
La-haut ....derrière les étoiles!

Et nous lui répondions:

Au grand Cartier, l'immortel découvreur,
Près Saint-Malo, vous mettrez une pierre?
En ornement quelque chose du cœur
Doit y rester, durable comme un lierre.
Mettez-y, Barde, avec votre chanson
Le souvenir de l'ardeur canadienne;
De notre accueil enfin, payant rançon
Mettez aussi de l'âme sherbrookienne.

Il y a deux ans de cela, et l'annonce de l'inauguration du monument Jacques-Cartier, sur les remparts de Saint-Malo, fixée au 30 juillet prochain, nous remet en plein l'enthousiasme au cœur.

On dit que deux de nos brillants orateurs, l'Hon. Turgeon et l'Hon. Rod. Lemieux, ainsi que les poètes Fréchette et Chapman, ont été spécialement invités par le Président des fêtes malouïnes, M. Tiercelin.

On verra là-bas que nous n'avons pas dégénéré! Et Botrel, ce qu'il va être content!

* * *

Une cérémonie d'un caractère spécial a eu lieu, le 27 avril, au couvent des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, 180 avenue de la Grande Allée, à Québec.

Trois canadiennes missionnaires partaient pour le Japon, où elles se consacreront aux soins des lépreux.

Tout juste, le compte rendu des journaux m'est arrivé au moment où je lisais la *Vie de la Mère Marie Hermine de Jésus,* une franciscaine missionnaire de Marie, martyrisée en Chine, au Chen-si, avec six de ses compagnes, plusieurs prêtres et deux évêques, en juillet 1900.

Cette circonstance disposait à mieux comprendre, il me semble, l'admirable " *chant du départ,*" imité de celui des Prêtres des missions étrangères, que j'ai entendu naguère à une cérémonie analogue à Paris :

Partez, mes Sœurs, adieu pour cette vie,
Portez au loin le nom de notre Dieu,
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie
Adieu, mes Sœurs, adieu !

* * *

C'est un adieu d'un autre genre, mais un adieu tout de même, que le Prédicateur de Notre-Dame à Montréal, pour la station quadragésimale de 1905, M. l'abbé Vignot, a donné l'autre soir au public montréalais, dans la vaste salle du Monument National.

Il parla à propos " de la mission de la langue française au Canada," expliquant gentiment que, par procédé américain, il avait d'abord dénommé sa ville — je veux dire sa conférence — quitte à la bâtir ensuite, de manière peut-être à ne pas pleinement justifier son titre.

Mais, somme toute, M. l'abbé n'était pas là pour construire une thèse, il voulait *causer,* ce en quoi évidemment il excelle.

Ce qui m'a plu souverainement en ce charmant causeur c'est qu'il aime nos *idiotismes, nos mots français* à nous. Ce que je trouve qu'il a raison !

Il veut donc que l'on continue au Canada à *darder* ses frères plutôt qu'à les *larder*... mais en paroles seulement. Il veut qu'on emporte son *butin,* quand on émigre quelque part. Il veut qu'on continue à se servir de *claques* pour les temps pluvieux et de *robes de carrioles,* pour se protéger contre le froid. Il

veut que les *clients* de nos médecins soient nommés des *patients,* ce à quoi ils ont droit assurément. Il veut que nos jeunes *cavaliers* persistent à faire la cour à leurs *blondes,* quand même elles seraient brunes...

Mais je n'en finirais plus. Que les idées de M. l'abbé Vignot ont donc du bon sens! Comme nous sommes loin de ces sots qui nous chantent toujours que nous parlons iroquois!

* * *

Notre langue! ah! sans doute, c'est notre patrimoine, le véhicule de notre foi et de nos aspirations nationales. Mais nous avons droit de l'enrichir aussi!

Elle est à nous, voyez-vous, nous avons eu assez de peine à la garder, en dépit du *fair-play* à rebours de nos amis les anglais.

Le Dr Sproule s'est demandé l'autre jour, à la chambre, où les prêtres canadiens des Cantons de l'Est prenaient de l'argent pour acheter les terres des protestants?

Eh! non, nos prêtres n'ont ni or, ni argent; mais ils ont le culte de leur langue et de leur foi; mais ils prêchent les mœurs pures et honnêtes; mais ils bénissent avec une particulière émotion les familles nombreuses, et les enfants viennent... en grand nombre, prendre la place des anglais qui vieillissent et n'ont pas ou presque pas d'enfants. Si le renseignement pouvait convenir à ce bon docteur... Seulement, voilà, il ne comprend pas le français, peut-être? Quand même, je n'ai pas besoin de traduire, le premier canadien venu lui rendra ce service!

* * *

L'incendie du couvent de Ste Geneviève est une bien triste calamité. Seize victimes sont restées sous les décombres. Quel affreux malheur pour les parents.

On l'a constaté à l'enquête, les précautions contre le feu exigées par les inspecteurs du gouvernement avaient été prises, et ce sont la panique et le manque d'organisation en cas d'incendie qui ont surtout permis la catastrophe.

C'est égal. On se surprend à répéter à tous ceux qui ont charge de nos grandes institutions: " Soyons prudents, doublons les moyens de sauvetage; un malheur arrive si vite!"

Offrons nos respectueuses sympathies aux admirables Sœurs

de Ste-Anne. L'une d'elles est morte pour sauver *ses enfants.* Toutes auraient voulu mourir à la place des chères fillettes qui ont brulé. Le dévouement pour elles est une chose ordinaire.

* * *

Trois citoyens marquants viennent de partir pour le grand voyage: l'excellent et honorable Gédéon Ouimet, ancien premier ministre et ancien surintendant de l'Instruction Publique en cette province; l'intrépide et vaillant écrivain que l'histoire appellera le *Veuillot du Canada*, M. J. P. Tardivel, de la *Vérité,* à Québec; et le jovial et populaire M. J. X. Perrault, Président Général de la Société St-Jean-Baptiste, à Montréal, l'âme et la cheville ouvrière de tant *d'organisations* au Canada, depuis trente ou quarante ans!

Deux prêtres aussi, M. l'abbé Théophile Pepin, ancien curé de St-Antoine-Abbé, et le Rév. Père J. Despatis, des Pères Oblats, sont partis pour un monde meilleur, au cours du mois:

Domine, Fiant aures tuæ intendentes!

L'abbé Elie J. Auclair.



Le Magnificat

§ I. EXPLICATION DU CANTIQUE.

Lorsque les Israélites eurent accompli la traversée symbolique de la Mer Rouge, Marie, sœur d'Aaron, se tint sur le rivage et, sous l'action du Saint-Esprit, à la tête d'un chœur de femmes et de vierges, elle entonna, en l'accompagnant du tambourin et de la danse, le cantique de la délivrance composé par Moïse. Cette Mirjam ou Marie de l'ancien Testament avait contribué au bonheur futur de son peuple, lorsqu'elle avait sauvé la vie du petit Moïse, l'enfant prédestiné pour arracher Israël à la captivité d'Egypte; et maintenant la voici qui marche à la tête de la caravane qui s'engage dans le désert à la recherche de la terre promise, la voici qui préside aux accents de la louange de Jéhovah. Les saints Pères nous enseignent à bon droit que la sœur d'Aaron est une figure de la véritable Marie de la nouvelle alliance. Le sublime cantique qu'elle chante avec Moïse est le prélude de l'hymne plus sublime encore que Marie a chanté au seuil du Testament nouveau.

Dans son *Magnificat* la grande Voyante, la nouvelle et véritable Mirjam entonne l'hymne de la loi nouvelle, le cantique nouveau de la rédemption du monde, et, à la fois fille, mère et épouse du Très-Haut, c'est elle qui préside à tout jamais aux chants et aux chœurs célestes et qui donne le ton aux anges et aux hommes unis pour louer l'Eternel. "Chantez au Seigneur, car il a fait en moi de grandes choses." Et voici que l'Eglise militante tressaille et répond aux accents de celle dont la voix sonore prélude à ses cantiques.

La Reine des cieux chante constamment son hymne en son nom et en notre nom devant le trône de l'Eternel, pour exprimer éternellement l'allégresse et la reconnaissance que lui dicte le mystère de l'Incarnation. En sa qualité de mère, elle a chanté pour tous ses enfants son cantique de louange et de gratitude infinies. Aussi ses accents vibrent-ils jusqu'à la fin des temps dans la bouche et au cœur de son immense famille.

*Magnificat * anima mea Dominum.*	Mon âme glorifie le Seigneur.
*Et exsultavit spiritus meus * in Deo salutari meo.*	Et mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur.

Saintement jalouse de décliner toute louange et de tout rapporter à Dieu, Marie proclame que c'est en Dieu seul que la créature peut et doit se glorifier et se réjouir. Elle ne s'arrête pas aux dons; elle va droit au donateur. Elle ne se réjouit qu'en Dieu, en Dieu son Sauveur. Comme ce nom de Sauveur, de Jésus — car dans sa langue c'est le même nom, — qu'elle profère pour la première fois, a dû vibrer sur ses lèvres maternelles! C'est que dans ce Sauveur se manifestait tout spécialement l'amour et la miséricorde de Dieu envers Marie; car dans son Enfant elle pouvait aimer son Dieu, et ces deux amours pour son Fils et pour son Dieu se stimulaient et s'augmentaient réciproquement.

*Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse.

Loin de s'attribuer aucune de ses grâces, de ses prérogatives, Marie proclame que c'est tout juste sa bassesse, son abjection qui lui a attiré les regards du Très-Haut. Quel acte héroïque d'humilité! Elle s'appelle la servante du Seigneur jusque dans ce moment solennel où elle se voit élevée à la plus haute dignité, à la maternité divine. Son silence, ses discours, sa conduite ont toujours été une pratique ininterrompue de l'humilité. Et encore n'aspire-t-elle point à être regardée pour humble, mais pour une créature basse et sans prix.

Et cependant, tandis qu'elle donne libre cours à ces sentiments d'effacement, Dieu lui fait pressentir la gloire qui l'attend pour les siècles à venir. C'est en prophétesse qu'elle annonce au monde le culte spécial dont elle sera l'objet jusqu'à la fin des temps. Mais telle est son humilité, qu'elle ne reçoit aucune atteinte de cette prédiction. L'humilité est vérité. Marie la possède au plus haut degré parce qu'elle rapporte à Dieu toute sa grandeur présente, toute sa gloire future, ne se réservant pour elle-même que le néant; et plus elle voit ce contraste entre ce qu'elle est par nature et ce que Dieu l'a faite par grâce, plus elle exalte les dons qu'elle a reçus de son Dieu, dans son Sauveur.

Jamais prophétie reçut-elle accomplissement plus saisissant? Qui comptera les Ave, les Angelus, les Magnificat, les Salve Regina, les Memorare, les Litanies, les Offices, les Rosaires récités en l'honneur de Marie? Qui comptera les neuvaines, les vœux, les fêtes, les messes célébrés à la louange de la Sainte Vierge et

inspirés par elle? Qui énumérera les chapelles, les églises, les cathédrales, les pèlerinages, les congrégations, les ordres religieux placés sous le patronage de la Mère de Dieu? Qui pourra jamais dénombrer les péchés évités par son assistance, les prières exaucées par sa bonté, les vertus à ses exemples, les âmes du purgatoire arrachées aux flammes par son intercession et les élus introduits par elle dans les joies éternelles? Oui, vraiment, toutes les nations et tous les peuples, hommes et femmes, grands et petits, pauvres et riches, anges et hommes, tous rivalisent d'élan pour donner chaque jour la plus splendide réalisation aux paroles prophétiques de l'humble servante du Seigneur.

*Quia fecit mihi magna qui potens est: * et sanctum nomen ejus.*	Parce qu'il a fait en moi de grandes choses celui qui est tout-puissant, et saint est son nom.
*Et misericordia ejus a progenie in progenies, * timentibus eum.*	Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

"Il a fait en moi de grandes choses." Les miséricordes, les bienfaits, les grâces sans nombre que Dieu a opérées en elle, Marie ne les peut exprimer que par ce terme en quelque sorte illimité. Aussi saint Thomas dit-il: "Dieu peut produire des œuvres plus grandes et plus belles que celles qu'il a créées, à l'exception de trois: l'incarnation du Verbe, la maternité divine de Marie et la béatitude de l'homme, qui consiste dans la vision de Dieu."

Et quel est l'auteur de ces merveilles? Prêtons, avec une attention respectueuse, l'oreille à la définition que va donner de Dieu la créature la plus élevée en dignité et la plus unie à lui. Or, Marie relève trois perfections en Dieu: la puissance, la sainteté et la miséricorde, et en même temps elle donne ces trois perfections comme le levier qui l'a exaltée au rang sublime de Mère de Dieu. L'Incarnation est une merveille de la puissance de Dieu. Il ne fallait rien moins que cette toute-puissance pour unir d'une manière si intime l'homme à Dieu, la créature et le Créateur. Elle est aussi un effet de la sainteté; car c'est pour restaurer l'humanité déchue par un agent digne d'une mission si haute, que Dieu a en quelque sorte exigé que l'homme devînt Dieu. Et comment aurait-il pu réaliser cette restauration au prix d'un tel abaissement, si une miséricorde infinie ne lui eût fait désirer par dessus toutes choses le rachat de l'humanité? Or, ce qui est vrai

de l'Incarnation l'est aussi de la maternité de Marie: elle est une œuvre de puissance, puisqu'elle unit les titres jusque-là incompatibles de vierge et de mère; elle est une œuvre de sainteté, car c'est en vertu de cette dignité que Marie a reçu dès sa conception l'effusion la plus abondante de grâces; enfin elle est une œuvre de miséricorde, puisque la Vierge a été, de tous les humains, celle qui a reçu la rédemption la plus complète, ayant été non seulement graciée après le péché, mais préservée de la contagion universelle, et cela en vue de sa maternité.

Cette miséricorde divine s'étend de génération en génération. Et quel sera le canal par où elle se répandra sur le monde, sinon celle-là même qui donna au monde le Dieu de toute miséricorde? Marie est la porte du ciel. Toutes les grâces qui pleuvent sur la terre passent par son intermédiaire. " Dieu, dit saint Bernard, a voulu que tout nous vînt par Marie." Mais il faut que ces grâces trouvent dans l'homme un point de contact. La crainte de Dieu, qui a été le principe des miséricordes infinies dont Dieu a usé envers sa Mère, est le fondement de tout l'édifice du salut que la grâce élève dans le cœur de ses enfants.

Cette condition apposée à l'action de la grâce en nous, suggère à la Vierge le contraste entre les opérations de sanctification que Dieu opère dans les cœurs bien disposés, et les effets de condamnation qu'il produit dans les âmes rebelles à ses douces influences.

*Fecit potentiam in brachio suo: * dispersit superbos mente cordis sui.*	Il a déployé la force de son bras: il a ruiné les projets que les orgueilleux nourrissent dans leur cœur.
*Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.*	Il a renversé les puissants de leur trône, et il a élevé les petits.
*Esurientes implevit bonis: * et divites dimisit inanes.*	Il a rempli de biens les affamés, et renvoyé les riches les mains vides.

Ces opérations diverses sont l'effet de cette puissance, de cette sainteté, de cette miséricorde que Marie vient de célébrer. Elles résument toute l'histoire de l'ancien Testament.

A la suite de Lucifer, prince de la superbe et chef des camps hostiles au Très-Haut, que d'ennemis d'Israël, que d'orgueilleux monarques idolâtres, confondus et terrassés: Pharaon, les Chananéens, Goliath, Saül, Achab, Sennachérib, Salmanasar, Nabucho-

donosor, Balthasar, Antiochus ! — Que d'humbles, au contraire, relevés par la main puissante et miséricordieuse du Dieu trois fois saint : le peuple juif, Joseph, Moïse, David, Mardochée, et tant d'autres ! Or, si ces paroles de Marie résument l'ancienne loi, elles tracent d'avance l'économie de la grâce dans la loi nouvelle et semblent préluder à ces oracles immortels du Rédempteur que la Vierge portait en elle : " Celui qui s'abaisse sera exalté ; Bienheureux ceux qui sont pauvres en esprit ; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice." Malheur au contraire à ceux qui s'élèvent en eux-mêmes, qui se croient riches alors qu'aux yeux de Dieu ils sont dénués de tout. Dieu se vengera de leur sotte suffisance en les abandonnant à leur indigence, dont ils sentiront un jour, mais trop tard, l'extrême et irrémédiable horreur. Malheur à ceux dont le cœur gorgé des faux biens de la terre n'aspire pas à ceux de la grâce. Saint Thomas s'est inspiré de ces paroles de Marie dans l'admirable antienne de l'office du Saint-Sacrement : *O quam suavis est.*

*Suscepit Israel puerum suum, * recordatus misericordiæ suæ.*

*Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham et semini ejus in sæcula. . .   . .*

Il a adopté Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde.

Comme il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour tous les siècles.

Si Jéhovah a fait éclater, au cours des siècles, sa puissance et sa sainteté dans la manière dont il a vengé Israël et confondu les impies, c'est dans l'œuvre de la Rédemption qu'il manifeste souverainement sa miséricorde. Cette pensée vient clore le cantique. Marie y dépeint en peu de mots, mais avec une grande énergie de langage et richesse de pensées, l'œuvre du Messie son Fils. C'est une œuvre d'adoption divine. En Jésus, Fils de Dieu, Dieu adopte vraiment son peuple. Voilà l'accomplissement des promesses solennelles faites à Abraham et à sa postérité. Par trois fois Jéhovah a promis au père des croyants que dans sa descendance toutes les nations seraient bénies. Tous ces oracles passent devant la pensée de Marie, reine des voyants : les patriarches, Moïse, David, les grands et les petits prophètes se présentent à son esprit ; et tout ce que le souffle de Dieu leur a inspiré, la Vierge le voit d'un coup d'œil compréhenseur. Elle contemple la fin de l'ancienne alliance et la fondation de l'alliance nouvelle, l'Eglise catholique, mère toujours féconde dont la postérité proclama de siècle en siècle les miséricordes de l'Eternel.

Le cantique de Marie est vraiment grandiose et solennel. Il embrasse le passé, le présent et l'avenir; il exalte les merveilles d'amour et de miséricorde qui sont la base du culte de la Sainte Vierge et lui donnent son véritable caractère. La grandeur de Marie est la grandeur de Dieu même; sa puissance est la puissance divine. Voilà pourquoi ce culte est né spontanément de l'élévation de Marie et ne s'éteindra jamais dans l'Eglise. Dans la Jérusalem nouvelle Marie devient la reine des chantres, la mère et la directrice de la louange parfaite, la maîtresse de l'oraison humble et confiante. Dans son cantique immortel elle célèbre les merveilles de la Rédemption, l'exaltation des humbles, la fidélité et la miséricorde de Dieu.

§ II. ANTIENNE DU CANTIQUE.

L'antienne du Magnificat contemple Marie dans l'épanouissement de cette gloire et de cette puissance dont elle a chanté la première éclosion en termes si humbles mais si pénétrants et si prophétiques.

Beata Mater, et intacta Virgo, gloriosa Regina mundi, intercede pro nobis ad Dominum.	Heureuse Mère, Vierge sans tache, glorieuse Reine du monde, intercédez pour nous auprès du Seigneur.

C'est la première strophe de l'hymne qui revient au souvenir de l'Eglise, avec les trois titres qui y sont exprimés: la maternité, la virginité, le pouvoir royal de Notre-Dame. Cette triple prérogative de Marie est comme le résumé de toutes les grandes choses que Dieu lui a faites et qui sont la fleur des merveilles de la grâce et du salut.

Toutes ces faveurs, nous les avons repassées en esprit en chantant le cantique de reconnaissance de Marie; et en les repassant nous nous sommes efforcés, suivant l'intention de l'Eglise, de reproduire en nous les sentiments si relevés que la Vierge y exprime; car les privilèges de Marie sont d'autant plus réellement le bien commun de ses enfants, que sa maternelle royauté s'exerce surtout à en distribuer en chacun d'eux les salutaires influences. De là la pensée finale de l'antienne, qui exprime une confiance toute filiale.

(*Dr Bernard Schafer prof.*)

La Saint-Jean-Baptiste

Un appel au clergé de la campagne.

L'idée de célébrer la Saint Jean-Baptiste à la campagne par la distribution des prix aux enfants d'écoles, réunis le 24 juin, au village, continue à faire avec éclat son chemin. M. J. A. Chicoyne, un publiciste distingué, a déjà fait beaucoup en faveur de cette idée. On se rappelle que l'an dernier, toute la presse française de notre province a notablement bien accueilli le projet.

" L'Enseignement Primaire " a recommencé la campagne, dans son numéro de février. Et voici ce que dit l'organe des écoles primaires catholiques de notre province, dans son numéro de mars :

" M. Arthur Sauvé, un journaliste de Montréal, vient de mettre en brochure les articles qu'il a publiés au sujet de la célébration de la fête nationale. L'idée de M. Sauvé a fait son chemin.

" Déjà, l'année dernière, plusieurs commissions scolaires ont fait coïncider la distribution des prix avec la Saint-Jean-Baptiste.

" Nous espérons que le 24 de juin prochain toutes les municipalités scolaires rurales feront de la distribution des prix un jour de fête nationale.

" C'est le temps, pour les instituteurs et les institutrices, de commencer à songer au programme de cette fête.

" Sur chaque école, ce jour-là le drapeau canadien-français, le Carillon-Sacré-Cœur, devrait flotter à la brise de juin."

Tous les journaux de la campagne commencent à parler de nouveau en faveur du projet.

La " Croix " de Montréal, dans son numéro du 18 mars, approuve le mouvement. Elle dit entr'autres choses :

" L'idée de célébrer la Saint-Jean-Baptiste par la distribution solennelle des prix, telle que proposée, est, croyons-nous, si nous nous en tenons au programme suivant. Grand'messe, sermon, dans l'avant-midi ; distribution des prix, discours, déclamation, musique, chant, dans l'après-midi."

" L'exécution est simple et n'entraine les paroisses à aucune dépense. Cette fête apprendra à l'enfant à aimer Dieu et son pays. Par des prix spéciaux accordés aux plus méritants, les élèves seront encouragés au travail, à la bonne conduite. On pourrait aussi organiser un concours d'institutrices et accorder un prix spécial à celle qui aura rapporté le plus de succès dans l'enseignement durant l'année scolaire."

" Tout cela ne peut faire autrement que d'avoir de bon résultats.

" De cette façon, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste aura un but pratique, des enseignements pratiques. On fera et l'on apprendra, ce jour-là, les plus belles pages de l'histoire de notre Eglise et de notre pays. Nos compatriotes de la campagne rendront hommage à Dieu pour ses bienfaits du passé et lui demanderont de bénir la nouvelle année nationale.

" Le curé en se faisant l'âme de ce mouvement, empêchera les frondeurs, les combistes canadiens de s'en emparer."

Nous dirons avec le directeur de l'*Enseignement primaire* : " L'idée de M. Sauvé fait son chemin." Elle sera adoptée parce qu'elle est d'exécution facile. C'est aussi un bon mouvement en faveur de la saine éducation populaire."

Nous savons personnellement que l'an dernier la librairie Cadieux et Derome a vendu des prix spéciaux d'une valeur considérable. Des messieurs de Montréal et de Manitoba en ont achetés pour la somme de $42.00, ces prix, de toute beauté, étaient destinés aux enfants de leur paroisse natale, qui célébrait, de la façon ci-haut indiquée, notre fête nationale.

On nous informe que cette année, dans certaines paroisses, on commence déjà à s'organiser; c'est-à-dire qu'on a averti les institutrices des écoles élémentaires de chacune de ces paroisses qu'un prix de $10.00, sera accordée à l'institutrice qui présentera à la fin de l'année scolaire le meilleur résultat.
C'est une excellente source d'encouragement et pour l'institutrice et pour l'élève.

Le " Courrier de St-Jean," parlant fortement en faveur du projet, termine ainsi son article :

" Le curé de la paroisse ne devrait pas refuser d'encourager ses paroissiens à célébrer ainsi notre fête nationale. S'il refusait, on pourrait dire que le clergé n'est plus composé de patriotes éclairés, ainsi que nous le montre notre histoire du Canada.

" Avec le concours de leurs curés, toutes les paroisses pourraient fêter ainsi la Saint-Jean-Baptiste."

Nous croyons savoir que le clergé ne cherche pas à enrayer le mouvement. Dans la brochure de M. Sauvé, nous constatons que l'idée a de fervents adeptes dans le clergé. Le clergé sera en faveur du projet parce que ce projet n'est pas mauvais et parce qu'il a pour but de former des patriotes, des citoyens éclairés. L'Eglise n'a jamais fui la lumière et elle a toujours encouragé le vrai progrès, c'est-à-dire celui qui édifie au lieu de détruire.

CHANT NATIONAL

CHANTONS LE PEUPLE CANADIEN

1

Chantons le peuple canadien,
Toujours loyal, toujours chrétien: } *bis*
Le cœur plein d'espérance,
Il garde la vaillance
De ses nobles aïeux
Aux fastes glorieux! Ah! !

REFRAIN :

Belle patrie, terre chérie,
Mon cœur s'écrie
A toi toujours.
Oui à toi toujours,
Sans retours, sans retours.

2

Chantons le peuple canadien,
De ses droits fidèle gardien: } *bis*
Aux combats de la vie
Quand le ciel le convie,
Il court avec ardeur
Sans souci du labeur.
(*Refrain*)

3

Chantons le peuple canadien,
De l'autel dévoué soutien : } *bis*
Il respecte l'Eglise
Et garde pour devise,
Fidèle dans la Foi:
A Dieu comme à mon Roi. (*Ref.*)

4

Chantons le peuple canadien,
Humble et modeste en son maintien:
Il sait dresser la tête
Au fort de la tempête,
Attendre sans faiblir
Les luttes d'avenir. (*Refrain*)

5

Chantons le Drapeau Canadien
Noble étendard ; gardons le bien. } *bis*
Qu'il marche à notre tête
Dans nos grands jours de fête
Et nous dirons en chœur :
Amour au Sacré Cœur. (*Refrain*)

Feuillet de 4 pages, paroles et musique.

L'unité.	**1 ct.**	— **franco**	**2 cts.**
La douzaine.	**10 cts.**	— "	**12 cts.**
Le cent.	**75 cts.**	— "	**80 cts.**

Nous souhaiterions voir le peuple canadien, tout entier, entonner ce magnifique chant patriotique à la prochaine célébration de la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

Les directeurs de collèges, de couvents et d'écoles pourraient contribuer pour une large part à la propagation de ce chant digne d'être le " chant national." Il serait facile de le faire apprendre à leurs élèves et de l'introduire par là dans leurs familles aux jours des vacances.

La Vie Religieuse

(*suite*).

La vie au couvent est très occupée, très active ; parfois même le labeur est intense, difficile, mais dans les difficultés on ne se sent jamais seule, on a toujours le bienfait de la vie commune : " Il vaut mieux être deux ensemble qu'un seul, car chacun a le profit de la compagnie qu'il s'est donnée. Si l'un tombe, l'autre le relève ; si l'un a froid, l'autre le réchauffe ; si l'un est trop faible pour résister, aidé de l'autre il triomphe ; et si la corde est formée de trois fils, ce n'est pas aisément qu'on la rompt." Ces paroles d'un ancien demeurent vraies ; l'isolement dans l'action est une épreuve redoutable, les forces s'y usent vite, tandis que les besognes les plus ingrates, les plus rebutantes, se transforment lorsqu'elles sont partagées par quelqu'un avec qui on se sent en intime harmonie d'idées, de sentiments. On se raconte des traits de la vie des saints. Les sœurs quêteuses se redisent de pieuses légendes, concrétisant les idées de la foi, de confiance en Dieu :

Il arriva que deux frères *itinérants* n'avaient encore rien mangé à trois heures de l'après-midi, et ils se demandaient l'un à l'autre comment ils pourraient apaiser leur faim dans le pays pauvre et inconnu qu'ils traversaient. Pendant qu'ils tenaient ces discours, un homme en habit de voyageur se présenta à eux et leur dit : — De quoi vous entretenez-vous, hommes de peu de foi ? Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné surabondamment. Vous avez eu assez de foi pour vous sacrifier à Dieu ; et maintenant avez-vous peur qu'il vous laisse sans nourriture ? Passez ce champ, et lorsque vous serez dans la vallée qui est au-dessous, vous rencontrerez un village ; vous entrerez dans l'église, et le prêtre de l'église vous invitera, et il surviendra un chevalier qui voudra vous avoir chez lui presque par la force, et le patron de l'église, se jetant entre eux, emmènera le prêtre, le chevalier et vous dans sa maison, où il vous traitera magnifiquement. Ayez donc confiance dans le Seigneur, et excitez vos Frères dans la confiance en lui. — Ayant dit cela, il disparut, et tout se passa comme il l'avait annoncé. Les Frères, de retour à Paris, racontèrent ce qui était arrivé à Frère Henri et au petit nombre de très pauvres Frères qui y étaient alors (1).

C'est ainsi que l'imagination est sans cesse hantée par le souvenir des faits et gestes de personnages souvent très anciens et toujours très édifiant, dont l'exemple indique la voie sûre qui conduit au terme idéal.

Cette union de cœur, de volonté, d'âme, en un mot, est délicieusement fécondé pour les travaux de l'esprit ; les intelligences y gagnent extraordinairement en force, en pénétration. C'est

(1) GÉRARD DE FRACHET, *Vie des Frères*, cité par le Père LACORDAIRE dans la *Vie de Saint Dominique*.

pourquoi le Père Gratry avait tant désiré ressusciter l'Oratoire en France (1).

Il y a une jouissance très intime, très haute, dans le contact des âmes pour lesquelles il nous est donné d'être ferment ou complément. L'influence réelle, profonde, d'âme à âme est une des choses les plus exquises de l'existence. Qui donc, au moment où il prenait conscience de sa vie personnelle, s'est proposé un but, un idéal, sans désirer, sans chercher ardemment une âme éprise du même idéal, le réalisant ou même le poursuivant encore, mais capable déjà de servir de guide? Quelle joie, quelle chaleur intérieure lorsque enfin on pense l'avoir découverte!...

N'est-ce pas cette joie — et plus encore, sans doute, puisque "le Maître" était le Christ — qui transparaît à travers le récit que fait saint Jean (2) de la rencontre des premiers disciples: Lorsqu'une fois on a trouvé "le Maître," le soir peut venir, tous les soirs de la vie peuvent arriver avec le genre de mélancolie propre à chaque saison de l'année, à chaque époque de la vie: c'est sans crainte, sans tereur, qu'on les voit se succéder et se précipiter...

Oui, c'est une grande joie lorsqu'à vingt ans on rencontre "le Maître," la personne qui, pour ainsi dire, incarne, définit en le concrétisant l'idéal de la vie que, parfois bien solitairement, on

---

(1) "Quoi! les esprits et les âmes se toucheraient en Dieu! Non! non! disent l'ignorance et l'habitude, et le sens lourd du matérialisme pratique. — Mais là, dans ce nid où nous étions ensemble, si rapprochés de cœur, de pensées, d'espérances, que de fois l'on se sentait comme envahi par des éclats d'âme venant directement d'autrui, et poursuivi par des fermentations de sentiments et de pensées qu'un autre vous envoyait! Il y a tel détail que l'on ose à peine raconter, parce qu'étant vrai, il est invraisemblable. — "Mais qui donc, depuis hier soir, et "cette nuit même, et toute la matinée s'est obstiné à suivre cette idée dont il "n'était cependant pas question hier? Il me semble que c'était vous! — C'est "moi-même, en effet," répondit aussitôt M. Henri Perreyve.

N'entrons pas plus avant dans ces analyses psychologiques, et n'allons qu'à ce qu'à ce qui est manifeste pour tous. Ce qui est manifeste, c'est qu'en une pareille société d'esprits, chacun est et se sent fort.

Donc, ainsi soutenus et portés l'un par l'autre, pleins de confiance et d'espérance, nous méditions de realiser un jour cet atelier de travail intellectuel où plusieurs travaillent ensemble dans le même sens et dans le même lieu."— GRATRY, *Henri Perreyve.*

(2) "Le jour suivant, Jean se trouvait de nouveau avec deux de ses disciples.
"Et regardant Jésus qui se promenait, il dit: Voilà l'agneau de Dieu.
"Les deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus.
"Or, Jésus s'étant retourné, et les voyant qui le suivaient, leur dit: Que cherchez-vous? Ils lui répondirent: Rabbi [ce qui veut dire, par interprétation, Maître], où demeurez-vous?
"Il leur dit: Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là: or, il était environ la dixième heure,
"Or André, frère de Simon-Pierre, était un des deux qui avaient entendu de Jean ce témoignage, et qui avaient suivi Jésus." — *Saint Jean*, ch. I.

s'était plu à construire. Souvent cet idéal était seulement entr'aperçu, mal défini : son éclosion soudaine, sa totale apparition n'en a que plus d'empire sur nous.

Combien de jeunes filles ne le découvrent-elles pas au couvent dans une religieuse d'élite, dans la Supérieure à laquelle on s'attache d'autant plus profondément que la règle engage à voir en sa Supérieure la déléguée de Dieu, à avoir en elle entière confiance et avec elle absolue ouverture de cœur ! Alors, dans l'âme, il se fait une grande paix, un grand rayonnement... Et pour ces rencontres, ces pénétrations d'âme, il ne faut ni beaucoup de temps ni beaucoup de mots.

Qu'importe la parole ! souvent la seule présence en dit plus que de longs discours, un être supérieur, vivant, intelligent, aimant, ne peut-il pas, sans rien dire, exercer son prestige et captiver par son silence ceux qui l'approchent (1).

* * *

Si le bonheur est " la tranquillité de l'ordre," comme l'a dit saint Augustin, on doit le trouver dans la vie religieuse où tout est prévu, ordonné, réglé. Dans cette parfaite régularité de vie, régularité à laquelle on est soumis, soi et les autres, n'y a-t-il pas quelque chose qui rend jusqu'à un certain point l'impression si bonne de continuité, de sécurité éprouvée aux années de l'enfance et qui, hélas ! disparaît ensuite si complètement ?

On sent chaque personne, chaque chose " en place et à sa place." Alors que, dans le monde, il faut se débattre au milieu de soucis, de détails qui rongent temps et forces, entravent, paralysent pour l'action principale de la vie, et alors qu'on sent ses voisins, ses amis, en proie au même *lupus,* dans un couvent, une seule personne pourvoit aux intérêts matériels pour tout le monde, de sorte que les facultés des autres restent libres pleinement ; chaque personne a sa tâche qu'elle s'efforce d'accomplir avec toute son intelligence, tout son cœur, enfin avec toute la perfection possible. Puis c'est l'entière organisaton de la vie qui, moralement et physiquement, est bienfaisante ; le repos et le silence si essentiels pour l'équilibre des facultés ne se trouvent guère qu'au couvent ; dans le monde nous ne savons ni nous reposer, ni nous taire avec méthode, avec suite.

De même que le silence est la force de la parole, le repos est la force de l'action ; savoir se reposer à temps est aussi nécessaire

---

(1) Père Didon, *Jésus-Christ*, t. I.

que savoir travailler (1) ; au couvent, on a la science du repos. La règle astreignant à des repos périodiques, mesurés, les actifs ne sont pas exposés à user leur vie dans un travail fiévreux, brusquement interrompu par des arrêts inégaux qu'amène l'extrême fatigue, arrêts qui sont moins un repos fécond qu'une torpeur impuissante ; les indécis, les rêveurs ne sont pas exposés à gaspiller cette vie dans de longues périodes de quasi-oisiveté.

Le sommeil, chose mystérieuse, bénie, où nous nous précipitons sans respect, sans préparation, dont nous abusons un jour, dont nous nous privons un autre, nous ne savons pas en retirer tout le bien qu'il procure à l'âme et au corps lorsqu'il est reçu comme un don de Dieu, lorsqu'il est préparé et suivi par le silence.

On a beaucoup loué le silence : c'est bien ; mais je ne sais trop s'il est pratiqué ailleurs qu'au couvent. On l'impose brutalement aux enfants, alors que parfois on ferait mieux de les laisser parler et dire tout haut ce qu'ils pensent ; mais on ne sait pas se le prescrire à soi-même. Dans beaucoup de communautés existe cette admirable institution du " grand silence " commençant à 9 heures du soir pour se terminer à 7 heures du matin et qu'on ne doit rompre que pour une véritable nécessité.

Le sommeil, la prière, le travail préparés par le silence ont une tout autre portée.

Sans doute, le silence des lèvres n'implique pas nécessairement celui de l'esprit et du cœur : on peut ne rien dire et cependant ne pas être intérieurement dans ce silence d'âme nécessaire pour entendre le Verbe qui instruit " sans bruit de paroles ;" mais il prépare à l'état de lucidité, de conductibilité spirituelle où il faut se trouver pour cela.

Dans la vie ordinaire, le silence manque comme la prière ; nous nous agitons sans trêve, matériellement, nous ne nous recueillons pas, nous ne " montons " pas... Notre âme est comme endormie, ses puissances les plus excellentes ne se développent

---

(1) " Certes, il faut du repos ; et nous manquons aujourd'hui de repos bien plus encore que de travail.

" Le repos est le frère du silence. Nous manquons de repos comme de silence.

" Nous sommes stériles faute de repos plus encore que faute de travail.

" Le repos est une chose si grande que la Sainte Ecriture va jusqu'à dire : " Le sage acquerra la sagesse au temps de son repos ". Et ailleurs, le grand reproche qu'un prophète adresse au peuple juif est celui-ci : " Vous avez dit : " Je ne me reposerai pas." *(Et dixisti : Non quiescam.)*

" Qu'est-ce donc que le repos ? Le repos, c'est la vie se recueillant et se retrempant dans ses sources.

" Le repos pour le corps, c'est le sommeil : ce qui s'y passe, Dieu le sait. Le repos pour l'esprit et pour l'âme, c'est la prière. La prière, c'est la vie de l'âme, la vie intellectuelle et cordiale se recueillant et se retrempant dans sa source, qui est Dieu." — GRATRY, *Les Sources.*

pas (1). Nous la considérons comme *achevée,* nous ne nous appliquons pas à *l'étendre!* En vérité, combien y a-t-il de gens croyant pratiquement que l'âme est une " puissance grandissante," sachant être présents à eux-mêmes, cherchant à établir la vie de l'âme en Dieu ?

Il y a là une inépuisable source de lumière et de force où les plus humbles apprennent à s'alimenter (2).

Au couvent, toute l'organisation de la vie matérielle et spirituelle favorise puissamment l'épanouissement, le grandissement de l'âme; tout converge vers ce but ou vous y porte au lieu de vous en distraire dans le monde.

Je suis surpris de la naïveté de certains sages (dont le sens psychologique est bien incomplet) qui s'étonnent qu'une fille entre au couvent et disent: " Elle avait dans le monde tout ce qu'elle pouvait souhaiter. . ." Oui, tout, excepté la satisfaction de ce sens de l'âme — le sens divin — auquel vous ne pensez pas, auquel vous ne croyez même pas, et qui cependant existe si bien que, pour pouvoir le satisfaire, le développer, elle laisse avec joie ce que vous appelez *tout* dans la vie. Combien le Père Gratry — pour ne parler que de lui — connaît mieux la nature humaine! Il s'adresse à toutes ses facultés, s'occupe de toutes ses puissances, il veut mener à Dieu l'homme tout entier avec son cœur, avec son esprit, avec son corps ; il veut qu'on poursuive le développement total de la personne humaine. Et les âmes entendent ces appels, elles se sentent soudain transportées en une atmosphère nouvelle où elles éprouvent un immense élargissement. Oui, quelle jouissance lorsqu'on découvre qu'on peut se " développer " soi-même inté-

---

(1) " N'est-il pas manifeste qu'en presque toutes les âmes la première faculté domine et enveloppe les autres? La vie spontanée, instinctive, des sentiments, des passions, des désirs domine à peu près parfaitement l'intelligence et la volonté : dans bien peu d'hommes, se développent, au-dessus du sentiment, la raison, et au-dessus du sentiment et de la raison, la liberté. De sorte qu'on ne réalise pas le mot du Christ : "Si vous pratiquez ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres ".

. . . .

" Mais notre loi est d'approcher indéfiniment du modèle, et la science de l'âme doit connaître que l'énorme et abusive disproportion de notre connaissance à la masse des impressions de la vie, que l'énorme et déplorable disproportion de notre amour et de notre action libre, relativement à nos inspirations, et même à notre connaissance, que cette disproportion est à la fois la preuve de l'enfance et de la décadence des âmes, une perturbation sur la loi, une pénurie et une difformité à réparer par tout le travail de la vie." — GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

(2) MAINE DE BIRAN a dit : " Un peu de recueillement, d'amour et de présence de Dieu fait voir et entendre plus de vérités que tous les raisonnements du monde."

rieurement, que rien ne saurait nous en empêcher, qu'il n'y a pas de limites !.

Vous ne vous occupez, gens sages, que de la surface: la psychologie religieuse pénètre bien plus avant et touche "le centre" même de l'âme.

Une cause du malaise moral ressenti par tant de personnes et dont elles ignorent l'origine, c'est qu'elles ne savent pas donner à leur âme, qu'elles n'ont pas le courage de lui accorder tout le développement que cette âme comporte, auquel elle a droit, auquel elle aspire, inconsciemment, peut-être, et qu'on ne peut atteindre que par le sacrifice. Je le répète, bien peu de personnes semblent se douter que l'homme ne reçoit pas son âme toute faite, toute épanouie, que l'âme est une " puissance grandissante (1)," toujours susceptible d'accroissement jusqu'à la fin de sa vie corporelle; que c'est là une loi divine comme la croissance du corps, loi qu'on ne peut enfreindre sans qu'il y est malaise, parfois même souffrance aiguë, si d'après l'ordre providentiel le développement devait être considérable.

Or si l'âme est une puissance grandissante, s'il y a en elle un sens divin, comment cette âme pourrait-elle ne pas souffrir lorsqu'elle est entravée dans son développement, lorsque jamais elle ne peut donner satisfaction à ce sens du divin?

Cette souffrance est évitée à la religieuse: la règle, l'atmosphère ambiante l'obligent à travailler sans cesse au développement de son âme. Lorsqu'on lit Rodriguez, l'un des maîtres de la vie spirituelle les plus écoutés dans les communautés, on est frappé de voir que tous ses avis tendent au plus grand épanouissement possible de l'âme humaine.

---

(1) "Le but de la vie, c'est que l'intelligence claire et la volonté libre procèdent de la donnée première, et sortent de ce principe qui les implique et qui nous est donné. Il faut que la vie mise en nous sans nous vienne à se déployer en nous par nous......

" La plupart des âmes demeurent implicites : ni l'intelligence claire, ni l'amour libre ne procèdent de ce fond d'instincts vagues et de sourdes aperceptions. Et ces âmes closes sont celles que le Maître des hommes accuse, dans l'Evangile, de ne point développer le talent que Dieu leur confie.

" Ces âmes sont enfouies, comme le dit l'Evangile. La raison n'y apparaît pas comme puissance directe; la liberté ne s'y déploie jamais. Toute pensée y est sourde et confuse: tout amour y est passionné, aveugle et instinctif. Jamais l'amour clairvoyant et libre, cordial et intellectuel, c'est-à-dire procédant des deux, n'y vient régner; jamais le crépuscule intellectuel n'y parvient au soleil levant ....

" D'un autre côté, il est des âmes où l'intelligence et la volonté prennent quelque développement distinct; mais ces puissances ne se distinguent que pour se séparer, et pour entrer en lutte l'une avec l'autre, et avec leur principe commun." — GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

Le premier point est d'essayer de se bien connaître. Depuis Socrate, il est vrai, la philosophie en donne le conseil, mais qui donc le suit comme les religieuses qui, au moins deux fois par jour, se demandent compte de leurs pensées, paroles, actions et omissions ?

Maurice de la SIZERANNE
Les Sœurs aveugles.

(*A suivre.*)



La lecture de l'écriture sainte.

CONSEILS PRATIQUES

" Le fond de tout, c'est de savoir très bien les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. La méthode que j'ai suivie en les lisant, c'est de remarquer premièrement les beaux endroits qu'on entend, sans se mettre en peine des obscurs. Par ce moyen, on se remplit l'esprit de toute la substance des Ecritures... Les endroits clairs sont les plus beaux,... après on viendra aux difficultés...

" Quand il se rencontre des difficultés qui ne sont pas expliquées, je conseillerais de passer outre... J'ai connu par expérience que, quand on s'attache opiniâtrément à pénétrer les endroits obscurs, avant que de passer plus avant, on consume en questions difficiles le temps qu'il faudrait donner aux réflexions sur ce qui est clair ; c'est ce qui forme l'esprit et nourrit la piété."

C'est en ces termes que Bossuet conseillait au cardinal de Bouillon de faire une première lecture de la Bible. Les avis qui vont suivre sont extraits et résumés de M. Vigoureux, dans son *Manuel biblique.*

1. — **Ordre à suivre.**

Après une première lecture de l'Ecriture sainte, faite *en entier et sans s'arrêter aux difficultés,* étudier une Introduction générale à l'Ecriture sainte. Il est de toute nécessité d'avoir des notions exactes sur les questions qui y sont traitées.

Ces notions acquises, aborder chaque Livre en particulier. Il n'est pas nécessaire de suivre l'ordre des Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; il vaut mieux choisir l'écrit qui convient davantage à nos goûts et à nos aptitudes, et y consacrer le nombre de mois et même d'années nécessaires pour le bien posséder. Le moyen le plus efficace d'acquérir l'intelligence de la sainte Ecriture, c'est d'en approfondir une partie séparée.

Le choix du Livre étant fait, commencer par lire avec soin une bonne *Introduction particulière* à ce Livre. Il est impossible de comprendre pleinement aucune partie de la sainte Ecriture, si l'on ignore dans quel but et dans quelles circonstances elle a été écrite. Il n'est pas moins nécessaire de connaître à l'avance les principales divisions et l'enchaînement de chaque Livre.

2. — But particulier à se proposer.

Comme l'étude de la sainte Ecriture peut se faire à divers points de vue, il est nécessaire de se circonscrire, et chacun doit se proposer un but particulier. C'est d'après le but qu'on veut atteindre qu'il faut se tracer un plan *personnel* d'études bibliques. Tous les prêtres ne sont pas appelés à étudier l'Ecriture sainte de la même façon.

Les principaux buts à se proposer dans l'étude de la sainte Ecriture sont les suivants: la prédication et la composition oratoire; — la théologie et l'enseignement doctrinal; — l'apologétique ou défense de la parole sacrée; — enfin l'ascétisme, pour la direction, et la sanctification des âmes.

3. — Connaissances utiles pour étudier la sainte Ecriture avec plus de fruit.

L'étude des langues. — La connaissance des langues dans lesquelles ont été écrits les Livres saints, c'est-à-dire de l'hébreu et du grec, est une ressource très précieuse pour l'intelligence du texte. Celle de quelques langues vivantes, comme l'allemand et l'anglais, peut aussi être fort utile pour étudier les meilleurs commentaires publiés par des catholiques, dans ces deux langues.

Géographie biblique. — On peut se passer de langues étrangères pour l'étude de l'Ecriture sainte, mais il est indispensable de connaître la *géographie biblique*. Quelle que soit la portée du texte sacrée que l'on étudie, les Livres sapientiaux exceptés, il faut avoir sous les yeux une *carte de la Palestine*. Il est impossible de

bien comprendre les Livres historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, les prophètes, un certain nombre de Psaumes, sans une connaissance exacte de la géographie de la Palestine.

Les faits racontés par la sainte Ecriture ne se sont pas passés dans le ciel, mais sur un point du globe. Tout prêtre ne devrait-il pas connaître la Terre sainte comme la France, et Jérusalem comme la ville qu'il habite? La patrie de Notre-Seigneur est notre patrie à tous. Les écrivains sacrés s'adressaient aux Isralites qui connaissaient bien leur pays, et leurs écrits supposent constamment cette connaissance. Pour qui ne l'a pas, l'histoire sainte est comme enveloppée d'un brouillard épais; on ne peut rien localiser; on se fait même souvent des idées fausses.

On doit donc chercher à comprendre le texte sacré comme le comprenait l'Israélite à qui parlait Isaïe, ou avec qui chantait David, et par conséquent, étudier non seulement la topographie, mais aussi le caractère physique, le climat, les productions, l'histoire naturelle de la Palestine.

Archéologie sacrée. — Connaissance non moins nécessaire que celle de la géographie biblique. Il faut en étudier avec soin les éléments dans une introduction ou dans un livre spécial. Il est impossible de comprendre un orateur grec ou latin, même dans une traduction française, si l'on ignore la mythologie païenne, l'organisation politique d'Athènes ou de Rome, ce qu'étaient les archontes et les consuls, les jeux publics, etc. Il est également impossible de se rendre compte des allusions bibliques, quand on ne connaît pas les usages et les faits sur lesquelles elles sont fondées. Si l'on se représente le temple de Jérusalem comme l'une de nos églises, un roi de Juda comme un roi européen, une armée d'Orient comme une de nos armées régulières, on commet de perpétuels anachronismes, et l'on tombe sans cesse dans l'erreur. C'est parce qu'on a oublié ces différences, par lesquelles se distinguent les pays et les âges, les nations et les individus, qu'on a accumulé contre la Bible une foule d'objections qui n'ont d'autre source que l'ignorance.

4. — Le travail personnel.

Tous les secours et tous les moyens extérieurs seraient inutiles, s'ils n'étaient pas mis en œuvre par notre propre esprit. L'étude de la sainte Ecriture, comme toutes les autres études, exige un travail personnel sérieux, une attention soutenue, une application persévérante et réfléchie.

C'est la réflexion qui féconde notre travail, développe l'intelligence, l'agrandit et l'élève. Ce que nous puisons dans les livres n'est qu'un aliment qu'il faut nous assimiler, et cette assimilation s'opère par l'attention et la réflexion.

Il importe donc, après avoir lu une partie ou un chapitre de la Bible, de fermer le livre et de se demander à soi-même ce qu'on a lu, en faisant subir à son esprit une sorte d'examen de conscience. Il faut alors analyser soi-même le fond des pensées des écrivains sacrés, les coordonner entre elles, en chercher la liaison et l'enchaînement, les rapports qu'elles ont les unes avec les autres. C'est un défaut commun parmi les lecteurs de la Bible, de ne la lire que par morceaux, sans en relier entre elles les diverses parties. On s'occupe des détails, on ne considère pas l'ensemble : on dissèque le Livre sacré verset par verset, on ne le contemple pas dans son harmonieuse unité. Un édifice doit cependant être admiré comme un tout et non pas seulement pierre par pierre.

De plus, il est bon d'écrire ses observations personnelles, afin de les rendre plus claires et plus précises, et de pouvoir les conserver.

Si l'on veut acquérir véritablement la science des Livres saints, il faut être fidèle à la *lecture quotidienne* du texte sacré. — Une lecture intermittente est en grande partie perdue et porte peu de fruits, parce que, dans l'intervalle, on oublie ce qu'on avait vu ; quand on reprend on ne se souvient plus de ce qui précède. Pour être fécond, le travail doit être suivi, régulier, en même temps que sérieux et appliqué. S'il y en a qui prennent peu de goût à la parole de Dieu, la cause en est qu'ils la lisent sans suite et sans réflexion suffisante.

5. — Utilité à retirer pour le bien de son âme.

Il ne faut pas seulement lire la sainte Ecriture avec son esprit, il faut surtout lire avec son cœur. Elle nous a été donnée pour nous instruire, mais plus encore pour nous édifier. L'instruction est le but. La Bible étant un livre sacré, on ne doit jamais la traiter comme un livre profane, ni comme le ferait un curieux, un littérateur, un historien, un homme du monde ou un rationaliste. Pour nous, nous ne devons lire qu'en adorant Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous y rencontrons à chaque page, et faire de cette lecture, non seulement une occupation utile, mais aussi *un exercice de piété*. Qu'elle touche notre âme et porte en nous des

fruits de salut, en même temps qu'elle éclaire notre esprit! Ne l'ouvrons par conséquent qu'avec une grande pureté de cœur et d'intention, comme nous le recommandent tous les saints, et servons nous-en comme d'un livre de piété.

Recueillons dans les Livres saints ce qu'ils contiennent d'enseignements utiles pour notre âme et pour les âmes que nous devons conduire à Dieu. Notons aussi les versets les plus frappants, au fur et à mesure de nos lectures, et apprenons-les par cœur, afin d'en enrichir notre mémoire et de nous en servir pour les méditer et les approfondir.

Tirons de temps en temps de quelque chapitre de l'Ecriture sainte notre sujet de méditation. C'est surtout en ce qui touche à l'édification, qu'il ne faut pas nous contenter de lire la parole de Dieu, mais qu'il faut la méditer et se l'approprier par la réflexion. Ici, plus encore qu'ailleurs, le travail personnel est indispensable et doit féconder la semence divine. La lecture jette ce grain céleste dans notre âme, mais la réflexion doit labourer, pour ainsi dire, la terre de notre cœur, afin qu'il puisse y fructifier.

Documents de ministère pastoral.

(*A suivre.*)

Le Ruminal

PAUL ET SÉNÈQUE (1)

Tacite raconte au livre XIII de ses *Annales*, à la date de la 812e année de la fondation de Rome, que " le figuier du Ruminal, placé dans le Comice où, plus de 840 ans auparavant, il avait abrité l'enfance de Romulus et de Remus, vit mourir ses dernières branches et son tronc se dessécher, ce qui fut regardé à Rome comme un présage sinistre (2)."

(1) Il est superflu de dire que, dans cette fiction, nous n'entendons nullement prendre parti dans le savant débat soulevé entre M. Amédée Fleury, dans son ouvrage *Sénèque et saint Paul*, où il affirme les rapports du philosophe et de l'apôtre, et M. Ch. Aubertin qui les nie dans son *Etude critique* sur le même sujet (1 vol. in-8°, Eug. Belin, 1857).

(2) Hoc anno Ruminalem arborem in Comitio, quæ, super octingenta et quadragenta ante annos, Remi Remulique infantiam texerat, mortuis ramolibus, arescente trunco diminutam, prodigii loco habitum est, donec in novas fetus revivisceret. (*Annal.*, lib. XIII, 58.)

Q'était-ce que le Ruminal ? Je me souviens qu'au mois d'avril 1862, m'étant rendu à Rome pour la Semaine sainte et les fêtes de Pâques, j'eus l'honneur d'accompagner dans plusieurs de ses excursions archéologiques M. Jean-Jacques Ampère, auprès duquel j'avais été introduit par une lettre de l'excellent docteur Butura son ami, que je venais de beaucoup connaître à Cannes. M. Ampère avait vraiment la divination de l'ancienne Rome ; et non seulement il voyait, mais il savait faire voir les lieux, les choses et les personnages d'autrefois, dans une vérité de peinture si vivante que c'en était presque la résurrection. Naturellement ses premières observations se portèrent sur la première page de l'histoire romaine ; et la première excursion qu'il me permit avec lui fut vers l'endroit légendaire où Tite-Live fait sortir la Ville éternelle d'un bourbier sédimentaire, et ses premiers rois de la hutte d'un berger.

C'est entre le Palatin et l'Aventin que nous nous arrêtâmes. Là, son Tite-Live à la main, cherchant parmi ces rues entrecroisées à s'orienter dans une Rome qui n'était plus, il suivait à la piste, avec son flair infaillible, la trace, visible pour lui seul, d'un préhistorique dont il semblait le revenant. S'avançant du pied du Palatin vers la *Cloaca maxima,* il nous amena — nous étions deux avec lui, — dans un des quartiers les plus abandonnés, autrefois marécageux, en présence d'une vieille église encore humide et moisie à l'intérieur : " C'est *Sam Giorgio in Velabro,* nous dit-il ; le Vélabre était ici. C'est ici qu'il y a vingt siècles, le berceau de Romulus s'arrêta près de l'antre Lupercal. Le Lupercal, la grotte aux loups, s'enfonçait ici sous une roche consacrée par les Pélasges à leur dieu Pan. Au bas était un figuier,le figuier de Romulus,ou *Ruminalis,* comme on l'appela plus tard. C'est ce figuier sauvage sous lequel le pâtre Faustulus trouva les deux nouveau-nés qu'une louve allaitait, le figuier qui fut le premier et rustique abri du lointain ancêtre des Césars."

La légende primitive ainsi localisée, reportée dans son cadre par ce prestigieux magicien, pénétrait, il m'en souvient, mon imagination d'une poésie redoublée par celle d'une belle soirée, l'heure favorable entre toutes pour visiter les ruines. Nous étions descendus, par une déclivité aujourd'hui gardée et fermée d'une grille, vers une voûte d'égout de profondeur obscure et impénétrable, qu'on dit être le plus ancien débris de la Rome des rois. Tout est triste et abandonné à l'entour de ces lieux, abandonné comme furent, au bord de ce marais, les jumeaux dont nous

croyons presque entendre les vagissements: *vastæ solitudines in iis locis erant,* dit Tite-Live. C'est encore cela.

—" Voyez-vous, disait le maître, et vous représentez-vous ici, non pas un débordement du Tibre, comme Tite-Live le suppose, mais un grand marécage que dessécha plus tard la *Cloaca maxima?* En reconnaissez-vous encore les eaux stagnantes, noirâtres, recueillies ici, sous cette voûte antique?" Et il nous la montrait sombre, froide, tapissée de mousses, de scolopendres, de grandes herbes qui frissonnaient dans la nuit.

—" Vous représentez-vous les saules et les roseaux qui penchaient leurs têtes sur ses bords? C'est à travers les arbres et les plantes aquatiques que, sortant du Lupercal, la louve se glisse pour venir boire à cette eau; puis les jumeaux qui sont là, deux robustes garçons, vagissants, affamés... Vous savez le reste." (1)

* * *

Certes l'aspect de ces lieux sauvages avait bien changé, à la date où nous reporte le passage de Tacite que nous avons cité. Le Vélabre se confondait alors avec ce monde d'édifices, temples, basiliques, palais, portiques, colonnes et statues de bronze, de pierre, de marbre, qui faisait ressembler cet antique quartier à un Olympe de dieux et de héros. Au fond du *Comitium,* l'ancienne place des comices, près de la Voie-Neuve, et à l'angle de la Curie Julia, un groupe de bronze représentait la louve et les deux enfants nus attachés à ses mamelles: c'était le lieu du mystère. Le figuier, le vieux figuier plus de huit fois séculaire, était encore là alors, mais décrépit et cherchant à réchauffer au soleil ses bras tremblants et décharnés. Enfin, à quelques pas plus loin, un lion de pierre marquait la tombe du berger Faustulus, le père adoptif des deux abandonnés.

C'est là qu'un jour des ides de Mars de l'an 65 de l'ère chrétienne, l'année 817 de la fondation de Rome, sous le principat de Néron Auguste, un peu après la neuvième heure romaine, correspondant à notre troisième heure de l'après-midi, passait gravement un homme d'une soixantaine d'années. Il avait une belle tête brune que sillonnaient des rides profondes, des yeux ardents creusés par la pensée, des traits fatigués plus fins que forts, des lèvres que plissait un sourire d'ironie et de dédaigneuse amer-

(1) Voir la description qu'en donne M. Ampère lui-même : *Histoire romaine à Rome*, tome 1er, p. 270 et suiv.

tume (1). Il avait d'ailleurs grand air sous sa toge de laine fine, qu'il portait très ample, à la manière espagnole, et dont il se drapait avec une distinction qui n'était pas sans recherche. On devinait en lui un personnage de marque.

Plusieurs des passants le reconnurent, et se le nommèrent entre eux: c'était le philosophe Annæus Lucius Sénèque. Il était seul, ayant jugé plus prudent de renvoyer sa litière dorée, incrustée d'ivoire et tendue de pourpre et de soie. Aussi bien, il ne faisait pas bon de paraître trop riche sous Néron. Et puis le peuple, lui non plus, ne pardonnait pas ce déploiement de faste au riche parvenu, qu'on avait vu à dix-sept ans arriver maigrement de son pays d'Espagne, sans autre bagage que la petite *Rhétorique* de son père, et dont aujourd'hui on évaluait la fortune à dix-sept millions cinq cent mille drachmes. On se racontait ses bassesses suppliantes durant son exil en Corse, ses grossières insultes à la mémoire de Claude son bienfaiteur d'autrefois, son ostentation de philosophie et de vertu au sein d'une insolente opulence. Mais ce que surtout l'on ne lui pouvait pardonner, c'est que récemment Néron ayant osé adresser au Sénat une lettre justificative du meurtre de sa mère, cette lettre, on le disait du moins, cette lettre était de la main de Sénèque lui-même, lui créature d'Agrippine (2)! C'est pourquoi nul ne le plaignait de ce qu'aujourd'hui son crédit était en baisse et sa personne menacée, à la cour de son impérial élève. Ce jour-là même l'ancien précepteur de Néron put remarquer que les salutations se faisaient rares sur son passage. C'était un homme fini.

Il s'arrêta précisément devant le figuier *Ruminalis*, ce vieux témoin de plus de huit siècles de l'histoire romaine. Qu'il était triste à voir! C'était bien le tronc aride et les branches desséchées que Tacite a décrites. Cependant le patriotisme n'avait pas voulu désespérer de ses jours. Par ordre des édiles, on l'avait entouré, étayé, émondé, arrosé, protégé comme un être sacré: c'était le palladium de la ville éternelle. Les flamines étaient venus et avaient fait autour de lui des conjurations aux divinités protectrices de l'Empire. Quelques pousses nouvelles étaient parties de son pied; Tacite le dit encore: *donec in novos fetus reviviisceret.* Mais l'embrasement du Forum, en l'an 64, les

(1) D'après un buste de Sénèque du musée de Naples,—s'il est authentique.

(2) Tacite, *Annales*, XIII, 11 : "Nero litteras ad senatum misit, quarum summa erat Agrippinam luisse pœnam sceleris quod paravisset. Non jam Nero sed Seneca adverso, etc..."

avait étouffées dans une atmosphère de feu. Le printemps était revenu sans lui rendre une feuille. En était-ce fait de lui? Sénèque contemplait silencieux ce débris vénérable, qu'un souffle pouvait briser. Songeait-il à la patrie? songeait-il à lui même? Nul n'aurait pu le dire.

* * *

Quelqu'un le tira de ses pensées. C'était un homme de petite taille, plutôt pauvre, mais tout âme, tout feu, et de qui l'apparence, bien que chétive et grêle, laissait l'impression de la grandeur et de la force. L'étranger s'approcha, s'inclina, noble et réservé à la fois, et porta sa main à sa bouche en signe de révérence et de salut.

Sénèque le reconnut: — " Quoi! Paul de Tarse, vous ici, vous de nouveau à Rome!... Mais avez-vous oublié?...

— " Je n'ai pas oublié, illustre Sénèque, que, par votre crédit et par celui de Burrhus, j'ai naguère échappé à la gueule du lion (1). Et c'est pour vous en remercier que je me permets de vous aborder en ce lieu.

— "Mais, Paul, le lion n'est pas mort. Prenez garde! Il veille plus menaçant que jamais. Partez et ne revenez plus, si vous tenez à la vie.

— " J'étais parti, je reviens. Le Seigneur m'avait donné l'ordre de me rendre en Espagne, votre Espagne, Sénèque, pour l'évangéliser. Mais voici que son Esprit m'ayant fait connaître la grande tribulation qui est tombée sur mes frères, et celles qui les menace encore, je reviens la partager.

— " Qu'une grande tribulation vous menace, je n'en suis pas surpris, car qui donc à Rome n'est point menacé dans ce temps? L'Empire s'en va, tout le présage. Les signes se multiplient, et des signes effrayants... Regardez donc, Paul, regardez!"

Paul regarda le figuier que, moitié moqueur, moitié sérieux, le philosophe lui désignait de la main. L'Apôtre cependant paraissait ne pas comprendre.

— " Quoi! vous ne voyez pas? Vous ne connaissez donc pas les prédictions antiques qui disent que l'arbre sacré qui a vu les commencements de la puissance romaine en verrait aussi la fin? Que du jour de son dépérissement daterait notre décadence; et que, dès qu'il aurait disparu tout à fait, ce serait autre chose

(1) S. Paul, ad Tim., IV, 17: Et liberatus sum de ore leonis.

qu'on verrait, un nouvel ordre de choses, un autre Empire, que sais-je?"

Disant cela, Sénèque s'efforçait de sourire, de l'air d'un homme qui est au-dessus de la superstition et des croyances vulgaires. Mais il était visiblement impressionné, troublé.

Paul ne riait pas: "Je me souviens, dit-il, avoir entendu raconter, moi aussi, que mon Maître, un jour qu'il s'en allait de Béthanie à Jérusalem, rencontra le long de la route un figuier qui n'avait que des feuilles et ne portait pas de fruits. Et parce qu'il ne portait pas de fruits, le Seigneur le maudit. Et, le soir, lorsque les disciples repassèrent par le même lieu, ils furent étonnés de voir le figuier entièrement desséché sous cette toute-puissante malédiction de mon maître.

— "Par là que voulez-vous dire?

— "Je veux dire, Sénèque, que Rome est ce figuier stérile, que sa brillante civilisation, étendant ses branches sur l'univers entier, n'a donné que des feuilles, et pis que cela, des fruits empoisonnés pour les générations qui se sont assises à son ombre; et qu'à cause de cela Dieu la réprouve, et qu'elle est, comme ce pauvre arbre, condamnée à bref délai à se dessécher et à périr."

Sénèque semblait refléchir: "Cela est grave, dit-il, et demande qu'on s'en explique. Allons en causer là-bas, à l'ombre de la Basilique. Vous savez, Paul, combien j'ai aimé vos entretiens; nous les reprendrons aujourd'hui... pour la dernière fois. Il y a peu de monde au Forum, à cette heure; et ceux qui nous y rencontreront par hasard feront bien rire Rome, demain matin, quand ils raconteront qu'ils ont vu Sénèque philosophant sérieusement avec un des maîtres de la religion de Jésus."

Mgr BAUNARD. *"Autour de l'histoire."*

(*A suivre.*)

Qui est-ce qui a reçu notre âme à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme, pour la dernière fois, dans le sang de Jésus-Christ? Le prêtre toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix? Encore le prêtre. Nous ne pouvons pas nous rappeler un seul bienfait de Dieu, sans rencontrer, à côté de ce souvenir ,l'image du prêtre.

(*Vénérable curé d'Ars.*)

LE PROPAGATEUR

Vol. II. JUIN 1905 No. 6.

Chronique mensuelle. — Ecriture sainte. — La vie religieuse. — Le Ruminal.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : L'Encyclique *Acerbo nimis.* — L'ignorance du catéchisme. — Les remarques de François Veuillot. — Résumé de l'Encyclique. — La part des fidèles. — Ce qu'est la doctrine. — La séparation. — Conclusion de Paul Lerolle. — Souhaits ! — Le système républicain *vs* la monarchie. — La confession par le téléphone. — Le *Bill* de l'Ouest. — Un mot cinglant. — L'incident Sbarretti. — Fières paroles de Mgr Bruchési. — L'hon. Gouin et l'instruction primaire. — Les noces d'or de Jésus-Marie. — Le *motto* de Mgr Racicot. — M. Cloutier, vicaire-général. — Nos défunts.

"C'est dans un temps cruel et difficile — écrit Notre Saint-Père, dans son encyclique du 15 avril, — que Dieu, par un secret dessein, a élevé Notre petitesse à la fonction du suprême pasteur, chargé de gouverner tout le troupeau du Christ."

Comme le Pape a raison! Celui qui suit quelque peu le mouvement des tendances et des événements sent bien en effet que la mer gronde, que la vague se courrouce, et que les temps sont cruels et difficiles. Que de chrétiens de partout se tournent vers le pilote suprême et lui crient: " Maître, nous allons périr ! "

Pie X — comme Jésus dans la barque de jadis — a entendu et il parle: c'est l'encyclique " *Acerbo minis ac difficili tempore* " qui tombe, solennelle et grave, étonnante même à beaucoup et réconfortante à tous, des lèvres de ce grand Pape, dont le premier mot, sur la chaire de Pierre, fut un appel à la restauration de toutes choses dans le Christ et par le Christ, " omnia instaurare in Christo."

L'ignorance est la grande punition, chez l'homme, du péché d'orgueil. Il y a dans le monde beaucoup d'ignorants, et les ignorants ne sont pas, souvent, là où l'on pense.

Le Pape sait cette ignorance des classes dites instruites pour tout ce qui regarde l'intérêt de l'âme et de l'éternité. Il sait que parce qu'on ignore tant de choses importantes, on se laisse aller à beaucoup d'égarements.

Or, comment veut-il qu'on combatte l'ignorance? Par de grandes et hautes études raisonnées? Par des thèses savantes et des critiques subtiles? Par des conférences retentissantes et des sermons académiques?

Non! Sa Sainteté dit aux évêques et aux prêtres: enseignez le catéchisme et prêchez l'Evangile.

Ah! si nos hommes instruits savaient leur catéchisme et s'ils méditaient l'Evangile! C'est là qu'est la doctrine et partant la lumière pure et vraie! La lumière, l'Eglise n'en a pas peur.

"Quel victorieux démenti — écrit M. François Veuillot (*Univers* du 30 avril),—aux détracteurs de la religion, qui ne cessent de l'accuser d'obscurantisme! Ces perfides ou ces sots s'en vont répétant que l'Eglise a peur de la lumière, que son principal moyen de règne est la nuit, qu'elle s'applique à fermer l'intelligence et les yeux de ses fidèles, afin de les mieux dominer, qu'elle n'ose plus même opposer sa doctrine aux découvertes de la science. A tous ces calomniateurs, le Pape, une fois de plus, vient de répondre. Attaqué, il ne cherche point de secours extérieur; il ne fait appel, pour défendre l'Eglise, qu'à l'enseignement de l'Eglise elle-même. Ce qu'il redoute au-dessus de tous les autres périls, c'est le danger de l'ignorance; et ce qu'il demande avant tout pour la religion, c'est qu'elle soit mieux connue. La première liberté dont l'Eglise a besoin, c'est la liberté de répandre sa doctrine; elle aspire au grand jour, à la pleine lumière."

Pie X donc divise l'encyclique "*Acerbo minis*" en trois parties. Dans la première, il constate quel mal découle de l'ignorance de la doctrine chrétienne et il en expose les conséquences. Dans la seconde, il dit à qui incombe le devoir d'y porter le remède par l'enseignement de cette doctrine; c'est aux évêques et aux prêtres sous leur direction. Dans la troisième enfin, il donne ses ordres pour que la doctrine soit enseignée comme il le faut.

"Mais nous, fidèles," conclut M. Veuillot, "il ne suffit pas que nous admirions ce grand geste.... Avec un zèle égal à celui que mettent nos pasteurs à enseigner la parole de Dieu ,selon les intentions de Pie X, il faut nous appliquer à l'entendre. Nous en avons tous besoin. Combien d'entre nous se croient instruits de toutes les choses nécessaires, qui ont oublié les préceptes fondamentaux qu'on leur avait inculqués dans leur enfance! Combien se sentent inquiets, désemparés, devant les objections de la libre-pensée, qui trouveraient aussitôt la réfutation des sophismes les plus perfides, en se rappelant une simple petite phrase de leur catéchisme! La doctrine chrétienne imprégnée fortement dans l'esprit, c'est le canon sur la tourelle du navire; de quelque point de l'horizon que surgisse l'attaque, la tourelle pivote et le canon immédiatement braqué sur l'ennemi lui riposte. Oui, sachons, à la parole de Pie X, réapprendre le catéchisme oublié: "En vérité," a dit Notre-Seigneur, "quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas."

* * *

La discussion sur la séparation des Eglises et de l'Etat se poursuit à la chambre française. On a voté le passage à la discussion des articles et lentement, mais surement, la loi s'élabore qui va déclarer officiellement que la France renie Dieu...et se brouille définitivement avec l'Eglise de Rome.

J'ai parlé trop de fois, ici même, de ce palpitant sujet pour m'y arrêter longtemps dans cette chronique.

De tous les longs et importants discours que les défenseurs du concordat... et de l'Eglise ont enregistrés pour l'histoire, à la marque de la tribune du palais Bourbon, j'ai retenu cette conclusion du discours de M. Paul Lerolle, un autre de Mun :

"Si pourtant vous ne faites pas un effort de libéralisme, si vous votez la loi telle qu'elle est proposée, et sans tenir aucun compte de nos observations, sans respecter, je le répète, la libre pratique de notre religion, c'est-à-dire notre religion dans son esprit, dans ses institutions et dans son histoire, avez-vous songé à quelles aventures vous courez et quelle épreuve vous vous préparez? Cette épreuve, je la crains pour mon pays bien plus que pour mon Eglise."

"Ne croyez pas qu'en pensant aux coups dont nous pouvons être frappés je veuille répondre aux menaces par des menaces. J'ai le dédain des énergies qui s'usent dans les mots violents; mais rappelez-vous qu'il y a quelque chose de plus grave que la sédition que la force réprime; c'est l'attitude calme, raisonnée, de braves gens, dociles par nature, obéissants par devoir, qui refusent d'obéir à une loi injuste parce que leur conscience ne leur donne pas le droit d'y obéir."

"Rappelez-vous qu'il y a quelque chose de plus périlleux pour un gouvernement que la violence dans la rue; c'est la désaffection qu'il crée autour de lui, c'est la blessure qu'il fait à l'âme et qui ne se cicatrise pas, c'est l'indignation qu'il jette dans les esprits et qui ne se calme pas."

Puissent en effet, par la grâce du Dieu qui faisait autrefois Israël vainqueur, l'indignation qui ne se calme pas, la blessure qui ne se cicatrise pas et la désaffection qui ne désarme pas amener enfin aux urnes électorales et à l'union entre eux ces malheureux catholiques de France, qui sont pourtant la *majorité* et qu'une *minorité* sectaire et haineuse, mais disciplinée et forte, mène à la ruine et au suicide national !

* * *

Toutes ces vilenies qui s'accomplissent au pays que nous aimons toujours, malgré ses fautes, sous l'égide du vote et du gouvernement populaires, ne sont guère faites, il faut l'avouer, pour inspirer l'amour des institutions républicaines.

Je sais bien qu'il est inutile de songer à faire *machine en arrière* et à revenir aux temps des rois. Mais enfin, les rois avaient cela de bon que, quand ils le voulaient, ils pouvaient le bien! Mais aujourd'hui, l'orage des passions de la foule — toujours bêtes et aveugles — emporte tant de principes sociaux à la remise des *calendes grecques,* ou au *comité de législation*!

Deux rois, Edouard VII et Alphonse XIII, ont visité Paris et la France ce mois-ci. Voilà des gens au moins qui ont été formés pour le métier de rois. Je ne les crois pas infaillibles et encore moins impeccables, mais ils offrent toujours plus de garantie qu'un Combes, qu'un Rouvier ou qu'un Loubet.

Mais, dit-on, ils ne gouvernent plus, ils règnent, c'est tout, les rois de nos jours?

D'abord ils gouvernent toujours un peu, quoiqu'on en dise, et, peut-être ça vaudrait mieux, pour la France du moins, d'avoir encore des princes élevés par Bossuet ou Fénelon!

Qui sait du reste si quelque Corse, à l'œil noir et au nez d'aigle, ne pousse pas quelque part, qui *domptera* la IIIe République?

* * *

En attendant, les inventions vont leur train et le progrès nous envahit. Comment insister pour revenir aux distances et aux distinctions sociales, quand, de toutes parts et de mille façons, les distances et les destinations s'abrègent.

Jusqu'à la théologie qui s'en ressent. Les principes ne changent pas, mais l'application se trouve aux prises avec des situations absolument nouvelles.

Par exemple, voici la confession par téléphone — qui aurait jamais pensé à cela, il y a dix ans? Eh! Bien, ouvrez *l'Ami du Clergé,* revue fort avisée, qu'un bref du Pape vient d'honorer spécialement, et, à la date du 10 mai, vous trouverez une consultation sur la confession par téléphone très intéressante qui pourrait bien modifier votre casuistique. Je cite ces seuls mots de la fin de l'article:

"Pour moi," disait récemment devant nous un théologien réputé, "toutes précautions prises, bien entendu, au point de vue du scandale et de la violation du secret sacramentel, si je n'avais, *in extremis*, que ce moyen-là pour envoyer l'absolution à un moribond qui aurait, collé à l'oreille, le récepteur téléphonique à l'autre bout du fil, eh! bien, sans scrupule, et sous condition au moins, je l'emploierais. Je vois très bien pourquoi l'introduction normale du téléphone dans les confessions doit être prohibée; je ne vois pas du tout pourquoi une pareille confession serait essentiellement nulle; et alors, évidemment, ma consciénce me ferait un devoir d'agir en conséquence d'après les principes de la théologie, en cas d'extrême nécessité."

* * *

Au Canada, la discussion des affaires publiques ne laisse pas aussi d'être fort intéressante à Ottawa et à Québec.

Ces jours-ci, on est arrivé, dans la discussion des articles du fameux *Bill* des provinces qui vont naître dans l'Ouest, à la clause 16, la grosse question qui divise les opinions. M. Bourassa et ses amis vont-ils obtenir des amendements à l'amendement? Ce serait si facile, si les anglais qui ne sont pas fanatiques voulaient être justes.

"Be just, if you cannot be generous," leur a dit l'autre jour l'éloquent député de Labelle, et, l'histoire gardera cette cinglante apostrophe. Mais j'ai bien peur que le fanatisme orangiste ne paralyse plus d'un homme d'abord intéressé.

Ce qu'on a appelé *l'incident Sbarretti* est désormais un incident qui est clos. L'un des ministres du cabinet provincial de Manitoba, de passage à Ottawa, alla chez Mgr le délégué — On causa — Mgr Sbarretti donna à entendre que le gouvernement du Manitoba agirait sagement et dans son propre intérêt s'il accordait plus complète justice aux catholiques dans la question des écoles. Par exemple, les catholiques des Territoires qu'on veut unir à la Province de Manitoba feraient naturellement moins d'opposition.

Le ministre demanda au Délégué les *desiderata* des catholiques. Son Excellence les donna par écrit. On tabla là-dessus pour faire du capital politique. C'est incroyable ce que les journaux d'Ontario ont débité de sottises sur la prétendue ingérence de Mgr Sbarretti dans la conduite des affaires du Canada. Personne, parmi eux, n'a pensé à qualifier la conduite de cet *honorable gentleman* qui, sans scrupule, défigurait l'attitude du Délégué et livrait au public un entretien de caractère intime.

Des voix autorisées ont fait justice de tous ces procédés indignes de gens civilisés.

Au sacre de Mgr Racicot, Mgr l'archevêque Bruchési a prononcé à ce sujet à l'adresse de Son Excellence le Délégué Apostolique ces fières et énergiques paroles :

"Oui, Excellence, pendant que vous accomplissiez si dignement votre devoir et que vous serviez une grande cause, on vous a trahi, on vous a répondu par l'injure et la calomnie. Eh bien ! il n'est pas inutile qu'on le sache : ceux qui vous ont injurié et calomnié, nous ont injuriés et calomniés en même temps, nous évêques du Canada tout entier, nous prêtres et milliers de catholiques répandus dans tout le pays..."

" Cette protestation, je vous l'offre, Excellence, comme un témoignage d'estime et de respectueuse confiance; comme une consolation dans les souffrances que vous avez du endurer, en voyant votre rôle si mal compris et vos intentions si injustement appréciées."

* * *

L'Honorable Premier ministre de la Province, M. Lomer Gouin, a, plusieurs fois déjà, manifesté son intention bien arrêtée d'aider à l'œuvre vitale pour la nationalité de l'enseignement et surtout de l'enseignement primaire.

Dans un discours, d'ailleurs superbe, prononcé à la chambre, le 20 mai, il a proposé — ce qui a été voté — d'accorder $50,000 de plus pour cette année, aux écoles élémentaires de la Province. Il a terminé sa forte harangue par cette péroraison éloquente:

"Autour de la jeunesse qui étudie, autour des maîtres qui enseignent, il faut l'encouragement d'une opinion bienveillante. Or, s'il n'est rien de contagieux comme la force de l'exemple, rien n'est plus encourageant que sentir le regard de la foule. Et je ne saurais vous le démontrer de façon plus frappante, qu'en citant ces lignes éloquentes d'un orateur français que je lisais dernièrement: "Le régiment a fait une longue route, et les soldats tirent un "peu le pied. Mais voici les premières maisons d'une ville, voire d'un village, "et le bruit du clairon a fait ouvrir les fenêtres où se pressent les bonnes "gens. Aussitôt la fatigue s'oublie, les rangs s'alignent, les tailles se redres-"sent, le bruit régulier d'un seul pas frappe le sol, et le régiment passe dans "l'allure fière et coquette du départ."

Faisons que sur les progrès de notre jeunesse, les fenêtres du village soient ouvertes et que, pour l'encourager et l'applaudir, s'y pressent toujours les braves gens.

* * *

Les religieuses de Jésus-Marie doivent célébrer le 27 juin prochain, à St Joseph de Lévis, le cinquantenaire de leur arrivée en Amérique et de la fondation de leur couvent. Ce seront, sans doute, de belles fêtes d'or, dont le rayonnement apportera de la joie à plus d'un cœur.

* * *

Mgr Racicot, sacré évêque de Pogla, à Montréal, le 3 mai, a pris pour devise ces mots qui lui vont si bien: Caritas Christi, la charité du Christ.

* * *

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a nommé M. l'abbé G. Cloutier vicaire-général, en remplacement de feu Mgr Ritchot.

* * *

Un évêque et neuf prêtres sont morts, au cours du mois. Quelques-uns étaient connus du Canada tout entier :

Mgr Alexander MacDonell, évêque d'Alexandria, mort à 72 ans.

Le R. P. Marie Joseph Royer, des Pères Oblats, mort à Ottawa, à 82 ans.

M. l'abbé Siméon Rouleau, du Séminaire de Ste Thérèse, qui fut surement l'une des plus fines plumes du monde clérical et un prédicateur fort éloquent. Il est mort à Ste Thérèse, à 57 ans.

M. l'abbé Majorique Marchand, V. F. curé de Gentilly, mort dans sa quarante-troisième année de sacerdoce.

M. l'abbé J. S. Ethier, curé de Glens Falls, E. U., un contemporain de M. Rouleau à Ste Thérèse.

M. l'abbé F. X. Delâge, ancien curé de Chambord, mort à Québec, dans sa quarante-deuxième année de prêtrise.

M. l'abbé Fortunat Pelletier, curé de Broughton (Beauce), mort dans sa paroisse, à 58 ans.

M. l'abbé Sirois, curé de Port Daniel, mort dans sa vingt-unième année de prêtrise.

M. l'abbé McGrath, ancien vicaire de St Patrice, mort à Tignish I. P. E., relativement jeune.

Et enfin le tout jeune abbé Bourdeau (Mazenod), mort dans sa troisième année de sacerdoce, à St Isidore de Laprairie.

Souvenons-nous devant Dieu des captifs de la mort :

Mementote vinctorum !

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.



La Lecture de l'Ecriture Sainte

(*suite*)

Il ne nous suffit pas de lire l'Ecriture sainte, il faut l'étudier. Et il n'est que juste de mettre cette étude au premier rang parmi toutes les autres (1).

Il y a pour nous, dans l'étude de l'Ecriture sainte, une haute convenance à remplir, un devoir nécessaire à accomplir, et un trésor précieux à recueillir. Ces considérations sont de nature à suggérer à chacun le temps qu'il doit consacrer à cette étude et les règles qu'il doit y suivre.

1. — Une convenance à remplir.

Il serait pour nous souverainement inconvenant de délaisser l'étude de l'Ecriture sainte, la première entre toutes nos études par la dignité de son objet.

Qu'est-ce que l'Ecriture sainte ?

C'est une œuvre divine. — Dieu en est véritablement l'auteur. Dieu a composé l'ancien et le nouveau Testament comme il a créé le monde. *Posuit prodigia super terram.* (Ps. 45, 9.) — J'ai entre les mains une œuvre divine plus belle que la création entière, et je n'en ouvrirais et n'en parcourrais les pages que rarement, furtivement, superficiellement ? Quelle inconvenance !

Ce sont des lettres divines. — Véritables lettres du Père à ses enfants, du Roi à ses sujets. — Dieu nous écrit. Il a adapté à ses préoccupations d'amour et de miséricorde, des intelligences et des mains humaines. Il pensait à moi quand il dictait à Moïse les annales de son peuple, quand il guidait le stylet d'Isaïe, de saint Mathieu, ou de saint Paul. Il a dit à ses hagiographes : *Scribantur hæc in generatione altera* (Ps. 101, 19.) — Prenez la plume pour ceux qui viendront ; je songe à eux, je me préoccupe d'eux. Il faut qu'ils entendent un écho de ma voix ; il faut qu'ils possèdent un écrit de ma main. — Dieu a pris ainsi l'initiative à mon égard, il m'a fait des avances si honorables, et je ne lirais et n'étudierais point ces écrits, ces lettres de mon Dieu, avec une sainte ardeur ! Je regretterais le temps que mon règlement assigne à cette

1. Voir l'ouvrage de Mgr Plantier, *Règles de la vie sacerdotale.*

lecture et à cette étude, ou je ne m'y mettrais qu'avec dégoût? Quelle inconvenance!

Ce sont des confidences divines.— Non pas une lettre ordinaire ou officielle, mais une lettre d'ami. Une initiation à l'intimité. — A ses amis intimes on révèle ses secrets. *Vos dixi amicos, quia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.* (Jo. 15, 15.) — Dieu a des secrets, et pour nous en révéler quelques-uns, il a dicté l'Ecriture sainte. Ce qui se passait à la table du Cénacle se refait pour nous dans l'étude des pages sacrées. Il nous fallait savoir quelque chose d'intime de la bonté de Dieu, de sa sagesse, de sa providence, et Dieu lui-même a composé pour nous un Recueil d'intimes révélations: il nous a donné l'Ecriture sainte. Sans doute, il ne nous a pas tout dit, mais ce qu'il nous a dit, ce dont il a rempli les pages qu'il nous donne à étudier, forme déjà un admirable prélude de ce qui nous reste à apprendre.

C'est ainsi que Dieu a agi. Et ma Bible, mon Evangile, mon Ecriture sainte, ne serait qu'un livre dédaigné ou délaissé dans ma bibliothèque, confondu au milieu ou au-dessous d'ouvrages profanes de toute sorte, couvert de poussière et d'oubli! Quelle indélicatesse! Quelle inconvenance!

2. — Un devoir à accomplir.

L'Ecriture sainte est entre nos mains, mais nous n'en sommes pas seulement les dépositaires. Nous en sommes les dispensateurs et les interprètes. A ce titre de graves devoirs nous incombent.

Comme prêtre, en effet, j'ai à transmettre et à expliquer aux fidèles ces révélations intimes. Ces écrits sacrés sont dans ma vie, le bien de plusieurs, une richesse à l'usage de beaucoup. Ils forment un dépôt sacré que Dieu a mis pour d'autres, dans mon âme, comme dans un tabernacle. Ils sont là pour les fidèles, et j'ai à les distribuer par la parole.

Mais si ce tabernacle est vide, si ma parole ne dit rien des saintes Lettres, si mes enseignements et mes avis de direction ne sont pas remplis de cette sève divine, je prive le fidèle d'un droit sacré, je l'empêche d'entrer en possession d'un bien qui est à lui; je manque à mon devoir.

Il est à désirer que tout notre enseignement pastoral, en chaire, au catéchisme, au confessionnal, au chevet des malades, soit l'expression de ce que nous avons lu et étudié là, dans ces saints Livres, et que pour nous se réalise la parole que Notre-Seigneur disait de lui: *Sicut docuit me Pater hæc loquor.* (Jo., 8. 28.)

Tel est l'ordre à tenir. Et si je ne garde cet ordre, je me déshonore devant Dieu et devant le peuple chrétien.

Un magistrat se reprocherait comme une indignité de ne pas voir et revoir souvent le Code, de ne pas s'en nourrir et s'en pénétrer, de ne pas travailler à le posséder avec plénitude et de manière à pouvoir répondre avec autant de promptitude que d'assurance aux différentes consultations qui lui seront adressées. Qu'un homme d'armes néglige d'étudier les ouvrages stratégiques, on dira que c'est non seulement une inconvenance, mais une faute, et l'on aura raison. Tel est l'ordre pour chacun que, du moment où certains livres contiennent la base et la science d'une profession importante et publique, on doit s'en occuper, non seulement avec sérieux mais avec une exactitude obstinée. Nous ne saurions échapper à cette loi.

C'est pourquoi, comme interprètes officiels de l'Ecriture, nous devons en être les lecteurs saintement passionnés. Elle est le code de notre magistrature et le manuel de notre milice. Il est juste, par là même, que nous en fassions l'aliment préféré de notre esprit et l'objet favori de nos travaux. de nos réflexions et de nos veilles.

En aucune matière la paresse n'est excusable, en celle-ci elle est particulièrement répréhensible et déshonorante.

3. — Un trésor à recueillir.

Trésor de piété. — La piété sacerdotale doit être une piété exquise, qui s'occupe de Dieu avec plus de délicatesse et se manifeste par des hommages du plus haut prix. Il faut à une piété de ce dégré un aliment spécial, qui contienne et livre en plus grande abondance la doctrine et l'onction suave du Saint-Esprit. Cet aliment, c'est l'Ecriture sainte.

Tout ce qu'il faut pour donner à notre piété cette élévation, cette délicatesse, cette générosité, est dans l'Ecriture sainte.

C'est là que nous trouvons ces paroles fécondes qu'il faut à notre esprit pour dissiper ses doutes, pour achever de le convaincre ; ce langage spécial capable, par son onction et ses suavités, de nous ravir à nos répugnances et de nous décider à tous les efforts.

Si le feu de l'amour divin s'est rallumé dans nos cœurs, où trouverons-nous, mieux que dans la Sainte Ecriture, les formules pour l'exprimer ? Où les chants d'action de grâces, où les vrais accents du repentir, de l'humilité, de la prière ? Ah ! si nous savions,

par une étude suivie, savourer la sève inépuisable des paroles sacrées et les presser jusqu'à en faire jaillir tous les flots de vie qu'elles contiennent, comme nous serions pieux !

Nous disons tous les jours : *Ignitum eloquium tuum vehementer, et servus tuus dilexit illud.* (Ps. 118, 140.) — Ces paroles, hélas ! ne sont-elles pas un mensonge sur nos lèvres ? Peut-être n'aimons-nous pas les textes sacrés ; peut-être notre cœur ne s'échauffe-t-il nullement à son contact. D'où cela vient-il, sinon de ce que nous n'avons pas le courage de consacrer un temps habituel et réglementaire à l'étude des saintes lettres, et que, ne faisant rien pour les comprendre et les goûter, notre cœur reste sans attrait et sans flamme ?

Si la vue de bons exemples est nécessaire pour forcer notre volonté aux décisions viriles, où trouverons-nous des exemples plus puissants que ceux dont l'Ecriture sainte nous fait le récit ? N'est-ce pas là que la justice surnaturelle se montre dans une plénitude de vérité et un tel attrait de vertu, qu'il est presque impossible de ne pas se passionner pour elle ?

Hélas ! ces exemples, nous les récitons dans nos prédications, nous les racontons dans nos catéchismes ; — un prêtre ne peut ignorer l'histoire sainte ; — mais éprouvons-nous la vertu merveilleuse qu'ils possèdent pour convertir et pour sanctifier ? Non peut-être. Et pourquoi, sinon parce que nous n'avons de ces saints récits qu'une connaissance banale, toute de superficie, sans profondeur, sans véritable culture d'étude et de méditation ? Nous n'avons pas pris le temps de nous assimiler la chasteté de Joseph, la force de Josué, la confiance de Tobie, la résignation de Job, etc. C'est pour cela que nous demeurons si faibles, si hésitants, si lâches.

Trésor de consolation. — Dans les épreuves, partage inséparable de toute vie militante, où chercher la consolation et les encouragements sinon dans les révélations de l'Ecriture sainte ?

Consolation de foi. — Une épreuve est toujours une visite que Dieu nous fait, dissimulé sous des apparences étrangères, et la consolation vraie dans l'épreuve sera pour nous de découvrir ce Dieu de toute bonté et de sagesse, sous toutes les apparences qu'il lui a plu de revêtir.

Où donc trouver le flambeau toujours allumé qui me révèlera Dieu sous toutes les apparences ; dans cette humiliation que l'on m'inflige, dans ces insuccès qui me désolent, dans ces résistances injustes que l'on m'oppose, dans ces ingratitudes dont on m'abreuve ? Où ? dans la sainte Ecriture.

Combien de fois Notre-Seigneur ne dit-il pas aux Juifs, aux disciples, à tous ceux qu'une obscurité semble affliger ou déconcerter: *Nonne scriptum est in lege vestra?* (Jo. 10, 34.) — Si dans ce que je souffre s'exécute une pensée divine, un plan divin, un écrit divin, ma vraie consolation ne sera-t-elle pas de le savoir et de comprendre de mieux en mieux cette action providentielle qui s'exerce sur moi?

N'est-ce point le sens de la leçon que Notre-Seigneur donne aux disciples d'Emmaüs? Il les rencontre attristés, découragés, et il leur signale la grande cause de leur découragement dans l'oubli ou l'ignorance de la Sainte Ecriture. Et il leur fait une leçon d'Ecriture sainte durant laquelle leur cœur se réchauffe, leur foi se réveille et la joie réapparaît.

Heureux réveil dont je bénéficierai à mon tour, quand je le voudrai.

Consolation d'espérance. — Saint Paul nous le dit d'une façon touchante. *Quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientam et consolationem Scripturarum. spem habeamus.* (Rom., 15, 4.) — N'est-ce point dans ces saintes pages qu'est racontée l'histoire de mon avenir? N'est-ce point là que je découvre l'issue de toutes les misères, le relèvement de toutes les déchéances, la résurrection de tous les morts, le salut de tous les périls? La Sainte Ecriture me révèle cela à chaque page, et voilà pourquoi elle me donnera la vaillance nécessaire pour toutes les luttes. Elle sera pour moi ce qu'elle fut pour les Macchabées. Après s'être vus dépouillés de tous leurs biens, au lendemain d'horribles cruautés, privés de leur invincible chef, exposés chaque jour aux trahisons des faux frères ou aux embûches de leurs ennemis, ces héros proclament qu'ils n'ont besoin d'aucune autre consolation que la Sainte Ecriture. — *Nos cum nullo indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* (I. Macch. 12, 9.)

Quand donc pourrai-je rendre de la Sainte Ecriture le même témoignage? Quand me sera-t-il donné de faire une si douce expérience?

Trésor de progrès intellectuel et oratoire. — L'Ecriture sainte nous aidera singulièrement à prendre notre essor. Faisons de la Sainte Ecriture notre richesse intellectuelle, donnons-la pour foyer à notre talent, et nous nous développerons à merveille.

Il faut élever notre esprit. Où donc s'élèvera-t-il plus haut que dans l'Ecriture sainte? Elévation des pensées, ampleur du coup d'œil, immensité des horizons ouverts, voilà le fait habituel

de l'Ecriture sainte. Il n'est pas pour l'esprit humain d'observatoire plus élevé et d'où sa pensée puisse plonger de plus haut et atteindre plus loin. L'inspiration divine a placé les saintes Ecritures sur ces sommets. Heureux qui les visitera et s'y arrêtera quelque temps chaque jour !

Il faut cultiver notre imagination. L'imagination, faculté secondaire il est vrai, mais auxiliaire des plus précieux pour le développement et les conquêtes oratoires. Et qui dira l'opulence de la sainte Ecriture à ce point de vue ? Tableaux, descriptions, paraboles, types, physionomies, traits, etc, tout ce qui attache, tout ce qui plaît, tout ce qui ravit, tout ce qui émeut est là, y vit, y agit, y parle, avec une vérité et une richesse de détails que nous ne trouvons nulle part.

Il faut apprendre à composer. Art difficile, et que l'étude approfondie de l'Ecriture sainte nous donnera de posséder en maîtres. Où est la littérature qui ressemble à la littérature de nos saints Livres ? Est-il un livre où l'on trouve plus de surprises ? surprises de l'image, surprises de l'expression, surprises du trait. Tout y est beau et d'une beauté toujours à part. Et en face de ce genre de beauté littéraire on contracte un genre de composition oratoire à part aussi, plein de vie et de relief, le vrai genre pour plaire et pour conquérir.

A quoi bon insister davantage ? Sera-ce donc trop de consacrer chaque jour une heure à une étude qui renferme tant d'éléments de progrès, en même temps que tant de satisfactions personnelles ?

(*Documents de ministère pastoral.*)



La Vie Religieuse

(*suite*)

Au couvent, je prétends que la personne humaine trouve satisfaction à tous ses soins, à toutes ses aspirations. En effet, la famille religieuse, la vie de communauté, sans être d'institution divine primitive comme la famille naturelle et la vie du foyer,

procède tellement des " conseils " sinon des " préceptes " évangéliques qu'elle peut, qu'elle doit aussi être considérée comme institution providentielle. L'Eglise, qui représente Dieu sur la terre, l'a si souvent, si hautement approuvée, que dans la société chrétienne elle est fondamentale, presque comme la famille est fondamentale dans la société naturelle. Or, tout ce qui est d'institution divine est admirablement équilibré, admirablement harmonique. La famille complète, non la famille restreinte, mutilée, résultat de l'égoïsme contemporain, répond à tous les besoins du cœur éprouvés aux diverses époques de la vie; toutes choses y sont harmonisées, y viennent en leur temps. L'homme n'est qu'un moment et n'a qu'un moment, cependant il aspire à durer, il souhaite la continuité; la famille répond à cette aspiration: par elle, il se rattache au passé et saisit l'avenir; lorsque la vieillesse apparaît avec ses douloureuses impressions, les petits-enfants arrivent, gage de perpétuité, avec leur gaieté, leur charme. On est consolé en sentant qu'à défaut de soi, quelque chose de soi persistera dans l'avenir; on est entouré par les petits-enfants au moment où les enfants, absorbés par " le plein de la vie," se trouvent absents du foyer. Mais l'égoïsme humain rompt les harmonies providentielles, trop souvent il contraint les vieillards à finir leur vie dans un foyer moralement sinon matériellement froid et désert.

Dans la vie religieuse, l'harmonie préétablie ne peut être rompue par l'égoïsme individuel. Puis, la communauté ne passe pas, elle demeure la même; elle se renouvelle, mais insensiblement et sans qu'on y ait jamais cette impression si pénible de l'effritement de ce qu'on aime et qu'on aspire à garder intact : ce qu'on a connu lorsqu'on était jeune, lorsqu'on était heureux. Enfin, la religieuse éprouve un profond sentiment de paix, de sécurité morale et materielle en face de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

Oui, je l'ai dit, c'est une erreur de penser que la vie religieuse est philosophiquement anormale, en désaccord avec les besoins du cœur et de l'esprit ; qu'elle est une torture constante pour la nature humaine, une contradiction de chaque instant aux goûts, aux désirs, aux inclinations, et que pour pouvoir soutenir cette lutte il faut que Dieu intervienne à tout moment afin de donner *surnaturellement* à ses privilégiés la force de supporter une vie contre nature.

Sans doute, Dieu intervient, il soutient par sa grâce, grâce qui est donnée à toute créature humaine et dans toute condition

de vie chrétienne; mais l'ordre surnaturel complète, perfectionne l'ordre naturel, il s'y superpose et ne s'y oppose pas (1).

C'est une existence très rationnelle qu'on mène au couvent; seule, une vue bien rapide et bien banale des choses peut faire penser le contraire. Cette existence est très en rapport avec les vrais besoins de l'honneur; ce qui en est écarté, ce sont les inutilités, ce sont les fantaisies; on dit qu'elle contrarie la nature, mais il faut prendre le mot " nature " dans l'acception des instincts fantasques, irraisonnés; elle ne contrarie en rien le *bon sens*, la véritable loi de la nature; aussi le bien-être moral et physique accompagne cette vie.

La pratique de la vertu ne consiste pas à poursuivre des choses extraordinaires et contre nature. L'esprit de renoncement à soi-même, base de toute vie mystique, de toute vie de communauté est si peu opposé au bonheur naturel que ceux qui ne croient qu'à la vie terrestre, enseignent que, pour être heureux, il faut faire son devoir, lequel exige souvent qu'on sacrifice ses inclinations, ses goûts, ses intérêts personnels aux intérêts de la race, des générations futures de l'humanité. Qu'est-ce donc que tout cela, sinon le renoncement? Et ce témoignage des adversaires de toute idée religieuse n'est-il pas probant en faveur de ma thèse?

A propos du renoncement, de la mortification pratiqués avec intensité par les Hindous, depuis des milliers d'années, Schopenhauer observe que cela tient évidemment à un besoin qui existe au fond même de l'humanité:

De même que nous avons vu le méchant, par l'obstination de sa volonté, endurer une souffrance intérieure, continuellement cuisante, ou bien, lorsque tous les objets du vouloir sont épuisés, apaiser la soif furieuse de son égoïsme dans le spectacle des peines d'autrui; de même l'homme qui est arrivé à la négation du vouloir-vivre, si misérable, si triste, si pleine de renoncements que paraisse sa condition, l'envisage du dehors, de même cet homme est rempli d'une joie et d'une paix célestes (2).

(1) On se méprendrait absolument sur ma pensée, si, de ce qui précède et de ce qui suit, on concluait que je ne fais pas assez grande la part qu'il faut attribuer à la grâce divine dans l'œuvre de l'amendement de soi-même, amendement nécessaire pour vivre "pleinement et supérieurement." Certes, cette grâce est indispensable, mais je prétends que de ce travail, de cet effort intime, l'on est récompensé non seulement par des biens surnaturels — ce qui serait déjà très suffisant —, mais encore par des biens naturels. Je veux dire et je cherche à montrer par un peu d'analyse psychologique que l'obéissance aux conseils évangéliques ne procure pas seulement " dans le siècle à venir, la vie éternelle ", mais encore "dès ce monde, beaucoup davantage" de ce qu'on a laissé.

(2) Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. 1.

Le besoin de sacrifice, de dévouement est donc bien dans la nature humaine, elle a des tendances égoïstes, mais, lorsqu'elle sait en triompher, elle en est immédiatement récompensée par la satisfaction de la conscience qui est naturelle chez l'homme raisonnable.

On est, par conséquent, d'accord pour dire: le bonheur ne se trouve que dans le sentiment du devoir accompli; mais dans ce qu'on appelle la vie du monde, à chaque instant, on est tenté de laisser le devoir pour le plaisir, pour la satisfaction du moment présent qui sollicite notre faiblesse; on cède donc... et bientôt le dégoût, la satiété arrivent. Tandis qu'au couvent, la même tentation peut bien se présenter, quoique plus rare; seulement, pour y résister, on est aidé par la règle, par les ordres reçus des supérieurs, règle, ordres qui, un instant, peuvent sembler durs, mais sont un efficace préservatif.

En outre de ce bien-être de conscience, les joies naturelles du cœur sont, au couvent, plus durables, plus résistantes qu'ailleurs: la satisfaction complète est presque toujours suivie de désenchantement, alors que la privation entretient le désir grand colorateur de l'existence.

Que les fondateurs d'ordres l'aient voulu ou non, les mortifications prescrites par leurs " saintes institutions " sont, en même temps que des pratiques de pénitence, un précieux antidote du désenchantement de la vie: excellente mesure d'hygiène psychologique. Il en résulte qu'en observant la règle, les religieuses trouvent le bonheur surnaturel et le bonheur naturel " par surcroît;" elles n'en connaissent pas la raison philosophique, mais elles en éprouvent le bienfait: c'est tout ce qu'il faut.

Certes, tout ce calcul est bien loin de leur esprit. Il n'en est pas moins vrai qu'être souvent obligé de garder le silence fait trouver savoureux le moindre entretien, de même que la frugalité habituelle fait trouver succulente la moindre douceur dans les aliments. L'interdiction des amitiés particulières, des conversations en tête à tête, hors des lieux et des temps de récréations,conserve intact le charme des causeries; ne pouvant pas aller jusqu'au fond des esprits et des cœurs, il est possible de garder foi et espoir dans leur profondeur. Car, n'est-ce pas une vanité de penser qu'on pourra toujours intéresser la même personne ou être intéressé par elle?... Une pile électrique n'est pas plus vite épuisée que nous ne le sommes; et bientôt le petit stock d'idées, de sentiments intéressants à communiquer a disparu.

Pour l'homme, pauvre être borné dans sa puissance, illimité

CHANT NATIONAL CANADIEN

"Chantons le Peuple Canadien"




cœur plein d'es - pé - ran - ce Il gar - de la... vail-
lan - ce De ses no-bles aï - eux.............. Aux
fas - tes glo - ri - eux. Ah!............ Bel - le pa-
f Chœur.
f



rall. molto
tri - e Ter-re, ché - ri - e, Mon cœur s'é - cri - e : A toi tou-
avec énergie.
jours !............
Oui, à toi tou - jours, Sans re-
ff
p rall.
pp
tours,
Sans re - tours............

2e COUPLET.

Chantons le peuple canadien, } *Bis.*
De ses droits fidèle gardien.
Aux combats de la vie,
Quand le ciel le convie,
Il court avec ardeur,
Sans souci du labeur. Ah! (*Au refrain*).

3e COUPLET.

Chantons le peuple canadien, } *Bis.*
De l'autel dévoué soutien.
Il respecte l'Eglise
Et garde pour devise:
"Fidèle dans la foi,
A Dieu comme à mon Roi." Ah! (*Au refrain*).

4e COUPLET.

Chantons le peuple canadien, } *Bis.*
Humble et modeste en son maintien.
Il sait dresser la tête,
Au fort de la tempête,
Attendre sans faiblir
Les luttes d'avenir. Ah! (*Au refrain*).

5e COUPLET.

Chantons le drapeau canadien, } *Bis.*
Signe sacré du citoyen;
Près de lui qu'il se range,
Pour former la phalange,
Semblable au bataillon
Vainqueur à Carillon. Ah! (*Au refrain*).

6e COUPLET.

Chantons le drapeau canadien, } *Bis.*
Noble étendard; gardons-le bien.
Que dans nos jours de fête,
Il marche à notre tête,
Et disons tous en chœur:
Amour au Sacré-Cœur. Ah! (*Au refrain*).

---

dans ses aspirations, le bonheur, comme la force, est caché dans la réserve, dans la modération, dans la sobriété en tout. Il est si douloureux de sentir qu'on est arrivé à l'épuisement de sa puissance... dans l'ordre sentimental: puissance de jouir de ce qu'on aime, puissance d'aider, de consoler... dans l'ordre intellectuel; puissance de saisir, de s'assimiler de nouvelles idées, de nouvelles connaissances, puissance de produire le Beau dans l'art.

Oui, dans la vie comme dans l'art, il ne faut jamais arriver au terme de sa puissance; car nous avons horreur de *l'épuisé,* bien qu'instinctivement nous soyons toujours tentés de demander qu'on aille jusqu'à l'épuisement.

Il faut donc se limiter, afin de ne pas donner l'impression navrante que " c'est fini," qu'on ne pourra plus retrouver, ressaisir ce qui vient de passer...

Il faut savoir s'arrêter à temps... Mais hélas! n'advient-il pas souvent que notre défaillante volonté succombe au vertigineux attrait de l'inconnu? Et une règle tangible, incarnée à côté de nous, est nécessaire pour nous faire demeurer dans la limite. Cela est indispensable, car nous avons en nous si peu de joies, de lumières, de consolations à donner que nous ne conservons du prestige, c'est-à-dire de la force, que tant qu'on croit trouver en nous ce qui, hélas! n'y est pas ou n'y est que bien peu.

Une des choses les plus douloureusement amères de l'existence, n'est-ce pas de constater que rien de ce qui est humain ne dure, ne persiste, qu'à vrai dire, il n'y a que des moments; de suivre, en soi et dans les autres, la décrépitude, la dissolution des sentiments?... La décomposition physique est atroce à considérer, mais la désagrégation des sentiments n'est-elle pas plus navrante encore?... Dans la première, ce sont seulement les appuis de notre personnalité qui se désagrègent; dans la seconde, c'est cette personnalité même qui se dissout, qui se décompose. A vingt ans, il faut faire effort pour ne pas trop aimer les créatures, tant certaines d'entre elles nous semblent avoir de charmes, de promesses; plus tard, hélas! il faut, parfois, faire effort pour atteindre seulement le degré d'attachement qu'on leur doit, tant on voit en elles de banalités, de lacunes... Se souvient-on des admirables pages où le Père Gratry exprime d'une manière si pénétrante la tristesse qui s'empare du cœur humain à l'automne de la vie, lorsqu'il sent ses espoirs, ses attentes déçus:

Oh! oui, je sens venir l'indifférence! Je comprends déjà par moi-même la cruelle insensibilité, l'égoïsme absolu reproché à tant de vieillards. Dans ma

jeunesse, à la seule vue d'un inconnu survenant dans ma vie, mon cœur battait; je regardais et j'espérais : j'espérais découvrir un trésor dans cet homme. Aujourd'hui, je ne regarde plus : je vois tous les hommes comme des ombres. Ne sais-je donc pas, par une assez longue expérience, qu'on ne peut rien attendre d'aucun homme? Je connais la limite des cœurs et des esprits. Que ferais-je d'un nouveau venu ? Est-ce qu'il y a dans quelque homme quelque suite ? Est-ce que ceux qui m'ont aimé se souviennent aujourd'hui de moi ? Bien des fois je me suis cru enfin vraiment reçu dans une autre âme, vraiment aimé ! Qu'en reste-t-il ? Je n'ai plus rien d'aimable et ne suis plus aimant. En avançant encore un peu, je comprends que je serai seul, nul n'espérant plus rien de moi, et moi n'espérant plus rien d'aucun homme. Oui, je le sais, presque toujours on vieillit et on meurt seul (1).

* * *

Une grande cause de malaise vient de ce que pour l'homme la vie est, en définitive, moyen et non but. La mort n'est pas la destruction de l'existence humaine ; elle est, comme le dit le modeste et si profond petit catéchisme, " un passage." Ce passage fait partie intégrante d'un grand ensemble dans lequel la vie terrestre n'est que préface, préparation, l'éternité en étant la conclusion, le but.

En vérité, on ose à peine rappeler ces choses, tant elles semblent banales, mais elles n'ont de la banalité qu'un semblant. Assurément, tout cela, nous l'avons appris par cœur avant la première Communion, mais est-il bien certain qu'en même temps que les mots se gravaient dans notre mémoire, les notions capitales qu'ils expriment s'incorporaient assez à notre pensée pour pouvoir diriger pratiquement nos idées, nos sentiments ? Je ne le crois pas. La partie matérielle de notre double nature tend toujours à prendre la vie comme but, d'où malaise et tristesse, parce que nous sentons constamment qu'elle glisse, nous échappe sans retour ou arrêt possible, et que chaque heure nous dépossède. . .

Seule, l'idée de l'éternité, la pensée de la mort regardée en face est un remède. Or, dans le monde, on redoute, on fuit cette pensée, on l'écarte le plus possible de son chemin. On tâche d'oublier la mort, on évite d'en parler, ou, si l'on s'occupe d'elle, c'est comme on le ferait d'une puissance malfaisante qu'on espère assoupir en lui rendant de grands hommages lorsqu'elle apparaît auprès de nous. . .

Presque toute la nature humaine est endormie, a dit Bossuet. L'homme dort et rêve qu'il vit. Le fils de la terre dort, sous l'enveloppe des sensations,

(1) Gratry, *De la connaissance de l'âme*, t. II.

comme l'enfant dans le sein de sa mère; il ne se doute pas du révéil, et il n'attend point la naissance. L'âme regarde, mais, pour elle, ce monde est opaque, et non pas transparent jusqu'à Dieu. Sa vue se borne à l'horizon visible, au disque de la terre palpable. Il croit que tout le reste est vide, que l'atmosphère n'est rien, que les étoiles sont une poussière, et le soleil une lampe! Il ne sait pas que la terre tourne et passe; il la croit immobile et stable pour toujours.

Il faut donc, sur cette base solide, dit le fils de la terre, se construire une demeure inébranlable. Il faut vivre et régner sur cette terre, et jouir de ses biens.

Ce a dit, son âme est vendue: elle est esclave sous le joug de ce monde et de son antique tradition: les richesses, les plaisirs, les honneurs, tels qu'ils sont faits, et les moyens d'y parvenir, tels qu'ils sont en usage, c'est à quoi l'âme est livrée tout entière, de tout son cœur et de toutes ses forces. Alors le vieux cortège des satellites du monde s'empare de l'âme: l'ambition, l'avarice, l'envie, l'orgueil, la haine, la crainte, l'espérance, la colère et le désespoir ne lui laissent plus aucun repos. Ces violentes passions la déchirent, pendant qu'au fond la putréfaction douce des voluptés la mine et la dissout.

Les âmes, par milliers et milliers, ne sont-elles pas ainsi dévorées sous nos yeux! N'est-ce pas là la voie commune, et la voie fatale qui les porte, bien ensevelies, dans le sommeil, jusqu'à la mort!

Heureuse l'âme qui, à l'entrée de la vie, prévoit cette histoire et ce terme! Heureuses les âmes vivaces et les esprits lucides qui regardent la route jusqu'au bout! Heureux ceux qui, voyant passer les humains comme des troupeaux que la mort mènent, s'écartent, et cherchent une autre voie, s'il en est une, qui conduise à la vie!

Heureux, dis-je, les esprits clairvoyants qui regardent et pensent, et qui méditent un point que les autres oublient. Quel est ce point? Ce point capital, c'est la mort! Heureux ceux qui discernent le mouvement qui les emporte, et ne se croient pas immobiles sur une terre immobile, et contemplent la marche et le but, c'est-à-dire un rapide passage et la mort! Vrai point de vue de tout le tableau de la vie, ô mort, heureux celui qui t'aperçoit, et qui, à ta lumière, critique la vie avant de l'entreprendre!

Celui-là sort du rêve. Il s'éveille! Ses yeux s'ouvrent; il voit la double face des choses, commencement et fin, vie et mort.

Mais peut-être ne comprend-il pas? Peut-être aperçoit-il la mort comme un néant, qui neutralise et efface tout l'être de la vie. Alors commence la crise désespérée de l'âme. Sortie de la grossière béatitude des sens, l'âme est vide, désolée, et saisie de terreur, en face de l'effrayante image et de l'inévitable mort! Il faut qu'elle se replonge, par peur. dans le sommeil, qui maintenant ne sera plus que factice et fiévreux, ou bien il faut qu'elle trouve un point d'appui pour sa vie éveillée.

Ce point d'appui, c'est la sagesse, c'est la vraie science, c'est la vraie foi, c'est l'union à l'unique immobile, qui ne passe point et ne meurt point.

Si, dans ce désespoir, l'âme trouve Dieu, si dans cette crise du milieu de la vie, elle s'élève, au lieu de se précipiter, c'est un autre état qui commence.

Mais comment enseigner ce qu'est cet autre état?

Cet état, c'est l'intelligence et la vraie pratique de la mort. C'est la vie traversée au de là de sa limite présente (1)...

Oui. Mais nous n'avons pas le courage de mourir.

C'est bien à tort. Car en tous cas la mort vous tient. Quoiqu'on fasse, on mourra demain. Qu'avez-vous donc à perdre? Pourquoi ne pas employer la mort à glorifier la vie, à dilater et traverser, dès ce monde, cette courte vie au delà de sa limite présente? Mais la crainte tient les hommes esclaves sous le joug du présent, resserrés dans les limites connues, et chargés de toutes les vieilles chaînes.

(1) GRATRY, *De la connaissance de l'âme*, t. I.

La masse des hommes, qui tourne le dos à la mort et qui fuit devant elle, constitue le troupeau de la mort. La mort est le pasteur, et le genre humain le troupeau. Plus on tourne le dos, plus elle frappe. Plus on va vite, plus elle vous écrase de fardeaux! Mais que dire de celui qui la regarde en face et qui marche sur elle! Comprenez bien ceci : L'homme qui marche au devant de la mort, marche en sens contraire de la mort. Cela est manifeste. Il l'a rencontre, c'est vrai; mais libre, mais éveillé, mais debout, mais en face. Il la traverse, elle passe, et lui aussi. Mais elle, qui est la force répulsive de Dieu, la force qui repousse le vide et le néant, le mensonge et le mal, elle emporte du corps et de l'âme qui se sont laissés traverser de part en part, elle emporte ces obstacles à Dieu, ces obstacles, innés ou acquis, dont nous sommes pleins. Elle brise l'obstacle, et nous fait traverser la vie, au delà de sa limite présente. Nous passons de l'autre côté, dégagés, purifiés, baptisés dans notre être, nous entrons dans la sphère centrale d'attraction, dans la région de la vie croissante (1).

Il faut qu'on me pardonne cette longue citation. Que dis-je? il faut qu'on m'en sache gré, car ces pages sont admirables de pensée et d'expression; et le Père Gratry, auquel j'ai fait tant d'emprunts pour tracer cette esquisse, n'est pas cité, médité comme il devrait l'être; parmi les rares qui le connaissent, plusieurs disent: " C'est trop haut... de tels remèdes sont inaccessibles." Quelle erreur! la plus humble religieuse d'un couvent de village met chaque jour en pratique cette haute philosophie dont, je le veux bien, elle ne connaît pas la théorie.

L'observance de la règle apprend, oblige à ne voir dans la vie qu'un moment, et à considérer *pratiquement* l'éternité comme étant le seul but de l'existence, but auquel on doit penser sans cesse, sans prendre trop garde aux choses qui passent...

Alors l'équilibre, la paix s'établit dans le cœur, il n'y a plus contradiction entre ses aspirations et la fuite constante de toutes choses qui échappent, échappent de plus en plus à mesure que, l'âge venu, on voudrait les fixer davantage. Sans doute, l'amour, la possession de Dieu, le perfectionnement de soi-même, but vers lequel tendent tous les efforts de la vie religieuse, reculent sans cesse; oui, mais ce but recule en se laissant voir de plus en plus net, de plus en plus beau et sans lasser jamais. Voilà donc ce qu'est la vie religieuse: détachement des choses contingentes, attachement à ce qui est le vrai but de la vie, à ce qui lui donne son sens, à ce qui en fait le vrai prix, possession de soi modération des désirs, développement complet de l'âme dans toutes ses puisances, il n'y a rien en tout cela qui soit opposé à la nature raisonnable, bien au contraire...

C'est pourquoi il arrive qu'en cherchant " d'abord le royaume

(1) Gratry, *De la connaissance de l'âme*, t. II.

de Dieu," les religieuses trouvent "tout le reste par surcroît." Tout le reste, c'est-à-dire, dans ce monde, la paix, le bonheur du cœur, bonheur garanti par le renoncement, la limitation que si rarement nous savons nous imposer à nous-mêmes et pourtant indispensable.

Maurice de la SIZERANNE.

Les Sœurs aveugles.



Le Ruminal

(*suite*)

La Basilique Emilia n'était qu'à quelques pas du Comitium. Trois Sybilles de marbre en gardaient le seuil, attentives, semblait-il, à des événements nouveaux, et comme prêtes à prophétiser encore. L'Apôtre et le Philosophe vinrent s'asseoir entre deux colonnes du portique. "Restons là, dit Sénèque. Les Sybilles qui nous font face nous tiendront compagnie. Nous les prendrons, s'il vous plaît, pour arbitres de nos différends, si nous en avons quelqu'un. Voyez! On dirait déjà qu'elles prêtent l'oreille. L'audience est ouverte: commençons."

La basilique Emilia voyait se déployer autour de sa colonnade de marbre phrygien, comme une végétation d'édifices de tous les âges. C'était l'arc de Fabius, la Curia Julia rebâtie par Auguste, les Rostres, le temple de la Fortune, le temple de Saturne, le temple de Jules César, celui de Castor et de Pollux près du lac de Juturne, autant de pages d'histoire écrites elles-mêmes sur d'autres pages effacées par le temps.

C'était là que s'était arrêté l'incendie qui, l'année précédente, avait commencé à éclater entre le Cœlius et le Palatin, et avait dévoré tout ce vaste quartier de la Ville éternelle. L'immense chaos de décombres était encore là, dans tout son désordre et son horreur, sous les yeux. La flamme avait souillé ce qu'elle n'avait pas détruit, et l'on suivait sa trace aux longs sillons de fumée qui noircissaient jusqu'au faîte les palais éventrés, les colonnes décapitées, les temples à demi-écroulés, et les maisons sans nom qui ne formaient plus qu'un monceau de briques calcinés et de pierres croulantes.

Sénèque en prit occasion de rappeler avec horreur ce qu'il avait vu de ses yeux: le feu consumant d'abord les boutiques remplies de matières inflammables dans la vallée qui sépare le Palatin et le Cœlius; bientôt l'ovale immense du grand Cirque tout embrasé; l'incendie dévorant les constructions entassées entre les collines, puis gagnant les sommets, entourant le Palatin d'une ceinture de flammes, se détournant du Capitole, courant à travers le Forum, consumant les maisons de la Voie sacrée, détruisant la région alors si peuplée d'Isis et de Sérapis, ravageant le Cœlius, l'Aventin, la vallée qui sépare le Palatin et l'Esquilin, n'épargnant que les monuments isolés et enfin ne s'arrêtant, faute d'aliments, que devant le grand abattis de maisons qu'on lui avait opposé au pied de cette dernière colline. Rome avait flambé durant six jours et six nuits.

Paul ne se lassait pas de contempler cette vaste tombe où étaient couchées tant de victimes, et de laquelle s'exhalait encore une odeur de mort.

—" Vous ne me dites pas tout, répondit-il à ce récit. Après le grand fléau, vous ne me dites pas le grand crime. Vous ne dites pas, Sénèque, les chrétiens mes frères livrés comme incendiaires à la fureur populaire; les chrétiens mis en croix, enveloppés de peaux de bêtes pour être exposés aux déchirures des chiens; les chrétiens enduits de poix et de bitume, comme autant de torches humaines, et ainsi, attachés à des poteaux dans les jardins de César, éclairant la course des chars où triomphait Néron Auguste, quatre fois consul, proclamé vainqueur et immortel!"

Le philosophe rougissait. Paul lui demanda pardon:—" Exaucez-moi, Sénèque, je ne devrais pas oublier que lorsque de cruels devins inspirés par l'enfer poussaient Néron à multiplier les supplices, vous l'en avez détourné, et arrêté son bras (1). Non, vous n'êtes pas de ceux qui, dans l'impuissance de nous convaincre d'aucun crime, nous déclarent convaincus de haïr le genre humain, pour se donner le droit de nous vouer de ce chef à tous les genres de supplice." (2)

L'indignation soulevait son cœur, et reprenant: " Nous, haïr le genre humain! Mais vous ne savez peut-être pas que, tandis que notre accusateur, monté, en habit de théâtre, sur une

(1) Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIX, 18.

(2) Suétone: Afflicti suppliciis christiani genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. *Nero*, 16.—Tacite, *Annales*, XV, 44.

tour de son palais, se donnait le spectacle de ce brasier sublime qu'il avait allumé; tandis que là, Néron, une lyre à la main, chantait l'élégie troyenne sur l'incendie d'Ilion, eux ces maudits, ces chrétiens, se jetaient au-devant des flammes pour leur arracher leur proie, au péril de leurs jours? Vous ne savez pas qu'on les voyait, eux, recueillir et sauver les vieillards, les femmes, les enfants de ces mêmes Romains qui le lendemain accouraient pour repaître leurs regards du supplice de leurs libérateurs?

—" Oui, Paul, vous dites vrai, j'ai détesté ces horreurs. Ces affreux supplices des vôtres, je les ai vus aussi; j'en ai frémi, et j'en frémis encore. Mais j'en ai en même temps tressailli d'admiration, car c'était un spectacle digne du regard de l'univers que celui de ces braves. " Rien ne les put effrayer, ni le fer, ni les " croix, ni les chaînes, les flammes, ni la bande des bêtes féroces se " repaissant d'entrailles, ni les chevalets, ni les crocs, ni le pal " enfoncé dans le corps de la victime, ni l'écartèlement des " membres, ni la tunique enduite de matières inflammables (1). " Parmi ces douleurs atroces, pas un seul n'a faibli, ni gémi; pas " un n'a supplié; pas un n'a protesté. Que dis-je? ces héros, ils souriaient d'allégresse (2)."

Tant de courage, tant d'ardeur m'enlevaient l'âme malgré moi. C'étaient des êtres surhumains que ces hommes; je les applaudissais dans mon cœur. Seulement je les plaignais... S

—" Vous les plaignez... Et de quoi?

—" Me pardonnerez-vous, Paul, si je le dis? Je les plaignais de mettre tant de conviction, de courage et de magnanimité au service d'une chimère...

—" Une chimère! Hélas! je ne le savais que trop, Sénèque: le mystère que je prêche est un scandale pour les juifs et une folie pour les gentils. Mais pour nous qui croyons, c'est la vertu du Christ et la sagesse de Dieu.

—" Mais non, Paul, je ne suis pas de ceux qui taxent en bloc de folie la doctrine que vous prêchez. La clémence, la bonté, le mépris des richesses, la patience, la force, nous sont chers comme

(1) Sénèque, *Lettre 14 à Lucilius.*

(2) *Lettre 78.* M. Allard, qui cite ces deux passages applicables seulement aux chrétiens, ajoute: "Le sourire ineffable du chrétien expirant pour son Dieu dans les jardins du Vatican poursuit comme une vision à la fois douce et poignante l'imagination émue de l'ancien précepteur de Néron. Comme tous les Romains de ce temps, Sénèque a bien des fois vu mourir; il n'a jamais vu mourir comme cela." P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 52.)

à vous. Mais tout cela n'a pas besoin de descendre des cieux. Qu'avons-nous à faire des dieux pour être sages? Le sage est plus grand que Dieu. Il porte son Dieu en lui. Dieu est lui, lui est Dieu. Dieu est le corps, nous les membres (1). Tel est, Paul, le dernier mot de la philosophie: il n'y en aura plus d'autre. Et si nous voulons renouveler, relever ce monde qui s'abîme dans la boue et le sang, il est temps qu'on fasse une nouvelle morale, laquelle ne devra rien qu'à la raison de l'homme et se passera de Dieu.

—" On ne se passe pas de Dieu, Sénèque. Et trop des vôtres l'ont essayé en se refusant à le reconnaître dans la puissance de ses œuvres. Ils sont inexcusables ces esprits qui se sont orgueilleusement égarés dans leurs propres pensées."

Sénèque sourit amèrement: " Oui, et ces égarés s'appellent Zénon, Epicure, Chrysippe, Aristippe, Cléanthe! Mais non, pour vous, chrétiens, de tels hommes ne comptent pas. Une meilleure doctrine se lève: elle nous viendra des Juifs, paraît-il. Quelle sera-t-elle? Et de quel grand nom, Paul, l'appellerez-vous? De votre nom, je présume?...

— " Sénèque, ne riez pas de moi. Il n'est qu'un nom dans lequel les hommes trouveront le salut, le nom devant lequel tout genou, fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers, le nom de Jésus-Christ, Dieu béni dans tous les siècles." (2)

Sénèque fronça le sourcil et détourna la tête. Ses yeux rencontrèrent alors les statues des Sybilles. Il lui sembla qu'à ce nom de Jésus, le marbre avait tressailli, et que les trois prophètesses avaient incliné leurs fronts en même temps.

* * *

Sénèque devint caressant. Il rappela à Paul le courage que l'Apôtre avait montré naguère au prétoire de Néron. Avec une telle éloquence et une telle fierté, que ne se faisait-il le disciple

(1) Sénèque : Quid est aliud natura quam deus, et divina ratio, toti mundo et partibus ejus inserta ?... Nec natura sine deo est, nec deus sine natura. (*De Beneficiis*, cap. VIII.)

Quid est deus ? mens universi. Quid est deus ? Quod vides totum, et quod non vides totum. (*Quest. natur.*, præf. I).

Sapiens nihilo se minoris æstimat Deo... par Deo surges *Epist.* XXXI et LXI. -- Prope est a te deus, tecum est, intus est. Membra sumus corporis magni. (*Ep.*, XLI et XCVII).

(2) Paul, *Ep. Philipp.*, II, 10.

d'une meilleure sagesse, lui citoyen romain, pour sauver la patrie qui penchait vers sa ruine?

Paul se redressa, étonné, stupéfait que ce philosophe courtisan eût pu seulement songer à le séduire. Toutefois il se contenta de sourire, car il avait une grande compassion pour cette âme.

— " Quant à moi, reprit Sénèque, c'est à ce salut de Rome, c'est à son rajeunissement par la philosophie que j'ai employé ma vie et que j'ai consacré ma plume et mon génie. J'ai pris dans le stoïcisme ce qu'il a de plus élevé, de plus noble, de plus pur, de plus universel. Je lui ai fait parler le langage le plus humain, je lui ai prêté les formes les plus aimables, pour qu'elles lui soient un vêtement d'immortalité. C'est fait; Rome et l'Empire sont à lui désormais. Et ne voyez-vous pas que déjà notre philosophie éclaire les sommets supérieurs de la société? Patriciens, sénateurs, chevaliers, affranchis, hommes nouveaux, tous à l'envi, tous ceux qui pensent, qui lisent, se réclament d'elle à cette heure. Autour d'elle, se sont groupées les lettres, l'éloquence, la poésie. Les noms de Quintilien, Lucain, Silius-Italicus, Pétrone, Pomponius-Mela, mes disciples, et pour la plupart mes compatriotes, sont-ils venus jusqu'à vous? D'autres leur succéderont, qui jetteront le même éclat sur nos doctrines conquérantes. Devenus désormais celles de l'élite des intelligences, elles séduiront par leur fierté même les maîtres du monde. Et attendez cent ans, moins que cela peut-être, attendez: le stoïcisme montera sur le trône des Césars, le manteau du philosophe remplacera le manteau de pourpre sur leurs épaules sacrées, et l'Empire est à nous...

Paul l'écoutait tranquille. — " Mais à nous aussi, Sénèque, le salut de Rome est cher, et non seulement de Rome, mais de toute créature qui est sous le ciel. N'est-ce pas pour la baptiser et la régénérer que le Christ nous a envoyés porter la Bonne Nouvelle à toutes les nations? Et que venons-nous faire, sinon délivrer le monde de la servitude et de la corruption pour l'introduire dans la liberté et la gloire du Fils de Dieu?

— " S'il en est ainsi ,Paul, eh bien, unissons-nous.

— " Oui, unissons nos âmes dans le lien de l'amour et de la vérité.

— " Unissons nos mains aussi pour travailler ensemble à cet immortel ouvrage... En vérité, ajouta-t-il moitié sérieux, moitié souriant, cela ferait événement dans Rome qu'un pacte d'alliance conclu entre Sénèque et Paul, ici, solennellement, devant ces

ruines funèbres. Aussi bien avouez, Paul, que ce serait un rare spectacle que la sagesse de Zénon et celle de Jésus, partant toutes deux, comme sœurs, du pied desséché du Ruminal, pour marcher de pair à la régénération de l'avenir.

— " Un spectacle plus beau encore, et celui-là digne des regards de Dieu et de ses anges, ce serait celui de Sénèque commençant par réduire sa belle intelligence en la noble captivité de l'obéissance au Christ.

— " Mais vous moquez-vous, Paul ? "

Il éclata de rire.

Il y eut un moment de silence. Paul reprit tranquillement : " Ce sera donc la guerre, Sénèque ! Le Maître n'avait-il pas dit qu'il apportait non pas la paix, mais le glaive ? La lutte est engagée entre la sagesse des hommes et la sagesse de Dieu. Ce qui va partir d'ici, de ce lieu, de ce jour, c'est la guerre, une guerre sans trève, entre le stoïcisme et le christianisme. Elle sera longue, très longue. Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, elle remplira tout un siècle dont elle sera l'histoire. Mais ne vous abusez point. En dépit des grands noms dont vous lui faites fête, en dépit de la science, de l'éloquence et de la gloire, en dépit des puissances dont vous lui promettez l'appui, le stoïcisme est condamné ; et finalement la victoire qui triomphera du monde, ce sera celle de notre foi. L'avenir est au Christ, car c'est dans le Christ que tout se récapitule et se résume dans le monde. C'est dans le Christ que tout se refera, que tout recommencera ; c'est en lui que Dieu le Père a résolu de tout réconcilier au ciel et sur la terre. Il règnera donc en vainqueur ; car il faut qu'il règne, Sénèque, il faut qu'il règne ! "

En ce moment, les trois Sybilles étaient splendides à voir. Un rayon du soleil couchant illuminant leurs fronts y allumait un diadème. Leurs yeux étaient enflammés ; leurs lèvres semblaient sourire. On eût dit qu'elles allaient chanter.

* * *

Sénèque réfléchissait. Paul insistait, dans cette langue de feu qui est celle de ses Epitres : — " Le stoïcisme est condamné parce qu'il n'a pas de Dieu, qu'il ne veut pas de Dieu, et que conséquemment ses pauvres vertus humaines ne sont que des vertus d'orgueil, qui ne referont pas le siècle et qui ont déjà reçu leur vaine récompense en ce monde. — Le stoïcisme est condamné,

parce qu'il n'a pas de cœur, parce qu'il n'a pas d'amour; parce qu'il n'aime pas Dieu, parce qu'il n'aime pas l'homme, parce qu'il n'aime pas le pauvre, le malheureux, l'infirme, l'ouvrier, l'esclave, l'enfant, tout ce qui ne peut rien, tout ce qui n'a rien, tout ce qui n'est pas, mais avec quoi Dieu a résolu de refaire tout ce qui sera. — Le stoïcisme est condamné, parce qu'il n'a pas de ciel, parce qu'il n'a pas d'espérance, parce qu'il ne sait pas que ce court moment de tribulation, qui s'appelle la vie, n'est rien auprès du poids immense de gloire que nous amassons et dont le prix nous sera révélé dans l'immortalité."

Sénèque essayait de se débattre sous l'étreinte de cet aigle qui le tenait ainsi suspendu dans ses serres, entre la terre et le ciel. Dans sa langue déclamatoire, tantôt ondoyante, chatoyante, diverse, tantôt sentencieuse, brillantée, captieuse, le philosophe répliquait, protestait, se dérobait, prenant tour à tour le ton de la raison et du rire, de la pitié et de l'ironie, de l'autorité et de la supplication, de l'amitié et du dédain. Il riait de la folie de la croix, il alléguait pompeusement les héros de la patrie, il encensait chacun des grands noms de la philosophie. Il redisait les plus beaux passages de ses écrits sur la vertu, et, plus que ses écrits, il citait ses exemples. Les chrétiens en pourraient-ils jamais produire de plus nobles? En témoignage de son magnanime désintéressement, il rappela le discours que l'année précédente il avait adressé à Néron, pour le conjurer de lui reprendre les richesses immenses et les splendides jardins qu'il tenait de sa libéralité. "Viens à mon aide, lui avait-il dit. Comme un soldat épuisé, comme un voyageur lassé, j'ai besoin, vieux comme je suis, d'être déchargé de ce fardeau devenu trop lourd pour mes forces." (1) Mais les Sybilles elles-mêmes riaient de cette creuse rhétorique, car qui donc à Rome ignorait que le courtisan disgrâcié n'avait offert à Néron que ce que Néron était sur le point de lui ravir, et qu'il ne sacrifiait ses biens que pour garder sa vie?

A tous ces sophismes, Paul répondait par un nom qui à chaque instant jaillissait de son cœur, de ses lèvres: le nom de Jésus-Christ. Le stoïcisme ne veut pas de Dieu; mais voici que "le Dieu de toute miséricorde nous a envoyé son Fils, la figure de sa substance, la splendeur de sa gloire, revêtu de l'humanité, anéanti pour nous jusqu'à prendre la forme d'esclave."

(1) Tacite, *Annales*, XV, 53, 54 : Quatuor decimus annus est, Cæsar, ex quo spei tuæ admotus sum, etc. — Mihi subveniendum est, quomodo in militia aut via fessus adminiculum orarem, etc.

Sénèque louvoyait, essayant de faire prendre le change: " C'est cela, disait-il, c'est ainsi que, dans mes lettres, j'ai tracé le portrait du juste: " être intrépide, tranquille, supérieur aux " hommes, marchant l'égal des dieux, en qui est descendue une " vertu divine, qui par une partie de lui-même réside encore au " lieu de son origine, comme le rayon qui reste attaché au soleil. " Etre grand, être saint, qui daigne s'abaisser vers nous, afin de " nous initier de plus près aux choses divines et nous servir de " modèle (1)." Voilà ce que j'ai écrit. Mais, Paul, cet être sacré, c'est l'être humain transformé par la philosophie, et voilà pourquoi, comme vous, j'ai dit, j'ai écrit qu'il le faut révérer ?

Paul répondait : " Non, Sénèque, toute comparaison est injurieuse à Dieu. Celui qui au commencement était dans la forme de Dieu n'a pas pris un nom d'emprunt en se faisant égal à Dieu. Car il est Dieu, Sénèque, Dieu béni dans tous les siècles, et il le faut adorer ! "

Alors on l'attendait pousser vers ce Dieu béni, trésor de la terre et des cieux, ces cris d'amour qui retentissent dans chacune de ces Epîtres ; "Pour moi la vie c'est le Christ. Ma vie est cachée, ensevelie dans la sienne. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ en moi. Je ne puis rien que par lui ; je ne sais rien que Jésus, et Jésus crucifié. Crucifié avec lui, je porte ses stigmates dans ma chair, et j'achève en moi le complément de ses souffrances. Qui donc me séparera de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation, la misère, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive ? Tous ces maux, nous les surmontons pour l'amour de Celui qui nous a tant aimés.

— " Paul, répondait Sénèque, ce que vous dites là est beau comme un poème d'amour. Mais que peut-il pour vous ce Christ qui n'est plus en ce monde ? "

Alors Paul lui parlait de l'immortalité. Le stoïcisme n'a pas d'espérance, pas de ciel. Et Paul ouvrait sur la tête du philosophe ce ciel où le Christ est assis à la droite du Père et où ceux qui meurent pour le Christ iront vivre avec lui. Au-dessus de la patrie romaine, il faisait apparaître " cette autre patrie céleste que nous, voyageurs lointains, nous saluons de nos désirs et comme de nos baisers. C'est là qu'est monté le premier de ceux qui sont

(1) Sénèque, *Lettre* LXI : Si hominem videris interritum periculis, ex superiore loco homines videntem, ex æquo deos, non subibit te veneratio ejus ? Animum excellentem moderatum, omnia tamquam minore transeuntem, quiquid timemus ridentem, cælestis potentia agitat... Quis ergo est hic ?...

ressuscités d'entre les morts. C'est là qu'à son tribunal, chacun devra rendre compte du bien ou du mal qu'il aura fait, car rien de ce qui est en nous n'est caché aux yeux de Dieu. La mort ennemie sera détruite alors. Les justes iront à la vie et les méchants à la mort sans fin. Et nous les méprisés, les opprimés, nous chanterons: Grâces soient à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ Notre-Seigneur!"

En entendant ces dernières paroles, Sénèque parut se troubler. L'Apôtre ne s'en aperçut pas. Il était tout entier à la vision de Celui qu'il avait contemplé autrefois dans le ciel des cieux: "Je désire, s'écriait-il dans son ravissement, que mon enveloppe tombe, pour être avec le Christ... La mort pour moi est un gain... Qui me délivrera de ce corps de mort pour être avec le Christ?... Faut-il mourir, faut-il vivre? Lequel choisir, je l'ignore. S'il faut rester, je resterai; mais mon désir est d'être détruit pour être avec le Christ. Cela est le mieux pour moi!

— "Oui, Paul, répondit Sénèque, le mieux est de mourir. Et, moi aussi, l'heure venue, le monde verra bien comment je saurai le faire...

— "Vous le saurez faire, mais pour qui? Car à quoi bon la mort, si elle n'est le rendez-vous d'une grande espérance, ou l'immolation à quelque grand amour?

— "Un grand amour! Mais lequel? Vous êtes bien heureux, Paul, de garder ces ardeurs qui seules peuvent donner quelque prix à la vie. Il est bien heureux aussi, le Maître que vous servez, d'avoir des serviteurs qui se passionnent pour lui jusqu'au delà de sa tombe!"

Il s'arrêta, se tut pendant quelques instants, puis amèrement il reprit: "Moi j'ai servi un autre maître, je lui ai tout donné, mes forces, mon génie, ma vie. Je lui ai sacrifié ma popularité, mon amitié, mes idées... hélas! ma conscience même! Il ne me reste plus qu'à lui donner mon sang. Il me le demandera; je le lui livrerai quand il voudra le prendre. Il en aura rarement fait couler de plus illustre et de plus pur. Mais lui il ne me paiera pas par l'immortalité et la béatitude. C'est à eux seuls que nos maîtres réservent ces apothéoses, comme le juste prix de leurs divines vertus..."

Sa figure se contracta, et se tournant vers le Palatin: "Néron, Néron! c'est à toi, que j'avais tout donné!"

A ce cri on eût dit que les Sybilles émues s'apprêtaient à répondre. Sénèque fixa l'une d'elles: plus il la regardait, plus

elle lui rappelait les traits de la superbe Agrippine, aux jours de ses colères. C'était la Sybille de Cumes. Cumes, Baia, Agrippine, Anicetus, Néron, toute la sanglante tragédie qui s'était jouée dans ce golfe, près de cette île, en cette nuit du parricide, sous un ciel étoilé, ce naufrage, ce poignard, tout ce drame féroce et perfide d'un fils meurtrier de sa mère se représenta aux yeux de Sénèque avec la rapidité et la vivacité de l'éclair. Puis il se revit lui-même écrivant pour Néron la lettre abominable adressée au Sénat, pour justifier le bourreau et flétrir la victime. C'était tout cela qu'il lisait dans les yeux enflammés de la Sybille dont le nom seul lui rappelait ce rivage ensanglanté, maudit.

Sénèque était accablé. Se tournant vers l'Apôtre: " Paul, j'ai assez vécu! J'aurais du moins pour me survivre la philosophie immortelle dont j'ai donné à Rome l'enseignement et l'exemple. Partons ! "

* * *

Il descendit de la Basilique et l'Apôtre avec lui. Le temps pressait. La journée, qui avait été étouffante, menaçait de s'achever par un violent orage dont les sept collines se renvoyaient déjà les premiers grondements. Le vent, soulevant la poussière, tourbillonnant en gémissant entre les édifices incendiés du Forum, comme une plaine funèbre.

Sénèque et Paul se rapprochèrent ensemble du Ruminal où, une heure auparavant, ils s'étaient rencontrés. Au même moment l'ouragan fondant sur le figuier, l'enleva comme un brin de paille, en déracina le pied, et en pulvérisa les derniers branchages qu'il emporta et dissipa dans les airs. Le tonnerre venait d'éclater, la foudre l'avait touché ; du vieux survivant de tant de siècles il ne restait plus que la place.

Romulus et Rémus n'étaient point descendus pour défendre leur premier berceau. Le Ruminal avait vécu.

Sénèque frissonna: " Tout est fini, dit-il.

— " Non, dit Paul, tout recommence. Pierre vient d'entrer à Rome pour y inaugurer un règne spirituel qui n'aura pas de fin. C'est l'humble et pauvre Souverain de qui les successeurs enverront leurs commandements plus loin que ceux des Césars. Et demain ce Prince auguste, qui est aussi pour nous le Pontife-Maxime, montera à un autel où il immolera pour la première fois à Rome la Victime sans tache, la seule qui ait la puissance d'ôter le péché du monde."

Les deux amis se séparèrent.

Sénèque rentra dans la riche maison de campagne où, depuis quelque temps, il vivait retiré pour se faire oublier de ses envieux et de Néron, auprès de Pauline son épouse. Il lui raconta avec tristesse que le Ruminal n'était plus, et le funeste présage qu'il en *tirait pour Rome, quod prodigii loco habitum est,* comme l'écrit Tacite. Il ne lui dit rien de son entretien avec Paul de Tarse, sinon ces paroles qui en résumaient son impression: les chrétiens sont bien heureux, et ils deviendront puissants, parce qu'ils ont au cœur un invincible amour. C'était pour lui toute une révélation de l'avenir. Puis, prenant ses tablettes, il écrivit à son disciple Lucilius ces lignes suprêmes: " Changeons désormais de vouloirs. Ma vieillesse ne peut plus aimer ce qu'à aimé ma jeunesse. Ma vie n'a plus qu'un but, qu'une pensée: voir la fin de tant de maux. Pour cela, que ne puis-je mettre toute ma vie en un jour? Car ce jour peut être le dernier pour moi. Il ne s'agit plus de bien vivre désormais, mais de bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret. Très cher Lucilius, j'ai assez vécu. J'attends la mort d'un cœur rassasié. Adieu!" (1) C'était la résignation sans espoir.

De son côté, Paul rentra dans le pauvre quartier du Transtévère, parmi ses frères les ouvriers, les petits marchands, les soldats, les esclaves, au nombre desquels s'en trouvaient de la maison de César. Il ne leur parla pas de sa rencontre avec Sénèque. Il était triste en pensant à cet infortuné... Pour se consoler, il écrivit une dernière lettre à son disciple Timothée " dont il ne cessait de porter la mémoire dans ses prières, et le jour et la nuit." C'était pour l'exhorter à travailler et combattre en bon soldat du Christ, et à tout supporter pour le salut que Jésus réserve à ses élus, avec la gloire céleste: " Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec lui. Quant à moi je m'en vais, et le temps est proche de la ruine de ce corps. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à aller recevoir la couronne que me garde pour ce jour prochain la justice du Seigneur mon juge." (2) C'était l'espérance radieuse.

(1) Sénèque, *Let. à Lucil.*: Desinamus quod voluimus velle. Ego certe id ago senex ne eadem velle videar quæ puer volui. Hoc opus meum est, hæc cogitatio: imponere veteribus malis finem... Paratus exire sum. Ante senectutem curavi ut bene viverem, in senectute ut bene moriar. Bene autem mori est libenter mori... Vixi, Lucili carissime, satis, et jam mortem plenus exspecto. Vale.

(2) S. Paul, II *ad Timoth.*, IV, 5-8.

A la fin de cette même année, 65 de Jésus-Christ, Paul apprit un jour que Sénèque avait reçu de Néron, son élève, l'ordre de se donner la mort (1). Il l'avait acceptée stoïquement, subie solennellement, déclamant des discours pompeux sur la philosophie à ceux qui l'entouraient, tandis que, couché dans son bain, il regardait son sang couler lentement de ses veines. Affectant de poser pour le Socrate romain, il avait, comme Socrate, essayé de la ciguë et, comme Socrate aussi, offert en libation quelques gouttes de la coupe mortelle à Jupiter libérateur. "Je vous lègue comme trésor l'exemple de ma vie," dit-il à ses amis. Ce fut son dernier adieu.

Cependant Pierre et Paul, Romulus et Rémus, jetaient ensemble les fondements d'une Rome nouvelle. L'arbre de la croix qu'ils y plantaient allait étendre ses rameaux sur la ville et le monde. Il devait vivre plus longtemps que n'avait fait le Ruminal.

Deux ou trois ans après la mort de Sénèque, en 67 ou 68, tous deux ensemble donnaient leur vie pour Jésus-Christ, humblement, simplement, mais généreusement, joyeusement, après s'être séparés en s'embrassant comme frères.

La couronne que Paul avait appelée, Pierre et lui allaient la recevoir de leur divin Roi, dans le ciel.

Mgr Baunard.
Autour de l'histoire.

(2) S. Jérôme: Hic Seneca ante biennium quam Petrus et Paulus coronarentur a Nerone interfectus est. (*Lib. de viris illustr.*, cap. XII.)

LE PROPAGATEUR

Vol. II. JUILLET 1905. No. 7

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Mgr Merry del Val. Appréciation de Son Eminence par Edouard Rod.—Les pronostics de 1897.—Mgr Caroli, auditeur à Washington.—L'organisation des forces catholiques en France.—Un hommage de Jaurès à de Mun — Le Cardinal Sarto et la presse. —La Victoire de Togo.—Le *Bill* d'autonomie.—Le programme Gouin et l'enseignement primaire.—L'Hon. Roy à l'Ecole Normale.—Une citation incomplète.—L'attitude de M. Magnan, la vraie thèse.—Le gouverneur Grey à Québec.—Dernières paroles d'un Président de St Jean-Baptiste.—Nos défunts.

Le cardinal secrétaire d'Etat de Pie X, Mgr Merry del Val, est bien connu au Canada. Récemment le publiciste et critique Edouard Rod,—un protestant—consacrait à Son Eminence, dans le *Figaro,* de Paris, un article fort intéressant..

C'est le privilège des hommes supérieurs, qui émergent de la foule et ont un nom connu, de se faire vite des admirateurs et des ennemis.

En France, l'avènement aux Affaires Etrangères de l'Eglise du successeur du cardinal Rampolla —— l'ami de la France — fut accueilli plutôt froidement. Ce fils d'un Espagnol et d'une Irlandaise devait être un intransigeant ! On n'est pas pour rien issu du peuple qui fit l'Inquisition et les Jésuites, et le sang irlandais est si généreusement catholique !

Pauvres français, si avant de penser à gouverner le monde et l'Eglise ils songeaient un peu à se gouverner eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, M. Edouard Rod, qui ne saurait être soupçonné de partialité en faveur d'un cardinal romain, fait justice de ce jugement "a priori" qui voulait voir dans Son Eminence le cardinal Merry del Val un fanatique et un sectaire.

"Impossible, écrit-il de voir un fanatique borné et un sectaire étroit dans "ce prélat dont l'être respire la jeunesse, la santé et la vie ; qui est, dit-on, "rompu à tous les sports comme un *scholar* d'Oxford ; qui parle à la perfec- "tion plusieurs langues,— dont le français sans le plus léger accent et avec

"une irréprochable propriété d'expressions; dont la voix sonne la franchise; "dont la conversation indique la culture la plus étendue et le sens artistique "le plus affiné; qui a voyagé, élargi ses horizons, pénétré le sens de plusieurs "civilisations; qui possède à un haut degré la connaissance du monde, et qui "trouve encore, à ce qu'on m'affirme, malgré la surcharge d'un travail énor- "me, le loisir de consacrer chaque dimanche quelques moments à des établis- "sements charitables du Transtevère, où il est populaire. Autant de traits "inconciliables avec la première idée qu'on s'était faite de lui; autant de traits "dont les observateurs du temps présent auront à suivre le prochain dévelop- "pement, puisque cette figure nouvelle se trouve au premier plan de la scène "où se débattent les plus grands intérêts du monde."

Et, en lisant tout cet article, dont je ne détache qu'une courte citation, je pensais aux pronostics que plusieurs faisaient, en 1897, sur le jeune et brillant Délégué Apostolique du Canada. S'il en est qui furent heureux et prophétiques il en est d'autres qui furent loin de porter juste.

* * *

Dans l'*Univers* du 22 mai, parmi les notes romaines, je trouve celle-ci:

"Mgr Caroli de la secrétairerie des Brefs, est nommé auditeur "de la délégation apostolique de Washington."

Pour d'autres cette nouvelle peut n'avoir qu'un intérêt secondaire, mais les étudiants de Rome de 1893-94 et de 1894-95 ne liront pas cette note sans se rappeler la figure si intelligente et si sympathique de l'un des plus brillants élèves que possédait alors l'Université de l'Apollinaire.

Car je pense bien ne pas me tromper en croyant que Mgr Caroli, le nouvel auditeur de la délégation apostolique, à Washington n'est personne autre que Rodolfo Caroli, mon voisin de classe et mon ami sur les bancs de l'école de droit, à Rome.

Mgr Caroli est un citoyen romain et un homme absolument supérieur.

Je ne peux m'empêcher de remarquer qu'il est appelé au poste qu'a occupé d'abord, en Amérique, notre Délégué Apostolique, Mgr Sbarretti.

Si ces modestes lignes tombent jamais sous les yeux du nouvel auditeur de la délégation apostolique à Washington, qu'elles lui portent les vœux ardents que je forme pour ses succès et son bonheur.

* * *

Pendant que s'élabore à la chambre française la loi dite de Séparation, qui va consacrer l'impiété officielle de la patrie de nos

aïeux, les catholiques de France discutent sur l'opportunité d'organiser un parti catholique !

Le vigoureux polémiste qu'est toujours M. Eugène Veuillot, dans un *premier Paris* du 19 mai, met les choses au juste point.

"Que chacun, écrit-il, garde ses méthodes et son guidon afin de préparer de son mieux l'avenir, mais que tous se portent sans retard avec accord, avec entrain, au plus pressé. Ne relevons pas le parti catholique — celui de Parisis, Montalembert et Veuillot —, mais formons un bloc où tous nos groupes, toutes nos écoles entreront."

"N'oublions pas surtout que le scrutin malgré son insuffisance, peut aplanir le chemin qui mène au but. S'il convient d'écarter les mots qui pourraient effrayer ou gêner des alliés nécessaires, il ne faut pas aller cependant jusqu'à voiler notre drapeau, jusqu'à craindre de nous déclarer catholiques avant tout. C'est ce que nous avons toujours été à l'*Univers*, c'est ce que nous voulons être toujours, quoi qu'en puissent penser et dire, soit les républicains révolutionnaires et persécuteurs, soit de sincères catholiques qui redoutent à l'excès d'être exclus de la République comme parti confessionnel."

"Non, les catholiques militants ne songent pas à former un parti qui promettrait des avantages quelconques à leur confession. L'ennemi qui dit cela sait bien qu'il ment. Leur ambition comme leur devoir est d'être, sur le terrain constitutionnel, "le parti de Dieu".... Qu'on ne se récrie point contre cette superbe dénomination, elle est de Pie X, et, au temps de Louis XIV, Bossuet l'employait."

* * *

L'un des chefs les plus distingués de ce "parti de Dieu," M. Albert de Mun, qui est toujours député mais que la maladie, une paralysie faciale, empêche de parler comme jadis, a été récemment brillamment cité à l'ordre du jour, par l'éloquent Jaurès, le vrai maître de la chambre et le chef des socialistes.

C'était à propos de l'article 4 de la loi de séparation. La chambre avait accepté que les conflits possibles entre les différentes associations cultuelles, qui succèderont aux fabriques — d'après la loi, — seraient réglés par les juges civils en tenant compte de l'autorité des évêques, c'est-à-dire que la vraie association cultuelle catholique serait celle qui justifierait de son accord avec l'évêque. C'était logique.

Or, M. de Mun a justement écrit, dans l'un de ses superbes articles aux journaux, que cette acceptation était un *coup de pic* dans le projet de séparation.

Amené, dans l'un de ses discours, à parler à ce sujet, Jaurès a dit :

"Je ne voudrais pas mettre en cause l'illustre orateur catholique, que son état de santé a trop longtemps, pour l'honneur du Parlement, éloigné de cette tribune, mais ce n'est pas ma faute si ses mots de journaliste ont autant de retentissement que ses mots de tribune."

Je n'insiste pas sur le fond de la discussion, il me suffit de noter que les plus violents adversaires de la thèse catholique s'inclinent devant l'incontestable talent de M. de Mun.

* * *

Sous la plume de François Veuillot, l'*Univers* du 24 mai cite une forte parole de celui qui est aujourd'hui le chef suprême de l'Eglise :

"Un jour, le cardinal Sarto, patriarche de Venise, ému par les difficultés que rencontrait le journal catholique de son diocèse, n'hésitait pas à déclarer : "Si je devais donner ma croix pectorale, engager mes ornements et mes meubles pour garantir l'existence de ce vaillant journal, je le ferais et de grand cœur."

C'est une parole qui peut avoir son écho au Canada aussi bien qu'en France. Les œuvres de presse ne sont pas chez nous encouragées comme elles devraient l'être. Les journaux *trop* catholiques meurent. Ceux qui veulent vivre sont hélas ! trop portés par une sorte de nécessité matérielle, à faire de la *sensation* dangereuse et de l'*illustration* risquée.

* * *

Avant de passer définitivement aux questions canadiennes, je note, pour mémoire, que les Russes ent encore essuyé une terrible défaite dans le détroit de Corée. La guerre d'Extrême Orient est virtuellement finie. On parle de paix et les pauvres sujets du Czar sont bien forcés d'en venir là.

Le Japon triomphe.—Le vainqueur de Rodjestvensky, l'amiral Togo, a remporté l'une des plus effroyables victoires dont ait jamais parlé l'histoire.

C'est peut-être, à brève échéance, la ruine de la maison impériale de Russie. C'est à coup sûr la porte ouverte au *péril jaune*.

* * *

Au Canada, la discussion à la chambre fédérale du fameux Bill d'autonomie pour les provinces de l'Ouest se poursuit lentement. Rien de saillant à dire pour le moment. (1)

* * *

Le gouvernement Gouin entend mener à bonne fin son projet d'encouragement à l'instruction primaire. Quoi qu'en pensent

(1) Les *Cloches de Saint Boniface* me reprochent d'être muet sur la question des écoles. J'en ai déjà pourtant parlé pour indiquer en quelques mots l'état de la question. (Cf : livraison d'Avril, page 102).

D'ailleurs il ne m'appartient pas d'écrire dans ce cadre étroit d'une chronique des articles de combat. — E. J. A.

certaines gens, d'ailleurs bien intentionnés, l'Etat n'a pas rien que le droit de payer quand il s'agit d'écoles. Pourvu que les hommes d'Etat laissent à l'Eglise le contrôle ou la surveillance de la morale, ils restent dans leurs droits stricts en fondant, en subventionnant et en contrôlant leurs écoles. Je serais curieux de voir certains théologiens étudier et méditer à ce sujet les thèses de Droit Public de Mgr Cavagnis, aujourd'hui cardinal de l'Eglise.

L'un des membres du cabinet Gouin, l'Hon. M. Roy, Secrétaire Provincial, à l'occasion d'une réception qui lui a été faite à l'Ecole normale de Québec, a fort heureusement et très justement parlé du premier article du programme Gouin: encourager l'instruction primaire. Puis il a continué:

Mais si nous voulons que ces petites écoles élémentaires réalisent nos espérances et nos vœux, il faut leur procurer de bons instituteurs; il faut que leur nombre puisse répondre aux demandes de nos commissions scolaires, il faut de plus que ceux qui consacrent leur vie à cette œuvre patriotique de l'enseignement soient rémunérés en proportion des services qu'ils rendent à leur pays.

Voilà pourquoi le Premier Ministre accorde dans son programme, une attention toute particulière aux écoles normales: elles sont la base de l'enseignement primaire, puisqu'elles sont destinées à former de bons instituteurs et de bonnes institutrices. Les ressources de la province sont restreintes, il est vrai; mais aussitôt qu'elles le permettront, et nous espérons que ce sera à une date assez rapprochée, le gouvernement se propose d'augmenter le nombre de nos écoles normales, afin qu'elles puissent nous fournir un plus grand nombre d'instituteurs compétents et nous aider à développer l'enseignement primaire.

Nous avons commencé à mettre notre programme à exécution, à la dernière session, en portant à $100,000, c'est-à-dire en la doublant, l'allocation destinée aux écoles élémentaires. C'est un pas de fait dans la bonne voie, et nous espérons qu'avant longtemps il nous sera permis de favoriser davantage le progrès de l'enseignement primaire. Il ne s'agit pas de tout révolutionner, de tout changer. Nous voulons conserver ce qui a été établi par nos prédécesseurs: mais nous désirons le perfectionner dans toute la mesure de nos forces.

Le *Canada* de Montréal arrête là la citation du discours de l'Hon. Roy. Des malins se demandent comment il se fait que la place ait manqué pour compléter la citation et peut-être ne pas fausser l'idée du Secrétaire Provincial? En effet les paroles précitées étaient immédiatement suivies de ces autres:

"Nous pouvons dire sans orgueil que nous ne sommes pas en arrière des autres provinces sous le rapport de l'instruction publique. Pour le cours classique, nous sommes leurs supérieurs, et pour le cours élémentaire, nous sommes leurs égaux. Perfectionner notre enseignement primaire, voilà la tâche que le gouvernement actuel s'est imposée"

Le directeur du *Canada* a peut-être jugé que ce dernier alinéa est trop significatif.

* * *

Disons, en passant et sans vouloir nous immiscer dans des discussions que le cadre de notre chronique ne permet pas d'aborder, que M. Magnan, le distingué professeur de Québec, soutient, depuis près de trois mois, contre des contradicteurs venus de régions différentes, la thèse juste et vraie, à notre avis du moins, sur la question scolaire.

Nous envoyons à notre érudit confrère le meilleur salut de la plume. Sa plume à lui vaut une épée!

* * *

Au commencement de mai, notre gouverneur-général Lord Grey, avec son épouse et sa famille, est allé vivre à Québec quelques jours. On lui a fait fête à son arrivée. En répondant au discours du maire, Son Excellence a magnifiquement parlé. Je cite son appréciation de notre vieille capitale:

"Il faut voir, il faut contempler Québec, pour ressentir l'indicible émotion qui empoigne le cœur en foulant ce sol historique.

"Québec, avec ses antiques murailles, ses bastions, ses forts, sa citadelle et ses plaines fameuses où deux héros succombèrent glorieusement, pour recueillir devant l'histoire une commune renommée....—Québec, dis-je, dépasse en beauté pittoresque toutes les autres villes du continent tout comme le diamant, dont votre promontoire a pris le nom, resplendit d'un éclat plus vif et plus pur que toutes les autres pierreries. C'est de cette source cristalline qu'a jailli le flot bienfaisant de la civilisation qui a envahi et fécondé votre vaste et beau pays.

Oui, c'est ce roc altier qui fut le berceau — bientôt déjà trois fois centenaire — de la nation canadienne.

Aussi bien dirai-je qu'en venant à Québec je sens que je foule un sol sacré."

* * *

C'est presque une période de discours de la Saint-Jean-Baptiste que cette magnifique envolée sur Québec. C'est de circonstance en juin.

Je veux finir en évoquant le souvenir du défunt Président Général de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, M. J. X. Perrault.

Son ami, l'Hon. L. O. David, a publié quelques unes de ses dernières paroles. On aimera a relire celles-ci:

"Comme je lui exprimais mon admiration de le voir si calme, si courageux, si résigné, il me répondit:

"Je regrette, sans doute, de quitter ma femme qui m'était si attachée, ma fille, mes amis, mais je n'ai pas le droit de me plaindre de mon sort. Dieu m'a donné soixante-huit années de vie heureuse, active et utile. Beaucoup

n'en ont pas autant. Je meurs content, résigné et convaincu que je m'en vais dans un monde meilleur où je verrai la manifestation de la puissance divine dans des aurores d'une grandeur et d'une beauté incomparables. Je n'ai pas vécu comme un saint, mais j'ai fait de mon mieux pour être utile à mes semblables, pour maîtriser la nature que Dieu, mon créateur, m'avait donnée. Je ne crains pas de paraître devant lui et de lui rendre compte de ma vie, je crois en sa bonté, en sa miséricorde.

* * *

J'écris cette chronique, en prévision des vacances, à la mi-juin. Jusqu'ici, pour le mois courant, nous n'avons à déplorer que deux décès : Celui du Rév. P. Pierre Hamel, ancien supérieur des Jésuites au Canada, qui est mort dans sa 73e année ; et celui du Rev. Fr. Sylvien, supérieur de l'école Chauveau, à la Pointe St Charles, Montréal, décédé subitement à l'âge de 56 ans ;

Qu'ils reposent en paix !

L'abbé Elie J. Auclair



La prédication. — Le Devoir de Prêcher.

1. — Devoir d'état.

Nous sommes, *par état,* prédicateurs. Nous le sommes, non pas seulement par obéissance aux lois et ordonnances qui nous sont formulées à ce sujet, non pas seulement à raison du zèle dont il convient que nous fassions preuve pour le salut des âmes, mais nous le sommes *par état.* L'obligation de nous servir de la parole, pour instruire, former, gouverner, résulte de notre état. Prêcher, voilà notre état, notre profession.

Que sommes-nous en effet par notre vocation ? Nous sommes les continuateurs de Notre-Seigneur et des apôtres. Qu'a donc été la prédication dans la vie de Notre-Seigneur et dans la vie des apôtres ?

Dans la vie de Notre-Seigneur, la prédication est bien vraiment un état de vie. C'est bien l'état qu'il a embrassé, c'est bien la profession qu'il exerce. Ecoutons-le dire à la foule qui essaie de le retenir : *Eamus in proximos vicos, ut et ibi prædicem* ; *ad hoc enim veni.* Mc. 1, 38.) Je suis venu pour prêcher. C'est pour prêcher que j'ai quitté le ciel, que je me suis fait homme, que je vis de votre vie. Je veux bien guérir les malades, consoler les affligés, absoudre les pécheurs ; mais quoi que ce soit que je fasse pour vous, ma situation au milieu de vous est celle d'un maître qui enseigne, d'un apôtre de la divine parole, d'un prédicateur. *Ad hoc enim veni.*

C'est en effet dans la prédication et par la prédication que se définit tout l'apostolat de Notre-Seigneur. C'est autour de ses devoirs de prédicateur que ces occupations de chaque jour et de toute sa vie se groupent et s'ordonnent. L'étude même la plus superficielle de l'Evangile, nous en aura vite convaincu.

Dans la vie des Apôtres le même fait éclate à tous les yeux. Pour eux comme pour leur Maître, la prédication, voilà le devoir d'état : le devoir qui résulte de l'état de vie, de la profession.

C'est cela que Notre-Seigneur s'est manifestement proposé en les choisissant : *Vocavit ad se quos voluit... ut mitteret eos prædicare* (Mc. 3, 14). Les passages parallèles expriment la même vérité. C'est de prédicateurs que Jésus a besoin ; c'est à ce titre qu'il groupe autour de lui des auxiliaires .Durant son passage au milieu d'eux, il les exerce à la prédication : mission de Galilée, mission de Judée, etc. Il les forme à l'évangélisation des foules : " Voici ce que vous direz ; voici ce que vous ferez," etc. —

Puis, quand il s'apprête à partir, quand il va leur céder la place et ses fonctions de sauveur, il leur dit: Allez prêcher! *Prædicate evangelium omni creaturæ.* — C'est par la prédication que se définira l'Apôtre selon Jésus. C'est une parole qu'il s'agit d'aller porter au monde.

Ainsi l'ont compris les Apôtres. Telle est bien l'idée qu'ils se sont faite de leur vocation apostolique. *Illi profecti prædicaverunt ubique* (Mc. 16, 20). Telle est la préoccupation qu'ils emportent de leur dernière entrevue avec leur Maître.—C'est par un sermon que l'Eglise prend naissance (Act. 2). C'est par la prédication qu'elle s'accroît; l'accroissement de l'œuvre divine se définit par l'accroissement de la prédication: *Verbum Dei crescebat et multiplicabatur* (Act. 12; 24). — Le ministère apostolique est là tout entier comme dans son foyer. L'accroissement est tel que les Apôtres ne suffisent plus au travail; ils choisissent les diacres. Que se réservent-ils à eux-mêmes? ce qu'ils jugent inséparable de leur vocation et véritablement propre à leur état: *Nos ministerio verbi instantes erimus* (Act. 6; 4) — Saint Paul est choisi: *Segregate mihi Saulum, in opus ad quod assumpsi eos* (Act. 13-2) — Quel est cet *opus?* le verset 5 l'indique: *Prædicabant verbum Dei in synagogis eorum.* Plus tard Paul définit ainsi nettement sa vocation: *Non misit me Christus baptizare sed evangelizare* (I. Cor. 1, 17). C'est sa recommandation la plus vive à ceux à qui il transmet son ministère: *Prædica verbum, insta*... etc. (Tim. 4-2).

Ainsi ont fait les Apôtres; ainsi a parlé l'Eglise. Dans toutes les périodes de son histoire, les textes des Conciles, des Ordonnances pontificales, des Statuts épiscopaux en font foi. Unanimement ces textes nous signalent dans la prédication, un devoir d'état, et le devoir d'état par excellence.

Que résulte-t-il pour nous d'une telle doctrine? Quelles sont nos obligations?

Devoir d'état: par conséquent place très large à faire au travail de la prédication dans notre vie, dans chacune de nos semaines, et dans chacune de nos journées.

Devoir d'état: par conséquent occupation non point de la dernière heure, mais de première heure, et de longues heures; occupation à laquelle nous devons sacrifier volontiers et sans mauvaise humeur le meilleur de notre temps.

Devoir d'état: par conséquent occupation que nous devons accepter comme un ouvrier accepte son travail, comme un employé accepte ses affaires, avec toutes les peines et fatigues qu'elle com-

porte, et dont il faut que nous prenions notre parti, comme on prend son parti d'une situation à laquelle la nécessité autant que l'honneur interdit de se soustraire.

Où en sommes-nous ? Avons-nous l'habitude de considérer à ce point de vue, à la fois très élémentaire et très élevé, notre devoir de prédicateur ?

Savons-nous regarder autour de nous et apprécier la somme de travail par les ouvriers de tous métiers, employés ou fonctionnaires de tous services, pour satisfaire honnêtement à leurs engagements professionnels, c'est-à-dire à leurs devoirs d'état ?

Ne serions-nous pas dignes de toutes les confusions, si tandis que nos semblables peinent de longues heures chaque jour, pour gagner leur vie ou pour rendre consciencieusement à la société les services qu'elle attend d'eux, nous nous imaginons être d'héroïques travailleurs, parce que nous aurons fait dans chacune de nos journées, une place, même large et bien marquée, à la préparation de nos prédications du dimanche et de nos catéchismes de semaine ?

En agissant ainsi, et quand nous ferons bien davantage encore, nous ne faisons que ce que nous devons : *Quod debuimus facere, fecimus.*

2. — Devoir de charité.

Au delà du devoir d'état, sachons discerner le devoir de charité qui s'impose à nous, en matière de prédication.

Partout où il y a une souffrance, le prêtre ne doit-il pas accourir ? N'est-il pas comme son Maître le sauveur de son peuple ? Eh bien ! le peuple chrétien a besoin de notre prédication, c'est-à-dire de la parole de Dieu, sous peine de dépérir et de se perdre entièrement.

Un regard sur notre société présente. Au point de vue intellectuel n'est-ce pas le chaos ou l'anarchie des intelligences ? Où est la règle du vrai pour le grand nombre ? Qu'est devenu le prestige de la vérité révélée ? Où sont les esprits éclairés, dociles, préoccupés d'idéal ? — Ignorance, inattention, dédain superbe, préjugés aveugles, erreurs acceptées, propagées, etc. Ajoutez à cela les misères morales : désorganisation du bien, déformation des consciences, découragement des volontés, souffrances de toute nature, n'est-ce pas le mal dont souffre la foule de nos contemporains ?

A la rencontre et à la vue de tant de misères, il faudrait pourtant trouver dans nos cœurs autre chose et mieux que des accents de sévérité, que des voix d'anathèmes. Approchons-nous davan-

tage, regardons plus attentivement. Surtout prêtons l'oreille de plus près.

Le tumulte qui se dégage de ce chaos intellectuel et moral, est un tumulte d'angoisses. C'est le tumulte des foules souffrantes qui appellent au secours. C'est ce tumulte qui s'élevait du pied de la montagne et qui montait jusqu'au Sauveur en prière sur le sommet. Le Sauveur regarde; il écoute et il tressaille. *Videns turbas, misertus est eis!* — Sur ces foules souffrantes, il faut qu'un cœur capable d'infinie compassion, s'émeuve et répande ses trésors.

Le Sauveur s'est ému profondement. Que va-t-il faire? Suivez-le. Il descend de la montagne, il aborde résolument ceux qu'il a vus, *vexati et jacentes,* inquiets et gisant à terre, sans règle, sans idéal; et il se met à leur parler, à les évangéliser. Sa parole, sa prédication, voilà le secours fraternel qu'il leur apporte, voilà l'aumône qu'il leur fait.

Un acte de miséricorde s'impose à nous dans l'intérêt de nos frères; quelle forme lui donner! La forme d'un évangile, d'une parole de prédication. N'est-ce pas le Verbe de Dieu qui s'est incarné pour le salut des hommes? C'est la Parole du Père qu'il fallait à l'homme tombé. Et cette parole divine demande à s'humaniser sur nos lèvres, pour aller encore une fois féconder le chaos, faire la lumière et la vie dans les âmes déshéritées.

Toutes les richesses de la Rédemption sont mises à notre disposition pour le soulagement de nos frères, et c'est par la prédication que nous les en ferons bénéficier.

A ma table de travail où je prépare péniblement mon sermon du dimanche, je m'enrichis pour les autres, pour le plaisir de faire l'aumône aux misérables; et quelque peu doué que je sois ou que l'on me croie intellectuellement, il est très vrai que je trouve dans ce travail de préparation et par l'usage que j'en ferai, le moyen de donner aux hommes plus que ne peuvent lui donner les plus grands génies: la divine parole d'évangile, le Verbe de Dieu fait homme.

Quel que soit le sujet traité, quelle que soit la forme donnée à ma prédication, voilà ce que je fais en prêchant, voilà ce que je puis, voilà ce que je donne.

Point de vue supérieur auquel il est bien utile de nous placer pour choisir les matières de nos prédications habituelles. — Quel est le mal dont souffrent davantage les âmes qui me sont confiées? Quelle est leur plus grande misère; quelle est la plus pressante à guérir? — Voilà les questions qu'il faut nous poser de préfé-

rence à celles que suggère un fond de paresse, ou l'absence de foi : quel est le sujet qu'il me sera le plus facile de traiter, qui me demandera le moins de travail, etc ?

Point de vue utile aussi, pour surnaturaliser, vivifier et réjouir l'effort de travail nécessité. C'est une aumône que j'apprête, que je fais ; donc, joie, dilatation de cœur ; cette joie que l'on éprouve à faire l'aumône à un pauvre qu'on aime.

Ces sentiments, les connaissons-nous ?

3. — Devoir de justice.

L'exercice de la prédication résulte d'un droit des fidèles ; il est bon de ne pas l'oublier. Nous en sommes redevables en toute justice.

Droit incontestable : *Vult omnes salvos fieri et ad agnitionem veritatis* (I TIM. 2, 4).— La Rédemption a communiqué à tous les fidèles un droit divin à la vie éternelle, c'est-à-dire à être mis en possession de tous les moyens qui y conduisent. — Le premier de tous ces moyens c'est la foi : *Sine fide impossibile est placere Deo* (HEBR. 11, 17). — *Fides autem ex auditu, auditus autem per verbum Christi, Quomodo autem audient si ne prædicante?* (IBID, 10, 14). — Droit divin à l'instruction religieuse, à la parole sacerdotale et pastorale.

Le précepte ecclésiastique de la prédication n'existe, sous ses diverses formes, que pour protéger ce droit divin des fidèles, pour en régler la pratique et en assurer l'exécution. C'est à raison de ce droit des fidèles que le précepte ecclésiastique existe.

Ce droit, je dois le reconnaître. Je dois reconnaître que c'est en vertu d'un droit que les fidèles me demandent de les enseigner, de les catéchiser, et de le faire exactement et laborieusement, comme je reconnais que c'est en vertu d'un droit qu'ils me demandent de les confesser, de les communier, de les baptiser, de les marier. Leur refuser la divine parole, c'est violer un de leurs droits les plus sacrées.

Ce droit, je dois y satisfaire : fidèlement comme à une obligation essentielle d'honnêteté sacerdotale et pastorale ; intégralement en ne soustrayant rien, absolument rien au précepte ecclésiastique qui ne formule que le *minimum* de mon devoir en cette matière. Y retrancher quelque chose, et laisser une population sans parole divine au delà des intervalles permis ou tolérés par l'Eglise, serait contracter une responsabilité fort grave, tant au point de vue du précepte ecclésiastique que du précepte divin.

Méditons à loisir ces obligations qui nous incombent. Mieux nous les comprendrons, plus il nous sera doux d'y satisfaire.

(*Documents de ministère pastoral.*)

SAINT ANTOINE DE PADOUE

Chaque grande famille religieuse porte la marque d'une certaine unité que ne portent pas, surtout de nos jours, les familles humaines. La contradiction et l'hostilité des frères, déjà célèbres dans l'antiquité, est évidente dans les temps modernes. Mais cette famille d'élection surnaturelle, qui s'appelle un ordre religieux, exige une certaine ressemblance spirituelle et une homogénéité véritable. La famille de saint François semble avoir pour caractère la simplicité.

Saint Antoine de Padoue n'entra dans cette famille qu'après une épreuve faite ailleurs, et après la conquête d'une certitude relative à sa vocation.

Dix ans après la mort du roi Alphonse Ier, et treize ans après la venue de saint François d'Assise, en 1195, naissait à Lisbonne un enfant qui s'appelait Ferdinand. Les fonts baptismaux sur lesquels il reçut le sacrement régénérateur subsistent encore. Son père se nommait Martin de Bouillon; son aïeul, Vincent de Bouillon, était au nombre des généraux d'Alphonse Ier, et joua son rôle dans la reprise de Lisbonne, quand Alphonse Ier arracha aux Maures cette place si importante et si disputée. Enfin le chef de sa race fut très probablement Godefroy de Bouillon, ce premier conquérant du tombeau de Jésus-Christ.

Voilà sa famile naturelle. Sa famille spirituelle fut d'abord celle de saint Augustin. Mais il reconnut que sa place n'était pas là. Une visite de saint François d'Assise détermina sa vocation et le décida à entrer chez les frères mineurs. Parmi les religieux qu'il quitta, il trouva le mécontentement et l'ironie. " Allez, allez, lui dit un chanoine qui se moquait de lui, vous deviendrez un saint. — Mais pourquoi pas, répondit Ferdinand? Le jour où vous apprendrez ma canonisation, ce jour-là vous louerez le Seigneur." Ferdinand changea de nom et désormais s'appela Antoine. Cette façon d'annoncer sa canonisation future caractérise assez bien saint Antoine de Padoue. Il n'a ni timidité, ni audace, ni présomption, ni embarras. Il sait qu'il sera canonisé; il le dit comme il le pense, et la chose arrive comme il le dit.

Le désir du martyre le poussait vers le pays des Sarrasins; mais sa destinée n'était pas là. Il tomba malade en route, revint

en Portugal, visita saint François, étudia la théologie, et commença la prédication.

Il ne faut pas que ce mot nous trompe. La prédication d'alors, la prédication religieuse était un événement. On parle beaucoup en ce siècle de la parole, comme si sa puissance naissait d'hier. Mais autrefois la parole retentissait dans les âmes et dans les foules à une bien autre profondeur. Quand saint Antoine prêchait, tous les travaux étaient momentanément suspendus, comme aux jours de fêtes. Les juges ,les avocats, les négociants, quittaient leurs affaires, et couraient là où il était. Les habitants des villes se mêlaient à ceux des campagnes. On se levait la nuit pour arriver de grand matin et prendre place près de l'orateur. Les dames venaient à la lueur des torches. L'admiration et la conversion étaient éclatantes, ardentes, bruyantes. On libérait les débiteurs, on ouvrait les prisons; les ennemis s'embrassaient. On se pressait autour du saint pour toucher son vêtement.

Grégoire IX l'entendit prêcher. Emerveillé de la façon dont il possédait, maniait, savourait l'Ancien et le Nouveau Testament, il dit, en parlant du prédicateur: " Celui-ci est l'arche d'alliance, car l'arche d'alliance contenait les deux tables de la sainte loi."

Un jour, pendant le sermon, le cadavre d'un jeune homme fut introduit dans le lieu saint. Des parents et des amis faisaient retentir l'église de sanglots. Antoine s'arrête, se recueille, lève les yeux. Puis, cessant de parler aux vivants, il parle au mort. Cessant d'exhorter il commande. " Au nom de Jésus-Christ, dit-il, lève toi ! " et le mort sortit du cercueil.

Un jour il prêchait en plein air, l'orage éclate; la foule s'enfuit. " Arrêtez, dit Antoine, personne ne sera mouillé." La pluie noya la terre partout dans les environs, mais aucun de ceux qui, fidèles à la parole du saint, restèrent immobiles, ne reçut une goutte d'eau.

Le don des miracles paraît accompagner plus spécialement la simplicité que toute autre grâce ou toute vertu. Saint Antoine de Padoue appartenait à cette classe de saints qui ne s'étonnent de rien, et parlent aux animaux comme aux hommes, donnant des ordres aux choses comme si elles étaient des personnes. Il eut le don de bilocation, qui assurément, ne lui semblait pas plus surprenant que tout autre. Plusieurs personnes ont déposé l'avoir vu en songe, et il leur révélait leurs fautes les plus secrètes, leur ordonnait de les confesser.

Un jour il prêchait à Montpellier. Tout à coup il se souvient

qu'il devait chanter à l'office de son couvent un graduel solennel et qu'il n'avait prié personne de le remplacer; le regret le frappe profondément: tout à coup il s'arrête et penche la tête. A l'heure même on le voit, à son couvent, chantant le graduel parmi ses frères.

Un jour Antoine rencontre dans la rue un homme fort débauché. Antoine se découvre et fait une génuflexion; quelques jours après, il le rencontre encore, et le salue de la même façon. Quelques jours après nouvelle rencontre, nouveau prosternement. Antoine ne pouvait pas rencontrer ce débauché sans lui témoigner des respects extraordinaires. Le débauché, croyant à une moquerie, entra en fureur. La persévérance de ce respect exagéré l'irritait au dernier point; enfin il l'apostropha. " Si vous vous mettez encore à genoux devant moi je vous passe mon épée, lui dit-il, à travers le corps.

— Glorieux martyr de Jésus-Christ, répondit saint Antoine, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans les tourments."

Le débauché éclata de rire. Mais quelques années après, une circonstance particulière l'appela en Palestine; il se convertit avec éclat, prêcha les Sarrasins, fut tourmenté par eux pendant trois jours et mourut à la fin du troisième.

Il se souvint de saint Antoine au dernier moment, suivant l'étonnante recommandation qu'il avait reçue, et vérifia la prédiction dont il s'était tant moqué.

Mais voici quelque chose d'assez rare dans la vie des saints.

Un homme riche avait immensément augmenté sa fortune par l'usure. Sa famille pria saint Antoine de prononcer l'oraison funèbre du mort. " Je veux bien," dit le saint, et il prononça un sermon sur ce mot de l'Evangile: Là où est ton trésor, là est ton cœur.

Puis, le sermon fini, adressant la parole aux parents du mort: " Allez, dit-il, fouillez maintenant dans les coffres de cet homme qui vient de mourir, je vais vous dire ce que vous trouverez au milieu des monceaux d'or et d'argent; vous trouverez son *cœur*."

Ils y allèrent, ils fouillèrent, et, au milieu des écus, ils virent un cœur humain, un cœur de chair et de sang. Ils le touchèrent de leurs mains, et le cœur était chaud.

Le père d'Antoine fut accusé d'assassinat et emprisonné, parce que le corps d'un jeune homme avait été trouvé dans son jardin. Ceci se passait à Lisbonne, et pendant ce temps-là, Antoine était à Venise.

Antoine, toujours à Venise, demanda simplement au supérieur

du couvent la permission de sortir. Puis, l'ayant obtenue, il fut transporté la nuit à Lisbonne, par le ministère d'un ange. Là il commanda au mort de dire si son père, à lui Antoine, était coupable du meurtre. Le mort se leva, rendit témoignage de l'innocence du vieillard, puis se recoucha et se rendormit. Martin de Buglione fut remis en liberté.

Un jour à Toulouse, un hérétique lui déclara qu'un prodige seul le déterminerait à croire à la présence réelle. "Je vais, ajouta cet homme, laisser ma mule trois jours sans nourriture. Après ce jeûne, je lui offrirai du foin et de l'avoine; si elle quitte le foin et l'avoine pour adorer l'hostie consacrée, je croirai à la présence réelle." Le saint accepta. Les trois jours révolus, il prit l'hostie dans ses mains, l'hérétique présenta avoine et foin à sa mule affamée; mais elle le refusa et alla vers le Saint Sacrement. L'hérétique se convertit.

Les animaux jouent un rôle énorme dans les annales des premiers Franciscains. Cette familiarité de saint François et de la nature entière jette son rayonnement naïf et chaud sur toute la phalange dont il était le chef et le père. Toutes les créatures étaient pour saint François des sœurs. L'eau, sa sœur, et le soleil, son frère, étaient, comme les animaux et les végétaux, l'objet de sa tendresse, de ses caresses et de ses entretiens. On dit cependant qu'il faisait aux fourmis des reproches amers, relatifs à leur trop grande prévoyance. "Comment, disait-il, des provisions! des greniers! Mais vous ne savez donc pas, mes sœurs, que cela est contraire à l'esprit de l'Evangile: à chaque jour suffit sa peine!"

Un jour Antoine prêchait à Rimini devant un auditoire hérétique et obstiné. Il s'aperçut que sa parole rencontrait des cœurs durs et des oreilles fermées. Il s'arrêta: "Levez-vous, dit-il tout à coup, suivez-moi sur le bord de la mer." La rivière Marechia se jette dans la mer tout près de Rimini. — L'auditoire, curieux de l'aventure, suivit le saint sur le rivage. Alors Antoine se tourna vers l'Océan, et parlant aux poissons:

"Les hommes, dit-il, refusent de m'entendre. Venez, vous, venez, poissons, écoutez-moi à leur place."

Tout à coup voici une multitude de poissons qui approchent du rivage. Ils mettent la tête hors de l'eau et chacun se tient à son rang, dans un ordre parfait. On en voit de toutes les formes et de toutes les dimensions. Les écailles s'étalent au soleil avec une variété immense de formes et de couleurs. Aucun d'eux n'hésitait, aucun n'avait peur. Personne ne troublait l'ordre dans ce brillant auditoire, dont les couleurs chatoyantes éclataient en

pleine lumière, au-dessus des flots. Les plus petits approchèrent du bord, les poissons de moyenne grosseur se tenaient à distance moyenne, les plus gros venaient les derniers. Aucun sergent de ville ne fut nécessaire pour établir l'ordre, le silence et l'immobilité.

Quand l'auditoire fut complet et toutes ces petites oreilles aussi ouvertes que celles des hommes étaient fermées, Antoine commença :

" Poissons, mes petits frères, rendez grâces au Créateur, qui vous a donné pour demeure un si noble élément. C'est Lui qui, selon vos besoins, vous fournit des eaux douces ou salées. C'est à Lui que vous devez ces retraites où vous vous réfugiez pendant la tempête. C'est Lui qui vous a bénis, au commencement du monde. C'est Lui qui, au moment du déluge, vous a préservés de la mort et de la condamnation universelle. Vous n'avez pas eu besoin de l'Arche, petits poissons, mes frères; vous étiez en sûreté. Quelle liberté vos nageoires vous donnent ! vous allez où il vous plaît ! Poissons, Dieu a confié à l'un de vous pendant trois jours la garde de Jonas ! Vous avez eu l'honneur de fournir à Jésus-Christ ce qu'il fallait pour payer le cens. Vous lui avez servi de nourriture avant et après la résurrection. Petits poissons, privilégiés entre les créatures, louez et remerciez le Seigneur."

Pendant ce discours, les poissons s'agitaient; ils ouvraient la bouche et inclinaient la tête. — " Béni soit le Dieu Eternel, s'écrie saint Antoine ! Les animaux lui rendent l'hommage que les hérétiques lui refusent ! "

Cependant les poissons accouraient de tous côtés : comme si le bruit s'était répandu dans la mer qu'un saint parlait, la foule mouvante venait écouter, pour la première fois, la parole qui lui expliquait ses privilèges méconnus. On eût dit que les poissons, s'accusant de leur longue ingratitude, éprouvaient le besoin de connaître enfin leurs titres à la reconnaissance. Mais les poissons qui arrivaient n'obtenaient pas des poissons déjà placés la moindre complaisance. Les premiers arrivés gardaient les bonnes places, les nouveaux venus restaient derrière.

Cette parenté singulière des Franciscains et de la nature rappelle ces paroles d'un Oratorien, qui appartient à une autre classe d'esprits, mais dont la philosophie profonde rencontre la simplicité de François, de Junipère et d'Antoine. Thomassin dit quelque part : " Je ne désespère pas tout à fait des animaux

brutes. Il ne me paraît pas impossible que je les voie quelque jour penchés et adorant."

Il faudrait peut-être plus de profondeur que l'esprit humain n'en possède pour voir clairement ce qu'il y a dans cette chose inconnue, qui s'appelle la simplicité, qui échappe aux investigations, qui échappe à elle-même, qui généralement ne se connaît pas, qui ne doute pas, qui ne s'analyse pas, qui est un *don,* et qui semble d'une relation directe et spéciale avec cette autre chose si différente pourtant, et qu'on appelle la puissance. Simplicité et puissance! ces deux choses ne se ressemblent pas aux yeux des hommes. Ces deux mots, dans le langage humain, n'ont pas la même consonnance, et, par une disposition mystérieuse que je recommande aux méditations des âmes qui méditent, le caractère des thaumaturges est particulièrement la simplicité.

Le souvenir du miracle des poissons est très célèbre en Italie. Le père Papabrook nous dit qu'en 1660, le 26 novembre, il avait vu lui-même une chapelle en mémoire du prodige, au lieu même où il s'accomplit. La peinture s'est emparée plusieurs fois de l'événement.

Saint François parlait aux oiseaux exactement le même langage que saint Antoine aux poissons. Une vue plus perçante que la nôtre apercevrait probablement, dans le monde des types, la raison profonde de ces analogies et de ces mystérieuses préférences.

Saint Antoine vit avant de mourir la canonisation de saint François.

Un jour, sentant approcher sa fin bienheureuse, il écrivit au ministre de la province pour lui demander la permission de se retirer dans la solitude. Ayant écrit sa lettre, il quitta un instant sa chambre; quand il rentra, sa lettre avait disparu, mais la réponse arriva. Sa lettre était parvenue. Aucun homme ne l'avait portée.

Le vendredi 13 juin 1231, un peu avant le coucher du soleil, saint Antoine de Padoue venait de prononcer ces paroles: "Je vois mon Seigneur Jésus-Christ."

Antoine parut s'endormir. Il était mort.

Mort à trente-six ans, quatre mois et treize jours. Trente-six ans! — A ce moment-là, l'abbé de Vireul vit s'ouvrir la porte de son cabinet et saint Antoine entrer: "*Je viens, dit Antoine, de laisser ma monture auprès de Padoue, et je pars pour ma patrie.*" Au même moment l'abbé, qui avait mal à la gorge, fut guéri. Il ne comprit que plus tard pour quelle patrie saint Antoine venait de partir.

ERNEST HELLO.

LE STYLE EPISTOLAIRE

Les lettres n'occupent pas dans notre existence le place qu'on leur accordait autrefois; elles n'ont plus la même importance, elles n'excitent plus le même intérêt. La rapidité des communications, en rendant les correspondances si fréquentes et si faciles, leur a enlevé une partie de leur mérite et de leur attrait. Si elles apprennent les événements de la vie privée, servent à traiter les affaires, à échanger les pensées; si elles sont les messagères des joies et des douleurs, rapprochant les foyers que sépare la distance, adoucissent les séparations, elles ne parviennent pas à devancer les informations d'une presse dont les voix arrivent partout. Elles ne sont que les commentaires des journaux; elles les répètent, à la manière des échos où se prolongent les sons affaiblis.

On écrit encore pour épancher son cœur; on n'écrit plus guère pour montrer son esprit.

Comme les lettres, la conversation a perdu ce qui en faisait jadis le charme. La foule a envahi le salon, et elle n'a pas donné plus de vie à la société; elle en a banni les jouissances intellectuelles et délicates.

Nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait suppléer par une histoire à l'absence du rôti. Les raffinements matériels remplacent les bons mots. On dépense plus d'argent que d'esprit. — Dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, nous nous hâtons d'accomplir les obligations, ou de goûter les plaisirs d'une existence fiévreuse, agitée.

Comment perdrions-nous du temps à écrire de jolies lettres, quand le télégramme vient abréger le temps et les phrases, en nous permettant de converser, en style nègre avec nos amis? Le format du papier, la carte postale où, par un nouveau progrès, des illustrations tiennent la plus grande place, tout nous invite à être brefs, à ne pas construire d'élégantes périodes, à ne pas employer de mots inutiles. Nous revenons à la concision du latin.

On abrège jusqu'aux suscriptions, et l'on sourirait en retrouvant des lettres d'autrefois, adressées à *Monsieur, Monsieur...*, *à Madame, Madame...* Ces formules cérémonieuses nous donnent une triste idée du formalisme de nos pères et nous reportent aux lenteurs de la diligence.

On ne voyageait pas autant, ni aussi vite: mais on arrivait, ce qui alors était l'essentiel. On versait parfois en route, au lieu de dérailler.

Les lettres étaient comme les voyages: elles n'avaient rien de hâtif, de précipité. On les écrivait à loisir, longuement, parce qu'on écrivait moins souvent, et qu'on n'avait pas, comme aujourd'hui, les mille ressources d'un service postal dont la fréquence égale la célérité.

Nous n'aurions plus besoin de nous excuser par ces lignes que Boileau adressait à Racine, en 1687:

" Ne vous étonnez pas, monsieur, si vous ne recevez pas des réponses à mes lettres aussi promptement peut-être que vous le souhaitez, parce que la poste est fort irrégulière à Bourbon, et qu'on ne sait pas trop bien quand il faut écrire."

Les courriers, les *ordinaires,* comme on les appelle alors, partent seulement deux fois la semaine, et une lettre ne parvient souvent qu'au bout de huit ou neuf jours. On n'est donc pas pressé par l'heure. Aussi, l'on aura soin de ne rien omettre dans des messages qui n'ont pas souvent l'occasion de se renouveler.

Aux époques, dans les milieux où sont en honneur les choses de l'esprit, les lettres prendront vite l'importance des œuvres goûtées, recherchées du public, et le style épistolaire deviendra un genre littéraire. Mme de Sévigné n'est pas la créatrice du genre; mais elle en est la personnification la plus éclatante, le type le plus accompli; son nom est le premier qui s'échappe de toutes les lèvres. Il exprime les qualités qu'on aime à trouver dans cette manière d'écrire: l'aisance, le naturel, l'enjouement, la grâce familière. Avant elle, Balzac avait écrit des lettres admirées de ses contemporains, mais visant à l'éloquence, ayant la forme du discours plutôt que celle de l'épître, qui a le caractère d'une confidence.

Voiture s'était acquis, à son tour, par ses lettres, une réputation consacrée par l'hôtel de Rambouillet, dont il fut l'oracle; mais elles sont gâtées par l'affectation. Il y court après l'esprit, l'antithèse, la pointe, le jeu de mots. Il annonce Trissotin et prépare la comédie vengeresse des *Précieuses ridicules.*

Les lettres de Balzac et de Voiture sont composées sur un thème qu'ils développent, à la manière d'une dissertation. On sent qu'elles sont moins destinées à leurs correspondants qu'à un public prêt à les lire. Elles ne nous apprennent rien de leur temps, ni d'eux-mêmes. Elles n'ont pas le caractère spontané de celles des hommes célèbres qu'on imprime après leur mort, pour

dévoiler leurs sentiments cachés, leurs pensées familières, et pénétrer dans leur vie intime.

Mme de Sévigné s'appropria le genre épistolaire, en le dépouillant de ses défauts. Du premier coup, en se jouant, elle atteignit la perfection, avec les grâces inimitables d'un esprit voisin du génie. Les lettres, sous sa plume, furent ce qu'elles doivent être: des conversations écrites où l'on touche, en passant, à tous les sujets. Leur caractère consiste à tout effleurer sans rien approfondir. Elles peuvent être œuvres d'écrivain, à la condition de n'en avoir pas les allures, de ne pas sentir l'apprêt, l'ambition d'être lues et applaudies. Pour mériter la publicité, elles ne doivent pas y prétendre. Elles plairont d'autant plus qu'elles auront cet air de négligence qui fait mieux valoir qu'une riche parure. L'esprit s'y montrera, en voulant se cacher.

S'il s'agit de personnages illustres, mêlés aux événements de leur temps, ayant joué un rôle dans la vie publique, exercé une influence sur les hommes et les événements, les lettres ne seront plus seulement des feuilles volantes qui tombent dans l'oubli. Elles deviendront l'histoire d'une vie, d'une époque, et l'on y recueillera les éléments de chroniques, tracées par des esprits supérieurs. Les figures, ayant l'émotion, la sincérité, nous donneront la sensation des choses vécues, et nous verrons les individus d'après nature, peints par eux-mêmes.

Essayons d'analyser le style épistolaire, en feuilletant des lettres dont les auteurs ont brillé par leur esprit et obtenu la renommée. Le XVIIe et le XVIIIe siècles abondent en écrits de ce genre qui ont trouvé alors un milieu propice à leur éclosion. Mais avant d'aborder ces époques, nous pourrons remonter beaucoup plus haut. Les épistoliers et les épistolières ont des ancêtres dans les temps reculés, et il ne sera pas sans intérêt et sans profit de nous arrêter un instant parmi eux.

L'antiquité nous fournit deux modèles de l'art épistolaire dans Cicéron et Pline le Jeune. Si l'on cherchait ce qui les distingue, on trouverait entre le premier et le second les différences qui existent entre Mme Sévigné et Balzac ou Voiture.

Avec Pline, nous revenons aux lettres pour le public et sur des sujets déterminés. L'esprit s'y rencontre souvent; mais le naturel est la qualité qui leur manque le plus.

Cicéron, au contraire, se livre tout entier dans ses lettres, qui exhalent, avec la mobilité de sa nature ardente et passionnée, ses impressions du moment, ses désirs, ses craintes, ses espérances, ses affections, ses doctrines, racontant les grands événements de son

pays, les petits événements de son foyer. Pourquoi ces lettres ont-elles gardé après tant de siècles le cachet et la saveur de l'actualité? Pourquoi sont-elles restées si vivantes, si colorées? C'est qu'il les a écrites sans autre préoccupation que celle de converser avec ceux dont il était séparé. Il s'abandonne tour à tour aux effusions de son cœur et aux inspirations de son esprit toujours en éveil. L'écrivain, l'orateur, l'homme public, se révèlent en traits rapides, incisifs; mais l'homme privé, la vie quotidienne et intime, dominent ces épîtres, où tout passe avec la promptitude de la pensée, le caractère de l'improvisation (1).

Comment y aurait-il de l'apprêt dans les lettres de Cicéron? Il les rédige à la hâte, si vite, qu'il est parfois illisible pour ses correspondants.

"Allons, écrit-il à l'un deux, je prendrai une plume mieux taillée, de l'encre plus claire, un papier plus lisse, puisque vous n'avez pu lire, dites-vous, ma dernière lettre; mais n'en cherchez pas si loin la cause. Il n'y avait chez moi préoccupation, perturbation ni colère contre qui que ce fût. C'est tout simplement parce que j'écris avec la première plume venue, bonne ou mauvaise (2)."

Dans les lignes suivantes, il définit avec son style celui qui convient aux lettres:

" Que pensez-vous de moi comme épistolaire? Mon langage ne vous semble-t-il pas bien commun? On ne peut pourtant pas toujours être sur le même ton; et quel rapport y a-t-il entre une lettre et un discours politique ou judiciaire? Même aux débats du forùm, on varie les tons suivant les causes. S'agit-il d'intérêts privés de peu d'importance, je me garde de m'élever trop haut. Est-ce une question de vie ou d'honneur, je parle avec plus de pompe. Quand j'écris une lettre, au contraire, j'emploie ces mots dont je me sers tous les jours (3)."

Voilà bien, en effet, le vrai style épistolaire, approprié aux sujets, aux circonstances; disant simplement ce qu'on veut dire, sans prétention, sans effort; remplaçant la causerie ,en conservant le charme et en donnant l'illusion.

(1) Il est superflu de rappeler le livre si instructif et si attrayant qu'a consacré à cette époque E. Gaston Boissier: *Cicéron et ses amis, étude sur la société romaine du temps de César.* In-12; librairie Hachette.

(2) *Œuvres complètes de Ciceron*, publiées sous la direction de M. Nisard. In-4°, librairie Firmin-Didot, t. V. p. 135. Je continuerai d'emprunter à ce volume la traduction des lettres citées dans le cours de ce chapitre.

(3) *Ibid.*, p. 528.

Atticus est, de tous les correspondants de Cicéron, celui auquel il a écrit davantage; c'est son confident le plus intime, son ami le plus fidèle. Les lettres qu'il lui adresse sont la peinture de son caractère, l'écho de ses sentiments, le reflet de sa vie. Avec quelle vivacité, quelle chaleur d'expressions il exalte son affection pour lui!

"Après mon père et ma propre famille, vous êtes au premier rang de ceux dont je me crois aimé. J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai senti tour à tour vos sollicitudes et vos joies dans les différentes phases de ma vie. Que de fois j'ai goûté avec délices et votre bonheur dans mes triomphes et vos consolations dans mes périls! Maintenant que vous êtes absent, vous que personne n'égale en lumières, vous dont la conversation a pour moi tant de charme, je sens un vide immense. S'agit-il des aflaires publiques, qu'il ne m'est plus permis de négliger; du forum, dont j'ai d'abord soutenu les luttes pour m'ouvrir la voie, et où je dois me conserver en faveur pour assurer à ma gloire un appui; de mes affaires particulières, pour lesquelles j'aurais eu, surtout depuis le départ de mon frère, tant besoin de vous avoir et de causer avec vous, partout enfin vous me faites défaut. Oui, au milieu de mes veilles ou de mon repos, pendant mes travaux et pendant mes loisirs, au forum aussi bien qu'au foyer domestique, pour les soins de l'Etat comme pour mes propres intérêts, je ne puis plus longtemps me passer de vous, du secours divin de vos conseils et du charme de votre entretien (1)."

"J'ai, lui dit-il encore, des amitiés politiques, tout extérieures, toutes fardées, bonnes seulement pour le relief de la vie publique, mais nulles au sein du foyer privé. Aussi, lorsque, à l'heure matinale, ma maison regorge de clients; lorsque je descends du forum, pressé par les nombreux amis qui m'escortent, je cherche en vain dans cette foule avec qui rire en liberté ou gémir sans contrainte. Je vous attends, je vous désire, je vous appell (2)."

Lorsque Cicéron ne peut s'épancher avec son ami dans des entretiens sans cesse renouvelés, il le fait dans ses lettres et provoque des réponses toujours lentes à son gré. Quelle déception lorsqu'elles ne lui sont pas parvenues!

"J'attendais avec mon impatience accoutumée une lettre de vous vers le soir. On m'annonce que mes gens arrivent de Rome. Eh bien, mes lettres, mes lettres! — Point de lettres. — Com-

(1) Ciceron, *Œuvres*, p. 22.
(2) Ciceron, *Œuvres*, p. 24.

ment! rien de Pomponius (1)? Mon ton, mon regard, les effrayent. Ils avaient une lettre, mais ils confessent qu'ils l'ont perdue en route. Ai-je besoin de vous dire mon désappointement? De toutes vos dernières lettres, il n'y en avait pas une qui ne contint quelque chose d'intéressant ou d'aimable (2)."

Ces épîtres nous montrent tout un côté moral de Cicéron, et non le moins sympathique: son besoin d'affection, sentiment qui s'exprime de mille manières et prend les formes les plus variées.

L'enjouement de son esprit brille dans des lettres où il peint ses goûts, raconte son existence et laisse échapper des lignes qui respirent la gaieté.

"Votre lettre, écrit-il de Rome, à un de ses correspondants, me charme doublement. J'ai ri, et j'ai vu que vous pensiez rire! J'aime cette pluie de pommes que vous me lancez comme sur le bouffon de la troupe. Ce qui me désole, c'est de ne pouvoir aller vous voir comme je le désirais; ce n'était pas en oiseau de passage; au moins, j'aurais posé mon nid chez vous, et vous auriez vu quel homme! Ce n'est plus le convive dont vous aviez raison avec des hors-d'œuvre. C'est un convive dont l'appétit dévorant attaque l'œuf du début et n'a pas encore bronché aux rôtis de la fin. Arrière les éloges que vous me donniez autrefois! quel homme facile! quel convive commode! Je n'ai plus à me nourrir de préoccupations politiques, de discours au Sénat, de préparations judiciaires; et je me jette corps et biens dans le camp d'Epicure, mon ancien ennemi. Je ne veux pas de vos excès; mais j'aime le goût de la bonne chère que vous mettiez jadis dans votre somptueuse existence, quoique vous n'aviez jamais été bien riche en habitations et en terres.

"Alerte! Alerte! Vous avez affaire à un gourmand qui commence à s'y connaître... Savez-vous bien que j'ai souvent à ma table et votre Verrius et Camille? Quels types d'élégance! Quels modèles de bon goût! Mais voyez mon audace! j'ai été jusqu'à donner à souper à Hirtius, sans avoir de paon. Cependant, à l'exception des consommés bouillants, mon cuisinier n'a réussi à donner le change sur rien.

"Voici ma vie: le matin, je reçois des gens à mine longue, des vainqueurs au visage rayonnant; tous; d'ailleurs, me comblent de prévenances et de témoignages d'affection. Quand la foule s'est écoulée, je m'enveloppe dans mes livres, et j'écris ou je lis. Viennent alors quelques visites; il y a des personnes qui sont

(1) *Pomponius Atticus.*

(2) CICERON, *Œuvres*, p. 48.

avides de m'entendre et qui me croient savant parce que j'en sais un peu plus qu'elles. Je donne le reste du temps aux soins du corps et de la santé. N'ai-je pas, hélas! assez pleuré sur la patrie, pleuré plus amèrement et plus longtemps que jamais aucune mère sur un fils unique? Mais, de grâce, soignez-vous bien. Je ne voudrais pas aller manger le bien d'un homme au lit, et pourtant, malade ou non, je ne vous ferai pas quartier (1)."

A la campagne, dans ses villas, Cicéron ne cesse de correspondre avec ses amis et de traiter tour à tour, d'une plume légère, les affaires publiques, les questions littéraires, les choses de la vie quotidienne. Un certain Quintus n'ose aller le voir, de peur d'être indiscret, et lui exprime le scrupule auquel il a obéi. Il le plaisante sur ses craintes, en l'invitant à venir à Pouzzol, au milieu de ses constructions et de ses ouvriers:

"Vous, craindre de m'importuner! D'abord, puisque nous en sommes sur ce point, qu'appelez-vous importuner? Vraiment, je suis tenté de croire que vous me donnez là une leçon, parce que je n'ai pas, moi, cette espèce de discrétion à votre égard. Eh! interpellez, interrompez, apostrophez, conversez, je le demande. C'est tout plaisir pour moi. Que je meure si jamais cerveau touché par les muses fut plus empressé de lire ses vers nouveau-nés que je ne le suis de jouir de votre conversation sur quelque sujet que ce soit, affaires d'Etat, affaires domestiques, nouvelles de ville et de campagne. J'aurais dû, en partant, vous enlever de vive force; une sotte réserve m'a retenu... Mais faire venir un valétudinaire dans une maison ouverte et qui n'offre pas même un commencement d'habitation! Je n'ai pu m'y résoudre.

"Au surplus, j'ai du bonheur. Je n'y perdrai rien. Car vous saurez que j'ai Marius pour voisin, et que les rayons de cet astre viennent briller jusque sur ma demeure. Nous ferons en sorte que tout soit prêt chez Anicius pour le recevoir. Je suis assez philosophe pour habiter au milieu des ouvriers... Tout le temps que vos importunités me laisseront de reste, je l'emploierai à écrire. Et puissent-elles ne pas m'en laisser du tout! Du moins, si je n'écris pas, on pourra s'en prendre à vous et non à ma paresse. C'est avec peine que je vous vois vous affecter de l'état des affaires et vouloir être meilleur citoyen que Philoctète, dont le cœur ulcéré cherchait des consolations là où vous ne trouvez que des douleurs. Accourez vers moi. Je vous consolerai. Je dissiperai vos chagrins; surtout, si vous m'aimez, amenez Marius. Mais hâtez-vous tous deux. J'ai un jardin (2)."

(1) Ciceron, *Œuvres*, p. 421.
(2) Ciceron, *Œuvres*, p. 120.

Quand il est fatigué du poids des affaires, des visiteurs de Rome, Cicéron se réfugie dans sa bibliothèque. A Curius qui, pour fuir Rome, s'est retiré en Grèce, il écrit:

" J'ai dû me procurer la même liberté par un autre moyen. c'est d'aller me cacher au milieu de mes livres, aussitôt après avoir reçu les visites de mes amis, visites où la foule est plus grande que de coutume, parce qu'on court après un bon citoyen presque comme après un merle à blanc plumage (1)."

S'il s'agit d'un personnage considérable par le rang l'autorité, la fonction, le caractère, Cicéron sait donner à ses lettres un tour noble, élégant, et en même temps simple et mesuré. Le style chez lui s'élève avec le sujet, mais ne va pas jusqu'à l'emphase, la solennité. Sa vanité perce assez souvent, et nul ne fut plus sensible aux louanges, aux honneurs. Mais il sait aussi assaisonner la flatterie, et la rehausser par des formes délicates. Sa lettre à Caton, dont la franchise donnait tant de valeur à ses suffrages, est un modèle de convenance et de bon goût:

" Si les éloges ont du prix, c'est dans la bouche de ceux qui ont su les mériter eux-mêmes. Quant à moi, félicité par votre lettre, exalté par le témoignage public, je ne sais pas ce qui me reste à désirer. Ce qui m'enorgueillit et me charme tout ensemble, c'est de voir ici l'amitié s'applaudir de ce qui n'est donné qu'à la stricte justice. Rome fût-elle peuplée de Catons, au lieu de n'en posséder qu'un seul (ce qui est déjà un assez grand prodige,) quel char de triomphe, quelle couronne mettrais-je en comparaison avec vos éloges (2)."

La recherche dans la pensée et dans l'expression est ici commandée par le sujet, par les circonstances. Il n'en est pas de même des lettres adressées aux parents, aux amis, aux familiers, *ad familiares*. Elles ont la spontanéité, l'abandon des causeries intimes. C'est encore Cicéron qui tient la plume; mais il lui a mis " la bride sur le cou," comme disait Mme de Sévigné. Il va d'un sujet à un autre, jetant sur le papier tout ce qui lui vient à l'esprit.

Après ses lettres à Atticus, rien ne peint mieux sa nature ouverte, communicative, affectueuse, que ses lettres à Tiron. Ce Tiron était son esclave, et longtemps avant de l'avoir affranchi, Cicéron le traita moins en serviteur qu'en confident et en ami. A une époque où le christianisme n'avait pas encore brisé les chaînes de l'esclave, adouci les mœurs, enseigné la pitié, Cicéron, c'est là

(1) Ciceron, *Œuvres*, p. 435.
(2) Ciceron, *Œuvres*, p. 273.

un des traits de son caractère, se montre humain, compatissant envers les inférieurs. On le voit par ses rapports avec Tiron, auquel il adresse des lettres remplies de confiance, d'affection, de sollicitude. Tiron est-il retenu loin de lui par la maladie? Il ne cesse de multiplier les témoignages de son intérêt, qui s'exprime de mille manières:

" Je croyais, lui écrit-il, pouvoir supporter votre absence; décidément, je ne saurais m'y faire, et malgré ce grand intérêt des honneurs qui m'appelle à Rome, je me reproche comme un tort de vous avoir quitté. Cependant, vous aviez tant de répugnance à vous embarquer avant le retour de vos forces que j'ai dû me rendre, et que je vous approuve encore pour peu que vous persistiez. Mais si, depuis que vous avez cessé la diète, vous vous croyez en état de partir, vous en êtes le maître...

" Si vous aimez mieux attendre que vous soyez plus fort, ne manquez pas de choisir pour votre retour bonne compagnie, beau temps et vaisseau commode...

" Avec votre esprit, vous allez me comprendre à merveille. Je vous aime pour vous et pour moi. L'un de ces sentiments dit: revenez bien portant; l'autre: revenez bien vite. Mais le premier a le dessus. Commencez donc par vous bien porter. De vos services sans nombre, ce sera le plus précieux (1)."

Tiron n'est certes pas un esclave ordinaire, si l'on en juge par la place qu'il occupe dans la vie de Cicéron, dont le frère, le fils, le neveu, lui témoignent les mêmes sentiments. Le fils de Cicéron se plaint de ne pas recevoir assez souvent de ses nouvelles:

" Vous vous justifiez à merveille d'être resté longtemps sans m'écrire; mais, je vous en prie, n'ayez pas besoin de vous justifier. J'apprends bien ce qui se passe par les bruits et les nouvelles; de plus, mon père m'écrit ses volontés; mais la moindre petite lettre de votre main aurait tant de charme! C'est vraiment un besoin pour moi que votre correspondance, et gardez-vous de croire que vous puissiez vous acquitter aussi bien par des lettres (2)."

Quintus, un des amis de Cicéron, adresse à Tiron les lignes suivantes, qui montrent de quels égards était entouré cet homme obscur par sa condition, mais que devait distinguer une intelligence égale à son dévouement:

" Je vous ai dit à part moi bien des injures, quand j'ai vu pour

(1) Ciceron, *Œuvres*, p. 280.
(2) Ciceron, *Œuvres*, p. 613.

la seconde fois les dépêches arriver sans lettre de vous. C'est un crime dont vous ne pouvez en conscience refuser de subir la peine. Prenez Marcus pour avocat, et voyez, je vous le conseille, si, en mettant beaucoup de temps à élucubrer, à revoir, à commenter votre défense, il parviendra à démontrer que vous n'êtes pas coupable. Je me rappelle une ancienne habitude de notre mère: elle cachetait les bouteilles vides comme les pleines, afin qu'on ne pût pas en boire à la dérobée de pleines qu'on eût rangées parmi les vides. Eh bien, je vous en prie, faites votre profit de cet exemple. Si vous n'avez rien à mettre dans votre lettre, ne laissez pas de m'écrire encore, sans quoi c'est un vol trop à découvert que vous me faites. Oui, un vol, car vos lettres ne sont jamais vides pour moi. Elles exhalent toujours un parfum exquis (1)."

De tels éloges n'ont rien de banal et prouvent que les familiers de Cicéron rivalisaient dans l'art de bien penser et de bien dire. Sans doute, son influence se reconnaissait dans la culture d'esprit de son entourage. Il communiquait à ses amis, à ses serviteurs, le feu sacré dont il était animé lui-même. On ne vivait pas dans son intimité sans participer à ses dons, sans s'échauffer à sa flamme, sans refléter quelque chose de ses talents. Ardent et passionné, il est prompt à l'enthousiasme, ressent avec une vivacité singulière l'impression qu'il reçoit d'une nouvelle, d'un événement, et apporte dans ses jugements sur les hommes et sur les choses toute la mobilité de son caractère. Sa plume traduit ses émotions avec la promptitude et la sincérité d'une nature impressionnable, et qui prête à l'éloquence la fougue de ses désirs ou l'amertume de ses regrets. Aussi, la corespondance de cet homme de génie jette-t-elle une vive lumière sur ses contemporains, sur la société romaine, sur lui-même. Mieux qu'un livre d'histoire, elle nous offre le tableau d'une des époques les plus orageuses et les plus intéressantes de l'antiquité, en nous initiant aux pensées intimes du grand orateur, du grand écrivain dont l'existence si tourmentée, eut un dénouement tragique, et qui fut plus courageux devant la mort que devant l'inconstance de la fortune.

(1) Ciceron. *Œuvres*, p. 534.

Vicomte de Broc.

Distillateurs-Liquoristes

— Mais enfin, père, puis-je hasarder une observation?

— Sans doute.

— Eh bien, vous aurez beau dire, je doute que ce soit notre excursion à la Grande-Chartreuse qui me fasse revenir de mes idées sur les moines... Comment!... depuis que nous sommes partis de Voiron, voilà bien six et peut-être sept chariots énormes que nous rencontrons: “ Qu'est-ce que cela? dis-je aux charretiers. — De la chartreuse!” me répondent-ils tous successivement du même air que s'ils véhiculaient les diamants de la couronne...

— Et puis?...

— Et puis, deux kilomètres après Saint-Laurent-du-Pont, voilà que nous apercevons une immense maison carrée, avec des airs d'usine. Je m'approche et j'y vois cette inscription:

Défense d'entrer sans permission du Père Abbé.

C'est Fourvoirie, me dites-vous vous-même, l'établissement célèbre où se fabrique la fameuse liqueur, dont quinze cent mille litres sont vendus tous les ans... Et vous voulez qu'après cela je ne regrette pas le temps où les religieux étaient autre chose que des distillateurs-liquoristes!

— Continue, tu m'intéresses...

— Vous raillez, père, mais je vous affirme que je suis sincère, et que c'est loyalement et très positivement que je vous pose la question: A quoi bon les ordres religieux?...

— Puisque tu m'interroges sérieusement, mon fils, je te répondrai de même, mais plus tard... En attendant, jouissons du paysage!

* * *

Les deux touristes étaient, en effet, arrivés à l'entrée de ce fameux désert, où nul ne saurait pénétrer sans avoir l'âme oppressée par je ne sais quel instinctif effroi. A droite comme à gauche s'élèvent d'immenses murailles de granit que tapisse la verdure funèbre des sapins. En bas, à une profondeur vertigineuse, remplissant le regard d'épouvante et l'oreille du fracas furieux de ses flots, le Guiers-Mort se précipite avec rage contre les immobiles rochers dont son lit est obstrué. C'est la grande

nature, fière et sauvage, qui prend sa revanche sur l'homme, et par toutes ses voix lui crie qu'il est petit, petit, petit...

C'était la première fois que le jeune homme dont il est question au début de cette histoire, venait dans ces lieux incomparablement beaux. Cela se voyait du reste aux exclamations enthousiastes dont il saluait chaque point de vue nouveau, chaque échappée soudaine sur les hautes cimes du Grand-Som, chaque changement à vue de ce décor magique, brossé par Dieu lui-même.

Son compagnon de voyage souriait par moments à cette juvénile effervescence. Malgré ses cheveux blancs et ses épaules courbées, il était vigoureux encore, et il s'était prêté, sans fatigue, aux capricieuses allures de son fils quand, tout à coup, lui montrant à travers les bois, à un dernier circuit de la route, l'ensemble majestueux et grave du couvent, il lui dit en souriant:

— Avoue du moins que les moines savent bien choisir leurs paysages...

— Pour cela, mon père, je suis pleinement de votre avis; mais pour le reste...

— Attends ma réponse; elle ne tardera guère!

* * *

Quelques instants après, les deux touristes étaient introduits dans le couvent.

— Puis-je voir dom Jean-Claude? demanda le père.

— Tiens! vous connaissez donc quelqu'un ici? demanda avec surprise le jeune homme lorsque le frère portier se fut éloigné.

— Oui, j'ai ici un ami bien cher. Veux-tu savoir pourquoi je l'aime? Viens avec moi sous ce cloître, et écoute:

Il y a vingt-cinq ans bientôt, un proviseur de lycée était enfermé à la Roquette. Il avait commis le crime impardonnable de déplaire à un membre de la Commune, et c'en était assez... Avec lui, bien d'autres ôtages étaient détenus, entre autres un prêtre lorrain. Par quelle succession d'aventures était-il venu échouer à côté de l'universitaire, dans la cellule voisine?... je ne sais; ce que je sais bien, c'est que ces deux hommes furent vite amis. Le prêtre entendait souvent sangloter le proviseur, car celui-ci était père, et il songeait sans cesse aux six têtes rieuses et chéries qu'il ne reverrait peut-être jamais...

— Jamais! non... lui dit un jour le prêtre, si vous voulez faire bon accueil à une mienne proposition...

— Laquelle?

— Convenons que si on vous appelle, vous ne répondrez pas, et que je sortirai à votre place...

— Mais c'est fou!... mais je ne puis pas accepter...

Le débat n'était pas sans grandeur, car, la veille, on avait entendu, du côté du chemin de ronde extérieur, une fusillade sinistre... Longtemps le proviseur résista; à la fin, il tomba dans les bras de l'abbé, il était vaincu... Le jour suivant se passa dans d'horribles inquiétudes; nous nous barricadâmes dans nos couloirs; enfin, l'armée de Versailles arriva et nous rendit la liberté.

— Qu'est devenu le prêtre?...

— Il avait vu la mort de si près, qu'il ne tenait plus guère à la vie: il vint chercher ici l'apaisement dont son âme avait soif... Comprends-tu maintenant à quoi servent les ordres religieux?... Comprends-tu pourquoi je les défends, moi qui dois la vie...

— Quoi! père, c'est vous!... Mais alors, où est-il celui qui voulait mourir pour vous?... Où est-il que je...

Et le vieillard, l'interrompant du geste et montrant à quelque distance de là un moine blanc qui, du fond du cloître s'avançait en souriant, dit simplement :

— Le voici !

Jésus Messie et Fils de Dieu, d'après les Evangiles synoptiques

Avec une introduction sur l'origine et la valeur historique des trois premiers Evangiles, par **M. Lepin,** prêtre de St Sulpice, professeur au Grand Séminaire de Lyon. (2e *édition revue et augmentée, in-12 de LXXV et 430 pages,* Paris, Letouzey et Ané, 1905).

Prix: 3 fr. 50. Montréal, Cadieux & Derome, 88 cts.

L'ouvrage de M. Lepin s'ouvre par une *Introduction* de LXXV pages sur l'origine et la valeur historique des trois premiers Evangiles, dits *synoptiques.* Un premier chapître étudie *l'espérance messianique au début de l'ère chrétienne.* Un second, *Jésus Messie et Fils de Dieu dans son enfance,* d'après les

premiers chapîtres de saint Mathieu et de saint Luc. Le chapître IIIe, intitulé *Jésus Messie dans sa vie publique,* discute les questions suivantes: 1° *Jésus s'est-il donné pour le Messie?* 2° *En quel sens le titre de Messie convient-il à Jésus?* 3° *D'où vient en Jésus sa conscience d'être le Messie?* Les questions sont discutées au point de vue des hypothèses de la critique moderne, et plus particulièrement des hypothèses récentes de MM. Wrede, J. Weiss, Harnack, Loisy, etc. Enfin le chapitre IV, *Jésus Fils de Dieu dans sa vie publique,* étudie, au même point de vue de la critique contemporaine, et en particulier des derniers ouvrages de M. Loisy, les questions fondamentales de la *divinité du Christ* et de la perfection de la *scène du Christ.*

Tel est le contenu du livre de M. Lepin, dans sa nouvelle édition, notablement augmentée. L'ouvrage, publié pour la première fois en février 1904, a été universellement bien accueilli. On l'a estimé "une des meilleures études auxquelles la controverse évangélique ait donné occasion" (J. Besson, dans la *Revue théologique française,* septembre 1904), "la meilleure de toutes les publications qu'a provoquées le petit livre de M. Loisy" (D. Bède Lebbe, dans la *Revue Bénédictine,* octobre 1904), "le travail le plus sérieux et le plus consciencieux que les derniers livres de M. Loisy aient suscité" (Z Bricont, dans la *Revue du clergé français,* 1er mars 1904.

Au jugement de Mgr Batiffol (dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique,* avril-mai 1904, et du R. P. Lagrange dans la *Revue biblique,* octobre 1904), "le livre, d'une lecture aisée et avenante, témoigne de rares qualités de conscience, de compréhension, de méthode." Avec l'ouvrage du R. P. Rose, il atteste "le progrès remarquable accompli parmi nous depuis quelques mois." "De tels travaux, écrit le R. P. de Grandmaison (dans les *Etudes,* 20 avril 1904), marquent un progrès sensible, et rendent confiance dans l'avenir des études exégétiques de France."

Enfin, dit le critique du *Journal des Débats* (A. Albahat, dans les *Débats,* 26 octobre 1904) "ceux qui se passionnent pour les questions d'exégèse n'auront pas souvent l'occasion de lire un livre aussi intéressant, aussi consciencieux, aussi sincère... Le livre de M. Lepin est, de tous points une œuvre de premier ordre. Et ce volume, malgré sa science et son érudition, n'est pas le moins du monde rebutant. On ne peut s'empêcher de le lire avec avidité. C'est une œuvre de grande valeur."



Vol. II. AOUT 1905 No 8

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Un *interview* d'Ed. Drumont sur les relations franco-canadiennes. — Le monument Jacques-Cartier à Saint-Malo. — Un *vitrail* intéressant de la maison de Jacques-Cartier. — L'Académie française et les Canadiens. — Nomination de M. Tellier. — L'extension de Montréal. — Au nouvel Ontario : Verner. — Une croix pectorale précieuse : Mgr Scollard. — Chez Mgr Lorrain. — Gloire à Cartier ! — Les provinces de l'Ouest. — L'amendement Lamont. — Nouveaux livres canadiens. — Mgr Decelles. — La mère Caouette. — Le T. R. M. Gignac. — Nos autres deuils.

La mode est aux *interviews*. Un journaliste en quête de copie a demandé récemment à certains publicistes français quelles devraient être les relations entre la France et le Canada ?

Drumont, le fameux tombeur des Juifs, a répondu entre autres choses ces lignes qui méritent d'être méditées : " Qu'y a-t-il de commun entre vous autres Canadiens et cette France d'aujourd'hui qui ne croit plus en Dieu, qui ne croit plus en la famille, qui renie tout, même la patrie et le drapeau ! Que dira votre race si laborieuse, si active, si magnifiquement féconde, quand elle constatera que la race dont elle est sortie et dont elle se montrait fière, recule à présent devant tous les devoirs, même devant le devoir naturel et sacré de se perpétuer elle-même ? "

En effet, cela donne à penser. C'est pourquoi nous croyons qu'il faut nous défier beaucoup d'une certaine immigration française, qui voudrait nous inféoder de plus en plus aux idées anti-religieuses et voltairiennes qui ont été là-bas si funestes aux intérêts de la *famille* et partant de la *patrie* française.

Mais nous persistons à prétendre que, malgré les votes de *séparation* et les actes d'*apostasie,* cette France officielle n'est pas la vraie France.

* * *

C'est à la vraie France, par exemple, qu'à Saint-Malo, le 23 juillet dernier, nous avons élevé le monument Jacques Cartier. Je dis " nous " et j'ai raison. L'on sait que nos bourses se sont ouvertes quand Botrel passa chez nous, il y a deux ans. Si notre obole fut modeste, elle fut sincère. On s'en est souvenu au pays du chêne et du granit, et, sur le socle de la statue du grand homme .... *face à l'immensité,* l'on a gravé cette inscription :

Ce monument a été érigé le

23 juillet 1905.

Charles Jouanjan étant maire de

la ville,

Avec le produit des souscriptions

Recueillies au Canada par

Théodore Botrel

Et en France par un comité Malouin.

* * *

L'on a parlé dans les journaux, à propos de ces fêtes malouines, de la maison de Cartier sur la route de Paramée, et des souvenirs qui en restent. Je tiens à noter ici que le Séminaire de Sherbrooke possède dans son musée un fort joli vitrail qui vient de là. Il fut apporté par M. J. A. Chicoyne, l'ancien député de Wolfe.

* * *

L'Académie française commence à penser à nous. Longtemps elle ne connut que Fréchette. Mais voici que Chapman avec ses *Aspirations* et Chapais avec son *Jean Talon* ont su gagner ses suffrages.

Les distinctions qu'accorde l'illustre Compagnie honorent grandement ceux qui les reçoivent. Il en rejaillit en plus quelque gloire sur leurs compatriotes.

M. Ch. Ad der Halden, le sympathique auteur des "Etudes de Littérature canadienne-française," a aussi reçu un prix de l'Académie précisément pour son livre sur notre littérature.

Ce nous est une joie de l'en féliciter cordialement.

* * *

La nomination de M. Tellier, député de Joliette, à la position de membre du conseil de l'Instruction Publique, par le gouvernement Gouin, a été saluée par d'unanimes acclamations.

Le jour où, sans distinction de parti, l'on saura toujours ainsi appeler à l'honneur redoutable des hautes positions les hommes sérieux et distingués nous aurons fait un grand pas dans la voie du progrès social.

* * *

Nos villes grandissent et notre pays aussi. D'après le nouvel almanach des adresses (Lovell), Montréal et sa banlieue ont une population de 385,000 âmes. Il y a 890 rues et 108,000 noms dans l'almanach de cette année, et les 890 rues comprennent 9,200 magasins et bureaux et 51,000 résidences. Ce sont de jolis chiffres !

Et puis, il faut voir à la sortie des écoles ou après la messe de 9 heures dans nos églises le dimanche ! Ah ! ça pousse, mes amis, et ceux qui rêvent la disparition de notre race vont rêver longtemps ! Nous avons pour nous la force du sang. C'est invincible !

* * *

Tenez, j'arrive du nouvel Ontario, de la région du Nipissing, où ont eu lieu récemment des excursions et des fêtes à Sudbury, à Sault Ste-Marie, à North Bay et à Verner. Les journaux en ont rapporté les détails. Or, savez-vous ce que l'on constate là, comme du reste dans les Cantons de l'Est et partout où les nôtres s'établissent ? L'extraordinaire progrès des Canadiens français ! C'est incontestable !

A Verner, par exemple, où il n'y avait que du bois il y a 25 ans, se trouve une forte paroisse peuplée exclusivement de familles canadiennes-françaises (il y en a 300). Le curé est canadien français. L'école est excellente ou mieux les écoles sont excellentes, car il y en a plusieurs. L'évêque, Mgr Scollard, vient de bénir une superbe église en pierre. Tout va bien. L'avenir sourit, et, devant chaque porte se voit une *petite planche* de travers, destinée à empêcher les *bébés* de trop courir !

* * *

Mgr Scollard, le jeune évêque du Sault Ste-Marie, est très sympathique aux Canadiens français. Il dit carrément qu'il compte

beaucoup sur eux pour l'avenir de son immense diocèse. Sa Grandeur porte une croix pectorale qui lui rappelle du reste que c'est un cœur français qui battait sous la poitrine du premier Vicaire Apostolique du Sault Ste-Marie : Mgr Jamot.

Cette croix qu'il a reçue de Mgr de Peterboro, vient de Mgr Jamot.

" D'ailleurs, racontait Mgr Scollard, c'est Mgr Jamot lui-même " qui m'a choisi, alors que j'étais jeune enfant, et a demandé que " l'on m'envoya étudier. Etant venu dans ma paroisse, il fit se " présenter devant lui les enfants capables d'étudier et me dicta " ma voie. "

* * *

A Pembroke, chez Mgr Lorrain, on visite avec intérêt la cathédrale, l'évêché, le couvent, l'hôpital, institutions qui font honneur au zèle de l'évêque et à la générosité des diocésains ou des paroissiens.

Dans cette région, c'est clair, l'influence catholique et française est en train d'accomplir des merveilles.

Que les Sproule et les McLean en prennent leur parti ; la race dont nous sommes issus n'est pas près de faiblir.

Gloire à Cartier ! — Parti du fond de l'Armorique,
Il a frayé la route à ce groupe homérique
Qui, de nos bois perçant la sombre immensité,
Sondant tous les recoins du nouvel hémisphère,
Eclaireur du progrès en marche, a su tant faire
Pour la Gaule chrétienne et pour l'humanité.

En érigeant ce bronze au cœur de la Bretagne,
Où ma pensée émue à cette heure accompagne
Ceux qui vont célébrant les exploits si hardis
Du marin qui donna tout un monde à la France,
Sans jamais susciter ni guerre ni vengeance,
O Bretons toujours grands, vous vous êtes grandis !

(Chapman, poême lu à Saint-Malo, le 23 juillet, par Brémont.)

* * *

Le *Bill* des Provinces de l'Ouest, après un long travail de nos députés, a été adopté. Il est loin de reconnaître — comme garantie fédérale — tous les droits de nos frères français et catholiques dans l'Ouest. Il ne m'appartient pas de discuter ici les intentions. Il est certain que les fanatiques des *loges* ont imposé de regrettables lacunes. Mieux vaut la paix quand même, il me semble, que des luttes inutiles.

Toutefois l'amendement Lamont, à la dernière heure, a sauvegardé pour les majorités comme pour les minorités un droit certain: celui d'une demi-heure d'enseignement religieux tous les jours, dans toutes les écoles.

C'est facile de jeter l'anathème, du fond d'un cabinet de directeur de revue ou de journal. Ce n'aurait peut-être pas été aussi facile de régler le vote en chambre et de soutenir avec un succès plus complet la cause des catholiques.

D'ailleurs, la loi fédérale est négative. Les catholiques de l'Ouest, certains qu'on n'ira pas plus loin contre eux, auront à travailler chez eux pour obtenir qu'on leur accorde davantage dans les chambres locales.

" La vie c'est la lutte et non pas la victoire ", disait un jour M. le Comte de Mun aux catholiques de France.

* * *

La *littérature canadienne* s'enrichit tous les jours de publications intéressantes. Outre l'ouvrage de Dom Benoit sur Mgr Taché, que nous apprécions dans ces pages, signalons à l'attention de nos lecteurs les *Conférences et discours* de M. le juge Routhier et les *Mélanges* de M. Chapais, deux forts volumes, qui font honneur à notre race.

Et pourquoi ne dirais-je pas un mot aussi de *La parole divine* de M. l'abbé Henri Defoy, de Woonsocket. Beaucoup de nos confrères trouveraient dans ce petit mais subtantiel volume des sujets et des idées heureusement développés pour une retraite, un triduum, un jubilé. M. l'abbé Defoy a lui-même prêché avec succès les vérités que son livre nous expose. C'est une heureuse pensée qu'il a eue de livrer son manuscrit à l'impression. Tous ceux qui le liront y trouveront profit.

***

La dernière quinzaine de juin ne nous a apporté aucune nouvelle fâcheuse. Mais juillet a été terrible. Mgr Decelles, la Mère Caouette, M. le curé Gignac, de Sherbrooke, sont des personnalités trop marquantes pour que la mort, en nous les enlevant, ne nous ait pas causé une peine et un chagrin véritables.

***

Mgr Maxime Decelles, évêque de Saint-Hyacinthe, était né en 1849. Prêtre en 1872, il devint évêque coadjuteur en 1893, et succèda à Mgr Moreau en 1901.

Sur sa tombe nous n'avons que des regrets à exprimer. Le distingué Prélat, doué d'une robuste constitution, aurait dû vivre plus

longtemps. Tout le monde le voulait, mais Dieu en a décidé autrement. Que sa sainte volonté soit faite.

On annonce de partout que son Vicaire Général, Mgr Bernard, lui succèdera. La perte alors serait moins sensible.

***

Quelques heures avant Mgr Decelles, le 6 juillet, la Très Révérende Mère Catherine-Aurélie du Précieux Sang, — née Aurélie Caouette — fondatrice et supérieure générale de l'Institut des Adoratrices du Précieux Sang, à Saint-Hyacinthe, passait de vie à trépas. Elle allait entrer bientôt dans sa 73e année et elle comptait 43 ans de vie religieuse.

Des bruits extraordinaires de sainteté ont éclaté sur son tombeau. Nous ne pouvons que les signaler. C'est aux supérieurs ecclésiastiques qu'il appartiendra de juger de leur valeur.

***

L'abbé J. A. H. Gignac, curé de Sherbrooke, est parti pour l'autre vie — le 19 juillet — dans des circonstances bien pénibles.

Administrateur du diocèse, pendant l'absence de Mgr LaRocque, en voyage à Rome, le regretté curé avait beaucoup de besogne. Il avait récemment présidé avec un remarquable succès, on s'en souvient, les distributions des prix et clôtures de fin d'année, dans le diocèse. Un lundi il crut pouvoir s'accorder quelque repos et partit pour Garthby, son ancienne paroisse. Hélas ! il devait trouver la mort, avec quatre compagnons, dans un malheureux accident de chaloupe, sur le lac Aylmer.

Son dernier geste, celui d'absoudre ses compagnons de naufrage, a été cité comme admirable et héroïque.

Nous ne pouvons ici que saluer la mémoire de ce prêtre distingué, qui s'était fait lui-même et que de très hautes destinées semblaient attendre.

Les desseins de Dieu nous restent bien impénétrables !

***

Enfin, outre ces trois mortalités, je signale à nos lecteurs celles de M. l'abbé Devine, d'Osceola (Pembroke), et du Père L. P. Demers, de Pawtucket, R. I.

Prions pour eux !

L'abbé Élie J. Auclair

Mgr TACHÉ

Par DOM BENOIT

(Respectueusement dédié à Mgr LANGEVIN, archevêque de St-Boniface.)

Mon ancien curé, le chanoine Leclerc, de St-Joseph de Montréal, aimait à recevoir les religieux en général et les religieux français en particulier. Quand nous arrivait, à l'heure du dîner, un dominicain, un trappiste ou un chanoine régulier de l'Immaculée Conception, le bon curé s'exclamait. Il était heureux!

Parmi les hôtes de marque que j'eus ainsi l'honneur de connaître, Dom Benoit, le savant supérieur des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, est sûrement l'un des plus considérables.

Il écrivait alors dans le défunt *Mouvement catholique* des Trois-Rivières. J'entendais dire que ses articles étaient trop sérieux et pas assez pratiques. Les habiletés et les faux-fuyants de la vie active s'accommodaient mal des thèses anti-libérales du moine intransigeant.

Je vis donc un soir ce grand vieillard, au dos vouté, à l'oreille un peu dure, qui ne parlait pas beaucoup et souriait encore moins. Il parla pourtant avec mon curé, mais lentement, posément, savamment. Quand il fut parti, le curé dit — et il s'y entendait — voilà un homme!

* * *

C'est cet homme, un savant et un lettré, qui vient d'écrire, sur la recommandation de Mgr Langevin, la vie de Mgr Taché, en deux volumes, l'un de 600 et l'autre de 900 pages.

J'ai lu ces 1500 pages avec un très vif intérêt. C'est l'histoire apparemment très fidèle et tout ensemble très mouvementée de cinquante années de missions dans l'Ouest. Vouloir résumer ce travail ou tenter de l'analyser serait presqu'une injustice. Il faut dire aux amis: "Messieurs, achetez et lisez." La *Vie de Mgr Taché* est indispensable à quiconque veut connaître les choses de l'Ouest Canadien.

En recevant les deux volumes de Dom Benoit, je n'ai pu me défendre d'une pensée de défiance. Quinze cents pages! Qui donc — en nos jours pressés — va s'arrêter à lire d'aussi considérables volumes?

Maintenant que je les ai lus, j'exhorte tous ceux qui veulent s'instruire à commencer sans crainte la *Vie de Mgr Taché.* Quand ils en auront lu cent pages, je leur promets qu'ils iront au bout des quinze cents pages. Car ce livre étonnant est empoignant comme un roman de Cooper, il est chrétien comme un volume de de Maistre, et, ce qui ne gâte rien, il est patriote comme l'*Histoire* de notre Garneau.

Ajoutons que le Révérendissime Dom Benoit écrit avec une clarté et une aisance dignes des meilleurs maîtres de la langue française.

Vraiment, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface a eu la main heureuse en choisissant l'historiographe de son illustre prédécesseur. Un tel ouvrage, comme jadis *le discours sur l'histoire universelle,* suffit pour illustrer un règne.

* * *

Mgr Taché fut d'abord et avant tout un missionnaire. Issu de l'une des plus nobles familles canadiennes, formé dans cette virile maison de Saint-Hyacinthe qui a donné à notre religion et à notre patrie de si illustres fils, membre toujours aimant de la grande et apostolique famille des Oblats de Marie, le jeune disciple que Mgr Provencher recevait à la Rivière Rouge, le jour de la fête de saint Louis, 25 août 1845, devait être et fut le type parfait du véritable missionnaire.

"Des Taché et des Laflèche, écrivait bientôt Mgr Provencher à l'évêque de Québec, vous pouvez m'en envoyer sans crainte." Et certes, l'événement a prouvé combien justes étaient ces paroles.

La vie de missionnaire dans les immenses régions de l'Ouest Canadien, à cette époque surtout, était pour la nature l'une des plus rudes possibles, et pour la gloire de Dieu l'une des plus fructueuses.

C'est à 21 ans que Mgr Taché se donna aux missions. Sa riche et aimante nature continua certes à palpiter et à frémir aux souvenirs de la famille et de la patrie absentes. On n'a qu'à lire ses admirables lettres à sa mère pour s'en convaincre. Mais l'amour des âmes lui faisait accepter de bon cœur les plus durs sacrifices, les privations, les fatigues des interminables voyages, et surtout l'isolement, ce terrible partage du missionnaire des pays d'en haut! Il faut lire, dans *Vingt années de missions,* ces lignes émues de Mgr Taché:

" Le pauvre missionnaire a bien souvent l'occasion de reconnaître combien les joies d'ici-bas sont éphémères. On ne se réunit que pour se séparer ; on ne s'assemble que pour se rendre plus sensible le déchirement du départ ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation. Priez pour vos frères isolés.—(1er vol., p. 337).

* * *

Ce missionnaire fut évêque. Il le fut très jeune, à 28 ans, il le fut pendant près de cinquante ans, et il le fut pleinement dans tout ce que ce titre comporte de dignité personnelle, de grandeur d'âme, de généreux dévouement et d'inébranlable fermeté.

Ce qu'il fit pour la fondation et le développement des missions et des paroisses dans son vaste diocèse, pour la division même de cet immense diocèse et pour la direction de ses collègues et suffragants ; ce qu'il s'imposa de voyages et de troubles pour porter à ses prêtres, séculiers et réguliers, les encouragements et les consolations dont ils avaient besoin ; ce qu'il se donna de tourments en un mot pour être *tout à tous,* selon le mot de Saint Paul, je n'essaierai pas de le dire ici. Le cadre de mon modeste article ne me le permet pas.

On peut justement écrire, sur sa tombe, qu'à l'exemple de ces grands évêques d'autrefois, qui ont façonné l'Europe chrétienne comme les abeilles construisent leurs ruches, Mgr Taché a façonné l'Ouest catholique, avec un amour et un désintéressement que seuls ont su égaler son tact et son habileté.

* * *

Ce grand évêque, en effet, fut aussi un grand homme d'Etat. Il n'était pas pour rien le neveu ou le frère de nos hommes d'Etat les plus distingués. L'amour de l'Eglise, on le sait chez ceux qui étudient, n'a jamais paralysé le culte sain et l'affection bien comprise de la patrie terrestre.

Mgr Taché fut un grand patriote, mais un patriote au sens éclairé et au cœur droit. Dans l'affaire du *mouvement des Métis* en 1870, dans celle de l'*Amnistie* qui lui fut si douloureuse, dans les luttes généreuses qu'il soutint pour la défense de ses chères écoles, le *grand homme de la prière,* comme l'appelaient les sauvages, fut vraiment digne des Pontifes de l'Eglise les plus fameux. Je ne crains pas d'écrire qu'il s'est montré évêque et pa-

triote tout autant que les Athanase et les Hilaire, les Grégoire VII et les Innocent III, les Laval et les Plessis.

Patriote! oui, il l'était dans toute l'acception et dans toute la beauté du terme.

Dans ses discours de la Saint-Jean-Baptiste, dans son éloge funèbre de Mgr Bourget, dans ses superbes allocutions au Séminaire de Saint-Hyacinthe, notamment, en 1878, lorsqu'il présentait au nom des anciens élèves la statue du fondateur M. Girouard (1), toujours, Mgr Taché savait faire vibrer au fond des âmes les notes du plus pur patriotisme.

Et, ce qui vaut mieux que des paroles, les actes du grand évêque de la Rivière-Rouge furent toujours marqués au coin du patriotisme le plus vrai. Qu'on lise, à ce sujet, les innombrables témoignages de ses collègues dans l'épiscopat, de ses prêtres missionnaires, de ses amis les plus fidèles, les Royal, les Girard, les Dubuc, les Bernier, les Prud'homme; qu'on parcourt la longue série de lettres et de télégrammes que les hommes les plus en vue du pays adressèrent à l'archevêché de Saint-Boniface, au jour de la mort de l'éminent Prélat.

De l'avis de tous, Mgr Taché, fut le père de l'Ouest. Il fut patriote à la façon de Laval. C'est la plus belle.

* * *

Ce missionnaire, cet évêque, ce patriote fut aussi un écrivain dont devront s'honorer les lettres de notre pays. Je tiens à noter ce point qui m'a frappé en lisant les longs et captivants chapitres de la *Vie de Mgr Taché* et qui pourrait facilement passer inaperçu.

Mgr Taché a lui-même, dans ses *Vingt années de missions* et dans ses autres écrits, assuré à ses œuvres l'immortalité qu'Achille devait à Homère et Enée à Virgile.

Et cela est étonnant à juste titre. L'homme qui use sa vie à tant de labeurs pénibles ne semble pas avoir beaucoup le loisir de

---

(1) Dans ce discours, Mgr Taché rendait hommage au talent d'un Canadien dont l'auteur de cette étude a des raisons spéciales de vénérer la mémoire : "La reconnaissance est venue en aide à l'art, disait l'éloquent prélat. Un jeune Canadien, M. L.-J. Hérard, a senti son talent s'inspirer du vif désir qui animait son cœur, et à cette inspiration nous devons la première statue en bronze faite dans un atelier canadien-français, la première statue élevée en l'honneur d'un Canadien."—E.-J. A.

se livrer en même temps aux travaux littéraires. Les missionnaires, au milieu de leurs absorbantes occupations, sont bien excusables de ne pas s'attarder aux plaisirs de la narration et de la description. A ceux qui leur jettent la pierre, Mgr Taché répondait:

" Ils croient que nous avons le temps d'écrire !
" Voilà ce que c'est que d'être missionnaire auprès de son bureau, par les efforts d'une imagination exaltée."—1er vol., p. 330.

Toutefois, le travail ardu des missions n'enlève pas à l'âme ses généreuses aspirations, et l'illustre archevêque de Saint-Boniface — tout comme son collègue Mgr Grandin — a admirablement prouvé que les hommes supérieurs trouvent du temps pour tout.

Citons quelques pages. Voici pour commencer une description que Châteaubriand n'eut pas désavouée:

" Cependant, comme une lampe d'or dans l'azur suspendue, la lune est venue mêler sa tendre et douce lumière aux éclats brillants du foyer embrasé. Cette double clarté se projette entre les arbres de la forêt, qu'elle dessine sur la neige comme des ombres mourantes. Les étoiles, si belles et si lumineuses dans nos régions glacées, semblent se disputer la voûte des cieux, tant elles sont nombreuses et brillantes. Dans une région inférieure, l'indéfinissable phénomène des aurores-boréales fixent l'attention presque toutes les nuits : des traînées de feu, des jets de lumière sillonnent l'atmosphère en tout sens et exécutent leurs danses joyeuses au son d'une musique qui leur est propre...." (Lettre à Mgr de Mazenod, 7 juillet 1854).

J'aurais voulu citer encore les rapprochements suggestifs que l'évêque-missionnaire aimait à faire entre les événements que la Providence déroulait sous ses yeux. Lisez la page 433 du 1er volume, et la page 456 du même, où il est question de l'œuvre de réparation que les blancs ont le devoir de parfaire chez les peaux-rouges, ou encore, au 2e volume, la page 268 où se trouve sa conclusion sur l'amnistie dans la question Riel, et tant d'autres.....

D'ailleurs, ses *Vingt années de missions* et ses autres ouvrages sont connus: "Il écrivait avec une grande facilité. Il avait le style clair, vigoureux. Dans ses ouvrages, on sent battre à chaque ligne son cœur ardent.... Jamais son regard ne demeure superficiel et sommaire. Il plonge dans les angles obscurs et dans les derniers fonds pour bien saisir la raison ultime des choses. Dans ses derniers écrits, on entend parfois les gémissements de son âme blessée. La vallée de la vie n'est plus illuminée des feux de l'aurore. Il la considère aux derniers rayons du soleil prêt à disparaître dans la brume, et ses yeux se voilent de larmes.

Un vent de tristesse semble avoir passé sur sa lyre et sa voix devient souvent pleine d'angoisse. On y retrouve des mélodies désolées sur lesquelles planent des ressouvenirs de jours meilleurs. " (II Vol., page 862.)

* * *

Il faut être reconnaissant au Révérendissime Dom Benoit — et aussi à Sa Grandeur Mgr Langevin qui lui a d'autorité mis la plume en main — d'avoir doté nos lettres canadiennes du superbe ouvrage qu'est la *Vie de Mgr Taché.*

Sa langue si forte et si française était vraiment digne d'être à l'honneur de raconter une telle vie.

L'hommage ému qu'il rend, au passage, à nos mœurs canadiennes (Vol. I, page 2) et à nos collèges nationaux (Vol. I, page 15), comme du reste à notre chère patrie, un peu partout, nous fait saluer avec une particulière émotion ce fils de France, qui se montre si pleinement notre frère et notre ami.

S'il aime le Canada, il sait que nous aimons la France, la vraie, celle qui reste la fille de l'Eglise !

C'est du plus profond du cœur que nous lui en renouvelons l'assurance, en faisant nôtre la belle prière par laquelle il termine sa volumineuse *Vie de Mgr Taché,* à savoir : que du haut du ciel le grand archevêque, Père de l'Ouest, abaisse ses regards "sur la France d'Amérique et sur la France d'Europe, pour qu'elles continuent dans le monde *les Gestes de Dieu.*"

L'abbé Elie J. Auclair

Juillet 1905.



La prédication.—Préparation oratoire.

Dans la préparation de nos sermons, deux parts sont à faire: la part du travail intellectuel et la part de la prière. Etudions l'une et l'autre .

1. — La part du travail.

Dire qu'il faut faire une part, et une part sérieuse au travail intellectuel dans la préparation de nos sermons, c'est dire une chose banale à force d'être évidente. Et pourtant c'est une chose qu'il faut se répéter sans cesse. Pratiquement, bon nombre n'en sont pas convaincus. La nature de l'auditoire qu'on aborde habituellement, les matières qu'il s'agit de traiter, l'expérience qu'on a acquise, la facilité d'élocution qu'on s'accorde ou qu'on a en effet reçue de la nature, tout cela, vu et jugé par la superficie, illusionne et trompe sur la nécessité du travail de préparation. On se croit prêt sans s'être préparé. Etrange contradiction!

Mettons donc en lumière quelques pensées capables de nous convaincre que tous tant que nous sommes, si nous voulons prêcher comme il convient, il nous faut accepter la nécessité du travail de préparation, comme une nécessité indispensable.

La nature de l'œuvre de la prédication l'exige.

De quoi s'agit-il dans cette grande œuvre? persuader, convaincre, convertir; c'est-à-dire faire le siège de la liberté humaine; travailler à la conquête la plus difficile, la plus ardue. — Vouloir et prétendre réaliser cette conquête sans travail, sans un travail sérieux, approfondi, c'est plus qu'imprudent, plus que présomptueux; disons-le c'est ridicule. Une confiance en soi-même poussée jusque-là, dénote une ignorance réelle du but à atteindre.

Sans travail sérieux de préparation, on flotte au hasard, on effleure le sujet, on perd la trace de son idée; — la justesse manque aux applications, la mesure aux reproches, la vérité aux tableaux, la vigueur à l'argumentation, etc. Avec des armes aussi imparfaites, comment faire le siège de la liberté et s'en emparer, dans un auditoire peu disposé ou mal disposé?

La dignité de la parole divine elle-même le demande.

Une conviction à renouveler sans cesse:— Si je suis bien convaincu que la parole que je distribue aux fidèles, est la parole de

Dieu, *Verbum Dei*, je dois la traiter comme je traite l'Eucharistie, corps du Fils de Dieu. La parole de Dieu n'est-elle pas l'Eucharistie des intelligences ? — Traiter l'Eucharistie sans gêne, sans délicatesse, est une manière d'agir indigne d'un prêtre, et bien voisine de la profanation. De même traiter la parole de Dieu sans gêne, c'est-à-dire sans préparation, sans travail préparatoire sérieux, c'est presque la profaner ; c'est traiter d'une manière indigne le Verbe de Dieu qui revêt sur nos lèvres la parole humaine pour arriver aux âmes. A travers les incohérences de son langage et le vide de ses idées, ce prêtre téméraire ne risque-t-il pas de couvrir de ridicule ce Verbe de Dieu qu'il présente à son peuple ?

L'honneur du corps sacerdotal le réclame.

Comment le peuple juge-t-il bien souvent de la religion ? par l'estime qu'il fait du sacerdoce. Et le prêtre qui prêche bien, à condition de ne point déshonorer sa vie par des mœurs peu sacerdotales, est toujours sûr d'être estimé. Sa parole le met en honneur devant son peuple, et son peuple est fier de lui. C'est donc amoindrir notre propre honneur et l'honneur de nos frères dans le sacerdoce que de nous négliger. Le travail préparatoire dont il s'agit, nous le devons à l'honneur du corps sacerdotal.

Et par le corps sacerdotal n'entendons pas seulement le corps sacerdotal en tant que répandu dans toute l'Eglise, — mais en tant que restreint à un diocèse, — et surtout groupé dans l'intérieur d'un même vicariat. C'est dans une circonscription aussi restreinte qu'on est surtout solidaire les uns des autres, qu'on se doit les uns aux autres de travailler ensemble à l'honneur et au respect de notre mission pastorale.

Le respect des âmes à qui nous nous adressons le requiert.

A qui nous adressons-nous ? à des chrétiens. — Dignité du chrétien, qui n'a prêché sur ce sujet ? *Agnosce dignitatem tuam*, avons-nous dit souvent à nos fidèles. Eh bien ! appliquons ici cette parole. Si le chrétien est un grand personnage, il a donc droit au respect, à tout notre respect, — respect dans la manière dont nous agirons à son égard, et respect dans la manière dont nous lui parlerons.

Mais parler, prêcher sans préparation laborieuse, est-ce traiter respectueusement une population chrétienne ; — des enfants de Dieu ; des frères de Jésus-Christ ; des membres de l'Eglise ? A chacun de répondre et d'examiner sa conscience.

Il y a des objections, nous ne l'ignorons pas. Il en est même de très spécieuses et auxquelles il importe de répondre.

Plus c'est simple, dit-on, *mieux cela vaut. Mes auditeurs sont si peu instruits !*

Rien n'est plus vrai, mais en même temps il est indiscutable que rien ne donne autant de travail que la simplicité. Moins nos auditeurs sont instruits, plus nous sommes condamnés au travail. Moins une assistance est éclairée, dit Mgr Plantier, plus il faut que la doctrine soit lumineuse et la parole transparente ; rien d'obscur, d'équivoque ou de trop brillant ne doit s'y rencontrer ; tout ce qui porterait une de ces empreintes serait insaisissable. Or pensez-vous qu'une netteté si limpide, qu'une simplicité si pure et si compréhensible, s'obtienne sans effort ?

Mes auditeurs se contentent à peu de frais.

Notre sécurité en ce point n'est-elle pas une illusion ? — Mais s'il est vrai que nos auditeurs sont bienveillants à ce point, ne seraient-ils pas bien plus contents encore, si notre prédication valait mieux, était mieux préparée ? — Et puis, allons au delà : Si mes auditeurs se contentent si facilement, l'Eglise est-elle contente ? Dieu est-il content ?

A quoi bon tant de travail ?... les auditeurs ne remarquent pas ce travail, ils n'y sont pas sensibles.

Distinguons : ils ne remarquent pas les *efforts* de notre travail, soit ; — ils ne remarquent pas les *effets* de notre travail, qu'on nous permette de nier. — L'effet d'un travail sérieux est de présenter aux intelligences chrétiennes une bonne nourriture ; et l'on a beau dire, quand le pain est bon, je le sais, quelle que soit mon ignorance du métier de boulanger qui me l'a préparé. En la matière dont nous parlons, croyons que, pour apprécier, il n'est pas nécessaire d'un sens intellectuel très cultivé, — le bon sens suffit. Nos auditeurs sont de bons juges.

Souvent, dit-on encore, *on prépare bien et on ne réussit pas !*

Que conclure de là ? Simplement que le succès est l'effet *ordinaire* du travail, — qu'il n'en est pas l'effet *nécessaire.* Il faut conclure que le travail n'est pas l'unique élément de la préparation, qu'il faut y ajouter la prière, une vie sainte, pour s'assurer le concours de la grâce, voilà tout. Mais cette observation est-elle de nature à décharger notre responsabilité ? L'absence ou l'insuffisance de notre travail nous seront-elles un titre pour obtenir le concours de cette grâce divine sans laquelle il n'y a pas de succès ?

Que penserions-nous d'un général d'armée qui dirait: Je ne préparerai mon camp, je ne disposerai mes troupes, je n'armerai mes hommes qu'à condition d'être sûr de la victoire? Nous penserions et nous dirions: Celui-là n'est pas un général. — De même pour nous. Nous sommes sous la loi commune du gouvernement de la Providence, nous nous trouvons en face d'activités libres, toujours capables de nous résister. Les deux camps sont en présence; ce que nous travaillons à faire et à édifier, le camp opposé travaille à le défaire et à le détruire. Et si l'ennemi travaille dans le camp opposé, est-ce une raison de ne pas travailler dans le nôtre?

Mais allons plus loin et précisons ce qu'il faut entendre par le succès. — Ferions-nous consister le succès dans le triomphe entier et immédiat de notre parole telle que nous la produisons devant un auditoire. Un pasteur prêche contre tel abus; peut-il ambitionner comme fruit d'un sermon, la disparition de cet abus? personne de nous n'y songe. La prédication est une lutte dont chaque discours est un projectile; qui peut dire en descendant de chaire: je n'ai pas réussi, mon projectile n'a pas porté? — Renverser des préjugés, réfuter une erreur accréditée, concilier l'estime à la vérité, le respect à l'autorité sacerdotale, encourager les timides, retenir les audacieux, dénoncer un péril, retarder une défection, etc., n'est-ce pas réussir, à quelque matière du reste que nous appliquions cette tactique oratoire?

Et puis n'y a-t-il pas deux manières de réussir? N'y a-t-il pas le succès devant les hommes et le succès devant Dieu? On dit: "J'ai travaillé et je n'ai pas réussi." — Nous répondons: Vous n'avez pas réussi *humainement*, soit; — *divinement* jamais. — Lequel de ces deux succès est le vrai? Lequel est absolument obligatoire?

Notre-Seigneur non plus n'a pas toujours réussi *humainement*. Rappelons son entretien sur l'Eucharistie à Capharnaüm, sa leçon d'Ecriture sainte à ses compatriotes, à la synagogue de Nazareth, — ses gémissements, ses démonstrations pourtant si péremptoires aux Juifs de Jérusalem, etc. — Les insuccès de ce genre abondent dans l'Evangile. Cependant le dernier jour, à l'heure du *Consummatum est*, son œuvre est-elle réussie? L'œuvre du Verbe de Dieu incarné, l'œuvre de la parole divine est-elle heureusement achevée? Il est vrai qu'elle s'achève sur un ignominieux Calvaire, et que les hommes disent: "L'insuccès est à son comble!" Mais les anges et le ciel parlent autrement: "L'œuvre est faite, la victoire est acquise. Alleluia!"

2. — La part de la prière.

De quelque nécessité que soit le travail intellectuel dans notre préparation oratoire, voici l'élément le plus nécessaire de cette préparation : la prière.

N'oublions jamais que ce n'est pas une parole quelconque que nous avons à distribuer aux fidèles; c'est la *Parole de Dieu Verbum Dei.* — Il faut, pour que notre prédication soit vraiment sacerdotale et pastorale, qu'elle soit *parole divine.* Où donc trouver le moyen de diviniser une parole humaine? Dans la prière et par la prière. L'étude, l'application au travail, l'effort de composition oratoire ne suffisent pas.

Il ne suffit pas que notre parole soit étudiée, préparée, composée; il faut qu'elle soit *priée.* C'est-à-dire qu'elle soit un fruit de prière, que la prière soit la terre où elle a germé et d'où elle a jailli.

Qu'est-ce en effet que la prière ou oraison, sinon l'acte par excellence de communication avec Dieu, la recherche de Dieu pour s'unir à lui et ne faire qu'un avec lui dans l'action? N'est-ce point par la prière que l'activité humaine s'adapte à l'activité divine pour ne faire qu'une avec elle? Et quand donc cette adaptation sera-t-elle plus nécessaire que quand il s'agit pour l'homme de parler au nom de Dieu, de dire sa parole, de transmettre ses enseignements? Qui fera de l'homme l'intermédiaire de Dieu, reconnaissable comme tel, sinon la prière?

Ainsi a agi Notre-Seigneur, et telle fut sa méthode. Toute sa vie publique n'a été que prédication, et partout il prie. Plus la foule accourt et réclame sa parole, plus il prie. Chaque fois qu'il pressent une journée de labeur apostolique, il devance les heures, il se réfugie en solitude, il se met en prière. La prière est pour lui le prélude nécessaire de la prédication. Il va s'y unir à Dieu pour donner Dieu aux âmes. — Prêcher, c'est cela.

Ainsi l'ont compris les saints, les véritables apôtres de la Parole divine. C'est dans la prière que saint Vincent Ferrier, saint François-Xavier, saint Alphonse de Liguori, et tant d'autres, préparaient leurs prédications, ou plutôt préparaient leurs âmes à la prédication. On connaît la parole d'un prédicateur célèbre, aussi saint homme qu'homme d'esprit, le P. Lejeune: " — Quelle est, lui demandait-on, la première condition pour bien prêcher? — Prier, répondit-il. — Et la seconde ? — Prier. — Et la troisième ? — Prier, prier toujours."

Et, en effet, tout est là. Inscrivons donc la prière au premier rang parmi les sources théologiques de notre prédication.

Mais la prière n'est pas seulement une source théologique de prédication, elle est une ressource oratoire de premier ordre.

Pour bien prêcher, que faut-il? il faut le talent. — Et la nature n'a pas donné à tous le talent oratoire, mais la prière le donnera à qui le voudra. En quoi consiste le talent oratoire, sinon à se sentir capable de triompher par la parole, d'un auditoire même rebelle? Et qui fera cela? La prière. Maintes fois, nous avons subi le charme de la parole de ces hommes de prière, pauvres de talents naturels, mais tout puissants par la persuasion, comme le fut le curé d'Ars, comme sont autour de nous tels et tels humbles prêtres dont on n'a pas eu à se raconter les succès au séminaire, et qui multiplient les victoires de la parole divine sur le champ d'apostolat. Pourquoi est-on captivé ? Parce que, à travers cette parole *priée,* Dieu apparaît, et là où Dieu se fait voir et sentir, l'homme capitule volontiers.

Pour bien prêcher, que faut-il encore? Il faut la conviction. Sans conviction, point de vrai triomphe oratoire. Et où puiser et échauffer la conviction qui fait l'orateur ? Dans la prière.

Il faut encore pour bien prêcher, la possession de soi-même, la lucidité des vues, l'énergie morale, l'à-propos, tout ce qui est nécessaire pour que la vérité, comme dit saint Augustin, *pateat, placeat, moveat.* — Où trouver tout cela? Dans la prière et par la prière. Dieu fournira à l'ouvrier apostolique qui se livre à lui dans la prière, avant de dire sa parole et de faire son œuvre, tout ce qui lui est nécessaire pour lutter avantageusement et pour vaincre. Peu importe qu'on ne dise pas de celui-là: C'est un grand orateur. — On dira mieux ; on dira : *Voilà un homme de Dieu !*

Une objection. On dit: Le temps manque pour faire dans la préparation oratoire, une place si marquée à la prière.

Le temps manque pour se préparer par la prière? C'est donc qu'en divisant en deux parts notre préparation oratoire, nous assignons à la prière la seconde, la part accessoire? "Je travaillerai, se dit-on, et s'il me reste du temps, je prierai."

Une telle appréciation n'est pas juste. Commençons par la prière, à travers les efforts du travail. Et donnons-nous la joie, en montant en chaire, le dimanche ou un autre jour, de pouvoir nous dire: *J'ai encore plus prié que je n'ai travaillé!*

Parfois en feuilletant nos notes et cahiers de prédications, nous nous arrêtons à telles pages et nous disons: Que de travail m'a coûté ce sermon! — Qu'il serait bon, dans ces récapitulations du passé, de pouvoir dire en s'arrêtant à chaque titre nouveau: Que de prière j'ai répandu sur ces pages!

(*Documents de ministère pastoral.*)

LE STYLE EPISTOLAIRE (1)

Pline le Jeune a eu le privilège de rester un moderne parmi les anciens. Ses lettres traduites, souvent réimprimées, ont obtenu la faveur d'un public séparé de lui par plus de dix-huit siècles, et elles continuent d'être lues avec plaisir, tant a su leur donner un tour agréable celui qui les a écrites.

Neveu et héritier de Pline l'Ancien ou le Naturaliste, qui, lors de l'éruption du Vésuve, s'étant approché du cratère pour étudier le redoutable phénomène, mourut asphyxié, victime de son amour de la science, Pline le Jeune est un des hommes les plus remarquables de son temps par la culture de l'esprit, les talents, l'élévation du caractère. Elève de Quintilien, ses succès oratoires le placent auprès de Cicéron, au Sénat, où ses plaidoiries mirent le sceau à sa réputation. Homme public, il occupa les plus hautes charges de l'Etat, parvint jeune aux honneurs du consulat, gouverna avec sagesse le Pont et la Bithynie, jouit de la confiance de Trajan, entretint avec l'empereur une correspondance qui est parvenue jusqu'à nous, et où l'on trouve de curieux renseignements sur l'histoire administrative de l'époque.

D'illustres amitiés le couronnent de leur auréole. Il vécut dans l'intimité de Tacite, de Suétone, de Martial, de Silius Italicus, dont il a fait, dans une de ses lettres, un touchant éloge. De tels noms honorent le sien, en montrant quels hommes appréciaient la supériorité de son esprit. Son caractère n'attirait pas moins vers lui, et l'homme privé valait l'homme public. Ami fidèle et dévoué, généreux, il faut louer sa bonté pour ses esclaves, ses inférieurs; ces sentiments d'humanité que devait répandre le christianisme, et dont eurent l'instinct quelques païens comme lui et Cicéron. S'il accepta la soumission au pouvoir, il ignora la servilité. Il sut allier la dignité à la modération. Tous ces dons réunis composent une figure sympathique. Il eut la sérénité des vies heureuses. Dans la sienne se rencontrent les honneurs avec la fortune, et le goût de l'étude, l'amour de la nature, lui firent goûter de profondes et délicates jouissances.

L'écrivain se recommande par ses qualités brillantes. Ce sont celles d'un bel esprit, aimant le succès et le recherchant. Il écrit

---

(1) Voir le PROPAGATEUR de juillet, page 211.

avec le but d'avoir des lecteurs, des admirateurs. Il a pris soin de disposer lui-même avec art le recueil de ses lettres, négligeant l'ordre chronologique, préoccupé seulement de l'effet à produire, "metteur en œuvre," comme l'appelle justement Sainte-Beuve.

Le naturel est donc absent de ces lettres, et c'est là leur défaut, puisque le style épistolaire ne doit pas avoir l'apprêt d'une composition littéraire. Elles ont cependant un mérite qu'on ne peut leur contester, puisqu'elles ont su plaire et conserver la réputation dont elles jouissent aujourd'hui encore. Elles nous reportent à l'antiquité romaine, et nous la font connaître de la manière dont nous aimons qu'on nous en parle, nous y introduisant, non avec la gravité de l'histoire, mais avec la bonne grâce d'un guide aimable et souriant.

Pline ne se passionne pas comme Cicéron pour les événements qui intéressent le gouvernement, la politique. Les questions littéraires, les choses de l'esprit ont ses préférences. Il aime trop l'étude pour ne pas aimer la campagne, et pour ne pas s'éloigner volontiers de l'existence agitée des grandes villes, des capitales, qu'il censure dans les lignes suivantes:

"Prenez à part chacune des journées que l'on passe à Rome, vous vous rendrez compte ou à peu près de son emploi. Prenez-en plusieurs, réunissez-les toutes, il en sera autrement. En effet, demandez à quelqu'un: "Qu'avez-vous fait aujourd'hui? — J'ai " assisté à une prise de toge virile. J'ai été invité à des fiançailles "ou à des noces. On m'a requis pour cacheter un testament. Ce- "lui-ci m'a chargé de sa cause; celui-là m'a fait appeler à une "consultation." Chacune de ces occupations, le jour où l'on s'y est livré, a paru nécessaire: mais quand on vient à réfléchir que c'est ainsi que se sont écoulées toutes les journées, on les trouve vides, surtout dans la retraite. On se dit alors: à quelles bagatelles ai-je perdu mon temps? C'est ce que je répète dans ma villa de Laurente, où je lis, où je compose, où j'exerce mon corps, dont la bonne disposition seconde les opérations de mon esprit. Je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit. Personne, devant moi, ne déchire autrui par de malins discours. Ma censure ne s'adresse qu'à moi-même, quand je suis mécontent de ce que j'écris. Point de désir, point de crainte qui m'inquiète, point de bruit qui me tourmente. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô la paisible vie ! ô le délicieux loisir ! qu'il est honorable et préférable peut-être à tout emploi ! O mer, ô rivage, mes vrais musées solitai-

res, qui fécondez mon imagination, que de pensées ne m'inspirez-vous pas !

Fuyez donc, comme moi, le fracas et le vain mouvement de la ville ; renoncez à toutes ces occupations frivoles qui vous y attachent ; livrez-vous à l'étude et au repos, et songez au mot si profond et si plaisant de notre cher Attilus : *Il vaut mieux ne rien faire que de faire des riens* (1). "

Cette villa de Laurente, où les jours s'écoulent avec tant de sérénité, est une demeure où sont déployées des recherches qu'on ne surpasserait pas à notre époque, si éprise de bien-être. Pline se complaît à en décrire la disposition, la beauté, les avantages.

Voisine de Rome, on y accède par un portique vitré qui abrite contre le mauvais temps, et s'ouvre sur une cour intérieure de riant aspect. "De là, on passe dans une assez belle salle à manger qui s'avance sur la mer, dont les vagues viennent mourir au pied du mur, lorsque souffle le vent du midi. De tous les côtés, cette salle est garnie de portes à deux battants et de fenêtres aussi grandes que les portes, de manière qu'à droite comme à gauche et en face on —découvre comme trois mers différentes. A la gauche de cette salle à manger est une grande pièce moins avancée vers la mer, et de là on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, l'une au levant, l'autre au couchant. Celle-ci donne aussi sur la mer, que l'on voit de plus loin, mais avec plus de charme.

"L'angle que forme la salle à manger avec le mur de la chambre semble fait pour rassembler, pour concentrer tous les rayons du soleil.....Là se taisent tous les vents, excepté ceux qui chargent le ciel de nuages, et nuisent plutôt à la clarté du lieu qu'aux agréments qu'il présente. A cet angle est annexée une rotonde dont les fenêtres reçoivent successivement tous les soleils."

La bibliothèque n'a pas été oubliée. C'est une armoire renfermant "non les livres qu'on ne lit qu'une fois, mais ceux qu'on doit relire sans cesse." On a prévu le froid, et l'on y a remédié par un moyen de chauffage qui n'est pas sans analogie avec le calorifère. Ainsi pourrait-on appeler "le conduit garni de tuyaux suspendus qui répandent et distribuent de tous côtés une chaleur salutaire."

Les affranchis et les valets occupent des chambres dignes de recevoir des maîtres. Dans une autre aile, existe un cabinet d'une grande élégance, puis une petite salle à manger "que le so-

---

(1) Liv. I, lettre IX. Troduct. de SACY. Edit. Charpentier.

leil et la mer égayent à l'envi," et une salle "aussi fraîche par les abris qui la préservent de tous les vents." Les salles à manger ont été multipliées dans les différentes parties de l'habitation. Il en est une "où, quand la mer est agitée, on n'entend que le faible bruit et presque amorti de ses vagues." Les bains ont été aménagés avec le luxe qu'aimaient à y trouver les Romains. Il y a aussi un jeu de paume exposé au soleil couchant. et de superbes jardins entourent cette résidence au climat plein de douceur, au sol fertile où jaillissent des sources nombreuses d'eau pure, et à laquelle Ostie apporte toutes les ressources qui alimentent i'existence. (1)

Pline possède, en outre, plusieurs villas sur les bords du lac de Côme, chacune offrant des attraits différents par leur situation. "Les flots n'approchent point de la première de ces villas; ils viennent se briser contre la seconde. De l'une vous voyez pêcher; de l'autre vous pouvez pêcher vous-même sans sortir de votre chambre, et presque de votre lit, d'où vous jetez l'hameçon comme d'un bateau. (2)

Quelle est la vie de Pline, l'été, en Toscane, dans sa villa de Laurente? Il va nous le dire:

"Je m'éveille quand je puis, ordinairement vers la première heure (3), quelquefois avant, rarement plus tard. Je tiens mes fenêtres fermées, car le silence et les ténèbres laissent à l'esprit toute sa force... Si j'ai quelque ouvrage commencé, je m'en occupe. Je dispose jusqu'aux paroles, comme si j'écrivais et corrigeais. Je travaille tantôt plus, tantôt moins, selon que je me trouve plus ou moins de facilité à composer et à retenir. J'appelle un secrétaire, je fais ouvrir les fenêtres, et je dicte ce que j'ai composé. Il me quitte; je le rappelle encore une fois, et je le renvoie. A la quatrième ou cinquième heure (car mes moments ne sont pas régulièrement distribués), je vais me promener dans une allée ou une galerie. Je continue de composer et de dicter. Ensuite, je monte en voiture: et là, mon attention étant ranimée par le changement, je reprends l'ouvrage entrepris pendant que

(1) Liv. II, lettre XVII.

(2) Livre IX, lett. VII.

(3) Les anciens partageaient les jours en douze heures. Mais au lieu de les commencer à minuit, ils les comptaient depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils étaient plus courts dans le solstice d'hiver, plus longs dans celui d'été. Leur première heure, dans les équinoxes, était de six à sept heures du matin.

j'étais couché ou que je me promenais. Je dors un peu, puis je me promène. Je lis à haute voix une harangue grecque ou latine, moins pour me fortifier la voix que la poitrine; mais la voix elle-même en profite. Je me promène encore une fois et je me frotte d'huile ; je fais de l'exercice, je me baigne. Pendant le repas, si je mange avec ma femme et un petit nombre d'amis, on fait une lecture. Au sortir de table vient un comédien ou un joueur de lyre. Après quoi je me promène avec mes employés, parmi lesquels il y en a de fort instruits. La soirée se prolonge ainsi par une conversation variée, et les jours, quoique fort longs, s'écoulent rapidement.

"Quelquefois je m'écarte un peu de cet ordre. Car si je suis resté au lit, ou si je me suis promené longtemps après mon sommeil et ma lecture, je ne monte pas en voiture, mais à cheval; je vais plus vite et je reviens plus tôt. Mes amis viennent me voir des villes voisines et m'occupent une partie de la journée. Ils me délassent quelquefois par une utile diversion. Je chasse de temps en temps, mais jamais sans mes tablettes, afin que si je ne prends rien, je rapporte au moins quelque chose. Je donne aussi quelques heures à mes fermiers, trop peu à leur avis. Mais les plaintes rustiques ne servent qu'à me donner plus de goût pour les lettres et les occupations de la ville." (1)

Les doléances des cultivateurs sont de tous les temps, on le voit, et se répètent dans tous les pays. Le bonheur de la vie champêtre, célébré par les poètes, n'est ni connu, ni goûté des villageois. Si Pline jouit de ses belles résidences, il n'échappe pas aux ennuis de la campagne, et il s'en plaint à l'un de ses correspondants:

"Les embarras de la ville me poursuivent jusqu'ici. Un grand nombre me prend pour juge ou pour arbitre. Ajoutez à cela les plaintes des paysans qui profitent amplement du droit qu'ils ont de se faire écouter après une si longue absence. D'ailleurs, je suis occupé du soin de chercher des fermiers, nécessité fâcheuse, car il est très rare d'en trouver de bons. " (2)

Cette question des fermiers revient plus d'une fois sous sa plume. A un de ses amis qui venait d'être promu à la dignité du consulat, il écrit:

"Je suis retenu ici par la nécessité de trouver des fermiers: il s'agit de mettre des terres en valeur pour longtemps, et de chan-

---

(1) Liv. IX, lettre XXXVI.

(2) Liv. VII, lettre XXX.

ger tout le plan de leur régie. Car les cinq dernières années, mes fermiers sont demeurés fort en reste, malgré les grandes remises que je leur ai faites. De là vient que la plupart négligent de diminuer leur dette, désespérant de pouvoir l'acquitter entièrement. Ils arrachent même et consument tout ce qui est déjà sur terre, persuadés que ce ne serait pas pour eux qu'ils épargneraient. Il faut donc aller au-devant d'un désordre qui augmente tous les jours et y remédier. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de ne point affermer en argent, mais en nature à partager dans la récolte avec le fermier, et de préposer quelques-uns de mes gens pour avoir l'œil sur la culture des terres, pour exiger ma part dans les fruits et pour les garder. D'ailleurs, il n'est pas de revenu plus légitime que celui qui nous vient de la terre, du ciel et des saisons; mais il exige une probité parfaite, des yeux vigilants et beaucoup de bras. Je veux pourtant essayer de tenter, comme dans une maladie invétérée, tous les secours que le changement des remèdes pourra me donner. Vous voyez que ce n'est pas pour mon plaisir que je m'abstiens d'assister à votre installation dans le consulat. Je vous promets pourtant d'en célébrer le jour par mes vœux, par ma joie, par mes félicitations, comme si j'étais présent." (1)

Ces préoccupations rurales qui arrachent Pline à ses chères études nous le montrent d'esprit pratique. Mais le lettré domine toujours en lui le campagnard, et nous ne croyons pas que le gibier ait rien à craindre de lui, lorsque nous le voyons emporter ses tablettes à la chasse pour y écrire ce qui lui vient à l'esprit. Il a cependant un jour de succès dont il se hâte d'informer Tacite:

"Vous allez rire: eh bien! riez tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connaissez a pris trois sangliers, et des plus beaux. Quoi! lui-même? Oui, lui-même. N'allez pas pourtant croire qu'il en ait coûté beaucoup à mon repos et à ma paresse. J'étais assis près des toiles : ni épieu ni dard sous ma main ; rien qu'un poinçon et des tablettes.

Je rêvais, j'écrivais, et je me préparais à la consolation de remporter mes pages pleines, si je m'en retournais les mains vides. Ne dédaignez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de la vivacité à l'esprit; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude et ce profond si-

(1) Liv. IX, lettre xxxvi.

lence qu'exige la chasse sont très propres à nous inspirer. Ainsi, croyez-moi, quand vous voudrez vous livrer à cet exercice, portez votre pannetière et votre bouteille, mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve ne se plaît pas moins que Diane sur les montagnes. (1)

Pline est ami de la table, non des festins somptueux où règnent la contrainte et la cérémonie, mais des repas qui réunissent des convives joyeux et familiers. Il raconte, en le critiquant, le souper auquel il prit part, et où l'amphitryon distinguait ses invités par des catégories offensantes:

"Il faudrait remonter trop haut, et la chose n'en vaut pas la peine, pour vous dire comment, malgré mon extrême réserve, je me suis trouvé à souper chez un individu, selon lui magnifique et rangé, selon moi somptueux et mesquin tout à la fois. Il servait pour lui et pour un petit nombre de conviés des plats excellents, et pour les autres des mets communs et grossiers. Il avait aussi partagé les vins en trois classes dans de petites bouteilles, non pour laisser la liberté de choisir, mais afin d'ôter le droit de refuser. Le premier était pour le maître et pour nous; le second, pour les amis du premier degré (car il y a des amis de plusieurs rangs); le dernier, pour ses affranchis et pour les nôtres. L'un de mes voisins me demanda si j'approuvais l'ordonnance de ce festin. Je lui répondis que non. *Comment donc en usez-vous?* me dit-il.— *Je fais servir également tout le monde: car mon but est de réunir mes amis dans un repas, et non de les offenser par des distinctions injurieuses. Je n'établis aucune différence entre ceux que ma table a mis de niveau.— Quoi* reprit-il, *traitez-vous de même les affranchis — Oui, ils ne sont plus à mes yeux des affranchis, mais des convives.— Cela vous coûte beaucoup,* ajouta-t-il. — *Point du tout.—Est-il possible —Voici comment: c'est que mes affranchis ne boivent pas le même vin que moi, mais que je bois le même vin que mes affranchis* (2)."

Ces sentiments de bienveillance et d'aménité sont dans le caractère de Pline. Il les témoigne à ses inférieurs, à ses esclaves, et s'en ouvre à un de ss amis, en lui recommandant un de ses affranchis qu'il envoyait dans un climat propice au rétablissement de sa santé:

---

(1) Liv. I, lettre VI.

(2) Liv. II, lettre VI.

"Je vous avouerai ma douceur pour mes gens, d'autant plus franchement que je sais avec quelle bonté vous traitez les vôtres. J'ai constamment dans l'esprit ce vers d'Homère:

Il eut toujours pour eux le cœur d'un tendre père.

et ce nom de *père de famille* que parmi nous on donne aux maîtres. Mais quand je serais naturellement insensible et dur, je serais encore touché de la maladie de mon affranchi Zozime. Je lui ai d'autant plus d'égards qu'ils lui sont plus nécessires. Il est honnête, complaisant, instruit. Son talent principal et son titre, pour ainsi dire, c'est celui de comédien. Il déclame avec feu, avec goût, avec justesse, même avec grâce, et il sait jouer de la lyre plus habilement qu'un comédien n'a besoin de le savoir. Ce n'est pas tout, il lit des harangues, des histoires et des vers aussi parfaitement que s'il n'avait jamais appris autre chose. Je suis entré dans ces détails pour vous apprendre combien cet homme me rend de services, et de services agréables. Ajoutez-y l'affection que j'ai pour lui depuis longtemps, et que son danger a redoublée. Car nous sommes faits ainsi: rien ne donne plus d'ardeur et de vivacité à notre tendresse que la crainte de perdre ce que nous aimons (1)."

La mort de Silius Italicus lui inspire des réflexions philosophiques sur la brièveté de nos jours.

"Qu'y a-t-il d'aussi court et d'aussi borné que la plus longue vie humaine ? Ne vous semble-t-il pas que le règne de Néron finit à peine ? Cependant, de tous ceux qui ont exercé le consulat sous lui, il n'en reste pas un seul... Dans cette multitude d'hommes répandus sur la terre, la longévité elle-même est si bornée, que je n'excuse pas seulement, mais que je loue même ces nobles larmes de Xercès qui, après avoir contemplé son armée immense, pleura, dit-on, sur le sort de tant de milliers d'hommes qui devaient si tôt finir. Combien cette idée ne doit-elle pas nous engager à profiter de ce peu d'instants qui nous échappent si vite ? Si nous ne pouvons les employer à des actions d'éclat qui appartiennent à d'autres mains que les nôtres, consacrons-les aux belles-lettres. S'il ne nous est pas permis de vivre longtemps, laissons, au moins, des ouvrages qui attestent que nous avons vécu (2)."

---

(1) Liv. V, lettre XIX.

(2) Liv. III, lettre VII.

Dans une lettre éloquente à Tacite, il jette un regard vers la postérité, en souhaitant qu'elle les réunisse comme ils l'ont été par l'amitié:

"J'ai lu votre livre, et j'ai noté avec tout le soin possible ce que je crois nécessaire d'y changer ou d'en retrancher: car j'ai autant l'habitude de dire la vérité que vous aimez à l'entendre, et d'ailleurs on ne trouve point de gens plus dociles à la censure que ceux qui méritent le plus d'hommages. Je m'attends qu'à votre tour vous me renverrez mon livre avec vos critiques. Quel doux, quel noble échange ! Quel plaisir de penser que si la postérité s'occupe de nous, on parlera de notre union, de notre franchise, de notre amitié ! Ce sera un spectacle rare et intéressant que celui de deux hommes à peu près de même âge et de même rang, de quelque célébrité dans les lettres (si je n'en dis pas plus de vous, c'est que je parle en même temps de moi), qui s'animaient mutuellement dans leurs études. Pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, en vous voyant dans l'éclat de votre gloire, je désirais ardemment de vous suivre, de paraître marcher et de marcher en effet sur vos traces.

Loin de vous, mais enfin le premier après vous.

"Il y avait alors à Rome beaucoup d'illustres génies; mais la conformité de nos esprits vous montrait à moi comme celui que je pouvais imiter, et comme le plus digne modèle. Voilà pourquoi je suis si flatté qu'on nous désigne ensemble dans les entretiens littéraires, et qu'on pense à moi dès qu'on parle de vous. Il est plus d'un écrivain qu'on nous préfère; mais que m'importe le rang pourvu qu'on m'y place avec vous? Venir après vous, c'est être le premier (1)."

Ces lignes, plus exemptes de modestie que de sincérité, révèlent une âme éprise de renommée. Le sentiment que Pline ne prend pas le soin de cacher conduisait sa plume. Il a inspiré ses lettres, et en exclut, par conséquent, le naturel et l'abandon. Elles n'en restent pas moins un recueil précieux pour l'histoire, parce qu'il s'y peint lui-même, en donnant une image de son temps; une lecture attrayante et facile, car on y trouve le charme de l'esprit et les grâces du style. Inférieur à Cicéron, dont il n'a pas la verve et l'élan, les saillies imprévues, le ton familier, l'allure prime-sautière, la phrase colorée, Pline a néanmoins les dons de l'écrivain, formé dans l'art de bien penser et de bien dire, et s'il a eu bonne opinion de lui, il a été justifié par la consécration qu'il attendait de l'avenir.

Vicomte de Broc.

(1) Liv. VII, lettre xx.

Des Cabarets, des Cafés, des Maisons de Jeu

Les maisons qui, par leur nature, devraient être destinées à offrir des aliments, des rafraîchissements et un repos aux voyageurs fatigués, ont pris de nos jours une autre destination. Elles sont devenues pour les gens du pays un lieu de consommation, comme l'on dit vulgairement; et, en effet, les hommes et les jeunes gens y consomment beaucoup, comme nos lecteurs pourront s'en convaincre.

"Le cabaret, à la campagne, les cafés dans les villes sont, au langage du cardinal Giraud, une peste plus redoutable que tous les fléaux qui menacent d'emporter, non seulement le dimanche, mais toute religion, tout ce qu'il y a dans une âme, je ne dis pas de sentiments chrétiens, mais de dignité humaine, sans parler de la ruine inévitable de la santé, de la raison, de l'honneur, de la fortune.

" Nous n'exceptons pas les cabarets des villes, rendez-vous habituel de tout ce qu'il y a d'oisif; d'impur, de turbulent dans une cité, triste cloaque, parfois tout dégoûtant des immondices de l'orgie, où la population ouvrière vient dissiper en quelques heures les fruits péniblement amassés par une semaine de travaux.

" Mais, le cabaret est sinon l'unique, du moins la principale plaie de nos campagnes. Sans ce piège fatal tendu sous leurs pas, le berger et le laboureur couleraient des jours pleins de simplicité et d'innocence, parmi les joies champêtres et la garde des troupeaux, en présence de cette admirable nature et de ces merveilles de la création qui parlent si éloquemment au cœur de l'homme. Sans posséder cette opulence qui enfle et corrompt les âmes, et leur fait trop souvent oublier Dieu, ils ne connaîtraient pas cette misère que les dégrade et les avilit.

" Mais, du moment qu'un cabaret s'élève au milieu du village comme un signe de contradiction, il ne faut plus parler de toutes ces douceurs et de tous ces enchantements de la vie pastorale; il ne reste plus qu'à pleurer sur la perte de la religion, sur la ruine des mœurs, sur l'extinction de l'esprit de famille, sur le déluge de maux qui va désoler cette terre infortunée: scandales publics,

troubles et déchirements domestiques, dissipation du modeste héritage transmis par leurs ancêtres, sans préjudice des crimes qui viendront bientôt peupler les bagnes et rougir les échafauds."

L'illustre prélat remarque, en effet, que les cabarets amènent la désertion des sacrements, l'abandon de la prière, l'éloignement des saints offices, l'oubli des vérités du salut, et même l'impiété. Comment en pourrait-il être autrement, aujourd'hui surtout, quand on sait les journaux qui sont étalés et que l'on commente dans ces lieux, les propos qui s'y tiennent contre ce qu'il y a de plus saint, les blasphèmes qui s'y vomissent ?

" Si vous voulez voir, continue-t-il, des jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge, des vieillards sans dignité et déshonorant par l'abjection du vice cette couronne de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes, des fils indisciplinés et irrespectueux envers les auteurs de leurs jours, des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, c'est au cabaret qu'il faut aller les chercher.

" L'usage immodéré d'une liqueur perfide échauffe l'imagination, embrase les sens, et fait courir dans les veines un feu qui ne s'éteint qu'après avoir dévoré sa victime. Mais il y a bien d'autres tentations dans le vin, on peut dire même que toutes les tentations s'y trouvent à la fois. Il y a la contagion des exemples et des conseils. Il y a les liaisons formées avec tout ce qu'une population compte de membres plus gangrénés, sorte de fraternité toujours unie par la licence et toujours prête à s'y précipiter quand le signal est donné. Il y a ces assauts d'imprudence et ces luttes de cynisme, où de jeunes débauchés, fanfarons de crimes, se disputent la palme de la perversité, se vantent du mal qu'ils ont fait et du mal qu'ils n'ont point fait, se faisant pires qu'ils ne sont et qu'ils ne peuvent, selon l'énergique expression de Montaigne. Il y a l'injustice et la rapine ; car pour fréquenter le cabaret, il faut d'abord de l'argent, encore de l'argent, de l'argent toujours ; et aucune bassesse ne coûte pour s'en procurer quand la passion commande. Il y a l'injure et la violence. Voyez plutôt comment ces réunions d'amis dégénèrent en querelles sanglantes, comment ces salles de banquet se transforment en champ de bataille. Que dirons-nous encore ? Il y a l'insensibilité du cœur, l'extinction du sens moral, l'oubli des devoirs les plus sacrés et des plus respectables lois de la nature. Ah ! malheureux, dans cette coupe riante où tu crois boire le vin pur, si tu la tournais et retournais

dans ta main pour la considérer de plus près, tu verrais un affreux mélange de toutes les horreurs.

" Tu y verrais des larmes... les larmes d'une épouse, les larmes d'une mère, d'enfants innocents que tes cruels et honteux dérèglements condamnent à la faim et réduisent au désespoir.

" Tu y verrais du sang... le sang de ton frère, de ton ami, qu'a versé ta fureur homicide exaltée par les vapeurs de l'ivresse. Tu y verrais cette lie du remords, qui doit, sans que tu puisses l'épuiser, abreuver de son amertume et souiller de ses poisons ton existence flétrie. Tu y verrais ces flammes de passions qui te brûlent corps et âme, comme un enfer anticipé, en attendant que s'allument ces feux vengeurs de l'éternité, qui, tout attisés qu'ils sont de la colère d'un Dieu, ne seront pas trop ardents pour châtier toutes les hontes de ton abominable vie. Nous arrivons ici aux troubles de familles, aux désordres de fortune, aux scandales publics, suites inévitables de la fréquentation des cabarets. Mais, dans un sujet si vaste, nous ne pouvons que saisir en courant les traits les plus saillants. Entrez dans cette maison, qu'y voyez-vous? Des enfants manquant de tout et mourant de misère... Qu'importe? le père est dans ce moment même à la taverne du coin, gorgé de vin et de viandes. Qu'y voyez-vous encore? Une femme pleurant l'absence prolongée d'un époux. Mais ses larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille. N'entendez-vous pas dans le lointain comme un bruit qui s'approche? C'est un bruit de blasphèmes qui annoncent le retour du maître. La porte s'ouvre, il entre comme une tempête; c'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence; tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez: qu'y voyez-vous? O nature, frémissez! O religion, voilez-vous de deuil! Des frères altérés de leur propre sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides... un fils dénaturé, traînant par ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné... le sein d'une mère, oserons-nous achever, le sein d'une mère foulé aux pieds par le monstre qu'il a nourri! Cabaret, voilà tes œuvres! cabaret, voilà tes victimes! Cependant, le patrimoine se fond dans des mains follement dissipatrices. Il faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour solder les dettes de la débauche. Des bras énervés par l'intempérance ne savent plus manier la bêche et le rateau, et les villes et les campagnes se peuplent de vagabonds d'oisifs qui ne vivent plus qu'à la faveur de coupables industries.

Mais, attendez; l'infamie ne tardera pas à se joindre à la ruine. Le scandale ne se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille; il éclate souvent au dehors pour l'opprobre d'une longue suite de générations.

" Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet homme qu'entraînent les agents de la justice, les mains chargées de chaînes? C'est un habitué de cabaret qui vient d'être surpris en flagrant délit de vol. Quel est ce tumulte qui s'élève au sein du village ou de la cité, et vers lequel se porte, par toutes les issues, une foule curieuse et agitée? C'est une rixe de buveurs où le sang a coulé. La victime est là, se débattant dans les convulsions de la mort, et chacun s'éloigne de ces lieux funestes en détournant les yeux, croyant déjà voir, sur le théâtre même du meurtre, se dresser, menaçant, l'instrument du supplice et l'appareil de l'expiation, dernier acte obligé de ce drame lugubre!"

On a trouvé le secret, dans les villes, d'ajouter le danger des théâtres à celui des cabarets et des cafés, en instituant les cafés-chantants;il y a, par conséquent, une double raison de les fuir.

" Vous trouverez, dit Charles de Sainte-Foy, des dangers non moins nombreux, quoique d'un autre genre, dans ces maisons de jeu où le hasard habite et règne, et où des insensés jouent sur une carte leur avenir, leur réputation, leur honneur et le bonheur d'une famille tout entière. Rien n'émousse et ne stupéfie autant l'esprit, rien ne dessèche et n'endurcit autant le cœur que la passion du jeu. De toutes les passions, c'est, sans contredit, celle qui occupe et absorbe le plus toutes les facultés de l'homme, celle qui crée les habitudes les plus profondes, les besoins les plus impérieux et les plus terribles nécessités. En tenant perpétuellement appliquées au même objet toutes les pensées et toutes les espérances, elle produit, en celui qu'elle domine, une sorte d'aliénation mentale et une incessante obsession."

Sur la porte des maisons de jeux, on pourrait écrire ce quatrain de Théveneau:

Il est trois portes à cet antre:
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre,
C'est par les deux autres qu'on sort!

C'est l'espérance du gain qui fait qu'on se livre à des jeux intéressés, et on y perd souvent sa fortune et toujours un temps précieux, la tranquillité de l'esprit, le goût du travail et l'amour

de sa famille, pour ne rien dire de plus. Aussi, les jeux de hasard ont été de tout temps regardés comme le fléau des nations civilisées. On a toujours voué au mépris ceux qui s'en font une occupation assidue. Un homme, un jeune homme qui se respectent, se garderont donc de fréquenter les maisons de jeu.

Mais, dira-t-on, s'il faut s'interdire tout plaisir, quand on porte le poids du jour et des affaires, à quelle existence malheureuse n'est-on pas condamné? Certes, la religion n'est pas l'ennemie des délassements honnêtes. Loin d'enlever à l'homme le repos dont il a besoin pour réparer ses forces, c'est elle qui l'assure à l'homme et qui le sanctionne par la loi du dimanche dont les mécréants ne veulent pas. Nous, prêtres, nous ne voulons retrancher à l'homme que ce qui l'abrutit, que ce qui le perd, que ce qui le rend malheureux en ce monde et en l'autre, nous ne désirons rien tant que de procurer son bonheur même ici-bas "Non, s'écrie le cardinal Giraud, la religion ne vous interdit pas d'honnêtes réunions de parents et d'amis, d'innocents banquets qui entretiennent les relations de bon voisinage.

"Mais, dans ces rares occasions où vous croyez pouvoir vous permettre ce que vous appelez un extraordinaire, n'avez-vous pas, pour appliquer à votre sujet l'admonition de saint Paul aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire? ou bien méprisez-vous le sanctuaire du foyer domestique, révéré dans les beaux jours du christianisme à l'égal de l'Eglise elle-même? La fête en sera-t-elle moins douce à votre cœur, parce qu'elle sera commune à votre femme et à vos enfants, parce que vous la partagerez avec tout ce que vous avez de plus cher en ce monde? Seriez-vous de ces hommes sans affection qui ne sauraient trouver du goût aux mets et au breuvage, s'ils ne leur sont offerts sous un toit étranger, s'ils ne sont apprêtés et servis par des mains mercenaires? Ou manquerait-il quelque chose à la satisfaction de votre égoïsme, si d'autres ne souffraient le besoin, tandis que vous vous enivrez à la coupe de l'abondance? De bonne foi, les plaisirs d'une aimable assemblée de famille, d'une couronne riante d'enfants et de frères entourant votre table, ne valent-ils pas bien les plaisirs du cabaret? Ceux-là, du moins, sont purs, ils ne laissent après eux aucune amertume et il n'est pas à craindre qu'ils dégénèrent en excès, contenus qu'ils sont dans les bornes de la décence par la sainteté du foyer héréditaire, par ce souvenir de ce respect des ancêtres qui est, pour les âmes bien nées, une seconde religion."

L'abbé J. Berthier.

LE PROPAGATEUR

Vol. II. SEPTEMBRE 1905 No 9

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Un programme de Pape. Article de François Veuillot. Deux ans de pontificat. — La loi de séparation. Pensées canadiennes. Lettre du cardinal Richard. Un mot d'Arthur Loth : *un divorce notional.* — La crise du patriotisme à l'école en France. — Les merveilles eucharistiques à Lourdes. — Comment notre *Bréviaire* remonte aux âges apostoliques. — Les qualités d'un bon industriel. — A Saint-Malo : Une strophe de Botrel. Le discours de l'honorable Turgeon. — Pour plus tard ; Rigaud et Oka. — Le Prince de Battenberg. — Nos défunts : Lady Lafontaine, l'abbé Valade, l'abbé Villeneuve et l'abbé Simard.

Notre Saint Père le Pape Pie X, glorieusement règnant, est entré, au commencement d'août, dans la troisième année de son pontificat.

" Un programme de Pape, écrit François Veuillot (Univers — 5 août), n'est point combiné selon les intérêts de la politique ; il est dicté par l'Esprit-Saint. La marche des faits peut en ralentir ou en précipiter l'exécution ; elle ne saurait en changer la base ni les principes. Alors même que l'élu du Conclave a tout le génie des plus grands hommes d'Etat, ce n'est pas un homme d'Etat, c'est l'homme de Dieu."

" Au cours de la deuxième année de son pontificat — poursuit toujours le distingué journaliste — Pie X a posé deux grands actes, qui constituent le développement logique et harmonieux de l'œuvre qu'il a entreprise, (c'est-à-dire : tout restaurer dans le Christ, *instaurare omnia in Christo.*) Je veux parler de l'Encyclique aux évêques du monde entier, sur l'enseignement de la doctrine religieuse, et de l'Encyclique aux évêques d'Italie, sur l'action sociale catholique. "

Dans la première de ces Lettres Apostoliques le Pape, explique encore M. François Veuillot, rappelait aux Pasteurs comment ils doivent distribuer aux fidèles le pain de la parole divine :

" Parmi tant d'ouvrages gonflés de découvertes ou de raisonnements, le Saint Père a exalté ce petit livre, qui contient la substance des vérités éternelles et nécessaires : le *catéchisme.* "

Dans la deuxième de ses Lettres, le Pape, après avoir prescrit au clergé d'enseigner la doctrine aux fidèles, commande aux fidèles de se lancer — par l'action sociale, mais sous la direction des évêques — à la conquête du peuple.

Entre temps aussi, pendant cette deuxième année de pontificat, Pie X a célébré solennellement le *cinquantenaire* de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (déc. 1904), et, il a présidé en personne le congrès eucharistique international (juin 1905).

A l'enseignement le grand Pape joint la prière.

* * *

Et certes, le monde a tant besoin qu'on l'enseigne et que l'on prie pour lui.

Dans notre dernière chronique, nous avons peu parlé des choses de France.

On le sait, la loi dite de séparation a enfin été votée à la chambre des députés par 341 voix contre 233. Nul doute qu'elle le sera bientôt au sénat. La France va donc cesser d'être officiellement une nation catholique, elle, par qui se faisaient, depuis quatorze siècles *les gestes de Dieu*. Oh ! qu'il en coûte à notre orgueil filial d'admettre ce fait brutal. En 1870, nous pleurions sur les désastres de la France, et, si l'occasion nous eut été donnée, nous serions partis à la rescousse. Mais aujourd'hui nous pleurons davantage et il faut que nous priions davantage aussi pour notre mère. Chère et pauvre France !

Hier, je lisais, dans l'*Univers* (8 août), l'admirable Lettre Pastorale de S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris, prescrivant pour la fête de l'Assomption, des prières solennelles. Qu'on me permette une citation qui donne la note, bien triste mais très juste, de la situation :

" La France, fidèle à son passé et à sa vocation séculaire parmi les peuples, restera-t-elle chrétienne ou renoncera-t-elle à sa foi et à toutes ses traditions nationales ? Tel est l'objet de notre anxiété. — Poursuivi depuis plus d'un siècle par les sectes maçonniques, le travail de déchristianisation, dans ces vingt-cinq dernières années, est devenu plus ardent. Il a préparé le projet de séparation de l'Eglise et de l'Etat, dont la gravité ne peut échapper à personne. Le sens de cette séparation, si l'on veut bien le comprendre, c'est la renonciation de la France à être une grande nation catholique dans le monde. — Certes, tous n'en saisissent pas la portée ; mais les chrétiens attachés à leur foi et pénétrés aussi des véritables intérêts de la France, qui la veulent forte et tranquille à l'intérieur, continuant à exercer une influence féconde au dehors, redoutent justement les conséquences de cette loi. Faire disparaître l'Eglise de France, la réduire à l'état d'une institution privée en prenant contre elle des mesures de défiance : telle est la fin de cette tentative. "

Et Arthur Loth, le publiciste catholique bien connu, écrit fort justement :

" Cette séparation d'éléments que Dieu et l'histoire avaient unis est aussi criminelle, aussi funeste, que celle qui rompt les liens du mariage entre l'homme et la femme. C'est un grand divorce national, souverainement injurieux pour Dieu, l'auteur de cette union si admirable et si providentielle de la France et de l'Eglise dans notre histoire."

* * *

Or parmi tous ceux qui ont directement contribué à préparer ce " grand divorce national," les instituteurs laïques tiennent assurément le premier rang. Paul Bert et Jules Ferry, avec leurs amis, ont voulu laïciser quand même et toujours. Plus de culte à Dieu, proclamaient-ils, remplaçons-le par le culte à la patrie. Ce dernier suffira.

Eh ! Bien, il arrive qu'il ne suffit pas, et que 80,000 éducateurs socialistes acclament aujourd'hui les Hervé et les Thalamas : celui qui veut planter le drapeau dans le fumier et celui qui insulte publiquement à l'honneur de Jeanne d'Arc. C'est la crise du patriotisme à l'école ! C'était fatal : ceux qui renient Dieu ne tardent pas à renier la patrie.

L'opinion publique s'en est émue, et, les *Questions actuelles* du 12 août nous apportent un article de compilation fort instructif. Il y a là une citation de Jules Lemaître qui vous cloue les sans-patrie au pilori de la honte — pour longtemps. Mais le moyen de tout citer ?

* * *

Hâtons-nous de le dire, s'il y a des tristesses au pays de nos pères, il y a aussi des joies bien consolantes.

On ne lit pas, par exemple, sans une vive émotion le rapport du Dr Boissarie sur " Les Merveilles Eucharistiques à Lourdes," qui fut présenté par l'éminent docteur au congrès eucharistique tenu à Rome en juin.

Bon nombre des miracles qui s'opèrent à Lourdes éclatent pour ainsi parler au passage du Saint Sacrement porté en procession.

C'est au pèlerinage national de 1888 que cette pensée germa dans l'esprit d'un fervent de Marie : Pourquoi, tandis que le Dieu de l'Eucharistie est porté au mileu des malades, la multitude ne lui crierait-elle pas le magnifique "Jésus, fils de David, ayez pitié de moi" de l'aveugle de Jéricho ?

Il faut avoir été témoin de ces admirables et éloquentes supplications des foules à Lourdes — ce fut l'un des bonheurs de ma vie ! — pour bien comprendre et goûter la narration si simple mais si belle du grand ami de Marie et de son Divin Fils qu'est le Dr Boissarie.

Je renvoie mes lecteurs aux *Questions actuelles* du 29 juillet. Ils y verront, comme du reste dans plus d'un document, si Dieu n'aime pas encore la France malgré ses fautes, et si, en dépit de tout, il ne nous est pas permis d'espérer toujours.

* * *

L'on espère jamais mieux que lorsque l'on prie bien. Prions donc.

La prière officielle de l'Eglise et du clergé, c'est le Bréviaire. Sait-on bien toujours ce qu'il est le Bréviaire, d'où il vient, quelle est son histoire ? Si oui, il semble qu'on doive plus intelligemment réciter son office.

Une "Histoire du Bréviaire," par Dom Baumer, traduite en français par Dom Réginald Biron, vient de paraître à Paris (1), qui intéresserait sans nul doute nos lecteurs prêtres. Elle se déroule en 2 vols. in-8o, d'environ 500 pages chacun.

Je note cet exposé de l'intime relation qui unit notre Bréviaire actuel aux primitives oraisons des apôtres et des disciples :

"Malgré les améliorations, les transformations et les perfectionnements que le Bréviaire a subis, surtout dans ces dernière années, le livre officiel de la prière de l'Eglise est resté dans son ensemble celui qu'avait prescrit le pape saint Pie V. Dans son essence, le Bréviaire de ce dernier est le même que celui qu'employaient Innocent III et la chapelle pontificale au XIIIe siècle. A son tour, celui-ci n'est qu'un abrégé de l'office public récité aux VIIIe, IXe, Xe et XIe siècles dans les basiliques romaines ainsi que dans les cathédrales de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Le Bréviaire de Léon III et de Charlemagne avait plus d'un trait commun avec celui de saint Grégoire le Grand, et celui-ci rappelait ces heures canoniales des IVe et Ve siècles, floraison magnifique du service divin dont le germe avait été déposé dès les temps apostoliques."

* * *

Si la transition pouvait n'être pas trop brusque, j'aurais voulu parler aussi d'un fort beau discours sur le rôle social des *carrières*

(1) Chez Letouzay et Ané, 76 *bis* rue des Saints-Pères.

commerciales, que prononçait à Paris, au 24e congrès de la Société d'économie sociale, le président de la chambre de commerce de Lyon, M. Auguste Isaac.

Il y a là des aperçus nouveaux qui sont bien propres à réjouir ceux que les circonstances de la vie amènent à faire du commerce leur principale occupation.

Après avoir heureusement expliqué les préventions traditionnelles des familles françaises contre le commerce, à savoir : qu'il n'ennoblit pas, qu'il est fécond en insuccès, qu'il est maltraité par les littérateurs (qui en vivent souvent pourtant?), qu'il manque d'élégance.... Après avoir montré que le commerce donne cependant plus d'indépendance que les carrières libérales, et qu'il l'emporte surtout sur le servile fonctionarisme, la plaie de la France.... le distingué président en vient à exposer quelles sont les qualités requises pour faire un bon commerçant, un bon industriel :

"Oui, il ne suffit pas, pour un bon commerçant et surtout pour un bon industriel, d'être un homme intelligent, laborieux, instruit, appliqué, ayant de la clarté, de la décision et de l'esprit de suite, il faut autre chose: il faut que celui qui assumera la responsabilité de diriger les autres hommes ait d'abord le don de la connaissance des hommes, de la perspicacité, du sentiment de la justice, qui l'empêche de succomber parfois à ces tentations qui existent, en réalité, dans le monde des affaires, on ne peut pas le nier; il faut qu'il ait de la droiture, de la loyauté et du cœur, et je dis que tout cela est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit des industriels, lorsqu'il s'agit de diriger un grand nombre d'ouvriers et qu'on a vis-à-vis d'eux des responsabilités très grandes au sujet de leur salaire, de leur genre de vie, de leurs épreuves, qui viennent surtout du chômage, de la maladie ou de la vieillesse."

Ce sont là de bien belles paroles et de bien justes pensées. Heureux les patrons, ou comme on dit aujourd'hui les *employeurs,* qui sauront les comprendre !

* * *

Les hommes qui comprennent les vrais intérêts de l'humanité sont d'ailleurs toujours dignes d'éloges, et devant leurs contemporains et devant l'histoire.

Tel fut Jacques Cartier, le découvreur patriote et chrétien.

Les fêtes de l'inanguration de son monument, sur la *Hollande* à St-Malo, ont été couronnées d'un beau succès.

Une messe a eu lieu le matin (23 juillet), à laquelle a prêché l'abbé Janvier, le prédicateur de Notre-Dame de Paris.

Plusieurs discours ont été prononcés à la cérémonie d'inaugura-

tion proprement dite. Botrel a lu un poème, oh! si simple et si joli ! Citons au moins une strophe, la première :

" Pourquoi ces drapeaux dans nos rues?
Pourquoi ces fanfares ? ces cris ?
Pourquoi ces foules accourues
Sur nos Remparts de granit gris ?
C'est qu'on annonce la nouvelle,
Que, debout sur sa caravelle,
Tout seul entre le ciel et l'eau,
Terminant sa longue croisière,
Cartier s'en revient, vent arrière,
Et pour toujours, à Saint-Malo!" (1)

* * *

De tous les discours prononcés là, d'après les dépêches, celui de l'Honorable Turgeon a fait prime. On s'y attendait. L'Honorable Ministre est en effet un orateur digne de nos grands hommes. Et nos grands hommes, je le dis avec conviction, auraient fait assez belle figure à côté des Thiers et des Montalembert, des Ribot et des De Mun.

Je sais tel discours de nos évêques, à Rheims et à Lourdes, que les grands Prélats de France auraient pu prononcer sans déchoir, et, si nos Chapleau et nos Mercier, pour ne parler que des morts, eussent eu un autre théâtre, leur renommée serait universelle.

Voici comment la *Vérité Française* parle de l'éloquence de notre sympathique Ministre de Québec :

" En l'écoutant, on se sentait véritablement en France, dans la vraie, la bonne et belle France que ne connaissent point nos orateurs gouvernementaux. L'assistance, transportée, l'a couvert d'acclamations qu'on entendait au large, sur les bateaux. La puissante voix de l'orateur atteignait jusqu'aux fenêtres garnies de monde qu'on voyait au-delà des remparts, ornées de banderolles flottant au vent. Le spectacle était grandiose. Et quand l'orateur a rappelé par quels moyens le Canada a conquis sa liberté, on songeait aux grands orateurs grecs qui, par leurs discours en plein air, prononcés comme celui-là devant des gens debout, assis, grimpés sur des pierres ou des tas de terre, stimulaient le courage des foules. Et les chapeaux s'agitaient ! Et les mots de Bretons, Bretagne, France, Canada, s'entrecroisant, surexcitaient délicieusement cette foule de bons Français."

C'est là un bel hommage !

---

(1) Le poème de Chapman, dont nous avons parlé, a eu également un beau succès. — E.-J. A.

* * *

Comme toujours je me suis laissé attarder par l'intérêt des sujets que les circonstances et les lectures avaient fixés dans mes notes, et, je n'ai plus la place pour traiter certains sujets canadiens, comme ce pèlerinage à la montagne de Rigaud et ce cher voyage à Oka en compagnie de notre excellent directeur du *Propagateur* M. L. J. A. Derome, dont j'aurais voulu garder ici le souvenir. Ce sera pour ma prochaine chronique. Je me promets de commencer par là: c'est plus sûr.

* * *

Le Prince Louis de Battenberg, allié à la famille royale d'Angleterre, et vice-amiral, est l'hôte des Canadiens, depuis quelques jours.

Le prince parle magnifiquement le français et paraît avoir des idées autrement larges que celles de nos *amis* d'Ontario.

A Montréal, on a beaucoup remarqué sa courtoisie envers Mgr l'archevêque. Sans doute, le prince avait à qui parler, mais aussi il est à noter que les Anglais d'éducation supérieure ne se cachent pas pour témoigner de leur respect et de leur admiration envers les représentants autorisés de l'idée française et catholique.

Le drapeau d'Albion est plus large et flotte plus haut que ne le voudraient certains fanatiques de la province-sœur.

* * *

Lady Lafontaine, veuve de l'un de nos plus grands hommes d'Etat canadiens, Sir Louis-Hyppolite, vient de mourir à Montréal, chez son gendre, M. l'avocat Dorion. Elle avait 83 ans. Ce fut une femme d'élite, digne du grand citoyen à la mémoire de qui elle a gardé une si constante fidélité.

* * *

On annonce aussi la mort de M. l'abbé Jos. Edouard Valade, malade depuis de longues années, à la Longue Pointe, celle de M. l'abbé Villeneuve, âgé de 70 ans, mort curé de Tecumseh (London), à Windsor, Ont., et celle de M. l'abbé Simard, mort curé de don), à Windsor, Ont.

Saint-Hilarion (Chic.).

L'abbé Elie J. Auclair

LA PREDICATION

DE LA VRAIE MANIERE DE PRECHER SELON LE P. DE RAVIGNAN [1]

I. — Idée générale de la prédication.

Qu'est-ce que l'éloquence de la chaire ? C'est la puissance de la parole pour ramener les âmes à leur Créateur ?

Ce ministère est le plus haut, le plus difficile et le plus dangereux; il faut donc l'estimer et y porter, avec une humilité profonde, la sainte union avec Dieu.

Quand on ne veut parler qu'humainement, on puise sa force dans la passion humaine; mais pour parler en apôtre, il faut recourir à ces saintes passions que j'appellerai surnaturelles; c'est l'amour de Dieu, le besoin du salut des âmes, le zèle robuste et tout puissant de la charité pour les pauvres pécheurs; en un mot, c'est Dieu, Dieu seul cherché et obtenu par un travail patient. par une prière vive et souffrante. Et voilà tout le secret de l'homme apostolique. Il y en a beaucoup qui parlent de la tête; peu, très peu qui parlent de la poitrine, du fond des entrailles. On s'y connaît vite; les yeux même du monde ne s'y méprennent pas. Ecoutez le jugement d'une femme sur le discours d'un homme de Dieu: "Cela sent la cellule."

Après ce principe intérieur, les sources de l'éloquence sacrée sont d'abord l'Ecriture sainte. Certes, vous le comprenez, c'est la parole de Dieu que vous voulez prêcher.

Puis les modèles: Isaïe, l'admirable Paul, saint Chrysostome, le grand maître de l'éloquence, saint Grégoire de Nazianze. Pour nos prédicateurs français: Bourdaloue, Bourdaloue encore, c'est le roi; Fénelon au cœur si aimant. Bossuet est l'éminent orateur, oui, mais on l'admire plus qu'on ne l'imite; il se tient trop dans son génie.

Je veux vous révéler le fond de ma pensée en ami véritable:

1. En 1846, le P. de Ravignan malade, avait dû interrompre toute prédication. Retiré au scolasticat de la Compagnie, à Vals, près le Puys, il y ouvrit momentanément pour les jeunes jésuites un cours d'éloquence sacrée. Ce qu'on va lire est un extrait des notes recueillies par les élèves.

jamais ou presque jamais, ne faites de conférences. Non, ne prenez point ce genre pour une foule de raisons; il est trop facile, il donne trop de prise à la vanité, il s'éloigne trop de la pratique. Votre grande affaire, votre puissance la plus vraie, c'est de toujours montrer les consolations de la religion, à tous, entendez-le bien; car voilà le grand besoin de ces pauvres âmes: *Omne caput languidum et omne cor mœrens*, toute tête est défaillante et tout cœur est malade; faites respirer, faites revivre. Enfin, ce genre serait un danger pour la chaire. En vérité, il y a dix ans, je ne sais où nous serions tombés, si cette mode avait continué; tout le monde voulait faire des conférences. Sans doute, il a des exceptions, de malheureuses nécessités; Notre-Dame en est une; c'est pour des conférences que l'Œuvre a été fondée; mais j'ai bien promis à Dieu que je ferai tous mes efforts pour qu'on ne suive pas ailleurs mon exemple.

Il y a une double maladie de notre siècle bien caractérisée, ce me semble: la manie du rêve et le défaut d'exécution, c'est-à-dire le vague de l'intelligence et la mollesse de la volonté. Combattez cela, parcourez la table des sermons de Bourdaloue, et choisissez; prenez des sujets qui instruisent et qui secouent. C'est difficile. certes, je le sais bien; mais précisément c'est là le bon. Vous pensez bien que je n'exclus point certains sermons de dogme; à notre époque c'est nécessaire: il faut d'abord faire venir. Parlez de la nécessité de la religion, de sa bonté surtout et de sa douceur: c'est toujours au cœur qu'il faut viser.

La religion est toute faite. La prédication ne débite pas les ingénieuses théories de l'humaine sagesse; elle n'invente pas, elle transmet seulement. On n'a pas voulu comprendre cela, au moins plusieurs de nos prédicateurs ne l'ont pas compris et voilà la première cause de la déviation.

2. — Composition du discours.

On ordonne un plan, l'enchaînement des idées, leur progression, leur efficacité dernière. C'est là l'important, c'est presque tout; écrire n'est rien après ce travail. Mais il ne faut pas craindre sa peine: travaillez, patientez, souffrez; à ce prix, vous obtiendrez cette pleine énergie qui emporte la conviction et la persuasion.

La composition doit être un martyre, et il faut qu'on la trouve telle, sans quoi rien, ou presque rien, en fait d'apostolat. Avoir

de la peine, est une nécessité pour opérer le bien. Que d'ennuis et de fatigue! Souvent l'esprit ne sera que torpeur et impuissance, ne trouvera rien. C'est bon. Cela rend humble et dévot; alors on recourt à Dieu, à la sainte Vierge; on devient recueilli, plus retiré.

Il faut certes employer, dépenser tout ce qu'on a; on désirerait presque avoir du génie, mais seulement pour glorifier Dieu en sauvant les hommes; car, sans cela, ce génie n'est rien. Le talent du moins, quel qu'il soit, il faut s'en servir, mais le fouler aux pieds. Il faut vouloir réussir, vouloir faire bien, très bien. Ecoutez saint Ignace nous adressant cette parole si féconde: "On doit tout faire comme si on était seul à agir, et attendre tout de Dieu comme si on n'avait rien fait."

Prenez garde à la rigueur abstraite et métaphysique: c'est un écueil au sortir des études scolastiques. Il est à craindre aussi qu'on ne soit dur, raide, impératif. Soyez sévères parfois, durs jamais, entendez-le bien. Ah! l'amour du pécheur, voilà l'essence de l'apôtre. Ne soyez même sévères que par amour. Consolez, encouragez plutôt, faites-vous des entrailles de miséricorde. Cependant, je vous en supplie, au nom de Dieu, n'ayez jamais rien de mou, d'efféminé, pas de sensiblerie ni de sentimentalisme; je sais bien ce que je vous dis, je vous parle en père. Si l'en est porté par son genre à la douceur, c'est une qualité précieuse et une espérance de succès; mais encore faut-il un sage tempérament de douceur et de fermeté, ne voir que des âmes et ne les gagner qu'à Dieu.

La clarté est la meilleure condition du discours, car on parle pour se faire comprendre sans étude. Voyez Bossuet lui-même, comme il est clair, quelque haut qu'il soit. C'est l'indice d'une grande puissance de tête. Maintenant c'est ce qui manque, on est nébuleux; les expressions sont obscures et les idées vagues. On ne fait pas assez descendre sa parole dans la place publique. On m'a reproché souvent de n'être pas assez populaire, et avec raison, je le sens. Nous restons trop dans nos conceptions, au lieu de prendre celles de nos auditeurs comme elles sont. Il faut, pour rendre la vérité palpable, s'adresser à l'imagination qui est la faculté la plus développée de nos jours; présenter son sujet sous toutes ses faces, et ne pas craindre de répéter, mais en évitant la vulgarité, même en présence des auditoires les plus simples.

Il faut être ému pour émouvoir. On puise cette vraie émotion

d'abord dans la prière, puis dans la lecture d'un auteur favori, enfin dans la volonté énergique du but proposé. Ne craignez pas de vous abandonner; parlez à la passion, prenez tous les tons; par des coups imprévus, agitez profondément votre auditoire. La véritable éloquence est un drame. Voyez Bourdaloue lui-même, quel entrain dans sa dialectique! comme il est pressant, en paraissant si calme! Voyez surtout l'incomparable Paul: il se met en scène, il s'interrompt, il apostrophe, il prie, il pleure, il menace, il aime, il est mère!

Il faut de la couleur. Mais n'est pas peintre qui veut. Saint Paul est encore ici le maître. Quelles images dans ses épîtres! Notre-Seigneur parle par images; dans ses discours, les pensées les plus profondes sont revêtues d'impressions sensibles, le langage reste noble en devenant populaire. On est ému sans le vouloir, en lisant l'Evangile.

Une chose essentielle pour tout cela, c'est d'avoir quelqu'un qui nous avertisse. Un autre voit ce qui nous manque, nous sommes aveugles en notre endroit. Et d'ailleurs Dieu a voulu attacher une grande grâce à la correction humblement et docilement reçue.

3. — Action.

Dans un autre entretien, après avoir rappelé la sentence de Démosthène, qui mettait la puissance de la parole dans l'action, et ce mot de Massillon: "Mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux," le P. de Ravignan en concluait la nécessité d'apprendre par cœur certains sermons, puis il ajoutait:

C'est pénible d'apprendre, je le sais fort bien; mais tant mieux, c'est précisément ce qu'il faut. Ah! c'est cette misérable peur de se donner de la peine qui fait tout le mal. Voulez-vous que je vous dise une chose dont je me suis profondément convaincu? La paresse, voilà surtout ce qui paralyse le talent et empêche le succès. Un vieux littérateur me disait un mot plein de sens: "Il faut qu'un discours soit pourri, oui pourri dans la mémoire." Prenez garde de laisser tomber cette faculté, c'est une perte que rien ne supplée.

Cependant ma pensée est que, dans une retraite, dans une mission, il ne faut pas apprendre, pas même écrire; alors après la prière et la réflexion sérieuse, on s'oublie et l'on se lance. Mais pour une station, apprendre, apprendre encore une fois, c'est absolument nécessaire pour assurer tout.

En apprenant, on s'appliquera bien moins à prononcer qu'à sentir, et à s'identifier avec son sujet. C'est dans la méditation calme, solitaire, que la parole s'échauffe. La chaleur de l'improvisation ne saurait remplacer cette puissance de la réflexion. Qu'on se pénètre bien de la force incalculable de son ministère. La parole est la plus grande puissance du monde. Mon Dieu! pendant une heure, trois ou quatre mille âmes vont penser par nous, vivre de nous! C'est à la parole que Dieu lui-même a voulu confier son action.

Avant de monter en chaire, il faut se calmer. C'est une vérité d'expérience; quand on est calme, on jouit de soi-même; si l'on s'agite, on s'amoindrit. Le calme est donc souverainement nécessaire, le calme même organique, entendez-le bien. Laissez donc toute préoccupation; faites l'œuvre de Dieu, appuyés sur sa grâce. Confiance absolue, invincible courage; la paix vient alors.

La modestie, expression du recueillement, montre l'homme de Dieu, le fait voir, pour ainsi dire, descendant de la sainte montagne. Vous arrivez recueilli, les yeux baissés; vous priez profondément incliné; enfin vous vous levez avec une pose humble et ferme, et vous commencez.

Pour l'intérieur, ce qui est désirable, ce que je n'ai pas, je le sens, le voici: "Se posséder en se livrant, se livrer en se modérant." Voyez un cheval fougueux, plein d'une noble ardeur, mais que son cavalier domine; il n'a rien perdu de son élan, mais son ardeur est dirigée, et il l'emploie tout entière pour arriver au but, au lieu de la dissiper en mouvements inutiles. Mais il n'y a que Dieu qui puisse donner cela.

L'action doit être naturelle. C'est ce qu'il y a de plus difficile et de plus rare. A la tribune, au barreau, presque tous les orateurs sont naturels; dans la chaire, très peu le sont. On y déclame, on y chante. Une conversation avec l'auditoire serait le vrai genre. Le naturel met de suite le prédicateur en rapport direct avec les auditeurs.

L'action doit être sentie. Qu'un sentiment profond, fruit de la conviction et de la prière, perce partout; avec cela vous serez compris. L'onction donne à la parole un je ne sais quoi qui rappelle l'Evangile. Quelquefois vous ne sentirez rien: qu'y faire? Patience alors. Il faut du moins qu'on découvre toujours en vous l'homme des âmes, l'ami des pécheurs, l'apôtre.

Enfin l'action sera digne. Que l'orateur apparaisse grave, religieux et modeste. Ah! représentez-vous Notre-Seigneur parlant

au peuple; il aimait son discours, il faisait des gestes, mais la majesté du Dieu caché ne se montrait-elle pas dans la dignité de son extérieur?

Pour résumer tout ce que j'ai dit, par la prière, par l'étude et la charitable correction, j'arrive à ceci: "Etre soi, moins ses défauts." Tous peuvent très bien parler dans leur genre. Le travail fait tout pour la chaire et la paresse au contraire empêche tout. Acquérir ce qu'on peut de talents et de succès pour le salut des âmes, voilà l'esprit de la Compagnie. Soyez remplis de Dieu et vous serez assez éloquents.

Documents de ministère pastoral.



Dieu dans les ténèbres

" Feu, grêle, neige, glace, souffles des tempêtes qui exécutez des ordres. " (Ps. 148).

La ruine, la tentation, l'affliction, la maladie, la mort, tout concourt à la louange de Dieu. Le péché lui-même, mais non pas le pécheur, le loue à sa manière. Dans ce verset, le Psalmiste considère la chaleur, le froid, le vent, dans ce qu'ils ont d'excessif et de violent, comme autant de ministres de l'amour de Dieu, quand il exerce ses châtiments, comme des exécuteurs dociles de sa justice dévorante. " Il fait des vents des messagers, et du feu ardent son ministre." (Ps 103, 4). " Il s'avance sur les ailes des vents" (Pr 101, 3). Ce n'est pas la chaleur qui réchauffe et caresse, c'est celle qui brûle et consume. Ce n'est pas le froid qui tempère et rafraîchit, c'est le froid qui glace et durcit ; ce n'est pas la brise qui flotte et relève les forces, c'est le vent impétueux qui déracine et dévaste tout sur son passage. Il faut s'élever jusqu'aux cimes de la pensée, de la foi, de la confiance et de l'amour, pour louer Dieu de ses châtiments. Ainsi faisait le saint homme Job: " Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté: que le nom du Seigneur soit béni!" (Job, 1, 21).

GEORGE TYRRELL, S. J.

LE STYLE EPISTOLAIRE [1]

Saint François de Sales.

Saint François de Sales n'est pas seulement un saint aimé de tous par sa douceur, son intelligence, ses vertus exquises ; c'est un écrivain plein d'imagination, unissant la grâce et la poésie à la piété qui inspire tous ses actes : c'est un saint littéraire. Il nous appartient par les liens qui l'attachent à la France, et l'Académie française l'a reconnu pour un des nôtres, en le mettant au rang des écrivains proposés comme modèles.

Il peut figurer parmi les épistoliers. La bonhomie, l'enjouement, une simplicité aimable et spirituelle, distinguent les lettres que lui dictèrent le zèle apostolique et la charité : par sa langue comme par sa naissance, il fait partie du xvie siècle, et termine son existence au moment où commence le xviie siècle. Il nous servira de transition entre l'antiquité païenne et la grande époque de Louis XIV, qu'illustrère tant de beaux génies, préparés par le règne de Louis XIII.

Le xvie siècle représente une période confuse où se font remarquer les progrès de l'esprit français, où se forme la langue qui n'a pas trouvé encore la voie qu'ouvriront devant elle des chefs-d'œuvre dont le temps n'a pu ternir l'éclat. Les défauts apparaissent alors dans l'incorrection des écrits qui n'ont ni la clarté, ni l'élégance de ceux des âges suivants. Toutefois, ce siècle marque un grand pas dans la recherche des connaissances humaines ; il répand des lumières qui brilleront complètement lorsque l'autorité, la règle, le goût, auront épuré la langue, qui se ressent d'une époque anarchique, incohérente.

La poésie n'a pas encore vu venir Malherbe et attend la législation que lui donnera Boileau. La prose hésite et n'est pas toujours l'instrument qu'appelle la pensée. Elle est simple, naturelle, familière chez saint François de Sales. Son âme se réfléchit dans ses lettres, où la religion se montre pleine d'indulgence et de sourires. Il définit ainsi le caractère de la vraie piété :

"Vous ne devez pas seulement être dévote et aimer la dévotion,

(1) Voir le Propagateur de juillet et d'août 1905.

mais vous devez la rendre aimable, utile et agréable à chacun. Les malades aimeront votre dévotion s'ils en sont charitablement consolés; votre famille l'aimera si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus aimable à reprendre et ainsi du reste... Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dévotion attrayante (1)."

Il est l'ennemi des scrupules et des austérités excessives. Il raconte un jour à Mme de Chantal les traits suivants:

"Spiridion, un ancien évêque, ayant reçu un pèlerin presque mort de faim en temps de carême, et en un lieu où il n'y avait autre chose que de la chair salée, il fit cuire cette chair et la présenta au pèlerin. Le pèlerin n'en voulait pas manger, nonobstant sa nécessité. Spiridion n'en avait nulle nécessité qui en mangea le premier, par charité, afin d'ôter par son exemple le scrupule du pèlerin. Voilà une charitable liberté d'un saint homme.

"Le père Ignace de Loyola, qu'on va canoniser, le mercredi saint, mangea de la chair, sur la simple ordonnance du médecin, qui le jugeait expédient pour un petit mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fût fait prier trois jours (2)."

A la mère Angélique de Port-Royal, il fera des recommandations comme celle-ci:

"Dormez bien: petit à petit, vous reviendrez aux six heures, puisque vous le désirez. Manger peu, travailler beaucoup, avoir beaucoup de tracas d'esprit et refuser le dormir au corps, c'est vouloir tirer beaucoup de service d'un cheval qui est efflanqué, et sans le faire repaître (3)."

Le badinage, la bonne humeur, animent ces lettres paternelles et les illuminent de rayons qui réjouissent le cœur:

"Hier, écrit-il à Mme de Chantal, j'allais sur le lac en une petite barquette pour visiter M. l'archevêque de Vienne, et j'étais bien aise de n'avoir point d'appui qu'un ais de trois doigts sur lequel je me pusse assurer, sinon la sainte providence : et j'étais encore bien aise d'être là sous l'obéissance du nocher qui nous faisait asseoir et tenir fermes sans remuer, comme bon lui semblait; et vraiment je ne remuai point. Mais, ma fille, ne

(1) A la présidente Brulard, *Œuvres de saint François de Sales*, Paris, 1821, in-12, lettres, t. I, p. 463.

(2) Lettre du 14 octobre 1604, t. I, p. 387.

(3) T. III, p. 207, lettre du 12 septembre 1619.

prenez pas ces paroles pour des effets de grand prix. Non, ce ne sont que de petites imaginations de vertus que mon cœur fait pour se récréer; car quand c'est à bon escient, je ne suis pas si brave...

"Je me ressouvins encore hier de sainte Marthe, exposée dans une petite barque avec Magdeleine. Dieu leur servit de pilote pour les faire aborder en notre France (1)."

Tout lui est sujet d'édification, jusqu'au spectacle que lui offrent un jour des pigeons:

"Il avait fort neigé, et la cour était couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu et balaya certaine petite place emmi la neige, et jeta, de là, la graine à manger pour les pigeons qui vinrent tous ensemble en ce réfectoire-là, prendre la réfection avec une paix et un respect admirables; et je m'amusai à les regarder. Vous ne sauriez croire la grande édification que ces animaux me donnèrent, car ils ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tôt fait leur réfection s'envolèrent là, auprès, pour attendre les autres.

"Et quand ils eurent vidé la moitié de la place, une quantité d'oisillons qui les regardaient vinrent là, autour d'eux; et tous les pigeons qui mangeaient encore se retirèrent en un coin, pour laisser la plus grande part de la place aux petits oiseaux qui vinrent ainsi se mettre à table et manger, sans que les pigeons s'en troublassent.

"J'admirais la charité, car les pauvres pigeons avaient si grand'-peur de fâcher ces petits oiseaux, auxquels ils donnaient l'aumône, qu'ils se tenaient tous rassemblés en un bout de la table. J'admirais la discrétion de ces mendiants qui ne vinrent à l'aumône que quand ils virent que les pigeons étaient sur la fin du repas, et qu'il y avait encore des restes à suffisance.

" En somme, je ne pus m'empêcher de venir aux larmes, de voir la charitable simplicité des colombes, et la confiance des petits oiseaux en leur charité. Je ne sais si un prédicateur m'eût touché si vivement. Cette image de vertu me fit grand bien tout le jour (2)."

Les moindres incidents de la vie journalière sont, pour saint François de Sales, matière à réflexions pieuses, assaisonnées d'une douce gaieté, d'une grâce aimable et d'un tour poétique. Il

---

(1) T. I, p. 435, lettre du 10 juillet 1605.

(2) T. II, p. 459, à Mme de Chantal, 2e jour de carême, 1615.

emploie fréquemment les comparaisons, les images que lui fournissent les grands spectacles de la nature au milieu de laquelle s'écoule sa vie. A propos d'un orage, d'une violente tempête survenue au château de Sales, où il se trouvait alors, il mande à Mme de Chantal:

"Mon Dieu! que ma pauvre mère eut grand'peur le jour que tant d'éclairs et tonnerres se firent, dont je vous écrivis dernièrement; car la foudre tomba en plusieurs endroits, tout autour de Sales, sans intérêt néanmoins d'aucunes créatures, mais avec tant d'eau et de tintamarre que jamais on n'avait rien vu de tel. Tout était fourré et coigné dans la petite chapelle. Or bien, ma fille, que notre âme soit quelquefois comme cela, que la tempête et les foudres fondent tout autour, si faut-il avoir courage et se tenir dans notre petit tabernacle, les colonnes duquel pendant qu'elles sont entières, il n'y a que la peur et point de mal (1)."

Qui croirait que l'*Introduction à la vie dévote,* ce livre célèbre où la haute piété s'insinue par le charme dont elle est revêtue, fut composée à la sollicitation d'Henri IV? On n'associe guère le souvenir du saint évêque à celui du roi "vert galant." Il n'est que juste cependant de rapporter à Henri IV l'honneur et le mérite d'un ouvrage qui n'aurait peut-être pas vu le jour sans son intervention. Les lettres de direction de saint François de Sales avaient attiré l'attention de quelques personnes pieuses qui en réclamaient la publication. L'humilité du prélat résistait à leurs instances, lorsque Henri IV lui fit exprimer le désir d'avoir de lui un livre destiné à l'édification des princes, des gens du monde et de la Cour, leur donnant, sous une forme attrayante, les règles de la vie chrétienne. Saint François de Sales n'hésita plus et prit la plume, sans se douter que son livre, écrit pour le seul bien des âmes, parviendrait à la gloire littéraire. Il avait exaucé le vœu d'Henri IV. dont il admirait les hautes capacités et le grand caractère. Il pleura sa mort avec tous les Français, et l'on a de lui une lettre écrite peu de jours après cette fin tragique, où il l'élève jusqu'à l'éloquence en parlant de celui dont le règne, trop tôt terminé, laissa un impérissable souvenir:

"Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en la valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en bonheur, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs, hé! qui n'eût dit, à propre-

(1) T. II, p 31, août 1607.

ment parler, que la grandeur était inséparablement liée et collée à sa vie; et que lui ayant juré une inviolable fidélité, éclaterait un feu d'applaudissements à tout le monde, par son dernier moment qui la terminerait en une glorieuse mort...

"Celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards, desquels il avait si longuement fendu la presse pour arriver à l'heureuse paix, de laquelle il avait été jouissant ces dix années dernières, le voilà mort d'un contemptible coup de couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue!...

"Tout ce que ce monde nous fait voir de grand, ce n'est que fantôme, illusion et mensonge. Qui eût dit qu'un fleuve d'une vie royale, grossi de l'affluence de tant de rivières d'honneurs, de victoires, de triomphes, et sur les eaux duquel tant de gens étaient embarqués, eût dû périr et s'évanouir de la sorte, laissant sur la grève et à sec tant de navigeants? N'eût-on pas plutôt jugé qu'il devait aller fondre dans la mort comme dans une mer et un océan, par plus de triomphes que le Nil n'a d'embouchures?...

"Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt fut celui par lequel, se rendant enfant de l'Eglise il se rendit père de la France; se rendant brebis du grand pasteur, il se rendit pasteur de tant de peuples, et convertissant son cœur à Dieu, il convertit celui de tous les bons caholiques à soi. C'est ce seul bonheur qui me fait espérer que la douce et miséricordieuse providence du Père céleste aura insensiblement mis dans ce cœur royal, en ce dernier article de sa vie, la contrition nécessaire pour une heureuse mort. Ainsi prié-je cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui pardonna à tant d'ennemis, et qu'elle reçoive cette âme réconciliée à sa gloire, qui en reçut tant en sa grâce après leur réconciliation (1)."

Le style de cette lettre est presque celui de l'oraison funèbre; les pensées, tour à tour humaines et chrétiennes, grandissent avec le sujet, et l'on sent l'émotion inspirée par l'événement qui remuait alors tous les cœurs. Celui de saint François de Sales n'était pas le moins touché d'un malheur que rien ne faisait prévoir, car il fut l'ouvrage du crime.

L'évêque de Genève aimait la France, et rendait hommage à la générosité, au génie politique du souverain qu'elle venait de perdre. La mémoire d'Henri IV est restée chère au peuble fran-

---

(1) T. II, p. 195, à M. Deshayes, 27 mai 1610.

çais; les vertus de saint François de Sales séduisent jusqu'aux incrédules, et le meilleur des rois méritait d'être loué par le plus aimable des saints.

Vicomte de BROC.

Un lis au milieu des épines.

" Comme un lis au milieu des épines, telle est ma bien-aimée parmi les filles des hommes. "
(Cant. 2).

L'âme de Marie est un lis, à cause de sa pureté sans tache, du parfum de sa charité, de la grâce et de la délicatesse de sa beauté. Un lis entouré d'épines, cruelles au toucher, horribles à la vue. Par amour pour ce lis, le Fils de Dieu s'est embarrassé au milieu des épines. Il s'est mêlé " aux enfants des hommes dont les dents sont des javelots et des flèches, et la langue un glaive acéré," pour pouvoir au moins, à la fin, tout déchiré, tout en sang, cueillir, à défaut d'autre, ce fruit vraiment unique et parfait de son Incarnation et de sa Passion douloureuse. Et cela est vrai, dans une certaine mesure, de chaque âme prise isolément. Nous voulons dire ces âmes auxquelles la pureté donne une beauté toute céleste, et dont la charité exhale les plus suaves parfums. Grâce à la lointaine ressemblance qu'elles ont avec l'Immaculée, avec elle et par elle ces âmes peuvent être cueillies et liées en un même bouquet de fleurs de la Passion. Ce bouquet, le Sauveur l'a dû aller chercher au milieu des épines et des ronces, au prix des plus atroces piqûres et d'une abondante effusion de son sang.

De plus, si nous regardons la vertu de la pureté aimante et du pur amour, comme un lis que nous devrions, nous-mêmes, convoiter et chercher à cueillir, soyons très assurés d'une chose: c'est que ceux-là seuls y parviennent, qui luttent pour l'atteindre à travers les épines des difficultés, des embarras, des mortifications pénibles; qui, pour le cueillir, ne craignent pas de se mettre les mains en sang.

Une fois cueilli, ce lis précieux, le voulons-nous préserver! Entourons-nous d'épines, de précautions, de moyens de défense; usons de ces mille petites armes, qui faibles en elles-mêmes, puissantes par le nombre, tiennent à bonne distance le monde, la chair et Satan.

GEORGES TYRRELL, S. J.

LA FLECHE DE CAUDEBEC

I.

Le Message de l'Abbé.

Dans la royale abbaye de Saint-Wandrille, vers la fin du xve siècle, vivait un Frère convers à qui l'Abbé, pour de très bonnes raisons, avait imposé le nom de frère Simplicien. C'était un bon religieux et qui s'acquittait à merveille de son office de jardinier; mais, hors de là, il ne fallait rien lui demander. Il paraissait ignorer toutes choses, et, bien qu'il ne fût pas astreint à la clôture, ne sortait jamais de l'enceinte du monastère.

Un jour pourtant, le Père Abbé, voulant envoyer une lettre pressée au curé de Caudebec, et n'ayant personne autre de disponible, dit au prieur Dom Benoît de Guerbaville de dépêcher à Caudebec le frère jardinier.

— Mais, mon Révérend Père, objecta Dom Benoît, frère Simplicien est capable de se perdre en route.

— C'est impossible, reprit l'Abbé: notre frère Simplicien est né à Caudebec, il l'a toujours habité jusqu'à son entrée en religion; il n'est ici que depuis une quinzaine d'années, et ce n'est pas en quinze ans que l'on oublie le chemin de son pays, surtout quand ce chemin est une belle route toute droite, longue d'une lieue tout au plus.

— Vous avez raison, mon Révérend Père, mais le frère Simplicien est si contemplatif, si distrait! ne vaudrait-il pas mieux envoyer quelqu'un de la ferme?

— Non; la lettre contient des pièces d'or, et je ne puis la confier qu'à une personne tout à fait sûre et discrète. Dom Benoît, je vous trouve un peu bien raisonneur pour un bénédictin.

Le religieux en convint, s'humilia et alla transmettre au frère jardinier les ordres du Père Abbé.

Sans répliquer un mot, frère Simplicien posa son râteau, se lava les mains, essuya son front en sueur, et, rajustant sa robe à larges manches qu'il avait un peu relevée dans sa ceinture, pour travailler plus aisément, suivit Dom Benoît chez le Père Abbé.

Quelques minutes après le frère, pour la première fois depuis quinze ans, franchissait la porte fortifiée de l'abbaye et chemi-

nait à l'ombre des saules et des peupliers qui bordent les rives charmantes de la Fontanelle.

Frère Simplicien avait tout au plus trente-six ans. Il était fort et robuste, et, bien que la chaleur fût grande ce jour-là, le peu de chemin qu'il venait de faire ne semblait pas avoir dû le fatiguer. Il s'assit au pied d'un hêtre, pourtant, dix minutes après avoir quitté l'abbaye, et regarde tristement le clocher, qu'on apercevait encore au-dessus des arbres touffus et des toits de chaume du village. Et si quelqu'un se fût glissé près du bon frère, il l'eût entendu murmurer: "O bienheureuse solitude! une heure à passer loin de toi va me paraître un siècle. J'espérais si bien mourir sans t'avoir jamais quittée!"

Il se releva, jeta encore un regard sur la vallée de Saint-Wandrille, et se remit en marche. Bientôt il arriva au bord de la Seine, et le riant aspect du fleuve et de ses rives sembla dërider son front pensif.

Alors, comme à présent, non-seulement rochers, forêts et côteaux fertiles se reflétaient dans les eaux abondantes et paisibles de la Seine, mais les châteaux et les monastères dont nous admirons les ruines étaient dans toute leur splendeur. Tours et clochers innombrables, émergeant de la sombre verdure, embellissaient encore la Normandie, et, sur le fleuve, de nombreuses barques passaient, témoignant du grand commerce qui se faisait alors, la France vivant en paix sous le sage gouvernement du roi Louis XII et du cardinal Georges d'Amboise.

A l'embouchure de la Fontanelle, les abbés de Saint-Wandrille avaient fait creuser un port, et, au moment où le frère Simplicien arrivait au rivage, il vit que plusieurs barques, quittant le milieu du fleuve, faisaient force de rames pour gagner le port. Elles vinrent toutes s'y amarrer presqu'en même temps, et le fleuve, si animé l'instant d'auparavant, parut désert.

Un bruit lointain grandissait. Simplicien se dit: "Voici l'heure de la barre." Il se rappela le plaisir qu'il éprouvait dans son enfance à guetter l'arrivée de la barre, et, tout en marchant, il écoutait le bruit lointain des flots et tenait ses yeux fixés sur le fleuve. Bientôt il vit accourir, avec une plus grande vitesse qu'un cheval lancé au galop, les eaux refoulées violemment par la marée, écumeuses, bondissantes et formant en travers du cours du fleuve une formidable barre, haute de six pieds. La barre passa, bruyante et rapide, et le fleuve, changeant son cours, parut remonter vers sa source, en pliant et tordant les saules de ses bords.

Le religieux continua son chemin, mais, comme une irrésistible marée, le flot des souvenirs envahissait son cœur à mesure qu'il s'approchait de sa ville natale.

Bientôt il atteignit les premières maisons du faubourg de Caudebec, humbles demeures adossées aux rochers où grimpaient des vignes et des roses, toits amis, où jadis le religieux connaissait par leurs noms bien des enfants, bien des mères. La chaleur était très forte ce jour-là; les filets séchaient au soleil; les gens se tenaient à l'ombre dans les maisons, et personne ne passait sur la route poudreuse.

Frère Simplicien franchit le pont-levis et ces fortifications qui conservaient encore les traces du siège si héroïquement soutenu contre les Anglais, quatre-vingts ans auparavant. Les gardes de la porte jouaient aux dés, les rues étaient désertes. Seules, quelques bonnes femmes filant sur le seuil des boutiques, quelques jeunes filles qui cousaient des gants ou bordaient des chapeaux, assises aux croisées, et cinq ou six vieux mariniers qui causaient sous les tilleuls de la Grand'Place, regardèrent passer le bon frère, dont le capuchon était rabattu.

— Quel est donc ce moine? se dirent-ils. Ce n'est pas le messager ordinaire de l'abbaye, ni le frère Richard, ni le frère Jean-Marie. Jamais on n'a vu ce frère à Caudebec.

Un mendiant curieux le suivit, mais le mendiant était boiteux. Le frère marchait très vite et l'eut bientôt distancé.

Frère Simplicien se dirigeait vers l'église, mais au lieu d'y entrer, il tourna vers le presbytère, et fut tout étonné de le trouver démoli. Lorsqu'il avait quitté Caudebec en 1483, le curé habitait encore l'hôtel de la Sirène, jolie maison achetée à l'abbaye de Saint-Wandrille par les trésoriers de l'église, moyennant une rente de cinq livres un sol huit deniers et deux chapons; mais, en 1499, la maison de la Sirène, échangée contre une autre, avait fait place aux échafaudages du portail projeté, et le curé demeurait de l'autre côté de l'église. Un enfant indiqua ce changement au frère, et il alla soulever le heurtoir historié du nouveau presbytère.

Un clerc introduisit frère Simplicien dans une chambre basse, où le curé, assis, lisait dans un gros livre posé sur un pupitre de chêne sculpté. Le bon prêtre se leva et reçut le message du Révérendissime Abbé de Saint-Wandrille avec autant de respect et de joie que si c'eût été une lettre du Roi. La lettre, du reste, renfermait, sous les lacs de soie et le sceau fleurdelisé de l'abbaye,

une enveloppe de parchemin pleine de pièces d'or et sur laquelle étaient tracés ces mots: "Offert à Notre-Dame de Caudebec pour l'achèvement de son église et la construction de la flèche d'icelle."

— Mon bon frère, dit le curé, je vais lire la lettre du Révérendissime Abbé de Saint-Wandrille, et y répondre *illico*. Auriez-vous l'obligeance d'attendre une petite heure et de vous charger de ma missive?

— Assurément, monsieur le curé.

— Eh bien, veuillez passer dans la salle, mon clerc vous offrira un pot de cidre.

Mais le frère Simplicien ne se laissa tenter ni par les instances du bon prêtre, ni par le cidre écumeux et couleur de topaze que le petit clerc apportait dans un pichet de faïence de Rouen, et il demanda la permission d'aller attendre à l'église que la réponse du curé fût prête.

Tandis qu'il s'y rendait, le curé lisait et relisait la lettre de Dom Jehan de Brametot, comptait les pièces d'or, et avec la sage lenteur propre aux normands, préparait une belle feuille de parchemin, taillait sa meilleure plume, se faisait apporter par son clerc encre noire, encre rouge, fil de soie, cire et cachet armorié de la paroisse de Notre-Dame de Caudebec, et, après y avoir bien réfléchi, écrivait posément au Révérendissime Abbé.

II.

Notre-Dame-de-Caudebec.

Cette église de Caudebec, dont le bon roi Henri IV devait dire, quatre-vingt-douze ans plus tard: "Voici la plus belle chapelle que j'aie jamais vue," n'était pas terminée en 1499, mais faisait déjà l'orgueil de la ville. La tour n'avait pas de flèche; le grand portail, fermé à l'extérieur par une clôture de charpente, était en construction, et de nombreux ouvriers y travaillaient, protégés par un chantier à demi-couvert et entouré de palissades, tandis que les fidèles entraient à l'église par les portes latérales de la Grande-Rue et de la place du Marché. Sur les toitures de plomb se dressait fine et légère la flèche du transept, enrichie d'ornements de métal, et la belle balustrade dont les à-jour étaient formés par des lettres dorées traçant les textes qui glorifient la Vierge immaculée: *Tota pulchra est amica mea et macula non est in te... Gloriosa dicta sunt...*, etc., etc.

A l'intérieur, les fines scupltures du clerestory, les autels, les clefs de voûte, les statues abritées sous des pinacles, toute la riche ornementation du style ogival fleuri resplendissait, teintée d'or, de pourpre et d'azur, par les rayons du soleil illuminant les verrières historiées. Le calme le plus profond régnait dans l'église: l'air y était frais et imprégné d'un vague parfum d'encens et de roses effeuillées, et l'on n'entendait d'autre bruit que les vibrations décroissantes de l'heure qui venait de sonner et dont l'écho mourait sous les voûtes silencieuses.

Le frère avait baisé le seuil de l'église en entrant. Il se releva et alla s'agenouiller près des fonts baptismaux, puis, après une courte oraison, se dirigea vers une chapelle où des lampes allumées et une colombe d'argent suspendue sous un ciborium de pierre blanche, ajouré comme une dentelle, annonçaient la présence du Saint-Sacrement.

Deux femmes âgées, vêtues de noir, priaient dans cette chapelle. Frère Simplicien se prosterna et fit un quart d'heure d'adoration, puis, se relevant, il parcourut lentement l'église. Il semblait chercher quelque chose. Tantôt ses regards s'élevaient vers l'élégant clerestory, les vitraux et les clefs de voûte ornés d'écussons peints et dorés, tantôt, s'inclinant, il lisait les inscriptions des pierres tombales qui formaient le pavé de l'église. Enfin, il trouva celle qu'il cherchait, et se mettant à genoux, lut l'inscription suivante, tracée depuis peu d'années sur une dalle où se voyait d'un côté la représentation d'un squelette tenant un compas, de l'autre, le plan même de l'église de Caudebec, un niveau, un maillet et une truelle:

Cy devat git guillae le telier natif de
fotaines le pin pres fallaize en so vivat maître
maco de ceste eglisse de Caudebec qui par lespace
de trente ans un plus en a eu la conduite
pendent le quel temps a acheve loo et
tourelle auer le hault de la nef dicelle eglisse
plus a fode et esleve tout le ceur et chapelles
entor icelle et leve jusquaux premieres allees
avec la clef pendante de ceste psete chapelle
trespassa le premier jo de septembre lan mil
IIIIe quatre vingts et quatre ou de laissa sept
sols six deniers de rente a ceste presete eglisse.
priez dieu pour son ame amen

A côté de cette pierre, une dalle plus petite, en marbre blanc, portait ces mots, gravés au-dessous d'une branche de lis: "Cy gît "Marie-Roberte Le Tellier, morte sans alliance le quinzième jour

"d'août mil quatre cent quatre-vingt-trois. — Priez Dieu pour "son âme. — *Amen.*"

Le religieux resta longtemps prosterné sur ces dalles, et lorsque, ayant entendu marcher derrière lui, il se leva et s'en alla de l'autre côté de l'église, la bonne femme qui passait aurait pu voir sur le marbre la trace de larmes abondantes. Mais elle était presque aveugle et gagna la porte, sans avoir même aperçu le frère Simplicien.

La porte de la sacristie était ouverte. Le frère y entra, voulant tout revoir et se rappeler ses joies d'enfant, lorsqu'il obtenait de son maître la permission d'aller servir la messe ou chanter au chœur. Il n'y avait personne dans la sacristie, mais, sur une grande table placée devant la fenêtre, étaient posés divers objets qui charmèrent tellement le religieux qu'il ne put s'empêcher de les considérer et de les prendre en main.

C'étaient des crayons, des compas, des équerres et quelques feuilles de parchemin, les unes jaunes et fiétries, les autres neuves et sur lesquelles étaient tracés des plans, des ébauches, des chiffres et des notes, et les dessins plus ou moins avancés d'une vingtaine de flèches.

Le frère les regarda toutes, les compara longuement et murmura :

— Non, ce n'est pas cela... mais qu'importe?...

Deux heures sonnèrent: le repos des ouvriers était terminé. On entendit retentir des coups de marteau et quelques voix parler du côté du portail. Ne voulant pas être surpris et se doutant que l'architecte allait revenir, le frère se hâta de sortir de l'église.

La place du Marché n'était pas changée. Il revit, près de la fontaine, l'auget de pierre auprès duquel jadis, quand il était apprenti jardinier, il venait dès le matin, les jours de marché, aligner les pots de fleurs que son maître lui envoyait vendre à la ville. Alors, comme à présent, la mode était, en Normandie, d'orner de fleurs toutes les fenêtres, et ce goût était d'autant plus vif chez les habitants de Caudebec, que la ville très peuplée et resserrée par ses fortifications, ne contenait pas un seul jardin. Sur la place, la maison de maître Guillume Le Tellier, bien orientée et tenue avec soin, se distinguait entre toutes par la beauté de ses fleurs. Un rosier blanc et un cep de vigne grimpaient jusqu'au pignon, et il ne se passait guère de marché sans que Roberte Le Tellier et sa bonne grand'mère, descendant sur le place, ne fissent emplette de pots de fleurs pour entretenir toujours belle la garniture de leurs fenêtres.

Le frère Simplicien portait alors un autre nom, et il y avait déjà cinq ans qu'il vendait des fleurs à la belle petite Roberte, lorsqu'il entendit un jour la grand'mère dire à une voisine qui la complimentait sur la beauté de l'enfant et ajoutait:

— Avec ces yeux-là et le bien qu'elle aura, votre petite-fille épousera pour le moins un échevin.

— C'est ce qui vous trompe, voisine. Son père, fût-elle cent fois plus riche et plus jolie, ne la donnera qu'à un maçon comme lui, à un maître des pierres vives. Il ne voit au monde que son état, et, voirement, il n'a pas tort. L'état est bon et nourrit son homme.

Quelques jours après le jeune jardinier avait quitté son maître, malgré les instances de celui-ci, désolé de ne pouvoir s'attacher un si habile compagnon, et il était entré comme apprenti chez Guillaume Le Tellier. Collin Le Tellier avait eu quelque peine à décider son père à essayer de prendre un élève âgé de dix-huit ans, et qui, jusque-là, n'avait guère fait que travailler la terre.

— Je vous assure, mon père, disait-il, qu'à l'école le petit jardinier était souvent le premier. Je le connais bien: c'est un brave garçon. Vous en serez content. .

Guillaume Le Tellier ne se fiait pas beaucoup au jugement de son fils, et pensait que le jeune jardinier, orphelin et ne possédant presque rien, avait grand tort de recommencer un nouvel apprentissage; mais il découvrit bientôt chez son nouvel élève de telles aptitudes qu'il ne songea plus qu'à les développer. Doué d'un goût exquis, d'un coup d'œil sûr et d'une remarquable adresse, l'apprenti apprit très vite à dessiner, et personne ne taillait et ne posait la pierre mieux que lui. Le premier au chantier, matinal comme l'alouette, laborieux comme l'abeille, il faisait sa tâche et souvent celle de Collin, sans que le maître eût à s'en inquiéter, et sa conduite était si parfaite que la bonne maman le prit en grande affection. Selon l'usage du temps, il était admis à la table de son maître, et trois années se passèrent si heureuses qu'il se croyait quasi en paradis. Il allait être reçu compagnon, et maître Le Tellier le traitait comme un second fils, lorsque la mort de Roberte vint anéantir toutes ses espérances de bonheur terrestre. Il ne songea plus alors qu'à se retirer du monde, et, entrant à l'abbaye de Saint-Wandrille, sollicita l'emploi de frère jardinier. En lui disant adieu, maître Le Tellier regrettait de ne pouvoir, lui aussi, aller cacher sa douleur dans le cloître.

— Si ce n'était ma pauvre vieille mère, disait-il, et mon fils qui a encore besoin de mon aide, j'irais avec toi. Je te rejoindrai quelque jour, j'espère.

Mais il ne survécut guère plus d'une année à sa fille.

Tout le passé se ravivait dans le souvenir du pauvre frère, tandis que, appuyé près de la fontaine au doux murmure, il regardait les fenêtres du logis de Le Tellier. Elles étaient ornées de fleurs comme jadis, et de rieuses figures d'enfants regardaient à travers les vitres. Quelqu'un sortit de la maison. C'était Collin Le Tellier, devenu un gros homme à face réjouie. Il salua le religieux sans le reconnaître et entra dans l'église.

Le clerc du curé en sortit deux minutes après et courut vers le frère:

M. le curé a fini sa lettre, mon frère, lui dit-il. Je vous cherchais partout. C'est maître Collin qui m'a dit où vous étiez.

Le bon curé, en remettant sa lettre au frère, lui demanda s'il avait considéré les nouveaux travaux faits à l'église.

— Je les ai tous regardés, monsieur le curé, d'autant plus que je n'étais pas venu à Caudebec depuis que défunt maître Le Tellier termina la belle clef pendante du chevet.

— Vraiment! et que dites-vous de notre église?

— C'est une merveille, monsieur le curé, mais il y faudrait une flèche.

— Ah! je le sais bien, et tout le pays le souhaite. Je reçois chaque jour des dons pour cela, mais ce qui me manque, c'est un dessin. Quel malheur que maître Le Tellier n'en ait pas laissé! Il avait dit pourtant à mon prédécesseur: "Ma flèche est composée; elle sera la plus belle de tout le pays de Caux." Mais on a eu beau fouiller ses portefeuilles et ses coffres, on n'a trouvé aucun dessin de flèche.

— Maître Collin en fera un, dit le frère.

— Maître Collin en a fait plus de vingt. Aucun ne me contente, ni lui non plus. C'est pourtant un bon ouvrier, un excellent chrétien: il voudrait bien terminer l'œuvre de son père et glorifier Notre-Dame.... Je serais désolé de l'humilier, de lui donner un rival.... Dites-moi comment s'appelle l'architecte qui a fait le cloître neuf à Saint-Wandrille?

— C'était un Rouennais, monsieur le curé. Il est mort il y a deux ans. J'ai oublié son nom.

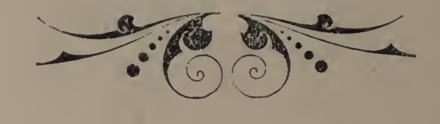
— Peu importe, puisqu'il est mort. Adieu, mon bon frère. Dites, je vous prie, au Révérend Père Abbé, que j'irai le voir bientôt, et présentez-lui mes très humbles respects.

Le curé remit sa lettre au frère, et, bientôt après le son des cloches de Claudebec annonçant l'ofice du soir n'arriva plus aux oreilles du voyageur qu'affaibli par la distance et les rafales du vent qui venait de s'élever. Des nuages noirs, précurseurs d'une tempête, envahissaient le ciel: la poussière tourbillonnait sur la route et les oiseaux effarés regagnaient leurs nids, tandis que la marée descendante laissait les eaux de la Seine reprendre leur cours et doucement s'en aller vers la mer.

Hâtant le pas, frère Simplicien rentra au monastère au moment où l'orage éclatait. Il remit au Père Abbé la lettre du curé de Caudebec, et, les torrents de pluie qui commençaient à tomber l'empêchant de travailler au jardin, il se rendit à l'église et se mit en prières.

Julie Lavergne.

(*A suivre.*)



Un jeune cultivateur qui sera un saint prêtre. —" Quand j'étais tout seul aux champs avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le curé d'Ars, je priais tout haut; mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de prier, comme lorsque je cultivais mon champ, comme je serais heureux! On se reposait après diner, avant de se remettre à l'ouvrage, je m'étendais par terre comme les autres. Je faisais semblant de dormir et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah! c'était le plus beau temps. Et donnant mon coup de pioche, je me disais: Il faut cultiver son âme, en arracher la mauvaise herbe." C'est ainsi que ce jeune cultivateur se disposait, sans le savoir, à devenir un saint prêtre. Ceux qui l'imiteront, s'ils ne deviennent pas prêtres,deviendront des saints.

Malheur du jeune homme qui abuse de ses belles années

Laissons parler le Docteur angélique : " Que de maux résultent d'une jeunesse passée sous le joug de Satan : d'abord, un obstacle est mis à l'action de la grâce ; puis, les dons naturels sont perdus ou consumés ; le temps le plus favorable est aussi perdu ; enfin, les mauvaises habitudes sont contractées. Celui qui fait le mal dans la jeunesse sème des épines dans une terre qu'il devrait purger de toute épine ; il sème, dis-je, les épines des vices : il jette de l'eau sur le bois qu'il voudrait faire brûler. L'eau étant contraire au feu, le bois trempé dans l'eau s'allume difficilement ; car l'eau fait résistance à l'action du feu ; c'est ainsi que la malice qui a occupé d'abord le cœur d'un jeune homme résiste à l'action de la vertu. Faut-il mettre d'abord des immondices dans un vase destiné à recevoir une précieuse liqueur ? Est-il vraisemblable que Dieu veuille aussi volontiers répandre sa grâce dans un vase longtemps souillé, que dans celui qui ne l'a jamais été ? Les enfants ont naturellement la virginité, l'innocence, l'humilité. Celui qui hérite de ses parents s'enrichit plus facilement que celui à qui ses parents ne laissent rien. Or, le péché fait perdre les richesses naturelles de l'enfance, ou il les corrompt. La perte du temps est un grand mal, car le temps est d'un grand prix. Ce qui nous le prouve, c'est qu'une petite heure peut, avec le secours de Dieu, délivrer une âme de la mort éternelle, lui acquérir la grâce et lui mériter le royaume des cieux. C'est pourquoi il est écrit : " Ne laissez pas perdre une parcelle d'un don si précieux." Surtout, il ne faut pas perdre le temps le plus favorable à l'œuvre de toutes la plus nécessaire, c'est-à-dire au salut. Enfin, une habitude coupable est un grand malheur à redouter. L'habitude coupable est une chaîne de fer qui enlace quelqu'un et que Satan tient par un côté. On s'en affranchit difficilement, car c'est une seconde nature. "Le jeune homme, dit le Saint-Esprit, ne s'écartera pas dans sa vieillesse de la voie suivie dans sa jeunesse. " On efface difficilement les premières impressions, dit saint Jérôme. Qui peut rendre sa première blancheur à la laine qui a été teinte ? "

Saint Pierre Damien rend d'une manière non moins énergique la même pensée : " Si la terre que pétrit la main du potier, dit-il,

prend un mauvais pli auquel on ne remédie pas aussitôt, elle ne peut plus être corrigée une fois qu'elle s'est durcie comme une pierre. Quand une tige se courbe près de sa racine, si elle reste longtemps penchée, elle ne peut plus se relever; et, parce qu'on ne peut plus l'employer à faire la hampe d'une lance, on la jette au feu. Prenez donc bien garde de laisser grandir avec votre corps quelques-uns de vos défauts."

Saint-Augustin voulait se convertir à vingt ans; la passion contractée à seize le retint encore captif pendant quinze ans; et il fallut, pour le convertir, non seulement les larmes d'une sainte mère, les exhortations des saints, de saint Ambroise, en particulier, mais un miracle de Dieu. Une voix puissante qui lui cria du ciel: "Prenez et lisez" fut seule capable de vaincre ses délais et de l'arracher aux désordres de sa jeunesse. "J'en ai connu, dit saint Basile, qui, tombés dans les péchés honteux dans la jeunesse, ont, sous l'influence de l'habitude, persisté dans le péché jusqu'à la vieillesse; et de même que ceux qui se roulent dans la boue se salissent toujours davantage, ainsi ces pécheurs ajoutent tous les jours à la souillure dont le plaisir les a flétris." Dieu, dont on méprise les inspirations et les grâces, se retire. Satan devient plus audacieux et la volonté plus faible; les passions répandent d'épais brouillards qui obscurcissent l'intelligence; le cœur s'endurcit; les plus belles espérances sont ruinées. La justice de Dieu ne se fera pas attendre; car, dit saint Thomas, celui qui, dans sa jeunesse, néglige de se former aux bonnes mœurs, est coupable à l'égard de Dieu, à l'égard de son bon ange, à l'égard de soi-même. D'abord, il est coupable à l'égard de Dieu qui veut établir sa demeure dans l'âme de ce jeune homme, et celui-ci aime mieux établir dans son cœur le règne de Satan. Dieu trouve un aliment dans la pureté de nos œuvres, *il se nourrit de lis,* comme dit l'Ecriture; et ce jeune homme ne lui prépare que du fiel. Il emploie au service de Satan les dons qu'il tient de son Créateur. Il est coupable à l'égard de cet ange qui veille à sa garde depuis sa naissance; il n'obéit pas à ses conseils ni à ses exhortations, il ne le respecte pas, et il ose faire en sa présence ce qu'il ne ferait pas en présence d'un gouverneur; enfin, il est coupable envers soi-même; car il veut être plutôt méchant que bon, plutôt esclave de Satan qu'enfant de Dieu, plutôt dans l'état de larron que dans celui de roi. Celui qui est en péché mortel est, en effet, dans l'état d'un larron digne de l'infernale potence; celui qui est dans la grâce est dans un état royal; car il est sacré pour le royaume des cieux."

Comment Dieu laisserait-il impuni un tel abus des plus belles années de la vie? Aussi l'Ecriture Sainte est-elle pleine de l'histoire des châtiments subis par de jeunes hommes vicieux. Her était l'aîné des enfants de Judas et il fut méchant devant le Seigneur, dit l'Ecriture; Onan, son cadet, commettait aussi un péché détestable, et Dieu les frappa l'un et l'autre. Ammon, fils de David, se livra à une mauvaise passion; et, quelque temps après, il fut tué par son propre frère; Absalon, jeune encore, se révolta contre son père; mis en déroute avec son armée, il s'enfuit à cheval à travers une forêt, et sa chevelure s'étant enlacée dans les branches d'un chêne il resta suspendu et fut frappé d'une flèche. Les sacrilèges enfants d'Héli périrent tous deux dans la guerre, et leur père, à cette nouvelle, tomba à la renverse et expira. Ochosias monta sur le trône à vingt-deux ans, il était pervers, et, après un an de règne, il mourut à vingt-trois ans, dans ses impiétés. Ammon, comme lui, devint roi à vingt-deux ans; impie comme lui, il fut, deux ans après, assassiné par ses domestiques. Joachim commença à régner à vingt-cinq ans; et c'est pendant onze ans qu'il scandalisa son peuple; mais, à trente-six ans, il mourut, et, selon la prophétie de Jérémie, son cadavre, comme celui d'un âne, fut jeté pourri hors des portes de la ville.

Mais qu'est-il besoin de remonter à des faits des premiers âges; ne sommes-nous pas, tous les jours, témoins de la fin tragique de jeunes libertins? Combien de jeunes gens meurent des suites de leurs imprudences ou de leurs débauches! Que de suicides, que d'assassinats occasionnés par l'ivresse, le vice impur ou les querelles! Que de fortunes, que de santés ruinées! Que de parents pleurent, que de mères surtout ont à verser des larmes sur les égarements de leurs enfants et sur les malheurs qui en sont la suite!... Qu'ils pleurent! Jamais larmes plus légitimes. " Pleurez peu sur le mort, dit le Saint-Esprit, parce qu'il se repose; mais la vie perverse du méchant est pire que la mort d'un insensé. Le deuil d'un mort ne dure que sept jours; mais le deuil qui a pour objet l'insensé doit durer autant que sa vie." Mais, lors même que les châtiments ne sont pas aussi visibles, ils n'en sont pas moins redoutables. Combien d'arbres chargés de fleurs au printemps ne donnent aucun fruit! Combien de jeunes gens, qui donnaient de grandes espérances, mènent plus tard une vie inutile à la famille, à la société et à eux-mêmes! Dieu, dont ils ont méprisé les desseins de miséricorde, les délaisse; il ne fait pas l'honneur d'employer plus tard à son service ceux qui n'ont point voulu le servir dans leurs jeunes années.

Si vous faites le mal, jeune homme, tremblez ; vous n'avez pas plus de droits qu'un autre à abuser de la vie et à échapper à la justice divine. Penseriez-vous, par hasard, que vos iniquités ne sont pas de celles que Dieu châtie ? Mais il n'en est aucune qu'il ne poursuivre de sa juste colère. N'ajoutez pas à vos péchés la présomption qui perd tant de jeunes gens et qui consiste à se promettre une longue vie. " Cette promesse, dit saint Thomas, est criminelle ; car celui qui se la fait, usurpe ce qui n'appartient qu'à Dieu, il dispose de l'avenir. Elle est plus criminelle encore, parce qu'elle présume que Dieu donnera beaucoup de temps à celui qui n'en use que pour l'outrager, elle est très criminelle, car elle suppose que le temps qui sera donné encore sera employé à offenser Dieu. Quelle folie de compter sur la vie quand le temps de la mort est incertain ! Il y en a plus qui meurent dans la jeunesse que dans la vieillesse ; et on trouve sur les marchés plus de peaux d'agneaux que de peaux de brebis. Dieu promet le pardon au pécheur pénitent ; mais il ne lui promet pas le lendemain. " Les jeunes gens, dit Sénèque, ont la mort derrière eux, tandis que les vieillards l'ont sous leurs yeux, et on ne doit pas moins redouter un ennemi que l'on a par derrière que celui que l'on a devant soi."

Donc, ne tardez pas de vous convertir au Seigneur et ne différez pas de jour en jour, car sa colère éclatera tout à coup." Si vous le voulez, vous pouvez vous convertir malgré la force de vos habitudes coupables. L'Ecriture Sainte et l'histoire sont là pour nous dire que des jeunes gens vicieux sont devenus saints. Manassès, devenu orphelin, monta sur le trône à douze ans, il le souilla de ses impiétés ; mais, emmené de quinze à vingt-deux ans captif à Babylone, il se vit condamné à une dure prison, et menacé, au rapport de saint Jérôme, d'être brûlé à petit feu. Dans cette extrémité, il se souvint du Dieu de ses Pères, l'invoqua avec confiance et repentir. Dieu l'exauça, et Manassès échappa à la mort et à la captivité, et il régna ensuite saintement jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Persécuteur de l'Eglise dans sa jeunesse, saint Paul devint un vase d'élection. Et saint Augustin, dont nous avons parlé déjà, libertin dans sa jeunesse, devint religieux, prêtre, évêque et docteur de l'Eglise. Si vous avez imité ces saints dans leurs égarements, de grâce, imitez-les dans leur repentir.

L'abbé Berthier.

LE PROPAGATEUR

Vol. II. OCTOBRE 1905 No 10

Chronique mensuelle. — Un triste anniversaire. — Le Prône du dimanche. — Le Style épistolaire. — La Flèche de Caudebec.

CHRONIQUE MENSUELLE

Sommaire : L'ineffable bonté de Pie X : un trait par Mgr LaRocque.—Les tremblements de terre dans la Calabre.— La paix Russo-Japonaise.— Un grand soldat de la plume : Eugène Veuillot.— Deux prêtres catholiques conférenciers à Oxford.— Le roman du Correspondant.— L'œuvre d'Oka.— Lourdes de Rigaud.— Consécration de Bonsecours. — L'hôpital de Caughnawaga.— Les ouvriers à Notre-Dame.— Les forestiers à Joliette. — Les nouvelles provinces : une explication.— Le Père Blanche, Vicaire-Apostolique.— Feu l'abbé Bacon.—

Mgr l'évêque de Sherbrooke est récemment rentré de Rome. Comme tous ses collègues, Mgr La Rocque parle volontiers de la grande bonté et de l'admirable sérénité du pape Pie X. Absolument confiant en l'assistance de Dieu et en la pérennité de l'Eglise, le Saint-Père ne se laisse dominer par aucun contre-temps. Que lui importent les calculs des politiques? Quand Dieu voudra, d'un mot il terrassera les pygmées qui font la guerre à son Eglise.

Que Pie X soit d'une ineffable bonté, c'est ce qui ressort de tous ses actes. L'évêque de Sherbrooke citait un beau trait à ce propos.

Quand Sa Grandeur apprit, en juillet dernier, la mort si foudroyante de l'Administrateur de son diocèse — M. l'abbé Gignac, qui se noya dans un accident de chaloupe au lac Aylmer —, elle se disposait à se rendre chez le Saint-Père en audience. Naturellement Monseigneur fit part de sa douleur à Sa Sainteté, et il demanda pour les *vieux parents* du cher curé défunt la bénédiction spéciale qu'il avait dessein d'obtenir pour son Administrateur. Or, racontait Mgr La Rocque, en l'écrivant de sa propre main, cette bénédiction, le Pape pleurait!

* * *

Et cependant le Pape a bien d'autres sujets de pleurer !

Quel triste spectacle, par exemple, que celui de la Calabre si horriblement dévastée, en septembre, par les tremblements de terre !

"Il était deux heures du matin — écrit un témoin oculaire — quand tout à coup la terre trembla. Presqu'aussitôt la ville (Paola) s'emplissait de rumeurs. Portes et fenêtres étaient brisées...... par secousses rapprochées, les écroulements de maisons se succédaient, et, soudain, l'on vit l'église elle-même osciller et sa toiture s'effondrer......"

" Et pendant que les pauvres gens surgissaient des ruines ou se trainaient sur les décombres, au loin la mer roulait ses flots bleus sous le ruissellement de lumière versé par la lune."

"Le contraste était effrayant de cette sérénité et de cette douleur ! On se prenait à songer combien cet admirable pays, si privilégié de la nature par son climat, payait cher la rançon de sa beauté, de son ciel et de sa mer par l'effrayante instabilité de son sol."

* * *

La paix entre la Russie et le Japon est enfin signée. On la doit, parait-il, surtout aux bons offices du Président Roosevelt. C'est à Portsmouth, aux Etats-Unis, que les signatures ont été données par M. Witte et M. Rosen pour la Russie, par M. Komoura et M. Takahira pour le Japon.

Dans cette guerre, des milliers d'hommes ont été tués ou blessés, des millions ont été dépensés ; elle a été horrible.

Si au moins on pouvait compter sur une paix durable ? Mais déjà l'on parle d'autres guerres ! et, en dépit des congrès de la paix passés et futurs, il est à craindre que le goût des batailles et la passion de la guerre ne soient longtemps encore l'apanage des humains.

* * *

Un grand soldat, mais un soldat dont l'arsenal était un encrier et dont l'épée était une plume, Eugène Veuillot, frère du célèbre Louis Veuillot, et aussi son colloborateur et son continuateur à l'Univers, vient de mourir à Paris, le 18 septembre, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, après quelques jours de maladie.

Pendant plus de soixante-sept ans, M. Eugène Veuillot avait tenu la plume et frappé de terribles coups ! On se prenait à espérer qu'il vivrait encore longtemps. Mais Dieu a sonné l'appel et ce vaillant s'est trouvé prêt à répondre : présent !

A *l'Univers*, ses deux fils, Pierre et François, continueront les traditions de foi, de courage et de talent, qui sont l'honneur et le patrimoine, si brillants et si précieux à l'Eglise, de la famille Veuillot. C'est une consolation de le savoir.

Sur la tombe de ce grand serviteur de Dieu, qu'il nous soit permis de déposer notre respectueux hommage de catholique et de canadien.

Le dernier article de M. Eugène Veuillot, à la date du 1er septembre, posait, au sujet du cabinet Rouvier, un point d'interrogation fort éloquent.

Sa superbe *Vie de Louis Veuillot,* dont naguères nous parlions dans le *Propagateur,* n'est pas encore terminée. Le quatrième et dernier volume, fort avancé, croyons-nous, est à paraître.

Comme complément naturel à cet ouvrage, que ses fils sans doute auront soin de faire bientôt publier, nous espérons qu'ils nous donneront aussi une *Vie d'Eugène Veuillot?*

* * *

Pour la première fois depuis la Réforme, deux prêtres catholiques, Dom Gasquet, abbé des Bénédictins anglais, et le Dr Barry, curé de Dorchester, ont été invités à donner des conférences au millier d'étudiants accourus à Oxford, pour *les cours des vacances.*

Dom Gasquet a traité: " Henri VIII et les monastères," et M. le Dr Barry: " Saint Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus." C'était là toucher des sujets brulants! Et pourtant, les deux conférenciers ont été parfaitement écoutés.

Ce fait peut se passer de commentaires; remarquons seulement qu'à Oxford, la grande université anglaise, les prêtres catholiques, si longtemps méprisés et honnis, ont enfin repris, dans le monde savant, le rang qu'ils occupaient au temps de l'ancienne Angleterre. Newman et Manning doivent là-haut tressaillir d'une joie singulière!

* * *

En vérité, au point de vue de la foi catholique, l'Angleterre intéressera bientôt les Canadiens bien plus que la France.

Ces chers français, ils nous en servent de bien bonnes parfois. Jusqu'au *Correspondant,* la catholique revue fondée par Montalembert, qui publie de ce temps-ci un roman absolument injuste pour nous.

Ce roman, " l'Irréductible force," est censé avoir été vécu à Montréal. L'auteur, un Monsieur Georges Lechartier, est venu, parait-il, au Canada, il y a quelque dix ans. Comme tant d'autres français, il a été choyé par nos gens *chics*. Et voilà qu'il leur exprime sa gratitude en leur distribuant des rôles rien moins qu'honorables.

Le plus piquant, c'est que les gens informés reconnaissent les différents personnages du roman et les nomment tout haut.

Aussi est-ce un beau succès de scandale !

La *Revue Canadienne* par la plume *d'Iberville,* que l'on sait être un observateur délicat et un fin lettré, a conté son fait au Lechartier. C'est une exécution modérée d'allure peut-être, mais au fond cinglante absolument.

Plusieurs de nos écrivains en vue, entre autres MM. L. O. David et Pascal Poirier — deux sénateurs ! — ont tancé vertement dans des lettres publiques le romancier du *Correspondant.*

Mais, de ce livre hélas ! il restera quelque chose, car, comme disait Musset,... *l'abîme est immense et la tache est au fond !*

Si, au moins, la leçon pouvait porter, et, si l'on se résolvait à accueillir plus froidement tous ces beaux faiseurs, qui viennent ici chercher de la copie... et des sentiments !

* * *

Mais, si la France nous envoie parfois des gens qui abusent de notre hospitalité, elle nous en donne d'autres qui font chez nous de bien belles œuvres.

J'étais avec M. L. J. A. Derome, notre sympathique directeur du Propagateur, pour la fête de Saint Bernard, chez les Trappistes à Oka, le 20 août dernier. Quelle œuvre admirable accomplissent au Canada ces bons moines venus de France !

Sans parler de leurs succès variés dans les choses de l'agriculture, on peut croire que l'exemple de leur vie silencieuse n'est pas sans donner des fruits d'édification.

J'ai vu là d'anciens confrères de collège ou de séminaire, pour qui le monde avait été mauvais, que la maladie ou les épreuves avaient accablés. Eh ! bien, leur bonheur sous la bure du moine est saisissant ! Ils travaillent et ils prient, le reste ne leur importe plus. Comme on sent, à les entendre, qu'ils ont conscience d'avoir choisi la meilleure part.

* * *

A Rigaud, de l'autre côté du lac, comme à Oka, la nature est belle en été et elle déroule aux yeux du voyageur de bien jolis tableaux.

Par une matinée d'août — même un peu sombre — au sanctuaire de Lourdes, sis sur une saillie de la montagne, à l'arrière du beau collège Bourget, l'on peut promettre aux touristes-pèlerins de bien douces émotions.

* * *

Et à Bonsecours donc, au cœur de notre Montréal, la vieille église qu'on a peut-être un peu trop réparée et ornée mais qui garde quand même tant de souvenirs respectés, à Bonsecours, comme on aime à méditer sur le passé, sur l'histoire, sur les traditions de foi et de patriotisme qui sont nôtres !

Le 21 septembre, Son Excellence Mgr Sbarretti, consacrait l'antique chapelle et son maître-autel, tandis que Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et Mgr Emard, évêque de Valleyfield, consacraient, le premier, l'autel latéral dit du Sacré-Cœur, et le second, l'autel latéral dit de Saint-Joseph.

Ce fut une belle fête, qui passa, il me semble, pour beaucoup, trop inaperçue.

* * *

Un autre événement, qui mérite certes d'être encadré dans nos chroniques, c'est la bénédiction du Nouvel Hôpital du Sacré-Cœur, pour les Indiens de Caughnawaga, qui a eu lieu le 29 septembre.

Mgr l'archevêque, avant de procéder à la bénédiction, a fait un discours que M. l'abbé Forbes, curé de Ste-Anne et ancien missionnaire de Caughnawaga, traduisait en iroquois au fur et à mesure.

Monseigneur salua avec émotion " cette terre de sainteté et de souvenirs " qu'est la mission, où le Père Charlevoix écrivait ses relations et où Catherine Tekakwitha mourait en odeur de sainteté, il y a deux siècles, et, les assistants emportèrent surement de la cérémonie des *souvenances* qui vivront.

* * *

Mais la fête montréalaise du mois de septembre sans conteste la plus importante, ça été certainement la grande réunion du monde du travail à Notre-Dame, le dimance, 3.

Voir des milliers de travailleurs, réunis sous les voûtes du vaste temple, écouter la parole autorisée d'un prédicateur de l'Evangile leur enjoignant de venir au Christ: *venite ad me omnes!* Les entendre chanter à plein cœur: En avant, marchons, le Christ nous regarde. Les suivre enfin buvant en quelque sorte les paroles de bon conseil qui tombaient des lèvres de Mgr l'archevêque. Tout cela impressionne grandement et fait espérer que nos ouvriers n'écouteront pas la voix des fauteurs de troubles mais qu'ils suivront, en chrétiens, Celui qui a dit: Ego sum via—Je suis la voie, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Que Dieu le veuille!

* * *

Pour les ouvriers, ceux qui sont à craindre ce sont ces chefs de sociétés neutres, qui se proclament indépendants on ne sait trop de qui ou de quoi.

Récemment, les Forestiers Indépendants, réunis à Joliette, ont voulu offrir une aumône à Mgr Archambault *pour ses pauvres.* Sa Grandeur a refusé d'accepter le présent.

C'est là beau geste. L'on pense en le voyant esquisser au célèbre vers du poête latin:

Timeo danaos et dona ferentes,

Je crains les grecs même quand ils apportent des présents.

* * *

Enfin — serait-ce un présent à la mode des grecs pour notre pays? — les deux nouvelles provinces de l'Ouest, la Saskatchewan et l'Alberta, sont nées à la vie de ce pauvre monde le 1er septembre 1905. —

Des confrères que je vénère ont jugé que l'une de mes précédentes chroniques passait trop facilement l'éponge sur les *fredaines* de nos ministres et de nos députés.

Je ne voulais approuver ni désapprouver personne — Simplement je constatais un fait : à savoir, que la question est plus facile à régler dans un article de revue que sur le parquet de la chambre.

* * *

Une bonne nouvelle nous arrive : Le Très Rév. P. G. Blanche, des Eudistes, déjà Préfet Apostolique du Golfe St-Laurent, sera bientôt sacré évêque, pour continuer à administrer, en qualité de Vicaire Apostolique, la même Préfecture devenue un Vicariât.

* * *

Nous n'avons qu'un décès à enregistrer, ce mois-ci, celui de M. l'abbé Charles Bacon, mort à soixante ans, curé de l'Islet.

Nous recommandons sa mémoire, avec celle de M. Eugène Veuillot, aux bonnes prières de nos lecteurs.

L'abbé Elie J. Auclair



UN TRISTE ANNIVERSAIRE.

Le 20 septembre prochain il y aura 35 ans, les 70,000 hommes de Cialdini, glorieux vainqueurs de quelques centaines de zouaves Pontificaux, franchissaient la brèche de la Porte Pia et prenaient possession de Rome. Cet attentat perpétré au mépris du droit naturel et divin, au mépris des engagements les plus formels et de la parole donnée en 1864, souleva dans le monde tout entier un immense cri de douleur. Les Catholiques français en particulier virent avec indignation que le gouvernement parjure de Turin choisissait pour accomplir son forfait, l'heure où nos armées écrasées par l'Allemagne ne pouvaient plus songer à courir au delà des monts pour châtier les nouveaux Lombards.

Depuis lors, la conscience chrétienne n'a cessé de protester contre ce sacrilège coup de force et l'état de choses qui en est résulté. Toujours elle a réclamé ce qu'on réclame ordinairement d'un voleur: la restitution du bien volé, et revendiqué pour le Pasteur suprême des âmes l'indépendance politique et par conséquent le principat civil condition *sine qua non* de son indépendance spirituelle.

Toutefois, il faut, hélas! le reconaître, cette revendication ne se fait pas entendre avec la même énergie ni avec la même unanimité, depuis quelques années. Est-ce accoutumance, découragement, oubli de principes, est-ce cette sorte d'affaiblissement du sens moral qui se remarque un peu partout, même dans les rangs des meilleurs? Je ne sais... Bref, trop de catholiques paraissent résignés à subir sans protestation, sinon sans regrets, la plus grande des injustices. Résignés?... pour plusieurs d'entre eux ne faudrait-il pas dire: satisfaits?... Est-il rare de trouver des catholiques approuvant un état de choses qui est la négation même de la souveraineté spirituelle du Pape puisqu'elle la fait dépendre du bon vouloir d'un maître installé à Rome; acceptant délibérément et de gaîté de cœur une situation que le plus conciliant des Pontifes Léon XIII déclare anormale, intolérable, inconciliable avec la liberté comme avec la dignité du Siège Apostolique?... La question que je pose ici et la réponse qu'il faudrait y donner sont trop douloureuses pour que j'insiste davantage.

Quoi qu'il en soit, un livre tout récent semble avoir été écrit tout exprès pour ces catholiques tant *résignés* que *satisfaits,* et

nous nous empressons de le signaler, de le recommander même tout spécialement à nos lecteurs.

"L'indépendance du Pape et le Pouvoir temporel" par M. l'Abbé Ségaux, Dr en théologie, Vicaire à N.-D. de Lorette, Paris. un Vol. in-12 300 pages chez Vivès, rue Delambre. 75 cts.

Malgré les proportions relativement modestes du volume, l'auteur a su traiter d'une façon très complète toute cette question du Pouvoir temporel. Il en fait d'abord l'histoire depuis Constantin et Charlemagne jusqu'à nos jours; et cette première partie suffirait déjà à montrer la légitimité du Pouvoir temporel, légitimité telle qu'aucun roi de la terre ne pourrait en invoquer une semblable sur une partie quelconque de ses états. Après cet exposé historique l'auteur prouve directement la nécessité pour le St-Siège d'une souveraineté civile, effective et territoriale. C'est la partie capitale de son ouvrage, et nous sommes persuadés que tout lecteur impartial la regardera comme une démonstration absolument définitive. Cette seconde partie se termine par un dialogue extrêmement vivant entre un libéral et un catholique, où les objections les plus variées sont tour à tour étudiées et refutées.

Enfin des documents du plus vif intérêt sont présentés dans l'appendice qui clot le livre, et l'on peut dire que rien n'a été négligé de ce qui peut créer une conviction complète et inébranlable sur cette question si grave du Pouvoir temporel.

C. L. Prêtre.



Le Prône du dimanche (1)

LA METHODE

Le prône est partout le moyen principal, et, dans la plupart des paroisses, le moyen unique par lequel l'Eglise enseignante atteint l'immense majorité des âmes. Les vérités religieuses, dont la connaissance est indispensable au salut, ne sont annoncées au très grand nombre que dans le sermon de la messe solennelle, le diman-

(1) Nous empruntons ces notes à l'ouvrage du P. Fontaine, S. J.: *Le prône catéchistique.*

che, et dans les instructions plus simples dont sont accompagnées les messes matinales. La plupart des fidèles n'entendent parler que là des dogmes du christianisme. Leur foi se forme, s'entretient et se développe sous l'action de cet enseignement unique. Seul il doit contre-balancer les influences délétères et rationalistes, répandues dans notre atmosphère intellectuelle, au moyen des journaux et de mille autres publications qui ont leur écho jusqu'au sein des populations rurales les plus isolées.

C'est dire l'importance du prône. La vie religieuse des populations en dépend. Les pratiques chrétiennes s'affaibliront; elles deviendront vaines et stériles; elles n'auront plus aucune prise sur la conduite et les mœurs, et finiront par disparaître entièrement, si le prône n'offre à la foi, principe de toute justice surnaturelle, une alimentation au moins suffisante.

Or le prône a-t-il gardé parmi nous toute l'efficacité qu'il devait avoir? D'où vient que les auditoires les meilleurs nous écoutent trop souvent avec une sorte de passivité résignée qui déconcerte et décourage? Pourquoi les hommes, même chrétiens, évitent-ils de venir nous entendre, comme si rien d'utile pour leur âme et de véritablement instructif ne tombait de nos chaires?

Autant de questions qui préoccupent bien des esprits sérieux. Les avis suivants renferment des indications utiles pour remédier au mal.

1. — Quelle forme donner au prône ?

La meilleure nous paraît être la forme *catéchistique*. Sous cette forme le prône continue très heureusement l'œuvre des catéchismes. Et n'est-il pas désirable que l'habitude prise, par le prêtre de catéchiser, et par le peuple d'être catéchisé, se continue, tout en s'adaptant à l'état plus mûri des intelligences ?

Sans doute la méthode devra être différente de la méthode ordinaire des catéchismes d'enfants ou de jeunes gens. Ici plus d'interrogatoires, plus de relations dialoguées entre celui qui parle et ceux qui écoutent. Le prêtre est seul en scène ; il doit, par des moyens plus restreints, fixer et retenir l'attention. Les esprits auxquels il s'adresse sont moins dissipés, moins distraits peut-être, mais plus paresseux et surtout plus prévenus et plus difficiles. On ne lui permettra pas les répétitions et le laisser aller qui sont de mise dans un catéchisme.

Cependant ces deux enseignements se ressemblent et se touchent en beaucoup de points : ils ont le même but, fortifier la foi et la

piété; ils ont le même objet et portent sur les mêmes vérités. Il y a, de plus, un intérêt suprême à présenter ces vérités dans le même ordre logique et sous les mêmes formules. Que le prêtre ne craigne pas de reproduire, dans ses prônes, les réponses catéchistiques apprises autrefois de mémoire par ses auditeurs. Ainsi ravivées, ces réponses seront comme des points lumineux qui éclaireront toute son argumentation, toute l'exposition de doctrine qu'il essaie de faire entrer dans l'esprit des fidèles. Cet enseignement viendra se greffer sur celui qu'ils ont reçu autrefois; il les prendra là où ils en étaient alors, pour les conduire plus avant dans l'intelligence de la vérité.

Nous parlons de *forme catéchistique*. Nous n'entendons pas ici suggérer de remplacer le prône par un catéchisme paroissial, méthode du reste excellente, et que recommandent de nombreux Statuts diocésains. Ce n'est pas en ce sens que nous parlons de prône catéchistique. Par ce mot nous voulons faire entendre une forme *vulgarisatrice* de la doctrine et de la morale. Que le prêtre, en préparant ou en faisant son prône du dimanche, se sente et se montre *vulgarisateur* : voilà ce que surtout nous voulons dire.

Aujourd'hui on vulgarise toutes les sciences naturelles, même les plus difficiles. Des conférenciers s'appliquent à mettre à la portée des ouvriers, de tous ceux qui consentent à les entendre, des notions scientifiques autrefois renfermées dans l'enceinte des écoles spéciales. Nous, prêtres, nous sommes les dépositaires et les interprètes d'une science que tout le monde, sans exception aucune, a besoin de connaître, du moins dans une certaine mesure. Cette science, c'est la science de Dieu et de nos rapports avec Dieu, la science théologique en un mot. Notre fonction la plus essentielle est de la simplifier, de la placer sous la main et à la portée de tous, de la vulgariser enfin.

Le prône catéchistique atteint ce résultat et répond aux besoins de tous les auditoires, de ceux des villes aussi bien que de ceux des campagnes.

Qu'est-ce donc que vulgariser ? Il importe, surtout en matière de vulgarisation théologique, de ne point faire erreur.

Il existe au moins deux sortes de vulgarisations. La première, beaucoup trop répandue, consiste à effleurer à peine un sujet, à en présenter certains points de surface que l'on exagère comme à plaisir, pour mieux dissimuler tout ce qui manque à la thèse et éblouir l'auditoire. Le vulgarisateur qui étend ainsi sa tâche, n'ayant rien approfondi, ne sait rien exprimer avec exactitude. Au lieu d'idées nettes, il apporte des appréciations vagues et indé-

cises qui laissent flotter, dans une sorte de clair obscur trompeur, les vérités qu'il aurait dû élucider et graver dans toutes les mémoires. Il est banal, il n'est pas vulgarisateur.

Une autre vulgarisation, bien meilleure et bien plus efficace consiste tout d'abord à pénétrer dans les entrailles mêmes du sujet, à le sonder en ce qu'il a de plus profond et de plus intime, à s'en aproprier les éléments essentiels pour les exprimer ensuite avec une clarté qui s'imposera à tous. Alors la parole a non seulement de la précision et de l'exactitude, mais aussi je ne sais quelles vibrations lumineuses qui ne permettent à personne d'échapper entièrement à son influence. Les plus grands esprits n'ont pas dédaigné de s'exercer à cette tâche de vulgarisation ainsi comprise, et ils y ont le mieux réussi.

Dans ce sens nos plus grands écrivains, nos orateurs les plus illustres ont été les plus parfaits vulgarisateurs.

S'étonnera-t-on que, entre tous, nous nommions Bossuet ? Voilà le vulgarisateur par excellence. Avec cet imperturbable bon sens, qui, s'il faut l'en croire, "est la moitié du génie," il va droit au cœur des questions. Là il s'empare des éléments essentiels, puis écartant ou négligeant tout le reste, il les amène en quelque sorte à la lumière ; il les discute, les analyse au besoin, et en fait toucher du doigt la vérité. On le comprend toujours et sans fatigue, tant il est simple. Pas la moindre subtilité, même dans les matières qui sembleraient le comporter en quelque sorte. Rien de ces jeux d'esprit, de ces raffinements d'argumentation, où se plaisait saint Augustin, le maître qu'il étudiait avec une prédilection marquée. Son génie positif l'avait mis en garde contre tout cela. La lumière qu'il fait étinceler est une véritable révélation intellectuelle. On a conscience d'entrer en possession définitive de la vérité.

Ce que des hommes comme Bossuet et d'autres vulgarisateurs de génie ont fait pour les hauts problèmes de la théologie, le vicaire de la plus humble paroisse le doit essayer pour les vérités élémentaires du catéchisme,au grand profit spirituel des chrétiens qui l'écoutent. Les choses ne changent point de nature pour changer de milieu, et même de degré. Sans doute le prédicateur catéchiste, n'a point la prétention de faire du grand style, ni de parler la langue des *Elévations sur les mystères*. N'a-t-il pas cependant à faire pénétrer, au moins en une certaine mesure, dans les esprits, des vérités aussi hautes que celles qui occupèrent les grands génies du XVIIe siècle ? Dès lors pourquoi ne pas étudier leurs procédés, leur manière ? Pourquoi ne pas s'en pénétrer pour

les reproduire sous des formes très différentes, très humbles, dans la petite sphère où on agit ? C'est là une imitation très pieuse, point du tout prétentieuse, et fort raisonnable.

A l'école de Bossuet, apprenons, s'il est possible, à aller droit au cœur d'une question, à élaguer tout ce qui ne lui est pas essentiel, à nous emparer des éléments principaux pour les analyser sous le regard des auditeurs, et pour en reconstituer ensuite la synthèse. Contentons-nous d'exposer clairement, simplement, sans divagations ni amplifications oratoires. Que la pensée se dégage nette et pure, dans un style nerveux et rapide. Le paysan comprendra ; il est homme positif et aime à aller droit aux choses qu'il a coutume d'appeler par leur nom et sans périphrase.

Vulgarisation n'est pas vulgarité. Ce que nous venons de dire le démontre amplement. En parlant de vulgarisation, il ne s'agit nullement, qu'on le comprenne bien, de se permettre des expressions triviales, ni surtout ce ton abandonné qu'affecte parfois la conversation des gens sans culture. Rien ne serait plus propre à faire mépriser la parole de Dieu. Les auditoires les plus populaires en seraient vite fatigués et froissés ; ils sentiraient fort bien qu'on les traite avec une désinvolture humiliante.

Sans descendre ainsi, il est très possible de se faire entendre des plus humbles esprits. On n'a qu'à parler cette langue, simple claire et vraiment française, employée aujourd'hui dans toutes les réunions où les affaires se discutent, au barreau ou dans nos assemblées politiques. Cette langue diffère de la phraséologie romantique qui était de mode il y a soixante ans. On y veut plus de simplicité et aussi de souplesse, moins de faux éclat, peu ou point de rhétorique. Ce genre n'exclut point la dignité, une certaine ampleur et même une haute éloquence. Il convient surtout à la chaire, et, en particulier, à cette vulgarisation des vérités de la foi qui est le caractère essentiel de la prédication catéchistique.

2. — Quel ordre garder dans le choix des matières du prône ?

La prédication paroissiale par excellence, celle qui se fait au prône de la messe solennelle et aux messes basses du dimanche, a plus que toute autre, besoin d'un certain ordre logique. Pour le comprendre, il suffit de considérer le but qu'elle se propose, et de la comparer, à ce point de vue, avec les autres genres de prédication en usage parmi nous.

Ce but est de donner aux fidèles la connaissance des vérités nécessaires pour le salut, d'entretenir et de raviver sans cesse cette

connaissance. En d'autres termes, c'est la formation et la conservation de la foi en ce qu'elle a de plus indispensable. Ce résultat n'est atteint que si l'on présente aux auditeurs les vérités élémentaires, dans une certaine suite, avec cet enchaînement qu'appellent et la nature des choses et les exigences de l'esprit humain.

Jamais un pasteur ne parviendra à donner à son peuple l'instruction religieuse rigoureusement indispensable, s'il ne s'attache pas habituellement à établir un certain ordre dans les vérités qu'il prêche.

On n'entend point par là qu'il faille rigoureusement passer de l'enseignement du premier article de foi à l'enseignement du second, et du second au troisième, et ainsi de suite, sans jamais déroger à cette marche inflexible. Mais il faut se créer un ordre à suivre, et il faut respecter cet ordre.

Et si un fractionnement s'impose, à raison d'une collaboration simultanée de plusieurs prêtres à l'enseignement du prône, il faut se distribuer dans un ordre bien prévu et bien précis, les matières à traiter.

Un enseignement ainsi organisé fixera nécessairement l'attention ; les intelligences s'éveilleront sous les coups répétés d'une parole qui leur deviendra de plus en plus intelligible, à mesure qu'elle s'expliquera et se développera elle-même. Les plus indifférents ou les plus distraits essaieront de comprendre, et ils y réussiront. Tous sentiront que, cette fois, on veut réellement les instruire, leur apprendre quelque chose, les pénétrer de vérités qu'il importe de retenir, puisqu'on met tant de soin et de persistance à les leur exposer. Les plus intelligents et les meilleurs seront touchés de cette sollicitude vraiment pastorale. Leur reconnaissance et leur estime seront acquises aux prêtres qui traiteront leurs âmes avec ce dévouement et ce respect.

On objecte quelquefois que ce bel ordre n'aboutit à rien, parce que l'auditoire se modifie d'une semaine à l'autre et que les personnes qui nous ont entendu le dimanche précédent, ne sont point là pour reprendre la question où nous l'avons laissée. A plus forte raison cet enchaînement rigoureux est-il plus inutile encore, ajoute-t-on, lorsque les vicaires prêtent leur concours au curé pour les instructions du prône ; très peu d'esprits ont assez de consistance et de force pour se rappeler ce qu'on leur a développé quinze jours ou trois semaines auparavant.

Ces difficultés sont beaucoup plus apparentes, que réelles. Pour en être convaincu, il suffit d'avoir observé d'un peu près la vie paroissiale telle qu'elle existe dans les milieux même les plus in-

différents. Les mêmes personnes se retrouvent presque toujours au pied de nos chaires. Petite ou grande, l'assistance paroissiale ne varie guère. Et variât-elle davantage, on y remédiera suffisamment en résumant, au début de chaque prône, l'instruction précédente. La suite logique apparaît alors à ceux-là même qui n'ont point tout entendu, et la vérité leur devient intelligible.

Lorsqu'un prêtre a, durant toute une année, le même auditoire, il habitue peu à peu tous les esprits à sa manière de penser et de dire, et il finit par être compris à demi mot. C'est là ce qui assure l'influence de l'enseignement du prône et le met hors de pair, pour la formation et l'entretien de la foi. Les ministères de passage, même les plus importants et les plus estimés, n'en approchent pas, du moins à ce point de vue.

Or l'ordre des matières, le plus simple, le plus naturel et le plus facile à suivre, c'est incontestablement l'ordre formulé dans le *Catéchisme du concile de Trente*. A tous points de vue ce Catéchisme est le manuel par excellence du prône paroissial, — nous allons l'établir dans un Document spécial, — mais il est particulièrement utile au point de vue de l'ordre à suivre dans les matières à traiter. Nous le dirons aussi.

Documents de ministère pastoral.



Le Style épistolaire

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mme de Sévigné a la fortune de ne pas vieillir, et de garder, à travers les siècles, une cour d'admirateurs qui lui reste fidèle. La critique n'a pas réussi à l'atteindre. Si elle a des adversaires, et ils sont nombreux, ce sont ceux qui ne l'ont pas lue, ou n'ont pas su la lire. Sa gloire est plus solide et plus durable que beaucoup d'autres, parce que le charme de l'esprit se joint chez elle aux sympathies qu'inspirent sa personne et son caractère. On l'aime autant qu'on l'admire, et elle possède le plus précieux de tous les dons, celui de plaire. Des écrivains peuvent conquérir l'immor-

talité par un seul livre, si ce livre est un chef-d'œuvre, ou par de volumineux ouvrages lorsque le génie ou le talent les ont marqués de leur empreinte. Comment se fait-il qu'une femme soit devenue si célèbre pour n'avoir écrit que des lettres à sa fille, à ses parents, à ses amis? Comment, sans avoir rien d'un auteur, est-elle classique au point d'être dans toutes les bibliothêques? C'est qu'elle a écrit non pas des dissertations en style oratoire comme Balzac, ou des épîtres constellées de brillants, à la manière de Voiture, mais de véritables lettres qui sont comme le miroir de sa vie, où se réfléchissent les sentiments de son âme, les mille événements de la ville et de la Cour, de Paris et de la province, les tendresses de son cœur maternel, les saillies de son imagination, les malices d'un esprit dont la grâce embellit ce qu'il touche. Sa plume court, elle vole, sans ordre dans la composition, comme il convient à une causerie où les sujets se succèdent au hasard.

Si le naturel avait manqué à ces lettres, elles n'eussent point été ce qu'elles sont : des chefs-d'œuvre. On leur a contesté cependant la qualité qui en fait le principal attrait. On s'est refusé à croire que Mme de Sévigné ait pu écrire naturellement, sans apprêt, quand elle savait combien ses lettres étaient recherchées de ceux qui n'étaient pas destinées à les lire. Elle n'ignorait certainement pas les succès dont elle a joui de son vivant; elle se plaignait doucement d'indiscrétions qui étaient un hommage rendu au mérite de ses lettres et à leur séduction. Il n'en est pas moins vrai que ce qu'elle écrit porte le cachet du naturel, et que l'on peut écrire naturellement bien, même lorsque l'on sait être exposé à cette demi-publicité, qui devance la lumière répandue sur les ouvrages livrés à l'impression. Quand une femme a beaucoup d'esprit, est-il étonnant qu'elle en mette dans ses lettres, même sans chercher à en avoir ? La conversation de Mme de Sévigné était comme ses lettres, et elle n'aurait pu s'empêcher d'avoir de l'esprit, la plume à la main. Elle avait aussi trop de goût pour avoir ou pour montrer rien de ce qui ressemble à de la prétention.

Ses lettres à Bussy-Rabutin, à Coulanges, à ses correspondants, n'ont pas le caractère de celles qu'elle écrit à sa fille, parce qu'elle ne saurait y parler avec autant d'abandon. Avec Mme de Grignan, elle peut soupçonner encore que celle-ci ne sera pas toujours seule à la lire ; mais elle sera plus simple, plus familière, et aura de l'esprit quand même, un esprit qui part comme un trait ou s'échappe en fusées.

Les lettres de Mme de Sévigné semblaient vouées à la publicité, tant la célébrité s'était attachée à son nom. Pourtant, elles ne vi-

rent le jour que trente ans après sa mort. En 1725, on imprime à Troyes un petit volume in-12 renfermant une trentaine de lettres, mutilées, méconnaissables. A Rouen et à la Haye, en 1726, paraissent des éditions moins fautives et moins incomplètes.

Puis arrive le chevalier Perrin, qui obtient de Mme de Simiane, la petite-fille de Mme de Sévigné, communication des lettres de son immortelle aïeule. Il pressent l'immense succès réservé au dépôt confié à ses mains. Mais bien des difficultés entravent encore cette publication. Il y a des amours-propres à ménager, des gens qui n'ont pas disparu, des susceptibilités qu'éveilleront, dans certaines familles, des anecdotes, des noms mentionnés. Mme de Simiane meurt au milieu de ces négociations et des tracas que lui suscite une édition publiée en 1734. D'autres lui succèdent en 1737 et en 1754.

Il appartenait à M. Montmerqué de donner l'édition qu'on pourrait appeler définitive de ces lettres réunies dans la belle collection des *Grands Ecrivains de la France*, par M. Ad. Regnier.

En 1876, M. Charles Capmas a eu la bonne fortune de retrouver un manuscrit authentique de lettres inédites de Mme de Sévigné qu'il a publiées en deux volumes (1). Elles ont réjoui les amis de l'illustre marquise, sans rien ajouter à sa gloire. Cette gloire n'a subi aucune éclipse. La charmante épistolière porte une couronne que ne menace aucune révolution, et elle continuera de séduire toutes les générations qui croiront l'avoir connue et vécu de sa vie, en lisant ses lettres.

Rien de plus difficile que de faire un choix quand on veut en citer quelques-unes, car on ne sait auxquelles donner la préférence. Il semble cependant que les lettres qui donnent l'idée la plus juste, la plus complète, de l'esprit et du talent de Mme de Sévigné ne sont pas les plus connues, comme par exemple : la mort de Vatel, la mort de Turenne et de Louvois, le mariage de Mlle de Montpensier, ou encore la lettre à Coulanges sur la fenaison (2). Ce sont des modèles de narration, devenus classiques et souvent reproduits dans les manuels de littérature. Mme de Sévigné s'y montre supérieure dans l'art du récit. Mais son vrai talent, le meilleur de son esprit, ne sont pas là ; ils sont dans les lettres écrites à sa fille, de Bretagne, au milieu des bois dont elle arpente les allées, loin du bruit et des agitations de la capitale. Mme de Sévigné à la campagne n'a plus à peindre que de petites choses, et elle y excelle.

---

(1) Librairie Hachette, 1876.

(2) Lettre du 22 juillet 1672.

Ses lettres de Paris sont pleines des échos mondains qu'elle assaisonne de ses grâces piquantes. Elle y est moins elle-même, parce qu'elle y parle plus des autres. Mais au milieu des nouvelles, des "faits divers" qui émaillent alors ses épitres, se retrouvent son allure familière, sa grâce inimitable et la gaieté que traduisent de malicieux commentaires. Une mode nouvelle lui fournit d'amusantes réflexions :

" Je fus voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour, écrit-elle à Mme de Grignan; elle était belle comme un ange. Mme de Nevers y vint, coiffée à faire rire; il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode. La Martin (1) l'avait bretaudé par plaisir comme un patron de la mode excessive. Elle avait donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés naturellement par cent papillotes qui font souffrir toute la nuit mort et passion. Tout cela fait une petite tête de chou ronde, sans nulle chose par les côtés : toute la tête nue et hurlupée. Ma fille, c'était la plus ridicule chose qu'on pût s'imaginer: elle n'avait point de coiffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais toutes ces femmes de Saint-Germain et cette la Motte se font festonner par la Martin. Cela est au point que le roi et les dames en pâment de rire: elles en sont encore à cette jolie coiffure que Montgobert sait si bien: les boucles renversées, voilà tout; elles se divertissent à voir outrer cette mode jusqu'à la folie (2)."

Quinze jours se sont à peine écoulés que Mme de Sévigné se réconcilie avec cette coiffure, et en fait l'éloge à sa fille:

" Je vous mandais l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers et dans quel excès la Martin avait poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui sièent mal, et qui ne sont pas plus à la mode présentement que la coiffure de Cathérine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes; je suis rendue. Cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange et cela est fait en un moment...

"Imaginez-vous une tête blonde, partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet: on coupe ses cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de

(1) Coiffeuse en vogue de l'époque.

(2) 18 mars 1671.

l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune et de fort joli, et comme deux bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts, car comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge... Je vous vois, vous me paraissez, et cette coiffure est faite pour vous; mais qu'elle est ridicule à certaines dames dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas (1) !"

Il s'agit une autre fois d'un nouvel habillement qui a un grand succès, et qu'adoptent les dames de la Cour. Mme de Sévigné ne manque pas d'en faire la description:

"Avez-vous ouï parler des transparents ? Ce sont des habits entiers, des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par-dessus, des robes noires transparentes, ou de la belle dentelle d'Angleterre, ou de chenilles veloutées sur un tissu, comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues : cela compose un transparent qui est un habit noir, et un habit tout d'or ou d'argent ou de couleur, comme on veut, et voilà la mode (2)."

Tout passe rapidement dans ces pages qui ont la chaleur de l'improvisation : les bruits de la ville ou de la Cour, les visites, les relations, les amitiés, les événements de la société. Peut-on peindre avec de plus vives couleurs un grand mariage à Paris?

"J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois: que vous dirai-je? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sons réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues: du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, où ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est (3)."

Etre à Paris, c'est aller à Versailles, où resplendit l'astre de Louis XIV, où chacun sollicite la faveur d'une parole royale. Mme de Sévigné jouit de ces distinctions, comme elle jouit de

(1) Avril 1671.

(2) 5 novembre 1676.

(3) 29 novembre 1679.

tout; elle en parle avec cette aisance, cette belle humeur, qui animent ses récits. Elle va à la Cour et nous y introduit dans les lettres adressées à sa fille absente:

" Je fus samedi à Versailles avec les Villars : voici comme cela va. Vous connaissez la toilette de la reine, la messe, le dîner ; mais il n'est plus besoin de se faire étouffer, pendant que Leurs Majestés sont à table, car à trois heures, le roi, la reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de princes et de princesses, Mme de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les dames, enfin ce qui s'appelle la Cour de France, se trouve dans ce bel appartement du roi que vous connaissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est d'y avoir chaud, on passe d'un lieu à l'autre sans faire la presse en nul lieu. Un jeu de reversis donne la forme, et fixe tout. C'est le roi (Mme de Montespan tient la carte), Monsieur, la reine et Mme de Soubise, Dangeau et compagnie; Langlée et compagnie. Mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyais jouer Dangeau et j'admirais combien nous sommes sots auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire et gagne où les autres perdent ; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot sa bonne conduite défie la fortune ; aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette. Il dit que je prenais part à son jeu, de sorte que je fus assise très agréablement et très commodément. Je saluai le roi comme vous me l'avez appris; il me rendit mon salut comme si j'avais été jeune et belle. La reine me parla longtemps de ma maladie. Elle me parla aussi de vous. Monsieur le Duc me fit mille de ces caresses à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti* : vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce qu'on trouve en chemin...

" Cette agréable confusion, sans confusion de tout ce qu'il y a de plus choisi, dure jusqu'à six heures depuis trois. S'il vient des courriers, le roi se retire pour lire ses lettres, et puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute et qui fait un très bon effet. Il cause avec celles qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin on quitte le jeu à l'heure que je vous ai dite... A six heures donc, on monte en calèche, le roi, Mme de Montespan, Monsieur, Mme de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire comme en paradis, ou dans la *gloire de Niquée.* Vous savez comme ces calèches sont faites ; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La reine était dans une autre avec les

princesses, et ensuite tout le monde attroupé selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on y trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait médianoche (1). Voilà comme se passa le samedi. Nous revînmes quand on monta en calèche (2)."

Rien de plus animé, de plus vivant, que ce tableau qui représente les personnages avec leurs gestes, leurs attitudes, dans le cadre somptueux de la monarchie absolue. Mme de Sévigné a le don de peindre d'un trait, d'un mot. Elle a l'originalité dans l'expression, le tour vif et enjoué qui font de ses narrations des pages d'histoire écrites "à la volée," sous l'impression du moment. Avec sa nature expansive, son esprit observateur et plein de saillies, elle aime la société, les spectacles du monde. Volontiers elle fuit leurs servitudes et se réfugie à Livry, où l'attire le repos que viennent parfois interrompre ses relations de Paris. Elle décrit plaisamment l'importunité de ces visites survenues à l'improviste:

" Admirez combien je suis peu destinée à la solitude; j'ai pris ce matin mes deux verres de séné bien sagement ; je ne me suis point coiffée en toupet; je suis demeurée, jusqu'à midi *spensierata* de crainte de troubler mes opérations. Comme je les finissais, voilà un carosse à six chevaux. J'avais un pigeon pour mon dîner. C'est M. et Mme de Villars, Mme de Saint-Géran et la petite ambassadrice, qui se sont fait un plaisir de me surprendre toute seule par le plus beau temps du monde, et montrer ces jardins que vous connaissez à M. de Villars. Vous entendez tout ce qui se dit. Conclusion : mon cuisinier se met à fricasser des poulets, des pigeons et nous avons très bien dîné. Nous nous sommes promenés jusqu'à six heures, et puis l'abbé est venu, qui a mis dans sa calèche M. de Coulanges et Mlle Martel : ils ont apporté des perdreaux. Et voilà ma pauvre solitude où je me trouvais si parfaitement bien (3)."

L'automne la ramène une autre année à Livry, et elle se réjouit d'y être rendue à elle-même:

Je suis ici, ma chère fille, toute fine seule: je n'ai pas voulu me charger d'un autre ennui que le mien : nulle compagnie ne me tente à commencer si tôt mon hiver. Si je voulais, je me donne-

(1) Repas fait à minuit, en gras, pour marquer le passage d'un jour maigre à un jour gras.

(2) 29 juillet 1676.

(3) 22 ouût 1675.

rais d'un air de solitude; mais depuis que j'entendis l'autre jour Mme de Brissac dire qu'elle était livrée à ses réflexions, qu'elle était un peu trop avec elle-même, je veux me vanter d'être seule l'après-midi dans cette prairie, causant avec nos vaches et nos moutons. J'ai de bons livres, et surtout Montaigne ; que faut-il autre chose quand on ne vous a point (1)? "

Vicomte de Broc.



LA FLECHE DE CAUDEBEC.

Suite.

III

La Vision du frère jardinier.

— Frère Simplicien! frère Simplicien, venez donc. La cloche du souper est sonnée depuis un quart d'heure, disait le frère cuisinier à voix basse en tirant par la manche le bon frère jardinier.

Simplicien tressaillit, se leva tout chancelant comme un homme qui s'éveille, et se rendit au réfectoire. Les religieux venaient d'en sortir, et sa portion était à sa place. Il n'y toucha pas, but un verre d'eau et retourna dans l'église. On fut encore obligé de l'avertir à l'heure du coucher. Les jours suivants, il parut encore très préoccupé. Au jardin même, où, d'habitude, il n'était aucunement distrait, on le voyait rester immobile, un arrosoir ou une serpe à la main, perdu dans une contemplation qui le rendait sourd à tous les appels.

Le frère cuisinier crut devoir avertir le Père Abbé

— Frère Simplicien, dit-il avait un bon appétit et ne faisait nulle attention à ce qu'on lui servait. Il achevait toujours ses portions comme il dit ses prières, en conscience. A présent, il en laisse la moitié, il maigrit à vue d'œil, il ne chante plus, il oublie d'arroser. S'il tombe malade tout à fait, que deviendront nos légumes? Je vous en prie, mon Révérend Père, ordonnez-lui de se soigner.

(1) 25 octobre 1678.

— Depuis quand notre frère Simplicien est-il ainsi? demanda Dom Jehan.

— Depuis qu'il est allé à Caudebec, mon Père; il faut qu'on lui ait jeté un sort. Tenez, regardez-le!

La fenêtre du Père Abbé s'ouvrait sur un balcon crénelé qui dominait le jardin. L'Abbé s'avança, et le frère cuisinier lui montra du doigt Simplicien, qui, une baguette à la main, dessinait sur le sable de la grande allée, tandis qu'une poule en maraude bouleversait la plate-bande à deux pas de lui.

— Là, s'écria le frère cuisiner, a-t-on jamais vu pareille chose? Notre pauvre frère est en chemin de devenir fou, puisqu'il laisse les poules entrer dans le jardin du Père Abbé.

— Allez lui dire de me venir parler, frère Mathieu, dit l'Abbé.

Bientôt après le jardinier entra chez Dom Jehan, se mit à genoux et subit son interrogatoire.

— Frère Simplicien, est-il vrai que vous êtes malade?

— Non, mon Révérend Père, je me porte bien.

— Alors, pourquoi ne mangez-vous plus?

— Mais... je crois que je mange comme d'habitude.

— Que dessiniez-vous tout à l'heure sur le sable?

Le pauvre Simplicien devint cramoisi.

— Hélas! dit-il, je n'ose le dire.

— Dites-le, je vous l'ordonne.

— Mon Père, je dessinais la flèche de l'église de Caudebec.

— La flèche de Caudebec? mais elle n'existe pas!

— Elle a existé dans la pensée de défunt maître Le Tellier, mon Père, et je tâche de la retrouver.

— Pour le coup, je crois que le frère cuisinier a raison, se dit l'Abbé à part lui: ce propos est d'un fol. Mais, mon fils, reprit-il à haute voix, d'où vient qu'un jardinier comme vous rêve à dessiner, à bâtir, tout comme s'il était architecte?

— C'est que je l'ai été, mon Révérend Père, dit le pauvre Simplicien: je croyais n'y plus penser jamais. En renonçant à mon art, en reprenant mon premier métier, j'avais espéré oublier... mais... et, d'une voix tremblante d'émotion, il raconta simplement au Père Abbé sa visite à l'église, sa conversation avec le curé, puis sa vie tout entière, et, tout sévère et ascétique religieux qu'il fût, Dom Jehan sentit plusieurs fois des larmes humecter ses yeux. Mais il se contint et dit froidement au frère:

— Prenez cette feuille de vélin, ce crayon, et dessinez-moi la flèche de Caudebec.

— Je ne puis, dit Simplicien, un nuage me cache cette flèche. Je ne la verrais nettement que si je pouvais aller à la chapelle de Barre-y-Va. C'est là, sur la muraille, que mon maître avait tracé quelques lignes... c'est là que la vision reparaîtrait, là seulement. Oh! par grâce, mon Père, permettez-moi d'aller à Barre-y-Va.

— Vous irez demain. Mais si le dessin est effacé?

— Je le verrai quand même, mon Père. Ne vous est-il pas arrivé souvent d'oublier une résolution que vous aviez prise, une parole que vous vouliez répéter, et d'en retrouver le souvenir en retournant à l'endroit où vous aviez formé le dessein, entendu les mots qui s'étaient effacés de votre mémoire?

— C'est vrai. Je vous permets d'aller à la chapelle. Mais, au nom de la sainte obéissance, ne dites mot à personne de notre entretien, ni de la flèche, ni de maître Le Tellier.

— J'obéirai, mon Père. Que Dieu vous récompense! Bénissez-moi, je vous prie.

Dom Jehan étendit la main sur le front du religieux et le bénit, plus ému lui-même qu'il ne voulait le paraître.

V.

La Chapelle de Barre-y-Va.

Le 5 août, tout en récitant l'office de Notre-Dame-des-Neiges, frère Simplicien cheminait vers la chapelle de Barre-y-Va. Il avait traversé Caudebec sans parler à personne, sans même entrer dans l'église, de crainte d'être accosté par Collin Le Tellier, et il suivait la jolie route qui côtoie la Seine aux pieds des rochers couronnés par la forêt de Maulévrier. Quelques pèlerins suivaient le même chemin, mais le frère les dépassait tous, et, les saluant au passage, ne liait conversation avec aucun d'eux. Les orages des jours précédents avaient rafraîchi l'air, et le ciel était semé de milliers de petits nuages semblables à des roses blanches épanouies.

C'était à pareil jour, seize ans auparavant, que l'élève de Le Tellier était venu à la chapelle de Barre-y-Va en compagnie de maître Le Tellier et de sa famille. Ils allaient remercier Notre-Dame du retour de Collin, qui venait de finir son tour de France. Tous étaient joyeux: la vieille mère s'appuyait au bras de son petit-fils, maître Le Tellier marchait près de son élève, et Ro-

berte et ses jeunes cousines couraient en avant, cueillant des fleurs.

L'aspect du ciel et du paysage étaient si bien les mêmes, que les moindres détails de la promenade d'autrefois revenaient à la mémoire du religieux. Il fermait les yeux et se disait:

Ai-je rêvé? En rouvrant les yeux, ne vais-je pas voir près de moi mon maître, et, là-bas, papillonnant au bord du chemin comme une volée de mouettes, les voiles blancs de Roberte et de ses compagnes?

Mais il était seul, et sa longue robe noire lui rappelait le deuil, la solitude et le silence devenus son partage.

Comme autrefois des fleurs charmantes égayaient le bord du chemin: les bruyères roses, les stellaires blanches comme des lis, les sauges, les véroniques et la campanule azurée s'y mêlaient aux rejetons des chênes, aux feuilles empourprées et aux guirlandes de clématite et de liserons blancs. Le religieux, tout en marchant, cueillit quelques fleurs et essaya d'en tresser une couronne, comme celles que Roberte savait faire. Mais ses doigts inhabiles brisaient les tiges et la guirlande se rompait.

De fleurs semblables, autrefois, Roberte avait fait trois couronnes.

— Pour qui ces couronnes? avait demandé le père à sa fille.

— Toutes trois sont pour Notre-Dame-de-Barre-y-Va, mon père, toutes trois pour l'Etoile de la mer, la Reine du ciel, notre Dame et Souveraine.

— Quoi! pas une pour l'Enfant-Jésus?

— Non, je les veux donner toutes trois à la Sainte Vierge.

— Mais, Roberte, elles ne sauraient tenir toutes trois ensemble sur sa tête.

— Nous verrons bien. J'ai mon idée, moi!

Arrivée à la chapelle, Roberte, après avoir prié devant la statue miraculeuse, avait essayé de placer les couronnes. Son père souriait, et Collin dit à demi voix:

— Ma petite sœur, tu n'en viendras pas à bout. Ce n'est pas joli.

Alors, elle avait dénoué deux de ses guirlandes, et, de l'une faisant un collier, de l'autre une ceinture à la Sainte Vierge, elle avait dit, avec un sourire de triomphe:

— Regardez!

Puis on était sorti de l'étroite chapelle, et, tandis que les jeunes filles s'amusaient à faire d'autres guirlandes, cette fois pour elles-mêmes, et que l'aïeule et Collin étaient allés s'asseoir à l'om-

bre, maître Le Tellier, tout rêveur, avait tiré un crayon de son escarcelle, et, s'approchant du mur extérieur de la chapelle, y traçait quelques lignes. Son élève le regardait et s'écria:

— O maître! quelle belle flèche ce serait!

— Retournons au logis, avait dit le maître Le Tellier: il me tarde de dessiner ce que j'indiquais là. Ce soir, tu verras!

Mais, le soir même, Roberte était tombée malade, et, quelques jours après, elle était morte.

Entouré des fantômes du passé, le religieux marchait si absorbé qu'il faillit dépasser la chapelle. La voix d'un mendiant aveugle, assis près du seuil et qui demandait l'aumône aux pèlerins, l'avertit qu'il était arrivé au but de son voyage. Il entra dans la sombre chapelle, et revit, à la lueur des cierges, la statue entourée d'*ex-voto* et les petits navires suspendus à la voûte. Sa prière fut courte: il avait hâte de revoir le mur extérieur. Il sortit, fit le tour du petit édifice, écarta les feuillages des buissons que l'on avait laissés croître, et, sur la muraille tigrée de lichens jaunâtres, retrouva quelques traits encore visibles du croquis de Guillaume Le Tellier.

C'était bien peu de chose, mais c'était l'étincelle qu'un souffle allait raviver, c'était le germe fécond du feu sacré. La vision resplendissait nette et lumineuse, tandis que le frère se hâtait de copier ces linéaments à demi-effacés. Il rentra dans la chapelle pour faire son action de grâces, puis, d'un pas ferme et rapide, il reprit le chemin de l'abbaye.

Larmes, regrets, douloureux souvenirs, s'effaçaient de son cœur. L'artiste rentrait en possession de lui-même; il sentait tressaillir un chef-d'œuvre en lui; les ombres du passé cessaient d'opprimer sa pensée, et, lorsqu'il passa près de l'église et de la tour inachevée, il se signa et murmura joyeusement: *Veni sponsa, coronaberis!*

VI.

Le Maître de l'Œuvre.

L'Abbé était seul et lisait un manuscrit. Les derniers rayons d'un jour d'automne illuminaient sa cellule et doraient son front pâle et sa couronne de cheveux blancs.

On frappa timidement à la porte, et, sur l'ordre de l'Abbé, un religieux entra.

C'était Frère Simplicien, une feuille de parchemin roulée à la main.

— Posez ici votre dessin, mon fils, dit Dom Jehan, en écartant son livre.

Le frère avait apporté quatre cailloux. Il étendit la feuille, posa les cailloux aux quatre angles, et se recula d'un pas. L'Abbé considéra longuement le plan, la coupe, l'élévation de la flèche, tracés sur cette feuille. Puis, regardant en face le frère, il lui dit:

— Si je vous disais de brûler ce dessin, mon fils, que feriez-vous?

— J'obéirais, mon Père.

— Pourtant, mon fils, c'est un chef-d'œuvre. Rien de beau comme ce projet de flèche! Vous devez l'aimer?

— Oh! oui, mon Père. Songez! c'est la pensée de mon cher maître retrouvée, complétée. C'est le couronnement de son œuvre. Ce serait si beau!

— Oui, mais, en revêtant le froc de saint Benoit, vous avez renoncé à toute gloire, à toute ambition humaine. La vie d'un moine doit être un sacrifice incessant.

— Je le sais, mon Père, quoi que vous ordonniez, j'obéirai.

— C'est bien. Ecoutez: voici ce que je veux faire.. Je donnerai ce dessin à Collin Le Tellier. Il l'exécutera, il construira la flèche; mais ni lui, ni personne ne sauront jamais le nom du maître de l'œuvre, le vôtre. Jamais, entendez-le bien, jamais!

— J'y consens de tout mon cœur, mon Père. L'œuvre, d'ailleurs, n'est pas mienne. Je n'ai fait que retrouver la pensée de maître Le Tellier.

— Donc, vous me donnez ce dessin, pour en faire à Notre-Dame de Caudebec donation pleine, entière et irrévocable?

— Je vous le donne, et je vous promets devant Dieu un secret inviolable!

— Allez, mon fils; je suis content de vous. Retournez à vos fleurs, priez Dieu, et oubliez tout le reste.

En ce temps-là on bâtissait lentement. Bien que le bon curé de Caudebec et Collin Le Tellier eussent adopté, du premier coup, le dessin proposé par Dom Jehan, bien que les offrandes fussent abondantes, les ouvriers nombreux, et que rien ne fût épargné pour hâter la construction de la flèche, sept années se passèrent avant que la croix de pierre fleuronnée terminât l'élégant édifice. Mais aussi quels soins, quelles précautions avaient été prises pour élever cette pyramide ajourée, si forte et si légère à la fois, cise-

lée comme un bijou, robuste comme un chêne, et dont chaque pierre, prise à part, était digne d'admiration, tant les profils en étaient purs, les ornements fermes et gracieux!

Enfin, Collin Le Tellier vint annoncer au curé que tout était fini, et qu'il allait démonter les échafaudages. Ce fut une grande joie pour le vieux curé, qui craignait beaucoup de ne pas vivre assez pour voir achever la flèche. Il envoya immédiatement prévenir l'Abbé de Saint-Wandrille et tous les curés des environs, et les invita à venir assister à la bénédiction le 5 août, en cette fête de Notre-Dame-des-Neiges, si chère aux constructeurs d'églises à la Sainte Vierge.

L'Abbé de Saint-Wandrille était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Sa haute taille s'était courbée; il marchait appuyé sur un bâton, quand il n'avait pas en main sa crosse abbatiale. Du reste, il avait conservé ses forces et son intelligence, et sa paternelle affection pour ses religieux semblait croître avec les années. Moins sévère qu'autrefois, il se mêlait davantage aux récréations du monastère, et se jouait parfois d'un oiseau ou d'une fleur, comme saint Jean l'Evangéliste, parvenu au déclin de la vieillesse, s'amusait de sa petite perdrix.

Le monastère de saint-Wandrille était alors très florissant, et on y voyait beaucoup de savants religieux s'occuper à composer, à traduire, à imprimer des livres. D'autres enseignaient. L'un d'eux était excellent médecin, et l'on venait le consulter de dix lieues à la ronde. Un autre, très bon musicien, avait construit lui-même les orgues de l'abbaye. Tous vivaient en paix, sous le gouvernement respecté du bon vieil Abbé, et le noviciat, comme une pépinière fertile, rassemblait chaque année de nouveaux et jeunes sujets destinés à combler les vides que la mort faisait de temps à autre dans les rangs des pères bénédictins.

Le moine le plus silencieux qui fût à l'abbaye, c'était le frère jardinier. D'année en année, il devenait moins communicatif, et, toujours travaillant et priant, ne parlait qu'au bon Dieu et ne regardait que les arbres et les fleurs. Pendant les récréations, il tressait des corbeilles, assis aux pieds du Père Abbé. Quelquefois les religieux parlaient des travaux de l'église de Caudebec et du désir qu'on avait dans le pays de les voir terminés. Le frère Simplicien ne paraissait rien entendre. Il ne sembla pas s'apercevoir davantage de la joie de ceux des religieux que l'Abbé désigna pour aller avec lui à la fête de la bénédiction de la flèche. Presque tous étaient enfants du pays, et, après leur cher monastère, n'aimaient rien tant que l'église Notre-Dame de Caudebec.

Depuis le jour où l'Abbé avait reçu les dessins de la main du frère Simplicien, c'est-à-dire depuis près de sept ans, il n'en avait pas dit un mot au religieux.

La veille de la fête, tandis que le frère jardinier était occupé à faucher le regain du petit pré du cloître, le Père Abbé vint vers lui et lui demanda s'il souhaitait quelque chose.

— Oui, mon Père, dit Simplicien.

— Dites-moi ce que c'est, mon fils.

— Je ne le puis. Il faudrait parler d'une chose que j'ai promis de taire à jamais.

— Eh bien, mon fils, je parlerai pour vous. Vous souhaitez voir demain la bénédiction du clocher de Caudebec?

— C'est vrai, mon Père, dit le pauvre frère.

Et, laissant tomber sa faulx, il se couvrit le visage de ses mains et fondit en larmes.

— Vous irez, mon enfant, vous irez avec moi, dit le Père Abbé.

Et il s'éloigna, de crainte de pleurer aussi.

Ce fut une belle fête. Toutes les maisons de Caudebec étaient tendues et fleuries comme pour la Fête-Dieu, toutes les barques pavoisées, l'église ornée de tapisseries et de guirlandes. Chaque famille recevait des hôtes: les broches tournaient et les cheminées avaient toutes des panaches de fumée; tous les Caudebecais étaient en habits de gala, et les bonnets des Cauchoises si hauts, si blancs et si ornés de dentelles et de clinquants, qu'ils semblaient vouloir rivaliser avec la flèche neuve.

Tous les regards s'élevaient vers cette flèche admirable, toutes les processions qui arrivaient, bannières en tête, la saluaient d'acclamations joyeuses. Des chœurs de musique se répondaient, et, par toutes les portes de la ville, entraient des foules endimanchées. Chaque corporation se groupait autour de sa bannière. Les tanneurs de Caudebec portaient, sur un brancard orné de branches de chêne, la statue de leur patron, saint Roch; les chapeliers celle de saint Michel, et les pilotes de Villequier arrivaient, escortant l'image de saint Nicolas de Myre, brodée sur une bannière fleurdelisée, le Roi de France étant membre-né de la corporation des pilotes de la Seine.

C'était le Père Abbé de Saint-Wandrille, seigneur suzerain de Caudebec, qui devait officier, de sorte qu'il était attendu impatiemment, et que les bonnes gens se disaient, en regardant la belle horloge neuve du clocher et le guetteur juché presque en haut de la flèche, et qui devait signaler l'approche du cortège bénédictin:

— L'heure est passée d'une minute, et l'on ne voit rien venir! Le bon Père Abbé serait- il malade?

Mais, tout à coup, le guetteur agita un drapeau, les cloches sonnèrent, et le curé sortant de l'église, précédé par la croix et entouré d'un grand nombre de prêtres et de clercs en habits de chœur, marcha processionnellement vers le port.

Une grande barque recouverte d'une tente et conduite par douze mariniers, vassaux de Saint-Wandrille, amenait le vénérable Père Abbé, accompagné de vingt religieux. Le paisible navire descendait la Seine au chant des psaumes et vint aborder, salué par les acclamations du peuple.

L'Abbé prit place sous un dais que portaient les échevins, et, après avoir répondu gracieusement à la petite harangue du curé, se dirigea vers l'église en bénissant la foule agenouillée.

Frère Simplicien, marchant parmi les autres religieux, ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait à ses côtés. Du moment où il avait vu de loin poindre la flèche, il n'avait plus regardé qu'elle. A mesure qu'il s'en approchait, son visage hâlé resplendissait de joie.

Au moment d'entrer à l'église le Père Abbé, se retournant, le chercha des yeux, et, lui faisant signe d'approcher, lui dit tout bas:

— Allez où vous voudrez... là-haut. Je vous donne congé jusqu'à l'heure du départ.

Le frère Simplicien remercia Dom Jehan, et, tandis que la foule entrait dans l'église, il se glissa dans l'escalier de la tour, le gravit lestement, et ne s'arrêta qu'arrivé à la base de la flèche, au-dessus de la chambre des cloches.

Elles sonnaient à grandes volées; l'église retentissait des chants sacrés et la tour vibrait comme une harpe immense.

Le cœur du religieux battait à se rompre. Il appuya son front contre les pierres, baisa les parois de la flèche, et, levant les yeux, en admira les arêtes puissantes et légères se silhouettant sur l'azur profond du ciel. Puis il abaissa ses regards sur la ville, le fleuve, les forêts de Brotonne et de Maulévrier, toutes ces beautés de la terre natale, ombres et prémices des spelendeurs de la patrie céleste. Une sorte de vertige le saisit: il croyait sentir le mouvement des flots et que l'église, transformée en navire, l'emportait dans l'espace vers le port éternel.

Et, tandis que la fête religieuse et les festins qui la suivirent ocupaient les habitants et les hôtes de Caudebec, l'artiste incon-

nu, le créateur de la flèche à la triple couronne, seul, oubliait le reste du monde pour contempler la réalisation de son rêve, le monument élevé tout à la fois à la Reine du ciel et au souvenir de tout ce qu'il avait aimé sur la terre.

Le soir vint. C'était jour de pleine lune et de grande marée. La barre arriva impétueuse et poussée par le vent d'ouest. Dès qu'elle eut passé, l'Abbé de Saint-Wandrille se réembarqua, voulant profiter de la marée pour épargner la peine de ses rameurs. Le fleuve remontant entraîna doucement la barque, et, aux dernières lueurs d'un couchant d'été, frère Simplicien salua pour la dernière fois la flèche de Caudebec.

Le lendemain, à la récréation, les religieux qui étaient restés à l'abbaye prièrent ceux qui avaient vu la fête de leur en donner des nouvelles. Les récits furent nombreux et s'accordèrent tous à louer le bon peuple de Caudebec et la merveilleuse beauté de la flèche.

— Oui, oui, c'est une merveille en effet, dit le père assistant, mais, ce qui est plus surprenant encore, c'est que personne ne connaît le maître de l'œuvre. Maître Collin Le Tellier m'a dit avoir exécuté les dessins d'un inconnu. Il a bâti, mais il n'a pas imaginé, et l'invention de ces trois belles couronnes fleurdelisées qui ornent si bien la flèche, ne lui appartiennent pas. Le curé n'en sait pas plus long, et, lié par une promesse ou par le secret de la confession, peut-être, ne peut dire d'où lui est venu le dessin. Il s'ensuit que les uns disent qu'un ange l'a fait, et les autres l'attribuent au démon. C'est un étrange mystère. Le temps l'éclaircira sans doute.

— Qu'en pensez-vous, mon Révérend Père? demanda un vieux religieux à l'Abbé.

— Je pense, mon bon frère, que tout ce qui est beau vient de Dieu, et que l'homme capable de produire un chef-d'œuvre et de n'en vouloir tirer pour lui ni los ni honneur, doit être en bon chemin de gagner le ciel...Je pense même...

La cloche sonnait. Le Père Abbé se tut et se rendit au chœur. Jamais ni lui ni le frère jardinier ne dirent un mot qui pût faire deviner leur secret. Dom Jehan de Brametot mourut l'année suivante. Le frère Simplicien vécut fort vieux, et les religieux de Saint-Wandrille espéraient qu'il atteindrait l'âge de cent ans. Mais, heureusement pour lui, il mourut en 1560, deux ans avant que les calvinistes ne vinssent piller l'église de Caudebec.

EPILOGUE.

La flèche à la triple couronne domine encore l'église Notre-Dame-de-Caudebec et ce portail où trois cent trente-tr statues brisées témoignent de la rage des impies. Elle a rési aux siècles et aux iconoclastes, et, tout alourdie qu'elle est par revêtement de briques, elle charme encore les regards des vo geurs et justifie l'admiration du bon roi Henri IV. Puisse-t-e être bientôt préservée, par d'intelligentes réparations, de la ru qui la menace ! Puisse-t-elle trouver, comme les restes de l'abba de Saint-Wandrille, un protecteur, un sauveur !

Depuis bien des années déjà, les savants archéologues qui é dient les monuments de notre art national ont cherché à décou le nom de l'architecte qui éleva la flèche de Caudebec. M Léopold Delisle, Leroy, l'abbé Cochet, l'abbé Sauvage, et bi d'autres, ont fouillé les archives, interrogé les traditions. n'ont rien trouvé, ils ne trouveront rien. Le double silence cloître et de la tombe a déjoué toutes les recherches, et c'est a ruines de l'abbaye de Saint-Wandrille qu'il faut aller demand non pas un nom que la sainte obéissance a voué à l'oubli, m l'histoire d'un de ces artistes qui ne travaillèrent que pour glo fier et servir Dieu.

Qu'ils reposent en paix, ces maîtres des pierres vives, dont chefs-d'œuvre innombrables couvraient jadis la France, et. leurs derniers vestiges, ravissent encore nos yeux et nos cœurs. Après de longs oublis succédant aux insultes, les descendants ceux qu'ils évangélisèrent reviennent demander aux ancien demeures des moines le secret du travail fécond et paisible, jouissances de l'art dirigé vers son but véritable, et ces biens nous ne connaissons plus : l'ordre, le respect et la paix. (1)

---

(1) Lorsque parut cette nouvelle, dans le journal l'*Univers* du 3 septemb 1879, la ville de Caudebec-en-Caux avait pour curé-doyen M. l'abbé And dont le plus cher désir était de restaurer la merveilleuse flèche de son égl qui tombait en ruines. D'abord avec Madame Julie Lavergne, il fit imprim et répandit une brochure de propagande contenant, avec *La flèche de Caud* une notice du savant archéologue normand M. Brianchon sur la possibil de la restauration ; puis il se mit à quêter, tant et si bien que les trava commencés par l'architecte Sauvageot, en 1883, furent achevés en 1886, de jours après la mort de Madame Lavergne et de M. Brianchon.

M. Joseph Lavergne a cru devoir rendre un juste hommage à la mém de M. le curé Andrieu en lui dédiant la réimpression de *La flèche de Caude* (Note de l'éditeur).

JULIE LAVERGNE.



Vol. II. NOVEMBRE 1905 No 11

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le Pape parle à la France. — Lettre de Mgr Bruchési à l'*Univers*. — Le 89 de la Russie. — La loyauté des Canadiens français. — L'article de M. Fournet, P.S.S., dans le *dictionnaire* théologique, sur le Canada. — 45° au 73° ? — Le monument Laval par Philippe Hébert. — Les canadiens de la Nouvelle Angleterre et leur langue. — La défense d'un droit naturel, qu'elle soit respectueuse mais ferme ! — Le Président Roosevelt et le jour d'actions de grâce. — Les congréganistes à Saint-Pierre. — Lettre du Pape à propos de notre " fête des ouvriers. " — Mgr Bruchési et le denier de Saint-Pierre.—M. Louis Arnould. — Les défunts.

Le 4 octobre, le Saint-Père Pie X écrivait une bien belle lettre au Cardinal Richard de Paris ; mais évidemment Sa Sainteté y veut parler à toute la France :

" Les grands événements — disait-il, — qui se déroulent en France et qui menacent les intérêts suprêmes de la religion, sont l'objet de nos préoccupations constantes à l'heure actuelle. Malgré tous Nos efforts pour éloigner de l'Eglise de France les malheurs qui paraissent aujourd'hui inévitables, on persiste à travailler avec acharnement à la destruction des saintes et glorieuses traditions de votre noble et bien aimé pays. Nous manifesterons en temps et lieu toute Notre pensée et Nous donnerons au clergé et aux fidèles de France les instructions exigées par une situation douloureuse qui n'est pas Notre œuvre......... .... "

Et le Pape continue, en recommandant des prières publiques, la fréquentation des sacrements et les pratiques de la sainte pénitence.

C'est là de la *provocation* vocifèrent en blasphémant les radicaux et les socialistes de la *Lanterne* et de *l'Humanité !*

Attendons respectueusement le mot d'ordre du Pape, prions et faisons des pénitences, écrit, dans l'*Univers,* M. François Veuillot.

Mon Dieu! c'est la *grande pitié* qui revient sévir au royaume de la douce France, de la Bonne Lorraine! Jeanne d'Arc, sauvez la France!

* * *

Les distingués chrétiens qui dirigent l'*Univers* ont reçu, à l'occasion de la mort d'Eugène Veuillot — cette autre moitié de Louis! — de bien encourageants témoignages de sympathie.

Entre autres, nous tenons à signaler ici la lettre si touchante de Mgr l'archevêque de Montréal, que l'*Univers* du 21 octobre publie à la suite de celles du Cardinal Vivès et du Patriarche des Arméniens catholiques.

" Mon cher Monsieur, écrit Mgr Bruchési à François Veuillot, quel père vous possédiez! Quelle belle carrière que la sienne, vouée toute entière à la défense de l'Eglise et ornées des vertus qui font le chrétien parfait! "

" Avec tous ceux qui ont lu ses œuvres, je n'ai cessé d'admirer en lui le journaliste fidèle à ses principes jusqu'à la fin, l'historien étonnamment renseigné et documenté, le polémiste ferme et courtois, l'écrivain toujours sûr de lui-même, de ses mots comme de ses pensées."

" Mais, de plus, j'ai eu l'honneur de le voir plusieurs fois, et intimement lors de mes voyages à Paris, et j'ai pu juger alors de sa grande bonté et de son urbanité exquise."

" Il ne pouvait oublier les pages émues consacrées par son illustre frère au Canada et à nos zouaves pontificaux, et tout ce qui touchait à notre pays l'intéressait vivement "..................

Nous devons borner là notre citation; mais nous nous réjouissons que les voix autorisées de notre Canada français aient fait écho à celles de France et du monde catholique, pour rendre hommage au grand chrétien que fut, comme son frère Louis, le regretté Eugène Veuillot.

* * *

Le 89 de la Russie a sonné et 93 viendra peut-être. Depuis longtemps, les doctrines révolutionnaires et socialistes *travaillent* le grand Empire moscovite. La dernière guerre russo-Japonaise a précipité les événements. Partout la colère du peuple éclate et, comme jadis Louis XVI, le Czar vient de céder. Il a accordé à la Russie un gouvernement en partie au moins responsable au peuple. De Witte, l'heureux plénipotentiaire de Portsmouth, est appelé à organiser le nouveau système. Les dépêches, ces jours-ci, exposent que la situation n'est pas facile. Les bureaucrates sont mécontents des concessions faites et les révolutionnaires déclarent qu'on ne leur accorde pas assez.

Le malheur est que le Czar a trop retardé à comprendre ce qu'on pourrait appeler la mentalité moderne de ses administrés. Il est difficile de prévoir où l'on s'arrêtera. Dans tous les cas, l'autocratie a vécu.

Il y a lieu d'espérer que le régime de liberté relative qui s'annonce en Russie permettra l'essor du mouvement catholique.

* * *

Le *Daily Mail* de Londres a publié récemment (28 sept.) un article sur la position et l'avenir des Canadiens français. C'est un australien, le Dr Fitchett, qui tenait la plume. Il a écrit toutes sortes de choses injustes et blessantes à notre sujet, soutenant que le clergé catholique maintient le peuple dans la servitude et dans la déloyauté à l'Angleterre.

L'un de nos commissaires à Londres a répondu à cette fausseté. Il y a bien des inexactitudes encore, à propos de l'ingérence cléricale, dans l'article de M. Preston, mais nous citons volontiers sa conclusion, à laquelle les Canadiens français peuvent tous souscrire :

" Que feront les Canadiens français dans l'avenir ? Je réponds : Ce qu'ils ont fait dans le passé. Leurs actes parlent plus haut que toutes les prophéties des pessimistes."

" Comme Canadien de langue anglaise, et comme protestant, je juge ce peuple, d'après ce que j'en sais, d'après une expérience personnelle, que m'a permise une étroite intimité avec nombre d'hommes publics Canadiens français. Je ne parle pas d'une observation de deux ou trois jours, mais d'une expérience d'un demi-siècle."

Si le dicton est vrai, et je le crois, qu'à crier toujours à l'ennemi, on le fait invariablement venir, on peut aussi l'appliquer à la façon dont certains gens abordent le prétendu problême français au Canada.

Il est dangereux de parler de choses qu'on ne connaît qu'à demi.

Si nous continuons à dire de temps à autre aux Canadiens français qu'ils n'ont pas droit à notre confiance ; qu'ils n'ont pas les aspirations naturelles à l'Anglo-Saxon ; qu'en cas de guerre, ils ne se rangeraient plus volontiers du côté de l'Angleterre ; si nos hommes les plus influents continuent à tenir ce langage, ce sont des dents de dragons que l'on aura semées. Mais fions-nous aux Canadiens français, ainsi qu'ils le méritent d'ailleurs, et nous n'aurons pas lieu de nous inquiéter de l'avenir.

* * *

Eh ! oui, nous sommes loyaux ! Mais nous ne sommes pas des esclaves, par exemple, et l'on ne vous traitera pas en parias dans notre propre pays, sans que nous nous défendions.

Notre histoire est digne et belle. Elle est souvent méconnue, même par des gens qui nous sont d'ailleurs sympathiques.

Les Encyclopédies d'Europe souvent, faute de se renseigner à bonne source, nous font des injustices.

Ce ne sera pas le cas du *Dictionnaire de Théologie catholique,* en cours de publication à Paris, chez Letouzey, sous la direction de M. E. Manginot, professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Je viens de lire l'article *Canada,* du à la plume savante autant qu'alerte de M. Fournet P. S. S., professeur au Collège de Montréal. Oh ! comme il faut remercier ce travailleur intelligent autant que modeste du soin extrême qu'il a pris de si bien documenter son article. Il y a là, vingt-six pages de 150 lignes, texte très fin, qui sont pleines de renseignements, de faits, de notes, de dates, d'histoire, de géographie, de philosophie, de religion, et qui accusent un labeur de bénédictin, rien de moins.

Comme ce français de France aime notre Canada ! Il nous console pour d'autres.

* * *

Savez-vous que Montréal est la quarante-cinquième ville du monde par sa population? Ainsi parlait un journal. Un autre vous cite une colonne de chiffres pour établir que nous n'avons droit qu'au soixante-treizième rang.

Admettons-le ! Mais si l'on arrangeait nos *trottoirs* et si l'on cachait nos fameux poteaux hérissés de fils électriques ?

* * *

Nos monuments alors paraîtraient mieux. Car nous commençons, grâce à notre artiste Philippe Hébert, à voir nos places publiques s'orner de belles statues.

A Québec, on aura bientôt, non loin du monument Champlain, le monument Laval. On a eu la bonne idée, cette fois, de confier l'œuvre à l'un des nôtres, M. Philippe Hébert. Voici comment il sera. J'emprunte sa description à une revue parisienne que nos journaux citent, suivant leur détestable habitude sans la nommer : (1)

" Un socle énorme et altier, grâce auquel le regard et le geste du prélat dominent les maisons de la ville haute et s'étendent sur le fleuve immense : sur le soubassement " une Gloire " offre l'hommage de couronnes et de

(1) C'est pour cette raison justement que j'ignore moi aussi le nom de cette revue. -- E. J. A.

palmes; au second plan, la façade de Notre Dame-des-Victoires, l'église fameuse de Québec ; elle, " la Religion ", fait accueil aux chrétiens du Nouveau-Monde ; assis sur les marches de l'église, dans une pose familière, " un Etudiant canadien " écoute les enseignements de la tradition et songe à la grandeur future de sa patrie ; debout enfin sur les bas-côtés, " un Indien" accepte noblement la civilisation nouvelle et s'incline devant une religion plus haute que celle de ses pères."

" Ainsi groupés, les personnages se détachent sur le granit grisâtre et dénudé du socle ; la " Gloire " et " l'Indien " dressent leur silhouette sur le ciel bleu ou sur la blancheur de la neige, la première un peu trop classique peut-être, le second bien musclé et bien vivant, très beau dans la simplicité du costume. Tout au-dessus, nimbé par la lumière du jour, le grand évêque d'Occident, mitré et revêtu des ornements sacerdotaux, convie auprès de lui les fidèles de la Nouvelle-France. Son geste est très simple et très grand. "

* * *

Beaucoup de nos compatriotes, surtout aux Etats-Unis, entrent dans les sociétés mutuelles de langue anglaise. Ce n'est guère prudent. Arrive un beau jour une difficulté de *langue*, on prohibe le français? que faire? Rester dans les rangs d'une société dont les tendances sont incompatibles avec ses convictions et sa dignité, c'est déchoir. Mais sortir, c'est renoncer souvent à des droits sérieux.

Pourquoi ne pas entrer dans nos sociétés à nous, à nous par la foi et par la langue? C'est bien plus sage.

* * *

Cette question des langues est toujours bien iritante dans la Nouvelle-Angleterre. Des hommes éminents, en se plaçant à un point de vue pour le moins discutable, arrivent à vouloir anglifier les Canadiens de là-bas. Ils prétendent qu'il faudra toujours qu'on en vienne là. Eh! Bien, que ne laissent-ils faire les événements et quel droit ont-ils de violenter les gens?

Nous ne saurions trop conseiller à nos amis d'outre quarante-cinquième d'être respectueux mais fermes. Le droit de parler sa langue est un droit naturel. L'Eglise a toujours respecté ce droit dans la mesure du possible. Qu'on aille à elle, et, de tribunal en tribunal, jusqu'à l'autorité souveraine. Qu'on dresse des statistiques, qu'on affirme ses droits, sans révoltes et sans trop de fracas, mais avec insistance et dignité. La victoire finale est certaine.

* * *

Le Président Roosevelt vient de déterminer que le 30 novembre sera le jour d'actions de grâce pour les Etats-Unis, cette année —

" Notre vie nationale — explique le Président — est plus menacée qu'en aucun temps de notre histoire. Nous jouissons d'une grande prospérité matérielle, mais nous avons des ennemis: ce sont nos passions, nos gourmandises et nos folies. Il faut les combattre et remercier Dieu de ses faveurs."

* * *

C'est toujours un beau spectacle de voir des hommes en prière! Certes, les femmes prient bien, mieux que les hommes, l'Eglise parle dans ses oraisons du *sexe dévot*... Mais, voir dans une église tout une masse d'hommes à genoux? c'est imposant!

A Saint-Pierre de Montréal, l'un de ces dimanches, sous les feux brillants des lampes électriques, nous avons joui de ce réconfortant spectacle. Il y avait là des centaines de congréganistes de Marie, des jeunes et des vieux.

Le distingué professeur de littérature à l'Université d'Ottawa, l'abbé Lebel, parla d'union, d'union avec le Christ et par le Christ, dans les actes individuels et dans les actes sociaux ou politiques. Récemment arrivé de France, il eut de touchant retours vers sa patrie et salua magnifiquement la *Nouvelle-France!*

Mgr l'Archevêque de Montréal, qui présidait, prit aussi la parole. Il parla de nos traditions de foi, des coutumes des congréganistes, des réunions de ces *enfants* de Marie où le vieillard, qui sait mieux, prie à côté du jeune homme qui sourit à la vie, où le père conduit son fils afin qu'il entende parler de travail, de sobriété, de confiance en Dieu.

* * *

En définitive, c'est toujours là que des chrétiens doivent tendre: prier. Puisqu'aussi bien nous sommes tous en voyage, venant de Dieu, allant à Dieu. Le malheur est qu'on l'oublie trop dans la lutte pour la vie.

On se souvient que c'est dans cet esprit qu'en septembre dernier nos ouvriers catholiques de Montréal ont fait station dans la grande église de Notre-Dame.

Ce beau geste a eu son écho jusqu'à Rome. Mis au courant, le Saint-Père a écrit à Mgr Bruchési:

" Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons appris avec une joie pleine et entière, par votre lettre, l'heureux résultat de vos efforts pour amener les ouvriers de votre diocèse à donner

un caractère religieux à la fête civile du travail, qu'ils célèbrent chaque année. C'est là une œuvre utile assurément ; grâce à elle, les travailleurs, nous avons lieu de l'espérer, garderont plus vivace le souvenir des bienfaits dont l'Eglise les a entourés dans tous les siècles. Ils apprendront en même temps que pour s'assurer toute prospérité, même sur cette terre, ils n'ont qu'à prendre comme règle de conduite la doctrine de l'Evangile, et pour modèle le Christ Jésus, lequel, s'étant fait pauvre de riche qu'il était, a passé une grande partie de sa vie dans une boutique de charpentier. Aussi, nous nous réjouissons du zèle ardent qui vous a fait établir cette démonstration religieuse, et nous félicitons les ouvriers de l'empressement qu'ils ont mis à seconder votre sollicitude à leur égard. Daigne le Seigneur favoriser cette entreprise et la faire prospérer. Et nous, comme gage de notre bienveillance pour une œuvre si heureusement inaugurée, nous vous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 octobre 1905, la troisième année de notre pontificat.

PIE X, PAPE.

* * *

Par la plus heureuse des coïncidences, au moment où Mgr l'archevêque recevait cette belle lettre, si noblement encourageante, Sa Grandeur écrivait à son clergé et à son peuple son *Mandement* du 29 octobre, sur le denier de Saint-Pierre.

" Croyez-le, nos très chers frères — dit Monseigneur —, bien loin de nuire à nos œuvres religieuses ou nationales, notre générosité pour le pape ne fera que les rendre plus florissantes et plus prospère. Comme le disait Mgr Bourget, dans son poétique langage, " ce *denier sacré,* en transmettant, d'année en année, nos oblations " dans la Ville sainte, nous reviendra avec des bénédictions cent " fois plus abondantes. Il sera semblable à notre fleuve Saint-" Laurent qui ne se jette à la mer, après avoir arrosé nos riches et " belles campagnes, que pour s'y changer en nuages bienfaisants, " et revenir, porté sur les ailes des vents, arroser notre immense " contrée et fertiliser nos champs en y répandant la rosée du ciel " et la graisse de la terre."

* * *

Après notre foi, notre langue ! Tels sont les légitimes soucis de notre race.

M. Louis Arnould, le nouveau conférencier et professeur de littérature à Laval de Montréal, vient de nous arriver.

L'on sait que les cours littéraires de Laval, fondés par le regretté M. Colin, ont pour but d'aider la *culture* de notre société distinguée. Le bon goût des lettres françaises est, en effet, en

même temps qu'un charme une force éducatrice de haute valeur.

M. Arnould est un chrétien aussi bien qu'un homme de lettres. Nous sommes à l'aise pour lui souhaiter de compter grand nombre d'auditeurs aux pieds de sa chaire !

* * *

Le Père Strubbe, rédemptoriste, dont la parole éloquente a remué tant d'âmes, un peu partout dans notre vieille province depuis 20 ans, vient de mourir à l'Hôtel-Dieu. C'est un deuil pour Montréal et pour le pays.

On annonce aussi la mort de M. l'abbé Blondin, du diocèse d'Ottawa.

Enfin, je signale respectueusement la mort à Rome du R. P. Marcello Massarenti, que beaucoup de canadiens ont connu au Vatican — il était si serviable et si sympathique au Canada ! — sous le nom précis de *Don Marcello*.

Pour nos défunts, surtout en novembre, prions bien ! Sancta et salubris est cogitatio...

L'abbé Élie J. Auclair



Bonheur de ceux qui pratiquent la vertu de bonne heure.

Saint Thomas d'Aquin a écrit un ouvrage remarquable pour l'*Instruction des princes* et voici ce que nous y lisons : "Un grand nombre de biens reviennent à ceux qui portent, dès la jeunesse, le joug du Seigneur; il suffira d'en énumérer six. D'abord, la vertu jette de plus profondes racines, quand elle trouve un terrain plus tendre. Les vases gardent toujours l'odeur de la première liqueur qu'ils ont contenue. Chaste dans sa jeunesse, le patriarche Joseph persévéra dans le bien jusqu'à la mort, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de cent dix ans. Outre que le Seigneur a promis de garder ceux qui lui sont fidèles, le souvenir des jeunes années passées dans la vertu excite à vivre saintement dans la vieillesse. Le vieillard Eléazar, sur le point d'endurer le martyre, s'animait au courage par la pensée de sa conduite irréprochable qu'il avait eue dès l'enfance.

" La jeunesse est l'âge des grandes tentations :

" C'est elle, dit saint Jérôme, qui, parmi les grandes luttes de la chair, les attaques des passions et les attraits des plaisirs, est comme le feu étouffé par un amas de bois vert." Si elle s'habitue à vaincre, elle ne sera pas facilement défaite plus tard. Samson s'exerça jeune à combattre un lion, et il devint plus tard la terreur des ennemis de son peuple; et David, en terrassant, pendant qu'il était jeune berger, les lions et les ours, se prépara l'éclatante victoire qu'il remporta d'abord sur le géant philistin Goliath; et jamais il ne fut vaincu dans la guerre."

" En second lieu, ajoute saint Thomas, Dieu a pour agréable les services qu'on lui rend dans la jeunesse." Les prémices sont au Seigneur. La jeunesse est plus voisine de l'innocence et de la grâce du baptême. D'ailleurs le jeune homme offre à Dieu la fleur, la vigueur de sa vie, ce qu'il y a de meilleur, par conséquent: le vieillard n'offre que des restes, le jeune homme offre une pure farine; le vieillard, le son."

Le jeune homme est plus exposé et plus faible, il donne donc à Dieu une marque plus grande d'amour quand il est fidèle. D'ailleurs, n'est-ce pas dans la jeunesse que le cœur a de plus généreux élans? L'ardeur se refroidit avec l'âge. Saint Augustin, malade, dans sa jeunesse, demandait avec ardeur le baptême. Plus avancé en âge et atteint d'une maladie aussi grave, il ne le désirait

plus. Le saint homme Job lui-même regrettait la ferveur de ses jeunes années et désirait ardemment de la voir renaître dans son âme.

"En troisième lieu, l'habitude du bien, contractée de bonne heure, amène la facilité de le faire. Il faut donc s'exercer tout d'abord à une manière de vivre que l'habitude rendra douce." "La vieillesse de ceux qui ont exercé leur jeunesse à des actes honnêtes et qui ont médité la loi du Seigneur, écrivait saint Jérôme à Népotien, devient plus savante par l'âge, plus assurée par l'expérience, plus sage par les années, et elle recueille des fruits très doux de ses anciens travaux."

"Un quatrième avantage, continue saint Thomas, c'est la sécurité durant la vie et à la mort ; et, certes, ce bien n'est pas à dédaigner. *Un esprit en sûreté* dit le Saint-Esprit, *est un festin continuel.* Il meurt incertain de son salut, celui qui se repent à la fin." "Nous pouvons leur donner la pénitence, dit saint Augustin, mais non la sécurité. Ceux qui ont servi Dieu dès l'enfance meurent dans la paix, ce qui est un grand bienfait. Cinquième avantage, servir Dieu de bonne heure, c'est s'assurer une plus grande récompense. Dieu a de quoi donner davantage à ceux qui l'ont servi plus longtemps ; et bien que celui qui se convertit tard soit sauvé, si sa conversion est sincère, il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste. Le sixième avantage, c'est d'échapper au Purgatoire ou d'en abréger la durée. Celui qui se convertit dans la vieillesse sera sauvé, mais comme par le feu.

L'abbé BERTHIER.



LE PRONE DU DIMANCHE

LE MANUEL

Nous avons traité du prône catéchistique au point de vue de son importance et de la forme à lui donner. Nous voulons en traiter ici au point de vue du *manuel* dont il convient de se servir pour faire de bons prônes.

1. — Nécessité du manuel.

Et d'abord il faut un manuel. Grâce à un manuel, l'ordre se fera dans notre esprit, et l'unité dans notre prédication. Ils sont nombreux encore ces prédicateurs qui, après avoir prêché le dimanche précédent sur quelque sujet de hasard, passent une partie de leur semaine à se demander avec angoisse sur quoi ils prêcheront le dimanche suivant.

A travers le champ immense de la prédication chrétienne, on s'en va seul, sans but, sans ordre, sans méthode. Qu'arrive-t-il? On perd un temps précieux, on prend en horreur le travail de préparation, on émousse ses meilleures facultés, on compromet tout son enseignement pastoral.

Il faut un manuel. Le manuel, c'est le remède à cet émiettement intellectuel; à ces perplexités désolantes. Avec le manuel, le but à poursuivre est nettement en vue, le chemin parcouru ou à parcourir est clairement délimité. On sait où l'on va, on coordonne avec attrait les moyens, on prend intérêt au travail. L'effort intellectuel a une toute autre valeur, et le succès est autrement sûr.

2. — Choix du manuel.

Mais quel manuel choisir? L'incertitude serait grande si l'Eglise n'y avait pourvu.

Il est vrai qu'en fait de manuel catéchistique de prédication, il y a tout d'abord et partout, le Catéchisme diocésain. Mais le Catéchisme diocésain n'est pas, à proprement parler, un manuel de prédication. C'est, dans une paroisse et aux mains du curé, le manuel d'enseignement primaire religieux. C'est en vue d'un enseignement de premier degré qu'il a été rédigé. C'st dans ce sens et sous cette forme qu'il a été expliqué aux enfants et aux adolescents.

Il faut désormais quelque chose de plus. Que l'enseignement demeure catéchistique, rien de mieux; mais il faut désormais un manuel d'enseignement religieux secondaire. La forme catéchis-

tique plaira aux adultes, mais à condition qu'on ne les traite plus comme des enfants.

Au-dessus des catéchismes diocésains, il y a le *Catéchisme du Concile de Trente.* C'est ce catéchisme que nous signalons comme le manuel de la prédication dominicale [1].

Disons tout de suite qu'il serait difficile de faire un meilleur choix.

Son autorité. — C'est à titre de manuel de prédication que le Concile en a décrété la composition, et qu'il en a élaboré et fait élaborer les matières. C'est à ce titre qu'en 1866, saint Pie V présente ce catéchisme à tous les prédicateurs comme l'expression la plus complète de ce qui doit être enseigné aux fidèles.

Ce sera donc, dans la pensée des Souverains Pontifes, le manuel de prédication qui fera autorité.

Excellent secours pour nous, à tout point de vue.

Sans doute, il ne faut point mettre sur un pied d'égalité parfaite les décrets de Trente, délibérés en commun, souscrits par les Pères, et le Catéchisme, œuvre d'une commission de théologiens, si savants et si autorisés soient-ils. Cependant les commissaires du Concile se sont bien inspirés des exemples et de l'esprit du Concile lui-même. Les matières si admirablement exposés dans le Catéchisme avaient été elles-mêmes. pour la plupart définies dans les conciles antérieurs, et le Catéchisme n'est, dans toutes ses parties, que l'expression de cet enseignement commun et universel dont nous savons tous l'autorité. Aussi à peine eût-il été promulgué par le Souverain Pontife, qu'il fut accepté pour ainsi dire d'enthousiasme, par l'épiscopat tout entier, et consacré à nouveau par une multitude de synodes particuliers.

Au reste, le Concile avait prescrit, avant de se séparer, l'usage que l'on en devait faire: les évêques veilleraient à ce qu'il fût traduit en langue vulgaire, et tous les curés l'expliqueraient au peuple.

C'est donc avec cette autorité que se présente à nous le Catéchisme conciliaire. Rappelons aussi que l'usage qu'on en fit contribua puissamment à arrêter la marche envahissante de l'hérésie, et à préparer la renaissance religieuse du dix-septième siècle.

Or, puisque ce remède a été si efficace contre les maux de cette époque, pourquoi n'y pas recourir aujourd'hui? Notre situation religieuse et sociale diffère-t-elle donc si profondément de celle d'alors?

---

(1) Nous continuons d'analyser à ce point de vue l'ouvrage du P. Fontaine, S. J. Le prône catéchistique.

Le rationalisme contre lequel nous avons lutter n'est que le fruit des hérésies contre lesquelles luttait le Concile de Trente. L'arme mise entre nos mains demeure une arme appropriée. C'est l'enseignement catéchistique qu'il faut opposer aux audaces retentissantes de la libre pensée. Il sera efficace pourvu que l'on sache en user avec esprit de suite, et l'adapter, selon les recommandations du Concile de Trente, aux besoins des temps actuels, aux aptitudes intellectuelles des auditeurs. Ceux-ci ont oublié, pour la plupart. ou n'ont jamais su les éléments de la religion. La prédication catéchistique est la seule qui enseigne ces éléments avec suite et efficacité; le sermon proprement dit les suppose connus au contraire. De plus les hommes de notre siècle ont l'esprit très peu ouvert aux choses de l'ordre surnaturel. Ce n'est point qu'ils manquent d'intelligence, ils en ont parfois beaucoup, mais le cours de leur pensée est perpétuellement dirigé vers les affaires et les intérêts terrestres. Rien ne les prépare à s'élever plus haut: pour les saisir et les entraîner dans des sphères supérieures, il faut des explications très simples et en même temps très claires. C'est encore la prédication catéchistique qui satisfait le mieux à ces exigences.

C'est à tous ces titres que se recommandent à nous la prédication catéchistique et le Catéchisme conciliaire.

Sa valeur pratique. — Allons plus loin. Ouvrons ce Catéchisme. Examinons son contenu. Son utilité comme manuel de prédication apparaîtra vite à tous les yeux.

En face de l'abondance des vérités pratiques à enseigner aux fidèles, de la part du divin Maître, c'est un précieux service à rendre au prêtre prédicateur que de lui offrir dans un cadre restreint, sous des formes précises et cependant complètes, les vérités révélées qu'il a la charge d'enseigner à son peuple. Avant tout qu'on le dispense d'aller fouiller tous ces documents primitifs et d'y discerner ce qui est essentiel, indispensable, et ce qui peut être omis et négligé sans aucun détriment pour les âmes.

L'Eglise a fait elle-même ce triage, au grand profit des fidèles et des prêtres.

Et elle offre au prêtre, dans le Catéchisme du Concile de Trente, une exposition scientifique, vraiment appropriée à la prédication, des vérités à enseigner.

Le Catéchisme conciliaire est l'exposition détaillée, claire et précise, des vérités nécessaires de nécessité de moyen et de nécessité de précepte.

Nous ne pouvons nous arrêter à analyser son contenu. Mais que chacun l'ouvre, l'étudie, et il sera vite convaincu de sa valeur pratique au point de vue qui nous occupe.

Explication des articles du symbole, des sacrements, des préceptes du décalogue, de la prière; le but à poursuire, les moyens à employer, les secours à mettre à profit, rien n'y manque de ce qui fait l'objet propre de toute prédication vraiment pastorale. Ce sont ces vérités élémentaires, ou pour mieux dire fondamentales, de toutes les plus hautes, les plus belles et les plus fécondes, que le peuple chrétien a besoin de connaître et que tout prêtre ayant charge d'âmes, a l'obligation rigoureuse d'enseigner. C'est ainsi que l'entendait le Concile de Trente.

C'est ainsi du reste que l'entendent nos évêques. La plupart des statuts diocésains sont là pour en faire foi. Ce sont les prescriptions conciliaires qu'ils reproduisent en des termes formels ou en termes équivalents.

On n'y rappelle pas toujours, il est vrai, ce qui doit faire l'objet propre des prédications qu'ils imposent rigoureusement. C'est sans doute afin de laisser à chacun plus de liberté dans l'arrangement et la disposition des matières, mais aussi à la condition expresse que ces matières demeureraient, quant au fond et à la substance, telles qu'elles ont été déterminées par le Concile: "Pascant salutaribus verbis docendo quæ scive omnibus necessarium est ad salutem." Le cadre tracé à Trente subsiste toujours; il est vaste; chacun peut s'y mouvoir à l'aise, mais il n'est point permis d'en sortir.

La prédication véritablement utile est donc celle qui explique le Credo, les Sacrements, les commandements de Dieu, en un mot le Catéchisme du Concile de Trente. La foi manque à la plupart de nos contemporains; pour la faire naître ou renaître, il faut prêcher les vérités qui sont son objet propre.

Dieu mettra alors sa grâce dans les âmes déjà ébranlées par la parole instructive du pasteur, et la paroisse deviendra chrétienne.

Nous avons dit ailleurs qu'il est à désirer que le prône dominical soit une œuvre de vulgarisation doctrinale. A ce point de vue encore le Catéchisme du Concile de Trente est apte à rendre d'excellents services.

Ses rédacteurs, en effet ne se sont pas contentés d'y préciser l'objet propre de l'enseignement paroissial, ils l'ont approprié aux besoins du peuple chrétien de façon à rendre facile cette vulgarisation des vérités de la foi qui constitue la prédication catéchistique telle que nous l'entendons.

Le prédicateur trouvera dans le Catéchisme du Concile de Trente le travail de vulgarisation à moitié fait, et ce qui reste à faire ne lui sera pas difficile.

Les éléments de la doctrine qu'il s'agit d'enseigner ont été dégagés par eux de tout ce qui n'était que secondaire et accidentel.

Le Concile de Trente avait positivement ordonné d'écarter de la chaire les questions oiseuses et superflues dans lesquelles bon nombre d'esprit de ce temps-là aimaient à s'égarer.

Les rédacteurs du Catéchisme devaient les premiers se montrer fidèles à cette injonction. Non seulement ils écartent les questions oiseuses, ces problèmes de fantaisie trop longtemps et si inutilement poursuivis, mais ils se défendent dans leur préface de vouloir donner des explications subtiles et complètes des dogmes de la foi, telles que le font les théologiens. Ils ont dessein d'écrire, ce qui était non moins difficile peut-être, vu l'état des esprits et de la science d'alors, un *compendium* de théologie positive, complet et dégagé de toutes les subtilités régnantes. Le but qu'ils se proposaient était essentiellement pratique; il a été très efficacement atteint. Dans le Catéchisme conciliaire les vérités religieuses sont toujours considérées par leur côté utile. A chaque page, le rédacteur semble se dire: Comment cet article de notre foi aura-t-il une prise plus puissante sur les âmes? Comment pourra-t-il imprégner l'esprit et les mœurs publiques, agir sur la vie populaire afin de la sanctifier? Que l'on étudie un peu attentivement le texte du Catéchisme conciliaire à ce point de vue, et l'on sera frappé de la justesse de notre observation.

Qu'ajouter encore? Au point de vue de l'exploration des sources ordinaires de la prédication; Ecriture sainte, patrologie, le Catéchisme du Concile de Trente sera un guide excellent et sûr. Il nous montrera les bons endroits, et nous empêchera de nous perdre. Il nous suggérera le sens exact des textes, et nous sauvegardera de toute interprétation fantaisiste. Ses formules doctrinales jetteront une lumière vive sur la valeur des témoignages. Elles serviront de foyer auquel toute la tradition viendra d'elle-même se rattacher.

Avec ce manuel, le prédicateur se doublera d'un théologien, et son autorité s'accroîtra d'autant. Soit au point de vue oratoire, soit au point de vue scientifique, il a tout à gagner à se servir du Catéchisme conciliaire comme *Manuel de prône paroissial*.

Il est à souhaiter que beaucoup en fassent l'expérience.

Documents de ministère pastoral.

Le Style Epistolaire

Très instruite, sans pédanterie, sachant l'italien et l'espagnol, lisant Virgile dans le texte latin, nourrissant son esprit des chefs-d'œuvre dont le XVIIe siècle a été prodigue, Mme de Sévigné reste femme par plus d'un côté; elle n'est point indifférente aux jouissances de l'amour-propre, aux distinctions dont elle est l'objet dans le monde et à la Cour. Mais elle est trop supérieure pour ne pas sentir le vide des propos de salon. " J'ai un grand dégoût, dit-elle, pour les conversations inutiles qui ne tombent sur rien du tout, des *oui,* des *voire,* des lanternes où l'on ne prend aucune sorte d'intérêt (1)."

En Bretagne, aux Rochers, elle se sauve pour éviter des visites ennuyeuses:

" J'ai le temps de me fortifier contre ma méchante compagnie; je la sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre: je fis ce tour hier à une sénéchale de Vitré, et puis je grondai qu'on ne m'eût pas avertie: demandez-moi ce que je veux dire; ce sont des friponneries qu'on est tentée de faire dans ce parc (2)."

Parfois, ce sont des hôtes qui viennent séjourner chez Mme de Sévigné, et dont la présence ne lui est pas toujours agréable. Elle s'en amuse après leur départ, et les exécute gaiement, d'un trait de plume:

" Nous avons eu un fort honnête homme, bien du bon esprit, du plus commode, du plus aisé, du plus savant, du plus tout ce qu'on veut, capable et digne de toutes sortes de conversations: il a été ici huit jours; un de ses beaux-frères, l'abbé de Marbeuf, qui ne gâte rien, un autre beau-frère du comte de Lis, qui gâterait tout s'il parlait: c'est un misanthrope intérieur, car son chagrin ne sort point; il est fort bien fait, et chante comme un Beaumaviel, à s'y méprendre. Ce fut, ma chère enfant, la plus simple et la plus plate chose du monde quand notre honnête homme fut parti: nous avons renouvelé la vérité que nous sentîmes en ce pays avec vous sur la bonne et mauvaise compagnie: nous trouvâmes que la mauvaise était incomparablement plus souhaitable; elle fait respirer agréablement, elle rend heureux ceux qu'elle laisse; et les gens qui plaisent nous laissent comme tombés des nues: on ne sait plus comment reprendre le train de la journée; enfin, c'est un grand

(1) 19 juin 1680.

(2) 6 octobre 1675.

malheur que d'avoir des gens raisonnables; mais ce malheur n'arrive pas souvent (1)."

Les Etats de Bretagne viennent répandre dans le pays un mouvement inusité. Les fêtes, les soupers se succèdent chez le duc de Chaulnes, gouverneur de la province. Mme de Sévigné est forcée de prendre part à cette agitation, et de quitter, à son grand regret, le calme dont elle jouissait au milieu de ses bois. Elle écrit de Rennes à Mme de Grignan:

" Je n'ai pas beaucoup d'esprit; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe en sottise; et cela ne laisse pas de me ruiner (2)."

" Cette vie me tourmente trop, il est trop question de moi, on ne peut se cacher, cela tue; tout ce qui va chez Mme de Chaulnes vient ici; on n'a pas un moment, cela m'échauffe; ne les priez point de me tirer de ma solitude, je serais malade de faire longtemps cette vie. Les Rochers sont tranquilles et sont propres à vous conserver votre chère mère pour vous servir; on est accablé ici (3)."

Tout en gémissant d'être entraînée dans le tourbillon où elle est l'objet des attentions, des hommages que lui attirent son rang et sa réputation d'esprit, elle peint la Bretagne comme elle a peint la Cour, en des tableaux qui font revivre l'époque et où brille sa verve railleuse. A la campagne, elle se fait des plaisirs de tout, et les moindre choses ont du prix sous sa plume, par le relief qu'elle sait leur donner, par le tour piquant de son esprit et de son style. Il faut la voir comme elle se représente elle-même, vêtue d'une casaque, un " bonnet de paille " sur la tête. Elle trace des allées dans son parc et se met " dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements (4)." Elle cause avec Pilois, son jardinier. Ses ouvriers l'occupent:

" J'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui lèvent ma charpente, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos, à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Province qui fait la cupidité; et l'on remercie Dieu qu'il y ait

(1) 5 octobre 1689.

(2) 7 août 1680.

(3) 24 juillet 1689.

(4) 28 octobre 1671.

des hommes qui, pour douze sous veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus (1)."

Les mauvais jours viennent sans altérer la sérénité de son humeur, et la trouvent dehors " faite comme un loup garou " (2). " Je m'amuse, écrit-elle, à faire abattre de grands arbres; le fracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver: des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter;

Car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante ? " (3)

Mme de Sévigné lit beaucoup; c'est un sujet sur lequel revient sans cesse dans ses lettres à sa fille. Elle fait de la tapisserie et manie l'aiguille avec autant de dextérité que la plume:

" Je ne noircis point ma soie avec ma laine. Je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin; il me semble que je n'ai que dix ans et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer (4)."

Ce qu'est la vie aux Rochers, Mme de Sévigné nous le dit, en nous la racontant heure par heure:

" Nous nous levons à huit heures, la messe à neuf; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté; on dîne fort bien; il vient un voisin, on parle de nouvelles; l'après-dîner, nous travaillons, ma belle-fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisseries que Mme de Kerman me donna à Chaulnes; à onze heures, on se sépare, on se promène ou seule, ou en compagnie; on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très agréables; nous en avons un de dévotion, les autres d'histoire; cela nous amuse et nous occupe; nous raisonnons sur ce que nous avons lu; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi... Nous soupons à huit heures; Sévigné lit après souper, mais des

(1) 4 novembre 1671.

(2) 10 novembre 1675.

(3) 20 novembre 1675.

(4) 6 octobre 1675.

livres gais, de peur de dormir; ils s'en vont à dix heures: Je ne me couche guère que vers minuit: voilà à peu près la règle de notre couvent: il y a sur la porte: sainte liberté ou fais ce que tu voudras (1)."

Il arrive de temps en temps des fermiers qui doivent de l'argent, d'autres qui n'en apportent guère, et il faut, ici encore, laisser la parole à Mme de Sévigné:

" Il me vint l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillants, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpé sur du tabis, les manches tailladées: Ah! Seigneur! quand je la vis, je me crus bien ruinée; elle me doit huit mille francs...

" Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés; il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays-ci, c'est la première chose qu'ils font de les délier; ceux qui ne le font pas, sont habillés d'une étrange façon; la mode de boutonner son justaucorps par en bas n'y est point encore établie; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses, de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé (2), qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais: " Hélas! mon ami, vous voilà bien chargé; " combien apportez-vous? — Monsieur, dit-il, en respirant à peine, " je crois qu'il y a bien ici trente francs." C'étaient, ma bonne, tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province, avec les chapeaux pointus, et qui abusent ici de notre patience (3)."

Dans ces lettres écrites des Rochers, il est question de la pluie, du beau temps, de tout ce qui occupe l'esprit et les yeux, en province, au fond d'un vieux château. Les lignes suivantes nous parlent des averses contrariantes qui surviennent en été, et surprennent traîtreusement les promeneurs:

"Le mauvais temps continue, ma chère fille; il n'y a d'intervalle que pour nous faire mouiller. On se hasarde sous l'espérance de la Saint-Jean, on prend le moment d'entre deux nuages pour être le repentir du temps, qui enfin veut changer de conduite, et l'on se trouve noyés. Cela nous est arrivé deux ou trois fois; et pour être un peu mieux garantis que par des casaques et

(1) 18 septembre 1689.

(2) L'abbé de Coulanges.

(3) 15 juin 1680.

des chapeaux, nous allons faire planter au bout de la grande allée, du côté du mail, une petite espèce de *vernillonnerie,* et une autre au bout de *l'infinie,* où l'on pourra se mettre à couvert de tout, et causer, et lire, et jouer: en sorte que ces deux petits parasols ou parapluies seront un agrément et une commodité, et ne nous coûteront presque rien. Voilà les grandes nouvelles de nos bois; je serais tentée de les faire mettre dans *le Mercure galant* (1)."

Mme de Sévigné aime la nature, sentiment dont on trouve peu l'expression de son temps, et qu'elle partage avec La Fontaine, trait commun entre elle et le grand fabuliste. Elle décrit les aspects de la campagne, différents et variables selon les saisons. Ecoutons-la parler des arbres aux derniers jours d'automne:

"Ces bois sont toujours beaux: le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry. Je ne sais si c'est la qualité des arbres et la fraîcheur des pluies; mais il n'y a pas de comparaison: tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai. Les feuilles qui tombent sont feuille-morte; mais celles qui tiennent encore sont vertes: vous n'avez jamais observé cette beauté (2)."

C'est l'époque où le ciel assombri annonce l'hiver qui s'approche, et où s'écoulent mélancoliques les longues heures du soir. Mais Mme de Sévigné résiste à la tristesse envahissante des choses; elle a la santé morale qui défie les lieux et les saisons:

"Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, hélas! je les passe sans ennui; j'ai quasi toujours à écrire ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit: l'abbé me quitte à dix, et les heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec le *bien Bon* (3), et je suis avec mes chers ouvriers, ou je travaille à mon très commode ouvrage. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, que je ne sais comment on peut si profondément se désespérer des affaires de ce monde. On a le temps ici de faire des réflexions; c'est ma faute si mes bois m'en inspirent l'envie. Je me porte toujours très bien; tous mes gens vous obéissent admirablement; ils ont des soins de moi ridicules; ils me viennent trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée (4)."

---

(1) 21 juin 1680.

(2) 20 octobre 1675.

(3) L'abbé de Coulanges.

(4) 27 octobre 1675.

Mme de Sévigné passa un hiver en Bretagne, où la retint sa santé. Un autre hiver elle y séjourna pour mettre ordre à ses affaires. Ses lettres écrites alors dans l'isolement de la campagne, parmi les tristesses de la saison, respirent la sérénité d'esprit, révèlent les heureuses dispositions de cette nature aimable et facile:

" Nous avons eu ici, ma fille, les plus beaux jours du monde jusqu'à la veille de Noël, mande-t-elle à Mme de Grignan, le 28 décembre 1689: j'étais au bout de la grande allée, admirant la beauté du soleil, quand, tout d'un coup, je vis sortir du couchant un nuage noir et poétique, où le soleil s'alla plonger, en même temps un brouillard affreux, et moi de m'enfuir. Je ne suis point sortie de ma chambre ni de la chapelle jusqu'à aujourd'hui, que la colombe a apporté le rameau, et le soleil ressortant de son trou fera que je reprendrai aussi le cours de mes promenades: car vous pouvez compter, ma très chère, puisque vous aimez ma santé, que quand le temps est vilain, je suis au coin de mon feu. lisant ou causant avec mon fils et sa femme. N'avez-vous point remarqué que les jours n'ont point été si courts qu' à l'ordinaire? L'abbé Têtu en avait parlé à l'Observatoire, et disait qu'à cinq heures la nuit était fermée autrefois, et qu'à présent on lisait encore à cinq heures. Nous avons tellement éprouvé cette vérité, ici où rien ne nous distrait, que tous les jours à cette heure-là mon fils lit encore, et le jour ne finit qu'à cinq heures et demie: Voilà, ma chère enfant, un vrai discours pour remplir une lettre sans réponse."

Le carnaval arrive, et il faut bien imaginer quelques divertissements pour égayer la monotonie des jours d'hiver:

" Nous commençons aujourd'hui notre carnaval qui consiste à rassembler cinq ou six hommes et femmes de ce voisinage; on jouera, on mangera, et si notre soleil se remontrait comme il fit hier, je me promènerais avec plaisir. On entend déjà les fauvettes, les mésanges, les roitelets, et un petit commencement de bruit et d'air du printemps (1)."

Après les jours gras, le carême. Mme de Sévigné nous apprend de quelle manière elle fait le sien et nous dit alors les mets servis sur sa table:

" Nous faisons ici une fort bonne chère, nous n'avons pas la rivière de Sorgue, mais nous avons la mer; le poisson ne nous manque pas, et j'aime le beurre charmant de la Prévalaie dont il

(1) 5 février 1690.

nous vient toutes les semaines; je l'aime et je le mange comme si j'étais Bretonne: nous faisons des beurrées infinies, quelquefois sur de la miche; nous pensons toujours, à vous en les mangeant; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque aussi les miennes. Nous y mettrons bientôt des petites herbes fines et des violettes; le soir, un potage avec un peu de beurre, à la mode du pays, de bons pruneaux, de bons épinards; enfin, ce n'est pas jeûner, et nous disons avec confusion:

" Qu'on a de peine à servir sainte Eglise (1)!

Par tous les petits détails semés dans les lettres datées des Rochers, nous connaissons la vie de Mme de Sévigné à la campagne; elle nous y apparaît avec ce naturel, cette simplicité, cette gaieté inhérente à son caractère. On pourra trouver que l'existence d'une châtelaine de son temps est encore souvent à peu près la même à notre époque; mais rien ne saurait égaler la piquante originalité des peintures ressuscitant, dans le cadre du passé, la femme dont l'esprit charmant anime tous les récits et qu'ont immortalisée ses lettres.

Vicomte de Broc.



Saint François de Borgia

Le 10 octobre, l'Eglise universelle célèbrait la fête de saint François de Borgia.

La raison semble meilleure encore d'ouvrir le volume que le P. Suau vient de consacrer à la mémoire de cet " illustre " qui fut un personnage dès ici-bas par sa naissance, ses emplois et ses services avant de devenir, après sa mort, un bienheureux placé sur les autels et offert à notre admiration.

(1) 19 février 1690.

Il faut bien que les saints soient des gens "extraordinaires" puisque leur sainteté justement les a fait marcher, parfois courir, hors de la voie banale. Mais si les uns sortent de l'ornière commune par un coup d'éclat, d'autres semblent seulement mener jusqu'à la perfection, les éléments de leur nature domptée et suivre la progression d'une ascension peu à peu vers le parfait. Il paraît évidement que ce soit le cas de saint François de Borgia, malgré les contrastes certainement très vifs qui ont fait d'un grand seigneur un humble religieux, d'un père de famille un prêtre, d'un Borgia un saint.

La sainteté, je le répète, est un sommet auquel personne ne parvient d'un bond. Or, pour François, ce fut le caractère de son âme réfléchie de tirer de tout événement d'immédiates conséquences morales; il a ainsi monté échelon par échelon, jusqu'au degré supérieur de la vertu; mais s'il avait à retourner la tête en arrière, il aurait pu constater que son point de départ était le bon. Quand on embrasse d'un coup d'œil son existence si variée, qu'aucuns trouveraient contradictoire, cette unité apparaît et domine toute autre impression.

Il a agi fort simplement dans une extrême logique. Les saints ne gagnent rien à paraître invraisemblables; ils ne le sont point d'ailleurs, mais accessibles à tous. Là se trouve le vrai mérite de la façon dont le P. Suau a compris son héros et retracé sa vie (1).

Ce qui me plaît dans son livre c'est que l'on voit qu'il parle de ce qu'il sait: prêtre, religieux, Jésuite, il peut mieux comprendre et faire goûter avec autorité l'histoire d'une âme, d'un autre prêtre, d'un autre religieux. Cela se voit à mille détails qui donnent à l'étude une sécurité dont le lecteur bénéficie et demeure reconnaissant. Précis, les termes sont conformes aux choses. Je ne vois pas pourquoi on le taxerait de partialité filiale, ni comment on lui accorderait moins de crédit parce qu'il en mérite davantage. Ce talent n'est pas mince; il n'est pas si fréquent.

Pour moi, je ne m'habituerai jamais à ces beaux messieurs qui sortent de la tabagie, pour écrire sur la vertu, à ces historiens qui se croient aptes à l'étude des choses du passé quand leurs habitudes présentes les entourent de tous les préjugées de leur temps, à ces temps, à ces théoricieus philanthropes qui n'ont jamais pratiqué un acte de charité, à ces pédagogues de morale qui cachent soigneusement au public leurs passions.

---

(1) Pierre Suau, *Saint François de Borgia* (1510-1572). Collection: *Les Saints*, librairie Lecoffre, 1905.

Je sais que cette intransigeance de jugement écarte une foule d'écrivains élégants, de dilettantes d'analyses, de " savants " qui se piquent de critique et de critiques qui se targuent de génie; mais la valeur morale des individus est l'aune qui mesure leur œuvre; et quand sur l'histoire de l'Eglise j'ouvre un livre proprement rédigé, parfois même bien construit par un adversaire ignorant de ses lois, de ses pratiques et même de sa langue, je me tiens en garde, je résiste, je le déclare inapte et je le récuse. En un mot, je veux savoir qui me parle; et quand c'est un Renan, un Michelet ou M. Aulard, sachant quels sentiments très bas leur ont fait tailler leur plume, je ne les cote pas très haut. Oui, je juge un méchant livre sur son auteur; non pas avec la prévention qu'il soit incapable de bien faire, mais par la raison très motivée que lui découvrant un point de départ faux, je sais d'abord qu'il a mal fait.

Par la raison inverse j'ai eu plaisir à lire le petit volume du P. Suau, qui connaît l'Espagne, la Compagnie de Jésus, le XXVIe siècle et l'Eglise. Et il me donne de suite l'impression de son impartialité éclairée lorsqu'il écrit:

" Les saints n'apparaissent sans imperfections que dans les histoires maquillées. En réalité, ils subissent tous les effets de l'infirmité humaine. On fait injure à leur mémoire, on les diminue, en n'osant pas tout avouer d'eux. Pierre et Paul eurent des conflits; Paul et Barnabé ne s'entendirent point."

I

François de Borgia avait une naissance brillante; de souche aragonaise, implantée en Italie, où dans la liste des pontifes romains il comptait deux oncles de son nom, Alexandre VI sans doute, mais aussi Calixte III, il appartient à une famille puissante, apparentée par sa mère aux rois d'Espagne. Quand il venait au monde, le 28 octobre 1510, son bisaïeul Ferdinand V gouvernait la péninsule, et les monarchies unies de Castille et d'Aragon touchaient à l'apogée de leur grandeur avec son cousin l'empereur Charles-Quint.

Ces splendeurs humaines étaient aussi mêlées de bien des faiblesses; ces hautes alliances apportaient avec elles des tares ancestrales, dont sa grand'tante Jeanne la Folle n'était pas l'expression la plus pénible. " Rarement, dit le Père Suau — qui exagère ici peut-être un peu — sainteté jaillit d'un sol plus souillé et moins prêt à la porter."

Le vrai c'est que ces races du XVIe siècle, toutes remuantes et comme en ébullition, conduisaient leurs passions à l'extrême, et mélangeaient étrangement, sous le même toit, des vertus sublimes et des vices difformes.

Cette petite enfance de l'aîné des Borgia d'Espagne est entourée d'une vie chrétienne qui va jusqu'au couvent des Clarisses, et de plaisirs fastueux où résonnent en fanfares les prouesses des soldats. On voit François, avant l'âge adulte, ballotté dans les agitations domestiques, les bouleversements sociaux, les séditions populaires, les voyages en mer, les courses à cheval, les tremblements de terre. Ici, il entend des sermons effrayants ou écoute des professeurs malhabiles; là, il jouit des grâces charmantes de la petite cour de l'infante Catherine ou suit les leçons des meilleurs maîtres de philosophie. Tout est contraste dans cette époque troublée, peineuse, ardente et virile. Et le cadre est mobile comme le reste, le décor change à tout instant; à Saragosse, le palais de son oncle l'archevêque; à Gandie, celui de son père; les rochers de Péniscola; les murailles crénelées de Tordesillas, derrière lesquels il est, à douze ans, menin de sa cousine l'infante d'Espagne.

Charles-Quint l'a remarqué pour d'autres qualités encore que leur parenté. Il l'a pris en goût pour sa bonne grâce juvenile qui se rehausse d'une vertu précoce; il lui fait épouser une dame de la reine, Eléonore de Gastro, qu'il nomme camarera-mayor, crée François marquis de Lombay, grand-veneur de l'empereur, grand écuyer de l'impératrice. Tout cela à vingt ans.

Que manque-t-il à Borgia, ami du prince, sans ennemis déclarés à cause d'un crédit qui se confirme, entouré bientôt d'une couronne de huit enfants, possesseur de grands biens, satisfait des jouissances délicates de l'artiste, se reposant des affaires dans les agréments de la musique où il excelle? A peine une ombre, et elle est passagère: il a pris part, en 1536 à la campagne de Provence qui a été malheureuse pour les Impériaux.

Voici sans doute une maladie, elle est grave, la fièvre le met en danger: dans sa convalescence nous trouvons, comme un présage de l'avenir qui nous est facile de souligner, une similitude frappante avec l'histoire de son compatriote, bientôt son père, saint Ignace: le marquis de Lombay demande des livres. On lui apporte des ouvrages ascétiques et le Nouveau Testament. Dès lors, l'Evangile devient bien son "livre de chevet," et dans les longues promenades en litière que lui ordonnent les médecins, au

grand air, il lit, relit les épîtres de saint Paul, les homélies de saint Chrysostome, se livrant facilement à ses méditations.

Ici se place l'épisode très connu de sa vie et que la peinture moderne s'est plu à fixer, par l'attrait sans doute du côté macabre d'une scène en effet tragique. L'impératrice Isabelle venait de mourir le 1er mai 1539. Le convoi funèbre devait aller de Tolède à Grenade, et sa charge de grand-écuyer désignait le marquis de Lombay, aussi bien que le vœu de la morte, pour conduire le deuil. Selon l'usage en remettant le cercueil aux chapelains, toutes les personnes de l'escorte devaient affirmer par serment que le corps qu'ils apportaient était bien celui de l'impératrice défunte. Le premier François de Borgia remplit cet office, et l'on découvrit le visage voilé de la princesse, qui avait défendu qu'on l'embaumât.

La décomposition avait commencé son œuvre, et cette figure naguère éblouissante demeurait déjà affreuse pour tous, mais douloureuse à voir surtout à ses amis.

Sans doute, François de Borgia put faire des réflexions sérieuses; mais il semble bien qu'il n'y ait pas eu de scène théâtrale ni cette vocation en coup de foudre sur laquelle l'on se plaît à insister, un peu en pendant de ces "grandes douleurs qui peuplent les monastères." Il n'y avait point pour le puissant gentilhomme chrétien de conversion éclatante à faire, et il n'avait pas attendu de descendre dans le caveau de la *Capilla real* pour avoir la vue sensible du néant des choses d'ici-bas.

La mort de l'impératrice lui fit perdre ses charges de cour; mais la confiance persistante de Charles-Quint en le nommant tout aussitôt vice-roi de Catalogne, lui mit en mains, en bonnes mains, la plus remuante de ses provinces.

Pendant quatre ans, il fut le "justicier," son mot d'ordre était: "conscience;" et il avouait ses difficultés pour "couper tant de mauvaises herbes."

Sa piété grandissait, car il sentait le besoin de l'aide d'en haut dans l'exercice de sa charge humaine. A Barcelone, ses relations religieuses, plus facilement qu'à la cour, se multiplient: on sait qu'il a une double intimité avec son confesseur, un Dominicain et un Frère Franciscain; il se lie avec le Père Araoz, un Jésuite, l'un des membres de cet ordre nouveau, encore mal et peu connu; lors du passage à Barcelone d'un autre disciple du chevalier de Loyola, Pierre Lefebvre, de longues conversations sont échangées avec le vice-roi.

Celui-ci augmente ses oraisons, ses austérités secrètes, il adopte le grand jeûne franciscain, et se contente chaque jour d'un plat de légumes et de verres d'eau.

Voilà les étapes de la sainteté; et pour ne pas anticiper, disons: la marche croissante d'une vocation; point de ces mouvements subits qui transforment en un clin d'œil un indifférent, un coupable peut-être, en un vertueux impeccable. Cela est trop mélodramatique et trop commode. Je crois bien que c'est Mgr Gay qui écrivait à une de ses pénitentes: " Le progrès dans la sainteté n'est jamais qu'un progrès dans l'amour." — Et il répétait: " Dieu agit dans le temps et par le temps."

Ce fut l'histoire de saint François de Borgia.

Il connut, comme tout le monde, les jours d'épreuves; après la mort de son père il demeura dans son duché de Gandie, un peu en exil et certainement en disgrâce. En ce pays, d'ailleurs l'un des plus riants de l'Europe, à huit lieues au sud de Valence, aux bords de la mer, dans une plaine verte ornée de jolies montagnes en amphithéâtre, François demeura sept années. Ses méditations étaient profondes; quand Dieu rappela à lui la duchesse, le 27 mars 1546, il pensa à quitter le monde.

Ceux auxquels il demanda conseil ne l'en détournèrent pas, mais l'engagèrent à mettre de la prudence dans une résolution qui était grave, en particulier pour les choses importantes et publiques dont il avait la charge.

Ignace de Loyola l'admit dans sa Compagnie naissante le 9 octobre 1546, mais avec secret, et sous la condition de remplir d'abord ses devoirs d'état ou de famille et de parfaire ensuite sa propre préparation à la vie religieuse.

C'est ainsi que le " saint duc," comme le nommaient ses vassaux, ce " miracle de prince et de chevalier," comme le désignait son évêque, pourvut d'abord à l'établissement de ses enfants: son fils aîné Carlos épousa la fille du comte d'Oliva (1548), ses filles Isabelle et Jeanne, le comte de Lerme (1548) et le marquis d'Alcanicès (1550); sa dernière fille se fit Clarisse, et il transmit sa commanderie de Saint-Jacques à son fils Jean, qui plus tard épousera une petite-nièce de saint Ignace, Laurenza de Onaz.

Il accrut et donna de quoi achever l'Université de Gandie, sa fondation; les fortifications de la ville; et la restauration du palais familial.

Pour ce qui le concernait lui-même, multipliant ses aumônes, ne sortant qu'avec une bourse remplie de réaux qu'il distribuait

entièrement aux miséreux; visitant les malades sur une liste que lui présentaient ses médecins; il se retirait de plus en plus dans une chambre qu'il s'était fait réserver au collège, et préparait des examens de théologie pour le titre de docteur qui lui fut conféré régulièrement. Enfin il rédigea son testament, et profitant de ce que c'était l'année du jubilé, le 31 août 1550 il partit pour Rome.

Son train était toujours d'un grand seigneur: son fils, neuf religieux, quatre officiers, quinze serviteurs l'accompagnaient; sur la route, il accepta l'hospitalité princière de son oncle Hercule, duc de Ferrare; mais lorsque le Pape Jules III l'invita à descendre au palais du Vatican, il s'excusa pour aller loger dans l'humble maison des Jésuites, tout auprès de leur chapelle de *Santa-Maria della Strada.*

Il accomplit strictement et dévotement les visites jubilaires, manifesta une dernière fois la grandeur de son rang social par des donations qui permirent de fonder le collège Romain et de poser la première pierre de l'église qui devint dans la suite le *Gesù.*

Puis, en loyal sujet, il revint en Espagne pour transférer son duché et prévenir Charles-Quint. Il attendit la réponse confirmative de l'empereur dans un petit ermitage du Guipuzcoa; et tout aussitôt après, grâce aux dispenses pontificales, reçut en quatre jours les ordres sacrés à la fin de mai 1551.

II

Il débuta par la prédication. Si la curiosité pouvait aussi attirer les foules avides d'entendre ce grand de la terre annoncer modestement la parole de Dieu, ce fut bientôt le respect de ses vertus qui les retint autour de sa solitude. La petite église de Vergara était insuffisante aux auditeurs dont les conversions se multipliaient en face d'un exemple plus convainquant que toutes les paroles. Et certes, le spectacle n'était pas sans une majesté, même humaine, lorsque le 1er août, François de Borgia, ancien duc de Gandie et vice-roi de Catalogne, vint célébrer sa première messe, que lui servait son fils, dans l'oratoire du château — la *casa solar* — de Loyola.

Dans un cas aussi exceptionnel, la largeur d'idées de saint Ignace laissait volontairement une grande latitude. Pendant de longs mois, François de Borgia, jésuite, mena au gré de sa piété une vie d'apostolat tout particulier: il prêchait le Guipuzcoa et le pays basque, organisant des missions à Pampelune, donnant même

avec bonté des conseils à ses enfants, un jour qu'ils vinrent le voir et le saluer. Plusieurs années passèrent dans ce ministère "hors cadre." Sa vertu s'y affermissait et l'édification générale y gagnait beaucoup; tous les contemporains, dont les témoignages parurent au procès de béatification, remarquaient par exemple l'extraordinaire piété avec laquelle il célébrait le saint sacrifice et l'on ne pouvait guère en effet ne pas demeurer surpris, attentif, ému, d'une messe qui commencée dans la matinée ne s'achevait parfois, dans l'extase du célébrant, qu'à l'heure des vêpres.

La Compagnie de Jésus s'installait en Espagne; elle n'y possédait pas encore de maisons de probation; François de Borgia put réunir sous le même toit de petits groupes de novices, d'abord dans une maison qu'on lui donna à Simancas, puis dans onze autres fondations importantes qui lui furent offertes par des personnes riches ou influentes. Dès lors également, les aumônes qu'il sollicita de ses anciens amis le mirent en état de solder les dépenses des premières missions envoyées par son Ordre au Pérou, au Paraguay et au Mexique.

C'est pour régulariser cette importance d'un rôle qui s'imposait presque qu'Ignace nomma François "commissaire général des provinces d'Espagne et de Portugal," au mois de juin 1554; puis, deux ans après, lui confia en outre les "Indes," c'est-à-dire toutes les missions de la Compagnie.

En fait, le vice-roi se retrouvait. Il occupait sa vraie place et bien que son expérience de la vie religieuse fût courte, et sa connaissance de son institut un peu rudimentaire, il transforma, pendant les sept années d'un gouvernement très actif, les provinces qui lui étaient confiées. Tout le servait: son nom, son passé, sa sainteté, son ardente initiative, sa bonté acquise.

Il gardait, naturellement, de l'influence sur les personnages qu'il avait connus dans le monde. Ses visites, ses conseils, ses prières ne demeurent pas inefficaces auprès de sa tante, cette malheureuse princesse que l'histoire connait sous le nom de Jeanne la Folle, et qu'après la réclusion farouche d'un veuvage de vingt années, il parvint à rendre à la raison en la réconciliant avec Dieu sur son lit de mort. Lorsque Charles-Quint abdiqua, il manda dans sa solitude de Yuste ce cousin dont le renoncement au monde offrait avec sa conduite une analogie qui lui plaisait. D'assez fréquentes conversations éclairèrent le vieil empereur qui s'écria un jour que François de Borgia le faisait revenir sur des préventions contre les Jésuites: "Comme on m'avait menti!"

Il le désigna pour l'un de ses exécuteurs testamentaires, sachant quels scrupules d'honneur le religieux apporterait à cette tâche délicate. C'est François qui prononça, à Valladolid, l'oraison funèbre.

Les exemples de cette activité efficace se multipliraient aisément. Comme il arrive souvent, les plus grosses difficultés lui vinrent de ses proches : le Père Nadal, visiteur de l'Espagne, trouvait François trop ardent, d'une allure de commandement malséante avec la profession religieuse ; le provincial de Castillo, le Père Araoz, malgré sa vieille amitié, avait lui aussi vu avec surprise que François, exempté de son obéissance, se répandit au dehors ; il goûtait peu ses fondations multipliées, hâtives, paraissant imprudentes. Il le desservit, pour bien faire sans doute, auprès de Philippe II. Le roi était lui-même trop personnel pour ne pas se montrer exigeant et soupçonneux sur ses droits. Pendant plusieurs années, les rapports demeurèrent pénibles, tendus. La politique, des difficultés entre les cours de Lisbonne et de Madrid augmentèrent les suspicions et les désaccords.

François de Borgia partit pour Rome. S'il sut refuser le cardinalat il ne put échapper à la charge de vicaire de sa Compagnie. On avait même parlé de le nommer général à la mort de saint Ignace. C'est ce qui advint, le 27 juillet 1565, lorsque Laynez quitta cette terre.

Son impulsion fut considérable et au milieu d'une extrême activité, les résultats la montrèrent féconde. Ce serait tout un volume qu'il faudrait consacrer à son généralat.

Par lui des visiteurs sont envoyés en Europe, au Brésil, dans les Indes, jusqu'au Japon. Il promulgue les " Règles " de la Compagnie (1567) ; il fonde des noviciats dans chaque province d'Italie ; bâtit l'église du collège romain ; crée les collèges de Turin, Milan, Chambéry ; il obtient du Parlement de Paris le retrait d'édits hostiles ; ouvre les collèges de Lyon, Avignon, Nevers, Poanne, Billom, Verdun, Bordeaux, d'autres en Flandre, d'autres en Bohême ; ceux d'Inspruck en Tyrol ; de Wurzbourg, de Fulda, de Spire en Allemagne ; cinq encore en Pologne.

En sept années Borgia a renouvelé son Ordre au point qu'il mérite d'en être nommé le second fondateur. — Ce n'est point là ce " vieillard languissant et débile, ce tempérament mélancolique " que peint, on ne sait sur quelles données, Crétineau-Joly. Non, il mêle une bonhomie fort avisée d'un religieux à l'expérience d'un homme habitué à traiter de haut, sans embarras des difficultés, les grandes affaires.

Son esprit embrasse beaucoup, sa volonté est employée surtout à user des instruments de la Providence. Il a tracé tout son programme, dévoilé tout son dessein dans cette petite homélie familière prononcée à la fin de la congrégation qui le nommait général :

" Je vous en prie, mes pères, ne me refusez pas ce qu'on accorde aux bêtes de somme. On ne se contente pas de les charger, on veille à ce qu'elles marchent. Si elles ploient, on les soulage ; si elles avancent mollement, on les stimule ; si elles tombent, on les relève : si elles sont trop fatiguées, on les décharge. Si vous me voulez soulager, que je vous voie toujours unis de sentiments et de paroles. Portez mutuellement vos fardeaux, afin que je puisse porter ceux de tous. Et pour que ma prière demeure en vos cœurs, je vais humblement baiser vos pieds, suppliant Dieu que ces pieds soient légers comme ceux des cerfs, et courent annoncer la paix, annoncer le bien et qu'établis enfin sur les hauteurs, ils puissent un jour se reposer sans fin. *Amen!* "

C'est au milieu d'une de ces courses apostoliques, dont il donnait l'exemple, que la maladie l'arrêta ; il revenait d'une longue mission pour décider les princes à la croissade que prêchait Pie V, auprès de Philippe II et de Charles IX, il avait parcouru Barcelone, Valence, Madrid, Lisbonne, Bordeaux, Blois, Lyon ; l'hiver, la neige, la fièvre le frappèrent sans l'arrêter au passage des Alpes, il pensa expirer à Alexandrie et à Ferrare, on le porta jusqu'à Rome. Pie V mourut avant lui, il refusa la tiare, applaudit à l'élection de Grégoire XIII et le 28 septembre 1572, retourna à Dieu.

Il partait les mains pleines, ayant beaucoup semé dans les champs les plus divers, beaucoup récolté déjà sur les chemins de la vie ; à qui avait coupé lui-même les liens multiples des grandeurs humaines qui sont des entraves, le dernier pas à franchir parut facile, et il quitta la vallée de larmes pour entrer au jardin du ciel, où les fleurs poussent toujours et ne se flétrissent jamais.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.



Un livre utile.

Le chroniqueur du *Propagateur* ne fait pas généralement *l'article* à ses lecteurs. Pour une fois il demande la permission de faire une réclame, une vraie, très nette et très franche. Il veut recommander à l'attention des prêtres, des religieuses, des directeurs d'œuvres et de bibliothèques paroissiales un livre comme il s'en fait peu, *un livre utile!*

Il s'appelle: Romans à lire et Romans à proscrire. Il est né à Cambrai, avec *l'imprimatur* de Mgr Sonnois. Il est l'œuvre d'un vicaire, M. l'abbé Louis Bethléem, attaché à l'église cathédrale de Cambrai.

* * *

Ce livre a reçu les plus flatteuses approbations et la première édition a été enlevée en quelques semaines.

Dame, aussi, ce qu'il est utile! Il nous renseigne sur pas moins de 1000 à 1200 romanciers du XIXe siècle; il nous apprend quels sont ceux qu'il faut proscrire et quels sont ceux qu'on peut lire.

Or, combien j'ai connu de gens, qui restaient rêveurs lorsqu'on leur demandait si tel et tel auteur se pouvait lire?

L'abbé Bethléem divise son travail en six chapitres.

I. Romans à proscrire en vertu des décrets de l'Index.

II. Romanciers dont la plupart des œuvres considérées en elles-mêmes sont à proscrire en vertu de la loi naturelle ou de la morale chrétienne.

III. Romans mondains — c-à-d. — Romanciers dont certaines œuvres peuvent figurer dans la bibliothèque des gens du monde et être lues par des personnes d'un âge et d'un jugement mûrs.

IV. Romans honnêtes, qui peuvent être lus sans danger par des jeunes gens et jeunes filles sagement formés.

V. Romans de collège...

VI. Romans enfantins...

Cette simple énumération des titres des chapitres en dit assez pour que le livre de l'abbé Bethléem soit bientôt dans toutes les mains de ceux à qui il peut être utile, et, elles sont légion.

Achetez ce volume, lecteurs, il est fait avec une grande largeur d'esprit; vous ne souscrirez peut-être pas à tous les jugements de l'auteur, mais je vous assure qu'au total il vous sera utile, très utile.

L'abbé Élie J. Auclair

LE PROPAGATEUR

Vol. 11. DECEMBRE 1905 No 12

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : Le catholicisme anglais.—Que fera-t-on en France?—Médecin vs rebouteuse.—En Russie ; l'opinion de Tolstoï.— Chez le Mikado ; Mgr O'Connell. — Le réveil de la langue irlandaise ; M. Chicoyne. — Roosevelt et la loi du *lynch*. —Curieuse statistique pour Chicago. — L'héroïsme d'une sœur. — Mgr Blanche. — Le *Monument National* à Sherbrooke.— Les conférences de Laval à Montréal.— Sarah Bernhardt. — Le Congrès de Saint-Jérôme. — Au cimetière de la montagne. — Un souvenir personnel ; 25 ans curé ! —Nos défunts.

Les *Questions Actuelles* de Paris (18 nov. 1905) publient un remarquable et très intéressant article de compilation sur " Le catholicisme en Angleterre." On y voit que la prospérité actuelle et la liberté dont on jouit sont le fruit d'une longue lutte contre les lois d'exception forgées sous Henri VIII, puis aggravées par Elizabeth. L'histoire des persécutions sous Cromwell, Charles II et Guillaume III, celle des tentatives d'émancipation sous George III, le Bill de 1778 et l'Acte de 1791, l'essai de concordat en 1814 1815, entre Lord Castelreagh et le Cardinal Consalvi, l'état actuel de l'Eglise anglaise — un archevêque, quinze évêques et un million et demi de catholiques — les missions, les œuvres, les écoles, tout cela est exposé de façon très vivante. Enfin, l'auteur conclut par ces consolantes paroles :

" On a pu s'en rendre compte d'après le tableau qui vient d'être fait des institutions catholiques, l'Eglise de Rome sait peu à peu reconquérir le terrain que la Réforme anglicane lui fit perdre, voici trois siècles. Organisée, capable non seulement de vivre, mais encore de se défendre et de se développer, elle commence déjà à menacer sérieusement l'Eglise établie. Les âmes sincères, en apprenant à la connaître, ne peuvent s'empêcher de l'aimer et se sentent attirer vers elle d'un mouvement irrésistible..................

"L'Eglise catholique ne s'est laissé asservir ni par les persécutions ni par les difficultés. Elle peut marcher avec assurance le front haut, sûre de son

indépendance, et se dire que, après tout, comme au temps où commença à lever la semence évangélique, c'est le *pusillus grex* qui va s'augmentant, frayant son chemin, lent mais sûr, à travers les préjugés. Sans être prophète, il est permis d'entrevoir le jour où la religion de Rome triomphera dans ce pays où le sang des martyrs a coulé avec tant d'abondance et deviendra, selon le mot de Tertullien, une semence de catholicisme."

* * *

En France, hélas! redisons-le encore une fois, il n'en va pas ainsi. Sans doute, il y a encore des chrétiens et des hommes de cœur au pays de nos aïeux, mais la France officielle est affolée. Elle est *pourrie,* disait hier une voix autorisée devant nous. Elle s'est perdue dans les mauvaises lectures, les mauvais théâtres, les idées anti-sociales et anti-patriotiques.

Le sénat achève de voter la *séparation* que la chambre avait décidée.

Mais cette *séparation* se fera-t-elle vraiment sans amener la guerre civile? Ces *associations cultuelles* qu'on veut faire propriétaires des *biens* d'Eglise, les *fabriques* pourront-elles, en conscience, leur céder tout? " Les fabriciens et les curés se tourneront vers les évêques, pour le savoir — écrivait hier le Cardinal Lecot —, les évêques, à leur tour, regarderont vers Rome. Si le Pape tolère que les fabriques opèrent la transmission — elle se fera. Mais si le Pape déclare ne pouvoir autoriser cette transmission, elle ne se fera pas et ce sera la guerre."

* * *

Pour faire diversion, je vous résume une petite histoire de médecin *vs* rebouteuse qui ne manque pas de piquant. Elle est racontée dans l'*Univers* du 31 octobre, par J. Mantenay, l'un de ses plus spirituels collaborateurs, à propos d'un livre de " médecine pratique " par le Dr Frédault, chez Retaux.

Le docteur avait employé maintes fois, dans les cas de névralgie sciatique, le médicament qu'on nomme: *Rhus toxicodendron.* Or, il trouva un jour une vieille femme qui soignait ainsi la sciatique avec des *simples,* c-à-d. avec des plantes, qui n'étaient autre que le *sumac vénéneux,* lequel est tout simplement le *Rhus toxicodendron!* Mais la chose n'allait pas toute seule.

" Sans comprendre — écrit-il — que ceux qui souffrent cherchent avant tout à guérir et s'adressent de préférence à ceux qu'ils croient pouvoir les soulager, certains médecins de province signalèrent cette pauvre rebouteuse à l'autorité. Leur amour-propre souffrait de voir une pauvre bonne femme sans instruction accaparer les malades et réduire leur clientèle. Avec toute leur science, ils étaient délaissés lamentablement."

Mais un médecin plus conciliant — ou plus habile? — s'employa de son mieux pour empêcher qu'elle ne fut condamnée. Il y réussit en grande partie, et, grâce à cela, on put savoir le secret de la vieille. Elle soignait avec un *simple*... que la médecine elle-même recommande, tout comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir !

Et le docteur note finement :

" Il faut bien admettre que la pratique vaut mieux que la théorie. Sans attaquer la science ni les savants, il faut bien reconnaître qu'il y a des remèdes, dits de *bonne femme*, qui sont excellents."

" Cette pauvre femme n'avait aucun méfait médical à son actif. Elle n'avait jamais ni estropié, ni empoisonné personne. C'était peut-être une raison pour attirer sur elle les foudres de la médecine."

* * *

C'est en Russie qu'il en faudrait des *médecines* et des *simples* pour guérir le grand malade qu'est l'empire moscovite. Quelles tristes choses que la guerre et l'émeute! Mais aussi, les détenteurs du pouvoir ont attendu si longtemps avant d'entendre les plaintes du peuple. Les excès appellent les excès, comme les abîmes appellent d'autres abîmes. Le Comte de Witte aura mille misères à établir son gouvernement responsable!

Le célèbre Tolstoï a donné son opinion sur les événements récents :

" Tant que les hommes, a-t-il écrit, seront incapables de résister aux séductions de la cupidité, de l'ambition, de la vanité, de l'intimidation, de l'abrutissement, qui asservissent les uns et corrompent les autres, ils se grouperont toujours en une société de violateurs et de violés, d'imposteurs et de trompés. Pour que cela ne soit pas, chaque individu doit faire un effort moral sur lui-même. Au fond de leur âme, les hommes le sentent ; mais ils cherchent à atteindre sans effort ce à quoi on ne saurait parvenir que par l'effort.

" —Reconstituons les formes sociales et la société prospèrera, affirme-t-on. Ce serait beau, si le bonheur de l'humanité pouvait être atteint aussi facilement; malheureusement — ou plutôt heureusement, parce que si les uns pouvaient organiser la vie des autres, ceux-ci seraient les plus malheureux des hommes — il n'en est pas ainsi ; la vie humaine se transforme, non grâce au changement des formes extérieures, mais seulement par le travail intérieur de chaque individu sur lui-même. D'autre part, tout effort pour modifier les formes extérieures ou amender autrui n'améliore pas la situation des hommes, mais au contraire, est funeste à la vie de ceux qui — roi, présidents, ministres, membres du parlement, hommes politiques, révolutionnaires ou libéraux — cèdent à cette erreur pernicieuse.

Cette doctrine n'est pas consolante. L'humanité, il nous semble, vivifiée par l'esprit chrétien, peut faire beaucoup mieux. Mais l'esprit chrétien est bien oblitéré en pays shismatique.

* * *

Chez le Mikado, le vainqueur des Russes, notre sainte religion gagne du terrain. La moisson jetée en terre, sur le sol nippon, par St-François-Xavier et ses compagnons, il y a plusieurs siècles, finira par lever.

Les palais impérial de Tokio, racontent les dépèches, a ,été le théâtre, le 10 novembre, d'un événement que le vieux Japon n'avait jamais vu.

Mgr O'Connell, évêque de Portland, Maine, a été reçu en audience privée par le souverain Jaune, en sa qualité d'envoyé spécial de Sa Sainteté Pie X. C'est là une reconnaissance catégorique,. par le pouvoir suprême, de cette religion, à laquelle, au Japon même, un jour, il suffisait d'appartenir pour être aussitôt soumis au dernier supplice.

* * *

Le nom de Mgr O'Connell nous ramène assez naturellement aux Etats-Unis et même à la question des langues.

M. J. A. Chicoyne, le distingué publiciste que tout le monde se réjouit de voir revenir à la santé après une terrible épreuve, écrivait récemment un remarquable article sur le réveil de la langue irlandaise, le gaëlique. Nous y lisons ce qui suit :

" Les champions du gaëlique prennent tous les moyens légitimes pour faire triompher leurs efforts. C'est ainsi que dans les administrations municipales où ils ont voix dominante, la connaissance de l'irlandais est une condition strictement imposée à l'obtention d'un emploi public. Dans la corporation de la capitale, à Dublin, il faut parler et écrire le gaëlique pour occuper la moindre place de commis. Il en est de même dans la corporation de Limerick, dans les Conseils des comtés de Cork, Mayo et ailleurs. Dans le diocèse de Ferns, comté de Wexford, où la langue irlandaise était complètement disparue depuis longtemps, les directeurs des écoles refusent les services des personnes incapables d'enseigner cette langue avec la compétence voulue.

" Du reste, ce mouvement gaëlique n'a aucun cachet d'hostilité envers l'anglais. Il ne s'agit pas d'ignorer et encore moins de proscrire la langue de l'empire, mais de mettre les deux idiomes sur un pied d'égalité. On veut faire de l'Irlande une nation bilingue.

" Voilà une perspective qui ne sera peut-être pas du goût des hommes à vues étroites qui ont horreur de la variété et dont la grave préoccupation est d'anéantir toute langue étrangère à la leur. Pour ces rêveurs, une grande puissance ne saurait avoir de prospérité durable sans la complète assimilation des éléments qui sont placés sous l'égide de son drapeau. Mais à ceux qui nourrissent des idées plus larges et plus libérales, le peuple irlandais apparaîtra comme obéissant à un sentiment honorable et digne de respect.

"Ce réveil d'une aussi antique nationalité, malgré les épreuves continuelles et souvent cruelles dont ses annales sont marquées, est un phénomène tenant du prodige et que le monde civilisé contemple avec étonnement.

"L'avenir appartient à une race douée d'un si rare esprit de conservation et d'une énergie capable de faire face aux missions les plus ardues."

Il y a des irlandais des Etats-Unis, qui pourraient trouver une leçon bien précise dans ce réveil de la langue de leurs aïeux, à savoir: celle de respecter les catholiques des autres nationalités qui veulent garder leur langue.

* * *

Dans l'Arkansas, le gouverneur Jefferson Davis, à l'occasion de la visite de M. Roosevelt, a osé faire l'apologie de la loi du *lynch*, devant le Président. Il a dû comprendre qu'il avait perdu une belle occasion de se taire, car M. Roosevelt lui a donné une verte leçon publique:

" Vous avez parlé, a-t-il dit, d'un crime abominable qui est souvent abominablement vengé.........Les horribles effet de la loi de Lynch éclatent dans ce fait que les trois quarts des exécutions sommaires sont le résultat non point du seul crime bestial en particulier, mais d'autres crimes. Vous et moi, gouverneur, devons à notre peuple, à la civilisation et à l'humanité, de faire tout en notre pouvoir pour délivrer les Etats-Unis de la menace et du scandale de la loi de Lynch."

* * *

On aime les statistiques au pays de l'Oncle Sam. En voici une curieuse, que je cueille dans un article de la *Nouvelle-France*, par le Père At :

" On compte à Chicago : une naissance par 8 minutes et 27 secondes ; une mort tous les quarts d'heure ; un meurtre par 70 heures ; un suicide par 18 heures ; un accident entraînant mort d'homme, toutes les cinq heures ; une affaire de coups et blessures toutes les 26 minutes ; un vol chaque trois heures ; une attaque à main armée toutes les six heures ; une infraction à l'ordre dans la rue, toutes les six secondes ; une arrestation par 7½ minutes ; un incendie et trois mariages par heure ; enfin un nouveau bâtiment toutes les 75 minutes. La vie et la mort ne chôment pas à Chicago. "

Un incendie et trois mariages par heure, voilà qui vous laisse rêveur?

* * *

A Lawrence, le 23 novembre, à l'école paroissiale, pendant un

incendie désastreux, les bonnes sœurs ont donné une fois de plus la mesure de leur dévouement. Jugez-en par ce trait :

" La sœur du Saint-Nom-de-Marie a été l'héroïne de cette heure d'angoisse. Par sa bravoure et son dévouement, elle a pu sauver à elle seule, 25 petites filles sous ses soins. Elle retint les enfants auprès d'elle jusqu'à l'arrivée des pompiers, puis elle les fit tomber une à une dans un filet protecteur que ces derniers tenaient tendu au bas de l'édifice. L'expérience n'était pas sans danger, étant pratiquée du troisième étage et avec des enfants que la frayeur dominait.

" Pendant ce temps, les pompiers dressaient les échelles et la courageuse sœur leur déposait entre les mains 25 autres petites filles. Ce spectacle était des plus empoignants. La sœur Marie, d'une modestie sans égale, paraissait accomplir une chose qu'elle eut faite toute sa vie, tant elle était calme. Son sang froid a beaucoup contribué à retenir les enfants dans le bon ordre et la discipline qui les ont sauvées. "

(L'Opinion Publique, de Worcester.)

* * *

Mais j'ai hâte de passer aux *choses* du Canada. Ma gerbe de *nouvelles,* qui hélas ! seront déjà *vieilles* pour vous, lecteurs, est bien fournie. Comment tout vous dire ?

* * *

Le 28 octobre dernier, dans la cathédrale de Chicoutimi, Mgr Bégin, archevêque de Québec, présidait au sacre du T. R. P. Blanche, des Eudistes, évêque titulaire de Sicca et Vicaire Apostolique du Golfe Saint-Laurent.

A Mgr Blanche, nous offrons nos vœux d'heureux et fécond épiscopat.

* * *

A Sherbrooke — la reine des Cantons de l'est — l'intelligent et actif Docteur Rioux poursuit avec succès l'œuvre du *Monument National,* qui va paraître bien imposant, sur le haut de la colline, près du séminaire si beau, du couvent si vaste, de l'évêché et... de la future cathédrale !

Ce *monument national* aura de belles salles et l'on parle de lui assurer aussi une vaste et utile bibliothèque catholique.

Ceux qui auraient des livres dont ils pourraient disposer, des œuvres d'art, des bibelots et autres objets dignes de figurer au *Panthéon* de Sherbrooke, n'ont qu'à s'adresser à l'excellent Docteur Rioux.

* * *

A Laval de Montréal — rue St Denis — les conférences savantes et agréables se donnent régulièrement tous les mercredis. M. Arnould parle du *théâtre chrétien,* en littérature française, et M. l'abbé Perrier donne des leçons de droit public de l'Eglise. Bientôt M. J.-Bte Lagacé exposera ses vues sur les beaux-arts.

Pourquoi faut-il avoir à dire que les auditeurs ne sont pas assez nombreux aux pieds des chaires de nos distingués professeurs ?

" Parfois, quand vient l'hiver — écrivait récemment la *Semaine Religieuse* de Montréal — une neige très fine tournoie au dehors, sous la poussée des vents de novembre, et semble vouloir envelopper dans un nuage grisâtre les maisons de la grande ville, sous vos fenêtres. C'est triste et tout ensemble c'est symbolique."

" Ce qu'il en passe ainsi des nuages dans le ciel du monde des idées tout comme dans celui du monde de la nature ! L'histoire des agissements humains est un tissu d'illogismes et d'inconséquences."

" Par exemple, on crie partout à la nécessité d'instruire les foules, on réclame des réformes, on veut des cours, des leçons, des conférences, et l'on est sincère et l'on a raison, ce faisant, de bien des façons.

" Mais l'heure vient où vous êtes invités, professeurs, publicistes, journalistes, hommes publics, en votre qualité de catholiques instruits, à vous rendre, pour vous éclairer davantage, à une leçon, à un cours, à une conférence, où, précisément, se devront traiter des questions de haute importance et d'intérêt pratique.........Y allez-vous toujours ? "

* * *

Voilà un point d'interrogation qui devrait inquiéter, ce semble, les catholiques instruits qui aiment mieux aller entendre Madame Sarah Bernhardt. Certes, il est incontestable que cette artiste a du talent, du génie même, si l'on veut ; mais quelque brillant que soit le canal, si l'eau qu'il nous apporte est corrompue et doit gâter nos cœurs, en pouvons-nous boire ?

* * *

A Saint-Jérôme, ce mois de novembre, s'est tenu un congrès de la colonisation, sous la présidence d'honneur de Mgr Bruchési. Ce congrès était dû à l'initiative du ministre de la colonisation à Québec, l'honorable Jean Prévost.

Les esprits dirigeants de la Province étaient là en grand nombre. On a entendu de beaux discours et l'on a vu de beaux gestes — des gestes qui resteront historiques !

Espérons que discours et gestes seront suivis d'actions, et que,

l'Eglise et l'Etat, qui se sont à nouveau *donné la main,* continueront à s'entendre pour le progrès de notre Canada français.

Nul besoin d'ajouter qu'il n'en dépendra pas de l'Eglise. Elle nous a jusqu'ici trop bien gardés, comme peuple.

* * *

Ce fut une bien belle cérémonie que celle que présida Mgr l'archevêque Bruchési, le premier dimanche de novembre, au cimetière de la montagne, à Montréal.

Voir là 40 à 50 mille personnes écoutant, admirablement recueillies, les exhortations à la prière pour les morts, dans ce champ du repos dernier où dorment dans la tombe des centaines de milles des nôtres, quelle manifestation grandiose de foi et de générosité! Le dogme de la communion des saints est bien consolant!

* * *

L'on me pardonnera, pour finir, un souvenir un peu personnel. Le 11 novembre dernier, il y avait juste 25 ans que mon oncle et mon bienfaiteur, M. l'abbé M. Auclair, était curé de St-Jean-Baptiste à Montréal.

Ses paroissiens lui ont fait une grande fête et Mgr l'archevêque lui a porté lui-même un *cablegramme* de son Eminence le cardinal Merry del Val, communicant une spéciale bénédiction de S. Sainteté Pie X.

Il y a de beaux jours pour ceux qui sont bons et se dévouent! Que sera-ce donc au ciel?

* * *

En novembre, nous ne pouvions manquer d'avoir des mortalités dans nos rangs.

Je recommande aux suffrages de nos lecteurs Le Révérend Père Allard, des Rédemptoristes, M. l'abbé Dufour du diocèse de Valleyfield et M. l'abbé Simard, ancien vicaire de Port-neuf.

De profundis... clamant?

L'abbé Elie J. Auclair

UNE PAGE DE SURNATUREL.

A la fin du dix-neuvième siècle.

UNE NOUVELLE MARGUERITE-MARIE

La consécration du monde au Sacré-Cœur faite par Léon XIII après une révélation divine.

Un livre vient de paraître qui produira dans tout l'univers catholique une émotion profonde (1). Il y est révélé, de la façon la plus précise et avec les témoignages les plus certains, que la consécration du monde au Sacré-Cœur, accomplie par Léon XIII en 1899, fut le résultat d'une révélation surnaturelle, faite par le Sacré-Cœur à une religieuse du Bon-Pasteur, transmise par celle-ci, sur les instructions de son confesseur, au Souverain Pontife, enfin controlée par le Pape.

Nous reviendrons prochainement sur l'admirable vie de la Sœur Marie du Divin Cœur, que nous engageons tous nos lecteurs à lire et à relire. Nous voulons simplement, pour aujourd'hui, sans nous prononcer bien entendu sur la valeur de ces faits extraordinaires, en donner la relation d'après l'historien de la religieuse.

Mais nous tenons à noter, tout d'abord, que Léon XIII avait pris connaissance, avant de mourir, du récit que nous allons reproduire. Lecture lui en avait été donnée pas S. Em. le cardinal Vivès; et S. Em. le cardinal Vivès approuve publiquement la publication de cet ouvrage. Notons également que, d'après le témoignage de l'évêque de Porto, — c'est à Porto que la Sœur Marie du Divin Cœur est morte, il y a six ans, — cette religieuse possède une réputation de sainteté. "On l'invoque beaucoup, écrit l'évêque, et l'on cite des grâces temporelles et spirituelles obtenues par son intercession."

---

(1) *Sœur Marie du Divin Cœur, née Droste zu Vischering*, religieuse du Bon-Pasteur (1863-1899), par M. l'abbé Louis Chasle, aumonier du Bon-Pasteur d'Angers. (Paris, Beauchesne, 117, rue de Rennes.)

N'en disons pas plus et résumons le récit de M. l'abbé Chasle:

Par la douleur, par la communion quotidienne, par la prière et la pratique de l'obéissance, Sœur Marie du Divin Cœur avait consumé en elle tout ce qui était elle-même pour n'y plus laisser vivre que le divin Epoux; unie et comme identifiée avec lui, elle pouvait devenir l'instrument des infinies miséricordes dont son amour voulait éclairer le soir du XIXe siècle. Après s'être dépensée pour répandre le culte du cœur de Jésus dans un cercle assez étendu, mais pourtant restreint, elle allait s'employer au progrès de ce culte dans le monde entier en intervenant auprès du chef de son Eglise, sur son ordre et en son nom, pour solliciter la consécration du genre humain à son Sacré-Cœur.

Dès le mois de juin 1897, la servante de Dieu avait vu s'ouvrir devant elle cette troublante carrière. Le 4 juin, jour ou fut inaugurée la célébration solennelle des premiers vendredis du mois, elle en donnait connaissance à son confesseur, et le lendemain elle lui en écrivait, dans des termes si discrets qu'à moins d'être initié il était absolument impossible de comprendre.

Le confesseur jugea bon d'ajourner. Sœur Marie du Divin Cœur se soumit.

Au mois d'avril de l'année suivante, un second appel se fit entendre. La vénérée Mère l'a consigné par écrit. Il semble bien, à l'inspection du manuscrit, que ses notes représentent trois instructions distinctes. La première est du jeudi-saint, 7 avril; les deux autres auront eu lieu peu après:

1) " Il revient sur ce qu'il disait l'an passé. Laisser la décision à mon Père spirituel; il connaîtra la vérité par souffrances extraordinaires. Consécration du monde entier au Cœur de Jésus. Evêques et prêtres deviendront plus fervents, justes plus parfaits, pécheurs se convertiront, hérétiques et schismatiques reviendront à l'Eglise. Et les enfants non encore nés mais déjà destinés à faire partie de l'Eglise, c'est-à-dire les païens, recevront la grâce plus vite.

2) " Son divin Cœur a faim et soif, il désire embraser le monde entier de son amour et de sa miséricorde. Je dois contenter cette faim, apaiser cette soif, aidée par mon Père spirituel. Ecrire à Rome aussitôt que possible."

3) " Il me nommait l'épouse de son divin Cœur, et à présent il me fait comme Epoux cette demande. Pourrais-je Lui refuser? Ensuite je demandai à Notre-Seigneur de retrancher une chose qu'il m'avait dite l'autre jour et qu'il ne me semblait pas néces-

saire de dire parce que j'avais honte. Mais il ne l'a pas retranchée, il a insisté et m'a demandé si par crainte d'humiliation je voulais lui refuser ce que d'autres de ses épouses bien-aimées lui avaient accordé au prix des plus grandes humiliations et souffrances."

Le confesseur n'accorda pas encore la permission. La religieuse qui, depuis longtemps, était en proie aux plus grandes souffrances, lui annonça que ses tortures allaient redoubler et que ce serait un signe de la volonté de Dieu. Le fait se réalisa.

Vers la fin de la crise, le confesseur céda et, comme elle était encore incapable d'écrire, il lui servit de secrétaire.

Dans cette lettre, la vénérée Mère demandait au Souverain Pontife pardon de sa présomption et s'excusait de ce que, empêchée par la maladie, elle était obligée de recourir à l'aide d'un secrétaire. Puis elle disait avoir reçu de Notre-Seigneur l'ordre de lui écrire qu'il voulait que son Vicaire consacrât le monde entier à son divin Cœur. Enfin, elle exposait " les grâces que Notre-Seigneur veut accorder en suite de cette consécration et la manière comment Il désire que celle-ci se fasse."

Ce message, dicté sous sa première forme vers le milieu de mai, puis retouché d'après les indications de Sœur Marie du Divin Cœur, transcrit et enfin signé au crayon de sa main défaillante, partit de Porto vers le 10 juin... Léon XIII fut très impressionné. Mais, pour une cause ou pour une autre, l'année s'acheva sans qu'il eût donné suite à l'affaire. La servante de Dieu sut, par un prélat de Rome, à l'intermédiaire de qui elle avait eu recours, que son envoi avait été remis au Vatican, et ce fut tout.

Cependant la religieuse attendait patiemment, continuant à souffrir et à prier. Elle écrivit à cette époque un acte de consécration au Sacré-Cœur, que Léon XIII devait plus tard (en 1902) approuver et enrichir d'une indulgence de 300 jours.

Le 2 décembre, premier vendredi du mois, Notre-Seigneur aborda pour la troisième fois le sujet de la consécration du genre humain à son divin Cœur, mais, semble-t-il, sans rien demander.

...Le 7 décembre, Notre-Seigneur revint à parler de la consécration, mais en appuyant beaucoup plus: "...Ensuite il me dit qu'il voulait que j'écrive encore à Rome. J'ai répondu à Notre-Seigneur que la dernière fois le consentement de mon Père spirituel m'avait coûté bien des souffrances et j'ai demandé si cette fois je devrais encore souffrir autant et me trouver à la mort pour convaincre M. le vice-recteur. Il répondit que non, que cette fois

j'aurais son consentement sans difficulté, et que cette facilité même avec laquelle me sera donné le consentement devait me montrer que c'était lui. Notre-Seigneur me demanda aussi si j'étais prête à accepter toutes sortes de souffrances, d'humiliations et de mépris."

La permission fut accordée tout de suite et la lettre, autorisée par le confesseur, fut envoyée à Rome le jour de l'Epiphanie 1899.

Nous donnons tout entier ce précieux document :

Très Saint-Père (1),

Profondément confuse, je reviens aux pieds de Votre Sainteté pour vous demander très humblement de me permettre de vous parler encore du sujet sur lequel j'ai écrit à Votre Sainteté au mois de juin passé. Alors, à peine revenue d'une crise mortelle, mes forces ne me permettaient que de dicter une lettre. Maintenant, quoique toujours malade et alitée, il m'est au moins possible d'écrire au crayon. Dans ma dernière lettre, j'ai confié à Votre Sainteté quelques grâces que Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde, a daigné m'accorder, sans regarger ma misère. C'est avec confusion que je confesse à Votre Sainteté que depuis il a continué à me traiter avec la même miséricorde. Par ordre expressif de Notre-Seigneur et avec le consentement de mon confesseur, je viens, avec le plus profond et la plus parfaite soumission, faire part à Votre Sainteté de quelques nouvelles communications, que Notre-Seigneur a daigné me faire sur la matière dont traitait ma première lettre.

Lorsque, l'été dernier, Votre Sainteté souffrait d'une indisposition qui, vu votre âge avancé, remplit de soucis les cœurs de vos enfants, Notre-Seigneur me donna la douce consolation qu'il prolongerait les jours de Votre Sainteté afin de réaliser la consécration du monde entier à son divin cœur. Plus tard, le premier vendredi du mois de décembre, il me dit : qu'il avait prolongé les jours de Votre Sainteté afin de vous accorder encore cette grâce (de faire la consécration) et que, après avoir accompli ce désir de son Cœur, Votre Sainteté devait se préparer... et il continua: "Dans mon Cœur... la consolation... un refuge sûr à la mort et au jugement." Il me laissa l'impression, qu'après avoir fait la consécration, Votre Sainteté finira bientôt son pèlerinage icibas.

(1) En français.

La veille de l'Immaculée Conception, Notre-Seigneur me fit connaître que, par ce nouvel élan que doit prendre le culte de son divin Cœur, il ferait briller une lumière nouvelle sur le monde entier, et ces paroles de la troisième messe de Noël me pénétrèrent le cœur: *Quia hodie descendit Lux magna super terram.* Il me semblait voir (intérieurement) cette lumière, le Cœur de Jésus, ce soleil adorable, qui faisait descendre ses rayons sur la terre d'abord plus étroitement, puis s'élargissant, et enfin illuminant le monde entier. Et il dit: "De l'éclat de cette lumière les peuples et les nations seront éclairés, et de son ardeur ils seront réchauffés." Je reconnus l'ardent désir qu'il a, de voir son Cœur adorable de plus en plus glorifié et connu, et de répandre ses dons et ses bénédictions sur le monde entier. Et il choisit Votre Sainteté, prolongeant vos jours, afin que vous puissiez lui rendre cet honneur, consoler son Cœur outragé et attirer sur votre âme les grâces de choix qui sortent de ce divin Cœur, cette source de toutes les grâces, ce lieu de paix et de bonheur. Je me sens indigne de communiquer tout cela à Votre Sainteté; mais Notre-Seignur après m'avoir pénétrée de plus en plus de ma misère et m'avoir fait renouveler le sacrifice de moi-même comme victime et épouse de son Cœur, acceptant volontiers toute espèce de souffrances, d'humiliations et de mépris, me donna l'ordre strict d'écrire de nouveau sur ce sujet à Votre Sainteté.

On pourrait trouver étrange que Notre-Seigneur demande cette consécration du monde entier et ne se contente pas de la consécration de l'Eglise catholique. Mais son désir de régner, d'être aimé et glorifié et d'embraser tous les cœurs de son amour et de sa miséricorde est si ardent, qu'il veut que Votre Sainteté lui offre les cœurs de tous ceux qui par le saint baptême lui appartiennent pour leur faciliter le retour à la vraie Eglise, et les cœurs de tous ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint baptême, mais pour lesquels il a donné sa vie et son sang et qui sont appelés également à être un jour les fils de la sainte Eglise, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle.

Dans ma lettre du mois de juin, j'ai exposé les grâces que Notre-Seigneur veut accorder en suite de cette consécration, et la manière comment il désire que celle-ci se fasse; mais vu les nouvelles de Notre-Seigneur, je viens de nouveau supplier avec la plus filiale soumission et les plus vives instances Votre Sainteté d'accorder à Notre-Seigneur la consolation qu'il demande et d'ajouter au culte de son divin Cœur quelque nouvel éclat, selon

que Notre-Seigneur vous inspirera. Notre-Seigneur ne m'a parlé directement que de la consécration, mais il m'a montré à différentes reprises l'ardent désir qu'il a que son Cœur soit de plus en plus glorifié et aimé pour le bien des nations. Il me semble qu'il lui serait agréable que la dévotion des premiers vendredis du mois s'augmente par une exhortation de Votre Sainteté au clergé et aux fidèles ainsi que par la concession de nouvelles indulgences. Notre-Seigneur ne me l'a pas dit expressément, comme lorsqu'il parla de la consécration, mais je crois deviner cet ardent désir de son Cœur, sans cependant pouvoir l'affirmer.

Après avoir fait en toute sincérité et simplicité mon récit à Votre Sainteté, il ne me reste plus qu'à vous demander, Très-Saint-Père, avec la plus profonde humilité, pardon de mon audace, et à vous prier de vouloir bénignement agréer les hommages de mon plus filial dévouement envers la sainte Eglise et l'auguste personne de Votre Sainteté, à qui je me soumets avec la plus parfaite obéissance.

Daignez, Très Saint-Père, bénir avec nos Sœurs et protégées celle qui, en baisant respectueusement le pied de Votre Sainteté, a l'honneur de se dire de Votre Sainteté la très humble et obéissante fille,

Sœur Marie du Divin Cœur DROSTE ZU VISCHERING,
supérieure du monastère du Bon-Pasteur à Porto.

Porto (Portugal), 6 janvier 1899.

Pendant le temps qu'elle écrivait ce message et qu'il parvenait à destination, les souffrances de Sœur Marie du Divin Cœur croissaient, mais en même temps sa sérénité. Le 1er janvier elle avait annoncé à son confesseur avec un accent de certitude bien remarquable, que cette année 1899 accomplirait le grand dessein du Sacré-Cœur.

Sa lettre, parvenue le 15 janvier au Vatican, avait vivement ému le Souverain Pontife. Le soin de prendre des informations près de l'autorité épistopale de Porto fut confié au cardinal Jacobini, ancien nonce de Lisbonne. Durant un séjour à Porto, en 1894, quelque temps avant l'arrivée de Sœur Marie du Divin Cœur, il avait visité le Bon-Pasteur, en témoignant un vif intérêt pour tout ce qui s'y faisait, à la grande joie des Sœurs, heureuses de voir leur œuvre approuvée par le représentant du Vicaire de

Jésus-Christ. Mais quand il écrivit à Porto, le 26 janvier 1899, il ne soupçonnait pas que la personne sur qui il se renseignait fût une religieuse du Bon-Pasteur.

Les renseignements recueillis furent on ne peut plus favorables à la Sœur Marie du Divin Cœur.

Avant de les avoir reçus, Léon XIII était déjà très disposé à l'acte sollicité par la servante de Dieu. Il n'y avait, en ce qu'elle proposait, rien que de très séduisant pour la piété du Vicaire de Jésus-Christ; il était sûr de prendre les intérêts de son Maître et de lui plaire en lui consacrant le monde et en couronnant ainsi les encouragements déjà donnés, dans le cours de son pontificat, au culte du Sacré-Cœur. Toujours est-il que le jour même où partait la seconde missive du cardinal Jacobini (12 février), le Souverain Pontife annonçait à Mgr Isoard, évêque d'Annecy, sur un ton très ému, "sa volonté de consacrer *l'année prochaine* au Sacré-Cœur tous les diocèses, toute l'Eglise, l'humanité."

La première pensée de Léon XIII a donc été de réserver la consécration pour 1900. Elle fût entrée dans le programme des fêtes jubilaires et de l'hommage au Christ Rédempteur. Le délai d'un an eût permis au Souverain Pontife d'avertir à l'avance le peuple catholique, et à celui-ci de se préparer plus parfaitement à l'acte qui lui était proposé. Du 12 février au 9 juin 1899, jour de la fête du Sacré-Cœur, il ne restait que quatre mois, à peine le temps matériellement suffisant pour arrêter les détails de l'exécution, pour s'entendre avec la Congrégation des Rites en vue d'une promulgation régulière des décisions pontificales, enfin pour faire arriver aux extrémités du monde la connaissance de ces décisions. Léon XIII revint plus tard sur cette première intention et avança d'un an la date de la consécration.

Les paroles du Saint-Père, publiées par la *Semaine religieuse* d'Annecy et reproduites par le *Mensageiro do Sogrado Coracão de Jésus,* de Lisbonne, furent lues à la vénérée Mère le dimanche des Rameaux, 26 mars. Elle en fut très émue. C'était une première réponse, indirecte mais très précise, à ses requêtes.

Léon XIII venait d'échapper à un grave danger. Le 1er mars 1899, la veille du jour où il devait entrer dans sa quatre-vingt-dixième année, une opération était devenue tout à coup nécessaire et on lui avait enlevé une tumeur de la grosseur d'une orange. Cette opération, d'autant plus douloureuse que la prudence avait interdit l'emploi du chloroforme, et très hasardeuse à cause de l'âge de Sa Sainteté, fit ressortir la protection de Dieu sur son

Vicaire et la confiance en Dieu de celui-ci. Aucune des graves complications redoutées ne survint. Au bout de trois jours, les médecins considéraient la crise comme terminée. Ces événements avaient donné lieu à de touchantes manifestations sur tous les points du globe. Il est très probable qu'ils avancèrent le triomphe du Sacré-Cœur et que la religieuse de Porto leur dut d'entendre l'annonce de ce triomphe avant de prendre son essor vers le ciel. Sans essayer de pénétrer les sentiments que put éprouver Léon XIII au lendemain de ce danger de mort en se rappelant qu'une fois déjà, du moins on le lui avait dit, la vie lui avait été conservée par le Sacré-Cœur et pour qu'il le glorifiât — qu'il suffise de citer cette phrase de l'Encyclique *Annum sacrum*: "Enfin, nous ne voulons point passer sous silence un motif particulier, il est vrai, mais légitime et sérieux, qui Nous pousse à entreprendre cette manifestation. C'est que Dieu, auteur de tous les biens, Nous a naguère sauvé d'une maladie dangereuse. Nous voulons évoquer le souvenir d'un tel bienfait et en témoigner publiquement Notre reconnaissance par l'accroissement des hommages rendus au Sacré-Cœur."

La décision fut prise le 25 mars, veille du dimanche des Rameaux. Le cardinal Mazzella, S. J., préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, mis au courant de tout, donna un avis on ne plus favorable: "Cette lettre est bien touchante, disait-il, et paraît bien dictée par Notre-Seigneur." Cependant on convint de chercher ailleurs la justification de l'acte projeté: "Monsieur le cardinal, dit Léon XIII, prenez cette lettre et allez la poser là-bas; elle ne doit pas compter en ce moment." Il fut donc arrêté que la consécration du genre humain au Sacré-Cœur serait présentée, non comme la conséquence d'une révélation privée, mais comme une application des principes de la théologie et de la tradition catholique. Le cardinal sortit du Vatican, chargé d'examiner la question *in se*, c'est-à-dire en ne tenant compte que de la tradition, abstraction faite des lumières personnelles qui avaient sollicité Léon XIII de s'en occuper.

Le travail du cardinal Mazzella fut complètement favorable à la demande de la religieuse de Porto:

Le dimanche de Pâques, 2 avril, le cardinal, comme préfet de la Congrégation des Rites, signait un décret dans lequel il déclarait autorisés par Sa Sainteté Léon XIII, la récitation et le chant publics des litanies du Sacré-Cœur, assimilées désormais à celles du saint nom de Jésus. Après l'indication de plusieurs

motifs qui avaient engagé le Pape à cet acte, venait celui-ci, dont l'énoncé devait exciter autant d'intérêt que l'autorisation des litanies: " De plus, Sa Sainteté, poussée par son ardente dévotion pour le Cœur très aimant de Jésus, en même temps que par son désir d'apporter un remède aux maux qui nous affligent et vont chaque jour en augmentant, se propose de consacrer le monde entier au Sacré-Cœur. Or, pour donner à cette consécration plus de solennité, Sa Sainteté a décidé de prescrire prochainement un triduum, dans lequel on chantera ces litanies."

Ce texte, qui contenait la première notification officielle de la consécration, fut adressée à la supérieure du Bon-Pasteur, et dans de telles conditions qu'il était impossible à elle de se méprendre sur la signification de l'envoi, et à des tiers de soupçonner la part prise par elle à la résolution annoncée. Le vice-recteur du grand séminaire de Porto reçut deux exemplaires du décret, avec un billet expliquant qu'ils étaient envoyés " sur l'ordre du Saint-Père à la Rév. Mère Marie du Divin Cœur Droste-Vischering " et que Sa Sainteté accompagnait cet envoi de la bénédiction apostolique pour lui et la Rév. Mère.

En outre, le 27 avril, la supérieure du Bon-Pasteur eut connaissance des paroles relatives à la consécration, adressées peu auparavant par le Saint-Père à Mgr Doutreloux, évêque de Liège:

Ce fut en ce moment, écrivait celui-ci, que semblant se recueillir un instant et se redressant dans son fauteuil, Léon XIII m'annonça d'un ton pénétré et solennel qu'il publierait incessamment une Encyclique prescrivant la consécration du genre humain tout entier au Sacré-Cœur de Jésus, même des nations non catholiques et de celles non éclairées de la foi chrétienne: un *triduum*, accompagné de prédications, les 9, 10 et 11 juin, préparera les fidèles à ce grand acte, que Sa Sainteté m'a recommandé d'accomplir avec une grande solennité dans la cathédrale de Liège. " Je sais, me dit Léon XIII, en terminant par des paroles enflammées sur ce sujet, que cet acte hâtera pour le monde l'arrivée des miséricordes que nous attendons."

Le *triduum* fut en effet célébré, dans le monde entier, les 9, 10 11 juin. La célébration en fut particulièrement touchante au Bon-Pasteur de Porto. Mais la veille, à l'heure où sonnaient les premières vêpres de la fête du Sacré-Cœur, la messagère du Cœur de Jésus, sa tâche accomplie, s'était endormie en Dieu, pour voir au ciel le couronnement de l'œuvre dont elle avait été l'humble ouvrière ici-bas. — (*L'Univers*).

ARTICLE D'ENCYCLOPEDIE.

(MONTREAL)

Récemment, la compagnie de publication de *The Catholic Encyclopaedia* (*New-York*) ayant demandé un article de 2500 mots sur *l'histoire* et sur *l'état actuel* du diocèse de Montréal, nous avons rédigé *l'article d'encyclopédie,* que nous publions ci-après.

Tous les lecteurs du *Propagateur* ne pourront peut-être pas se payer les quinze volumes de la future *Catholic Encyclopaedia*? Nous avons pensé qu'ils seraient tous contents quand même de posséder ce précis d'histoire que nous croyons fidèle.

En cette fin d'année 1905, ce sont les *étrennes* du chroniqueur du Propagateur à ses sympathiques et estimés lecteurs.

* * *

Montréal (diocèse de). — Siège du métropolitain de la Province Ecclés. de Montréal. Suffragants: les évêques de Saint-Hyacinthe, Sherbrooke, Valleyfield et Joliette. Population catholique: 385,000; clergé 670, dont 385 séculiers. Population protestante, 70,000, en plusieurs sectes. Etendue: Le diocèse, démembré de Québec, par Grégoire XVI (1836), a soixante milles dans sa plus grande longueur et cinquante-deux milles dans sa plus grande largeur. (Cf. Rapport officiel de Mgr l'archevêque au Saint-Siège 1905, Archives de Montréal). I Précis historique. II Etat présent.

I Précis historique. — 1° Montréal avant la *cession* (1763). 2° Montréal depuis la *cession* jusqu'à sa formation en diocèse (1836). 3° Montréal de 1836 à 1905.

1° Montréal avant la cession.

A son second voyage (1535), Jasque-Cartier, le découvreur du Canada, après s'être arrêté à Stadaconé (Québec), remonta le Saint-Laurent jusqu'à la bourgade sauvage appelée Hochelaga, aujourd'hui Montréal. C'est lui, Cartier, qui donna à la Montagne, qui domine la ville actuelle, le beau et si juste nom de Mont-Royal. En 1608, Québec fut fondée par Samuel de Champlain. Pendant que la colonie naissante du Canada tâchait

à vivre sous la gouverne, plutôt faible parce que trop intéressée et marchande, de la Cie des Cent-Associés, en France, à Paris, se formait la Cie de Notre-Dame-de-Montréal. Deux hommes de Dieu, M. Olier, de Saint-Sulpice, et M. de la Dauversière furent l'âme de cette Cie à Montréal. Ils se proposaient " sans être à charge au roi, au clergé ni au peuple, pour seule fin, la gloire de Dieu et l'établissement de la religion dans la Nouvelle-France." La Compagnie trouva un fidèle exécuteur de ses volontés en s'adressant à M. Chomodey de Maisonneuve. On acheta l'île de Montréal de la Cie des Cent-Associés, pour des fins de colonisation (7 août 1640). Le 18 mai 1642, M. de Maisonneuve arrivait au pied du Mont-Royal et débarquait avec Melle Jeanne Mance, la future fondatrice de l'Hôtel-Dieu. Ville-Marie, ainsi qu'il nomma d'abord Montréal, était fondée. — (Cf. l'article sur le *Canada.*) Pendant 30 ans, il fallut lutter contre les Iroquois: temps héroïques! En 1653, arrivée de Marguerite Bourgeoys, la fondatrice bientôt des Sœurs de la Congrégation. — En 1657, les premiers sulpiciens, envoyés par M. Olier mourant, s'installent sous le supériorât de M. de Queylus. Depuis ce temps, ce sont les MM. de Saint-Sulpice qui ont surtout pourvu au bien spirituel de Montréal. — (Cf. l'article sur *Saint-Sulpice*). C'est à Montréal qu'en 1660, Dollard organisa son bataillon d'élite. A Montréal aussi, Lemoyne et avant lui Lambert Closse, après Maisonneuve, s'étaient distingués.

M. de Queylus, sulpicien, était venu au Canada en qualité de Vicaire-Général de Rouen (1657). A tort ou à raison, l'archevêque de Rouen croyait que le Canada (parce qu'on partait de son diocèse pour y venir?) dépendait de lui au spirituel; ni le pape, ni le roi n'avait protesté. Mgr de Laval arriva à Québec en 1659. M. de Queylus n'ayant été informé directement, ni par la cour ni par Rome, de la nomination de Mgr de Laval par le pape Alexandre VII, hésita un moment à céder les droits spirituels qu'il croyait avoir (Cf. Articles sur *Laval, Saint-Sulpice.*) Le 28 octobre 1678, Mgr de Laval érigea canoniquement la paroisse de Notre-Dame à Montréal, qui naturellement fut confiée aux Sulpiciens. — De cette date à la Cession, les curés successifs furent MM. François Dollier de Casson (30 oct. 1678); François Vachon de Bellemont, (28 sept. 1701); Louis Normand, (25 mai 1732); Etienne Montgolfier, (21 juin 1759). — Le 3e successeur de Mgr de Laval, Mgr Dosquet, de 1725 à 1739, coadjuteur puis évêque de Québec, était un ancien sulpicien de Montréal.

— En 1682, les Récollets furent appelés à Montréal. Ces religieux, dès leur arrivée à Québec, en 1615, avaient parcouru le pays, et l'un des leurs, le Père Viel, avait péri avec son disciple Ahuntsic, dans le *Sault-au-Récollet*, près Montréal, tous deux victimes de la perfidie d'un huron. — Les Jésuites, missionnaires toujours en course, passaient par Montréal dès ces temps reculés. C'est à 1669 que remonte, au sud de Montréal, la fondation de la *Prairie de la Magdeleine.* Cette mission des Jésuites fut plus tard transférée au Sault-Saint-Louis, aujourd'hui Caughnawaga. On y montre encore la maison et le *pupitre* où le célèbre Père Charlevoix écrivait ses *relations* et c'est là que vécut la Sainte Iroquoise, Catherine Tékakwita — Récemment la *mission* des iroquois de Caughnawaga est revenue aux Jésuites. Melle Mance avait fondé l'Hôtel-Dieu, dès son arrivée, en 1642. En 1658, la Vénérable Marguerite Bourgeoys fondait les Sœurs de la Congrégation, pour l'instruction des jeunes filles. Puis, en 1738, la Vénérable Marguerite Dufrost de la Jemmerais, veuve d'Youville, jetait les bases de l'Institut des Sœurs Grises. (Cf. *l'Etat actuel* du diocèse, infra.) — Les Supérieurs de Saint-Sulpice tout en étant curés de Notre-Dame étaient aussi Vicaires Généraux de Mgr de Québec. Après la victoire de Wolfe sur Montcalm, aux plaines d'Abraham, et la reddition de Québec, (1760), c'est chez les sulpiciens, à Montréal, que se retira Mgr de Pontbriand, le dernier évêque de la période française.

BIBLIOGRAPHIE :—Relation de Jacques Cartier dans l'*Histoire de la Nouvelle France*, par Marc Lescarbot, Paris, 16[illegible]9.

DIONNE, la *Nouvelle-France* de Cartier à Champlain, in-8, Québec, 1891.

BEAUBIEN, *Histoire du Sault au Récollet*, Montréal, 1897.

FAILLON, *vie de Mme d'Youville*, Montréal, 1852.

MME JETTÉ, *vie de la Vénérable Mère d'Youville*, Montréal.

GARNEAU, *Histoire du Canada*, 1 Québec.

DOLLIER DE CASSON, S. S. *Histoire de Montréal*, publiée à Montréal, 1869.

FAILLON, S. S. *Histoire de la Colonie française en Canada.* 3 in-4°, Montréal, 1865.

Du même, *Vie de la Vén. Mère Bourgeoys*, 2 in-8, Paris, 1853.

Du même, *Vie de Mlle Mance*, 2 in-8, Paris, 1854.

" *Vie de M. Olier*, 2 in-8, Paris, 1873.

ROUSSEAU, P.S.S., *Vie de Paul Chomedey de Maisonneuve*, Montréal, 1886.

Article *Canada*, de M. Fournet, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, chez Letouzey, à Paris, 1904, par Vacant, puis par Mangenot, de l'Institut catholique.

2° Montréal depuis la Cession juqu'à sa formation en diocèse (1836).

Jusqu'ici, Montréal faisait partie du diocèse de Québec. Cela devait durer jusqu'en 1836. — Les curés de Notre-Dame, pour cette période, furent, après M. Montgolfier, M. M. Jean Brassier (3 août 1791); Jean Auguste Roux, (24 oct. 1798); Joseph Vincent Quiblier, (12 avril 1831).

Le traité de Paris assurait aux Canadiens français " le libre exercice de leur religion, autant que les lois de la Grande-Bretagne le permettent. " Ce fut l'occasion d'une grande lutte. Les Sulpiciens de Montréal, comme les Récollets et les Jésuites, reçurent défense de se recruter. — De 30 qu'ils étaient en 1763, ils n'étaient plus que 2 septuagénaires en 1793. Mais alors, le gouvernement anglais laissa venir au Canada les prêtres français persécutés par la Révolution. Sur les 34 qui vinrent, 12 étaient sulpiciens. — En 1767, fondation du collège de Montréal, par M. Curatteau de la Blaiserie P. S. S. — En 1765, l'Hôtel-Dieu, et en 1769 l'établissement de la *Congrégation,* incendiés, se relèvent de leurs ruines, grâce à Saint-Sulpice. — En 1801, sacre à Québec de Mgr Plessis, né à Montréal en 1763. Il fut le grand évêque (1801-1815) des luttes habiles autant que fermes pour la liberté religieuse. Le clergé de Montréal le soutint. — Mgr Plessis, ayant demandé des auxiliaires, obtint entre autres Mgr Provencher pour l'Ouest et Mgr Lartigue, un sulpicien, pour Montréal. — Celui-ci fut sacré évêque de Telmesse en 1820. — En 1809, fondation du Collège de St-Hyacinthe, par M. le curé Girouard. — En 1825, fondation du Séminaire de Ste-Thérèse, par M. le curé Ducharme. — En 1832, fondation du Collège de l'Assomption, par M. le curé François Labelle. — On répondait ainsi aux anglais protestants qui, par *l'Institution Royale,* voulaient monopoliser l'instruction à tous ses degrés. — En 1824, les fabriques sont autorisées à acquérir et à posséder pour le soutien des écoles. — En 1836, les écoles normales se forment avec le concours du clergé. — En 1832, puis en 1834, fléaux du choléra: occasions de zèle. — En 1836, établissement à Montréal de la Propagation de la Foi, sur le modèle de celle de Lyon de 1822, avec laquelle elle s'affilie en 1843 jusqu'en 1876, puis fonctionne séparément. — A Mgr Plessis, sur le siège de Québec, succédaient en 1825, Mgr Panet, puis en 1832, Mgr Sinay (Sinaï). Enfin, en 1836, le 13 février, Montréal était érigé en diocèse, par S. S. le pape Grégoire XVI.

BIBLIOGRAPHIE : Les auteurs déjà cités.—
Mgr Tangnay, *Repertoire du Clergé Canadien*, in-8, Montréal, 1893.
Garneau, *Histoire du Canada*, Tomes II et III.
J. Guérard, *La France Canadienne*, (art. du *Correspondant*, avril 1877)
L. O. David, *Biographies et Portraits* (Mgr Plessis), Montréal, 1876.
R. Christie, *History of Canada*, 5 in-8, Québec, 1848.
Article du *Foyer Canadien*, Tome 1, page 149, 230.
Article *Fournet*, au mot Canada : Dictionnaire de Théologie Catholique, chez Letouzey, à Paris, 1904.
Montréal en 1900, Album-Souvenir, Montréal, 1900.

3° Montréal de 1836 à 1905.

Epoque mouvementée, mais extraordinairement féconde et prospère. Montréal progresse rapidement. — Après les malheureux événements de 1837-1838, dans lesquels plusieurs villages Montréalais, sur le Richelieu et dans les Deux-Montagnes, protestent les armes à la main, avec plus de générosité que de prudence, contre les empiétements de la bureaucratie anglaise, vient l'époque dite de l'Union des Deux-Canadas (1840 - 1867). — Les institutions parlementaires avec responsabilité au peuple s'établissent sous l'action de Lafontaine et de Cartier. Vient la Confédération en 1867. (Cf. article général au mot *Canada.*)

Pendant ce temps-là, sont évêques de Montréal : Mgr Lartigue, sacré en 1821, titulaire en 1836, mort en 1840. — Mgr Bourget, coadjuteur en 1837, titulaire en 1840, démissionnaire en 1876, mort en 1885. — Mgr Fabre, coadjuteur en 1873, évêque titulaire en 1876, archevêque en 1886, mort en 1896. — Mgr Bruchési, arch. en 1897.

Les Supérieurs de Saint-Sulpice, après M. Quiblier, sont MM. Bilaudèle (1846), Granet (1856), Bayle (1866), Colin (1881) et Lecoq (1902).—Fondations : du Grand-Séminaire à Montréal, en 1840 ; du collège Canadien à Rome, en 1888 ; du Sém. de Philosophie près le Grand-Sém. à Montréal, en 1884 (œuvres des sulpiciens). — Arrivée des Frères des Ecoles Chrétiennes (1837) ; des Pères Oblats, en 1841 ; des Jésuites (retour) en 1842, leur noviciât en 1843 et le Collège Sainte-Marie en 1848 ; des Viateurs et des Pères de Sainte-Croix, en 1847. — Communautés de femmes : arrivée (1843) de France des sœurs du Bon-Pasteur d'Angers (instruction et repentir) ; fondation (1843) des Sœurs de la Providence, par Mme Veuve Gamelin (instruction et charité) ; arrivée (1842) deFrance des religieuses de la Société du Sacré-

Cœur; fondation (1843) des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie (instruction); arrivée (1847) de France des Sœurs de Sainte-Croix (enseignement); fondation (1848), des Sœurs de la Miséricorde (repentir); fondation (1850) des Sœurs de Sainte-Anne (instruction). — *Collèges*: Joliette et Bourget par les Clercs de Saint-Viateur, en 1846 et en 1850; Saint-Laurent, par les Pères de Sainte Croix, en 1847. — *Univerité Laval à Montréal*: En 1852, Laval avait obtenu une charte royale de la reine Victoria, avec son siège à Québec ; en 1876, on décide une succursale à Montréal et, la même année, Rome donnait la bulle d'érection canonique à Québec. Après bien des difficultés, en 1889, le décret de Léon XIII *Jam dudum* donnait une quasi indépendance à la succursale de Montréal qu'il appelait un *second siège* (*altera sedes*) de Laval; depuis, se sont succédés comme Vice-Recteurs, M. l'abbé Proulx, Mgr Racicot, Mgr Archambeault et M. le Chanoine Dauth.

Suffragants: En 1852, érection de St-Hyacinthe; en 1874, érection de Sherbrooke, tous deux ces sièges deviennent suffragants de Montréal en 1886, quand Mgr Fabre est fait archevêque. — En 1892, Valleyfield est érigé, et, en 1904, c'est le tour de Joliette. — Ces deux nouveaux diocèses appartiennent aussi à la Province de Montréal. *Autres événements notables*: en 1840, les missions de Mgr Forbin-Janson; en 1840, Bill accordant les écoles séparées (confessionnelles); en 1843, prédication de la tempérance; en 1848, établissement des *sociétés* de Colonisation (célèbres, plus tard, sous la direction de Mgr Labelle, curé de St-Jérôme) pour enrayer le mouvement d'émigration vers les Etats-Unis; en 1860, division de la *paroisse* Notre-Dame (aujourd'hui plus de 40 paroisses dans les limites de Notre-Dame d'alors); en 1868, condamnation par Mgr Bourget et par Rome de l'*Institut Canadien*: *club* devenu par ses livres et ses conférences un foyer de voltairianisme et d'impiété; affaire *Guibord,* à propos de la sépulture en terre sainte d'un membre de l'Institut (procès fameux); vers 1884 commencent à Montréal les carêmes de Notre-Dame, puis ceux du Gésu enfin ceux de la cathédrale (en 1898) sous Mgr Bruchési; en 1896, fondation du Collège Loyola, pour les catholiques de langue anglaise, par les Jésuites; en 1905, Mgr Racicot est donné comme évêque auxiliaire à l'archevêque de Montréal.

BIBLIOGRAPHIE : Garneau, *Histoire du Canada*, (passim).
Ferland, *Histoire du Canada*, (passim).
Turcotte, Le Canada sous l'*Union*, (passim).
Gailly de Taurines, *La Nation Canadienne*, Paris, 1894.
Archives de l'archevêché de Montréal.
Collection de la *Semaine Religieuse* de Montréal.
Album-Souvenir : Le diocèse de Montréal, à la fin du XIXe siècle, Montréal, 1900.
Papineau; par A. DeCelles, Montréal, 1905.
Cadieux et Derome : *Canada ecclésiastique* 1905.
Roy, Camille : *Université Laval et les fêtes du* 50e, Québec, 1903.
Chassegros, *Histoire du noviciat des Jésuites.*
Et les *histoires* des fondatrices d'ordre plus haut mentionées........
Article au mot *Canada*, par M. Fournet, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, par E. Mangenot, chez Letouzey.

II Etat présent du diocèse (1905).

Actuellement, le diocèse de Montréal est sous la direction de Mgr Paul Bruchési. Sa Grandeur a un évêque auxiliaire, Mgr Racicot, et elle est assistée aussi par le chapitre de la cathédrale — La population catholique est d'environ 385,0000 âmes; 670 prêtres la desservent. — Il y a dans les limites du diocèse environ 70,000 protestants. Paroisses et dessertes : 124, dont 42 pour la ville et la banlieue. Un siège d'Université, Laval à Montréal. Séminaires et collèges : le Grand Séminaire (300 élèves), le Séminaire de Philosophie (130 élèves) et le Collège de Montréal, sous la direction de MM. de Saint-Sulpice. Le collège Sainte-Marie et le collège Loyola, sous la direction des Jésuites, ceux de Ste-Thérèse et de l'Assomption, sous la direction des prêtres séculiers, et celui de Saint-Laurent sous la direction des Pères de Sainte-Croix. Près de 1800 jeunes gens suivent les cours de ces collèges. En plus, 56,000 enfants sont instruits dans les écoles ou dans les couvents des religieux et des religieuses; et 22,000 sont instruits par des maîtres ou maîtresses laïques, mais catholiques. — Près de 1400 religieux *non prêtres* et *plus* de 3500 religieuses se vouent dans le diocèse aux œuvres d'instruction ou de charité. On compte près de 50 Hospices, Asiles ou Orphelinâts, dans lesquels pas loin de 40,000 vieillards, orphelins, malades ou infirmes sont à la garde de la charité.

La vie catholique s'affirme généreuse et exubérante. — D'après le dernier rapport officiel du diocèse (auquel nous empruntons les données déjà citées) au-delà de 200 prêtres séculiers exercent le saint ministère ou enseignent en dehors du diocèse, soit au Canada,

soit surtout aux Etats-Unis. Pareillement, plus de 4,000 religieuses canadiennes et montréalaises travaillent aux *œuvres* en dehors du diocèse. Les évêques de Montréal ont toujours avec bonheur à ce sujet prêté assistance à leurs collègues.

En 1905, il y a dans le diocèse environ 385 prêtres séculiers, 77 sulpiciens, 67 jésuites, 16 oblats, 23 franciscains (à Montréal depuis 1890) 29 trappistes, 43 rédemptoristes (à Montréal depuis 1884), 23 Pères de Sainte-Croix. 13 Pères du Saint-Sacrement (1890), 6 Pères Clercs St-Viateur, 5 Pères de la Cie de Marie et 7 Pères dominicains (1901).

Il est impossible de donner tous les détails de cette vie religieuse, si utile et si féconde. Les Carmélites (1875) et les Sœurs du Précieux-Sang (1874) sont vouées à la vie contemplative. A ces communautés, et à celles citées plus haut, se sont récemment ajoutées les Sœurs de l'Espérance (1901) et précédemment les Petites Sœurs des Pauvres (1887), les Petites Sœurs de Saint Joseph (1897) et les Petîtes Sœurs de la Sainte Famille (1902).

Nous bornons à regret cette nomenclature si intéressante.

Ajoutons quelques particularités, bien propres à Montréal:

A la ville et à la campagne, les œuvres paroissiales sont prospères. Mgr Bruchési a imaginé, pour secourir les églises trop pauvres, de leur donner pour les protéger et les aider, des *marraines* dans les *personnes morales* de certaines vieilles paroisses riches!

Tous les ans, la ville de Montréal, le premier dimanche de novembre, se porte au cimetière, sur le sommet presque du Mont-Royal, et là, en présence de 50,000 catholiques, une cérémonie pour les morts a lieu, qui est incomparable et unique au monde peut-être?

A le veille de la fête *civique* du travail, Mgr l'archevêque invite depuis deux ans ses ouvriers à des cérémonies religieuses particulièrement imposantes.

A Montréal, comme dans tout le Canada, on est en lieu de craindre un peu l'impérialisme anglais, qui nous décimerait, davantage l'invasion américaniste qui nous voudrait absorber, et plus encore l'importation de recrues françaises — imbues de voltairianisme et d'impiété — qui ne tarderaient pas à nous gâter.

L'abbé Elie J. Auclair

Montréal 1905.

Saint Philippe de Néri.

Dès l'âge de cinq ans, il avait un surnom: on l'appelait Philippe le Bon. Sa bonté fut peut-être, en effet, le caractère distinctif de sa vie. Il n'eût pas à se convertir. Toute sa vie fut une ascension, mais sans secousse et sans crise. Sa conversion fut seulement d'acquérir tous les jours une perfection plus haute. Son père le confia à son oncle, lequel était un marchand fort riche, qui destinait au petit Philippe la succession de ses affaires et l'héritage de sa fortune. Philippe refusa et partit pour Rome, où il alla étudier la théologie.

Au collège, il se distingua par une pureté qui demeura victorieuse des tentations qu'on lui suscita, par une assiduité qui rendit ses progrès singuliers et éclatants, par une austérité qui étonna et édifia.

La visite des hôpitaux était une habitude à peu près perdue. Philippe la remit en honneur et en vigueur. Il résista, par charité, même à l'attrait de la solitude, et se mêla à la société des hommes, toutes les fois que leur intérêt exigea de lui ce sacrifice.

Plus il avança en âge, plus il grandit en charité. Il entretenait plusieurs familles. Il secourait plusieurs maisons religieuses. Il dotait les jeunes filles pauvres. La bonté semblait le suivre comme un ange gardien. Il eut un second surnom: Père des âmes et des corps. C'est ainsi qu'on l'appelait dans la ville de Rome.

Il avait trente-six ans, et n'avait pas encore reçu les ordres. Son humilité résistait au sacerdoce, et il fallut un commandement formel pour le décider à l'acceptation de la prêtrise. Une vie nouvelle s'ouvrit alors pour lui, plus haute et plus embrasée. Quand il offrait le saint sacrifice, il sortait de lui-même. A l'élévation de l'hostie, son âme était ravie, ses bras demeuraient levés, et il lui fallait un grand effort de volonté pour les rabaisser suivant l'usage et les nécessités de la terre. Philippe de Néri, pendant la messe, était obligé d'obéir exprès et par un effort de courage aux lois de la pesanteur, qui voulaient le dispenser d'elles. Il faisait tout ce qui dépendait de lui pour n'être pas élevé en l'air.

Au milieu de ces flammes intérieures, il demeurait l'homme de tous, se faisant tout à tous.

Sa chambre était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de secours et de conseils.

Il assembla des disciples ou plutôt des disciples s'assemblèrent

autour de lui. Il faut citer entre autres Heri Pétra, Jean Manzole, François-Marie Taurure, Jean-Baptiste Modi, Antoine Fucius.

Cependant, comme il arrive à tous les fondateurs, sa route tarda beaucoup à s'ouvrir devant lui, je veux dire sa route définitive; on pourrait croire que les hommes appelés de Dieu pour une certaine œuvre sont conduits par la main vers cette œuvre-là, et que la route la plus courte leur est immédiatement désignée par la volonté divine. Il n'en est pas ainsi. Ils hésitent, ils tâtonnent; quelquefois ils font un moment fausse route; quelquefois ils se découragent; quelquefois la nuit se fait autour de leurs résolutions et de leurs désirs. L'étoile qui guidait les Mages s'éclipsait de temps en temps. Saint Philippe eut le désir d'aller aux Indes. Tenté par le martyre, il enviait la place de ceux qui partent et ne reviennent plus. Mais c'était là une tentation à laquelle il fallait résister. Ce ne fut pas trop d'une voix du Ciel pour le décider à la résistance. Cette voix se fit entendre. Une âme bienheureuse lui apparut et lui dit.

" Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives dans cette ville comme si tu étais dans un désert."

Dans ce désert plein de pécheurs, les multitudes l'entouraient sans troubler sa solitude. Il parlait, il enseignait, il exhortait, il suppliait et surtout il priait. Voici un fait qui contient bien des enseignements:

Parmi les pécheurs qui résistaient à toutes ses paroles et à tous ses efforts, se trouvaient trois juifs; l'un d'eux se nommait Alexandre; le second, Augustin; le troisième, Clément.

Philippe avait tout essayé, et tout essayé en vain. Tout se brisait contre eux, et rien ne les brisait. Enfin l'apôtre (ce nom lui convient, car on l'appela l'apôtre de Rome) enfin l'apôtre abandonna la parole et remit tout à Dieu. Il dit la messe pour les trois rebelles. La messe étant finie, il vit venir à lui Alexandre, Augustin et Clément, qui demandaient le baptême.

Leurs objections étaient vaincues.

Philippe était né à Florence. Ses confrères de la nation florentine lui offrirent la conduite de leur église de Saint-Jean. Il accepta et donna à ses disciples des conseils qui devinrent des règles. Ce fut de cette manière, insensiblement, par des conférences spirituelles, qu'il jeta, sans s'en douter lui-même, les premiers fondements de la congrégation de l'Oratoire.

Autour de lui se groupèrent Jean-François Bourdin, qui fut depuis archevêque d'Avignon; Alexandre Fidelle et le cardinal Ba-

ronius, auquel il rendit deux fois miraculeusement la santé, et qui écrivit sur le conseil de son maître les célèbres *Annales ecclésiastiques.* Baronius attribue à saint Philippe non-seulement le projet de son ouvrage, mais les dons nécessaires pour l'exécuter, sa réalisation et son succès.

La Congrégation de l'Oratoire se trouva fondée en l'an 1575. Elle fut confirmée par le pape Grégoire XIII, qui donna encore à saint Philippe l'église de Saint-Grégoire.

Saint Philippe avait enfin accompli son œuvre d'une façon presque ignorée de lui-même. L'Oratoire se trouva fondé; mais il refusait d'en être le chef.

Comme il avait fallu un ordre de Dieu pour l'obliger à rester à Rome, il fallut un ordre absolu du Pape pour l'obliger à être supérieur de l'Oratoire. Encore il donna sa démission, deux ans avant sa mort, afin de vivre sous l'obéissance; avant de cesser de vivre, il nomma Baronius supérieur général, et vécut deux ans sous l'obéissance de son disciple.

Grégoire XIII et Clément VIII lui offrirent en vain l'épiscopat et le cardinalat.

Clément VIII avait la goutte aux mains. Il fit venir Philippe dans sa chambre et lui ordonna de toucher ses mains. Au contact des mains de Philippe, celles de Clément furent guéries. A dater de ce jour, quand le Pape rencontrait l'apôtre, il lui baisait publiquement les mains.

Saint Philippe ne résistait pas toujours à la force qui soulève de terre. Il fut quelquefois élevé en l'air, et la lumière l'environnait. Lui-même vit quelquefois saint Charles Borromée et saint Ignace de Loyola tout éclatants de lumière. Saint Charles Borromée se prosternait devant lui quand il le rencontrait, et le suppliait de lui donner ses mains à baiser.

Saint Ignace de Loyola se tenait quelquefois près de lui dans le silence de l'admiration; et les deux illustres fondateurs se regardaient sans se parler.

Quelquefois Philippe commençait à prononcer les paroles de saint Paul: *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* " Je désire être dissous et vivre avec le Christ."

Mais il s'arrêtait après la première parole: il ne disait qu'un mot: *Cupio,* je désire. En disant la messe, ses mouvements étaient si violents qu'il ébranlait le pas de l'autel. Le don des larmes lui fut fait, ainsi que le don des miracles. Il pleura tant qu'on s'étonnait de lui voir conserver l'usage des yeux. Il semblait que ses yeux consacrés aux larmes, n'étaient plus destinés à

autre chose. Plus il montait, plus il descendait à ses propres yeux. Plus il gravissait la montagne, plus le sentiment de l'abîme était profond en lui.

" Seigneur, disait-il, gardez-vous de moi. Si vous ne me préservez par votre grâce, je vous trahirai aujourd'hui, et je commettrai à moi seul tous les péchés du monde entier."

Ces choses semblent exagérées aux hommes obscurs, apparaissent aux hommes éclairés dans la lumière où elles résident. Plus l'homme approche de la perfection, plus il sent les capacités de crimes et les aptitudes à la corruption qui résident au fond de lui.

La bulle de canonisation raconte plusieurs miracles de saint Philippe. Son attouchement, l'imposition de ses mains sacrées guérissaient les malades. Quelquefois il ordonnait aux maladies de se retirer.

Baronius avait l'estomac si malade qu'il ne pouvait plus ni manger, ni prier, ni travailler. Il était incapable de tout. Philippe lui ordonne de manger un pain et un citron. Il obéit et est guéri. Dans une autre maladie, Baronius, abandonné des médecins, s'endormit et vit en songe Philippe qui priait pour lui.

Peu de temps après, il était guéri.

Les mouchoirs de Philippe étaient pleins de vertus. Un linge teint de son sang guérit un ulcère horrible.

Paul Fabricius était mort sans prêtre. Philippe arriva Paul ressuscita à son arrivée, se confessa à lui comme il l'avait désiré, choisit la mort pour ne plus retomber dans le péché, et mourut en effet.

Philippe connut d'avance l'heure de sa mort. Ce devait être et ce fut en effet le 25 mai 1595. Il offrit ce jour-là le saint sacrifice avec une ferveur extraordinaire. Sa liberté d'esprit était complète. Il se confessa. Il donna la communion.

Survint un vomissement de sang qu'on ne put arrêter. Il se mit au lit. Baronius lui demanda sa bénédiction pour ses disciples. Il leva les yeux au ciel, puis les rabaissa sur eux. Il avait quatre-vingts ans.

Les miracles, qui avaient commencé pendant sa vie, continuèrent après sa mort.

Après sept ans, son corps fut trouvé tout entier, sans nulle corruption. Ses entrailles, parfaitement saines, exhalaient une odeur exquise.

Grégoire XIV l'a canonisé.

Ernest Hello.

Etat Ecclésiastique du Canada Catholique

Extrait de l'Almanach de Québec, pour l'année 1804, *publié chez J. Neilson, Imprimeur-Libraire, rue de la Montagne, No* 3. *Offert à M. L. J. A. Derome, par l'abbé J.-D. Arthur Guay, vicaire à St-Denis, Montréal.*

Monseigneur Pierre Denaut, évêque de Québec.

Mgr Jos. Octave Plessis, évêque de Canath, coadjuteur.

Vicaires-Généraux: M. Desjardins, l'aîné; M. Roux; M. Noiseux; M. Burke; M. Cherrier.

Au Séminaire de Québec: M. Robert, supérieur; M. Lahaille, procureur; M. Demers, directeur; M. Desjardins, M. Pigeon.

Au Séminaire de Montréal: M. Roux, supérieur; M. Poncin, M. Molin, M. Jahouen, M. Lesaulnier, curé d'office; M. Roque, M. Marchand, Missionnaire au Détroit; M. Humbert, M. Borneuf, procureur; M. Michel Le Clair, M. Malard et M. Thavenet, missionnaires au Lac des deux Montagnes; M. Sauvage, M. Lami Hubert, M. Charles Bédard.

Au Collège de Montréal: M. Chicoineau, principal du Collège; M. Houdet, M. Satin et M. Rivière, professeurs.

Récollets: Le R. P. Louis Demers, supérieur à Montréal.

Le P. Chrisostôme Dugast, missionnaire à St-Michel d'Yamaska.

CURÉS ET MISSIONNAIRES DU DIOCÈSE

District de Québec: Mgr le coadjuteur, curé de Québec; M. Desjardins, le jeune, M. Maguire et M. P. Vézina, vicaires ; chapelain de l'Hôpital-Général : M. Malavergne ; chapelain des Ursulines: M. Langlois.

Isle d'Orléans: M. Boissonneau, St-Pierre; M. de Borniol, St-Laurent; M. Fortin, St-Jean; M. Gatien, Ste-Famille; M. Gagnon, St-François.

Côte du Nord: M. Jean, les Grondines; M. Dénéchau, Deschambault; M. Dubord, le Cap Santé; M. Daulé, les Ecureuils; M. Poulin de Courval, la Pointe-aux-Trembles; M. Chenet, St-Augustin; M. Deschenaux, l'Ancienne Lorette; M. Ranvoyzé, la Jeune Lorette et St-Ambroise ; M. Derome, Charlesbourg ; M. Reanult, Beauport; M. Raimbault, l'Ange Gardien; M. Berthiaume, le Château Riché; M. Genest, Ste-Anne et St-Ferréol; M. Corbin, St-Joachim; M. le Lièvre, Baie St-Paul, desservant la Petite Rivière; M. Marcheteau, les Eboulements, desservant la Malbaye; M. Robin, l'Isle aux Coudres.

Côte du Sud: M. Landriot, Lotbinière; M. Janvier le Clerc,

Ste-Croix; M. Raphaël Pâquet, St-Antoine; M. Alexis Dorval, St-Nicolas; M. Masse, Pointe-Lévi; M. Ignace Leclerc, St-Henry de Lauzon.

Nouvelle-Beauce: M. Villade, Ste-Marie; M. Ant. Lamotte, St-Joseph et M. Alinotte, St-Gervais; M. Perras, St-Charles; M. Deguise, St-François, St-Michel et Beaumont; M. Vézina, St-Vallier; M. Duchouquet, Bellechasse; M. Verreau, l'aîné, St-Thomas; M. Michel Pâquet, St-Pierre (Rivière du Sud); M. Griault, St-Ignace et l'Isle aux Grues; M. Laurent Bédard, St-François (Rivière du Sud); M. Jacques Panet, l'Islet; M. Keller, St-Jean Port-joli; M. Verreau, le Jeune, St-Roch des Aulnets; M. Foucher, Ste-Anne de la Grande Anse; M. Bernard Panet; la Rivière Ouelle; M. Hot, vicaire; M. Pinet, Kamouraska; M. Jos. Dorval, St-André et la Rivière du Loup; M. Bezeau, l'Isle Verte et les Trois-Pistoles; M. Le Courtois, Rimouski et les Postes du Roi.

DISTRICT DE MONTRÉAL.

Isle de Montréal: M. Cazeneuve, St-Laurent; M. Dumouchelle, Ste-Geneviève et partie de Ste-Anne; M. Raimbault, la Pointe-Claire et partie de Ste-Anne; M. Girouard, la Pointe-aux-Trembles; M. Fournier, la Longue-Pointe; M. Chabiollez, le Sault-au-Récollet; M. Périnaud, la Rivière des Prairies; M. Consigny, la Chine; M. Toupin, Isle Perrot.

Isle Jésus: M. Marchand, curé de St-François de Sales; M. Mich. Brunet, St-Martin; M. François Brunet, Ste-Rose; M. Desforges, St-Vinc. de Paul.

Côte du Nord: M. Louis Lamotte, St-Cuthbert; M. Pouget, Berthier et Ste-Elizabeth; M. Serrand, vicaire; M. Delabroquerie, La Valtrie, desservant Lanoraie; M. Gausselin, St-Paul; M. Létang, St-Sulpice; M. Duval, Repentigny; M. Roy, St-Pierre du Portage; M. Ignace Dorval, vicaire; M. Bro, St-Jacques; M. Raizenne, St-Roch de l'Achigan; M. Berthelot, St-Henri de Maskouche; M. Gibert, Terrebonne; M. Taschereau, Blainville; M. Félix, St-Benoit; M. Maillou, St-Eustache, M. Varin, vicaire, M. Deguire, Vaudreuil; M. Deguire, le Jeune, vicaire; M. Archambault, Soulanges.

Côte du Sud: M. Rodrigue MacDonell, missionnaire à St-Régis; M. Bruguier, Châteaugay; M. Vanselson, Sault-St-Louis; M. Prévost, St-Philippe; M. Bégin, St Constant; M. Bélair, St-Luc; M. Lancto, Blairfindie; M. Boucher, Prairie de la Madeleine; M. Jos. Signay, vicaire à Longueil; M. Lartigue, secrétaire à

Longueil; M. Conefroy, Boucherville; M. Lemair, Varennes; M. Kimbert, Verchères; M. Aubri, Contrecœur.

Rivière Chambly: M. Dubois, St-Joseph; M. Boissonneau, vicaire; M. J.-Bte Bédard, Riv. aux Hurons; M. Robitaille, St-Olivier; M. Vallé, St-Charles et St-Hilaire; M. Fréchette, Belœil; M. Arsenaud, St-Marc; M. Compain, St-Antoine; M. Charrier, St-Denis, M. Brouillet, vicaire; M. Picard, St-Hyacinthe d'Yamaska; M. Bardy et M. Le Duc, vicaires; M. Hébert, St-Ours; M. Martel, William Henry, desservant l'Isle du Pas.

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

La Ville: M. Noiseux, curé desservant le Cap; M. Parent, vicaire.

Côte du Nord: M. Vinet, Maskinongé; M. Bertrand, Rivière du Loup, M. Delaunais, vicaire; M. Ecuiez, Yamachiche; M. Orfroy, Pointe du Lac; M. Gallet, Champlain et Batiscan; M. O. Langlois, Ste-Geneviève, desservant St-Stanislas; M. Morin, Ste-Anne de la Pérade.

Côte du Sud: M. Noir, St-François et la mission des Abénakis ; M. Ls. Bédard, Baie du Febvre; M. Durocher, Nicolet; M. Labadie, Bécancour; M. Courtain, Gentilly; M. Noël, St-Pierre les Becquets et St-Jean Deschaillons.

Baie des Chaleurs: M. Amiot, Tracadies; M. Le François, Bonaventure ; M. Joyer, Caraquet.

Mission du Haut-Canada: M. Gatien le Jeune, Vic. au Détroit.

Mission de l'Acadie: M. Burke et M. Grace, Halifax; M. De Calonne, Malpec; M. M'Eacharn, Savage Harbour; M. Picherd, Tracadi; M. Alex. MacDonell, Pictou; M. Ant. Bédard, Richibouctou; M. Ciquard et M. Power, Memramkoucq; M. Allain et M. Lejamtel et M. Champion, Isle du Cap Breton; M. Sigogne, Baie Ste-Marie.

Morts depuis le dernier tableau (1803) : M. Faucher, curé de Beaumont; M. Al. Macdonell, miss. du comté de Glengarry, H. C. M. Bossu, Dir. Sém. de Québec.

* * *

Page 21... Commissioners for the administration of the Estates heretofore belonging to the late Order of Jesuits: The Hon. Francis Baby, Thomas Dunn, Jenkin Williams, Berthelot Dartigny, And. Nathaniel Taylor Esquires, Honble. H. Caldwell, Treasurer.